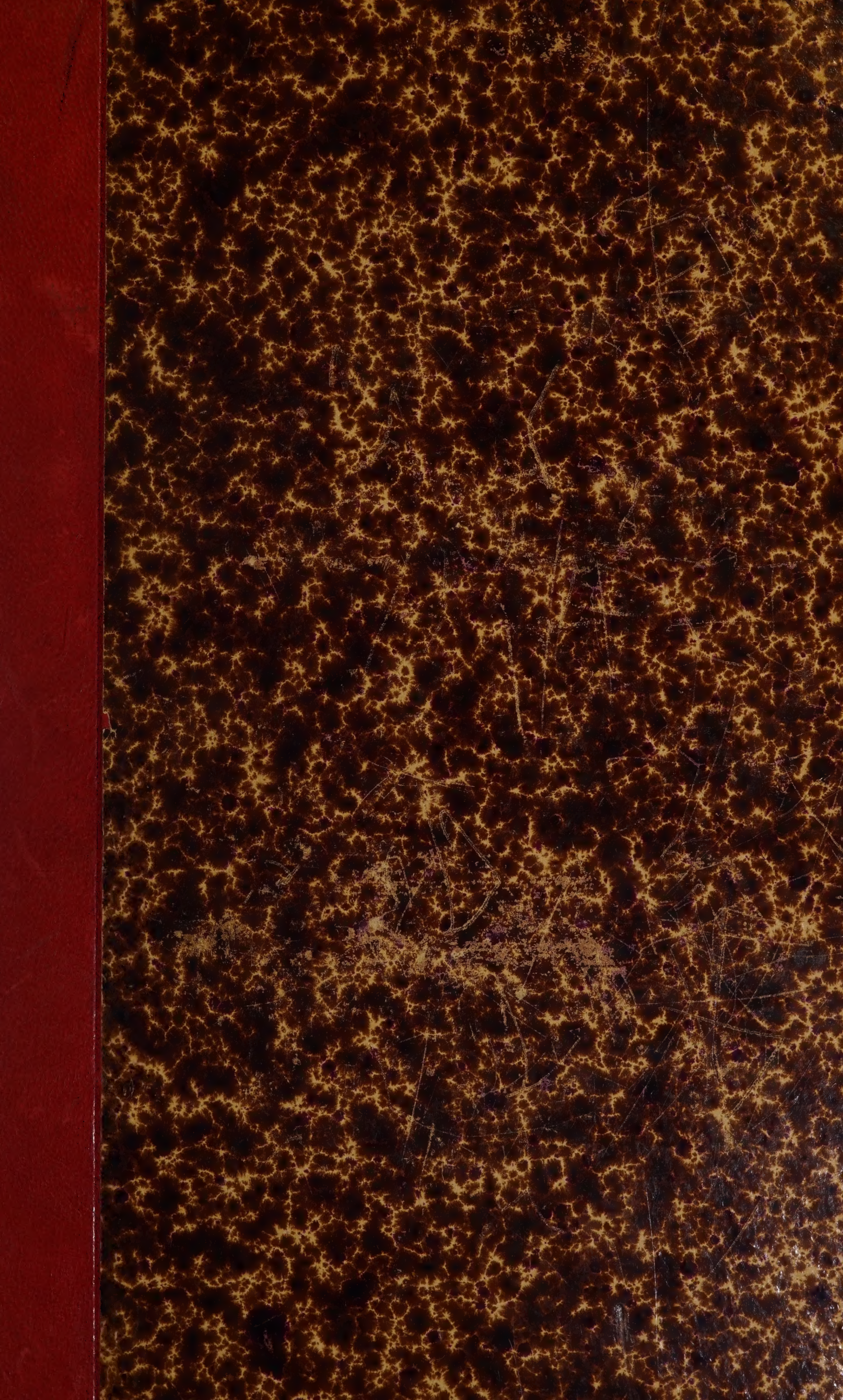


4e volume. — No 201. 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSINS DE DEMARE

BUREAUX : 48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS

BIZARELLI



BIZARELLI

Louis Bizarelli est né à Saint-Florent (Corse), le 25 juillet 1836. Reçu docteur en médecine en 1860, il vint s'établir dans un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Valence, à Grand-Serre (Drôme).

Ses capacités professionnelles autant que ses qualités morales lui attirèrent vite une clientèle fort étendue, dont il fut très aimé.

Il se maria au Grand-Serre en 1868 et participa à la même époque à la fondation de l'*Indépendant de la Drôme*, journal démocratique, créé pour combattre le régime impérial et ses créatures.

En 1869, un comité fut organisé pour soutenir la candidature de Crémieux et ce fut Bizarelli qui fut mis à la tête ; présidant les réunions, publiant les manifestes émanés de ce groupe, surveillant enfin tout ce qui avait rapport aux opérations électorales dans le canton.

Engagé sur ce terrain, il n'eut plus d'arrêt ; avec le concours d'un certain nombre d'amis dévoués, toujours prêts à sacrifier temps et argent pour le triomphe de la démocratie, il poursuivit la lutte.

Au moment du plébiscite de 1870, de concert avec ces collaborateurs précieux, il fit une propagande des plus actives, qui vint atteindre jusqu'au hameau le plus modeste de la région.

Depuis lors, à chaque élection il déploya la même énergie, le même désintéressement pour défendre la liberté.

Au 4 septembre 1870, comme président de la commission d'armement, il dut mettre en œuvre tous les moyens dont il disposait pour organiser la défense nationale dans sa région.

Ayant donné l'élan, il crut devoir, malgré qu'il fût marié et père de famille, montrer l'exemple du véritable patriotisme, et contracta un engagement pour la durée de la guerre.

Nommé médecin d'un bataillon de la première légion des mobilisés de la Drôme, il fit en cette qualité partie de l'armée de l'Est.

Pendant les époques néfastes des 24 mai et 16 mai, il fut constamment sur la brèche et fut un des adversaires les plus énergiques du régime politique représenté par les de Broglie, les Buffet, etc., sous la présidence, non de la plus illustre, mais de la plus remarquable des *culottes de peau* modernes.

D'abord conseiller municipal de sa commune, il devint plus tard conseiller général (novembre 1875) dans son canton.

Toujours fidèle à sa tactique, il étendit son influence sur les cantons voisins qu'il parcourut en champion du progrès et de la liberté.

Le 20 avril 1879 à Saint-Donat (Drôme) il fit sur la place publique de cette ville, qui, jusqu'à ces derniers temps, a été le centre des opérations bonapartistes du département, un discours éloquent qui produisit un enthousiasme indescriptible parmi ses nombreux auditeurs.

Après avoir démontré le mal fait par l'Empire et les hontes subies par la France sous ce régime détestable et mis en parallèle les efforts de notre République naissante pour améliorer le corps social et le soustraire autant que possible aux conséquences de vingt années de crimes et de dilapidations, il en vint à étudier les sentiments intimes de la population qui l'entourait et dit :

« La république, vous le voyez, est le gouvernement le plus digne, le plus juste, le plus économique, le plus pacifique ; celui qui peut le mieux assurer la paix, la tranquillité, la prospérité de la nation. Au lieu de prendre pour guide une opinion, vous vous laissez diriger par la volonté d'un homme influent dans votre localité. C'est pour obéir à cet homme, que vous avez soutenu et que vous regrettez l'empire. Voilà l'erreur que je veux combattre, voilà le point sur lequel je veux porter la lumière dans vos consciences honnêtes.

« Je sais que vous avez de la reconnaissance pour l'homme dont je parle et qui, dit-on, a été pour vous un bienfaiteur. J'ignore de quoi il s'agit, et je n'ai pas besoin de le connaître, parce que je vous accorde tout de suite qu'il vous a fait le plus grand bien qu'un homme puisse faire et qu'il a dépassé pour vous la mesure de bienfaits qu'on puisse atteindre ici-bas ; vous voyez que je me place dans l'hypothèse la plus favorable à la justification de votre conduite. Je comprends en ce cas que vous soyez reconnaissants ; la reconnaissance est une vertu que je vous loue de pratiquer et une qualité du cœur que je vous félicite de posséder ; et je vous approuve hautement de vouloir témoigner cette reconnaissance. Mais nous ne sommes plus d'accord, lorsque vous croyez que cette reconnaissance peut tout exiger de vous ou vous autoriser à tout faire. Non, il y a une limite ; elle n'a pas de droits sur votre conscience, elle ne doit pas vous demander de commettre une mauvaise action et vous ne pouvez pas la commettre pour lui être agréable. Vous pouvez donner à un bienfaiteur votre temps, vos peines, votre argent, vos biens, votre vie, — vous voyez que je vais loin, — mais vous ne pouvez pas lui faire le sacrifice de vos opinions; parce que vos opinions sont du domaine de votre conscience, parce qu'en votant contre le régime que vous croyez le plus favorable au bien général et à la prospérité du pays, vous commettez une mauvaise action, vous donnez ce qui appartient au pays et dont vous n'avez pas le droit de disposer. Non, lorsqu'en exerçant vos droits civiques et politiques, vous cherchez ce qui peut faire plaisir à votre bienfaiteur et non ce qui peut être utile à la patrie, ce n'est pas un devoir que vous remplissez, c'est une mauvaise action que vous commettez..... »

A la mort d'Isidore Christophle, député de Romans, la candidature de Bizarelli fut acclamée par la presque unanimité des délégués républicains des diverses communes de la circonscription et il fut élu le 14 septembre 1879 par 10532 voix contre 1962 suffrages accordés à son concurrent également républicain.

Dans l'ancienne Chambre Bizarelli siégeait à l'*Union républicaine*, mais la plupart de ses votes eurent lieu avec l'extrême gauche.

En dehors des travaux auxquels il prit part et qui furent nombreux, nous signalerons le discours qu'il prononça le 8 juillet 1881 devant la Chambre en faveur d'un amendement demandant la suppression de l'hôtel des Invalides en tant qu'organisation actuelle.

Dans l'exposé bourré de faits qu'il fit devant ses collègues, nous trouvons des renseignements précieux sur le fonctionnement de ce service, qui, malgré toutes les réclamations, continue à exister par suite de la toute-puissance des bureaux de la guerre, nous citons :

« En disant que cette suppression des invalides rendra disponibles des sommes importantes, je n'exagère pas; vous en jugerez vous-mêmes. Les dépenses totales des invalides s'élèvent à 808,000 francs. Il y a 500 invalides. Par conséquent, chaque invalide coûte à l'Etat 1.616 fr. et même plus, parce que le nombre des invalides n'est, en réalité, que de 468, plus six enfants de troupe.

« Sur ces 1,616 fr., 1,000 fr. seulement vont à l'invalide; le reste n'est pas pour lui, mais pour des services qui ne lui sont d'aucune utilité et qui n'ont rien de commun avec le but à atteindre.

« A quel besoin répond, par exemple, la présence d'un gouverneur ayant rang de général de division, avec 20,000 fr. de traitement et 7,000 fr. pour frais de bureau, de chauffage, d'éclairage, etc. ?

« Je trouve, après le gouverneur, un général de brigade qui est commandant militaire, puis un colonel qui est major, puis quatre capitaines adjudants majors. Je me demande également s'il est nécessaire d'avoir quatre médecins ou pharmaciens, et d'un grade élevé, pour quelques malades.

« Parmi les dépenses inutiles, je trouve ensuite le clergé... qui coûte plus de 12,000 fr. Il se

compose d'un curé, d'un chapelain, d'un personnel secondaire. A ce propos, nous pourrion nous demander pourquoi, en même temps qu'une église, on n'a pas établi aux Invalides un temple, une mosquée, une synagogue?..... Pourquoi, en même temps que des prêtres catholiques, on ne paye pas des pasteurs et des rabbins? Et je voudrais bien savoir ce que pense un curé de village de ces 12,000 fr. qu'on donne pour le service du culte dans un établissement qui renferme cinq cents habitants réunis sous le même toit.

« Toutes ces inutilités, toutes ces chinoiseries, — je peux bien les appeler ainsi, — absorbent environ 300,000 fr. sur les 800,000 fr. que nous votons pour les Invalides.

Aux élections du 21 août 1881, Bizarelli se présenta sans concurrent cette fois devant les électeurs et signa la profession de foi politique suivante :

1° Révision de la constitution et suppression du Sénat ou à défaut de la suppression, demander à ce qu'il soit nommé par le suffrage universel.

2° Séparation des Eglises et de l'Etat, suppression du budget des cultes.

3° Réforme de la magistrature et suppression de l'inamovibilité.

4° Abolition des cumuls de fonctions électives salariées.

5° Epuration complète du personnel administratif, les fonctions publiques données aux citoyens, justifiant trois ans de séjour dans un établissement universitaire.

6° Service militaire rigoureusement obligatoire pour tous les citoyens et suppression du volontariat d'un an.

7° Liberté absolue de la presse et de réunion, et de l'association, en tant que cette dernière ne portera pas atteinte aux principes démocratiques et sociaux.

8° Instruction gratuite, laïque et obligatoire à l'état primaire.

9° Suppression des manifestations religieuses sur la voie publique.

10° Nomination des maires par les conseils municipaux et franchises municipales.

11° Lois sur les récidivistes, application de la déportation à la troisième condamnation infamante.

12° Rendre les hôpitaux à la gérance des communes.

13° Création d'une caisse nationale pour la vieillesse et les invalides du travail.

14° Abolition de la loi de 1816, sur la circulation des vins et alcools.

15° Interdiction à tout député de se servir de son titre dans toutes sociétés financières.

16° Demander l'application de l'impôt sur le revenu.

17° Modification du code de procédure civile et diminution des frais.

18° Mise en vigueur de la loi de 1791, abolissant tous les titres nobiliaires.

19° Suppression des hautes chambres ou cours jugeant les hauts fonctionnaires ou dignitaires ; demander à ce que tous les citoyens, sans distinction de caste, soient jugés par les mêmes tribunaux ou jurys.

20° Conserver le scrutin d'arrondissement.

Plus de 12,000 suffrages vinrent approuver ce programme.

Dans la Chambre actuelle Bizarelli fait partie de la Gauche radicale dont il a été élu secrétaire à la formation du premier bureau.

Partisan du gouvernement du pays par lui-même, il a l'habitude de consulter fréquemment ses électeurs qui peuvent ainsi s'assurer qu'il remplit fidèlement le mandat qu'il a accepté.

Bizarelli n'est point un autoritaire, mais il a une fixité dans les idées qu'on voudrait trouver chez tous ses collègues, dont beaucoup sont encore à nous donner la preuve de fermeté et de décision qu'on a le droit d'attendre de tout homme politique.

A notre époque où les défaillances se multiplient, on est heureux, chaque fois qu'on peut trouver un caractère ; tant pour la tâche déjà accomplie, que pour ce que la démocratie peut attendre de lui dans l'avenir, sa place était tout indiquée dans la collection des *Hommes d'aujourd'hui*.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Imp. N. Blanpain, 7, rue Jeanne.

Le Gérant : Georges Bonnot

4e volume. — No 202. 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSINS DE DEMARE

BUREAUX : 48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS

ÉMILE CORRA



ÉMILE CORRA

Emile Corra est né à Châteaudun (Eure-et-Loir) le 11 juin 1848 ; son père, capitaine de gendarmerie en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, résidait dans cette ville depuis deux ans.

Il fallut de grands sacrifices au chef d'une aussi nombreuse famille pour donner à chaque enfant une instruction convenable.

Emile Corra pour sa part commença de solides études scientifiques qu'il alla terminer au lycée de Nantes auprès de son frère aîné qui s'était fixé dans cette ville.

Suivant son goût, il se destinait à la médecine et en avait commencé l'étude, lorsque des malheurs réitérés vinrent le contraindre à abandonner une carrière pour laquelle il a toujours conservé un grand attachement.

La faillite d'un banquier Châteaudunois avait en 1868 gravement compromis la modeste fortune de sa famille ; en 1869 son père et sa mère moururent à deux mois de distance l'un de l'autre ; enfin en 1870 les Allemands bombardèrent et brûlèrent complètement la maison qui lui restait comme unique ressource à Châteaudun.

A vingt-deux ans, il se trouvait donc orphelin, sans fortune, presque sans famille et sans aucun appui, une situation semblable était faite pour abattre un courage moins bien trempé que le sien.

Avec l'énergie qui a toujours distingué son caractère, il sut se raidir contre ces calamités, et déjà mûri par le malheur, il se mit au travail avec acharnement.

Exempté de tout service, pour cause de varices, il s'engagea volontairement en 1870 dans le régiment des francs-tireurs Mocquart, il fit partie avec ce corps de l'armée de Sedan et ensuite de l'armée de la Loire, et sut faire son devoir avec vaillance en diverses circonstances.

La guerre finie, il fut quelque temps employé dans l'administration, puis ensuite comptable dans deux grandes maisons de commerce.

Ces professions convenaient mal à sa nature ardente, il s'en affranchit en publiant en 1872, un livre intitulé : *Jours de colère*, recueil de poésies inspirées par le patriotisme et le républicanisme le plus fervent ; puis l'*Histoire de la défense nationale*, en collaboration avec Louis Noir ; enfin, le *Progrès au village*, *Histoire des anciennes communes des cantons de Neuilly et de Courbevoie*, malheureusement demeurée inachevée.

Ces ouvrages lui ouvrirent les portes de la grande presse parisienne. Chroniqueur judiciaire de l'*Evènement*, dont il est le gérant depuis sept ans, et rédacteur en chef de la *Gazette de Neuilly*, dont il fut un des collaborateurs de la première heure, on voit qu'il a su se faire une place digne de son talent et de son caractère.

Nommé à vingt-sept ans conseiller municipal de Neuilly, ses concitoyens l'ont réélu successivement deux fois depuis, montrant combien ils sont satisfaits de la façon dont il remplit son mandat.

Lors de son entrée en 1875, il protesta courageusement, au risque de la plus injuste condamnation, contre les agissements du maire imposé qui devait être, l'année suivante, frappé de trois années de prison par la cour d'assises de la Seine, pour faux et concussions.

Au sein du conseil municipal de Neuilly, il a été le premier, et un moment le seul, qui ait demandé la suppression du traitement des instituteurs congréganistes et voté contre ce traitement ; plusieurs fois, il y a fait sur des questions difficiles, et notamment sur le *retour du presbytère à la commune*, sur *la suppression des quêtes de charité*, sur *l'attribution des pompes funèbres aux municipalités*, des rapports remarqués ; il a été récemment nommé membre de la commission des logements insalubres et délégué cantonal.

Mais tous ces travaux ont été bien loin d'absorber son activité.

Malgré les exigences du labeur quotidien, il s'est familiarisé avec l'œuvre immense d'Auguste Comte : *la Philosophie positive et la Politique positive* et avec celle de son successeur M. Pierre Laffitte dont il est le disciple assidu. Il a propagé, de son mieux, l'une et l'autre, dans des conférences, soit dans les loges maçonniques, soit dans les associations philotechniques, et, se conformant au précepte de son maître qui dit : La première science de l'homme, c'est l'homme, il s'est fait le disciple de Broca à la société d'anthropologie, il a étudié, seul, l'anatomie, la physiologie, la médecine, l'hygiène, et, depuis deux ans, il professe, gratuitement et publiquement, ces sciences à l'association philotechnique de Neuilly dont il est un des conférenciers habituels et au Cercle de *gymnastique rationnelle* des Ternes, qu'il a fondé, sous le patronage de MM. Paul Bert et de Hérédia, pour la formation d'un personnel enseignant éclairé.

Lors de la réception de M. Pasteur à l'Académie française, séance dans laquelle *deux immortels* cherchèrent à tomber le positivisme tout en reconnaissant modestement n'avoir pas compris un mot de cette doctrine, Emile Corra releva vertement et avec raison le langage profondément académique (c'est-à-dire aussi mortellement ennuyeux que dénué de sens) de MM. Renan et Pasteur. Nous détachons de cette vigoureuse réplique les quelques lignes ci-après :

« M. Pasteur ignore encore qu'un philosophe éminent autant que modeste, M. Pierre Laffitte, a assumé la glorieuse et noble tâche de succéder à Auguste Comte dans la direction du positivisme et que, depuis vingt-cinq années, non-seulement il a transmis à des disciples respectueux l'héritage du maître, mais encore il l'a enrichi, en construisant et enseignant : *la morale positive*, *la philosophie première*, dont la mort a interdit l'achèvement à Auguste Comte, et la *philosophie de l'histoire de l'humanité*, qu'il développe chaque hiver, tous les dimanches, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne.

Secondant M. Pierre Laffitte, toute une cohorte d'hommes du plus grand mérite, le docteur Robinet, le docteur Audiffrent, M. Fabien Magnin, digne prolétaire qu'Auguste Comte lui-même représentait comme le type de l'homme d'Etat, ont rendu au positivisme des services moins appréciés de la masse que ceux de M. Littré, mais autrement réels, et dont M. Pasteur ne tient encore aucun compte.

Tout ceci démontre qu'il ne suffit pas de s'affubler d'un habit d'académicien pour juger le positivisme.

Accoutumé à envisager les évènements et les êtres au travers de l'orifice de son microscope, M. Pasteur n'a pas aperçu l'immense développement de cette doctrine, qui continue dans notre siècle l'école encyclopédique du dix-huitième ; spécialiste, il manque de l'envergure nécessaire pour l'embrasser, et il est resté dans l'appréciation de cette vaste synthèse bien au-dessous du renom mérité qu'il s'est acquis dans ses autres travaux.

Un tel phénomène n'est point surprenant, et le positivisme, auquel M. Pasteur refuse pourtant le don de prévision, a depuis longtemps pressenti qu'il ne devait attendre aucune sympathie d'esprits tels que celui du nouvel académicien. »

Aux élections du mois d'août 1881, Emile Corra se présenta comme candidat dans le canton de Courbevoie et signa le programme suivant :

Suppression du Sénat. — Renouvellement par tiers de la Chambre. — Nomination d'une Chambre spéciale pour la révision ultérieure de la Constitution. — Rétablissement du scrutin de liste. — Suppression du budget des cultes ; dénonciation du concordat. — Obligation du service militaire pour les prêtres. — Retour à l'Etat des biens de main-morte. — Application aux congrégations des lois existantes qui exigent leur dissolution. — Attribution des pompes funèbres aux municipalités. — Laïcité, gratuité, obligation de l'enseignement. — Etablissement des programmes scientifiques, républicains et professionnels pour les deux sexes. — Affranchissement administratif de la commune et du département. — Election par les conseillers municipaux de tous les maires. — Rétribution de toutes les fonctions électives. — Réduction des fonctions de préfet et de sous-préfet à l'intérêt gouvernemental. — Séparation du Conseil général et du Conseil municipal de Paris. — Augmentation de la représentation de la banlieue au Conseil général de la Seine. — Liberté d'écrire, de se réunir et de s'associer. — Election de la magistrature. — Création d'un ministère de médecine publique. — Création d'invalides civils. — Libre-échange. — Diminution des impôts de consommation. — Révision du cadastre. — Réforme de l'impôt foncier de manière à dégrever l'agriculture. — Maintien de la paix. — Création de tribunaux d'arbitrage international.

Dans une circulaire adressée aux électeurs il disait aussi :

« C'est l'opinion, à mon sens, qui doit dicter les lois aux députés, et les députés ne doivent pas plus qu'ils ne peuvent, imposer à l'esprit public des lois que celui-ci n'exige pas ; aussi quand l'esprit public s'est prononcé, l'exécution de ses volontés doit être poursuivie avec une inébranlable énergie. »

Sur 9338 votants, Emile Corra eut 2344 voix, résultat des plus honorables.

En se basant sur les preuves de talent et d'énergie déjà données par lui, on peut espérer que Corra sera dans les premiers parmi les hommes politiques qui, dans un avenir peu éloigné, espérons-le, seront chargés de créer un régime vraiment démocratique, et de donner satisfaction à toutes les revendications sociales toujours repoussées jusqu'à ce jour.

PIERRE ET PAUL

Paris. — Typ. N. Blanpain, 7, rue Jeanne

Le Gerant : Georges Honnot.

4e volume. — N° 203. 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSINS DE DEMARE

BUREAUX : 48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS

CATULLE MENDÈS



CATULLE MENDÈS

Catulle Mendès est l'un des plus parfaits artistes de notre époque.

Poëte, il n'est inférieur à aucun des poëtes nouveaux. Si vous relisez *Hesperus*, *les Soirs moroses*, *les Contes épiques*, *les Sérénades*, *le Soleil de minuit*, et ses autres livres de vers, et surtout son dernier poëme : *les Imprécations d'Agar*, qui sont un superbe et généreux chef-d'œuvre; si vous savez apprécier, à leur juste mesure, cette inspiration si puissante et si diverse, ce talent si souple et si magistral, cette forme si pure et si claire, vous serez pris d'une admiration très vive, et vous ferez déjà à Catulle Mendès entre les poëtes du dix-neuvième siècle la place que la postérité lui réserve.

En outre, il a l'honneur d'avoir été le principal initiateur du mouvement poétique contemporain ; François Coppée se montre fier d'avoir été son élève.

A un âge où la plupart des hommes ne sont pas encore bacheliers, — à dix-huit ans, — Catulle Mendès créait la *Revue fantaisiste* (1861), — cette exquise publication — que les bibliophiles s'arrachent aujourd'hui et où débutèrent la plupart des meilleurs auteurs de maintenant.

Dès lors une école fut fondée.

Sous le patronage des maîtres, Catulle Mendès et ses amis firent une guerre acharnée à tous les mauvais romanciers, à tous les mauvais poëtes, à tous les partisans du débraillé littéraire, à tous les élégiaques qui ne pouvaient s'attendrir sans fautes de français; et ils donnèrent l'exemple d'une noble poésie, d'où la tendresse et la passion n'excluaient pas la beauté de la forme.

A la *Revue fantaisiste* succéda *le Parnasse contemporain*, fondé par Catulle Mendès et Louis-Xavier de Ricard.

Il a été à la mode pendant un temps de faire des plaisanteries sur le Parnasse et les Parnassiens. Ce temps est passé. Tous les gens de bon goût savent quelle estime ils doivent faire de ce recueil où ont écrit, — avec tous les maîtres : Théophile Gautier, Leconte de Lisle, Charles Baudelaire, Théodore de Banville, — tous les vrais poëtes nouveaux : Sully-Prudhomme, Léon Dierx, André Theuriet, Catulle Mendès, José Maria d'Heredia, François Coppée, Anatole France, etc., etc.

Qui pourrait nier aujourd'hui l'influence heureuse que le Parnasse a eue sur la littérature contemporaine et particulièrement sur ceux que l'on appelle aujourd'hui les « naturalistes »? N'est-ce pas l'exemple des Parnassiens qui a imposé à *tous*, comme une nécessité désormais absolue, le respect de la langue, le soin du style et l'amour de la forme? N'est-ce pas, — pour descendre aux détails, — des façons de dire des Parnassiens, des tournures qu'ils ont imaginées, des mots qu'ils ont innovés ou rénovés, qu'est faite presque entièrement la « manière » de M. Emile Zola et de ses jeunes amis?

*
* *

Catulle Mendès ne se borne pas à écrire des poëmes. Il travaille pour le théâtre. On n'a pas oublié sa comédie au Théâtre-Français, — *la Part du roi*, — une exquise romance amoureuse, qui fut *chantée* par mademoiselle Sophie Croizette et par Bressant.

On se souvient de ces deux drames hardis et hautains : *les Frères d'armes*, en quatre actes, et *Justice*, en trois actes.

Le roman aussi a tenté l'auteur d'*Hesperus*. Tout le monde a lu, tout le monde relit ces livres extraordinaires et troublants, écrits dans une langue fiévreuse, et si artiste pourtant : *la Demoiselle en or*, et *la Petite Impératrice;* cette admirable épopée en prose : *les Mères ennemies*, un des récits les plus simples et les plus puissants qui nous aient été donnés depuis bien des années ; et *le Roi vierge*, un roman d'une espèce tout à fait nouvelle, exquis et superbe comme un poëme, attrayant, poignant, cruel, amer, irritant et vrai comme une étude ; et *le Crime du vieux Blas*, cette touchante histoire, écrite pour les enfants, qui fait pleurer les grandes personnes ; et ces horribles et exquis *Monstres Parisiens*, un des plus grands succès de la librairie actuelle.

J'en passe, et des meilleurs ! mais je m'en voudrais d'omettre *la Divine Aventure*, un livre adorable, où Catulle Mendès, en société avec M. Richard Lesclide, a retrouvé, comme par miracle, la langue et le brio galant des *Mémoires de Casanova.*

*
* *

Comme on le voit, l'œuvre de Catulle Mendès est déjà considérable. Il a écrit plus de douze mille vers, quatre pièces de théâtre, douze ou quatorze livres de prose, nouvelles ou romans. A l'heure actuelle, il a en portefeuille deux volumes de contes, un livre sur l'œuvre de Richard Wagner, deux grands drames intitulés l'un, *les Mères ennemies*, l'autre, *la Reine Fiammette* ; et un livre de vers qui paraîtra prochainement sous ce titre : « les Nouveaux poëmes de Catulle Mendès, » en attendant l'œuvre principale de sa vie poétique : L'ÉVANGILE DE LAZARE. Et, en même temps qu'il achève ces œuvres, il en prépare d'autres, il donne à *Gil-Blas* tant d'adorables nouvelles, si parisiennes et si poétiques en même temps, charme pour tout le public, régal pour les lettrés, et il dirige un journal littéraire : *la Vie populaire*, journal digne de la plus haute estime, qui vulgarise avec succès parmi les lecteurs les moins riches les chefs-d'œuvre de la littérature moderne.

Mais ne concluez pas de ce grand nombre de travaux que Catulle Mendès ait le travail facile. Loin de là ! Comme tous les vrais artistes, il *peine* extraordinairement pour écrire ; et telle page, si gracieuse et si légère qu'elle paraît avoir été dictée en se jouant, a coûté beaucoup d'efforts à son auteur. C'est à ce seul prix qu'on est un écrivain véritable, digne d'être *relu* !

La vérité, c'est que Catulle Mendès, doué d'une grande force d'application, est un travailleur acharné. La plupart de ses journées ont huit heures de travail ininterrompu. Quelquefois il travaille douze heures par jour, et après cette rude besogne, — vers, théâtre, ou roman, — il rentre dans la vie parisienne, sans fatigue, bon compagnon, et le plus dévoué des camarades.

*
* *

Ces notes incomplètes le seraient beaucoup trop si je n'y ajoutais un portrait physique de Catulle Mendès.

Le voici très joli et très fin ; je l'emprunte à un article de Maufrigneuse, — lisez Guy de Maupassant, — sur l'auteur des *Monstres parisiens.*

« Étrange et vrai, saisissant, charmant, brutal dans le fond, mais si habile, voilé, si

rusé, qu'il trompe les pudeurs et ne fait rougir qu'après coup, ce magasin de portraits est une œuvre d'art exquise et singulière. Et elle porte bien la marque personnelle du poëte aux intentions mystérieuses, frère d'Edgar Poë et de Marivaux, compliqué comme personne, et dont la plume, soit qu'il fasse des vers, soit qu'il écrive en prose, est souple et changeante à l'infini. Cette œuvre est bien l'œuvre de cet homme séduisant et inquiétant, avec sa pâle face de crucifié, sa barbe frisée et vaporeuse, ses cheveux longs et légers comme un nuage, son œil fixe où l'on sent une pensée qu'on ne pénètre point, et son sourire charmant qui semble parfois dangereux. — On a dit de lui qu'il avait l'air d'un Christ de cabinet particulier ; ne dirait-on pas plutôt un Méphisto, ayant pris la figure du Christ ? »

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Imp. N. Blanpain, 7, rue Jeanne.

Le Gérant : Georges Bonnot.

4e volume. — N° 204. 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSINS DE DEMARE

BUREAUX : 48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS

BERTHOLON



BERTHOLON

Né le 18 janvier 1808, à Lyon, Bertholon, député du département, est un de ces vétérans de la démocratie, dont la vie, toute remplie de luttes, est impossible à raconter entièrement dans l'étroit espace qui nous est réservé.

En 1829, âgé de 21 ans, il fut chargé de complimenter le général Lafayette de passage à Lyon, au nom des Loges maçonniques réunies de cette ville.

En juillet 1830, il prit les armes avec un petit nombre de citoyens, et en 1831, il se trouva avec cinq ou six amis dans les rangs des ouvriers qui s'étaient soulevés en arborant la devise si connue de tous : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant. »

« Dans le faubourg de la Croix-Rousse, dit Louis Blanc, dans son admirable *Histoire de Dix ans*, végétait une population immense, vouée à un travail pénible et à peu près stérile pour elle. Les ouvriers en soie de Lyon n'étaient pas seulement courbés sous le joug de la misère, ils étaient victimes des plus injustes mépris. Ceux qu'ils enrichissaient feignaient de les regarder comme une race inférieure et avilie ; l'horrible tribut que levaient sur leur jeunesse et leur santé l'habitation malsaine et les fatigues excessives de l'atelier, ne faisait que fournir une arme nouvelle au dédain, et la désignation injurieuse de *Canuts* résumait toutes les formes de leur malheur. »

*
* *

De quatre à six francs, les salaires étaient descendus à *dix-huit sous*...... On comprend l'exaspération de ces misérables affamés, ce qu'on ne comprend pas, c'est cette lâche stupidité de *cent quatre fabricants* réunis pour signer un mémoire, le 10 novembre de cette année 1831, et qui, après avoir protesté contre le tarif accepté par eux quelques mois plus tôt, terminent leur réquisitoire en disant : que si les ouvriers demandaient des salaires exagérés, *c'est qu'ils s'étaient créé des besoins factices.....*

Dix-huit sous pour dix-huit heures de travail et encore trouver le moyen de se créer des besoins factices..... quelle duplicité chez ces hommes !

Le 21 novembre, jour où éclatait la révolte, Bertholon et ses compagnons voulaient pousser ces insurgés à proclamer la République.

* * *

En 1832 il prit part à la création du journal *La Glaneuse* qui eut une certaine influence à cette époque et il fut au nombre de ses rédacteurs.

Dans le cours de cette même année, avec Baune, Antide Martin, Murat et quelques autres, il organisa la *Société des droits de l'homme.*

Nous n'avons pas besoin de parler plus longuement de ce groupe célèbre dont l'histoire est connue de tous ceux qui s'intéressent aux luttes de nos aînés pour le triomphe du droit et de la liberté.

Lorsqu'on voulut appliquer la loi de septembre interdisant la vente des écrits politiques dans les rues, Bertholon et ses collaborateurs protestèrent en vendant eux-mêmes leur journal.

Museler la presse a été, de tout temps, l'objectif favori des gouvernements qui se sont succédé en France : malheureusement cette sollicitude n'a jamais été récompensée, il y a donc lieu d'être surpris en voyant ces errements se perpétuer jusqu'à nos jours.

Avec ce qu'il avait déjà accompli on devine aisément que Bertholon ne pouvait manquer d'être traité un jour de conspirateur; en 1834 il fut compris dans l'insurrection de Lyon avec Lagrange, Antide Martin et Baune.

Il se déroba par la fuite aux lenteurs de l'instruction et à la prison préventive pour laquelle il n'avait aucun goût; peut-être à cause de cette absence, il fut mis hors de cause. Appelé comme témoin par la Cour des pairs, il fit cette réponse :

« Je n'ai rien à dire, sinon que je devrais être avec mes amis sur le banc des accusés. »

Les magistrats curieux s'attirent souvent de ces réponses un peu sèches. Dans les années qui suivirent, il fut l'un des administrateurs du *Censeur*, journal paraissant à Lyon, et en même temps fut un des rédacteurs les plus assidus.

* * *

En 1846, il fut porté comme candidat à la députation dans sa ville natale et à Vienne (Isère), la lutte fut des plus vives et il n'échoua que faute de quelques voix.

Après la chute de Louis-Philippe, en 1848, il fut nommé sous-préfet à Vienne (Isère) et peu après devint représentant du département, à la Constituante et à la Législative, il siégea à la Montagne.

En 1849 et 1850, il rédigea à Paris le *Vote universel* avec Lavire. Cet organe fut suspendu par le ministère Baroche.

Lors du deux Décembre 1851, il fut proscrit et se réfugia d'abord en Angleterre où il resta quelque temps, puis en Suisse et enfin à Alger, où il resta neuf ans.

En 1870, au moment du plébiscite, il fit, d'accord avec l'ancien représentant Jules Lelièvre, aujourd'hui sénateur, une campagne des plus actives et leurs efforts furent couronnés de succès, car ils obtinrent une majorité de *non*.

*
* *

En 1869, son nom avait été mis en avant dans la circonscription de Saint-Etienne, à titre de protestation contre le régime impérial et contre la candidature officielle arrivée à son apogée.

C'était le bon temps où, en dehors des *rastels* offerts dans certaines contrées, d'autres régions moins généreuses se contentaient de remplacer les urnes par des soupières, afin de fausser le scrutin sans gêne.

Il accepta la rédaction du journal *le Précurseur*, qu'il soutint à ses frais conjointement avec le regretté patriote Dorian, jusqu'au 4 Septembre. Le jour où la République fut proclamée, il fut appelé, sur la demande du Conseil municipal de Saint-Etienne, à la préfecture de la Loire. Dans ce poste difficile où il eut à lutter non-seulement contre la réaction, mais aussi contre les agitations populaires soulevées par des meneurs habiles, il eut le bonheur de maintenir un ordre relatif.

Quand la paix fut signée, il donna sa démission.

*
* *

Elu député sous le Mac-Mahonnat, avant le 16 mai, il fut un des 363 qui furent renommés à titre de protestation contre le gouvernement ridicule et anti-patriote qui voulait s'imposer.

Dévoué à la République démocratique, au progrès en général, à l'amélioration du sort des classes laborieuses en particulier, il est partisan d'une solidarité effective et pratique.

Il pense que la prudence n'exclut point la fermeté et qu'il n'y a point de raisons qui puissent permettre de rester stationnaire ; sa devise n'est point de reculer, quelque grands que puissent être les obstacles ; comme tous ceux qui ont beaucoup vu, il se fait peu d'illusions sur les hommes et les choses, et, après avoir fait son devoir, il se tient modestement à l'écart sans chercher d'autre récompense que l'approbation de sa conscience.

PIERRE ET PAUL

Paris. — Imp. N. Blanpain, 7, rue Jeanne. Le Gérant : Georges Bonnot.

4e volume. — No 205. 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSINS DE DEMARE

BUREAUX : 48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS

ALBERT REGNARD



ALBERT REGNARD

Albert Regnard est né à la Charité, département de la Nièvre, le 20 mars 1836. Son père, greffier de la justice de paix, appartenait à cette petite bourgeoisie pauvre et travailleuse, dont l'existence est souvent plus difficile qu'on ne l'imagine. D'abord élève du collège de Nevers, puis du lycée Charlemagne, Regnard remporta de nombreux succès scolaires. Devenu étudiant en médecine, il se mêla aux jeunes gens qui ressentaient alors d'autant plus vivement le coup d'Etat, que la honte et les malheurs étaient plus récents.

Reçu interne des hôpitaux, il remportait en 1864, après une année passée à la Salpêtrière, le prix Esquirol offert par la Société médico-psychologique au meilleur travail sur les maladies mentales. Cette année-là, M. Ambroise Tardieu, alors doyen de la Faculté de médecine de Paris, eut l'idée d'organiser les étudiants en une sorte d'association par le moyen de laquelle on essaierait de les maintenir sous la coupe de l'autorité. Les choses ne tournèrent pas au gré de ses désirs : les étudiants élurent une commission dont le premier soin fut d'exclure M. le doyen de l'association : M. Clémenceau, alors interne provisoire, en était le président, Regnard le rapporteur. On pense bien que les projets de ces jeunes radicaux ne furent pas réalisés : l'association en resta là. Mais l'Ecole était sauvée, M. le doyen enfoncé : c'était tout ce que l'on voulait.

C'est vers cette époque qu'eut lieu en France la renaissance de la philosophie matérialiste. Ce mouvement qui posait les bases sérieuses de la Libre-pensée, prit son origine dans le quartier Latin, où le *Travail,* la *Voix des Ecoles*, le *Candide*, etc., répandaient chaque jour la bonne nouvelle. La philosophie éclectique de MM. Victor Cousin et Jules Simon, le néo-christianisme de Buchez et de ses collègues de 48 avaient porté leurs fruits détestables ; il y avait mieux à chercher. L'embarras était grand : on n'avait sous la main ni Diderot, ni d'Holbach : d'ailleurs beaucoup de gens, même parmi les jeunes, demeuraient hostiles à ces grands esprits qu'ils avaient entendu conspuer par les « vieilles barbes » déistes de la seconde République. L'Ecole positiviste se tenait trop à l'écart, et malgré de grandes qualités déplaisait par sa vénération pour le christianisme. Quant à Proudhon, très lu à cette époque, ses boutades et ses contradictions ne pouvaient satisfaire des esprits scientifiques.

Au milieu de cette indécision et de cette anxiété, le livre de Büchner, *Force et Matière*, apparut comme la solution et comme la délivrance. En dépit de la traduction horrible, cet ouvrage excellent, exposé si lucide de toutes les conquêtes de la science moderne, devint comme le catéchisme de la jeunesse. Regnard le dévora et s'il n'y trouva pas son chemin de Damas, il y rencontra l'éclaircissement de bien des points douteux. De ce jour-là, il fut le libre-penseur inébranlable, radical et athée, qu'il est resté depuis. Ses idées se firent jour avec éclat, dans un livre qu'il publia en 1865 : *Essais d'histoire et de critique scientifiques*, à propos des conférences de la Faculté de médecine. »

Cette publication lui valut l'honneur d'être au nombre des vice-présidents élus du congrès de Liége, réunion internationale d'étudiants qui se tint dans cette ville le 1er novembre 1865. Les questions de philosophie et de politique vinrent naturellement sur le tapis : l'Empire fut conspué, comme il méritait de l'être par les étudiants français qui proclamaient en même temps la nécessité de l'athéisme, c'est-à-dire de l'affranchissement complet de la pensée, comme base de toutes les améliorations sociales. Dénoncés avec fureur à leur retour par les journaux impérialistes et surtout par le parti prêtre que soutenait spécialement l'impératrice, ils furent sommés devant les diverses juridictions universitaires, et enfin devant le Conseil supérieur de l'instruction publique qui expulsa sept d'entre eux des facultés de l'empire. Ceux-là avaient refusé d'une façon absolue de répondre aux questions qui leur étaient posées, estimant que les autorités universitaires outre-passaient leurs pouvoirs en leur demandant compte d'actes accomplis à l'étranger. Les étudiants, justement sensibles à cette énergique défense de leurs droits protestèrent de la façon la plus énergique et la plus persistante ; pendant plus de trois semaines, il n'y eut pas de cours possible à la Faculté. Rien n'y fit, ni les remontrances, ni les allocutions, ni les coups de casse-tête des sergents de ville qui se ruaient sur eux à la sortie de chaque cours. Il fut question de licencier l'Ecole : enfin l'approche du jour de l'an fournit un échappatoire. La faculté fut fermée pendant un mois, et peu à peu les choses reprirent leur train ordinaire.

Regnard, en sa qualité d'interne des hôpitaux, se trouvait le plus sévèrement frappé, en ce sens qu'une fois la condamnation prononcée, M. Husson, alors directeur de l'assistance publique, prit sur lui de le priver de ses fonctions. Un matin, le directeur de l'hôpital de la Charité le fit appeler et lui déclara qu'à partir de ce jour l'entrée de tous les hospices de Paris lui était interdite. Il retira son tablier, insigne de ce grade conquis au prix de tant d'efforts et qui est pour un étudiant en médecine, comme le bâton de maréchal en espérance : car l'internat est la première et indispensable étape vers l'agrégation et le professorat. Velpeau, dont il était alors l'interne, lui donna un de ses livres, avec cette dédicace : *à M. Regnard socialiste laborieux et fier.* Fait bien propre à caractériser l'illustre chirurgien, qui, en dépit de ses accointances avec la cour et le monde réactionnaire de l'époque, eut toujours le respect du travail.

Expulsé des hôpitaux, désolé, mais non découragé, Regnard ouvrit chez lui des cours particuliers préparatoires aux examens de médecine, sans laisser chômer d'ailleurs la politique et la philosophie. En 1866, il fondait la *Revue encyclopédique* avec le concours de Naquet, de Clémenceau, Asseline, Farabeuf et autres. Le premier numéro s'enleva rapidement : pour le second, sur un avertissement lancé par le parquet, on ne put trouver d'imprimeur. Voilà comment l'Empire s'y prenait pour se débarrasser d'une feuille gênante, quand un procès eût paru trop odieux, dans un cas comme celui-ci où il s'agissait exclusivement de doctrines philosophiques : d'autre part, ses ministres comprenaient très bien que la science, que l'idée matérialiste était le précurseur assuré, nécessaire, de la Révolution.

A la fin de cette même année 1866, le Dr Coudereau dont la science déplore la perte récente, fonda de ses deniers le journal hebdomadaire la *Libre-Pensée*. Regnard en fut un des principaux collaborateurs avec Asseline, Letourneau, auteur de la « Sociologie », André Lefèvre qui devait plus tard publier son incomparable traduction de Lucrèce. Au mois de février 1867, à la suite d'articles contre le christianisme, Regnard fut cité devant la 6e chambre, présidée par le fameux Delesvaux. Il prononça lui-même sa défense et fut condamné à quatre mois de prison pour outrage à la morale publique et religieuse. La *Libre-Pensée* n'était pas supprimée ; mais les rédacteurs restants jugèrent à propos de la continuer sous un autre titre, avec une allure moins batailleuse. « Le succès, dit A. Lefèvre dans sa *Renaissance du matérialisme*, ne se mesure pas toujours à la durée. L'humble journal n'avait point manqué d'efficacité : il avait déterminé un courant dans l'opinion, mené la campagne des enterrements et des mariages civils. Son titre enfin a passé dans la langue avec un sens précis et défini. La feuille a disparu, la chose et le mot sont restés. »

A Sainte-Pélagie, Albert Regnard trouva plusieurs de ses anciens camarades de Liége, Gustave Tridon, Edmond Levraud, Jaclard, élèves de Blanqui en politique, et quelques autres. Il fit partie avec eux de ce groupe qu'on désignait alors sous le nom d'*Hébertiste*, et avec raison : car ces jeunes gens, comme leurs prédécesseurs de la grande Commune de Paris, avaient la haine de Robespierre, la foi dans l'athéisme et dans la force révolutionnaire. Ranc, Avenel, Louis Combes se rattachaient à ce parti qui fut toujours en opposition avec les décentralisateurs de l'école de Nancy, les Proudhoniens et les membres de l'Internationale. Par malheur, Regnard qui habitait sous les toits, une chambre assez vaste, mais dont il touchait le plafond avec sa tête, et cela pendant les chaleurs caniculaires du mois d'août, fut atteint d'une fièvre typhoïde qui, pendant deux mois, mit sa vie en danger. Sa jeune femme, dans les tribulations et les angoisses d'une semblable situation, contracta le germe de la maladie qui devait l'emporter un an après. Tout n'était pas rose, même dans les prisons de la fin de l'Empire.

En 1868, Regnard prit part à la lutte soutenue par les étudiants en médecine contre la liberté de l'enseignement supérieur, réclamée par les jésuites. Cette même année, il dut en raison de l'arrêté qui l'expulsait de l'Académie de Paris, aller soutenir à Strasbourg sa thèse de docteur en médecine. Il donna alors ses *Nouvelles Recherches sur la congestion cérébrale* (Paris. 1868.)

Vers la fin de 1869, les Libres-Penseurs ayant décidé de tenir à Naples un congrès international, une sorte d'anti-concile en face du Concile de Rome, Albert Regnard fut choisi dans les réunions pour représenter Paris. M. Gambetta présidait le meeting, tenu dans un atelier du faubourg du Temple, où eut lieu cette élection populaire. Le programme du délégué de Paris demandait qu'on employât pour l'élimination de la religion catholique « tous les moyens compatibles avec la justice, en comprenant au nombre de ces moyens la force révolutionnaire, qui n'est que l'application à la société du droit de légitime défense. » A la première séance du congrès, qui avait lieu dans un théâtre de Naples, comme Regnard, aux acclamations d'un auditoire enthousiaste, affirmait le désir de tous les vrais Français de voir Rome rendue aux Italiens, le représentant de l'autorité, se levant tout à coup, déclara le congrès dissous.

Il s'était rencontré à Naples avec M. Ch. Leballeur, délégué de Marseille, et M. Andrieux, aujourd'hui ambassadeur en Espagne, alors délégué des Libres-Penseurs de Lyon. Une réunion de six mille personnes eut lieu dans cette ville, à la Rotonde, pour fêter leur retour : le peuple lyonnais fit à Regnard, qui s'était déjà révélé comme orateur, une véritable ovation.

Dans le courant de l'année 1869, il avait été présenté pour la première fois à Blanqui ; on devait fonder un journal intitulé *la Renaissance* ; Tridon, Ranc et Regnard auraient formé le triumvirat directeur. Malheureusement, les choses prirent une tournure différente et aboutirent à la triste échauffourée de la Villette que Regnard avait déconseillée de toute sa force. Jules Vallès et lui composèrent alors une lettre, à laquelle on put bientôt en joindre une autre de Michelet : ils les firent signer dans tout Paris pour demander la grâce d'Eudes et de Brideau, condamnés à mort à la suite de cette affaire. Leurs efforts furent couronnés de succès : la peine fut commuée et bientôt le 4 Septembre vint rendre les prisonniers à la liberté.

Pendant le siège, Regnard remplit les fonctions de chirurgien-major dans le 134e bataillon de la garde nationale. Il fut un des collaborateurs actifs de la *Patrie en danger*, dont les bureaux furent d'abord installés chez lui, rue des Ecoles. Il était, le 31 octobre, dans l'Hôtel de Ville, et le 22 janvier avec le peuple, sur la place, où il fut foulé aux pieds au milieu de la fusillade.

Porté sur un grand nombre de listes parisiennes, lors des élections du 8 février 1871, il obtint 63.000 suffrages. Il eut à peine la force d'aller dans quelques réunions. Sa santé ne s'était jamais bien remise de la secousse de Sainte-Pélagie : soumis pendant le siège aux plus

dures privations, il finit par tomber gravement malade, atteint d'une de ces terribles affections qui emportèrent tant de Parisiens dans les premiers mois de 1871. Heureusement, grâce à des soins dévoués, cette fois encore sa constitution triompha. Il était en convalescence, lorsque dans les premiers jours d'avril, après le combat du 3, il accepta le poste de secrétaire général à la Préfecture de police.

Les Hébertistes avaient toujours appelé la Commune de leurs vœux : ils en parlaient sans cesse ; ils l'avaient proclamée virtuellement au congrès de Liége : de fait, c'est à eux qu'on doit le mot et la chose, qui reçurent bientôt une interprétation toute différente de celle qu'ils y attachaient. Il s'agissait pour eux de Paris insurrectionnel et armé, exerçant une dictature salutaire et nécessaire pour le salut commun, dans un moment critique, et nullement d'un fédéralisme et d'une décentralisation qu'ils détestaient.

Après l'entrée des troupes, Regnard demeura à son poste : le mardi soir seulement, il quitta définitivement la préfecture qui devait être évacuée le lendemain dans la matinée. Rentré chez lui, au milieu des siens, il était surpris le jeudi par les soldats qui, heureusement, ne le connaissaient pas ; il eut le bonheur de n'être pas dénoncé par sa concierge. La perquisition finie, il part aussitôt, accompagné par une femme dévouée, traverse le quartier Latin, le Carrousel où les Tuileries brûlaient, la rue Richelieu, et arrive dans la cité d'Antin à une adresse que lui avait donnée le correspondant d'un journal anglais. Très mal caché dans un hôtel où il était à la merci de tous, il parvient au bout d'un mois à se procurer un passe-port anglais, se fait couper les cheveux et les moustaches, se coiffe d'une toque écossaise et vient prendre un soir son billet à la gare du Nord. Le lendemain il était à Londres.

Condamné à mort par contumace, il vécut dix ans en Angleterre, donnant des leçons de français, exerçant la médecine plus souvent au profit de ses compagnons d'exil qu'au sien propre. Nommé plus tard examinateur adjoint à l'Université de Londres, il devint dès 1873, le correspondant politique et littéraire de l'importante revue russe, le *Viestnik Evropi* dans laquelle écrivait en même temps M. Zola. Sous le titre d'*Etudes de Politique scientifique*, il publia successivement plusieurs brochures : *Les Principes de la Révolution et du Socialisme* (Londres, 1875) ; La *Révolution Sociale* (1876), dans laquelle il s'attache à démontrer qu'elle consiste à réaliser les conquêtes de la Révolution française ; — L'*athéisme* (1878), démonstration de la doctrine matérialiste. — En 1874, il avait donné dans le *Fortnightly Review* une étude sur *Chaumette* et la *Commune de Paris*.

Admirateur enthousiaste de la démocratie athénienne et d'Aristote, il écrivit encore à Londres un commentaire, qui sera prochainement publié, sur la Morale et la Politique de ce grand homme. Tous les moments dont il pouvait disposer, il les passait dans l'admirable salle de lecture du *British Museum*, où tant d'autres avec lui, Jules Vallès, Paschal Grousset, Vermersch, tâchaient d'oublier en travaillant.

Amnistié en 1879, Regnard ne rentra en France qu'à la fin de 1880. Resté Hébertiste, il ne comprit rien au mouvement qui semblait entraîner les esprits vers des idées de décentralisation qu'il répudiait comme l'antipode du vrai socialisme. Assuré que la Commune avait sauvé la République, il n'était pas moins convaincu de la nécessité d'aller de l'avant, sans gémir sans cesse sur le passé. Se basant sur l'expérience, il croyait qu'il faut des hommes de tête et une direction politique. En 1881, il collabora à l'*Indépendant*, sous la direction de son ami Naquet, puis fonda le journal hebdomadaire *La Révolution*, dans lequel il se proposait de propager tout un système de doctrines philosophiques, politiques et littéraires, basées sur le matérialisme, c'est-à-dire sur la science. Absolument opposé à l'idée d'une revanche à courte échéance, il y soutenait le parti progressiste représenté par M. Gambetta, qui lui paraissait l'homme le plus capable d'effectuer la concentration des forces du parti républicain, concentration si nécessaire dans une époque de transition. Par malheur, les ressources dont il disposait ne lui permirent d'éditer que trois numéros, et malgré le succès qui s'affirmait, il dut suspendre la publication, qu'il compte reprendre bientôt.

Il a publié au commencement de 1882, dans la bibliothèque utile de l'éditeur Germer-Baillière, une *Histoire contemporaine de l'Angleterre*, dans laquelle il préconise l'alliance avec l'Angleterre dont il est l'admirateur. Regnard est bien connu en Russie, où depuis près de dix ans il publie dans le *Messager de l'Europe* (*Viestnik Evropi*) des études critiques sur la *Littérature anglaise* contemporaine. Il a donné à la *Jeune France* une importante étude sur le poëte Shelley, et dernièrement, au *Voltaire*, des *lettres sur la question Irlandaise*.

Ce qui domine dans toutes ces études, c'est le souci de la doctrine scientifique, du matérialisme et de l'athéisme dont Regnard a été l'apôtre constant et qu'il considère comme formant la base indispensable de toute réforme sociale. Son ambition eût été de poursuivre à la fois la carrière de la science et celle de la politique : sa mauvaise fortune et le malheur des temps lui ont, jusqu'ici, fermé l'une et l'autre. La parole de M. Victor Duruy s'est réalisée pour lui dans toute sa plénitude, lorsque ce ministre de Napoléon III lui disait après le Congrès de Liége : « Prenez garde! monsieur : vous brisez votre avenir. » Il peut se consoler en se disant que sa propagande et ses travaux n'ont pas été sans influence sur la marche des idées, pour le triomphe de la Révolution et le bonheur commun.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Imp. N. Blanpain, rue Jeanne, 7.

Le Gérant : Georges Bonnot.

4e volume. — N° 206. 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSINS DE DEMARE

BUREAUX : 48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS

JEAN DESTREM



JEAN DESTREM

M. Jean-Marie Destrem est né à Poitiers, le 3 février 1842. A cette époque, Poitiers avait pour ingénieur des ponts et chaussées le père de M. Destrem, pour procureur général le père de M. Allain-Targé, et comptait parmi les avoués de son tribunal, le père de M. Ranc.

M. Jean Destrem est le petit-fils du représentant Hugues Destrem, qui, député de l'Aude à la Législative, et député de Toulouse au Conseil des Cinq-Cents, a une page honorable dans l'histoire de la Révolution. Au 18 brumaire, Hugues Destrem se précipitant sur le général Bonaparte, au moment où celui-ci envahissait l'Assemblée, lui dit :

— Bonaparte, c'est donc pour cela que tu as vaincu ?

Exclu de la représentation par acte du 19 brumaire, traqué dans les rues de Paris, condamné une première fois à la déportation à Cayenne en l'an VIII par les consuls, arrêté, interné, à l'île de Rhé, enfin, condamné une seconde fois à la déportation en l'an IX, à la suite de l'explosion du 3 nivôse, rue Saint-Nicaise, Hugues Destrem fut, en 1804, envoyé définitivement à la Guyane, s'évada, et alla mourir de la fièvre jaune à Gustavia (île Saint-Barthélemy). Ainsi, il payait avec quelques braves, le général Rossignol, Fournier l'Américain, Charles Hesse, Félix Lepeletier, l'honneur d'avoir été l'un des plus obstinés défenseurs de la première République.

M. Jean Destrem a fait ses études au lycée d'Angers ; il avait pour camarades de classe Albert Benoist, actuellement député de la gauche, et le marquis de Perrochel, devenu depuis rédacteur du *Français* et député de la droite.

Il eut, au sortir du collège, quelque velléité d'entrer au théâtre. Il raconte lui-même assez gaiement, à qui veut l'entendre, ce qu'il appelle ses débuts. Il avait voulu se faire admettre au Conservatoire ; convoqué pour se faire entendre, il se présenta devant un auditoire composé de MM. Auber, Halévy, Jules Cohen, etc. Mais, quand il se vit en présence de cet illustre public, il se vit dans l'impossibilité d'articuler un son quelconque. Il prit alors son parti en brave..... et entra dans le commerce.

Il se mêla obscurément mais honorablement aux dernières luttes engagées pour renverser l'Empire ; le 4 septembre le trouva parmi ceux qui marchèrent sur le Corps législatif. Pendant le siège, il fit partie du 83e bataillon de marche, qui, outre les gardes aux tranchées, coopéra aux combats du 20 décembre près du Bourget, et du 19 janvier à Buzenval.

En 1869, il avait débuté à *la Marseillaise* par quelques travaux de reportage. A l'armistice et pendant la Commune il collabora au *Mot d'Ordre*, et se lia avec M. Henri Rochefort d'une amitié qui ne s'est depuis jamais démentie.

Pendant sa détention, le hardi pamphlétaire, que sa condamnation plaçait en état d'interdiction, lui fit l'honneur de le choisir comme tuteur légal ; M. Jean Destrem fut en même temps membre du conseil de famille des trois enfants de l'auteur de la *Lanterne*, et l'un des quatre témoins de son mariage à Versailles.

Un détail que l'on ignore généralement, c'est que M. Rochefort qui s'évada si heureusement de la Nouvelle-Calédonie, avait déjà essayé au fort Bayard et à l'île de Rhé, plusieurs tentatives d'évasion. A l'île de Rhé, particulièrement, un brave marin, qui, avec son navire, partait de Bordeaux, et se rendait plusieurs fois par an à Jersey, offrit de relâcher à Saint-Martin-de-Rhé, sous prétexte de charger du sel, et d'embarquer M. Rochefort, ce qui lui eût d'ailleurs permis, en cas de surprise, de répondre aux gendarmes :

— Eh bien, j'ai dit que je venais embarquer du sel, il me semble que l'homme que j'ai pris à bord en a une certaine provision.

L'évasion paraissait devoir réussir : les prisonniers de Saint-Martin-de-Rhé avaient découvert dans la muraille du fort, un vieux chemin couvert qu'il suffisait de déblayer pour arriver à retrouver la clef des champs. Plusieurs s'étaient mis au travail avec courage. La jeune fille du pamphlétaire, aujourd'hui femme d'un peintre estimé, M. Dufaux, avec la bravoure que donne l'amour filial, était descendue dans le fossé, risquant un coup de feu des sentinelles, pour reconnaître l'endroit exact où aboutissait la poterne retrouvée.

A ce moment, M. Rochefort écrivait à M. Jean Destrem :

« Mon roman marche. En ce moment, j'aurais surtout besoin de cette partition du *Vaisseau fantôme*... J'en suis arrivé à ce moment-là de mon livre ; il faudrait que le *Vaisseau fantôme m'arrivât d'ici dix ou douze jours,... quoique la partition coûte, il faut l'acheter.* Il n'y a pas de temps à perdre, vous me comprenez, le roman se trouverait interrompu et j'aurais toutes les peines du monde à le reprendre. Je compte énergiquement sur vous. »

La partition du Vaisseau fantôme était, tout simplement, bien entendu, ce navire de Bordeaux qui devait recueillir le prisonnier et l'emmener à Jersey. M. Destrem se rendit à Saint-Martin-de-Rhé pour s'entendre une dernière fois avec M. Rochefort, au sujet de l'évasion projetée.

Malheureusement, une circonstance fortuite fit découvrir par les autorités du fort, le chemin qui devait assurer le salut du prisonnier. La porte fut de nouveau murée, et il fallut renoncer à toute tentative de ce côté.

De nouveau, M. Rochefort écrivait encore à son ami :

« Je m'exerce beaucoup à la natation, et je fais chaque jour de longues courses en mer *qui pourront m'être utiles.* »

Le jour où cette lettre arrivait à Paris, M. Rochefort avait déjà mis à profit ses exercices de natation, et avait rejoint le navire P. C. E. qui allait le ramener en Europe.

Nous parlions plus haut du *Mot d'Ordre*. Notons ici un service rendu par M. Destrem.

C'était au lendemain de la Commune, le propriétaire des locaux occupés par le journal avait fait demander à M. Destrem ce qu'on comptait faire de l'appartement. M. Destrem se rendit rue Montmartre, pour voir le propriétaire en question, et remarqua alors avec étonnement que la police et les autorités militaires avaient oublié de perquisitionner dans les bureaux du journal de M. Rochefort. Le parti de M. Destrem fut bientôt pris ; il alla chercher un commissionnaire, lequel l'aida à jeter dans une voiture à bras, les papiers

épars dans toutes les pièces. M. Destrem passa trois jours à brûler chez lui l'innombrable quantité des communications, avis, lettres, articles, manuscrits, reçus par le *Mot d'Ordre*, pendant l'insurrection; la destruction de ces pièces presque toutes signées par de nombreux citoyens qui faisaient ainsi connaître leurs rôles, leurs fonctions, leur adresse, leur numéro de bataillon, était de nature à préserver beaucoup de personnes des poursuites qui planaient alors sur une grande partie de la population. Ce qui prouve qu'il suffit parfois d'un peu de sang-froid pour éviter de grands malheurs.

Depuis 1872, M. Jean Destrem appartient à la rédaction du *Rappel*. Sa collaboration, anonyme pendant quelques années, s'est révélée depuis au public de ce vaillant journal par des articles signés qui se recommandent par la fermeté des principes soutenus, et aussi par un souci assez vif de la forme littéraire. En dehors de ses articles, M. Destrem est encore un collaborateur utile ; secrétaire de la rédaction du *Rappel*, il possède à fond les traditions de cet excellent organe républicain, et fait avec soin dans le journal tout ce travail mi-partie littéraire, mi-partie matériel de coordination des matières qui ne peut être confié qu'à un homme de lettres habitué aux mille détails qu'exige la confection d'un grand journal. Depuis 1880, il signe le *Rappel* en qualité de gérant, mais ceci, uniquement pour obéir aux formalités de la loi, les fonctions de gérant, maintenant que, grâce à la République la presse est devenue libre, constituant une sinécure assez inutile.

Signalons une brochure publiée par M. Destrem en 1871, sous ce titre : *Rochefort et la Commune*.

Notons pour être complet la collaboration de M. Destrem au *Peuple souverain*, alors qu'en 1872, ce journal paraissait sous la direction de M. Paul Meurice.

M. Destrem a publié dans la *Revue historique* d'importants travaux sur les déportations pendant le Consulat et l'Empire ; il a fait depuis sur le même sujet, aux archives du ministère de la marine, aux archives de La Rochelle, enfin aux archives nationales de longues recherches, qui lui permettront prochainement de publier un volume très intéressant, contenant la biographie des patriotes déportés sous le premier Empire.

Au point de vue littéraire, M. Jean Destrem est un humoriste. Il a publié un peu partout, particulièrement dans la *Vie populaire*, la *Renaissance* et surtout dans la *Jeune France* un certain nombre de nouvelles dont l'originalité et la gaieté ont été appréciées par le public lettré. C'est une partie très soignée de l'œuvre de l'homme qui nous occupe. Il est probable que ces nouvelles seront, par lui, réunies plus tard en volumes.

M. Jean Destrem est l'auteur de deux vaudevilles : *Faites entrer !* et *le Voyageur de commerce*, qu'il n'a jusqu'à présent offerts à aucun théâtre.

Il achève d'écrire, en ce moment, un roman : *la Succession Guillaume Randu*, qui va prochainement paraître.

En résumé, M. Jean Destrem est un homme qui n'a pas d'ennemis. Totalement dénué d'ambition, très casanier, ne se montrant nulle part, ayant au cœur une terreur invétérée des fonctions publiques, électives ou autres, on peut être assuré qu'il est et qu'il restera journaliste et homme de lettres sans jamais essayer d'aborder le pouvoir par quelque côté que ce soit.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Imp. N. Blanpain, 7, rue Jeanne. Le Gérant : Georges Bonnot.

4e volume. — No 207. 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSINS DE DEMARRE

BUREAUX : 48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS

SEXTIUS MICHEL



SEXTIUS MICHEL

Né à Sénas (Bouches-du-Rhône), le 16 octobre 1827, dans une de ces patriarcales hôtelleries alors échelonnées le long des grandes routes royales, et dont les voyageurs d'autrefois conservaient un souvenir presque ému, dont l'élégance froide et gourmée des hôtels modernes et moins encore les cartes hyperboliques des buffets de stations ne sauraient adoucir l'amertume, Sextius Michel eut pour premier spectacle les bords de la Durance, le ciel bleu, la grande plaine verte, coupée par l'interminable ruban blanc de la route qu'animaient jour et nuit le lent grondement des voitures de rouliers et le tonnerre de la malle-poste ; nous dirions qu'à cette existence si pleine de forte poésie, Sextius Michel devint poète, si nous pouvions oublier le fameux texte du crédo poétique... *nascuntur poetæ.*

Au collège d'Aix, où il fit ses études classiques, il se fit rapidement une double réputation, dont l'une, heureusement, aida la direction, peu tendre aux Muses, à fermer les yeux sur l'autre : celles de rimeur inspiré et de piocheur infatigable.

*
* *

Nous pourrions ici lui rappeler ses incroyables *travaux* de collégien sur la géographie, compilations puisées dans Tite-Live et dans César ; nous pourrions, si c'était discret, lui rappeler les titres de quelques-unes de ces poésies charmantes, titres qu'il a sans doute oubliés lui-même, mais qui sont restés dans la mémoire de tous ses camarades d'alors...

Permis à un poète de naître à Sénas ou sur tout autre point de quelque grande route ; mais toute grande route converge vers Paris, et tout poète gravite dans la même direction.

*
* *

Sextius Michel arriva dans la capitale des lettres en 1849 et y débuta, comme nous y avons tous débuté, par des articles donnés à un journal, *la Provence*, s'il nous en souvient bien.

Mais, nature tendre, imagination féconde, âme tout imprégnée de cette belle candeur poétique si sujette à se faner à la clarté du gaz, il eut sur nous tous l'avantage de ne jamais renier sa nature première, et de se souvenir qu'il était poète. Il resta poète. Témoin la *Galerie de l'Amour*, témoin la *Galerie de la Gloire*, deux volumes de vers, dans le format Charpentier, qu'il publia à cette époque.

Hélas ! depuis l'aventure de la cigale, il est pratiquement démontré qu'on ne vit pas de chansons, si harmonieuses soient-elles... Et puis, à côté du poète, le travailleur a toujours survécu chez M. Sextius Michel, et il était dès lors tourmenté du désir ardent de se rendre utile.

Il accepta donc, en 1854, les fonctions de surveillant général au collège de Langres ;

mais, après un an et demi d'expérience, et une courte visite à son pays natal, il se sentit incapable de prolonger plus longtemps cette existence.

*
* *

Il revint à Paris, s'établit dans ce quartier de Grenelle auquel il est aujourd'hui comme identifié et prit la direction de l'important établissement d'instruction secondaire qu'il dirige encore, après l'avoir complètement transformé, « en lui imprimant une grande impulsion, surtout sous le rapport commercial et industriel, » ainsi que le reconnaissait M. Henry Lauzat, dans la *Revue historique et critique du XIX*[e] *siècle*.

Aux yeux de M. Sextius Michel, son établissement est toujours resté une œuvre essentiellement morale et philanthropique (nous ajouterions politique si cela nous regardait); il en a donné la preuve en fondant à Grenelle les cours de l'Association philotechnique dont deux fois il a été vice-président), et plus encore lorsque l'administration impériale s'étant mise à persécuter un orphelinat maçonnique créé à Belleville, il n'hésita pas à ouvrir les portes de sa maison à ces petits êtres sans asile et traversa au milieu d'eux, dans un des quartiers les plus cruellement bombardés, la douloureuse épreuve du siège, si terrible pour tout le monde, mais particulièrement redoutable pour les chefs de famille et plus encore pour M. Sextius Michel, qui s'était donné volontairement, par humanité, une famille si nombreuse.

La confiance universelle que lui avaient acquise dans son quartier dix ans de vie loyale et de services rendus, ses convictions républicaines hautement affirmées lui valurent, au 7 novembre 1870, d'être élu adjoint au maire du XV[e] arrondissement.

C'était, certes, un très grand honneur, mais c'était plus encore une charge à qui rien ne manquait pour la rendre lourde : ni le travail accablant, ni les angoisses patriotiques, ni même de sérieux dangers, pouvant résulter du découragement ou de l'exaltation des populations troublées par les souffrances de la faim, par les périls du bombardement, par l'impuissance de défense.

*
* *

Le dévouement, le courage, l'esprit libéral et conciliant de Sextius Michel ne se démentirent pas un instant pendant toute la durée de ces rudes épreuves.

Ces vertus, qui sont le fond de son caractère, il a eu, depuis, de nombreuses occasions de les montrer, en 1872 et 1876 (il était maire alors depuis le 7 juillet 1871), pendant les inondations du quartier de Javel.

*
* *

Les services rendus par lui à son arrondissement ne se comptent plus depuis ; mais plus d'une fois il s'est associé, d'une façon très active, à des questions d'ordre général, notamment à cette campagne qui préoccupa Paris, et qui avait pour objet la cession à la ville des terrains du Champ-de-Mars.

M. Sextius Michel, qui voyait dans cette mesure un grand avantage général pour Paris, et de plus la délivrance définitive de son arrondissement, en grande partie absorbé par des terrains vagues et par d'immenses établissements publics, et, d'autre part, emprisonné, serré jusqu'à suffocation entre le cours de la Seine et la double ligne du chemin de fer de Ceinture et des fortifications, M. Sextius Michel n'a jamais bien pris son parti de l'obsti-

nation de l'administration de la guerre, qui a fait échouer le projet favori du maire et des habitants du XVe arrondissement.

S'il était homme, cependant, à faire tranquillement le sacrifice d'une idée qui lui a paru juste et utile, il aurait grandement de quoi se consoler par la confiance que lui témoigne la haute administration républicaine, et plus encore par l'affection qu'il inspire à ses administrés.

*
* *

En 1879, M. Jules Ferry, à l'occasion de la distribution des prix de l'Association philotechnique, lui a délivré les palmes d'officier de l'Instruction publique, si bien méritées par les services qu'il a rendus à la cause de l'instruction publique.

En 1880, à l'occasion de la fête du 14 juillet, il a été fait chevalier de la Légion d'honneur.

Ç'a été, pour tout le XVe arrondissement, une fête particulière dans la grande fête générale, et M. Sextius Michel a reçu, dans les témoignages de joie, dans les ovations de ses administrés, la plus belle des récompenses qu'il ait jamais pu ambitionner.

N'oublions pas, en finissant, de dire que Sextius Michel, né poète, n'a jamais cessé d'être poète, au milieu des labeurs et des préoccupations d'une existence si bien remplie.

Tantôt il écrit cette originale fantaisie : *Une promenade à Ivry*, dont tous les lecteurs du *Petit Journal* se rappellent avoir lu le compte-rendu, et tantôt cette charmante comédie de salon : *Le siège d'un cœur*, si pleine d'humour et de saine gaieté, sans parler des rimes riches auxquelles l'aimable poète du pays des chansons et du soleil est resté fidèle dès le collège.

Nous trouvons dans la *Petite Revue Artistique*, au compte-rendu de l'un des dîners de la Cigale dont il est membre, des vers qu'il avait composés pour deux jeunes époux, et qu'il avait récités au repas des noces.

Le maire, après s'être défendu d'être poète, poursuit :

Je suis un enfant de la muse
Monté sur un cheval peureux,
Mais les vers que je vous refuse,
Jeunes époux, beaux amoureux,
Allez après ce jour de fête
Où l'amour vous dicte ses lois,
Allez entendre la fauvette
Les improviser dans les bois !

Elle vous dira, la jolie !
La reine des divins chanteurs,
Que le vrai bonheur de la vie
N'est que dans l'union des cœurs.
Aimez-vous ! l'amour ceint vos têtes
Mieux qu'un bandeau le front des rois.
Si vous en doutez, les fauvettes
Vous le diront au fond des bois !

L'amour, c'est la céleste manne,
Qui tombe en nos rudes sentiers ;
L'amour, c'est la fleur dont émane
Le doux parfum des églantiers,
L'amour, c'est la flamme secrète,
Le rayon qu'en vos yeux je vois ;
Aimez, époux ! chantez, fauvette,
Des refrains d'amour dans les bois.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Imp. N. BLANPAIN, 7, rue Jeanne.
Le Gérant : Georges BONNOT

4e volume. — N° 208. 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSINS DE DEMARE

BUREAUX : 48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS

ERNEST FIGUREY



ERNEST FIGUREY

Ernest Figurey est né à Dôle (Jura), le 19 août 1836. Il fit ses études au collège de l'Arc, à Dôle.

En 1855, il fut nommé professeur de septième au même collège, mais fut révoqué dix mois après pour le fait de n'avoir pas voulu passer sous la fourche caudine de la messe obligatoire alors pour les professeurs de l'Université. On était au beau temps du ministère Fortoul.

De 1857 à 1858, il rédige l'*Album Dôlois*, où il fait ses premières armes dans le journalisme. Bientôt le caractère trop hardi et trop militant de ses articles lui attire la haine du clergé et le contraint à quitter ce poste. Il s'adonne alors à l'étude des langues étrangères, sous la direction d'un ancien proscrit de l'empire, Louis Robert, et à cette fin, fait un voyage en Allemagne, où il reste deux ans et demi, à Wismar, sur les bords de la Baltique, et d'où il envoie des lettres à l'*Opinion nationale* pendant la période de 1858 à 1860.

Rentré en France, il accepta en 1861 la rédaction de la *Sentinelle du Jura*, — organe préfectoral, qui venait de changer de propriétaire, — mais sous la condition expresse, et avec la perspective d'en faire un organe indépendant et démocratique ; — il travailla dans ce sens pendant cinq ans et trois mois (1861-1867), ayant à soutenir une lutte de tous les jours et de tous les instants contre la censure préfectorale et contre les scrupules excessifs d'un imprimeur timoré. Déjà à cette époque il était en correspondance active avec Jean Macé. Son plan était de faire de la *Sentinelle* impérialiste un organe neutre, et d'édifier ensuite sur le terrain ainsi déblayé. Il réussit à accomplir la première partie de cette tâche, mais, plus puissante que lui, la préfecture, grâce à une pression exercée sur l'imprimeur, qu'elle menaça de la perte de sa clientèle officielle, l'empêcha d'accomplir la seconde.

Grâce à sa connaissance des langues, il vint s'échouer alors à l'Agence Havas (1867), où il est encore à cette heure, et où, jusqu'à la fin de l'empire, il fut en quelque sorte l'ennemi dans la place. Depuis seize ans, il consacre les loisirs que lui laisse son travail réglementaire à faire à titre gracieux dans les journaux républicains de province, une propagande active. Il a contribué, notamment, au réveil des esprits dans le Jura et dans le Doubs, par sa collaboration aux journaux suivants : *Publicateur*, de Dôle; — *Jura*, puis *Républicain du Jura*, de Lons-le-Saunier; — *Doubs*, *Est*, *Démocratie Franc-Comtoise*, de Besançon. Il a collaboré également au *Patriote de l'Ouest;* — à la *Digue de Cherbourg ;* au *Cotentin*, de Carentan ; à l'*Avant-Garde*, à la *Fraternité* et au *Vengeur*, de Lyon ; à la *Morale indépendante* et à la *Semaine républicaine*, de Paris ; à l'*Électeur libre*, de Chaumont. Partout, et en toute occasion, il a fait campagne pour la cause républicaine, contre les candidats officiels ou réactionnaires. M. Edouard Dalloz, notamment, en sait quelque chose.

Chemin faisant, il a eu trois procès de presse, et, naturellement, trois condamnations, savoir :

1° A Lons-le-Saunier, en 1870, à raison d'un article émettant un doute sur l'authenticité du fameux complot inventé par le gouvernement de l'empire à la veille du plébiscite. Coût : *mille* francs d'amende et un mois de prison.

2° A Besançon, à raison d'une prétendue « fausse nouvelle » qui était rigoureusement vraie ; — coût : 50 francs d'amende.

3° A Besançon encore, à raison d'un article poursuivi à la requête de la veuve Montijo. Coût : 500 francs d'amende.

Ces épreuves n'ont pas découragé son tempérament essentiellement militant.

Aujourd'hui, grâce à sa position à l'Agence Havas, il s'est fait le *trompette* de la Ligue française de l'Enseignement et de l'œuvre de l'Education civique et militaire, et le coadjuteur dévoué de Jean Macé et d'Emmanuel Vauchez. Il collabore en outre, toujours à titre gracieux, aux journaux suivants : *Semaine anti-cléricale*, *République du Jura*, *Patriote Morigien*, *Rochefortais*, *Démocrate Franc-comtois*, *Progrès de Bergerac*.

Il est membre du comité d'honneur de la Ligue française de l'Enseignement et du Comité du Cercle parisien de cette Ligue; — membre de la Commission d'éducation civique et militaire ; — et membre de l'Union démocratique de propagande anti-cléricale ; — il a publié en 1869, en pleine période impériale, en collaboration avec Ad. Chevassus, un *Almanach démocratique jurassien*, qui fut saisi immédiatement chez tous les libraires.

Il a publié depuis, en collaboration avec D. Corbier :

1° Le procès d'Arnim, — traduction de tous les documents officiels relatifs à cette affaire.

2° La *Société russe*, — traduit de l'allemand.

Il a aussi lutiné la Muse et a traduit en vers une partie des poésies de Henri Heine (Lieder, Romances, Cycle du *Retour*). Il s'est essayé en divers genres (satire politique, pièces fugitives, imitations, adaptations, etc.).

Au mois de janvier 1879 il publia la satire suivante :

LES SÉNATEURS D'ANTAN

(SOUVENIR DU 5 JANVIER)

Dites-moi où, en quel pays,
Sont de Meaux, Grivard et Depeyre ?
Où sont Hubert, — Delisle, puis
Béhic ? — car les deux font la paire.
Où sont l'homme à la circulaire,
Pelleport, le maréchal Rrrann?...
Montgolfier de la Montgolfière?...
Mais où sont les neiges d'antan ?

Où perche le prudent Daru,
Qui, pour éviter la tempête
De soixante-et-onze, courut —
Vous savez où — tout d'une traite?
Semblablement, où sont Aclocque
Et Belcastel, le preux servant
De mademoiselle Alacoque ?...
Où sont les sénateurs d'antan ?...

Où sont Quinemont, Pagézy,
D'Hespel, Boissonnet et Malherbe?
Et Bonafous, à qui l'on fit
Une reconduite superbe
A Grenoble?... Où sont Benavent ?
Colombet, Saint-Germain, Sacaze ?
Où sont les sénateurs d'antan?

Où sont les chevaliers du lys,
Les chevau-légers en déveine?
Où sont ceux du coq? Quels mâquis
Abritent le parti Bazaine?
Bref, ceux de la ligue malsaine
Chantilly, Frohsdorff et Sedan,
Où sont-ils, Vierge souveraine?...
Mais où sont les neiges d'antan?

La Société d'émulation du Jura vient de lui décerner une première mention honorable pour ses strophes à Rouget de l'Isle, auxquelles elle a préféré la pièce moins chaude, moins colorée, mais plus anodine et plus administrative de M. Ratisbonne.

A ROUGET DE L'ISLE

Pro patria...
Meminisse juvabit!

Rouget de l'Isle, à toi salut, chantre et poète
Des temps nouveaux. Illustre enfant
De Montaigu, ce nid d'aigle. Tout Lons en fête
Acclame ton nom triomphant!

L'Europe, un jour, faillit écraser sous sa masse
La France de Quatre-vingt-neuf.
Alors, tu fis jaillir de la terre d'Alsace
Un chant unique au monde et neuf,

Cri sublime, où vibrait l'âme de la Patrie,
Prodigieux *Sursùm corda*,
Qui jeta dans les cœurs une sainte furie...
Et l'ennemi rétrograda

Devant la *Marseillaise* ardente, échevelée,
Et l'on vit, sous ce mâle écho,
La coalition crouler démantelée
Comme les murs de Jéricho!

Et puis l'on entendit, dans chaque capitale,
De sinistres ébranlements
De trônes, et la vieille Europe féodale
Craqua dans tous ses fondements!

Ainsi, du Nord au Sud, la jeune *Marseillaise*,
Emancipant l'Humanité,
Aux nations portait la devise française,
Le Verbe de la Liberté.

Temps surhumain!... Hélas! par-delà la frontière,
Quand chez Dietrich, debout, front haut,
Superbe, tu lanças, comme un coup de tonnerre,
Ton chant de guerre encor tout chaud,

Poète, qui t'eût dit, alors, que notre France,
Laissant dormir ce legs d'honneur,
Pourrait, vingt ans durant, — fatale défaillance! —
Désapprendre l'hymne sauveur!...

La France a payé cher cet oubli de soi-même!...
Dur réveil!... Mais l'espoir viril
Lui reste. Elle se tient prête à l'effort suprême,
Et, vienne l'heure du péril,

Rouget, nous reprendrons ta *Marseillaise* aux lèvres,
Et nous lui redemanderons
Le talisman perdu des héroïques fièvres
Qui brûlent les cœurs et les fronts!

Sois donc le bienvenu sur ce sol jurassique,
Fier d'avoir été ton berceau,
Et que ton nom, inscrit dans le bronze historique,
Vive, de la plaine au coteau,

Pour redire à nos fils ce qu'ont été nos pères,
Tout ce qu'ont fait pour nous ces Titans légendaires,
Conquis par l'immortalité,
Et pour semer l'amour sacré de la Patrie,
De notre France, qui sourit épanouie
Au soleil de la Liberté!

Poète ou journaliste, Ernest Figurey est, en toute circonstance, un de ces hommes énergiques sur lesquels la République peut compter en toute assurance.

Républicain de la veille, il n'a rien perdu de ses ardeurs primitives, et il donne chaque jour l'exemple à nombre de démocrates moins tenaces que lui dans leurs convictions.

Infatigable, toujours prêt à se jeter dans la mêlée, on peut augurer qu'il mourra sur la brèche, non sans avoir encore porté de rudes coups à ses ennemis irréconciliables, les monarchistes et les cléricaux.

PIERRE ET PAUL.

Paris Typ. N. Blanpain, 7, rue Jeanne Le Gerant : Georges Bonnot.

5e volume. — No 209. 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSINS DE DEMARE

BUREAUX : 48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS

LOUIS AMIABLE



LOUIS AMIABLE

Louis Amiable, jurisconsulte et publiciste, est né à Montbrison, l'ancien chef-lieu du département de la Loire, le 16 février 1837.

Resté orphelin très jeune, il débuta d'abord dans la carrière de l'enregistrement, qui avait été celle de son père. Admis surnuméraire à la suite d'un brillant concours, en 1855, le quatrième sur plus de quatre cents concurrents, il ne tarda pas à reconnaître que la bureaucratie n'était pas son affaire. Il se sentait, d'ailleurs, un goût très vif, une vocation, pour les études juridiques. C'est pourquoi il donna sa démission l'année suivante et vint faire son droit à Paris.

Il mena de front les études théoriques avec le travail pratique, chez le notaire d'abord, chez l'avoué ensuite.

En 1859, il était le principal lauréat de la faculté de droit. Il obtint, au concours de licence, le 1er prix de droit romain et le 2e prix de droit français. Parmi les concurrents qui obtinrent des mentions honorables au même concours étaient MM. Boistel et Desjardins, aujourd'hui professeurs à la même faculté.

En 1861, il était reçu docteur avec une thèse fort remarquée sur les *Actions relatives à la filiation.*

Dans l'intervalle, il s'était fait inscrire, comme stagiaire, au barreau de Paris. En 1860, il avait été choisi par le Conseil de l'Ordre comme secrétaire de la Conférence des avocats. Parmi les autres secrétaires de la même promotion figuraient son ami Paul Jozon, mort en 1881 député de Seine-et-Oise; M. Barboux, qui a été bâtonnier de 1880 à 1882; M. Bollot-Beaupré, qui est actuellement premier président de la Cour d'appel de Nancy.

Les répertoires de librairie indiquent comme ayant paru de lui, vers cette époque :

En 1861, une étude sur la *Question des paysans en Roumanie*, publiée dans le *Journal des économistes* et que l'éditeur Guillaumin fit ensuite paraître en brochure ; la même année, un *Essai historique et critique sur l'âge de la majorité*, édité par Durand après avoir paru dans la *Revue historique de droit français et étranger ;* en 1862, *de l'Autorisation préalable pour l'exercice public d'un culte* (Marescq aîné éditeur) (extrait de la *Revue pratique de droit français*).

Il insérait aussi, dans la *Revue historique de droit français et étranger*, mais sans les faire imprimer à part, deux importantes études sur la *Paternité du mari en droit romain et dans l'ancienne jurisprudence française et sur la condition des enfants illégitimes dans l'ancien droit français.*

Les débuts de la profession d'avocat, à Paris, sont longs, pénibles, rebutants. A moins que l'on ne soit un privilégié du sort, il est presque impossible de s'y faire une clientèle si l'on n'est pas frère, fils, neveu ou cousin d'avoué. A Paris, la corporation des officiers ministériels qui ont remplacé les avocats procureurs est, on peut le dire, le vampire du barreau. Aussi combien de jeunes avocats à qui l'avenir semblait d'abord sourire, se découragent, s'éloignent ou changent de carrière! Une occasion se présenta, qui fit trouver à Amiable une clientèle à l'autre bout de l'Europe. Il alla exercer sa profession à Constantinople.

Il y a été fixé de 1864 à 1879.

Dès son arrivée en Turquie, il sut se faire une place importante qui, grâce à ses talents et à son travail, ne fit que s'accroître. Il eut à défendre les plus grands intérêts, tant moraux que pécuniaires. Un de ses premiers clients, pour lequel il soutint un procès qui dura plus de dix ans, fut Mourad Effendi, alors héritier présomptif du trône, qui a régné nominalement pendant quelques semaines en 1877 et qui est aujourd'hui prisonnier d'Etat. Les procès politiques, pour bien des raisons, sont fort rares en Turquie ; cependant on peut citer comme tel, celui qu'Amiable eut à plaider, en 1872, pour l'Exarchat bulgare accusé de menées panslavistes. Ce procès fut déféré à une commission instituée par Midhat Pacha, alors grand vizir, qui détestait les Bulgares. La défense fut si démonstrative que les

juges commis n'osèrent pas prononcer contre l'Exarchat ; mais, leur consigne les empêchant de lui donner raison, ils ne rendirent point de sentence ; et cette cause ne sera jugée, comme certaines autres, que dans la vallée de Josaphat.

L'autorité dont Amiable jouissait parmi les avocats de nationalités diverses exerçant a Constantinople lui permit, au commencement de 1870, de prendre avec succès l'initiative d'une institution qui a produit les meilleurs résultats, la Société du Barreau de Constantinople. C'est là, peut-être, la solution de l'avenir pour l'exercice de la profession d'avocat. Sans porter atteinte à la liberté de ce genre de travail, l'agrégation dont notre compatriote a été le promoteur dans la capitale de l'empire ottoman groupe et discipline des avocats ayant fait des études juridiques officiellement constatées par des diplômes ou titres analogues, donnant ainsi au public de sérieuses garanties quant à la capacité et à l'honnêteté des hommes qui en font partie.

Cette organisation est d'autant plus intéressante qu'elle s'est produite dans la ville même où les avocats ont été pour la première fois groupés en corporation, il y a près de quinze siècles. Il a existé jadis un barreau byzantin qui, au moins pendant les premiers siècles de l'empire romain d'Orient, a eu dans la cité un rôle considérable. C'est à Constantinople qu'ont été élaborées les parties les plus remarquables de la première organisation donnée au barreau par l'autorité publique. Telle est la tradition qui a été reprise au lieu même de son berceau, en reproduisant les principaux traits de l'ancien barreau byzantin, mais avec les modifications voulues par l'esprit moderne, et avec la différence qu'il y a entre une réglementation officielle et une œuvre d'initiative privée.

Les statuts de cette agrégation ont été rédigés en français et publiés. Nous croyons devoir en produire l'article 5, tant le texte pourrait bien avoir son mérite ailleurs qu'en Turquie :

« Les membres de l'association contractent en y entrant l'engagement d'honneur de ne « se charger d'aucune cause qu'ils ne croiraient pas juste, de soutenir ou défendre avec « zèle et dévouement les causes qu'ils auront acceptées, de donner leur appui aux faibles « et aux malheureux, — comme il convient à des hommes qui ont le culte de la justice et « de la vérité. »

Amiable était, à l'origine, l'un des plus jeunes membres du barreau constantinopolitain. Il en devint le président en 1872, et fut réélu les deux années suivantes. Il inaugura sa présidence par un discours consacré aux origines du Barreau depuis les temps de la République athénienne jusqu'aux invasions germaniques. Nous en reproduisons la brève et éloquente péroraison.

« Ce n'est pas, mes chers confrères, dans un dessein de vaine glorification que j'ai évo- « qué ces souvenirs. J'ai voulu en tirer à la fois un enseignement et un encouragement. « On dit que noblesse oblige : c'est une vérité d'autant plus précieuse à retenir que le « précepte est loin d'être toujours obéi par les hommes qui doivent le titre de nobles au « hasard de la naissance. Nous n'avons le droit d'être fiers de nos prédécesseurs du bar- « reau d'autrefois qu'à la condition de n'en être pas les successeurs dégénérés. Appliquons- « nous donc à profiter de leurs exemples, et rappelons-nous ces paroles qu'un avocat « français, Loisel, adressait à ses confrères du seizième siècle : efforcez-vous de conserver « à votre ordre le rang et l'honneur que vos ancêtres lui ont acquis par leur mérite et leurs « travaux, pour le rendre à vos successeurs. »

Venu à Paris dans le courant de 1870, il s'y trouvait lorsque commença la guerre déclarée « d'un cœur léger » à la Prusse. Malgré les intérêts multiples et pressants qui le rappelaient à Constantinople, il ne voulut pas quitter la France en un pareil moment : il subit volontairement toutes les misères physiques et morales du siège. Il en employa les tristes loisirs à composer un écrit qu'il publia à la fin de février 1871 sous ce titre : *de la Responsabilité de l'ex-empereur et de ses ministres*. C'était une œuvre politique et juridique démontrant qu'il était à la fois légitime et nécessaire de faire solennellement le procès du régime déchu, pour rendre impossible toute tentative de restauration et pour fonder solidement la République. Il adressait, pour cela, un pressant appel à l'Assemblée nationale qui, précisément alors, prenait en mains les destinées de la France.

L'Assemblée « élue dans un jour de malheur » eut de bien autres soucis. Provoquée par la jactance bonapartiste, elle émit, à Bordeaux, un vote de flétrissure contre l'empire pris en bloc ; mais elle n'eut garde, pendant les trop longues années qu'elle passa à Versailles, de décréter d'accusation Bonaparte et ses complices. Bien loin de là, en 1873, elle choisit pour lui déléguer le pouvoir exécutif, le maréchal commandant en chef qui, pendant la dernière période de la guerre, avait engagé sa propre responsabilité pour couvrir celle de l'infâme Bonaparte et qui aurait dû, aux termes du Code pénal militaire, passer devant un conseil de guerre. Fallait-il, d'ailleurs, décourager les fauteurs de la future usurpation monarchique que la majorité versaillaise appelait de tous ses vœux ? Donc on amnistia tacitement les criminels qui avaient jeté la France dans l'abîme, pendant qu'on se montrait impitoyable contre les combattants de la Commune, coupables surtout d'avoir pris les armes pour la République.

Rentré à Constantinope en 1871, Amiable se consacra tout entier à l'exercice de sa profession pour hâter le moment de son retour définitif en France. Pendant les dernières années de son séjour dans cette ville, il devint conseil du gouvernement ottoman avec le titre de conseiller légal de la Sublime Porte (en turc, *Babi Adlié houkouk muchaviri*). Ses fonctions le firent coopérer à plusieurs réformes législatives. En dernier lieu, il prit une part importante à la rédaction du statut organique de la Roumélie orientale, dans lequel il réussit à faire inscrire la plupart des principes contenus dans notre déclaration des droits de 1789.

Définitivement rentré en France depuis le milieu de 1879, Louis Amiable a pris rang, sous les auspices de Clémenceau, dont il est l'ami particulier, parmi les publicistes radicaux qui poursuivent les réformes sociales en même temps que la fondation d'institutions véritablement républicaines. Rédacteur de *la Justice*, il a fait paraître dans ce journal, depuis un an, plusieurs importantes séries d'articles, notamment : *le Rétablissement du divorce*, — *Abolition des titres nobiliaires*, — *la Séparation de l'Etat et des Eglises*, — *Sus aux congrégations*. Ces deux dernières ont été publiées en brochures.

En dernier lieu (août et septembre 1882, *la Justice* a donné de lui un remarquable travail sur *les Responsabilités*, dans lequel il déduit d'un même principe tout un programme politique, notamment : — la suppression de la présidence de la République et l'institution d'un chef du pouvoir exécutif pleinement responsable, — l'abolition du Sénat, — la responsabilité pénale et la responsabilité civile des agents du gouvernement assurées au moyen du jugement par jurés, — l'institution d'un nouvel ordre judiciaire dans lequel tous les juges seront élus pour un temps déterminé.

Si exacte que puisse être la nomenclature qui précède, nous sommes certains de n'avoir pu citer toutes les œuvres de Louis Amiable qui, indépendamment des titres déjà mentionnés, est membre correspondant des Académies de législation de Madrid et de Toulouse.

Républicain de vieille date, homme d'initiative et d'énergie, Louis Amiable, qui est dans la plénitude de son talent et de sa vitalité, est de ceux que nous devons expérer voir dans un avenir prochain, contribuer, par leur présence sur les bancs de la représentation nationale, à donner l'élan vigoureux qui est nécessaire pour balayer enfin les abus dont notre état social est surchargé.

Des hommes comme lui montreront que la République s'établit avec des républicains, quoi qu'en ait pu dire l'homme d'Etat à courte vue, le « petit bourgeois » qu'on a écrasé sous le titre pompeux de libérateur du territoire.

Quelles que puissent être les difficultés à vaincre, nous sommes sûrs qu'il saura les regarder en face et qu'en toute circonstance il saura s'inspirer de son ardent amour de la justice et du droit.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Imp. N. BLANPAIN, rue Jeanne, 7.

Le Gérant : Georges BONNOT.

5e volume. — No 210. 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSINS DE DEMARE

BUREAUX : 48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS

MANIER



MANIER

Manier (Joseph), conseiller municipal du quartier de la Santé, XIVe arrondissement de Paris, est né à Nempont, département du Pas-de-Calais, le 12 octobre 1822. Il est un des vétérans de la démocratie socialiste.

Son père, cultivateur, eut sept enfants, dont il fut le deuxième.

Joseph Manier eut le sort de tous les enfants peu fortunés ; son temps fut partagé entre l'école, l'atelier et le travail des champs. En 1844 il obtint à Saint-Omer un brevet d'instituteur. Il commença à exercer sa profession, comme instituteur communal, à Ceré, canton de Bléré (Indre-et-Loire), en 1846. En janvier 1850 il est révoqué par l'administration du futur empereur pour ses opinions républicaines, et pour son esprit et ses tendances socialistes.

Manier ne se décourage pas; soutenu par l'ardeur de ses convictions, il s'établit la même année instituteur libre à Cormery ; poursuivi impitoyablement par la réaction, il est obligé d'abandonner cette commune et il va, en 1851, se fixer à Preuilly, où l'autorité académique lui refusa d'ouvrir une classe d'adultes, comme on le lui avait déjà refusé à Cormery : on voit toujours en lui un ennemi de la monarchie, dont on prépare la restauration, et un chaud partisan de la République.

En 1852, il est forcé d'abandonner le pays ; il vient à Paris en quête d'une position ; il travaille d'abord chez un architecte, puis il est employé à la comptabilité dans une maison de commerce.

Plus tard, son esprit qui le porte à l'étude et aux recherches, le mène à faire les *Cartes statistiques de l'instruction en France*. Là il obtint un véritable succès. C'est à ces travaux, non-seulement fructueux pour lui, mais encore pour la France, qu'il emploie son temps de 1862 à 1873.

Entre-temps, la guerre arrive, l'envahissement. Plus tard la Commune. Manier, qui a la réputation d'un homme de science et de travail, est nommé secrétaire de la Commission d'enseignement, chargé spécialement de la direction de l'enseignement primaire, et appelé à l'Hôtel de ville, où il laïcise toutes les écoles sans violence et sans aucune résistance. La Commune vaincue, il peut s'éloigner momentanément, le cœur brisé par tout ce qu'il avait vu. Enfin il rentre à Paris en 1873, et continue ses travaux.

En 1879, des élections municipales devant avoir lieu par suite de la démission de M. Graux, nommé préfet de Constantine, Manier, que des relations politiques rattachaient au XIVe arrondissement, pose au dernier moment sa candidature en ces termes :

« Mes opinions bien connues, mes travaux sur l'instruction populaire, m'ont appelé à la direction de l'Instruction primaire à l'Hôtel de Ville, après le premier siège de Paris. Dans des circonstances très difficiles, j'ai rempli ma mission à la satisfaction de tous mes concitoyens.

« Profondément pénétré de l'importance de l'instruction primaire pour la prospérité de la capitale et la consolidation de la République, je viens solliciter le mandat de vous représenter au sein du Conseil municipal de Paris, afin d'y poursuivre l'application des grands principes démocratiques sur l'enseignement primaire, en le rendant OBLIGATOIRE, GRATUIT, LAIQUE et INTÉGRAL.

« Je ferai tous mes efforts pour qu'une loi place la ville de Paris sous le régime du droit commun, afin que la municipalité parisienne ait ses droits égaux à ceux de toutes les municipalités de la République, ni plus, ni moins. En conséquence de ce principe :

« 1° Paris aura un maire nommé par le Conseil municipal ;

« 2° Ce qui est d'ordre municipal, dans la police de la ville, reviendra sous le contrôle du Conseil municipal ;

« 3° Le service de l'Assistance publique sera entièrement placé sous la surveillance du Conseil municipal et débarrassé de toute ingérence cléricale. »

Cette profession de foi, aussi franche que démocratique, obtint le plus grand succès : Manier fut nommé conseiller municipal du quartier de la Santé, le 4 mai 1879.

Manier a tenu toutes ses promesses. Non-seulement il s'occupe des détails qui concernent son quartier, tant sous le rapport des individus que des besoins de toute nature que réclament les divers services ; mais il ne se passe pas de semaine qu'il ne fasse une ou plusieurs propositions qui touchent à des besoins généraux.

C'est ainsi qu'il a eu l'idée du timbre épargne en usage aujourd'hui dans tous les bureaux de poste ;

Qu'il a présenté au Conseil municipal un rapport célèbre sur la séquestration cruelle qu'a subie, pendant quatorze ans, mademoiselle Hersilie Rouy ; — qu'il a fait reconnaître par le Conseil général de la Seine, l'arbitraire et l'illégalité de cette séquestration, et qu'il a fait voter la poursuite contre l'Etat pour le remboursement des frais que cette séquestration a coûtés au département de la Seine.

C'est encore le conseiller municipal du quartier de la Santé qui a provoqué la révision de la loi de 1838 sur les aliénés ; il a obtenu à cet effet la nomination successive de deux commissions chargées d'étudier cette révision.

D'une ténacité et d'une énergie extrêmes, aussitôt que Manier fut convaincu que les aliénés étaient abandonnés à la discrétion, à l'arbitraire et à l'injustice des administrateurs et des médecins aliénistes, il n'eut plus de paix, plus de tranquillité d'esprit jusqu'à ce qu'il eut fait la lumière dans ces affreux *in pace* qu'il a nommés *Bastilles modernes.* Il débusque de Sainte-Anne toute une administration coupable de dilapidations : directeur, économe, pharmacien, tous sont chassés comme indignes.

Aussi les électeurs du quartier que représente Manier lui ont montré aux dernières élections municipales, combien ils apprécient son caractère ferme et loyal et la franchise de ses convictions républicaines. Bien que des menées savantes aient été combinées, que des calomnies ramassées dans les ruisseaux lui aient été jetées à la face, ses électeurs l'ont remercié de ses efforts en lui renouvelant son mandat de conseiller municipal.

Depuis sa réélection qui date du 9 janvier 1881, Manier ne se ralentit pas; il s'affirme au contraire avec plus de résolution. Dans sa dernière profession de foi : « Je veux, dit-il, la constitution, dans chaque commune, d'une propriété communale au moyen d'un droit perçu sur les héritages et les mutations de propriétés mobilières et immobilières. Les travaux publics donnés aux associations de travailleurs. »

Non-seulement Manier s'occupe des questions d'intérêt matériel, mais les questions de finances ne lui sont point étrangères. Il a présenté au Conseil municipal un rapport sur l'*Unification de la dette* de la ville de Paris à l'aide duquel, *sans emprunt*, la ville se trouverait en état d'exécuter tous les grands travaux indispensables.

Dans ces derniers temps, la *question des loyers* ayant été mise à l'ordre du jour dans les réunions publiques, grâce à son initiative, le conseiller municipal de la Santé a rappelé à ses collègues qu'en 1880 il avait fait une proposition sur ce sujet, dont il attend encore le rapport. Cette proposition consiste à déclarer que *pour cause d'utilité publique, le sol de la ville de Paris, compris dans l'enceinte fortifiée, est exproprié* et *que la valeur en sera immédiatement versée aux propriétaires au moyen d'obligations communales hypothécaires amortissables ;* alors, dit-il, sans révolution, sans violence, sans injustice, légalement, on peut rendre communale la propriété foncière parisienne. Il voudrait, ceci étant fait, que la ville louât à long bail, par adjudication, et *avec un cahier des charges*, à des compagnies ou à des associations, à l'une un quartier, à l'autre un arrondissement ; de la sorte, mais seulement ainsi, on pourrait faire baisser le prix des loyers et partant donner satisfaction aux prolétaires et empêcher les guerres sociales.

Cette proposition présente la question sociale d'une manière nouvelle aux socialistes révolutionnaires qui voudraient employer la violence, elle montre que l'on peut sans fusils, sans injustice, légalement, rendre la propriété communale ; aux propriétaires, si souvent et si justement en butte aux attaques, elle offre une voie de salut qui est le *rachat de la propriété*. Manier s'est dévoué depuis longtemps à cette idée : il la répand avec conviction. Non-seulement il la développe toutes les fois que l'occasion s'en présente parmi les nombreux amis qui l'entourent, mais c'est surtout dans les réunions les plus accentuées par leur violence qu'il va développer son système de rachat et le soutenir comme le plus logique et le seul à l'aide duquel la conciliation puisse se faire dans les diverses classes de la société.

En un mot, et pour en finir, nous dirons : Joseph Manier, conseiller municipal du XIVe arrondissement, est radicalement républicain socialiste. Dans son système, tout doit converger vers le développement de la propriété communale, parce que la commune doit être, dans l'avenir, la souveraine dispensatrice du bien-être. C'est dans la commune ainsi comprise que l'on pourra sincèrement, selon lui, appliquer la devise républicaine : liberté, égalité, fraternité !

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Imp. N. Blanpain, 7, rue Jeanne. Le Gérant : Georges Bonnot.

4e volume. — N° 211. 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSINS DE DEMARRE

BUREAUX : 48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS

DANIEL WILSON



DANIEL WILSON

M. Wilson (Daniel), député de Loches (Indre-et-Loire) et gendre de M. Jules Grévy, Président de la République, est né à Paris le 6 mars 1840. Possesseur d'une grande fortune, jouissant d'une grande situation dans le département d'Indre-et-Loire où il est propriétaire, avec sa sœur madame Pelouze, du château historique de Chenonceaux, il eût facilement obtenu les faveurs de l'Empire. Mais M. Wilson est de ceux qui n'ont pas attendu la chute du régime impérial pour venir à la République, et c'est comme adversaire de l'Empire qu'il se présenta en 1869 aux élections pour le Corps législatif où il siégea à côté des Grévy, des Gambetta, dans les rangs de cette courageuse opposition qui prépara l'avènement de la troisième République.

L'entrée de M. Wilson dans la vie politique date de 1869. La troisième circonscription de Loches était représentée au Corps législatif par M. Mame, candidat du gouvernement ; M. Wilson entreprit d'enlever cette circonscription à la candidature officielle et se présenta aux élections du 23 mai 1869 comme candidat de l'opposition. Il eut à soutenir contre l'administration une lutte des plus vives, et obtint au premier tour 12.210 voix contre 12.097 données à M. Mame ; celui-ci ayant cédé prudemment la place, au second tour, à un candidat gouvernemental moins accentué, M. Duval, M. Wilson l'emporta, au scrutin de ballottage, par 19.097 voix contre 7.478 données à son nouveau concurrent. Son élection fut saluée comme le premier succès depuis longtemps remporté dans une circonscription jusque-là inféodée à la candidature officielle.

Le nouveau député d'Indre-et-Loire avait alors vingt-neuf ans ; c'était un des plus jeunes membres du Corps législatif, et quand s'ouvrit la session au mois de juin il fut appelé à siéger au bureau comme secrétaire d'âge. Depuis cette époque, M. Wilson n'a pas cessé d'appartenir aux Assemblées parlementaires où il a toujours représenté le département d'Indre-et-Loire. Quoique jeune encore, il compte donc aujourd'hui près de quatorze années de vie parlementaire, consacrée tout entière à la défense des idées libérales et républicaines. Ce sont là de beaux états de service.

Au Corps législatif, M. Wilson siégea à la gauche, il vota contre la guerre et fut l'un des vingt-sept signataires de la proposition de déchéance de Louis-Napoléon et de sa dynastie que M. Jules Favre déposa sur le bureau du Corps législatif au lendemain de Sedan. Au 4 septembre, M. Wilson suivit l'exemple de M. Jules Grévy et n'accepta aucune part dans la direction des affaires publiques. Il commanda pendant la guerre un bataillon de mobiles.

Le 8 février 1871 eurent lieu les élections pour l'Assemblée nationale. M. Wilson fut le seul candidat franchement républicain élu alors dans le département d'Indre-et-Loire ; il fut nommé le cinquième par 31.302 voix et vint siéger sur les bancs de la gauche. Il vota dès 1872 pour le retour de l'Assemblée à Paris, contre le 24 Mai, contre l'acceptation de la démission de M. Thiers, contre la prorogation des pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon, etc. Il s'abstint, comme M. Jules Grévy, dans le vote des lois constitutionnelles.

Déjà, à l'Assemblée nationale, M. Wilson, par sa parole élégante et claire, par sa connaissance des questions d'affaires, s'était créé parmi ses collègues de la gauche une situation qui n'a fait que grandir dans les Assemblées suivantes. Il prit une part active aux discussions financières et commerciales.

Aux élections du 20 février 1876, M. Wilson se présenta dans l'arrondissement de Loches (Indre-et-Loire). Dans la profession de foi qu'il adressa aux électeurs, il disait : « Mes actes vous sont connus... Je suis fermement convaincu que la République — qui a libéré le territoire, relevé la France de ses désastres, réorganisé ses finances, son crédit, son armée, son administration — qui lui a donné au dedans l'ordre et la prospérité, au dehors une attitude pacifique et respectée — et qui malgré les difficultés et les obstacles suscités par les monarchistes coalisés n'a failli à aucune partie d'une si lourde tâche — peut seule achever son œuvre et donner satisfaction aux besoins d'une société basée comme la nôtre sur le suffrage universel. »

M. Wilson qui avait pour adversaire M. Paul Schneider, neveu de l'ancien président du Corps législatif, candidat mac-mahonien, fut élu par 8,274 voix. A la Chambre des députés, M. Wilson reprit sa place sur les bancs de la gauche, et quand le maréchal de Mac-Mahon fit son coup d'Etat parlementaire, M. Wilson signa le 18 mai la protestation des gauches contre le message présidentiel qui prorogeait les Chambres et vota l'ordre du jour des 363 contre le ministère de Broglie-Fourtou.

La Chambre ayant été dissoute, M. Wilson se représenta dans l'arrondissement de Loches, aux élections du 14 octobre 1877, et, malgré la pression administrative déployée contre sa candidature républicaine, il l'emporta par 8,457 (deux cents voix de plus qu'en 1876) sur M. Fernand Raoul-Duval, un des candidats bonapartistes chers à M. de Fourtou qui n'obtint que 5,705 voix.

Dans la nouvelle Chambre, M. Wilson devint un des principaux membres de la majorité républicaine, un des premiers orateurs d'affaires. Il n'intervint qu'en de rares occasions dans les discussions politiques, se consacrant presque uniquement à l'étude des questions budgétaires, financières et économiques, faisant partie des principales Commissions et présentant de nombreux rapports sur le classement du réseau des chemins de fer d'intérêt général, l'abaissement des taxes postales, les projets de finances et d'impôts, etc., etc.

Membre depuis plusieurs années de la Commission du budget, il fut choisi en 1878 comme rapporteur général par la Commission du budget que présidait M. Gambetta, et soutint, en cette qualité, la discussion du budget de l'exercice 1879. Les fonctions de rapporteur général du budget sont en quelque sorte une préparation et une indication pour un poste ministériel.

Aussi, quand M. de Freycinet forma le ministère du 28 décembre 1879, M. Wilson fut appelé comme sous-secrétaire d'Etat au ministère des Finances, sous M. Magnin. Cette nomination fut des mieux accueillies par la Chambre.

Son rôle comme sous-secrétaire d'Etat aux Finances s'exerça dans l'administration et dans le Parlement; il soutint devant la Chambre avec M. Tirard, ministre du commerce, la discussion du tarif général des douanes et avec M. Magnin, la discussion du budget. M. Wilson conserva ses fonctions sous le ministère Jules Ferry qui succéda au ministère Freycinet.

Le renouvellement de la Chambre ayant lieu le 21 août, M. Wilson se représenta dans l'arrondissement de Loches.

Cette fois, M. Wilson n'eut pas de concurrent, et c'est pour la cinquième fois qu'il fut réélu député d'Indre-et-Loire par 11,099 voix, deux mille voix de plus qu'en 1876 et 1877.

Peu de temps après, M. Wilson épousait mademoiselle Alice Grévy, fille du Président de la République. Les relations de M. Wilson avec M. Jules Grévy dataient du Corps législatif; elles étaient devenues plus intimes depuis la guerre de 1870, pendant laquelle M. Grévy s'était retiré à Tours et était devenu l'hôte du châtelain de Chenonceaux. Depuis cette époque M. Wilson était resté un des intimes de M. Jules Grévy, et c'est pendant un des séjours qu'il fit à Mont-sous-Vaudrey que fut décidée son union avec mademoiselle Grévy. Le mariage fut célébré à Paris, au palais de l'Elysée, le 22 octobre 1881.

Quelques jours après la nouvelle Chambre se réunissait, et le ministère Jules Ferry fai-

sait place au ministère Gambetta. M. Wilson avait donné sa démission de sous-secrétaire d'Etat aux Finances en même temps que ses collègues du cabinet Ferry et repris sa place de député. Quand la chute du ministère Gambetta amena la formation d'un nouveau cabinet Freycinet, il fut question de confier à M. Wilson le portefeuille des Finances, d'abord offert à M. Léon Say qui n'accepta que quand il eut obtenu l'adhésion de M. de Freycinet à son programme financier.

Dans la Chambre actuelle M. Wilson occupe une situation importante. Au mois de mars dernier la Chambre fut appelée à nommer la Commission chargée d'examiner le budget présenté par M. Léon Say ; le choix des commissaires donna lieu à de vives discussions dans les bureaux, jamais les questions financières n'avaient ainsi passionné, à l'égal des plus irritantes questions politiques. M. Wilson fut élu presqu'à l'unanimité dans son bureau et nommé ensuite président de la Commission du budget, la plus importante de toutes les commissions parlementaires puisque c'est celle qui établit les dépenses et les recettes de l'Etat et contrôle la gestion financière des ministres.

M. Wilson en prenant possession de la présidence de la Commission du budget, où il a eu comme prédécesseurs immédiats MM. Gambetta et Henri Brisson, prononça un remarquable discours. M. Wilson définissait le budget présenté par M. Léon Say « un budget d'attente et de repos. » Après avoir indiqué que la Commission du budget aurait à choisir, entre toutes les combinaisons financières propres à réaliser les ressources nécessaires à l'exécution du programme de travaux publics de M. de Freycinet, celles qui auront le double avantage de ne point dépasser les forces du pays et de rester fidèles aux règles de la prudence et de la vérité budgétaire, M. Wilson ajoutait : « En vous livrant à cette étude vous ne devez pas perdre de vue que la situation financière du pays est bonne. » Et il rappelait que dans ces dernières années « nous avons consacré plus de 2 milliards à la reconstitution de nos armements, que depuis 1877 nous avons dépensé un milliard et demi pour le rachat et la construction de nos chemins de fer, pour l'ouverture de nombreux canaux, pour l'amélioration de nos rivières, pour l'agrandissement de nos ports, que des sommes importantes ont été consacrées au développement de l'instruction publique et à l'amélioration du sort des petits fonctionnaires. »

Le président de la Commission du budget parlait ensuite des dégrèvements déjà réalisés : « Cette politique des dégrèvements, disait-il, a été l'honneur des législateurs précédents ; nous devons plus que jamais y rester fidèles après la consécration éclatante qu'elle a reçue aux élections du 21 août dernier. Mais s'il faut y persévérer, il est à la fois prudent et sage de ne compter désormais que sur les économies que vous introduirez dans vos dépenses. »

Enfin M. Wilson déclarait qu'il ne suffit pas de réduire l'impôt ; « il faut encore tendre sans cesse à le répartir plus équitablement ; c'est là un devoir qui s'impose aux représentants d'une grande démocratie travailleuse comme la France. »

Tel est, à grands traits, le rôle que traçait M. Wilson à la Commission du budget, dont la Chambre va achever de discuter les rapports dans sa session extraordinaire de 1882.

M. Wilson est président de la Société de statistique de France et membre de la Société d'économie politique.

Le gendre du Président de la République est un des membres les plus capables et les plus sympathiques de la majorité républicaine.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Imp N. Blanpain, 7, rue Jeanne. Le Gerant : Georges Bonnot.

5e volume. — N° 212. 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSINS DE DEMARE

BUREAUX : 48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS

JULES CLÈRE



JULES CLÈRE

M. Jules Clère, publiciste, Secrétaire-rédacteur de la Chambre des Députés, est né à Paris, le 19 octobre 1850. Au sortir du lycée Henri IV, et tout en faisant son droit, il débute dans la presse parisienne par des articles de critique littéraire et des chroniques qu'il signe de l'anagramme « Jules Règle » ou du pseudonyme « E. Bussière » dans le *Courrier de Paris*, *l'Avenir* et dans les journaux du quartier latin. Mêlé au mouvement républicain des dernières années de l'Empire, il collabore au *Courrier français*, à la *Réforme*, à la *Revue de Décentralisation*, etc.

En 1871 il entre au *National*, dont il est pendant six années l'un des principaux rédacteurs; il y traite les questions politiques du jour, en même temps qu'il donne, à côté des Deschanel, des Banville et des La Bédollière, des articles de critique littéraire. Il devient en 1877 rédacteur en chef de la *Dépêche*, de Paris.

Dès 1871 M. Jules Clère avait publié son premier volume, les *Hommes de la Commune*, curieux ouvrage dont six éditions successives ont consacré le mérite. Deux ans après, il fait paraître son *Histoire du suffrage universel*. On était au lendemain de la chute de M. Thiers; la réaction victorieuse, comprenant que son règne serait éphémère si elle ne parvenait point à restreindre le droit de suffrage, méditait, comme en 1850, une nouvelle mutilation du corps électoral. C'est à ce moment que M. Jules Clère lance son volume qui n'est pas seulement une excellente histoire du droit électoral en France depuis 1789, mais aussi un vigoureux plaidoyer en faveur du suffrage universel menacé.

Dans la préface, écrite au mois d'août 1873, nous lisons les lignes suivantes qui résument nettement la thèse défendue par l'auteur : « Le suffrage universel est entré dans nos mœurs; il forme la base même de nos institutions; le vouloir détruire soit ouvertement, soit par des moyens détournés, serait entreprendre une œuvre insensée, source de déceptions pour ceux qui la tenteraient, de dangereuses commotions pour le pays, qui ne l'accepterait pas sans de légitimes protestations. »

Ce remarquable ouvrage valut au jeune écrivain cette approbation flatteuse de notre grand historien Louis Blanc, l'un des fondateurs du suffrage universel en France, qui lui écrivait, le 19 septembre 1873 :

« Monsieur et cher confrère, Combien je vous remercie de m'avoir envoyé votre livre! On n'en pouvait publier de plus intéressant et de plus utile dans les graves circonstances où nous sommes.

« Votre *Histoire du suffrage universel* est de tout point excellente. Rien n'y manque de ce qu'il importe qu'on sache sur une question qui en renferme tant d'autres. Recevez mes bien cordiales félicitations. — Louis Blanc. »

Ce volume inaugurait, pour ainsi dire, une série de publications sur le Parlement que M. Jules Clère a publiées avec succès depuis une dizaine d'années. En effet, après l'histoire du droit de suffrage, M. Jules Clère écrit l'histoire des Assemblées qui en sont issues, non pas cette histoire générale et collective des Assemblées qui trop souvent dérobe au lecteur la connaissance des responsabilités individuelles, mais bien l'histoire personnelle ou pour mieux dire la biographie de chacun des membres.

Le premier de ces volumes, la *Biographie des membres de l'Assemblée nationale* avec leurs principaux votes depuis le 8 février 1871 jusqu'au 15 juin 1875, parut à la veille de la dissolution de cette Assemblée « élue dans un jour de malheur ». Au moment où les mandataires allaient revenir devant leurs mandants, il était intéressant pour les électeurs de connaître les votes émis par leurs représentants dans les principales questions soulevées au cours d'une législature de cinq années. L'ouvrage de M. Jules Clère, devenu une rareté bibliographique, indique les votes des 750 membres de l'Assemblée nationale sur les grandes questions politiques que cette Assemblée eut à résoudre, depuis le vote sur les préliminaires de paix, les divers scrutins relatifs à la présidence de M. Thiers et du Maréchal de Mac-Mahon, jusqu'au vote de la Constitution du 25 février 1875 qui régit encore actuellement notre République.

L'Assemblée nationale fait place, en 1876, à la Chambre des députés et au Sénat. Continuant son œuvre, M. Jules Clère publie la *Biographie des Sénateurs* (1876), puis la *Biographie des Députés* (1876) avec toutes les professions de foi et circulaires électorales. Après la dissolution, il fait paraître une nouvelle édition de sa *Biographie des Députés* (1880) consacrée à la Chambre sortie des élections du 14 octobre 1877 et des élections complémentaires de 1878 et de 1879.

Ce n'était certes point une tâche aisée que de réunir tant de documents et de juger sans passion des hommes d'opinions si diverses ; M. Jules Clère s'en est acquitté avec une conscience, une impartialité qui ne s'est pas démentie, et à laquelle toute la presse a rendu hommage. Ses volumes de Biographies sont devenus classiques dans le monde politique ; c'est le *Vapereau parlementaire*.

En même temps M. Jules Clère s'occupait des questions économiques et des questions de droit international ; il collaborait au *Journal des Economistes*, à la *Revue Universelle*, publiait des études sur les *Tarifs de douane*, sur les *Traités de commerce*, sur l'*Arbitrage international*, le *Congrès de Bruxelles*, la *Réforme judiciaire en Egypte*, *l'Institut de droit international*, etc., etc.

Ses travaux comme publiciste et ses ouvrages parlementaires désignaient en quelque sorte M. Jules Clère aux fonctions qu'il remplit actuellement à la Chambre des députés. En 1878 il est attaché comme secrétaire aux Commissions parlementaires et devient successivement secrétaire des Commissions du Tarif général des douanes, des Traités de commerce, de l'Enquête Cissey. Il est aujourd'hui Secrétaire-rédacteur de la Chambre des députés.

M. Jules Clère n'a pas abandonné ses travaux littéraires. Reçu en 1874 membre de la Société des gens de lettres, ses confrères l'appelaient dès 1877 à siéger dans leur Comité, et c'est en leur nom qu'il soutint, dans les Congrès internationaux de Paris et de l'étranger, les droits de la propriété littéraire. L'activité et le talent qu'il déploya dans la défense des intérêts littéraires lui valurent l'an dernier une nouvelle élection au Comité de la Société des gens de lettres. M. Jules Clère est membre associé de l'Institut de droit international, membre de la Société de législation comparée et de la Société d'économie politique, membre honoraire de la Société des écrivains espagnols et de l'Union littéraire belge.

Son œuvre est comme résumée dans cet acrostiche que lui adressait, il y a quelques années, son ami et collaborateur du *National*, Emile de la Bédollière, un des vétérans du journalisme parisien :

J adis, des gens lettrés pour mériter l'hommage,
U n écrivain fouillait la nuit des temps passés ;
L oin de nous les abus du morne moyen âge
E t faisons des portraits sur nature tracés.
S énateurs, Députés que créa le Suffrage,

C ommune dont on garde un sombre souvenir,
L aissent des types vrais qu'il nous faut réunir.
E tre de son époque historien fidèle,
R eproduire les traits dont on tient le modèle
E t peindre le présent, c'est fonder l'avenir !

A côté des hommes célèbres dans la politique, la littérature, les sciences et les arts, il y a des travailleurs modestes dont l'œuvre patiente, utile, mérite aussi d'être mise en lumière; c'est pour cela que dans cette galerie des *Hommes du jour* où figurent les Députés, les Sénateurs dont M. Jules Clère a écrit la Biographie, nous avons cru devoir esquisser la silhouette de leur sympathique biographe.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Imp. N. Blanpain, 7, rue Jeanne. Le Gérant : Georges Bonnot.

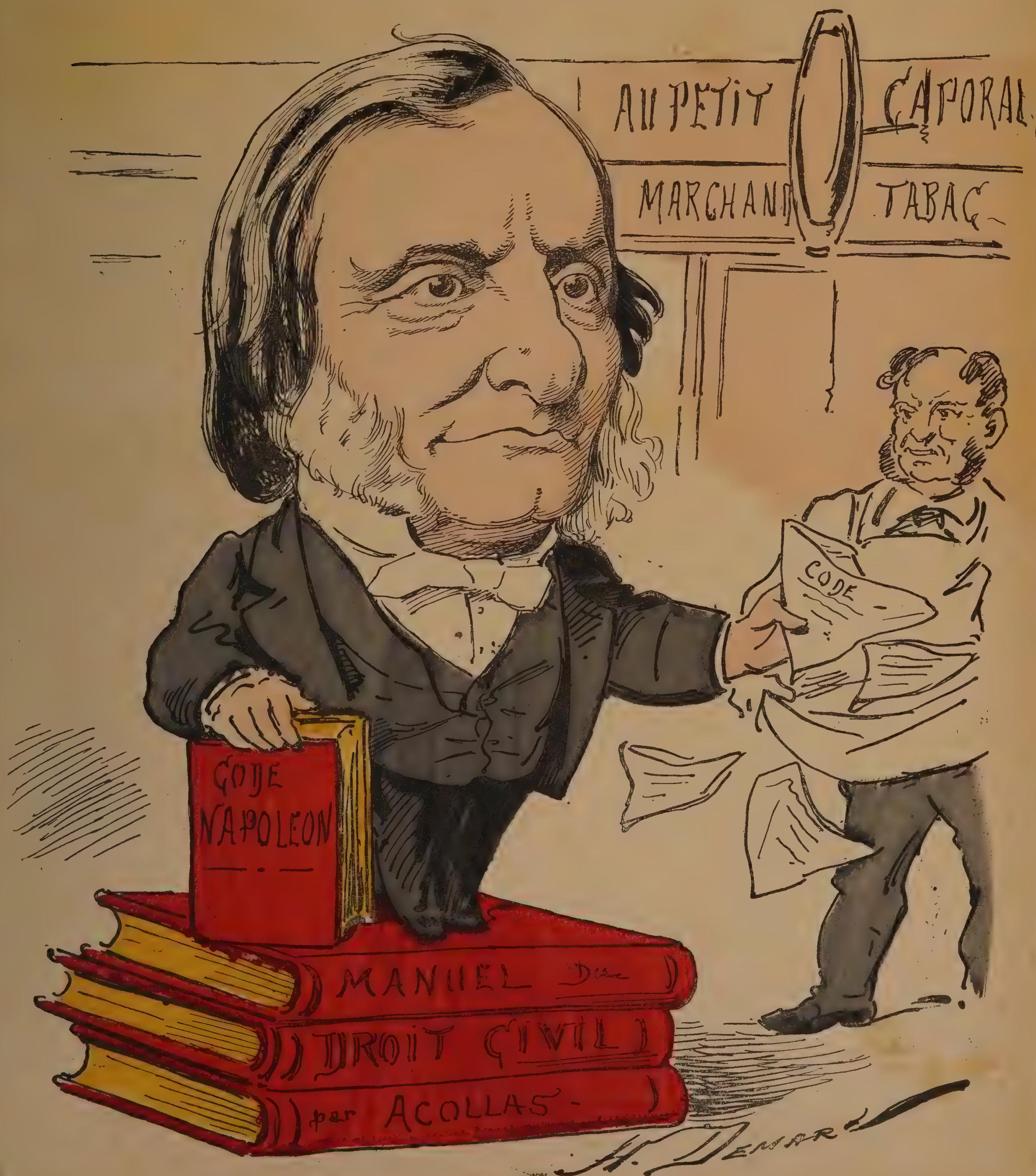
4e volume. — N° 213. 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSINS DE DEMARE

BUREAUX : 48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS

ÉMILE ACOLLAS



ÉMILE ACOLLAS

Emile Acollas est né à La Châtre (Indre), le 25 juin 1826. Son père, démocrate et libre penseur, avait été, avec George Sand, un des fondateurs de *l'Eclaireur de l'Indre*, journal qu a donné le signal du mouvement réformiste républicain. C'est à la Châtre, ville alors républicaine qu'eut lieu le premier banquet. Après de brillantes études, le citoyen Emile Acollas vint, en 1844, à Paris pour étudier le droit; il commença aussi alors à étudier les divers systèmes philosophiques, et en 1846 et 1847 il côtoya, si je puis m'exprimer ainsi, les doctrines de Pierre Leroux; mais déjà en 1848 son tempérament peu mystique l'éloignait de ces doctrines, il répugnait à accepter l'idée du droit social, idée qu'il devait plus tard combattre à outrance. En 1849, avant les élections pour l'Assemblée législative, il fut secrétaire du comité démocratique socialiste de l'Indre formé à Paris; en cette qualité, il rédigea la protestation du comité contre les candidatures des citoyens Fleury et Rollinat, candidatures « anti-montagnardes et anti-socialistes ».

*
* *

Jusqu'en 1866, nous ne trouvons rien d'important dans sa vie; Emile Accolas travaille, il ne veut rester étranger à aucune branche des connaissances humaines : sciences naturelles, sanscrit, langues orientales, philosophie, théories de Geoffroy-Saint-Hilaire et de Lamarck, il étudie tout; en même temps pour vivre il donne des leçons de droit. En 1866, il provoque la formation d'un comité d'étude ayant pour but la refonte de la législation civile; il fait des rapports sur la nécessité de refondre nos codes, sur l'égalité du mari et de la femme, sur les conditions du mariage. De ce comité faisaient partie Jules Favre, Jules Simon, Vacherot, hommes dont, en 1871, il s'est séparé en ces termes : « Nous déclarons que nous renions parmi nos anciens alliés tous ceux qui ont ratifié la conquête allemande, tous ceux qui ont écrasé Paris voulant son droit, tous ceux qui ont déserté nos communs principes; nous renions tous les renégats de l'idée du juste. »

*
* *

C'est chez lui qu'en 1867 la réunion du Congrès de Genève est délibérée, et organisée; c'est lui qui en est pour ainsi dire le promoteur. Ce congrès, qu'Emile Acollas, pour mieux en montrer le but, voulait appeler Congrès de la Révolution, mais que, par suite de l'influence de certains modérés, l'on appela Congrès de la Paix, commença sérieusement la guerre contre l'Empire, et, dans la pensée de ses organisateurs, il devait avoir une portée européenne; on devait y tenir les grandes assises de la démocratie : « Nous sommes venus, dit Acollas, au début du Congrès, attester l'idée républicaine, la discuter et chercher à la faire triompher. Pour nous, la République est la première des conditions sociales; c'est le fondement indispensable de la paix, c'est la base sans laquelle il n'y a pas de nation libre. »

*
* *

Garibaldi qui assistait à la séance du Congrès et qui reçut en Suisse un accueil enthousiaste, prit à part Emile Acollas, au moment de monter en wagon pour quitter Genève : « Avant huit jours, lui dit-il, je serai entré dans les Etats du pape, je vous demande de faire votre possible afin d'entraver l'action de Bonaparte, occupez-le en France si vous pouvez et je réussis. » Dès son retour à Paris, Acollas apprend que Garibaldi a tenu parole, il cherche aussitôt avec quelques-uns de ses amis politiques à organiser un mouvement, trois proclamations sont rédigées par les citoyens Elisée Reclus, Versigny et Acollas, mais la police eut vent de la chose; on arrête Acollas. Il est condamné à un an de prison pour manœuvres à l'intérieur.

En prison, il commença son *Manuel de droit civil*. Dans cet ouvrage, la compilation napoléonienne est appréciée à sa juste valeur par un homme qui n'a pas pour elle l'admiration irraisonnée de la plupart des légistes et des historiens de notre temps. Il démontre que le Code Napoléon n'est qu'un ramassis de textes empruntés à une législation barbare, de règles en contradiction complète avec nos mœurs et nos besoins; fait sans soin, sans méthode, ce Code est aussi mal écrit, aussi mal ordonné qu'il est mal pensé. Que pouvait produire, du reste, l'intelligence servile de quelques renégats à genoux devant un despote inepte?

A sa sortie de prison, il essaya de fonder un journal, *l'Ouvrier*, organe de la révolution morale, politique et économique. Voici un extrait du programme qui, seul, a été publié :

« Le journal à fonder s'appellera *l'Ouvrier :*

« Parce que ce terme désigne la partie aujourd'hui la plus vivante, peut-être la seule vivante des populations européennes ;

« Parce qu'il désigne la classe la plus nombreuse et la plus pauvre ;

« Parce qu'il désigne enfin l'idéal de l'ordre véritable et d'une société dont chaque membre travaillerait selon ses aptitudes.

« Ce journal sera le journal de la révolution morale.

« Cela signifie qu'il combattra à outrance les vieux dogmes superstitieux, les vieux cultes idolâtres, et qu'il aura pour but précis de déchristianiser les masses.

« Cela signifie qu'il s'efforcera de vulgariser la science.

« Cela signifie qu'il tentera de réveiller les consciences.

« Ce journal sera le journal de la révolution politique :

« Cela signifie qu'il sera l'adversaire de toute heure du fait monarchique ;

« Cela signifie qu'il sera l'organe de toute heure de la revendication du droit, pour les individus comme pour les peuples, de se gouverner eux-mêmes ;

« Ce journal sera le journal de la révolution économique :

« Cela signifie enfin, déshérités de deux mille ans, que ce journal sera le vôtre : tant que l'instrument du travail ne sera pas à la disposition de toute activité, il n'aura point accompli sa tâche. »

*
* *

En 1869, à l'époque des élections, quand on préconisait l'union des républicains, des légitimistes et des orléanistes, il publia une brochure pour protester contre cette union : « Pour nous tous, démocrates, écrit-il, la coalition est immorale et elle est impolitique. La coalition est immorale, car nous avons eu beau oublier et nous renier, nous n'en sommes pas à considérer la politique comme un jeu : à nos yeux, la politique est une doctrine ; or, qui manque à une doctrine manque à la moralité. La coalition est impolitique, car la démocratie n'a à attendre du mouvement électoral que le seul bénéfice de ce mouvement même, et ce n'est pas l'opposition bonapartiste, orléaniste, légitimiste, démocratique de toutes nuances et de toutes couleurs qui lui donnera ce qu'elle réclame. »

En 1870, avant la déclaration de guerre, une chaire lui fut offerte à l'université de Berne. Il accepta cette chaire ; mais, quoique éloigné, il ne se désintéressa pas des affaires de France. Le 10 septembre 1870, il écrit à Delescluze : « Il s'agit de purger nos tribunaux républicains d'hommes qui, tous en masse, sont des complices de l'attentat du 2 décembre, et qui tous, par conséquent, sont des prévaricateurs, il s'agit, chose plus considérable encore, de chasser dès le premier jour de nos lois le faux principe de l'inamovibilité qui, sous la monarchie, n'a jamais protégé l'indépendance d'aucun magistrat contre les corruptions du pouvoir, et qui, sous la République, est un non-sens. »

Il écrivit plusieurs fois à M. Gambetta, pour offrir ses services à la défense ; d'un autre côté, Garibaldi désirait qu'on le lui adjoignît en qualité de commissaire civil. M. Gambetta ne tint pas compte de ces demandes.

A la suite du refus de M. Gambetta, le citoyen Esquiros, aujourd'hui sénateur, écrivait à Emile Acollas : « Il est abominable qu'un républicain éprouvé comme vous, qu'un écrivain de talent et de conviction, qu'un jurisconsulte distingué, en soit réduit à offrir, sous la république, ses services à l'étranger. C'est l'exil qui recommence pour les véritables ennemis de l'empire et de la monarchie. »

Le 17 janvier 1871 il adresse une lettre aux citoyens membres du conseil municipal de Bordeaux, Lyon, Marseille, Toulouse, Grenoble, Montpellier, afin de les engager à prendre des mesures révolutionnaires pour « réparer ce qui est réparable, organiser ce qui ne l'a pas été, mettre en un mot dans la défense nationale et dans la fondation de la République l'âme d'un grand peuple, la science et la passion de l'idée du droit. »

*
* *

Le 2 avril 1871, il écrit de Berne au préfet de Lyon, le sénateur Valentin, pour le prier « d'organiser la médiation entre l'Assemblée et Paris. » M. Valentin tenait à sa préfecture, il refusa. Emile Acollas publia les lettres échangées (10 avril) ; sa brochure se termine ainsi : « Si j'adhère à la revendication de Paris, ah ! je le crois bien, préfet Valentin, et dites-

le vite à vos maîtres : oui, je suis un adhérent de la cause de l'autonomie communale ; oui, je suis un adhérent de la république, non pas seulement forme, mais forme et fond de gouvernement, et maudit sois-je si je ne le demeure tant qu'un souffle de vie agitera ma poitrine ! Ainsi donc, n'en doutez pas et prenez-en bonne note, mon ex-ami, je suis un *complice moral*. — Et, pour tout dire en un mot, sachez qu'à toute heure, en tout lieu, je suis pour le monde qui vivra contre le monde qui a vécu et qui veut revivre, pour le droit contre le non-droit, pour le révolté contre l'oppresseur ; sachez qu'à toute heure, en tout lieu, je suis pour tous ceux qui opposent la force à la force, en inscrivant sur leur drapeau : « Droit pour tous, liberté pour tous ; chacun son pape, chacun son empereur. »

La Commune avait nommé Emile Acollas doyen de la Faculté de droit de Paris : s'il ne vint pas occuper son poste, c'est qu'il sut que l'ordre de l'arrêter, à son entrée en France, avait été donné ; aussi il dut se contenter de combattre avec la plume, en faveur de l'idée communaliste.

En septembre 1871, Emile Acollas revint à Paris. Il eut, aussitôt rentré, l'intention de fonder un cours de droit politique pour tout le monde et des cours de droit civil surtout pour les ouvriers. Pour ouvrir un cours en France, sous la République, il fallait l'autorisation de M. le Ministre de l'Instruction publique. M. Jules Simon, alors ministre, refusa l'autorisation demandée. C'est ainsi que comprenaient la liberté les ministres « de ce vieillard fanfaron, de ce sceptique ignorant et banal, l'homme d'Etat Thiers, » les partisans de ce « régime sans nom, marquant une nouvelle étape dans la chute de la France ! »

Emile Acollas se remit à donner des leçons de droit; il acheva son *Manuel de Droit civil;* il ne s'est pas contenté, dans cet ouvrage, de démolir l'œuvre napoléonienne, il a voulu, en outre, jeter les bases d'une législation scientifique. Pensant avec raison que le Droit n'est qu'une partie de la science de l'homme, il a appliqué à l'étude du Droit la méthode qui convient aux sciences de la nature et, en toutes matières, il a dégagé les vrais principes : « Vous voulez faire la liberté ! s'écrie-t-il. Commencez donc par la faire en vous et dans les choses qui vous touchent de plus près. Faites-la d'abord dans la famille, faites de la femme votre égale et votre compagne : cessez de faire de l'enfant un être souvent sans droit, non reconnu, non élevé par ceux qui lui ont donné la vie, et, quand il est reconnu et élevé, toujours placé entre un maître et un subalterne, flottant en des directions opposées; sachez destiner l'enfant au rôle d'homme qu'il doit remplir, à comprendre le droit et le devoir, à les pratiquer l'un et l'autre.

« Vous voulez faire la liberté ! Faites-la dans la propriété, cette forme essentielle de la personnalité humaine, débarrassez la propriété de toutes les gênes et de toutes les impossibilités, de toutes les iniquités dont elle est aujourd'hui remplie; amenez-la à être pour chacun, avant tout, le fruit de son travail !

« Vous voulez faire la liberté ! Faites céder devant vous, en tous ordres, les réglementations abusives ; chassez devant vous, en tous ordres, les théories d'omnipotence et les procédés de dictature; desséchez ces marais du droit où coassent les légistes, race pernicieuse, quoique infime ! »

Acollas, dans ses *Droits du peuple*, entre en matière en démontrant l'inexistence de Dieu : « De toutes parts, l'idée de Dieu, conclut-il, tombe en ruine, et il est acquis que, dans l'état actuel, cette idée n'est pas scientifique, car elle n'est pas démontrable. »

Puis, il pose les principes des trois éléments que comprend la science politique : la Morale, le Droit, l'Economie politique.

Les formules de la Morale sont : 1° sois libre ; 2° respecte la liberté des autres; 3° aime les autres.

Homme d'une haute intelligence, d'un grand savoir, penseur à vues larges, Emile Acollas — certaines gens trouveront peut-être que c'est bien naïf de sa part — a des principes arrêtés, il ne les a jamais fait fléchir devant aucune considération ; il a toujours suivi les prescriptions de sa conscience : c'est avant tout un caractère, et un caractère d'une trempe exceptionnelle. Comme tous les hommes d'un vrai mérite, il a dédaigné la réclame, c'est ce qui fait que, savant de premier ordre, philosophe hors ligne, il est moins connu que certains charlatans bouffis d'orgueil et vides de pensées, mais qui ont battu la grosse caisse à tout propos.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Imp. N. BLANPAIN, 7, rue Jeanne. Le Gérant : Georges BONNOT.

5e volume. — N° 214. 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSINS DE DEMARE

BUREAUX : 48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS

AUGUSTIN CHALLAMEL



AUGUSTIN CHALLAMEL

Jean-Baptiste-Marie-Augustin Challamel est né à Paris, le 18 mars 1818, dans le quartier Saint-Victor.

Son père était fabricant de carte et de carton. Retiré des affaires, après avoir été, au début, simple ouvrier, le fabricant jouissait de ce qu'on appelle une honnête aisance.

Aussi, le jeune Augustin entra-t-il en pension, et suivit-il les cours du collège Henri IV, où il fit des études classiques avec succès, mais seulement jusques et y compris la classe de troisième.

*
* *

Augustin Challamel, cédant aux désirs de son père, entra dans une maison de commerce, et devint commis dans le magasin de nouveautés des *Deux-Pierrots*, situé sur la place du Petit-Pont.

Là, il mesura du calicot sans aucun enthousiasme, et il fit des vers en cachette du patron ; il se prépara même au baccalauréat ès lettres en travaillant, la nuit, en étudiant l'histoire, le grec et le latin. Si bien que, dix-huit mois après être entré aux *Deux-Pierrots*, ce commis malgré lui déclara tout à coup son intention de quitter le magasin, et de se faire recevoir bachelier.

*
* *

Le père d'Augustin Challamel ne consentit pas facilement à cette évolution qui contrariait ses projets les plus chers. Il céda, cependant, et l'ex-calicot se transforma en étudiant, fit son droit et fut reçu avocat en 1839. Cette nouvelle profession, il ne l'exerça guère. Inscrit au tableau, et l'un des secrétaires de M. Bonjean, alors avocat à la cour de cassation, Augustin Challamel, décidé à suivre la carrière littéraire, fut nommé surnuméraire à la bibliothèque Sainte-Geneviève, où, après avoir passé par tous les grades, il remplit aujourd'hui les fonctions de conservateur-adjoint.

*
* *

Ce fut pendant ses études de droit qu'il commença ses travaux historiques, et les premiers chapitres de son *Histoire-musée de la République française* parurent dans une revue dont Eugène Pelletan, Vacquerie et Esquiros étaient les plus actifs collaborateurs.

L'*Histoire-musée de la République française*, publiée en deux volumes illustrés, en 1842, obtint un véritable succès et eut trois éditions. On peut dire que ce livre est devenu classique dans son genre.

Successivement parurent, du même écrivain : *Saint Vincent de Paul*, — les *Français sous la Révolution*, — *Un été en Espagne*, — *Isabelle Farnèse*, — *Histoire populaire de la France*, — *Histoire anecdotique de la Fronde*, — *la Régence galante*, — *les Grands capitaines amoureux*, — l'*Histoire de la mode en France*, — l'*Ancien Boulevard du Temple*, — les *Légendes de la Place Maubert*, — les *Revenants de la place de Grève*, etc.

*
* *

De 1867 à 1873, Augustin Challamel a publié un grand ouvrage, ayant pour titre : *Mémoires du peuple français*, depuis les origines jusqu'à nos jours. Ce livre, qui a coûté à son auteur plus de vingt années de recherches, comprend huit volumes in-8° ; il a été couronné por l'Académie française et a reçu en outre le prix Petit-Bourg, de la Société des Gens de lettres. C'est un vaste tableau des différentes classes du peuple à toutes les époques ; c'est l'histoire des progrès de la civilisation, de la vie privée et publique de nos ancêtres ; c'est le principal titre littéraire de M. Augustin Challamel, qui imprime en ce moment une vulgarisation illustrée de cet ouvrage, sous le titre : *La France et les Français à travers les siècles*. L'ouvrage formera trois volumes grand in-8° à 2 colonnes.

*
* *

L'éditeur Alphonse Lemerre va prochainement publier un *Précis d'histoire de France*, par le même auteur, toujours soucieux de raconter la vie du peuple, et non pas seulement celle des gouvernants.

Augustin Challamel, historien, a aussi produit quelques romans et nouvelles, et quelques pièces de théâtre, dont plusieurs ont été bien accueillis par le public.

Il a été plusieurs fois élu membre du Comité de la Société des gens de lettres, et vice-président de ce Comité.

S'occupant avec zèle de l'éducation populaire, non-seulement il a fait des conférences dans le but de la propager, mais il a été, il est encore professeur d'histoire à la *Société pour l'instruction élémentaire*, association qui, depuis plus de soixante années, poursuit un but honorable entre tous, celui de développer l'enseignement gratuit et laïque. Il a été secrétaire général et vice-président de cette société, fondée par le grand Carnot en 1815 et dont les hommes les plus considérables de la démocratie se sont faits les soutiens, sous les gouvernements qui lui étaient hostiles.

*
* *

Augustin Challamel a été décoré de la Légion d'honneur le 14 juillet 1880 ; il a reçu en outre les palmes d'officier d'Académie et de l'Instruction publique.

Sans s'être mêlé à la politique active, Augustin Challamel ne s'est jamais départi de ses opinions républicaines.

Modeste entre tous, cet érudit si affable, si bienveillant pour les autres, est le dernier à vouloir reconnaître les succès mérités de ses œuvres.

L'obscurité voulue dans laquelle il se plaît, n'empêche pas son nom si sympathique d'être connu non-seulement des lettrés qui reconnaissent en lui un maître, mais aussi de milliers de citoyens qu'il a su instruire et amuser tout à la fois.

PIERRE ET PAUL

Paris. — Imp. N. Blanpain, 7, rue Jeanne

Le Gérant Georges Bonnot.

5e volume. — No 215. 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSINS DE DEMARRE

BUREAUX : 48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS

DE JANZÉ



M. DE JANZÉ

M. de Janzé (Charles-Alfred), né le 17 août 1822, appartient à une ancienne et honorable famille de la Bretagne, son grand-père était avocat au Parlement de Rennes, son père et son oncle ont fait partie du Conseil d'Etat.

Nommé député en 1863, par les électeurs de l'arrondissement de Loudéac, M. de Janzé a continué, presque sans interruption depuis cette époque, à faire partie des assemblées législatives, mais à chaque élection il a eu à soutenir une lutte des plus vives contre le parti clérical si puissant dans les Côtes-du-Nord.

L'activité de M. de Janzé s'est dépensée dans la poursuite et la dénonciation des abus et dans la recherche des réformes économiques et financières à accomplir, mais il s'est peu occupé des questions politiques.

En 1875 cependant, il a défendu, et est parvenu à faire adopter par l'Assemblée nationale un amendement à la loi sur la presse qui a eu une certaine célébrité à raison de la gêne qu'il a apportée aux agissements autoritaires du gouvernement du 16 mai, l'amendement Janzé, devenu article de loi, ne permettant plus d'interdire la vente et le colportage des journaux désagréables, c'est-à-dire républicains.

Dès le début de sa carrière législative, M. de Janzé s'associe à son collègue des Côtes-du-Nord, M. Glais-Bizoin, pour demander la diminution des droits sur le tabac à bon marché, dont la consommation est devenue pour le pauvre déshérité de toutes les jouissances, un véritable besoin.

Avec M. Glais-Bizoin, il demande encore l'abolition de l'impôt sur le sel, cet impôt qui, au rebours des lois de l'équité, pèse d'autant plus sur le contribuable que celui-ci est plus pauvre.

Sans cesse dans la presse et à la tribune il attaque les abus et les monopoles, réclame un contrôle plus sévère des dépenses publiques, la suppression des receveurs généraux, ces fonctionnaires-banquiers, battant monnaie avec leur titre de trésoriers de l'Etat. A l'Assemblée nationale il demanda qu'un impôt de 6 0/0 frappe le revenu de toutes les valeurs mobilières, même les rentes sur l'Etat, déclarant qu'il est inique de percevoir l'impôt sur le pauvre diable qui n'a qu'une masure et un champ et de n'exiger aucune contribution du riche qui a cent mille livres de rentes inscrites au grand-livre du trésor public.

Il attaque au Corps législatif l'organisation défectueuse des tabacs et des poudres et demande au gouvernement, qui s'abstient de répondre, s'il est admissible que M. *Rolland,* directeur général des tabacs, achète à M. *Rolland*, inventeur breveté des torréfacteurs, c'est-à-dire s'achète à lui-même, de gré à gré et sans adjudication publique, pour six à sept cent mille francs de torréfacteurs. La Chambre lui ayant donné tort, il veut faire appel à l'opinion publique du jugement prononcé, il demande l'autorisation de faire imprimer à ses frais le discours qu'il a prononcé à la tribune du Corps législatif, et cette autorisation lui est refusée.

Un autre jour, et sans plus de succès, il demande à la Chambre de décider que la position d'administrateur d'une compagnie subventionnée par l'Etat, est incompatible avec l'exercice du mandat législatif en disant : « Moi, administrateur d'une compagnie, je viens

demander à la Chambre de voter une subvention ou une garantie d'intérêts pour ma compagnie, et je me la vote. Il y a là une situation *double* qui ne me semble ni morale ni admissible. »

Un jour, cependant, il eut un succès éphémère dans une question d'équité et de protestation contre le dogme de l'infaillibilité judiciaire.

Le Corps législatif vota à *une* voix de majorité l'amendement au budget qu'il avait présenté pour demander qu'un crédit fût ouvert pour rembourser à la famille du légendaire Lesurques, la valeur des biens confisqués sur l'innocent condamné de l'an IV.

A cette époque le Corps législatif n'avait pas le droit de voter *de plano* un amendement et, le premier moment d'entraînement passé, la Chambre revint sur son vote, le trésor public dut être moins scrupuleux que le sénateur Jacqueminot, lequel avait refusé de recevoir en dotation les biens confisqués de Lesurques en déclarant qu'il répudiait des biens entachés du sang d'un innocent.

Plus tard, M. de Janzé proteste encore à la tribune contre le dogme de l'infaillibilité judiciaire en rappelant l'exemple de la femme Daige, avouant qu'elle a tué son père, pour échapper aux tortures de l'instruction à huis-clos et de la mise au secret. Et quand le vrai coupable est mis en jugement, il est constaté que cette innocente n'a avoué son prétendu crime que pour ne pas être ramenée dans le trou noir où l'avait fait mettre le juge chargé de l'instruction.

Une fois encore, en 1879, M. de Janzé reprend cette question de la révision des procès criminels, et sa proposition de loi est prise en considération par la Chambre. Cette fois il invoque l'exemple de Foisy, condamné sur le témoignage de ses seuls coaccusés, lesquels, le lendemain du jugement avouent leur mensonge. Foisy est gracié, mais il reste flétri, ses coaccusés, dont le témoignage l'a perdu, ne pouvant être traduits en justice et condamnés comme faux témoins, de même que la servante de la *Pie voleuse,* ne pourrait obtenir la révision de son procès parce qu'il lui serait interdit de faire traduire en justice et condamner la pie, le vrai coupable.

Un caricaturiste, en 1868, représentait M. de Janzé en Don Quichotte ayant pour nimbe ou auréole cette légende : Affaire Lesurques, — révision des procès criminels — monté sur des cocottes en papier portant : — principes, légalité, cahier des charges, — et renversant de sa lance des moulins à vent ainsi étiquetés : abus, monopoles, tabacs, poudres, *chemins de fer.*

Dès 1855, M. de Janzé avait commencé dans la presse et à la tribune du Corps législatif contre les compagnies de chemins de fer cette campagne qu'il a continuée jusqu'à aujourd'hui. Outre ses nombreux articles sur la question des chemins de fer dans les journaux l'*Epoque*, le *Petit Parisien*, le *Télégraphe*, l'*Indépendant*, l'*Opinion*, etc., M. de Janzé a publié trois importantes brochures : *Les accidents de chemins de fer* en 1865. — *Les Compagnies de chemins de fer et leurs agents concessionnaires* en 1871. — *Les serfs de la voie ferrée* en 1881.

Le 10 mai 1882, au banquet offert au mécanicien Grisel récemment décoré de la légion d'honneur, banquet auquel assistaient plus de trois cents membres de la Chambre ou du Sénat, un des plus grands orateurs de l'époque terminait ainsi son discours :

« Je ne veux pas terminer sans associer à notre reconnaissance tous ceux qui avant « nous ont lutté pour cette cause de l'émancipation des travailleurs et en particulier de « l'affranchissement des travailleurs de l'industrie des voies ferrées ; et ici j'associe pu- « bliquement la nom de Delattre, qui a été leur avocat... et de Janzé qui depuis vingt

« ans bien avant tous les autres, a fait des employés et des ouvriers des compagnies de « fer ses pupilles de prédilection ; qui, a travers des difficultés, quelquefois bien cruellss — « car on peut le dire sans blesser ni son amour-propre ni ses sentiments — a dû lutter au- « tour de lui, j'en suis sûr, pour devenir le protagoniste des intérêts de toute une classe de « travailleurs. »

Ses préoccupations dans cette question des Compagnies de chemins de fer, traitant le public comme s'il était fait pour elles et non elles pour le public, se sont surtout portées sur le sort fait aux employés, bien que commerçants et voyageurs soient, de même que les agents, traités en taillables et corvéables à merci.

On raconte que M. de Janzé ayant interrompu sa campagne contre les grandes Compagnies, pour s'occuper des réformes à introduire dans notre système de contrôle des finances publiques et dans la répartition des impôts, un groupe de mécaniciens allèrent le trouver et l'informèrent que plusieurs agents supérieurs des Compagnies de chemins de fer leur demandaient journellement : « M. de Janzé vous paie-t-il au moins l'intérêt du million que nous lui avons donné pour qu'il se taise? »

A cette calomnie des agents du monopole, M. de Janzé répondit en déposant sur le bureau de l'Assemblée nationale la pétition des délégués des 8000 mécaniciens et chauffeurs des divers réseaux, et en 1872, de concert avec M. Tirard et plusieurs autres de ses collègues, une proposition de loi relative à l'application de la juridiction prompte et économique des prud'hommes aux contestations entre les mécaniciens et chauffeurs et leurs Compagnies.

En 1880, il interpelle le gouvernement au sujet de l'accident de Clichy, pose une question au ministre à propos du drame de Saint-Just ayant eu pour cause l'absence de communication entre les voyageurs et les agents du train. Il présente enfin une proposition de loi réglementant les rapports des agents commissionnés avec leur compagnie, proposition de loi dont M. Margue fut nommé rapporteur et que la Chambre rejeta à quelques voix de majorité seulement.

En 1882, il renouvelle cette proposition avant même que son élection n'eût été validée et peu de temps après il s'associe à son collègue M. Delattre pour présenter un projet de loi relatif à la sécurité publique sur les chemins de fer.

Toujours de concert avec M. Delattre il provoque la constitution d'un Comité de défense des employés de chemins de fer, comité composé des membres les plus distingués de la Chambre et prend la direction d'un journal *Les serfs de la voie ferrée*, destiné à combattre les abus des Compagnies de chemins de fer.

Enfin il dépose le 20 novembre une proposition de loi relative à la réorganisation du Contrôle de l'Exploitation des chemins de fer.

La campagne contre les abus des Compagnies de chemins de fer est devenue le but presque exclusif de la vie publique de M. de Janzé, qui, ainsi qu'on l'a dit au banquet Grisel, a fait des employés et ouvriers au service des Compagnies de chemins de fer, ses pupilles de prédilection.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Imp. N. Blanpain, rue Jeanne, 7. Le Gérant : Georges Bonnot.

5e volume. — N° 216. 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSINS DE DEMARE

BUREAUX : 48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS

J.-CH. CURÉ



J.-CH. CURÉ

Plus d'une fois déjà nous avons eu l'occasion de le déclarer à nos lecteurs : nous ne croyons pas à la vocation, à cette préélection divine qui assigne aux hommes, dans la société, des fonctions déterminées d'avance ; mais ce qu'il faut bien admettre, sous peine de nier l'évidence et la logique des faits, ce sont les aptitudes, et aussi certaines causes occasionnelles déterminantes qui fixent à jamais la destinée de certains individus.

En 1848, pendant que la Révolution faisait rage et alors que les décrets de la Constituante, les proclamations de Lamartine et de Ledru-Rollin mettaient tous les esprits en feu, on voyait, dans les rues d'un village du département de la Côte-d'Or, un jeune enfant pauvrement vêtu, mais à l'air martial, résolu, qui s'en allait, cheveux au vent, les reins ceints du tambour de la commune et battant aux champs, pour annoncer aux villageois, ses compatriotes, les actes du Gouvernement provisoire, et plus tard ceux de l'Assemblée républicaine.

Qui aurait affirmé alors que ce bambin de douze ans ne serait pas un jour un pur démocrate aurait singulièrement étonné les bonnes gens de Chevigny-Fenay, qui le regardaient passer avec un sourire d'admiration, les aurait grandement surpris, et hâtons-nous d'ajouter qu'il se serait grandement trompé.

Aujourd'hui, Curé, le petit tambour en question, est conseiller municipal d'un des quartiers de Paris et fait partie, dans le Conseil, du groupe de l'autonomie communale.

Par quelles péripéties de son existence est-il arrivé à cette situation, l'une des plus honorables qu'il soit possible de rêver, nous allons le dire brièvement.

M. J.-Ch. Curé est né le 3 juillet 1836, dans une famille de pauvres cultivateurs qui a compté jusqu'à sept enfants, dont six sont aujourd'hui pleins de vie.

Dans une pareille situation de fortune, le jeune Curé ne devait pas compter être mis au collège ; mais il fréquenta, l'hiver surtout, l'école de son village, jusqu'à l'âge de quatorze ans (dur sacrifice que les parents s'imposèrent pour tous leurs enfants), et ne prit définitivement le hoyau que lorsqu'il sortit de l'école, non pas savant assurément, mais plus instruit qu'on ne l'est d'ordinaire en sortant de l'école primaire, et ayant au moins contracté un désir d'apprendre, infiniment rare dans ces conditions.

Bientôt même, désireux de s'initier à une culture moins routinière que celle qu'on pratiquait dans son village, il partit pour Dijon et entra chez un horticulteur.

A seize ans, ayant ouï parler de l'habileté extraordinaire des maraîchers parisiens, il partit pour Paris, fit de rapides progrès dans son art et se trouvait depuis quelques mois à peine chez un patron du quartier d'Ivry, lorsque se posa pour lui la terrible question du service militaire.

Le maître horticulteur, M. Debille, un très brave homme, prompt à toutes les idées généreuses, voyant en son jeune ouvrier un horticulteur d'avenir, n'hésita pas à lui avancer la somme nécessaire à son exonération.

Calcul habile, dira-t-on, moyen assuré de se conserver un précieux collaborateur !

Nullement, car ce même patron n'hésita pas, quatre ans plus tard, à payer comptant de ses deniers, un établissement de 24.000 francs, pour le compte de son ouvrier.

Pour s'acquitter de cette dette sacrée, pour subvenir aux besoins de sa famille, de son vieux père, de sa vieille mère (deux vénérables vieillards qui vivent encore à cette heure), pour exonérer et établir ses cinq frères, M. Curé travailla double, travailla triple, donnant à ses cultures jusqu'à 15 et 18 heures par jour.

Aujourd'hui toute sa famille est dans l'aisance, le généreux patron est désintéressé depuis longtemps, mais M. Curé déclare à tout le monde que rien ne pourra jamais l'acquitter de sa dette de reconnaissance.

Les progrès croissants de son établissement, en l'affranchissant de plus en plus du travail des mains, lui ont permis de compléter son instruction, de faire sur son art des études spéciales, d'étudier particulièrement cette branche si intéressante de l'horticulture que l'on pourrait appeler la nosologie végétale, etc.

Il a, avec quelques-uns de ses collègues, institué un prix de dix mille francs pour la découverte d'un remède contre uue maladie parasitaire, et cette institution a provoqué des travaux très intéressants lus à l'Académie des sciences.

Il a contribué à la fondation du syndicat des architectes paysagistes, entrepreneurs de jardins et horticulteurs de France.

Il a créé un nouveau système pour forcer le développement des asperges par l'emploi du thermosiphon, etc.

Mais on se tromperait grandement si l'on croyait que l'activité de M. Curé était entièrement absorbée par ses travaux professionnels.

Témoin attristé des hontes de l'Empire, il fut un de ses adversaires les plus actifs, se livra, en 1869, à une ardente propagande anti-plébiscitaire, osa, en 1870, s'élever publiquement contre la trop fameuse campagne du Rhin et faillit être emprisonné, fut un de ceux qui, les premiers, acclamèrent la République, au 4 Septembre, sur les marches du Palais-Bourbon, organisa, pour la défense de Paris, le 47e bataillon de marche et fit campagne dans ses rangs avec le grade de sergent-major.

Sous la Commune, il travailla de toute son âme à l'œuvre de conciliation et eut le malheur d'échouer.

Malgré tout, cependant, M. Curé, fuyant toutes les occasions de se produire avec autant d'empressement que d'autres en mettent à les poursuivre, resta assez ignoré des électeurs, jusqu'au jour où le rôle joué par lui dans un comité électoral du quartier attira sur lui l'attention de ses collègues et les décida à le proposer à l'administration comme membre de la municipalité du XVe arrondissement.

Il fut nommé adjoint par décret du 3 mars 1879, s'acquitta de ses fonctions avec un zèle au-dessus de tous les éloges, s'attacha plus spécialement à la visite des écoles communales.

Apprécié de tous dès qu'il eut l'occasion de se faire connaître, recommandé au choix des électeurs par la nature et l'importance des services rendus, il a été élu au mois de janvier de l'année 1881 par le quartier de Javel, qu'il habite depuis vingt ans.

Séparation des Eglises et de l'Etat.

La liberté pour la ville de Paris, comme toutes les autres communes de France.

Enseignement laïque obligatoire et professionnel, gratuit à tous les degrés.

Service militaire obligatoire pour tous les citoyens, et réduction du service de l'armée active.

Publicité des séances du conseil municipal.

Création d'orphelinats laïques, de maisons d'asile pour les enfants et de retraite pour les vieillards.

Organisation de nouveaux moyens de circulation à bon marché.

Contrôle effectif et réel des dépenses du budget de la ville de Paris.

Réduction du prix du gaz, et l'eau en abondance.

Rétribution des fonctions municipales afin qu'elles soient accessibles à tous.

Suppression des octrois, remplacés par l'impôt proportionnel et progressif sur le capital et la propriété.

Mise à la disposition des électeurs des préaux des écoles communales pour y faire des réunions publiques et électorales.

Suppression des fortifications de Paris et construction de maisons ouvrières avec les matériaux sur l'emplacement.

Formation du syndicat mixte, pour arriver à une meilleure entente entre patrons et ouvriers, afin d'arriver à la suppression des grèves si préjudiciables à tous en général.

Voilà à grands traits le programme que le citoyen Curé a promis à ses électeurs de soutenir au conseil municipal et qu'il soutient avec énergie.

Il se résume ainsi : arriver à trancher la question sociale par la liberté.

Le Conseil municipal et le Conseil général ont rapidement apprécié ses aptitudes, l'aménité de son caractère, la fermeté de ses convictions.

Le Conseil général l'a élu au nombre de ses secrétaires (deuxième sur quatre), en 1881.

Voilà, à grands traits, l'histoire du petit vigneron de Chevigny-Fenay ; dans tout le chemin qu'il a parcouru, il a été poussé par trois qualités : la force de la volonté, l'indépendance des convictions et l'amour du devoir.

PIERRE ET PAUL

Paris. — Imp. N. Blanpain, 7, rue Jeanne. Le Gérant : Georges Bonnot.

5e volume. — No 217. 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSINS DE DEMARE

BUREAUX : 48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS

TIERSOT



EDMOND TIERSOT

Tiersot (Edmond-Pierre-Lazare), docteur-médecin, né à Bourg-en-Bresse (Ain), le 29 août 1822.

Etudiant en médecine et interne des hôpitaux de Lyon vers 1844, il prit une part active à toutes les manifestations libérales de la jeunesse des Ecoles à Paris et à Lyon, jusqu'en 1850, où il fut reçu docteur.

Le coup d'Etat de 1851 laissa ses convictions aussi ardentes que devant, et jamais il ne laissa échapper une occasion de manifester ses opinions républicaines et anti-cléricales.

Pendant la durée de l'Empire, il s'associa activement à toutes les œuvres d'initiative privée poursuivant un but d'utilité publique, sociétés de secours, d'enseignement public, d'agriculture, d'art, etc.

Il exerça pendant plus de quinze ans les fonctions de secrétaire de la société d'horticulture et fit pendant deux ans des conférences de botanique à l'école normale de l'Ain.

*
* *

Il participa à la fondation et à la direction de plusieurs sociétés musicales. Il fit pendant plusieurs années des cours publics et gratuits de musique, et il résuma son enseignement dans une brochure intitulée : *Traité élémentaire de lecture musicale.*

En 1854 et en 1855, il alla donner des soins médicaux dans les épidémies de choléra de Gray (Haute-Saône) et de Seyssel (Ain).

Président de la Loge maçonnique de Bourg, de 1850 à 1870, il y mit en délibération une série de questions relatives à l'économie politique et à l'instruction publique et prit une part des plus actives à leur discussion ; plus d'une fois il arriva que, sous l'empire même et comme suite à ces études, il fut fait appel à l'initiative de la population, et que l'on fonda à Bourg différents établissements utiles, tels que sociétés coopératives, bibliothèques populaires, conférences publiques, etc.

Les études sur l'instruction publique notamment eurent le privilège de passionner longtemps les esprits ; la plupart des membres de la Loge considéraient les programmes exposés comme des utopies irréalisables, comme des rêves généreux : depuis 1870 tous ces rêves sont devenus des réalités, et les travaux de la Loge de Bourg n'ont pas été étrangers à leur mise en œuvre.

*
* *

Aussitôt après le vote de la loi sur les réunions publiques, en 1868, M. Tiersot, de concert avec quelques amis politiques restés fidèles à la cause républicaine, se hâta d'organi-

ser à Bourg des réunions dans lesquelles furent discutées des questions d'impôts, les questions politiques à l'ordre du jour et les candidatures d'opposition à l'Empire.

Après le 4 septembre 1870, ces réunions devinrent très fréquentes. M. Tiersot y jouait un rôle des plus actifs : il suivait notamment avec un intérêt douloureusement passionné la marche des armées ennemies sur notre territoire. Il aurait voulu que tous pussent se porter à leur rencontre pour leur barrer le chemin et les rejeter au delà de nos frontières. Joignant l'exemple au précepte, il contracta, malgré son âge, un engagement volontaire pour la durée de la guerre ; il fut incorporé, en qualité de chirurgien-major, dans la légion des gardes mobilisés de l'Ain, et prit part à ce titre aux batailles livrées autour de Dijon sous le commandement de Garibaldi.

*
* *

Aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, il fut élu représentant de l'Ain à l'Assemblée nationale en même temps que son ami M. Mercier.

Peu de jours après son arrivée à Versailles, il s'entendit avec un certain nombre de ses collègues pour créer le groupe de l'*Union républicaine ;* les membres les plus avancés de l'Assemblée nationale ne tardèrent pas de s'en faire admettre. Edgar Quinet en fut le premier président ; M. Tiersot y remplit pendant plusieurs années les fonctions de trésorier.

Il s'associa à toutes les propositions républicaines et anti-cléricales soumises à l'Assemblée et notamment à celles qui avaient pour objet d'en hâter la dissolution.

*
* *

Lors des élections du 20 février 1876, il fut désigné par les électeurs républicains de l'arrondissement de Bourg pour les représenter à la Chambre des députés. Il fit partie des 363, et après la dissolution de la Chambre, en octobre 1877, il fut réélu avec une majorité encore plue forte que la première fois, c'est-à-dire avec plus des neuf dixièmes des voix. Son mandat lui a été continué aux élections du mois de novembre 1881.

Dans ces dernières législatures, il s'est efforcé de pratiquer autant que possible une politique gouvernementale au lieu de la politique d'opposition qui lui était trop souvent imposée par les précédents gouvernements. Loin de songer à renverser systématiquement aucun des ministères républicains qui se sont succédé depuis cinq à six ans, il a toujours accueilli leur formation avec d'autant plus de sympathie que la plupart de leurs membres étaient ses amis personnels ; mais il n'a jamais hésité à se séparer d'eux lorsque leurs actes ne lui ont pas semblé conformes à la ligne libérale, démocratique et anti-cléricale dont il n'a jamais voulu s'écarter et qui lui a valu la confiance des électeurs de l'Ain depuis 1871.

Il a voté pour la révision de la Constitution, pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat et pour la suppression du budget des cultes, pour l'élection des maires par les conseils municipaux ; il a fait partie de plusieurs commissions d'enquête électorale. Membre d'un grand nombre de commissions, il a toujours soutenu les intérêts des classes populaires et agricoles ; il s'est appliqué aussi à toutes les questions se rattachant à l'enseignement populaire, aux beaux-arts et à la laïcisation de nos institutions.

*
* *

Ses fonctions parlementaires ne lui ont pas fait négliger les œuvres intéressant la démocratie française, soit à Paris, soit dans le département de l'Ain.

A Paris, il a appartenu, et il appartient encore à la Ligue de l'Enseignement, à la Société de la librairie laïque, à la Commission extra-parlementaire pour la défense des intérêts agricoles, au Comité de défense des intérêts des employés de chemins de fer, à la Société du *Dictionnaire des Hommes et des choses de la Révolution*, au comité de la statue de J.-J. Rousseau, dont il est trésorier, etc.

Dans le département de l'Ain, les habitants de sa ville natale, en particulier, savent avec quelle constante sollicitude il s'est associé au développement merveilleux de ses institutions d'enseignement public, à la fondation de ses écoles primaires de filles, à l'organisation de son école professionnelle et à tout ce qui peut contribuer au développement physique, intellectuel et artistique de la population et à celui de ses intérêts de tous ordres.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Imp. N. Blanpain, 7, rue Jeanne — Le Gérant Georges Bonnot.

5e volume. — N° 218. 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSINS DE DEMARE

BUREAUX : 48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS

GIRODET



PAUL-ÉMILE GIRODET

S'il est des hommes qui ont mérité une place parmi les représentants de la Nation, ce sont bien ceux qui, par un travail constant, assidu, soutenu, par leurs services incessants, ont contribué à éclairer le pays, à lui être utiles, à chercher tout ce qui pourrait être profitable au bien-être général, et se sont faits ainsi, dans une sphère modeste et en dehors des débats bruyants de la politique, les champions énergiques de la justice, les défenseurs du travail et de l'indépendance nationale.

A ce titre, M. Girodet, de la Loire, a grandement mérité l'acte de légitime reconnaissance qu'aux élections du 21 août 1881 ont accompli ses compatriotes de la deuxième circonscription de Saint-Etienne en l'envoyant siéger à la Chambre des députés, et il serait à souhaiter que le Parlement contînt beaucoup d'hommes possédant, comme lui, avec de sérieuses connaissances pratiques, le désir inflexible de travailler toujours pour l'amélioration du sort de leurs concitoyens.

Né à Bourg-Argental (Loire) le 23 mars 1849, M. Paul-Emile Girodet appartient à une famille qui, depuis plusieurs siècles, a été fixée dans ce pays. Ses concitoyens l'ont donc toujours pu voir à l'œuvre ; ils ont appris ainsi à connaître et à estimer ce caractère ferme et droit, dont la sympathie parfaite est un des traits dominants.

Pendant la guerre de 1870, M. Girodet fit son devoir dans les mobiles de la Loire. Négociant à Bourg-Argental, il fut en 1874 élu conseiller d'arrondissement, puis un mois après conseiller municipal. Nommé adjoint en 1876, il fut, à proprement parler, l'administrateur de sa ville natale ; et ce n'est pas souvent facile de diriger les affaires d'une ville de 5.000 âmes, surtout lorsqu'on se trouve, comme c'était alors, en face d'une population encore hostile à la République, et lorsqu'on a au contraire la volonté d'agir, en tout, républicainement.

Mais le jeune magistrat municipal, affable, accessible à tous, défenseur du faible contre

le fort, du travailleur contre le bourgeois, n'avait pas tardé à conquérir toutes les sympathies, non-seulement à sa personne, mais à l'idée républicaine.

« C'est malheureux qu'il soit républicain ! » disaient ses adversaires politiques. Et ils tentèrent, tant qu'ils purent, d'entraver son action.

Ah ! Girodet eut à lutter, mais les difficultés n'effrayèrent pas sa jeune ardeur, et son dévouement fut couronné d'un plein succès ; car les suffrages qu'il préparait, sans s'en douter, pour son élection future, sont désormais résolûment acquis à la cause de la démocratie radicale socialiste.

Sous son impulsion, sa commune fut la première qui, en 1876, supprima le traitement des vicaires. Une caisse d'Epargne fut créée. Un important groupe scolaire, qui a pris récemment une nouvelle extension, contribua par l'éducation laïque à développer l'intelligence des enfants.

Cette activité ne pouvait manquer de déplaire à l'ordre moral. En 1875, le conseiller républicain de Bourg-Argental était traduit devant le tribunal correctionnel de Saint-Etienne sous l'inculpation d'outrages à la gendarmerie, pour avoir adressé des observations à des gendarmes qui, sans motifs plausibles, arrêtaient une noce en train de rire et de s'amuser.

En 1877, il était suspendu de ses fonctions d'adjoint, puis révoqué par le fameux préfet Doncieux, de Mac-Mahonnesque mémoire.

En 1877, encore, diffamé par un journal anti-républicain de Lyon, la *Décentralisation,* poursuivait cette feuille qu'il faisait condamner.

En 1880, son canton, le remerciant de ses services, le nommait conseiller général. Il était peu après nommé maire de Bourg-Argental, poste où il fut réélu, à l'unanimité, par le Conseil municipal.

Enfin, lorsqu'arrivèrent les élections législatives de 1881, son nom était sur toutes les bouches pour aller continuer à la Chambre l'œuvre de propagande qu'il avait si bien réussie dans sa contrée.

Le député sortant, M. Crozet-Fourneyron, possédait, en outre d'une grande fortune, une réelle influence sur sa circonscription. Bien qu'il n'eût pas pris aux discussions de la tribune parlementaire une part bien considérable, on avait plusieurs fois parlé de lui comme un candidat au portefeuille des travaux publics, et il avait la réputation d'être dans les termes personnels les plus amicaux avec M. Gambetta, dont la popularité était encore très grande.

Mais beaucoup des électeurs de M. Crozet reprochaient à leur représentant de n'avoir pas tenu exactement tous ses engagements et d'avoir sensiblement modifié sa ligne politique

depuis qu'il était député. Aussi vint-on, de diverses parts, trouver le jeune maire de Bourg-Argental pour le porter candidat contre le député sortant.

M. Girodet, qui ne s'attendait pas à semblable démarche, fut d'abord un peu effrayé. La lutte électorale lui semblait bien hasardée : il commença par refuser. Mais on le pressa, on insista, on fit appel à son patriotisme. Il finit par se décider, et pour la première fois dans le département de la Loire, il fit placarder au-dessous de son nom les épithètes de « radical-socialiste. »

En cinq jours de campagne, grâce à son infatigable activité, grâce aussi à la sympathie qu'inspiraient ses services passés, il parcourut les cantons de la circonscription, et, le jour du vote, 800 voix de majorité assurèrent sa victoire sur son concurrent.

M. Girodet, à la Chambre, a pris place à l'extrême-gauche. Il fait partie de ce groupe d'hommes qui revendiquent pour la République la base de l'autonomie individuelle ; défenseur convaincu de la décentralisation, il est partisan de l'autonomie communale coordonnée avec l'instruction du peuple, qui est une des conditions indispensables du progrès.

Les problèmes économiques et sociaux qui intéressent particulièrement ses compatriotes, les travailleurs de la Loire, et dans lesquels il montre une compétence spéciale, sont l'objet de toutes ses études. C'est là en effet que gît la question républicaine.

Les rudes labeurs des mines, qui sollicitent par-dessus tout les investigations d'un représentant du département de la Loire, et qui, depuis plusieurs années, ont vivement préoccupé l'attention publique, rentrent aussi d'une façon exceptionnelle dans le champ des travaux qui lui incombent. Tous ses collègues rendent, sur ce point, hommage à ses connaissances sérieuses, et il n'est pas une commission spéciale nommée pour s'occuper des questions relatives aux mines, dont il n'ait été, des premiers, appelé à faire partie.

On est heureux, — à une époque où tant d'hommes politiques ne cherchent qu'à se mettre en vue, et par des discours, souvent plus bruyants que brillants, à se signaler pour conquérir quand même positions, fortune, renommée, — de rencontrer des hommes tels que M. Girodet, qui s'appliquent uniquement à être utiles et à travailler dans l'intérêt de tous.

Ce sont ces travailleurs modestes et patients qui feront la démocratie efficace et féconde. L'avenir de la patrie sera assuré, quand il y aura dans la Chambre une majorité composée d'hommes comme M. Girodet.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Imp. N. Blanpain, 7, rue Jeanne. Le Gérant : Georges Bonnot.

5e volume. — N° 219. 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSINS DE DEMARE

BUREAUX : 48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS

PAUL VIGUIER



PAUL VIGUIER

Viguier (Paul-Louis), publiciste et l'un des doyens de la colonisation algérienne, est né à Paris le 28 juillet 1828.

Il reçut les prénoms de Paul-Louis en souvenir de Paul-Louis Courier qui, étant l'ami de sa famille, devait être son parrain ; mais le célèbre vigneron qui travaillait avec les trois frères Viguier à l'impression clandestine de ses immortels pamphlets, eut le tort de se laisser assassiner avant la venue au monde de son futur filleul.

Bercé par les grondements précurseurs du réveil de 1830, Paul Viguier devait être imbu jusqu'aux moelles des idées de réforme et de liberté. Soumis dans sa première enfance aux méthodes pédagogiques des professeurs allemands, il échappa à la routine abrutissante des basses classes universitaires, et fit de brillantes études littéraires au collège Charlemagne dont il était l'un des champions, parfois heureux, dans les concours généraux de la Sorbonne.

Ses succès dans les sciences exactes, pendant qu'il était en philosophie, lui permirent d'échapper à l'empreinte pédante de l'Ecole normale, et de recommencer son instruction scientifique en vue des hautes études des ponts et chaussées ; mais la Révolution de 1848 lui inspira le désir de donner à son apprentissage d'ingénieur un cachet moins militaire, et il passa deux années à l'Ecole Centrale.

Obligé en 1850 de travailler pour vivre sans être à charge à sa famille, il accepta du gouvernement de la République un modeste emploi dans les services de la colonisation algérienne, mais le quitta, après s'y être fait une réputation de travailleur, aussitôt que sa position de famille lui eut permis de se faire colon et cultivateur.

*
* *

En quelques années, de 1856 à 1868, il fonda à Bou-far, près de Guelma, une importante exploitation agricole, et l'une des plus remarquables olivettes du département de Constantine. Dès 1867, il faisait faire les premiers modèles de roues en fer pour l'agriculture, et réclamait l'organisation d'un service public analogue à celui des colis postaux.

On sait avec quel soin l'empire a tenu l'Algérie à l'écart de la vie politique. Obligés de lutter contre le climat, contre les difficultés du sol, et contre le fanatisme qui créait autour d'eux un danger immédiat, les colons agriculteurs couraient au plus pressé : il fallut que l'empire inventât le *Royaume arabe* pour les obliger à voir, dans la faction prétorienne, un danger plus redoutable encore que les trois autres. Viguier fut un des premiers qui eut le sentiment clairvoyant des désastres que le règne du sabre pouvait déchaîner sur la patrie française. A la première nouvelle du projet de sénatus-consulte, il était accouru à Paris pour formuler, avec quelques autres, les protestations de la population civile ; il avait même failli se noyer en traversant à cheval les eaux torrentueuses de l'Oued Mouger pour parvenir à temps au port d'embarquement.

*
* *

Depuis lors il se consacra de plus en plus activement à la tâche qu'il s'était donnée de faire rentrer l'Algérie dans le droit commun. — Persuadé que la chute du régime militaire, qui personnifiait le règne de la force, était la condition préalable et nécessaire du relèvement de la souveraineté nationale, il s'était attaché à poursuivre méthodiquement toutes les conquêtes de détail qui devaient rendre cette chute inévitable.

Revenu à Paris pour y centraliser la majeure partie de la résistance algérienne, résumant l'effort de la lutte quotidienne dans une *Correspondance des colons* qui paraissait en même temps dans tous les journaux indépendants des trois provinces, rassemblant autour de l'opposition toutes les bonnes volontés, soutenu par cette vertu secrète qui est l'apanage des efforts désintéressés, il avait réalisé dans les premiers mois de 1870 cette chose invraisemblable : faire voter par le Corps législatif une résolution contraire aux vues personnelles de l'empereur et des maréchaux de France. Le 7 mars 1870 on l'avait vu arriver au Palais Bourbon avec une charrette chargée de dossiers nominatifs pour tous les députés ; la bataille dura trois jours ; et le 9 mars Jules Favre, qui combattait alors le bon combat, restituait à Viguier, dans son dernier effort à la tribune, la paternité des idées que lui-même avait si éloquemment défendues.

Viguier continua sa campagne, et dès le mois de juin dénonça les périls de la guerre extérieure.

Le gouvernement militaire reculait, mais n'aboutissait pas : il dut pourtant s'exécuter quant à l'élection des conseils généraux. Viguier fut élu dans la circonscription de Guelma, en dépit de tous les efforts de la pression officielle déchaînée contre lui : sa profession de foi affirmait les doctrines de la démocratie anti-autoritaire auxquelles il est toujours resté fidèle.

*
* *

L'empire s'effondra. L'Algérie en particulier s'attendait à des élections générales. Dès que l'ajournement des élections fut connu, Viguier revint en France, et se mit à Tours et à Bordeaux au service du gouvernement de la défense nationale qui venait de rendre au sujet de l'Algérie divers décrets dont l'exécution soulevait de graves difficultés.

Crémieux, qui avait vu Viguier à l'œuvre pendant les années précédentes, lui confia la direction des affaires, et l'Algérie, grâce à lui, traversa cette période tourmentée sans insurrection et sans guerre civile.

L'histoire dira que sous ce gouvernement l'Algérie réduite à une garnison française dérisoire, n'a créé aucune difficulté à la mère patrie ; que la responsabilité effective des chefs militaires a été formulée et édictée pour la première fois depuis la révolution française ; et que l'insurrection arabe n'a éclaté que le jour où, ce gouvernement ayant disparu, cette responsabilité est redevenue lettre morte. Viguier fut accusé par les journaux à la dévotion de la Guerre d'être un « ministre clandestin »; il en eut à la vérité toutes les peines, sans en avoir l'honneur. Il rendit à l'Algérie l'incalculable service de la faire passer du département de la Guerre au département de l'Intérieur, chose plus commode à dire qu'à réaliser si l'on en juge par la difficulté que les colonies éprouvent, en 1882, à échapper au ministère de la Marine.

C'est à sa prévoyance que la République a dû l'attitude correcte d'Abd-el-Kader pendant l'invasion allemande.

Retenu à Bordeaux par les exigences d'une tâche aussi complexe et par la coalition

qui s'ébauchait entre les généraux et l'épiscopat, il échoua aux élections législatives de 1873: les absents ont toujours tort. Mais il assura ainsi à l'Algérie, à ses propres dépens, deux députés par province au lieu d'un que lui accordait le décret de Paris. Sans cette circonstance la République, à l'Assemblée de Versailles, se serait trouvée en minorité d'une voix.

C'est lui qui, dès le mois de juin 1871, caractérisa la République bâtarde, telle que M. Thiers l'inaugurait, dans une « lettre aux hommes de bonne volonté sur la politique prétorienne, qui avait pour épigraphe : *Prendre garde au premier consul*, et qui commençait ainsi : « Il y a des républicains et des monarchistes qui sont d'accord pour vouloir nous rendre un Empire sans Empereur. » Le mot a fait fortune et ne s'est que trop vérifié depuis.

Les conseils généraux algériens avaient été dissous, et pourvus d'une législation plus française que celle dont l'empire venait de les affubler. De nouvelles élections eurent lieu un an plus tard, à la fin de 1871. Viguier fut élu dans sa circonscription à la presque unanimité des suffrages. Quelques semaines après il était élu président du conseil général, également à la presque unanimité, et c'est sur lui que se portèrent en février 1872, au conseil supérieur de l'Algérie, tous les suffrages des délégués élus des trois conseils généraux.

Mais le parti autoritaire, qui relevait la tête en France, avait soufflé en Algérie un vent de discorde. Viguier ne voulut pas compromettre son œuvre passée dans des rivalités individuelles ; encouragé par Crémieux, il fit de sa démission comme président du conseil général une protestation contre les dénis de justice que le gouvernement de M. Thiers opposait aux vœux de la démocratie algérienne.

A ceux qui l'accusaient d'être ambitieux, il répondit en leur laissant le champ libre :

Quand l'Assemblée de Versailles, faisant le jeu de Mac-Mahon, essaya de faire le procès de la défense nationale, la commission d'enquête, malgré les observations de Crémieux et d'Alexis Lambert, appela devant elle les bureaux arabes et tout le monde.... excepté Viguier.

Sous le seize mai, au moment de la réélection des 363, il déclina la candidature afin d'éviter en Algérie toute division des voix républicaines.

Il a publié dans les journaux de Lyon, sous le pseudonyme de *Viator*, puis sous son nom, des articles qui ont été remarqués et qui avaient pour objet d'établir un lien étroit entre les radicaux de Lyon et ceux de Paris.

Il a échoué dans les élections municipales du XIIe arrondissement avec d'honorables minorités : mais les voix radicales se sont comptées sur son nom.

Il est de ceux dont l'âge affermit les convictions au lieu de les affaiblir. Il poursuit le triomphe des idées plutôt que les succès individuels. Apôtre de la tolérance, ennemi obstiné des équivoques, il a beaucoup contribué par ses écrits à fixer l'opinion sur la nécessité des mandats publics nettement définis et strictement obligatoires. Dans l'exercice des siens il a toujours tenu plus qu'il n'avait promis. Egalement ardent à propager la haine de la guerre et l'amour de la patrie, à répudier la violence et à revendiquer la justice sociale, on le trouve dans la bataille moderne des esprits à tous les postes réguliers du bon combat.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Imp. N. Blanpain, 7, rue Jeanne

Le Gérant : Georges Bonnot.

5' volume. — N° 220. 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSINS DE DEMARE

BUREAUX : 48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS

DESMONS



DESMONS

Desmons (Frédéric) est né à Brignon (Gard), le 14 octobre 1832. Son père était de Durfort, canton de Sauve (Gard). Après avoir fait son stage de notaire à Anduze, il s'était fixé en 1830 à Brignon. C'est là qu'il se maria avec mademoiselle Emilie Bersier le 14 janvier 1832. Trois mois après son mariage il fut atteint d'une pleurésie qui en huit jours l'entraîna au tombeau.

Sa veuve reporta sur son fils toute l'affection qu'elle avait eue pour son mari. De son côté son fils, témoin dès son jeune âge de la douleur, du dévouement sans bornes de sa mère, éprouva toujours pour elle un sentiment profond de filiale vénération, et le désir de lui être agréable fut toujours pour lui un stimulant au travail.

Au sortir de l'école primaire, il fut envoyé au collège d'Alais (Gard), où il resta jusqu'en 1847. A cette époque, le consistoire protestant de Nimes créa dans cette ville une école préparatoire pour les jeunes gens qui avaient le désir d'étudier la théologie. Desmons, qui dès ses plus jeunes années avait manifesté le désir d'embrasser la carrière pastorale, se présenta comme candidat à la nouvelle école de Nîmes et y fut admis. C'est là que, sous la direction habile du chef de cette institution, Desmons, suivant comme interne les cours du Lycée de Nimes, poursuivit ses études classiques, et en juillet 1851 fut reçu bachelier ès lettres.

Quelque temps après, il partait pour Genève et vint y étudier la théologie.

Au mois de juillet 1856, Desmons se rendit à Strasbourg. C'était devant la Faculté de cette ville qu'il devait subir ses grands examens et soutenir sa thèse. Il avait pris pour sujet : *Etude historique et critique du mormonisme*. Ses grades académiques obtenus, Desmons fit un voyage en Allemagne, en Hollande, en Belgique, en Angleterre, et il retourna dans le Gard.

Il fut consacré pasteur à Vézénobres (Gard) au mois de décembre 1856; nommé pasteur suffragant dans la consistoriale de Vézénobres, puis pasteur à Vals (Ardèche), et enfin, vers le milieu de 1857, à Saint-Géniès-de-Malgoires (Gard), où il est resté pendant 24 ans. Il n'a cessé de travailler, soit au point de vue religieux, soit au point de vue politique, à émanciper les esprits de ceux au milieu desquels il se trouvait.

En 1859, le fougueux évêque de Nimes, M. Plantier, adresse aux protestants une lettre pastorale dans laquelle il les attaquait vivement au sujet de la fête qu'ils avaient célébrée, en mémoire de l'organisation des Eglises protestantes en 1559. — Quelques pasteurs répondirent à cette lettre. — M. Desmons, quoique jeune alors, fut de ce nombre. Sa réponse à M. l'évêque de Nimes fut tirée à plusieurs milliers d'exemplaires.

Plus tard, des discussions très vives, très sérieuses, éclatèrent au sein de l'Eglise protestante. — Desmons se rangea du côté du parti libéral, et tout en gardant, dans ses attaques contre le parti autoritaire les formes les plus courtoises, les plus fraternelles, il défendit dans toutes les occasions, soit dans les conférences du Gard, soit dans celles de Paris, la cause du libéralisme. Dans ses conférences, dans ses instructions religieuses données aux jeunes gens de son Eglise, il porta toujours le flambeau de la lumière; partout il combattit sans relâche, mais toujours avec le plus grand respect pour ses adversaires, le principe de l'autorité en matière religieuse, soit que cette autorité s'appelle le pape ou le concile, comme dans le catholicisme, soit qu'elle s'appelle la Bible ou le synode, comme dans l'Eglise protestante. — La seule autorité qu'il reconnût était la raison et la conscience.

Ses collègues lui ont fait l'honneur de le nommer, alors qu'il avait trente ans à peine, président du consistoire de Saint-Chaptès, duquel dépend l'église de Saint-Geniès, et il a été tous les trois ans, régulièrement réélu par eux à l'unanimité.

L'accomplissement de ses devoirs de pasteur ne l'a pas empêché d'accomplir aussi ses devoirs de citoyen.

On ne passe pas impunément cinq ans de sa vie, dans un pays libre, sans se laisser imprégner des idées et des sentiments de liberté que l'on y respire et surtout lorsque, avant d'arriver dans un pays libre, on porte déjà dans son cœur des germes de liberté qui ne demandent qu'à éclore.

Déjà, en 1848, Desmons qui n'avait alors que quinze ans, avait assisté à Nimes à la proclamation de la deuxième République. Son jeune esprit avait été attiré par toutes les idées nouvelles, pleines de générosité, qui naissaient de tous côtés.

Il avait lu avec passion les ouvrages de cette époque, qui parlaient d'une transformation prochaine de la société, de la rénovation du monde entier. — C'est dans ces conditions qu'il partit pour Genève où vint le surprendre le coup d'Etat du 2 décembre 1851; c'est là qu'il avait déjà connu quelques-unes des victimes du complot de Lyon. — C'est là qu'il vit bientôt après arriver par centaines ceux-là qu'on appelait alors des *insurgés*, et qui n'étaient en réalité que les défenseurs de la constitution et de la République. Il se lia d'amitié avec quelques-uns d'entre eux, vécut de leur vie, partageant de plus en plus leurs sentiments et leurs idées, participant à toutes leurs joies et à toutes leurs peines. C'est là enfin que sa foi politique se forma d'une façon définitive.

Aussi, lorsqu'en 1856 il revint en France, il portait dans son cœur le double désir de combattre l'empire et d'inspirer à ceux à la tête desquels il allait se trouver, le goût de la liberté et de l'instruction. Guidé par ce double flambeau, que fait-il? Dans les trois villages qui composent son Eglise, il créa des bibliothèques populaires. Le nombre des élèves admis à la gratuité des écoles étant trop restreint, il fonda des bourses pour tous ceux qui étaient indigents. Les réunions publiques étant interdites, il établit des réunions musicales, dont lui, qui n'a jamais connu la première note de la musique, devint le directeur, et dans ces réunions il fait, pendant plusieurs hivers et tous les soirs, sous l'œil vigilant du commissaire de police et sous prétexte de laisser quelque repos aux élèves, de véritables conférences d'instruction, qui sont applaudies par le commissaire lui-même. La liberté d'association n'existant pas, il tente de fonder une société de secours mutuels, mais l'empire s'oppose à cette création. Il fonde alors une Loge maçonnique, qui devient le centre de tous les villages circonvoisins. Sans doute on ne s'y occupe pas de politique militante; mais ce qui vaut mieux, par la discussion on y prépare les esprits à la liberté. Nommé Vénérable de la Loge, il est délégué au Grand Convent de Paris, qui en 1872 le nomme membre du conseil de l'ordre du Grand Orient de France et lui a depuis lors régulièrement renouvelé son mandat tous les trois ans. C'est là qu'en 1877 il est chargé d'un rapport sur une question délicate, concernant la suppression de l'article de la constitution maçonnique relatif à l'obligation de la croyance en Dieu, imposée à tout néophyte.

La question était brûlante; les esprits étaient très échauffés et très partagés. Par son rapport empreint de la plus grande sincérité, il fait admettre à la presque unanimité et inscrire définitivement dans la constitution maçonnique le grand principe de la liberté absolue de conscience.

En présence d'une telle activité inspirée par de tels sentiments, il n'était pas étonnant que le gouvernement de l'empire ne fît exercer sur lui une surveillance sévère. C'est ainsi que déjà en 1857, il fut appelé devant le préfet du Gard et sévèrement admonesté, pour avoir, sans son autorisation, provoqué et fait présider par deux de ses amis, une séance publique de près de 4000 personnes.

C'est ainsi que plus tard, en 1864, à l'occasion d'une élection au conseil général, dans le canton de Vézénobres, il fut de nouveau menacé par le même préfet, des peines les plus rigoureuses, pour avoir osé accompagner le citoyen Ducamp dans sa tournée électorale.

C'est ainsi encore que vers la même époque, il fut averti par le sous-préfet d'Uzès, de n'avoir pas à soutenir la candidature indépendante de M. Guillaume Guizot contre la candidature officielle, et menacé par lui d'être poursuivi devant les tribunaux, s'il venait à enfreindre ses ordres.

C'est ainsi que, après 1870, sous l'ordre moral, alors que le département était gouverné par le légendaire préfet, M. Guigues de Champvans, il fut traduit devant le juge d'instruction, pour avoir fait une conférence publique dans le village de Beauvoisin (Gard).

Mais rien n'y fit.— Desmons resta ferme et lutta toujours vaillamment pour la cause de la liberté et partout on le vit accorder son vote et son appui à tous les candidats indépendants qui se présentaient contre les condidats patronnés par l'empire.

Aussi, quand la République fut proclamée en 1870, l'accueillit-il avec enthousiasme. — Elle était pour lui l'avènement de la justice et de la liberté. — Elle était malheureusement escortée de la guerre.

Eh bien, lui, l'ami de la paix, le partisan de la paix universelle en apprenant que l'ennemi envahissait notre pays, il offrit, sans hésiter, son dévouement à sa patrie, non comme soldat, mais comme ambulancier.

En apprenant nos désastres, et le dénument de nos soldats, au point de vue de l'armement militaire, il fit décider par le consistoire de Saint-Chaptès dont il était Président, que toutes les cloches des Temples de la consistoriale seraient mises à la disposition du Gouvernement pour en faire des canons. Il reçut, à cet effet, de l'administrateur du Gard une lettre de remercîment. Cette proposition transmise au chef du Gouvernement de la défense nationale donna lieu à un décret qui généralisait cette mesure jugée excellente.

A l'époque de la Commune il fut assez heureux pour empêcher, dans une réunion nombreuse tenue à Nimes, une prise d'armes insensée, conseillée par un inconnu, qui avait été déjà votée et qui était sur le point d'être exécutée. — Peu de jours après, dans une autre réunion tenue également à Nimes, il fut choisi avec le citoyen Cazot, comme délégué suppléant pour être envoyé comme intermédiaire entre l'armée de Versailles et l'armée de la Commune.

Sous l'ordre moral, il fit partie du comité secret fondé à Nimes dans le but de résister énergiquement au coup d'Etat dont on était menacé.

En 1876, il fut présenté comme candidat au conseil général du canton de Sauve (Gard). — Bien qu'il eût obtenu la majorité, au sein du comité cantonal, il n'hésita pas, dans l'intérêt du parti républicain et malgré le désir manifesté par plusieurs citoyens, à retirer sa candidature.

En 1877 à la suite de la démission de Ducamp, nommé député, il fut présenté comme candidat au conseil général du canton de Vézénobres et fut élu.

En 1878, à la mort du regretté Ducamp, sa candidature à la députation fut prise au sein du comité d'Alais. — Il y obtint 46 voix sur 97 votants. La minorité du comité se croyant lésée, voulut maintenir quand même sa candidature. Obligé de céder, il ne la posa que l'avant-veille de l'élection. — Il eut cependant 4500 voix contre 5000 données à son concurrent. — Il y eut ballottage. — Mais de peur de faire naître et réussir un candidat légitimiste, il se retira loyalement et engagea ses amis à voter pour son concurrent.

En 1879, au mois de janvier, il fut proposé pour le Sénat en remplacement de M. Bonnefoy-Sibour décédé. — Il eut une vive lutte à soutenir, contre le parti républicain modéré ou opportuniste. — Sur 48 députés, conseillers généraux ou conseillers d'arrondissement, il en eut 43 contre lui, et cependant malgré ce nombre, malgré l'influence considérable exercée par chacun d'eux sur les électeurs, dans un scrutin préparatoire, où ne prirent part que les délégués républicains, pendant que les trois autres concurrents obtinrent l'un 40 voix, l'autre 45, le troisième 84, il en obtint 88. — Mais au second tour il fut vaincu; toutefois il le fut honorablement; il obtint 119 voix pendant que son concurrent en obtenait 138.

Au mois de juin 1881, par la suite de la mort du commandant Favand, le poste de député dans la première circonscription d'Alais devient vacant. — Desmons fut proposé pour être son successeur. — Il fut élu par près de 8,000 suffrages contre 4,000 donnés à son concurrent opportuniste.

Un mois après la Chambre terminait son mandat. — Une élection nouvelle eut lieu le 21 août. — Il y eut cette fois trois candidats en présence ; un candidat légitimiste, le même candidat opportuniste et un candidat radical, Desmons.

Au premier tour, le candidat légitimiste obtint 4.500 voix, le candidat opportuniste 2.500 et Desmons 6.500. — Il y eut donc ballottage. — Mais au second tour les deux candidats se retirèrent et Desmons fut élu par plus de 7.000 voix.

Depuis qu'il est à la Chambre, il fait partie du groupe de l'Extrême Gauche avec lequel, fidèle à son programme, il a constamment voté. Il a été appelé lors de la grève de la Grand'Combe à se rendre sur les lieux de la grève. Connaissant les souffrances imméritées de ces malheureux ouvriers qu'il aime sincèrement, il leur a promis d'attirer sur leur situation les yeux de la Chambre et de faire apporter à leur malheureux sort les améliorations reconnues nécessaires.

Il a fait partie de la délégation de l'Extrême Gauche envoyée à la Grand'Combe pour faire une enquête sur la situation des mineurs.

Il s'est rendu à Bessèges avec une partie de cette délégation au moment où a éclaté une seconde grève plus considérable que la première.

Il a pris part à la discussion qui a eu lieu à la Chambre à ce sujet, et c'est dans cette occasion qu'il a prononcé un remarquable discours qui se termine par ces mots : « La République sera démocratique et sociale ou elle périra. »

Il a pris part à tous les projets de loi qui ont pour but de réaliser de plus en plus la liberté, et d'améliorer la condition des petits, des humbles, des prolétaires. C'est dans ce même sentiment qu'il a déposé à la Chambre une proposition de loi tendant à supprimer le permis de chasse de 25 fr. et à le remplacer par des tikets mensuels, hebdomadaires et quotidiens.

Considérant que le député doit être à la Chambre l'avocat de ses mandants, et pendant les vacances leur éducateur politique, il emploie ses vacances parlementaires à se rendre de bourgade en bourgade, afin d'y présider des réunions, d'y faire des conférences et de s'inspirer par lui-même des besoins et des sentiments de chacun. C'est ainsi que pendant les vacances dernières il vient de visiter la plupart des communes composant sa circonscription.

Aussi, malgré les attaques violentes dont il est l'objet de la part d'anciens amis, devenus aujourd'hui, sans motif avouable, ses plus chauds adversaires, grâce à son dévouement infatigable aux intérêts de tous, sa popularité va toujours croissant et pour lui se vérifie cet adage ancien :

Plus à le frapper on s'amuse,
Et plus de marteaux on use.

PIERRE ET PAUL

Paris. — Imp. N. Blanpain, 7, rue Jeanne. Le Gérant : Georges Bonnot.

5e volume. — No 221. 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSINS DE DEMARE

BUREAUX : 48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS

COLFAVRU



COLFAVRU

Jean-Claude Colfavru, ancien représentant du peuple à l'Assemblée législative de 1849-1851 est né à Lyon (Brotteaux), d'une famille d'artisans, le 1er décembre 1820.

Au mois de juillet 1830, il conduisit comme tambour à l'hôtel de ville de Lyon les patriotes Lyonnais en armes pour la défense des libertés publiques, et fut le lendemain des journées de juillet incorporé, en la même qualité, dans une compagnie de garde nationale. Au mois de décembre de la même année, il entrait comme tambour au collège de Lyon, et par ce service justifia la bourse dont il jouit pendant les dix années que dura son éducation. —Après de brillantes études, il partit en 1841 pour Grenoble où il fit, en même temps que Bancel, ses études de droit, grâce aux ressources que lui procura l'enseignement de la philosophie de l'histoire dans un établissement libre et laïque de plein exercice.

Reçu avocat à la Cour d'appel de Grenoble en mai 1845, Colfavru vint s'établir à Paris, et se fit inscrire au barreau parisien au mois de novembre de la même année. Il s'y était fait parmi ses jeunes contemporains une place distinguée, quand éclata la révolution de février 1848.

Il prit une part très active au mouvement et affirma avec énergie ses opinions républicaines. Quand, après les évènements de juin 1848, provoqués et engagés par les factions bonapartiste et cléricale, la réaction eut remis la main sur la France, et pris à la gorge la République, le jeune avocat fut arrêté chez lui comme complice d'une insurrection qu'il s'était efforcé, non sans péril, de conjurer avec ses amis de Flotte et Esquiros; et transporté sans jugement, le 3 septembre 1848, sur les pontons de Brest, et de là à Belle-Ile en mer.

Mis en liberté fin novembre 1849, son premier acte fut de protester par la voie de la presse contre les misérables calomnies du ministre de Bonaparte, Ferdinand Barrot, qui avait prétendu à la tribune que les infortunés encore détenus à Belle-Ile, et qui allaient être transportés en Afrique, n'étaient tous que des repris de justice.

Cette protestation suscita la colère du gouvernement fort de ce temps, et Colfavru fut de ce chef arrêté le 23 décembre et jeté à Sainte-Pélagie ; il en sortit au mois de mars 1850, sur ordonnance de non-lieu; collabora au journal de Prohon, *La Voix du peuple*, et proposa au congrès démocratique électoral les trois candidatures de protestation républicaine, Carnot, Vidal et de Flotte, qui sortirent victorieuses du scrutin démocratique.

Au mois d'avril suivant, la candidature de Colfavru fut posée devant les électeurs de Saône-et-Loire, en même temps que celles de Madier de Montjau et d'Esquiros, et tous trois furent élus représentant du peuple à une imposante majorité.

Colfavru faisait partie du groupe radical de la représentation républicaine, avec Madier de Montjau, Michel de Bourges, Boysset, Banne, Chollat, Charrassin, Marc Dufraisse et autres.

Après avoir échappé pendant la nuit du 2 décembre 1851 aux bandits de la police de Bonaparte, après avoir vainement essayé de soulever les citoyens contre les scélérats qui venaient de déchirer la constitution et de porter leur main criminelle sur la République et sur la France, il se rendit le même jour, avec un grand nombre de députés républicains, à la mairie du Xe arrondissement, où il s'efforça encore de déterminer la résistance légale contre les auteurs du coup d'État.

Le même jour il fut arrêté avec ses collègues par les généraux Dubrime, Magnan et Forest, et dans la nuit transféré à Mazas, où il resta jusqu'aux premiers jours de janvier.

Transféré à Sainte-Pélagie, il fut compris dans la liste de proscription qui expulsait à toujours du territoire français 86 représentants dont le caractère et la fidélité à leur foi politique, étaient particulièrement redoutés par les sinistres triomphateurs, et il recevait le 21 janvier un passe-port d'indigent pour se rendre sans délai, et le jour même, à la frontière belge. Le gouvernement belge voulut interner le représentant proscrit, parce qu'il avait, disait-il, un mauvais dossier, celui qui avait été envoyé par la police de Bonaparte; mais le proscrit ne voulant pas rester sur un territoire qu'il croyait libre, mais qui n'était, par son gouvernement d'alors, qu'un asile de tolérance soumis à la haute surveillance des malfaiteurs qui terrorisaient la France, demanda son passe-port et partit immédiatement pour Londres.

Il y passa huit mois; et de là se rendit à Jersey, où se trouvaient déjà Victor Hugo et une nombreuse colonie de républicains réfugiés.

Colfavru, n'ayant aucune fortune, eut la chance heureuse de trouver dans ce pays un travail qui put le faire vivre. Il y donna des leçons de droit, y devint fermier; travailla avec grand succès, par l'action bien dirigée de ses élèves qui tous avaient des professions légales, à introduire dans le régime politique de cette petite nationalité les réformes démocratiques que comportaient sa tradition, son tempérament et son aspiration éminemment libérales, et il le quitta pour rentrer en France au mois d'août 1860, après l'amnistie de 1859.

Il y avait préparé, pendant les dernières années de l'exil, un travail qui devait servir les intérêts de la France commerciale, à la veille du fameux traité de commerce de 1860. — Il rapportait donc avec lui un livre, le *Droit commercial comparé de la France et de l'Angleterre*, qui codifiait pour nous et pour la première fois le droit anglais en matière de commerce, droit éparpillé dans un amas considérable et confus de traditions, de décisions judiciaires, d'actes de parlement, etc.

Ce livre, né de la proscription, fut très favorablement accueilli du public et de la magistrature, et il est encore quotidiennement consulté dans tous les tribunaux maritimes et autres qui ont à statuer sur ces matières du droit international. — Complétant ses études spéciales, Colfavru a publié en 1868 un second ouvrage : *Le Mariage et le Contrat de mariage en France, en Angleterre et aux Etats-Unis d'Amérique*, qui fut accueilli avec la même faveur et le même succès.

Dès son retour, en novembre 1860, Colfavru se fit réinscrire au barreau de Paris, où il reprit sa place à travers toutes les difficultés que lui créaient ses antécédents politiques et la fermeté de ses convictions.

Il reconnut bientôt un terrain possible pour reprendre activement le service de la cause à laquelle il avait fait le sacrifice austère de sa jeunesse, de son avenir professionnel : c'était celui de la Franc-Maçonnerie à laquelle il appartenait dès 1850.

Il fut, dans les luttes mémorables de l'institution, de 1863 à 1870, l'un des plus énergiques champions des libertés publiques contre le représentant imposé du pouvoir impérial, le fameux Magnan, qui, au 2 décembre, avait empoigné le représentant de la France, le défenseur de la constitution et des lois.

On se souvient encore de ces ardentes revendications dont avec Massol particulièrement Colfavru fut l'inexorable organe.

Au 4 septembre 1870, Colfavru n'eut qu'une pensée : défendre à la fois le territoire envahi et la République qui avait la haute mission d'assurer le relèvement du pays, de restituer à la nation, l'indépendance et les libertés démocratiques qui seules pouvaient cicatriser ses blessures, lui rendre la paix, la richesse, la justice à l'intérieur, et sa grande place au milieu des nations du monde.

Malgré son âge, il avait alors 50 ans, il accepta dès le 8 septembre le grade, conféré par l'élection, de commandant dans le 85e bataillon de la garde nationale (VIe arrondissement). — Le 14, il était avisé par l'*Officiel* de sa nomination comme juge de paix dans le XVIIe arrondissement ; et ayant reçu l'assurance que cette fonction n'était qu'un service à rendre dans ce très démocratique arrondissement ; et que, vu les circonstances, elle ne serait pas incompatible avec le mandat de chef de bataillon, Colfavru consentit à se charger d'un service civil que les circonstances, sous son inspiration bien comprises de ses concitoyens, devaient rendre très léger. Le jour de la mobilisation des bataillons de guerre de la garde nationale arriva, en novembre 1870. Colfavru eut à cœur de faire face à l'ennemi, et il conserva sa situation : il commanda le bataillon de guerre du 85e, et sa première sortie eut lieu le 2 décembre, jour de la bataille de Champigny à laquelle il assista parmi les bataillons de la garde nationale qui formèrent ce jour-là, en face du champ de bataille, cette réserve dont l'illustre Ducrot dédaigna de se servir.

De ce jour le 85e bataillon fut envoyé aux avant-postes, à Maisons-Alfort, à Port-à-l'Anglais; et enfin, il partit le 17 janvier pour Courbevoie, devant prendre part le lendemain à notre dernier combat, la bataille de Buzenval.

Le 85e fit partie de la colonne du centre, commandée par le général de Bellemare, et fut engagé à une heure dans le parc de Buzenval. Il en sortit à la nuit, et dut se replier sur le quartier, à Courbevoie, quitté le matin avec de tout autres espérances.

Après cette affaire, la dernière dans laquelle Paris avait si admirablement manifesté sa volonté de combattre et de vaincre, volonté si peu comprise des hommes auxquels avaient été confiées ses destinées, Colfavru fut décoré, par le ministre de la guerre, de la croix de la Légion d'honneur.

Il dut après le 18 mars quitter Paris, pour se mettre à l'abri des menaces insensées d'hommes égarés qui pensaient plus à la satisfaction de leurs rancunes personnelles, qu'à la grande et sainte cause de la République tenue encore en échec par les armées allemandes.

Il rentra à Paris le 24 mai et, dès la fin du mois, il reprit ses fonctions à la justice de paix du XVIIe arrondissement.

Il restait un service à rendre : il s'agissait de régler la grosse et redoutable question des loyers. Du mois de juillet au mois de novembre, le juge de paix du XVIIe arrondissement eut à statuer sur 28,000 demandes, avec l'assistance si précieuse du jury spécial créé à cette occasion.

Ce service rendu, Colfavru résigna des fonctions qu'il n'avait acceptées que pour être utile, dans les graves épreuves imposées à la République et à la Patrie, et il reprit sa place au barreau.

L'hiver de 1871 lui fut des plus pénibles; Colfavru dut se résigner à partir pour l'Egypte, et il y débarquait le 24 octobre 1872.

Dès cette époque, il était question de ce qu'on a appelé dans le paye, la *Réforme judiciaires*

C'était et c'est encore une grande et libérale question, — et Colfavru qui en avait compri l'immense portée pour l'émancipation du peuple Egyptien, et pour le développement et la justification de l'influence légitime, désintéressée de la République française en Orient, soutin énergiquement, contre les résistances opportunistes, contre les basses convoitises des cupidités de la spéculation, la sage, la salutaire, la patriotique initiative prise en cette circonstance par le gouvernement Egyptien.

Colfavru mit au service de cette cause juste et grande, et qu'à tout prix la République française doit protéger, sa plume, ses amitiés politiques et ses démarches personnelles auprès des plus influentes personnalités.

Cette énergique action eut la bonne fortune d'éclairer les débats législatifs, et malgré l'opposition passionnée du député Rouvier qui avait contre lui l'opinion même du haut commerce de Marseille, le parlement français vota la loi de réforme judiciaire pour l'Egypte. Les codes appliqués par les tribunaux de la réforme, préparés par un Français, sont à peu près les nôtres, et cet emprunt fait à notre génie national pouvait suffire à donner d'impérissables racines à notre rayonnement et à notre patronage politiques en ce pays.

Colfavru assista, comme simple avocat à la cour d'appel d'Alexandrie, à la première expérience quinquennale de cette institution internationale qui a plus fait que tous les contrôles pour révéler à l'esprit des populations les bienfaits de la civilisation française.

Il mit au service du gouvernement les renseignements désintéressés que son amour pour son pays lui avait fait recueillir, et desquels il résultait que le Gouvernement de la République, depuis la chute de Mac-Mahon, n'était servi comme avant, que par des hommes avides, sans scrupules, ayant horreur de la République, et la discréditant par leur parole, et par leurs actes, de façon à nous rendre odieux à des populations qui ne demandent qu'à nous estimer et à nous aimer.

Peine perdue ! — Il est certain que tous nos agents en Orient et particulièrement en Eygpte ne sont que des bonapartistes et des cléricaux, au milieu de Français républicains en immense majorité : il est certain que ces hommes ont contracté les habitudes si peu recommadables des Levantins.

Il est certain que nous n'avons pas de pires ennemis dans ce pays qui ne peut estimer un gouvernement dont les agents peuvent ouvertement eux-mêmes et impunément trahir le pouvoir qui les paie et les fait vivre. Ainsi s'explique la déplorable politique que nous avons suivie en Egypte et qui a eu pour résultat la ruine de notre iufluence nationale, dans un pays qui doit pourtant à nos nationaux tous les progrès de son administration.

En 1880, Colfavru est rentré en France.

Il y a repris modestement sa place de combattant pour le droit et la justice qu'il y a occupée pendant tant de rudes années. Associé à son éminent ami Auguste Dide, et avec le concours de MM. Carnot père, Henri Martin, Pelletan, sénateurs, Anatole de la Forge, député, il collabore comme rédacteur en chef, à la Revue historique et mensuelle *la Révolution française*, dont M. Dide est le Directeur, et qui, ayant paru le 14 juillet 1881, compte déjà dix-huit mois d'existence.

Enfin, il a récemment publié chez Charavay frère, libraires-éditeurs *de la Révolution française* 4, rue Furstenberg, un volume qui a pour titre : *de l'Organisation du pouvoir judiciaire sous le régime de la souveraineté nationale et de la République*. C'est une forte et vigoureuse étude historique de notre organisation judiciaire depuis 1790 jusqu'à nos jours : Colfavru soutient et démontre avec une autorité exceptionnelle que le salut même de la République, sa sécurité, son développement normal, dépendent de l'organisation du pouvoir judiciaire, et que la seule forme qui puisse donner à la République ces conditions de vitalité, de puissance, de grandeur, c'est l'unité de juridiction, le juge unique, issu de l'élection avec mandat temporaire, et jugeant *en toutes matières*, avec l'assistance du jury.

C'est là, en effet, la grande thèse Républicaine, peu connue de la masse électorale, très redoutée des hommes qui ont besoin de se faire une clientèle de la magistrature, et qui n'ont aucune répugnance à se servir pour le succès de leurs convoitises de ce moyen de corruption et de démoralisation.

Cette thèse, vaillamment développée dans le petit livre que nous signalons, a besoin d'être soutenue, propagée par la parole, et nous savons que l'auteur se propose d'entreprendre à ce sujet dans les départements comme à Paris, une campagne de conférences qui ne sera pas le moindre des services par lui rendus à la cause du peuple et de la République.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Imp. N. Blanpain, rue Jeanne, 7. Le Gérant : Georges Bonnot.

5e volume. — No 222. 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSINS DE DÉMARE

BUREAUX : 48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS

FÉAU



FÉAU

M. Féau est un jeune avocat de la cour de Paris devenu un des plus jeunes députés de la Chambre, où il tend assurément à se frayer une place marquante par sa parole *convaincue et persuasive*, déjà connue du reste au Palais. Né à Orléans (Loiret), le 7 juin 1852, il a fait son droit à Paris, fut reçu licencié en 1876, et, l'année suivante, se fit inscrire au tableau des avocats. Il avait plaidé avec assez de succès un certain nombre d'affaires au criminel et au civil, quand il devint le secrétaire d'Albert Joly, député de Seine-et-Oise, mort en 1881, qui en fit son compagnon de route dans le dernier voyage qu'il fit dans notre belle colonie Algérienne. Domicilié dans l'arrondissement d'Etampes, M. Féau avait pris part depuis plusieurs années déjà à toutes les luttes politiques, et, toujours ne ménageant ni ses efforts ni sa parole, s'était fait le champion des idées républicaines quand arrivèrent les élections du 21 août 1881.

Sollicité alors par un grand nombre de ses amis politiques qui avaient pu apprécier sa foi républicaine, l'ardeur toute juvénile qu'il apportait à la défense des idées démocratiques, et le rôle important qu'il avait joué dans les élections municipales au canton de Méréville en janvier 1881, M. Féau consentit de briguer le mandat de représentant. Trois candidats étaient déjà en présence :

MM. Charpentier, vice-président du Conseil général et député sortant connu dans l'arrondissement par la tiédeur de ses idées qu'il affirmait républicaines ; M. Menault, conseiller général du canton de Méréville et rédacteur à l'*Officiel*, et M. Paul de Jouvencel, ancien député. Aussi M. Féau fut-il le dernier dans le résultat du 21 août. Mais un ballottage était nécessaire, aucun candidat ne réunissant le nombre de voix suffisant pour être élu.

M. Féau avait donc encore quinze jours devant lui. Convaincu du succès définitif par suite de cette remarque qu'il avait la majorité dans les communes où il avait le temps de

faire une conférence, M. Féau se prodiguant de tous côtés et déployant une activité véritablement exceptionnelle, entreprit une série de conférences qui devaient lui donner la victoire. En effet M. Féau le dernier du 21 août, malgré le désistement de M. Paul de Jouvencel en faveur de M. Menault, arrivait premier le 4 septembre et était élu. Venaient ensuite MM. Menault et Charpentier.

*
* *

Inscrit à la gauche radicale dont il a été l'un des organisateurs, M. Féau a déjà été secrétaire de ce groupe important.

M. Féau a déjà fait partie de plusieurs commissions importantes et spécialement de la commission des 33, dont il a même été le secrétaire.

*
* *

Nous extrayons d'un discours prononcé par M. Féau, lors des élections municipales de 1881, dans la commune de Méréville, le passage suivant qui résume parfaitement le caractère et les idées politiques du député de Seine-et-Oise :

« Qui veut la fin veut les moyens. Étant donné qu'il nous faut des conseils municipaux républicains, je vous dirais, si nous ne nous trouvions dans cette commune dans une condition spéciale que j'examinerai tout à l'heure, je vous dirais que vous ne devez porter sur vos listes que des hommes qui non-seulement soient honnêtes et intelligents, mais qui surtout et principalement soient républicains; que ce n'est qu'à cette condition que l'administration des affaires de votre commune sera active et progressiste; je vous dirais encore qu'il importe avant tout d'écarter ces hommes qui ne prennent l'étiquette de républicains que pour mieux se faufiler dans nos rangs, et qui, une fois élus, n'ont d'autre but que de tout entraver, et de s'empresser de dire ensuite que rien ne se fait; je vous dirais enfin que vos élections doivent être démocratiques, c'est-à-dire que, ne vous occupant ni de la fortune, ni du rang social, vous élevant au-dessus des rivalités personnelles, vous ne devez nommer que les plus dignes; et si vous m'interrogiez encore, je vous dirais que vos élections doivent être anti-cléricales, qu'il y va non-seulement de l'intérêt de votre commune, mais encore des intérêts vitaux de la République. En effet, tous les partis monarchistes, après avoir été successivement défaits les uns après les autres dans les diverses élections qui ont eu lieu depuis quelques années et s'être débandés pendant quelque temps, se sont ralliés à la voix du plus redoutable de nos adversaires, je veux dire le cléricalisme, et se préparent sous son égide à la grande lutte qui doit s'engager l'année prochaine au moment des élections législatives, et s'y préparent avec toute l'énergie d'un homme réduit aux abois, qui sent qu'il n'a plus qu'une cartouche à brûler, qu'il doit

dans cette lutte dernière ou vaincre ou périr. Eh bien! il importe que chaque commune de France profite de l'occasion que lui offrent ces élections municipales pour témoigner qu'elle repousse énergiquement et les doctrines et les actes et les hommes de ce parti ténébreux qui a déclaré une guerre acharnée à tout ce qui est l'esprit moderne, le progrès et la civilisation. »

PIERRE ET PAUL.

Les Hommes d'aujourd'hui :

Paris. — Imp. N. Blanpain, 7, rue Jeanne. Le Gérant : Georges Bonnot.

5e volume. — N° 223. 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSINS DE A. DREUX

BUREAUX : 48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS

MADAME M.-L. GAGNEUR



MADAME M.-L. GAGNEUR

Sous la signature masculine de ce viril écrivain, se cache une femme des plus féminines, possédant tous les charmes de son sexe. Sa beauté est expressive, mais gracieuse plutôt que sévère. Aucune pose. Une beauté attirante, une simplicité, une modestie qui touche à la timidité. Et cependant elle a exercé, elle exerce sur l'évolution sociale et surtout religieuse de notre époque une influence indiscutable.

Toute son existence consacrée au travail est de celles qui ne se racontent pas : les grands faits de sa vie, ce sont ses œuvres.

Marie-Louise Gagneur est originaire du Jura. Elle commença son éducation chez *les Compagnes de Jésus*, une communauté de femmes observant la règle d'Ignace de Loyola. Et c'est grâce à ses souvenirs d'enfance et à son précoce esprit d'observation qu'elle a pu peindre avec tant de vérité les gens d'église, les jésuites surtout, et leur faire parler ce langage mystique que nul mieux qu'elle ne sait rendre.

A l'âge de dix-huit ans, pendant un séjour en Angleterre, elle écrivit sur le paupérisme londonnien une brochure émue, adressée à l'opulente aristocratie anglaise. Dans cet opuscule, remarqué par quelques publicistes, se révèlent déjà les généreuses préoccupations de ce sérieux esprit.

Cette publication fut la cause de son mariage. M. Gagneur, ancien proscrit, aujourd'hui député, qui toute sa vie avait fait de ces questions l'objet de ses études, fut vivement intéressé par la lecture de cette brochure et demanda en mariage, avant même de l'avoir vue, la jeune *authoress*, pour me servir d'une expression anglaise, puisque notre langue n'en a pas encore pour nos auteurs féminins.

Madame Gagneur eut le bonheur de rencontrer chez son mari, chose rare, un homme réellement supérieur qui, loin de se sentir blessé de la haute intelligence de sa femme, s'appliqua, au contraire, à faciliter ses débuts littéraires, l'encouragea constamment et souvent l'aida de ses conseils.

La jeune romancière, après avoir publié deux nouvelles *Une expiation*, dans *le Siècle*, et *les Sœurs Rivales*, dans la *Presse;* puis dans le *Siècle*, deux romans : *Une femme hors ligne* et *Un drame électoral*, qui révélaient déjà de véritables qualités d'observation, d'invention et de style, mais dont les tendances philosophiques étaient timides encore et l'action, un peu restreinte, montra bientôt qu'elle pouvait construire de plus vastes charpentes et aborder avec une réelle puissance les questions philosophiques et sociales.

Ce fut *La Croisade noire* qui en 1864 fit sa réputation. Cette œuvre capitale, tout aussi actuelle aujourd'hui qu'alors, eut un grand retentissement; car c'était la première fois qu'on osait sous l'empire attaquer de front le jésuitisme et l'ultramontanisme et dévoiler les turpitudes cléricales et les empiétements des communautés religieuses. Au reste ces mots: *La Croisade noire,* souvent employés depuis dans la polémique, semblent passés dans le vocabulaire.

Cependant ce livre n'est pas seulement, comme on l'a dit, une machine de guerre contre les congrégations religieuses, leurs captations d'héritages, détournements de mineures, accaparements de l'instruction et de l'éducation, claustrations forcées, etc. ; la mise en scène de la vie de couvent et des abus monastiques est ici le prétexte bien plutôt que le but. Pour l'auteur, l'idée monastique résume l'idée du passé. Or, ce qu'il a mis en lumière avec une intuition presque prophétique, — car le Syllabus ne parut que cinq mois après ; — c'est le duel entre l'idée du passé et l'idée moderne. La préface très remarquable trace avec autant de force que de netteté les divers terrains où la lutte est engagée.

Dans un drame vivant, d'un puissant intérêt, ces deux mondes se mêlent et se heurtent.

Aussi quelle explosion de saintes colères! Janicot consacra dans la *Gazette de France* un premier-Paris tout entier pour stygmatiser et arrêter cette publication. Toutes les feuilles pieuses de province suivirent.

Havin, directeur du *Siècle*, alors aux eaux d'Aix, télégraphia à la rédaction du journal : « Reçu avis officieux du ministère, interrompez le feuilleton. » L'émotion fut grande parmi les rédacteurs; car en effet le *Siècle* avait déjà reçu deux avertissements, et un troisième entraînait la suppression. Le feuilleton fut interrompu pendant huit jours que l'auteur employa à obtenir l'autorisation de continuer.

Quand le ministre vit cette jeune femme à l'air si doux, presque candide, il ne put s'empêcher de rire de la menace du directeur de la presse. Il permit donc de reprendre la publication, à la condition toutefois que le *Siècle* garderait le silence sur un scandale qui venait de se produire à Rouen dans une communauté de femmes.

A ce sujet, M. Grévy, aujourd'hui président de la République, écrivait à l'un des membres du conseil de surveillance qui, malgré l'autorisation ministérielle, hésitait encore à continuer : « Vous n'avez qu'un homme parmi vous, cet homme est une femme, et vous lui couperiez l'herbe sous les pieds ? » Grâce à cette intervention, la publication continua.

Aucun honneur n'a manqué à cette œuvre : si elle eut un grand nombre d'éditions, de reproductions dans les journaux et de traductions, elle fut condamnée par la Congrégation de l'*Index*, réinterdite sous l'empire par le baron Serrurier qui avait cru se reconnaître sous les traits du baron Ruffinier, proscrite par le 16 mai, souvent expulsée des bibliothèques publiques, et anathématisée par les prônes des curés et les réquisitoires des parquets.

Poursuivant le but qu'on retrouve dans tous ses ouvrages : l'émancipation des esprits, l'affranchissement de toutes les oppressions, madame Gagneur écrivit encore pour le même journal *Le Calvaire des femmes.* C'est un tableau des plus saisissants des souffrances physiques et morales auxquelles notre société, si imparfaite encore, condamne les femmes, celles surtout que les difficultés de la vie placent dans la cruelle alternative du désordre et de la misère. C'est aussi une peinture des souffrances des travailleurs trop souvent exploités et opprimés par le patron.

L'auteur y traite du travail en Chambre, dans l'atelier, dans la fabrique. La scène est donc des plus vastes; car l'action se passe à la fois à Paris, à Lyon et à Lille. A Paris, elle visita les bouges infects où l'ouvrière s'étiole; à Lyon, les ateliers de soieries; à Lille, les fabriques de tissage et les courettes célèbres alors par les révélations de l'économiste Blanqui. Elle vit partout des misères atroces, presque invraisemblables dans une civilisation qui se dit la première du monde. Cet ouvrage fort important (2 volumes; 1er vol: *Les Pécheresses*, 2e vol.: *Les Réprouvées*) est donc en même temps qu'un drame palpitant, une étude sociale des plus consciencieuses.

Aussi pendant la publication, le *Siècle* insérait, le 22 décembre 1866, une lettre adressée à son directeur-gérant par une trentaine de chefs de sociétés coopératives. Voici un fragment de cette lettre : « ..... Il est des ouvrages qui, sous la forme la plus attrayante, se proposent un « but éminemment utile : tels sont la *Croisade Noire* et le *Calvaire des Femmes*. Depuis les ro- « mans d'Eugène Sue, qui ont si puissamment contribué aux améliorations déjà obtenues « dans la condition des travailleurs, aucun ouvrage de ce genre n'aura prêté, selon nous, un « concours aussi efficace à la réalisation de celles qui restent à accomplir.

« ..... Voilà pourquoi nous vous prions, monsieur le directeur, de faire parvenir à l'auteur « de ces deux ouvrages, non-seulement l'hommage de notre admiration pour son beau talent « d'écrivain, mais encore et surtout l'expression de notre gratitude, pour le notable service « qu'il rend à la cause du progrès. Nous avons la conviction d'être ici les interprètes de tous « les travailleurs. »

Après ce grand succès, *Le Figaro* qui alors était quelque peu libéral, demanda un roman à madame Gagneur. Elle lui donna *les Forçats du mariage*, un plaidoyer des plus dramatiques et des plus passionnés contre l'indissolubilité des liens conjugaux, devançant ainsi l'agitation faite par Naquet dix ans plus tard en faveur du divorce.

« Depuis *Mathilde* d'Eugène Sue, écrivait Jules Richard, aucun feuilleton n'obtint un plus vif succès. » Aussi Villemessant demanda-t-il immédiatement un autre roman à l'auteur, « seulement beaucoup plus long. » Mais après la proclamation de la République, *Le Figaro* étant devenu absolument réactionnaire et monarchique, madame Gagneur donna son nouveau roman, *Chair à Canon*, à *la Constitution*. *Chair à canon*, titre terrible et lamentable, résumant si bien l'horreur de ces grandes tueries, de ces boucheries humaines causées par l'ambition des massacreurs couronnés ! C'est la sombre histoire de la campagne de 1870.

L'ingénieuse et très dramatique fiction imaginée par l'auteur, n'exclut ni la couleur locale, très étudiée, ni la fidélité des épisodes puisés à des sources authentiques. Et quelle peinture des champs de bataille avant et après le combat! Jamais la puissance de mise en scène de l'auteur ne se montra si réaliste ni si poignante. Aussi le succès fut-il très grand. Plus de quarante journaux de province le reproduisirent à la fois.

Les *Crimes de l'amour* parurent ensuite dans le même journal. La thèse de ce roman, c'est la recherche de la paternité.

Madame Gagneur avait d'abord écrit sur ce sujet un drame très intéressant, très habilement développé, auquel Barrière avait accepté de collaborer. Ce drame allait se jouer à la Porte-Saint-Martin, lorsque la faillite survint. Les frères Cogniard au Château-d'Eau avaient reçu la pièce; mais la direction changea subitement de voie. En dernier lieu, Castellano devait la représenter au théâtre historique, lorsque le théâtre fut vendu.

Devant toutes ces lenteurs, l'auteur résolut de faire de sa pièce un roman qui obtint comme tous les autres et peut-être plus que les autres, un vif et très légitime succès. Mais un jésuite s'y trouvait mis en cause; et au moment scabreux où une jeune fille se confesse à lui, le journal *Le Corsaire* qui avait remplacé *La Constitution*, fut supprimé par l'ordre moral.

Le journal reparut immédiatement sous un autre titre avec le même roman. Seulement l'auteur dut remplacer le confesseur par un conseiller laïque. Mais malgré ce subterfuge, tous les lecteurs reconnurent dans M. de Noirgent un jésuite déguisé.

Cependant l'*Evènement* s'était fondé pour faire concurrence au *Figaro*; et le premier soin des fondateurs fut de s'assurer la collaboration de l'auteur des *Forçats du mariage*.

Madame Gagneur publia donc dans l'*Evènement* d'abord *les Droits du mari*, une réponse victorieuse au *Tue-la* d'Alexandre Dumas. Ce roman fourmille de situations intimes et émouvantes et peut être considéré comme un nouveau plaidoyer en faveur du divorce.

L'*Evènement* publia ensuite *les Vierges russes*, un roman-étude des plus remarquables sur le mouvement révolutionnaire russe. Cet ouvrage parut quelque temps après l'attentat de Vera Zassoulitch sur le général Trépoff. Alors on savait à peine en France ce qu'était le nihilisme. Madame Gagneur, grâce aux renseignements qu'elle obtint personnellement à Genève des réfugiés russes : le prince Kropotkine, le colonel Sokoloff et Vera Zassoulitch elle-même, de qui elle tient de curieux détails sur sa vie et sur les motifs qui l'ont poussée à frapper le chef de la troisième section; et grâce aux nombreux documents qu'elle recueillit à Paris d'un cercle nihiliste où elle parvint à s'introduire, put faire une œuvre vraiment historique, des plus curieuses et des plus parfaites de vérité et de couleur locale. En effet, en dehors de l'action dramatique attachante et émouvante au plus haut point, aucun auteur français n'a donné une définition aussi vraie du nihilisme, ni décrit avec autant de vigueur que d'exactitude les caves où se cachent les imprimeries clandestines du comité révolutionnaire, les prisons de la forteresse, les convois pour la Sibérie et les épreuves terribles qu'ont à subir dans ce pays du despotisme les apôtres de la liberté.

La lutte entre le cléricalisme et la République s'étant envenimée encore dans ces derniers temps, madame Gagneur reporta de nouveau de ce côté tous ses efforts :

Un Chevalier de sacristie parut dans le *National*. Dans ce roman, madame Gagneur revient donc à la peinture des mœurs cléricales où elle excelle. Le sujet des plus scabreux rappelle, si nous ne nous trompons, les deux retentissants procès Bréon et Germiny. Il est traité avec une délicatesse qui est un piquant de plus. C'est un drame intime où l'on voit l'influence jésuitique pénétrant dans le sein des familles et jusque dans l'alcôve conjugale, s'emparant de l'éducation des enfants, faisant espionner les maîtres par les domestiques, s'infiltrant dans toutes les classes de la société, dans la police comme dans la magistrature, qui compte, en effet, plus d'un élève de la rue des Postes.

Après le succès qu'obtint ce roman, le *National* en demanda un autre. Elle pensa alors, grâce à l'impunité que lui assurait la nouvelle loi sur la Presse, à terminer le *Roman d'un Prêtre*, que trois ans auparavant, dès les premiers feuilletons parus dans *la Tribune* et sur les dénonciations furibondes et quotidiennes de la presse cléricale, Dufaure avait fait saisir et supprimer. On comprend, en effet, ces pieuses colères ; car ce roman tant qualifié d'immoral, avait l'audace précisément d'attaquer le célibat ecclésiastique et la confession comme des sources vives d'immoralité, comme produisant les démences érotiques trop souvent causées par cet état hors nature.

En outre, madame Gagneur avait été appelée devant le juge d'instruction comme coupable d'attentat à la morale religieuse; mais grâce de nouveau à la haute intervention de M. Grévy, elle avait été mise hors de cause; toutefois le journal, singulière justice! avait été poursuivi et condamné dans la personne de son gérant.

Pendant toute la publication dans le *National*, les curés lancèrent en chaire anathème sur anathème, et contre cette œuvre abominable, et contre le journal impie dont le tirage montait d'autant plus, et contre l'auteur surtout, habitué depuis longtemps, du reste, à ces aménités.

L'un d'eux s'écriait charitablement : « Si nous vivions sous un gouvernement honnête, « l'auteur du *Roman d'un prêtre* serait immédiatement déportée. »

Ce roman parut en librairie en 2 volumes; le second porte le titre de : *Le crime de l'abbé Maufrac*. Enfin madame Gagneur écrivit l'année dernière dans le *National* mis en appétit: *Vengeance de Prêtre*, qui doit paraître incessamment en librairie sous ce titre : *La vengeance du beau Vicaire*. Elle peint là un de ces établissements religieux où l'on soigne les aliénés, véritables bastilles pour les malheureux qui y sont enfermés ou plutôt à jamais ensevelis. Il n'est même pas de bagne où les criminels soient plus durement traités. C'est la vengeance d'un prêtre qui, par jalousie amoureuse, jette dans l'un de ces asiles un jeune homme parfaitement sain d'esprit, mais libre-penseur, et par conséquent réfractaire à l'influence jésuitique. On y voit avec quelle effroyable facilité, on peut, à l'aide d'un simple certificat de médecin, obtenir la séquestration.

Cette histoire, au reste, n'est pas de pure imagination; elle se corrabore de celle de Jean Mistral, parent du poète provençal, et qui, sans être fou, a été enfermé dans un de ces asiles. Ce sujet des plus dramatiques est développé avec beaucoup d'art.

On le voit, l'œuvre de madame Gagneur est déjà considérable. Cependant ce n'est pas tout encore. Elle publia : *Le divorce*, dans la collection de la bibliothèque démocratique, fondée par Victor Poupin; et elle écrivit, dans un but de propagande républicaine, trois brochures politiques : *Jean Caboche, La part du feu, Le baron de Pirouett* qui se sont vendus à plus de cent mille exemplaires.

Dans un certain nombre de départements : le Loiret, la Haute-Marne, les Pyrénées-Orientales, le Rhône, le Var, le Jura, etc., elles ont, de l'avis même des élus, puissamment contribué à faire triompher les candidats républicains. *Jean Caboche* spécialement écrit pour les paysans est considéré comme un petit chef-d'œuvre. Cette brochure eut aussi d'ailleurs les honneurs de la persécution. Interdite pour le colportage, elle fut saisie par l'ordre moral dans la Haute-Marne; les colporteurs furent condamnés à quinze cents francs d'amende, et chacun, à deux mois de prison. Ils en rappelèrent devant la Cour de Dijon; et l'avocat-général saisit cette occasion pour se livrer aux divagations habituelles, inspirées par de ridicules terreurs. Cette brochure répandue à profusion, n'était-ce pas l'indice d'un immense complot de l'*Internationale?* Il fallait arrêter de semblables publications sous peine de voir la société aller aux abîmes. La condamnation fut maintenue; l'élu, M. Danelle-Bernardin, paya l'amende; mais les malheureux colporteurs firent leurs deux mois de prison.

Voilà, au milieu de notre affaissement moral, des œuvres saines, viriles, fortifiantes, aussi attrayantes que moralisatrices. Elles vivront parce qu'elles indiquent et préparent les solutions à venir, qu'il s'agisse de la guerre, du divorce, de la recherche de la paternite, des rapports du travail et du capital, des garanties en faveur des femmes, des conquêtes de la science sur la superstition, de la liberté de conscience sur l'ultramontanisme. Elles vivront aussi; — mais laissons parler le grand dictionnaire de Larousse : — « parce qu'elles sont écrites d'un style « facile, élégant, souvent coloré; parce qu'elle se lisent avec intérêt et sont traversées par un « souffle d'indignation généreuse contre les iniquités sociales; parce que l'auteur y prend « avec chaleur la défense des faibles et des opprimés et y plaide fréquemment, avec une « éloquence communicative, la cause de l'émancipation et de la liberté » (Larousse, tome 8, page 921).

Bien que ses tableaux toujours tracés avec vérité puissent la faire classer parmi les naturalistes, cependant elle ne tombe jamais dans la trivialité qui caractérise trop souvent les écrivains de la nouvelle école.

Son style très correct, est toujours naturel, ample, sans emphase. Il a la forme nette, claire, précise et concise des écrivains du XVIIIe siècle, comme elle en a d'ailleurs la railleuse philosophie et le libre esprit.

Enfin, si elle sait analyser les sentiments du cœur humain avec une finesse toute féminine, elle montre dans les scènes de passion, comme dans la critique religieuse et sociale, une étonnante et saisissante virilité.

En ce moment, madame Gagneur a sur le chantier plusieurs œuvres très importantes, une entre autres sur la question de l'héritage, à laquelle elle travaille depuis longtemps et qui est appelée, croyons nous, eu égard aux questions sociales qui s'imposent en ce moment, à un immense succès.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Imp. N. Blanpain, 7, rue Jeanne. Le Gérant : Georges Bonnot.

5e volume. — N° 224. 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE FRED

BUREAUX : 48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS

FÉLIX RÉGAMEY



FÉLIX RÉGAMEY

Félix Régamey est né à Paris en 1844. Il appartenait à une famille d'artistes.

Sa mère est Lorraine.

Son père, originaire de Genève, s'était fixé en France vers 1830, et y avait conquis une réputation méritée comme lithographe, en montrant tout le parti qu'on pouvait tirer d'un procédé dont il avait été un des premiers à faire l'application : la chromo-lithographie.

Attaché d'abord à l'imprimerie de Besançon où Proudhon remplissait les fonctions de correcteur, il dut à cette rencontre, aux relations d'amitié qui en furent la suite, la possession des principes d'austère morale républicaine qui servirent de guide à toute sa vie et qu'il légua à ses trois fils.

L'aîné, Guillaume, le peintre des *sapeurs des cuirassiers de la garde*, du *drapeau de Magenta*, des *tirailleurs algériens* et de bien d'autres œuvres remarquables popularisées par la gravure, a été prématurément enlevé à l'art. Il est mort en 1875.

Le cadet Frédéric, l'aquafortiste délicat de *Paris à l'eau-forte*, charmante revue artistique aujourd'hui très recherchée des amateurs, l'illustrateur distingué et consciencieux de l'*Histoire du second empire*, de Taxil Delord, et qui s'est déjà révélé au Salon comme paysagiste par des œuvres empreintes d'un sentiment très personnel.

Le goût que Félix Régamey manifesta pour les arts, fut encouragé dès le début par un homme dont la bonté égalait l'esprit ; Philippon, l'*inventeur* de tant d'artistes de mérite, depuis Daumier, qui lui dut le type fameux de Robert Macaire, jusqu'à Gustave Doré qui fut une de ses dernières *créations*.

Quelques croquis humoristiques improvisés par le jeune artiste, avaient suffi pour que le vieux maître s'intéressât à lui. Il le fit entrer au *Journal amusant*. « Marchez, nous tambourinerons votre nom ! » lui disait-il... La mort vint frapper Philippon avant qu'il ait pu accomplir sa promesse.

Marcelin venait de fonder *la Vie parisienne* ; pendant plusieurs années, Régamey compta parmi les collaborateurs assidus de ce journal ; il fournit aussi des dessins à *l'Illustration*, à l'*Eclipse*, en compagnie de son camarade André Gill, au *Paris-Caprice*, de Schnerb, au *Charivari* et à une foule d'autres journaux à images.

Tous ces travaux ne l'empêchaient pas de continuer les études sérieuses dont le chemin lui avait été tracé par M. Lecoq de Boisbaudran, le maître aimé de ses deux frères et de bien d'autres peintres aujourd'hui célébrés par la critique.

A l'École des beaux-arts il obtenait une première médaille d'anatomie, puis était nommé professeur-adjoint à l'École de dessin, aujourd'hui École des arts décoratifs dont il avait été un des plus brillants élèves. En même temps il remplissait les mêmes fonctions à l'École spéciale d'architecture de Trélat.

Quand vint la guerre, il fallut dire adieu aux études et au professorat. Mais le journaliste ne cessa de s'affirmer. Enfermé dans Paris, avec ses parents, Félix Régamey s'était engagé dans un corps de francs-tireurs avec son frère Frédéric. Des avant-postes il envoyait, pris sur le vif, des croquis aux journaux illustrés de Paris, de Londres même, par ballon-

poste. Dès septembre 1870 paraissait sous son nom *le Salut public*, plus tard la *République à outrance* dont la publication s'arrêta quand fut signée la capitulation.

Régamey, la veille de l'entrée des Prussiens, partit pour Londres. Il y retrouva son frère aîné, atteint déjà du mal qui devait l'emporter. Il ne rentra en France qu'après la défaite de la Commune; mais trois mois après il repartait pour l'Angleterre et y restait pendant deux ans spécialement attaché, comme dessinateur, à l'*Illustrated London News*.

A Londres, l'idée lui était venue d'organiser une suite de conférences dans lesquelles il retraçait, par le dessin et par la parole, les incidents les plus saillants du siège dont il avait été le témoin oculaire. Ce projet ne devait se réaliser que plus tard en Amérique.

En 1873 nous retrouvons Régamey à New-York dessinant pour le *Graphic* et le *Harper Weekly*, et préparant sa grande tournée de conférences à travers les États-Unis. Il s'arrêta à Chicago. Là une véritable ovation lui avait été faite et on lui demanda de se charger de la réorganisation des cours de dessin de l'Académie de cette ville qui venait d'être en partie détruite par deux furieux incendies.

De là il vint, en 1875, s'établir à Boston, l'*Athènes de l'Amérique*, il y trouva un repos bien mérité et des jouissances intellectuelles dont il était privé depuis longtemps. L'*Art Club* ouvrit ses portes au jeune conférencier, le poète Longfellow, le peintre W. Hunt furent de ses amis. Il eut son portrait peint par l'artiste et il fit celui du poète. L'Académie des beaux-arts de la capitale du Massachusets a conservé celui-là.

A l'époque de l'exposition de Philadelphie en 1876, M. Emile Guimet, qui avait été chargé par le ministre de l'Instruction publique, d'une mission scientifique ayant pour but d'étudier les religions de l'Extrême-Orient, vint le rejoindre et lui proposa de l'accompagner, afin de recueillir les éléments d'une série de tableaux qui seraient comme le résumé parlant, d'une couleur locale bien sincère, de ses travaux et de ses recherches.

Après avoir visité le Canada et les principales villes de de l'Est et l'Ouest, les deux amis vinrent à San Francisco s'embarquer pour le Japon. Ils arrivèrent à Yokohama au mois d'août. Régamey a conservé de son séjour dans l'empire du Soleil levant une impression profonde dont témoignent les œuvres qui y prirent naissance et des lettres qui ont été publiées en partie.

Du Japon ils s'en allèrent en Chine, puis à Ceylan, passant de là dans l'Inde où ils visitèrent Taticorin, Madras, Madura, Tanjour, Bombay, partout ils firent ample moisson, l'un d'observations, l'autre de croquis. Leur mission terminée, ils songèrent à revenir en Europe en s'arrêtant à Aden, au Caire, à Naples et à Rome.

En route pour Paris, Régamey s'arrêta à Lyon où il fit avec son compagnon de voyage, une conférence sur le Tour du monde, au profit des ouvriers.

Réinstallé à Paris, à la fin de 1877, il s'occupa de l'exécution des divers tableaux qui devaient figurer au Musée Guimet.

Ce musée ouvert depuis quelques années à Lyon, renferme les objets les plus curieux au point de vue du culte : sujets religieux, représentations divines, ustensiles servant aux prêtres, manuscrits sacrés de l'Inde, de la Chine, du Japon, de l'Egypte, de la Grèce et de l'Empire romain. Il ne restait pour donner une idée bien nette du rôle réservé à chacun de ces objets, qu'à représenter à l'aide du pinceau les cérémonies de ces divers cultes.

En moins d'un an, Régamey peignit trente-trois toiles, aux vastes dimensions. Travail titanesque dont on a pu apprécier l'importance au palais du Trocadéro, où il fut exposé dans son ensemble en 1878. Bouddhisme, shintoïsme, brahmanisme, parsisme, taoïsme, confucianisme, aucune des religions de l'Extrême-Orient n'y fut oubliée.

On pourrait croire qu'après un pareil effort le jeune maître se soit accordé quelques

mois de repos. Point. Il passa l'année 1878 et une partie de 1879, à peindre, à illustrer un volume qu'il publiait en collaboration avec M. Guimet chez l'éditeur Charpentier : *Promenades Japonaises* – et qui devait être suivi d'un second en 1880. Cette même année il publiait dans *l'Art* un travail sur la *réorganisation du Salon*, qui obtint l'approbation de quelques bons esprits. Enfin il organisait au Cercle littéraire et artistique une exposition générale des œuvres de son frère Guillaume et faisait paraître un traité d'anatomie du cheval dont ce dernier lui avait laissé les éléments (Germer-Baillière éditeur). Au mois de septembre il quitta de nouveau la France pour se rendre en Amérique, chargé d'une mission spéciale par le gouvernement français. Il avait pour mandat de procéder à une vaste enquête artistique. Il alla partout, visita toutes les villes importantes, prenant des notes le jour, faisant le soir quelque conférence où le public accourait en foule. Il poussa jusqu'à la Louisiane, séjourna quelque temps à la Nouvelle-Orléans et revint en France au mois de mai 1881, rapportant de très importants documents, consignés dans un rapport au gouvernement qu'il fit paraître chez Delagrave sous ce titre : *L'enseignement du dessin aux Etats-Unis.*

Appelé à faire partie de la délégation officielle qui devait représenter la France aux fêtes du centenaire de Yorktown, Régamey fut à son retour nommé par le ministre des Arts membre de la grande *Commission d'enquête sur les ouvriers et les industries d'art.*

Okoma est le titre d'un roman japonais qu'il vient de faire paraître chez l'éditeur Plon. Cet ouvrage, remarquable autant par la valeur du texte que par le charme des dessins, est un spécimen fort curieux d'art et de littérature exotique, fournissant des notions de la plus sérieuse curiosité sur les usages, les mœurs et la philosophie du Japon.

L'année dernière, en même temps qu'il exposait aux Arts décoratifs des aquarelles et des dessins faits d'après nature au Japon et une série de cartons destinés à la décoration de la salle à manger d'un pavillon de chasse, il envoyait au Salon un portrait d'enfant au fusain et deux tableaux reproduisant des scènes américaines, d'un intérêt saisissant.

On peut conclure de ce rapide exposé de faits qu'il est peu d'existences d'artistes qui aient été aussi bien remplies ; membre de la Société historique, de l'Association littéraire internationale, de l'Association syndicale des journalistes républicains, Félix Régamey n'a que 38 ans, c'est un « *touriste acharné*, un *dessinateur réfléchi*, un *rêveur enivré de logique*, ainsi que l'a si justement écrit Ph. Burty. Il a fait le tour du monde, étudiant sur place au triple point de vue du philosophe, du lettré et du peintre, les mœurs des différents peuples au milieu desquels il lui a été donné de vivre. Dans cette course rapide à travers l'ancien et le nouveau monde, obligé de noter au vol les multiples impressions de chaque jour, il a acquis comme dessinateur une précision, une sûreté et une dextérité de main que le conférencier a su d'ailleurs mettre brillamment en relief en maints endroits : au Cercle artistique et littéraire, au Conservatoire des arts et métiers, à l'école Monge et en dernier lieu chez madame Adam. Tout Paris a conservé le souvenir de cette soirée où Régamey fut acclamé.

A la médaille d'or pour les arts et les sciences qui lui avait été décernée par l'Autriche est venue s'ajouter la croix de chevalier de François-Joseph, obtenue à la suite de l'exposition des Beaux-Arts de Vienne (1882).

Il vient d'être nommé officier de l'instruction publique.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Imp. N Blanpain, 7, rue Jeanne. Le Gérant : Georges Bonnor.

5e volume. — N° 225. 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE A. DREUX

BUREAUX : 48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS

TRÉBOIS



TRÉBOIS

Trébois (François-Xavier) est né à Bonnefont (Hautes-Pyrénées), le 25 avril 1835.

Il avait trois ans lorsque son père mourut et sa mère, très pieuse, le destina à la carrière ecclésiastique.

Pour ne pas la contrarier, il fit momentanément le sacrifice de ses aspirations personnelles et il consentit, après de très brillantes études, à entrer au grand séminaire de Tarbes où il passa une année seulement.

L'étude fastidieuse de la théologie lui inspira un dégoût si prononcé qu'il demanda à entrer dans l'enseignement.

Il professa un an à Pons (Charente-Inférieure), puis le Père Lacordaire qui avait apprécié ses mérites, l'appela à Sorèze.

Mais l'autorité diocésaine, émue de ses tendances libérales, refusa l'autorisation et jugea prudent de l'envoyer comme professeur de troisième à Bonnefont, son pays natal.

Il resta cinq ans dans cette localité où l'on n'avait pas perdu le souvenir de ses éclatants succès.

A la mort de sa mère, en 1864, il vint à Paris et ne tarda pas à se lier avec tous les hommes qui, hostiles à l'empire, étaient à cette époque les plus ardents défenseurs de la démocratie, entre autres Eugène Pelletan, Ernest Picard, Jules Favre, Dréo, Floquet, Frédéric Morin, etc.

En 1865, il se fit recevoir à la Loge maçonnique *l'Avenir* dont il a été depuis le Secrétaire et le Vénérable et qui, à ce moment, avait été créée principalement dans le but de faire une guerre acharnée au régime impérial.

De cette Loge faisaient partie nombre d'hommes politiques que nous avons trouvés sur la brèche aux heures du danger et qui défendent encore aujourd'hui dans la presse ou dans le parlement les principes d'économie politique et sociale qui sont la sauvegarde de la République. Nous citerons notamment Eugène Pelletan, Germain Casse, Emile Richard, Maritain, Dimpre, Jaclard, Onimus, etc.

En 1866, cette Loge, sur l'instigation de Trébois, tenta de fonder une société de libres-penseurs, sous le titre *les Solidaires*. Il fut le secrétaire de cette Société et l'un de ses plus ardents propagateurs. De nombreuses adhésions avaient été recueillies, mais la haute direction maçonnique prit bientôt ombrage de ce mouvement et le général Mellinet, grand maître de l'Ordre, qui s'entendait mieux à sabrer les idées qu'à les propager, ferma la Loge *l'Avenir* pendant six mois pour la punir de sa tentative d'émancipation.

A cette occasion, Trébois eut l'honneur d'être grossièrement insulté par le fougueux évêque d'Orléans, M. Dupanloup, qui comptait peut-être obtenir le chapeau de ses rêves en échange du pamphlet qu'il écrivit à ce sujet et qui fit quelque bruit sous le titre *le Péril social*.

Vers cette même époque, M. Eugène Pelletan le présenta à M. Ganesco, directeur du *Nain Jaune*. C'est dans ce courageux journal où Spuller, Ranc et Albert Brun luttaient vaillamment contre l'Empire qu'il fit ses débuts littéraires. En même temps, il envoyait de remarquables articles au journal *la Fraternité*, de Louis Ariste, et à *la Libre-Pensée*, revue anti-cléricale fondée par Louis Asseline, Elisée Reclus, le D[r] Letourneau et autres libres esprits dont le nom seul est tout un drapeau en matière politique et philosophique.

En 1867, 1868 et 1869, il fut l'un des plus intrépides correspondants parisiens de *l'Avenir* d'Auch qui eut Lissagaray pour rédacteur en chef, et de *l'Emancipation* de Toulouse, feuille de combat, dont Armand Duportal était le rédacteur en chef.

Il publia dans ce journal une série de portraits d'hommes politiques du jour.

Nous citerons entre autres celui d'Henri Rochefort paru dans le numéro du 25 avril 1868.

D'ailleurs, nous le voyons toujours dans toutes ses correspondances, dans tous ses articles publiés dans la presse parisienne, affirmer de la façon la plus hardie et la plus absolue sa foi républicaine en face du despotisme debout Une de ses correspondances, à *l'Avenir* d'Auch, dans laquelle il traitait, à la veille du plébiscite, cette comédie impériale comme il convenait à un franc et loyal démocrate d'en parler, valut à ce journal une condamnation à quinze cents francs d'amende.

Il fut en 1868-69 l'un des collaborateurs du journal *la Tribune* qui compta parmi ses principaux rédacteurs Eugène Pelletan, André Lavertujon, Hérold, Glais-Bizoin, Alfred Naquet, Georges Périn, Dréo, Frédéric Morin, le général Cluseret, etc.

Il collabora aussi à *l'Universel* de M. Ducuing, où Alceste, dans une série de lettres restées célèbres, sapa par le ridicule le gouvernement de Bonaparte.

Le Citoyen, dirigé par de Secondigné, et *le Peuple souverain*, de Pascal Duprat, le comptèrent également au nombre de leurs rédacteurs.

Pendant la guerre, aussitôt que Paris songea à armer la garde nationale, il se fit inscrire un des premiers à la mairie du VIe arrondissement pour faire partie des bataillons de marche, mais à son grand désespoir une maladie occasionnée par une chute grave, l'empêcha de marcher à l'ennemi.

Le 25 janvier, c'est-à-dire après la signature de l'armistice, il quittait la capitale, où il ne devait rentrer qu'après la Semaine sanglante.

En 1871, à peine rétabli, il entraîne la Loge *l'Avenir* dans le mouvement des écoles *laïques*. Ce républicain convaincu sentait que le seul moyen d'assurer l'avenir de la République était de répandre l'instruction dans les masses.

Pendant un an, il consacra tout son temps, toute son énergie, à soutenir le mouvement qu'il avait provoqué et à recueillir des souscriptions pour cette œuvre émancipatrice. Sur son initiative, la presse républicaine fit autour de cette question une agitation qui ne devait pas rester stérile. En effet, malgré les efforts de la réaction, Trébois réussit à constituer une société pour l'enseignement laïque dont les statuts furent définitivement arrêtés et approuvés en séance le 2 février 1872. En reconnaissance de son initiative, de son activité et de ses services, il fut nommé Président du Conseil d'administration de cette société et ces fonctions lui ont été renouvelées pendant trois années consécutives. Quatre écoles laïques furent créées sous le patronage de cette société. Nous citerons notamment l'école de filles de la rue Jean-Lantier. Depuis 1872, il est membre de la Ligue de l'Enseignement. Dans le cours de la même année, il fit une propagande active dans toutes les Loges de Paris et de la banlieue pour les amener à faire dans chaque tenue, une quête dont le produit serait exclusivement destiné aux écoles laïques.

Au mois de mai 1873, M. Thiers, trop autoritaire pour être toujours bien inspiré, s'avisa de faire de la candidature officielle en plein Paris en présentant aux suffrages des électeurs de la Seine, M. Charles de Rémusat, « son » ministre des affaires étrangères. Trébois prit l'initiative d'organiser, dans le XVIIe arrondissement, un comité radical pour soutenir la candidature du citoyen Barodet, ancien maire de Lyon. En agissant ainsi, il protestait d'abord contre la candidature officielle et ensuite contre le vote de l'Assemblée de Versailles qui, dans sa rage de réaction à outrance, avait enlevé à la seconde ville de la République sa mairie centrale. Le citoyen Barodet obtint sur son concurrent une majorité écrasante dans le XVIIe arrondissement.

En 1876, il présida le comité républicain radical qui appuya dans les réunions publiques la candidature du citoyen de Hérédia. Au deuxième tour de scrutin, le comité se rallia à la candidature du citoyen Chabert, candidat ouvrier. Grâce à cet appoint très important, M. Pascal Duprat ne fut élu qu'à une infime majorité.

La même année, Trébois fonda le journal *la Tribune*, organe républicain des questions démocratiques et sociales. *La Tribune* fut surtout le journal des travailleurs dispersés par la répression impitoyable de l'assemblée qui prolongeait les malheurs dont elle était issue.

La Tribune réserva toujours une part très large aux idées tendant à l'émancipation du prolétariat, sous cette rubrique qu'on rencontre dans tous ses numéros : *la Question sociale*, traitée par un comité composé exclusivement d'ouvriers. Nous citerons notamment les citoyens Vernet, Chabert, Bazin, Guérin, etc., qui traitèrent cette question sous la direction du citoyen Pauliat, chargé de centraliser toutes les communications des chambres syndicales.

La Tribune parut le 1er juin 1876 et, grâce à son initiative et à sa persévérance, le premier congrès ouvrier avait lieu le 2 octobre suivant. Ce congrès constituait les premières assises du travail en France et c'est là où le prolétariat affirma, pour la première fois et au grand jour, ses trop légitimes revendications. Toute la presse s'y fit représenter.

Pour couvrir les frais du Congrès, *la Tribune* ouvrit une souscription et, pour donner l'exemple, le citoyen Trébois s'inscrivit pour une somme de mille francs et la rédaction,

pour cinq cents francs. La souscription produisit neuf mille deux cent cinquante-deux francs dix centimes.

Dès le 14 juin, c'est-à-dire à son treizième numéro, *la Tribune* réclamait l'amnistie. Elle fut, comme Trébois son directeur, le champion ardent et convaincu de toutes les causes justes, dédaignant les personnalités qui irritent et ne s'attachant qu'au triomphe des idées utiles. Mais on ne se fait pas impunément, à notre époque d'hermaphrodisme politique, le défenseur inflexible des principes, des droits de la raison et de la justice. En moins de dix mois, *la Tribune* paya plus de trente mille francs d'amende. Ecrasée sous le poids des condamnations réclamées par l'*ordre moral* à notre magistrature dont les tendances réactionnaires, surtout, sont inamovibles, elle fut obligée de disparaître au détriment des intérêts populaires auxquels elle demeura toujours scrupuleusement attachée.

Mais la direction de *la Tribune* n'absorba pas toute l'activité du citoyen Trébois.

Constamment préoccupé de tout ce qui peut favoriser le développement de l'instruction et de l'initiative individuelle, il provoque la création d'une bibliothèque populaire dans le XVII[e] arrondissement. Il est nommé président du conseil d'administration dont fait partie le citoyen Lockroy. Les citoyens de Hérédia, Laisant, Ernest Lefèvre et le D[r] Level composent la commission de contrôle. Il devient également membre fondateur de la Caisse des écoles du XVII[e] arrondissement, de la société coopérative *la Ménagère* et de la société de secours mutuels des Ternes.

En 1878, Trébois se retire à Levallois-Perret, avec la résolution d'y vivre tranquille, loin des tracas de la vie politique, mais le repos n'était pas fait pour cette nature d'élite.

Au mois de mars 1880, aux élections complémentaires du Conseil municipal qui eurent lieu à la suite de la mort du regretté Collange, maire, ses amis font de nouveau appel à ses sentiments démocratiques. Cédant à leurs vives instances, il se laissa porter sur la liste radicale et il fut élu avec une forte majorité. Le 24 mars, le conseil municipal le choisit comme maire.

Son premier soin, en arrivant à la mairie, fut de faire respecter la liberté de conscience dans l'école en en faisant enlever tous les emblèmes religieux et en enjoignant aux instituteurs de respecter scrupuleusement la volonté des parents, pour tout ce qui concerne l'instruction religieuse. Aux élections générales du 9 janvier 1881, ses concitoyens le réélurent à une majorité imposante. Réélu maire le 22 janvier 1881, le conseil municipal lui confia le mandat de délégué sénatorial le 27 novembre suivant. Fidèle à ses principes, Trébois apporte dans ses fonctions de maire la plus grande activité. Il tient à se rendre compte par lui-même des besoins de la population et c'est le premier maire qui, à Levallois-Perret, s'est astreint à consacrer deux heures, tous les jours et même les dimanches, pour recevoir le public et donner satisfaction aux demandes justifiées qui lui sont présentées.

Tout en réalisant des améliorations matérielles, il s'occupe activement de la question qui lui tient le plus au cœur : l'instruction. Il visite au moins une fois par mois les écoles.

Délégué cantonal, il a présenté plusieurs vœux qui ont été adoptés par ses collègues.

Après avoir organisé la Caisse des écoles, il créa la bibliothèque communale qui possède plus de 2000 volumes. Il fonde en même temps le *fourneau économique* et institue *l'épargne scolaire*, qui fonctionne depuis une année avec le plus grand succès. Avant la fin de son mandat, il aura doté Levallois-Perret de deux groupes scolaires et de nombreux travaux d'utilité publique seront dus à son initiative.

Le citoyen Trébois ne cesse pas pour cela de prendre part à la lutte politique. Elu Vénérable de la Loge *les Travailleurs* pendant quatre années consécutives, il a fondé à Levallois-Perret un groupe de Libre-Pensée dont il est président, il est en outre un des fondateurs de la Ligue nationale pour la séparation des Eglises et de l'Etat.

Il va sans dire qu'ayant beaucoup fait pour la République, qu'ayant travaillé avec ardeur dans l'intérêt général, il est l'objet d'attaques de la part de ceux qui l'ayant précédé à la mairie, ne voient pas sans dépit réaliser des réformes dont ils n'avaient même pas eu l'idée.

Le citoyen Trébois n'a nul souci de la mauvaise humeur de ses adversaires ; il suit imperturbablement la route qu'il s'était tracée en acceptant les fonctions qui lui ont été confiées par ses concitoyens et il justifie entièrement par ses actes cette devise qu'il a adoptée :

Fais ce que dois, advienne que pourra !

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Imp. N. Blanpain, rue Jeanne, 7.

Le Gérant : Georges Bonnot.

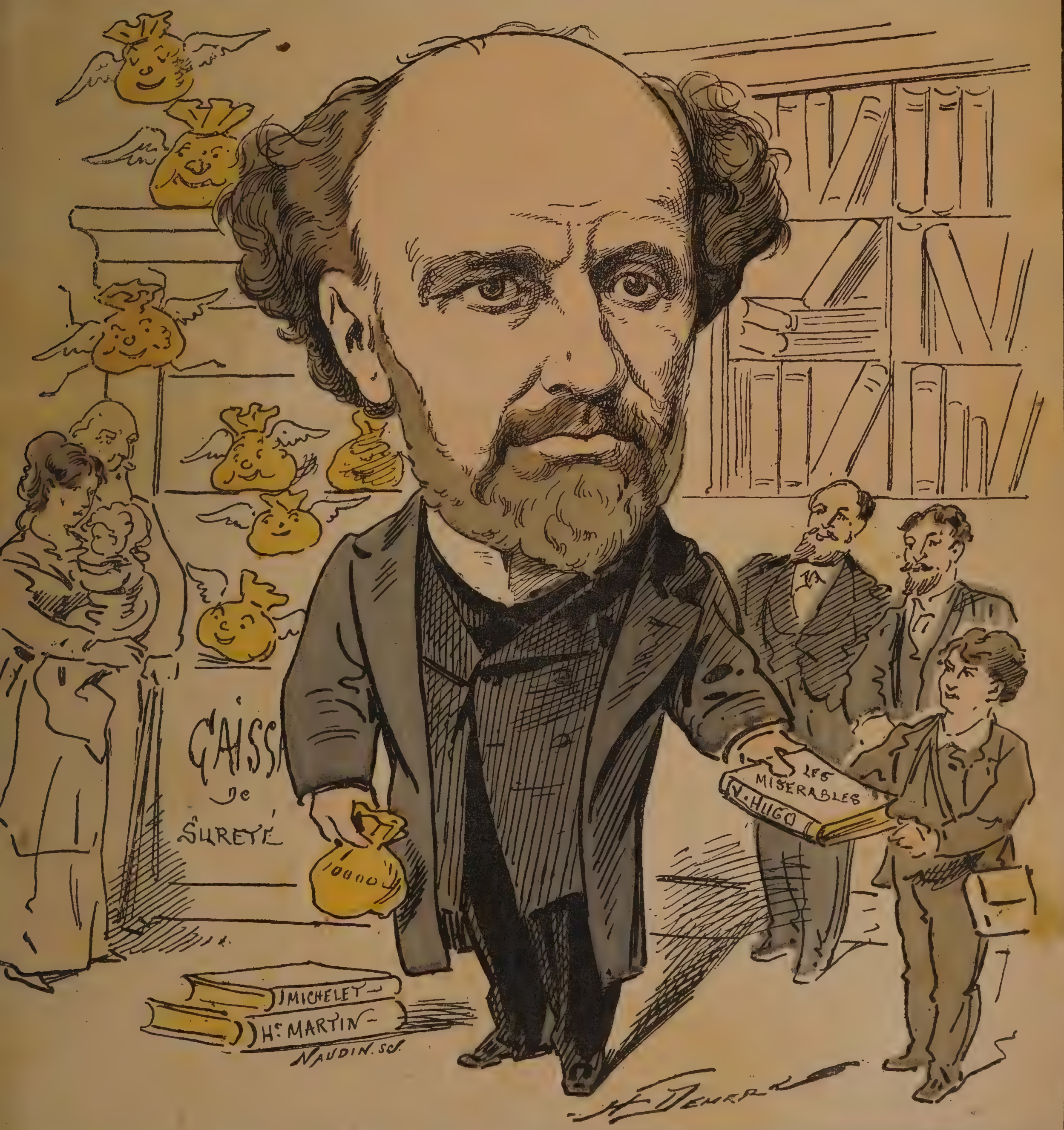
5e volume. — N° 226. 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSINS DE DEMARE

BUREAUX : 48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS

MANCEL



MANCEL

L'homme modeste entre tous dont nous traçons aujourd'hui la vie toute consacrée au bien, est né à Paris le 15 juillet 1831.

Fils de parents honorables qui surent s'enrichir dans l'industrie, il fut élevé modestement, bourgeoisement pour employer une expression devenue à la mode.

Le jeune Mancel fit ses études au collège Henri IV où il se fit remarquer, non par ces tours de force littéraires ou scientifiques qui sont particuliers à certains phénomènes, lesquels deviennent généralement les fruits secs de leur génération, mais par son caractère réfléchi et sa passion pour les études historiques.

Passion qui n'a fait que se développer avec l'âge et qui lui a certainement donné des jouissances supérieures. A l'encontre de ceux qui torturent les textes pour en tirer les déductions les plus fantaisistes le citoyen Mancel n'a qu'un désir : découvrir la vérité; et toutes les fois qu'il peut redresser une de ces erreurs qui ont pris force de lois, on peut dire qu'il ressent un bonheur complet.

Il est né avec l'instinct des sentiments républicains et ces sentiments se sont développés d'une façon continue, sans que rien dans son entourage eût pu contribuer à favoriser cette progression.

Il est un de ces républicains rares à notre époque de démocrates en *toc*, qui croient que les principes doivent passer avant les individus. Admirateur ardent des hommes qui firent la Révolution de 89, il retrouve difficilement dans les ambitieux modernes qui s'agitent sur notre scène politique les successeurs de ces géants qu'il admire.

Il n'a que dégoût (combien d'autres partagent ce sentiment !) pour ces intrigues qui empêchent tout progrès pour le plus grand profit d'intérêts personnels mal déguisés.

En 1860, il publia un premier journal *La littérature et les arts*, puis huit ans plus tard il fit paraître le *Journal d'histoire et philosophie*.

En 1869 sous le titre : *Mélanges d'histoire contemporaine* il publia un intéressant ouvrage comprenant : *Les principes de 1789*; *les Droits de l'homme d'après les législateurs français*; *le pacte social en France de 1789 à 1868*.

C'est à la même époque qu'il écrivit : *La bibliothèque des électeurs*, brochure remplie d'aperçus non-seulement justes quant à l'application, mais aussi de la portée morale la plus haute.

Le cahier des électeurs de la 3e circonscription. Une constituante, et le journal l'*Encyclopédie morale* parurent dans le cours de la même année.

Dans l'intervalle de ces publications il se présenta comme candidat dans la sixième circonscription de la Seine aux élections législatives des 23 et 24 mai.

« Messieurs, — j'aimerais mieux dire citoyens, mais, dans les choses secondaires, il faut être de son temps ; — c'est ce que je fais. »

Ainsi commençait sa profession de foi. Ce début indique suffisamment quel était l'esprit de ce programme. Adversaire déclaré du régime impérial, le citoyen Mancel n'avait qu'un but en entreprenant cette campagne électorale, faire échec à un gouvernement qu'il méprisait. Toute pensée d'ambition personnelle était étrangère à cette détermination.

En 1870, il publia *La Revendication*, journal des amis de la constitution de 1793 et les *Principes de droit politique*, brochure.

Il fut de ceux qui acclamèrent la République dès son début, attendant d'elle l'affranchissement de la patrie dont le sort venait d'être compromis d'une façon si ignoble par l'homme du coup d'Etat, le héros de Sedan, et le relèvement moral des caractères que vingt ans de crimes et de bassesses avait atrophiés.

« Il faut, disait-il à cette époque, la République vertueuse, qui est la plus haute expression du progrès et de la justice et le moyen d'éteindre la misère, puisqu'elle met fin à la démoralisation générale, qui en est presque toujours l'origine. » Douze ans se sont passés, et la République vertueuse est encore à naître !

Il fit paraître deux brochures : *Appel au peuple français*, mémoire sur la nécessité et l'obligation de mettre en vigueur la constitution de 1793, et *la République puritaine*.

Apôtre de l'instruction laïque et obligatoire depuis des années, il répand à profusion dans les campagnes les livres républicains ; l'extrait suivant que nous détachons de la *Nièvre républicaine* du 15 février 1883, est plus éloquent que tout ce que nous pourrions dire à ce sujet :

Préporché, le 11 février 1883.

Monsieur le rédacteur,

Au mois de septembre dernier, vous avez bien voulu publier, dans votre estimable journal, les dons de livres faits par l'honorable M. Mancel aux enfants des écoles de Préporché, Saint-Honoré, Sémelay et Sanglier ; je viens vous prier de vouloir bien porter à la connaissance de vos lecteurs le complément de cette œuvre, restée inachevée pour la cause ci-après :

La santé de ce généreux ami de l'instruction populaire ne lui ayant pas permis de séjourner assez longtemps à Saint-Honoré, à cause de la température basse de 1882, il dut regagner Nice au plus vite, laissant, à son grand regret, sa distribution à peine moitié faite, quoiqu'il en eût donné beaucoup. Mais M. Mancel croyait n'avoir rien fait, parce que tous les enfants n'avaient pas été récompensés. Aussi, dès qu'il se sentit la force d'achever son entreprise, il s'est hâté d'envoyer les livres promis (mais non dus).

Ce complément se compose seulement de 2583 volumes, dont 677 pour les enfants de Préporché. Les autres écoles récompensées sont celles de Saint-Honoré, Sémelay, Sanglier, Villapourçon, Vandenesse, Montaron et Luzy.

Si l'on ajoute à ce chiffre plus de 5000 volumes donnés les années précédentes, tant dans les écoles que dans les familles, sans compter les billets de cent francs donnés avec les bons points, pour création de caisses des écoles, les 10.000 cahiers-modèles, les globes terrestres, les boîtes de corps géométriques, et les bustes de la République donnés aux quatre premières écoles désignées ci-dessus, on verra que les palmes académiques qui lui ont été décernées l'année dernière, lui étaient réellement dues.

Non-seulement instruit, mais encore savant, esprit politique avancé et profond, modeste autant qu'utile, telles sont en résumé les qualités que nous avons été forcé de reconnaître

au citoyen Mancel. A ce tableau si séduisant il faut une ombre ; un homme n'est jamais parfait, et celui-là moins encore qu'un autre.

Quelles que puissent être les précautions prises, il est une bizarrerie de son caractère dont tous ceux qui l'approchent doivent souffrir. Toutes les ruses peuvent être mises en jeu sans parvenir à déjouer cette obstination qui est devenue chez lui une monomanie. Des gens qui ne le connaissent pas, sur lesquels il n'a que des renseignements souvent incomplets, sont quelquefois les premiers à éprouver les atteintes de cette persécution... C'est un service que nous rendons à tous ceux qui sont susceptibles de l'approcher en leur disant : Défiez-vous de sa bonté.....

En effet, ne trouvez-vous pas fatigante cette sollicitude infatigable pour toutes les infortunes? Dites-nous si, à notre époque toute consacrée au naturalisme le plus radical, un caractère de cette trempe n'est pas une gêne pour les égoïsmes qui tiennent le haut du pavé?

On ne saurait trop, en vérité, dire son fait à un homme qui se croit le droit de faire plus de bien à lui seul que mille de ses contemporains. Une société qui a conscience de sa dignité ne peut recevoir indéfiniment un semblable soufflet... Citoyen Mancel... songez aux... riches... veuillez cadenasser votre cœur... on vous pardonnera les mauvais exemples passés...

Arrêtons ce persiflage qu'il ne nous pardonnerait pas. En effet, son cœur qui souffre de toutes les souffrances d'autrui, ne peut comprendre l'indifférence devant les misères sociales dont notre société est rongée. Donner lui semble être le privilège le plus doux de ceux qui possèdent; et le regret qu'il éprouve de ne pouvoir soulager tous ceux qui végètent n'a d'égal que le mépris qu'il ressent pour ceux qui, riches comme lui, restent indifférents aux cris de détresse des déshérités.

C'est un prodigue de bonnes œuvres qui déteste recevoir le prix de ses bienfaits ; il ne tolère la reconnaissance qu'à une grande distance et le plus mauvais tour que puisse lui jouer un de ceux qu'il a obligés, c'est de vouloir exprimer sa gratitude.

Sa bienfaisance découle d'une pensée morale plus haute que la simple satisfaction d'avoir soulagé une misère. Il prétend que le possesseur d'une grande fortune, n'en est le détenteur qu'à condition de chercher à diminuer les inégalités sociales matérielles ; ce capital qui n'a pu s'accumuler que par le travail de milliers de bras et d'intelligences doit de nouveau et à titre de réciprocité être mis au service des bras et des intelligences qui y font appel.

Cette doctrine dont il est un des rares adeptes a besoin de faire son chemin ; à ce titre seul, n'eût-il pas dans son passé si bien rempli, d'autres recommandations, il devait figurer dans notre galerie des hommes du jour.

Nous avions le devoir de chercher parmi nous celui que nous pouvons indiquer comme étant le meilleur, soyons modestes, ne le dépassons pas, imitons-le, ce sera suffisant.

L'année dernière, le citoyen Mancel a reçu les palmes académiques. C'est une première satisfaction donnée à l'opinion publique. Lorsqu'il le voudra, les électeurs sauront lui en donner une encore plus touchante, à laquelle lui, l'homme du devoir, ne pourra se soustraire.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typ. N. BLANPAIN, 7, rue Jeanne. Le Gerant : Georges BONNOT.

N° 287. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE BRIDET

BUREAUX : LIBRAIRIE VANIER, 19, QUAI SAINT-MICHEL, PARIS

MICHEL-EUGÈNE CHEVREUL



MICHEL-EUGÈNE CHEVREUL

Le savant chimiste, LE GRAND FRANÇAIS qui porte ce nom, est né à Angers, le 31 août 1786, il entrera dans quelques jours dans sa *centième année!* Ce patriarche de la science, tout en ayant été un des hommes les plus utiles à l'humanité, est resté, malgré ses nombreux titres de gloire, un homme simple, de goûts modestes, un homme d'étude et de travail appelé justement *le doyen des étudiants.*

M. Chevreul est fils d'un médecin distingué d'Angers. Il fit ses études à l'Ecole centrale de sa ville natale. Il vint à Paris à l'âge de seize ans pour suivre le cours particulier de Vauquelin dans sa fabrique de produits chimiques ; l'année suivante il le prépara avec Robiquet. Il succéda à Laugier comme auxiliaire pour faire les analyses chimiques au Muséum d'Histoire naturelle en 1810. Vers cette époque, il fut nommé professeur agrégé pour les sciences physiques au lycée Charlemagne, puis directeur des teintures et professeur de chimie spéciale à la manufacture des Gobelins, en 1824, place qui convenait à ses goûts de recherches analytiques ; membre de l'Académie des sciences, section de chimie, en 1826, et, en 1830, professeur de chimie appliquée au Muséum, en remplacement de Vauquelin, son ancien maître, chaire qu'il occupe encore aujourd'hui.

Nommé directeur du Muséum, pour la période quinquennale réglementaire en janvier 1864, il a été maintenu dans ces fonctions en janvier 1869 et en janvier 1874 ; mais il s'en est démis au mois de novembre de cette dernière année, avec un assez grand éclat, — qui n'était pas de son fait, il faut le reconnaître. — La raison de cette démission était due au despotisme du gouvernement d'alors, qui ne tenait aucun compte des propositions du directeur du Muséum, soit à des récompenses, soit à des chaires devenues vacantes.

Officier de l'Université depuis 1813, M. Chevreul est président de la Société nationale d'Agriculture, membre de la Société royale de Londres et d'un grand nombre de Sociétés savantes.

Les collègues de M. Chevreul, à l'Académie des sciences, voulant lui témoigner leur respect et leurs sympathies, à l'occasion de son cinquantième anniversaire, comme membre de l'Institut, firent frapper une médaille commémorative qu'ils lui offrirent avec leurs félicitations et leurs vœux.

M. Chevreul fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1824 ; officier avant 1830 ; commandeur le 24 septembre 1840 ; grand-officier le 12 août 1865 ; grand'croix le 5 janvier 1875. Il a reçu aussi le grand collier de l'ordre du Brésil (ordre très apprécié des savants) et il est décoré d'un grand nombre des ordres de l'Europe.

Une rue de Paris porte son nom, elle est située dans le douzième arrondissement.

Parmi les ouvrages nombreux de M. Chevreul, nous citerons : *Recherches chimiques sur les corps gras d'origine animale* (1823), ouvrage dont l'industrie tira de si beaux résultats que la Société d'encouragement pour l'industrie nationale décernait à son auteur, en 1852, un prix de 12,000 francs ; *Considérations générales sur l'analyse organique et sur ses applications* (1824) ; *Leçons de chimie appliquée à la teinture* (1828-31) ; *De la loi du contraste simultané des couleurs et de l'assortiment des objets colorés, considérés d'après cette loi dans ses rapports avec la peinture* (1830, avec atlas) ; *Théorie des effets optiques que présentent les étoffes de soie* (1848) ; *De la baguette divinatoire, du pendule et des tables tournantes* (1854) ; *Lettres adressées à M. Villemain sur la méthode en général* (1855) ; *Des couleurs et de leurs applications aux arts industriels, à l'aide des cercles chromatiques* (1864, avec planches) ; *Considérations sur l'histoire de la partie de la médecine qui concerne la prescription des remèdes* (1865) ; *Histoire des connaissances chimiques* (1866 et suiv., 4 vol.), etc., etc.

Il faut joindre à ces travaux de premier ordre des *Leçons de chimie appliquées à la teinture, professées aux Gobelins.* M. Chevreul a en outre collaboré au *Dictionnaire des Sciences naturelles*, au *Journal des Savants* et à diverses autres publications scientifiques, périodiques ou non, sans oublier les *Comptes-Rendus de l'Académie des Sciences.* — Il a été membre, jusqu'à ces derniers temps, des jurys internationaux des Expositions de Paris et de Londres.

C'est lui qui a trouvé la stéarine, dont on a fait la bougie. C'est à lui que nous devons de ne plus nous éclairer avec ces ignobles chandelles qui sont aussi nauséabondes que malpropres.

Ses recherches ingénieuses sur les corps gras l'amenèrent à découvrir entre autres choses la connaissance de la composition du savon, produit en usage depuis des siècles et dont on ignorait la nature et le mode de formation. M. Chevreul montra que le savon ordinaire, fabriqué au moyen de l'huile d'olive et de la soude, est un mélange d'oléate et de stéarate de soude.

« Dans un autre ordre de phénomènes, deux découvertes importantes sont dues à M. Chevreul : celle de *la loi du contraste simultané des couleurs* et celle du *cercle chromatique*, au moyen duquel on peut définir, nommer par un chiffre et produire à volonté toute couleur que l'œil est capable de distinguer. Les applications que M. Chevreul en a faites à la teinture, à la confection des tapisseries des Gobelins, sont des preuves de la valeur de ses découvertes. Comme conséquence, il donna sa *théorie des effets optiques que présentent les étoffes de soie*. Ses observations judicieuses sur la vision distincte, sur les effets du rapprochement des couleurs dans les tableaux, la décoration des intérieurs d'église, des théâtres, la disposition des fleurs et des plantes dans les jardins, sur le costume dans ses rapports avec la carnation de l'homme ou de la femme, etc., peuvent être consultées avec fruit par les artistes et les gens de goût. »

Tous ces travaux l'ont donc placé au premier rang des grands chimistes contemporains et il est bon de rappeler ici les paroles que lui adressa le chimiste Dumas en lui décernant le grand prix de la Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale : « Ce prix consacre l'opinion de l'Europe sur des travaux servant de modèle à tous les chimistes. C'est par centaines de millions qu'il faudrait compter les produits que l'on doit à vos découvertes ! »

« Aujourd'hui encore, dans votre centième année, dit M. Delcambre, président de l'Association générale des étudiants, dans une allocution qu'il fit au doyen au nom des étudiants de Paris, « vous enseignez avec toute la lucidité et le talent d'exposition d'autrefois.

« Si vous aimez la science, nous savons aussi combien ardemment vous aimez la patrie. Nous n'en citerons qu'un exemple : nous connaissons la protestation qu'à l'époque du siège de Paris vous avez faite au nom de la civilisation, alors que le Muséum, paisible sanctuaire de la science et précieux dépôt de toutes les richesses naturelles du globe, servait particulièrement de point de mire aux obus prussiens.

« Cher maître, en vous inscrivant à la tête des membres d'honneur de notre Association, nous avons voulu rendre hommage au professeur si bienveillant, à l'auteur si glorieux de tant d'admirables découvertes, nous avons voulu le proposer à tous comme un exemple et comme un guide : oui, nous nous efforcerons de vous imiter, heureux si nous pouvons vous ressembler aussi par cette longue et illustre vieillesse qui est la vôtre, vieillesse pleine de travail, de santé et, je puis le dire, pleine de jeunesse ! »

A l'occasion du quatre-vingt-dix-neuvième anniversaire de sa naissance, le président de l'Académie des sciences se leva et adressa à M. Chevreul les félicitations et les souhaits de l'Académie. Il se leva, fort ému, et répondit :

« Je vous remercie, mes chers confrères, des sentiments affectueux dont notre président vient de se faire l'interprète à mon égard. Dans cette circonstance, ce qui me touche surtout, c'est que je puis vous confier le secret de ma longévité : *elle est due à la modération de mes goûts* ».

On lisait dernièrement dans les journaux l'entrefilet suivant :

Toujours joyeux, les vieux étudiants : M. Chevreul *a fait la noce* lundi dernier chez Brébant ; il présidait le dîner provincial « le Vin d'Anjou ». Quarante-quatre convives. Au dessert, M. Chevreul a vaillamment toasté en souhaitant au « Vin d'Anjou » une existence aussi longue que la sienne. Notez que M. Chevreul ne boit que de l'eau.

Un mot recueilli dans la presse à propos du grand âge de l'illustre savant :

La manie d'un certain personnage est de connaître tout le monde. Qu'on lui cite tel ou tel nom, il n'est jamais pris au dépourvu. Hier, on parlait devant lui de M. Chevreul, à l'occasion de la récente manifestation faite à ce savant.

— Est-ce que vous le connaissez ? lui demande quelqu'un.

— M. Chevreul, non, répond-il tranquillement, mais *j'ai beaucoup connu son père !*

La jeunesse des écoles s'apprête à fêter, le 5 août prochain, le centième anniversaire du savant qui s'est intitulé lui-même le doyen des étudiants. On rencontre souvent M. Chevreul aux réceptions ministérielles. Qui croirait jamais qu'on se trouve en présence d'un quasi-centenaire ? Il va, il vient, il cause, il est souriant, il est presque sémillant. Son teint rose, ses beaux cheveux blancs, la coquetterie avec laquelle il porte son grand-cordon de la Légion d'honneur, font plaisir à voir. Quand on pense qu'il fait partie de l'administration du Muséum depuis 1810 ! Mon Dieu, oui ! En 1810, il avait déjà vingt-cinq ans, quand Victor Hugo n'en avait que huit ! Il vous parle de 1810 comme nous parlerions de 1860. « Je me rappelle... un soir... c'était en 1808... » et les histoires continuent avec une netteté admirable.

On rêvait de célébrer son centenaire par une fête tout à fait solennelle, où tous les savants de l'Europe seraient conviés. Mais rien ne presse et la manifestation en question est remise à l'an prochain.

M. Chevreul ne serait pas un savant s'il n'avait pas son petit travers qui est de vouloir toujours passer pour un jeune homme, pour un étudiant. Si vous avez le bonheur de le

rencontrer dans ses promenades au Jardin des Plantes, vous le voyez portant allègrement sur un corps toujours robuste sa tête couverte de neige, appuyé sur une canne pour aider quelque peu les jambes ; mais aussitôt qu'il s'aperçoit qu'on le regarde et s'il se doute que vous le connaissez, il se redresse aussitôt, fait le moulinet avec sa canne, qui n'est plus qu'une badine, et la met dans sa poche la pointe en l'air, absolument comme le ferait un officier de cavalerie avec sa cravache.

Cette anecdote est, je crois, neuve, car je la tiens d'un de ses voisins de la rue Cuvier, c'est en effet dans cette rue calme que le vénérable savant habite une petite maison cachée par la verdure entre les arbres, le ciel, les fleurs et les jeux des enfants, c'est là qu'il aime à se reposer des problèmes longtemps médités et des solutions patiemment poursuivies.

J'emprunte les très curieux détails qui vont suivre, sur la vie de notre savant professeur Chevreul à la très intéressante étude parue en septembre 1874 dans *l'Illustration :*

« Vous le reconnaîtrez à sa longue redingote noire, à ses cheveux très blancs, très indisciplinés aussi dans le cadre qu'ils forment à son visage puissant et bon. Ils s'assouplissent seulement pour retomber en larges boucles sur des épaules que les ans n'ont point réussi à courber. Le voilà près d'entrer dans sa centième année et aucune des fatigues ordinaires de la vieillesse ne semble devoir l'atteindre. Il est de la race des chênes. Il vit là, le dimanche seulement, à deux pas du Muséum où il a si longtemps et si brillamment enseigné. Le reste de la semaine, il va, vient, court, travaille, étudie la composition des poussières à son laboratoire, assiste aux séances de l'Académie des sciences, préside aux discussions de la Société nationale d'agriculture, dirige les travaux du Comité consultatif des arts et manufactures, commente Newton et Leibnitz, discute les travaux de ses confrères, se querelle avec son ami M. Faye à propos de ses « *pirouettes* », d'ingénieux objets dont je reparlerai et dont il se sert pour démontrer expérimentalement l'existence des couleurs complémentaires, bref, dépense sa vie, ses forces sans compter, pour la science qu'il aime passionnément. »

J'ajoute, et pour l'humanité. Cet homme, en effet, qu'une seule de ses découvertes eût pu enrichir, qui n'avait qu'à tendre la main pour ramasser des millions, s'est contenté de poursuivre ses recherches et d'en publier les résultats.

« Sa chaire, son laboratoire, son cabinet de travail, quelques lectures dans les bibliothèques, ses entretiens avec tous les hommes illustres du siècle et voilà sa vie remplie. Point de luxe, point d'éclat, nul amour de l'argent. Rien qu'une ardente passion pour le travail. Il ne quitte que rarement son laboratoire de la manufacture des Gobelins. Rentré dans son appartement voisin du Muséum, il se remet à la besogne au milieu des brochures, des notices dont sa chambre est remplie, une chambre modeste, quasi austère avec ses meubles empire, sa vieille armoire d'acajou, sa petite commode à colonnettes, ces riens au milieu desquels la vie de M. Chevreul s'est écoulée et qui racontent sa vie si remplie et si simple. Aux murs quelques portraits d'amis, une Vierge peinte par une parente, de rieuses silhouettes d'enfants, tous objets marqués d'un souvenir et qui n'ont de valeur que par ceux qu'ils éveillent dans la mémoire du vieillard qu'ils entourent.

La modération des goûts de M. Chevreul s'étend ailleurs encore. Il est des hommes dédaigneux du clinquant et qui ne se consoleraient pas d'un maigre déjeuner. Tel n'est pas le cas de M. Chevreul. Sa sobriété est excessive ; il ne boit pas de vin et n'en a jamais bu. S'il en connaît la saveur, c'est parce que ses études et ses expériences l'y ont forcé. A table, il ne boit que de l'eau pure, il déjeune et dîne à l'eau claire. Pour aliments solides, un peu de viande, des œufs, des légumes, jamais de poisson.

Il s'était proposé d'étudier le mal de mer, un phénomène intimement lié aux lois de la vision et de l'équilibre. Il voulut en observer les effets sur lui-même pendant une traversée de France en Angleterre, mais il n'en ressentit point les atteintes. En ce moment, sans interrompre ses travaux ordinaires à la manufacture des Gobelins, il observe au microscope les transformations des poussières recueillies au plumeau sur les objets. Il s'en occupe depuis six mois, prend des notes et prépare de nouvelles publications. La mémoire n'a nullement faibli chez M. Chevreul, et si, en lui parlant de Buffon, par exemple, vous vous trompiez simplement de date à propos d'une édition de l'un de ses ouvrages, il vous rappellerait fort bien la date réelle.

Cette incertitude philosophique dans laquelle il a toujours vécu l'a éloigné de tous les systèmes. Il est resté un indiscipliné, convaincu que la nature contient plus de choses que les meilleures philosophies n'en peuvent concevoir. Enfin, vous demanderez-vous, quelle foi confesse-t-il ; est-il matérialiste ou spiritualiste, déiste ou athée ? Si vous insistiez pour connaître le fond de sa pensée, vous verriez le grand vieillard se lever, porter ses mains à son front comme pour démêler la vérité dans le faisceau compact de ses connaissances, puis vous tendre les mains, vous sourire et vous répéter le mot de Montaigne :

— Que sais-je ?

PIERRE et PAUL.

Imp. N. Blanpain, 7, rue Jeanne. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

5 volume. — N° 228. 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSINS DE DEMARE

BUREAUX : 48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS

GABRIEL COMPAYRÉ



GABRIEL COMPAYRÉ

« *Qui a l'école, tient la victoire* », dit un proverbe allemand, sur lequel nous ne saurions trop réfléchir. Multiplier les écoles, c'est en effet multiplier le nombre des hommes honnêtes et des bons citoyens, sérieusement instruits de leurs devoirs comme de leurs droits; c'est par conséquent augmenter les forces actives du pays et assurer son avenir dans les plus favorables conditions. M. Compayré figure au premier rang parmi les hommes qui consacrent actuellement en France leur intelligence et leur dévouement à la grande cause de l'instruction.

M. Compayré est né à Albi, le 2 janvier 1843. Son père, employé à la préfecture du Tarn, esprit solide et caractère droit, auteur d'un excellent livre intitulé « *Études historiques sur l'Albigeois* », lui donna cette première éducation qui laisse au cœur de l'homme une empreinte ineffaçable.

Placé ensuite au collège de Castres, puis au lycée de Toulouse, enfin au lycée Louis-le-Grand à Paris (1858-1862), il remporta des succès dont les hommes de sa génération ont gardé le souvenir. Son intelligence fine et déliée, son imagination empreinte du charme pénétrant du Midi, son érudition étendue, son infatigable ardeur au travail le désignaient comme devant rendre à notre société de signalés services.

A la suite d'un brillant examen, M. Compayré entra à l'École Normale supérieure, en 1862. Ses goûts le dirigeaient vers les études philosophiques. Il avait déjà toutefois une tendance marquée vers l'étude des questions morales. Son esprit net et pratique se trouvait mal à l'aise dans le domaine de la métaphysique, où l'on perd pied si aisément. Il se prononçait pour la méthode expérimentale, celle qui consiste à observer l'homme, tel qu'il se comporte dans la famille et dans la société, à analyser ses sentiments et ses actes, et à déduire de ces observations et de ces analyses les règles qui doivent présider à notre conduite et à notre développement intellectuel et moral.

Il fut nommé, au sortir de l'École Normale supérieure, professeur de philosophie au lycée de Pau (1865). Il fit dans cette ville une série de conférences, qui le signalèrent à l'attention publique, notamment *sur le Spiritisme, sur le Sentiment de la nature dans Jean-Jacques Rousseau*. Cette dernière conférence lui attira les foudres du fougueux ultramontain Louis Veuillot. C'était le prélude de la campagne acharnée qui devait être dirigée, quinze ans plus tard, contre son *Manuel d'Instruction civique et morale*. La campagne, on le voit, date de loin : mais M. Compayré ne se sentit nullement touché, et bravement continua à marcher de l'avant.

Reçu agrégé de philosophie (1866), il fut envoyé, en 1868, au lycée de Poitiers. Dans cette ville, une des citadelles de la réaction cléricale, M. Compayré fit partie du Cercle poitevin de la Ligue d'enseignement, et professa comme membre de cette ligue un cours populaire de morale pour les ouvriers.

En cette même année (1868), il obtenait une mention au concours d'éloquence de l'Académie Française pour un « *Éloge de Jean-Jacques Rousseau* », dont il exposait tout particulièrement l'influence sur l'établissement de la démocratie en France et sur la réforme des méthodes d'éducation.

La carrière universitaire de M. Compayré devait se prolonger dix années encore ; mais il inclinait visiblement vers la vie militante, vers la vie politique, et malgré ses travaux professionnels et ses écrits philosophiques, il s'occupait de plus en plus de questions sociales et pratiques.

Professeur au lycée de Toulouse (1871-1874), docteur ès lettres (1873), professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Toulouse (1874-1880), il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 14 juillet 1880.

En 1874, il publia sa thèse française de doctorat « *la Philosophie de David Hume* », ouvrage de haute critique philosophique, qui fut couronné par l'Académie Française.

De 1874 à 1880, il professe à la Faculté des Lettres de Toulouse, choisissant de préférence pour sujet de cours des questions empruntées aux problèmes contemporains, notamment une *Étude du Darwinisme*, dont la *Revue politique et littéraire* a publié des extraits, *la Psychologie de l'Enfant*, les *Doctrines de l'Éducation*. Ces cours eurent un légitime retentissement, et attirèrent, outre les étudiants, un grand nombre d'auditeurs bénévoles. M. Compayré rencontra nécessairement pour adversaires ceux qui voient dans toute science une ennemie, dans tout progrès un danger ; mais l'éclat de sa parole, le libéralisme de ses idées, l'exactitude de ses doctrines eurent bientôt raison de ces attaques passionnées. La popularité du jeune professeur s'en accrut d'autant et la cause républicaine dont il était le partisan déclaré en profita largement autour de lui.

Les ouvrages qu'il publia, pendant cette période, sont nombreux.

La philosophie anglaise, sans doute à raison de son caractère expérimental et pratique, semble l'avoir particulièrement séduit. Ce goût s'était révélé déjà par le choix du sujet de sa thèse de doctorat; il se manifesta ensuite par diverses traductions d'auteurs anglais.

1° La *Logique déductive et inductive*, de Bain, avec une préface importante (1875, — 2e édition 1881).

2° L'ouvrage de Huxley, intitulé : *Hume, sa vie, sa philosophie* (1880).

3° Les *Pensées sur l'Éducation, de Locke*, dans la *Bibliothèque Pédagogique* de Hachette, accompagnés d'un commentaire perpétuel (1882).

Le titre littéraire le plus considérable de M. Compayré est sans contredit l'ouvrage intitulé : *Histoire des doctrines de l'Éducation en France depuis le seizième siècle* (2 vol.), publié en 1879, aujourd'hui parvenu à la quatrième édition (1883). Cet ouvrage, sous forme de mémoire, avait obtenu le *Prix Bordin* à l'Académie des sciences morales et politiques en 1877. Sous sa forme définitive il obtint encore un *Prix Montyon* à l'Académie Française, en 1878. On prépare actuellement une traduction allemande de cet ouvrage, dont un grand nombre de chapitres ont été traduits dans les Revues pédagogiques de l'Angleterre et de l'Amérique.

Ajoutons à tous ces titres sa collaboration à la *Revue Philosophique*, au *Dictionnaire de pédagogie*, etc... et l'on comprendra qu'en 1881, M. le ministre de l'Instruction publique l'ait appelé à Paris pour coopérer à la fondation de l'École Normale supérieure des Institutrices, de Fontenay-aux-Roses. Il organisa avec succès dans cette École un cours d'Éducation.

La même année (1881), il participait à l'organisation des *Cours Préparatoires* établis à Sèvres en vue de préparer les jeunes instituteurs à l'enseignement des Écoles Normales.

M. Compayré est entré dans la vie politique en 1881, aux élections du mois d'août, comme député de l'arrondissement de Lavaur (Tarn). Il fut élu contre le député sortant, M. Daguilhon-Pujol, bonapartiste et clérical, par 7014 voix contre 6234.

Depuis longtemps déjà, M. Compayré avait affirmé sa foi républicaine. Il avait collaboré à divers journaux politiques, notamment à *l'Indépendant des Basses-Pyrénées ;* depuis 1870 il a participé à la rédaction du *Progrès libéral de Toulouse*, du *Temps*, de la *Gironde*, défendant au jour le jour, d'une plume vive et alerte, cette politique du bon sens, qu'on a appelée la politique des résultats, politique sérieuse et positive, la seule qui convienne à une démocratie intelligente et maîtresse d'elle-même. Cette politique ne sacrifie rien à la chimère, s'inspire de l'observation scientifique des hommes et des choses, divise et classe les questions pour les mieux résoudre à leur heure et dans leur ordre, ne précipite rien pour ne rien compromettre, s'attache aux réformes possibles, sans jamais cesser d'être en éveil du côté des progrès raisonnables. Telle est la politique à laquelle s'est toujours associé M. Compayré, à la fois prudente et ferme, réellement nationale, mettant la France au-dessus de tout, politique dont M. Gambetta était, avec la génération qui grandissait autour de lui, le représentant le plus illustre, et à laquelle nous devons l'établissement définitif du régime républicain dans notre pays.

Aussi dès son entrée à la Chambre, M. Compayré se fit inscrire au groupe de l'*Union Républicaine*.

Il a fait partie, jusqu'à ce jour, de commissions importantes, notamment de celle du *Concordat*, où il a soutenu la politique de ceux qui veulent maintenir les rapports de l'Église et de l'État par une application rigoureuse des obligations consenties de part et d'autre.

Rapporteur de la *Loi sur l'Enseignement secondaire libre*, il a obtenu de la Chambre, malgré l'opposition de la droite, de l'extrême-gauche et du centre gauche, un vote conforme à toutes les dispositions de cette loi qu'il a vigoureusement soutenues à la tribune.

Il a été nommé *secrétaire de l'Union Républicaine*, dans le bureau élu en mai 1883.

Depuis quelques mois, M. Compayré jouit d'une popularité singulière : il est devenu l'objet privilégié des attaques du parti clérical. M. Compayré ne saurait d'ailleurs se plaindre de ces attaques, si violentes et si injustes qu'elles soient. Il en est des idées comme des clous, a-t-on dit : plus on frappe dessus, plus on les enfonce.

Voici les faits. Dès 1880, comme s'il eût tenu à donner par avance le modèle d'un enseignement dont la loi de 1882 devait faire une matière obligatoire, M. Compayré publiait pour les écoles primaires un *Manuel d'instruction civique et morale*, divisé en deux cours, le cours élémentaire, et le cours moyen et supérieur. Ce livre eut un succès énorme : jusqu'à ce jour, 300.000 exemplaires du premier cours ont été vendus, près de 500.000 exemplaires du second.

Dans le courant de l'année dernière (1882), M. Compayré faisait suivre cette publication d'un livre de *Lectures civiques et morales*, qu'il composa en collaboration avec un de ses plus intimes amis, M. A. Delplan, lequel s'était déjà mis lui-même au service de l'instruction populaire en publiant deux volumes fort estimés dans nos écoles, *la Révolution Française* et *la Patrie et les Patriotes*.

Enfin, au début de 1883, M. Compayré poursuivait sa tâche patriotique en publiant un *Cours d'instruction civique* pour les écoles normales.

Tout à coup, au mois de janvier dernier, le Manuel de M. Compayré fut frappé d'interdit par la Congrégation de l'Index, sans que cette Congrégation fît connaître, et pour cause, les motifs de cette interdiction. « Ceux, disait Mirabeau, qui ne veulent pas que le peuple s'instruise, se font sans doute un patrimoine de son ignorance. » Quoiqu'il en soit, le parti clérical s'évertue depuis lors, par tous les moyens possibles, à faire triompher en France l'arrêt venu de la Cour de Rome.

Personne n'ignore à quel degré d'acharnement la lutte est arrivée aujourd'hui. Et pourtant, s'il est vrai que ce Manuel a pour but de former des hommes honnêtes et de bons citoyens, que peut on lui reprocher? La morale qui s'y trouve développée est irréprochable; qu'il s'agisse de la morale individuelle ou de la morale sociale, le devoir en est la base. Le civisme qu'on y enseigne est fondé sur l'amour de la patrie et le respect des lois qui la gouvernent.

On ne saurait davantage souscrire au reproche d'irréligion qu'on lui adresse : la neutralité de l'école est aujourd'hui proclamée, reconnue. Le Manuel en question n'avait pas à toucher aux matières religieuses, pas plus pour les défendre que pour les attaquer.

Non, comme l'a fort bien dit M. Jules Ferry, soit au Congrès des instituteurs, soit au Sénat, le but que poursuit le parti clérical n'est pas un but religieux, c'est un but politique. M Compayré, l'histoire à la main, a rappelé les misères de l'ancien régime, sans passion, avec sincérité, de façon à bien faire ressortir les avantages du régime nouveau inauguré par la Révolution. Là est le grand crime de M. Compayré : ce que le parti clérical vise en lui, ce n'est ni le philosophe, ni le moraliste, c'est le républicain. Mais la raison, a dit Voltaire, finit toujours par avoir raison : le bon sens du peuple saura bien discerner ses véritables intérêts et ses véritables défenseurs.

M. Compayré occupe une place distinguée parmi les hommes d'aujourd'hui : son caractère, son talent, la sympathie qu'il éveille autour de lui, son dévouement à la cause républicaine lui en assureront une non moins importante parmi les hommes de demain.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Imp. N. BLANPAIN, 7, rue J an e — Le Gérant : Georges BONNOT.

5e volume. Nº 229 15 cent.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSINS DE DEMARE

BUREAUX : 48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS

LE GÉNÉRAL BOULANGER



LE GÉNÉRAL BOULANGER

Jeune d'âge, plus jeune encore physiquement; déjà vieux cependant par l'expérience, M. le général Boulanger, hier l'excellent directeur de l'infanterie au ministère de la guerre, aujourd'hui le plus jeune divisionnaire de notre armée, compte, sans contredit, parmi les figures de notre époque, les plus sympathiques et les plus intéressantes à étudier.

D'une taille au-dessus de la moyenne, l'œil vif et doux tout ensemble, la physionomie énergique et accentuée, tout à la fois robuste et distingué, dur à la fatigue, le général Boulanger doit à son origine armoricaine la force remarquable de résistance dont il a donné tant de preuves dans sa carrière déjà si bien remplie, si noblement éprouvée.

A ces dehors séduisants, si nous ajoutons qu'à une intelligence hors ligne, à une mémoire peu commune, le général joint une extraordinaire facilité d'assimilation et de production de travail, nous aurons donné une idée aussi exacte que possible de cette individualité remarquable, une des plus chères espérances de notre patrie et de notre armée.

Né à Rennes (Ille-et-Vilaine), le 29 avril 1837, le général Boulanger (Georges-Ernest-Jean-Marie) est entré au service le 15 janvier 1855 comme élève à l'Ecole de Saint-Cyr et fut nommé sous-lieutenant au 1er régiment de tirailleurs algériens à Blidah le 1er octobre 1856.

En 1857, il fit, sous les ordres du maréchal Randon, l'expédition de la grande Kabylie et se trouva, le 24 mai, à l'attaque des crêtes des *Irdjerdis*. — Le 1er régiment de tirailleurs prit part, en 1859, à la campagne d'Italie. Le sous-lieutenant Boulanger eut la poitrine traversée d'une balle, le 3 juin 1859, au combat de *Turbigo*; nommé chevalier de la Légion d'honneur le 17 juin 1859 et rentré en Afrique après la guerre, il fut nommé lieutenant au choix le 28 octobre 1860.

Embarqué avec sa compagnie pour la Cochinchine, il était, le 20 avril 1861, blessé d'un coup de lance à la cuisse gauche au combat de Traï-Dan. — Il fut nommé capitaine le 21 juillet 1862 et détaché, en 1866, comme capitaine instructeur à l'Ecole de Saint-Cyr. — Chef de bataillon le 17 juillet 1870, il fit la campagne de Paris et fut promu lieutenant-colonel le 9 novembre 1870 au 114e régiment d'infanterie. — Quelques jours après, à la bataille de Champigny, il avait l'épaule droite fracassée par une balle et recevait la croix d'officier de la Légion d'honneur. — En janvier 1871, nommé colonel du 114e de ligne, il reçut une quatrième blessure (un coup de feu au coude gauche), il fut cité pour la seconde fois à l'ordre du jour de l'armée et nommé commandeur de la Légion d'honneur.

Si le jeune colonel, singulièrement favorisé par les circonstances, avait gravi rapidement les échelons de la hiérarchie, il est équitable d'ajouter qu'il avait payé d'une blessure et arrosé de son sang chaque distinction et chaque grade qui lui avaient été conférés. En bonne justice, ils devaient lui être dûment acquis !

Telle ne fut pas, cependant, l'opinion de la Commission de révision des grades, commission qui a fait litière du grand principe non rétroactif de la loi, *ce palladium* des sociétés modernes. S'appuyant sur cet expédient inique que les grades conférés par le gouvernement de la Défense Nationale, ne pouvaient être que des grades provisoires, elle replaça le colonel Boulanger comme lieutenant-colonel au 109e d'infanterie; — les balles et les blessures reçues n'étaient cependant ni des balles ni des blessures provisoires. — Nous sommes convaincu que si le jeune colonel avait eu son nom orné de la moindre particule nobiliaire, ses actions d'éclat et ses blessures auraient trouvé grâce devant cette commission que la vindicte publique a fait passer à la postérité en la décorant ironiquement du titre de *Commission des marquis*. — Un avancement aussi rapide, quelque justifié et mérité qu'il puisse être, ne pouvait être le partage d'un roturier.

Justement froissé, le colonel Boulanger envoya sa démission qui fut refusée à deux reprises différentes, et il fut porté d'office, en 1872, au tableau d'avancement.

Promu colonel le 15 novembre 1874, il commanda le 133e d'infanteries juqu'au 4 mai 1880, date de sa nomination au grade de génēarl de brigade. — Il fut appelé alors au commandement d'une brigade de cavalerie dans le 14e corps d'armée.

Le général Boulanger fut désigné comme chef de la mission envoyée aux Etats-Unis, pour représenter la France aux fêtes du Centenaire de l'indépendance américaine.

On n'a pas oublié les discours et les diverses allocutions du jeune général, qui sut, pendant cette mission de quatre mois, par son tact et par la dignité de son attitude, resserrer encore les liens fraternels des deux grandes nations républicaines. — Un banquet commémoratif du Centenaire a lieu chaque année, à Paris, sous la présidence du général Boulanger; tous les membres des missions françaises et américaines se font un devoir et un plaisir d'y assister.

Le 16 avril 1882, le général a été chargé des importantes fonctions de Directeur de l'infanterie au ministère de la guerre. — C'est là qu'il devait se révéler tout entier. L'ardeur, le zèle et la bienveillance qu'il a déployés dans cette haute situation lui ont rapidement conquis l'affection et le dévouement de ses nombreux subordonnés.

Un exemple : Il s'impose dans la situation des officiers des changements de résidence motivés par des raisons de famille de haute gravité ou d'impérieuse convenance; il était fort difficile, avant l'arrivée du général Boulanger à la 1re direction, d'obtenir ces mutations; de là, de grands intérêts constamment en souffrance, sans bénéfice pour l'Etat. Chaque fois, au contraire, qu'une demande raisonnable de ce genre a été adressée au général, il l'a toujours accordée; puis, faisant appeler l'intéressé, il lui disait à peu près ceci :

« J'ai cherché à vous être agréable et utile; je compte sur votre reconnaissance, à
» laquelle j'ai droit; vous allez donc me promettre, et vous tiendrez votre promesse, de
» redoubler de zèle dans le service et d'exactitude dans l'accomplissement de vos devoirs;
» c'est la seule manière que vous ayez de me témoigner votre gratitude. »

Ceci n'a pas besoin de commentaires, et il n'est qu'une voix dans l'armée pour exalter cette manière d'agir.

Le général Boulanger fut chargé par le Ministre de la guerre de remettre le drapeau au bataillon du Prytanée militaire. Nous devons faire connaître comment cette mission a été remplie.

Dès son arrivée à La Flèche, le général, par une touchante attention, est allé, *proprio motu*, rendre visite aux anciens professeurs en retraite du Prytanée, la plupart fort âgés, et résidant dans la ville, voulant ainsi rendre le plus sympathique hommage à ces longues et si honorables carrières qui, dans leur noble humilité, avaient formé, cependant, tant de générations de héros. L'effet de cette démarche de cœur fut immense chez le personnel enseignant du Prytanée, comme parmi la population fléchoise.

Ce n'était qu'un prélude.

Le lendemain, après la revue passée, au moment de la remise du drapeau, en présence des sénateurs, des députés, de toutes les autorités civiles et militaires du département et de la région, devant un grand nombre d'anciens Fléchois, officiers de tous grades, etc., etc., devant toute la population fléchoise et des environs, le général Boulanger a enlevé les cœurs par une chaleureuse et sublime allocution dontvoici les principaux passages :

. . . .

« Vous êtes tous ou presque tous des fils d'officiers ou de fonctionnaires de l'Etat,

» envers lequel vous avez contractéune sorte d'engagement d'honneur ; et, si nous allons » vous chercher au sein de la jeunesse française, c'est parce que nous savons trouver en » vous de jeunes âmes habituées dès le premier âge à tous les sacrifices, mais aussi à toutes » les noblesses de notre pauvreté militaire. . . . .

» Apportez dans cette enceinte les douces leçons puisées dans vos familles, rendez-vous » dignes d'elles par vos sentiments délicats et élevés ; renoncez complètement, enfants de » la fin du XIXe siècle, à ces habitudes quasi barbares qui ont pris naissance dans ces » temps grossiers où la force semblait supérieure au droit et où il fallait bien brimer » l'enfant pour dresser l'homme à la dure brimade du despotisme. . . . .

. . . .

» La Flèche a eu son drapeau jusqu'en 1880, je viens vous le rendre ; il fallait bien, en » effet, que vous eussiez votre 14 juillet, cette grande et belle journée où tous les cœurs » français battaient à l'unisson, alors que le vénéré Président de la République remettait » à chaque corps son étendard et que nous jurions tous de tout sacrifier, existence et » intérêts, pour le défendre, pour le rendre glorieux.

» Ce n'est pas seulement, sachez le bien, pour le drapeau du régiment, que tant de » braves se sont fait tuer ! C'est pour le drapeau de la France.

» Et ce sera le vôtre !

» Regardez tous !...

» Le drapeau du Prytanée porte d'un côté : *République Française. Prytanée militaire* ; » de l'autre côté, deux mots seuls sont écrits : *Honneur ! Discipline !*

» De bravoure, il n'en est pas question, s'adressant à des Fléchois, le mot était » superflu.....

» *Honneur ! Discipline !* telle est la loi du soldat.....

» Colonel, officiers, professeurs, élèves du Prytanée, au nom du Président de la » République, au nom du Ministre de la guerre, je vous remets votre drapeau, je vous » le confie, je le confie en même temps aux mânes de tant de braves soldats sortis de » cette école et restés sur tant de champs de bataille, je le confie à la mémoire des » 66 officiers fléchois qui ont succombé pendant la guerre de 1870. . . . .

. . . .

» Ayez toujours désormais les yeux fixés sur cet emblême et vous fournirez à notre » chère patrie des hommes capables d'enrichir un jour le patrimoine de nos gloires natio- » nales. . . . . Vous répondrez à la confiance que la France, » que la République met en vous, car vous aurez grandi à l'ombre du drapeau, du » drapeau tricolore, ce grand semeur de nos libertés dont la noble et généreuse main a si » largement répandu sa graine sur tous les sols que cette graîne germe aujourd'hui sur le » monde entier !!!... »

L'enthousiasme fut indescriptible, des larmes étaient dans tous les yeux, les cœurs étaient profondément émus. « On ne nous avait jamais parlé ainsi », disaient les vétérans du Prytanée.

On ignorait, en effet, ce noble et fier langage auquel les généraux de la République ne nous avaient pas encore habitués.

Ce fut une révélation.

Délégué, quelque temps après, par le Ministre de la guerre pour inspecter l'école des sous-officiers, élèves officiers de Saint-Maixent, le général Boulanger sut encore développer les sentiments si élevés qui l'animent, dans une magnifique allocution prononcée, après la revue d'honneur, en face de la statue du colonel Denfert-Rochereau, allocution dont voici la péroraison.

. . . .

« Quant à la vraie communauté d'origine, je vous le dis, » élèves-officiers de Saint- » Maixent, comme je le dirais aux élèves-officiers de Saint-Cyr, nos pères l'ont proclamée » à la face du monde en 1789, et l'ont cimentée par leur sang répandu en commun sur » tous les chemins glorieux et douloureux parcourus depuis cent ans par la France.

» En terminant, je vous renouvelle ma satisfaction, je vous répète, au nom du » ministre de la guerre, que vos travaux, vos efforts, vos succès sont suivis avec la plus » grande sollicitude et que le pays fonde sur vous la plus grande espérance :

» Et, quel lieu serait mieux choisi pour faire appel à ces sentiments que la place

» même où s'élève la statue du colonel Denfert, juste hommage rendu par ses conci-
» toyens au soldat patriote par excellence, dont vous n'aurez qu'à évoquer le souvenir
» pendant toute votre carrière pour savoir comment on doit servir et la France et la
» République ! »

Délégué de nouveau pour représenter le Ministre de la guerre à l'inauguration de la statue du général Delzons, le général Boulanger, après avoir peint de main de maître la grande figure du héros de l'Auvergne, prouva hautement qu'il était l'admirateur et le fervent adepte des grandes vertus civiques, comme des grandes vertus militaires, par cette remarquable péroraison :

. . . .

« Le général Delzons, gouverneur d'une province vaincue, sut mériter le surnom de
» *vertueux* et de *juste*.

» Il sut mourir pauvre au milieu de ce bouleversement des fortunes de l'Europe disper-
» sées aux quatre vents par le sabre du vainqueur.

» Cette poitrine de soldat renfermait les qualités du grand citoyen, et c'est bien à vous,
» ses compatriotes, d'avoir choisi pour honorer une telle mémoire, ces fêtes pacifiques,
» triomphes de la Révolution.

» C'est comprendre cette belle figure que poser en même temps la première pierre
» d'un lycée, la première pierre d'une école normale. . . . .
. . . .

» Jeunes hommes qui nous entourez, dont je devine et je sens l'émotion contenue : en
» quittant cette hospitalière cité, je ne vous dirai pas adieu ! mais à un revoir prochain,
» Vous allez bientôt venir prendre place dans les rangs de notre armée et vivre de cette
» fraternelle existence qui permet aux hommes de s'apprécier et abaisse les barrières
» élevées entre eux par les préjugés d'une autre époque.

» Préparez-vous, dès aujourd'hui, à cette mission du soldat devenue si haute
» depuis qu'elle est le partage de tous.

» Vous n'oublierez pas cette belle journée qui nous réunit au pied de la statue du
» Volontaire de 92, et, vous vous souviendrez, si la France, si la République font un
» jour appel à votre dévouement, que vous êtes les descendants des vaillants Avernes,
» des Delzons, des Desaix et des Vercingétorix. »

Au banquet offert le soir par la ville, le général, répondant à un toast à l'armée, a prononcé les paroles suivantes extraites de son allocution :

. . . .

« Vous avez confiance en l'armée, Messieurs, merci ! Vous ne prêtez pas l'oreille aux
» insinuations de quelques esprits malades qui nient les progrès accomplis par elle depuis
» dix ans.

» L'armée travaille, elle se recueille, et parce qu'elle est modeste et silencieuse,
» parce qu'elle n'a plus ces allures provoquantes qui ne conviennent pas à l'armée d'une
» démocratie, des aveugles croient qu'elle s'endort.

» Que quelqu'un, se fiant à ce sommeil, vienne donc toucher à la France !

« Régénérée par le malheur, par les institutions qu'elle s'est librement données, la
» France aime et désire la paix ; mais elle n'abdique aucun de ses droits et n'abandonne
» pas la place qui lui appartient dans le concert des peuples. Son armée est là qui ne peut
» tirer l'épée que par la volonté de ses représentants et n'est plus l'instrument de l'ambi-
» tion d'un seul.

« Comme l'a si bien dit à la tribune de la Chambre des députés, le Ministre de la
» Guerre : « l'armée de la France, c'est l'armée de la République » paroles profondes qui,
» en rejetant bien loin dans l'ombre les compétitions malsaines de quelques factions
» séniles, ont tracé, d'un seul mot, à l'armée toute l'étendue, toute la grandeur de son
» rôle et de ses devoirs, auxquels elle ne faillira pas. »

Si nous avons cru devoir insister sur les discours du général Boulanger, c'est parce qu'ils sont toujours la sincère expression de ses sentiments, et que la meilleure manière

de faire connaître un homme de cette valeur consiste, selon nous, à produire ses paroles et à le faire, pour ainsi dire, s'analyser lui-même.

L'envie devait naturellement s'attaquer à celui qui se plaçait à une telle hauteur; aussi, lors de l'inauguration de la statue du général Lafayette, le général Boulanger, bien que tout désigné par la mission qu'il avait remplie aux Etats-Unis, et demandé, de plus, par les sénateurs, les députés, toutes les autorités et notabilités de la région, comme par la mission américaine toute entière, pour représenter le Ministre de la guerre empêché, se vit enlever, par une misérable intrigue de cabinet, l'honneur de rendre hommage au héros français dans cette fête nationale et internationale tout ensemble, alors qu'il lui avait été donné de rendre hommage au héros américain, au lieu-même où ces deux grands hommes avaient achevé et illustré le grand œuvre de l'indépendance américaine.

Le général Boulanger a exercé les fonctions de Directeur de l'infanterie sous trois ministres de la guerre, et il n'est pas de preuves de dévouement et de zèle qu'il ne leur ait prodiguées.

En ont-ils toujours été bien reconnaissants? Nous ne pouvons répondre sous peine d'être terriblement indiscret. — Bref! Il était réservé à M. le ministre Campenon de rendre hautement justice à ce rare mérite, il l'a fait résolument sans écouter la voix de l'envie, cela lui fait le plus grand honneur et lui donne droit à la gratitude de toute l'armée.

Quinze campagnes, plusieurs citations à l'ordre du jour de l'armée, quatre blessures, de nombreuses et hautes distinctions étrangères complètent le bagage militaire de celui dont nous venons d'esquisser la noble carrière.

Le général Boulanger a été désigné pour prendre le commandement de la division d'occupation de Tunisie.

— Ambition insatiable! murmurent quelques envieux.

— Ambition, soit!

L'ambition, respectueuse des lois, lorsqu'elle est aussi noblement justifiée, est une grande force acquise à la Patrie.

— Le livre du destin n'est pas ouvert pour nous, nous ignorons si les circonstances seront toujours aussi favorables au général Boulanger; mais ce que nous pouvons affirmer, et cette conviction nous pensons l'avoir fait pénétrer dans l'esprit de tous nos lecteurs; c'est que, quel que soit le rôle que l'avenir réserve à ce vaillant et brillant général, à ce grand cœur, il saura le remplir dignement, grâce à ses véritables vertus civiques et militaires et à son profond patriotisme.

Commandant ENTZ.

Pour copie conforme :

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Impr. Schiller, 10 et 11, faub. Montmartre. *Le Gérant :* Georges BONNOT.

N° 230. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE BRIDET

BUREAUX : LIBRAIRIE VANIER, 19, QUAI SAINT-MICHEL, PARIS

AMIRAL COURBET



AMIRAL COURBET

Voici la teneur de l'acte de naissance de l'amiral Courbet :

L'an mil huit cent vingt-sept, le vingt-six juin, à quatre heures du soir, par-devant nous Clément-Charles Hecquet de Rocquemont, Ecuyer, adjoint à la mairie de la ville d'Abbeville, faisant les fonctions d'officier public de l'état civil par délégation de M. le maire de cette ville, est comparu, en l'hôtel de ville, le sieur Alexandre-Augustin Courbet, âgé de trente-six ans, marchand de vins, demeurant à Abbeville, rue Saint-André, n° 21, lequel a déclaré que cejourd'hui, à deux heures de relevée, en sa demeure, dame Marie-Thérèse-Elisabeth Poulard, son épouse, âgée de trente-neuf ans, est accouchée d'un garçon qu'il nous a présenté ; lequel a été prénommé Amédée-Anatole-Prosper, en présence témoins majeurs voulus par la loi, des sieurs Eugène-Prosper-Joseph Delachambre, âgé de vingt-sept ans, employé des contributions indirectes, demeurant à Abbeville, rue Saint-André, et Pierre Aclocque, âgé de soixante et un ans, marchand épicier, demeurant même rue, audit Abbeville, dont acte que nous avons signé après lecture faite avec les comparants et témoins.

HECQUET DE ROCQUEMONT.

Si nous donnons cet acte de naissance, — intéressant malgré la formule banale, — c'est pour montrer les origines de celui en les mains de qui ont été placées les destinées de nos armes au Tonkin. Il est curieux de voir d'où, en ce siècle, nos grands hommes sont partis : de la bourgeoisie, et du peuple, le plus souvent.

*
* *

Les gravures populaires qui représentent l'amiral Courbet donnent une idée très exacte de son physique. Grand, maigre, sévère d'aspect. Le type classique de l'officier de marine.

Mais cette sévérité est de celles que tempère la douceur du regard. Inflexible en tout ce qui touche la discipline, l'amiral n'épargne rien, cependant, de ce qui peut rendre la vie plus douce aux marins.

Aussi est-il autant aimé que respecté. Les hommes ont pour celui qu'ils appellent *le Chef* la plus grande vénération. Le commandement est personnifié dans cet homme à la physionomie austère, qui, dans les circonstances solennelles, apparaît à ses marins comme une image du devoir et du sacrifice.

Dur pour lui-même toujours, l'amiral était, au début de sa carrière, un peu cassant et dur pour ses subordonnés. A mesure qu'il montait en grade et avançait en âge, il devenait affable pour tous en restant toujours dur pour lui.

Nous avons sous les yeux une lettre d'un matelot du *Bayard*, qui sert sous ses ordres, en Chine. Nous en extrayons ce passage bien curieux :

« L'amiral est l'homme le plus bienveillant que l'on puisse imaginer ; depuis le simple matelot jusqu'à l'officier, tous ont droit à son impartialité.

« L'amiral a le mot entraînant qui soulève les masses ; aussi étions-nous au comble de l'enthousiasme lorsque nous marchions vers l'ennemi ; nous ne sentions plus nos blessures, et les mourants tombaient en criant : « Vive la France ! Vive l'amiral ! »

« Notre vénéré amiral a une noble simplicité. Que de fois nous l'avons vu s'asseoir sur notre banc, lorsque nous étions à table ; il continuait de causer avec son état-major, et, lorsque nous voulions nous lever respectueusement, il nous arrêtait du geste, en disant : « Restez, mes amis. »

« Comment ne pas aimer un tel chef ? »

L'amiral prend parfois un air de bonhomie narquoise vis-à-vis de ses officiers. Dans les inspections générales, il s'attache aux détails du service : un cordage, une chaise, une vis, un boulon, un rien attirent son attention. Il feint alors d'ignorer l'utilité de l'objet.

— Comment appelez-vous ceci, capitaine ? demande-t-il.

Le commandant ne le sait pas toujours. L'amiral le sait, lui, qui est le plus fort mécanicien de la flotte. Il tient à apprécier les connaissances techniques de ses officiers.

Quoique d'un naturel ardent, l'amiral sait se dominer au point de garder toujours un flegme britannique.

Un jour, il donnait un grand dîner à bord du *Bayard*. Un des marins qui servaient laisse tomber une pile d'assiettes d'une grande valeur. Les personnes présentes prirent un air de circonstance, gêné.

L'amiral se tourna vers le marin et dit :

— Vous faites trop de bruit, mon garçon, prenez donc garde !

Son caractère a su lui acquérir non seulement l'amour des siens, mais encore le respect et les honneurs des marins de tous les pays.

Après une visite de politesse sur des navires de guerre anglais, visite qu'il avait rendue en tenue bourgeoise, le commodore le fit saluer de dix-sept coups de canon, et quand on demanda pourquoi ces honneurs inusités, qui n'étaient dus ni au grade ni au pavillon, puisque l'amiral ne l'arborait pas, le commodore répondit :

— C'est la seule personne de sir A. Courbet que j'ai voulu honorer.

*
* *

En dehors du service, aux moments perdus, on trouve toujours l'amiral souriant. Il ne joue pas, il cause peu. Il s'enferme et travaille. L'amiral fume la cigarette — et très peu.

Son grand plaisir, son délassement est la musique. Pas la musique savante. Mais la musique bien française, les mélodies que l'on retient facilement et qui vont droit au cœur.

A Toulon, lorsqu'il y réside, l'amiral Courbet prend un abonnement au Théâtre-Lyrique. Il a entendu, de la sorte, cinquante ou soixante fois *la Juive* et *la Favorite*, les deux opéras joués le plus souvent dans cette ville. Il en sait tous les morceaux et les fredonne.

Quand il était gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, une troupe composée de la façon la plus incohérente joua *la Favorite*. Courbet assista à la représentation et n'en perdit pas une note.

Puisque nous parlons de la Nouvelle-Calédonie, relatons un épisode de la vie de l'amiral Courbet dans cette contrée.

L'amiral faillit un jour devenir anthropophage :

Il était en tournée dans les villages canaques, restés insoumis après la révolte de 1877, accompagné de son chef d'état-major, le commandant Thounens, et de trois officiers. Tous les cinq étaient accablés de chaleur et mourants de faim. Ils entrèrent dans une case qui leur paraissait vide. Mais pour déjeuner ! Rien ! Que faire ? Et personne ne se montre aux environs.

L'amiral aperçoit des objets blancs, de forme ronde, pendus au sommet de la hutte. Des œufs, sans doute. Il les touche du doigt et il sent, en effet, comme une espèce de coquille.

On allume du feu, on les fait cuire, et l'amiral est servi le premier, mais il hésite encore. Ses compagnons vont en manger, lorsqu'un naturel qui survient pousse des cris et fait des gestes. Enfin on arrive à comprendre ce que baragouine le Canaque.

On est dans la case d'un révolté anthropophage. Et ce que l'amiral allait manger de si bon cœur, c'étaient... des cervelles humaines !

*
* *

L'amiral Courbet a eu, jusqu'à son commandement de la division du Tonkin, une belle carrière bien connue. Après avoir été chef d'état-major du vice-amiral d'Hornoy, sur la division cuirassée de Cherbourg, il a plusieurs fois commandé avec distinction, à la mer ; puis, il a très bien gouverné pendant deux ans la Nouvelle-Calédonie. Il provient de l'École polytechnique, d'un caractère réservé, digne et froid, d'une intelligence incontestable, il lui serait arrivé, n'eussent été les circonstances qui lui ont permis de mettre en lumière toutes ses qualités, ce qui est arrivé à quelques hommes d'élite, de rester, avec une carrière très dignement et très honorablement remplie, à peu près inconnu, sinon de la marine, au moins du public. Ce portrait sera un des plus brillants de notre collection des *Hommes d'aujourd'hui*.

*
* *

On se rappelle l'émotion produite par la dépêche suivante de l'amiral annonçant sa victoire sur la flotte chinoise.

Sheipoo, 15 février 1885.

La frégate *Yunqueen* (26 canons et 600 hommes) et la corvette *Tcheng-King* (7 canons et 150 hommes) ont été coulées par les deux canots porte-torpilles du *Bayard*, sous le commandement de MM. Gourdon, capitaine de frégate, et Duboc, lieutenant de vaisseau.

Amiral Courbet.

*
* *

L'amiral fut élève de l'Ecole polytechnique. — Aspirant de 1re classe, 1er octobre 1849 — Enseigne de vaisseau, 2 décembre 1852. — Lieutenant de vaisseau (2e classe), 29 novembre 1856. — Lieutenant de vaisseau (1re classe), 24 décembre 1861. — Capitaine de frégate, 14 août 1866. — Capitaine de vaisseau, 11 août 1873. — Contre-amiral, 18 septembre 1880. — Vice-amiral, 1er mars 1884. — Chevalier de la Légion d'honneur, 22 octobre 1857. — Officier de la Légion d'honneur, 30 décembre 1868. — Commandeur de la Légion d'honneur, 23 juillet 1879. — Grand-Officier de la Légion d'honneur, 20 décembre 1883. — Médaille militaire, 13 septembre 1884. — Officier de l'instruction publique, 1er janvier 1885.

Comme aspirant et enseigne, il fit campagne, à bord de la corvette la *Capricieuse* et du brick l'*Olivier*.

Comme lieutenant, à bord de la corvette le *Coligny*, des vaisseaux le *Suffren*, le *Montebello*, la *Ville-de-Paris*, le *Solférino*.

Comme capitaine de frégate, à bord du cuirassé la *Savoie*, de l'aviso le *Talisman*, du garde-côte le *Bélier*, de la frégate la *Minerve*.

Comme capitaine de vaisseau, à bord de la *Savoie*, du *Messager*, et du cuirassé le *Richelieu*.

Du 18 octobre au 5 novembre 1879, l'amiral Courbet fut successivement chef d'état-major du vice-amiral d'Hornoy et du vice-amiral Cloué. Il était aussi membre adjoint du conseil d'amirauté.

Voici la suite de ses états de service :

Du 8 août 1880 au 27 septembre 1882, gouverneur et commandant en chef de la division navale de la Nouvelle-Calédonie. — Arbore, le 23 avril, son pavillon sur le cuirassé le *Bayard*, comme commandant en chef de la division navale d'essais. — Est nommé, le 31 mai 1883, commandant en chef de la division navale des côtes du Tonkin. — Prend le 23 octobre 1883, la direction des services civils au Tonkin et le commandement des forces de terre et de mer. Ce dernier commandement depuis le 26 octobre 1883. — Cesse, le 12 février 1884, ses fonctions de commandant en chef. — Nommé le 29 août 1884 commandant en chef de l'escadre de l'Extrême-Orient.

Faits d'armes. — Attaque et prise des forts de Hué, 16, 17, 18 et 19 août 1883. — Attaque et prise de Son-Tay, 16 et 17 décembre 1883. — Bombardement de Kelung, 5 août 1884. — Bombardement de l'arsenal de Fou-Tcheou et destruction de la flotte chinoise, 24, 25, 26, 27 et 28 août 1884. — Destruction par les canots porte-torpilles du *Bayard* d'une frégate et d'une corvette chinoises, 15 février 1885. — Prise des Pescadores, 29 mars 1885.

Nous avons dit l'homme et l'œuvre.

L'amiral Courbet est un grand marin et un grand Français. Son nom est aimé de tous. Et la popularité qu'il a su acquérir, sans aller au-devant d'elle, deviendra de la gloire. Abbeville, où il est né, lui a offert une épée d'honneur, par souscription publique. On pourra graver sur la lame sa devise : Pour la France!

Mort de l'amiral Courbet. — Ces lignes étaient écrites lorsqu'est arrivée en France une dépêche annonçant la mort de l'amiral Courbet (11 juin 1885).

Ç'a été une consternation générale. Plusieurs villes ont donné aussitôt à des rues et à des places le nom de l'amiral comme un exemple et un enseignement.

Voici en quels termes l'amiral Lespès a annoncé au ministre de la marine la mort de Courbet :

C'est avec une profonde douleur que je vous annonce le malheur qui vient de nous frapper. Notre valeureux amiral vient de s'éteindre entre nos bras, au milieu de la désolation de la flotte entière. Il est mort en soldat, sur son *Bayard*, qu'il n'a pas voulu quitter. La mort l'a pris, alors qu'il était anémié par six semaines de maladie, et il s'est éteint sans souffrances au bout de quarante-huit heures.

*
* *

En apprenant la mort de l'amiral, les membres d'une société patriotique ont, par excès de zèle, excusable d'ailleurs, envoyé une adresse de condoléance à *Madame l'amirale Courbet*, à Paris. Or l'amiral Courbet n'était pas marié!

*
* *

Après la mort de l'amiral Courbet les journaux publièrent quelques lettres intimes dans lesquelles, s'abandonnant à ses impressions du moment, il disait vertement sa façon de penser sur les hommes du pouvoir. Certains amis de l'amiral, dans leur désir de taquiner quelques personnalités politiques, ne virent pas qu'en livrant ces lettres à la publicité ils trahissaient les devoirs sacrés de l'amitié et la mémoire du brave marin que la France pleure aujourd'hui.

PIERRE et PAUL.

Imp. N. Blanpain, 7, rue Jeanne. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

5e volume N° 231. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE GILL

BUREAUX : LIBRAIRIE VANIER, 19, QUAI SAINT-MICHEL, PARIS

ROSÉLIA ROUSSEIL



ROSÉLIA ROUSSEIL

Artiste dramatique française, née à Niort, en 1841. Son enfance fut pénible, ses parents, de pauvres ouvriers, pouvaient à peine la nourrir, encore moins lui faire donner l'éducation nécessaire à la carrière dramatique. Elle fut réduite à vendre des oranges dans sa ville natale.

Son père, proscrit en 1852, laissa sa femme avec quatre enfants. Notre artiste vint alors à Paris avec ses jeunes frères et sœurs, se plaça dans un atelier de couture, puis se mit à vendre des fleurs pour aider sa mère qui était loueuse de chaises.

« Elle souffrit alors du froid et de la faim et passa par les plus dures épreuves que puisse subir une pauvre fille réduite aux plus extrêmes désespoirs de la pauvreté. Elle fit elle-même son éducation, et le goût du théâtre lui vint on ne sait trop comment. »

Elle a publié un roman qui a pour titre : *La Fille du proscrit*, où elle a raconté l'histoire de ses premières années. Ce roman est, ou plutôt à l'intention d'être une autobiographie, dit Francisque Sarcey, dans une intéressante étude consacrée à l'artiste, où le célèbre écrivain traite, avec sa compétence habituelle, des choses et des gens de théâtre. Nous nous permettrons d'y faire quelques emprunts, certain d'y trouver des faits précis et des renseignements exacts.

Sarcey raconte dans quelle circonstance il vit pour la première fois Rosélia Rousseil :

« About, qui habitait avec moi, sous la même clé, — ma chambre à droite, la sienne à gauche, un salon commun au milieu, — m'amena un jour, tandis que j'étais en train d'élucubrer un feuilleton, une grande jeune fille, qu'il me présenta sous le nom de Rosélia Rousseil :

— C'est une Rachel en herbe ! me dit-il.

Le souvenir de Rachel, en ce temps-là, tournait toutes les têtes des élèves au Conservatoire. Le fait est que son genre de talent et de beauté rappelle beaucoup celui de la tragédienne Rachel, dont nos pères nous ont tant parlé. Voici ce qu'on disait d'elle lors de ses débuts :

« Avec un faux air de Rachel, elle prend les poses de la tragédienne contre son trépied, comme dans le tableau de Gérome; elle le sait. Ce jeune premier rôle vient de la banlieue de Batignolles, où le public l'aimait beaucoup. Fort amie des hommes de lettres, à cause de son intelligence, cette artiste voit tout en noir.

« Brune sympathique — un beau talent » (1).

Dès ses premiers pas dans la carrière artistique, au Conservatoire, elle s'était fait remarquer par l'éclat sombre de sa voix profonde qui donnait beaucoup de couleur à certains vers en les accentuant d'une façon originale.

Dès sa sortie du Conservatoire, elle débuta à l'Odéon où elle fut engagée aussitôt, elle eut la chance de débuter dans une pièce nouvelle et par le principal rôle. Elle avait alors seize ans, mais par malheur l'*Institutrice* de Paul Faucher tomba.

Elle joua plus tard dans les *Vacances du Docteur*, sans grands résultats. Déjà mademoiselle Rousseil montrait cette audace et cette fougue d'exécution qui devaient être plus tard le caractère propre de son talent.

(1) *Théâtre en robe de chambre.*

Dans la *Dernière Idole* de Daudet et Ernest Lepine, elle joua avec Tisserant et contribua au succès de ce drame en un acte, où, dans un rôle de femme adultère que ronge le remords, elle déployait toutes les qualités qui devaient plus tard faire d'elle une des comédiennes les plus dramatiques de l'époque. « Quelques mois après elle quitta l'Odéon pour entrer au Vaudeville, dans le *Doyen de Saint-Patrick*, elle excita durant quelques jours la curiosité des Parisiens par la façon terrible dont elle mourait empoisonnée. Ce spectacle nouveau alors, et sur lequel nous commençons à être blasés aujourd'hui, attira sur elle l'attention du ministre, M. Walewski, qui pria M. Thierry, l'administrateur de la Comédie-Française, de vouloir bien engager une jeune personne qui déployait avec une si tumultueuse énergie des bras si beaux et taillés dans un marbre si blanc. Mais M. Thierry qui était l'homme de la tradition ne se sentait pas une sympathie bien vive pour la nouvelle venue qu'on lui imposait. Ce qui avait séduit en elle, c'était avant tout une certaine violence de tempérament, qui n'était pas, il faut bien le dire, réglée par un art savant et délicat. Elle était moins capable des nuances fines et variées. Sa personne et sa voix respiraient la force; la grâce noble en était absente, et il semblait même que l'artiste affectât de la dédaigner. »

Elle passa ensuite à la Porte-Saint-Martin, où elle parut dans les *Flibustiers de la Sonore* et dans *Cadio*; puis à l'Ambigu, où elle créa *Maxwell* et *l'Article 47*.

En août 1869, elle reprit à la Porte-Saint-Martin le rôle de Dolorès, de *Patrie*, créé par mademoiselle Fargueil.

Le 4 juillet 1872, elle débuta à la Comédie-Française dans le rôle d'Hermione, de *Phèdre*, où elle ne réussit qu'à moitié ; mais le 3 octobre de la même année, elle prit sa revanche avec Chimène, du *Cid*, qui est le meilleur rôle qu'elle ait joué. Elle a la fierté juvénile du personnage; elle en rend à merveille les emportements douloureux; dans les passages tendres, sa voix prend des accents d'une douleur triste, comme serait une caresse d'adieu. Personne, pas même Sarah Bernhardt, n'a jamais soupiré comme elle : *Rodrigue, qui l'eût cru?* Le 17 septembre 1873, son interprétation du rôle de Phèdre lui fut moins favorable. Elle quitta la Comédie-Française le 1er juin 1874. Après un voyage en Egypte, où elle eut beaucoup de succès, comme artiste et comme femme, poussée par son art et par le besoin des applaudissements parisiens, elle revint à Paris jouer sur un petit théâtre, les Menus-Plaisirs, qui changeait de nom comme de genre, l'*Idole*. Elle enleva la salle, se surpassant elle-même, ce fut du délire; on lui battit des mains, on la rappela, on l'acclama. Le lendemain, il n'était question dans le *Tout Paris* des Théâtres que de ce triomphe.

Il faut dire aussi que nous y mettions un peu de malice, dit Sarcey, car nous forcions quelque peu la note de l'éloge pour faire une niche à M. Perrin, directeur du Théâtre-Français.

En 1875, nous la vîmes au Théâtre-Historique dans les *Muscadins* de Claretie.

En 1876 elle créa au Vaudeville le rôle d'Henriette Caverlet dans *Madame Caverlet* d'Emile Augier.

En novembre de la même année, elle passa à l'Odéon dans *Déïdamia* de Théodore de Banville, sous les traits du jeune Achille, et quatre ans plus tard elle jouait avec éclat le rôle d'Hidilga dans les *Noces d'Attila* de Henri de Bornier.

Au physique, mademoiselle Rousseil est une grande et belle personne, aux traits accentués, au front presque bas ; l'œil un peu flou sous une arcade sourcilière vigoureusement accusée, a de sombres feux qui reflètent la passion. Mademoiselle Rousseil qui s'anime en scène au point de faire trembler le souffleur, est, de l'autre côté des portants, d'un calme qui va jusqu'à l'apathie. Elle parle à peine et semble étrangère au monde qui l'entoure. Le masque détendu n'a plus d'éclairs ; les muscles, aucune contraction. Elle n'a de flamme et d'énergie que pour son art.

Mademoiselle Rousseil ne se contente pas d'être une des meilleures tragédiennes de notre époque, mais c'est encore une femme de lettres, un poète; elle a traduit en vers français le quatrième chant de l'*Énéide*.

Elle a encore fait représenter au Vaudeville, dans une matinée donnée à son bénéfice, *Elsa*, drame en un acte en vers, qui a été bien accueilli; Olivier Métra a écrit la musique de la chanson arabe que chante, au lever du rideau, l'héroïne, en s'accompagnant de la guzla. Voici les trois strophes de ce *lamento* oriental, très coloré et mélancolique :

Je voudrais prendre mon essor,
Fuir au pays du soleil d'or,
Au pays des douces chamelles,
Des ibis et des tourterelles!

O toi qui dois partir demain,
Veux-tu me montrer le chemin
Qui mène au pays des gazelles,
Colombe, et me prêter tes ailes?

Quittant la robe de Nessus
Qui brûle mon corps et mon âme,
J'irai noyer ma sombre flamme
Dans les flots verts de l'Illissus!

*
* *

Notre ami Truffier, de la Comédie-Française, a publié, dans ses *Trilles galants*, une pièce de vers adressée à mademoiselle Rousseil, dont nous empruntons l'extrait suivant :

En dépit des chagrins soufferts
Et des piqûres de critique,
Tu restes, bravant les revers,
Solide au poste romantique.
Pendant que Ducis et sa clique
Entretiennent, maigres les vers
Combats pour la cause héroïque,
Rousseil, dis-nous quelques beaux vers.

*
* *

« Chose bizarre! après tant de beaux succès, après avoir poussé tant et de si heureuses tentatives en tous sens, mademoiselle Rousseil n'est pas ce que l'on appelle une artiste arrivée. Elle n'est pas assise dans sa réputation. On attend toujours pour elle je ne sais quel lendemain qui la pose définitivement.

« Elle est sur le pavé pour le moment. « Puisque personne ne veut de moi, disait-elle à Sarcey, exaspérée et désespérée, il ne me reste plus qu'à m'en aller chanter dans les cours. »

« Espérons que la Comédie-Française la sauvera de cette extrémité douloureuse. »

Ce que la Comédie-Française n'a pas cru devoir faire, l'Odéon l'a fait.

J'apprends au dernier moment que le sympathique directeur du second théâtre français, M. Porel, vient d'engager mademoiselle Rousseil, pour jouer successivement les rôles de *Lady Macbeth*, de l'*Arlésienne*, de *Marie Stuart*, ainsi que le principal rôle de son drame en vers *Elsa*, en attendant une pièce nouvelle. Cette tentative artistique de M. Porel sera, nous n'en doutons pas, couronnée de succès.

PIERRE et PAUL.

Imp. N. Blanpain, 7, rue Jeanne. L'éditeur-gérant : LÉON VANIER.

5e volume — N° 232. — 10 c. — Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE BRIDET

BUREAUX : LIBRAIRIE VANIER, 19, QUAI SAINT-MICHEL, PARIS

DRANER



DRANER

(Jules RENARD)

Jules Renard, dit Draner, pseudonyme qui n'est que l'anagramme de son nom retourné, dessinateur *français*, né à Liége en novembre 1833. Je dis dessinateur français, et j'insiste sur ce point, car nous réclamons pour l'un des nôtres, le spirituel et fécond dessinateur du *Charivari* et de *la Caricature*.

Descendant d'Henri Monnier, de Gavarni et de Cham, la mort de ce dernier laissait *le Charivari* dans l'embarras, sans Draner, c'en était fait de ce vieux journal. Monnier a créé M. Prudhomme et Robert Macaire; Gavarni a peint, comme l'on sait, les Lorettes et les enfants terribles; Cham a continué le bourgeois de Monnier en en multipliant le type; Draner, lui, tient le troupier. Quoiqu'il fasse ordinairement l'actualité, mœurs ou politique, pour les besoins du journal, quand un cavalier ou un fantassin tombe de sa plume, il est typique. Draner, comme les bonnes d'enfants, a le culte du militaire. Il a commencé par ces charges célèbres qui lui ont fait de suite un nom; il reviendra toujours à ses soldats, comme on revient à ses premières amours, et nous attendons de lui de nouveaux albums comme ceux qui ont créé sa réputation.

« Ah ! c'est bien ça ! dit l'officier qui prend l'absinthe en lisant son journal au cercle de sa garnison, c'est à croire que ce Draner est un ancien. »

Eh bien ! non, n'en déplaise à l'armée, Draner n'est pas l'ancien que l'on croit, Draner n'a servi qu'avec sa plume et son crayon, armes vaillantes et braves qui transpercèrent bien des fois nos ennemis.

Si Draner aime par-dessus tout la France et les Français, il a une horreur profonde des Allemands. Après le siège il a dessiné une série de lithographies, véritable pamphlet, intitulé *Nos vainqueurs*, où il dit à ceux-ci de dures vérités. En soulignant leur morgue cruelle et leur froide science militaire qui nous a été si fatale, il les dessine avec nos pendules dans leurs fourgons de déménageurs. Cet album n'a jamais paru, gêné par dame Censure.

Draner a été, tout jeune, employé dans une librairie belge, appartenant à sa famille, car il est fils de l'imprimeur-libraire qui a édité pendant de longues années le fameux almanach Mathieu Laensberg. C'est au milieu des livres illustrés dont il a toujours conservé la passion, que l'idée lui vint de devenir dessinateur. Il fit quelques voyages à l'étranger et vint se fixer définitivement à Paris en 1861. Son amour de l'uniforme se traduisit par une série de types militaires, aquarelles fort remarquées; encouragé par ce premier succès, il passa en revue ensuite dans une série nouvelle tous les costumes militaires du monde, en donnant à chacun la note humoristique, sans pourtant froisser la susceptibilité si chatouilleuse de messieurs les officiers.

Un jour, cependant, c'était en 1865, un ancien garde du corps ne partagea pas le plaisir qu'avait le public à regarder les lithographies que Daziaro exposait à sa vitrine du boulevard Poissonnière ; il entra furieux, demanda l'aquarelle représentant le garde du corps, la paya, et sortit en la déchirant au nez des passants, puis gesticulant et sacrant comme un diable, il promit qu'il enverrait à l'auteur, *son fils* pour l'embrocher... Draner attend toujours. Parmi ces types militaires, il y en a qui sont restés légendaires, vous vous rappelez ce fantassin

ébahi devant l'étalage d'un marchand de décorations étrangères du Palais-Royal. C'est un véritable supplice de Tantale. — Ici, c'est l'école militaire de Saint-Cyr : un ancien, orné du coquet plumet, examine minutieusement la semelle de ses bottes que le *melon* (lisez nouveau) doit lui cirer d'après la tradition de l'école. — Un capitaine d'artillerie, sourd comme un pot, infirmité due à son métier bruyant, se faisant parler à l'oreille par l'entremise d'un cornet acoustique. — Un voltigeur de l'ex-garde, l'œil vainqueur, la tunique à l'aise, installé dans la cuisine d'un bourgeois auquel il fait l'honneur de boire son vin, grâce à l'intimité de mademoiselle Victoire, l'appétissante cuisinière. — Un pompier au milieu de l'incendie ; l'incendie est dans son cœur, allumé par les prunelles ardentes des dames du corps de ballet. — Un garde de Paris recommandant à une danseuse de Bullier la sagesse et la modération. — Maintenant au tour des étrangers. — Un officier de chasseurs autrichiens serré dans son élégant uniforme et frisant ses fines moustaches blondes, sentant si bon, que les papillons viennent s'y poser. — Un général des Etats-Unis noyé dans la lecture de ses grands journaux. — Un autre général turc plongé dans les délices du harem et du narguilé. — Belgique-Infanterie. — Fantassin tenant le marmot d'une bonne trop volage qui se laisse prendre par les charmes séduisants d'un dragon, scène, paraît-il, qui se retrouve en tous pays. J'allais oublier le tambour-major, si grand, si grand, que sa canne et lui percent les nuages ; à peine, en se retournant, aperçoit-il à ses pieds le régiment entier qui le suit.

Chaque planche est une scène d'une exactitude parfaite, chaque type est vrai et amusant, il y a là une œuvre qui a de suite posé son auteur et qui restera.

Draner a tellement produit qu'il serait bien embarrassé lui-même, si on lui demandait d'énumérer ses œuvres; nous allons pourtant essayer de le faire ici pour donner une valeur bibliographique à notre notice. En voici le catalogue :

Types militaires ou galerie militaire de toutes les nations, cent trente-six lithographies coloriées.

Types dramatiques et carnavalesques, quarante-sept planches, parmi lesquelles on trouve : le général Boum, la grande Duchesse et tous les principaux costumes de l'opérette d'Offenbach, la grande-duchesse de Gérolstein, — l'Amiral suisse de la *Vie Parisienne*, — le grand mandarin de *Fleur-de-Thé*, — le Don Carlos, de l'opéra, — les Clodoches, la Normande, Flageolet, célébrités de bal public, etc.

Galerie théâtrale, autre série coloriée de trente-six sujets pris parmi les costumes du *Petit-Faust*, de la *Cour du roi Pétaud*, des *Brigands*, de la *Princesse de Trébizonde* et du *Beau-Dunois*. Dans cette dernière série le lancier Valentin du *Petit-Faust* et les carabiniers des *Brigands* sont restés légendaires.

Types de l'exposition universelle de 1867, série comprenant dix-huit lithographies. Tous ces albums ont été publiés, de 1864 à 1868, chez Dusacq, éditeur.

Draner collabore, en outre, depuis vingt ans, au *Charivari*, et a envoyé de nombreux dessins à l'*Eclipse*, à l'*Esprit-Follet*, à *Paris-Comique*, au *Monde-Comique*, et avec Robida il rédige presque en entier *la Caricature*.

Pendant le siège, Draner a publié trois albums d'actualités, aujourd'hui épuisés et recherchés en librairie : *les Soldats de la République*, — *Souvenirs du siège de Paris* — et *Paris assiégé*. — Chacun de ces albums contient trente-deux planches coloriées qui rappellent avec fidélité et esprit cette curieuse époque de notre histoire contemporaine. La plupart de ces planches ont été reproduites sur des assiettes par une fabrique de porcelaine, de sorte que l'on peut les admirer en prenant son dessert.

En 1878 a paru, chez l'éditeur Vanier, un joli petit album comique de trente-deux lithographies, intitulé : *à l'Exposition !* scènes et types à la plume, qui eut alors beaucoup de succès.

Ce même éditeur vient de publier de lui tout récemment un album de *Costumes de Carnaval* coloriés, dessinés par son fils, d'après ses aquarelles, et précédé de *Conseils sur l'art de se costumer* et sur *le Choix d'un costume*, selon son physique et son caractère et d'après les lois du goût. Cet album est très demandé chaque année au moment des bals costumés.

Il collabore, depuis la mort de Cham, au *Monde illustré*, à l'*Illustration* et à l'*Univers illus-*

tré, où il envoie chaque mois des pages de dessins publiés sous le titre général de Mois comique. Il a illustré le volume d'Adrien Huart, la *Nouvelle Vie militaire*, publié par Decaux; le carnaval du dictionnaire de son ami Véron et bien d'autres livres sans compter tous les croquis faits dans les volumes de ses amis.

Il a encore trouvé le moyen de lancer dans le commerce, sans les signer, des milliers de charmantes chromo-lithographies que les enfants connaissent bien et que distribue depuis quelque temps le commerce parisien en guise de carte d'adresse.

Chaque année, il envoie à tous les almanachs comiques une foule de dessins, et enfin c'est à lui que s'adressent de préférence les directeurs de théâtre de genre pour leurs costumes.

Il a composé les costumes de tout le répertoire d'Offenbach ; de la plupart des opérettes en vogue, et des grandes féeries de la Porte-Saint-Martin et de la Gaîté; des ballets d'*Excelsior* et de *Siéba* à l'Eden.

Après une existence aussi remplie, Draner trouve encore le moyen, sous le nom de M. Renard cette fois, d'occuper une fonction administrative ; il est attaché, depuis de longues années, au secrétariat de l'administration de la Vieille-Montagne.

La méthode de travail de Draner est bien simple, à l'encontre de Daumier qui faisait d'abord son dessin et qui chargeait Philippon d'écrire la légende ; Draner fait ses légendes lui-même, elles précèdent ordinairement le dessin. En lisant son journal ou en traversant Paris, une idée lui vient, il la transcrit sur son inséparable calepin, avec méthode, car Draner est un artiste méthodique, c'est un homme d'ordre qui doit payer son tailleur et son loyer.

Une fois rentré chez lui, ou à son bureau, il prend son godet d'encre autographique et dix minutes après son dessin est fait, s'il est dérangé par un visiteur ou si l'on vient lui demander un renseignement administratif, il en est quitte pour glisser son dessin dans son buvard, comme un écolier pris en faute.

Draner parfois se livre aux douceurs de l'aquarelle, il appelle cela se reposer ! Il en fait présent à ses amis et, ma foi, quelques-unes ne seraient nullement déplacées à l'exposition des aquarellistes. Il illustrait, la dernière fois que je le vis, la pièce de Pailleron, le *Monde où l'on s'ennuie*, les cinquante et quelques petites aquarelles qui ornaient cette brochure étaient charmantes de fraîcheur et d'esprit, je vois encore un certain monsieur dans la marge chargé de remettre en place les lettres tombées ou de remplacer les lettres manquantes. Je ne connais pas de critique plus mordante pour l'éditeur peu soigneux de ces pièces de théâtre ; car ce travail n'est pas une sinécure, je vous le promets ; parfois il prend une échelle et vient remettre un mot entier oublié. Pailleron aura là un délicieux souvenir de l'aimable artiste et un précieux bijou bibliographique.

Au physique Draner ne paraît pas son âge, il est de taille moyenne. A sa tournure distinguée, à son œil fin et perçant, qui sait voir les ridicules de ses contemporains à travers ses lunettes qui ne le quittent jamais, cet artiste a l'air d'un bourgeois ennemi de la bohème. Il peut servir d'exemple de probité artistique ; un éditeur, un directeur de théâtre ou de journal peuvent s'adresser à lui, et c'est avec ponctualité qu'il livrera en temps et heure, dût-il passer plusieurs nuits, costumes ou dessins demandés.

Chaque fois que j'aurai l'occasion de faire la biographie d'un dessinateur, je réclamerai bien fort les largesses ministérielles en faveur de cette classe d'artistes trop délaissée. Les peintres et les journalistes sont de toutes les fêtes, eux, et de toutes les distributions, mais les dessinateurs, il n'en est jamais question !

Un ministre comprendra-t-il un jour les services rendus à la société par ces vaillants de la plume et du crayon ? Voudra-t-il bien remarquer que quelques-uns ont un nom dû à leur talent et à leur esprit ? Cham a été décoré trop tard. Gill est devenu fou parce qu'il avait été oublié, on aurait si sagement fait de lui réserver la croix d'Arthur Meyer ! Mais heureusement le public est là qui sait les consoler de cette tiédeur et les aimer comme il convient.

PIERRE et PAUL.

Imp. N. Blanpain, 7, rue Jeanne. L'éditeur-gérant : LÉON VANIER.

5e volume — N° 233. — 10 c. — Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE BRIDET

BUREAUX : LIBRAIRIE VANIER, 19, QUAI SAINT-MICHEL, PARIS

GEORGES OHNET



GEORGES OHNET

Georges Ohnet est né à Paris le 3 avril 1848. Petit-fils, par sa mère, du célèbre aliéniste, le docteur Blanche. Il a commencé ses études au collège de Sainte-Barbe, où il fut le camarade d'Albert Delpit, et les a finies au lycée Bonaparte. Il a passé ses examens de droit, a été reçu avocat, et a plaidé, puis, ayant horreur de la paperasse, il s'est jeté dans le journalisme.

Il a rédigé le bulletin politique au *Constitutionnel* pendant cinq ans. Entre-temps, il écrivait pour le théâtre, et faisait jouer *Regina Sarpi*, drame en cinq actes, au Théâtre-Historique, dans lequel Marie Laurent se montra admirable, en 1876. L'année suivante, il donnait *Marthe*, comédie en quatre actes, au Gymnase où mademoiselle Legault faisait ses débuts.

Malgré ces premières tentatives, Ohnet, ne pouvant parvenir à faire jouer ses ouvrages dans les théâtres encombrés, essaya d'arriver au succès par une autre voie. Il se mit à écrire des romans, et apporta à l'éditeur Ollendorff, *Serge Panine*, en 1880. Ce roman, couronné par l'Académie Française, eut bientôt une vogue considérable que cent éditions n'ont pas épuisée.

Il publiait peu de temps après le *Maître de forges*, dont la réussite fut aussi complète. En 1882, il faisait jouer au Gymnase une pièce tirée de *Serge Panine*, dont le succès, unanimement constaté, le plaçait au premier rang des auteurs contemporains.

Depuis, il a publié un roman intitulé *La Comtesse Sarah*, œuvre toute de passion, étude psychologique très serrée, qui a actuellement dépassé la centième édition.

Il a fait jouer ensuite au Gymnase, avec un énorme succès, une pièce en cinq actes, tirée de son *Maître de forges*, et dont M. Damala et mademoiselle Jane Hading jouèrent les principaux rôles.

Au physique, Georges Ohnet est petit, maigre et nerveux. Il est adonné aux exercices du corps. Il fait de l'escrime avec passion. Il passe six mois de l'année à la campagne, en Normandie, et là, il partage son temps entre le travail et la chasse. Son chien épagneul Dick ne le quitte jamais. Il a tracé son portrait au commencement du *Maître de forges.*

A Paris, Georges Ohnet se lève de bonne heure et travaille le matin. A partir de quatre heures de l'après-midi, il laisse là la besogne, et appartient tout entier à sa famille.

Il va beaucoup dans le monde, dont ses ouvrages attestent une parfaite connaissance. Toutes ses descriptions de la haute vie sont faites d'après nature.

Il habite à Paris une grande maison confortablement installée, pleine de tableaux et de meubles artistiques. Il est là avec sa mère, sa jeune femme et ses deux petits enfants.

Ses procédés de travail sont bien simples. Il roule dans sa tête, pendant plusieurs années, des sujets de romans ou de pièces. Il combine son action, étudie ses milieux, fait agir ses personnages et, quand tout est prêt, quand il n'y a plus qu'à écrire l'ouvrage, il s'enferme pendant cinq ou six mois, et ne bouge plus de chez lui avant d'avoir terminé sa tâche.

Quand il a fini, il a généralement pris son œuvre en un dégoût profond. Il ne voit pas une seule de ses qualités, et ses défauts lui apparaissent effroyables. Il a voulu ainsi, dans un accès de désespoir, jeter au feu le manuscrit du *Maître de forges*, Madame Ohnet, qui avait une prédilection pour le roman menacé, l'a sauvé de la destruction.

Georges Ohnet, en même temps qu'auteur dramatique et romancier, a été le critique du journal le *Constitutionnel*. Il y a succédé à Hostein, qui avait lui-même succédé à Roqueplan.

A trente-sept ans, Georges Ohnet est donc en pleine possession de la notoriété. Très laborieux, et sous l'influence de son caractère inquiet, faisant toujours ses efforts pour faire mieux, il a devant lui un bel avenir.

*
* *

A tant de bonheur il faut ajouter que Georges Ohnet vient d'être fait chevalier de la Légion d'honneur le 14 juillet 1885 en même temps que Paul Bourget, deux écrivains bien différents pourtant.

*
* *

Il ne manque plus à cet heureux auteur que d'entrer tout droit à l'Académie Française, mais je crains bien qu'il n'y arrive pas de suite, quoique son roman *Serge Panine* ait été couronné par la docte assemblée, car ses succès inespérés ont rendu la critique plus sévère pour lui. Déjà l'on met au compte d'une interprétation exceptionnelle le succès du *Maître de forges*, Damala, le mari de Sarah Bernhardt attirait la curiosité féminine et Jane Hading montra dans cette pièce beaucoup de talent. On a parlé aussi d'une incessante réclame due à un directeur intelligent aidé en cela par le journal *le Figaro*.

*
* *

Voici un aperçu des recettes encaissées par l'auteur de cette poule aux œufs d'or, le *Maître de forges* :

Les deux cent cinquante premières représentations du Gymnase ont produit environ 1.400.000 fr., ce qui, à raison de 12 0/0 donne..........	168.000
Vente du manuscrit, tant en Belgique qu'en France, en Italie, en Amérique et en Autriche..........	40.000
Ce qui donne pour la pièce, sans compter les droits d'auteur de province et de l'étranger, un total de..........	208.000
Ajoutez à cela que le roman en est à sa 202e édition (Catalogue Ollendorff, 1885), chaque édition devant être de mille volumes, et M. Ohnet touchant 50 centimes par volume, cela fait..........	101.000
Total fr..........	309.000

Ici ne sont pas comptés les droits d'auteur de province et de l'étranger, ni des dernières représentations du Gymnase, car ce théâtre fait sa rentrée de 1885 86 avec cette pièce qui a dépassé sa 300e représentation.

On estime le bénéfice tiré de ce roman et de la pièce *le Maître de forges* à plus *d'un demi-million !* Si l'on devait juger l'œuvre par son succès d'argent, Ohnet serait le plus grand écrivain du monde et *le Maître de forges* le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre !

*
* *

Georges Ohnet à la 200e représentation a offert à une partie du personnel du théâtre du Gymnase une petite épingle de cravate représentant une enclume et un marteau en or, ornée d'un tout petit brillant. Qui osera dire maintenant qu'il n'est pas très généreux !

*
* *

Georges Ohnet a publié ses romans sous ce titre général : *Les Batailles de la Vie.*

A l'apparition de la *Grande Marnière*, son dernier roman, mai 1885, ses volumes atteignaient déjà le chiffre respectable d'éditions suivant :

Serge Panine (couronné par l'Académie), 126e édition ;

Le Maître de forges, 202e édition ;

La comtesse Sarah, 136e édition ;

Lise Fleuron, 96e édition.

Calculez à 50 centimes le volume, cela fait un assez joli chiffre à ajouter aux droits d'auteur dont j'ai parlé plus haut.

Ohnet est donc un auteur heureux qui ne mourra pas de faim et qui pourra soigner sa candidature à l'Académie quand l'heure sera venue.

Il peut être curieux à titre de document de publier ici les quelques lignes d'appréciation de la presse parisienne à l'occasion de la pièce *le Maître de forges*.

Voici ce qu'en dit Sarcey dans *le Temps* :

« J'ai déjà constaté l'immense succès obtenu par *le Maître de forges*, de M. Georges Ohnet, à la première représentation. Il y faut revenir aujourd'hui, en découvrir et en développer les causes. C'est qu'il y a dans ce succès un enseignement. Tandis qu'une école de révolutionnaires bruyants prétend bouleverser de fond en comble les vieilles règles et nous apporter un art nouveau, voici un homme qui réussit, disons mieux, qui va aux nues, tout simplement parce qu'il sait son métier, parce qu'il nous donne ce qu'on appelait autrefois une pièce bien faite. Le drame de M. Ohnet est

fondé sur des sentiments que tout le monde comprend et qui intéressent tout le monde, parce qu'ils sont les sentiments communs de la nature humaine; il est clairement exposé, déduit avec logique; un dénouement heureux le conclut. Il n'en faut pas davantage, *je ne dis pas pour écrire un chef-d'œuvre*, mais pour plaire deux ou trois cents fois de suite au public. »

« *La mère y peut mener sa fille*,» dit M. de Pène dans *le Gaulois*.

« Il serait donc superflu d'insister sur la faveur dont jouit, dans les milieux bourgeois, — dans la vraie bourgeoisie et non dans la bourgeoisie en toc de M. Emile Zola, — le jeune écrivain des « Batailles de la Vie, » dit Panserose de l'*Evénement*.

« Nous étions hier, avec le *Pot-Bouille* de M. Zola, en pleine réalité naturaliste; nous voici maintenant, avec *le Maître de forges* de M. Ohnet, en pleine spéculation psychologique. Le succès de la pièce du Gymnase est dû à des causes absolument opposées à celles qui ont fait le succès du drame de l'Ambigu.

« Donc, *le Maître de forges* a réussi brillamment et bruyamment. » François Oswald, du *Clairon*.

« Voilà un grand succès, un très grand succès, et obtenu par des moyens extraordinairement simples. Après la représentation mouvementée de l'Ambigu, c'est comme qui dirait une réponse du berger à la bergère,» dit à son tour le *Petit Journal*.

Maintenant, au tour d'une plume autorisée, mais qui a toujours respecté la bourgeoisie:

«...Vous irez tous applaudir *le Maître de forges*. Ce sera la récompense de cet ouvrage, inspiré par les sentiments les plus honnêtes et les plus purs : « il peut être et il sera lu par tout le monde, » dit François Coppée dans son feuilleton de *La Patrie*.

Et cette tirade, extraite du journal *Le Soir* : « *Le Maître de forges* relève d'un large coup d'aile notre littérature dramatique si dégénérée ; s'il passe la frontière en même temps que *Pot-Bouille*, il effacera au moins à l'étranger la fange des élucubrations malsaines de l'école réaliste. »

Et pour finir :

« Vous faites appel à tous les imbéciles, dit-on à Moulinet : vous aurez la majorité. »

« Ceci tend à vous prouver que l'esprit n'est point banni de la belle pièce, saine, émouvante et forte, de M. Georges Ohnet, » dit, peut-être avec malice, Ed. Stoullig du *National*.

Il faut convenir que G. Ohnet doit un beau cierge à E. Zola, car sa pièce de l'Ambigu, un peu brutale, j'en conviens, et nullement bourgeoise, servait de repoussoir à cet honnête *Maître de forges*. La presse, heureuse de taquiner Zola, écrivain d'une autre envergure, mais d'un tempérament indépendant, trouvait un malin plaisir à encenser ce nouveau venu, aux qualités ordinaires, mais suffisantes pour réussir auprès du public. Balzac se voyait préférer M. Scribe, et tous ces articles sur *le Maître de forges* semblaient adressés à l'auteur de *l'Assommoir*.

« Les romans de M. Georges Ohnet se vendent beaucoup et les pièces qu'il en tire se jouent longtemps, dit Dahirelle, du *Voltaire*. Si l'on en devait juger par ce que ses écrits lui rapportent, M. Georges Ohnet serait donc un des premiers écrivains de notre temps... Mais il y a lieu d'en rabattre. M. Ohnet jouit d'une vogue assez inexplicable. Il n'a ni le don de l'invention, ni celui d'une forme originale. Qu'est-ce que cette *Grande Marnière ?* Suit l'analyse du roman, et il conclut par cette phrase : « Autant en emporte la brise. »

Paul Verlaine à propos d'un curieux petit volume, *Les Déliquescences*, est traité par la presse depuis quelque temps, à tort ou à raison, de poète décadent.

— Décadents vous-mêmes, dit-il un jour, avec votre Georges Ohnet!

***

Nous avons dans cette étude recueilli le bien et le mal dit sur cet auteur, avec impartialité, sans influence ni jalousie pour son succès. Nous voudrions maintenant le voir travailler pour l'art pour que son œuvre soit durable, à moins qu'il ne préfère travailler pour l'argent, en ce cas, si le vent ne tourne pas, car la fortune est capricieuse, il pourra continuer à vivre en millionnaire, mais condamné à voir ses œuvres éternellement en vedette sur les affiches comme la *Fille de Madame Angot*, les *Cloches de Corneville*, la *Mascotte*, et comme à tout il y a une compensation, ce sera là son cauchemar et son châtiment.

PIERRE et PAUL.

Paris. — Imp. N. Blanpain, 7, rue Jeanne. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

5e volume. N° 234. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE COLL-TOC

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.**

LE GÉNÉRAL FAIDHERBE



LE GÉNÉRAL FAIDHERBE

LOUIS-LÉON-CÉSAR



GÉNÉRAL et savant ethnographe français, né à Lille le 3 juin 1818. Admis à l'École polytechnique en 1838, il la quittait en 1840, pour entrer comme sous-lieutenant élève à l'École d'application de Metz. Nommé lieutenant au 1er régiment du génie en 1842, il servit en cette qualité dans la province d'Oran, en 1844 et 1845; fut nommé capitaine en 1846 et envoyé à la Guadeloupe. S'étant beaucoup occupé de la question de colonisation, et dès lors habitué à la vie des tropiques, le capitaine Faidherbe adressait, en 1850, une demande au ministre de la guerre afin d'être attaché à l'état-major du Sénégal; mais comme il n'existait aucune vacance, il ne put être fait droit à sa requête, et il retourna en Algérie, dans la province de Constantine, où il construisit le fort avancé de Bou-Saada, prit part à la campagne de Kabylie sous le général Saint-Arnaud (1851) et sous le général Bosquet (1852). Les services signalés qu'il rendit à l'époque du désastre qui termina cette dernière campagne lui valurent la croix de la Légion d'honneur. On raconte comment, à cette époque, le capitaine Faidherbe faillit perdre la vie:

Pendant l'hiver de 1851, comme il participait à la désastreuse expédition du général Bosquet dans les montagnes de Bougie, où la malheureuse colonne, assaillie pendant la nuit par une tempête de neige d'une épouvantable violence, enveloppée comme dans un linceul et en même temps criblée par la grêle, ne trouvant plus sa route dans les cols nivelés, disparus sous la neige, laissa une partie de son effectif, les uns ensevelis dans les ravins presque invisibles, les autres noyés au passage des torrents d'eau glacée. Le capitaine Faidherbe, après vingt heures de marche dans la neige et dans l'eau, en avant-garde avec ses sapeurs du génie pour rechercher la route, tomba épuisé, inerte, sur le sol, sentant venir la mort et impuissant à lui résister. Un de ses soldats le reconnut, le releva et l'aida à marcher, jusqu'à ce qu'ils rencontrassent la garnison et la population de Bougie accourant à leur secours. Il fut plusieurs mois à se guérir de cette demi-congélation. Il reçut, à cette occasion, la croix de la Légion d'honneur qu'il avait bien méritée.

A la fin de la même année, ayant réitéré sa demande relative au Sénégal, il y fut envoyé comme sous-directeur du génie, et, après deux années de séjour, il avait visiblement acquis une si parfaite connaissance des besoins, des dangers, de la politique pratique de la colonie, que le ministre de la marine, qui était alors M. Ducos, n'hésita pas à lui en confier le gouvernement suprême (1854). Il avait été presque simultanément promu chef de bataillon. Le commandant Faidherbe, à partir de ce moment, se dévoua entièrement à la tâche qu'il avait désiré entreprendre : la rénovation de la colonie. Après une guerre de quatre années, pendant et à la fin de laquelle il était promu lieutenant-colonel (1856), puis colonel (1858), il reprit sur les Moors la rive gauche de la rivière Trarza (1858), annexa aux possessions françaises les côtes de Baool, Sine, Saloum et Cazamanza ; établit un système de forts, forteresses

et blockhaus en bois, garantissant la sécurité de la colonie; construisit un réseau télégraphique; ouvrit de nouveaux comptoirs à Dagana, Podor, Matan et Saldé; et finalement engagea une guerre d'extermination contre le prophète El Hadji Omar, qui avait conçu le projet magnifique de fonder un vaste empire musulman dans l'Afrique centrale, en expulsant les étrangers et en réunissant les tribus aborigènes en une sorte de confédération. Cette guerre, qui était pour la colonie française une question de vie ou de mort, s'étendait sur un territoire ne mesurant pas moins de 300 lieues, et ses résultats magnifiques, la soumission d'El Hadji Omar et l'annexion de nouveaux territoires (1860), peuvent être considérés comme l'exploit capital de M. Faidherbe, et bien suffisants à la gloire d'un homme, si ambitieux soit-il.

Après avoir couronné son œuvre par l'établissement de communications régulières avec le royaume de Cayor, État puissant qui sépare nos deux établissements de Saint-Louis et de Gorée, il quitta le Sénégal, en octobre 1861, ayant été appelé au commandement de la subdivision de Sidi-bel-Abbès, et fut remplacé par M. Jauréguiberry. Il avait été promu commandeur de la Légion d'honneur le 10 août précédent. Pendant son absence des côtes de l'Atlantique, il semble que les autorités coloniales dédaignèrent, ou simplement négligèrent l'application d'un programme qu'une longue et laborieuse expérience avait suggéré au colonel Faidherbe. Il s'ensuivit une crise menaçante que le gouvernement métropolitain ne crut pouvoir conjurer qu'avec le secours de l'ancien gouverneur du Sénégal. En conséquence, M. Faidherbe, promu général de brigade le 20 mai 1863, allait reprendre les rênes du gouvernement sénégalien. Deux ans plus tard (juillet 1865), l'état de sa santé le forçait à demander lui-même son rappel pour des cieux plus cléments, et il était nommé au commandement de la subdivision de Bône.

Lorsqu'éclata la guerre avec la Prusse, M. Faidherbe fit de vaines démarches pour obtenir un emploi dans l'armée, et fut maintenu en Algérie, où il commandait alors la division de Constantine; mais après le 4 septembre, ayant renouvelé sa demande au nouveau ministre de la guerre, M. Gambetta, il fut appelé au commandement en chef de *l'armée du Nord* (22e corps) en formation, et nommé général de division le 23 novembre 1870. Il livra peu après, au général Manteuffel, la bataille de *Pont-Noyelles,* près d'Abbeville, laquelle dura deux jours, et eut au moins pour résultat de dégager le Havre et la côte normande, tout en infligeant des pertes énormes à l'ennemi. Les 3 et 4 janvier, il livrait et gagnait la bataille de *Bapaume,* après laquelle il marchait sur Péronne afin de dégager cette place, prématurément rendue par le commandant. Enfin, le 19 janvier, jour de la sortie de Montretout, il se portait sur *Saint-Quentin,* livrait au général de Gœben une bataille dans laquelle il n'avait malheureusement à engager qu'une armée insuffisante, harassée, mal équipée et mal armée, formée de mobilisés et de jeunes recrues, avec les débris de laquelle il fut en fin de compte obligé de se replier sur Lille et Cambrai, après avoir toutefois fait subir des pertes sensibles à l'ennemi, et en emmenant son artillerie et ses équipages. — C'était la fin?

Le 8 février 1871, le général Faidherbe était élu représentant de la Somme à l'Assemblée nationale, mais donnait sa démission dans la séance du 19. Réélu aux élections complémentaires du 2 juillet, dans la Somme, le Pas-de-Calais et le Nord, avec une majorité énorme dans chacun de ces départements, il ne crut pas devoir, cette fois, repousser une pareille marque d'estime et de reconnaissance. Il opta pour son département natal, et alla siéger à la gauche de l'Assemblée. Après le vote sur

le pouvoir constituant (20 août), il donnait de nouveau sa démission de représentant, motivée sur ce que « l'Assemblée s'attribuait d'autres droits que ceux qui lui avaient été conférés par les électeurs ». Ce qui était incontestablement vrai, en dépit de toute la casuistique parlementaire. Le général Faidherbe était également opposé à la suppression des gardes nationales. Mis, depuis quelque temps en disponibilité, sur sa demande, le gouvernement le chargea d'une mission scientifique dans la Haute-Égypte. De retour au mois de février 1872, les villes de Saint-Quentin et d'Amiens lui remettaient, en juillet suivant, une épée d'honneur, obtenue par souscription. Il avait été promu grand-officier de la Légion d'honneur le 15 juin 1871.

Au renouvellement triennal du 5 janvier 1879, le général Faidherbe fut élu sénateur.

Le 3 février 1880, il a été nommé grand-croix, puis il reçut, le 30 décembre de la même année, la médaille militaire, après 44 ans de services, 27 campagnes et une blessure.

Il est aujourd'hui grand-chancelier de la Légion d'honneur.

Le général Faidherbe a été nommé membre de l'Institut (Académie des sciences et belles-lettres), le 4 avril 1884, pour les travaux remarquables qu'il a publiés sur les inscriptions libyques et sur plusieurs langues du Soudan.

*
* *

On a du général Faidherbe : *Notice sur la colonie du Sénégal et sur les pays qui sont en relations avec elle* (1859); *l'Avenir du Sahara et du Soudan* (1863), avec cartes; *Chapitres de géographie sur le Nord-Ouest de l'Afrique, avec une carte de ces contrées, à l'usage des écoles de la Sénégambie* (1865); *Recherches anthropologiques sur les dolmens d'Algérie* (1868); *Inscriptions lybiques et aperçus ethnographiques sur les Numides* (1870), etc., outre un grand nombre de *mémoires* publiés dans le *Bulletin* de la Société de géographie, les *Nouvelles Annales des voyages* et autres publications périodiques. Il a fondé, en 1860, un annuaire du Sénégal en quatre langues : français, ouolof, toukouleur et sarraklolé. Enfin, il a publié, en 1871, une brochure ayant pour titre : *Bases d'un projet de réorganisation d'une armée nationale* et une relation de *la Campagne de l'Armée du Nord*, dédiée à M. Gambetta.

*
* *

La santé du général Faidherbe, fort précaire depuis quelque temps, s'est heureusement rétablie.

On a pu le voir, ces dernières années, le jour de l'ouverture du Salon de peinture, traîné par son domestique dans un fauteuil à roulettes, car ses jambes se sont ressenties de leur ensevelissement dans les neiges des montagnes de Bougie.

Les jeunes filles de la Légion d'honneur à Saint-Denis sont, comme l'on sait, placées sous la haute direction du grand-chancelier, qui souvent est assiégé par une armée plus difficile à repousser que celle de Manteuffel, je parle des mères des élèves qui accablent le général de réclamations souvent intempestives; le général roule alors des yeux terribles et les fait fuir épouvantées par ses idées libérales et sa voix de tonnerre.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronnet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

5e volume. N° 235. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE COLL-TOC

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

PAUL BERT



PAUL BERT



Physiologiste et homme politique français, né à Auxerre le 15 octobre 1833; fils d'un avoué de cette ville, il commença ses études au collège de sa ville natale, puis vint à Paris où il suivit simultanément les cours de la Faculté de droit et ceux de la Faculté de médecine. Nommé préparateur du cours de M. Claude Bernard au Collège de France, il devint ensuite professeur à la Faculté des sciences de Bordeaux, puis suppléant de Flourens au Muséum, et se fit recevoir docteur ès sciences. Reçu docteur en médecine en 1863, docteur ès sciences en 1866, M. Paul Bert est également licencié en droit. Il a été appelé en 1868 à la chaire de physiologie de la Faculté des sciences, en remplacement de M. Claude Bernard. M. Paul Bert s'est signalé à l'attention du monde savant par des recherches physiologiques animales et végétales des plus intéressantes, et surtout par des expériences hardies tendant à déterminer les conditions de la vie humaine à diverses altitudes. Grâce à ces expériences, M. Paul Bert, membre de la Société aéronautique de France, put fournir à ses collègues les moyens d'atteindre à de grandes hauteurs; malheureusement les expériences aérostatiques qui s'ensuivirent, pour avoir réussi plusieurs fois déjà, eurent toutefois un résultat fatal : la catastrophe du *Zénith* et la mort de deux des courageux aéronautes qui le montaient, Sivel et Croce-Spinelli (15 avril 1875).

Ils avaient emporté le sac d'oxygène préparé d'après les principes de M. Paul Bert; ils ont voulu s'en servir trop tard, alors que déjà la décompression avait produit sur eux les premiers de ses terribles effets. Ils ont péri à 8,600 mètres. M. Paul Bert avait pu subir, grâce à la respiration méthodique de l'oxygène pur, une décompression qui équivalait à une hauteur de 9,000 mètres; il n'en avait éprouvé aucun mal.

. . .

Les premières thèses du jeune docteur sur la *Greffe animale* lui valurent, en 1865, le prix de physiologie expérimentale.

« La vie, dit M. Paul Bert, est la résultante d'un conflit entre un être organisé et les milieux ambiants. »

M. Paul Bert a démontré, dit M. Depasse, dans une excellente étude sur ce savant, qu'une queue de rat, coupée depuis huit jours, est encore vivante si la température ambiante n'a pas dépassé dix degrés. Cette queue, écorchée et introduite tout entière sous la peau du dos du rat, continue de vivre, grandit, s'ossifie, prend à l'intérieur de l'animal, s'il a été choisi très jeune, toutes les proportions et la figure qu'elle aurait prises au dehors, à sa place naturelle.

M. Paul Bert a pu alors varier ses greffes, les transplanter d'un animal sur un autre, les soumettre à de nombreuses expériences. De là la fureur de toutes les bonnes femmes contre le célèbre vivisecteur, la terreur des chiens et des chats du quartier de la Sorbonne.

Dix ans plus tard, c'est-à-dire au mois d'août 1875, son important ouvrage sur la *Pression barométrique* (Masson, éditeur) lui valut le grand prix biennal de 20,000 francs, accordé par l'Institut entier à la découverte ou au travail les plus propres à honorer ou à servir le pays pendant les dix dernières années. Ce prix avait été décerné, avant M. Paul Bert, à Guizot, Thiers, Henri Martin, Wurtz, Mariette Bey, etc.

. . .

La somme de travail fournie par M. Paul Bert, qui n'a aujourd'hui que 52 ans, est invraisemblable, et lorsqu'on considère, dans son cabinet de travail, des rayons entiers remplis d'ouvrages écrits de sa main, on se demande avec stupéfaction comment une intelligence humaine a pu produire tant et de si diverses choses dans une période de temps relativement restreinte.

Mener de front la science et la politique, et pousser aussi loin l'une et l'autre, c'est un démenti formel opposé à la loi de la division du travail, un des dogmes de ce temps.

« Pour le savant comme pour le politique, dit M. Paul Bert, le difficile est de ne choisir que des problèmes solubles dans l'état présent, et de les disposer en ordre progressif. Mais si le génie du savant se mesure à l'imprévu de sa découverte, le politique prouve le sien en ne s'attachant à rien d'extraordinaire et d'inattendu. »

En 1870, M. Paul Bert s'occupe de politique active; ses amis de l'Yonne lui offrent une candidature d'opposition au Conseil général pour le canton d'Aillant : « Ce que veut la nation, disait-il dans sa circulaire, ce n'est pas seulement contrôler, c'est gouverner. » Il échoua devant son concurrent bonapartiste.

Au 4 septembre, il vint à Paris se mettre aux ordres du gouvernement de la Défense nationale : « Restez en province, lui dit Jules Simon, il y a déjà trop d'hommes à Paris. »

M. Paul Bert retourna à Auxerre, où il mit son dévouement et son activité au service du préfet de l'Yonne, M. Ribière. Les deux amis soufflaient partout le feu du patriotisme et s'occupaient, jour et nuit, de recrutement et d'organisation militaire.

Peu de temps après, il se rendit à Bordeaux, auprès de Gambetta qui le nomma préfet du Nord, le 15 janvier suivant.

Le général Faidherbe et M. Paul Bert firent d'immenses préparatifs de défense en vue du bombardement dont Lille était menacé.

Elu au Conseil général pour le canton d'Aillant, puis député de l'Yonne en juin 1872, il vint représenter ce département à l'Assemblée nationale, en remplacement de feu M. Javal, et vint siéger à l'extrême-gauche.

Depuis, il a toujours été réélu dans la 2e circonscription d'Auxerre, sa ville natale.

On connaît l'influence qu'il eut sur les Chambres, à propos de la gratuité, de l'obligation et de la laïcité de l'enseignement primaire, il s'est montré partisan du service militaire des instituteurs et des séminaristes, et a toujours combattu l'influence religieuse dans l'enseignement.

Il publia, vers 1879, un livre sur la *Morale des Jésuites* qui eut plusieurs éditions et fit un certain bruit.

Gambetta prit M. Paul Bert pour ministre de l'Instruction publique et des Cultes dans le Cabinet du 14 novembre.

Dans son ministère de deux mois, M. Paul Bert fut un ministre infatigable, fécond en idées et en ressources diverses, hardi aux réformes, rude au travail, grand pourchasseur d'abus. A l'Instruction publique, il jeta les bases de l'éducation militaire dans les écoles et les lycées; aux cultes, il entreprit, avec Castagnary, de rétablir une véritable politique concordataire.

Ses travaux de vulgarisation sont importants, il nous faut citer les *Leçons de Zoologie* (physiologie, anatomie), professées aux jeunes filles, les *Notions de zoologie* pour les élèves de huitième, la *Première année d'enseignement scientifique* pour l'école primaire, l'*Instruction civique à l'école*, où nous trouvons dans la préface un des côtés de la vie de l'auteur : « La préparation la plus rapide possible de citoyens maîtres de leur esprit, sûrs de leur jugement, pénétrés de la connaissance de leurs droits et du sentiment de leurs devoirs, telle doit être aujourd'hui la principale préoccupation de tout vrai patriote. Il faut savoir tout abandonner pour cette œuvre urgente et d'intérêt suprême, tout, jusqu'aux joies de la libre découverte dans les régions encore inconnues de la science. »

Nous sommes de l'avis de M. Depasse, qui termine ainsi l'étude de M. Paul Bert : « Homme politique et savant de premier ordre, il a déjà une double histoire, un passé rempli d'actes et de travaux qui suffiraient à honorer deux existences : un double avenir s'étend encore au loin devant lui. »

*
* *

M. Paul Bert, rédacteur scientifique de la *République française*, collabore également au *Voltaire*, où il a publié dernièrement une série d'articles sur l'Algérie

fort remarqués, et à diverses publications spéciales, notamment au *Nouveau dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques.* Il a publié : *Catalogue des animaux vertébrés qui vivent à l'état sauvage dans le département de l'Yonne avec la clef des espèces et leur diagnose* (1864, in-8°, planches); *Eloge de Gratiolet* (1865); *Leçons sur la physiologie comparée de la respiration* (1870, in-8° de 509 p., 150 fig.; *Sur la greffe animale,* thèse de doctorat en médecine, qui remporta le prix de physiologie; *Sur la vitalité des tissus animaux*, thèse de doctorat ès sciences; *Sur les mouvements de la sensitive; Sur la physiologie de la seiche officinale; Sur les causes et les phénomènes de la mort des animaux d'eau douce dans l'eau de mer; Sur l'influence des divers rayons colorés sur la végétation; Sur la question de savoir si tous les animaux voient les mêmes rayons du spectre solaire que nous; Sur l'action physiologique des venins de scorpion et d'abeille; La pression barométrique, recherches de physiologie expérimentale* (1877, gr. in-8° de 120 p.). Ce dernier ouvrage contient l'exposé détaillé des longues et patientes recherches qui ont valu à M. Paul Bert, en 1875, le grand prix biennal dont nous avons parlé plus haut.

Le rôle qu'il a joué au Parlement a été considérable et ne l'a pas empêché de continuer ses remarquables travaux scientifiques.

Mêlé à toutes les grandes questions politiques, il les a traitées avec ampleur.

Ses théories sur l'éducation de l'armée ont eu beaucoup de retentissement en France. L'éducation civique, la préparation du citoyen complet, voilà ce qu'il réclame.

Grâce à l'enseignement civique, nous verrons, dit-il, se constituer une Nation dans laquelle chacun se sentira solidaire de tous, dans laquelle chacun sera prêt à verser son sang pour la défense de tous, dans laquelle chacun ressentira l'agrandissement ou la diminution de l'honneur public comme une gloire ou comme une injure personnelle, et où pourra être mise en action la grande parole du poète : « Tous pour un, un pour tous ! » Nation souverainement maîtresse d'elle-même à l'intérieur, formidable contre l'étranger agresseur, et cependant pacifique, comme tous les vrais braves, et restant toujours fidèle à cet idéal de gloire, de devoir et d'honneur, et à ces sentiments généreux qui ont fait de tous les temps et qui feront encore de notre noble France l'espoir et l'exemple de l'humanité !

M. Paul Bert a dans la tête encore bien des réformes, réforme de l'enseignement supérieur, réforme du baccalauréat; un brevet de bachelier, selon lui, ne prouve rien; il croit qne l'avenir de la France est dans la plus grande expansion possible de son commerce, il veut voir notre beau pays, qu'il aime en patriote ardent et sincère, relevé par son exportation dans tous les coins du monde. Il y a trop de demi-savants, selon lui; ce qu'il nous faut, c'est une génération d'hommes utiles, travaillant sans relâche à la fortune et à l'influence de la France, ouvrant partout des comptoirs, et il termine en disant : *Faites des épiciers!*

M. Paul Bert, qui est un orateur de premier ordre, excelle également dans l'art d'écrire. La nature, si chiche envers certains, lui a prodigué ses dons. Par la science, il est devenu académicien; par la politique, il est devenu ministre, et l'une et l'autre lui ont fourni la matière de remarquables écrits, d'admirables harangues. Ennemi des prêtres, qui le lui rendent bien, ami des instituteurs, qui le lui rendent et l'appellent leur père, il appuie sa popularité sur les petits dont il a toujours défendu les intérêts.

Pour finir, rappelons cette belle devise qui terminait son discours à l'occasion du banquet offert au député de l'Yonne par les instituteurs et institutrices de France qui lui votèrent par souscription une superbe médaille et un beau buste en marbre, le 18 septembre 1881 :

« Je vous propose, leur dit-il, de répéter avec moi les mots qui doivent être notre devise :

« *PAR L'ÉCOLE, POUR LA PATRIE!* »

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

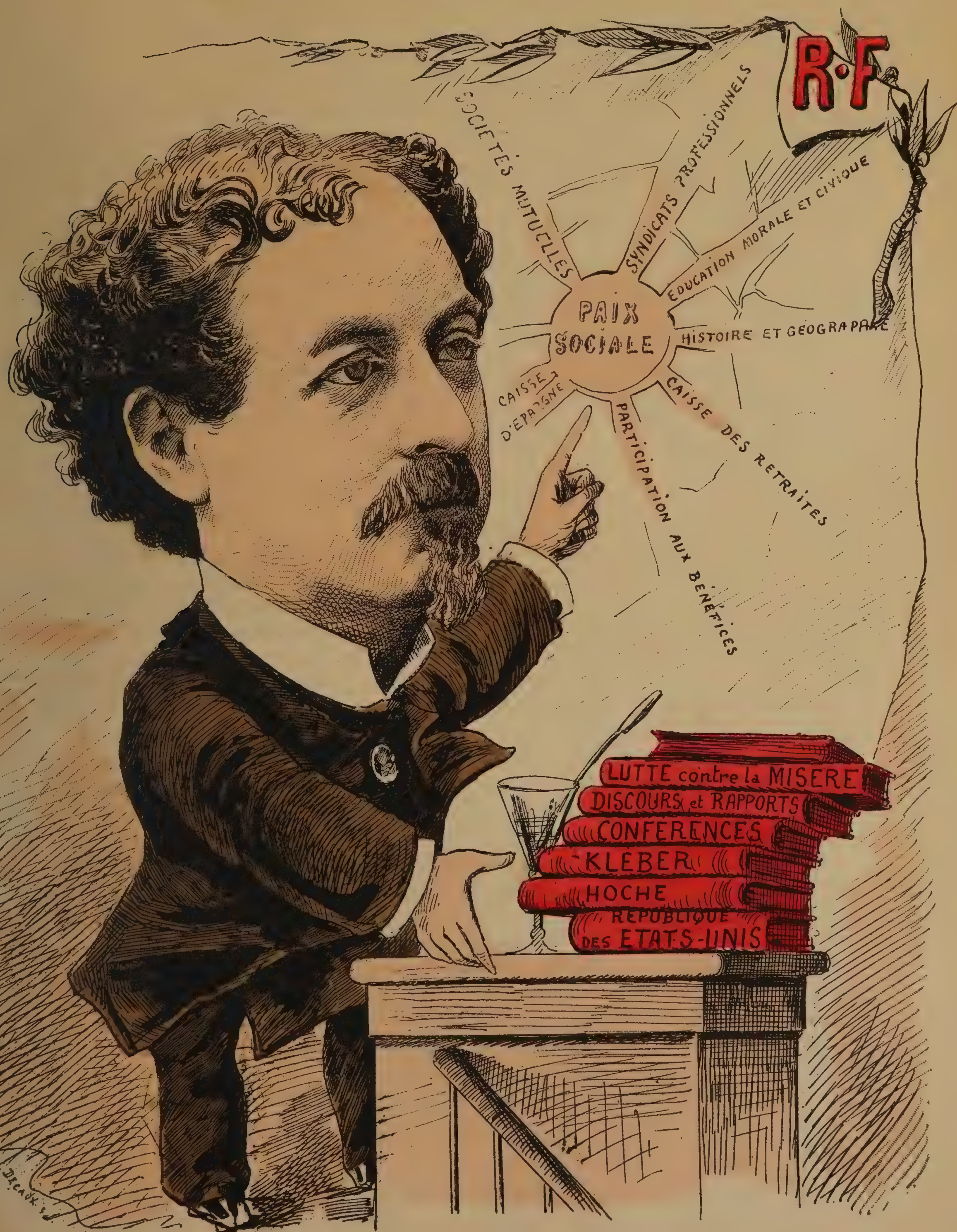
5e volume. N° 236. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE COLL-TOC

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

HIPPOLYTE MAZE



HIPPOLYTE MAZE

DÉPUTÉ DE SEINE-ET-OISE


ROFESSEUR et député français, M. Maze est né à Arras, le 5 novembre 1839. Sorti d'une famille de professeurs et de soldats (son père est mort, jeune encore, chef d'escadrons), M. Maze fit au lycée Saint-Louis de brillantes études littéraires et scientifiques. Il fut, avec Léon Renault, son ancien, un des plus remarquables élèves de cette maison d'où sont sortis tant d'hommes éminents ; il est d'ailleurs, aujourd'hui, le président très aimé de l'Association des anciens élèves.

A vingt ans, M. Maze entrait à l'École normale supérieure, section des lettres. Agrégé d'histoire à vingt-trois ans, il débutait à Cahors, où il se lia avec Gambetta ; puis, après avoir passé par les Lycées de Saint-Quentin et d'Angers, il était appelé, en 1867, à la chaire d'histoire de Versailles.

Il s'était fait un nom à Angers. Son cours sur *le Développement du Tiers-État jusqu'en 1789*, professé à l'École d'enseignement supérieur, était très suivi et très populaire ; on s'y pressait en foule. A la même époque, il commençait ses premières publications historiques très remarquées et signalées par M. Mignet à l'Académie des Sciences morales.

Chargé de conférences à la Sorbonne dès 1868, M. Maze, classé désormais parmi les professeurs les plus distingués de l'Université, attira à lui un nombreux public à la salle du boulevard des Capucines et aux matinées Ballande, dont il fut un des organisateurs avec Legouvé, Sarcey, Deschanel.

Dans une de ces matinées, à laquelle assistait une foule considérable, les allusions politiques du jeune et brillant orateur furent saluées de longues acclamations. Le lendemain, le *Gaulois* disait que M. Maze était monté sur une table et avait crié : Vive la République ! Le Ministre de l'Instruction publique manda le jeune professeur ; c'était M. Bourbeau, de *prestigieuse* mémoire ; il voulut faire subir au conférencier une façon d'interrogatoire. « M. le Ministre, lui dit M. Maze, est-ce ma démission que vous demandez ? — Non, Monsieur, c'est votre révocation que je vais prononcer.

« Eh bien ! prononcez-là, mais je ne m'expliquerai pas sur les ridicules cancans du *Gaulois*, et quant aux allusions politiques de mes conférences, pour être professeur je n'en suis pas moins homme et citoyen. » L'illustre Bourbeau ne crut pas devoir pousser plus loin l'affaire.

C'est en 1869 que M. Maze apparaît vraiment sur la scène politique. Il s'élève contre le plébiscite. Il soutient la candidature de Jules Favre dans le XIVe arrondissement ; il parle en faveur de Jules Ferry aux électeurs du VIe ; il est lié dès lors avec ces deux hommes d'État ainsi qu'avec Gambetta et Challemel-Lacour.

Voici la débâcle. L'empire s'écroule après Sedan. Le gouvernement du 4 Septembre envoie M. Maze dans les Landes comme préfet de la Défense nationale.

Dans ce poste, M. Maze fut ce qu'on pouvait attendre de lui : un administrateur habile et un patriote ardent. Grâce à la popularité qu'il sut conquérir en très peu de temps, il organisa pour la première fois dans le département des Landes le parti républicain, en même temps qu'il envoyait au Gouvernement les premières légions

mobilisées du midi. Il fonda dans les Landes un journal qui est encore aujourd'hui le foyer de l'action républicaine.

En avril 1871, M. Thiers, voulut à la fois donner satisfaction aux Ravignan, aux Gavardie, députés des Landes à l'Assemblée nationale, et conserver à l'administration un habile et dévoué serviteur; il offrit à M. Maze le poste plus élevé de préfet du Doubs.

M. Maze refusa; il retourna à Versailles reprendre sa chaire d'histoire et recommença sa vie de publiciste et de conférencier.

En 1875, il était nommé professeur d'histoire au lycée Condorcet, à Paris, et faisait paraître de très intéressantes études sur les *États-Unis*, sur *Kléber*, sur *Hoche*, etc., en même temps qu'il se faisait écouter par un nombreux public à la salle des Capucines, où il retraçait les *Origines de la Révolution.*

Candidat à la députation dans les Landes, en 1876, il se désiste pour ne pas rompre l'unité du parti républicain. Plus tard, il joue un rôle très actif comme organisateur et comme juré à l'Exposition de Géographie de Paris ; à l'Exposition universelle de 1878, il est président de section et secrétaire général du jury (groupe de l'Enseignement). En 1879, au moment où il va obtenir la suppléance de Laboulaye au Collège de France et achever, selon ses vœux, sa carrière universitaire, la ville de Versailles, où il a rendu tant de services et célébré avec éclat la gloire de Hoche, lui offre la candidature à la Chambre, en remplacement de M. Journault, démissionnaire.

Il fait une brillante campagne électorale et est élu à une forte majorité contre l'intransigeant Buffenoir. Nous le voyons plus tard réunir une majorité plus forte encore contre Edmond Lepelletier, alors radical.

M. Maze a joué un rôle considérable dans les deux assemblées où il a siégé; il a été membre des commissions les plus importantes et est intervenu très souvent à la tribune, principalement dans la discussion des projets d'enseignement et dans les questions sociales. Il a fait tour à tour partie des deux groupes de la Gauche et de l'Union républicaine.

Il a proposé, défendu et fait accepter l'amendement qui a introduit l'*éducation civique* dans la loi sur l'enseignement primaire; il a prononcé sur les trois ordres d'enseignement et sur le budget de l'instruction publique de nombreux discours très écoutés, très applaudis; il a été le promoteur et le rapporteur des deux lois sur les Sociétés mutuelles et la Caisse nationale des retraites, qui ont été, grâce à sa persévérante énergie, votées par la Chambre en 1883 et en 1885.

Ses rapports sur ces matières sont de véritables livres; il a, de plus, entrepris sur les questions sociales une campagne de conférences dans toute la France; il a exposé ses idées dans un grand nombre de villes et travaillé énergiquement à la diffusion des principes d'association, de mutualité, de prévoyance, d'épargne en vue de la retraite; il a été acclamé à Nantes, Reims, Marseille, Besançon, Lyon, où la présidence d'honneur du premier Congrès national de la mutualité lui a été offerte en 1883.

On sait qu'il a obtenu de la Chambre deux dotations, chacune de dix millions, l'une pour les Sociétés mutuelles, l'autre pour la Caisse des retraites, celle-ci à prélever sur le produit de la vente des diamants de la couronne. Il a été aussi le rapporteur de la loi sur les logements insalubres, question intéressante au suprême degré, pour laquelle on a déjà fait beaucoup et on fera plus encore.

« Prenons la question poignante des logements insalubres, dit J. Claretie, dans un de ses intéressants articles du *Temps*. Il est évident que l'éloquent rapport, rempli de faits probants, de M. Maze, va amener le vote d'une loi relative à l'assainissement de ces taudis. Mais tout sera-t-il fini parce que le Parlement aura adopté quelques articles et déterminé, pour les propriétaires, parfois aussi pauvres que leurs misérables locataires, quelques pénalités?

« M. Maze signale, à Roubaix, des logements meublés, dits ateliers, dans lesquels deux escouades d'ouvriers occupent les mêmes lits, l'une pendant le jour, l'autre pendant la nuit, sans que le matériel soit changé. Par les nuits d'hiver, il est de pauvres diables qui attendent, l'onglée aux mains, que ces camarades soient partis, pour se glisser, au rabais, dans leurs draps encore chauds! »

M. Maze s'est fait de véritables spécialités des études d'enseignement et d'économie politique; il s'est aussi beaucoup occupé des questions pénitentiaires; il est membre du Conseil supérieur des prisons, et, en cette qualité, il a visité un grand nombre de ces établissements.

Sa vie a été très active, très remplie pour le pays et pour le département de Seine-et-Oise, auquel il n'a cessé de rendre les plus grands services. Doué d'une voix nette et puissante, sa parole est élevée, chaleureuse, entraînante.

M. Maze est de l'*École républicaine*, *gouvernementale et progressiste.* — C'est surtout un patriote républicain, un homme d'action préoccupé des deux grandes luttes contre l'ignorance et la misère; considéré à la Chambre comme une des fortes réserves de l'avenir, son nom a été plusieurs fois mis en avant pour le ministère de l'Instruction publique.

Il a soutenu le cabinet Gambetta et le cabinet Ferry; il s'est montré l'un des députés les plus ardents à venger l'honneur national dans l'Extrême-Orient après la mort de Rivière et après l'attentat de Bac-Lé.

Au physique, M. Maze a l'aspect d'un officier des armes spéciales; il est grand, vigoureux; les traits sont accentués; le regard franc et vif; c'est un homme taillé pour la lutte.

Il aime à se reposer de ses travaux politiques par les exercices physiques : l'escrime, la natation, l'équitation lui sont familiers; c'est un des cavaliers qu'on rencontre fréquemment au bois aux heures les plus matinales.

*
* *

M. Maze a épousé la dernière fille de l'illustre économiste Adolphe Blanqui, membre de l'Institut et député de Bordeaux; il a continué les travaux économiques de son beau-père; professeur et député, sa grande et constante préoccupation a été la *paix sociale;* on pourrait dire de lui qu'il est *socialiste,* mais dans la bonne acception du mot; il veut l'amélioration du sort des faibles et des deshérités, et pour lui les vrais moyens à employer sont les caisses d'épargne, les caisses de retraites, les sociétés mutuelles, les syndicats professionnels, la participation aux bénéfices, l'éducation morale et civique, etc.

Tous ses efforts se résument dans le titre d'un de ses ouvrages : *La lutte contre la misère*, ennemi terrible qu'il ne faut pas combattre avec des mots, mais par des actes.

M. Maze a su *parler* et *agir* pour la démocratie.

M. Maze habite une des maisons de la rue de Rennes, voisines de la gare Montparnasse, où il prend fréquemment le train pour Viroflay. Il habite, en effet, depuis de longues années, pendant la belle saison, ce charmant coin de verdure au cœur de ce département de Seine-et-Oise, où il est aimé (les nombreux suffrages qu'il a plusieurs fois obtenus en font foi), où il a conquis une grande influence et qui ne manquera pas de le préférer, comme jadis, à tous les Buffenoir que l'on tentera de lui opposer.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

5e volume. N° 237. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE COLL-TOC

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris**

A. MAUJAN



A. MAUJAN

FFICIER, auteur dramatique, journaliste et homme politique français, né à Pontanevaux (Saône-et-Loire), le 3 juin 1853.

Le capitaine Maujan, comme disent, avec une malice plus ou moins appréciable les politiciens dépités de cette rapide popularité, a un peu plus de trente ans, juste l'âge fatidique des lutteurs de 92 et 93, et ses amis les plus intimes, ceux qui vivent le plus avant dans sa vie et qui sont placés pour mieux connaître toute sa valeur d'activité et de pensée, d'œuvre et de sentiment, déclarent bien haut avoir le droit d'affirmer qu'il en possède toutes les convictions et toutes les aspirations, tous les enthousiasmes et toutes les espérances.

Franche et primesautière nature, pleine d'énergie et de vigueur, Maujan a cru et croit encore de tout son cœur en la poésie supérieure de l'action maîtresse par excellence, à la poésie de l'épée.

Il a quitté le lycée pour aller à Saint-Cyr; il était caporal à l'École, et il en sortait, en 1875, pour entrer comme sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie.

En 1877, il était nommé officier d'ordonnance du général Thibaudin, qui commandait alors la 20e brigade, à Orléans.

Promu lieutenant, quelque temps après, il suivait son régiment à Paris.

Là, il était nommé aide-de-camp du général Millot, commandant la place de Paris. Il occupait ce poste auprès de ce soldat intègre, quand le général Thibaudin fut appelé au Ministère de la guerre.

Le général Thibaudin, qui connaissait Maujan, le prit au général Millot pour en faire son secrétaire.

Il dirigea la politique du cabinet militaire dans le sens le plus indépendant et le plus sincèrement républicain. Sa grande rectitude, sa haute fermeté de caractère lui concilièrent pas mal d'inimitié dans et hors les bureaux. De là date, dit-on, l'antipathie bien prononcée vouée au jeune chef de cabinet par M. Ferry et ses amis, qui ne purent pardonner à Maujan son manque absolu de souplesse dans la pratique des devoirs de sa position.

Ils ne tardèrent pas à lui en donner des preuves.

Après la démission du général Thibaudin, Maujan, qui était capitaine depuis plusieurs mois, quitta le ministère, et partit en permission chez ses parents.

Quarante-huit heures après, il apprenait que son congé était annulé et qu'il était envoyé dans une compagnie de discipline (*sic*), à Lambessa.

Maujan alla trouver immédiatement le général Campenon, protestant contre cette vengeance misérable.

— Il faut que vous quittiez Paris, dit le ministre.

— Envoyez-moi alors où l'on se bat, répondit le capitaine.

Et le ministre pour toute réponse :

— J'ai ordre de vous envoyer en Afrique.

Maujan n'hésita pas entre son intérêt et sa dignité; il vit s'écrouler en une seconde tous les rêves de sa vie et fit instantanément le grand sacrifice : il donna sa démission.

Disons-le tout de suite, Maujan avait tout ce qu'il fallait pour trouver d'amples dédommagements dans la vie civile.

Si l'amour des armes avait de bonne heure fait battre son cœur, il n'y avait jamais régné en souverain exclusif. Sur les bancs du collège, d'autres voix que celles de la gloire du soldat avaient parlé à sa jeune imagination ; tout enfant, il avait rêvé une synthèse confondant les lauriers des poètes, des tribuns et des capitaines, et il n'avait jamais pu s'arracher à ce rêve-là ; il l'avait poursuivi à Saint-Cyr au milieu des dures initiations techniques qui font la gloire et l'excellence de notre grande Ecole militaire;

il l'avait poursuivie avec une rare ténacité d'esprit dans les travaux du champ de manœuvre, dans les soucis de l'administration, dans les directions du ministère comme dans le campement sous la tente.....

Tout le personnel de la critique dramatique se rappelle l'intéressante et curieuse énigme qui fut proposée à la presse et à tout le public littéraire, certain soir de novembre 1881.

Sur une jeune scène sans passé, née de la veille, une pièce sans signature ou, ce qui revient au même, signée d'un pseudonyme inconnu, « Jean Malus », venait d'être montée.

Avait-elle un lendemain? cette pièce devait-elle voir plus d'une fois le feu de la rampe, c'est ce que nul n'aurait pu dire. Tout ce qu'on en savait, c'est qu'elle avait pour titre *Léa*, et qu'elle avait pour prétention de fustiger violemment les mœurs du jour. Données bien sèches et bien banales en vérité; l'enfer dramatique est pavé de ces bonnes intentions-là. Paris, le sceptique Paris, ne s'émeut pas *à priori* pour si peu.

Sans doute; mais huit jours après, *Léa* avait fait le tour de la presse française et de la presse étrangère.

Toute la critique était d'accord pour saluer une œuvre dans toute la force du terme, pleine de vie et d'originalité; témoignant des élans les plus superbes, contenant les plus magnifiques promesses.

Parlant de *Léa*, début de « M. Jean Malus », Richepin prononçait un autre mot que celui de talent.

Il écrivait dans le *Gaulois* : « ... Je ne suis pas de ceux qu'effarouche la hardiesse d'un sujet, à une condition toutefois, c'est qu'on aura du génie comme Shakespeare, ne fût-ce qu'un brin..... L'auteur de *Léa* est-il ce demi-dieu dont je parlais tout à l'heure?... Mon Dieu, j'ai demandé un brin de *génie* seulement. Eh bien, je ne m'en dédis pas. Je crois qu'il y est. »

Le plus dur, le plus dédaigneux, le plus hautain des critiques, nous avons nommé J. Barbey d'Aurevilly, écrivait : « Eh bien, j'ai eu enfin une sensation dramatique! Le drame de *Léa* est une œuvre et, si ce n'est pas un chef-d'œuvre, *c'est l'œuvre d'aujourd'hui qui promet peut-être le mieux un chef-d'œuvre pour demain*... C'est le style qui m'a le plus frappé dans le drame de M. Malus; le style vraiment dramatique, le trait perçant, le mot qui fait balle, depuis longtemps perdus dans les drames contemporains, je les ai retrouvés dans *Léa*... Oh! ceci m'a ravi dans sa précision et dans sa force. Quand je suis arrivé hier soir à la *Comédie-Parisienne*, le rideau était levé depuis quelques minutes... Aux premiers mots qui ont frappé mon oreille, avant même que je fusse assis, j'ai reconnu une langue supérieure et qui m'a donné immédiatement l'idée du talent que j'allais trouver. Et mon idée n'a pas été trahie. Je n'avais plus affaire à un faiseur dramatique, mais à un écrivain qui, hors le théâtre — si jamais il en avait le mépris, comme il en a la puissance — serait encore un écrivain. »

Le grand journal littéraire de Londres, l'*Era*, allait jusqu'à dire : « C'est, sans nul doute, un ouvrage hardi, saisissant, original à ce point que nous attendrons avec impatience le second ouvrage de M. Jean Malus, *qui est, peut-être, l'auteur dramatique de l'avenir*. »

« Jean Malus » n'était autre que Maujan qui, étant encore dans l'armée, avait signé de l'anagramme de son nom, en le latinisant à moitié pour la circonstance, afin de ne pas contrevenir aux règlements militaires qui établissent une ligne de démarcation infranchissable entre l'uniforme et la publicité.

Dans *Léa*, Maujan avait peint la FILLE avec toute sa bassesse et toute son ignominie, flanquée d'un des plus immondes types d'Alphonse aristocratique qu'on puisse extraire de la vase où plonge la société contemporaine; il ressaisit la plume immédiatement, après avoir brisé son épée, pour écrire *Jeanne de Verteuil*. Avec toutes les audaces et toutes les trouvailles du style qualifié, comme on vient de le voir par Barbey d'Aurevilly, Jeanne de Verteuil, c'est la femme mariée poussée fatalement par les dédains et la dissipation de son mari dans les bras de toutes les tentations qui naissent ou qui peuvent profiter du désœuvrement conjugal, la femme mariée dont la

chûte accuse seulement le mariage et toutes les immoralités que couvre, qu'excuse et qu'engendre la partialité sociale.

Une œuvre plus magistrale, d'une portée plus considérable encore, est sortie de la plume de Maujan.

Obsédé par l'idée de la Justice, du Droit, du Progrès, Maujan a voulu fixer la date et la forme exacte des commencements de la pensée révolutionnaire parmi nous; il est remonté avec une piété filiale jusqu'aux grands crépuscules du quatorzième siècle, à l'heure précise où le cœur du citoyen a commencé de soulever le baillon du serf; il a ressuscité de toutes pièces le long martyre et la première révolte des millions et des millions de victimes de la conquête féodale; il a pris pour héros le type même de la légendaire incarnation de notre peuple, JACQUES BONHOMME, et il a fait, en collaboration avec le souffle de Michelet et l'âme de Schiller, un drame d'avant-garde qui aurait déjà certainement ajouté une page remarquable à l'histoire de notre théâtre, si Maujan n'avait entrepris presque au même moment de servir plus directement encore la cause des idées et du sentiment démocratiques.

*
* *

Maujan n'est pas seulement un écrivain de race. Tous ceux qui l'ont entendu peuvent lui rendre cette justice qu'il a le talent de la parole au même degré que celui de la plume. Ses dons et ses convictions l'appelaient à prendre part rapidement aux luttes de la politique militante.

Il y a porté une vigueur et une ardeur peu communes.

Tout le monde connaît aujourd'hui la portée de son action politique. Elle est répercutée, soir et matin, dans toute la presse par tous les échos de l'agitation électorale.

Maujan a été un des premiers promoteurs du grand groupement dont est sorti le Comité central des républicains radicaux socialistes de la Seine. Il a souvent présidé le Comité. Il a contribué, dans une large mesure, à l'élaboration de son programme, de ce Programme fameux autour duquel il s'est fait tant de bruit depuis quelques mois, et qui a formulé avec une précision si puissante la besogne que doivent accomplir désormais les représentants de la Démocratie.

Dans la *France Libre*, Maujan a poursuivi exactement le même objectif que dans le Comité central. Il a écrit au frontispice de son journal : *Tout par le Peuple et pour le Peuple,* et tous ses efforts tendent à faire passer cette devise du domaine de la théorie dans celui des applications pratiques par la constitution, dans la Chambre, d'un parti de réformes, se vouant exclusivement à la mise en œuvre législative des revendications inscrites dans les programmes électoraux, étroitement serré sous la dénomination d'*Union socialiste.*

Maujan est un vaillant orateur plein de sève et de feu. Il a la voix chaude, mâle et bien timbrée. Sa physionomie franche et bien ouverte exprime une cordialité tout à fait sympathique qui lui conquiert tout d'abord l'auditoire. Bien campé de sa personne, il ne retient ni ne prodigue le geste. Il joint au sang-froid du soldat la passion de la conviction. Il a le bon goût de ne pas craindre l'émotion plus qu'il ne dédaigne les idées, et il arrive à chaque instant au pathétique par la voie la plus directe, la sincérité.

Il a beaucoup étudié toutes les questions sociales, il a, d'une manière toute spéciale, approfondi la question de l'impôt sur le capital.

Il a prononcé dernièrement, à Lyon, à Saint-Étienne et dans la Loire, des discours qui donnent les plus hautes espérances.

Il est porté en tête de la liste des républicains socialistes de la Loire, et dès à présent il figure au premier rang de ceux qui doivent être élus à Paris.

En sa personne, le suffrage universel enverrait certainement une force à la Chambre, car Maujan est incontestablement un homme, un talent et un caractère.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

5e volume. N° 238. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE COLL-TOC

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

PAUL DÉROULÈDE



PAUL DÉROULÈDE


ATRIOTE et poète français, Paul Déroulède est né à Paris, le 2 septembre 1846, place Saint-Germain-l'Auxerrois.

Son père était avoué à la Cour d'appel de Paris; sa mère est une des sœurs d'Émile Augier.

Paul Déroulède fit ses études successivement au collège de Vanves, à Louis-le-Grand, au lycée Bonaparte, et enfin à Versailles, chez un brave professeur, M. Chappe, qui, faisant lui-même un poème sur Vercingétorix, ne pouvait qu'encourager les mêmes dispositions chez son jeune élève.

En 1863, ses études finies, il fait son droit, puis commence à publier des vers dans la *Revue nationale*, sous le pseudonyme de *Jean Rebel*. Il fit alors d'intéressants voyages et assista, en 1869, à l'inauguration du canal de Suez.

Il faisait représenter, le 9 juin de la même année, à la Comédie-Française, *Juan Strenner*, pièce primitivement écrite en cinq actes, en vers, réduite pour la scène en un seul acte, et qui n'eut que quelqeus représentations.

L'année 1870 arrive, et, à la nouvelle de nos premiers désastres, notre jeune poète quitte la lyre pour prendre le fusil. Il s'engage au 3e zouaves.

Sa mère, un jour, vint le voir au camp de Châlons avec son jeune frère André : « Ton frère veut combattre avec toi. Je te l'amène. »

Après la marche sur Sedan, le régiment essaya de percer les lignes allemandes. Paul Déroulède vit tomber son frère : il le prit dans ses bras, le porta au pied d'un arbre, à l'abri, et retourna au combat. Il fut fait prisonnier et interné à Breslau; il croyait alors son frère mort. Il s'évada, gagna la Bohême, et rentra en France pour continuer le combat aux armées de la Loire et de l'Est. Après l'attaque du château de Montbéliard, son nom fut mis à l'ordre du jour de l'Armée. Pendant ce temps, son frère, guéri, guerroyait contre les Arabes révoltés en Algérie.

Le jour où l'Académie française couronna les *Chants du soldat*, on put voir les deux frères assis côte à côte, l'aîné en sous-lieutenant de chasseurs à pied avec la croix de la Légion d'honneur, et le plus jeune en tenue de polytechnicien, décoré de la médaille militaire.

La paix signée, Déroulède resta au régiment et marcha avec lui contre la Commune. Il y demeura « simplement, dit-il, pour que la Prusse ne fît pas la police chez nous ».

Une balle tirée à bout portant par un petit ouvrier « en bras de chemise », qu'il voit encore, sur une barricade de Belleville, lui fracassa le bras.

Il fut longtemps à se remettre de cette blessure, et ne dut sa guérison qu'à un miracle opéré par le Dr Dolbeau, auquel est dédié une des pièces des *Chants du soldat*. Tous ces détails biographiques, qui pourraient paraître romanesques, sont empruntés,

pour la plupart, à l'intéressante étude consacrée au jeune patriote, par J. Claretie, son enthousiaste ami.

Quelque temps après, le blessé fut transporté dans une propriété de sa famille, en Angoumois. Ce fut là que l'idée lui vint d'écrire un volume de chants militaires en retrouvant quelques strophes jetées çà et là par l'inspiration. Ce livre, publié sous le titre de *Chants du soldat*, portait cette fière et tendre dédicace :

A CEUX QUI M'ONT APPRIS A AIMER MA PATRIE.
A MON PÈRE, A MA MÈRE.

Paul DÉROULÈDE, janvier 1872.

Déroulède, qui ne s'était engagé que pendant la durée de la guerre, comptait déposer l'épaulette que la commission des grades lui avait conservée; mais son chef de corps, le commandant Lanes, lui ayant demandé de rester avec lui, Paul Déroulède s'y décida et resta alors six années sous les drapeaux. Il venait de passer lieutenant quand un accident de cheval lui brisa la jambe et le rejeta dans les lettres. Pendant cette nouvelle convalescence, il écrivit les *Nouveaux Chants du soldat* et l'*Hetman*.

Paul de Saint-Victor disait, en parlant des *Chants du soldat :* « Le talent est grand, mais l'inspiration est plus haute encore. Le poète se soucie moins de ciseler ses vers que de les tremper. Leur éclat est celui des armes, leur cadence semble réglée sur celle d'une marche guerrière. Il n'entre que du fer dans les cordes de cette lyre martiale, c'est de l'héroïsme chanté. »

Les *Marches et sonneries* continuèrent le succès populaire des deux volumes de *Chants du soldat*, publiés dans ce petit format in-32, bien fait pour la poche, le sac ou la giberne.

L'*Hetman*, drame en cinq actes en vers qu'il donna à l'Odéon en février 1877, met en scène les cosaques opprimés par Wladimir IV, roi de Pologne; ce drame, qui est l'incarnation du devoir et de la patrie eut un bruyant succès.

Le *Moabite*, drame en 5 actes en vers, reçu d'abord à l'Odéon, puis au Théâtre-Français n'eut pour toute représentation qu'une lecture chez Madame Adam. « On est sorti tout impressionné, disait alors Claretie, et, sauf M. de Girardin, qui trouvait qu'après tout une telle œuvre était dangereuse à produire sur le théâtre », tout le monde se demandait pourquoi le *Moabite* n'était pas joué. Déroulède, dépité, commença un drame russe : *Pierre le Grand*, quand, en janvier 1882, il lut dans l'*Officiel*, qu'une commission d'éducation militaire était instituée au Ministère de l'Instruction publique, et, parmi les membres de cette commission, figuraient son nom et celui de son ami Detaille. Après un moment d'hésitation, il accepta et se mit courageusement à la besogne, expédiant rapports sur rapports, puis, à la suite d'une discussion avec M. Jules Ferry, il donna sa démission.

Peu de temps après, quelques anciens collègues de la commission lui proposèrent, croyant que ses idées n'avaient pas été acceptées, de fonder une société d'éducation patriotique selon ses vues. « Il vous appartient plus qu'à aucun autre d'être le promoteur et le propagateur de cette campagne », lui dirent-ils. Un mois après, *La ligue des Patriotes* était fondée à la suite d'un entraînant discours prononcé dans une fête de gymnastique, le 18 mai 1882, avec cette devise : *Qui vive ! France ?* « On n'attaque que les faibles, s'écriait Déroulède, on ne surprend que les oublieux, on n'opprime que les lâches ! »

Certains le trouvent trop remuant et pensent que ses discours, tout enfiévrés de patriotisme, peuvent compromettre la tranquillité du pays; d'autres, plus jeunes ou possédant un sang plus chaud, l'acclament et le suivraient volontiers.

Tout le monde connaît les services que Déroulède a rendu à la Ligue des patriotes, dont il est l'âme et dont *le Drapeau* est l'organe; il a en outre fondé l'an dernier le premier Concours national de Tir à Vincennes, peu favorisé par le temps, une bourrasque avait renversé les constructions, il y eut cette année-là un déficit sensible qui fut comblé par Déroulède. Cette année, grâce à sa persévérance et à sa générosité, le deuxième concours a pleinement réussi. On a particulièrement remarqué les sages paroles du président de la Ligue des patriotes, adressées aux délégués de la colonie espagnole au deuxième Concours national de Tir :

« Messieurs les Espagnols, soyez les bienvenus. En vous invitant, notre intention n'est ni de vous attirer dans nos rancunes, ni de nous jeter brusquement dans vos conflits. Il ne nous appartient ni aux uns ni aux autres d'engager les gouvernements des deux pays. »

. . .

Paul Déroulède, qui semblait refuser les avances de la politique, vient pourtant de se décider à entrer en lice. Voici la circulaire qu'il vient de faire afficher à la veille des élections :

« Électeurs de Paris et du département de la Seine.

« Quelles que soient mes opinions personnelles, j'ai refusé de laisser inscrire mon nom sur aucune liste, parce que la cause que je sers et que je ne veux pas abandonner me défend d'être le candidat d'un parti.

« Malgré ce refus, un grand nombre d'entre vous insistent et me mettent en demeure de déclarer quelle serait ma réponse si la majorité de mes concitoyens de la Seine me faisaient le grand honneur d'inscrire eux-mêmes mon nom sur les listes déjà formées.

« Électeurs,

« Depuis quinze ans je n'ai rien fait, rien écrit, rien dit qui n'ait eu pour but le relèvement de la patrie, le ralliement de la nation, la prospérité française, l'indépendance nationale.

« Si, sans autre programme que mon passé, sans autre garantie que mon unité de conduite, vous me jugez digne d'être votre représentant, si vous votez pour moi *quand même*.

« J'accepterai. « PAUL DÉROULÈDE. »

Cette courte proclamation prouve que son signataire veut entrer dans la mêlée politique aussi crânement qu'il l'a fait en 1870, quand il s'est agi de défendre la patrie.

« Je ne suis le candidat d'aucun parti », dit-il; il se trompe, il représente celui qui veut le relèvement de notre chère France, de notre beau pays, son relèvement physique et moral, la victoire sur nous-mêmes avant toute autre; il représentera à la Chambre nouvelle le patriotisme dont il n'a pas le monopole, mais dont il peut être la personnification.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronnet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

5e volume. N° 239. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE COLL-TOC

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

MAURICE ROUVIER



MAURICE ROUVIER



Avocat, journaliste et homme politique français, M. Maurice Rouvier est né à Aix, en Provence, le 17 avril 1842. Attaché à la presse démocratique marseillaise sous l'Empire, il fut choisi pour secrétaire général de la préfecture des Bouches-du-Rhône le 4 septembre 1870. Après avoir échoué aux élections de février 1871, avec une minorité très importante, il fut élu représentant des Bouches-du-Rhône le 2 juillet suivant et siégea à l'extrême gauche. Le 20 février 1876, M. Rouvier fut élu député de la 3e circonscription de Marseille, avec une majorité des trois quarts. Ayant été l'objet d'ignobles calomnies, il sollicita lui-même le vote de l'autorisation de poursuites demandée à la Chambre par le chef du parquet, et fut acquitté (12 juillet 1876). M. Rouvier a été secrétaire de la Chambre des députés. Il a épousé une femme de lettres de beaucoup de talent, bien connue sous le pseudonyme de *Claude Vignon*. Aux élections du 14 octobre 1877, M. Rouvier a été réélu, contre le maire imposé à Marseille par M. de Fourtou, M. de Jessé-Charleval, légitimiste. Après l'acte du 16 mai 1877, M. Rouvier fut un des 363 députés des gauches qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie.

Il s'est fait remarquer dans les deux Assemblées par une véritable aptitude aux questions économiques, commerciales et financières. Il défendit avec autorité les intérêts de la ville de Marseille, se prononça en faveur de l'impôt sur le revenu, mais combattit l'impôt sur le capital, préconisé par M. Menier.

M. Rouvier a été réélu le 21 août 1881 dans la 3e circonscription de Marseille par 8,308 voix, sans concurrent.

Dans le cabinet du 14 novembre 1881 présidé par M. Gambetta, il eut le portefeuille du commerce, auquel on joignit les colonies détachées du ministère de la marine; il se retira avec les autres membres du cabinet le 26 janvier 1882.

. . .

Il fut encore une fois ministre du commerce en 1884; il ne resta que quelques mois en possession de son portefeuille et fut entraîné par la chute du ministère Ferry.

* * *

Maurice Rouvier débuta très jeune dans la carrière politique et marcha aussitôt de pair avec les plus vieux et les plus expérimentés parlementaires.

Petit employé d'une maison de commerce grecque de Marseille, il a fait son éducation lui-même. Les heures de dissipation et de folie, il les a remplies par des heures de travail et d'étude, et quand il a paru à la tribune nationale, il ne s'est pas révélé seulement comme un champion solide et courageux de la République et de la démocratie, mais comme un orateur d'affaires, précis, compétent, rompu aux débats économiques. Impôts, douanes, tarifs, échanges, il manœuvrait là-dedans comme dans son élément naturel, si bien qu'un jour on vit ce jeune député, dans une question de surtaxe de pavillon qui intéressait la prospérité commerciale de Marseille, emporter d'assaut la victoire qui aurait probablement été refusée à de plus vieux représentants de ce département.

Bref, à force de labeur, de volonté et d'intelligence, Maurice Rouvier avait conquis une telle situation, que, dès la réunion de la Chambre, il se voyait appeler au bureau en qualité de secrétaire et nommer, quelque temps après, membre de la commission du budget.

* * *

M. Rouvier ayant réuni dernièrement (août 1885) ses électeurs au théâtre Chave, à Marseille, pour rendre compte de son mandat de député, cette réunion a été très orageuse.

M. Rouvier a expliqué son rôle dans les différentes phases qu'il eut à traverser, soit comme membre de la Chambre, soit comme ministre, et a combattu les arguments accumulés contre lui par les adversaires de sa politique.

De vives interruptions ayant alors accueilli ses paroles, M. Rouvier s'est écrié :

« Si vous voulez m'empêcher de parler, vous le pouvez; vous êtes plus de mille et je suis seul. Laissez-moi poursuivre; après, vous prononcerez votre verdict. Je n'ai qu'à rendre compte de mon mandat; il ne s'agit pas de ma candidature. »

L'orateur a parlé ensuite de la revision. « Le Sénat est nécessaire, a-t-il déclaré; il est un frein pour certains députés qui veulent trop courir; sans lui, la République serait constamment en danger.»

« Je plains, a dit en terminant M. Rouvier, ceux qui cherchent le succès dans la discorde et la désunion. »

M. Rouvier a parlé pendant plus de deux heures, s'expliquant sur toutes les questions.

Puis ses adversaires montèrent à la tribune et ne purent se faire entendre au milieu des interruptions et d'un tumulte indescriptible.

Enfin, l'ordre du jour suivant a été adopté à une grande majorité :

« Les électeurs républicains radicaux de la 3e circonscription, réunis en séance publique au théâtre Chave, après avoir entendu leur ex-député, M. Rouvier, se déclarent

satisfaits de ses franches et sincères explications, lui accordent un vote de confiance et font un nouvel appel à son dévouement pour la défense des intérêts de la République. »

Le nombre des assistants était d'environ 1,500.

Aux élections du 4 octobre 1885, sa candidature a été vivement combattue par la liste radicale qui a obtenu un plus grand nombre de voix ; il fut porté sur la liste de conciliation dans le département des Alpes-Maritimes, quoiqu'il tînt la tête de la liste opportuniste à Marseille avec 25,464 suffrages.

Nous ne pouvons prévoir quel sera le résultat définitif du 18 octobre, mais il nous semble que la Chambre nouvelle aurait beaucoup à gagner dans la compétence économique et financière de notre ex-ministre du commerce, et nous souhaitons, dans l'intérêt du pays, qu'il soit réélu.

PIERRE ET PAUL.





Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant: Léon VANIER.

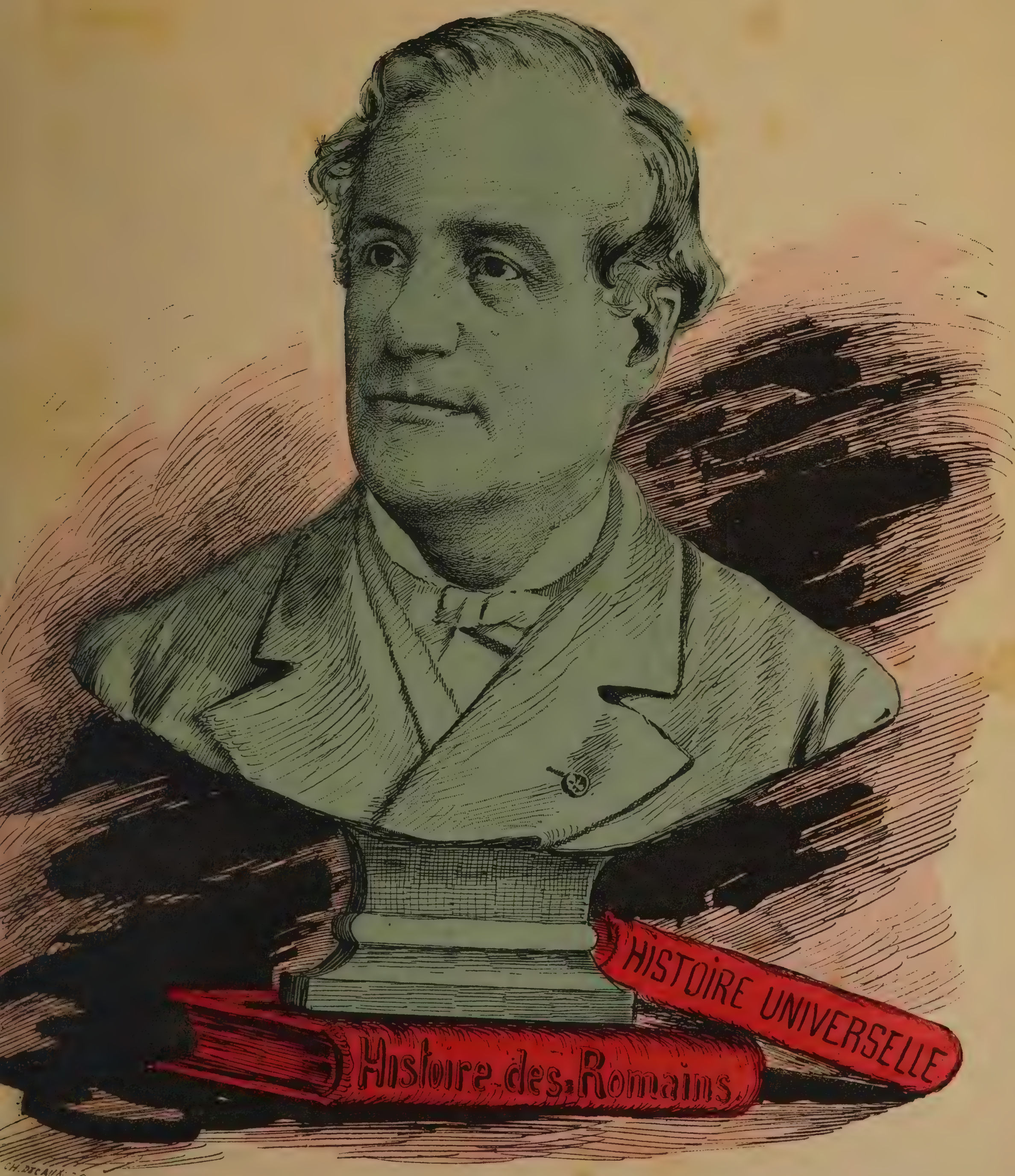
5e volume. N° 240. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE COLL-TOC

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris**

VICTOR DURUY



VICTOR DURUY



HISTORIEN français, ancien ministre, ancien sénateur, membre de l'Institut, le seul faisant partie des trois académies : française, inscriptions et belles-lettres, sciences morales et politiques.

M. Duruy, Jean Victor, est né à Paris le 11 septembre 1811. Destiné d'abord à suivre la même carrière que son père, qui était ouvrier de la manufacture des Gobelins, il n'entra qu'à l'âge de douze ans au collége Rollin et fut admis sept ans après à l'école normale supérieure.

Envoyé à Reims en 1833, comme professeur d'histoire, il fut rappelé à Paris peu de temps après pour professer la même classe au collège Henri IV, puis au lycée Saint-Louis. Reçu docteur ès lettres en 1853, il devint en 1861 inspecteur de l'Académie de Paris, maître des conférences à l'École normale et, en 1862, inspecteur général de l'enseignement secondaire et professeur d'histoire à l'École polytechnique; il fut enfin nommé ministre de l'instruction publique par décret du 23 juin 1863. Dès 1833, M. Duruy collaborait à divers ouvrages élémentaires d'histoire; cette collaboration était toutefois anonyme. Son premier ouvrage paraissait seulement en 1838 : *Géographie historique de la république romaine et de l'empire*, avec neuf cartes. En 1845, la publication des deux premiers volumes de son *Histoire romaine* lui valut la croix de la Légion d'honneur. Enfin, cette *Histoire romaine* elle-même devait causer la fortune de son auteur. L'empereur, qui méditait sa fameuse *Histoire de Jules César*, ayant pris goût à la lecture des ouvrages de M. Duruy, voulut connaître celui-ci, qu'il reçut, en effet, en décembre 1859, et avec lequel il eut une longue entrevue. Cette entrevue faillit faire d'emblée un inspecteur général de M. Duruy, dès 1861; le mauvais vouloir du ministre qu'il devait remplacer deux ans plus tard, M. Rouland, s'y opposa. Il ne fut cette fois qu'inspecteur de l'Académie de Paris; mais il devenait inspecteur général l'année suivante, puis ministre.

M. Duruy se défend d'avoir collaboré à l'*Histoire de César* autrement que par des réponses laconiques aux questions posées par l'impérial auteur. Sa nomination au ministère l'alla trouver dans cette tournée d'inspection, qu'elle interrompit.

Les réformes introduites par M. Duruy, pendant son passage aux affaires, ne satisfirent pas toujours le parti libéral; mais elles lui aliénèrent surtout le parti clérical, qui lui manifesta, comme d'usage, une véritable animosité. En vain voulut-il l'amadouer par des concessions, qui n'étaient à ses yeux qu'une preuve de la faiblesse d'un adversaire prêt à succomber; en vain poussa-t-il la complaisance jusqu'à retirer sa chaire d'hébreu à M. Renan; les conjurés, loin de céder, redoublèrent d'efforts, et M. Duruy dut remettre son portefeuille (17 juillet 1869) à M. Bourbeau — ce qui pouvait lui être une espèce de consolation, car il était bien loin d'être remplacé — et fut créé sénateur. Il était grand-officier de la Légion d'honneur depuis 1867.

M. Duruy siégea au Sénat jusqu'à la révolution du 4 septembre 1870.

Pendant le siège de Paris, on put le voir, revêtu de l'uniforme de garde national, avec la plaque de grand-officier de la Légion d'honneur, faisant courageusement, malgré son âge, le service des remparts.

Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, M. Duruy s'est présenté, mais sans succès, aux électeurs privilégiés du département de Seine-et-Oise. Dans l'état des esprits, le bonapartisme étant devenu ultra-clérical, il était clair d'ailleurs que M. Duruy ne serait accepté d'aucun parti. Il s'est toutefois déclaré dans sa profession de foi, datée de Villeneuve-Saint-Georges, le 5 janvier 1876, pour « l'appel direct à la nation » à l'expiration du septennat.

Il est nécessaire de passer une rapide revue des réformes apportées par M. Duruy dans l'enseignement. Nous citerons le rétablissement de l'agrégation de philosophie, l'introduction de l'enseignement de l'histoire contemporaine dans les lycées, trouvant avec raison qu'il était absurde, de la part des écoliers, de connaître l'histoire de Pyrrhus et d'ignorer celle de Napoléon Ier; l'institution d'un tribunal arbitral des professeurs révoqués, la création de bibliothèques scolaires un peu partout, de cours d'adultes et de conférences du soir ouverts dans Paris et dans toutes les villes, innovation qui s'est

rapidement développée et dont le peuple recueille aujourd'hui les bienfaits ; la création de l'enseignement secondaire spécial (1865) pour les jeunes gens voués aux professions industrielles et qui peuvent y apprendre les langues vivantes, la comptabilité, l'histoire et la géographie commerciales, les éléments des sciences appliquées, du droit civil, etc. ; la suppression du système de la bifurcation des études, invention de M. Fortoul; l'introduction dans les lycées des exercices de gymnastique et des manœuvres militaires, qui eurent ce singulier résultat que, dans certaines villes de province, en 1870, ce fut à un élève en rhétorique qu'incomba la mission d'instruire la garde nationale.

Nous devons citer encore l'organisation de l'instruction secondaire des filles, en dépit de l'hostilité cléricale; la création de l'école des Hautes études, à laquelle le jury international de l'exposition de Vienne a décerné, en 1873, sa médaille d'honneur unique; l'admission dans les cours libres de la Sorbonne de l'enseignement homœopathique, la création de laboratoires d'enseignement et de recherches, la réorganisation du Muséum, principalement dans le sens d'une part à accorder à l'enseignement agronomique; la proposition — repoussée par la Chambre — *de l'instruction primaire gratuite et obligatoire;* les encouragements donnés aux sociétés savantes de province et la centralisation de leurs travaux, etc., etc. On peut encore regarder comme un bienfait l'augmentation considérable du budget de l'instruction publique, due aux instances de M. Duruy, augmentation de près de 45 pour cent qu'il eût encore élevée, sans aucun doute, s'il fût demeuré au ministère. Au Sénat, M. Duruy, partisan de la liberté de l'enseignement supérieur dans le sens restreint que les cléricaux prêtent à cette expression, sauf la réserve de la collation des grades en faveur de l'État, présenta un projet de loi conforme à ces vues; il en présenta un autre, relatif à la réorganisation de nos facultés; enfin il en préparait un troisième, assurant à toutes les communes de France le service médical. Mais les évènements de 1870 s'opposèrent à la réalisation, d'ailleurs aléatoire, de ces projets.

Écrivain extrêmement laborieux, M. Duruy a publié un grand nombre d'ouvrages d'éducation, dont la plupart ont atteint un tirage énorme. Nous citerons les principaux : *Géographie politique de la république romaine et de l'empire* (1838); *Géographie historique du moyen âge* (1839); *Géographie historique de la France* (1840); *Atlas de géographie historique universelle* (1841); *Histoire des Romains et des peuples soumis à leur domination* (1840-53, 3 vol.); *Histoire sainte d'après la Bible* (1845); *Histoire romaine jusqu'à l'invasion des Barbares* (1848); *Histoire de France* (1852, 2 vol.); *Histoire de la Grèce ancienne* (1862, 2 vol.), couronné par l'Académie; *Histoire des temps modernes, depuis* 1453 *jusqu'en* 1789 (1863); *Histoire populaire et contemporaine de la France* (1863-64), 8 vol. in-4° illustrés, publiés sous sa direction; *Introduction générale à l'histoire de France* (1865), in-8°; une seconde édition de l'*Histoire des Romains*, publiée en 7 volumes in-8° illustrés, commencée en 1879 et qu'il vient à peine de finir, termine la série de ses travaux, sans compter les publications historiques rédigées pour répondre aux programmes officiels. Plusieurs des ouvrages précédemment cités font partie de l'*Histoire universelle* publiée sous la direction de M. Duruy par la librairie Hachette, et qui embrasse l'histoire des principales nations anciennes et modernes et de leurs littératures.

M. Duruy a été décoré de la légion d'honneur en 1845, pour sa première *Histoire des Romains*. Il a été promu offfcier le 12 août 1863, commandeur le 13 août 1864 et grand officier le 4 août 1867. Il était officier du Medjidié depuis 1857.

Le roi Humbert vient de conférer à M. Victor Duruy le grand cordon de la couronne d'Italie pour sa magistrale *Histoire des Romains*. Voulant bien marquer le caractère de cette haute distinction, le roi Humbert lui a fait remettre, en même temps que les insignes de l'ordre, une grande médaille d'or avec l'inscription que voici :

VICTORIO DURUY
Qui ausus est unus Gallorum
Omne romanum œvum explicare...

L'Académie française vient d'appeler à elle (le 18 juin 1885) l'auteur de l'*Histoire des Romains* qui a eu pour parrains MM. Pasteur et Émile Augier; le discours de réponse était de M. Perraud, évêque d'Autun.

Contrairement à l'usage, M. Duruy ne parle point tout d'abord de lui-même. Il débuta par une biographie de Mignet, son prédécesseur, et garda pour la fin de son discours ses remercîments à l'Académie.

« Quand je regarde derrière moi la route parcourue, je me retrouve dans une modeste chaire de collège où j'enseignais l'histoire à de grands écoliers qui s'appelaient d'Aumale, Emile Augier, Perraud, Sardou, aujourd'hui l'honneur de votre compagnie. C'est dans cette chaire que j'ai passé les plus longues années de ma vie; c'est là qu'une auguste faveur vint un jour me prendre, et c'est de là que je suis parti pour arriver jusqu'à vous.

« Ces souvenirs vous disent les sentiments que j'éprouve en ce moment et dans ce lieu : pour l'Université, qui m'a fait ce que je suis; pour le prince qui ne me demanda jamais que d'être un dévoué serviteur du pays; pour vous, messieurs, qui m'avez comblé. »

M. Victor Duruy, l'ancien ministre de l'Instruction publique de France, est descendu pauvre du pouvoir. Il vit du produit de ses livres et habite un cinquième étage.

Il eut trois fils, Anatole, Albert et Georges. L'aîné, ancien chef du cabinet de son père, officier pendant la guerre, fut blessé le 24 décembre 1870. Il est mort en 1879.

Le second, Albert, est publiciste; engagé en 1870 aux tirailleurs, il assista aux combats de Reichshoffen et de Gravelotte, reçut la médaille militaire, fut blessé à Sedan et interné en Allemagne.

Le troisième, Georges Duruy, ancien élève de l'école normale vient de publier deux romans : *Andrée* et le *Garde du Corps*.

M. Duruy, alors ministre de l'Instruction publique, aimait à se rendre compte par lui-même de la façon dont les lycées étaient administrés. On cite de lui cette anecdote :

Un matin, il arrive au lycée de ***, accompagné de l'un de ses fils. Il entre sans se nommer, et pénètre incognito jusqu'au cabinet du proviseur. Le ministre frappe trois coups.

« Entrez. »

Il entre sans plus de cérémonie. Le proviseur écrivait à son bureau. Cet honorable fonctionnaire le prend pour un papa qui lui amène un nouvel interne, et lui dit sans se déranger :

« C'est bon; mettez-vous là ».

Le ministre s'y met et attend que la lettre soit terminée. Quand elle est finie, le proviseur daigne enfin lever la tête, et lui dit :

« Quel âge a ce garçon-là?

— Vingt-deux ans, monsieur.

— Diable! Et que comptez-vous en faire?

— Mon secrétaire et mon ami.

— Tiens, et vous voulez le mettre au lycée?

— Moi? pas le moins du monde.

— Mais, alors, qu'est-ce que vous venez chercher ici?

— Je viens voir comment vous recevez les parents des élèves. Je suis le ministre de l'Instruction publique. »

M. Duruy se borna probablement à prendre bonne note de l'urbanité de son administré.

M. Victor Duruy offre peu de prise à la chronique, dit le journal *Le Voltaire*, à propos de sa réception à l'Académie.

Sa vie fut tout entière consacrée au travail; elle s'achève laborieuse et discrète.

M. Duruy est un des très rares anciens ministres de l'empire dont on puisse parler sans animadversion. Il ne prit d'ailleurs aucune part active aux luttes politiques. Les réformes qu'il accomplit ou qu'il proposa étaient inspirées d'un esprit largement libéral, et tout porte à penser que s'il eût été maître de ses mouvements il eût fait davantage encore.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

5e volume. N° 241. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE COLL-TOC

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris

LECONTE DE LISLE



LECONTE DE LISLE



POÈTE français, né en 1820, à l'île de la Réunion. M. Leconte de Lisle porte en jeune homme ses soixante-cinq ans, et à contempler sa large tête hâlée, ses traits hardis et réguliers, son grand front obstiné, son nez droit, volontaire, ses lèvres assez fortes dessinées d'une ligne extraordinairement nette et pure, tout cet ensemble athlétique que confirme un regard clair, troublant quand il insiste, on dirait plutôt un Breton, et un dur Breton, qu'un créole. La voix se tient dans une note plutôt élevée, mais qui devient grave dès que la discussion se fait sérieuse; seulement, si l'ironie s'en mêle, le *velouté* revient et l'épigramme n'en est que plus cruelle. Quand il récite de ses propres vers, une haute émotion fait vibrer tout son être, superbe, et va frapper ses auditeurs d'une sympathie irrésistible.

C'est un beau causeur, avec son monocle traditionnel et sa cigarette légendaire; gai tout juste, enjoué parfois.

*
* *

Sa jeunesse fut studieuse, quoique je me doute qu'à son arrivée à Paris, vers l'an de fièvre 1848, il aura bien ébauché quelque barricade ou tout au moins plusieurs constitutions. Il avait déjà des vers en portefeuille, dont, sans doute beaucoup, peut-être très intéressants biographiquement et déjà beaux, furent sacrifiés par le goût impérieux du jeune maître.

En 1853 paraissaient les *Poèmes antiques* qui étonnèrent les lettrés et valurent à l'auteur de précieuses amitiés : Alfred de Vigny, Victor de Laprade, plus tard Baudelaire et Banville. Le poète, cependant peu riche, donnait des leçons de haute littérature. Ce lui fut l'occasion toute naturelle de revoir ses classiques anciens, et de ces études d'homme sortit une traduction de *Théocrite* et d'*Anacréon*, dont la savoureuse littéralité fut un régal pour les délicats et mit hors de l'ombre ce nom que d'incessants travaux allaient rendre glorieux. Des poèmes évangéliques avaient précédé;

mais, en dépit de la forme magistrale, l'onction manquait; on sentait que le poète était là sur un terrain étranger à sa pensée. Au contraire, les poèmes Védiques et Brahmaniques qui eurent lieu peu après, entremêlés de superbes paysages des Iles et tableaux d'animaux : les *Éléphants*, le *Condor* et cette terrible eau-forte, les *Chiens*, révélèrent un poète épris du néant par dégoût de la vie *moderne*, ce qui n'empêcha pas le maître de donner bientôt toute sa mesure dans ce colossal livre des *Poèmes barbares*, études d'une *couleur inouïe* sur le Bas-Empire et le moyen-âge. Puis l'amour des anciens le reprit, et, en relativement peu d'années, il dota la littérature française d'immortelles traductions d'Homère, d'Hésiode, des tragiques grecs, et de quelques latins. *Kaïn, le Lévrier de Magnus,* mille et un autres poèmes plus beaux les uns que les autres, en attendant son œuvre caressée, les *Etats du Diable*, attestaient que le poète vivait toujours et splendidement.

*
* *

Mil huit cent soixante-dix trouva Leconte de Lisle prêt à coiffer le képi et à endosser la capote de garde national. Il fit patiemment son service, et, aussitôt la guerre finie, se remit aux Lettres. Vers cette époque, une tragédie, *les Erinnyes* eut plus qu'un succès d'estime à l'Odéon.

Depuis 1873, un emploi à la bibliothèque du Luxembourg lui permet de mener une existence calme et simple. Il est marié depuis longtemps et n'a pas d'enfants.

*
* *

Leconte de Lisle a dès aujourd'hui parfait son monument. Entouré, admiré et vénéré d'une jeunesse fidèle, applaudi du public compétent, reconnu l'un des premiers d'entre les écrivains en vers de ce temps, la Gloire suprême vient à lui sous une forme inattendue.

Il avait plusieurs fois essayé sans succès d'entrer à l'Académie française. Je ne sais quelles plus ou moins mesquines considérations l'écartaient de tous les fauteuils vacants, quand Victor Hugo vint à mourir, et ce ne fut, même dans la presse qui lui avait été souvent dure et injuste, qu'une voix pour le désigner comme le seul successeur de celui à qui on venait de décerner des honneurs si extraordinaires.

En effet, Leconte de Lisle seul peut occuper ce fauteuil. La gravité de son œuvre, la grandeur de ses vues littéraires, sa vie sévère, sa tenue plus que correcte, exemplaire, ses mœurs véritablement académiqnes, l'appellent là.

.
. .

L'Académie est l'objet de bien des risées, méritées parfois. Mais c'est l'Académie, on a beau dire, l'Académie française, grande fondation d'un grand homme, institution respectable et au fond respectée, même des railleurs, et littéraire par excellence ! De

même qu'il y a des Ducs faits pour elle, ces Ducs, tant décriés par une presse frivole, il y a des littérateurs sans qui elle ne serait pas. Corneille, Racine, Buffon, Chateaubriand *devaient* être de l'Académie, Molière pas. La Fontaine eût pu n'en point faire partie. De nos jours Musset détonait dans ce milieu, Vigny y eût fait merveille sans les affreux Comte Molés pendus à ses chausses. Sainte-Beuve et Renan, mixtes, y sont des noms congruents. Mais à l'heure présente, Leconte de Lisle se trouve être l'homme de l'Académie et de ce Fauteuil. Son élection à l'unanimité s'impose et est faite.

J'ai dit que Leconte de Lisle était un beau causeur; souvent amer, par exemple. Il a, cet homme, parfois des rancunes, des préventions d'homme, et gare à ceux qu'il investit de son animadversion! Une dent acérée brille et mord ferme le malheureux, entre le monocle et la cigarette.

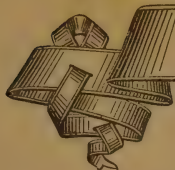
N'importe! il en est parmi ces victimes d'injustices criantes en somme qui n'en veulent pas du tout, mais pas le moins du monde à leur « Carnifex », comme eussent crié Jean-Jacques et son cousin Bernard, et que d'ailleurs l'équité, un goût sûr et l'amour des Lettres forceraient quand bien même à crier solennellement et devant le monde entier:

Leconte de Lisle est un grand et noble poète!

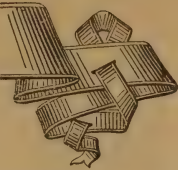
PAUL VERLAINE.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronnet. — L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

5e volume. N° 242. — 10 c. Un an : 6 fr.



LES HOMMES D'AUJOURD'HUI



DESSIN D'EMILE COHL

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.**

LE SERGENT BOBILLOT

Ch. Decaux sc.

Emile Cohl

LE SERGENT BOBILLOT

IER, un inconnu; aujourd'hui, une de nos gloires les plus pures.

Jules Bobillot est né à Paris le 10 septembre 1860. Après de brillantes études au lycée Charlemagne, il obtint, la même année, en 1877, ses diplômes de bacheliere ès-lettres et ès-sciences.

Dès le lycée, ses aspirations le portaient vers les lettres, et ses camarades n'ont certes pas oublié le journal qu'il avait fondé, l'*Externe libre,* dont il était à la fois l'éditeur et le rédacteur en chef, et qui n'a jamais franchi les murs de l'étude.

Ses deux parchemins en poche, il se lança immédiatement dans la lutte littéraire, et comme tous, il se heurta à ce dilemme terrible : être connu pour se faire connaître. Il fut alors le collaborateur précieux de toutes les Revues du moment — toutes disparues aujourd'hui — auxquelles il apporta les prémices de son jeune et vigoureux talent.

Mais il fallait vivre! Bobillot n'avait pas de fortune! Il essaya d'entrer dans un grand journal, avec les attributions les plus modestes, mais il n'arriva pas à en forcer les portes; les barbes qui le recevaient admettaient peu que ce blanc-bec de dix-huit ans fût capable de tenir une plume avec autorité.

Bobillot entra donc dans la banque Lévi-Bink, où il ne resta que bien peu de temps, grâce à la faillite que l'on sait, puis chez le baron Seillière, où son intelligence et son activité lui valurent bientôt une situation convenable.

Il n'abandonna pas pour cela la littérature; employé le jour, il redevenait homme de lettres la nuit, travaillant sans relâche, amassant des documents pour plus tard — plus tard, lorsque son talent s'imposerait enfin.

Une pièce en vers, *Monsieur Durand*, qu'il présenta au Théâtre des Nations lui fit faire la connaissance de M. Albin Valabrègue, qui reconnut en lui un tempérament, et qui l'aida de son autorité et de ses conseils. Des relations amicales s'établirent vite, et c'est certainement un peu à M. Albin Valabrègue que nous devons, après avoir admiré en Bobillot l'héroïque défenseur de Tuyen-Quan, de saluer aussi en lui l'homme de lettres remarquable.

Bobillot publia un premier roman dans *Paris-Journal : Laid*, et écrivit, avec son ami Valabrègue, une pièce en cinq actes, *la Tigresse*, qui fut présentée et reçue au théâtre de l'Ambigu, mais que des changements successifs de directeurs empêchèrent de représenter.

Il se mit ensuite à un roman de mœurs qui restera comme le meilleur de ses ouvrages, *Madame s'ennuie!* et écrivit une série de nouvelles, *Les Tueuses d'hommes*, dont plusieurs journaux ont publié des extraits.

C'est au milieu de cette activité que le service militaire vint le prendre. Bobillot fut incorporé au 4e régiment du génie, à Grenoble. Il fut au corps ce qu'il avait été partout, un sujet remarquable, et conquit ses grades très rapidement : nommé caporal le 6 juillet 1882, il obtint les galons de sergent le 7 octobre 1883.

Au régiment, comme ailleurs, sa vie fut partagée en deux; le jour, il était le soldat scrupuleux, régulier et intelligent, et le soir, de 5 à 10 heures, il redevenait l'homme de lettres infatigable, suffisant à toutes ces occupations si diverses.

Il mit la dernière main à *Madame s'ennuie;* écrivit encore quelques *Tueuses d'hommes*, collabora au *Républicain de l'Isère* et au *Réveil du Dauphiné,* fit jouer une pièce de couleur locale, *Barnave;* enfin, fonda un journal, *La Cravache*, qui tira à 3,500 exemplaires dès les premiers numéros, ce qui est, pour Grenoble, un tirage équivalent à celui du *Petit Journal*. M. G. Rivet doit se rappeler cette vaillante petite feuille à laquelle il envoya de si chauds encouragements.

Survinrent alors les affaires du Tonkin; on demanda des volontaires au 4e régiment du génie, Bobillot fut le premier à se faire inscrire; il partit.

Nous avons sous les yeux ses notes, écrites pendant la traversée, sous l'impression du moment, notes bien personnelles, d'où il se dégage une impression poignante, forçant l'admiration.

En tête :

« Ou je serai tué, ou je serai quelqu'un. »

Et plus loin :

« On monte sur mer, bercé par les grands vers de Victor Hugo; on s'attend à des infinis, des immensités, des étendues prodigieuses; au bout de trois jours de pleine mer, on s'habitue au pla-

teau circulaire sur lequel on se trouve. L'horizon normal, dix-huit kilomètres de rayon, vous paraît étriqué; la plus grande étendue que l'œil de l'homme puisse embrasser semble mesquine, et l'on est tenté de se dire :

« *Ce n'est que ça l'immensité!* »

Puis, cette pensée de Dumas, soulignée :

« Je ne comprends pas qu'on puisse avoir peur de la mort de vingt à trente ans! »

Puis à la fin de ces notes :

« Dans huit jours, nous serons au Tonkin; on dit qu'on attend le génie pour le siège de Bac-Ninh, nous serons donc aux premières loges pour bien voir. »

Il y fut en effet, à Bac-Ninh, à Son-Tay, à Hong-Hoâ et dans tous les engagements de cette première période de campagne; il fut porté trois fois à l'ordre du jour, et ses chefs savaient désormais qu'il pouvaient compter sur lui.

A Hong-Hoa, il faillit se noyer en voulant sauver le caporal Chabrol qui se baignait dans un arroyo très dangereux, et qui fut victime de son imprudence.

Ce fut pendant son séjour à Hong-Hoa que Bobillot écrivit *les Ratés*, et voici ce qu'il disait lui-même de cette pièce, en l'envoyant à son ami :

«... Cette pièce, je le sais, est injouable, mais j'ai bien assez travaillé déjà pour le roi de Prusse pour me payer, une fois par hasard, cette fantaisie de travailler pour moi...

«... Cette idée des ratés, des fainéants, des *espéreurs* de veine et d'inspiration me tourmentait depuis longtemps; elle devait crever un jour ou l'autre, mais il fallait qu'elle tînt bien pour crever à Hong-Hoâ...

«... J'ai écrit cette pièce à 4,000 lieues de Paris, dans une épidémie de moustiques, à travers des chaleurs atroces, en suant dessus, à proprement parler; elle sera pour longtemps mon enfant chérie, quoi qu'elle vaille. »

« Ces trois actes-là m'ont fait travailler dans un pays sauvage, où je m'en serais cru incapable; ils m'ont fait promener sous les bananiers, au clair de lune oriental, dans les ruines de pagodes, pour me rappeler des mots typiques; j'y ai mis tout ce que je pouvais... tout ce que je pouvais au Tonkin, loin des boulevards, loin des exaltations, des fièvres, du surchauffage de Paris, si nécessaires à l'homme de lettres, au gamin de lettres, si tu veux. Ce travail-là m'a fait oublier bien des misères matérielles, de grandes tristesses, et a été pour moi une distraction profonde dans un milieu sans joie, sans gaieté, sans rayon, et pour cela seul, je vouerai une éternelle reconnaissance à dame Littérature, la maîtresse fidèle, la consolatrice sainte, qui sait, avec quelques misérables feuilles de papier, une plume et de l'encre, vous faire vivre quelques heures une vie toute en dehors, alors que l'autre, la vie en dedans, est si lamentable! »

Le milieu dans lequel se déroule cette comédie est un coin de Paris bizarre, particulier, ayant ses grands hommes, devenus grands pour un bon vers, quelquefois même pour l'intention qu'ils ont eue de le produire.

Nous détachons de l'œuvre quelques pages au hasard.

VARNIER. — Ils ont même un cercle avec salle de théâtre.

HEBERT. — Bah ! et on y joue.....

VARNIER. — L'écarté à deux sous la fiche! Ils ont un roi qui lui-même a ses créatures, ses courtisans, ses favoris! Tous les trois mois, un chroniqueur sérieux en quête de copie bâcle cent lignes sur eux : cette gloire leur suffit. Ils ont l'air de s'en moquer; au fond, ils en sont radieux.

HÉBERT. — Ont-ils de l'esprit au moins?

VARNIER. — Les premiers temps oui; et plus tard encore, par saccade. Mais cela tombe vite. L'esprit à la longue tourne à la blague. La paresse les tue. A vingt ans, ils sont drôles; à quarante, ils sont ridicules.

HÉBERT. — Quarante ans! Ils arrivent donc à cet âge-là?

VARNIER. — Mais... ils s'y mettent.

HÉBERT. — Ce qui ne les empêche sans doute pas de crier : Place aux jeunes!

VARNIER (naturellement). — La jeunesse, chez eux, n'est pas un âge, c'est une profession. Ils crient cela de routine, comme les autres, les vrais, ceux qui travaillent. Si on le leur faisait, ce trou qu'ils affectent tant de réclamer, ils n'auraient rien à jeter dedans. Les plus travailleurs ont à leur actif un volume de vers pondus à grand'peine, repêchés dans toutes leurs feuilles. Boldard — notez ceci — Boldard le chef, Boldard 1er n'a fait dans sa vie qu'une chose sérieuse, un poème : *Les Bons à rien!* — deux cent cinquante-six vers péniblement alignés, rime par rime! — cela et rien de plus! Et voilà vingt ans que Boldard vit sur ce grand œuvre, exerçant, grâce à lui, sur toute la bande une autorité despotique, n'admettant aucune rivalité, aucune discussion. Quand Boldard dit quelque chose, on ne respire plus, et ce que dit Boldard, c'est toujours et partout son poème, son irrémédiable poème, qui fait rêver de gloire future, dans son grenier, l'innocent prosélyte introduit pour la première fois dans le cénacle. Ce monde-là, où sont mortes bien des intelligences, où bien des talents se sont fanés, où se sont gâchés tant d'avenirs, ce monde dangereux, méchant, ridicule et jaloux, mon cher maître, où l'on méprise tout ce qui est travail ou énergie, où l'on espère l'inspiration pendant des années, où l'on n'attend rien que de la veine enfin, c'est le monde des Ratés. »

Il faudrait la citer en entier, cette admirable comédie, mais le peu que nous en avons détaché, suffira, nous le croyons, à montrer le style original et puissant de Bobillot.

Les événements du Tonkin, qui tournaient mal, tirèrent Bobillot de Hong-Hoa. — Il marcha en avant, prit part aux sanglants combats de Tuyen-Quan et fut un des premiers qui entra dans la ville.

Peu de temps après, la petite garnison de Tuyen-Quan fut assiégée par les Chinois et on connaît les épisodes de ce siège mémorable.

Bobillot fut nommé, malgré son grade modeste, chef du génie, et on lui confia la mission glorieuse de défendre la place, à peine fortifiée, contre des milliers d'ennemis. Le sergent se révéla officier de génie.

Pendant ces jours tragiques, ces nuits sanglantes, il pourvut à tout et fut partout. Sans poudre de mine, il se porta à la rencontre des mineurs chinois, détruisant leurs ouvrages, inondant leurs rameaux, et livrant, avec quelques hommes seulement, dans un boyau grand comme une cheminée, à dix mètres sous terre, un combat terrible, corps à corps.

Ce fut dans une de ces opérations souterraines qu'il fut blessé mortellement : le 8 février, sous sa conduite, onze hommes exécutaient un ouvrage destiné à combattre l'efficacité des travaux déjà très avancés de l'armée chinoise; le sapeur Cousy, ainsi que le sergent qui le suivait, travaillaient depuis quelques heures déjà dans un rameau de contre-mine, quand soudain ils se trouvèrent nez à nez avec l'ennemi. D'un coup de pioche, le sapeur fendit la tête au premier Chinois qui se trouvait à sa portée; la riposte ne se fit pas attendre; huit coups de révolver furent tirés à bout portant sur nos deux soldats; une balle atteignit Bobillot en lui brisant deux vertèbres. Il fut transporté immédiatement à l'ambulance; malgré la gravité de sa blessure, on ne désespérait pas de le sauver; en effet, quelques jours après, un mieux sensible se produisit et le 3 mars, lorsque la brigade Giovaninelli vint délivrer Tuyen-Quan, sa guérison paraissait certaine.

Malheureusement la blessure se rouvrit, il fut pris le 16 mars d'une fièvre violente qui l'emporta deux jours après, malgré les soins qu'on lui prodigua.

Le général Brière de l'Isle avait depuis le 5 mars demandé pour Bobillot la croix d'honneur ; les lenteurs de l'administration ne permirent pas au sergent de voir briller sur sa poitrine cette croix des braves, qu'il avait cependant si bien méritée !

Nous ne pouvons mieux terminer cette trop courte biographie qu'en citant quelques passages de la préface que M. Albin Valabrègue a mise en tête d'une œuvre du sergent Bobillot, parue ces jours derniers : *Une de ces dames*, et publiée par ses soins.

« C'était un beau, brave et charmant garçon qui avait une tête et une âme d'artiste. Je crois qu'on a perdu en lui, en même temps qu'un admirable soldat, un écrivain de premier ordre. Parmi tous les inconnus que je connais, je n'en trouve pas un seul comparable à Bobillot.....

«... Dans *Une de ces Dames*, ce que j'aime le plus, c'est le style, et il est de lui. Il y a dans ce volume, à mon humble avis, cinquante pages dont la forme littéraire et le talent d'observation révèlent un écrivain de race et font songer à Guy de Maupassant.

« Je n'abaisse pas Maupassant, j'élève Bobillot.

«... Nous ne sommes pas de ceux qui se consolent avec une citation mal appliquée.

« *Uno avulso, non deficit alter.*

« Les berceaux ne consolent pas des tombes, surtout quand les morts ont 24 ans ! »

Lorsque le pays connaîtra l'écrivain comme il connait déjà le sergent, son admiration augmentera encore pour cette grande figure.

On fait en ce moment une souscription pour faire revenir les restes glorieux du héros de Tuyen-Quan et lui élever un monument. La France montre cette fois encore qu'elle se souvient de ceux qui sont morts pour elle. Comme Victor Hugo l'a dit en des vers inoubliables :

Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule pleure et prie.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

5e volume. N° 243. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

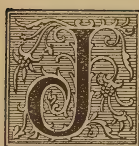
DESSIN D'EMILE COHL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris

FRANÇOIS COPPÉE



FRANÇOIS COPPÉE



J'aime François Coppée académicien, et je n'aime pas François Coppée académicien.

J'aime François Coppée académicien, parce qu'avec ses quarante-trois ans non encore sonnés (Paris, 26 janvier 1843), ce Parisien pur-sang pourtant de famille, de naissance et d'éducation, a bien l'esprit de suite, d'ordre et de méthode, qu'il faut toujours porter sur soi pour la défense contre la vie. O oui, qu'il l'a, alors, cet esprit triple et décuple, et cubé, et qui l'aura préservé de bien des choses, conduit à bien des succès, enfin maintenu dignement à des hauteurs littéraires et sociales où plus d'un de son âge perdrait un peu la tête ou tout au moins la tenue.

Dans ces conditions d'équilibre, Coppée devait faire, dès à présent, un plus que parfait académicien. Je le vois d'ici travaillant au Dictionnaire, défendant tel néologisme, combattant (bravo!) l'introduction dans la langue française de ce mot anglais-ci ou italien-là, toujours avec mesure mais fermeté. Je le vois ciselant un rapport, préparant un discours, s'intéressant aux demandes, réclamations et sollicitations qu'il faut, examinant, classant. D'un grand secours à ses collègues, par contre aux Lettres et, dans certains cas, à la Vertu, noble emploi d'un temps dérobé à la production du cabinet de travail.

Et puis Coppée a au suprême degré le don d'assimilation. Par ceci loin de moi la pensée de parler d'une assimilation littéraire quelconque. Coppée, au contraire, a, dès ses débuts, su être et rester lui-même, et ce lui est même très caractéristique. Il laisse à d'autres, moins fiers, de s'introduire dans la peau d'un grand poète ou reconnu tel et de vente, et de *faire illusion!*

Non, je veux dire que Coppée, en homme d'esprit, de tact et de goût, sait se faire tout à tous et brillera dans un salon aussi bien qu'il fera les délices d'une société de camarades, où, par sa manière judicieuse, amènera tout le monde à son avis ou presque, s'il s'agit d'un débat littéraire.

Dès lors, le ton, la démarche académiques ont dû tout d'abord être conquis par cet esprit d'élite, et les « Ducs » aussi bien que les princes du théâtre, de l'histoire et de la critique sont ses pairs non moins que ses collègues.

Mais je vous dois quelques détails plus précis et je remets à la fin de ceci mes raisons pour ne pas aimer François Coppée académicien.

Lorsque l'éclosion définitive de son talent prit place au grand jour, notre poète se voyait employé au ministère de la guerre et vivait à Montmartre avec sa mère et sa sœur. Depuis la mort de la première, celle-ci ne quitta plus son frère et vit encore avec lui, célibataires tous deux, dans une jolie habitation de la rue Oudinot, où le poète jouit d'un jardin sérieux. Il n'a fait d'ailleurs en quelque sorte que revenir au nid, son enfance s'étant écoulée dans ces régions calmes et mélancoliques de notre tumultueuse capitale. Quelques poèmes d'une saveur vraiment nouvelle et d'une forme étonnante pour un débutant furent insérés au premier *Parnasse contemporain*, qui apprirent le nom du jeune homme à quelques lettrés. *Le Reliquaire* suivit (1866) et fut peu remarqué. *Les Intimités* (1867) n'eurent guère plus de succès. Il fallut la prodigieuse réussite du bijou, *le Passant*, pour appeler l'attention du public sur les œuvres antérieures de Coppée, qui, dès lors, ne cessèrent d'avoir une belle vente. Le poète était lancé. En 1870, il donnait aux Français les *Deux Douleurs*, un acte touchant où déjà perçait le Coppée futur qui venait de donner aussi sa note en librairie dans le poème *Angelus* et autres petits récits réunis sous le titre de *Poèmes modernes*.

Ici je m'arrête pour saluer en ces livres, *le Reliquaire*, force et grâce, mais grâce forte, un peu spadassine, très haute; *les Intimités*, libres idylles, chaudes, et, si mièvres, pas si mièvres que cela; *le Passant*, ardent oarystis dont le dénouement chaste est plus brûlant que tout autre imaginable; des œuvres de premier ordre, passionnées, sans contorsions et d'une forme merveilleuse. Elles suffisent à mettre le poète au premier rang et lui feraient tout pardonner s'il y avait à pardonner. Elles le rendent digne, qu'on le sache bien, à elles seules *trois*, de s'asseoir là où Musset s'est assis!

* *

Après la Guerre et la Commune, pendant lesquelles il avait fait réciter des à-propos patriotiques, *Lettre d'un mobile breton*, *Plus de sang*, entre autres, Coppée quitta son ministère et entra à la Bibliothèque du Luxembourg qu'il devait également quitter pour devenir bibliothécaire du Théâtre-Français. Des dissentiments, je crois, l'obligèrent à ne pas garder longtemps cet emploi et c'est libre de toute occupation extérieure à la littérature que le voici enfin et pour longtemps.

Deux grands drames en vers, en outre de plusieurs recueils, *les Humbles*, *le Cahier rouge*, et de plusieurs petites pièces, *l'Abandonnée*, *Fais ce que dois* (1871), *le Petit Marquis*, en prose, avec M. A. d'Artois (1874), *le Luthier de Crémone*

(1876), prouvèrent que Coppée n'était pas disposé à se reposer sur ses lauriers. Ces deux drames, dont le premier, *Mme de Maintenon*, malgré l'ingéniosité de l'intrigue, sombra presque dans l'indifférence (Louis Bouilhot avait dans *Mme de Montarcy*, indiqué autrement la figure curieuse de cette « Mère de l'Église ») et dont le second, *Severo Torelli*, fut un grand succès d'estime et de recettes, rappelèrent autour du nom de Coppée, non pas oublié, certes, mais un peu négligé depuis quelque temps, l'attention publique qu'il s'agissait de tenir en éveil du côté du théâtre, car il paraît que Coppée dirige maintenant son effort vers ce genre, exclusivement ou presque.

Et ceci m'amène précisément à dire pourquoi je n'aime pas Coppée académicien.

Pourquoi ?

Parce que j'ai peur que l'Académie ne nous gâte, à nous autres vrais amis de la gloire de l'auteur, ne nous énerve notre Coppée, comme le monde, les salons et des bravos incompétents, sans compter de sourds conseils de faux camarades, nous ont déjà gâté et énervé notre Coppée, d'à partir d'*Angélus* et des *Deux Douleurs*. Là, le mot est lâché, voilà pourquoi !

. . .

Ah, que Coppée cette fois, maintenant qu'il est son maître — plus d'ambitions, hein ? sinon, j'espère, celle d'être un grand poète le plus possible ? plus de risettes ni de visites, ni de soirées ruineuses d'estomacs et de cervelles ? — que Coppée instruit par l'expérience ne gaspille plus talent, esprit, temps, dans de petites choses pour plaire (non à Madame, ceci fait des choses divines) mais aux DAMES — O les DAMES ! ces dames des soirées, des revues graves, des étalages de coiffeurs et des W. C. de chemins de fer ! Qu'il n'occupe pas ses heures aux discussions souvent *abat-jour-vert* et surannées du docte corps, et que le vernis, le poli du lieu n'aille pas désssécher à tout jamais sa veine ni sa verve.

Ah, Coppée, versez-nous, vous le poète fait, versez donc cet esprit aigu, parfois amer de votre conversation, et votre imagination toujours vive et fraîche et votre belle forme volontaire qui éclate jusque dans vos moindres productions, versez-nous tout cela dans des œuvres larges, viriles. Vous ne reviendrez pas, c'est clair, à la beauté de vos trois premières œuvres. Mais quelle force, quelle profondeur ! Vers ou prose, vers et prose, tentez tout. Laissez-nous tranquille avec votre habit vert. Fichez-nous la paix avec ce décorum dont vous riez sous cape et même un tantinet au grand jour.

Allons, vite, du beau, du bon, et beaucoup ! Vous nous devez tout cela, à nous vos vrais amis, *vos vrais amis*, entendez-vous ?

PAUL VERLAINE,

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant: Léon VANIER.

5e volume. N° 244. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

Dessin d'Emile Cohl

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.**

PAUL VERLAINE



PAUL VERLAINE



Paul Verlaine est né à Metz, le 30 mars 1844, et a opté en 1873 pour la nationalité française. Il fit ses études à Paris, où il résida constamment avec l'exception de fréquents voyages et longs séjours à l'étranger et en province. C'est surtout le Nord, un peu l'Est, la Belgique, une bonne part de l'Angleterre, de vagues Normandies, Orne, pays de Caux, et un bout d'Allemagne, qu'il parcourut, reposant ici sa tête pendant des années pour ne rester là que le temps d'une visite ou deux aux bons endroits. Il avait passé sa petite enfance à Montpellier et se rappelle encore cette ville et son *Peyrou*, ses *pénitents* de toutes couleurs, — et cette chaleur ! Ses seules aventures dans ce Midi sur le pouce furent l'absorption d'un scorpion dans un verre d'eau sucré (le scorpion en mourut) et une brûlure de la main droite, obtenue en la plongeant — adorable, intelligent bébé ! — dans une Dubelloy (ou bouillotte) remplie d'eau bouillante, et qui rendit longtemps gaucher l'auteur des *Poètes maudits*.

En 1865, il donnait à l'impression les *Poèmes Saturniens*, recueil de vers déjà anciens, faits pour la plupart dans son pupitre de rhétoricien en proie à feu le baccalauréat encyclopédique et polytechnique d'alors. On fit à ce livre, qui parut en même temps que le *Reliquaire* de Coppée, l'honneur de ne s'en un peu occuper que pour renvoyer l'auteur au bon français, au bon sens, à toutes les sortes de bonnes choses tenues par ces messieurs à tant la ligne. Impénitent, Verlaine publia un an après les *Fêtes galantes* qui eurent quelque succès et procurèrent, étrangement gracieuses sans conteste et raffinées, non fades, qu'elles étaient, avec un point de mélancolie quelque peu féroce, un regain de lecture aux *Poèmes Saturniens*.

Des écrivains sérieux, Sainte-Beuve entre autres, comme peut en témoigner sa correspondance, s'intéressèrent beaucoup à ces débuts. Nestor Roqueplan aima cette poésie bizarre et contrastée, déjà musicale. D'autres suffrages intimes et familiers continuèrent d'encourager l'auteur, déjà très volontaire et *emballé* pour sa part, qui mit au jour, au commencement de 1870, *la Bonne Chanson*, vers d'amour chaste. La guerre et son bruit firent tort à ce petit ouvrage auquel l'auteur tiendrait particulièrement à voir rendre justice.

Un mariage, les gardes au rempart, la Commune, dans laquelle il fut quelque peu compromis, puis de violentes affaires d'intérieur suspendirent trois ans la production du poète. Ce ne fut qu'en 1874 que *fusa*, pour ainsi parler, son volume peut-être le plus original, mais qui devait beaucoup plus tard faire son bruit dans le nouveau monde poétique : j'ai nommé les *Romances sans paroles*. Depuis, l'auteur, blessé cruellement par la vie et aussi, il l'avoue franchement, victime et dupe d'une longue conduite inconsidérée, fut amené à se convertir sincèrement et de tout point au catholicisme, oublié depuis sa première communion. Six années s'ensuivirent d'austérité, de recueillement, de travail obscur, au courant desquels néanmoins Verlaine composa un livre mystique qui parut en 1880 et commence seulement à faire son chemin ; cette rentrée le détermina à reprendre ses travaux littéraires et il lança deux nouveaux livres, l'un de critique, *les Poètes maudits*, dont on parla et écrivit beaucoup, y cherchant des théories, que sais-je ! l'autre de vers, *Jadis et Naguère*, qui eut un franc succès.

Le théâtre le sollicite, mais du théâtre court, qui donne le moins possible prise au métier.

Un livre de prose, *les Mémoires d'un Veuf*, la seconde série des *Poètes maudits*, ou il expliquera ses idées poétiques, des vers dans la tonalité de ceux de *Sagesse*, *Amour*, sont sur le chantier de cet infatigable qui prémédite de donner à chacun de ses recueils catholiques, *Amour*, puis *Bonheur*, un complément plus mondain. Il a déjà commencé en faisant suivre *Sagesse* de *Jadis et Naguère* à inaugurer ce système basé sur le fameux *homo duplex*. Les volumes « pécheurs » en question s'intituleront *Parallèlement* (telle ou telle série).

Verlaine n'est pas aussi noir que Cohl l'a fait diable. S'il a été malheureux, s'il l'est encore et doive toujours l'être, et qu'on s'en aperçoive quelquefois à des mutismes soudains, à des sauvageries, qui sont plutôt de la timidité de chat échaudé, dès qu'il a pu surmonter inquiétudes et regrets, nul homme plus avenant, plus gai, plus obligeant que ce rude. Il parle beaucoup, dit tout, parfois brutalement, presque toujours d'une façon amusante. Il rit de grand cœur et sans fiel. Cohl, méchant, lui a mis aux mains une lyre murale dont les cordes ressemblent fort à des barreaux. Les barreaux, Verlaine les assume. Ce furent les galons et les chevrons d'un poète errant, d'un philosophe honnête quand même, à travers toutes tentatives et en dépit de tel tempérament infernal.

« Féroce et doux », Victor Hugo a baptisé Verlaine en Abd-el-Kader.

De bonne foi, est-ce un loup-garou sans relâche ni rémission, un vampire perpétuel ou quelque gobelin bien implacable, celui qui rimait, il y a peu d'années, ce qui va suivre, expression de ravissement presque adamique à propos d'un bonheur modeste qu'il s'était édifié et que la mort est venue démolir de fond en comble?

Air à faire.

Le petit coin, le petit nid
Que j'ai trouvés,
Les grands espoirs que j'ai couvés,
Dieu les bénit.
Les heures des fautes passées
Sont effacées
Au pur cadran de mes pensées.

L'Innocence m'entoure, et toi,
Simplicité.
Mon cœur, par Jésus visité,
Manque de quoi?
Ma pauvreté, ma solitude,
Pain dur, lit rude,
Quels soins jaloux! L'exquise étude!

L'âme aimante au cœur faite exprès,
Ce dévouement,
Viennent donner un dénouement
Calme et si frais
A la détresse de ma vie
Inassouvie
D'avoir satisfait toute envie.

Seigneur, ah merci! N'est-ce pas
La bonne mort?
Aimez mon patient effort
Et nos combats.
Les miens et moi, le ciel nous voie
Par l'humble voie
Entrer, Seigneur, dans votre joie!

Quant à la queue, symbolique je suppose, dont l'artiste a orné le bas de son dos et qui porte inscrit le mot *décadence*, il se défend avec énergie de posséder, fût-ce au moral, un appendice aussi satanique, surtout avec un tel exergue autour. Il sait bien qu'on lui attribue une *école*. Une école, à lui Verlaine! Une école qui se proclamerait elle-même *décadente*. D'abord qu'on dise qui a prononcé le mot le premier. D'abord! Et, pour mon compte, je ne vois que plusieurs jeunes poètes qui, tout en aimant Verlaine et ses vers, sont eux-mêmes originaux et en bel et bon train de se faire une place enviable, mieux que cela, haute et fière et personnnelle, au soleil de la postérité.

Verlaine aime trop l'indépendance pour ne pas la saluer avec joie dans ses confrères.

Il n'a pas de *suite*, comme on dit aux Oiseaux.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

5e volume. N° 245. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN D'EMILE COHL

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris**

COQUELIN CADET



COQUELIN CADET

OQUELIN Alexandre-Honoré-Ernest, est né à Boulogne-sur-Mer le 16 mai 1848.

Acteur français connu plutôt sous le nom de Coquelin Cadet, qu'il prit pour se distinguer de son frère aîné, et même appelé familièrement *Cadet* tout court par ses camarades et amis.

Son père, qui était boulanger à Boulogne-sur-Mer, rêvait pour ses fils le même état que lui. Déjà l'aîné, attiré par une irrésistible vocation vers le théâtre, avait trahi ses espérances; il songeait à se rattraper sur le second, qu'il fit débuter dans l'état de *patronnet*.

Mais, piqué de la même tarentule que son frère, soit goût naturel ou instinct d'imitation, tout en portant les brioches ou les petits pâtés aux bourgeois de Boulogne, il répétait les tirades de son frère et ne rêvait qu'à être comme lui, comédien. Le père n'entendait pas de cette oreille, il trouvait qu'il y avait assez d'un acteur dans sa famille. « Et puisque le métier que je fais ne te convient pas, lui dit-il, je te permets de te faire professeur. »

*
* *

A l'âge de 15 ans il partait pour l'Angleterre, dans une institution où il devait apprendre le français tout en apprenant lui-même la langue anglaise. Après quelques mois de ce métier, qui ne lui plaisait nullement, il demanda à sa famille à rentrer à Boulogne et fut placé à la gare de cette ville comme employé. Mais il n'était pas plus fait pour distribuer des billets et enregistrer des bagages que pour l'enseignement du français; il préférait lire et faire des vers, répéter des rôles de comédie, ce qui plaisait peu à ses chefs, qui durent, je crois, le remercier.

Quelque temps après, son père vint à mourir, et l'aîné, qui commençait à vaincre les difficultés de sa carrière, emmena son frère avec lui et le fit entrer au Conservatoire dans la classe de Régnier, où il resta trois années.

Les leçons de l'éminent professeur, les conseils de son frère et la fréquentation de la Comédie-Française façonnèrent ce jeune comédien intelligent et tenace, mais moins bien doué que son aîné qui avait un visage merveilleusement comique, une voix superbe, une mémoire prodigieuse et une grande souplesse de talent.

Il eut au Conservatoire, dès sa deuxième année, un second accessit, puis, en 1867, enleva à l'unanimité le premier prix de comédie dans une scène d'*Amphitryon*, où il remplissait le rôle de *Sosie*.

Engagé à l'Odéon, à sa sortie du Conservatoire, il y resta une année, pendant laquelle on ne le vit guère que dans le répertoire classique. Il se fit remarquer dans l'*Anglais* ou le *Fou raisonnable*, où il obtint un réel succès, aidé par son accent britannique.

Son ambition devait être tout naturellement de se faire recevoir à la Comédie-Française, à côté de son frère, où celui-ci était si brillant, si goûté; elle ne fut pas longtemps déçue. Le 8 juin 1868, il débuta dans le rôle de *Petit Jean* des *Plaideurs*.

Rivé par les exigences des statuts de la docte compagnie à l'ancien répertoire, sa mission a été de reprendre tous les rôles dans lesquels son frère avait succédé à Got, celui-ci à Régnier, Régnier à Samson..... Ses prédécesseurs, et particulièrement son frère, lui firent tort; en vain creusait-il ses personnages et remplaçait-il la physionomie par la grimace, rien ne réussissait à le mettre en relief et il attendait toujours une occasion de se montrer dans une importante création.

Sur ces entrefaites, la guerre de 1870 arriva. Il fut de ceux qui restèrent à Paris, attachés au théâtre pendant le siège et la Commune, et, durant cette période, il jouait tous les soirs avec une vaillance pleine d'entrain.

Pendant le siège, il assista, comme son camarade Sevestre, à la bataille de Buzenval; mais, plus heureux que ce dernier qui y trouva la mort, sa conduite lui valut la médaille militaire.

*
* *

N'avançant pas à son gré, il se découragea et songea à quitter la Comédie-Française qui le laissait trop longtemps attendre le *Sociétariat.* Son camarade Laroche, qui avait les mêmes droits que lui, lui ayant été préféré, il se décida à tenter la fortune dans les théâtres de genre, malgré les supplications de son frère et de ses amis.

Le Palais-Royal lui avait fait de belles propositions, mais il préféra les Variétés où il comptait allier plus aisément la comédie à la farce. Mais ce sont deux arts très différents et qui s'excluent presque, nous dit Sarcey. Avec ses allures de comique raisonnable, il se sentait gêné par cet entourage de grotesques à outrance qui s'appelaient Léonce et Baron. Il résolut de rentrer à la Comédie-Française et M. Perrin accueillit favorablement l'enfant prodigue. Il rentra par l'*Ami Fritz* en 1876, et dans le succès de l'œuvre il se tailla un fort joli succès particulier.

Il se fit encore remarquer dans le rôle d'*Isidor* du *Testament de César Girodot*, d'*Ulrich* dans le *Sphinx*, de *Frippesauce* dans *Tabarin*, et de *Basile* dans le *Barbier de Séville* en août 1877.

Coquelin a un talent comique très personnel qui a une grande action sur le public, son succès va croissant tous les jours, il sait faire rire aux éclats toute une salle avec sa turbulence et ses grimaces.

•
• •

Le 30 décembre 1878, il a été promu Sociétaire. Cette nomination l'a flatté, mais il voudrait bien qu'elle lui ouvrît l'accès à des rôles plus nombreux et plus importants.

Coquelin Cadet, ne trouvant pas à satisfaire de ce côté son besoin d'activité, s'est répandu dans les salons et a créé un genre : il est *le père du monologue.*

Depuis dix ans environ, il est de mode dans les familles de remplacer la romance sentimentale par une pièce de vers ou des morceaux de prose récités par des comédiens ou des amateurs connus. Personne mieux que lui ne réussit à lancer un monologue comique dans un salon ou dans les matinées à bénéfices, où il se prodigue pour ses confrères malheureux.

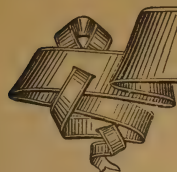
Il est le premier à tendre la main à nos jeunes auteurs et met très volontiers son autorité et son talent au service de jeunes gens inconnus, et il a toujours la main heureuse; ainsi dernièrement ne vient-il pas de présenter au public, dans une conférence qui n'était elle-même qu'un monologue improvisé sur son sujet favori : *Du rire et des auteurs gais*, un jeune poète d'un talent très original, du nom de *Mac-Nab*, qui débute par un volume fou intitulé : *Poèmes mobiles*, rempli de monologues comiques à la pince sans rire, comme les aime Coquelin; il y a particulièrement une pièce sur les *Poêles mobiles*, qui, en cette saison surtout, ne peut manquer de faire le tour des salons parisiens.

Coquelin Cadet présente son ami au public dans une préface étincelante d'esprit, car notre sympathique comique (tous les comiques ne le sont-il pas?) est auteur à ses heures; la librairie a de lui plusieurs volumes signés *Pirouette* : le *Livre des convalescents*, orné de vignettes de Pille; cet hilarant bouquin devrait être sur la table de tous les malades et dans les bibliothèques des hôpitaux, il a fait des cures merveilleuses; *Le Cheval*, monologue; un album sous le titre de *Fariboles*; et, sous son vrai nom cette fois, une plaquette : *Le Monologue moderne*, où il fait l'histoire du monologue, et enfin un volume : *La Vie humoristique*, où défilent une série de portraits de camarades et d'études très vécues sur le théâtre; il collabore en outre à la *Petite Presse* et au *Matin*. Il trouve le moyen d'être l'ami de tous les poètes, interprète et admirateur plus particulièrement des poètes de combat, il soutient volontiers les *décadents*, se mêle à leurs luttes, collectionne leurs œuvres, sentant bien qu'il y a là des talents à accueillir, curieux un des premiers de ces rythmes nouveaux qu'essaient ces novateurs de la métrique, ces révolutionnaires de la rime qui veulent affranchir le vers pour en tirer des effets nouveaux. C'est un vaillant qui regrette de n'être poète qu'au fond de son cœur et qui éprouve souvent l'envie de s'essayer dans la bataille.

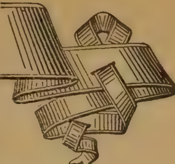
PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

5e volume. N° 246. — 10 c. Un an : 6 fr.



LES HOMMES D'AUJOURD'HUI



DESSIN DE COLL-TOC

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

GUY DE MAUPASSANT

GUY DE MAUPASSANT

Littérateur français, né le 5 août 1850, au château de Miromesnil (Seine-Inférieure), fit ses études en partie à l'institution religieuse d'Yvetot, d'où il a été renvoyé pour poésies plus que légères et sentiments peu orthodoxes.

Il entra ensuite au lycée de Rouen, et fit à cette époque la connaissance de Louis Bouilhet et de Gustave Flaubert, deux Normands aussi, et devint en peu de temps un familier de Gustave Flaubert, qu'il voyait plusieurs fois par semaine et dont il est resté le meilleur élève.

Il développa son esprit et son observation dans l'intimité de ce maître auquel il soumit ses premiers vers et ses premières études en prose. Flaubert conseillait à son jeune ami de brûler tous ces essais, et Maupassant les jetait au feu.

Tous les jeunes écrivains, dans leur intérêt et dans celui de l'art, devraient consentir à ce sacrifice, et comprendre enfin qu'il est bien rare que l'on débute par un chef-d'œuvre et que ces premières productions hâtives, toujours imparfaites, sont comme une sorte de gourme qu'il faut jeter et n'en tirer d'autre profit qu'une sorte d'entrainement à mieux faire. Coppée et Maupassant ont eu la sagesse d'agir ainsi, les forts doivent agir de même. Après la guerre, Maupassant est resté six ans au Ministère de la Marine et deux ans au Ministère de l'Instruction publique, où il remplissait les fonctions de secrétaire du ministre Bardoux.

Aujourd'hui, ses œuvres l'ayant affranchi de toute servitude administrative, il se consacre entièrement à la littérature, où il occupe la première place parmi les nouveaux venus.

*
* *

Avant de passer à l'étude de son œuvre, disons encore qu'il habite, pendant la belle saison, La Guillette, près d'Étretat, une petite maison qu'il s'est fait bâtir et qu'il agrandit chaque année.

A Paris, il habite la rue Montchanin, où son appartement est clos jusqu'à cinq heures du soir; dès le jour il travaille.

Jamais de visite importune. Le concierge a des ordres sévères. Le jeune maître s'assied, chaque matin, devant son bureau, avec la régularité d'un employé. Cette méthode est aussi celle d'Émile Zola, qui compte parmi ses amis littéraires l'auteur d'*Une Vie*.

Guy de Maupassant est un grand amateur de canotage. A ce propos, Mallarmé racontait un jour qu'ayant été invité à déjeûner chez Zola, à Médan, petit village au-dessus de Poissy qu'habite l'auteur de l'*Assommoir*, il avait résolu de s'y rendre dans son canot; mais, ayant mal calculé son temps, les sinuosités capricieuses de la Seine l'ayant trahi, il était arrivé à Médan à la nuit, juste pour prendre un bouillon et repartir aussitôt.

*
* *

Au physique, Maupassant est plutôt petit, trapu, il a le visage un peu coloré des Normands, la moustache forte et brune, les yeux petits et scrutateurs, la carrure vigoureuse d'un gars. Il est très aimable, très affable et est passé maître, me disait un de ses éditeurs, dans l'art de rédiger un traité, joignant à la finesse d'un avoué, la ruse d'un renard normand. D'un scepticisme qui le porte à voir la vie en laid, et, comme certains magistrats, ayant une tendance à ne s'intéresser et à ne voir dans l'humanité que les coquins.

Tient-il cette disposition d'esprit de la misanthropie et du pessimisme des deux grands écrivains, ses maîtres, Balzac et Flaubert, ou faut-il l'attribuer à un penchant naturel? s'il en était ainsi, on pourrait le regretter.

*
* *

Que ne donnerait-il l'écrivain aussi bien doué que lui qui ajouterait à cette puissance d'observation, à cet esprit fin, à ce style ferme et d'un relief sûr, une pointe de gaieté et de fine raillerie, qui saurait ou voudrait voir le côté comique de la société, qui ne manque pourtant pas de *Perrichons*, ce type si amusant, si vrai, si bien observé du théâtre de Labiche.

Déjà dans quelques amusantes nouvelles de bonne humeur, des bijoux d'esprit et de style, on sent que cet écrivain sait rire aussi; mais je crains qu'il dédaigne ce rôle d'amuseur et ne place toujours le drame au-dessus de la comédie.

Voici les ouvrages publiés par ce jeune et déjà célèbre écrivain :

Boule de suif, nouvelle publiée dans un volume collectif par les amis de Zola, sous le titre de *Soirées de Médan* (Charpentier). Cette nouvelle, un peu pimentée, mais finement observée et très artistement écrite, est, avec l'*Attaque du moulin* d'Emile Zola, la plus célèbre du livre et suffirait au besoin à établir une réputation littéraire.

La *Maison Tellier* et *Mlle Fifi* (Havard), volumes de nouvelles portant comme titres la plus importante du volume. Ce sont des études de filles, qui, malgré le talent de l'écrivain et le côté amusant de la première, et la tension dramatique de la seconde, pourraient faire croire que cet écrivain ne se complaît qu'en ces tableaux scabreux.

Albert Wolff, je crois, le comparaît à un de ces peintres, à Detaille, à Worms, à Vibert, si vous voulez, faisant d'excellents petits tableautins, les refaisant sans cesse, mais impuissants devant une grande toile ou une composition d'une certaine envergure.

Une Vie vint enfin; cette fois, c'était un roman; toujours bien entendu les mêmes qualités de style et d'observation; le sujet d'étude n'était plus le même, et pourtant ce volume avait été jugé indigne de la bibliothèque des Chemins de fer. Il y eut, je crois, à propos de cette interdiction, une interpellation à la Chambre des Députés contre ce monopole. Peut-être avait-on jugé aussi sévèrement ce livre, hardi certainement dans certains passages, sur les premières nouvelles de l'auteur.

Il se fit néanmoins beaucoup de bruit autour de ce volume, à cause de la personnalité de l'auteur donnant enfin son premier roman et aussi un peu à cause de cette prohibition.

Il y eut pourtant une légère déception, le public était-il injuste ou rendu exigeant par les exquises petites nouvelles de jadis.

Un autre roman, *Bel-Ami*, qui eut aussi un grand succès de curiosité, mais qui n'est pas encore le chef-d'œuvre attendu, nous montre sous un jour triste un journaliste ambitieux, arrivant par les femmes et mettant de côté tous scrupules.

Voici, à propos de ce roman, ce que disait un journal :

« Dans son dernier livre, intitulé *Bel-Ami*, si plein de clair talent et d'attristant scepticisme, M. Guy de Maupassant donne le ton aux jeunes romanciers, qu'il dépasse, d'ailleurs,

de toute la tête. Ce livre ironique et méprisant est bien le type du roman pessimiste; il va sans doute ranimer le zèle des imitateurs, des petits détracteurs de la vie moderne, dont les « études » maladives sont de plus en plus redoutées du lecteur.

« M. Guy de Maupassant, du moins, n'a pas à se donner la peine de feindre. Il croit à la souveraine prédominance des instincts pervers, à une corruption cynique à peu près générale, et il les met en œuvre avec une entière sincérité dans ses écrits d'un attrait si funeste. »

Il a publié encore chez le même éditeur : *Au Soleil*, souvenirs de voyages en Algérie; *Miss Harriet*, morceau principal et très poétique d'un volume de nouvelles; *Yvette*, qui fut aussi une nouvelle très remarquée; on ne saurait peindre d'une main à la fois plus ferme et plus adroite des scènes scabreuses où tant d'autres auraient échoué. Ce volume, comme le précédent, est un bouquet de nouvelles qui porte comme titre la principale d'entre elles.

Il a publié encore chez Monnier : *Clair de Lune*, autre recueil de douze nouvelles, volume grand in-8 jésus de luxe illustré, qui contient de véritables bijoux littéraires et peut-être son meilleur volume de nouvelles.

Puis chez Rouveyre : les *Contes de la Bécasse;* c'est dans ce volume, qui porte un titre général, que se trouve l'amusante nouvelle : *Ce Cochon de Morin!* et je crois cette étude de paysan normand qui achète en viager le bien d'une très vieille paysanne qui ne veut pas mourir; l'affaire devenant mauvaise pour lui, avec une perversité bien paysanne il rend cette pauvre vieille alcoolique en lui faisant présent d'un fût d'eau-de-vie, auquel elle prend goût, surtout parce que cela ne lui coûte rien, et elle en meurt quelques mois après.

Puis les *Sœurs Rondoli*, volume de nouvelles, chez Ollendorff, et les *Contes du jour et de la nuit*, chez Marpon.

On annonce en ce moment *M. Parent*. Est-ce un roman nouveau ou encore des nouvelles?

Il a écrit aussi plusieurs préfaces, dont une très intéressante au volume de Ginisty, *L'Amour à trois*, où il émet certaines théories très neuves et très personnelles sur ce sujet scabreux.

Il a publié un seul volume de poésies : *des Vers*, qu'il a dédié à son maître dans les termes suivants :

« A Gustave Flaubert, à l'illustre et paternel ami que j'aime de toute ma tendresse, à l'irréprochable maître que j'admire avant tous. »

*
* *

Voici, pour finir, une appréciation assez juste du talent de cet écrivain :

« Le talent de M. Guy de Maupassant est arrivé avec une rapidité extrême à sa pleine maturité.

« Jeune encore, l'auteur d'*Une Vie* et de *Bel-Ami* a déjà franchi les étapes les plus rudes. Il a la célébrité, et son succès n'a rien de factice. On lit avec un empressement des plus justifiés ses études d'un réalisme flagrant et qui ne porte la trace d'aucun effort. J'ajoute que le mérite lui revient d'avoir ramené le goût public vers les nouvelles courtes, dans lesquelles il excelle à enfermer de petits drames nets, rapides et d'un dénouement logique la plupart du temps. »

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant: Léon VANIER.

5e volume. N° 247. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE COLL-TOC

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

H. BALLANDE



H. BALLANDE



RTISTE dramatique, écrivain, directeur de théâtre et fondateur des Matinées littéraires, M. Ballande (Jean-Auguste-Hilarion) est né à Cuzorn, canton de Fumel (Lot-et-Garonne), le 6 juillet 1820.

Il vint très jeune à Paris où il entra au Conservatoire après avoir été peu de temps élève en pharmacie. Vivement attiré vers le théâtre, l'unique passion de sa vie, il joua la tragédie à l'Odéon et à la Comédie-Française avec Rachel.

Il s'était occupé de bonne heure de littérature et de poésie et s'était particulièrement attaché à la théorie de la lecture à haute voix et de la déclamation.

Il publia, vers cette époque (1865), une brochure, *la Parole,* qui eut un certain succès. Cette brochure devint plus tard, en 1868, un livre portant le même titre, publié chez Dentu, mais avec ce sous-titre : « L'Art de dire et de s'exprimer. » Dans ce volume il développe l'idée mère de cette étude qui n'était qu'exposée dans sa brochure. « Ce développement embrasse la partie philosophique, scientifique et mécanique de l'art de rendre les pensées et d'exprimer les sentiments, soit d'autrui, soit personnels; art si négligé, dit-il dans son avant-propos, si peu connu, si intéressant, utile à tout le monde, indispensable à ceux qui se destinent à parler en public, et que, faute d'un nom consacré pour le désigner dans son ensemble, nous nommerons l'art de l'interprétation. »

Il a aussi publié un poème en 1861 : *Les Châteaux en Espagne*, un volume in-8° que l'on ne peut plus trouver.

Mais c'est particulièrement comme initiateur des Matinées littéraires et directeur de théâtre qu'il est le plus connu.

Frappé des nombreuses difficultés que les jeunes auteurs éprouvent à faire jouer leurs œuvres, il eut une idée que les envieux et les indifférents taxèrent immédiatement d'utopie : il créa la Société de patronage des auteurs dramatiques inconnus.

Aux termes des statuts de cette association, un jury devait examiner les manuscrits et faire représenter les œuvres dignes de voir la scène. Mais où trouver un théâtre? Où surtout trouver de l'argent?

Suivant l'ingénieux projet élaboré par lui, vingt-cinq dames patronnesses devaient placer chacune 100 francs de billets lorsqu'une pièce aurait été reçue, ce qui formait un total de 2,500 francs, c'est-à-dire de quoi subvenir aux premiers frais. La pièce réussissait-elle, elle faisait de l'argent et vivait de son propre succès. Tombait-elle, vite on passait à une autre.

Restait la question de la salle. Après avoir vainement frappé à la porte de la plupart des théâtres, les directeurs refusèrent d'un commun accord de lui prêter leurs

salles. On joua donc chez lui, le dimanche. La première représentation eut lieu en 1867. Mais la véritable innovation fut la création des Matinées littéraires du dimanche, qui eurent lieu à la Gaîté et à la Porte-Saint-Martin, et dont plusieurs sont restées célèbres. Le but de M. Ballande était de réagir, par le spectacle des chefs-d'œuvre classiques, sur le goût du public égaré ou plutôt corrompu par le répertoire moderne. La première Matinée eut lieu le 17 janvier 1869. Suivant le programme de M. Ballande, il s'agissait de représenter chaque semaine, de deux à cinq heures, à partir du mois d'octobre jusqu'au mois de mai, les chefs-d'œuvre classiques et de faire précéder ces représentations d'une conférence sur la pièce qui allait être jouée, préparant ainsi les auditeurs à bien saisir l'œuvre. C'était une sorte de chaire théâtrale que M. Ballande venait de créer non sans avoir à combattre bien des difficultés.

L'Académie française, dans sa séance du 8 août 1872, reconnaissant les services rendus aux lettres par M. Ballande, lui décerna, à titre d'encouragement et de récompense, un prix de 4,000 francs, lui recommandant de ne pas s'écarter de sa voie et lui déclarant qu'elle s'associait à ses efforts.

M. Sarcey, qui fut un des plus infatigables conférenciers de M. Ballande, disait, à propos de ce prix, dans son feuilleton du *Temps* :

« L'institution de M. Ballande durera. L'Académie l'a consacrée en lui donnant un de ces prix qu'elle réserve à la publication des œuvres morales. Quelques immortels se sont demandés si l'Académie avait bien le droit de détourner ainsi les fonds dont elle dispose vers un but que n'avaient pas prévu les donateurs; mais l'austère M. Guizot a levé tous les scrupules. Il a, dans une improvisation éloquente, fait ressortir ce que ces Matinées avaient d'utile aux mœurs et quels services elles avaient rendus au grand art. Elles en rendront bien d'autres. C'est moi qui, le premier, comparant aux offices de l'église ces représentations qui se donnent le dimanche, à la même heure, les ai appelées des « Vêpres laïques ». Le mot fit du bruit en son temps; on s'en moqua; de quoi ne se moque-t-on pas? Je n'avais pourtant pas tort : les œuvres qu'on a jouées là étaient belles, tout au moins très curieuses et pleines de grandes leçons. »

Parmi les acteurs qui se signalèrent dans ces Matinées, il faut citer Mounet-Sully, qui y fit ses débuts. M. Ballande lui-même y joua trois fois le *Cid* et *Polyeucte*.

Les principaux conférenciers qui se firent entendre aux Matinées de M. Ballande furent MM. Talbot, Claretie, E. Legouvé, Lapommeraye, Deschanel, Paul Féval, Ed. Fournier, H. Maze, Gidel, et enfin Sarcey, qui s'y fit entendre plus de trente fois.

* * *

M. Ballande eut l'idée de célébrer (en 1873) le deuxième centenaire de Molière d'une façon hors ligne. Il loua pour huit jours la salle Ventadour pour y donner neuf représentations diurnes et neuf représentations nocturnes. Le nom de « Jubilé » qu'il donna à cette série de solennités, fit rire, surtout quand on le rapprocha des « Vêpres laïques », nom donné aux Matinées littéraires par M. Sarcey. Cependant sous le même nom on avait organisé, en Angleterre et en Allemagne, en l'honneur de Shakespeare et de Schiller de pareilles séries de représentations.

Bref, il en fut quitte pour 20,000 francs de sa cassette, car le beau temps, on était en plein mois de mai, attirait les Parisiens plutôt à la campagne qu'à la salle Ventadour.

M. Ballande eut plusieurs imitateurs, entre autres Mlle Marie Dumas, qui donnait des Matinées précédées de conférences à ce théâtre même dont il devait être plus tard le directeur.

* *
*

Aujourd'hui, presque tous les théâtres ont mis à profit l'idée de M. Ballande et organisent pendant la saison d'hiver des représentations dans la journée du dimanche. Ce n'est pour eux qu'un surcroît de recettes laissant de côté, bien entendu, toute tentative littéraire intéressante.

M. Ballande, désenchanté mais non découragé, revenant à sa première idée de protéger les jeunes auteurs, est devenu, en 1876, directeur de l'ancien théâtre Déjazet, appelé pompeusement *Troisième théâtre français.*

Sur la nouvelle scène quelques jeunes talents ont pu se produire... Hélas! devant un public trop clairsemé. Il fit jouer sur cette scène un drame de lui, en vers, intitulé : *Les Grands devoirs.* L'auteur de *Rome vaincue*, Parodi, fit ses débuts avec M. Ballande, qui lui fit jouer, avec un grand succès, un drame en vers : *Ulm, le Parricide.*

M. Ballande, quoique propriétaire d'un superbe château à tourelles à La Finou, près de Lalinde, ne peut se résoudre à quitter le théâtre; il est aujourd'hui directeur du théâtre des Nations et vient de monter *Notre-Dame de Paris*, grand drame tiré du roman de Victor Hugo.

Dans un élan d'admiration pour le grand poète et pour rendre hommage à sa mémoire, il eut l'idée, originale s'il en fut, de faire appel à tous les collectionneurs et d'organiser au foyer même de son théâtre un véritable musée : le *Musée Victor Hugo*, qui n'est pas un des moindres attraits pour les spectateurs de ce drame si littéraire et si émouvant. Il y a là des pièces rares, entre autres la plume de Victor Hugo, des photographies et portraits du maître à toutes les époques de sa vie, des autographes, des manuscrits, des traités, des éditions rares, des vers inédits, des portraits-charges, des dessins originaux de Victor Hugo, enfin un ensemble très intéressant classé avec beaucoup de goût et de soin par M. Émile Max, le sympathique et dévoué secrétaire du théâtre des Nations, qui a trouvé le temps de rédiger très habilement un joli catalogue explicatif de toutes ces merveilles. M. Ballande a un précieux auxiliaire en ce jeune écrivain de talent, bien connu dans le monde des lettres par sa direction et sa collaboration à la *Revue critique* et par ses articles très compétents sur le théâtre qu'il aime autant certainement que son directeur.

•
• •

Disons, pour finir, que M. Ballande a la physionomie et l'allure un peu rude d'un chef de bataillon; il ressemble, en effet, avec sa redingote boutonnée et sa moustache blanche retroussée, plutôt à un officier qu'à un artiste dramatique. Hardi dans ses projets, il se console, quand il n'en recueille pas tous les fruits qu'il aurait pu espérer, par l'honneur de les avoir entrepris!

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronnet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

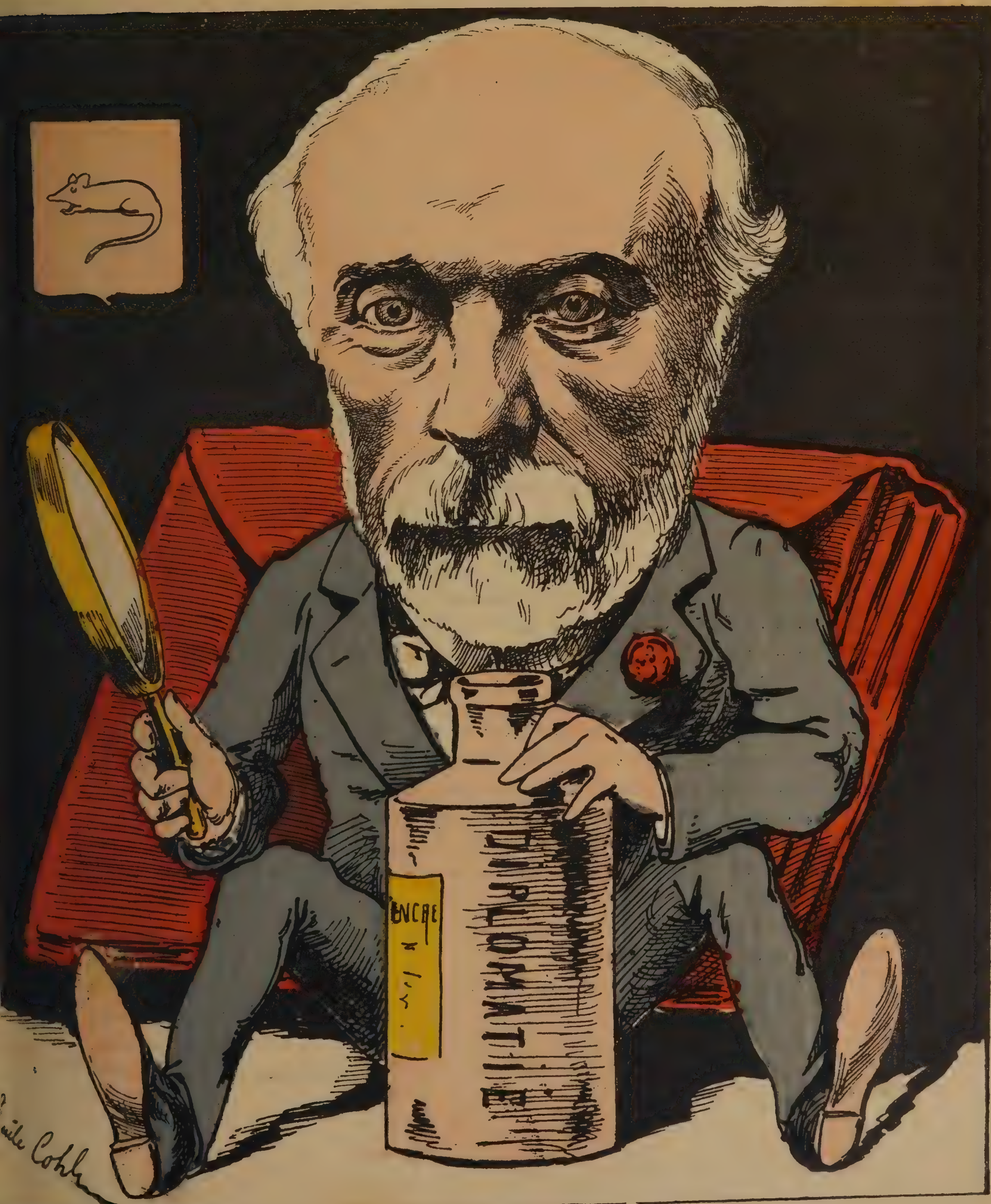
5e volume. N° 248. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN D'EMILE COHL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris

DE FREYCINET



DE FREYCINET

NGÉNIEUR et homme politique français, ministre, sénateur, M. de Freycinet (Charles-Louis de Saulces) est né à Foix, le 14 novembre 1828, d'une famille originaire du Dauphiné.

Admis à l'École polytechnique en 1846, il en sortait, le quatrième, en 1848, dans le corps des Mines, et recevait la même année diverses missions du gouvernement. Nommé ingénieur des Mines à Mont-de-Marsan, il passait à Chartres en 1854 et à Bordeaux en 1855, en suivant l'échelle de l'avancement hiérarchique. En 1855, la Compagnie des chemins de fer du Midi choisissait M. de Freycinet pour son chef d'exploitation. Pendant les cinq années qu'il remplit ces importantes fonctions, il a su donner à la Compagnie du Midi une organisation typique, à laquelle les autres Compagnies ne se sont pas fait faute d'emprunter. M. de Freycinet fut alors chargé par le gouvernement de plusieurs missions scientifiques ou industrielles tant à l'étranger qu'en France. Nommé ingénieur ordinaire de première classe, en 1864, il faisait en outre partie du Conseil général de Tarn-et-Garonne au moment de la guerre de 1870. Après le 4 septembre, il fut nommé préfet de Tarn-et-Garonne. Le 10 octobre suivant, M. Gambetta, ayant pris possession en province du ministère de la guerre, appela auprès de lui M. de Freycinet, dont il fit son délégué à ce ministère, chargé de la direction supérieure de ce département. Dans ce poste éminent et surtout difficile, M. de Freycinet sut se mettre à la hauteur de toutes les difficultés et s'attirer les hommages des hommes les plus compétents et les moins bien disposés envers le nouvel ordre des choses.

« Il y a un homme, disait, devant la Commission d'enquête sur les actes du gouvernement de la Défense nationale, le général Borel, qui, sous le titre modeste de délégué à la guerre, a rendu d'immenses services dont on ne lui est pas reconnaissant parce qu'il n'a pas réussi. Depuis cet homme s'est effacé; c'est à lui que nous devons l'improvisation de nos armées, auxquelles manquaient la force morale, la discipline, l'instruction de nos militaires, la confiance en soi et l'organisation que la tradition peut seule nous donner. »

La paix conclue, M. de Freycinet « s'effaça », suivant l'expression du général Borel, en d'autres termes, il se retira de la vie publique. Il a publié, en 1871 : *la Guerre en province, pendant le siège de Paris* (in-8°), ouvrage dédié à M. Gambetta et qui fut l'objet de quelques protestations intéressées, notamment de la part du général d'Aurelles de Paladines. Il avait précédemment publié un certain nombre de traités scientifiques, ainsi que des *Rapports* sur ses missions officielles, dont plusieurs ont été couronnés par l'Institut.

Aux élections sénatoriales de la Seine (30 janvier 1876), la candidature de M. de Freycinet, appuyée personnellement par M. Gambetta, triompha sans peine; il fut élu le premier. Il a pris place dans les rangs de la gauche républicaine du Sénat, qui l'a nommé membre de son Comité de direction. Pour répondre aux critiques des adversaires de M. de Freycinet et de ses actes comme délégué à la guerre, il suffit de constater que la Commission de la loi sur l'administration de l'armée, dont M. l'amiral Pothuau était président, le choisit pour rapporteur, et que le Sénat adoptait en deuxième lecture les conclusions du rapport de M. de Freycinet, dans sa séance du 21 novembre 1876, sans modifications importantes, à l'unanimité moins *une* voix.

Ces conclusions portaient sur les points les plus délicats relatifs à l'administration de l'armée, notamment la subordination de l'intendance au commandement ; malgré la faiblesse de son organe, il fut très écouté, et ce début le plaça au premier rang des orateurs d'affaires du Sénat.

* * *

Le 22 juin 1877, il vota contre la dissolution de la Chambre, demandée par le cabinet de Broglie. Le 14 décembre suivant, il fut appelé par M. Dufaure au portefeuille des Travaux publics.

Il montra alors une activité dont il avait donné tant de preuves. Il examina, soutint et décida le rachat progressif des lignes de chemins de fer par l'Etat, qui constitua, avec diverses portions de lignes déjà exploitées, ce qu'on appelle le septième réseau.

Il eut à vaincre bien des résistances devant les Chambres et à surmonter les obstacles que les grandes Compagnies dont il ébranlait la suprématie jusqu'alors incontestée, lui suscitaient par la voie de la presse.

M. de Freycinet fit pendant les vacances parlementaires un voyage dans le Nord et sur le littoral Ouest de la France; il étudia les besoins de nos ports de commerce et les projets d'agrandissement dont chacun d'eux est susceptible. Tout en entrant dans les détails techniques de ces entreprises, il ne perdit aucune occasion d'affirmer le triomphe des idées républicaines et de montrer l'intime liaison qui les unissait à la fortune de la France ; il déclarait, le 8 septembre 1878, à Boulogne-sur-Mer, où l'on inaugurait un monument commémoratif de la création d'un port en eau profonde, que « si ses plans étaient hardis, l'exécution en serait prudente ». M. Léon Say ajoutait que l'épargne du pays suffirait à ces travaux.

Dans la session suivante, M. de Freycinet, continuant ses projets grandioses, présenta à M. de Mac-Mahon un rapport sur les voies navigables à réorganiser et à compléter parallèlement au réseau des voies ferrées: ce qui représentait 10,000 kilomètres de canaux à remanier, et 2,500 kilomètres de chemins de fer à ouvrir, soit une dépense de quatre milliards.

Un décret conforme, rendu le 15 janvier 1879, institua en outre cinq commissions techniques correspondant aux bassins de la France et chargées de dresser le programme et l'ordre des travaux à exécuter.

Quand M. Grévy succéda au maréchal de Mac-Mahon, M. de Freycinet conserva son portefeuille dans le cabinet de M. Waddington (4 février 1879). Dans la discussion des projets de modification des lois minières et de l'établissement des tramways, il obtint l'assentiment du Sénat, malgré les conclusions contraires de la commission (18-22 février).

Appelé par M. Grévy, à deux reprises, à former un cabinet, il prit tout dernièrement le portefeuille des Affaires étrangères. M. de Freycinet a une grande réputation d'habileté très méritée, et nul ne sait, dit-on, rapprocher comme lui les hommes les plus divisés et les opinions les plus contraires. Il a aujourd'hui cinquante-sept ans. C'est, comme on sait, un orateur à la parole élégante et précise.

*
* *

Il est presque désigné comme successeur de M. Grévy à la présidence de la République; mais il ne s'y résoudra jamais tant que celui-ci vivra, car l'on connaît l'amitié qui unit ces deux hommes d'Etat.

En novembre dernier, M. de Freycinet faillit être victime d'une tentative criminelle dirigée sur sa personne par un pauvre Corse, que les malheurs avaient presque rendu fou et qui espérait ainsi, en tirant une balle de révolver sur un ministre, apitoyer l'opinion publique sur son sort et venger plus sûrement sa fille, morte, disait-il, à Panama dans un guet-apens.

*
* *

Il nous reste à faire le portrait physique de M. de Freycinet: il est petit, maigre, il a la tenue correcte et même un peu froide d'un ingénieur, les traits de son visage sont très fins. Sa barbe et ses cheveux, qu'il a très blancs, lui ont valu le surnom de *Souris blanche*.

Voici ce que l'on raconte à ce sujet:

Une dame, assistant pour la première fois à une séance de la Chambre, se divertissait fort à voir les têtes des députés et à se faire donner leurs noms.

Après en avoir désigné plusieurs:

— Et celui-ci, dit-elle, avec sa petite tête de souris blanche?

— C'est monsieur de Freycinet, lui répondit son interlocuteur.

L'anecdote fut contée quelques jours après dans un journal, et le surnom resta.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant: Léon VANIER.

5° volume. N° 249. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN D'ANDRÉ GILL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris

HENRI DE BORNIER



HENRI DE BORNIER [1]


OÈTE et auteur dramatique français, le vicomte Henri de Bornier est né à Lunel (Hérault), le 25 décembre 1825.

Il fit ses études aux séminaires de Montpellier et de Versailles, et vint à Paris en 1845, sous prétexte d'étudier le droit, les poches et le cœur pleins de poésie. Il publia en conséquence, dès son arrivée : *les Premières Feuilles,* poésies, et porta au Théâtre-Français un drame en cinq actes en vers : *le Mariage de Luther*, qui fut reçu à correction. Remarqué par le ministre de l'Instruction publique, M. de Salvandy, M. de Bornier fut alors nommé surnuméraire à la bibliothèque de l'Arsenal, dont il est aujourd'hui bibliothécaire. — En 1853, il publia : *Dante et Béatrix*, drame en cinq actes en vers, et inséra dans la *Revue contemporaine* une comédie en vers : *le Monde renversé*, jouée ensuite à Saint-Pétersbourg. — On a, en outre, de M. H. de Bornier : *la Muse de Corneille*, à-propos en vers, à l'Odéon (1854); *la Guerre d'Orient*, poème (1858); *la Sœur de charité au XIXe siècle*, poème (1859); *le Quinze Janvier*, *ou la Muse de Molière*, à-propos en un acte, en vers, au Français (1860), *l'Isthme de Suez*, poème (1861), qui remporta au concours académique de cette même année le prix de poésie; *la France dans l'extrême Orient* (1863), auquel le même prix fut décerné; *l'Éloge de Chateaubriand*, qui obtint le prix d'éloquence en 1864, formant ainsi le contingent de lauriers académiques (trois fois lauréat de l'Institut) exigé pour la croix de la Légion d'honneur, qu'il reçut en effet le 15 août 1864. Citons encore : une comédie en vers, *la Cage du lion*, et un roman, *le Fils de la terre* (1864); *un Cousin de passage* (1865); une tragédie en deux actes, traduite librement de Sénèque : *Agamemnon*, représentée au Théâtre-Français, le 22 juin 1868; *la Fille de Roland*, drame en cinq actes en vers, au même théâtre, en février 1875, qui le place parmi les premiers auteurs de ce temps et qui lui mérita, de la part de l'Académie, le grand prix Jean Raynaud, qui est de 10,000 francs et qui était attribué pour la première fois; *les Deux Villes* (1875),

---

(1) Le dessin de Gill, que nous donnons cette semaine, et que nous devons à l'obligeance de notre collaborateur Emile Cohl, son élève et ami, a été fait en 1883, à l'hospice de Charenton.

Si ce dessin n'a pas les qualités ordinaires de ceux que l'artiste donnait autrefois, il n'en reste pas moins intéressant, puisque c'est un des derniers que Gill ait pu faire.

à-propos en vers, interprété dans une représentation donnée au Français au profit des inondés de Toulouse, etc., plus des nouvelles, poésies, articles littéraires, critique dramatique au *Correspondant*, au *Français*, à l'*Union*, au *Figaro*, à la *Nouvelle Revue*, qui y furent très remarqués.

M. Henri de Bornier a également écrit, en collaboration, le livret de *Dimitri*, opéra de M. Victorin Joncières, représenté à l'ouverture du nouveau Théâtre-Lyrique national (ancien théâtre de la Gaîté), le 5 mai 1876.

En 1880, il donna, à l'Odéon, les *Noces d'Attila*, drame en quatre actes en vers, qui obtinrent un succès qui dépassa soixante représentations.

M. de Bornier est, avec son accent méridional très-coloré, un des auteurs de ce temps qui savent le mieux lire leurs ouvrages. Il récite très volontiers les alexandrins qu'il met sur les lèvres de ses personnages. On raconte qu'un jour, bien qu'étant le meilleur des hommes, il chantait avec fureur, dans un salon, la *Chanson de la Hache*, un pendant à la *Chanson de l'Épée* de la *Fille de Roland* :

L'arme qui perce et qui brise,
Bonne à tout gigantesque effort,
Qui vole, broie, enfonce, arrache,
Je t'aime! — Et je chante la hache
D'Attila, frère de la mort!

Il publia en 1882, chez Dentu, un roman exquis, *la Lizardière*, qui en est à sa huitième édition, et enfin *l'Apôtre*, poème dramatique, qui n'obtint pas un moindre succès littéraire.

M. de Bornier a longtemps présidé le *Dîner de la Cigale*, réunion littéraire des félibres, où l'on célèbre la langue d'oc, la langue limousine et tous les parlers d'au delà de la Loire.

Quand l'auteur apprécié de la *Fille de Roland* débuta dans les lettres avec son premier volume de vers, Edouard d'Anglemont, poète famélique, offrit au vicomte de Bornier, fort jeune alors, son concours fraternel : « Laissez-moi, lui dit-il, laissez-moi donner le dernier coup d'œil à vos épreuves. Il y a certaines habiletés typographiques dont vous n'avez pas le secret et qui sont d'un effet capital. Je me charge de tout. »

Il court en effet chez l'imprimeur. Quelques jours après, le volume voyait le grand jour de la publicité, et M. de Bornier reconnaissait avec stupéfaction qu'en tête de chacune de ses pièces se prélassait une épigraphe empruntée aux œuvres de... Edouard d'Anglemont.

Ce trop obligeant confrère n'avait servi que lui-même.

Nous trouvons dans une chronique de Jules Claretie les curieux détails qui suivent sur les débuts littéraires de cet honnête et vaillant homme de lettres, qui, du fond de la bibliothèque de l'Arsenal, luttait depuis tant d'années contre le succès :

« Il y avait, en effet, près de trente ans que M. Henri de Bornier attendait son heure, trente ans qu'il avait publié son premier ouvrage, un volume de vers, maintenant introuvable, disparu comme tous ces volumes de début, où les nouveaux venus mettent parfois le meilleur de leur âme. En 1845, M. de Bornier, arrivant de Lunel, faisait paraître chez l'éditeur Desloges, rue Saint-André-des-Arts, un petit volume in-18, portant ce titre: *Premières feuilles*, et cette épigraphe empruntée à Virgile : *Versiculos*. Ce premier livre a, d'ailleurs, son originalité; la préface, qui est en vers, est écrite par le père de l'auteur, M. Eugène de Bornier, souhaitant du fond de sa province

bon vent, bonne mer, aux écrits de son fils. Ils avaient tous, plus ou moins, ces Bornier, courtisé la muse de génération en génération, et M. de Bornier, le père, s'adressant au futur auteur d'*Attila*, lui disait, dès 1845:

> Tes vers ont plus de prix que les miens, je suppose.
> Qui pourrait entre nous décider de la chose?
> Je l'admets. *Feu mon père en fit, à mon avis,*
> *Qui sentaient leur Dorat; à ce compte tes fils*
> *En feront d'excellents,* et tout cela fait croire
> Que notre nom doit vivre au Temple de Mémoire.

. . . .

M. Henri de Bornier doit plus d'une fois aujourd'hui penser à ce conseiller de ses premières heures, à ce guide de ses premiers pas, à ce *préfacier* de ses *Premières feuilles*.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul Schmidt, 5, rue Perronnet. L'éditeur-gérant : Léon Vanier.

5e volume. N° 250. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN D'EMILE COHL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

ERNEST RENAN



ERNEST RENAN

HILOLOGUE et écrivain français, M. Renan (Joseph-Ernest) est né à Trèguier (Côtes-du-Nord), le 27 février 1823. Fils de parents sans fortune, élevé par sa sœur Henriette qui dirigeait une école, M. Renan commença ses études au petit séminaire de sa ville natale. A quinze ans il vint à Paris, et entra au petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, dirigé par M. Dupanloup; il y vécut trois ans et y compléta son éducation. Il entra ensuite au séminaire d'Issy, puis au séminaire Saint-Sulpice, où se développa son goût pour l'étude des langues orientales, et apprit l'hébreu, le syriaque et l'arabe. Mais, ainsi qu'il le raconte dans ses admirables *Souvenirs*, sa foi s'en étant allée, il renonça à l'état ecclésiastique, quitta le séminaire et se livra à l'enseignement particulier, tout en poursuivant ses études philologiques.

Reçu, le premier, agrégé de philosophie en 1848, il remportait la même année le prix Volney, de l'Institut, avec un mémoire sur les langues sémitiques. Chargé d'une mission littéraire en Italie, en 1849, il fut attaché, en 1851, au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Il a été élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dont il avait été plusieurs fois lauréat, en 1856, en remplacement d'Augustin Thierry. Il fut chargé, en 1860, d'une mission en Syrie et en Palestine d'où il rapporta les matériaux de sa célèbre *Vie de Jésus*, le livre de M. Renan qui a fait le plus de bruit (1863, nombreuses éditions in-8° et in-18) et qui a été l'occasion d'un mouvement bibliographique incroyable : les volumes ou brochures consacrés à l'examiner ou à le réfuter formeraient toute une bibliothèque. Il fut particulièrement combattu et anathématisé par d'innombrables mandements d'évêques.

Une conséquence des attaques du clergé contre ce livre fut la destitution de l'auteur, qui avait été nommé professeur d'hébreu, l'année précédente, et avait été tenu à l'écart de sa chaire par crainte du retour des manifestations bruyantes produites à sa leçon d'ouverture (février 1862). M. Duruy, ministre de l'Instruction publique, avait essayé de dissimuler cette révocation en nommant M. Renan à la Bibliothèque impériale, nomination contre laquelle celui-ci protesta hautement et qui fut rapportée par un décret motivé (11 juin 1864).

Après la mort de M. Munck, qui avait occupé sa chaire depuis 1864, M. Renan demanda à y être réintégré; il ne le fut qu'en 1870, après avoir été présenté à l'unanimité par les professeurs du Collège de France et de l'Institut.

En 1872, un voyage qu'il fit en Italie fournit à ses amis l'occasion de manifestations flatteuses, et au pape un motif d'allocution où le savant français était qualifié de « blasphémateur européen ».

Le 13 juin 1878, M. Renan fut élu membre de l'Académie française, en remplacement de Claude Bernard. Sa réception, ajournée par diverses circonstances, eut lieu en avril 1879, avec un retentissement politique inattendu : un passage de son discours relatif à l'Allemagne, avec les fruits qu'elle avait su tirer de ses conquêtes, causa au delà du Rhin une émotion assez vive pour que le nouvel académicien crût nécessaire d'expliquer sa pensée dans un article du *Journal des Débats*, publié sous le titre de *Lettre à un ami d'Allemagne.*

Quelques mois auparavant, M. Bardoux, ministre de l'Instruction publique, ayant proposé M. Renan pour la croix d'officier de la Légion d'honneur, le maréchal de Mac-Mahon s'était formellement refusé à signer le décret. Ce grade lui a été conféré le 12 juillet 1880. Il était chevalier depuis 1860.

Il se présenta en 1869 aux élections de Seine-et-Marne, et en 1876 aux élections sénatoriales des Bouches-du-Rhône. Il a échoué dans ces deux tentatives.

Les ouvrages de M. Renan constituent un véritable monument d'érudition. Il publia successivement : *les Apôtres* (1865); *Saint Paul et sa mission* (1867); *l'Ante-Christ* (1873); *l'Église chrétienne* (1879); *les Dialogues philosophiques*, *Caliban*, *l'Eau de Jouvence*, *Étude d'histoire religieuse*, *Essais de morale et de critique, Questions contemporaines, le Livre de Job*, *Cantique des Cantiques*, *Mission de Phénicie*, *Trois Inscriptions phéniciennes*, etc. M. Renan a publié en 1884 un volume de *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* qui est un véritable chef-d'œuvre de sentiment. Puis, en 1885, *le Prêtre de Némi*, drame philosophique dont le succès littéraire est loin d'être épuisé.

Il a été nommé, en 1883, administrateur du Collège de France, en remplacement de M. Laboulaye.

* * *

Nous trouvons dans la *Gazette anecdotique* certaines rectifications aux biographies publiées jusqu'ici de l'auteur de la *Vie de Jésus*, qui est bien le fils de ses œuvres. Son père, dont on avait fait successivement un « marin » et un « armateur » était tout simplement « épicier » à Trèguier.

A propos de son mariage, certains biographes l'avaient fait épouser la fille du peintre Ary Scheffer. Madame Renan, née Cornélie Scheffer, n'est que la fille du frère cadet de l'auteur de *Françoise de Rimini.*

* * *

A propos de son dernier livre, *le Prêtre de Némi*, M. Renan a été, selon la mode, interwievé par un rédacteur du *National*, dont il releva entre autres idées la phrase suivante :

C'est M. Renan qui parle.

« On est à se demander si aujourd'hui il ne vaut pas mieux faire des livres pour 500 personnes qui sont à même de vous apprécier, des livres tirés sur beau papier et coûtant 25 francs. »

Nous savons qu'un éditeur de nos amis partage entièrement ces idées en matière d'édition restreinte et qu'il les pratique déjà depuis des années avec certain succès.

* * *

« La solitude mélancolique de la Bretagne, étant bien faite pour renforcer la disposition de l'âme celtique à se replier sur elle-même et à vivre dans ses rêves, dit M. Paul Bourget, il est curieux de constater que chez M. Renan, par exemple, cette disposition a été victorieuse de toutes les doctrines de la rhétorique actuelle. Si l'on s'avise de comparer une quelconque de ses belles pages à plusieurs morceaux des autres maîtres contemporains, on constatera aisément combien le style de l'auteur de la *Vie de Jésus* est une exception dans notre époque.

« Le choix tout intellectuel des épithètes, l'harmonie toute spirituelle de la période, la subtilité toute délicate du développement contrastent à l'extrême avec les procédés positivistes et souvent physiologiques de notre prose d'aujourd'hui. Evidemment, l'homme qui écrit ainsi a sa manière de former des idées qui lui est personnelle jusqu'à paraître étrange au critique. Mais la science ne nous indique-t-elle point que l'atavisme est le plus sûr facteur du talent, et qu'un grand écrivain n'est que la manifestation glorieuse d'un peuple d'ancêtres dont l'âme obscure prend en lui sa conscience éclatante et définitive. »

PIERRE ET PAUL.



Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

5e volume. N° 251. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN D'EMILE COHL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris

ÉMILE AUGIER



ÉMILE AUGIER

UTEUR dramatique et poète français, membre de l'Institut, M. Augier (Guillaume-Victor-Émile, naquit à Valence (Drôme), le 17 septembre 1820.

Il est petit-fils de Pigault-Lebrun, dont il a défendu la mémoire dans une lettre qui sert de préface à *la Ciguë*.

Sa famille le destinait au barreau, mais il abandonna le droit pour la poésie.

En 1844, il présentait au Théâtre-Français une comédie en deux actes, en vers : *la Ciguë;* mais le comité du Français, qui avait sans doute horreur de la jeunesse, défaut que l'auteur était impuissant à lui cacher, refusa la pièce sans la lire. *La Ciguë* fut jouée à l'Odéon peu après et eut près de cent représentations consécutives. Cette pièce, l'une des meilleures de M. Émile Augier, le Français devait naturellement en venir ensuite aux sollicitations pour pouvoir en faire profiter son répertoire. Cette pièce, sous la forme d'un élégant pastiche des mœurs antiques, est une leçon de morale donnée à l'indifférence égoïste et à la vieillesse prématurée des jeunes gens de notre époque. On y vit aussi un retour heureux vers la comédie de mœurs écrite en vers. Le Français, qui avait si lestement éconduit le poète, cependant, le rechercha dès que son succès à l'Odéon lui eût démontré sa sottise, et il donna à ce théâtre, dès l'année suivante, une autre comédie en trois actes et en vers : *Un homme de bien*, qui ne valait pas la pièce refusée l'année précédente et n'eut qu'un succès d'estime. Le même théâtre reçut successivement : *l'Aventurière* (1848), comédie en trois actes, remaniée et portée à cinq actes en 1860; *Gabrielle* (1849), qui obtint le prix Monthyon en partage avec *la Fille d'Eschyle*, de M. Autran. On y remarquait un penchant vers cette moralité littéraire qui donne la récompense à la vertu, ainsi que cette exaltation de mœurs bourgeoises qui devait gagner au poète tant de sympathies. Dans *Gabrielle*, qui fut le triomphe de ce genre, l'auteur, sacrifiant l'amant au mari, mettait la poésie dans la famille et cherchait des effets dans cette moralité moyenne et de convention qui sait allier le calcul de l'intérêt au langage du sentiment. *Le Joueur de flûte* (1850), un acte en vers; *Diane* (1852), drame en cinq actes en vers, expressément écrit à la sollicitation de Rachel, qui y remplit le rôle principal avec son incomparable talent, mais sans pouvoir fixer le succès sur cette œuvre « de commande », bien loin d'être sans mérite pourtant. Vinrent ensuite : *la Pierre de touche* (1853), cinq actes en prose, en collaboration avec M. Jules Sandeau; puis *Philiberte* (1853), comédie en trois actes, en vers, au Gymnase; *le Mariage d'Olympe* (1855), que le Théâtre-Français fit passer dans son répertoire (juillet 1876), après y avoir admis *la Ciguë*, en 1844, et *le Gendre de M. Poirier*, en 1864. *Le Mariage d'Olympe*, cinq actes en prose, fut joué au Vaudeville; l'année suivante, le Gymnase jouait *le Gendre de M. Poirier*, écrit en collaboration avec M. Jules Sandeau. Cette comédie, en quatre actes en prose, passe pour l'une des plus fortes de son théâtre. Il avait dû y entre-choquer, avec une grande verve comique, les travers de la noblesse vaniteuse et ruinée et les ridicules mesquins de la bourgeoisie enrichie. Il semble pourtant avoir voulu laisser encore l'avantage à cette dernière, si l'on en

croit ce premier titre qu'il avait d'abord donné à sa pièce : *la Revanche de Georges Daudin. Le Gendre de M. Poirier* passa au répertoire du Français en 1864. Cette même année fut jouée au Gymnase *Ceinture dorée*, trois actes en prose. Puis viennent : *la Jeunesse*, cinq actes en vers, à l'Odéon, et *les Lionnes pauvres*, cinq actes en prose, écrits en collaboration avec M. Ed. Foussier, au Vaudeville (1858); *un Beau Mariage*, cinq actes en prose avec la même collaboration, au Gymnase (1859). Ce sont ensuite : *les Effrontés*, cinq actes (1861), au Français, satire vigoureuse de l'union trop intime de la publicité, représentée par le journalisme, avec les lanceurs d'affaires véreuses avides de publicité, et pour cause; puis *le Fils de Giboyer* (1862), au même théâtre. Cette pièce, dans laquelle l'auteur condamne si énergiquement certaines pratiques du journalisme contemporain, impossible à corriger, même en riant, et l'introduction de la religion dans la politique, a fait noircir des rames de papier et donné naissance à une polémique des plus amères.

L'auteur y fut traîné dans la boue par ceux qu'il espérait peut-être ramener dans le bon chemin, et il va sans dire qu'on ne manqua pas de lui lancer son grand-père à la tête. Nous ne croyons pas qu'il s'en soit trouvé excessivement ému, et nous savons que *le Fils de Giboyer* eut un très grand et très légitime succès, grandi encore, sans aucun doute, par tout ce tapage fait autour de lui. M. Emile Augier donnait également au Français, en 1865, *Maître Guérin*, comédie en cinq actes en prose, qui tint cinq mois l'affiche. Il avait fait recevoir au Français, pour être jouée dans l'hiver 1865-66, une pièce en cinq actes dont le titre primitif était *le Baron d'Estrigaud;* mais la scène du Français tenait un succès : *le Lion amoureux*, de Ponsard, qui menaçait de faire remettre la représentation de la pièce de M. E. Augier à l'hiver suivant; dans cette crainte, l'auteur la reprit au théâtre de la rue de Richelieu et la porta à l'Odéon, où elle fut jouée sous le titre de *la Contagion* (mars 1866). Cette pièce, malgré le bruit qui s'était fait autour d'elle, réussit moins franchement qu'on ne pouvait l'espérer. La belle saison (c'est-à-dire la saison de fermeture) venue, Got, qui avait été autorisé à remplir à l'Odéon le rôle qui lui était destiné dans la pièce, organisa une troupe d'artistes avec laquelle il fit, en province, une tournée émaillée d'incidents divers. Nous citerons encore : *Paul Forestier* (1868), au Français, quatre actes en vers; cette pièce ne put être jouée qu'après de nombreuses retouches exigées par la censure, mais n'en eut pas moins un succès très franc et prolongé; *les Lions et les Renards* (1871); *Jean de Thomeray*, en collaboration avec M. Jules Sandeau (1873); et *Madame Caverlet* (1876), au Vaudeville, déjà passée au répertoire du Français; *le Prix Martin*, en collaboration avec M. Labiche, au Palais-Royal (même année).

Nous devons ajouter toutefois aux œuvres précédemment citées : *les Méprises de l'amour*, comédie en cinq actes en vers, écrite vers 1844, mais qui n'a pas été jouée; *le Livret de Sapho*, opéra en trois actes de M. Gounod (1851); un volume de *Poésies* (1856); et mentionner sa collaboration avec M. Sandeau pour *la Chasse au roman*, pièce tirée d'un des romans de ce dernier, et avec Alfred de Musset pour *l'Habit vert*, un vaudeville plutôt qu'un proverbe. Comme Émile Augier aimait profondément l'auteur des *Nuits*, raconte J. Claretie, l'auteur de la *Ciguë* avait tenu à travailler avec lui, à voir de près celui qu'il admirait de loin. La pièce faite, Musset déclara qu'il ne signerait pas *l'Habit vert.* « Eh bien ! ni moi non plus, fit Augier. Je n'ai collaboré que pour avoir l'honneur de lire mon nom imprimé à côté du vôtre. » Musset signa donc *l'Habit vert.* Lorsque, plus tard, Augier se présenta à l'Académie,

le poète, malade, vint en chaussons de lisière, se traînant sur une canne, voter pour son collaborateur d'un jour, devenu son ami de toujours.

Les œuvres complètes d'Emile Augier ont été réunies en 7 volumes en 1878. Les 6 premiers volumes forment l'ensemble de son théâtre, et le dernier contient ses Poésies.

« Émile Augier, dit Vapereau, lors de ses débuts, était considéré, à côté de l'auteur *de Lucrèce*, comme un des chefs de l'école dite du bon sens. Mais depuis longtemps ses comédies ressemblent moins à celles de Ponsard qu'à celles de Dumas fils. Son style, plus brillant qu'égal, mêlait volontiers, dans les premiers temps surtout, une extrême simplicité à l'éclat de l'école de Victor Hugo et au chatoiement de la phraséologie moderne. Il y a eu dans ses diverses œuvres, un esprit pétillant et raffiné, un peu de mauvais goût de temps en temps, du trait toujours, souvent de l'intérêt, et de jour en jour plus de vigueur. »

Après des candidatures nombreuses, Émile Augier a été reçu à l'Académie française le 28 janvier 1858, à l'âge de trente-sept ans, en remplacement de Salvandy.

Détail piquant emprunté à Vapereau : Sans être entré dans la vie politique, Émile Augier avait été nommé sénateur par décret impérial du 27 juillet 1870, « pour services rendus par ses productions littéraires » ; le décret, qui ne fut pas promulgué, a été rendu public par la chute de l'Empire et inséré dans les *Papiers et Correspondance des Tuileries*.

Décoré de la Légion d'honneur en 1850, il a été promu officier le 19 juin 1855, et commandeur le 15 août 1868.

Le portrait suivant est dû à la plume de Claretie :

« Émile Augier a aujourd'hui soixante-quatre ans ; c'est un homme de haute taille, la poitrine large, fort, et marchant dans la vie d'un pas solide. Il observe et sourit à la fois. On sent en lui l'analyste et le railleur. Le regard très franc interroge, mais rien de sévère, un grand air de bonté. Le nez est grand, la barbe grise, le front solide et bien coupé, dégarni déjà. Il y a du Béarnais dans cette nature ferme et mâle, et ce n'est pas la première fois que l'on compare Émile Augier à Henri IV.

« J'ai dit qu'il fuyait le bruit, les réclames ; il doit trouver, lui qui a sa large part de soleil, qu'en ce monde, les meilleures places sont à l'ombre. Il aime la vie silencieuse et retirée ; il la mène le plus qu'il peut près de sa femme, qu'il appelle son meilleur ami et conseiller. Aussi ne sort-il guère, comme on dit. A peine, de loin en loin, le voit-on au théâtre, lorsqu'il faut applaudir un ami. »

Émile Augier habite l'été à Croissy-sur-Seine. Ce joli coin de campagne parisienne a été en quelque sorte découvert par la famille. La maison d'Augier est la première qui ait été construite là. Puis M. Déroulède, M. Guiard, ses beaux-frères, y vinrent ensuite grouper leurs maisons de campagne.

. . .

Citons pour finir le mot suivant de J. Claretie dans sa *Vie à Paris :*

« C'est Augier qui, dans un bal, entendant une jolie femme dire, tout en causant : « Je donne ma langue au chat », se contenta de faire tout doucement : Miaou !

— Vous dites, Monsieur? demanda la dame.

— Rien, Madame ; — je dis : Miaou ! »

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronnet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

5e volume. N° 252. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE CHOUBRAC

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

HENRY BUGUET



HENRY BUGUET

Journaliste et auteur dramatique français, Henry Buguet est né à Paris, *faubourg* Saint-Denis (c'est pour cela qu'il a l'esprit du gavroche), en l'an de grâce 1845. Tout gamin, un médecin phrénologiste, et tout ce qu'on voudra, lui révéla qu'il avait la bosse... du *vaudevillisme* — de Suez, ajouta Buguet — alors, je suis sûr de *percer!* Il a fait représenter sa première pièce au théâtre Molière, alors dirigé par le père de Rachel. Il avait confectionné cette œuvre, intitulée: *Un pétard dans une bûche*, dans l'étude d'un homme d'affaires dont il était petit clerc et dont il faisait le désespoir. En effet, les clients de l'homme d'affaires trouvaient presque toujours l'étude fermée, avec cet avis, écrit de la main de Buguet, sur la porte: *Prière d'attendre, je fais répéter au théâtre Molière.* William Busnach vit jouer *Un pétard dans une bûche* sur la petite scène du passage du Saumon, il trouva la pièce folichonne et offrit de la retoucher un peu; Buguet répondit avec joie: « Retouchez donc, cher maître », et *Un pétard dans une bûche* devint *Bûche nabab et portière*, sur la gentille scène du théâtre des Nouveautés. Dentu édita la pièce, et Henry Buguet eut, comme on dit, le pied dans l'étrier. Depuis, il ne cessa pas de produire, et tous les petits théâtres le jouèrent successivement et abondamment. Le vaudeville, la pochade, la parodie, la revue, voilà ses cordes sensibles et celles qui ont toujours vibré pour lui avec succès jusqu'à présent. Et pourtant on ne s'explique guère le tempérament de ce bon garçon. Son organisation est faite de contrastes frappants. Il est toujours d'une joie exubérante, d'une verve toujours d'à-propos, qui se communiquent à son entourage. — Eh bien, expliquez-le, si vous le pouvez, mais Henry Buguet le rieur, Henry Buguet le boute-en-train, adore par-dessus tout... les feux d'artifice... les cimetières et les enterrements!!!

Lors d'un voyage à Nice, où il avait une revue en répétition, il poussa jusqu'à Gênes; or la lettre qu'il écrivit à un de ses amis commençait ainsi: « J'ai vu Gênes! Ah! le beau, le splendide cimetière! Quel regret de le quitter! » Après cela étonnez-vous qu'il ait voulu dépenser ses premières sérieuses économies en devenant propriétaire... au Père-La-Chaise d'un tombeau perpétuel comprenant quatre cases (dont une d'ami dit-il), sur lequel il a fait graver son nom d'avance. Depuis six ans, le jour de la Toussaint, il va s'agenouiller sur la dalle de son monument et feint de sangloter. Les passants murmurent: « Pauvre homme! quelle douleur!!! » et notre auteur de murmurer, en riant sous cape: « Pauvre Buguet! que de regrets tu laisses à la France, à tes collaborateurs, à tes amis! Passants priez pour lui — il vous le rendra. » A un jour de l'an, ne s'est-il pas avisé d'envoyer à ses amis des bonbons exquis, dans des têtes de mort... en caoutchouc!

Du cimetière à l'échafaud il n'y a que quelques pas... rue de la Roquette. Buguet les franchit avec empressement pour assister aux exécutions capitales... non par amour du sang versé! oh non! mais pour les besoins du journalisme. A la *Liberté*, où il fut chargé pendant deux ou trois ans des comptes rendus de la guillotine, on l'avait surnommé: le rédacteur... des *hautes œuvres*. Non content d'assister aux exécutions de Paris, il se mit à suivre celles de la province. Pour un *parricide, di primo cartello* il eût voyagé huit jours et huit nuits. Il était au mieux renseigné, car il était reçu dans la famille de l'exécuteur (c'était alors M. Roch) et de ses aides. C'est ainsi qu'il possède un autographe de celui des Sanson qui a exécuté Louis XVI, deux boutons de la veste de Billoir, une mèche de cheveux de Troppmann et un morceau du voile noir qui couvrit la figure de je ne sais plus quel parricide célèbre. Remarquez que ce *guillotinomane* serait incapable de guillotiner une mouche sans frémir... et pour cause — il est *médaillé* de la Société protectrice des animaux!

Etant donné la passion insurmontable que notre biographié ressent pour le petit *mort*... pour rire, il ne faut pas s'étonner que notre caricaturiste l'ait représenté à califourchon sur une croix funéraire ornée d'une épitaphe anticipée: « *Le but de sa vie fut un* BUT GAI!!! »

Gai, en effet, malgré un asthme intolérable qui l'a pris au berceau et qui ne le quittera qu'au seuil de sa petite concession. Buguet, qu'on ne rencontre jamais sans qu'il ne porte, sous le bras, une serviette d'avocat bourrée de manuscrits, ne sort qu'avec ses poches garnies de poudre respiratoire, de cigarettes de stramonium et de

papiers nitrés et opiacés. Non content d'aspirer et de fumer les unes et de brûler les autres, il absorbe, avant ses repas, des granules d'arsenic qu'il sort... de son porte-monnaie. Aussi, à Nice, quand on allait le demander à son hôtel, le garçon vous répondait : « Monsieur Borgia est sorti ! » Dans ses plus terribles crises, sa joyeuse humeur ne l'abandonne pas un seul instant. Un médecin lui recommandait de soigner son emphysème, qui produit une musique souvent très distincte dans ses bronches. « Jamais de la vie, docteur, repartit Buguet, je louerai mon emphysème au salon des familles pour faire danser les noces. »

Henry Buguet a été secrétaire, commode et nécessaire (comme il dirait), de plusieurs théâtres : des Bouffes-parisiens ; de l'Hippodrome ; des Folies-Bergère ; du Théâtre-Lyrique, du théâtre Déjazet, de feu les Délassements et les Folies-Marigny, et de plusieurs Casinos. — Ses voyages fréquents pour cause de revues en province et à l'étranger (voir sa carte d'échantillons) l'ont forcément fait renoncer au secrétariat théâtral, à ses pompes, à ses œuvres et à ses nombreux privilèges !... J'allais oublier de rappeler qu'il a fait une concurrence sérieuse à Lemercier de Neuville, en exhibant, lui aussi, un théâtre et des pupazzi, tout semblables à ceux qui ont fait la renommée de son confrère. — Buguet nous a bien amusés avec son *Guignol artistique* (très artistique en effet) dans nombre de fêtes de charité, de fêtes de la presse, et surtout de Kermesses enfantines. Ce que ses pupazzi lui ont rapporté, c'est éphémère ! car il ne les fit servir qu'au profit de bonnes œuvres, et dut finalement s'en défaire pour raison de santé. C'est un de nos plus spirituels avocats qui en a hérité.

Outre le Journal, le Vaudeville et la Revue, Buguet a fait paraître, avec succès également, quelques livres qui méritent une bonne place dans la bibliothèque théâtrale et dans la bibliothèque enfantine. Citons d'abord la collection très recherchée des *Foyers et Coulisses* (Tresse, éditeur, place du Théâtre-Français), dont plusieurs publicistes ont fait l'éloge.

Buguet a écrit en collaboration avec son confrère Edmond Benjamin, directeur de la *Finance pour rire*, un volume fort intéressant, intitulé : *Coulisses de Bourse et de Théâtre* (Ollendorf, éditeur, rue Richelieu). M. Francisque Sarcey a écrit la préface de ce livre, et j'en extrais ces quelques lignes du maître en critique.

« *La Bourse et le théâtre ! voilà deux mots qui, au premier abord, semblent surpris de se voir accouplés ensemble ! A la Bourse, on souffle aux nigauds leur fortune ; on souffle leur rôle aux acteurs dans les théâtres ; mais ce n'est pas la même chose, et la différence n'est pas moins grande que celle qu'il faut payer à la coulisse (qui n'a d'ailleurs aucun rapport avec les coulisses).*

« *Non, décidément, les deux choses n'ont pas été créées pour faire bon ménage.*

« *Toutes deux ont été vues, décrites, contées et jugées avec un même esprit de satire gaie, amusante et vraiment parisienne, par Buguet et Benjamin* ».

Dans ce livre, l'apprenti auteur apprend comment on fabrique un vaudeville, une comédie, un féerie, une revue. Buguet a fait paraître aussi un petit livre d'une utilité usuelle incontestable : *le Guide des maîtres et des domestiques* (épuisé) ; à des textes, des documents, des renseignements et des conseils basés sur la jurisprudence, notre auteur a ajouté des anecdotes et des mots comiques de maîtres et de domestiques. Henry Buguet a fondé trois journaux typiques, dont les titres le révèlent tout entier ; ç'a d'abord été *la Claque*, journal de Chabannais, spécialement rédigé par les auteurs dramatiques et les claqueurs ; une tête à claque était attachée à la rédaction. Vint ensuite le *Journal des Gommeux*, rédigé par un cénacle de dégommés, et le *Journal des Raccourcis*, organe commandité par l'exécuteur des hautes œuvres, et dont le *bourreau* de rédaction se trouvait place de la Roquette, naturellement. Henry Buguet met présentement tous ses soins à *l'Esprit des enfants*, un livre que l'éditeur Monnier est en train de lui éditer luxueusement et pour lequel Buguet s'est acquis des préfaces de Victorien Sardou, de F. de Lesseps et de François Coppée, trois académiciens, rien que cela !

Après *l'Esprit des enfants*, qui deviendra un de nos plus jolis livres d'étrennes, Buguet fera paraître la contre-partie, sous le titre non moins intéressant de : *l'Esprit des parents*.

Mais revenons à l'auteur dramatique : Buguet est un spécialiste infatigable, et sa spécialité, c'est la revue. Elle est pour lui plus qu'une manie : un besoin ! Pour

revuistiquer, il abandonnerait famille, amis, camarades, et porterait son talent jusqu'au Grand-Théâtre des îles Carolines.

Il connaît à fond les finesses du couplet de facture, et le rondeau d'actualité n'a pour sa plume aguerrie aucun secret.

Refuser de faire une revue lui est chose inconnue et, sans préjugé, il travaille aussi bien pour un théâtre d'ordre que pour le concert de la Chopinette, pour Batignolles, ou pour Bafoulabé. Sa cervelle est une chaudière en ébullition dans laquelle mijotent perpétuellement les à-propos les mieux sentis et les jeux de mots les plus en situation.

Il fait gai, entraînant, il a le mot qui enlève le rire et sait tirer parti des moindres accessoires. C'est un homme de théâtre; avec cela, des expressions à lui, qui seraient déplacées dans la bouche ou sous la plume d'un autre, mais qu'on lui permet très volontiers, et dont on rit plus volontiers encore. Sa dernière revue de cet hiver : *l'Assiette au beurre*, était sa *trente-deuxième!* A sa centième revue, on pourra supposer qu'il a cent ans. Cette longévité pourrait paraître impossible, en effet, si l'on ne savait que Buguet, perpétrant en moyenne quatre revues par an, pourra faire représenter sa *centième revue*, avant même d'avoir atteint cinquante ans.

Esprit cosmopolite, Paris et la province l'ayant applaudi, il travaille pour l'exportation; hier, Bruxelles lui faisait un succès et le rappelait sur la scène; demain, Moscou l'acclamera peut-être. Je crois qu'on a fredonné ses refrains chez les Apaches. Qui sait si le Congo civilisé ne les répètera pas? Buloz avait inventé la *Revue des deux Mondes*, Henry Buguet a inventé la *Revue de tous les Mondes*, et Flammarion lui en a commandé une pour amuser les sélénites. C'est égal, remettre dix fois la même scène sur le chantier, trouver dix fois une nouvelle façon de présenter la scène, avoir dix pointes spirituelles différentes pour souligner le même objet, dix couplets sur dix airs variés pour la même actualité, ça ne doit pas être chose facile, à moins d'avoir dix plumes à ses dix mains ou de dicter en même temps dix versions dissemblables à dix secrétaires. Théodore de Banville a défini ainsi Buguet : « Ce garçon-là ferait des revues sous les pieds des anges et sur les cornes des démons. » Henri de Lapommeraye, pour citer sa ténacité extraordinaire, l'a comparé à ce rat de Franklin qui, avec de la persévérance et ses petites dents (seulement Buguet en a de grandes) avait coupé un câble. En effet, Buguet s'est fait un nom lui-même, à force de travail et de persévérance — ce sont des titres de noblesse littéraire qui ont bien leur valeur, convenez-en. Enfant perdu de l'art dramatique, sa joyeuse humeur n'a jamais eu cure du jugement que pourra porter sur lui la postérité, et il ne vise pas à l'Académie, quoiqu'il en porte, depuis nombre d'années, le ruban violet à la boutonnière. Il a même eu le talent, en moins de trois ans, d'ajouter à cette décoration, les croix d'Isabelle-la-Catholique et du Christ de Portugal. — A propos de cette petite brochette, quelqu'un demandait à Buguet : « Aimerais-tu les décorations? » Et Buguet répondit : « Ce n'est pas pour moi, c'est pour mon cercueil. Quand je serai mort, on les mettra toutes dessus! »

S'il aime les boutonnières fleuries, il aime encore plus la pyrotechnie, et sa rivalité, dans cette partie, avec son confrère Edouard Philippe est bien connue. Tous deux se disent aussi bons artificiers que Ruggieri, et l'on s'attend toujours à les voir vider leur querelle en un duel... à la fusée volante.

Avec tout cela je ne vous ai pas dit combien Buguet s'est fait jouer d'actes, en tant que vaudevilles, parodies et revues et autres pièces fantaisistes : *soixante-dix-huit* actes! Il a collaboré avec Clairville, Grangé, Busnach, Siraudin, Stapleaux, Paul Avenel, de Jallais, V. Bernard, Burani, Ordonneau, Bertol-Graivil, etc., etc.

Ce *revuistomane* sera sans doute là-haut une ombre grande et poétique, mais, en attendant le moment de rendre son *asthme* à Dieu et d'aller reposer sous sa pierre tombale, il fait sur la terre, à la satisfaction de tous, on peut le dire, du théâtre amusant, du journalisme intelligent; et de la pyrotechnie récréative, certes, il ne fera pas mentir son épitaphe anticipée : le but de sa vie aura été un *but gai!*

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

5e volume. N° 253. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE COLL-TOC

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

MARÉCHAL CANROBERT



LE MARÉCHAL CANROBERT

ANROBERT, François Certain, maréchal de France, sénateur, fils d'un ancien officier de l'armée de Condé, est né le 7 juin 1809, à Saint-Céré (Lot). Entré à l'école de Saint-Cyr en 1826, il en sortit en 1828 comme sous-lieutenant d'infanterie et devint lieutenant en 1832; en 1835, il suivit son régiment, le 47e de ligne, en Algérie, où il prit part à plusieurs affaires importantes, notamment à celle de Tlemcen; devint capitaine en 1837 et reçut en cette qualité sa première blessure sur la brèche, à l'assaut de Constantine (13 octobre). Il fut décoré de la Légion d'honneur. Rentré en France en 1839, il retournait en Algérie, en 1841, avec le 6e bataillon de chasseurs à pied; se signala de nouveau dans les diverses affaires où il fut employé; devint chef de bataillon, placé à la tête du 5e bataillon de chasseurs, en 1842; lieutenant-colonel en 1845 et colonel le 2 novembre 1847, placé en cette qualité à la tête du 3e léger, puis successivement du 2e de ligne, du 2e régiment de la légion étrangère et du 3e zouaves. Au nombre des faits d'armes accomplis par le colonel Canrobert, nous citerons la prise de Zaatcha, où il fut un des premiers à l'assaut et fut, en récompense, promu commandeur de la Légion d'honneur (10 décembre 1849). Rentré en France au commencement de 1850, il fut nommé général de brigade (13 janvier), aide de camp du prince-président et reçut un commandement dans la division de Paris. Il s'attacha dès lors à la fortune de Louis-Napoléon et lui resta fidèle; il s'employa énergiquement à réprimer les tentatives de résistance qui suivirent le coup d'État.

Peu après il était envoyé dans les départements comme commissaire extraordinaire, investi des pouvoirs les plus étendus, pour étudier la situation politique. M. Canrobert fut promu général de division le 14 janvier 1853, et peu après détaché au camp de Saint-Omer, où la déclaration de guerre à la Russie le trouva. Appelé au commandement de la 1re division d'infanterie de l'armée d'Orient, il s'embarqua en mars 1854, prit part à la bataille de l'Alma, soutint le premier choc des Russes et, malgré un feu très vif, s'établit sur les hauteurs jusqu'à l'arrivée du général Forey; blessé au bras par un éclat d'obus, il n'en resta pas moins jusqu'à la fin de la journée (24 septembre). Il recevait du maréchal Saint-Arnaud, à peu près moribond, le 26 septembre, le commandement en chef de l'armée, conformément aux recommandations formelles contenues dans une lettre de l'empereur, reçue quelques jours plus tôt par le maréchal. Quoique commandant en chef, le général Canrobert prit encore une part personnelle très active à la bataille d'Inkermann (5 novembre); il y fut de nouveau blessé, mais légèrement, et eut un cheval tué sous lui pendant qu'il conduisait la charge irrésistible de ses zouaves. Quelques semaines plus tôt, il avait fait commencer les travaux de siège devant Sébastopol, cet inextricable réseau de tranchées qui devait amener l'investissement complet de cette place, dont une tentative infructueuse lui avait démontré l'impossibilité de s'emparer par un coup d'audace. De pareils travaux, entrepris dans une saison et sous un climat aussi meurtriers, où les faibles et les *lambins* gelaient sur pied, dans l'accep-

tion littérale du mot, s'exécutaient sans murmures, avec entrain même; car le général en chef était un des généraux les plus humains de l'armée; sa sollicitude pour le soldat était incessante, et les travailleurs des tranchées en recevaient tous les jours des preuves palpables, sans lesquelles il leur eût été impossible de poursuivre leur pénible besogne : il fut distribué à cette époque aux soldats de l'armée d'Orient astreints à des travaux extraordinaires jusqu'à cinq *quarts* de vin et deux *quarts* d'eau-de-vie par homme et par jour. Ce supplément au maigre ordinaire des camps, qui se composait généralement alors de biscuit et de viande ou de lard salés avec absence totale de légumes, excepté le riz, ne sera peut-être pas apprécié à sa juste valeur par ceux que leurs mœurs paisibles et casanières n'ont jamais éloignés de leur foyer; mais il l'était singulièrement du soldat; aussi l'armée entière se montra-t-elle désolée lorsque, par suite d'un désaccord avec lord Raglan, commandant l'armée anglaise, à propos d'un plan d'attaque qu'il avait conçu et voulait exécuter, le général Canrobert remit au général Pélissier, le 16 mai 1855, le commandement de l'armée, avec tout ce qu'il fallait pour devenir promptement et presque aisément duc de Malakoff, et reprit simplement le commandement de son corps d'armée, qu'il conserva encore pendant deux mois. Rentré en France au mois d'août suivant, il fut envoyé en mission en Suède et en Danemark, et reçut le bâton de maréchal le 18 mars 1856.— Sénateur de droit, le maréchal se prononça, en 1861, contre le maintien de la puissance temporelle des papes.

Commandant supérieur des divisions de l'Est en 1858, le maréchal Canrobert fut appelé, en 1859, au commandement du 3e corps de l'armée des Alpes. En cette qualité il contribua au succès de la bataille de Magenta, où il courut personnellement de grands dangers; le sort de celle de Solférino, où il était chargé de protéger notre aile droite contre l'attaque éventuelle d'une colonne autrichienne, dépendit un instant du mouvement qu'il eut à faire pour porter au général Niel le secours dont celui-ci avait besoin. Nommé, en juin 1862, au commandement du camp de Châlons, il remplaçait au mois d'octobre suivant le maréchal Castellane à la tête de l'armée de Lyon (4e corps) et était nommé commandant de l'armée de Paris (1er corps) en 1865. Au début de la guerre de 1870-71, il occupait encore ce poste. Appelé au commandement des troupes de ligne et des bataillons de la garde mobile de Paris réunies au camp de Châlons, ces jeunes troupes, un peu tapageuses et pas encore disciplinées, ayant à se plaindre des distributions de l'Intendance s'en prirent à leur chef, et, lors d'une revue qu'il passa, grognèrent quelques cris irrévérencieux à son adresse.

Entre autres cris, on l'appela *Rrran!* faisant allusion au mot que le maréchal aurait prononcé lors des émeutes de 1870 en faisant le simulacre d'un tour de mitrailleuse. Dans cette revue, quoique vivement contrarié de l'attitude peu militaire de ces jeunes gens, le maréchal avisa un vieux capitaine du 6e bataillon portant la médaille militaire et la croix :

— Vous êtes un ancien, vous, lui dit-il, vos hommes ont-ils ce qu'il leur faut?

— Maréchal, mes hommes ne peuvent toucher ni gamelles ni couvertures.

Le lendemain, comme épilogue à cette triste affaire qui eut trop de retentissement, le bruit courait au camp qu'un officier supérieur de l'Intendance s'était brûlé la cervelle.

Il dut abandonner ce commandement devenu intolérable et fut placé à la tête du 6e corps d'armée qui prit part, avec les corps du maréchal Mac-Mahon et du général de

Failly, à la désastreuse affaire de Wœrth, après laquelle, placé sous les ordres de Bazaine, il assista aux combats livrés autour de Metz. Il prit, le 16 et 18 août, une part importante aux combats de Saint-Privat et de Gravelotte; forcé bientôt de s'enfermer dans Metz, il fut, après la capitulation, emmené prisonnier en Allemagne. De retour en France, il vint se mettre à la disposition de M. Thiers, chef du gouvernement, qui l'accueillit avec faveur, mais ne lui donna pas de commandement. Il demanda et obtint l'autorisation d'assister aux funérailles de Napoléon III, en sa qualité d'ancien aide de camp (janvier 1873). — Après avoir décliné l'offre d'une candidature à l'Assemblée nationale, en 1874, dans la Gironde et, en 1875, dans le Lot, le maréchal Canrobert, après quelque hésitation, consentit à se laisser porter dans le département du Lot, aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, par le parti de l'Appel au peuple, et fut élu, au deuxième tour de scrutin seulement, par 212 voix sur 385 électeurs.

Il siégea dans ce groupe et ne prit la parole que lors de la discussion du service des aumôniers de l'armée et de celle de la loi sur l'organisation de l'armée (novembre 1876). Il vota la dissolution de la Chambre des députés le 16 juin 1877.

Pendant la crise qui suivit le 16 mai, dit un de ses biographes, on le représenta comme ayant eu des entrevues avec le maréchal de Mac-Mahon qui aurait même un moment songé à lui confier la présidence d'un cabinet, à la suite des élections du 14 octobre. A peine remis d'une longue maladie, le maréchal Canrobert fut désigné pour assister aux obsèques de Victor-Emmanuel (janvier 1878). Lors des élections du 5 janvier 1879 pour le renouvellement partiel du Sénat, il n'obtint, dans le Lot, que 140 voix sur 363 votants.

Le maréchal Canrobert est grand'croix de la Légion d'honneur depuis le 20 mars 1855, chevalier grand'croix honoraire de l'ordre du Bain, etc. Il a épousé, en 1860, miss Macdonald, d'origine écossaise.

Le maréchal Canrobert, depuis trente ans en possession de ce haut grade si envié dans l'armée et qu'il a gagné en mêlant sa bravoure à tous nos combats et en contribuant à toutes nos victoires de cette seconde moitié du siècle, est resté un des caractères les plus chevaleresques de notre époque.

Voici, pour finir cette notice, le portrait de Canrobert, alors général, que fit la reine Victoria dans son journal, paru il y a quelques années, à propos du voyage officiel qu'elle fit à Paris en 1855. Elle parle d'un dîner qui eut lieu à Saint-Cloud :

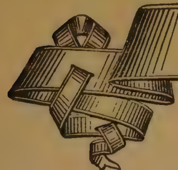
« Le général Canrobert était assis à côté de moi ; je fus charmée de lui; un homme si honnête, si bon, si sincère et amical et aimant tant les Anglais ! très enthousiaste, parlant avec beaucoup de gesticulations.

Il est petit et porte les cheveux, qui sont noirs, assez longs derrière ; il a le visage coloré et les yeux roulants, des moustaches et pas de favoris, et il porte la tête haute. En parlant de la campagne de Crimée, il loua nos troupes immensément, parla de la grande difficulté de l'entreprise, des souffrances que nous avions tous subies, des erreurs qui avaient été commises, et, avec beaucoup de bonté, de nos généraux et de nos troupes. Je lui dis que je le considérais presque comme une vieille connaissance, ayant tant entendu parler de lui. »

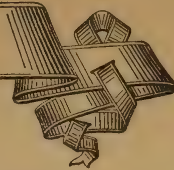
PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronnet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

5e volume. N° 254. — 10 c. Un an : 6 fr.



LES HOMMES D'AUJOURD'HUI



DESSIN D'EMILE COHL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris

ALEXANDRE DUMAS FILS

Emile Cohl

ALEXANDRE DUMAS FILS



ITTÉRATEUR, auteur dramatique, membre de l'Académie française, et pardessus tout homme d'esprit, Dumas Alexandre, appelé communément Dumas fils, pour le distinguer de son père, l'auteur des *Trois Mousquetaires* et de *Monte-Cristo* est né à Paris le 28 juillet 1824. Il fit d'assez brillantes études au collège Bourbon, et, poussé par une vocation précoce, publia dès 1841 un volume de vers ayant pour titre : *Péchés de jeunesse.* Après un voyage en Espagne et en Afrique, en compagnie de son père, il publia : *Histoire de quatre femmes et d'un perroquet* (1846-47, 6 vol.), roman fantastique qui eut surtout un succès de curiosité. Alexandre Dumas fils, ne se sentant pas cette brillante imagination dont son nom seul éveillait l'idée, rompit avec l'imitation de la manière paternelle et chercha le succès dans la vérité de l'observation et l'exactitude des peintures, dit un de ses biographes. Il étudia le monde de plus près, surtout ce monde équivoque où le vice brillant cache souvent tant de misère, ce monde d'auteurs et d'artistes où il avait été mêlé très jeune et où il s'était fait remarquer par la précocité et la vivacité de son esprit. Vinrent ensuite : *le Docteur Servans*, *Catherine*, *la Dame aux camélias*, *le Roman d'une femme* (1848), dont les deux derniers surtout établirent sa réputation en même temps que sa personnalité. Puis après : *Antonine* (1849); *Tristan le Roux*, *Trois hommes forts* (1850); *Grangette*, *Diane de Lys* (1851); *les Revenants*, *le Régent Mustel*, fantaisie littéraire qui réunit Paul et Virginie, Manon Lescaut et Desgrieux sous un même toit (1852); *Contes et Nouvelles*, *Sophie Printemps* (1853); *la Dame aux perles* (1854); *la Boîte d'Argent* (1855); *la Vie à vingt ans* (1856); *l'Affaire Clémenceau* (1867); outre diverses nouvelles « études » non réunies en volumes et publiées dans *la Gazette de France*, *la Presse*, *le Gaulois*, etc., et des brochures à prétentions philosophiques dont quelques-unes ont fait un bruit exagéré : *Lettres sur les choses du jour* (1871); *Nouvelle Lettre sur les choses du jour* (février 1872); *l'Homme-Femme* (juillet 1872); une nouvelle *Lettre sur l'Affaire Marambat* (1875), etc. En 1869 a commencé la publication du *Théâtre complet* d'Alex. Dumas fils, avec une préface inspirée du même esprit que les *Lettres* et *Brochures* précitées, et qui a eu un succès de curiosité. — M. Alexandre

Dumas a suivi un exemple devenu assez commun en transportant à la scène ses romans principaux.

Il débuta dans cette voie nouvelle avec *la Dame aux camélias*, qui, d'abord interdite pour cause d'immoralité, fut représentée au Vaudeville en 1852; ce même sujet, transformé en opéra sous le titre de *la Traviata*, musique de M. Verdi, était représenté à Venise en 1853. Vinrent ensuite : *Diane de Lys*, au Gymnase (1853); *le Demi-Monde*, au même théâtre (1855); *la Question d'argent* (1857); *le Fils naturel* (1858); *le Père prodigue* (1859); *l'Ami des femmes* (1864); *le Supplice d'une femme*, qu'il signa avec M. Émile de Girardin, lequel, trouvant que cette collaboration avait gâté sa pièce, la répudia et se brouilla bruyamment avec ce collaborateur trop laborieux (1865); *Héloïse Paranquet*, avec M. Armand Durantin, pièce d'abord annoncée comme l'œuvre d'un inconnu (1866); *les Idées de madame Aubray* (1867); *le Filleul de Pompignac*, sous le pseudonyme d'Alphonse de Jalin (1869); *Une Visite de noces* (1871); *la Princesse Georges* (même année); *la Femme de Claude* et *Monsieur Alphonse* (1873); *l'Étrangère*, au Français, dont les audaces obtinrent un succès prolongé, et *la comtesse Romani*, au Gymnase, cette dernière en collaboration avec M. Gustave Fould, et signée : « Gustave de Jalin » (1876), etc. Le Théâtre-Français a également accueilli plusieurs pièces de M. Alexandre Dumas, créées sur la scène du Gymnase, *le Demi-Monde* notamment et *le Fils naturel*, montées avec autant de soin que des pièces nouvelles.

Bien qu'à la suite des incidents provoqués par la représentation du *Supplice d'une femme* et d'*Héloïse Paranquet* M. A. Dumas eût paru renoncer à toute collaboration, il n'en prêta pas moins l'appui de son expérience et de son talent au drame en cinq actes *les Danicheff*, signé du pseudonyme de Pierre Newski et dont l'idée première appartenait à un dramaturge russe, M. Corvin. Cette pièce eut plus de cent représentations (Odéon, février 1876). On peut aussi ranger parmi ces collaborations la mise en scène par Alexandre Dumas fils d'un drame en cinq actes, *Joseph Balsamo*, tiré du roman de son père et représenté sous le seul nom de ce dernier.

La veille de la représentation, Alexandre Dumas fils aurait dit, selon Vapereau qui cite l'anecdote : « Si la pièce réussit, elle est de mon père; si elle échoue, elle est de moi. » (Odéon, mars 1878.)

Alexandre Dumas se présenta à l'Académie pour remplacer M. Pierre Lebrun et fut élu, au premier tour de scrutin, le 30 janvier 1874. On remarqua à cette occasion que Victor Hugo qui, depuis sa rentrée en France, n'avait pas reparu à l'Institut, était venu contribuer au succès du fils de son ancien rival.

Le discours du nouvel académicien ne répondit pas entièrement à la curiosité et le succès fut pour la critique des plus modérées et des plus courtoises que M. d'Haussonville fit du monde peint de préférence par le récipendiaire et des théories philosophiques et littéraires qu'il avait à ce jour professées. Depuis, Alexandre Dumas a pris part, comme directeur, aux travaux de l'Académie par un grand et remarquable rapport sur le prix de vertu (août 1877).

Il est officier de la Légion d'honneur depuis 1867.

M. Alexandre Dumas a été plusieurs fois président de la Société des auteurs dramatiques; il a donné avec éclat sa démission de membre de la Société des gens de lettres, à l'occasion de l'échec de la candidature de l'un de ses amis, M. Henri d'Ideville.

Dans une brochure sur la recherche de la paternité qui fit grand bruit et qui concluait à forcer le père reconnu qui ne veut pas épouser la mère à lui payer des dommages-intérêts, Dumas fils, après avoir donné ses vues sur la question soulevée à la Chambre par la proposition Rivet, est sceptique, et il ne croit guère au succès des idées qu'il préconise avec tant de chaleur, beaucoup plus pour donner satisfaction à sa conscience qu'avec l'espoir de réussir. D'abord ses vues sont celles d'un romancier et d'un auteur dramatique, et il estime que c'est là une double raison pour leur porter malheur,

« Rien de ce qui regarde la femme, dit-il, n'intéresse nos hommes politiques, qui, à ce qu'il paraît, n'ont ni mère, ni sœurs, ni femme, ni filles, ni maîtresses même. Entre la Vierge Marie et Louise Michel ils ne distinguent rien. » Il n'importe, fort de l'exemple de Molière, qu'il invoque dans sa brochure, M. Dumas s'en remet à l'avenir : « Cela n'empêchera cependant pas ces choses de s'accomplir un jour ou l'autre !... »

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

5e volume. N° 255. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE COLL-TOC

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

LITOLFF



LITOLFF

OMPOSITEUR français, pianiste et chef d'orchestre, Henri Litolff est né à Londres, le 6 février 1818, d'un père français et d'une mère anglaise. Bien que né en Angleterre, ce n'est pas un étranger pour nous, celui qui disait : « Je ne suis pas plus anglais que je ne serais cheval si j'étais né dans une écurie. » Les hasards de la vie nomade de ses parents l'ont fait naître de l'autre côté de la Manche, le choix de ses sympathies l'a fait vivre en France, et c'est l'heure de nos revers qu'il a attendue pour prouver qu'il était Français, en s'engageant dans les compagnies de marche du siège pour défendre sa ville adoptive. Il ne s'en est pas tenu là ; il n'avait qu'un fils, il l'a mis au service de sa patrie, et le jeune Litolff, engagé volontaire, comme son père en 1870, est encore au Tonkin parmi ceux qui vaillamment défendent notre drapeau.

Henri Litolff vint de bonne heure sur le continent et eut une jeunesse remplie d'épreuves et de malheurs.

Marié en France, à dix-huit ans, il se fit maître de piano dans une petite ville de province, perdit coup sur coup sa femme et ses enfants, vint à Paris en 1839, et commença peu après l'existence vagabonde qu'il a si longtemps menée.

Plus tard il épouse en secondes noces la veuve de l'éditeur Meyer. C'est donc ainsi que le monde musical a été doté de cette admirable *Édition Litolff*, des œuvres de tous les maîtres classiques dont les collections, vendues à un bon marché sans précédent, ont tant contribué à rendre populaire la belle musique dans le monde entier.

Litolff s'est marié pour la troisième fois avec Mlle de Larochefoucauld, fille du comte Wilfrid de Larochefoucauld. La mort, pendant le siège de Paris, de cette noble et charmante femme rendit une fois encore à lui-même Litolff qui, ne pouvant vivre seul, prit pour quatrième femme une jeune fille qui lui avait donné des preuves d'un grand dévouement en le soignant pendant une longue maladie. Cette union est des plus heureuses et nous dirons des mieux assorties, car Mme Litolff est musicienne et possède une belle voix, mise journellement au service de son mari quand il plaît à celui-ci d'entendre ce qu'il a écrit.

Il parcourut la plus grande partie de l'Europe, se produisant à Bruxelles après Paris, puis à Varsovie, à Prague, à Francfort, à Leipzig, à Dresde, Berlin, Amsterdam, La Haye, Vienne, Gotha, Liège, Anvers, Wiesbaden, etc., se faisant applaudir partout, tour à tour comme compositeur, pianiste et chef d'orchestre ; semant sur son chemin opéras, symphonies, ouvertures, concertos, morceaux de piano et de chant, etc., œuvres d'une valeur incontestable, mais inégales, fantasques, fiévreuses, images, si l'on peut ainsi parler, de sa jeunesse agitée et nomade. Après avoir été quelque temps maître de chapelle du duc de Saxe-Gotha, il revint à Paris en 1857 et finit par s'y fixer, donnant à cette époque une série de brillants concerts.

Il écrivit sur un poème d'Édouard Plouvier un opéra en trois actes : *Nahel*, qui fut joué au Kursaal de Bade, en août 1863, et fut bien accueilli. Il écrivit ensuite un autre ouvrage en trois actes : *l'Escadron volant de la reine*, destiné à l'Opéra-Comique, mais qui n'a été joué jusqu'ici ni sur cette scène ni sur aucune autre. En 1869, Litolff forma le projet de donner dans la salle de l'Opéra une série de grands concerts où seraient exécutées des œuvres importantes de la musique moderne. Ayant obtenu l'autorisation nécessaire, il ouvrit en effet la série de ses séances en décembre de la même année; mais l'entreprise échoua. — Revenu à la composition dramatique, Litolff donnait, à la fin de 1871, au théâtre des Folies-Dramatiques, un ouvrage en trois actes, *la Boîte de Pandore*. La partition était bonne, mais le livret ridicule et, en dépit des qualités musicales signalées par la critique, *la Boîte de Pandore* n'eut aucun succès. Le 17 octobre 1872, il donnait au même théâtre *Héloïse et Abeilard,* opéra-bouffe en trois actes qui, cette fois, réussit complètement, comme il le méritait. Il donna ensuite, au Châtelet : *la Belle au bois dormant* (avril 1874), opéra-féerie en quatre actes, qui n'eut qu'un petit nombre de représentations ; puis, *la Fiancée du roi de Garbe*, opéra-bouffe en trois actes, joué aux Folies-Dramatiques le 29 octobre 1874, et qui n'eut pas un sort meilleur. Enfin, en janvier 1876, Litolff donnait aux Fantaisies-Parisiennes de Bruxelles un autre ouvrage du même genre : *la Mandragore*, qui ne réussit pas davantage.

Parmi les compositions fort nombreuses de cet incontestable et grand artiste, en dehors du théâtre, nous devons signaler : *Ruth et Booz*, petit oratorio; *Marche funèbre* à la mémoire de Meyerbeer; six morceaux caractéristiques pour piano : 1° *Rapsodie hongroise;* 2° *Sur le Danube;* 3° *Rapsodie polonaise;* 4° *le Chant du nautonnier;* 5° *Un Rêve;* 6° *Vienne;* un *Ave Maria* à voix seule, trois caprices-valses pour piano : 1° *Légèreté;* 2° *Grâce;* 3° *Abandon; l'Invitation à la polka; l'Invitation à la tarentelle; Caprice de concert; Divertissement fantastique*, etc. Il a également écrit et publié un assez grand nombre de mélodies vocales : *l'Aurore*, *la Charité*, *le Poète*, *Je t'aimerai*, *la Reine Mab,* valse chantée; *N'effeuillez pas la marguerite*, *le Chant du gondolier*, duo; *Enfants*, *dormez toujours*, etc., etc.

Pendant l'été de 1876, Litolff a accepté la direction de l'orchestre d'un café-concert aux Champs-Élysées, et a été quelque temps également chef d'orchestre de Frascati, établissement musical d'ordre inférieur; double faiblesse qui a été appréciée alors sévèrement.

Cet artiste, dont les œuvres se font remarquer par les idées, le sentiment, et une profondeur qui ne nuit pas à la clarté, a écrit, en outre, des *ouvertures*, des *symphonies* et des *concertos*. Comme pianiste, il appartient, par la richesse de l'effet, à l'école pittoresque, et sacrifie volontiers la pureté classique à la fantaisie.

Depuis quelques années le silence se faisait autour de Litolff, ses amis seuls savaient que, retiré dans la banlieue de Paris, il travaillait à un grand ouvrage qui devait être le couronnement de sa carrière d'artiste. Cet ouvrage n'était autre que *les Templiers* représenté tout récemment à Bruxelles (janvier 1886).

Cet opéra avait été reçu non sans peine et sur les vives instances de M. Armand Gouzien à l'Académie de musique, lorsque la mort de M. Vaucorbeil remit tout en question. Heureusement pour l'auteur, la direction du théâtre de la Monnaie de Bruxelles allait bientôt passer entre les mains d'un directeur hardi, entreprenant, M. Verdhurst, qui désira entendre l'opéra de Litolff. Une audition eut lieu au piano. L'impression fut excellente, et, peu de temps après, les *Templiers* entraient

en répétition. L'œuvre, qui est considérable et ne comprend pas moins de cinq actes et sept tableaux, a obtenu un succès incontesté.

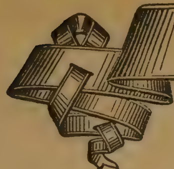
La partition se recommande, chose rare, par deux qualités qui semblent au premier abord s'exclure l'une de l'autre : la vigueur et la tendresse. Quant aux tendances artistiques de l'auteur, Litolff s'inspire évidemment des maîtres de l'opéra moderne, de Meyerbeer, de Verdi, de Gounod, sans afficher une préférence bien caractérisée pour l'un ou pour l'autre.

Il y a vingt ans, dix ans même, les *Templiers* auraient placé leur auteur au premier rang des compositeurs dramatiques. Aujourd'hui, bien des efforts ne soulèveront plus le même enthousiasme; bien des formules paraîtront vieillies. Quoi qu'il en soit, la partition des *Templiers* est l'œuvre d'un homme merveilleusement doué et auquel il n'a manqué que de venir en son temps pour s'emparer victorieusement de la scène.

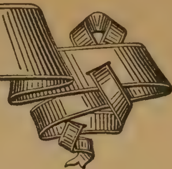
PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronnet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

5e volume. N° 256. — 10 c. Un an : 6 fr.



LES HOMMES D'AUJOURD'HUI



DESSIN DE COLL-TOC

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris**

DOCTEUR A. DESPRÉS



DOCTEUR A. DESPRÉS



HIRURGIEN des hôpitaux et conseiller municipal de Paris, le docteur Després, Eugène-Armand, qu'il faut orthographier ainsi et non par un *z* final, comme on l'a écrit souvent à tort, est né à Paris, le 13 avril 1834.

Fils d'un chirurgien de grande réputation, il étudia la médecine et n'avait pas trente ans quand il passa d'une manière brillante par tous les concours qui mènent à l'agrégation, après avoir été lauréat de l'Assistance publique et de la Faculté. Reçu docteur en 1861, agrégé stagiaire en 1863, chirurgien du bureau central en 1864, il fut chargé du service chirurgical dans les hôpitaux de Sainte-Périne (1865), de Lourcine (1865), et Cochin (1872) ; dans ce dernier, il se fit remarquer par sa lutte acharnée contre l'administration pour faire disparaître des modèles de billets de salle la mention de la religion des malades, la science, selon lui, n'ayant à s'occuper que de la nature du mal et non de l'opinion du malade.

Professeur agrégé à la Faculté, il dirige aujourd'hui le service chirurgical de la Charité. Membre de la Société de chirurgie, de la Société anatomique de Paris et de plusieurs autres corps savants où il donne continuellement de sa personne, il apporte à ces réunions le poids de ses appréciations et de ses jugements motivés.

Il a eté décoré de la Légion d'honneur en 1871.

* * *

Élève du célèbre chirurgien Velpeau et du professeur Trousseau qui l'avait remarqué, dont il était aimé et qui lui légua sa belle collection d'instruments de chirurgie, cet homme a conscience de sa valeur, et s'il ne peut souffrir les médiocrités encombrantes et à l'esprit mesquin, c'est qu'il est en droit de se comparer sans forfanterie aux plus grands et aux plus dignes.

Voici la liste des travaux fort nombreux et fort savants du grand chirurgien :

Traité complet de l'érysipèle (1862, in-8).

De la Hernie crurale (1863, in-8), thèse d'agrégation.

Mémoire sur les tumeurs des muscles (1866, in-8), thèse d'agrégation de chirurgie.

Traité du diagnostic des maladies chirurgicales (1868, in-8).

Du Début de l'infection syphilitique (1869, in-8).

Du Délit impuni (1870, in-18).

De la Peine de mort au point de vue physiologique (1878, in-8).

Traité iconographique de l'ulcération et des ulcères du col de l'utérus (1870, in-8 avec planches).

Traité théorique et pratique de la syphilis (1873, in-8).

La Chirurgie journalière, dont la deuxième édition vient de paraître (1885, in-8 avec planches), leçons faites à l'hôpital Cochin.

Les Causes de la dépopulation (1878). Conférence faite au palais du Trocadéro pendant l'Exposition universelle, etc.

Il a en outre exécuté en collaboration avec un homme d'un caractère indépendant comme le sien, qui a écrit : « Malgré tous, je suis Bouchut », un *Dictionnaire de thérapeutique médico-chirurgicale* (1867, in-8 ; deuxième édition, 1872, avec figures), qui n'est pas une compilation comme tant d'ouvrages similaires, mais un abrégé original et très personnellement conçu des connaissances nécessaires à un praticien. Tous ceux qui suivent le mouvement médical ont présente à la mémoire sa brillante collaboration à la *Gazette des hôpitaux* et à diverses publications importantes.

* * *

Après avoir parlé du savant et de ses œuvres, voici maintenant l'homme politique, le conseiller municipal de Paris, qui, depuis 1868, est de tous les comités républicains du VIe arrondissement, et y a toujours été de son nom, de son temps et de son argent.

Nommé conseiller municipal comme républicain *tout court*, sans autre épithète de nuance parfois changeante et toujours équivoque, sans profession de foi, sans affiches, il a fait son élection dans les réunions publiques, où il a dit franchement sa façon de penser. Orateur à la parole facile, mais ferme et précise, claire comme ses idées, cet homme de taille moyenne, sec et nerveux, n'est pas un timide, et les esprits indépendants ne peuvent qu'attester et louer l'énergie de ses convictions désintéressées, et il serait à désirer qu'il y eût quelques hommes de plus comme celui-là.

Tout le monde connaît sa campagne contre la laïcisation des hôpitaux, qu'il poursuit jusqu'au sein des réunions publiques les plus tumultueuses, et qu'il condamne avec l'autorité de son nom, de son expérience et l'appui moral de cent dix médecins et chirurgiens des hôpitaux qui ont signé la dernière lettre de protestation, parmi lesquels il y a des représentants de toutes les religions.

« Ces médecins, dit-il, ne se préoccupent donc point de la question religieuse, mais de l'intérêt même des malades. » Il rappelle que lors de la grande Révolution de 89, la Convention, bien loin de chasser les sœurs des hôpitaux, déclara par un décret « que les sœurs de Saint-Thomas de Villeneuve sont des bienfaitrices de l'humanité ».

« Mais, continue-t-il, il ne doit pas y avoir de politique là-dedans; c'est aux malades que vous faites tort, en les privant de soins très dévoués, et en remplaçant les sœurs par des infirmières qui n'ont sans doute pas toute l'ardeur nécessaire et qui se sont déjà distinguées, du reste, par des actes répréhensibles et par d'irréparables erreurs. »

* * *

On a constaté cinq cas d'empoisonnement dans nos hôpitaux depuis le départ des sœurs, et sans parler du gaspillage, de la distraction d'esprit des femmes ayant enfant et mari, intérêts ou plaisirs en dehors de l'hôpital, qui peut être fatale à leur service malgré leur zèle et leur dévouement. La question d'économie a bien aussi son importance, puisque le docteur Després nous apprend qu'une sœur coûte 500 francs de moins qu'une infirmière laïque (celle-ci coûtant 700 francs à l'administration, tandis que chaque sœur employée ne coûte que 200 francs que l'Assistance publique paye à sa communauté). Ces chiffres ont leur éloquence, et n'y eût-il que cette raison, elle devrait décider nos édiles à prendre enfin l'intérêt des malades et aussi celui des contribuables.

Le Dr Després ne se contente pas de taquiner ses collègues du Conseil municipal en se permettant de n'être pas toujours de leur avis, il les attaque encore avec une arme toute personnelle, le crayon, taillé par le scalpel de l'anatomiste. Pendant les séances du Conseil, il s'est amusé à faire leurs charges qui sont très spirituelles, quelques-unes pourraient être signées par Daumier ou Gavarni. Ces charges, aujourd'hui célèbres, auxquelles il a ajouté les têtes de colonnes de l'administration, MM. Poubelle et Alphand, ont été publiées dans un album oblong par l'éditeur Monnier, sous le titre : *le Conseil municipal peint par lui-même*. Nos conseillers n'y sont pas flattés, mais on les reconnaît bien tous; il y a là une série de crânes plus ou moins chevelus, mais surtout très amusante.

• • •

En juin 1885, le *Figaro* ayant émis l'idée d'une candidature probable de certains conseillers municipaux de Paris à la députation, parmi lesquels il avait été question du Dr Després, celui-ci répondit aussitôt, le 23 du même mois, cette lettre caractéristique que ce journal publia :

« Je ne serai pas candidat à la députation aux élections qui sont imminentes. Si je suis allé au Conseil municipal, je l'ai dit, ce n'est pas dans le but de m'en faire un marchepied pour la députation. J'y suis allé comme un républicain soucieux d'administrer les affaires de la ville de Paris au mieux des intérêts de tous et surtout pour sauvegarder les droits et la tenue des hôpitaux de Paris, et pour empêcher la République de commettre la plus lourde de toutes les fautes : l'expulsion des religieuses de nos services hospitaliers. Néanmoins, tout en restant au Conseil municipal, je ne me désintéresse pas des affaires du pays et je soutiendrai de toutes mes forces ceux qui veulent former dans la République et par la République un gouvernement digne de la France. »

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

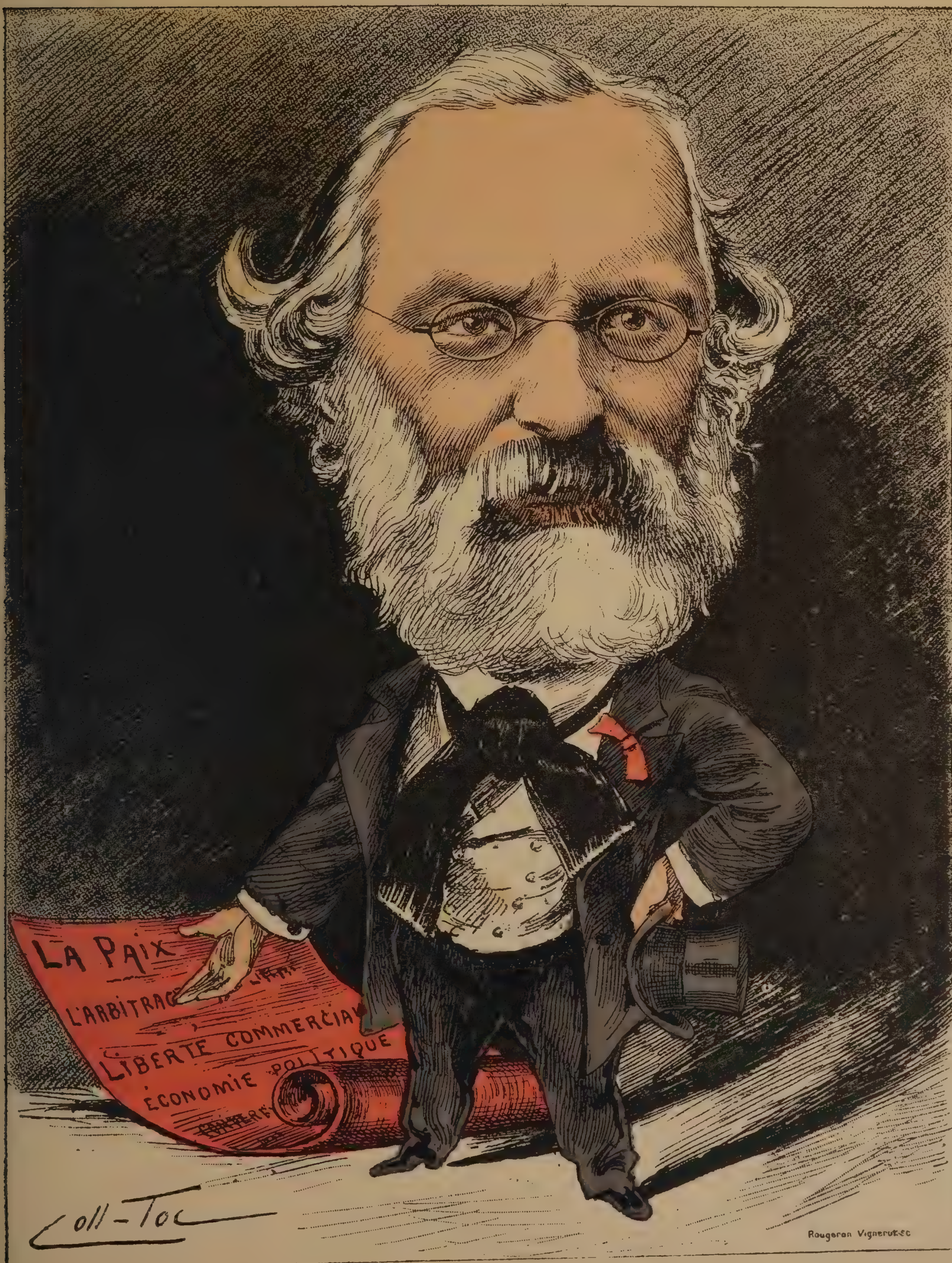
5e volume. N° 257. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE COLL-TOC

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

FRÉDÉRIC PASSY



FRÉDÉRIC PASSY

CONOMISTE et député français, Frédéric Passy est né à Paris le 20 mai 1822; fils de Félix Passy, conseiller-maître à la Cour des Comptes ; neveu d'Antoine Passy, sous-secrétaire d'État à l'Intérieur et membre de l'Académie des sciences, et d'Hippolyte Passy, ministre des Travaux publics et des Finances et membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

Élève très distingué du Collège Louis-le-Grand et du Collège Bourbon (aujourd'hui Condorcet); licencié ès lettres et auditeur au Conseil d'État en 1846; quitte la carrière en 1849 et vit dans la retraite, le plus souvent à la campagne, s'occupant d'études scientifiques, littéraires et économiques.

Il avait, dès 1846, publié une brochure remarquable sur l'*Instruction secondaire en France, ses défauts, leurs causes et les moyens d'y remédier*, dans laquelle se trouvent indiquées la plupart des réformes essayées ou réclamées depuis par MM. J. Simon et Bréal.

A partir de 1854, il devient un des rédacteurs principaux du *Journal des Économistes*, dans lequel il publie entre autres des travaux très remarqués sur la *Contrainte et la Liberté*, *la Famille et la Société*, *Robert Peel*, *l'Ancien Régime*, etc. (Ces études ont été résumées en un volume de *Mélanges.*)

Désigné, dès 1857, par MM. Chevalier, comme l'homme à qui devait être confié le *Cours libre d'économie politique*, demandé à Montpellier par un groupe de notables de la région, ce n'est qu'en décembre 1860 qu'il est autorisé à ouvrir ce cours, le premier et le seul alors en France, dont le succès est considérable et lui assure désormais le droit de parler, au milieu du silence presque universel, avec une liberté que personne n'ose attaquer. (Dès le commencement de la même année, 1860, M. Passy, alors à Pau, avait réussi à faire dans cette ville une série de *conférences* qui avaient ouvert la voie.)

Les *Leçons d'économie politique* de M. Passy, publiées d'abord en livraisons, ont été rééditées en 2 vol. in-8° chez Guillaumin. C'est, par sa clarté et son élégance, l'ouvrage le plus propre à faire lire aux personnes non familiarisées encore avec la science.

Appelé, en 1861-62, 1862-63, à Bordeaux par la *Société Philomathique ;* en 1863-64 et 1864-65 à Nice par la Chambre de commerce et la municipalité; y fait, avec un succès croissant, des *cours* qui ont laissé dans ces villes des traces profondes et donnent lieu à d'éclatantes manifestations de sympathie et de gratitude.

En 1866 fait à l'École de médecine de Paris un *Cours libre d'économie politique*, le premier fait à Paris à cette époque, et en 1869-70 un autre *pour les jeunes filles*, le premier pour les femmes. En même temps des *Conférences* nombreuses dans toute la France : à Paris, pour les associations polytechnique et philotechnique; en province, à Nancy, où il introduit la science économique dans la Faculté de droit; à Lyon pour la *Société d'enseignement professionnel;* à Nantes, à Périgueux, au Havre, à Dieppe, à Rouen, etc., etc.

Cette notoriété lui vaut, dans quelques-unes de ces villes, à Bordeaux notamment, une popularité qui lui fait offrir la députation. Résolu à garder une entière indépendance et à ne jamais prêter, sous aucun prétexte, serment à un gouvernement qu'il ne pouvait amnistier, en même temps ennemi de l'opposition aveugle et de l'esprit de

renversement, il refuse jusqu'au bout ces avances et toutes celles que lui font ailleurs soit les électeurs, soit l'administration elle-même.

En 1867, son intervention, par une lettre au *Temps*, dont l'effet fut considérable, et par une conférence à l'École de médecine sur *la Paix et la Guerre*, contribue à arrêter l'explosion du conflit du Luxembourg et l'amène à fonder avec Arles Dufour, Michel Chevalier, Martin Paschoud et d'autres, la *Ligue internationale et permanente de la Paix*, devenue, après les événements de 1870, la *Société française des amis de la Paix*, dont il est actuellement le président. On connaît les travaux de cette Société, et l'on sait avec quelle fermeté, depuis qu'il est à la Chambre, M. F. Passy a su en allier les principes au plus pur patriotisme, notamment dans son opposition aux aventures lointaines et ses appels à l'arbitrage international.

Dévoué à la cause de l'instruction sous toutes ses formes, M. F. Passy a été, avec MM. Laboulaye, Henri Martin et d'autres, l'un des fondateurs de la *Société pour la propagation de l'instruction parmi les femmes,* dont il est depuis plusieurs années le président, et a en cette qualité contribué autant que personne à la création de l'École normale de Neuilly, augmentée des *Ecoles Sévigné* à Sèvres et du *Collège Sévigné* à Paris (les deux premiers établissements de ce genre, le département de la Seine et l'État n'étant venus qu'après).

Conseiller général de Seine-et-Oise en 1874 ; président de la délégation cantonale de Saint-Germain et membre du Conseil départemental de l'instruction publique, il n'a cessé de rendre, en ces diverses qualités, tous les services qu'on pouvait attendre de sa compétence et de son zèle ; a, entre autres, dès 1874, par son initiative, obtenu du Conseil général dont il fait partie, puis de la plupart d'autres, des vœux et des mesures en faveur de l'introduction des éléments de l'économie politique et du droit dans les écoles normales, et est parvenu à faire entrer ces notions dans le programme général. Afin de donner l'exemple, il a lui-même donné cet enseignement, pendant six ans, dans les Écoles normales de Versailles et de Paris, et n'y a renoncé que le jour où les électeurs, en l'envoyant à la Chambre, l'ont mis dans l'obligation de restreindre ses autres occupations ; il a conservé cependant, et fait exactement, des cours *à l'Ecole des hautes études commerciales* et *au Collège Chaptal.*

On sait comment, en 1881, le Comité républicain du VIII[e] arrondissement de Paris eut la bonne pensée de proposer la candidature à M. F. Passy, et comment celui-ci, après avoir accepté courageusement une lutte dont le succès paraissait presque impossible, parvint à arracher à la réaction cet arrondissement qu'elle considérait comme un fief perpétuel. On sait aussi quelle place M. F. Passy, par ses interventions énergiques dans les débats dans lesquels sa compétence lui commandait de parler, a su se faire à la Chambre. Il suffit de rappeler ses réponses à M. de Mun, dans la discussion de la *loi sur les syndicats professionnels*, et à propos du *programme économique du gouvernement ;* son discours sur les *accidents dans l'industrie*, et surtout son opposition prévoyante et inébranlable à une politique soi-disant coloniale, dont il a le premier dénoncé les dangers, et à une politique économique contraire à la justice comme à l'intérêt de toutes les classes de la nation. L'or, le sang, le pain et la liberté de la France n'ont pas eu, en ces difficiles débats, de plus ferme et de plus redoutable champion. Ainsi il n'était pas étonnant de voir réélire M. F. Passy, dans les dernières élections, député de la Seine et cela par 287,172 voix.

Membre de l'Institut (académie des sciences morales et politiques), il a été décoré de la Légion d'honneur le 12 juillet 1880. M. F. Passy est en outre président de la

Société d'économie politique et de la *Société d'économie populaire*, président d'honneur de la *Société du Travail*, et membre ou président d'un grand nombre d'autres Sociétés d'étude ou de bien public auxquelles il trouve le moyen de donner autre chose que son nom et sa cotisation : un concours actif, ses conseils et sa parole toujours écoutée (Protection de l'Enfance, Société amicale des professeurs et élèves, Société des instituteurs, etc.) — La grande *Association française pour l'avancement des sciences*, qui a tant fait depuis 1872 par ses Congrès pour le développement intellectuel et l'union patriotique des diverses régions du territoire, le compte au nombre de ses principaux membres et l'a appelé, après les Quatrefages et Wurtz, à l'insigne honneur de la diriger. C'est lui qui a présidé, en 1883, le Congrès de Rouen ; le discours qu'il a prononcé à cette occasion sur la part de la France dans l'économie politique est un morceau historique et philosophique d'une rare portée.

Écrivain ferme et élégant, mais avant tout improvisateur lucide et éloquent, M. F. Passy a surtout semé sa science dans des leçons et des conférences dont une faible partie seulement a été recueillie et publiée. Il faut citer cependant, outre les *leçons* et *mélanges* mentionnés plus haut, un volume sur les *machines*, à la librairie Hachette, qui est peut-être la meilleure monographie existante sur cet important sujet ; *le Petit Poucet du XIX*e *siècle*, *G. Stephenson* et *la Naissance des chemins de fer*, à la même librairie ; — les rapports, discours et conférences pour la *Société des amis de la Paix ;* à la librairie Guillaumin, un certain nombre de brochures, telles que : *la Barbarie moderne ; l'Instruction des femmes ; Edouard Laboulaye ; l'Economie polique en une séance ;* à la librairie Franklin, l'*Histoire du travail ; la Question des jeux ; Revanche et relèvement*, etc., etc.

M. F. Passy, père d'une nombreuse famille élevée dans le travail, et dont il a su rester entouré, mène une existence simple et absolument étrangère aux excitations et aux distractions mondaines. Son fils aîné, linguiste et voyageur, à qui l'on doit entre autres un volume extrêmement remarquable sur l'*Instruction primaire aux Etats-Unis*, est récemment revenu d'Islande, après avoir étudié ce pays, peu connu au point de vue géographique, moral et intellectuel, et dépouillé, dans les bibliothèques qui les renferment, les vieux manuscrits scandinaves.

En politique, M. F. Passy est avant tout un indépendant. Par ses relations et ses amitiés personnelles, il semble appartenir plutôt au centre gauche. Par la hardiesse et la fermeté de son libéralisme, il dépasse de beaucoup les lignes dans lesquelles s'enferme volontiers la prudence, parfois un peu timide, de ses amis. On l'a vu souvent se séparer d'eux pour voter avec la gauche la plus avancée ; quelquefois, lorsque la justice lui a paru être de ce côté, avec la droite, et, dans quelques occasions, ne pas craindre de se trouver, avec dix ou douze voix seulement, en opposition avec le sentiment général. La Chambre a respecté cette indépendance, dont elle a su apprécier la sincérité absolue.

Les savants et publicistes qui, en dehors de leur patriotisme particulier, savent cultiver aussi le patriotisme de l'humanité, ne sont pas très nombreux de nos jours. Frédéric Passy est de ce nombre.

Nous ne remplissons donc qu'un devoir agréable, en le plaçant dans notre Panthéon des *Hommes d'aujourd'hui*.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

5e volume. N° 258. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE COLL-TOC

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris**

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM



VILLIERS DE L'ISLE-ADAM



E Comte Philippe-Auguste-Mathias de Villiers de l'Isle-Adam, poète français, né à Saint-Brieuc, le 7 novembre 1840, descend d'une des plus hautes maisons de France et d'Europe.

Il débuta presque enfant dans les lettres par un volume de vers édité chez Perrin, de Lyon, et introuvable. Ce livre contenait un grand nombre de morceaux des plus remarquables dont il me serait agréable de pouvoir citer quelques-uns si l'espace ne m'était trop mesuré. C'est modestement et orgueilleusement intitulé *Premières Poésies*. Espérons bien que l'auteur reprendra, dans le recueil de ses œuvres complètes, ce merveilleux péché de jeunesse.

La prose — mais une prose aussi belle que les plus beaux vers — appela de bonne heure Villiers de l'Isle-Adam (c'est ainsi que ses amis le nomment le plus communément, et ses intimes le nomment Villiers tout court; dans sa famille, on lui dit et on dit de lui Mathias). En 1865, très jeune encore, il fit *Elën*, un drame d'amour exquis et sombre dont il faudrait citer le magnifique rêve d'opium. Le lecteur, après avoir pris connaissance de ce fragment, pourrait comprendre à quel *écrivain* de race et de taille l'on a affaire quand on visite ce *poète* absolu. Car poète, bien qu'ayant écrit relativement peu de vers, il l'est plus certainement qu'aucun de cette époque-ci, ou tout au moins autant que les plus vraiment poètes du siècle. Du poète il a la sensibilité, la vibration, l'éclair, il en a aussi la langue au suprême degré, sonore et riche et disant magnifiquement tout ce qu'il a fallu dire et rien d'autre, puisque du poète il possède encore le bon sens, ce don suprême du poète, le bon sens, le vrai! le tact, la mesure (dans les deux sens qui n'en font qu'un). Mais voici non hélas! le chef-d'œuvre tout entier, qui ne compte pas moins de trois pages de fin texte, du moins quelques lignes détachables sans trop de vandalisme :

« Je sais, chantait Maria, pendant que la barque glissait ténébreusement, je sais un Esprit fatigué d'élévations stériles et d'espoirs fondés sur les Ténèbres. Longtemps son vol puissant fut l'honneur des cieux; dans ses regards dormaient les rêves éternels; les soirs l'adoraient comme leur hôte et leur génie; les couchants, lorsqu'il s'exaltait au sein de leurs profondeurs hantées par les mânes des dieux, empourpraient le glorieux veilleur de flammes et de merveilles; — il s'attarda, par une soirée d'orgueil, d'amour et de triomphe, et la nuit foudroya ce mage de l'Ether.

« Maintenant les cieux l'ont oublié; sa vie ne peut plus en explorer les parages ennemis; il est tombé à travers ses espérances perdues; il ira s'ensevelir dans la dureté de son adieu. »

Ce drame d'*Elën* contient une scène des plus hardies : Un jeune étudiant s'est endormi sur un banc de mousse d'une charmille d'auberge; Elën survient et le voit, puis le contemple; il lui est tout à fait inconnu. Un caprice la prend et, dans un monologue étincelant où se trouvent des choses comme celles-ci : « S'il savait que j'étais là?... Hélas! pauvre femme charmante; il m'a vue sans doute, et me voir c'est me connaître pour ces enfants... Peut-être il ne me connaît pas, je suis folle... », elle résout d'avoir ce jeune homme pendant trois jours, sans lui dire son nom, et de s'en aller après, « pour, dit-elle, rester pure et respectée dans l'âme de quelqu'un sur la terre », et elle l'éveille d'un baiser sur le front.

SAMUEL.

Hein? qu'est-ce? (*Après un profond silence.*)
Oh! comme vous êtes belle!

ELEN.

Voulez-vous venir avec moi, monsieur?

SAMUEL (*debout, ébloui.*)

Comme vous êtes belle!

ELEN (*l'entraînant par les deux mains,*)

Venez, venez! (*Ils traversent la charmille ensemble. Le rideau tombe*).

N'est-ce-pas que c'est un peu *le Passant?* avec, disons-le à la louange de Coppée et de Villiers (le signataire de ceci a l'honneur de compter parmi les intimes de notre poète) des différences du tout au tout. Ici le « passant » est un jeune homme fait moitié philosophe et moitié rêveur, dont l'amour va mettre la philosophie à l'envers et cuber la rêverie, et cette Elën de malheur est une tout autre gaillarde que la bonne Sylvia. Zanetto paraît bien, dans le drame de Villiers, sous le nom de Matuccio, chanteur et page d'Elën, 17 ans, précise le *personnœ dramatis;* mais attendez :

Distingué par Elën d'un coup de pistolet d'entre une bande de brigands italiens dont il faisait partie à l'âge heureux de quinze ans, puis soigné chez elle et vu, qu'il était spirituel et joli comme un démon, promu son page, il a bien quelque idée pour sa maitresse : « *O trop* dédaigneuse Elën! » se dit-il dans la scène I; mais il préfère à tout les pays de soleil, de paresse et d'amourettes, et l'or qui lui procurera tout cela. Aussi se fait-il allègrement le complice de la jalouse et très riche Mme de Valburg et empoisonne, non sans grâce et par des fleurs, la belle créature qui meurt au milieu d'une fête, dans son palais resplendissant de lumières, de toilettes, d'yeux joyeux et de sourires. Aux funérailles d'Elën, Samuel, l'étudiant endormi du premier acte, tout d'un coup édifié sur le passé de celle-ci, jette cruellement sur son cercueil, pour la payer des trois dernières nuits, une bourse pleine d'or, de billets et de diamants, toute sa fortune, qui est immense, réalisée de la veille, en vue de fuir et de vivre avec la courtisane, qu'il avait crue pure jusque-là et toute à lui. De cette bourse miraculeuse le rusé page s'empare et s'esquive en criant : Tout est bien qui finit bien!

L'auteur a choyé, gâté ce personnage pourtant épisodique et de pure utilité, et qui ne dit pas un mot qui ne soit terriblement portant et toujours *exquisite*, comme dit intraduisiblement l'Anglais, brillant comme l'acier, sinistre comme le crime. Sans compter que, ô les ravissants travestis! dans cette pièce moderne (l'action se passe en 18... probablement après Leipzig ou Waterloo, à en juger par une allusion de Samuel à des « batailles pour la patrie ») il arbore des costumes aussi éclatants que variés, soie cramoisie, satin blanc, perles, poignards à gaine d'or. La splendide petite canaille toutefois n'empiète pas sur les quatre principales figures, Elën, la Walburg, Andréas et Samuel, figures très bien campées et véritablement magistrales de vie intense et de langage essentiellement approprié dans sa superbe grandiloquence. En somme *Elën* est un magnifique drame écrit et composé par un maître et dont la représentation serait bien à désirer pour l'honneur obscurci de la scène française.

Parallèlement à *Elën*, Villiers publiait *Isis*, un roman, ou plutôt la première partie d'un roman philosophique, dont il est douloureusement regrettable que la suite n'ait pas paru. Tel qu'il est, ce fragment considérable suffirait à classer l'auteur parmi les premiers de nos prosateurs, et moi j'ose ajouter qu'il est un des ses nombreux titres à se voir sortir du rang par l'avenir et proclamé le plus grand.

La philosophie qui ressort de cette œuvre et de toutes les œuvres de Villiers, je soutiendrai à qui voudra et je prouverai qu'elle mérite toute attention, tout respect, et je ne tiens pas pour sûr qu'elle ne soit pas un jour la formule du siècle.

Morgane, un drame plus beau peut-être encore qu'*Elën*, profond et noir, avec des splendeurs, suivit de près la publication d'*Isis*. La cour de la Naples de Nelson et de Caroline y déploie ses intrigues sanglantes, ses terribles passions, son luxe et son mystère. La charmante et perverse figure d'Emma Lyonna, duchesse de Hamilton, pénètre l'action d'un frisson saphique tout nouveau depuis Shakespeare au théâtre. *La Révolte* absurdement tombée en 1869, au Vandeville; *le Nouveau Monde* que jouèrent naguère les Nations, aux applaudissements de l'élite, deux essais miraculeux, complètent avec *Axel*, dont les fragments publiés pronostiquent un immense succès définitif, le théâtre de Villiers, qui a toute une série dramatique en gestation, pour notre bonheur et l'honneur éternel des Lettres.

Claire Lenoir, une longue nouvelle parue en 1869 dans la *Revue des Lettres et des Arts* dirigée par notre poète, est un génial mélange d'ironie, de métaphysique et de terreur. Les *Contes cruels* devaient de nos jours répéter cette triple note bien caractéristique du génie de Villiers, avec l'autorité d'un talent plus mûr. Les *Contes cruels* et la *Révolte* sont les seuls livres de notre auteur que puisse se procurer facilement un amateur du grand et du beau, du fin et du profond. L'unique Bibliothèque Nationale est à même de pourvoir le curieux de ses premières œuvres. L'avenir évidemment ménage au grand public une réimpression complète.

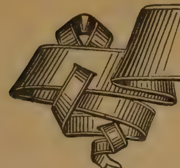
En attendant, j'ai cru bien faire d'insister surtout sur *Elën* et quelque peu sur les autres productions de cette période.

Lisez toujours les *Contes cruels* et la *Révolte*.

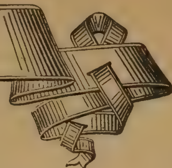
PAUL VERLAINE.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronnet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

5e volume. N° 259. — 10 c. Un an : 6 fr.



LES HOMMES D'AUJOURD'HUI



DESSIN DE CHOUBRAC

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.**

MARIUS FONTANE



MARIUS FONTANE

ISTORIEN français, né à Marseille le 4 septembre 1838. Les ancêtres de M. Fontane étaient Nimois, une branche de cette famille dut émigrer en Allemagne à la révocation de l'Édit de Nantes. M. Marius Fontane est le dernier représentant de la branche restée en France.

A l'âge de 17 ans, il partait pour l'Orient à titre d'agent d'une grande maison de commerce, les *Hamsy d'Alep*. Edmond de Lesseps, qui était consul de France à Beyrouth, le remarqua, et Ferdinand de Lesseps, l'ayant rencontré, l'attacha à sa personne dès 1857. Il avait alors 19 ans.

M. Marius Fontane n'hésita pas à abandonner la carrière commerciale pour se consacrer au grand œuvre du percement de l'isthme de Suez.

⁂

C'est pendant un séjour d'affaires assez prolongé dans le Liban que M. Marius Fontane commença de sérieuses études ethnographiques en vue de l'*Histoire universelle* qu'il se proposait d'écrire, et sur le conseil d'Edmond de Lesseps qui lui dit : « Le Liban contient des échantillons de toutes les races, de toutes les nationalités, de toutes les mœurs, de toutes les religions du monde. Étudiez le monde dans ce musée vivant. »

Le conseil était bon, Fontane le suivit. Il sut vite l'arabe, prenant des notes et dessinant des types continuellement. Cette étude le fit historien et il écrivit alors à un libraire de Paris : « Envoyez-moi la meilleure histoire universelle, écrite en français par un Français ! » (Il connaissait l'histoire de Cantu qui ne pouvait lui être sérieusement utile.) Le libraire lui répondit :

« Une histoire universelle ? il n'y en a pas. » Et notre savant de dix-neuf ans de riposter :

« S'il n'y en a pas, je vais en faire une. » Et il se mit résolument au travail. On se demande comment le secrétaire général de la compagnie de Suez et de Panama a pu entreprendre un pareil travail et y consacrer le temps nécessaire. Lorsqu'on le lui demande, il répond qu'il a l'habitude de se lever à quatre heures du matin pendant

six mois de l'année, en été, à l'époque où les devoirs mondains n'existent plus guère.

Voici en quels termes M. de Lesseps a présenté le premier volume de l'histoire universelle à l'Académie des Sciences. « J'ai l'honneur de présenter à l'Académie, pour la bibliothèque de l'Institut, le premier volume d'une histoire universelle, par M. Marius Fontane.

« Ce premier volume, intitulé l'*Inde védique*, décrit les mœurs et l'histoire des Aryas, ces ancêtres de la grande famille indo-européenne.

« Par une coïncidence remarquable, le plan adopté par l'auteur répond exactement au nouveau programme universitaire.

« Les titres des quinze volumes qui vont paraître successivement sont : les *Iraniens, les Egyptes, les Asiatiques, la Grèce, Rome, le Christianisme, les Barbares, Mahomet, la Papauté, l'Europe, les Croisades, la Renaissance, la Réforme, la Révolution, le Dix-neuvième Siècle.*

« M. Marius Fontane est mon collaborateur depuis vingt ans dans mes études et mes travaux de Suez et de Panama ; je l'ai toujours vu, travailleur infatigable et consciencieux, préparer l'œuvre savante et encyclopédique qu'il livre aujourd'hui au public.

« Son œuvre est une de celles qui concourent à la glorification de la science ; c'est à ce titre que vous la jugerez digne de votre attention. »

Cette importante publication qui a trouvé un éditeur hardi et renommé pour ses éditions de luxe, Alphonse Lemerre, doit paraître en huit années un volume tous les six mois.

L'ensemble de l'œuvre comprendra 17 volumes in-8 avec cartes, plans, tables etc., les premiers volumes parus sont : *L'Inde védique*, *Les Iraniens*, *Les Égyptes*, *Les Asiatiques*, *La Grèce*, *Athènes*, ce dernier va paraître prochainement.

Ce travail, véritable œuvre de bénédictin, résultat de vingt-cinq années de recherches et de travail opiniâtre mènera, nous n'en doutons pas, M. Fontane à l'Académie française à côté de son patron et ami, M. Ferdinand de Lesseps.

M. Marius Fontane, qui n'a que quarante-sept ans, est petit, mince, d'aspect délicat, il a le sourire facile, il est aussi simple que le moins lettré des hommes.

Il a été nommé, il y a quelques années, chevalier de la Légion d'honneur.

M. Fontane a publié, en outre *Un Voyage pittoresque à travers l'Isthme de Suez*, volume paru au moment de l'inauguration du Canal (grand in-folio, avec 25 aquarelles de Riou).

Dans ce volume l'auteur raconte l'histoire de l'isthme et a dû chercher beaucoup dans les vieux manuscrits, dans les vieilles chroniques et dans les légendes de l'Orient. Il a commencé par l'isthme de Suez pour en arriver forcément à l'histoire universelle dont l'Asie fut le berceau.

*
* *

Avant d'affronter la publication de son *Inde védique*, M. Fontane voulut tâter ses juges et fit imprimer à cent exemplaires une petite plaquette des *Essais de poésie védique*, traduction en vers du *Rig-Véda*. Il ne donna pas un seul exemplaire à qui n'était pas *sanskritant* pour qu'aucun journal ne parla de la chose. M. Burnouf félicita l'auteur. Bien plus encore que l'antiquité grecque, l'antiquité hindoue est une

source d'inspirations. « Il est certain que si nos artistes étudiaient les œuvres de nos ancêtres de l'Inde, ils y trouveraient de l'inédit, de l'inconnu, un aliment nouveau, » lui écrivit-il.

* * *

M. Fontane avait dans ses vers, bien saisi et excellemment rendu le caractère de la poésie védique, dans l'*Orage fécond*, par exemple, dans *La Nuit étoilée après la pluie*, dans *Indra ivre*, Indra, ce Jupiter védique :

J'ai bu dans des vases nouveaux,
La liqueur dont je voudrais vivre!
Qui veut des vaches, des chevaux,
Je suis généreux, je suis ivre!

Je suis cet arbre tourmenté
Que le souffle du vent irrite;
Déjà le breuvage m'agite,
J'ai bu le soma fermenté.

Soleil, je suis l'or dont tu brilles,
Je suis plus léger qu'autrefois;
J'ai quatre pieds à mes chevilles
Et je vois les choses trois fois!

J'ai grandi, je me sens immense,
Mon front a touché le ciel nu.
Mon ventre est plus large, je pense,
Que la terre où je suis venu.

Mon corps envahissant l'espace,
J'ai des gentillesses d'amant;
Je prends le nuage qui passe
Et l'étreins amoureusement.

Il y a dans cette poésie du *Rig-Véda* un ton gaiement hyperbolique qui fait songer aux exagérations shakspeariennes d'un Falstaff, aux plaisanteries du don César de Bazan de Victor Hugo, et aussi à telle pièce de la chanson des rues et des bois.

M. Fontane qui pourrait se proclamer savant, ne demande qu'à être regardé comme un vulgarisateur. Il a raison. Il a partout employé un style simple, clair. Il aurait pu, de temps en temps au moins, hérisser une page ou deux de mots baroques sonnants, mystérieux, de ceux qui font dire au lecteur : « Comme cet auteur est fort! » Il a préféré demander à « l'art de raconter » l'agrément que tout lecteur a le droit d'exiger de son auteur. Mme Adam lui écrivait : « Voilà ce que j'appelle de la vraie science assimilée. » Cette appréciation laconique est exacte.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

5e volume. N° 260. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE COLL-TOC

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris**

FRANCIS MAGNARD



FRANCIS MAGNARD



OURNALISTE et littérateur français, né à Bruxelles, de parents français, le 11 février 1837, M. Magnard fut amené très jeune et élevé à Paris. Il était employé aux Contributions directes en 1859, lorsqu'il s'adonna au journalisme et fit ses débuts dans le journal satirique hebdomadaire, *le Gaulois* et dans *la Causerie*.

En 1863, il entra au *Figaro* qui n'était pas alors politique, et y commença une collaboration, qu'il a continuée depuis, sans interruption à *l'Evènement* et au *Figaro* quotidien.

Il fournit à ces deux derniers journaux, sous le titre de : *Paris au jour le jour*, une revue critique des autres journaux et recueils périodiques. Il fut en outre collaborateur du *Grand Journal*, du *Paris-Magazine*, de *l'Illustration*, etc. Il a souvent signé ses articles, soit de ses seules initiales : F. M., soit de divers pseudonymes.

Rédacteur en chef du *Figaro* depuis 1876, sous la direction de H. de Villemessant, il en garda les fonctions après la mort du fondateur en mai 1879.

Il devint en outre, l'un des trois gérants de la société du journal, qui tire tous les jours de 70,000 à 80,000 exemplaires, et qui est arrivée à réaliser chaque année de 2 à 3 millions de bénéfices.

M. F. Magnard qui a publié des nouvelles dans *le Temps*, *le Journal de Paris*, *la Vogue parisienne*, etc., a donné en feuilleton dans *l'Opinion nationale*, un roman, *l'Abbé Jérôme*, réimprimé en volume in-18 en 1869, chez Degorce-Cadot, puis un volume en collaboration avec Louis Teste sur la révolution espagnole : *l'Essai loyal en Espagne* et une plaquette chez Decaux : *Vie et aventures d'un positiviste.*

Nous empruntons ce qui va suivre à l'étude consacrée au *Figaro* et à ses rédacteurs par le journal *la Vie Moderne :*

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, *Figaro* toujours leste, pimpant, hardi, loquace, occupe le monde de sa pétulante personne.

L'expression juste pour dépeindre le *Figaro* c'est je crois, qu'il n'est pas un journal, mais « le journal ». Il résume en quelque sorte la vie universelle et l'on est sûr, après l'avoir lu, de ne rien ignorer de ce qui peut avoir quelqu'importance. La politique y tient peu de place, matériellement parlant, en sorte que ses colonnes, veuves de longues dissertations, d'attaques, de ripostes, sont occupées par des chroniques, des

articles d'information ou de fantaisie, c'est tout bénéfice. Très éclectique, très ouvert, le *Figaro* double sa rédaction permanente de toute une armée de collaborateurs éventuels, en sorte qu'il y a presque toujours quelque surprise en surplus du menu habituel. Un jour l'hospitalité est offerte à tel écrivain mis en vedette par un succès récent. Tout dernièrement c'était le tour de Pierre Loti; une autre fois, ce sera un document inédit, une dépêche télégraphique tenant toute une page, une conversation avec un personnage en vue, qui parferont un ensemble introuvable ailleurs; on comprend que les efforts de ce genre, se produisant quotidiennement, ne soient pas à la portée de tout le monde. On le lit du fond de la Russie au fond de l'Écosse, je ne connais guère que lui et la *Revue des Deux Mondes*, qui figurent sur la table de famille dans des pays aussi éloignés et aux noms aussi bizarres.

Le *Figaro*, fondé par M. de Villemessant est depuis le 3 mai 1879, dirigé par les trois directeurs actuels choisis par le fondateur.

En s'arrêtant à MM. Magnard, Périvier et de Rodays, de Villemessant cherchait surtout à laisser au *Figaro* la représentation de la valeur qui s'en allait avec lui. Administrateur, rédacteur en chef, directeur, homme d'ensemble et de détail, de Villemessant voulait qu'on eut, en quelque sorte, la monnaie de sa pièce.

La rédaction en chef dans sa pensée revenait de droit à M. Magnard, qui s'était élevé peu à peu dans la maison même jusqu'au premier poste, et l'avait occupé conjointement avec lui. M. Magnard a, en quelque sorte, débuté dans le journal qu'il dirige aujourd'hui.

C'est lui qui créa sous la rubrique : *Paris au jour le jour*, la revue quotidienne des journaux qui permet au lecteur de se rendre compte de l'opinion de la presse et de la situation des partis.

On se rappelle avec quelle supériorité il a traité cette partie du journal. Tous les journaux étaient passés en revue chaque jour avec quatre ou cinq lignes de réflexions qui étaient de la quintescence de bon sens. La rubrique fait maintenant partie intégrante de tous les journaux quotidiens.

Plusieurs années avant la mort de Villemessant il fut chargé du secrétariat de la rédaction, et pendant les absences de Villemessant, causées par son état de santé, soit à Enghien, soit à Monaco, c'est lui qui avait la responsabilité du journal. Déjà il préludait avec le soin et l'expérience qu'on connaît aux fonctions officielles qu'il occupe aujourd'hui.

Actuellement, bien qu'occupé des travaux d'une direction importante et aussi compliquée, M. Magnard n'a pas renoncé, heureusement pour le *Figaro*, à donner presque chaque jour son avis sur les évènements du moment.

Son bulletin, court, précis, d'une perspicacité rare, est une trouvaille. Dans un journal comme le *Figaro* qui s'adresse à des lecteurs de classes si différentes, il était difficile de présenter cet ingrédient désagréable qui s'appelle la politique sous une forme plus condensée. C'est dans ces quarantes lignes qu'il faut chercher la pensée politique du journal.

Homme de travail et d'étude, M. Magnard joint à une grande habitude du journalisme une bonne foi qui donne un singulier poids à son opinion.

Pour le peindre jusqu'au détail je citerai sa mémoire prodigieuse qui lui permet de se rappeler tout ce qu'il a vu ou lu, ne fût-ce qu'un instant.

Rien n'égale la surprise de ceux qui le voient lire une lettre ou un journal pour la première fois; il jette les yeux sur les quatre pages à la fois, repose la lettre ou le journal et les connaît mieux que celui qui les aurait lus et relus pendant une heure.

Avec cela, est-il étonnant qu'il soit l'homme le mieux informé de Paris et qu'il sache quelque chose sur toutes choses?

Ses rapports avec ses anciens collègues sont restés absolument amicaux.

A la déférence dûe au chef se joint une très solide affection.

M. Magnard, malgré une grande sensibilité nerveuse, une rare vivacité d'impression est la justice et l'impartialité mêmes, la plume à la main. En matière de direction, il fera toujours taire son sentiment personnel pour accueillir ou conserver un collaborateur qui lui déplaît lorsque le journal doit s'en trouver bien. »

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronnet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. N° 261. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

Dessin de Job

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.**

LE GÉNÉRAL DE GALLIFFET



LE GÉNÉRAL DE GALLIFFET

E général marquis de Galliffet (Gaston-Alexandre-Auguste) est né à Paris le 23 janvier 1830.

Entré au service comme engagé volontaire dans la cavalerie, le 22 avril 1848, il était nommé successivement brigadier, le 3 octobre 1849; sous-officier, le 13 décembre 1850; sous-lieutenant, le 30 décembre 1853; lieutenant, le 30 décembre 1857; capitaine, le 3 février 1860; chef d'escadrons, le 24 juillet 1863; lieutenant-colonel, le 17 juin 1865; colonel, le 14 août 1867; général de brigade, le 30 août 1870; général de division, le 3 mai 1875.

« Le général de Galliffet est jeune, eu égard à la haute position qu'il a conquise dans l'armée; il n'a que cinquante-cinq ans; il est Parisien de naissance, et Parisien parisiennant, la quintessence du Parisien; il s'est engagé en 1848, a passé par tous les grades, et l'on peut dire qu'il les a gagnés à la pointe de l'épée, sa carrière, dès le début, s'étant poursuivie toujours en expéditions, partout où il y avait des balles à recevoir, des coups de sabre à offrir, et de la *furia* à dépenser.

La longue liste de ses campagnes est, du reste, la plus belle biographie de soldat que l'on puisse présenter. »

Ces quelques lignes enthousiastes commencent l'intéressante biographie qu'un écrivain militaire de talent, M. Roger de Beauvoir, a consacrée au général de Galliffet dans son récent volume : *Nos Généraux*, auquel nous allons être forcé de faire quelques emprunts.

A peine nommé sous-lieutenant, il est désigné pour partir en Crimée; c'est devant Sébastopol qu'il est cité pour la première fois à l'ordre du jour et décoré.

Envoyé en Afrique en 1859, il prend part à presque toutes les expéditions qui eurent lieu en 1860, 1864, 1865, 1868, 1870, 1871 et 1873.

Par suite de permutation, il passe des guides au 2e régiment de spahis, qui tient garnison à Mascara, où il est nommé capitaine.

L'empereur le prend comme officier d'ordonnance.

Promu chef d'escadrons au 1er hussards, il revient en Algérie à Tlemcem avec ce régiment. Puis est placé au 6e hussards, qu'il quitte pour le 12e chasseurs. Après deux années de grade de chef d'escadrons, il est nommé lieutenant-colonel au Mexique. Là, son ardeur entraînante et son mépris de la mort le font exceptionnellement remarquer parmi tous ces braves si insouciants de leur vie. A Puebla, il reçut une blessure à laquelle cent autres eussent succombé.

On se le rappelle rapportant à l'empereur, à Vichy, les drapeaux pris sur l'ennemi au Mexique, marchant péniblement avec des béquilles, sa blessure à peine cicatrisée, le ventre encore ouvert; mais il avait la vie si tenace qu'il a résisté à cet épouvantable déchirement; on a remplacé par un appareil anatomique, une plaque en argent, les chairs arrachées.

M. Escoffier, dans une étude sur le général de Galliffet, raconte, à propos de cette blessure, l'anecdote suivante :

M. de Galliffet avait fait la campagne du Mexique en 1863; à la bataille de Puebla, un éclat d'obus lui ouvrit le ventre et lui emporta un morceau de la hanche.

Quand il fut à peu près guéri, le capitaine de Galliffet reçut l'honorable mission de rapporter en France les drapeaux pris à l'ennemi; il alla les présenter à l'empereur qui était alors à Vichy.

M. de Galliffet s'asseyait souvent à l'ombre d'un des grands arbres du parc où il était bientôt rejoint par des officiers en traitement; un groupe ne tardait pas à se former et le futur général était amené à raconter son aventure.

Je le vois encore, maigre et sec, le teint bronzé; de sa voix brève et saccadée, il disait :

« Peuh ! la belle affaire !... Nous étions bien lancés, un obus éclate, je suis renversé. On ne s'arrête pas pour si peu ; les camarades continuent à charger. Quand je revins à moi, mes boyaux sortaient. Et puis après ! à la chasse, quand un chien est éventré par un sanglier, nous ne l'abandonnons pas, nous lui remettons les boyaux en place, nous rapprochons les chairs, nous recousons, et vogue la galère !

« J'essayai d'abord si je pouvais me relever. Oui. Quand je fus à genoux, je mis mes tripes dans mon képi. Encore un effort, j'étais debout ; j'allai cahin-caha jusqu'à l'ambulance, et me voilà ! »

Ce récit était fait avec une crânerie agrémentée de bonne humeur.

Une fois rétabli, M. de Galliffet retourna au Mexique et y commanda la contre-guerilla française à Orizaba, à Médellin, où, pour la troisième fois, il fut cité à l'ordre du corps expéditionnaire.

Il obtint les épaulettes de colonel, le 14 août 1867.

Il commanda alors le 3e régiment de chasseurs d'Afrique, fit partie de l'armée du Rhin pendant la guerre franco-prussienne, et, malgré son blindage, commanda la fameuse charge de cavalerie qui eut lieu à Sedan, le 1er septembre 1870, et qui arracha à l'empereur Guillaume ce cri d'admiration : « Oh ! les braves gens ! »

Il recueillait ainsi la succession du général Margueritte, son ami et son compagnon d'armes, tué si glorieusement sur le plateau d'Illy. La division Margueritte était indépendante et formait la réserve de l'armée de Châlons. Elle comprenait deux brigades : la première commandée par le général Tillard, tué à Sedan le matin même par un éclat d'obus ; la seconde, par le général de Galliffet, nommé la veille général de brigade, et qui prenait sous ses ordres les 1er, 3e et 4e chasseurs d'Afrique.

Ces régiments, avec le 1er hussards et le 6e chasseurs, prirent part aux charges de cavalerie dans cette mémorable et néfaste journée où tous firent également et héroïquement leur devoir.

A la capitulation de Sedan, le général de Galliffet fut interné à Coblentz et ne rentra de captivité que pour prendre le commandement d'une brigade de cavalerie dans l'armée de Versailles ; il joua un rôle important dans l'écrasement de la Commune, et se montra particulièrement implacable pour les soldats trouvés dans les rangs des insurgés.

En 1872, il fut envoyé en Afrique et mis à la tête de la subdivision de Batna ; il prit une grande part à la pacification des tribus insoumises.

En 1874, il était nommé à la 31e brigade du 8e corps, à Bourges. Deux ans plus tard, on le trouvait divisionnaire à Dijon, puis commandant du 9e corps d'armée à Tours, où il est resté trois ans. C'est pendant cette période qu'eurent lieu, dans la Brie, d'importantes manœuvres de cavalerie, qui le mirent particulièrement en évidence (septembre 1879).

On peut dire du général de Galliffet qu'il est toujours prêt pour l'action, harassant les plus valides dans les manœuvres, étudiant sans relâche l'art complexe de la guerre. Aussi est-il parvenu à une situation exceptionnelle, situation au-dessus de laquelle il n'y a que le maréchalat, à peu près grand-maître de la cavalerie, moralement sinon de fait, puisque cette dignité n'existe pas ; commandant le 12e corps d'armée à Limoges,

président du Comité de cavalerie, membre du Conseil supérieur de la guerre et du Comité de défense, grand officier de la Légion d'honneur depuis le 12 juillet 1880, il est aujourd'hui un des hommes de guerre entre les mains desquels la Patrie menacée remettrait avec le plus de confiance ses destinées. Et, ce qui justifie cette confiance, il est un des commandants de corps d'armée les plus appréciés des états-majors étrangers.

Le but de tous ses efforts a été de constituer une cavalerie très mobile, hardie, toujours entraînée, ayant de l'initiative, pouvant rendre les grands services que la guerre moderne exige d'elle.

On le dit très sévère pour la tenue, et, s'il n'est pas tendre pour les autres, il a toujours été dur pour lui-même. Quand il était adjudant, il faisait sa semaine sans se coucher; maintenant, il se plait à dormir sur un petit lit de campagne, sorte de lit de sangle à fond de treillis de palmier, avec un très mince matelas de varech; sobre comme un Arabe, buvant de l'eau et se contentant souvent pour toute nourriture d'une journée d'un pain de munition trempé dans du café noir. Même pendant les manœuvres, il dort quinze jours durant sur deux bottes de paille. Il y a quelque temps, allant passer une inspection à l'École de Saumur, arrivant pendant la nuit, il se rendit au quartier, se fit ouvrir une écurie et se coucha sur la paille en attendant le jour.

Dès qu'il se lève, nous dit encore M. de Beauvoir, il fait des armes, prend une douche d'eau glacée, puis se met au travail et donne à l'étude, dans son cabinet encombré de cartes, de volumes, de brochures, tout le temps que lui laisse la partie active de son commandement. Il est extrêmement robuste, mais quelquefois sa blessure l'oblige à se servir d'un tabouret pour monter à cheval.

Il est, quelle que soit sa sévérité dans le service, très aimé des officiers et des soldats de son corps d'armée, particulièrement de la cavalerie qui a fait de réels progrès sous sa direction et a grande confiance en lui. Le fait est que tous les régiments qui ont passé sous son commandement ont gagné de son entrain et sont bien préparés pour l'action.

Tel est le soldat dont la bravoure et les talents militaires n'ont d'égal que son patriotisme.

Son fils, officier de cavalerie, est actuellement au Tonkin.

Il nous a semblé piquant de terminer cette biographie par le récit suivant emprunté au *Bulletin de la Société d'Encouragement au bien*.

Voici donc le fait qui lui a valu une médaille d'honneur l'année dernière :

Le général de Galliffet, en revenant de Limoges, étant descendu à une station, aperçut une femme et un enfant engagés sur la voie et sur le point d'être écrasés par une locomotive qui manœuvrait; il s'élança rapidement, et, écartant la femme et l'enfant, les rejeta hors de la voie de la machine.

Mais ce sauvetage n'avait pu s'opérer sans que le général se trouvât à son tour exposé : il n'eut d'autre ressource que de s'accrocher au tampon et de se laisser emporter; il ne put le faire sans un choc violent, qui causa une déchirure dans les muscles de l'épaule.

Voilà un acte de sauvetage qui vaut presque une victoire.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. N° 262. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE COLL-TOC

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris**

MICHELIN



MICHELIN

ncien président du Conseil municipal et député de la Seine, Michelin est né à Paris le 3 mai 1847.

Les hommes politiques, aujourd'hui, poussent ainsi que les champignons au pied des chênes et comme eux sont bons, insipides ou malsains; leur nombre s'accroît en raison directe de la faculté accordée, en notre démocratique époque, à toutes les classes de la société, pour l'obtention du brevet d'honorable, et membre du Corps législatif.

Il n'est point de petit avocat de province, de propriétaire rural un peu important, de conseiller municipal plus fécond en paroles qu'en idées, d'ouvrier, avec ou sans travail, orateur à ses moments perdus, qui n'aspire au mandat de député. Beaucoup, pour des causes diverses qu'il serait oiseux de traiter ici, atteignent le but désiré. Il en résulte un flot de nullités qui menace de noyer, d'endiguer les bonnes volontés et les intelligences fort remarquables qui se trouvent heureusement représentées à notre Corps législatif. A ce moment critique, la grosse affaire est le programme électoral... ce pauvre programme électoral! de combien de belles promesses (toujours à peu près les mêmes depuis quarante ans) il est farci. Comme un orgue de barbarie on le trimballe, on l'exhibe, on le fait fonctionner de ville en ville. Attention! chers concitoyens, nous commençons : numéro un : la liberté du travail, etc., etc... Arrivé au numéro six ou huit, la petite manivelle s'arrête... crac! salut citoyens... et l'on va recommencer dans un autre endroit.

Aussi, n'est-ce point sans une certaine jouissance qu'on entend, au milieu de ce fatras de lieux communs débités dans les réunions publiques, une voix chaude, vibrante, vous glisser au milieu de l'invariable menu quelques paroles bien pensées, quelques idées personnelles, un chemin nouveau encore infréquenté des moutons de Panurge. Voilà la sensation que j'éprouvai la première fois que j'entendis Michelin, et cette pensée me vint immédiatement à l'esprit : Ce pourrait être quelqu'un!

Ce quelqu'un, me voici très fortuitement aujourd'hui son biographe; il me faut donner à mon lecteur un portrait physique et moral du jeune député de Paris, en évitant de commencer par le commencement, ce qui est d'un commun horripilant et d'une exécution difficile, car je n'ai pu me procurer un portrait bien ressemblant datant de l'époque à laquelle il était encore en nourrice. Ceci n'est nullement pour dire du mal des confrères qui commencent une biographie au premier biberon... en donnant le nom du fabricant.

Très grand, très fort, très barbu, Michelin a entendu sonner sa trente-huitième année. C'est un beau garçon, tout de fougue, la figure remarquablement intelligente, éclairée par une paire d'yeux aux regards profonds et lumineusement encadrée par une longue barbe fauve. Dehors et dans les réunions publiques, je ne l'ai jamais vu que

coiffé d'un chapeau haute forme, qu'il porte un peu en arrière, ce qui lui dégage le front et paraît encore allonger son visage.

Chez lui, carré dans son fauteuil, derrière la table-bureau de son cabinet de travail, il est fort accueillant, cause gaiement sur toutes choses, très simplement, sans phrases, et laisse peu deviner l'orateur de talent qu'il est. Son appartement de la rue de Grenelle, coquettement meublé, annonce un homme de goût qui désire vivre entouré d'œuvres d'art reposantes pour un esprit assailli journellement par mille questions irritantes de politique et les déboires d'ycelle.

Il s'y est voué de bonne heure pourtant. Dès 1869 — il n'avait que vingt-deux ans et étudiait le droit — il soutint la candidature de d'Altonshée contre Thiers et Devinck. L'année suivante, il abandonna la politique pour s'engager dans la garde mobile et rendre service à son pays d'une autre façon.

La guerre finie, il reprit ses études de droit. En 1872, il passa sa thèse de doctorat. Cette thèse avait trait à la législation sur les chemins de fer et fut trouvée si remarquable que la Faculté de Paris l'envoya à l'Exposition de Vienne et à l'exposition universelle de 1878. Un fait digne de remarque, c'est que bien que docteur en droit et excellent orateur, il n'a jamais voulu exercer comme avocat et a toujours demandé la suppression du monopole des avocats. On parle beaucoup en ce moment de son projet de loi qu'il vient de déposer a ce sujet à la Chambre. Son exercice dans le métier n'a été que celui de professeur libre.

En 1873, Michelin, toujours guerroyant, politiquant, soutint chaudement la candidature de Barodet.

Il fut nommé adjoint au maire du VIIe arrondissement en 1880. Plus que jamais Michelin se livra à la politique, cette absorbeuse d'intelligences quand on se donne à elle sans autre ambition que la volonté patriotique de faire le bien de son pays, lorsqu'on ne s'en sert pas, ainsi que tant d'autres, à l'assouvissement de passions cupides et surtout lorsqu'on ne doit pas être l'élu d'un sac d'écus ou du hasard qui fait passer une nullité dans une bonne liste.

En juillet 1882, il se présenta aux élections municipales dans le quartier de la Folie-Méricourt, et ce fut sa qualité de Parisien qui l'aida à former l'appoint nécessaire à la réussite de son élection.

Les divers conseillers municipaux qui se succédèrent, à trois reprises différentes, dans ce quartier, furent, par une coïncidence assez curieuse, appelés aux mêmes fonctions. Floquet qui avait commencé la série, après son élection au Conseil municipal, passe président de la noble assemblée de nos édiles et est enfin élu député; Cadet lui succède au Conseil municipal, est également élu président et passe de même aux élections législatives; la Destinée poussait donc notre ami Michelin à suivre la filière; trop poli pour la faire mentir, comme ses deux prédécesseurs il se crut obligé de conquérir successivement ces trois grades.

Dans ses fonctions de conseiller municipal et de président, ce marchepied de la députation, il n'a cessé de s'occuper des intérêts de la chose publique. Il a pris une part active aux travaux d'une foule de commissions dont je me contenterai de citer quelques-unes, telles que celles de la police, de l'assistance publique, des logements à bon marché, du budget, des indemnités pour expropriations, etc., etc.

Autonomiste enragé, il a toujours défendu les droits de Paris avec une ferveur évangélique qui, d'ailleurs, paraît n'être pas éloignée d'obtenir sa récompense, car si

les bruits ministériels qui courent en ce moment sont exacts, la Grand'Ville pourrait bien rentrer prochainement dans tous ses droits. Sa qualité de président du Conseil municipal l'a tenu de prendre la parole à l'occasion de plusieurs cérémonies.

On se souvient du tapage que souleva le discours qu'il prononça à l'Arc-de-Triomphe, lors de l'enterrement de notre grand lyrique Victor Hugo. Je ne juge ni ne blâme ce discours, connaissant l'homme qui l'a prononcé pour un être sincère, et la sincérité est la vertu primordiale chez un homme politique. Michelin a jugé que toute occasion est bonne pour affirmer ses idées, il parlait devant le cercueil du cher poète qui aima passionnément Paris, il a pensé qu'il ne trouverait jamais une meilleure occasion de défendre les intérêts de cette ville qu'aima celui dont la grande ombre planait en ce moment sur lui.

A l'inauguration des statues de Voltaire et de Béranger, ainsi qu'à la pose de la première pierre de la Sorbonne, il prononça trois discours fort remarquables dont la place exiguë dont je dispose ne me permet de citer aucun extrait. On peut déjà juger de son talent oratoire qui n'avait eu jusque-là que peu d'occasions de s'affirmer, mais ce fut seulement pendant la période électorale de 1885 qu'il donna véritablement essor à cette éloquence vigoureuse et hardie qui le fit si bien accueillir des électeurs parisiens et obtenir au premier tour un si respectable nombre de voix que le succès de sa candidature était assuré pour le scrutin de ballottage.

Et pourtant cette candidature fut combattue dans la presse, il eut à lutter contre une sourde opposition qui, pour être déguisée, n'en était que plus dangereuse. La coalition de tous ces marchands de papier, qui savent si bien exprimer jusqu'à la quintessence les facultés intellectuelles de leurs rédacteurs, irrita Michelin sans l'abattre; ce fut même ce coup de fouet qui me procura le plaisir de l'entendre prononcer un superbe discours au café Américain, un soir de réunion du Comité central radical socialiste. Par malheur, la bande de ces juifs baillonneurs d'idées représente cette horrible force : LE CAPITAL, mais Michelin déclara incidemment dans ce discours que, malgré tous leurs gros sous, il leur donnerait une leçon et il est homme à le faire énergiquement. En tous cas, il leur a bien prouvé qu'ils étaient sans force contre lui, que leur opposition était vaine, puisque par sa valeur et sa popularité il s'est imposé à eux et les a forcés à le mettre dans leur liste... Quel large rire a dû, ce jour-là, s'épanouir en sa longue barbe.

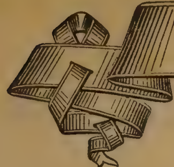
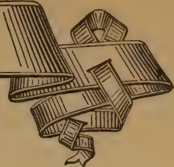
Aujourd'hui, la grande bataille électorale est terminée, le jeune député va pouvoir faire résonner de sa parole juste et autorisée les échos de la grande salle du Corps législatif. Sa proposition de la publicité des séances du Conseil général et du Conseil municipal a été prise en considération et sera certainement votée. C'est un lutteur énergique, un travailleur acharné, un orateur de talent; j'ai grand espoir et confiance certaine qu'il sera de ceux qui travailleront le plus à atténuer les effets de la crise que nous traversons en ce moment et à rendre sa prospérité et sa puissance à notre cher pays.

Michelin va fonder prochainement un journal politique quotidien : *l'Égalité.*

L. BRÉCHEMIN.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronnet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. — N° 263. — 10 c. — Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE COLL-TOC

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris**

J. K. HUYSMANS

CROQUIS PARISIEN[S]
A REBOURS
Les Sœurs VATARD
MARTHE
L'ART MODERNE
En Ménage
Soirées DE MÉDAN
DRAGEOIR AUX ÉPICES

Coll-Toc

CH. DECAUX Sc.

J. K. HUYSMANS

M. J. K. Huysmans est né le 5 février 1848, à Paris, au nº 11 de la rue Suger, une vieille maison qui existe encore, avec son antique porte ronde à double vantail, teinte en vert et martelée d'énormes clous. Son père, Gotfried Huysmans, était originaire de Bréda (Hollande). Il exerçait l'état de peintre; son grand-père était également peintre, et l'un de ses oncles, maintenant retiré à La Haye, a été longtemps professeur de peinture aux Académies de Bréda et de Tilburg. De pères en fils, tout le monde a peint dans cette famille qui compte parmi ses ancêtres Cornélius Huysmans dont les tableaux figurent au Louvre. Seul, le dernier descendant, l'écrivain qui nous occupe, a substitué aux pinceaux une plume; mais pour ne pas mentir aux traditions de sa lignée sans doute, il a écrit un livre d'art qui étonnerait certainement ses aïeux, gens appliqués à peindre soigneusement sur fond d'outremer les petites feuilles en persil des arbres. Défendre Pissarro et Claude Monet et être issu d'une souche de peintres classiques!

— Et du côté de votre mère, lui dis-je, le matin où je fus l'interwiéver dans le bizarre logement qu'il occupe dans l'ancien couvent des Prémontrés, de la rue de Sèvres?

— Petits bourgeois. Mon grand-père était caissier du Ministère de l'Intérieur. Pourtant, puisque vous me paraissez préoccupé des antécédents héréditaires, je vous dirai que le père de ma grand'mère était un sculpteur, prix de Rome. Il a fabriqué un tas de vêtements en saillie sur le piédestal de la colonne Vendôme, il a aidé aux décorations genre pompier de l'arc de triomphe du Carrousel, je crois même qu'il a commis quelques-uns des surprenants bas-reliefs de l'Arc-de-Triomphe aux Champs-Elysées.

— Vous ne semblez pas professer une bien haute estime pour l'œuvre de votre aïeul?

— Le père Gérard était, je crois, un Maindron quelconque, un vague plâtrier consciencieux; il sculptait ni mieux, ni plus mal que les gens de son époque; au fond, je n'ai ni estime ni mésestime pour ses œuvres. Elles me laissent indifférent, voilà tout.

Je regardais l'homme tandis qu'il me parlait. Il me faisait l'effet d'un chat courtois, très poli, presque aimable, mais nerveux, prêt à sortir ses griffes au moindre mot. Sec, maigre, grisonnant, la figure agile, l'air embêté, voici l'impression que je ressentis au premier abord.

Eh bien, lui dis-je, entrant réellement en matière, vous devez être satisfait du succès littéraire d'*A Rebours?*

— Oui, ce livre a éclaté dans la jeunesse artiste comme une grenade? Je pensais écrire pour dix personnes, ouvrer une sorte de livre hermétique, cadenassé aux sots. A ma grande surprise, il s'est trouvé que quelques milliers de gens semés sur tous les points du globe étaient dans un état d'âme analogue au mien, écœurés par l'ignominieuse mufflerie du présent siècle, avides aussi d'œuvres plus ou moins bonnes, mais honnêtement travaillées du moins, sans cette misérable hâte de copie qui sévit actuellement en France, des grands aux petits, du haut en bas!

— Et cette constatation d'un public restreint, mais vous aimant, ne vous a pas rendu moins pessimiste?

— Oh! laissons de côté, si vous le voulez bien, le pessimisme. Je ne suis pas un Obermann suisse pour être interwiévé sur ce sujet. Il y a un rayon spécial dans la boutique à 13 des gonorrhéiques gribouilleurs; allez dans les grands magasins du Temps, on vous y détaillera l'article pessimisme en petites boîtes.

— Et si je vous interrogeais sur le naturalisme, car enfin vous passez pour l'un de ses plus enragés sectaires?

— Je vous répondrais tout simplement que je fais ce que je vois, ce que je vis, ce que je sens, en l'écrivant le moins mal que je puis. Si c'est là le naturalisme, tant mieux. Au fond, il y a des écrivains qui ont du talent et d'autres qui n'en ont pas, qu'ils soient naturalistes, romantiques, décadents, tout ce que vous voudrez, ça m'est égal! il s'agit pour moi d'avoir du talent, et voilà tout!

— Enfin, malgré le mépris que vous affichez pour la critique, vous avouerez bien qu'elle a du bon, car enfin, à l'heure qu'il est, elle ne vous nie plus comme jadis, elle a même pour vous un certain respect.

— Ici Huysmans eut un étrange sourire. Les bons temps sont passés, fit-il en allumant une cigarette, le temps des *Sœurs Vatard*, où l'on recevait quotidiennement sur la tête des tinettes toujours pleines. Chaperon est mort et Véron se tait. Ils avaient évidemment de belles âmes ces gaillards-là, car ce qu'ils aboyaient après l'immoralité de mes livres! Non, maintenant les articles désagréables sont bêtats; la sottise des journalistes se canalise, les haines deviennent molles!

A ce moment, un superbe chat rouge fit son entrée.

— Oh oh! demandai-je, c'est sans doute le Barre de Rouille, célébré dans *En Ménage?*

— Oui.

— Vous fréquentez peu les hommes de lettres, je crois?

— Le moins que je puis. Les plaintes contre les éditeurs et les questions sur les gains de chacun me lassent. Je suis positivement très satisfait quand je n'ai pas à subir ces redites.

— Une question encore. Est-ce votre histoire pendant la guerre que vous avez racontée dans *Sac au Dos?*

— Parfaitement.

— Alors, je ne vous demande pas quelles sont vos idées sur le patriotisme?

— Ça nous entraînerait en effet un peu loin. Tout ce que je puis vous dire, c'est ceci : je hais par dessus tout les gens exubérants. Or tous les Méridionaux gueulent, ont un accent qui m'horripile, et par-dessus le marché, ils font des gestes. Non, entre ces gens qui ont de l'astrakan bouclé sur le crâne et des palissades d'ébène le long des joues et de grands flegmatiques et silencieux Allemands, mon choix n'est pas douteux. Je me sentirai toujours plus d'affinités pour un homme de Leipzig que pour un homme de Marseille. Tout, du reste, tout, excepté le Midi de la France, car je ne connais pas de race qui me soit plus particulièrement odieuse!

Je ne voulus point discuter l'outrance de ces idées; je pris congé de l'auteur d'*A Rebours* et lui serrai la main, une extraordinaire main par parenthèse, une main de très maigre infante, aux doigts fluets et menus.

En somme, ma première impression se justifiait : Huysmans est très certainement le misanthrope aigre, l'anémo-nerveux de ses livres, que je vais brièvement passer en revue.

Il a débuté par un médiocre recueil de poèmes en prose, intitulé *le Drageoir aux Epices;* puis il fit un roman, le premier en date, sur les filles de maisons, *Marthe*, qui parut en 1876, à Bruxelles, et fut, malgré ses chastes adresses, interdit en France, comme attentant aux mœurs. L'*Assommoir* n'avait pas fait encore la formidable trouée que chacun sait. *Marthe* a depuis reparu à Paris et a obtenu un certain succès. Ce livre renferme, çà et là, des observations exactes, décèle déjà de maladives qualités de style, mais la langue rappelle trop, suivant moi, celle des Goncourt. C'est un livre de début, curieux et vibrant, mais écourté, insuffisamment personnel.

Il faut arriver aux *Sœurs Vatard* pour trouver le bizarre tempérament de cet écrivain, un inexplicable amalgame d'un Parisien raffiné et d'un peintre de la Hollande. C'est de cette fusion, à laquelle on peut ajouter encore une pincée d'humour noir et de comique rêche anglais, qu'est faite la marque des œuvres qui nous occupent.

Les *Sœurs Vatard* contiennent de belles pages, amènent même pour la première fois — elles ont paru en 1879 — dans la littérature moderne des vues de chemins de fer et des locomotives singulièrement décrites. C'est une tranche de la vie des brocheuses, ordurière et exacte, c'est de la pâte du vieux Steen, maniée par une main parisienne, alerte et fine, mais, pour ma part, je leur préfère *En Ménage*, qui reste d'ailleurs mon livre favori parmi ceux que nous devons à cet auteur.

C'est que celui-là ouvre des aperçus de mélancolie et des ouvertures d'âmes désolées et faibles particulières. C'est le chant du nihilisme! Un chant encore assombri par des éclats de gaieté sinistre et par des mots d'un esprit féroce. Logiquement, ce roman bourré d'idées conclut à la résignation, au laisser-faire, de même qu'*A Vau l'eau* qui est comme le diaconat des misères moyennes; mais dans *A Rebours* la rage paraît, le masque indolent se crève, les invectives sur la vie flambent à chaque ligne; nous sommes loin de la philosophie tranquille et navrée des deux livres qui précèdent. C'est de la démence et de la bave; je ne crois pas que la haine et le mépris d'un siècle aient jamais été plus furieusement exprimés que dans cet étrange roman si en dehors de toute la littérature contemporaine.

Un des grands défauts des livres de M. Huysmans, c'est, selon moi, le type *unique* qui tient la corde dans chacune de ses œuvres. *Cyprien Tibaille* et *André, Folantin* et *des Esseintes* ne sont, en somme, qu'une seule et même personne, transportée dans des milieux qui diffèrent. Et très évidemment cette personne est M. Huysmans, cela se sent; nous sommes loin de cet art parfait de Flaubert qui s'effaçait derrière son œuvre et créait des personnages si magnifiquement divers. M. Huysmans est bien incapable d'un tel effort. Son visage sardonique et crispé apparaît embusqué au tournant de chaque page, et la constante intrusion d'une personnalité, si intéressante qu'elle soit, diminue, suivant moi, la grandeur d'une œuvre et lasse par son invariabilité à la longue.

Je ne parlerai pas ici de son style. Tout a été dit sur lui dans un très judicieux article de M. Hennequin. Telles de ses pages ont une magnificence sans égale, dans *A Rebours* surtout, où un chapitre sur Gustave Moreau, pour n'en citer qu'un, est et restera justement célèbre; mais il est un autre point que la critique a généralement affecté de ne pas voir, je veux parler de l'analyse psychologique et de ses personnages ou plutôt de son personnage, car il n'y en a qu'un, comme je l'ai dit : Un personnage débile de volonté, inquiet, habile à se torturer, raisonneur, voyant assez loin pour expliquer lui-même la diathèse de son mal et le résumer en d'éloquentes et précises phrases. C'est dans l'analyse de ce caractère que gît une des originalités de l'auteur, originalité égale, selon moi, à celle de son style. Lisez *la Crise Juponnière*, dans *En Ménage*, et songez que nulle part ce minuscule district d'âme n'avait été encore entrevu avant lui; combien la monographie de cette crise est juste, et avec quelle savante lucidité il nous la montre! Lisez d'autre part un superbe chapitre d'*A Rebours*, le chapitre consacré aux souvenirs d'enfance et aux retours théologiques si ingénieusement expliqués, et voyez si ces explorations des caves spirituelles de l'âme ne sont pas absolument profondes et absolument neuves!

En sus de ces œuvres, M. Huysmans a édité un volume de *Croquis Parisiens* où, après Aloysius Bertrand et Baudelaire, il a tenté de façonner le poème en prose. Il l'a en quelque sorte rénové et rajeuni, usant d'artifices curieux, de vers blancs en refrain, faisant précéder et suivre son poème d'une phrase rythmique, répétée, bizarre, le dotant même parfois d'une espèce de ritournelle ou d'un envoi séparé, final, comme celui des ballades de Villon et de Deschamps. Il a également écrit des salons réunis dans son livre *l'Art moderne*, le premier volume qui explique sérieusement les impressionnistes et assigne à Degas la haute place qu'il occupera dans l'avenir. Le premier aussi, M. J. K. Huysmans a fait connaître Raffaëlli, alors que personne ne songeait à ce peintre; le premier encore, il a expliqué et lancé *Odilon Redon*. Quel est le critique d'art actuel qui est doué de ce flair aigu et de cette compréhension de l'art, dans ses manifestations les plus diverses?

En somme, s'il y a jamais une justice, la part de M. Huysmans, si méprisé du vulgaire, sera belle; maintenant, j'avoue, en ce qui me concerne, ne pas partager beaucoup de ses croyances. Personnellement, je crois à une littérature plus saine, à un style moins éclatant sans doute, mais moins touffu; je crois aussi, dans l'analyse psychologique, à un côté plus général, plus large, moins rare. Balzac me paraît être, à ce point de vue, le maître, lui qui a si merveilleusement disséqué les grandes et universelles passions des êtres, l'amour paternel, l'avarice. Si haut que je place M. Huysmans parmi les vrais écrivains d'un siècle qui en compte si peu, je ne puis me dispenser de le considérer comme un être d'exception, comme un écrivain bizarre et maladif, capriçant et osé, artiste jusqu'au bout des ongles, traînant, suivant l'expression d'un autre écrivain étrange aux épithètes lointaines, crispées, vertes, aux idées solitaires, déconcertantes, Léon Bloy, « Traînant l'image, par les cheveux ou par les pieds, dans l'escalier vermoulu de la syntaxe épouvantée »; mais tout cela, quelqu'admiration qu'on en puisse avoir, ne me semble pas constituer cette belle santé de l'idée et du style qui fait les chefs-d'œuvre imperméables et décisifs.

A. MEUNIER.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronnet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

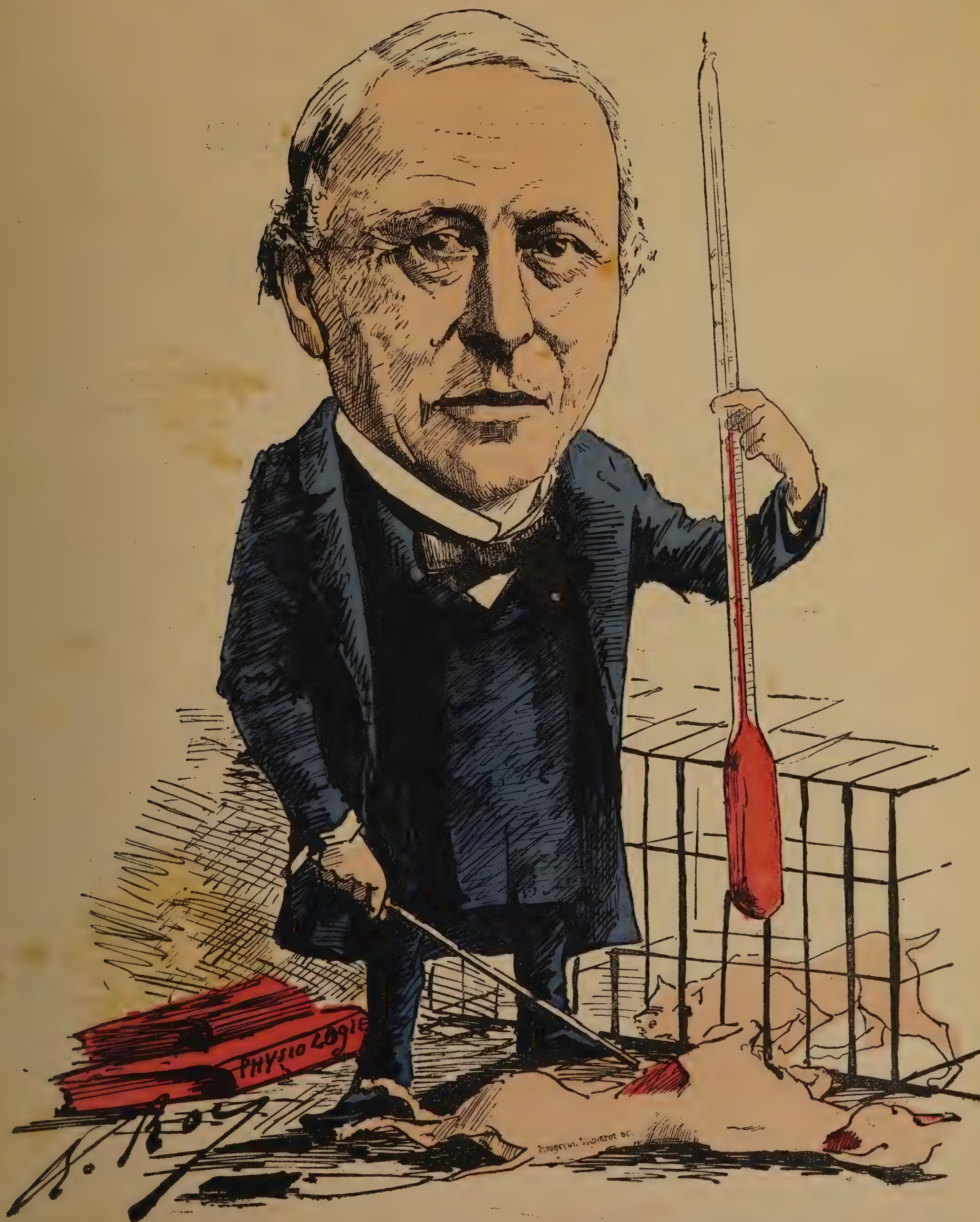
6e volume. N° 264. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE ROC

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

LE PROFESSEUR J. BÉCLARD



LE PROFESSEUR J. BÉCLARD

Doyen de la Faculté et secrétaire perpétuel de l'Académie de Médecine, M. Jules Béclard, médecin et physiologiste français, fils du célèbre anatomiste P. A. Béclard, est né à Paris le 17 décembre 1819.

Ayant fait ses études médicales à Paris, il fut interne à l'asile de Charenton, se fit recevoir docteur en 1842 et agrégé d'anatomie et de physiologie en 1845 (nommé le premier).

Il publia, en 1851, une nouvelle édition des *Éléments d'anatomie générale*, de son père, augmentée de nombreuses additions qui ont doublé le volume de l'ouvrage.

On a, en outre, de M. J. Béclard :

Hygiène de la première enfance (thèse de concours pour la chaire d'hygiène, 1851); *Traité de physiologie humaine*, comprenant les principales notions de la physiologie comparée (2 volumes grand in-8 de 1,800 pages, avec nombreuses figures, 1855; 7e édition en 1884); ouvrage traduit dans la plupart des langues européennes et qui est resté classique; *Le Système cartilagineux* (thèse de concours pour la chaire d'anatomie (1846).

M. Béclard a traduit, en outre, avec M. Marc Sée, le *Traité de l'histologie humaine*, de Kölliker (1855), et collaboré au *Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales* du Dr A. Dechambre; a rédigé entre autres articles : *Absorption*, *Accroissement*, *Larynx*, etc., aux *Mémoires de l'Académie de Médecine*, parmi lesquels il faut citer tout d'abord, comme étant le plus important de tous ses travaux :

De la Contraction musculaire dans ses rapports avec la température animale (1860).

Puis les intéressants documents scientifiques suivants, présentés à l'Institut et à l'Académie de Médecine :

De l'Influence de la température sur le développement comparé des systèmes organiques (1845).

Recherches expérimentales sur les fonctions de la rate et de la veine porte (1848).

Recherches expérimentales sur le mécanisme de l'absorption et sur les phénomènes de l'endosmose (1851).

De l'Influence de la lumière et des divers rayons colorés du spectre sur le développement des animaux (1858).

Des Rayons colorés du spectre envisagés dans leurs rapports avec les phénomènes de la nutrition (1858).

M. Béclard a donné encore de nombreux articles dans divers recueils et journaux de médecine, particulièrement dans la *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie*, et a publié les travaux suivants :

Étude sur Bademaeler et son école.

Étude sur Blainville, *Geoffroy Saint-Hilaire* et *R. Owen.*

Sur le Sang. Série d'articles.

Harvey et la circulation du sang (1864). Conférence.

Rapport général au ministre de l'Instruction publique sur les progrès de la médecine. In-4 (1867).

M. J. Béclard a prononcé, dans les séances publiques annuelles de l'Académie, les *Éloges de Blainville, Delpech, Gardy, Rostan*, *Velpeau*, *Trousseau*, *Nélaton, Andral*, *Claude Bernard;* ces éloges très remarqués ont été réunis en partie dans un volume, sous ce titre : *Notices et portraits*, éloges lus à l'Académie de Médecine (1878). Ce sont de véritables morceaux d'éloquence et de littérature, et ils ont contribué à placer leur auteur, philosophe et littérateur trés distingué, au premier rang des professeurs les plus cultivés de la Faculté.

Élu membre de l'Académie de Médecine en 1860, il en est le secrétaire depuis 1861.

Il a concouru pour la chaire d'anatomie en 1846, d'hygiène en 1852 et a été nommé professeur de physiologie en 1872. Nommé doyen de la Faculté de Médecine au moment du grand ministère (1881), il succéda à M. Vulpian.

Officier de la Légion d'honneur depuis 1867, il vient d'être fait commandeur au commencement de cette année (1886).

M. J. Béclard a été élu, le 15 octobre 1871, conseiller général de la Seine pour le canton de Charenton. Aux élections sénatoriales de janvier 1876, le nom de M. Jules Béclard parut sur une liste proposée par le *Journal des Débats*; sa candidature, franchement républicaine, fut toutefois écartée. Nous devons nous féliciter que la Politique n'ait pas réussi à arracher à la Science un homme d'une pareille valeur.

Quand M. Béclard fait son cours, l'autorité de sa parole et le charme de son éloquence attirent une foule d'auditeurs que le grand amphithéâtre peut à peine contenir; bon nombre d'assistants restent debout, et, malgré la fatigue, tous écoutent avec un silence tellement recueilli que, selon l'expression pittoresque et consacrée « on entendrait voler une mouche! »

M. le Doyen, affable et bon, est aimé de tous et particulièrement des élèves et du personnel de l'école, dont le plus modeste employé est toujours sûr de trouver auprès de lui un accueil bienveillant.

On croit à tort dans le public que le doyen de la Faculté de Médecine est le plus âgé des professeurs ou le plus ancien reçu, il n'en est rien. Les professeurs choisissent eux-mêmes leur doyen; cette fonction est donc temporaire et éligible et le plus jeune

des professeurs peut être appelé à l'honneur d'être leur doyen, c'est-à-dire à diriger et à administrer la Faculté, à en être le maître absolu, sous la direction, bien entendu, du Ministre de l'Instruction publique.

Terminons cette notice biographique, qui aurait dû être signée d'une plume autorisée, par quelques emprunts faits à l'éloge de *Claude Bernard* que M. Béclard a prononcé à l'Académie de Médecine le 19 mai 1885, et qui est supérieur, selon quelques-uns, au discours académique qu'Ernest Renan a consacré à son prédécesseur.

Ces éloquentes paroles sur Claude Bernard ne semblent-elles pas s'adresser également à son savant panégyriste :

« On l'a dit avec raison, la science n'a pas de frontières, elle n'est d'aucun pays; mais, si complètement guéris que nous soyons de notre présomption, ce mal dont nous avons souffert, nous ne saurions oublier que si les découvertes de nos grands hommes appartiennent au monde entier, leur héritage de gloire fait partie de ce patrimoine sacré qu'on appelle la Patrie.»

Puis, après avoir parlé de ceux qui goûtent au milieu d'une perpétuelle incertitude les jouissances troublées de l'ambition :

« D'autres élèvent leur cœur plus haut : épris des divines beautés de la nature, ils brûlent de l'irrésistible désir de soulever les voiles qui la couvrent. Obscurs ou glorieux, marqués au front de la céleste flamme, ou perdus dans la nuit profonde, il n'importe; serviteurs désintéressés de la cause à laquelle ils ont donné leur vie, dominés par une seule pensée, ils ne calculent ni ce que coûte l'amour de la vérité, ni à quel prix elle se donne, et dans l'oubli de soi-même que la science inspire à ses adorateurs ils trouvent les plus pures jouissances. Possédés de cette noble fièvre, dont ils ne doivent pas guérir, ils ne suspendent un instant leur marche que pour s'élancer en avant avec une ardeur nouvelle : « Toujours plus loin, toujours plus haut, » telle est leur devise.

« A peine avait-il touché un but qu'il voulait en atteindre un autre. Volontiers il (Claude Bernard) eût répété ces vaillantes paroles de Lessing : « Si on me donnait à choisir entre la possession et la recherche de la vérité, je choisirais la recherche. »

« Sans doute les chemins qui conduisent à la vérité sont longs et difficiles; mais, confiante dans la sûreté de ses méthodes, la science a le pressentiment que l'avenir lui appartient; elle est patiente car elle a le temps pour elle.

« Un siècle à peine nous sépare de l'époque mémorable où s'est ouverte la voie féconde qu'elle parcourt aujourd'hui, et les découvertes ne cessent de succéder aux découvertes; tout progrès accompli enfante un progrès nouveau et chaque jour voit éclore d'éclatantes merveilles. Domptées et disciplinées par le génie de l'homme, les forces aveugles de la nature ont été mises au service de la raison; les germes de mort qui nous entourent et nous pénètrent sont devenus des germes de vie; éclairée par la science, défendue et protégée par elle, la vie de l'homme devient plus longue, plus douce, plus heureuse; la loi se fait plus juste et plus humaine; la science est l'âme même du corps social. »

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant :Léon VANIER.

6e volume. N° 265. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE COLL-TOC

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris

ARMAND SILVESTRE





ARMAND SILVESTRE

Silvestre (Paul-Armand), poète français, est né à Paris en 1837.

Je me rappelle très nettement que ce fut chez l'un ou l'autre de ces poètes, alors formeurs de groupes, Louis Xavier de Ricard, Catulle Mendès, que Sully-Prudhomme nous dit un jour le *puer natus est nobis* au sujet d'Armand Silvestre. « Il paraît, telles furent à peu près ses paroles, qu'un élève de l'École polytechnique vient de faire de très beaux vers. »

Silvestre, en effet, quittait à peine le pimpant bicorne et le coquet manteau rejeté sur l'épaule à l'espagnole, que les *alumni* de la Science portaient alors, quand il parut de lui un premier volume de vers, plein d'inexpérience rhythmique et versificatrice, mais, surtout dans une partie intitulée : *Sonnets Payens*, surprenant en fait de tendre et haut sensualisme exprimé d'une large, très simple mais riche, harmonieuse et mélodieuse façon toute nouvelle vraiment, à cette époque un peu raide, sinon roide de formalisme *parnassien*, comme on parlait alors, et de légèrement pesamment fanfaronne im-pas-si-bi-li-té.

L'auteur de ces inégales mais réelles, exquisement fortes et saines beautés, ne tarda pas à *figurer*, c'est le cas de le dire, dans nos cénacles, si j'ose m'exprimer ainsi. Sa robuste et décorative prestance, son énorme rire bon et franc, et si fin ! faisaient un heureux contraste avec les grâces, un tantinet anémiées parfois, d'abstruses conversations et le galbe paradoxalement maigre, eût-on pu croire, de quelques-uns. Toute sympathie fut vite acquise ou conquise à et par le nouveau venu, qui ne tarda pas à savantifier, sans nul pédantisme, sa manière ample. Une préface de George Sand avait glorifié les débuts du poète nouveau. Le filleul était digne d'une telle Marraine dont il arborait, dans des clans raffinés exprès, la bonhomie truculente ainsi que son adorable trivialité parfois.

Même ces symptômes non équivoques de grosse bonne humeur chez un poète au fond mélancolique, charnellement mélancolique, ajoutons-le pour tout dire, présageaient aux esprits clairvoyants le dualisme actuel de l'écrivain qui est Silvestre. C'est ainsi par exemple qu'une fois qu'il était question de l'illustre Grande Femme, Silvestre, dont tout le monde connaît la *sonore* élégie en prose à propos de Finet, le chien favori de la châtelaine de Nohant, nous donna la primeur d'un rébus composé par cette dernière-là même, sur cette phrase éminemment moralisante entre parenthèses :

La Providence a pensé à tout.

J'oublie comment les trois dernières syllabes du problème étaient représentées par l'art du dessin, mais il sied que la Postérité sache de quelle interprétation géniale l'auteur de *Mauprat* avait engauloisé la principale partie de la susdite proposition. Ça signifiait *lapereau vidant sa panse*..., et n'est-il pas vrai que tous, Laripète, Ventegras, Plottlabonn et autres fantoches amusamment stercoraires ou polissons sans fiel aucun sont dans cet œuf... de lapin?

* * *

La fortune sourit vite à Silvestre; ses vers, grâce à sa prose, devinrent tôt aussi célèbres que vers le peuvent, et se succédèrent en volumes de plus en plus lus et dignes de l'être par nous autres et plusieurs autres.

En même temps le théâtre le tenta, tout le théâtre, moins le drame, évidemment répugnant à cette nature gauloise. Jusqu'à de l'opéra, il a touché à bien des choses des planches — sans compter qu'il a signé *Ange Bosani*, une pièce moderne dont je ne vois pas pourquoi *Monsieur Alphonse*, mieux favorisé de nos Seigneur et Dame le Public et la Critique dramatique, ne serait pas reconnu procéder.

Et c'est ainsi que parallèlement, tels l'épique Chevalier de la Manche et son incomparable écuyer, deux Silvestre, l'excellent poète, l'homme d'esprit charmant, chevauchent par nos durs chemins, en quête de ces ennemis à vaincre par *fas* et *nefas*, par le rire et par les larmes, des lecteurs!

Et si le Sancho de la prose en tord sans doute davantage, le don Quichotte du Vers, combien du moins de délicats, de difficiles s'en captive-t-il pas?

En voilà un d'auteur, Silvestre, dont les libraires ne sont pas à l'hôpital réduits.

Il a dénoué le dur nœud gordien :

Être poète lyrique ET vivre de son état.

Je soupçonne le Poète lyrique dont parle Banville de l'avoir tranché, ce nœud.

Silvestre, j'y insiste, l'a dénoué.

Car c'est du lyrisme encore que la gaieté sereine de ses farces.

PAUL VERLAINE.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

PORTRAITS-CHARGE EN COULEURS ET BIOGRAPHIES ANECDOTIQUES

Chaque numéro : 10 centimes. — Chaque volume : 6 francs. — Collection des 5 premiers volumes : 30 francs.

Bureaux : 19, quai Saint-Michel, Paris

PREMIER VOLUME

1. Victor Hugo.
2. Léon Cladel.
3. Constant Coquelin.
4. Zola.
5. Gambetta.
6. Aurélien Scholl.
7. Sarah Bernhardt.
8. Nadar.
9. Auguste Vacquerie.
10. André Gill.
11. Emile de Girardin.
12. Capoul.
13. Louis Blanc.
14. P. de Cassagnac.
15. Edmond About.
16. Croizette.
17. Grévin.
18. Littré.
19. Francisque Sarcey.
20. Bardoux.
21. Métra.
22. Challemel-Lacour.
23. Alphonse Daudet.
24. Garibaldi.
25. Jules Grévy.
26. Ernest Hamel.
27. Floquet.
28. Saint-Genest.
29. Lockroy.
30. Clémenceau.
31. Hector Pessard.
32. Monselet.
33. Docteur Pajot.
34. Ranc.
35. Jules Claretie.
36. Jules Ferry.
37. Erckmann-Chatrian.
38. Spuller.
39. Victor Poupin.
40. Général de Wimpffen.
41. De Lesseps.
42. Anatole de La Forge.
43. Siebecker.
44. Jean Macé.
45. Vaucorbeil.
46. Yves Guyot.
47. Carjat.
48. Emmanuel Vauchez.
49. Schœlcher.
50. Castagnary.
51. Alexis Bouvier.
52. Léon Bienvenu.

DEUXIÈME VOLUME

53. Alfred Naquet.
54. Cantin.
55. Paul Arène.
56. Jobbé-Duval.
57. Ch. Lecoq.
58. Hérold.
59. Pierre Véron.
60. Aubanel.
61. Mario Proth.
62. Humbert.
63. Th. de Banville.
64. Olivier Pain.
65. Allain-Targé.
66. Tony Révillon.
67. Dumaine.
68. H. Rochefort.
69. Laisant.
70. Farcy.
71. Léo Taxil.
72. Secondigné.
73. Gagneur.
74. Arsène Houssaye.
75. Laurent-Pichat.
76. A. S. Morin.
77. Hector France.
78. Benjamin Raspail.
79. Castellani.
80. Edmond Turquet.
81. Gustave Rivet.
82. Général Pittié.
83. Barodet.
84. Corbon.
85. Martin Nadaud.
86. E. Boursin.
87. Général Farre.
88. Lauth.
89. Deschanel.
90. Blanpain.
91. Greppo.
92. Escoffier.
93. Nicole.
94. Brisson.
95. Jules Roche.
96. Noël Parfait.
97. Arthur Arnould.
98. Frébault.
99. Léon Richer.
100. Cantagrel.
101. Cochery.
102. Leconte (de l'Indre).
103. Maria Deraisme.
104. Victor Meunier.

TROISIÈME VOLUME

105. Ernest d'Hervilly.
106. Tolain.
107. Edmond Lepelletier.
108. Camille Pelletan.
109. C. Flammarion.
110. Peyrat.
111. Emmanuel Gonzalès.
112. Charles Hérisson.
113. S. de Hérédia.
114. Edouard Cadol.
115. Denis Poulot.
116. Hector Malot.
117. Paul Saunière.
118. Juliette Lambert.
119. Jules Vallès.
120. Colonel Jung.
121. E. Bonnemère.
122. Ch. Boysset.
123. Jules Verne.
124. P.-J. Hetzel.
125. Louis Ulbach.
126. De Pompery.
127. Lepère.
128. Hovelacque.
129. Cazot.
130. Sigismond Lacroix.
131. Margaine.
132. Talandier.
133. Germain Casse.
134. H. Depasse.
135. J.-L. de Lanessan.
136. Roque de Filhol.
137. Engelhard.
138. G. Maillard.
139. Marmottan.
140. Viette.
141. Bauquier.
142. G. Hubbard.
143. Guichard.
144. Thulié.
145. Henri de Lacretelle.
146. Albert Pétrot.
147. Camescasse.
148. Edgar Monteil.
149. Justin Labuze.
150. Delabrousse.
151. Eug. Delattre.
152. Henri Rabagny.
153. Francis Charmes.
154. Lafont.
155. Henry Maret.
156. Edmond Thiaudière.

QUATRIÈME VOLUME

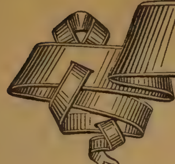
157. Dr Bourneville.
158. Edouard Millaud.
159. Ernest Lefèvre.
160. De Bouteiller.
161. Dyonis Ordinaire.
162. Bradlaugh.
163. Arthur Chalamet.
164. Gustave Isambert.
165. Camille Raspail.
166. Clovis Hugues.
167. Henry Marsoulan.
168. Delhomme.
169. Léon Margue.
170. Clémence Royer.
171. Waldeck-Rousseau.
172. André Godin.
173. H. de Lapommeraye.
174. Henri Martin.
175. Cadet.
176. Labordère.
177. De Ménorval.
178. Paul Meurice.
179. Ferd. Le Lièvre.
180. A. Dréo.
181. Cattiaux.
182. Amagat.
183. Mathurin Moreau.
184. Dr Turigny.
185. Remy Jacques.
186. Jullien.
187. Alf. Letellier.
188. Scheurer-Kestner.
189. Forné.
190. Armand Lévy.
191. Colonel Riu.
192. Martin Landelle.
193. Eug. Ténot.
194. Ernest Blum.
195. Songeon.
196. Villeneuve.
197. Marcou.
198. Pontois.
199. Madier-Montjeau.
200. Demare.
201. Bizarelli.
202. E. Corra.
203. Catulle Mendès.
204. Bertholon.
205. Regnard.
206. J. Destrem.
207. Sextius Michel.
208. E. Figurey.

CINQUIÈME VOLUME

209. L. Amiable.
210. Manier.
211. Daniel Wilson.
212. Clère.
213. Acollas.
214. Aug. Challamel.
215. De Janzé.
216. Curé.
217. Tiersot.
218. Girodet.
219. Viguier.
220. Desmons.
221. Colfavru.
222. Féau.
223. Mme Gagneur.
224. Régamey.
225. Trébois.
226. Mancel.
227. Chevreul.
228. Compayré.
229. Général Boulanger.
230. Amiral Courbet.
231. Rosélia Rousseil.
232. Draner.
233. G. Ohnet.
234. Général Faidherbe.
235. Paul Bert.
236. Hippolyte Maze.
237. A. Maujan.
238. Paul Déroulède.
239. Maurice Rouvier.
240. Victor Duruy.
241. Leconte de Lisle.
242. Sergent Bobillot.
243. F. Coppée.
244. P. Verlaine.
245. Coquelin Cadet.
246. Guy de Maupassant.
247. Freycinet.
248. H. Ballande.
249. H. de Bornier.
250. E. Renan.
251. Emile Augier.
252. Henry Buguet.
253. Maréchal Canrobert.
254. Alex. Dumas fils.
255. Litolff.
256. Docteur Desprès.
257. Frédéric Passy.
258. Villiers de l'Isle-Adam.
259. Marius Fontane.
260. Francis Magnard.

Paris. — Typographie Paul Schmidt, 5, rue Perronet.

6e volume. N° 266. — 10 c. Un an : 6 fr.



LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN D'EMILE COHL



Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.**

ÉDOUARD HERVÉ

ÉDOUARD HERVÉ

Publiciste français, M. Hervé, Aimé-Marie-Edouard, est né le 28 mai 1835 à Saint-Denis (île de la Réunion). Il est fils d'un professeur de mathématiques au collége de cette ville où il commença ses études, terminées d'une manière particulièrement brillante à Paris, au lycée Napoléon. Entré en 1854, premier de la promotion, à l'École normale (section des Lettres), il donnait sa démission peu de temps après pour se faire journaliste. M. Hervé collabora d'abord à la *Revue de l'Instruction publique* et à la *Revue Contemporaine*, où il fut chargé, en 1860, du bulletin politique; il fut ensuite rédacteur du *Courrier du Dimanche*, en 1863; du *Temps*, en 1864; de *l'Epoque* (Direction Feydeau), en 1865. Les tracasseries de l'administration ayant rendu à peu près impossible sa collaboration à un journal français, il devint, vers la fin de 1865, correspondant du *Journal de Genève*. Mais, à la suite de la lettre impériale du 19 janvier, M. Hervé reparaissait sur la scène parisienne, en fondant avec M. J.-J. Weiss qui, lui, venait de quitter le *Journal des Débats*, le *Journal de Paris*, l'une des feuilles les plus désagréables à l'administration impériale, dont le premier numéro parut le 28 avril 1867 et le dernier, le 28 avril 1876.

Aux élections générales de 1869, M. Hervé se porta candidat de l'opposition libérale dans la première circonscription du Pas-de-Calais, contre M. Sens, candidat officiel; mais celui-ci fut élu à une grande majorité. M. Emile Ollivier, à son avènement au pouvoir (2 janvier 1870), lui offrit la préfecture de Bordeaux, qu'il refusa, comme il devait refuser d'autres offres plus tard, voulant rester, dit-il, journaliste; il ne laissa pas toutefois que de donner son appui à cet essai tardif de gouvernement parlementaire, étant parlementaire avant tout; mais il s'en sépara dès la première proposition d'un plébiscite. En même temps que M. Hervé refusait une préfecture de première classe, son ami et collaborateur, M. Weiss, acceptait les fonctions de secrétaire général au ministère des Beaux-Arts, dont le titulaire était, comme on sait, M. Maurice Richard; de sorte que M. Hervé resta dès lors seul directeur du *Journal de Paris*.

Resté à Paris pendant le siège, il ne le quitta pas davantage pendant la Commune. Il signa la protestation des journalistes contre les élections décretées par le Comité central, et combattit avec une ardeur qu'on devine, mais avec une convenance de termes qu'on ne trouve pas toujours dans la presse conservatrice, les actes et les proclamations, ordres, décrets, etc., de la Commune de Paris. Ce ne fut pourtant que le 15 mai que parut l'arrêté du délégué à la Sûreté générale, Ferré, supprimant le *Journal de Paris*, qui avait eu le tort de protester contre la suppression de six autres journaux opérée la veille. En conséquence, le *Journal de Paris* ne parut pas le 17 mai : ce fut l'*Echo de Paris*, lequel était à son tour supprimé le 19 mai, par arrêté du Comité de Salut public cette fois.

Le *Journal de Paris*, naturellement, reparut aussitôt après l'occupation de Paris, ou plutôt du quartier où se trouvait son imprimerie, par les troupes du gouvernement. Lorsque le calme rétabli dans une mesure suffisante, l'Assemblée nationale eut repris le cours de ses travaux, M. Edouard Hervé qui les suivait avec une profonde

attention, appuya d'abord le gouvernement de M. Thiers; mais lorsqu'il eût vu celui-ci décidé à fonder la République, il se tourna brusquement contre lui et prit, à la campagne qui devait amener la bataille alors décisive du 24 mai 1873, une part très active. Il avait fondé, le 27 février précédent, le *Soleil,* grand journal à un sou, renfort assez important dans la circonstance. Quelques mois après cette journée mémorable du 24 mai, une polémique fort vive s'établit entre le *XIXe Siècle* et le *Journal de Paris*, à l'occasion des intrigues fusionnistes; les rédacteurs en chef de ces deux journaux, MM. Edouard Hervé et Edmond About ne crurent pouvoir mieux faire pour la terminer que de se rencontrer à longueur d'épée. M. About fut légèrement blessé dans cette rencontre (6 août), et les choses reprirent alors leur train accoutumé.

Le 28 avril 1876, M. Edouard Hervé annonçait aux lecteurs du *Journal de Paris* la disparition de ce journal, après neuf années d'une existence agitée; il est resté depuis à la tête du *Soleil*, qui, avec des charges ordinaires d'une rédaction complète, conserva son prix de vente, jugé généralement inférieur au prix de revient. L'opinion ne manqua pas d'expliquer par des subventions des princes d'Orléans la continuation de son existence. Ce journal, grand format à 5 centimes le numéro, a été fondé par M. Edouard Hervé en 1873, il a un tirage important et contient des articles bien écrits, bien pensés et donne au gens peu fortunés le moyen de se tenir au courant des faits de la politique à l'intérieur et à l'extérieur. Depuis, quelques journaux républicains se sont fondés dans les mêmes conditions de prix et de format, *la Paix*, *le Mot d'ordre*, etc.

En 1881, M. Edouard Hervé se présenta aux élections municipales comme *candidat de la résistance,* c'est-à-dire pour lutter contre la majorité radicale du Conseil. Il fut élu et siégea à droite. Il se présenta ensuite à la députation, mais sans succès. Il est regrettable de ne pas voir un homme de cette valeur siéger au Parlement, où il rendrait de grands services à son pays.

Depuis la mort du comte de Chambord, il pousse les princes d'Orléans à l'action, notamment dans un article qui fit grand bruit, publié dans le *Soleil* du 28 avril 1883.

M. Hervé a été décoré de la Légion d'honneur en 1873, et a été élu membre de l'Académie française le 11 février 1886.

On a peu de chose de M. Hervé en dehors de ses travaux de journaliste et de ses études historiques et politiques insérées dans diverses publications périodiques. Il a publié à part, en 1869, *Une page d'Histoire contemporaine*. Ses remarquables études sur l'Angleterre, sur ses hommes d'État, sur ses élections, sur le fonctionnement du système parlementaire, etc., ont fait également l'objet de quelques conférences à la salle du boulevard des Capucines. Mais M. Hervé n'est pas orateur; sa voix douce, extrêmement sympathique ne saurait convenir au *lecturer* public, qui doit faire violence à son auditoire, l'*empoigner*, pour parler net.

M. Edouard Hervé est constamment resté fidèle à ses premières convictions, si bien qu'il n'est pas un parti qui ne rende hommage à son caractère et à son talent de

journaliste. Il personnifie à merveille le conservateur qui veut le progrès, la marche en avant et qui ne croit pas, par exemple, que la libre pensée consiste à empêcher de braves gens d'exercer leur culte, ou à obliger des pères de famille à faire donner à leurs enfants un enseignement qu'ils réprouvent.

Il s'est gagné l'estime de tous ses collègues au Conseil municipal, parce qu'il n'apportait jamais de passion politique dans les discussions d'affaires. Il est de ceux qui pensent que l'intérêt du pays, de la Cité, passe avant tout autre.

Aussi, sa physionomie est-elle des plus sympathiques, et, j'ajoute, des plus parisiennes. Pas une première importante, pas une solennité littéraire ou artistique n'a lieu sans lui. Dans la bonne acception du mot, il appartient à tout Paris, et a sa place toute marquée dans notre panthéon des *Hommes d'Aujourd'hui* qui salue en lui le nouvel académicien.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. N° 267. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE JOB

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris

ALPHONSE LEMERRE



ALPHONSE LEMERRE

Editeur français, né le 9 avril 1838, à Camisy, près Saint-Lô (Manche).

En 1884, il s'est passé un fait inouï dans l'histoire des lettres. Des poètes offraient un repas somptueux à leur éditeur. Ceci demande une explication, et nous la trouvons dans un très intéressant article de M. Paul Bourde, du *Temps*, auquel nous demandons la permission de faire les plus larges emprunts.

Un groupe de jeunes rimeurs s'est formé il y a vingt ans, et, malgré les parents alarmés qui ne manquent jamais de couper les vivres aux premiers essais poétiques, malgré un public hostile et rebelle, ce bataillon sacré a fini par faire sa trouée, par faire discuter ses théories et par faire lire ses vers. Aujourd'hui, deux sont académiciens, plusieurs sont célèbres, la plupart sont connus, presque tous sont arrivés. Et l'éditeur hardi qui prit ces aventureux dans sa barque, loin d'avoir fait naufrage, comme tous les sages le pronostiquaient, est aujourd'hui, lui aussi, arrivé à sa façon; il laissera un nom dans la librairie; sa modeste boutique du passage Choiseul est devenue un vaste magasin; il possède cette villa illustre dans les arts d'où jadis le père Corot, aux lueurs de l'aube, après sa première pipe, regardait les nymphes danser dans la brume argentée sur les bords de l'étang de Ville-d'Avray; il est maire de sa commune; on vient de le décorer; c'est sa décoration que les poètes, ses amis, fêtaient ce soir là.

L'histoire de Lemerre est l'histoire du Parnasse. Sans lui, le groupe n'eût probablement point existé. Il n'a pas créé les poètes assurément, mais il les a réunis, et, ce qui est plus important encore, il les a tenus réunis. Leur union a hâté leur succès; car il en est dans la vie comme dans les batailles, il faut charger en masses compactes si l'on veut réussir.

En ce temps-là — c'était vers 1865 — le libraire Percepied céda son commerce à son commis, jeune Normand qui, après avoir appris le métier à Saint-Lô, était venu chercher fortune à Paris. Percepied vendait surtout des livres de messe et des manuels de piété, il vendait aussi quelques vieux livres aux amateurs. Le jeune commis délaissa les premiers. Les vieux livres lui avaient donné une ambition. En feuilletant au fond de la boutique quelques volumes des poètes de la Pléiade, imprimés par Frédéric Morel à la marque du mûrier; en admirant la beauté du vieux caractère d'imprimerie français, le goût typographique, le noir vigoureux des encres, la solidité du papier, le soin de l'exécution, il se disait que la librairie, obsédée par le besoin du bon marché, avait décliné depuis le seizième siècle, et il soupirait en songeant au plaisir qu'il y aurait à refaire de pareils livres. Justement, Perrin de Lyon s'occupait alors de restaurer l'ancienne typographie, de substituer le robuste caractère rond des vieilles éditions aux lettres à déliés trop fins que les Didot ont mis à la mode et sur lesquelles il faut tirer presque gris pour éviter les empâtements. Lemerre s'entendit avec lui, puis il lança un prospectus annonçant la publication de la *Pléïade françoise* avec notes et glossaire par Marty-Lavaux, 15 volumes tirés à 250 exemplaires.

M. Lemerre fit alors la connaissance de Louis-Xavier de Ricard, qui avait fondé un journal, *l'Art*. Il devint l'éditeur de ce journal, où s'essayaient Catulle Mendès, Coppée, Glatigny, Villiers de l'Isle-Adam, Mérat, Valade; il se liait aussi avec Leconte de Lisle, Sully-Prudhomme, José Maria de Heredia, Armand Silvestre. Il fonda le *Parnasse contemporain*.

Les poètes tinrent des conciles dans la petite boutique pour la confection du recueil. Les premiers arrivés commençaient par s'entasser dans l'étroit cabinet de l'entresol, les autres s'asseyaient sur le frêle escalier en tourne-vis, et c'était dans la demi-obscurité des après-midi d'hiver une spirale de têtes fortement chevelues. Quelqu'un lisait les pièces envoyées pour l'impression, puis l'on votait, et des profondeurs de l'escalier montaient les oui et les non. On faisait trois catégories : les acclamés, les rejetés et les douteux réservés pour un second examen. Dix-huit fascicules parurent; Barbey d'Aurevilly donna par raillerie aux nouveaux poètes l'épithète de Parnassiens qui leur resta, et le groupe se trouva définitivement constitué avec son recueil, son éditeur et son nom.

Aucun groupe littéraire à sa naissance n'a été plus conspué, plus ridiculisé, plus charivarisé que le Parnasse. En vérité, les théories de ces jeunes gens étaient blessantes pour beaucoup de littérateurs, leurs contemporains. Dans un livre qui vient de paraître, écrit de verve, où il reconnaît libéralement pour ses créatures les Parnassiens qui ne sont pas tous disposés à le reconnaître pour leur créateur, Catulle Mendès a raconté quel était leur idéal. Ils n'étaient pas des révolutionnaires à proprement parler; romantiques de la troisième heure, moins fougueux, moins épris du théâtral que leurs ancêtres, ils entendaient en continuer le culte. Point d'art sans forme, cette formule était leur credo. Ils ont triomphé complètement sur ces questions de forme, car ils ont obtenu ce résultat qu'aujourd'hui on n'ose plus guère imprimer des vers négligés ou mal faits; leur influence est indéniable en cela sur la littérature contemporaine et aussi sur le sentiment contemporain.

On leur reprochait de ne croire qu'aux mots, de n'avoir ni idée ni passion; ce qui était assez injuste. Car quoi de plus doucement ému que le Coppée intime? Quoi de plus passionné que les vers où Sully-Prudhomme exprimait les tourments de la pensée? On les traitait de stylistes, de formistes, de fantaisistes, d'impassibles. On les caricaturait, on les parodiait. Lemerre rêveur voyait à travers ses vitres les passants s'arrêter devant son modeste étalage, ouvrir un livre d'un air de moquerie, le refermer aussitôt et dire avec une affectation de mépris : Des vers! Et quand il remontait chez lui le soir, se remémorant toutes ces injures et tous ces dédains, il se demandait avec quelque angoisse : « Serais-je pas fou, par hasard? Ne suis-je pas en train de gâcher ma vie? » Puis, le lendemain, il se réchauffait aux convictions inaltérables de ses amis, il recroyait à ses poètes.

Cela dura trois ans. Verlaine, Lafenestre, Theuriet, d'Hervilly, s'étaient joints à ceux que j'ai déjà nommés. Chaque année, quelques volumes de vers parurent triés et désignés par les poètes eux-mêmes à l'éditeur qui les consultait en homme de goût, et ne voulait mettre son nom que sur des œuvres recommandables. Il ne les publiait pas à ses frais, c'eût été la ruine à courte échéance : il ouvrait aux auteurs le crédit que sa probité lui assurait chez l'imprimeur et chez le marchand de papier. « Vous me rembourserez quand vous pourrez! » Coppée, alors petit employé au ministère de la guerre, apportait loyalement un louis ou deux après avoir touché son mois et éteignait ainsi sa dette. On bafouait les Parnassiens, comme on bafoue aujourd'hui les *Décadents*, mais on ne les achetait pas; leur plus grand succès à cette époque fut précisément le *Reliquaire*, de Coppée. En trois ans, il s'en vendit cent quatorze exemplaires. Le public restait fermement hostile; aucun journal n'aurait accepté un éloge d'eux. Quand un volume paraissait, un ami faisait un article et le lisait aux autres; après quoi, il remettait l'article dans sa poche : il fallait se contenter de cette publicité.

Pour vivre, Lemerre avait repris l'idée de ses classiques. Dans la *Collection des grands écrivains de la France* de la maison Hachette, le texte marche entouré d'une formidable escorte de notes et commentaires : joie des uns, qui aiment à voir leur auteur favori ainsi perpétuellement éclairé; désespoir des autres à tout instant arrêtés dans leur lecture. C'est pour ces autres que Lemerre entreprit la collection qu'il a bravement intitulée *Collection Lemerre;* toutes les notes explicatives rejetées à la fin, où peuvent les aller chercher ceux qu'elles intéressent, et le texte primitif respectueusement reproduit dans son intégrité, de telle sorte que, si les éditions originales disparaissaient, les textes de Lemerre pourraient être invoqués comme preuve. Il s'en occupait avec amour; il fit exprès le voyage de Tours pour aller demander un Rabelais de 1542 au bibliophile Luzarches, qui ne voulut lui en prêter qu'un volume à la fois. A cette grande collection, il en ajouta deux autres : sa *Bibliothèque d'un curieux* et sa *Petite bibliothèque littéraire* (auteurs anciens), où il se proposa de faire entrer, dans ce joli format in-12 qu'il a emprunté aux Elzévirs, tous les auteurs de premier et de second ordre jusqu'à Chénier. Le soin de l'exécution, l'élégance typographique, les firent immédiatement rechercher; un La Fontaine, édité à cinq francs le volume monta tout de suite jusqu'à vingt-cinq dans les ventes, comme s'il s'agissait d'une édition déjà vieille. La vente des anciens permit de faire crédit aux jeunes; l'affaire fut très bonne jusqu'au jour où la concurrence de Jouaust vint distraire une partie des acheteurs jusque-là fidèles.

Le 14 janvier 1869 finit le temps d'épreuve du Parnasse. Ce soir-là, on représenta le *Passant* à l'Odéon. Il s'en fallut de bien peu que cette œuvre qui commença la réputation du groupe ne fût la cause de sa dispersion. Coppée avait pensé à Michel Lévy, éditeur ordinaire des auteurs dramatiques, pour publier sa pièce. Heureusement, le secrétaire auquel il s'adressa le reçut assez mal. « Monsieur, je voudrais faire imprimer un acte... — Ah! ah! — En vers... — Oh! oh! — Qui va être représenté à l'Odéon. — Pas possible, vous ne doutez de rien, jeune homme. Un acte! en vers!! Et joué à l'Odéon!!! Que voulez-vous que nous fassions de ça? Lemerre, furieux de se voir abandonné, jugeant par cet exemple que ces poètes qu'il avait aidés dans les jours de peine le quitteraient au premier sourire de la fortune, avait déjà pris la résolution de les quitter le premier, lorsque Coppée revint, et on tua le veau gras. Ce n'était qu'un acte et en vers, mais il alla aux nues. Sarah Bernhardt y paraissait portant la guitare de Zanetto; Agar, dans tout l'éclat de sa beauté et de son talent, jouait Sylvia. Ces vers aux hémistiches si remplis et d'une si savante facture, modulés par ces deux bouches, dont rêvaient les jeunes gens, gagnèrent la cause. Le public, revêche jusque-là, enleva vingt mille exemplaires de la pièce dans l'année. Et désormais Lemerre ne vit plus les passants ricaner à ses vitrines. Le Parnasse était pris au sérieux. Agar donna à la salle Gerson des lectures de vers à la fin desquelles les étudiants la portaient en triomphe.

La guerre n'arrêta point l'élan, car les Parnassiens firent des pièces patriotiques qu'on déclama un peu partout. Puis la plupart, sans cesser d'être fidèles aux vers, essayèrent à leur tour qui du théâtre, qui du roman; la notoriété conquise par chacun rejaillissait sur le groupe tout entier. Quand Georges Charpentier succéda à son père, il en détacha quelques-uns qui étaient ses amis personnels; mais Lemerre les voit tôt ou tard revenir, attirés par sa *Petite bibliothèque littéraire*. A la série des auteurs anciens de cette collection, il a en effet ajouté une série pour les auteurs modernes. L'intention annoncée d'y comprendre tout ce qui mérite de survivre de la littérature d'imagition de notre temps, le goût et la rigueur avec lesquels ce dessein est poursuivi font tenir à grand honneur d'y entrer. C'est pour un écrivain la consécration, une sorte de promotion à la postérité de son vivant. Dans son grand magasin d'aujourd'hui, Lemerre, « homme blond, à l'air doux, seigneurial et calme », ainsi érigé en grand juge, est inexorable comme Éaque; Catulle Mendès, tout inventeur du Parnasse qu'il se considère, n'a pas encore obtenu le *dignus intrare*. A côté des grands des premiers jours, Chateaubriand, Victor Hugo, Lamartine que, plus juste que ses amis, il réimprima bientôt, Musset, Sainte-Beuve, il a déjà admis dans son panthéon, Coppée, dont les volumes se vendent en moyenne chacun à deux mille exemplaires par an, ce qui lui constitue de ce chef un revenu d'environ quinze mille livres; Sully-Prudhomme, Leconte de l'Isle, Soulary, de Banville, Alphonse Daudet, Gustave Flaubert, Armand Silvestre, non pas le gras conteur de ces dernières années, mais une sorte de païen désabusé et désespéré de n'être point spiritualiste, un subtil et savoureux poète logé dans ce colosse gaulois, comme le rossignol qui nichait dans le gosier d'éléphant de l'Alboni; Barbey d'Aurevilly, André Lemoyne, le tendre Theuriet, dont vient de paraître un second volume de *Nouvelles*. Le dernier promu est Paul Arène avec son *Jean des Figues*, un de ces enjôleurs du Midi qui, par magie de style, finiront par nous faire croire à la beauté de la Provence, qui est bien le plus dénudé et le plus caillouteux des pays.

Le programme des Parnassiens n'est pas à l'abri de la critique, mais leur honneur, c'est qu'ils n'ont jamais transigé avec leur conscience de poètes, de même que l'honneur de Lemerre est de n'avoir jamais manqué à sa conscience de libraire. Il a aimé et servi la poésie. Et que souhaitera-t-on parmi les directeurs de théâtre, si ce n'est un Lemerre qui, au légitime souci de sa fortune, ajoutât le goût et le dévouement pour l'art dramatique?

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

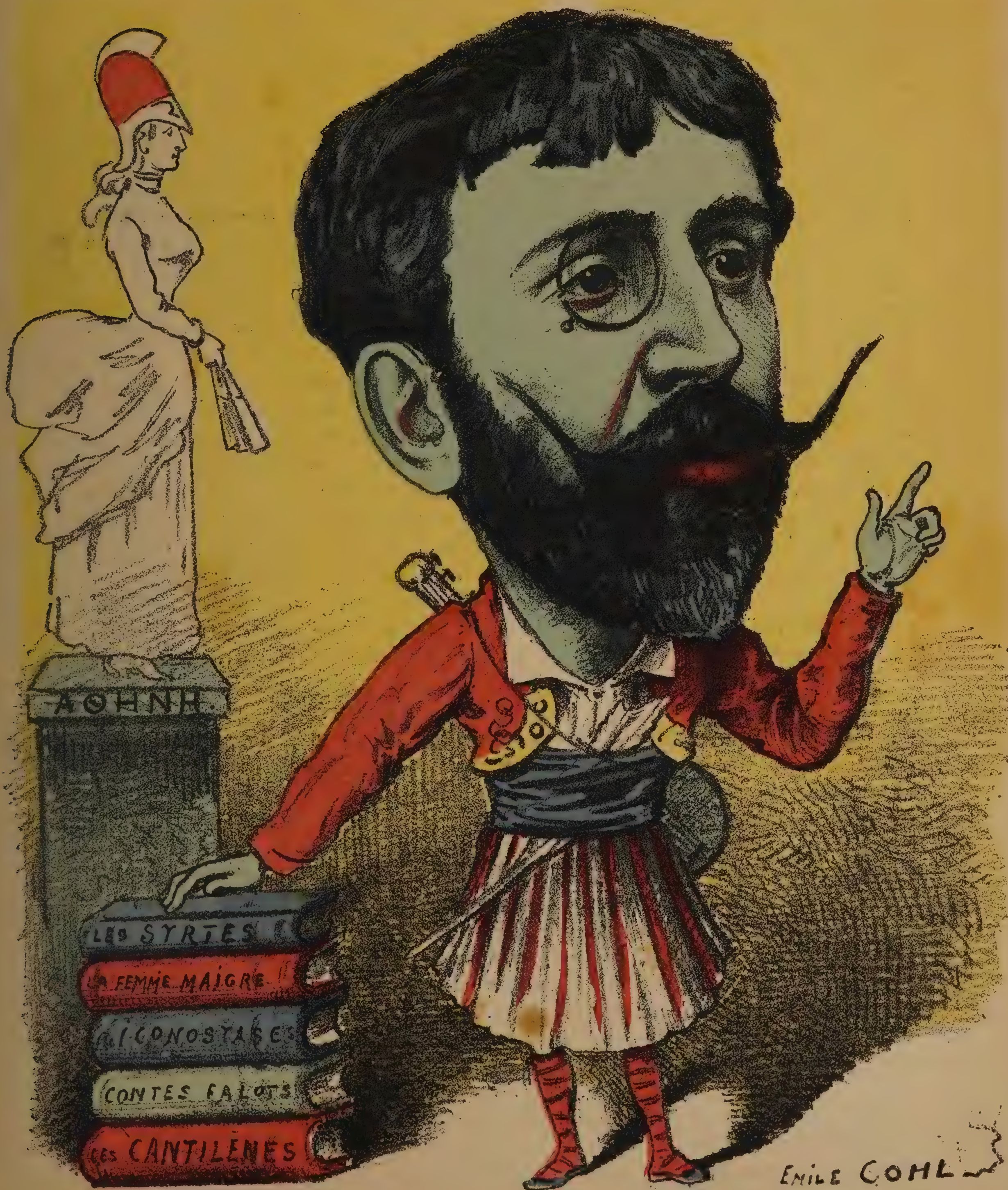
6e volume. N° 268. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN D'EMILE COHL

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.**

JEAN MORÉAS



JEAN MORÉAS

Poète français, né à Athènes le 15 avril 1856. — André de Chénier était Grec par sa mère seulement; Jean Moréas, le second poète que nous envoie le Levant est de race plus pure. Ses aïeuls s'adonnèrent à ce genre de sport qui consistait, vers 1824, à brûler des galères ottomanes, à fournir des sujets à Delacroix et à tomber avec emphase dans des naumachies : l'un, le navarque Tombazis, qui terrorisa l'Armada du sultan, comme le déclare une chanson populaire encore parmi les marins de l'Archipel; l'autre, Papadiamantopoulos, Gotzabasse de la Morée, qui traversa la flotte turque et vint mourir dans Missolonghi assiégée, — et Gervinus le dit.

Une rose au col, le front envahi par le bleu des cheveux; fichés dans la matité du teint, un cigare et les barres noires et tortes des moustaches; l'œil droit oblitéré d'un carreau, tel enfin que le montre un pastel impressionniste de David Estoppey, c'est, sur le boulevard, vers minuit, le descendant de ces héros et l'auteur des *Syrtes* et des *Cantilènes*.

Par dessus Marseille et ses bastides furent projetées les adolescentes gourmes de Moréas. Il pérégrina : les tavernes et l'Université de Heidelberg le virent; ses condisciples le laurèrent aux joutes de la grande Tonne et ses professeurs faillirent l'affubler de quelque doctoral titre; il accomplit joyeusement un pèlerinage pessimiste à Francfort, s'attarda parmi les Bavarois, et, pour conjurer la fatigue de ces âpres études, alternées de fantaisies aiguës, il passa quelques bénins et solitaires mois sur le Rhin; puis, à courtes étapes, descendit, en décembre, de Stuttgard à Genève et vagua en Italie, conquis par les Quattrocentisti, par, aussi, les volants fastes décoratifs du Tiepolo et les jeux du Guardi.

Son premier voyage à Paris est de 1872. Six semaines, — et il regagna Athènes, pour y vivre de moroses laps, dans la constante hantise de Paris, où il revint enfin se fixer définitivement, — voilà dix ans.

Voyages à travers des civilisations, mais aussi à travers des littératures. Jean Moréas, encore qu'investi originellement de dons précieux — un émoi passionné devant les polychromies ardentes, le sens d'une beauté spéciale, somptueuse à la fois et taciturne, la compréhension intime de l'homérisme populaire — n'est pas un écrivain acaule : de Heine le sentimentalisme aux fines teintes de regrets, non la fastidieuse gouaillerie, influera sur les *Syrtes*, son premier livre; le Goethe de *Faust* — du second *Faust*, s'entend — exaltera en lui des tendances vers un symbolisme altier; son amour des imaginations sanglantes et féeriques se sublimera au contact de Shakespeare. Sur sa formule influeront encore Wagner, Dürer, et, si l'on ose écrire ce nom, devenu l'exclusive propriété, il semble, de quelques dyscoles bateleurs, Schopenhauer. Enfin, pour annuler cette enquête, ah! toujours si vaine, sur les origines d'un réel écrivain, disons que celui-ci est, entre tous, un des plus personnels.

Les cent vingt-quatre exemplaires des *Syrtes* parurent en décembre 1884, sous une couverture de papier à poils et blond; quelques semaines les épuisèrent. S'y

traçaient les linéaments essentiels d'une vie forte, émue et sincère; dans son éclat initial, dans ses parfums de chairs et de flores, tout le passé s'évoquait magique et venait se meurtrir à d'autres poèmes, là érigeant l'austérité dure de l'heure présente.

Vers ce temps, de notables gazetiers quotidiens, fortuitement apprirent l'existence d'esthètes : Mallarmé, Verlaine, Moréas, Charles Vignier, Jules Laforgue, Charles Morice, René Ghil,... — que ne sollicitait nulle topographie de lieux communs, qui réprouvaient les prolixités rhétoriciennes, requéraient l'appoint de toutes les forces musicales pour conférer à leur œuvre une efficacité suprême et, derrière l'apparence des choses, provoquaient leur sens mystérieux. Incontinent ils dirigèrent dans ces vierges parages de hasardeuses incursions; leur ébahissement fut sonore : clameurs et clabauderies; les reporters enregistrèrent d'approximatifs interviews, les chroniqueurs, imprévus sigisbés, au nom de la langue française admonestèrent ces barbares, les étiquetèrent *Décadents*, et dans les salles de rédaction la flambe du gaz jeta sur le *Fragment de Hérodiade*, sur *Jadis et Naguère* et sur les *Syrtes*, papiers étonnés, l'ombre des têtes de la critique parisienne. Jean Moréas alors documenta pour le *XIXe Siècle* la genèse de ce groupe d'artistes, si divers dans l'unité de leurs préoccupations, nota la lumineuse influence de Vigny, de Poe, de Baudelaire, et revendiqua pour ses clients cette dénomination : les Poètes symboliques.

En avril 1886 ont paru les six cents exemplaires des *Cantilènes*. Elles se distribuent ainsi : *Funérailles*, *Interlude*, *Assonances*, *Cantilènes*, *le Pur Concept*, *Histoires merveilleuses*. Voici :

La DÉTRESSE dit : Ce sont des songes anciens,
Des songes vains, les danses et les musiciens.
La tête du Roi ricane du haut d'une pique;
Les étendards fuient dans la nuit, et c'est la panique.

La DÉCRÉPITUDE dit : Êtes-vous fous, vraiment,
Vraiment, êtes-vous fous d'avoir encor cette pose,
D'avoir encor sur les dents ce sourire charmant,
Ce sourire devant le miroir, et cette rose
Dans votre perruque, ah! vraiment quelle est cette pose!

Le TEMPS dit : Je suis le Temps, un et simultané,
Et je stagne en ayant l'air de celui qui s'envole,
Mirage fruste et kaléïdoscope frivole,
Je vous leurre avec l'heure qui n'a jamais sonné.

Alors MAYÂ, Mayâ l'astucieuse et la belle,
Pose ses doigts doux sur notre front qui se rebelle
Et câline susurre : Espérez toujours, c'est pour
Votre sacre que vont gronder les cymbales vierges,
Et vous aurez l'or et la pourpre de Bedjapour,
Esclaves dont le sang teint les cordes et les verges.

Et la traduction d'âme que sont ces poèmes ne flue jamais en doléances albugineuses, se solidifie, au contraire, en une hautaine résignation; et la philosophie qui les actionne jamais ne s'offre en une expresse attitude dogmatique, — en symboles, oui, et qui sont définitifs.

Pour les pages significatives : phrases tassées par d'énergiques ellipses, piétées en une rudesse fauve; images synthétisant tout un ordre de sensations et dont l'ampleur, de place en place, se pique du rappel imprévu de quelque fait précis et familier, choisi insidieusement. Pour les parties qu'on pourrait dire d'illustrations : rythmiques entrelacs

où se poursuivent les sons, les couleurs et les lignes, ou encore enluminures d'un Épinal sis au Japon. Et toujours une syntaxe savante, hardie et souple, un vocabulaire d'une précision mathématique et essentielle, une musique aux sonorités graves, rehaussée de diphthongues rauques et où des assonances allitératives jettent de spécieux appels.

Des poètes d'aujourd'hui, nul n'a mieux méprisé l'arbitraire des décrets qui régissent la prosodie. A côté de l'alexandrin traditionnel, assoupli par les romantiques et purifié par les parnassiens, Paul Verlaine avait intronisé le dodécapode tripartite; mais Moréas répudie toute règle préétablie pour la contexture de ses vers, ne veut pas les jalonner d'équidistantes césures : apparente révolte, qui n'est qu'une soumission plus féale aux lois de la logique, et qui l'astreint à calculer pour chaque vers une corrélation entre la position des syllabes toniques, la donnée thématique et les intervalles. Tels les maîtres impressionnistes, qui, au lieu de préparer sur la palette la valeur d'un morceau en un bas mélange ou s'aveulissent les couleurs, la trouvent sur la toile par l'action des tons purs les uns sur les autres.

Et ces vers de toute mesure, ces vers, encore suspects, de neuf, onze et treize syllabes, obéissent dociles, qu'il les assemble en réguliers distiques, ou bien qu'il les assoupisse dans la promiscuité des rimes lesbiennes ou les distribue en groupes sotadiques.

Jean Moréas, en société avec Paul Adam, le romancier de *Chair Molle* et de *Soi*, a publié, récemment, le *Thé chez Miranda :* des décors de villes, de campagnes, d'intérieurs, séparent ces nouvelles galantes et tragiques.

En voici un :

AUBE

Les maisons sont tristes comme des bêtes.

A leurs vitres glacées, le jour indistinct, indistinctement se réverbère; en les buées leurs vitres obscures s'emboivent.

Les maisons sont tristes comme des bêtes.

Deuil et Modes, Liquidateur judiciaire, Docteur-médecin... Implacable destinée! Les enseignes, les implacables enseignes marquent leur flanc suranné : tels des stigmates de lys sur l'épaule des prostituées. *Deuil et Modes, Liquidateur judiciaire, Docteur-médecin...*

Les maisons sont tristes comme des bêtes.

Leurs portes s'entrebâillent; aux tintamarres des timbres par les couloirs, leurs portes s'entrebâillent; au labeur superflu, à la débauche superflue, à la superflue et irrémédiable vie, leurs portes s'entrebâillent.

Les maisons sont tristes comme des bêtes.

Et, elles regardent, résignées, dans la rue pleine de boue et sur la place morne où le vent siffle. Elles regardent vers le square au bassin plein de feuilles mortes, vers le lamentable square plein de feuilles mortes, elles regardent, résignées.

Les maisons sont tristes comme des bêtes.

L'auteur des *Cantilènes* rêve d'instaurer — par dessus des siècles de prosaïsme — d'amplifier modernement : le Rythme libre de Villon et des poètes du moyen âge; le Style étymologique et aux tropes hardis de Rabelais et de Philippe de Commines.

ANNONCES. — De Jean Moréas nous aurons, cette année, *Iconostase*, poèmes néphélibates et de théogonies, ainsi que la *Femme maigre*, un roman d'une écriture émaciée, acutangle.

FÉLIX-FÉNÉON.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant: Léon VANIER

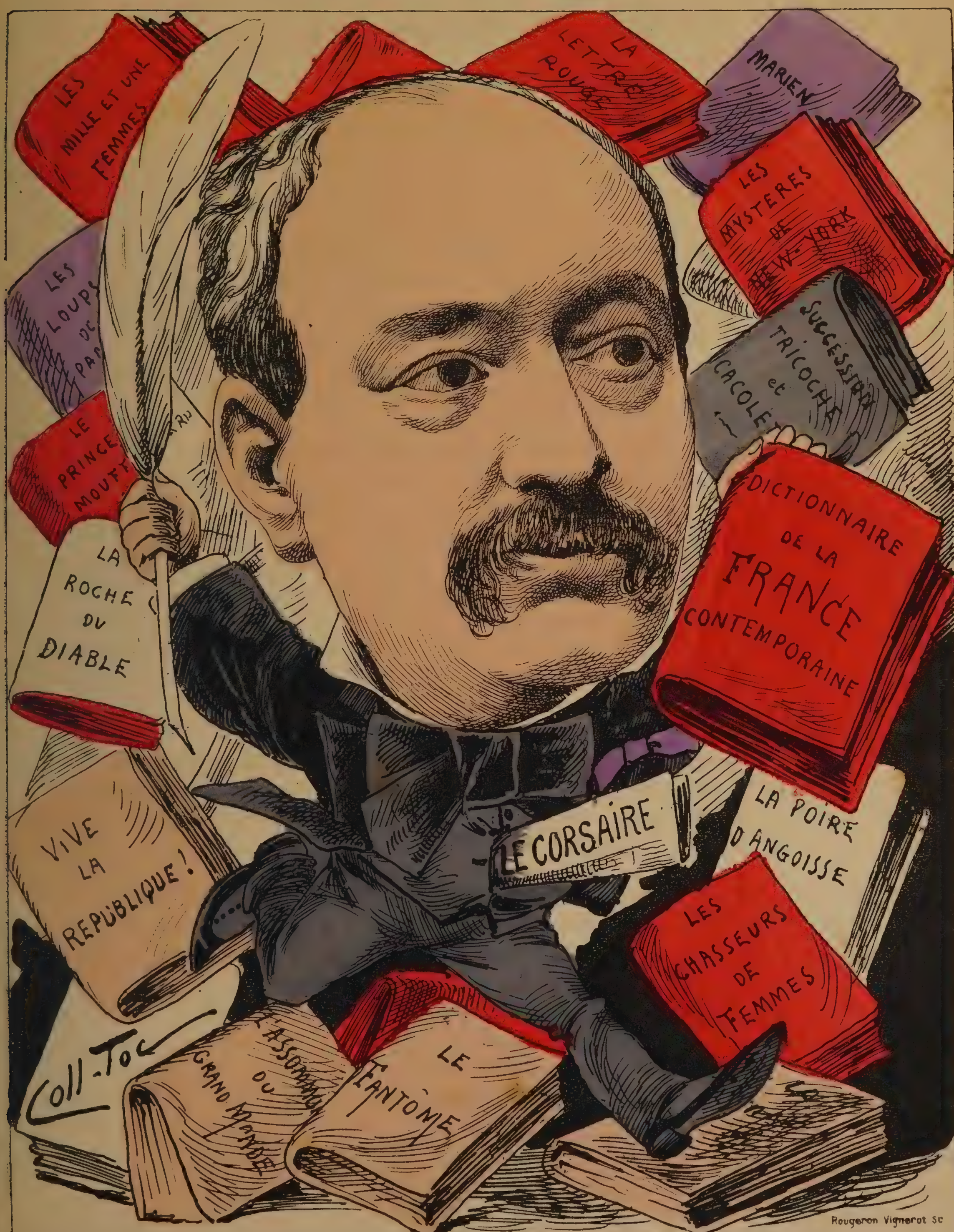
6e volume. N° 269. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE COLL-TOC

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

JULES LERMINA



JULES LERMINA

Une des personnalités les plus curieuses de notre monde littéraire, un vibrant, un passionné, un laborieux aussi. « Il a multiplié les travaux, entassé roman sur roman, touché au théâtre, voyagé, politiqué, conférencié, et malgré une collaboration quotidienne à plusieurs journaux, où parfois il s'emballe, mais où plus souvent il dit juste et bien, il trouve aussi le moyen de faire, à lui tout seul, un dictionnaire (le *Dictionnaire biographique et bibliographique de la France contemporaine*). »

Celui dont Edmond Lepelletier parle ainsi est, en effet, un type bien curieux du vrai Parisien, actif, remuant, éternellement en recherche. Lermina est né à Paris, le 27 mars 1839. Il a reçu — et on s'en aperçoit dans ses moindres écrits — une éducation des plus complètes, a fait ses études à Saint-Louis où les succès universitaires pleuvaient sur lui. Dès qu'il fut bachelier, il se trouva aux prises avec les difficultés de la vie. Il avait dès lors cette originalité d'être à dix-huit ans époux et à dix-neuf père de famille, originalité qu'il a continuée, étant aujourd'hui grand-père. Il fallait vivre. Il fit comme tant d'autres la chasse aux places, en trouva une à 100 francs par mois, comme secrétaire d'un commissaire de police. Mais il y avait là des côtés fâcheux qui lui firent prendre le métier en grippe, d'autant que, né d'une famille de fonctionnaires et de légitimistes, il s'était trouvé bientôt saisi par le mouvement libéral et républicain. Que faut-il pour arriver à la vérité? Qu'un ami vous la montre. C'est ce qui lui arriva. Il se hâta de donner sa démission, et, abandonnant l'avenir préfectoral, il entra dans la maison de banque du Crédit Public, que dirigeait un ancien vaudevilliste, ami de sa famille, Auguste Lefranc, l'auteur des *Deux Papas très bien*. Mais il avait des besoins d'activité que ne pouvait satisfaire ce métier de *rond de cuir*, et il partit pour l'Angleterre, cherchant fortune, essayant un nouveau moyen de publicité, les *Enveloppes-annonces*. Le capital manquant, l'affaire périclita. Lermina revint en France, où il entra dans la Compagnie d'assurances *le Nord*, retrouvant le chiffre douloureux de 1,200 francs. Au bout de trois mois, il était inspecteur et parcourait le nord de la France, réglant des incendies et bataillant contre des incendiés. Mais il avait une passion littéraire qui ne lui laissait point de répit. Déjà en 1859, il collaborait au *Diogène* de Warner dont les bureaux étaient situés dans une ancienne remise, 22, rue Saint-Marc, et où Claretie, d'Hervilly, Koning et

tant d'autres firent leurs premières armes. Il avait même publié une brochure singulièrement rare aujourd'hui : *Plus de loyers ! à bas les propriétaires!* qui n'était d'ailleurs que la réédition inconsciente d'un chapitre de la *Solution sociale* de Proudhon. Essayant de combiner l'assurance avec le journalisme — idée bizarre et qui répondait à l'attraction violente exercée sur lui par le journal sans qu'il osât quitter sa place — il vint à Paris proposer à Millaud, le fondateur du *Petit Journal*, une combinaison qui tendait à créer une agence, donnant en prime le *Petit Journal* à quiconque s'assurerait par son intermédiaire. L'affaire était ingénieuse, mais mauvaise. Seulement Millaud déclara à Lermina que, s'il était un très mauvais industriel, il pourrait faire un journaliste très présentable, et il lui donna ses grandes entrées au *Petit Journal*, au *Journal littéraire* et au *Soleil*, dont il devint bientôt le rédacteur en chef. Ce n'était pas d'ailleurs la première fois qu'il était en possession de ce titre pinacléen ; il avait dirigé en chef les *Tablettes de Pierrot* pendant un numéro. Maître du *Soleil,* journal essentiellement littéraire, Lermina, qui s'était entouré de tout un groupe de jeunes gens passionnés contre l'empire, en fit un journal politique, où les motions les plus violentes se cachaient sous les fantaisies du racontar. Millaud qui tenait à sa propriété s'épuisait en reproches, il allait jusqu'à placer auprès de la rédaction un censeur, un brave homme appelé Godineau et que « la clique à Lermina » comme on appelait sa bande, faillit tuer à force de taquineries. Lermina s'attaqua nettement à Cassagnac, qui vint lui demander raison; le duel eut lieu à Gretz, fort loin de Paris, trop loin pour des gens qui manquaient absolument d'argent. Ce fut Chabrillat qui mit sa montre au clou pour prêter à Lermina les fonds nécessaires à ses exploits. Lermina revint assez gravement blessé. Millaud vendit le *Soleil* à Villemessant. Lermina réunit alors son groupe « sa clique » et fonda le *Corsaire* (1867). Or cette clique, l'épouvante des gens de l'empire, s'appelait Ranc, Étienne Arago, Siebecker, Spoll, Razoua, Victor Noir, Malraison, Guillemot, Émile Faure, Lafargue, Denizet. L'équipage que Gill a crayonné dans *la Lune* du 24 novembre 1867 tenta l'abordage contre l'empire. Lermina fut arrêté avec Victor Noir, Sauton, Kinceler, à la manifestation Baudin, et, pour la première fois, tâta de la prison. Il paraît qu'elle lui plut, car il s'en fit bientôt une douce habitude. Il avait publié *Soixante-douze heures à Mazas*, tableau qui servira aux historiens de l'avenir comme le document le plus complet sur cette villégiature des républicains sous Napoléon III, puis les *Propos de Thomas Vireloque*, plaquette très curieuse et devenue introuvable ainsi que *l'Histoire de la Misère*, dont A. Morel disait dans *le Réveil :* « Des livres comme celui de M. Jules Lermina préparent excellemment à cette crise si urgente d'une rectification sociale. »

Le *Corsaire* croula sous les amendes et les mois de prison. Plus d'argent. Il ne restait qu'une rame de papier. On la plia en quatre et on fit le *Satan*, journal minuscule qui recommença la lutte. Nouvelles condamnations. Cette fois, Lermina était désarçonné. Il entra alors au *Gaulois*, le *Gaulois* libéral de 1868, où il fit du grand reportage dont il est l'un des inventeurs. On le vit lors de l'affaire Tropmann se substituer à des juges instructeurs pour mener l'enquête, demander au condamné des renseignements précis sur le lieu où il prétendait avoir enfoui le fameux portefeuille qui contenait les noms de ses complices, et, pendant toute une journée, fouiller la terre aux environs de Guebwiller, à coups de bêche, avec un de ses camarades. Entre temps il était allé à Lugano, avec la recommandation d'Étienne Arago, pour voir Mazzini, dont il resta le correspondant et l'admirateur profond.

Cependant la loi sur les réunions offrait un nouvel aliment à sa passion anti-impérialiste. Dès lors, on le vit tous les jours à la tribune. Il avait inventé, contre les réactionnaires et l'opposition tiède, un système tout spécial de polémique, arrivant à la tribune avec un lot énorme de documents qui écrasait l'adversaire. Ce fut ainsi qu'il combattit les candidatures de Carnot, de Garnier-Pagès, au profit de Gambetta et de Rochefort. On se souvient encore de certaine réunion de la rue des Cordeliers-Saint-Marcel où, avec Alphonse Humbert, il força Jules Favre de céder la place. Ayant prêché hardiment l'insurrection, il fut arrêté, condamné, puis, ayant profité de l'amnistie, mena plus vivement la campagne, et lors du plébiscite de 1870, au club des Folies-Bergères, il lut un acte d'accusation contre l'empereur, tendant à le faire condamner aux galères comme assassin, voleur et faux monnayeur. De ce chef, deux ans de prison. Mais septembre 1870 lui rendit la liberté.

De ce jour, l'existence de Lermina changea du tout au tout. Son tempérament ne lui permettait que l'opposition, et il n'admettait pas l'opposition contre la République. Il s'engagea pendant la guerre, se battit au Bourget et à Buzenval, puis, n'ayant accepté aucun grade et n'ayant demandé aucune fonction publique, il s'adonna tout entier au travail littéraire. C'est de là que date sa réputation de romancier populaire. *Les Loups de Paris*, *la Succession Tricoche et Cacolet*, *les Mystères de New-York*, *la Haute Canaille*, *la Criminelle*, *la Comtesse de Mercadet*, *le Fils de Monte-Cristo*, *le Fantôme* et vingt autres sont dans toutes les mains. Au théâtre il a peu réussi. La *Lettre rouge*, *Turenne*, la *Criminelle* n'ont eu qu'un succès relatif, soyons francs, de demi-chutes. Mais il y a des compensations. Ses *Histoires incroyables*, dont M. Fouquier a pu dire que certaine était presque un chef-d'œuvre, ont causé une impression profonde. « Voilà un Gaulois, a dit Jules Claretie, qui a le sens du cauchemar saxon et dont les inventions font dresser sur la peau du lecteur ces petites granulations spéciales qu'on appelle la chair de poule. »

Enfin, avec une force incroyable de travail, il vient de publier le *Dictionnaire de la France contemporaine*, un répertoire unique de biographies et d'analyses littéraires des œuvres parues depuis trente ans, le véritable *exegi monumentum.* A signaler son *Histoire de cent ans*, excellente œuvre de vulgarisation républicaine.

Bien des gens le lisent et l'applaudissent sans le connaître, car beaucoup ignorent qu'il est le *Parisien*, auteur des bavardages du *Mot d'ordre*.

En somme, personnalité très intéressante, un demi-nevrosé qui a su canaliser ses fièvres en en faisant des instruments de travail, qui, un des fondateurs et secrétaire général de l'*Association littéraire internationale*, a parcouru toute l'Europe en prêchant l'union de tous les intelligents et des travailleurs contre les brutaux ; qui, étudiant toujours, est au courant de la science actuelle et s'est fait un des premiers apôtres de Darwin, d'Haeckel et d'Herbert Spencer; qui parle plusieurs langues, et qui sait... *proh pudor!...* ce que c'est que le sanscrit; enfin, ce qui ne gâte rien, un brave garçon qui aime ses amis, ne veut point savoir s'il a des ennemis et continuera à travailler tant que la plume ne lui tombera pas des mains.

Et un bon républicain qu'on retrouverait au premier rang le jour où la République serait menacée.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronnet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. N° 270. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE COLL-TOC

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris**

DOCTEUR RICORD





LE DOCTEUR RICORD

Ricord, Philippe, médecin français, né à Baltimore (États-Unis), le 10 décembre 1800, est petit-fils d'un médecin de Marseille et fils d'un armateur de cette ville établi à Baltimore en 1790. Il commença ses études scientifiques sous la direction de son frère aîné, resté en Amérique, et vint les poursuivre en France en 1820; il entra comme interne, peu après, à l'Hôtel-Dieu, puis à la Pitié, se fit remarquer dans les services de Dupuytren et de Lisfranc et prit le grade de docteur de la Faculté de Paris en 1826. Après avoir exercé en province, il se présenta au concours du Bureau central en 1828, fut admis le premier et, après avoir fait un cours de chirurgie opératoire à la Pitié pendant plus de deux ans, fut nommé, en 1831, chirurgien en chef de l'hôpital du Midi, fonctions qu'il a conservées jusqu'en 1860, époque où, atteint par la limite d'âge, il dut prendre sa retraite. C'est dans ces fonctions que le Dr Ricord acquit une réputation universelle pour le traitement des maladies spéciales à l'hôpital du Midi, dans lequel il introduisit dès l'abord un esprit de méthode inconnu avant lui. Il y fonda, en 1834, un cours de syphiliologie pour lequel il obtint un amphithéâtre particulier. En dehors de cette spécialité qui lui valut la clientèle personnelle la plus nombreuse et la plus riche, le Dr Ricord se livrait à d'autres travaux de science médicale et est notamment l'auteur d'une méthode de traitement du varicocèle qui lui valut un prix Montyon en 1842. — Élu membre de l'Académie de médecine en 1850, il est, en outre, membre de la Société de chirurgie, ainsi que de plusieurs sociétés médicales étrangères. Il a été nommé successivement médecin ordinaire de la maison du prince Napoléon en 1862, et chirurgien consultant de l'empereur en 1863, après avoir soigné dans une maladie Napoléon III, qui lui avait déjà marqué sa reconnaissance par le don d'une riche tabatière et d'une somme de 20,000 francs. M. le Dr Ricord a été promu, le 12 août 1860, commandeur de la Légion d'honneur, et grand officier, le 23 juin 1871, pour services rendus, comme président des ambulances, pendant le siège de Paris. Il est décoré de presque tous les ordres étrangers.

Outre de nombreux mémoires, lettres ou articles publiés dans les *Mémoires* ou le *Bulletin de l'Académie de médecine*, à l'*Union médicale*, au *Nouveau Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, etc., on doit au Dr Ricord : *de l'Emploi du speculum* (1833); *de la Blennorrhagie de la femme* (1834); *Emploi de l'onguent mercuriel dans le traitement de l'érysipèle* (1836); *Monographie du chancre* (1837); *Théorie sur la nature et le traitement de l'épididymite*, *Traité des maladies vénériennes* (1838, in-4°, 66 pl.); *de l'Ophtalmie blennorrhagique* (1842); *Clinique iconographique de l'Hôpital des vénériens* (1842, 51 pl.); *de la Syphilisation et de la contagion des accidents secondaires* (1853); *Lettres sur la syphilis* (1854, 3e édit., 1863), où la science est exposée avec cette facilité de style qui a fait nommer le savant spécialiste le *Marivaux de la médecine*.

* * *

Il a encore publié des vers et des couplets spirituels. Bien longtemps à l'avance il a rimé en petits verselets son épitaphe, et il a voulu qu'on la gravât devant lui, afin de la pouvoir lire sur le tombeau qu'il s'est fait construire au Père-Lachaise.

Voici ces vers où il se montre spiritualiste :

Aux portes de l'éternité,
Quand j'aurai fini ma carrière,
S'il me reste un peu de poussière
De cette triste humanité,
Que le tombeau seul s'en empare
Et que de mon âme il sépare
Cette cause de nos douleurs!
Car l'âme pure et sans matière
Doit être un rayon de lumière
Que ne troubleront plus les pleurs.

Dr PHILIPPE RICORD.

* * *

« Le Dr Ricord vient d'avoir quatre-vingt-cinq ans; j'ignore s'il se teint, dit Janus, du *Figaro*, mais il a encore les cheveux châtains grisonnants, longs et bouclés tout autour de la tête. Le nez est un peu busqué; ses gros yeux clairs sont en mouvement continuel de droite à gauche et de gauche à droite. Il a les traits forts, la bouche lippue et expressive. Les lèvres présentent une grande étendue à vif et l'on ne sait si c'est le rire ou le dégoût qui les a ainsi relevées. Le docteur est grand, et maintenant un peu courbé. Les épaules sont solidement attachées. Ce qui domine en lui est un air de puissance et de bonté indulgente.

« Vous avez pu le voir ainsi passer dans Paris, installé dans son coupé aux panneaux verts, sans initiales, et traîné par deux biquarts très rapides. Il est assis entre deux coussins et lit toujours un journal. Il ne me semble point être l'homme du livre. Sa vie n'est, en somme, occupée que d'une série d'anecdotes gaies ou funèbres. Il ne paraît, du reste, aimer que les anecdotes qu'il conte à merveille.

« Pendant le siège de Paris, il s'avançait fort en avant des lignes. Son vieux domestique le grondait de son imprudence et l'avertissait qu'en s'aventurant ainsi, il ne manquerait pas de « recevoir quelque chose ».

« — Je ne reçois que chez moi, répondit Ricord en riant.

« Il savait mieux que personne mettre à l'aise le malade qui hésitait à lui confier son terrible secret, et Touchatout raconte de lui ce mot paternel :

« Allons, pendant que vous y êtes, dites-moi que ça vous est arrivé en faisant de la décalcomanie. »

PIERRE ET PAUL.



Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. N° 271. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE COLL-TOC

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

MAURICE FAURE



MAURICE FAURE

Parmi les jeunes députés que les élections du 4 octobre ont appelés à la vie parlementaire, il n'en est pas qui ait conquis plus rapidement, par la seule force du caractère et de la valeur personnelle, dans la nouvelle Chambre, l'estime et la sympathie générales.

M. Maurice Faure appartient, par son père, à cette vieille race dauphinoise, ferme autant qu'avisée, indomptable dans ses aspirations démocratiques, et, par sa mère, à ce pays de Provence, foyer de convictions ardentes et d'éloquence chaleureuse, terre classique de la politique et de l'art.

Né en 1850, dans un pittoresque village de la Drôme, à Saillans, il fut, dès son enfance, éloigné du berceau de sa famille, cruellement éprouvée par les événements du 2 décembre : son père, ami particulier de Bancel et l'un des chefs du parti républicain de l'arrondissement de Die, organisateur de la résistance au coup d'État, fut arrêté, emprisonné de longs mois à la tour de Crest, et obligé de quitter la France pour échapper aux persécutions du gouvernement impérial.

M. Maurice Faure, à la suite de ces circonstances, dut passer sa jeunesse dans le Gard, à Alais, auprès de sa famille maternelle. Élevé dans le culte des idées républicaines et la haine de la monarchie par un grand-père jacobin, il eut à cœur, dès l'âge de raison, de se montrer fidèle non seulement à l'exemple de son père, mais encore aux traditions libérales dont il avait reçu l'héritage, à celles de Barnave, dont la famille fut alliée à la sienne, et de son grand-oncle Archinard, l'un des représentants de la Drôme aux Assemblées de la Révolution.

Dès 1869, il fonda à Alais une société politique de jeunes républicains, destinée à battre en brèche, par la parole et par la plume, le despotisme de l'Empire et à préparer l'avènement de la République. Malgré les menaces, sans crainte du péril qu'offrait alors une pareille attitude, il poursuivit avec ardeur son œuvre de propagande ; mêlé activement à la lutte pour la conquête du droit de réunion, il fut l'un des plus énergiques témoins à décharge dans le procès de Larcy et organisa une souscription en faveur de la victime mortellement blessée par la police impériale dans la réunion Cazot.

Sous le ministère Ollivier, qui, cédant à l'irrésistible pression de l'opinion publique, avait été obligé de laisser quelque latitude à l'action légale des républicains, il avait organisé toute une campagne de conférences qui avaient pour objet de vulgariser les principes démocratiques. Bien que n'ayant pas encore atteint l'âge électoral, il lutta contre le plébiscite, allant en quelque sorte de ferme en ferme conseiller aux paysans le vote négatif, répandant, à l'aide du comité de la jeunesse républicaine dont il était le chef, le manifeste de la rue de la Sourdière.

M. Jules Simon, qui était alors le président des gauches, instruit de ces efforts et désireux de les encourager, lui écrivait la lettre suivante peu de temps après le vote funeste du 8 mai 1870 :

Paris, 15 mai 1870.

Monsieur,

Votre lettre me trouve malade et presque incapable d'écrire. Je ne veux pas attendre mon rétablissement pour vous dire avec quelle joie j'apprends que les jeunes gens d'Alais ont le feu sacré, qu'ils se réunissent pour étudier ensemble et pour se préparer aux combats de la vie et de la liberté. Cela me rappelle le temps où nous nous réunissions dans les salles de conférences du quartier Latin et où nous faisions de si beaux

rêves pour la patrie. Beaucoup nous ont abandonnés, qui semblaient les plus convaincus; les autres ont été trahis par la fortune. Votre génération n'aura pas plus de courage que nous n'en avons eu, nous les vétérans et les fidèles; mais je lui souhaite un meilleur succès. Le plus grand bonheur de ceux qui voient arriver la vieillesse, c'est d'apprendre qu'il y aura après eux une vaillante armée pour porter plus loin le drapeau. Je suis à vous de tout mon cœur.

JULES SIMON.

L'auteur de la *Politique radicale* (hélas! aujourd'hui si changé) ne s'était pas trompé en considérant M. Maurice Faure comme l'un des soldats les plus dévoués « de la vaillante armée qui veut porter plus loin le drapeau de la République ». De même qu'il s'était montré l'un des plus ardents partisans de la candidature Bancel, de même il soutint, à Alais, avec énergie, la candidature Cazot, chef de l'opposition démocratique du Gard, dans *l'Indépendant du Midi*, que dirigeait alors Yves Guyot, et dans *l'Avenir*, dont il fut l'un des fondateurs,

Aussi, en 1871, le futur garde des sceaux, alors secrétaire général du ministère de l'intérieur, le fit-il attacher par Gambetta à la délégation de Bordeaux, en qualité de rédacteur.

M. Maurice Faure ne tarda pas, dans ce poste, à faire preuve des plus remarquables aptitudes; franchissant un à un, sans rien devoir à la faveur, les degrés de la hiérarchie, il était chef de l'un des plus importants services du ministère quand les électeurs de la Drôme lui ont ouvert les portes de la vie politique.

Plusieurs d'entre eux avaient d'ailleurs été témoins de son zèle républicain à l'occasion du séjour qu'il faisait tous les ans à Saillans, et connaissaient la chaleureuse conviction de sa parole qu'il avait fait maintes fois entendre en faveur de la Société des écoles laïques, dont il avait été élu président. Ses compatriotes résidant à Paris savaient aussi combien il était dévoué de cœur et d'âme au pays natal et avaient vivement recommandé sa candidature franchement radicale.

Aussi, au congrès de Valence, chargé de désigner les candidats républicains de la Drôme, son nom fut-il acclamé par la grande majorité des délégués, frappés de la netteté de ses déclarations et vivement émus par son entraînant et brillant discours. Pendant la période électorale, son succès ne fut pas moins grand et après une vigoureuse campagne, menée, à côté de Madier de Montjau et de ses autres vaillants collègues, contre les monarchistes coalisés, la liste républicaine fut élue au premier tour, distançant de 15,000 voix les candidats de la réaction.

A peine entré au Parlement, M. Maurice Faure n'a pas tardé à justifier les espérances des républicains de la Drôme : bien que nouveau venu à la Chambre, il a fait preuve, dès les premiers jours, d'un tact remarquable et d'un véritable sens politique; lors de la discussion soulevée par la droite, à propos de la suppression du traitement d'ecclésiastiques qui avaient transformé la chaire en tribune politique, il proposa un ordre du jour énergique *invitant le Gouvernement à faire respecter par tous les institutions de la République*. Cet ordre du jour fut adopté à une très forte majorité et l'Assemblée en ordonna l'affichage, à la suite du discours du ministre, dans toutes les communes de France.

Lors des débats relatifs à l'expulsion des princes, il fit voter par la Chambre une importante motion ayant pour objet de faire déclarer l'urgence en même temps que la discussion immédiate, et en profita pour proclamer *la nécessité d'en finir avec les menées factieuses des prétendants, en donnant le coup de grâce aux vaines*

espérances de ceux qui, au mépris des arrêts répétés du suffrage universel, voudraient imposer à la France une restauration monarchique.

Membre du bureau de la gauche radicale, il a fait preuve d'une grande activité qui s'est manifestée dans les diverses Commissions dont ses collègues l'ont appelé à faire partie : Commissions d'initiative, des ouvriers mineurs, des programmes électoraux, de l'enseignement primaire, du budget des exercices clos, des pensions militaires, etc.

Mettant à profit son expérience professionnelle, à laquelle M. le Ministre de l'Intérieur avait tenu à rendre hommage « ainsi qu'à sa rare compétence », en lui conférant l'honorariat après sa démission comme fonctionnaire, M. Maurice Faure a présenté un projet de réformes administratives, dont il a défendu avec succès, devant la Chambre, la prise en considération et le renvoi à une Commission spéciale.

Préoccupé de faire cesser un injuste monopole et de diminuer les frais des justiciables, il a élaboré un projet sur la liberté de la défense judiciaire, qui, en même temps que la proposition analogue de M. Michelin, a été l'objet d'un avis favorable de la Commission d'initiative.

Profondément dévoué à toutes les idées généreuses, M. Maurice Faure s'est toujours préoccupé de la question sociale ; il s'est attaché à étudier sous toutes ses faces le problème de la misère, notamment dans les nombreux discours qu'il a eu occasion de prononcer dans les loges maçonniques et, en particulier, à la loge *le Libre Examen,* l'une des plus importantes de l'Orient de Paris, dont il est actuellement l'orateur. Passant de la théorie à la pratique, et désireux d'épargner aux libérés intéressants une récidive imposée par le manque de travail, il a été l'un des initiateurs des sociétés de patronage destinées à leur venir en aide. Il a d'ailleurs consacré à ces associations, dans le *Dictionnaire d'administration française*, de Maurice Block, un important article.

Le jeune député de la Drôme n'est pas seulement un homme politique d'avenir et un philanthrope éclairé, c'est encore un charmant poète et un lettré délicat.

Membre de l'association syndicale de la presse républicaine, depuis sa fondation, il a collaboré à plusieurs journaux, notamment à *l'Événement*, et à diverses feuilles départementales, surtout au *Petit Méridional*, où il a écrit, sous le pseudonyme de Jean du Gardou, des articles remarqués.

Épris du Midi jusqu'à la passion, il l'a chanté dans des poésies vibrantes et colorées, comme la langue du pays natal qu'il écrit et parle avec une égale facilité. C'est à son initiative qu'est due la création de *la Cigale* qui réunit depuis dix ans l'élite intellectuelle des Méridionaux parisiens et constitue pour ceux qui débutent dans la carrière des lettres ou des arts un centre rayonnant d'influence et de ralliement. L'un des plus aimables ministres que l'Université ait eu à sa tête tint à proclamer son mérite et à y rendre hommage en lui décernant la décoration d'officier de l'instruction publique.

Admirateur enthousiaste de Victor Hugo, et l'un des organisateurs de la fête grandiose qui salua si magnifiquement son quatre-vingtième anniversaire, il eut plusieurs fois l'honneur de recevoir les encouragements du grand poète des *Châtiments*, dont il aime à redire les strophes enflammées.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. N° 272. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE COLL-TOC

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris

L. ANDRIEUX



L. ANDRIEUX

É à Trévoux (Ain), le 23 juillet 1840, Louis-Andrieux fit de brillantes études au lycée de Lyon. Reçu licencié ès lettres, il vint à Paris pour y étudier le droit en 1859.

C'est alors que la politique s'empare de M. Andrieux et que commence pour lui une vie militante, au cours de laquelle ses actes seront diversement interprétés, mais toujours inspirés par l'ardeur d'un dévouement sincère à la cause républicaine. Ceux-là seuls échappent à la critique qui n'ont jamais rien fait.

Dès 1860, le jeune étudiant publie des brochures républicaines et donne des articles fort remarqués aux journaux du quartier Latin : *la jeune France*, *le Travail*, etc., que rédigent avec lui plusieurs de ceux qui seront plus tard ses collègues à la Chambre des Députés, Germain Casse, Clémenceau, Méline, etc.

Inscrit au barreau de Lyon en 1863, il y acquiert promptement un des premiers rangs parmi les jeunes.

La plaidoirie ne suffisant point à son activité, il fonde, avec Edouard Millaud, l'Ecole libre de droit de Lyon, où il professe le droit romain.

Mais ce qui met en lumière le vigoureux talent du jeune avocat, ce sont les plaidoiries politiques et les discours dans les réunions publiques.

Pour s'être signalé par la violence de ses attaques contre le plébiscite et contre l'homme néfaste qui devait bientôt, à Sedan, livrer le drapeau de la France, Andrieux fut condamné à trois mois de prison. Depuis deux mois il subissait sa peine, lorsque le peuple vint briser les portes de la prison Saint-Joseph le 4 septembre 1870.

Andrieux fut nommé procureur de la République à Lyon par le gouvernement de la Défense Nationale.

Dans ce poste difficile, il fit preuve des plus rares qualités d'énergie et de courage civil.

Du 4 septembre 1870 jusqu'au mois de mai 1871, la sécurité publique fut plusieurs fois troublée par des actes de violence ou par des émeutes. Pour le rétablissement de l'ordre et pour assurer le respect de la liberté individuelle, Andrieux exposa plusieurs fois sa vie.

Le préfet Valentin, lui rendant témoignage à l'occasion d'un procès politique, s'exprimait en ces termes : « La part active, décisive, prépondérante, que vous avez prise dans les journées des 23, 24 et 25 mars et 30 avril 1871 aux mesures destinées à assurer le triomphe de l'ordre, l'énergie intelligente, la fermeté intrépide dont vous

avez donné tant de preuves, et les dangers au devant desquels vous vous êtes jeté à cette occasion sont de notoriété publique. »

Peu de temps après, M. Andrieux donnait sa démission et reprenait sa robe d'avocat. Ses concitoyens lui confiaient successivement les mandats de conseiller municipal de la ville de Lyon, de conseiller général pour le canton de Neuville, et enfin de député du Rhône après la dissolution de l'Assemblée nationale.

Tout en prenant une part active aux travaux de la Chambre des Députés, M. Andrieux fondait à Paris le journal *le Petit Parisien.*

Après le 16 mai, il était réélu à une forte majorité, malgré les manœuvres de la candidature officielle.

Après la démission du maréchal de Mac-Mahon, et lorsque la direction des affaires publiques fut définitivement entre les mains des républicains, M. Andrieux fut nommé préfet de police.

Il dut, à cette occasion, se représenter devant ses électeurs, qui lui renouvelèrent pour la troisième fois son mandat de député.

En acceptant la Préfecture de police, M. Andrieux assumait la responsabilité d'une tâche difficile. Il trouvait cette administration dans le plus complet désordre. Préoccupé avant tout d'y rétablir la discipline, M. Andrieux s'attacha à démontrer à ses agents, par des actes d'autorité souvent excessifs, qu'il entendait être le véritable chef de son personnel. Il y réussit, et il faut reconnaître que l'obéissance des agents et le respect de la hiérarchie ne furent jamais mieux assurés que sous son administration. Mais d'autre part, il s'aliéna les sympathies que la presse et le Conseil municipal lui avaient témoignées à son arrivée.

Entre M. Andrieux, fonctionnaire public et M. Andrieux député ou publiciste il y a toujours eu un contraste plus apparent que réel. La liberté, en effet, n'est point exclusive des mesures destinées à assurer le maintien de l'ordre, et si le fonctionnaire s'est laissé trop souvent entraîner à des actes préventifs ou répressifs que semblaient condamner ses principes libéraux, la faute, il faut bien le dire, en est un peu à la fonction.

Après deux années de lutte, M. Andrieux donnait sa démission. Peu après, aux élections générales de 1881, il était réélu pour la quatrième fois par les électeurs du Rhône.

Dès le début de la nouvelle législature, il commençait contre l'opportunisme une campagne durant laquelle il a reçu autant de coups qu'il en a portés. Ses duels n'ont pas eu moins de retentissement que ses discours et ses écrits.

On n'a pas oublié son rapport contre le scrutin de liste, à la suite duquel est tombé le cabinet Gambetta.

M. de Freycinet lui confia la mission de représenter la République française à Madrid. Six mois plus tard, M. Andrieux donnait sa démission après la chute du cabinet qui l'avait investi de la haute fonction d'ambassadeur.

Rentré en France, M. Andrieux devient le collaborateur du journal *le Matin.* et du journal *la Nation;* puis il fonde *la Ligue*, qui prend pour programme : « L'opportunisme, voilà l'ennemi. »

C'est dans ce journal qu'il publie ses *Souvenirs d'un Préfet de police*, qui lui assurent un rang distingué parmi les écrivains de notre temps.

Durant la même législature, la révision de la Constitution fut l'objectif principal de M. Andrieux. Il prit une part importante aux travaux du Congrès en 1884, et y développa ses idées sur le régime représentatif qu'il opposait au régime parlementaire.

Le 18 octobre 1885, M. Andrieux a été élu député par le département des Basses-Alpes. Après la défaite de l'opportunisme, l'ancien préfet de police semble avoir renoncé aux luttes de la politique militante pour s'occuper plus spécialement du budget et des questions économiques.

Pour ceux qui se plaisaient aux traits mordants, aux discours agressifs de M. Andrieux, ce n'a pas été une petite surprise de le voir aborder la tribune dans les discussions financières et se mouvoir au milieu des millions avec autant de facilité que s'il eût passé sa jeunesse à pâlir dans l'étude de nos budgets.

La clarté, la netteté qu'il apporte dans l'exposé des questions les plus complexes, permet de croire que, dans la voie où il vient d'entrer, M. Andrieux est appelé à rendre à la République des services que les rancunes des partis ne pourront plus contester.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronnet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. N° 273. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE ROC

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris

PROFESSEUR MATHIAS DUVAL



LE PROFESSEUR MATHIAS DUVAL

'École des beaux-arts, l'École des hautes études d'anthropologie et l'École de médecine s'honorent en même temps de posséder le professeur Mathias Duval, que nombre de sociétés scientifiques se félicitent également de compter dans leur sein.

Né à Grasse (Alpes-Maritimes), en février 1844, il vint faire ses études médicales à Strasbourg, où, à vingt-deux ans à peine, il était nommé au concours aide d'anatomie, puis prosecteur deux années plus tard. En 1870, il fut un des premiers à porter ses secours aux blessés de notre malheureuse guerre, et, durant le siège de Strasbourg, il dirigea les ambulances à la Robertsau et à Haguenau. Puis, quand après avoir courageusement résisté à l'ennemi pendant près d'un mois et demi, Strasbourg dut enfin capituler, M. Mathias Duval courut offrir ses services aux mobilisés de l'Hérault et suivit, comme médecin-major, l'armée de Bourbaki (janvier 1871).

L'année suivante, la Faculté de médecine de Strasbourg, transférée à Nancy, pleine de confiance dans l'élève qu'elle avait formé, l'appelait au poste de chef des travaux anatomiques. Presque en même temps, il venait concourir pour l'agrégation à Paris, où l'École de médecine confirmait en quelque sorte le choix de la Faculté de Nancy, en le proclamant agrégé d'anatomie et de physiologie (janvier 1873).

C'est, d'ailleurs, dans le courant de cette même année qu'on le voit successivement appelé à l'École des beaux-arts pour y enseigner l'anatomie, adjoint à la direction du Laboratoire d'histologie pratique, membre de la Société d'anthropologie. Son esprit curieux et novateur ne tarde pas alors à se révéler de plus en plus clairement, à mesure que ses recherches scientifiques lui donnent plus d'assurance, plus de confiance en lui-même. Il va droit à un but unique, et à la lecture de tous les mémoires et de toutes les observations qu'il publie déjà, à l'audition de ses cours, qu'ils soient faits aux Beaux-arts où à l'École de médecine, on sent qu'une idée maîtresse préside à tous ses travaux, à toutes ses recherches; on sent qu'il a devant lui un problème dont il cherche la solution lointaine ; et celui-là n'est autre que le problème de la vie. On le voit à l'École des beaux-arts opérer dans l'enseignement de l'anatomie une réforme complète, en même temps qu'il donne aux étudiants en médecine un *Cours de physiologie,* dont la première édition s'épuise en quelques jours. C'est qu'il répondait dans les deux cas à un besoin de l'élève ; c'est qu'à l'un il faisait comprendre tout le parti que l'on pouvait tirer de la physiologie, en exposant clairement les premiers principes de cette science ; c'est que, d'autre part, il prenait à l'anatomie juste ce que les artistes lui demandent, et tout ce qu'ils lui demandent. C'est qu'en cherchant partout à surprendre la vie, là, dans un de ses premiers phénomènes, dans une de ses manifestations les plus simples, ici, dans un mouvement, dans une attitude, il intéressait tour à tour l'étudiant et l'artiste.

Il allait bientôt accuser plus franchement encore le cours de ses idées. La mort de l'éminent professeur Broca lui valut, en 1880, le périlleux honneur de lui succéder dans la direction du Laboratoire d'anthropologie. Aussi s'empressa-t-il, avec l'autorité que lui conférait une telle situation, de diriger ses recherches anthropologiques sur l'embryologie comparée, les premiers phénomènes, les lois du développement et de l'hérédité, etc... Délaissant en quelque sorte l'étude comparative des crânes et des squelettes, il préféra faire revivre ces débris de la mort, il préféra chercher la vie à son premier signe, et la suivre dans tous ses développements, à travers tous ses changements, à travers toutes ses modifications.

Et de même, aux beaux-arts, abandonnant le procédé d'analyse préconisé par Gerdy, qui prenait pour point de départ le modelé extérieur, s'est-il appliqué, tout au contraire, à partir des régions profondes, à puiser à la source même des mouvements, au milieu des groupes musculaires, les raisons du modelé et des attitudes. C'est ainsi que, s'aidant tour à tour du cadavre et du modèle vivant, que, disséquant avec le scalpel le muscle qu'il fait ensuite contracter sur le modèle, il arrive à rendre l'artiste « à même d'analyser à travers la peau, comme à travers un voile transparent, le jeu de ces parties qui produisent les formes avec leur infinie variété de mouvements. » Nous ne pouvons à ce propos passer sous silence les travaux particuliers relatifs à la physiologie de la face, au rôle des muscles pauciers dans le mécanisme

et l'expression des passions. Duchesne (de Boulogne), qui s'intéressait à cet enseignement, lui fit part de ses premières recherches et de ses découvertes, tout heureux de les voir vulgariser par le jeune professeur. Il lui légua, à cet effet, toutes ses collections de photographies relatives à l'étude de la physionomie, lesquelles forment aujourd'hui une des parties les plus précieuses de notre musée d'anatomie de l'École des Beaux-Arts. (Galerie Hugier.)

Successivement membre de la Société de géologie (1876), membre de la Société d'hygiène et de médecine publique dès sa fondation (1877), puis membre de l'Académie de médecine (section d'anatomie et physiologie, 1881), M. Mathias Duval devait au premier jour prendre rang parmi les professeurs les plus remarqués de l'Ecole de médecine. La mort du savant Robin laissa vacante la chaire d'histologie en novembre 1885, et M. Mathias Duval fut unanimement désigné pour le remplacer. Quelque désirable et méritée que puisse être une telle succession, la tâche pouvait paraître lourde et écrasante. Robin était en quelque sorte le père de l'Histologie française; c'est lui qui l'avait créée; c'est lui qui, pendant dix ans, avait seul lutté et triomphé pour la propagation de ses idées; c'est lui qui avait fondé le premier laboratoire français pour l'enseignement de l'histologie, alors que le microscope était un objet de risée de la part des médecins; c'est enfin pour lui qu'avait été créée la chaire d'histologie. L'édifice du maître était immense et grandiose, et malgré les quelques hypothèses qui se sont envolées, emportées par le torrent des idées et des faits nouveaux, il est encore aujourd'hui et restera toujours impérissable. Et voilà l'œuvre que doit continuer M. Mathias Duval; voilà l'homme dont il est appelé à tenir la place. Disons malgré tout et sans crainte, qu'il a pour lui toutes nos espérances. Disons encore, sans avoir ici à comparer le maître et l'élève, que ce dernier était bien préparé pour se montrer à la hauteur de la lourde tâche qui lui incombait.

Qu'on se rappelle, d'ailleurs, l'affluence considérable d'étudiants et de médecins qui vint le saluer et l'applaudir à sa leçon inaugurale du 9 janvier 1886.

La foule était telle que bien des gens et des plus marquants durent, faute de place, renoncer à pénétrer dans la salle. Les couloirs regorgeaient de monde. Aux portes, on se bousculait, ou se battait presque. La cour de l'École était pleine des derniers venus. Et dans la salle, le professeur Mathias Duval, en présence d'un tel élan de sympathie à son égard, avait besoin de toute son énergie, de toute sa volonté, pour parvenir à maîtriser son émotion et commencer son cours.

D'ailleurs, ses travaux scientifiques nombreux et appréciés, dont nous aurions voulu pouvoir ici donner une analyse sincère et détaillée, mais que le peu de place nous oblige à énumérer simplement, ses travaux, qu'ils soient essentiellement originaux, ou qu'ils soient faits en collaboration, attestent hautement de la valeur de l'homme qui se révèle chaque jour de plus en plus comme le digne successeur de deux grands maîtres : Broca, dans les recherches anthropologiques; Robin, dans les recherches histologiques.

Voici maintenant la liste sommaire de ses principaux ouvrages :

Citons, en passant, les recherches qu'il fit depuis 1876 sur les racines et noyaux des nerfs crâniens, ainsi que les recherches de physiologie expérimentale en rapport avec les précédentes études.

Citons encore de nombreux mémoires sur l'embryologie : 1° au point de vue de l'histologie de l'embryon et de l'histogénèse (embryologie des oiseaux, des batraciens, etc.); 2° au point de vue de la morphologie, de l'anatomie et de la physiologie.

Citons ses mémoires sur l'histologie en général, les éléments anatomiques, la biologie générale, l'anthropologie et l'anatomie philosophique.

Tous ces travaux ont été soit soumis à la Société de Biologie ou d'Anthropologie, soit publiés dans *le Journal d'Anatomie et de Physiologie,* dans *les Annales des Sciences médicales*, dans *la Revue des Sciences naturelles*, etc.

En 1873, il publiait : *Cours de Physiologie,* d'après l'enseignement du professeur Küss. Ce cours qui a joui d'une si grande faveur dès son apparition, dont on a tiré depuis cinq éditions en dix années, et qui a eu de plus quatre traductions en langues étrangères.

1878. *Précis de technique microscopique ou histologique,* ou introduction pratique à l'Anatomie générale, avec une préface de Robin.

1873. *Manuel du microscope,* dans ses applications au diagnostic et à la clinique, en collaboration avec le Dr Lereboullet.

1879. *Anatomie des centres nerveux,* par le professeur Huguenin, de Zurich, traduit par le Dr Ch. Keller et annoté par le Dr M. Duval.

1882. *Manuel de l'Anatomiste.* (Anatomie descriptive et dissection.) En collaboration avec le professeur C. Morel.

1882. *Précis d'Anatomie,* à l'usage des artistes.

1884. *Leçons sur l'Anatomie plastique*, son histoire, son rôle, ses procédés d'étude. (Journal *le Dessin.*)

1883. *Leçons sur la physiologie du système nerveux* (sensibilité).

1885. *Dictionnaire usuel des Sciences médicales*, par Dechambre, Mathias Duval et Lereboullet.

Dictionnaire de Médecine et de Chirurgie pratiques de Jaccoud. (De nombreux articles d'anatomie et physiologie normales ont été rédigés par M. M. Duval.)

Collaboration à *la Revue des Sciences médicales,* du professeur Hayem, pour l'Anatomie et la Physiologie.

Collaboration à *l'Homme,* journal des Sciences anthropologiques.

Collaboration à la *Revue des Travaux scientifiques,* publiée par le Ministère de l'Instruction publique.

1886. Le *Darwinisme,* leçons professées à l'École d'Anthropologie, etc.

Il est quelques titres que nous avons omis dans cette longue énumération d'ouvrages; mais nous ne saurions toutefois passer sous silence les publications suivantes :

1873. *Leçons sur les anesthésiques et l'asphyxie.*

1876. *Leçons sur la chaleur animale.*

1877. *Leçons sur le diabète et la glycogène animale.*

1879. *Leçons de physiologie opératoire.*

Leçons dont Claude Bernard avait confié la publication en volume à M. Mathias Duval. Et pour montrer combien le grand physiologiste avait distingué cet élève, et l'assurait d'une estime et d'une confiance sincères, rappelons ici que les cinq années qu'il fréquenta son laboratoire, il lui confia le soin de recueillir ses expériences et de reproduire ses leçons dans la *Revue des Cours scientifiques.* « Aussi, le sentiment d'avoir contribué à la vulgarisation des idées de l'illustre physiologiste, a dit M. M. Duval, dans la préface du dernier volume, sera-t-il toujours le plus glorieux et le plus cher souvenir de son élève. »

Quelque peu grisonnant et le front large et découvert, qu'on aime à voir chez les avides de science, de haute taille et de grand air, le geste sobre et distingué, la voix agréable, M. Mathias Duval sait inspirer à tous ceux qui l'approchent la sympathie la plus franche. Dans tous ses rapports, son exquise urbanité est proverbiale, et, sans parler ici de sa valeur scientifique qui lui vaut tant d'admirateurs, sa politesse de tous les instants, qu'elle se manifeste du haut de sa chaire de professeur, derrière le tapis vert de l'examinateur, ou dans ses moindres rapports de maître à élève, sa politesse qui semble être la première de ses préoccupations, à moins qu'elle ne soit plutôt la première manifestation naturelle d'un caractère essentiellement modeste et bon, sa politesse semble défier les envieux, prouver une fois de plus que le savant n'a pas besoin pour être remarqué de se piquer d'insolence et de mauvaise humeur, triste parure dont quelques-uns, hélas! semblent parfois ne pouvoir se débarrasser.

Achevons d'esquisser à grands traits cette figure sympathique, en citant quelques lignes du *Progrès médical* du 16 janvier. « Louer la netteté et la précision de M. Mathias Duval serait chose superflue. Pas un mot n'est consacré aux effets oratoires. Chaque phrase a un sens précis, que le professeur rend encore plus net en présentant de nouveau l'idée, si elle est difficile à saisir sous une forme autre, mais non moins claire. M. M. Duval met absolument en pratique la phrase qu'il a prononcée en terminant sa leçon inaugurale : La clarté, c'est la vrai politesse du professeur pour ses auditeurs. Les applaudissements enthousiastes de ceux-ci lui ont bien dit et leurs remerciements et la sympathie que tous éprouvent pour lui. » (*Progrès médical*, 16 janvier 1886.)

Nous l'entendions encore dire à son dernier cours de l'année, au milieu des remerciements qu'il adressait à son auditoire nombreux et attentif, que quelque chose le flattait plus encore que sa nomination officielle à la chaire d'histologie, c'était le courant de sympathie qui s'était développé spontanément entre les élèves et le professeur ; c'était cette attention et ces applaudissements des élèves qui sont comme la consécration du professeur, sa seconde, peut-être sa seule et vraie nomination.

ÉTIENNE ROC.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

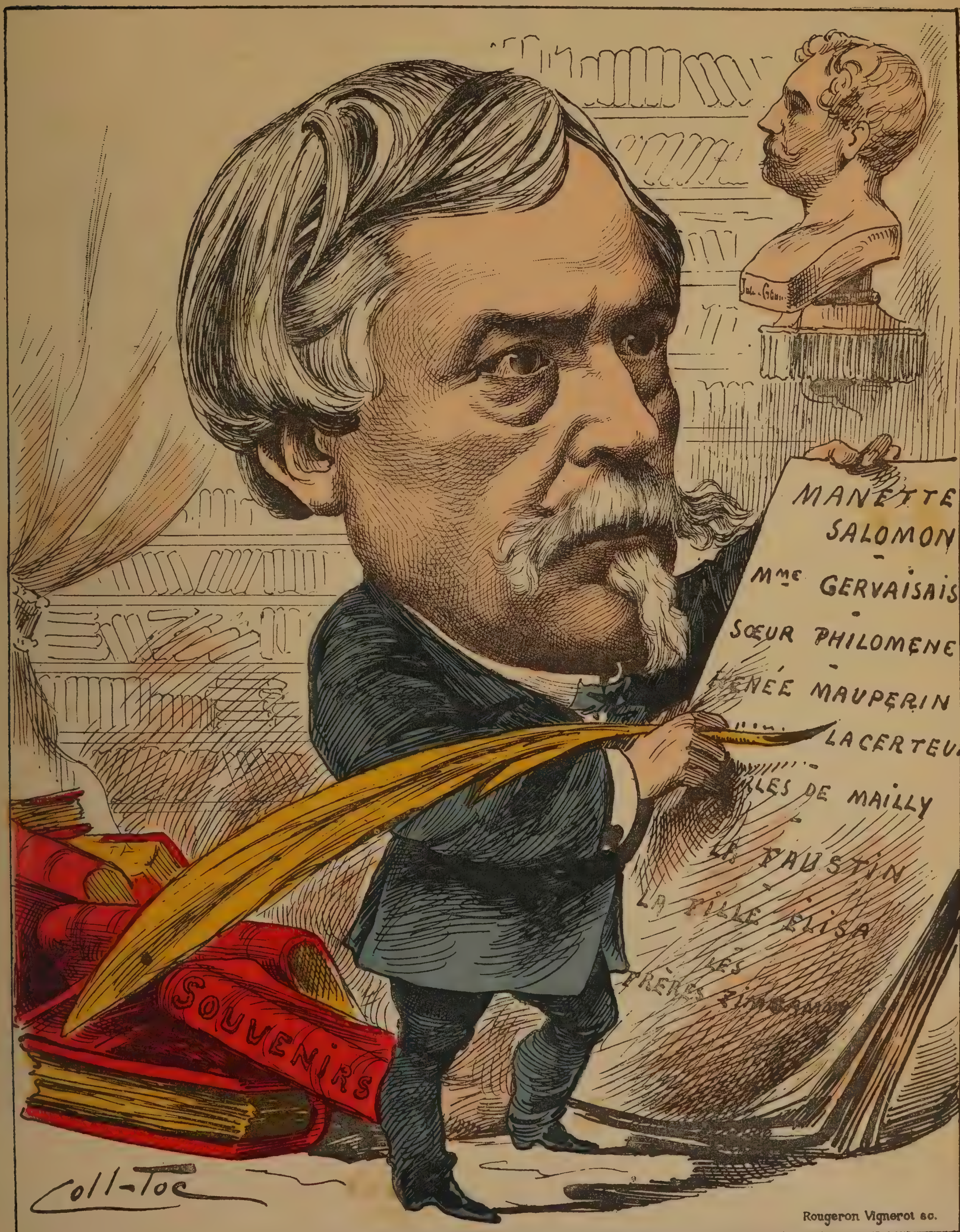
6e volume. N° 274. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE COLL-TOC

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

EDMOND DE GONCOURT



EDMOND DE GONCOURT

Littérateur français, né à Nancy, le 26 mai 1822.

Son frère Jules, si déplorablement mort en plein talent exquis, en pleine jeunesse virile (je le vois encore, blond et rieur auprès de son frère légèrement grisonnant, très grave), était né à Paris, le 17 décembre 1830. Il est mort à Auteuil, le 20 juin 1870.

Ils sont fils d'un ancien officier supérieur de cavalerie et petits-fils du député de l'Assemblée nationale de 1789, Huot de Goncourt.

M. Edmond de Goncourt est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1867.

* * *

C'était le 18 mars 1871, au matin. Une foule bizarre suivait à travers des barricades, où tambours et clairons battaient et sonnaient aux champs, le char emportant au Père-Lachaise les restes mortels de Charles Hugo. Derrière le corbillard marchait le père, très décoratif dans son deuil réel. Un cortège d'amis et d'inconnus venait ensuite, bizarre ai-je dit, j'aurais dû dire hétéroclite par excellence : les sommités de la littérature, des arts, de la presse et du monde politique y coudoyaient la plus basse ouvriaille et les moins douteux galants de la Vénus vulgaire.

N'importe !

Moi, à cette époque fabuleuse, je me trouvais être hébertiste, comme ça, bondé de renseignements historiques et plus innocent des agîs actuels que l'enfant non encore né. Ce mouvement communaliste, anonyme à force de noms obscurs, ce titre non déclamatoire : *Comité central*, une affiche éloquente dans sa précision quasi bonapartesque, la garde nationale, enfin, terrible après Daumier, Cham et Monnier, m'avaient grisé. J'aimais une révolution que je savais avoir du plomb dans sa giberne et que je voyais si fière,

Et, comme le hasard m'avait placé dans le long défilé à côté de M. Edmond de Goncourt, que je connaissais un peu depuis *Henriette Maréchal*, je lui fis part de tout ce que nous avions sous les yeux : cet enterrement, unique au monde, du fils d'un poète retentissant, parmi cette insurrection colossale, etc., etc.

Il me fut répondu doucement :

« Monsieur Thiers est un détestable écrivain ou plutôt ce n'est pas un écrivain « du tout, mais du moins, lui gouvernant, l'on pourrait écrire en paix, tandis qu'avec « ces gens-ci!... »

Tout Edmond de Goncourt était et est dans ce mot plus d'artiste que de littérateur, à mon sens, du moins.

Frémissant encore du coup terrible de la mort d'un frère et d'un ami, et d'un camarade, et de cet esprit charmant qui avait été Jules de Goncourt, il passait indifférent à ce véritablement beau spectacle d'un peuple en armes encore après tant d'héroïsme exploité par précisément ce Thiers-là ou ses congénères, il passait indifférent *parce que* une vision plus suprême encore le fascinait, lui, pendant mon extase à moi, *juste aussi.*

La célébrité, l'admiration ont visité sur le tard Edmond de Goncourt. Les jeunes gens adorent ce féminin et ce robuste dont la haute taille un peu penchée par la pensée symbolise admirablement son talent fin et fier. L'aristocratie même de sa conversation amère n'est pas pour déplaire à cette génération triste et forte qu'ont faite les choses et les œuvres de ce tout dernier quart de siècle.

Tout a été dit sur les œuvres de M. Edmond de Goncourt.

La Fille Élisa, âpre étude qui complète en l'assombrissant encore *Germinie Lacerteux*, *les Frères Zemganno*, évidente autobiographie cruelle et douce, allégorie intense; cette terrible, cette adorable *Faustin* avec son dénoûment sans pair, le dernier mot sur la jeune fille riche moderne; *Chérie*, *la Maison d'un artiste*, poème en prose écrit par un peintre, par un dilettante, par un délicat, un sensitif, un nerveux de la phrase, très-1830 et encore plus de son propre temps, ces cinq livres (je n'ai pas encore lu le sixième qui corrobore les admirables études des deux illustres frères sur le XVIIIe siècle, ni le septième, malade que je fus longtemps) placent Edmond de Goncourt tout simplement à la tête des prosateurs contemporains.

A leur tête

A tous!

Et ni Zola, lourdaud splendide, et ni Renan, peut-être un peu trop surfait d'ailleurs présentement, et ni même le grand Barbey d'Aurevilly, et ni aucun des jeunes (et quels sont déjà pourtant certains d'entre eux!), et ni Pierre, et ni Paul, et ni Barthélemy, et ni Ponce et ni Pilate, ne peuvent la lui contester, cette première place-là.

Cette souveraineté est bien sienne.

Il la tient et ne s'en dessaisira que pour que la postérité la lui confirme pleinement, au jour bien éloigné, nous l'espérons tous, où cette belle santé, cette vigueur de corps et l'extraordinaire littérateur cèderont à la volonté divine et rentreront dans la seule égalité.

PAUL VERLAINE.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant: Léon VANIER

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

PORTRAITS-CHARGE EN COULEURS ET BIOGRAPHIES ANECDOTIQUES

Chaque numéro : 10 centimes. — Chaque volume : 6 francs. — Collection des 5 premiers volumes : 30 francs.

Bureaux : 19, quai Saint-Michel, Paris

PREMIER VOLUME

1. Victor Hugo.
2. Léon Cladel.
3. Constant Coquelin.
4. Zola.
5. Gambetta.
6. Aurélien Scholl.
7. Sarah Bernhardt.
8. Nadar.
9. Auguste Vacquerie.
10. André Gill.
11. Emile de Girardin.
12. Capoul.
13. Louis Blanc.
14. P. de Cassagnac.
15. Edmond About.
16. Croizette.
17. Grévin.
18. Littré.
19. Francisque Sarcey.
20. Bardoux.
21. Métra.
22. Challemel-Lacour.
23. Alphonse Daudet.
24. Garibaldi.
25. Jules Grévy.
26. Ernest Hamel.
27. Floquet.
28. Saint-Genest.
29. Lockroy.
30. Clémenceau.
31. Hector Pessard.
32. Monselet.
33. Docteur Pajot.
34. Ranc.
35. Jules Claretie.
36. Jules Ferry.
37. Erckmann-Chatrian.
38. Spuller.
39. Victor Poupin.
40. Général de Wimpffen.
41. De Lesseps.
42. Anatole de La Forge.
43. Siebecker.
44. Jean Macé.
45. Vaucorbeil.
46. Yves Guyot.
47. Carjat.
48. Emmanuel Vauchez.
49. Schœlcher.
50. Castagnary.
51. Alexis Bouvier.
52. Léon Bienvenu.

DEUXIÈME VOLUME

53. Alfred Naquet.
54. Cantin.
55. Paul Arène.
56. Jobbé-Duval.
57. Ch. Lecoq.
58. Hérold.
59. Pierre Véron.
60. Aubanel.
61. Mario Proth.
62. Humbert.
63. Th. de Banville.
64. Olivier Pain.
65. Allain-Targé.
66. Tony Révillon.
67. Dumaine.
68. H. Rochefort.
69. Laisant.
70. Farcy.
71. Léo Taxil.
72. Secondigné.
73. Gagneur.
74. Arsène Houssaye.
75. Laurent-Pichat.
76. A. S. Morin.
77. Hector France.
78. Benjamin Raspail.
79. Castellani.
80. Edmond Turquet.
81. Gustave Rivet.
82. Général Pittié.
83. Barodet.
84. Corbon.
85. Martin Nadaud.
86. E. Boursin.
87. Général Farre.
88. Lauth.
89. Deschanel.
90. Blanpain.
91. Greppo.
92. Escoffier.
93. Nicole.
94. Brisson.
95. Jules Roche.
96. Noël Parfait.
97. Arthur Arnould.
98. Frébault.
99. Léon Richer.
100. Cantagrel.
101. Cochery.
102. Leconte (de l'Indre).
103. Maria Deraisme.
104. Victor Meunier.

TROISIÈME VOLUME

105. Ernest d'Hervilly.
106. Tolain.
107. Edmond Lepelletier.
108. Camille Pelletan.
109. C. Flammarion.
110. Peyrat.
111. Emmanuel Gonzalès.
112. Charles Hérisson.
113. S. de Hérédia.
114. Edouard Cadol.
115. Denis Poulot.
116. Hector Malot.
117. Paul Saunière.
118. Juliette Lambert.
119. Jules Vallès.
120. Colonel Jung.
121. E. Bonnemère.
122. Ch. Boysset.
123. Jules Verne.
124. P.-J. Hetzel.
125. Louis Ulbach.
126. De Pompery.
127. Lepère.
128. Hovelacque.
129. Cazot.
130. Sigismond Lacroix.
131. Margaine.
132. Talandier.
133. Germain Casse.
134. H. Depasse.
135. J.-L. de Lanessan.
136. Roque de Filhol.
137. Engelhard.
138. G. Maillard.
139. Marmottan.
140. Viette.
141. Bauquier.
142. G. Hubbard.
143. Guichard.
144. Thulié.
145. Henri de Lacretelle.
146. Albert Pétrot.
147. Camescasse.
148. Edgar Monteil.
149. Justin Labuze.
150. Delabrousse.
151. Eug. Delattre.
152. Henri Rabagny.
153. Francis Charmes.
154. Lafont.
155. Henry Maret.
156. Edmond Thiaudière.

QUATRIÈME VOLUME

157. Dr Bourneville.
158. Edouard Millaud.
159. Ernest Lefèvre.
160. De Bouteiller.
161. Dyonis Ordinaire.
162. Bradlaugh.
163. Arthur Chalamet.
164. Gustave Isambert.
165. Camille Raspail.
166. Clovis Hugues.
167. Henry Marsoulan.
168. Delhomme.
169. Léon Margue.
170. Clémence Royer.
171. Waldeck-Rousseau.
172. André Godin.
173. H. de Lapommeraye.
174. Henri Martin.
175. Cadet.
176. Labordère.
177. De Ménorval.
178. Paul Meurice.
179. Ferd. Le Lièvre.
180. A. Dréo.
181. Cattiaux.
182. Amagat.
183. Mathurin Moreau.
184. Dr Turigny.
185. Remy Jacques.
186. Jullien.
187. Alf. Letellier.
188. Scheurer-Kestner.
189. Forné.
190. Armand Lévy.
191. Colonel Riu.
192. Martin Landelle.
193. Eug. Ténot.
194. Ernest Blum.
195. Songeon.
196. Villeneuve.
197. Marcou.
198. Pontois.
199. Madier-Montjeau.
200. Demare.
201. Bizarelli.
202. E. Corra.
203. Catulle Mendès.
204. Bertholon.
205. Regnard.
206. J. Destrem.
207. Sextius Michel.
208. E. Figurey.

CINQUIÈME VOLUME

209. L. Amiable.
210. Manier.
211. Daniel Wilson.
212. Clère.
213. Acollas.
214. Aug. Challamel.
215. De Janzé.
216. Curé.
217. Tiersot.
218. Girodet.
219. Viguier.
220. Desmons.
221. Colfavru.
222. Féau.
223. Mme Gagneur.
224. Régamey.
225. Trébois.
226. Mancel.
227. Chevreul.
228. Compayré.
229. Général Boulanger.
230. Amiral Courbet.
231. Rosélia Rousseil.
232. Draner.
233. G. Ohnet.
234. Général Faidherbe.
235. Paul Bert.
236. Hippolyte Maze.
237. A. Maujan.
238. Paul Déroulède.
239. Maurice Rouvier.
240. Victor Duruy.
241. Leconte de Lisle.
242. Sergent Bobillot.
243. F. Coppée.
244. P. Verlaine.
245. Coquelin Cadet.
246. Guy de Maupassant.
247. Freycinet.
248. H. Ballande.
249. H. de Bornier.
250. E. Renan.
251. Emile Augier.
252. Henry Buguet.
253. Maréchal Canrobert.
254. Alex. Dumas fils.
255. Litolff.
256. Docteur Desprès.
257. Frédéric Passy.
258. Villiers de l'Isle-Adam.
259. Marius Fontane.
260. Francis Magnard.

6e volume. N° 275. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE CHOUBRAC

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.**

JULES CHÉRET



JULES CHÉRET

DESSINATEUR et peintre français, né à Paris, le 31 mai 1836.

M. Jules Chéret est un Parisien dans l'acception la plus séduisante du terme. Servi par un talent de premier ordre, il aurait pu, s'adonnant à la peinture de genre qui le sollicite, se créer une situation enviée ; les circonstances, avec lesquelles il faut compter, l'ont conduit à la création difficile, assujettissante, d'une grande imprimerie qui a pris sa place dans les manifestations artistiques de notre pays.

C'est dans cette imprimerie, connue aujourd'hui du monde entier, qu'ont été exécutées toutes les affiches de Jules Chéret. Les Américains et les Anglais, ces maîtres en publicité, nous l'envient et n'ont pas, de leur propre aveu, de meilleur ni de plus parfait modèle.

Il y a longtemps déjà que M. Jules Chéret a fixé l'attention des artistes. Par un privilège rare, ses premières œuvres ont été remarquées, et lui ont créé une réputation qui, de plein pied, a pénétré dans les ateliers les plus justement réputés. Les maîtres eux-mêmes y ont pris un bienveillant intérêt. On en parle dans le Landernau artistique, et, chose remarquable, on n'en dit pas de mal.

L'auteur de ces lignes se souvient fort bien, elle n'est pas si éloignée d'ailleurs, de l'époque à laquelle de jeunes enthousiastes, formant un bruyant *monôme*, s'en allaient joyeusement à l'aventure chercher la fameuse affiche de *Valentino*, et, l'ayant trouvée, proclamaient *coram populo*, l'ingéniosité de l'auteur et le charme de son crayon.

Jules Chéret, cela n'est pas donné à tout le monde, a son historien. C'est à M. Ernest Maindron, un collectionneur émérite, et qui ne se perd point aux banalités, qu'appartient l'honneur d'avoir signalé, le premier, la valeur et l'importance de son œuvre. Afin de prendre date, M. E. Maindron a donné, en 1884, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, une étude qui a été remarquée comme toute chose nouvelle doit l'être. Cette étude complétée est devenue aujourd'hui un beau volume imprimé par Chéret lui-même et publié, avec un luxe d'illustrations d'un choix heureux, par M. Henri Launette, le maître éditeur, sous le titre : *Les Affiches illustrées*.

Avec l'autorisation de M. Launette et de M. E. Maindron, nous extrayons de cet ouvrage les lignes qui suivent. Nous ne saurions mieux faire.

« M. Jules Chéret est un maître familiarisé dès longtemps avec toutes les difficultés, comme avec toutes les ressources de la chromolithographie. On pourrait dire même qu'il les a multipliées pour avoir le plaisir et l'honneur de les vaincre. L'œuvre de ses devanciers, quelque considérable qu'elle soit, n'obscurcit pas l'éclat de sa réputation légitimement acquise. Tous ceux qui s'intéressent à l'art proprement dit reconnaissent à M. Chéret une valeur qui lui assigne un rang privilégié parmi les lithographes de notre temps.

« Compositeur élégant et fin, dessinateur plein de mouvement et de vie, il apporte dans l'exécution de ses œuvres un charme pénétrant, une entente de la couleur qui n'ont pas été jusqu'ici dépassés et qui ne le seront probablement pas. Nous ne savons rien, dans cet ordre d'idées, d'aussi parfait, ni qui excite une sympathie plus vive.

« Fixé pendant quelques années à Londres, M. Jules Chéret y a dessiné des affiches excellentes et qui sont aujourd'hui particulièrement recherchées des amateurs. C'est lui qui, dès le commencement de 1866, grâce à l'invention des machines permettant l'emploi des pierres lithographiques de grandes dimensions, a introduit en France cette industrie nouvelle, à laquelle il a donné un vigoureux essor.

« Mettant à profit les éminentes qualités artistiques dont il est doué, il nous a soustraits à la tutelle anglaise, et a pu doter son pays d'un revenu annuel qui, aujourd'hui, s'élève à plusieurs millions.

« M. Chéret a produit bien près de mille affiches.

« La librairie, les journaux, les magasins de nouveautés, presque toutes les branches de l'industrie lui doivent de nombreux succès ; mais s'il nous fallait faire un choix parmi ses œuvres si diverses, nous aurions vite accordé nos préférences à ses compositions théâtrales : pleines de verve, de sentiment et de grâce, elles nous paraissent devoir rester comme les modèles du genre.

« Le talent de M. Chéret, tout aussi parisien, mais plus complet que celui de M. Grévin, avec lequel il a quelques points de ressemblance, ne s'émeut pas des grandes et larges compositions; celles de *Frascati*, des *Almées*, des *Tziganes*, en particulier celle des *Fêtes de Mont-de-Marsan*, le prouvent surabondamment. L'action, le mouvement sollicitent, il est vrai, son crayon, mais il donne aussi, aisément et sans recherche apparente, avec une sûreté de main incomparable, une idée nette et précise d'un sujet moins vaste et sur lequel il veut plus spécialement appeler l'attention.

« Grâce aux facultés vraiment exceptionnelles de leur auteur, les affiches de M. Jules Chéret peindront fidèlement une époque unique et fort intéressante au point de vue de la mise en scène au théâtre.

« Ce n'est pas sans raison que, parmi les œuvres de l'habile dessinateur, nous avons fait choix des affiches que nous reproduisons ici, et dont il a bien voulu exécuter lui-même les réductions lithographiques.

« Elles ont été dessinées toutes pour des établissements bien connus, et qui sont à la tête du mouvement commercial. Placées au premier rang des œuvres les plus réussies de M. Jules Chéret, elles montrent bien l'originalité et l'esprit français qui sont la note dominante de son talent. Leur dessin est franc et vif, leur coloration heureuse et hardie. L'art spécial de l'affichage en couleurs s'y montre sous sa forme la plus moderne.

« Nous ne saurions d'ailleurs trop y insister, M. Chéret a le mérite d'avoir établi d'une façon décisive les principes de cet art qui lui doit une vie nouvelle.

« Personne avant lui n'avait aussi clairement exprimé que l'affiche illustrée devait s'imposer non seulement par l'aspect général de la coloration, mais encore par l'élégance des lignes et la simplicité de la composition. C'est par ces qualités qu'elle s'élève au rang des choses d'art et qu'elle mérite de fixer l'attention des dilettanti.

« Pour la couleur, et c'est le point capital, M. Chéret arrive toujours à des effets décoratifs d'une grande puissance ; il procède par masses, à l'aide de vigoureuses oppositions savamment harmonisées par des fonds gradués d'un coloris délicat. Ces fonds, obtenus par l'apposi-

tion de tons différents qui se joignent et se confondent au milieu du dessin, en augmentent la valeur et en assurent l'effet à distance.

« Là où les personnages sont nombreux et mouvementés, dans les scènes théâtrales par exemple, l'auteur évite avec soin la confusion du détail. On sent qu'il attache également une grande importance à la disposition du texte; il en confie l'exécution, sur ses indications spéciales, à un dessinateur de beaucoup de talent, M. Madaré, dont il est juste de rappeler le nom.

« C'est ainsi que la forme vive et originale des lettres, intimement liée à l'ensemble du sujet, contribue dans une large mesure, comme cela doit être, à la physionomie générale de la composition.

« Toutes ces conditions étant remplies, et elles le sont toujours dans les œuvres de M. Chéret, il est impossible de voir l'une de ses productions sans saisir immédiatement le caractère de l'ouvrage qu'il patronne. Si l'œil est satisfait, l'esprit ne l'est pas moins. Ses affiches sortent du mur et commandent l'attention. C'est là le résultat essentiel.

« Le plus souvent, M. Chéret porte directement sur la pierre, et sans préparation aucune, la composition qui l'occupe, et sur laquelle il a pu prendre quelques indications préalables. Pour les affiches qui lui présentent un sérieux intérêt, là, par exemple, où les personnages doivent être d'une grandeur inusitée, quand on veut bien le laisser faire et qu'on ne lui impose pas une pensée qui n'est point la sienne, M. Chéret, ainsi que presque tous les graveurs, prépare un premier dessin dont il prend un calque, puis, afin de rendre l'ensemble de sa composition plus parfait, il retourne ce calque, revoit son dessin au recto et au verso, sous deux aspects différents, et arrive ainsi par des retouches successives aux résultats que nous signalions et qui frappent les peintres les plus sûrs d'eux-mêmes.

« Ce moyen simple n'est point inconnu des artistes, il est à la portée de tout le monde, mais en l'employant, M. Chéret montre quelle conscience il apporte dans l'exécution de ses œuvres.

« Bien des dessinateurs se sont inspirés des procédés de M. Chéret, mais seuls MM. Léon et Alfred Choubrac en ont compris tous les avantages. Ils partagent avec lui des succès que personne, en ce moment, ne songe sérieusement à leur disputer.

« Aujourd'hui, peu d'amateurs encore ont souci de ces belles affiches sitôt disparues, mais, dans quelques années, avec quelle sollicitude ne les recherchera-t-on pas? Les collectionneurs auront fort à faire alors, et il n'est pas nécessaire d'être prophète pour affirmer qu'ils se préparent de grandes préoccupations et de cruels déboires. »

La collection unique que possède M. E. Maindron des affiches de M. Chéret a permis à M. Henri Béraldi d'en dresser le catalogue dans les *Graveurs du XIXe siècle*, publié par Conquet. C'est un hommage bien mérité rendu à l'artiste éminent dont le nom est dès maintenant lié à l'histoire de la lithographie en France.

M. Jules Chéret est un beau et grand gaillard, un véritable gentleman. Il a rapporté d'Angleterre une rectitude d'allures qui ne se dément jamais. L'œil est affectueux et doux, énergique et fier. Signe particulier : M. Chéret n'est pas chevalier de la Légion d'honneur.

Alfred Choubrac, et nous ne voulons pas le contrarier sur ce point, admet que pour les dessinateurs d'affiches, tous artistes expérimentés et pour lesquels la pierre lithographique n'a plus de secrets, le dessin est un jeu. De là à croire que ce jeu est comparable à celui des *Dominos*, il n'y a qu'un pas; Choubrac le franchit, et c'est pourquoi, de propos délibéré, la charge qu'il nous a généreusement offerte représente Chéret appuyé sur le *double six*. Il exprime ainsi d'une manière aussi originale qu'inattendue que Chéret est *le plus fort*.

PIERRE OU PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronnet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. N° 276. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

Dessin d'Emile Cohl

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris

DAUBRAY



DAUBRAY

RTISTE dramatique français, Michel-René Thibaut, dit *Daubray*, est né à Nantes, le 7 mai 1837.

Fils de commerçants de cette ville, il fut pris bientôt d'une irrésistible vocation pour le théâtre et quitta sa famille dès l'âge de quatorze ans pour venir à Paris, où, après avoir suivi des cours publics, il prit des leçons de déclamation de Duquesnois. Nous empruntons les détails de cette biographie à l'intéressante notice de M. Jahyer consacrée à l'excellent comique dans un numéro de *Paris-Théâtre.*

Daubray se présenta dès l'âge de dix-neuf ans au Conservatoire et fut refusé. Il entra alors au petit théâtre Molière pour y jouer *les Amoureux*, emploi qu'il tint ensuite au théâtre de la Tour-d'Auvergne et au théâtre Saint-Marcel dont Bocage était directeur.

Sa riche santé lui donna bientôt cette puissante encolure et cette mine florissante qui lui permettent de lutter aujourd'hui avec Pradeau et Thiron; il dut aussitôt renoncer à jouer les Bressaut et les Delaunay; le voilà lancé résolument parmi les comiques au théâtre des Folies-Marigny, que dirigeait Mme Lionel de Chabrillan. De là, passant dans la troupe de Chotel, il obtint son premier succès marqué au théâtre Montmartre et à celui des Batignolles, sous la figure d'un vieux général de l'Empire, dans une revue intitulée *l'Evènement*, puis se fit remarquer dans *le Carnaval vit encore, les Bonnes villageoises* et *Cent mille francs et ma fille.* Daubray entra ensuite à l'Athénée, où il reprit *Fleur de thé* de Lecoq, alla à Londres et à Bruxelles et fut enfin engagé par Offenbach, alors directeur à la fois de la Gaîté et de la Renaissance, pour jouer sur ces deux scènes les rôles que Désiré tenait aux Bouffes-Parisiens depuis la fondation de ce théâtre et que la mort de ce dernier rendait vacants. Dès le premier soir, à la Renaissance, par sa création dans *Pomme d'Api*, où débutait aussi Mme Théo, Daubray fut accepté du public. Son rire large et franc, ses airs bon enfant, ses poses amusantes, son sans-gêne sur la scène et sa gaieté communicative convenaient absolument au genre qu'il interprétait.

Son second début sur ce théâtre, dans la *Jolie Parfumeuse*, fut un vrai triomphe; tout le monde se rappelle encore M. de la Cocardière lançant à propos de la jambe de la diva son fameux : « C'est immense ! » qui devait rester longtemps populaire, tant il lui donna une originalité piquante et imprévue.

Il prit définitivement aux Bouffes la succession de Désiré pourtant si difficile à remplacer.

Ses créations dans *Madame l'Archiduc*, *les Hannetons*, *la Créole*, les reprises qu'il a faites de *la Princesse de Trébizonde*, *la Jolie Parfumeuse*, *la Timbale d'argent* et de *la Grande Duchesse*, l'ont rendu le favori du lieu. Seul, parmi les hommes, dit encore son biographe, il tint là son emploi avec une réelle supériorité.

Toutefois Daubray, renonçant au titre de pacha de l'opérette, genre un peu usé auprès du public, qui depuis vingt ans commençait à en être rassasié, prit un engagement au Palais-Royal. Sur cette scène plus littéraire, il y avait dès lors à compter avec de fins comédiens : Geoffroy, Lhéritier, Gil-Perez, Hyacinthe, qui ne lui laissaient plus une part aussi large que celle qu'il se taillait tous les soirs sur la scène des Bouffes. Ses débuts, en avril 1879, dans *Bas de Laine,* justifièrent presque ces appréhensions, mais il retrouva bientôt et son aplomb et son succès, et sans parler du *Siège de Grenade*, *le Mari de la Débutante*, *Divorçons*, de Sardou, *Ma Camarade*, et tout dernièrement *le Train de plaisir*, sont autant d'étapes où s'affirmèrent la finesse de son jeu et de son talent, et il y remporta d'incontestables succès.

Aujourd'hui que Geoffroy, Lhéritier, Gil-Perez ne sont plus, Daubray est le premier comique de la scène du Palais-Royal. Son physique est pour beaucoup dans son succès. Aussi n'a-t-il qu'à se présenter pour captiver son public et le mettre de suite en bonne humeur.

Tout le monde connaît l'amusante photographie de Daubray, que son ami Émile Cohl a publiée dernièrement. C'est un chef-d'œuvre d'expression fine et spirituelle qui fait rire quiconque le regarde; c'est, à mon avis, le petit Jean qui rit fait homme. On ne sait trop lequel des deux artistes on doit le plus louer; de celui qui a su rendre vivante et même parlante cette physionomie ou du comédien qui possède une si joviale figure, et pour ne pas hésiter plus longtemps, nous allons les féliciter tous deux, d'autant plus que c'est une façon de remercier ici notre ami et dessinateur Émile Cohl, auquel notre publication *les Hommes d'aujourd'hui* doit plusieurs charges qui ont contribué à son succès.

Daubray, comme tout artiste dramatique qui se respecte, habite la campagne, c'est à la Varenne-Saint-Hilaire que notre joyeux comique aime à vivre au milieu de vrais arbres et de vrais jardins.

S'il voit aujourd'hui arriver à lui le succès, il eut des commencements très durs et supporta jadis une grande misère. Il était un grand ami de Gill, qui a fait de lui dans *la Lune rousse*, je crois, une charge très amusante. Je la vois encore avec cette joyeuse face, soulignée d'un chapeau haut de forme trop petit et d'un faux-col trop grand.

Signe particulier : Daubray est père de *onze!* enfants, dont l'aîné a vingt-cinq ans et le petit deux ans à peine.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

PORTRAITS-CHARGE EN COULEURS ET BIOGRAPHIES ANECDOTIQUES

Chaque numéro : 10 centimes. — Chaque volume : 6 francs. — Collection des 5 premiers volumes : 30 francs.

Bureaux : 19, quai Saint-Michel, Paris

PREMIER VOLUME

1. Victor Hugo.
2. Léon Cladel.
3. Constant Coquelin.
4. Zola.
5. Gambetta.
6. Aurélien Scholl.
7. Sarah Bernhardt.
8. Nadar.
9. Auguste Vacquerie.
10. André Gill.
11. Emile de Girardin.
12. Capoul.
13. Louis Blanc.
14. P. de Cassagnac.
15. Edmond About.
16. Croizette.
17. Grévin.
18. Littré.
19. Francisque Sarcey.
20. Bardoux.
21. Métra.
22. Challemel-Lacour.
23. Alphonse Daudet.
24. Garibaldi.
25. Jules Grévy.
26. Ernest Hamel.
27. Floquet.
28. Saint-Genest.
29. Lockroy.
30. Clémenceau.
31. Hector Pessard.
32. Monselet.
33. Docteur Pajot.
34. Ranc.
35. Jules Claretie.
36. Jules Ferry.
37. Erckmann-Chatrian.
38. Spuller.
39. Victor Poupin.
40. Général de Wimpffen.
41. De Lesseps.
42. Anatole de La Forge.
43. Siebecker.
44. Jean Macé.
45. Vaucorbeil.
46. Yves Guyot.
47. Carjat.
48. Emmanuel Vauchez.
49. Schœlcher.
50. Castagnary.
51. Alexis Bouvier.
52. Léon Bienvenu.

DEUXIÈME VOLUME

53. Alfred Naquet.
54. Cantin.
55. Paul Arène.
56. Jobbé-Duval.
57. Ch. Lecoq.
58. Hérold.
59. Pierre Véron.
60. Aubanel.
61. Mario Proth.
62. Humbert.
63. Th. de Banville.
64. Olivier Pain.
65. Allain-Targé.
66. Tony Révillon.
67. Dumaine.
68. H. Rochefort.
69. Laisant.
70. Farcy.
71. Léo Taxil.
72. Secondigné.
73. Gagneur.
74. Arsène Houssaye.
75. Laurent-Pichat.
76. A. S. Morin.
77. Hector France.
78. Benjamin Raspail.
79. Castellani
80. Edmond Turquet.
81. Gustave Rivet.
82. Général Pittié.
83. Barodet.
84. Corbon.
85. Martin Nadaud.
86. E. Boursin.
87. Général Farre.
88. Lauth.
89. Deschanel.
90. Blanpain.
91. Greppo.
92. Escoffier.
93. Nicole.
94. Brisson.
95. Jules Roche.
96. Noël Parfait.
97. Arthur Arnould.
98. Frébault.
99. Léon Richer.
100. Cantagrel.
101. Cochery.
102. Leconte (de l'Indre).
103. Maria Deraisme.
104. Victor Meunier.

TROISIÈME VOLUME

105. Ernest d'Hervilly.
106. Tolain.
107. Edmond Lepelletier.
108. Camille Pelletan.
109. C. Flammarion.
110. Peyrat.
111. Emmanuel Gonzalès.
112. Charles Hérisson.
113. S. de Hérédia.
114. Edouard Cadol.
115. Denis Poulot.
116. Hector Malot.
117. Paul Saunière.
118. Juliette Lambert.
119. Jules Vallès.
120. Colonel Jung.
121. E. Bonnemère.
122. Ch. Boysset.
123. Jules Verne.
124. P.-J. Hetzel.
125. Louis Ulbach.
126. De Pompery.
127. Lepère.
128. Hovelacque.
129. Cazot.
130. Sigismond Lacroix.
131. Margaine.
132. Talandier.
133. Germain Casse.
134. H. Depasse.
135. J.-L. de Lanessan.
136. Roque de Filhol.
137. Engelhard.
138. G. Maillard.
139. Marmottan.
140. Viette.
141. Bauquier.
142. G. Hubbard.
143. Guichard.
144. Thulié.
145. Henri de Lacretelle.
146. Albert Pétrot.
147. Camescasse.
148. Edgar Monteil.
149. Justin Labuze.
150. Delabrousse.
151. Eug. Delattre.
152. Henri Rabagny.
153. Francis Charmes.
154. Lafont.
155. Henry Maret.
156. Edmond Thiaudière.

QUATRIÈME VOLUME

157. Dr Bourneville.
158. Edouard Millaud.
159. Ernest Lefèvre.
160. De Bouteiller.
161. Dyonis Ordinaire.
162. Bradlaugh.
163. Arthur Chalamet.
164. Gustave Isambert.
165. Camille Raspail.
166. Clovis Hugues.
167. Henry Marsoulan.
168. Delhomme.
169. Léon Margue.
170. Clémence Royer.
171. Waldeck-Rousseau.
172. André Godin.
173. H. de Lapommeraye.
174. Henri Martin.
175. Cadet.
176. Labordère.
177. De Ménorval.
178. Paul Meurice.
179. Ferd. Le Lièvre.
180. A. Dréo.
181. Cattiaux.
182. Amagat.
183. Mathurin Moreau.
184. Dr Turigny.
185. Remy Jacques.
186. Jullien.
187. Alf. Letellier.
188. Scheurer-Kestner.
189. Forné.
190. Armand Lévy.
191. Colonel Riu.
192. Martin Landelle.
193. Eug. Ténot.
194. Ernest Blum.
195. Songeon.
196. Villeneuve.
197. Marcou.
198. Pontois.
199. Madier-Montjeau.
200. Demare.
201. Bizarelli.
202. E. Corra.
203. Catulle Mendès.
204. Bertholon.
205. Regnard.
206. J. Destrem.
207. Sextius Michel.
208. E. Figurey.

CINQUIÈME VOLUME

209. L. Amiable.
210. Manier.
211. Daniel Wilson.
212. Clère.
213. Acollas.
214. Aug. Challamel.
215. De Janzé.
216. Curé.
217. Tiersot.
218. Girodet.
219. Viguier.
220. Desmons.
221. Colfavru.
222. Féau.
223. Mme Gagneur.
224. Régamey.
225. Trébois.
226. Mancel.
227. Chevreul.
228. Compayré.
229. Général Boulanger.
230. Amiral Courbet.
231. Rosélia Rousseil.
232. Draner.
233. G. Ohnet.
234. Général Faidherbe.
235. Paul Bert.
236. Hippolyte Maze.
237. A. Maujan.
238. Paul Déroulède.
239. Maurice Rouvier.
240. Victor Duruy.
241. Leconte de Lisle.
242. Sergent Bobillot.
243. F. Coppée.
244. P. Verlaine.
245. Coquelin Cadet.
246. Guy de Maupassant.
247. Freycinet.
248. H. Ballande.
249. H. de Bornier.
250. E. Renan.
251. Emile Augier.
252. Henry Buguet.
253. Maréchal Canrobert.
254. Alex. Dumas fils.
255. Litolff.
256. Docteur Desprès.
257. Frédéric Passy.
258. Villiers de l'Isle-Adam.
259. Marius Fontane.
260. Francis Magnard.

6e volume. N° 277. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE JOB

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

RUBINSTEIN



RUBINSTEIN

RUBINSTEIN, Antoine, pianiste et compositeur russe, né à Wechwotynetz, sur la frontière roumaine, le 30 novembre 1829, vint tout enfant à Moscou et travailla le piano avec Alexis Villoing, après avoir reçu les premières leçons de sa mère. Il se produisit en public dès l'âge de huit ans, vint à dix ans à Paris, avec son professeur, y séjourna une couple d'années et se produisit dans divers concerts avec un succès qui lui valut les encouragements de Liszt. Il visita ensuite l'Angleterre, la Suède, l'Allemagne, puis s'arrêta à Berlin où ses parents s'étaient fixés provisoirement et y étudia la composition avec Dehn. Son cours achevé, il se livra quelque temps à l'enseignement à Berlin, puis à Vienne, puis retourna en Russie. Nommé pianiste de la grande-duchesse Hélène, dont il se concilia la faveur par son jeu brillant, il devint ensuite directeur des concerts de la Société musicale russe. Dans les nouvelles tournées qu'il a faites depuis en Europe, M. Rubinstein est revenu à Paris au printemps de 1868 et y a obtenu, comme virtuose, les plus grands succès; il visita également Londres à cette époque où il remporta un double succès comme virtuose et compositeur dramatique. En cette dernière qualité on doit notamment à M. Rubinstein les opéras suivants : *Dimitri Donskoi*, *les Chasseurs sibériens*, *la Vengeance*, *Tom le Fou*, *les Enfants des bruyères*, *Lalla Roukh*, pour la plupart représentés à Saint-Pétersbourg, à Berlin et à Vienne et quelques-uns à Londres; *Néron*, représenté à Londres, au théâtre de Covent Garden, au commencement de 1877; puis un grand nombre de morceaux variés et d'*Études* pour son instrument, des *sonates*, *romances*, *trios*, *ouvertures*, *symphonies;* un oratorio : *le Paradis perdu*, souvent exécuté et avec un très grand et très légitime succès, et en dernier lieu à la salle de la Noblesse, à Saint-Pétersbourg, le 17 décembre 1876.

Rubinstein doit être placé au premier rang parmi les pianistes de notre époque; c'est en outre un compositeur d'un talent hors ligne et qui a produit des œuvres remarquables dont nous avons donné les titres.

Il a été nommé, en 1874, correspondant étranger de l'Académie des Beaux-Arts.

Dans ces dernières années, cet éminent artiste a fait de fréquents voyages en Allemagne, en France et en Angleterre.

En 1875, il fit entendre au Théâtre-Italien de Paris deux œuvres importantes de sa composition, son cinquième *Concerto* et *la Tour de Babel*, symphonie avec chœur. Parmi ses dernières œuvres, nous citerons : *les Macchabées*, opéra en trois actes, joué en janvier 1877 à l'Opéra de Saint-Pétersbourg ; *l'Océan*, symphonie qui fut exécutée en 1877, aux concerts Pasdeloup, sous la direction même de Rubinstein, et qui lui valut une magnifique ovation.

Rubinstein, dont un chroniqueur disait : « Celui-là a autant de cheveux que de talent », est venu cette année à Paris où il a donné à l'Eden-Théâtre une série de concerts fort courus, consacrés à l'histoire de la musique. Il faut ajouter à la louange de ce grand artiste qu'il s'est montré très soucieux de la confraternité artistique et on l'a trouvé toujours prêt à donner son concours aux représentations organisées au bénéfice d'artistes malheureux.

Pour finir, citons quelques lignes empruntées au journal humoristique *la Vie Parisienne*, à propos de ses derniers concerts :

LE MAITRE : UN VRAI LION !

« Un avis de deux lignes, inséré il y a trois mois dans les journaux, nous apprenait que Rubinstein allait venir cette année à Paris, au printemps, donner une série de sept concerts consacrés à l'histoire de la musique depuis les premiers clavecinistes anglais jusqu'aux grands compositeurs de nos jours.

Sans la moindre réclame, le lendemain de cette annonce, la salle était louée. On ne se contentait pas de l'entendre une fois, on sollicitait des invitations pour les représentations de chaque concert que Rubinstein, en grand seigneur, offre dans toutes les grandes villes qu'il traverse aux personnes pas assez fortunées pour aller l'entendre.

Il s'est montré, le premier soir, sur l'estrade en saluant à peine. Il avait attaqué son premier morceau avant que l'on ait eu naturellement le temps de l'applaudir.

Il ignore l'art de se coucher sur son piano, de regarder son public après chaque note à effet, de faire ces « pigeons-volent » auxquels nous ne pouvons nous habituer. Pas plus d'effort pour jouer *Fantaisie chromatique*, de Bach, ou *l'Étude symphonique*, de Schumann, que vous ou moi quand nous jouons *Ah! vous dirai-je*, *Maman!* avec un doigt.

En moyenne, trente à quarante morceaux par soirée. A peine cinq minutes de repos pour fumer une cigarette pendant les deux heures et demie que dure le concert.

On n'était pas sans redouter « le soir aux huit sonates de Beethoven ». Si on n'avait pas craint d'abuser du maître, on lui en aurait encore demandé une demi-douzaine.

Béni soit pendant six générations celui qui est venu auprès de nous et nous a fait entendre toute cette vieille musique si merveilleuse de Couperin, de Rameau, de Scarlotti, de Bach, de Haendel, de Weber, dont nous ne connaissons guère que les bustes et les statues, — pas si démodée que nos jeunes veulent bien le dire, — Schubert qui n'a pas fait que les quarante mélodies que vous savez, Schumann que Rubinstein peut seul jouer, Chopin qui a composé autre chose que la sempiternelle Mazurka, la Polonaise et le Prélude qu'on sert depuis vingt ans à notre génération.

Quel exemple, messieurs les pianistes, sur trois cents morceaux qu'il nous a exécutés, il en a joué trois de lui !

En l'écoutant, chacune de ses notes évoquait un souvenir dans notre esprit, nous transportait au temps où ces morceaux avaient été composés, et faisait revivre pendant quelques instants toutes les femmes de ces époques. »

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

PORTRAITS-CHARGE EN COULEURS ET BIOGRAPHIES ANECDOTIQUES

Chaque numéro : 10 centimes. — Chaque volume : 6 francs. — Collection des 5 premiers volumes : 30 francs.

Bureaux : 19, quai Saint-Michel, Paris

PREMIER VOLUME

1. Victor Hugo.
2. Léon Cladel.
3. Constant Coquelin.
4. Zola.
5. Gambetta.
6. Aurélien Scholl.
7. Sarah Bernhardt.
8. Nadar.
9. Auguste Vacquerie.
10. André Gill.
11. Emile de Girardin.
12. Capoul.
13. Louis Blanc.
14. P. de Cassagnac.
15. Edmond About.
16. Croizette.
17. Grévin.
18. Littré.
19. Francisque Sarcey.
20. Bardoux.
21. Métra.
22. Challemel-Lacour.
23. Alphonse Daudet.
24. Garibaldi.
25. Jules Grévy.
26. Ernest Hamel.
27. Floquet.
28. Saint-Genest.
29. Lockroy.
30. Clémenceau.
31. Hector Pessard.
32. Monselet.
33. Docteur Pajot.
34. Ranc.
35. Jules Claretie.
36. Jules Ferry.
37. Erckmann-Chatrian.
38. Spuller.
39. Victor Poupin.
40. Général de Wimpffen.
41. De Lesseps.
42. Anatole de La Forge.
43. Siebecker.
44. Jean Macé.
45. Vaucorbeil.
46. Yves Guyot.
47. Carjat.
48. Emmanuel Vauchez.
49. Schœlcher.
50. Castagnary.
51. Alexis Bouvier.
52. Léon Bienvenu.

DEUXIÈME VOLUME

53. Alfred Naquet.
54. Cantin.
55. Paul Arène.
56. Jobbé-Duval.
57. Ch. Lecoq.
58. Hérold.
59. Pierre Véron.
60. Aubanel.
61. Mario Proth.
62. Humbert.
63. Th. de Banville.
64. Olivier Pain.
65. Allain-Targé.
66. Tony Révillon.
67. Dumaine.
68. H. Rochefort.
69. Laisant.
70. Farcy.
71. Léo Taxil.
72. Secondigné.
73. Gagneur.
74. Arsène Houssaye.
75. Laurent-Pichat.
76. A. S. Morin.
77. Hector France.
78. Benjamin Raspail.
79. Castellani.
80. Edmond Turquet.
81. Gustave Rivet.
82. Général Pittié.
83. Barodet.
84. Corbon.
85. Martin Nadaud.
86. E. Boursin.
87. Général Farre.
88. Lauth.
89. Deschanel.
90. Blanpain.
91. Greppo.
92. Escoffier.
93. Nicole.
94. Brisson.
95. Jules Roche.
96. Noël Parfait.
97. Arthur Arnould.
98. Frébault.
99. Léon Richer.
100. Cantagrel.
101. Cochery.
102. Leconte (de l'Indre).
103. Maria Deraisme.
104. Victor Meunier.

TROISIÈME VOLUME

105. Ernest d'Hervilly.
106. Tolain.
107. Edmond Lepelletier.
108. Camille Pelletan.
109. C. Flammarion.
110. Peyrat.
111. Emmanuel Gonzalès.
112. Charles Hérisson.
113. S. de Hérédia.
114. Edouard Cadol.
115. Denis Poulot.
116. Hector Malot.
117. Paul Saunière.
118. Juliette Lambert.
119. Jules Vallès.
120. Colonel Jung.
121. E. Bonnemère.
122. Ch. Boysset.
123. Jules Verne.
124. P.-J. Hetzel.
125. Louis Ulbach.
126. De Pompery.
127. Lepère.
128. Hovelacque.
129. Cazot.
130. Sigismond Lacroix.
131. Margaine.
132. Talandier.
133. Germain Casse.
134. H. Depasse.
135. J.-L. de Lanessan.
136. Roque de Filhol.
137. Engelhard.
138. G. Maillard.
139. Marmottan.
140. Viette.
141. Bauquier.
142. G. Hubbard.
143. Guichard.
144. Thulié.
145. Henri de Lacretelle.
146. Albert Pétrot.
147. Camescasse.
148. Edgar Monteil.
149. Justin Labuze.
150. Delabrousse.
151. Eug. Delattre.
152. Henri Rabagny.
153. Francis Charmes.
154. Lafont.
155. Henry Maret.
156. Edmond Thiaudière.

QUATRIÈME VOLUME

157. Dr Bourneville.
158. Edouard Millaud.
159. Ernest Lefèvre.
160. De Bouteiller.
161. Dyonis Ordinaire.
162. Bradlaugh.
163. Arthur Chalamet.
164. Gustave Isambert.
165. Camille Raspail.
166. Clovis Hugues.
167. Henry Marsoulan.
168. Delhomme.
169. Léon Margue.
170. Clémence Royer.
171. Waldeck-Rousseau.
172. André Godin.
173. H. de Lapommeraye.
174. Henri Martin.
175. Cadet.
176. Labordère.
177. De Méuorval.
178. Paul Meurice.
179. Ferd. Le Lièvre.
180. A. Dréo.
181. Cattiaux.
182. Amagat.
183. Mathurin Moreau.
184. Dr Turigny.
185. Remy Jacques.
186. Jullien.
187. Alf. Letellier.
188. Scheurer-Kestner.
189. Forné.
190. Armand Lévy.
191. Colonel Riu.
192. Martin Landelle.
193. Eug. Ténot.
194. Ernest Blum.
195. Songeon.
196. Villeneuve.
197. Marcou.
198. Pontois.
199. Madier-Montjeau.
200. Demare.
201. Bizarelli.
202. E. Corra.
203. Catulle Mendès.
204. Bertholon.
205. Regnard.
206. J. Destrem.
207. Sextius Michel.
208. E. Figurey.

CINQUIÈME VOLUME

209. L. Amiable.
210. Manier.
211. Daniel Wilson.
212. Clère.
213. Acollas.
214. Aug. Challamel.
215. De Janzé.
216. Curé.
217. Tiersot.
218. Girodet.
219. Viguier.
220. Desmons.
221. Colfavru.
222. Féau.
223. Mme Gagneur.
224. Régamey.
225. Trébois.
226. Mancel.
227. Chevreul.
228. Compayré.
229. Général Boulanger.
230. Amiral Courbet.
231. Rosélia Rousseil.
232. Draner.
233. G. Ohnet.
234. Général Faidherbe.
235. Paul Bert.
236. Hippolyte Maze.
237. A. Maujan.
238. Paul Déroulède.
239. Maurice Rouvier.
240. Victor Duruy.
241. Leconte de Lisle.
242. Sergent Bobillot.
243. F. Coppée.
244. P. Verlaine.
245. Coquelin Cadet.
246. Guy de Maupassant.
247. Freycinet.
248. H. Ballande.
249. H. de Bornier.
250. E. Renan.
251. Emile Augier.
252. Henry Buguet.
253. Maréchal Canrobert.
254. Alex. Dumas fils.
255. Litolff.
256. Docteur Desprès.
257. Frédéric Passy.
258. Villiers de l'Isle-Adam.
259. Marius Fontane.
260. Francis Magnard.

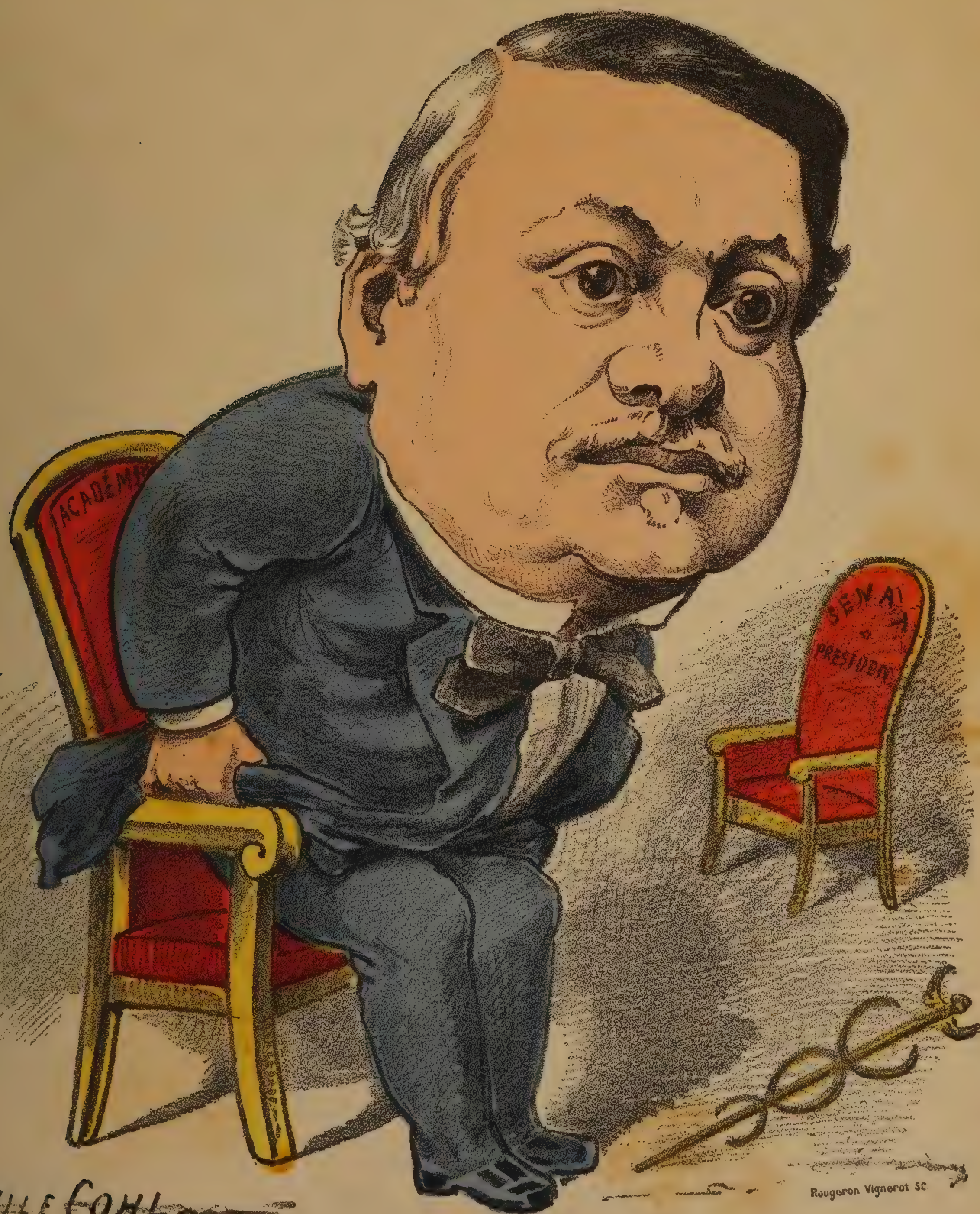
6e volume. N° 278. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN D'EMILE COHL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris

LÉON SAY



LÉON SAY

Économiste français, membre de l'Institut, sénateur de Seine-et-Oise, ancien président du Sénat, ancien ministre des Finances, ancien ambassadeur et ancien préfet de la Seine, Léon Say (Jean-Baptiste) est né à Paris le 6 juin 1826. Petit-fils du célèbre économiste Jean-Baptiste Say, il s'occupa de bonne heure d'économie politique et entra à la rédaction du *Journal des Débats*, dont il devint bientôt l'un des propriétaires et dont il épousa la fille du directeur, Édouard Bertin.

Il se présenta aux élections de mai 1869 pour le Corps législatif dans la circonscription de Pontoise, comme candidat de l'opposition libérale; il se retira après le premier scrutin, M. Lefebvre Pontalis, alors candidat de l'opposition démocratique ayant obtenu la majorité relative. Resté à Paris pendant le siège, il prit une part active, en sa qualité d'administrateur du chemin de fer du Nord, au service du transport et de la distribution des vivres.

Aux élections du 8 février 1871, Léon Say fut élu représentant de Seine-et-Oise le cinquième sur onze, et de la Seine le trente-quatrième. Il opta pour la Seine et prit place au centre gauche républicain.

Le 5 juin suivant, il était appelé à la préfecture de la Seine, en remplacement de Jules Ferry, démissionnaire. Il sut montrer qu'il était un administrateur aussi capable qu'honnête par les améliorations intelligentes qu'il apporta dans les services et par la mise à l'étude et l'exécution de travaux importants et utiles. Dès son entrée, il s'appliqua à réorganiser les services municipaux des mairies de Paris sur un plan uniforme et divisa l'administration centrale en trois grandes directions, correspondant

aux Finances, à l'Administration générale et aux Travaux publics. Après avoir déterminé le bilan de la Ville, il présenta et fit voter par le Conseil municipal élu un projet d'emprunt, dont l'émission obtint un succès complet. En même temps, les plans de reconstruction de l'Hôtel-de-Ville étaient mis à l'étude; la Bibliothèque municipale était rouverte dans l'hôtel Carnavalet; l'instruction primaire était organisée sur des bases solides et avec de plus larges subventions; les fourneaux économiques étaient rétablis. L'administration favorisait en outre l'étude des tramways et chemins de fer d'intérêt local, réclamés par les communes suburbaines; reconstituait les actes de l'état civil; déterminait le montant des dommages causés aux habitants de la Seine par les deux sièges; réclamait à l'État les 200 millions de francs payés par la Ville de Paris à l'armée prussienne, etc.

Ce qui caractérisa surtout l'administration de M. Say, ce fut l'accord complet avec la majorité du nouveau Conseil municipal élu. Il fut à deux reprises sur le point de quitter la Préfecture de la Seine : au moment du vote de l'impôt sur les matières premières (19 janvier 1872), et après le refus par l'Assemblée de revenir à Paris (2 février 1872); mais l'intervention de M. Thiers réussit à l'en dissuader.

Le 7 décembre suivant il fut appelé au ministère des Finances.

Renversé avec Thiers au 24 mai, il siégea au centre gauche, qui l'élut pour président.

Lors des tentatives de restauration monarchique, il se prononça avec fermeté pour la République conservatrice.

L'influence de M. Say et son attitude politique le firent opposer à M. Buffet, toutefois sans succès, pour la présidence de l'Assemblée en février 1874. M. Léon Say rentra le 10 mars 1875 au ministère des Finances, dans le premier cabinet constitutionnel, avec MM. Dufaure et Buffet; il s'y trouva toutefois en désaccord constant avec ce dernier, particulièrement lors des élections sénatoriales à propos de sa candidature républicaine. M. Say donna sa démission, qui fut acceptée, mais qu'on le pria de reprendre quand plusieurs de ses collègues eurent déclaré nettement au maréchal Mac-Mahon qu'ils étaient résolus à le suivre dans sa retraite. M. Buffet dut céder. M. Léon Say resta donc et fut élu sénateur de Seine-et-Oise; il conserva son portefeuille dans le cabinet Dufaure-Ricard, puis dans le cabinet J. Simon jusqu'au 16 mai 1877.

A part la conversion de l'emprunt Morgan, son passage aux affaires fut signalé par une plus-value constante et croissante du produit des impôts, par une grande réserve en ce qui touchait les projets prématurés de dégrèvement, par la résistance aux propositions de l'initiative parlementaire en matière de dépenses publiques, etc.

Après la déroute de la campagne du 16 mai, Léon Say rentra au ministère des Finances le 14 décembre 1877 et le conserva dans le cabinet formé par le président Grévy. On lui doit, entre autres réformes utiles, l'abaissement du tarif postal à 15 centimes (avril 1878). M. Léon Say sortit du ministère le 17 décembre 1879 avec le chef du cabinet, M. Waddington. Il reprit sa place sur les bancs du centre gauche. Nommé ambassadeur en Angleterre le 30 avril 1880, pour préparer la négociation du traité de commerce, il y fut accueilli avec sympathie, mais il n'y resta que quelques semaines, par suite de son élection à la présidence du Sénat, le 25 mai 1880.

Réélu président du Sénat en 1882, il fut bientôt appelé à prendre le ministère des Finances dans le cabinet Freycinet après la retraite de Gambetta (31 janvier 1882), et tomba avec tout le cabinet le 29 juillet suivant.

En novembre 1883, il fut choisi pour président du centre gauche du Sénat. Déjà membre libre de l'Académie des Sciences morales et politiques, depuis 1874, il a été élu titulaire dans la section d'économie politique en avril 1880, en remplacement de Michel Chevalier, puis membre de l'Académie française le 11 février 1886, au fauteuil que la mort d'Edmond About laissait vacant avant de l'avoir occupé.

M. Léon Say, tout en prenant une part importante à la direction du *Journal des Débats,* a publié divers ouvrages de finance et d'économie politique et a entrepris la publication d'un *Dictionnaire des finances*, travail important qui paraît par fascicules depuis le mois de mai 1883.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronnet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. N° 279. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN D'EMILE COHL

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris**

LE GÉNÉRAL BILLOT



LE GÉNÉRAL BILLOT

Le général Billot est né le 15 août 1828, à Chaumeil (Corrèze).

Le vingtième de vingt et un enfants, il était, en 1870, général à 42 ans, ce qui n'est déjà pas si mal réussir pour un petit avant-dernier.

Admis à Saint-Cyr en 1847, il en sortit en 1849 pour entrer à l'École d'État-major.

Sa carrière a été rapide : lieutenant en 1852, capitaine en 1854, commandant en 1863, il était lieutenant-colonel depuis un an à peine lorsqu'éclata la guerre franco-allemande.

Jusque-là, il avait vécu surtout loin de la France, soit en Afrique, soit au Mexique, où cinq fois il fut cité à l'ordre de l'armée.

Rappelé d'Algérie aux premiers jours de la guerre, il fut attaché au corps du général Frossard, et bientôt devint chef d'état-major du général Laveaucoupet. Il assista à toutes les batailles de l'armée du Rhin et, à Forbach, fut une fois de plus cité à l'ordre de l'armée.

N'admettant point les termes de la capitulation, il s'enfuit de Metz, gagna le Luxembourg en traversant les lignes prussiennes, et, regagnant la France, vint mettre son épée au service de la Défense Nationale.

Promu colonel le 9 novembre 1870, il ne tarda point à passer général de brigade (29 novembre) et divisionnaire à titre provisoire (6 décembre 1870).

Chef d'état-major, puis commandant du 18e corps, il chassa les Prussiens de leurs positions à Beaune-la-Rolande (28 novembre). Ce succès, remporté avec des troupes inexpérimentées encore, valut au jeune général une nouvelle citation.

Orléans repris par les Prussiens, après une marche difficile, il participa à la victoire de Villersexel.

Il assista à tous les combats de l'armée de l'Est, et, au conseil de guerre tenu à Château-Farine, où fut décidée la marche sur Pontarlier, seul le général Billot fut d'avis de marcher sur Auxonne. Le général Bourbaki, effrayé par cette tentative, lui offrit de lui céder le commandement : il refusa.

Le 1er février 1871, à la Cluse, il livra à l'ennemi un long combat, qui permit au général Clinchant de gagner la Suisse, sauvant tout son matériel des mains allemandes.

Nommé commandant du 26e corps formé à Guéret pour être dirigé sur l'armée de la Loire, le général Billot eut alors la douleur de voir signer la paix qui coupait court à toute résistance.

La Commission de révision des grades le remit général de brigade (16 septembre 1871); le 30 mars 1878, sa troisième étoile lui fut rendue.

Successivement divisionnaire à Lille, chef de corps à Marseille, ministre de la guerre sous les cabinets de Freycinet et Duclercq, intentionnellement laissé à l'écart par son successeur, le général Thibaudin, il commande maintenant à Lille le 1er corps d'armée. Récemment on parlait de son envoi à Saint-Pétersbourg comme ambassadeur, en remplacement du général Appert.

Militaire et avant tout militaire, il est aussi homme politique, et, jusqu'au jour où un décret le rendit à l'armée, on voit son nom fréquemment revenir dans les comptes rendus de l'Assemblée Nationale et du Sénat.

Orateur brillant, il remporta au sujet des Invalides un succès d'éloquence que plus d'un ministre de la guerre eût pu justement envier ; en style de métier : il sait empoigner son public.

Au moment de l'exécution des décrets, retenu à Marseille par les affaires de Tunis, il fut l'objet d'une légende qui fournit d'assez pitoyables vers aux muses départementales : *le Siège de Frigolet.* Le plus amusant est que le soi-disant duc de Frigolet n'avait point un instant quitté son quartier général, et que le général chargé du siège — si siège il y a — était un fort bon homme, qui longtemps n'a dû se consoler d'avoir figuré à cette tragi-comédie, appartenant par une ironique antithèse à une famille très religieuse.

Républicain de vieille date, ministre de la guerre, le général Billot préféra quitter son portefeuille plutôt que de porter atteinte à l'inviolable propriété des grades en la personne des princes d'Orléans.

Il n'est point tombé du ministère, il en est descendu, et si certains de ses amis politiques ont été effrayés par cette conduite d'une loyauté toute militaire, ils ne sont pas en droit de suspecter la foi républicaine d'un homme qui, jeune officier, refusa sa signature à l'empire, et, député, leur validation aux descendants de Philippe-Égalité.

.·.

Physiquement, vif, alerte, petit plutôt que grand, ne paraissant nullement son âge, aussi à l'aise sous sa jaquette déboutonnée que sous le dolman, le général Billot offre toute la désinvolture de l'ancien capitaine d'état-major.

Causeur charmant, c'est le charmeur que l'on entoure curieusement dans les salons, l'homme du monde trouvant pour chacun un mot aimable, pour ses inférieurs un encouragement.

Reçu dans le petit hôtel de Victor Hugo, commensal des salons de Madame Adam, très aimé du monde diplomatique, culotte de peau nullement, il est l'homme sympathique qui dans le laisser-aller de la causerie aime à oublier son grade et le rôle qu'il a joué.

Veuf d'un premier mariage, il a épousé en 1879 la belle-fille d'un de ses collègues de l'Assemblée et du Sénat, le docteur Dufay, hôtesse accueillante et charmante que n'ont pu oublier les invités de la rue Saint-Dominique.

Très doux et très énergique, il aime par-dessus tout trois choses : la France à qui il sacrifiera sa vie le jour du danger ; *les petits soldats* dont il ne peut se passer, et son fils, un blond gamin de six ans, Saint-Cyrien en herbe, à qui, non sans effroi, il inculque les premiers principes d'équitation sur le dos de Lise, sa jument favorite.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. N° 280. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE COLL-TOC

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

JEAN RICHEPIN



JEAN RICHEPIN

Jean Richepin, littérateur français, né à Médéah (Algérie), en 1849. Son père était médecin militaire.

Il fut un temps quelque chose comme chef d'école. On appelait son groupe « les Vivants » par opposition sans doute aux derniers Parnassiens que la presse avait intitulés « les Impassibles », en vertu de leur tenue pas assez dégagée, un peu sanglée, de très jeunes hommes excessivement respectueux de leurs Vers.

Faisaient partie de ce nouveau conventicule : Maurice Bouchor, depuis délivré de tout mutualisme pour de belles œuvres personnelles; Raoul Ponchon, indépendant aussi lui, avec son très grand talent gai bien à lui; d'autres encore.

Après d'excellentes études, Richepin entra à l'École Normale, cette pépinière d'écrivains guindés également, c'est si naturel avec une telle éducation! mais eux non sans quelque pente vers un peu lourd chic boulevardier, une aisance vaguement provinciale avec une bruyante étiquette parisienne. Le passage de notre écrivain à *l'alma mater* de la rue d'Ulm fut de courte durée par suite d'espiègleries dans le genre de celles que n'a point encore tout à fait fait oublier l'auteur de *Nana Saïb* et des *Blasphèmes.*

Passons.

Ses débuts furent assez difficiles et confus. On le voit, vers 1875, sortir relativement du rang par une petite pièce en vers écrite de compte à demi avec le pauvre Gill. Ça s'appelait « le Fou ». Le grand coup de la *Chanson des Gueux* et une campagne de plusieurs années au *Gil Blas*, alors dans toute la force de sa nouveauté, préparèrent la fortune littéraire de M. Richepin qui dès lors compta dans la littérature contemporaine entre les écrivains de marque.

Des romans, *Madame André*, un recueil de nouvelles, *les Morts bizarres*, son meilleur livre, *La Glu*, d'où fut tirée une pièce intéressante, suivirent.

Inutile de revenir en cette biographie, qui veut rester toute littéraire, sur certains faits de vie plus privée que théâtrale dont les journaux retentirent trop naguère. Une artiste dramatique des plus connues du monde entier fut mêlée, femme, à ces détails qui ne regardaient personne et dès lors le devoir d'un galant homme est de se taire bien vite pour passer à d'autres choses. *Nana Saïb* et une traduction *en prose* d'une pièce de Shakspeare vinrent bientôt attester toute l'inanité des assertions d'un certain ordre et de certaines gens sur l'état mental de Richepin qu'on avait dit successivement fou, moine, que sais-je encore!

Puis l'auteur, marié et retiré dans sa famille, se tut assez longtemps, mais affligea par la suite les amis de son talent par la publication intempestive, en tous

cas, des *Blasphèmes*. Peu généreux en ces temps de persécution, ces poèmes agressifs où trop peu de sincérité se montre pour être impie, du moins s'ils étaient écrits en beaux ou bons vers? Mais non! la grosse trivialité du fond ne le cède qu'au banal de la forme. Dans la *Chanson des Gueux*, quelques « morceaux » bons surnageaient tout comme dans les arlequins des bas restaurants, pour parler la langue de l'auteur: rusticités pas trop fausses, échos relativement sincères des faubourgs, etc., encore qu'on s'y afflige de marcher dans des choses comme :

« Nous boirons du vin doux qui fait pisser la nuit »

. . . .

« Ma sœur a pas encor douze ans. »

. . . .

tandis que dans *les Blasphèmes* il n'y a que de grosses cochonneries ou des inepties rancies, troisième eau de Voltaire et de Diderot, exprimées dans la langue de Joseph Prudhomme d'après la poétique de Jacques Delille et autres Luce de Lancival.

« — La mer! puisse-t-elle
Laver ta rancœur, »

ô lecteur! mais non encore! La *Mer* de M. Richepin est une Bièvre sans rivages de grossièreté par-ci, de platitude par-là, de médiocrité partout. Du reste, l'insuccès absolu de cet ouvrage, j'entends l'insuccès auprès des vrais liseurs, puisqu'il est de foi que le Public ne s'occupe même pas de vers, ce cruel insuccès en dépit de réclames qui ont dû couter au poète d'énormes sommes d'argent et d'amour-propre, a dû apprendre à M. Richepin qu'il ne suffit pas de rimer suffisamment pour être un poète, même suffisant, en admettant que ces mots *suffisamment*, *suffisant*, puissent ne pas être, eux aussi, de tristes blasphèmes, appliqués à cette chose non moins énorme que très rare et très divine, un Poète!

M. Richepin est tout jeune encore. Il n'a plus les soucis du pain quotidien; il vit heureux dans son ménage et *l'aurea mediocritas* le caresse depuis belle lurette. Son talent d'écrivain en prose est incontestable. Qu'il l'emploie à des œuvres enfin vraiment fortes sinon tout-à-fait saines. Il a de l'esprit et de l'audace dans l'esprit, l'entregent ne lui manque pas, ni l'aplomb nécessaire non plus. Il peut relever sa réputation un peu déchue, il le doit! Plus dorénavent de *Gueux* suspects, de *Blasphèmes* éventés, de *Mer* qu'on serait tenté de compléter par la particule mise en arrière; — la prose évidemment l'appelle et le couronnera. Roman, drame, comédie, nouvelle, journalisme, quelle carrière n'est pas ouverte à cet ingénieux, à cet habile, à cet érudit!

Qu'il y entre donc pour de bon sa tête d'empereur de la Décadence haute, son corps musculeux droit, sa blague et sa verve en avant?

Ça lui vaudra infiniment mieux que de se faire capucin de cartes ou poète en baudruche.

PAUL VERLAINE.

Paris. — Typographie Paul Schmidt, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant: Léon Vanier

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

PORTRAITS-CHARGE EN COULEURS ET BIOGRAPHIES ANECDOTIQUES

Chaque numéro : 10 centimes. — Chaque volume : 6 francs. — Collection des 5 premiers volumes : 30 francs.

Bureaux : 19, quai Saint-Michel, Paris

PREMIER VOLUME

1. Victor Hugo.
2. Léon Cladel.
3. Constant Coquelin.
4. Zola.
5. Gambetta.
6. Aurélien Scholl.
7. Sarah Bernhardt.
8. Nadar.
9. Auguste Vacquerie.
10. André Gill.
11. Emile de Girardin.
12. Capoul.
13. Louis Blanc.
14. P. de Cassagnac.
15. Edmond About.
16. Croizette.
17. Grévin.
18. Littré.
19. Francisque Sarcey.
20. Bardoux.
21. Métra.
22. Challemel-Lacour.
23. Alphonse Daudet.
24. Garibaldi.
25. Jules Grévy.
26. Ernest Hamel.
27. Floquet.
28. Saint-Genest.
29. Lockroy.
30. Clémenceau.
31. Hector Pessard.
32. Monselet.
33. Docteur Pajot.
34. Ranc.
35. Jules Claretie.
36. Jules Ferry.
37. Erckmann-Chatrian.
38. Spuller.
39. Victor Poupin.
40. Général de Wimpffen.
41. De Lesseps.
42. Anatole de La Forge.
43. Siebecker.
44. Jean Macé.
45. Vaucorbeil.
46. Yves Guyot.
47. Carjat.
48. Emmanuel Vauchez.
49. Schœlcher.
50. Castagnary.
51. Alexis Bouvier.
52. Léon Bienvenu.

DEUXIÈME VOLUME

53. Alfred Naquet.
54. Cantin.
55. Paul Arène.
56. Jobbé-Duval.
57. Ch. Lecoq.
58. Hérold.
59. Pierre Véron.
60. Aubanel.
61. Mario Proth.
62. Humbert.
63. Th. de Banville.
64. Olivier Pain.
65. Allain-Targé.
66. Tony Révillon.
67. Dumaine.
68. H. Rochefort.
69. Laisant.
70. Farcy.
71. Léo Taxil.
72. Secondigné.
73. Gagneur.
74. Arsène Houssaye.
75. Laurent-Pichat.
76. A. S. Morin.
77. Hector France.
78. Benjamin Raspail.
79. Castellani.
80. Edmond Turquet.
81. Gustave Rivet.
82. Général Pittié.
83. Barodet.
84. Corbon.
85. Martin Nadaud.
86. E. Boursin.
87. Général Farre.
88. Lauth.
89. Deschanel.
90. Blanpain.
91. Greppo.
92. Escoffier.
93. Nicole.
94. Brisson.
95. Jules Roche.
96. Noël Parfait.
97. Arthur Arnould.
98. Frébault.
99. Léon Richer.
100. Cantagrel.
101. Cochery.
102. Leconte (de l'Indre).
103. Maria Deraisme.
104. Victor Meunier.

TROISIÈME VOLUME

105. Ernest d'Hervilly.
106. Tolain.
107. Edmond Lepelletier.
108. Camille Pelletan.
109. C. Flammarion.
110. Peyrat.
111. Emmanuel Gonzalès.
112. Charles Hérisson.
113. S. de Hérédia.
114. Edouard Cadol.
115. Denis Poulot.
116. Hector Malot.
117. Paul Saunière.
118. Juliette Lambert.
119. Jules Vallès.
120. Colonel Jung.
121. E. Bonnemère.
122. Ch. Boysset.
123. Jules Verne.
124. P.-J. Hetzel.
125. Louis Ulbach.
126. De Pompery.
127. Lepère.
128. Hovelacque.
129. Cazot.
130. Sigismond Lacroix.
131. Margaine.
132. Talandier.
133. Germain Casse.
134. H. Depasse.
135. J.-L. de Lanessan.
136. Roque de Filhol.
137. Engelhard.
138. G. Maillard.
139. Marmottan.
140. Viette.
141. Bauquier.
142. G. Hubbard.
143. Guichard.
144. Thulié.
145. Henri de Lacretelle.
146. Albert Pétrot.
147. Camescasse.
148. Edgar Monteil.
149. Justin Labuze.
150. Delabrousse.
151. Eug. Delattre.
152. Henri Rabagny.
153. Francis Charmes.
154. Lafont.
155. Henry Maret.
156. Edmond Thiaudière.

QUATRIÈME VOLUME

157. Dr Bourneville.
158. Edouard Millaud.
159. Ernest Lefèvre.
160. De Bouteiller.
161. Dyonis Ordinaire.
162. Bradlaugh.
163. Arthur Chalamet.
164. Gustave Isambert.
165. Camille Raspail.
166. Clovis Hugues.
167. Henry Marsoulan.
168. Delhomme.
169. Léon Margue.
170. Clémence Royer.
171. Waldeck-Rousseau.
172. André Godin.
173. H. de Lapommeraye.
174. Henri Martin.
175. Cadet.
176. Labordère.
177. De Ménorval.
178. Paul Meurice.
179. Ferd. Le Lièvre.
180. A. Dréo.
181. Cattiaux.
182. Amagat.
183. Mathurin Moreau.
184. Dr Turigny.
185. Remy Jacques.
186. Jullien.
187. Alf. Letellier.
188. Scheurer-Kestner.
189. Forné.
190. Armand Lévy.
191. Colonel Riu.
192. Martin Landelle.
193. Eug. Ténot.
194. Ernest Blum.
195. Songeon.
196. Villeneuve.
197. Marcou.
198. Pontois.
199. Madier-Montjeau.
200. Demare.
201. Bizarelli.
202. E. Corra.
203. Catulle Mendès.
204. Bertholon.
205. Regnard.
206. J. Destrem.
207. Sextius Michel.
208. E. Figurey.

CINQUIÈME VOLUME

209. L. Amiable.
210. Manier.
211. Daniel Wilson.
212. Clère.
213. Acollas.
214. Aug. Challamel.
215. De Janzé.
216. Curé.
217. Tiersot.
218. Girodet.
219. Viguier.
220. Desmons.
221. Colfavru.
222. Féau.
223. Mme Gagneur.
224. Régamey.
225. Trébois.
226. Mancel.
227. Chevreul.
228. Compayré.
229. Général Boulanger.
230. Amiral Courbet.
231. Rosélia Rousseil.
232. Draner.
233. G. Ohnet.
234. Général Faidherbe.
235. Paul Bert.
236. Hippolyte Maze.
237. A. Maujan.
238. Paul Déroulède.
239. Maurice Rouvier.
240. Victor Duruy.
241. Leconte de Lisle.
242. Sergent Bobillot.
243. F. Coppée.
244. P. Verlaine.
245. Coquelin Cadet.
246. Guy de Maupassant.
247. Freycinet.
248. H. Ballande.
249. H. de Bornier.
250. E. Renan.
251. Emile Augier.
252. Henry Buguet.
253. Maréchal Canrobert.
254. Alex. Dumas fils.
255. Litolff.
256. Docteur Desprès.
257. Frédéric Passy.
258. Villiers de l'Isle-Adam.
259. Marius Fontane.
260. Francis Magnard.

6e volume. N° 281. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN D'EMILE COHL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris

LOUIS FIGUIER



LOUIS FIGUIER

Les grands hommes ont ce don merveilleux d'imprimer le caractère de leur génie au siècle qui les a vu naître; ainsi, le dix-septième restera pour la postérité, paré du beau nom de *siècle littéraire.*

Le dix-huitième siècle, qui a enfanté Voltaire, Rousseau, Montesquieu, est certainement le *siècle philosophique* par excellence, et notre dix-neuvième siècle qui voit briller Pasteur, de Lesseps, Edison, Chevreul, Littré, pourra revendiquer le nom de *siècle scientifique.*

Tous ces illustres contemporains ont droit à notre reconnaissante admiration, mais la lumière que répandent tous ces flambeaux étincelants, qui se chargera de la porter aux masses, d'éclairer ceux dont l'intelligence ne saurait saisir des vérités abstraites, de faire pénétrer la pure clarté de la science jusque dans des cerveaux d'enfants, de substituer aux contes souvent ridicules et aux romans, presque toujours dangereux, la description des spectacles naïfs et simples de la nature, de la composition d'une fleur, de la structure d'un arbre, des organes des animaux, de la perfection des formes cristallines d'un minéral, de l'arrangement intérieur des couches composant la terre que nous foulons aux pieds?

Quel est l'homme qui aura accompli cette tâche, d'apparence aride, mais de résultats merveilleusement féconds de la vulgarisation des sciences? Cet homme, c'est Louis Figuier.

Louis Figuier naquit à Montpellier, le 15 février 1819; son père était pharmacien dans cette ville. Ce fut son oncle, Pierre Figuier, professeur de chimie à l'École de pharmacie de Montpellier, qui découvrit les propriétés décolorantes du charbon animal et en fit la première application pratique.

Louis Figuier fut reçu docteur en médecine à la Faculté de Montpellier, le 16 janvier 1841 ; après ce premier succès, il vint à Paris où il travailla dans le laboratoire de la Sorbonne, sous M. Balard de l'Institut. Il fut nommé, en 1846, professeur agrégé à l'École de pharmacie de Montpellier, où il resta cinq ans. En 1848 il épousa Mlle Juliette Bouscaren, qui s'est fait connaître par de charmantes nouvelles publiées dans la *Revue des Deux Mondes* et par des œuvres dramatiques représentées aux théâtres du Vaudeville et de Cluny.

En 1850, Louis Figuier prit le grade de docteur ès sciences physiques devant la Faculté de Toulouse; il vint à Paris en 1853 et concourut simultanément pour l'agrégation à l'École de Pharmacie, où il réussit, et pour l'agrégation à l'École de Médecine; il fut moins heureux dans ce second concours, on lui préféra le neveu d'Orfila.

Il commença en 1855 à rédiger le feuilleton scientifique dans le journal *la Presse*, qu'il continua jusqu'en 1878, époque à laquelle il devint le courriériste scientifique de *la France.*

En 1856, il attaqua les idées de Claude Bernard, relativement à la sécrétion du sucre par le foie; ce fut après cette discussion, qui fit un bruit considérable dans le

monde scientifique, que Louis Figuier, déjà connu par un certain nombre de travaux originaux et de découvertes en chimie, renonça complètement à l'enseignement officiel, pour se livrer tout entier à la vulgarisation des sciences qui est devenue l'œuvre de toute sa vie, œuvre admirable qu'il poursuivit avec énergie et patience, malgré les difficultés qu'il rencontrait sur son chemin. Il a défini lui-même, d'une manière à la fois gracieuse et juste, sa mission : Une jeune femme lui demandait en quoi consistait sa tâche. L'enfant de son interlocutrice dépouillait au même instant un rosier de ses fleurs et ensanglantait ses petites mains aux épines de l'arbuste ; Figuier l'appela et lui demanda de distribuer les roses aux témoins de cette conversation : « Voilà, dit-il à la jeune femme en lui ramenant son fils, voilà le vulgarisateur scientifique, il prend pour lui les épines, le sang et les blessures, et il donne aux autres les fleurs. »

Comme on le voit, M. Louis Figuier trouve facilement le mot juste et l'image frappante; il a dans la conversation la vivacité et la fougue languedociennes, il a aussi l'abondance oratoire, quand il veut démontrer quelque chose ou plaider en faveur de quelqu'un. On devine que cet esprit est créé pour répandre autour de lui les bienfaits de l'instruction, pour vulgariser les idées que certains autocrates de la physique et de la chimie tiendraient enfermées dans leur laboratoire.

Pour bien enseigner, il faut savoir deux fois. Quelle science profonde doit avoir acquise M. Figuier, quelle connaissance parfaite des principes les plus ardus ne doit-il pas posséder pour en faire découler les conséquences avec une clarté aussi parfaite et une aussi grande simplicité.

M. Figuier est de haute taille, blond, et sa tête énergique est plutôt celle d'un officier que d'un homme de lettres.

Dans son ardeur d'apôtre, il a employé tous les moyens pour faire réussir son œuvre et c'est ainsi qu'il a conçu l'idée du *Théâtre scientifique :* « Ce que j'entreprends, dit-il, c'est la diffusion de la science par le théâtre : mon but est, en mettant en scène les héros de la science, de répandre par la voie du théâtre le double enseignement qui résulte de la vie des grands hommes et des découvertes dont ils ont enrichi l'humanité. Sous le couvert d'une représentation théâtrale j'aspire à initier le public à la connaissance de la vie des hommes célèbres et à donner l'exposé dramatique de leurs inventions; le théâtre scientifique doit ennoblir la pensée, former le cœur, instruire et contenter l'esprit : le spectateur emportera de sa soirée, non des impressions immorales ou pénibles, mais un souvenir utile et des notions instructives. »

Voici la liste des principaux ouvrages de M. Figuier :

Exposition et histoire des principales découvertes scientifiques modernes (1851-1853).

Les Applications nouvelles de la science à l'industrie et aux arts en 1855 (1856-1857).

L'Alchimie et les alchimistes. Essai historique et critique sur la philosophie hermétique (1854-1856-1860).

Histoire du merveilleux dans les temps modernes (1860-1861-1873-1886).

L'Année scientifique et industrielle ou exposé annuel des inventions et des principales applications de la science à l'industrie et aux arts qui ont attiré l'attention publique en France et à l'étranger (1857-1886).

Les Eaux de Paris, leur passé, leur état présent, leur avenir (1862-1863).

Les grandes Inventions anciennes et modernes dans les sciences, l'industrie et les arts (1861-1876).

Le Savant du foyer ou notions scientifiques sur les objets usuels de la vie (1862-1880).

La Terre avant le déluge (1863-1879).

La Terre et les Mers (1864-1874).

Histoire des Plantes (1865).

Les Zoophytes et les Mollusques (1866).

Les Poissons, les Reptiles et les Oiseaux (1867).

Les Animaux articulés et les Insectes (1868-1875).

Les Mammifères (1869-1879).

L'Homme primitif (1870-1876).

Les Races humaines (1871).

Vies des Savants illustres de l'antiquité jusqu'au dix-neuvième siècle (1865-1870).

Les Merveilles de la science, ou description populaire des inventions modernes (1866-1869).

Les Merveilles de l'industrie ou description populaire des procédés industriels depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (1871-1874).

Le Lendemain de la mort ou la vie future selon la science (1871-1878).

Connais-toi toi-même, notions de physiologie à l'usage de la jeunesse et des gens du monde (1879).

Les nouvelles Conquêtes de la science (1881-1885).

Théâtre scientifique: les six parties du monde; Denis Papin, Gutenberg (1877-1882-1886).

Cette dernière pièce vient d'être représentée en Alsace-Lorraine et en Hollande sous la direction de son auteur.

M. Louis Figuier a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1859. On peut s'étonner à juste titre qu'une récompense plus haute n'ait pas encore été décernée à ce savant qui a tant fait pour l'avancement des sciences et qui n'a jamais désespéré de la France : « Un peuple, écrivait-il, en effet, au lendemain de l'année terrible, un peuple dont l'industrie est florissante a devant lui l'avenir; il peut voir un moment son étoile pâlir, son prestige s'affaiblir et ses forces décliner passagèrement; pourvu qu'il conserve intact l'élément de sa production industrielle, il peut, confiant dans ses destinées, attendre avec tranquillité la revanche morale de l'avenir. »

E. ARMAND.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. N° 282. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE COLL-TOC

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

J. BARBEY D'AUREVILLY



JULES BARBEY D'AUREVILLY

« *Barbey d'Aurevilly, formidable imbécile!* »

chanterait quelque part, à ce qu'on me raconte, un vers inédit de Victor Hugo, qui est bien joli mais que Barbey d'Aurevilly lui-même appréciait ainsi : Formidable, oui! mais imbécile, je vous le demande.

Imbécile, ô non, mille fois! Formidable, à mon tour, je me le demande.

Voyons donc.

Est-ce comme romancier ou comme critique ou comme polygraphe? (ô le vilain mot pour un talent si beau, quoi qu'il veuille traiter, peinture ou théâtre, femmes ou théologie!) qu'il se trouve et qu'il faut le trouver formidable pour lui plaire?

Comme romancier... mais biographions un peu. Jules Barbey d'Aurevilly est né à Saint-Sauveur-le-Vicomte, près de Valognes (Manche), le 2 novembre 1808. Ses premiers essais, malheureux, furent vaguement en vers. Puis, renonçant à la Muse inclémente, le jeune écrivain se lança dans une littérature irritante amusante comme tout. *Georges Brummel ou le Dandysme*, *l'Amour impossible*, magnifique historique d'une situation érotique sans issue comme d'ailleurs le titre l'indique, sont de cette époque, où, je le crois, l'auteur fréquenta un peu dans tous les mondes. Même il tira de cet éparpillement de sa personnalité d'homme une érudition bizarre, variée, un peu commère, un peu caillette, comme lui dirait, mais toujours très noble, qui parfit l'écrivain en le multipliant jusqu'à l'exaspération.

C'est ainsi qu'en même temps que *la Vieille Maîtresse* (quel chef-d'œuvre exquis et violent!), ou aux environs de cette publication, Jules Barbey d'Aurevilly entreprenait, — concurremment avec des livres de pure polémique politique, voire religieuse, *les Prophètes du passé*, par exemple, — une chose immense de critique, *les Œuvres et les Hommes*, parue pendant les longues années de la seconde République et du deuxième Empire, dans des journaux d'un peu tous les genres, *le Réveil*, de M. de Cassagnac père, *le Pays* du même, *le Nain Jaune*, celui d'Aurélien Scholl et celui de Ganesco, sans compter ceux des autres, enfin le *Constitutionnel* toujours. Entre-temps, il nous donnait ou plutôt donnait à nos pères, un peu ingrats au prix de nous génération éprise de ce talent qui confine au génie si toutefois il n'y atteint pas, *la Bague d'Annibal* (*ricochets de conversation*), devenus plus tard *les Dessous de cartes d'une partie de whist*, et cette admirable *Ensorcelée*, sur laquelle il siérait d'insister beaucoup et qui

constitue avec *la Vieille Maîtresse*, *le Chevalier des Touches*, *un Prêtre marié*, *les Diaboliques*, *Histoire sans nom* et *Ce qui ne meurt pas*, une œuvre maîtresse surtout en face du lourd naturalisme et de ce pessimisme à la fin plus ennuyeux encore, robuste, saine et gaiement sombre, si je puis ainsi dire!

Robuste, saine et gaiement sombre, surtout en face, mais, là! en face des mièvreries tristes, des grosses mélancolies qui courent, — mais formidables? — pour en revenir à notre point de départ.

Eh bien, décidément, non!

Comme romancier, je viens de le dire, robuste, sain et gaiement sombre. On ne saurait assez le répéter, ni trop.

Polygraphe (allons-y quand même!) polygraphe, pas formidable non plus. Charmant, piquant, rare, exquis avec ou sans et sans mesure, mais pas formidable.

Critique? Détestablement personnel, adorablement méchant, spirituel comme un mauvais diable, au fond bon diable, avec d'immenses erreurs, d'énormes paralogismes, des préjugés sans nombre d'idées et de personnes, aussi des engouements d'hommes et de théories, mais formidable, ô que non pas! Tous ceux qu'il a tués se portent assez bien, et plusieurs d'entre eux l'adorent écrivain et l'estiment littérateur, et ceux qui l'approchent aiment la personne, raffolent du causeur, répètent ses mots toujours colorés, parfois coloriés. Quand il a parlé, on se le dit dans son entourage qui est de jeunes talents — chose bien rare autour des génies grisonnants — qui l'affectionnent en même temps qu'ils l'admirent. Critique, interrogeai-je, formidable? Tout, excepté ça.

J'allais oublier, avant de prendre congé de ce personnage si impérieusement sympathique, le catholique qu'il y a en lui.

Moi je le trouve sérieux, seul, sans doute, avec M. Léon Bloy, de tous les catholiques littératurants. Un peu Louis-Philippe, tribunitiens, même 48 à la Buchez ou d'un bergamotte qui ne rappelle qu'infinitésimalement le héros Changarnier, un peu ternes, étroits, mesquins, ignorants et naïfs dans le gris, les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de ces catholiques-là! L'abbé de la Croix-Jugan me paraît d'une autre allure orthodoxe que tel soutanier confit en le catholicisme honnête et modéré, et l'auteur des *Prophètes du passé*, on ne me l'ôtera pas de l'idée, y voyait plus clair que tous Montalembert, Dupanloup et autres nosseigneurs gallicans qui ne furent pas et ne sont pas Bossuet.

Et ce serait peut-être ici le cas de chanter la palinodie et de reconnaître qu'en effet il y a un Barbey d'Aurevilly formidable — formidable peut-être plus encore aux énervés de l'Église qu'aux efflanqués de cette pauvre vieille Libre-Pensée, mourante d'une triste maladie pédiculaire.

Dans tous les cas, Barbey d'Aurevilly est un écrivain de premier ordre, intensément original, dont la gloire longtemps dans l'ombre, monte et grandit tous les jours à l'horizon de la postérité.

Il a jadis égratigné les poètes et je ne pense pas qu'il songe à les fort

caresser encore aujourd'hui, quelque réel progrès qui se soit opéré, vrai miracle intellectuel! dans cet esprit, mûr depuis longtemps, et pour cause. Mais qu'importe et aux poètes et au mérite éclatant de cet homme extraordinaire!

Les poètes l'apprécient hautement, les poètes le lisent avec ferveur, et c'est encore le plus beau fleuron de sa couronne.

PAUL VERLAINE.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronnet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. N° 283. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE COLL-TOC

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.**

LE GÉNÉRAL SAUSSIER



LE GÉNÉRAL SAUSSIER

GOUVERNEUR DE PARIS

Le général Félix-Gustave Saussier appartient à une vieille famille républicaine de la bourgeoisie champenoise. Il est né à Troyes le 16 janvier 1828. Après de bonnes études à Paris, il fut admis à l'École militaire de Saint-Cyr, y fut sous-officier et en sortit sous-lieutenant dans la légion étrangère, corps qu'il avait spécialement choisi pour servir en Afrique et y demeurer longtemps. Il a fait avec ce beau régiment les campagnes d'Afrique, de Crimée, d'Italie et du Mexique, où il fut blessé plusieurs fois et où son nom fut maintes fois cité à l'ordre de l'armée.

« Les combats n'empêchent pas l'étude », dit le général Ambert dans la très intéressante et autorisée biographie consacrée au général Saussier et à laquelle nous ferons de larges emprunts dans l'intérêt de cette notice. Notre jeune officier entreprend des travaux topographiques pour la province de Constantine, travaux remarqués par le ministre de la guerre et qui lui valent des félicitations officielles. Lieutenant en 1854, il part pour la Crimée. Au mois de janvier 1855, il est cité à l'ordre du jour pour avoir défendu victorieusement la tranchée qu'il commandait devant Sébastopol, non sans avoir eu le corps criblé de coups de baïonnette. Le maréchal Canrobert, alors général en chef, lui remet lui-même, dans la tranchée, la croix de la Légion d'honneur. Saussier se hâte de sortir de l'ambulance, et, quelques mois après, le grade de capitaine le récompense d'un nouveau fait d'armes.

En quittant la Crimée, le capitaine Saussier retourne en Afrique. Ce fut en ce temps que, donnant carrière à son goût aventureux, il se livre avec passion à ces grandes chasses dont les récits ont fait battre tant de cœurs. Il prend part à l'expédition de la grande Kabylie et y reçoit une grave blessure à la jambe. Il a voulu repousser une charge des Arabes qui se précipitent sur un soldat blessé pour emporter une tête de plus, et le capitaine veut sauver son soldat, mais lui-même est entouré et ses hommes l'arrachent à l'ennemi.

En 1859, le capitaine Saussier, qui a versé son sang en Afrique et en Crimée, s'embarque pour l'Italie comme il s'embarquera plus tard pour le Mexique.

La légion étrangère, comme l'on sait, prit une part glorieuse à la campagne d'Italie, elle y perdit son colonel ; à Magenta et à Solférino, la compagnie Saussier combattit vaillamment.

De retour en Afrique, il reçut l'ordre presque aussitôt de partir au Mexique toujours dans les rangs de la légion. C'est au Mexique que Saussier laissa mesurer sa taille, et, sans pouvoir citer tous ses faits d'armes, on ne saurait oublier sa valeureuse conduite au siège d'Oaxaca, non plus que la marche du bataillon qu'il conduisait dans la colonne du général Jeanningros, et auquel il fit parcourir 24 lieues en vingt-sept heures, de Satillo à Monterey. Cette marche rapide eut pour résultat le succès le plus complet : les bandes des généraux Trevigno et Escobedo furent mises en fuite et la ville délivrée, ainsi qu'un détachement français cerné dans la citadelle.

A la fin du siège d'Oaxaca, ville vigoureusement et longtemps défendue par un grand nombre de Mexicains, le commandant Saussier était major de tranchée. Le conseil de guerre réuni, une fois les travaux d'approche terminés, se consulta pour savoir s'il fallait tenter l'assaut sur un bastion désigné sous le nom de la « lanterne », à cause d'une lanterne qui servait de signal aux Mexicains. Saussier prétend qu'il n'y

avait plus personne à ce bastion et qu'il fallait s'y jeter immédiatement. Ne pouvant faire prévaloir son opinion, il sort sans bruit de la salle des délibérations, va enjamber sa tranchée, se rend seul au bastion de la lanterne, qui, heureusement pour lui, était évacué selon ses prévisions, coupe avec son sabre la corde qui retenait le signal de l'ennemi et revient avec son trophée qu'il dépose sur la table autour de laquelle le conseil était assemblé, en disant : « Voilà la preuve que le bastion est abandonné. » La croix d'officier de la Légion d'honneur fut la juste récompense de cette action d'éclat.

Nommé lieutenant-colonel en 1867 après son retour du Mexique, il quitta à regret sa chère légion. Mais les fatigues de ses campagnes et surtout les cinq années passées dans les terres chaudes avaient profondément altéré sa santé, et l'air natal lui était indispensable. Il consacra les premiers loisirs de garnison qu'il ait eus en France depuis sa sortie de Saint-Cyr à l'étude des questions militaires qui, à cette époque, préoccupaient vivement les officiers clairvoyants.

La guerre franco-allemande le trouva colonel du 41e de ligne depuis un an, et son régiment fit partie de l'armée de Metz.

Le 14 août, le jour de la bataille de Borny, grâce à son sang-froid, à son coup d'œil, à son audace et à ses habiles dispositions, il empêcha la division Castagny d'être surprise, et son régiment soutint pendant trois heures les attaques acharnées de l'ennemi.

A Rezonville, à Saint-Privat, le 41e, conduit par son intrépide colonel, fit des prodiges de valeur et exécuta, dans ce dernier combat, une vigoureuse charge à la baïonnette qui arrêta, de ce côté, les progrès des Prussiens; aussi eut-il les honneurs de l'ordre général de l'armée.

Le matin de la capitulation de Metz, il remit à son chef de corps, le maréchal Lebœuf, une protestation de tous les officiers de son régiment. Mais cet appel à la résistance ne fut pas entendu et les officiers du 41e furent conduits sous escorte à Cologne.

La plupart des officiers transportés en Allemagne furent internés dans les villes, après avoir accepté la condition de ne pas s'évader, et cela sur l'honneur. On donnait à cet acte très sérieux le nom de *signer le revers*. Le colonel Saussier refusa de signer le *revers* et déclara hautement qu'il ferait tous ses efforts pour s'échapper et accourir à la défense de la patrie. En vain plusieurs officiers supplièrent-ils leur colonel de rester avec eux :

« Puisque je ne puis être à votre tête pour combattre, leur dit-il, je serai avec le soldat pour souffrir. »

Un certain nombre de ses officiers déchirèrent leur engagement et suivirent l'exemple de leur chef. Conduit d'abord à la prison militaire de Cologne, en attendant les ordres supérieurs, il ne tarda pas, entouré de baïonnettes et de fusils chargés, à être envoyé à l'extrémité de la Prusse, à Graudenz, sur la Vistule : il y fut emprisonné en casemate, n'ayant qu'une heure par jour pour respirer l'air extérieur, sous l'œil des factionnaires prêts à faire feu. Après un mois et demi de cette pénible captivité, il réussit à s'évader, aidé dans son projet par son ordonnance, le brave Alsacien Kœnig. Profitant de certains travaux d'arpentage qui se faisaient dans la forteresse, ils réussirent, grâce à l'accent de Kœnig et à l'aide d'instruments d'arpentage, à tromper la vigilance des factionnaires des trois poternes, malgré la blessure du colonel qui l'obligeait à traîner la jambe. Les fugitifs, en se donnant comme marchands de chevaux hongrois, réussirent à obtenir du bourgmestre d'un village voisin une voiture qui les mena rapidement à la frontière russe où ils reçurent l'accueil le plus sympathique.

De retour en France, le colonel Saussier fut nommé général de brigade au commandement de l'armée du Havre; puis vinrent l'armistice et l'insurrection algérienne.

Il fallait des Africains, et naturellement le général Saussier fut désigné. Une fois de plus, il put prouver sa haute intelligence, sa rare énergie et ses brillantes qualités d'homme de guerre; aussi, en 1878, était-il récompensé des éminents services qu'il avait rendus par les étoiles de divisionnaire. Quelques mois plus tard il était appelé au commandement du 19e corps, qu'il quitta, en laissant de vifs regrets dans la population aussi bien que dans l'armée, pour prendre possession du gouvernement de Paris en remplacement du général Lecointe arrivé à la limite d'âge.

Grand-croix de la Légion d'honneur, il s'est vu décerner, après l'expédition de Tunisie (1882), la plus haute distinction que puisse obtenir un officier général : il a été décoré de la médaille militaire.

Jamais la croix du soldat n'a été placée sur un cœur plus généreux.

Le général Saussier est grand, taillé en homme de guerre, la physionomie grave et bienveillante en même temps, la tenue très digne et le regard profond et pénétrant. Il est populaire tout en fuyant la popularité. S'il a le courage brillant des Canrobert et des Mac-Mahon, il a aussi l'esprit studieux des généraux Desaix et Drouot et leur modestie. Sa vie presque tout entière s'est passée en campagnes de guerres, il n'a pas eu le temps de se marier et conserve, dans sa haute position, la simplicité du sous-lieutenant d'autrefois. Dans le bel hôtel du gouvernement de Paris, le général Saussier n'occupe personnellement que deux chambres meublées comme des tentes. Depuis la première jeunesse il a toujours été prêt à partir après avoir bouclé son sac de soldat. Gouverneur de Paris, il est encore prêt, si la France a besoin de son épée. Peu d'hommes ont autant que le général Saussier éveillé dans les cœurs de vigoureux attachements; très aimé du soldat parce qu'il l'aimait, le gouverneur de Paris est entouré d'officiers qui l'adorent.

Dans le service, le général Saussier va droit au but. La justesse de son esprit lui fait deviner la solution et il l'adopte sans commentaires inutiles. Une foule de demandes et de pétitions lui sont adressées, un grand nombre arrivent apostillées par des personnages influents; le gouverneur s'attache d'abord à ce qui n'est pas apostillé. C'est qu'il aime les petits, les faibles et les abandonnés; il se fait le protecteur de ceux qui sont sans protections.

Ce dernier détail complètera dans l'esprit de nos lecteurs l'étude de ce beau caractère. Nous sommes fiers de la mission patriotique que nous nous sommes donnée de raconter bien haut et de faire connaître à tous la vie pleine de courage, de dévouement et de dangers des chefs qui sont à la tête de notre armée, de ceux qui doivent nous conduire tous dans ses rangs, le jour venu de la Grande Guerre, nous, le peuple entier : active, réserve et territoriale.

Y a-t-il deux sortes de discipline?

Celle qui fait obéir sans autre raisonnement que la crainte, l'obéissance du chien fouetté; et celle-ci, plus noble, plus française assurément, qui consiste à aimer celui qui commande, à l'aimer jusqu'à la confiance aveugle, et, selon l'expression populaire : jusqu'à « se jeter dans le feu pour lui ». Si, électrisés par leur exemple, on a raison d'attendre de nous un pareil dévouement, il faut, comme eux, que ceux qui nous précèderont n'aient pas marchandé leur sang à la patrie.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. N° 284. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN D'EMILE COHL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris

SULLY-PRUDHOMME



SULLY-PRUDHOMME

Sully-Prudhomme, poète français, est né à Paris en 1839. Je l'ai vu pour la première fois vers 1865-66, dans l'atelier du peintre Brown, l'auteur du premier *Jardinier* de Lemerre, vous savez, le bonhomme qui bêchait en chaussons sur les premières couvertures jaune d'or du passage Choiseul, et que remplace de nos jours un autre horticulteur signé Bracquemond, qui travaille nu-pieds, celui-ci. Quoi qu'il en soit de ces divers écussons et de leurs mérites respectifs, Brown était à cette époque lié avec l'un instant célèbre Massol et quelques autres des collaborateurs de ce dernier à *la Morale indépendante.* Et je soupçonne Sully-Prudhomme d'avoir alors fréquenté chez ces philosophes, lui aussi. La pente de son esprit plus méditatif que contemplatif l'appelait vers toutes les curiosités psychologiques et sociales.

En ces temps-là c'était un beau jeune homme grave, grand, fluet, à la barbe châtain très fine, assez longue, à la chevelure brune, soignée, sans affectation malséante, sévèrement élégant, qu'une légère myopie tenait un peu incliné. Les yeux bleu-clair avaient une douceur virile qui prévenait dès le premier abord. La voix était mélodieuse et comme tendre, un enjouement mélancolique donnait à la conversation, toujours intéressante au possible, un charme exquis.

Ce jour-là nous parlâmes art, peinture surtout. Je le quittai, ravi.

De quelques années plus jeune que lui, je n'avais guère produit que de l'inédit et je restai timide devant l'auteur déjà connu des lettrés de ces *Stances et Poèmes* qui, avec *Philoméla*, de Catulle Mendès, et *les Vignes folles*, de ce regretté Glatigny, constituèrent les fiers débuts de la Renaissance poétique d'alors et d'aujourd'hui. J'admirais beaucoup ces vers un peu maigres, mais d'une correction des plus plaisantes en cette période de jeunes poètes lâchés, lamartiniens sans génie, hugolâtres sans talents, mussetistes qui n'avaient du maître que l'envers de sa paresse divine. De plus, un vrai souci du rhythme et de la rime éclatait partout dans le compact volume qui avait mis immédiatement hors de page l'auteur et ses livres suivants. Je me souviens très nettement de l'effet des plus puissants produit sur moi par la pièce sur un arbre traversant en chariot le faubourg Saint-Antoine :

On redevient sauvage à l'odeur des forêts !

et par celle où la Crucifixion était dessinée comme d'un trait sec, on croirait dur sinon cruel.

C'est dans ce recueil que se trouve le fameux *Vase brisé* (1) qui a dû faire le malheur de Sully-Prudhomme, tant cette très jolie bluette fut dès le principe exaltée par un public imbécile au détriment de tant de beautés infiniment plus remarquables.

Peu de temps après, Lemerre imprima *les Épreuves*, du même poète. C'était un recueil très curieux de sonnets surtout philosophiques. Le formiste s'y fonçait et quelque couleur animait la dialectique, d'ailleurs captivante, qui donnait le ton au petit volume. J'en ai retenu, entre mille autres, ce vers sur Spinoza :

Paisible, il polissait des verres de lunettes.

et ceux-ci :

Étoile du berger, c'est toi qui la première
M'a fait examiner mes prières du soir.

Plusieurs autres recueils où le souffle s'élargissait en même temps que la couleur toujours un peu grise (de parti-pris peut-être) s'enflammait ou du moins s'allumait, succédèrent à ces beaux essais. Ces productions sont trop connues évidemment des lecteurs de ces biographies sommaires pour les énumérer ou en citer quelque chose.

Laissez-moi toutefois rappeler à votre mémoire enchantée cette superbe pièce intitulée *les Écuries d'Augias*. La force du style ne le cède ici qu'au pittoresque des détails. Laissez-moi n'en sortir qu'un vers,

La moisissure rose aux écailles d'argent.

Les faveurs de l'État et de l'Académie ne tardèrent pas à confirmer celles de l'Opinion, juste cette fois, — une fois n'est pas coutume. La croix de la Légion d'honneur, qui brille, hélas! trop souvent sur de moins nobles poitrines, fut décernée au poète, et peu après la coupole de l'Institut retentissait du premier discours de réception prononcé depuis longtemps par un véritable poète. On n'a pas oublié les termes éloquents dans lesquels Sully-Prudhomme vengeait d'un long oubli ses maîtres et ses confrères en l'art suprême.

---

(1) VASE BRISÉ

Le vase où meurt cette verveine,
D'un coup d'éventail fut fêlé;
Le coup dut effleurer à peine,
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé;
Personne encore ne s'en doute,
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt;

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde,
Il est brisé, n'y touchez pas.

Ce fut et c'est et ce sera son bonheur et l'honneur éternel de sa carrière et de sa mémoire d'avoir forcé la vieille porte un peu de bonzes, si de bronze des Quarante, et de la tenir grand ouverte aux premiers de tous les écrivains, j'ai dit aux Poètes.

Ces deux distinctions, la Croix et l'Académie, j'avoue les aimer sans excès, mais en tout respect. J'ai déjà eu l'occasion par deux fois, en ces causeries décousues, de témoigner de ma sympathie, admirative, non, mais attentive, pour le Docte Corps qui est aussi un Corps aux membres bien élevés, *rara avis* par le débraillement qui court dans nos hautes sphères. Quant à la Croix, je professe à son égard un pieux amour, l'ayant vu briller entre d'autres sur le plastron de velours de mon père, officier du génie, enrôlé volontaire à seize ans, et qui reçut le baptême du feu dans la campagne de Waterloo, — puis, hélas! il y a déjà vingt ans de cela, sur son cercueil.

Les poètes sont des espèces de soldats : dur métier, faire de bons vers! qui gagne bien ses récompenses, rares, mais d'autant plus précieuses, d'autant plus honorées.

Or Sully-Prudhomme a vaillamment mérité sa décoration et son fauteuil.

Et il n'est que juste de saluer bien bas l'un et de porter les armes à l'autre, bien haut.

PAUL VERLAINE.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronnet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. N° 285. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN D'EMILE COHL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

PAUL BOURGET



PAUL BOURGET

Que dire de cet inquiétant personnage qui va, menant à l'abattoir du nihilisme, en poésies, en essais, en romans, le troupeau de Panurge des expériences sentimentales, cela en gardant sur la couverture de ses livres cette scandaleuse devise : *Fac et spera?*

Il y en a de byzantins, il y en a de montreurs de biceps tatoués, et bateleurs, il en est de soi-disant impassibles, etc., etc. Paul Bourget est humainement et inhumainement adorable. Ah! cela suppose beaucoup par le temps qui court.

7, rue Monsieur, quartier correct et provincial. Un escalier raide, un timbre qui sonne perçant et irréparable; et vient vous ouvrir, un sourire qui a toujours l'air de faire ses malles. C'est un gentleman français, de solide et noble taille, l'air ravagé mais ferme (trente-quatre ans, je crois) (1), un nez très pur, un front soucieux depuis des siècles, des yeux couleur « cruelle énigme » s'il en fut, une moustache presque en or, mais mousquetaire jamais de la vie, des lèvres évidemment sensuelles, un menton énergique tel le menton des héros de Balzac. Et comme tenue, la bonne esthétique de la correction du Sage, au-dessus des débraillés rapins et des dandysmes romantiques de goût douteux. Bourget a commencé à adorer sa mise et son cadre sous le premier coup des héros de Balzac (*la Peau de chagrin*, *Albert Savarus*), et puis c'est la correction de l'homme libre, c'est le besoin de circuler haut-la-main par la vie, de mener haut-la-main tous les incidents de sa journée dans l'épanouissement intellectuel que sa tenue donne à son interlocuteur ou interlocutrice et à lui-même. Et de même, s'il est des écrivains qui ne vibrent et n'écrivent bien que dans un intérieur capharnaüm, il en est d'autres à qui il faut les hautes vitres claires, les rideaux blancs, les lingeries catholiques, l'eau polaire, la porcelaine blanche, l'acier, les livres reliés en toile, les cachous, les sels, pas une tache, pas un grain de poussière, pas un brin de tabac qui traine.

Une vie de travail rue Monsieur, dans une cellule d'Oxford, en Italie; des voyages surtout au pays des prairies plus vertes que nature, des préraphaélites, au pays où le massacre social des fragiles Cordélia et autres est plus qu'ailleurs poignant et irréparable. A Paris, de discrètes et dilettantes mondanités, tout juste de quoi s'entretenir l'âme en spectacle d'âmes oisives et de palpitantes et éphémères merveilles de la mode et de moissons sentimentales possibles.

Il dirait cela, ce tact fait homme, d'une voix un peu pédassante nuancée de *noli me tangere*, avec des manières délicates et profondes et mortelles, des sourires fatigués et équivoquement condoléants, résigné d'ailleurs à sa mission parmi nous, qui est de nous enterrer convenablement. Car, ajoutez à cela le divin bréviaire qu'on pourra répandre un jour en glanant les adages sur l'adolescence, la femme, l'amour,

---

(1) Né à Amiens, en septembre 1852.

la mort et le Bonheur, qu'on sait dans ses recueils de poésies (*la Vie inquiète*, *les Aveux*), son poème *Édel*, ses romans et nouvelles (*l'Irréparable*, *Deuxième amour*, *Cruelle énigme*, *Madame Bressuire*, *Steeple-chase*, *Crime d'amour*), ses deux volumes d'*Essais de psychologie contemporaine* dont on n'a pas assez compris la préface, ses notes de voyage (*les Lacs anglais* (1), avec de si de lui vers, et

---

(1) LES DEUX LACS

Par un doux, par un tiède et blanc matin d'été,
Les deux amants erraient sur le coteau planté
De noirs sapins géants et de fins bouleaux pâles,
Et la claire rosée argentait leur chemin,
Tandis qu'ils regardaient, en se tenant la main,
Deux lacs au fond du val bleuir, — mortes opales.

Lui disait : « Ces deux lacs jumeaux, regarde-les,
L'un à côté de l'autre et pourtant isolés,
Dormir au même bruit des roseaux de leurs rives!... »
Elle pensait : « Ainsi certains cœurs ici-bas
Sont tout près l'un de l'autre et ne se mêlent pas. »
— Mais il ne voyait pas ses prunelles pensives.

Il disait : « O mystère! As-tu vu tour à tour
Ces deux lacs s'assombrir et luire avec le jour,
Et l'infini du ciel descendre dans cette onde?... »
Elle pensait : « Ainsi ta joie ou ton tourment
Font triste ou radieux mon cœur, miroir aimant. »
— Mais il ne savait rien de cette âme profonde.

Il disait, lui montrant les fougères des bois :
« On dirait des bijoux découpés par les doigts
D'un ange paresseux qui les jette à la terre... »
Elle pensait : « Il est une céleste fleur
Délicate et si frêle, elle croît dans mon cœur. »
— Mais il ne cueillait pas cette fleur solitaire.

Il disait : « Entends-tu comme sous ce grand ciel
Languissamment voilé, s'est alangui l'appel
Que la cascade en pleurs jette dans la vallée?... »
Elle pensait : « Il est des pleurs plus sanglotants,
Plus étouffés, plus sourds, et que seule j'entends. »
— Mais te comprenait-il, ô femme inconsolée?

Il oubliait devant ce paysage heureux,
Et lui-même et la vie, et ton cœur amoureux.
Et toi, tu ne voyais que lui dans la nature,
Que lui, qui ne songeait qu'aux choses sans désir,
Aux choses que jamais l'homme n'a pu saisir;
Un baiser eût guéri ton cœur qui se torture.

Il ne te donna pas ce baiser souhaité;
Et ce doux, et ce tiède et blanc matin d'été,
Sous les sapins géants et sous les bouleaux pâles,
Vous voyait cheminer côte à côte, et tous deux,
Tous deux plus séparés que les deux beaux lacs bleus
Qui dans le fond du val dormaient, — mortes opales.

Sensations d'Oxford), publiées dans *la Nouvelle Revue*, ses intimes chroniques dans feu le journal *le Parlement* et aux *Débats*; et dites-moi (mais non c'est dans vingt ans qu'on le dira) si Paul Bourget n'est pas le Sage à qui il reste le culte de la Beauté et d'être le vrai fils de Dayâ, la divinité hindoue de la Pitié.

* * *

Prenons un peu dans sa dernière œuvre :

« — Il avait le sens de cette force meurtrière, qui est la nature, le monde, la vie.

» — Ah! un sentiment simple qui appliquât ma sensibilité tout entière contre un autre être, comme un papier mouillé contre une vitre! (Sublime image, la femme cette vitre qui laisse transparaître le ciel en laissant croire qu'elle est elle-même ce ciel.)

» — Et puis, à quoi bon en vouloir à qui que ce soit de quoi que ce soit?

» — Et jamais rien que de l'ivresse physique sans cette extase de l'âme qui existait cependant, car il en avait vu, avec tant d'envie, la céleste expression sur le visage de quelques-unes de ses maîtresses.

» — Et il faudrait qu'elle pût tout me dire, et que cela me la rendît plus chère; alors j'aimerais!

» — En amour la grande affaire est d'avoir le plus d'émotion possible.

» — Il avait cette imagination de cœur que les femmes confondent si souvent avec la sensibilité vraie. »

Et c'est toujours par là. On peut dire du poète et du romancier Bourget que les questions de sentiment l'intéressent seules, c'est-à-dire les rapports des deux sexes l'un avec l'autre. Voilà son culte et sa mission.

De là sa sagesse. Et c'est ainsi que nous le voyons, dans ces inimitables œuvres, lisser les plumes de ses ailes, ses ailes salies par un déploiement trop précoce, pauvre égaré qu'il était, dans les fanfares de la revue de la grande armée de Balzac. Ah! cette vie frénétique autrefois rêvée, il ne l'étreint plus que comme son Armand de Querne étreint Hélène : « presque avec folie »; ah! presque... toujours presque.

Et puis, d'ailleurs, pour finir :

— Bonjour M. Bourget. Toujours triste. Eh! qu'avez-vous?

— J'ai la vie.

— Et que trouvez-vous de si triste dans la vie?

— La mort.

Et, en effet, essayez de sortir de là. — « Ah! plutôt, dirait-il, puisque j'y suis, que j'y reste! »

Qu'il y reste! c'est aussi notre plus fervent vœu, notre plus fervent vœu.

Jules LAFORGUE.

Paris. — Typographie Paul Schmidt, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon Vanier.

6e volume. N° 286. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN D'EMILE COHL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris

PAUL GINISTY



PAUL GINISTY

Paul Ginisty est né à Paris, le 4 avril 1855.

La face large, un teint mat. Des cheveux noirs soigneusement lissés, aplatis vers le front. Des yeux à la pupille abonie et mutine, tour à tour. Sous une fine moustache, des lèvres qui s'étirent : ambiguës. Et l'encolure monacale.

A piquer le papillon Actualité parmi le cadre bigarré de la chronique ; à narrer les aventures de l'illustre Pick, prince des clowns; à évoquer les fumeurs de Kif ou le spectre parfumé de la belle Homaï; à se lamenter sur le sort des tireuses d'armes; à inventorier les tapis liturgiques et les sabres de Samouraï de nos belles bibeloteuses, — Paul Ginisty excella en maints journaux vespéraux ou matutineux.

Et puis, ce Parisien sceptique et voluptueux traversa des péripéties qui rehausseraient un roman de Jules Verne. Par les sables tunisiens, il traque le Kroumir au milieu des goums désenvolés; boulevard du Crime, il est contraint à chanter la gloire de Théodore Barrière; dans les bleus ressacs méditerranéens il fait un naufrage aérostatique. Voici :

Sur la côte monégasque, un matin, la brise légère susurrait dans les citroniers en fleurs. Le flot dolent dorlotait les coquillages. Le célèbre aéronaute Jovis dit :

— Voilà un temps magnifique pour un voyage dans le bleu. »

Un vieux pilote qui passait par là fit cette remarque :

— Méfiez-vous du vent de la montagne. »

Et Jovis de répliquer :

— J'ai les vents dans ma poche. »

Un superbe ballon, au vol de gypaëte, emporte Paul Ginisty et l'aréonaute Jovis dans les nuages. Quelque temps tout allait à souhait. Mais voilà que soudain un vent furieux souffle, ronfle et tourbillonne. Irrésistiblement l'aérostat est poussé vers la haute mer. On lutte héroïquement, mais la rafale redouble. La montgolfière est précipitée dans les flots. On coupe les cordes qui retenaient la nacelle. Le rivage apparaît au loin, noir et désert. Le temps passe, la mer monte; les navigateurs se préparent à mourir avec grâce. Heureusement un yachtman envoie la chaloupe de son bâtiment, et tout est sauvé, même le ballon. Mais, que d'accrocs !

Au retour, Mme Jovis eut cette apostrophe épique :

« Monsieur Jovis, c'est dans cet état que vous ramenez le ballon? »

* * *

Depuis quelques années, Paul Ginisty fait preuve d'une grande finesse critique et d'une rare conscience littéraire dans ses revues bibliographiques du *Gil Blas*. En outre, il rédige avec beaucoup de tact *la Vie populaire*, cette si intéressante publication créée par M. Piégu.

Au milieu de tous ces travaux quotidiens et absorbants du journalisme, l'auteur de *l'Amour à trois* trouve le temps d'être un littérateur de talent. Avec des délicatesses de pastelliste, il sait croquer : « dans un boudoir tendu de satin crème, la Parisienne en peignoir de foulard, les pieds nus dans des petites mules cramoisies, et fumant, le dos au sofa, des cigarettes de tabac fauve. »

Ce livre de *l'Amour à trois* se compose d'une série d'histoires où la tragi-comédie de l'adultère est contée en des tableaux riches de montant et d'imprévu. A noter : *Mari d'actrice, le Bordj désert, Flamarèche.*

Paul Ginisty publia aussi deux curieuses études boulevardières : *la Fange* et *les Rastaquouères*, ainsi que plusieurs recueils de pimpantes et enrubannées fantaisies, telles que *Quand l'Amour va, tout va* (un titre qui ravit le maître Théodore de Banville), *La seconde Nuit*, *Paris à la Loupe*, *Les Belles et les Bêtes*, où il faut signaler tout particulièrement la tragique aventure de Pierre Desbars, l'amant jaloux de lui-même : Cruelle Énigme !

Dans ses *Idylles parisiennes* sonnent de charmants sonnets.

Le premier volume de *l'Année littéraire* vient de paraître. Ce sont ses articles bibliographiques du *Gil Blas* que Paul Ginisty y trie et ordonne avec une méthode parfaite.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. N° 287. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN D'EMILE COHL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris

LÉON DIERX



LÉON DIERX

Une noble figure, celle-ci, aussi compatriote de Leconte de Lisle, c'est-à-dire né à La Réunion (le 31 mars 1838), il commença — après, je crois, car il a son quant à moi et ses fiers secrets littéraires, Dierx, même et surtout avec ses amis — après, dis-je, je crois, des essais à la Musset, — par imiter le grand poète qui fut, plus encore peut-être que Banville et pour le moins autant que Baudelaire, le maître de toute une génération — la mienne ! — de vrais poètes. Dans ces débuts, l'originalité perçait toutefois. Une mélancolie *sui generis* pénétrait ce vraiment premier volume. L'amour douloureux de la nature, le *lacryma rerum*, l'émotion panique que fait vibrer Ronsard dans son *Élégie à la forêt de Gâtine*, le panthéisme qui n'est pas dans les splendides paysages de Leconte de Lisle et que Victor Hugo, un pur déiste enfantin, a vainement tenté dans quelques pièces de ses avant-derniers poèmes, notamment dans le *Satyre* de *la Légende des siècles*, la *Bouche d'ombre des Contemplations*, etc., etc.; ce sentiment frappait le lecteur de ces vers déjà corrects, d'autre part, et comme rythme, et comme rime, et comme langue. Mais où l'admiration se vit forcée parmi les compétents, ce fut à l'apparition des *Lèvres closes,* puis des *Amants.*

Le premier de ces volumes, très compact, contient des récits dont les uns remontent aux premiers âges du monde ; d'autres ressembleraient à ce que le romantisme appelait des *mystères;* d'autres enfin sont tout modernes. Tout le monde qui lit a dans la mémoire le magnifique *Lazare* et

La grande forme aux bras levés vers l'Éternel.

Tout ce monde-là se rappelle également ces troublants paysages, *les Filaos*, souvenir de l'île natale, et ces *Automnes* où

Le monotone ennui de vivre est en chemin,

et ces pièces où le vers revient sans monotonie, forme toute nouvelle, car Baudelaire qui lui-même a emprunté à Edgar Poë la réitération du vers, se borne,

comme son modèle, à en faire un véritable refrain revenant toujours à la même place, tandis que Dierx promène, en écoliers buissonniers, plusieurs vers dans la même pièce, comme un improvisateur au piano qui laisse errer plusieurs notes, toujours les mêmes, à travers l'air qu'il a trouvé, ce qui produit un effet de vague d'autant plus délicieux que le vers de notre poète est particulièrement *fait* et très précis, toute flottante que veuille être parfois sa pensée, mystique ou sensuelle.

Car — et c'est ce qui le différencie encore de Leconte de Lisle, chaste ou du moins discret quand il parle d'amour — Dierx est un voluptueux. J'en prends à témoin d'innombrables poèmes, *les Yeux de Nyssia*, par exemple, où défilent tous les regards féminins possibles et leur effet, — l'effet d'un *bel œil*, eût dit le vieux Corneille, un voluptueux aussi dans son genre, je m'en douterais presque.

*
* *

Évidemment l'amour sensuel ne va pas chez Dierx sans une pointe de mysticisme qui le relève et le redresse en quelque sorte. Mais le fond y est bien. Le goût de la femme, son « odor », son bruissement et toutes les conséquences de l'adoration d'elle : querelles douces, parfois atroces quand l'orgueil s'en mêle, émois parfois amers, confiantes jalousies, faiblesses enfin si pardonnables ! Je vous dis que tout y est.

Une étrange « scène dramatique », *la Rencontre*, donne bien, dans sa note sombre et violente, la clef de cette disposition.

Deux amants brouillés se rencontrent par hasard dans une fête de nuit. Explication brûlante. L'homme qui, depuis la rupture, ne cherche que « l'image de l'absente » et qui s'écrie :

> Le parfum d'un fantôme est le seul que je sente,

y met bien du sien et la femme aussi, après, naturellement, les insultes et les reproches du premier tour de conversation, comme :

TULLIA.

> Il serait trop plaisant
> Que j'en fusse jalouse et tremblante à présent !
> L'aimerais-je aujourd'hui ? Non.

FABIEN.

> . . . .
> . . . .
> Ah ! comme follement aussi je la méprise !

et les « monsieur » et les « madame » de rigueur, mais c'est bien fini. On devine, entre les lignes du dialogue magnifiquement passionné que les deux ex-amants se sont *consolés* chacun de son côté, mais combien ils se souviennent de s'être aimés ! La morale de ce poème, au fond, ce serait le ménage à quatre des *Affinités élec-*

tives de Goethe, qui n'était pas un dieu du paganisme pour rien. En place, Dierx a trouvé ce superbe final :

FABIEN, qui s'est laissé tomber, accablé, sur le banc.

Malheureux!
Je la laisse partir! Oh! le cœur est affreux!
Je suis seul désormais! Tullia!

Il fait quelques pas.

TULLIA, tournée vers lui.

Tu blasphèmes!
L'impossible baiser que nous fuyons nous-mêmes,
Que le vent à jamais reportera vers moi,
A jamais s'en ira de mes lèvres vers toi!
Et toujours il vivra dans notre cœur fidèle,
L'amour qui vient d'ouvrir entre nous sa grande aile.

Elle sort lentement. Fabien la regarde désespéré, semble vouloir s'élancer à sa suite, puis s'arrête et sort précipitamment de l'autre côté. — Le rideau tombe.

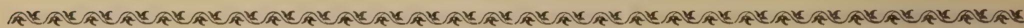
Dierx n'est pas d'avis que le poète doive absolument s'abstenir d'idées politiques. C'est un républicain ferme, — et je l'en estime d'autant plus équitablement que je serais plutôt dans l'autre camp, non moins ferme, — mais qui ne transparaît guère dans ses vers. Le patriotisme, par exemple, qui réunit toutes les âmes dignes de ce nom, il l'a laissé déborder dans une ode merveilleuse où résonne d'acier et d'airain ce vers extraordinaire :

Car la mort n'a point osé prendre
Son âme, à ce grand Cuirassier!

Dierx est un homme jeune, encore bien que l'un des moins jeunes d'entre les Parnassiens de 1867. Tête superbe : un 1830 blond. Toujours serré dans sa redingote. Sans gestes. Rieur et très rieur par instants. Grand fumeur de cigarettes. Il vit assez retiré, occupe un emploi à l'Instruction publique, fréquente les peintres, peint lui-même avec talent.

N'est pas encore décoré!

PAUL VERLAINE.



Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronnet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. N° 288. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN D'UZÈS

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

ÉMILE COHL



ÉMILE COHL

Par une belle matinée du mois d'octobre 1878 — cela commence comme un roman de Montépin — un grand jeune homme blond arpentait fiévreusement le trottoir de la rue d'Enfer — devenue depuis par un calembour administratif rue Denfert-Rochereau — devant la maison portant le nº 89.

Les traces d'une violente émotion intérieure pouvaient se lire sur son visage juvénile sur lequel une longue pratique de la vie n'avait pas mis encore l'impénétrable masque de l'impavidisme. Et, sous l'empire de cette émotion qu'il essayait en vain de maîtriser, un frémissement agitait la lèvre supérieure de notre héros, imprimant un mouvement ondulatoire à sa fine moustache blonde dont les pointes s'ébouriffaient crânement, à la mousquetaire, tandis que de sa main droite il froissait nerveusement une lettre dissimulée dans la poche de son veston.

Après une longue hésitation qui déjà à deux ou trois reprises avait arrêté son bras prêt à frapper, le jeune homme prit son courage à deux mains, il souleva le lourd marteau de la porte, qui retomba avec un bruit sourd.

— Entrez ! répondit de l'intérieur une grosse voix, dont l'intonation rien moins que rassurante fit tressaillir notre timide visiteur.

Cependant, malgré le frisson qui l'avait saisi à cette impérative injonction, il poussa résolument la porte. Il se trouva alors au pied d'un escalier assez roide dont les marches, rapidement franchies, le conduisirent par une porte grand'ouverte dans une vaste pièce encombrée de chevalets sur lesquels s'étalaient des toiles ébauchées. Du plafond un trapèze pendait, oscillant, et, sous ce trapèze, un homme, une sorte d'hercule en bras de chemise, assis devant une table surchargée de paperasses et d'esquisses, dessinait, essuyant de temps à autre sa plume entre ses doigts qu'il passait ensuite dans sa chevelure léonine, dont le noir de jais se striait de quelques fils d'argent et qu'il rejetait en arrière par de brusques mouvements de tête.

Cet hercule était André Gill.

Le grand jeune homme blond se nommait Émile Cohl.

En rougissant il remit au colosse la lettre que ses doigts froissaient fébrilement tout à l'heure : c'était une lettre de recommandation signée Carjat.

D'un rapide coup d'œil Gill l'avait parcourue. Fixant alors son regard sur le jeune homme qui se tenait devant lui dans l'attitude d'un prévenu à qui l'on va lire sa sentence :

— Donc, vous voulez faire des caricatures ?

— Oui, cher maître, répondit résolument Émile Cohl, non sans que la teinte rosée qui s'étendait sur ses joues n'eût envahi quelque peu ses oreilles.

— C'est bien ! c'est très bien ça ! mon ami, continua l'artiste ; mais... savez-vous ce qui vous attend avec ce goût-là ?

Et comme le néophyte, interloqué, restait sans répondre, Gill, de sa grosse voix adoucie en de paternelles intonations, tenta pendant une heure de le désabuser, lui peignant les tristesses et les découragements du début, les démarches vaines, les déboires, les luttes formidables et les écœurements de la vie d'artiste, les heures douloureuses, les années de misère que lui, Gill, avait dû traverser, laissant un peu de son cœur à chacune de ces étapes. Eh ! oui, parbleu ! la gloire était au bout. La GLOIRE ! une belle foutaise en somme et qui vous conduisait tout droit à l'hôpital, quand ça n'était pas à la maison des fous.

Et, comme il parlait, son regard bleu clair se voilait comme perdu dans la contemplation d'une chose vague, très lointaine, noyée dans les brumes du passé ou dans les limbes de l'avenir.

— Enfin, conclut-il, puisque vous le voulez, venez travailler avec moi; mais, du moins, vous ne pourrez pas dire que je ne vous ai pas prévenu.

Lorsque Cohl sortit de l'atelier, il était soucieux, mais réconforté. Puisqu'il fallait lutter, il lutterait, voilà tout !

Il revint donc le lendemain et les jours suivants rue d'Enfer, de jour en jour plus attiré par le grand cœur qui se cachait sous la rudesse apparente de son maître qui le recevait comme un enfant. Dès lors il aima Gill comme un père.

Il l'a prouvé depuis.

. . .

Émile Cohl est né à Paris le 4 janvier 1857. Sa première enfance s'écoula dans le petit village des Lilas, près Romainville, où le vieux Paul de Kock terminait doucement les jours qui lui restaient à vivre. Entre le vieillard et l'enfant une sympathie s'établit, et Cohl aime à se rappeler le brave homme, coiffé d'un grand panama, invariablement vêtu d'un veston d'alpaga et d'un pantalon blanc, les pieds serrés dans des escarpins vernis, qui lui inculqua les premières notions de l'alphabet à grand renfort de friandises et de pièces de deux sous.

Plus tard, Cohl, que sa famille destinait au commerce, fit ses études à l'école Turgot, ou, pour mieux dire, aux alentours, car c'est là que nous le retrouverons pendant le siège de Paris, séchant ses classes pour emboîter le pas aux compagnies de gardes nationaux qu'il accompagnait sur les remparts pour les regarder faire l'exercice ou jouer au bouchon. Il avait alors quatorze ans.

Au dix-huit mars, les galons des officiers de la Commune et les parades des fédérés exercent encore sur lui une fascination fâcheuse et le détournent de ses devoirs d'écolier. Il profite de ces temps troublés où les maîtres avaient bien d'autres chats à fouetter... que leurs élèves indisciplinés pour, en vrai gamin de Paris, passer ses journées à musarder par les rues, s'arrêtant longuement aux vitrines des libraires où s'étalaient de si curieuses séries de caricatures enfantées pendant ces heures de fièvre.

Est-ce de là que lui vint sa vocation ? Je le croirais volontiers, car lorsque, ses études terminées, ses parents le placent en apprentissage chez un bijoutier, nous voyons Cohl, insoucieux du maniement de la lime et du chalumeau, faire de sa cheville un chevalet sur lequel, pendant trois ans, il caricature ses camarades d'atelier.

De telles dispositions pour la bijouterie inspirent à son patron l'idée d'utiliser autrement notre apprenti. Justement ce patron, aussi fantaisiste commerçant que Cohl se montre bijoutier fantaisiste, s'est mis en tête de se faire l'impresario d'un prestidigitateur jaloux des lauriers de Robert Houdin. A cet effet il a fait construire une fort coquette salle de théâtre qu'il compte exploiter de front avec sa maison de commerce. Il installe Cohl comme servant de l'escamoteur, et voilà notre héros appelé à faire disparaître des muscades. Malheureusement, la double combinaison physico-industrielle ne réussit pas, et le patron de Cohl, manquant à la fois les deux lièvres qu'il poursuit, est obligé de cesser ses deux exploitations.

Voilà donc notre apprenti bijoutier-thaumaturge sur le pavé, aussi incapable de gagner sa vie dans la physique que dans la bijouterie ; il a bien deux cordes à son arc, mais l'arc est cassé. Son passage dans l'illusionisme ne lui a cependant rien enlevé de ses illusions, et, à son retour de Cherbourg, où il a été faire son volontariat et où il a croqué tout le régiment, colonel en tête, il n'a plus qu'une pensée : dessiner.

Pour couper court à ces velléités funestes, ses parents le placent, aux appointements de 50 francs par mois, chez un courtier d'assurances maritimes. Peine perdue ! Cohl se montre rétif aux beautés des polices et des connaissements qui, sous sa plume vagabonde, s'adornaient de fantaisies décoratives n'offrant qu'un rapport très lointain avec les questions de frêt ou le calcul des risques.

Bref, un beau jour, abandonnant ses appointements, notre caricaturiste déclare tout net à son papa qu'il entend désormais vivre de son crayon, ultimatum qui lui vaut immédiatement de nouer d'étroites relations avec le régime de la vache enragée.

C'est à ce moment qu'ayant été mis en relations avec Carjat, il obtint de lui cette lettre de recommandation que nous l'avons vu utiliser au début de cette esquisse. A partir de cette époque, Cohl travaille auprès de Gill, à qui ne tarde pas à le lier la plus franche et la plus cordiale amitié.

Aux leçons du vigoureux artiste, son dessin gauche et naïf s'affermit peu à peu et se pénètre en même temps de l'influence du maître. Dorénavant il y régnera cette brutalité de forme, ce naturalisme du trait qui, avant Gill, ont caractérisé Daumier et Cham. En même temps Cohl hérite de Gill son procédé si vigoureux de composition, cette science de l'équilibre entre toutes les parties du dessin qui fait des innombrables caricatures du maître autant de petits tableaux achevés, où, à travers l'outrance de la charge, se sent la main d'un artiste original et puissant.

Certes, nous sommes loin avec cet art-là des mièvreries à la mode aujourd'hui; qu'il me suffise de dire que c'est de cette caricature bien française des Daumier, des Cham et des Gill que Cohl a toujours tenu à honneur d'être le champion à la *Nouvelle Lune*, au *Charivari*, au *Courrier français*, aux *Hommes d'aujourd'hui*, comme dans tant d'autres feuilles aujourd'hui disparues, parmi lesquelles je cite au hasard de la mémoire : *l'Hydropathe*, *le Gavroche*, *le Sifflet*, *l'Indiscret*, *l'Esprit gaulois*, *le Bulletin de vote* et *tutti quanti* dont il ne reste plus même le souvenir.

Aujourd'hui Emile Cohl se consacre, en dehors des dessins qu'il envoie à notre journal *les Hommes d'aujourd'hui*, à l'illustration des *Chambres comiques*, un pamphlet vigoureux de Georges Duval, où quelques naïfs ont cru voir une manœuvre orléaniste, comme si les dix-huit années de dévouement à la République que Georges Duval compte à son actif et les antécédents d'Émile Cohl ne réduisaient pas d'avance à néant cette grotesque supposition.

*
* *

Cette rapide étude serait par trop incomplète si je ne rappelais avant de terminer — et dût la modestie d'Emile Cohl en souffrir — le dévouement presque filial dont il a entouré les derniers moments de son maître André Gill, alors que le malheureux artiste, terrassé par cette folie dont la cruelle vision l'avait tant de fois hanté, fut interné à la maison des fous.

Tandis que les amis des heures d'enthousiasme et de lutte, maintenant pourvus, oubliaient le compagnon resté en route, Cohl, depuis l'entrée de Gill à Charenton jusqu'au jour où la mort vint mettre un terme à ses souffrances, n'a pas cessé de le visiter et de le réconforter, apportant au pauvre malade avec les échos du dehors quelques friandises, calmant par sa sollicitude incessante les cruelles rancœurs qui l'assaillaient en ses heures de lucidité, et, entre temps, s'ingéniant à trouver le moyen d'apporter à l'internement du malheureux fou tous les adoucissements possibles.

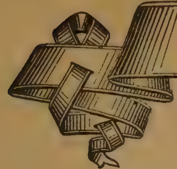
C'est ainsi qu'il ouvrit une souscription dont le montant, destiné à donner à Gill une chambre à part, eût dû certainement couvrir et au-delà les frais de cette faveur si tous ceux que le pauvre artiste avait obligés ou sortis de l'obscurité avaient apporté leur offrande. Plus tard, Cohl organisa dans le même but une exposition de toutes les œuvres du maître qu'il avait pu rassembler. Mais ces deux entreprises échouèrent par suite de l'ingratitude des uns et de l'indifférence des autres, et Cohl paye encore aujourd'hui pour liquider cette mauvaise affaire.

Cela ne l'empêche pas, maintenant que Gill dort son dernier sommeil dans le petit cimetière de Charenton, d'aller seul porter de temps en temps des fleurs sur la tombe oubliée de l'artiste qui fut son maître et son ami et à qui il aura été fidèle jusqu'au-delà de la mort.

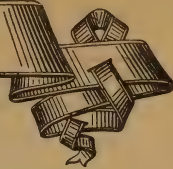
PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. N° 289. — 10 c. Un an : 6 fr.



LES HOMMES D'AUJOURD'HUI



DESSIN DE LUQUE

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris**

SAVORGNAN DE BRAZZA

SAVORGNAN DE BRAZZA

SAVORGNAN de Brazza (Pierre-François-Camille) vient d'avoir 35 ans. Son portrait est dans toutes les vitrines, dans toutes les mémoires. Son teint bronzé, sa longue taille légèrement voûtée par la vie de marin et d'explorateur le vieillissent un peu; mais cette impression disparaît devant l'expression de ses traits caractéristiques.

M. de Brazza était déjà connu chez nous il y a dix ans. Aujourd'hui le nom de Brazza est répandu partout; il est un des plus populaires. Cela s'explique : qui dit Brazza, dit Gabon, Ouest africain, Congo français — l'homme est maintenant inséparable de son œuvre. Résumer cette œuvre, c'est faire la biographie de Brazza.

Né à Rome le 22 janvier 1852, il fit ses études à Paris et entra, dès 1861, à l'école navale. Aspirant de marine en 1870, il prit part à la guerre sur la frégate cuirassée *la Revanche;* en 1871, il était à bord de la *Jeanne d'Arc*, qui défendait Bougie contre l'insurrection kabyle. Enseigne de vaisseau à 22 ans, son jeune âge ne lui permettait point de bénéficier de la loi qui donnait des lettres de naturalisation aux soldats de la guerre, il perdit tous ses grades en 1874.

En 1879, il était promu de nouveau au grade d'enseigne de vaisseau (1).

Au mois de juillet 1872, embarqué sur la *Vénus*, il arrivait en rade du Gabon, à la côte occidentale d'Afrique. Notre possession se réduisait à peu près à un magnifique port, Libreville; mais privée de débouchés à l'intérieur, elle mourait d'anémie.

M. de Brazza revint en France en 1874 avec un projet conçu, étudié et mûri sur les lieux.

En présence des difficultés de tout ordre que le sol, vierge encore, de l'Ouest africain présentait à la marche du voyageur, il ne s'agissait plus d'une simple exploration scientifique. Il fallait nouer, entretenir des relations amicales avec les peuplades, les lier par les intérêts. L'exploration deviendrait ainsi plus facile, mais elle demanderait plus de temps. Qu'importait ce retard, si notre influence et, plus tard, notre commerce n'en profiteraient que mieux. Exploration et préparation à la colonisation, tout était là. Ces lignes contiennent tout le programme de l'œuvre de l'Ouest africain dans le passé, le présent — et ce programme convient encore pour quelques années en apportant à son application les modifications que l'expérience a enseignées.

---

(1) M. de Brazza est aujourd'hui officier de la Légion d'honneur et décoré de nombreux ordres.

Ce projet est accepté; les ressources nécessaires sont accordées par la Marine, l'Instruction publique, etc... Le 10 août 1875, M. de Brazza remonte l'Ogôoué; sa patience ne se décourage ni des fatigues, ni des privations, des maladies et des dangers; il lasse la défiance, l'hostilité des diverses tribus : ses bons procédés viennent à bout des plus sauvages. Il est en effet chez les Ossiébas, s'applique à garder la neutralité entre ces cannibales et les autres peuplades que le nom seul des Ossiébas fait trembler. Cette prudente attitude va fortifier encore son influence.

C'est à regret qu'il voit pratiquer autour de lui la traite des noirs. Ce serait folie que de s'y opposer, mais la nécessité où il se trouva d'acheter des esclaves lui donna l'occasion de les déclarer libres sous la protection du drapeau français. Ceux qui lui demeurent fidèles aussi bien que ceux qui l'abandonnent annoncent partout la bonne nouvelle. Pour les malheureux, les Français deviennent les apôtres de la liberté sans porter ombrage aux chefs dont les intérêts sont respectés en attendant que le développement du commerce fournisse la solution la plus heureuse d'un problème si délicat.

M. de Brazza parvient enfin dans le bassin du Congo. Ici les Apfourous ou Oubanghuis, qui n'ont point eu à se louer du passage de M. Stanley et de l'arrivée des blancs, s'opposent par la force à son passage. A bout de ressources, M. de Brazza préfère s'arrêter plutôt que de renoncer à sa politique pacifique; mais avant de revenir, il pousse seul une pointe hardie vers le Nord, ajoutant ainsi aux droits de la France sur l'Ogôoué de nouveaux droits sur les bassins de plusieurs autres affluents importants du Congo.

De retour en France, au commencement de 1879, le vaillant pionnier y reçut un accueil mérité, encourageant. On comprenait l'importance des premiers jalons plantés sur un terrain favorable. Le Parlement lui accorda 100,000 francs pour poursuivre ses explorations et sauvegarder nos intérêts politiques et économiques au Congo.

A la fin de la même année, M. de Brazza, n'ayant que 14 soldats noirs pour toute escorte, était en route. Les résultats de ce nouveau voyage de deux ans et demi dépassèrent toutes les espérances :

La station de Franceville fut fondée à la limite de l'Ogôoué navigable. Puis, le Congo est atteint, et, sur les bords du grand fleuve, M. de Brazza et les chefs Oubanghuis — revenus de leur erreur — enterrent solennellement la guerre; tandis que Makoko, souverain des Batékés vient de solliciter la protection de la France et de signer un traité qui nous donne la clef du bassin central, navigable, du Congo. Ici est établi un poste, devenu plus tard la station de Brazzaville — nom bien justifié par l'acte important que des concurrents ont eux-mêmes appelé « un coup de maître ».

En suivant la rive droite du Congo, M. de Brazza revint à la côte, de là au Gabon, pour entreprendre immédiatement un second périple de l'Ouest africain qui nous vaut la découverte du Quillon-Niari.

L'exploration préliminaire était terminée; les grandes lignes du Congo français étaient connues, nos droits politiques sauvegardés. La plupart des peuplades, familiarisées avec nous, subissant notre influence, acceptent notre domination, renonçant à leurs monopoles et à leurs divisions intestines, voyaient s'ouvrir une ère nouvelle, qui, pour nous, devait être enfin celle de la préparation à la colonisation.

Ce fut bien l'opinion du pays, du parlement et du gouvernement quand, à la fin de 1882, M. de Brazza revint exposer la situation. Faisant preuve d'un étonnant esprit de suite, on ratifia son traité avec Makoko; on accepta son projet d'une grande mission qui devait relever plus spécialement du ministère de l'Instruction publique, afin de

conserver à notre action administrative et politique le caractère scientifique et pacifique dont elle ne devait pas se départir et qui d'ailleurs convient aux conditions dans lesquelles elle peut s'exercer.

Enfin, avec le titre de Commissaire du gouvernement on donna pleins pouvoirs au lieutenant de vaisseau de Brazza, et on lui vota des crédits pour continuer son entreprise.

Le 21 mars 1883, la mission de l'Ouest africain quittait la France avec son chef qui, le 21 janvier 1886, dans une séance générale extraordinaire de la Société de géographie, tenue au Cirque d'hiver, présentait l'exposé des travaux de sa mission et des résultats généraux obtenus au cours des trois dernières années.

On a vu ainsi dans quelle mesure l'étude du pays a été complétée; combien de stations, consacrant notre occupation effective, avaient été fondées; par quels procédés, quels intérêts, quels traités les indigènes ont été liés à nous; sur quelle étendue ont été développés les voies de communication et les moyens de transport par terre et par eau; et comment l'emploi constant de plusieurs milliers d'indigènes en qualité d'ouvriers, porteurs, pagayeurs, interprètes et, au besoin, de soldats, a contribué à établir rapidement partout une influence, une autorité, dont on peut se faire l'idée en se rappelant la noble conduite de Makoko pendant l'absence de Brazza et l'accueil enthousiaste qu'il lui fit à son retour.

Au point de vue politique, l'œuvre de Brazza se résume donc dans l'acquisition rapide, économique, absolument pacifique, et solennellement reconnue par l'aréopage européen, d'un territoire plus étendu que la France — territoire qui, par sa position géographique, est, pour ainsi dire, l'Afrique équatoriale occidentale. Notre industrie, notre commerce ont donc la perspective d'un double débouché.

Au moment de cette consécration définitive (février 1885), l'œuvre de Pierre Savorgnan de Brazza était dans une situation satisfaisante. Ses ressources, employées avec beaucoup d'économie, lui permettaient de vivre encore plus d'un an!

Apôtre d'une colonisation pacifique, lentement préparée avec le concours des indigènes, il s'est opposé à ce que l'on remît à la direction des colonies une entreprise que seul, à son avis, le Ministère des Affaires étrangères était apte à diriger, tant que les questions de politique étrangère qui s'y rattachent restaient en suspens.

Il nous faudrait reproduire ici les trois dernières pages de la conférence de M. de Brazza dans lesquelles il exprime hautement la crainte que les anciennes traditions coloniales ne viennent entraver son entreprise dans une contrée qu'il veut organiser moins comme une colonie que comme un protectorat.

C'est encore un de ses titres à la reconnaissance du pays que de lui avoir dit, bien qu'inutilement, ce qu'il croit la vérité et ce qu'il pense de l'avenir.

Voilà où en est l'œuvre du Congo français. — Ici s'arrête donc la biographie de M. de Brazza.

Que les circonstances les plus heureuses puissent le favoriser dans une tâche qui est devenue encore plus difficile et lui permettent, grâce à la persévérance et au tact qui le caractérisent, de mener à bonne fin l'œuvre à laquelle il a consacré sa jeunesse et sa vie.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. N° 290. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE CHOUBRAC

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.**

DOCTEUR LÉON LABBÉ



DOCTEUR LÉON LABBÉ

ÉON LABBÉ, agrégé de la Faculté de médecine de Paris, chirurgien de l'hôpital Beaujon.

Peu de chirurgiens possèdent une notoriété comparable à celle de M. Léon Labbé, mais aussi quel merveilleux opérateur! Quelle sûreté, quelle précision dans le diagnostic et combien cette notoriété se trouve justifiée!

M. Léon Labbé est né au Merlerault (Orne), le 29 septembre 1832; il fit ses études au lycée de Caen, et c'est dans cette même ville qu'il prit ses premières inscriptions médicales. Caen possède, en effet, une de ces Écoles de médecine dites secondaires, et l'on trouvait là, comme dans presque toutes les écoles secondaires, une instruction solide; le travail était la règle parmi les étudiants et non l'exception, aussi que de sujets remarquables ne devons-nous pas à ces écoles secondaires, et combien il est triste de voir ces écoles, naguère si peuplées, presque désertes aujourd'hui. C'est que dans sa manie de centralisation, le Gouvernement a retiré à ces écoles leur principal privilège, celui de conférer les grades. On va maintenant faire ses études dans une Faculté, mais quelle différence dans le résultat! C'est une agglomération d'étudiants tellement considérable que tous les services deviennent insuffisants, amphithéâtres trop petits, pénurie de sujets pour les travaux d'anatomie, encombrement des hôpitaux, en un mot, difficultés constantes, qu'ont bien du mal à surmonter les rares travailleurs qui veulent malgré tout arriver; je dis rares travailleurs, parce que si le travail y est difficile, le plaisir y est facile, partout se dressent sur les pas des jeunes étudiants les théâtres, les bals, les brasseries, le jeu sous toutes ses formes, etc., etc., et, pour quelques-uns qui résistent à l'entraînement, combien y perdent le meilleur de leur temps et viennent ensuite grossir le rang des médiocrités. Que d'intelligences perdues pour la Société! Qu'on nous rende nos écoles secondaires avec leurs avantages et leurs privilèges, là on rencontrait de vrais étudiants, tous se connaissaient, l'émulation était constante, le travail était le seul plaisir et on en usait largement. Ils se nomment Légion, les hommes éminents sortis des Écoles secondaires. M. Léon Labbé est donc sorti de l'École secondaire de Caen, et pour n'en citer qu'un autre, je nommerai M. Tillaux, chirurgien à l'Hôtel-Dieu, qui lui aussi est sorti de la même école.

Après avoir quitté Caen pour venir à Paris concourir pour l'internat, les succès de M. Léon Labbé ne se comptent plus.

Interne des hôpitaux de 1856 à 1860.

Professeur agrégé en 1863.

Chirurgien des hôpitaux en 1864.

Membre et ancien président de la Société de chirurgie.

Membre de l'Académie de médecine.

Chevalier de la Légion d'honneur, 1868.

Officier de la Légion d'honneur, 1871.

Travailleur acharné et infatigable, M. Labbé ne s'accorde aucun repos, sa clientèle est devenue tellement considérable, et les malades qui viennent solliciter son avis ou son intervention sont tellement nombreux, que tout son temps se trouve absorbé par le devoir du praticien, aussi, ne possédons-nous que fort peu de travaux de cet homme remarquable; nous pouvons cependant citer de lui, outre de nombreux mémoires adressés à la Société de chirurgie et à l'Académie de médecine, plusieurs œuvres qui ont pris place dans l'histoire de la chirurgie :

Traité sur la Coxalgie (thèse inaugurale);

Traité des tumeurs du sein, in-8°;

Leçons de clinique chirurgicale, in-8°.

M. Léon Labbé se recommande donc surtout comme praticien; peu d'hommes possèdent à leur actif un plus grand nombre d'observations personnelles, aussi est-ce un grand attrait pour les jeunes élèves que de suivre au lit du malade la visite journalière de ce maître incontesté et incontestable; chaque malade lui offre un sujet de thèse auquel il rapporte une foule d'observations puisées dans sa longue carrière de praticien, ce qui fait de son service un véritable enseignement clinique! C'est un honneur que d'être interne de M. Labbé, honneur qu'il faut solliciter longtemps avant d'y arriver.

Ils sont nombreux déjà ceux qui, après avoir été ses internes, se sont fait déjà un nom honorable dans la science, et, pour n'en citer que quelques-uns parmi les plus remarquables, nous pouvons nommer : MM. Marchand, Peyrot, Humbert, Segond, Schwartz, professeurs agrégés, médecins des hôpitaux ou du Bureau central.

Comme opérateur, M. Labbé est un homme considérable, rien n'égale son habileté, sa sûreté de main, sa hardiesse que justifie toujours le succès; il a un des premiers rendu vraie cette phrase devenue proverbiale depuis l'antisepsie : « On ne meurt pas en chirurgie. »

Il convient de citer de lui :

La retentissante opération de l'homme à la fourchette, 1876.

Et la stupéfiante opération de l'extirpation complète du larynx, qu'il pratiqua le premier en France en 1884.

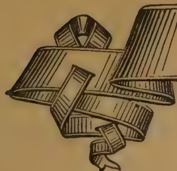
Nous n'en finirions pas s'il fallait citer toutes ses merveilleuses opérations et nous nous contenterons de ces deux exemples.

Au physique, M. Labbé est un homme vigoureux, grisonnant, au front large, et d'un aspect fort sympathique; cette apparence ne se dément pas quand on connaît cet homme, aux allures brusques, mais franches, et tout dévoué à ses élèves. Il possède plusieurs enfants, dont une fille qu'il vient de marier brillamment, il y a peu de temps, à M. le docteur Larmoyez.

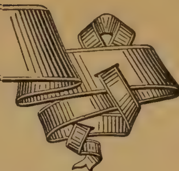
PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul Schmidt, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon Vanier.

6e volume. N° 291. — 10 c. Un an : 6 fr.



LES HOMMES D'AUJOURD'HUI



DESSIN DE LUQUE

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris**

JOSÉPHIN SOULARY

JOSÉPHIN SOULARY

UAND on parle de Soulary, on vous répond assez couramment : « Ah! oui, Soulary, l'auteur des *Deux Cortèges.* »

Voici ce sonnet qui se trouve dans les anthologies et qui a inspiré peintres et musiciens :

Deux cortèges se sont rencontrés à l'église.
L'un est morne : — il conduit le cercueil d'un enfant,
Une femme le suit : presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

L'autre, c'est un baptême : — au bras qui le défend
Un nourrisson gazouille une note indécise;
Sa mère lui tendant le doux sein qu'il épuise
L'embrasse tout entier d'un regard triomphant...

On baptise, on absout, et le temple se vide.
Les deux femmes, alors, se croisant sous l'abside,
Echangent un coup d'œil aussitôt détourné,

Et, merveilleux retour qu'inspire la prière,
La jeune mère pleure en regardant la bière,
La femme qui pleurait sourit au nouveau-né.

Comme tous les poètes romantiques, Soulary affectionne les contrastes, les oppositions de couleurs, d'idées ou de rhythmes.

Un autre sonnet : *Rêves ambitieux,* plus particulièrement prisé des délicats, a acquis aussi une grande célébrité.

Si j'avais un arpent de sol, mont, val ou plaine,
Avec un filet d'eau, torrent, source ou ruisseau,
J'y planterais un arbre, olivier, saule ou frêne,
J'y bâtirais un toit, chaume, tuile ou roseau.

Sur mon arbre un doux nid, gramen, duvet ou laine,
Retiendrait un chanteur, pinson, merle ou moineau.
Sous mon toit un doux lit, hamac, natte ou berceau,
Retiendrait une enfant, blonde, brune ou châtaine.

Je ne veux qu'un arpent; pour le mesurer mieux,
Je dirais à l'enfant la plus belle à mes yeux :
Tiens-toi debout devant le soleil qui se lève!

Aussi loin que ton ombre ira sur le gazon,
Aussi loin je m'en vais tracer mon horizon :
— Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve.

Soulary est une des figures les plus pures et les plus personnelles de notre littérature; quoique, au premier abord, il semble avoir pris pour modèle Théophile Gautier et de Banville, nous avons en lui, peut-être, le plus parfait virtuose de notre langue poétique. Il reste, et c'est là son mérite, Soulary tout seul!

Notre poëte n'a pas fait que des sonnets; il a signé bien d'autres œuvres de plus longue haleine et aussi de remarquables articles bibliographiques dans la *France Littéraire de Lyon;* mais le sonnet, c'est là sa spécialité, et en le lisant, on est tenté de dire comme Baudelaire : « Quant aux longs poèmes, nous savons ce qu'il faut en penser; c'est la ressource de ceux qui sont incapables d'en faire de courts. Tout ce qui dépasse la longueur de l'attention que l'être humain peut porter à la forme poétique n'est pas un poème. » C'est pourquoi Sainte-Beuve écrivait à ce Benvenuto du sonnet, en 1860 :

« J'ai quelques droits sur le sonnet, étant des premiers qui aient tenté de le remettre en honneur vers 1828; aussi je ne sais si je mets de l'amour-propre à goûter cette forme étroite et curieuse de la pensée poétique, mais je sais bien que j'irais à Rome à pied pour avoir fait quelques sonnets de Pétrarque, et maintenant j'ajoute : — quelques sonnets de Soulary. »

« Dans ses sonnets, dit Henri Céard, Soulary s'est montré un poète d'une invention toujours curieuse, d'une habileté toujours subtile ; aussi est-ce ce Soulary-là que nous préférons, ce Soulary correct jusqu'à la gêne, équilibré jusqu'à la mécanique, volontaire jusqu'au procédé, et qui, bon gré mal gré, en dépit des difficultés combinées du rhythme et de la rime, enferme une idée et la développe sur toutes ses faces, et la fait valoir dans toutes couleurs, au moyen de quatorze vers soumis à des règles invariables et déterminés par les lois à l'immuable sévérité. Lisez-le vers par vers, comme vous lisez Pascal, ligne par ligne, comme vous lisez Larochefoucauld, comme vous lisez La Bruyère, comme vous lisez Vauvenargues. Vous le goûterez mieux. Ses délicatesses mieux détaillées vous séduiront davantage, et son vers éclatant et pressant, comme un ressort d'acier vous fera entrer dans la mémoire quelque pensée, profonde sous sa forme délicate, sérieuse sous son apparence enjouée, quelque observation humaine qui se fixera en vous pour toujours, après vous avoir fait longtemps réfléchir, sur la minute. J'insiste sur ce point. Soulary est essentiellement spirituel, essentiellement humain : humain à la façon de tous les philosophes et de tous les moralistes. Il est, en France, un des rares poètes dont l'amertume n'est pas une pose, et dont la franchise n'a pas un dessous d'hyprocrisie. En lui, rien de vulgaire, rien de commun. Ce n'est ni un rêveur, ni un affligé. Au contraire, c'est un positif et un résigné. »

Joseph-Marie Soulary (dit Joséphin), est né à Lyon, le 22 février 1815, de l'union de Jean-Baptiste Soulary et Anne-Constance-Joséphine Deléglise. Les Soulary sont originaires de Gênes. C'est en 1762 que la famille du poète s'expatria pour échapper aux Guelfes et aux Gibelins, et, après s'être établie à Lyon, y créa l'industrie du velours broché d'or et d'argent. Le succès de cette entreprise était encore à se faire sentir quand le poète vint au monde.

Enfant mal accueilli, comme un fardeau qui gêne,
O madame la Mort! disais-je, à mon secours!

Laissé sept ans en nourrice, il fut violemment « arraché à sa vie champêtre, à Néra, sa vache noire, à sa blonde sœur de lait, pour étudier une langue barbare dans le livre détesté de M. Lhomond ». C'est à Monthuel (Rhin) qu'il entra en pension ; mais lui, l'enfant des champs, à demi sauvage, ivre de grand air et de liberté, — et qui pourtant devait toute sa vie subir l'esclavage administratif, — ne voulut pas rester ainsi sous la férule des maîtres. Il est vrai qu'à Monthuel on pratiquait alors l'éducation première d'une façon assez brutale. Mais laissons à ce sujet parler la victime de pareils procédés : « Comme j'étais un enfant sauvage, incapable de m'expliquer pourquoi ma nourrice n'était pas ma mère et pourquoi l'on m'enlevait ma grande liberté des champs, le principal du collège, homme des vieux principes, m'avait pris en aversion singulière, et se vengeait sur moi, par des supplices inouïs, de ma paresse à l'endroit du *que retranché* et de mon extrême passion pour les lézards, les cerfs-volants, et les tinthymales. Il m'écrasait le bout des ongles avec une énorme férule de bois ; il me couperosait les bras à grands coups d'une corde à neuf queues armées de nœuds ; de son pied bot, dont le soulier, véritable engin orthopédique, était armé d'une membrane de fer, il me roulait par terre en me contordant les côtes et l'estomac ; il me tenait des heures entières droit sur un pied, les bras en croix et un dictionnaire sur chaque main et, pour varier, il me faisait mettre à genoux les mains sur les genoux et des mâchefers sur les mains. » Ne pouvant résister à toutes ces tortures, il s'évada avec un camarade et passa huit jours et huit nuits errant à l'aventure à travers la campagne. Reconduit au domicile paternel, il fut mis ensuite au collège de Largentières, puis à la Manécanterie de Saint-Jean-de-Lyon, d'où il sortit de rhétorique en 1831 pour s'engager au 48e de ligne, sous le fallacieux prétexte qu'il avait un parent colonel !

C'est de cette époque que datent dans l'*Indicateur de Bordeaux* ses premiers vers signés : « J. Soulary, grenadier au 48e de ligne ». Heureux de ce succès, car c'en est un pour un débutant des lettres de voir ses œuvres imprimées, le grenadier poète travailla avec espoir, et 1838 le trouva chargé déjà d'un joli bagage littéraire.

Après avoir occupé des places de comptable ou de surveillant de fabrique, il entra en 1840 à la préfecture du Rhône et, comme il gagnait au bout d'un certain temps douze

cents francs, il se hâta de se marier. C'était alors, comme il le dit, « une position splendide ». Jusqu'en 1847, le poète publia une demi-douzaine de brochures qui le firent remarquer et qu'il réunit cette année-là en volume.

C'est de 1857 surtout que date la notoriété du célèbre sonnettiste, et, à cette époque, il fut décoré à Lyon de la main même de Napoléon III. L'année précédente, de l'autre côté des Alpes, le prince de Carignan, charmé de cette résurrection par Soulary du rhythme si cher à Pétrarque, avait envoyé au poète la croix de St-Maurice-et-Lazare avec une médaille d'or portant cette glorieuse inscription : « Soulary a conduit les Muses françaises aux sources de l'art italien. »

Pendant un certain temps la presse ne s'occupa pas de Soulary, car, faute énorme pour un écrivain, il avait le mauvais goût d'habiter la province et ne rimait guère que pour un étroit cercle d'amis. Il n'envoyait pas d'exemplaires aux journaux et ne leur demandait ni jugement ni réclame.

En 1864 parurent ses sonnets, poèmes et poésies magnifiquement imprimés par Perrin, et dédiés à la ville de Lyon.

La ville de Lyon est fière de son poète. Mis à la retraite en 1868 comme chef de division à la préfecture du Rhône, Soulary a été nommé bibliothécaire du Palais des Arts, poste honorifique qui lui permit d'être tout entier à sa chère Muse.

Soulary s'inquiète fort peu du jugement qui l'attend, n'ayant jamais eu d'autre ambition littéraire que d'exprimer avec la magie italienne de sa plume ce qu'il ressent dans son cœur de poète et d'artiste.

Son amour de l'art, ses intuitions et son génie de poète lui ont fait comprendre que l'éternelle, la vraie poésie jaillit plus intense d'une forme qui la contraint davantage « qu'un morceau de ciel, comme l'écrivait Baudelaire à son sujet, aperçu entre deux rochers ou par une arcade donne une idée plus profonde de l'infini que le grand panorama vu du haut d'une montagne ». — Que nos tendances contemporaines ne sont plus aux longs poèmes, et que la muse française semble rencontrer son élément propre dans la forme artistique et concise du sonnet.

En 1882, plusieurs journaux, notamment l'*Express*, parlaient de Soulary pour un siège à l'Académie, en remplacement de l'auteur des *Iambes*, Jules Barbier. Depuis, en 1884, répondant aux sollicitations de ses nombreux amis, Soulary a posé sa candidature au fauteuil laissé vacant par la mort de M. le comte d'Haussonville. Peu de temps après, le poète, qui pourtant avait des chances, se retirait devant d'autres peut-être plus favorisés, mais non plus méritants. Nous sommes heureux pour finir cette trop courte étude biographique de donner aux lecteurs des « *Hommes d'Aujourd'hui* » la primeur de ce sonnet inédit :

LES BÉBÉS.

Nudité chaste qui s'ignore;
Sourire doux comme le miel;
Regard plus pur qu'étoile au ciel,
Blancheur de lys, fraîcheur d'aurore;

Voilà ce qu'en vous on adore,
Divins bébés, agneaux sans fiel,
Chez qui l'amour n'est pas cruel,
Et qui tenez de l'ange encore.

Plus tard, qui sait? — En attendant
Que l'homme en vous montre la dent,
Gardez, beaux sphinx, votre problème!

De la louve aussi, les petits
Sont-ils pas mignons et gentils?
— Cela fait des loups tout de même!

CHARLES PITOU.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronnet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. N° 292. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE H. REBOUL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

ÉMILE BERGERAT



ÉMILE BERGERAT

« Vous devez être de Paris, vous! Vous avez joué aux billes avec des balles quand vous étiez gamin. Vous avez filé du collège pour l'enterrement de Lamennais, vous êtes à la coule de tout ce qui s'est passé sur le pavé de la ville, au moment des coups de chien. Ça vous connaît, rien que parce que votre berceau a posé sur cette terre qui a avalé depuis cent ans de la mitraille au quintal et bu du sang à la barrique. »

* * *

C'est Jules Vallès, le grand écrivain croquemitaine, qui saluait ainsi, dans une retentissante préface, l'élégant *Homme masqué* du *Voltaire*.

Vallès ne se trompait pas.

Émile Bergerat est né à Paris, rue de la Vieille-Monnaie près le Pont-Neuf, en 1845, au mois d'avril, alors que les arbres du boulevard poussaient leurs premières feuilles et que les moineaux francs pépiaient au bord des toits, secouant dans un rayon de soleil leur plumage lustré d'une dernière averse.

J'ignore absolument ce que fut sa petite enfance et s'il battit sa nourrice ou lui mordit le sein. Mais j'imagine qu'il dut ressembler à tous les moutards qui sucent leur pouce et se fourent les autres doigts dans le nez, avec délices.

Lorsqu'il étrenna sa première culotte, ses parents, d'excellents bourgeois, décidèrent qu'il irait l'user sur les bancs d'un collège et le mirent en pension, à Vaugirard, chez les jésuites. Il n'y fit pas long feu; les injustices le crispaient; puis, il avait déjà la mauvaise habitude de dire sa pensée tout entière. Un jour, n'y tenant plus, il s'évada. On le conduisit à *Charlemagne* — je parle du lycée — où il acheva ses études sous la férule enguirlandée de M. Gaston Boissier.

Entre temps, pendant les vacances, Sarcey, frais émoulu de l'École Normale, lui donna des répétitions. Vous avez bien lu, Francisque Sarcey, qui alors..... mais, depuis.....

On comprend qu'avec de pareils guides, Bergerat ne pouvait manquer d'aller loin. Il commença par se présenter au baccalauréat, pour faire comme tout le monde et fut « refusé » à l'unanimité.

Mais le même jour il était « reçu » à la Comédie-Française où il avait déposé un acte en vers, titre : *Une Amie*. Il débutait ainsi, à dix-huit ans, dans la carrière dramatique, que son maître, Sarcey, lui avait probablement ouverte à son insu, en lui apprenant la scène à faire aux dépens de la grammaire latine. Aujourd'hui Sarcey reproche à Bergerat son théâtre. Cet homme renie son fils? Hou! le vilain!

* * *

Quoi qu'il en soit, le jeune triomphateur en tunique vit s'ouvrir à l'horizon les portes de tous les journaux. Il entra au *Figaro* comme chez lui, apportant sous son bras les *Lettres de Jean Rouge*. Tout de suite Villemessant le tutoya, et Bergerat, très à l'aise, lui tapa sur le ventre en l'appelant « mon petit père ». Dès ce moment, sa « copie » eut cours sur la place; au bout d'un an on se l'arrachait.

C'est que d'instinct le nouveau venu marchait sans balancier sur la corde roide du paradoxe; il trouvait la formule d'un style clownique, désarticulé, chahutant et

cascadeur; des mots alertes, des phrases retroussées, lestes, pimpantes, décolletées, agaçant l'œil qui complétaient et servaient merveilleusement son esprit incisif, mordant, railleur, prompt à la riposte et rompu à toutes les charges, à tous les argots d'atelier, de coulisses, de boulevard. Ce qui ne l'empêchait pas de fournir au *Journal officiel*, des Études et des Critiques d'art de premier ordre.

Il chroniquait à *l'Événement*, au *Soir*, au *Bien Public* et dans cinq ou six autres feuilles quand il commença au *Voltaire* la campagne de *l'Homme masqué*. On se rappelle l'éblouissement des lecteurs de ces articles. Beaucoup achetaient des lunettes bleues pour soutenir l'éclat d'un pareil feu d'artifice. Dans les cafés, les garçons ne vous apportaient le journal qu'avec un verre fumé comme aux éclipses.

. . .

C'étaient de spirituelles fantaisies, étincelantes d'humour, de verve, d'exubérante gaieté, et parfois des pages exquises, toutes parfumées d'une fine fleur de froment littéraire. Malicieux, primesautier, gamin, ayant le caractère enjoué, le calembour facile, trouvant l'expression juste, typique pour souligner un ridicule, *l'Homme masqué* décarcassait la langue, jonglait avec les phrases, tourmentait le rudiment, forgeait des épithètes, martelait des adjectifs, les étirait en long, en large, les passait au laminoir, et son style avait le déhanchement, le débraillé pittoresque, le laisser-aller canaille, le ragoût de haulte-graisse, le coup de gueule du style d'un titi qui aurait fait ses classes.

. . .

Caliban, — l'illustre, l'incomparable, l'unique *Caliban* du *Figaro* de M. Magnard! — a hérité de toutes ces qualités et de bien d'autres encore. Car ce n'est là, en réalité, qu'un côté de son talent souple et fort, la façade donnant sur la rue, accessible au vulgaire et devant laquelle s'attroupent les badauds pour écouter le boniment et regarder la parade.

Derrière ces exercices de bateleur, ces grimaces de tréteaux, Émile Bergerat tient en réserve un tempérament, une vraie nature de poète et d'artiste. Dans son cottage de Saint-Lunaire, aux mois d'été, loin du bruissement des foules et seulement bercé par le battement rythmé des flots, il se recueille et voilà qu'il écrit *Enguerrande*, cette œuvre « étrange, originale, nouvelle, puissamment créée, jaillie comme l'éclair, écrite en vers larges, ingénieux, curieux, étincelants des ors, des pierreries et des inépuisables richesses de la Rime, et en même temps exprimant nos doutes, nos angoisses, notre inextinguible appétit de lumière et de joie, et l'hymne à la Beauté qui, vainement étouffée et comprimée, s'échappe irrésistiblement de nos âmes. »

Qui parle ainsi? Le grand maître ès arts : Théodore de Banville!

Ou bien Bergerat taille un roman, bâtit une pièce. Depuis *Une Amie*, qui fut jouée en 1865, il a donné *Père et Mari*, *Ange Bosani* — avec Armand Silvestre, — *Séparés de corps*, *le Nom*, *Herminie*, *l'Accent*, *le Baron de Carabasse*, — avec Gondinet — *Flore de Frileuse*, qui ont eu, sur des théâtres divers, à Paris ou à Bruxelles, des fortunes différentes et que l'auteur vient enfin de réunir en volume — et même en deux volumes — sous le titre significatif d'« *Ours et fours* ».

Chaque pièce est accompagnée d'une préface, et quelle préface! Celle du *Nom* — pour ne parler que de la plus connue — est un petit chef-d'œuvre!

En librairie, les articles réunis de Bergerat forment des livres curieux qui s'enlèvent rapidement aux étalages, car son esprit, à l'encontre du fameux chocolat, est le seul qui ne blanchisse pas en vieillissant — puisqu'il ne vieillit pas; mais on a aussi de lui un *Faublas* et un *Viol*, romans vigoureux écrits dans une langue sobre, puissante, toujours correcte à travers les outrances et les fantaisies les plus échevelées.

D'ailleurs, Émile Bergerat marche encore à la tête des jeunes et, si elle est déjà bien remplie, sa carrière n'est pas terminée — au contraire.

Il prépare pour cet hiver la *Nuit Bergamasque* à la Renaissance, tandis que son éditeur, Ollendorff, expédie déjà en province des ballots énormes de *Petits Moreau*, le nouveau roman qui obtint au *Gaulois* un fort joli succès.

Mais, en dépit des critiques grincheux, hargneux, scribolâtres, des « soireux » qu'il a fustigés et qui aboient toujours après ses chausses, c'est le théâtre qui prendra un jour *Caliban* tout entier et lui donnera la gloire. Laissez faire! Je prévois une première à la Comédie-Française où tous les feux de la rampe illumineront un drame en cinq actes et en vers, qu'un public enthousiaste couvrira d'applaudissements. Ils me tintent déjà aux oreilles. Ce jour-là, bien des gens seront étonnés d'une telle révélation, mais le plus grand nombre n'y verra qu'un événement naturel et un triomphe légitime.

* * *

Émile Bergerat, travailleur opiniâtre, vit tranquillement dans sa petite maison de la rue Vernier, dont les artistes amis, peintres et sculpteurs, on fait un musée véritable, au milieu d'une famille qu'il adore et qui le lui rend bien. On sait qu'il a épousé, il y a une douzaine d'années, la seconde fille de son maître Théophile Gautier.

La très distinguée Mme Estelle Bergerat est elle-même un peintre de talent. Caliban aussi, du reste, car cet homme extraordinaire est capable de tout. Son audace alla, un jour, jusqu'à composer de la musique, et l'ayant composée, il la joua. Ce fut sa juste punition.

* * *

Pour finir, un croquis à la plume :

Émile Bergerat a une physionomie distinguée, un nez fin, pointu, narquois, toujours en l'air, surmonté quelquefois d'un binocle, derrière lequel pétillent deux petits yeux malins, parisiens et moqueurs.

Paul BELON.

Paris. — Typographie Paul Schmidt, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon Vanier.

6e volume. N° 293. — 10 c. Un an : 6 fr.



Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris

HECTOR GIACOMELLI

HECTOR GIACOMELLI

IACOMELLI! Voici un nom prédestiné pour un peintre d'oiseaux.

Ne vous semble-t-il pas, en effet, que ces joyeuses et harmonieuses voyelles s'envolent à tire d'L au milieu des gracieux dessins qu'elles signent et prennent, elles aussi, comme le disait Gautier « le bleu chemin de l'air » ?

Feuilletez les principaux journaux illustrés, cherchez dans les *Magazines*, vous trouverez ce joli nom à la finale italienne se cachant modestement derrière quelque volée de pierrots, parmi les spirales de volubilis, à côté d'un hanneton tombé maladroitement sur le dos. Et toujours vous serez charmés et attirés malgré vous par la poésie pénétrante, par l'intensité de vie qui se dégagent de toutes ces petites bêtes, de toutes ces fleurs qui ne ressemblent en rien à ce qu'on a fait jusqu'alors.

C'est que Giacomelli n'est pas sorti d'une école, d'une académie quelconque où les conventions étranglent l'art dans un lit de Procuste ; il n'a pas voulu non plus feuilleter les vieux pontifes, rajeunir un ancien genre, et faire de l'aquarelle en chambre. C'est à la nature, qui pour tous ses enfants a des trésors de tendresse, qu'il a demandé ses modèles et c'est devant cette féconde *alma parens* qu'il s'est agenouillé, guettant la rosée montant au sommet du brin d'herbe, épiant le mystérieux travail des nids et surprenant au milieu de leurs amours et de leurs peines, dans leur lutte pour le grand combat de la vie les tout petits de la Création.

Dans d'admirables dessins faits de quelques coups de crayon, dans de délicates aquarelles qui semblent un coin vivant du paysage, il y a pour une heure de contemplation : les insectes s'agitent, remuant leurs frêles antennes, enflant leur corselet; il vous semble qu'ils se suspendent au papier. Et ses oiseaux? ses mésanges bleues, ses rouges-gorges, ses pierrots, vrais gamins de l'air, les voyez-vous, l'œil au guet, toujours en éveil? Prenez garde, n'approchez pas, ils vont s'envoler! Giacomelli, malgré la multiplicité des genres courants, et toutes ces fusées dont quelques artistes aveuglent les passants, a trouvé un genre à lui dont il s'est fait avec un rare bonheur une spécialité et d'où sont sortis des chefs-d'œuvre. Et sans conteste il est le chantre par excellence, le poète exquis des nids et de la gent ailée, son œuvre restera comme l'une des plus charmantes et des plus sincères créations de l'art, et personne après lui ne fera quelque chose de pareil !

Tout d'abord il ne s'était pas destiné à ce rôle, ou plutôt les hasards de la vie ne l'y avaient pas poussé. Il eut une jeunesse laborieuse toute de travail. Il commença comme graveur, puis devint dessinateur industriel pour l'orfèvrerie et les bijoux. C'est en travaillant de la sorte qu'il acquit cette précision du trait, cette sûreté de dessin qui devait plus tard tant lui servir. A trente ans il fit une grave maladie qui le força à se retirer à la campagne. « C'est là, dit-il, dans une lettre d'une modestie charmante, que m'a pris cet amour pour l'oiseau, pour l'insecte, amour qui ne m'a plus quitté et qui chaque jour grandit encore. Je ne sais rien de plus charmant qu'un coin de haie, qu'une touffe d'herbe; un rayon de soleil là-dessus, un oiseau qui passe et me voilà heureux! Beaucoup pensent comme moi sans le dire, de là cette grande bienveillance qui n'a cessé d'accueillir mes dessins. Ces dessins ne sont autre chose que des impressions ressenties. J'essaie de mon mieux de les communiquer à ceux qui n'ont pas, comme moi, la bonne fortune de vivre à la campagne. »

C'est Gustave Doré, ce puissant maître encore discuté en France, mais si prisé par nos voisins d'outre-Manche, qui mit dans les mains de Giacomelli ce magique crayon qui nous enchante, car Doré avait deviné dans ce modeste travailleur, se débattant au milieu de travaux industriels, l'étoffe d'un artiste hors ligne et l'avenir lui

donna raison. Ce dernier fit pour la bible monumentale de Doré des encadrements et des motifs décoratifs qui le placèrent au premier rang.

Le succès fut complet et encouragea l'artiste à se donner tout entier à ce genre de dessin. *Le Livre de mes Petits enfants*, œuvre de M. Delapalme, conseiller à la Cour, où Giacomelli s'escrima de la belle façon, indiqua à M. Hachette l'illustrateur qu'il cherchait pour *l'Oiseau* de Michelet. Et voici comment Alexandre Dumas père jugea l'œuvre des deux artistes : « Eh bien, cette plume presque ardente, colorée, scintillant des mêmes couleurs que ce monde de rubis, de saphirs, de topazes et d'émeraudes qu'elle peint, cette plume a trouvé un crayon qui l'a suivie dans toutes ses fantaisies, qui a pris l'œuf dans le nid, l'oiseau sortant de l'œuf, échangeant sa première livrée grise contre celle de l'amour; qui l'a suivie dans son ménage, dans ses luttes, dans ses combats; qui a donné à chaque individu de chaque espèce la physionomie qui lui convient, le tic qui lui est particulier; qui dans un point noir, gros comme une tête d'épingle, sait faire distinguer le rossignol du rouge-gorge, un de ces dessinateurs comme il en faut pour compléter un écrivain.

« Jamais volume n'a été mieux assorti. Le texte est de la poésie, l'illustration est de l'art... Aussi, l'heureux artiste a-t-il reçu de Michelet ce précieux autographe :

« L'*Oiseau Giacomelli* nous est arrivé ce matin, c'est une vraie merveille, et sublime parfois. (La Frégate.) Même Mme Michelet ne reconnaît plus son enfant.

« Que de talent, d'esprit, de ressources en un sujet si difficile ! Je vous serre la main, dans la plus tendre admiration.

« J. MICHELET.

« Hyères, 23 décembre 1866. »

Zola, lui aussi, avait été touché par cet œuvre où deux âmes sœurs s'étaient si bien rencontrées et s'exprimait ainsi : « M. Giacomelli a des finesses exquises, il est peu populaire encore, mais je suis certain que dans quelques années les grâces de son crayon lui auront conquis une place à part. Imaginez la légèreté des gravures anglaises, moins la sécheresse et la dureté. Il dessine avec une aiguille, mais une aiguille qui a toute la vigueur et toute l'ampleur du pinceau. C'est fin et gras tout à la fois, très souple et très ferme, admirablement fini et cependant très large. M. Michelet ne pouvait choisir un meilleur artiste pour illustrer l'*Oiseau*. Il a trouvé dans cet artiste les qualités rares que demandait cette tâche difficile. J'ose même dire qu'il y a entre l'écrivain et le dessinateur une sorte de parenté qui a facilité la besogne à ce dernier. M. Giacomelli n'a pas l'exaltation nerveuse, la sensibilité emportée de M. Michelet, mais il a sa grâce féminine, ses souplesses élégantes, ses délicieuses mièvreries. »

A propos de cet *Oiseau*, Giacomelli disait à l'un de ses biographes : « Comme j'ai bien fait de vous dire que j'avais été heureux, et comme ce grand nom de Michelet m'a porté plus haut que je ne rêvais d'aller. » N'est-il pas charmant ce cri de modestie d'un homme arrivé à la gloire et qui ne veut se souvenir que de celui qui l'a aidé de son génie, emporté sur les ailes de sa renommée.

Mais, revenons à la biographie de l'artiste, d'où nous nous sommes un peu éloignés.

Hector Giacomelli est né à Paris en 1822. La nature, cette maîtresse par lui tant chérie, le remercie de son adoration en le conservant jeune et vigoureux. A cet âge, beaucoup d'autres renoncent à la lutte, mais lui, toujours vert, toujours droit, travaille comme un jeune homme, d'une main ferme et fournit un labeur à faire reculer les plus braves. Les commandes lui arrivent de France, d'Écosse, de Belgique et d'Angleterre.

C'est à Versailles, dans sa coquette et blanche maison de la rue Duplessis, cachée par de grands arbres, qu'il a au premier étage son atelier. Une large fenêtre donne sur le jardin, d'où montent les parfums des fleurs et le chant des oiseaux, et éclaire le pupitre sur lequel Giacomelli dessine ; cet atelier est presque un musée d'ornithologie, tant il est rempli de nids, d'œufs et d'oiseaux de toutes les formes et de toutes couleurs rapportés par le maître du logis de ses promenades ou donnés par quelque admirateur de ses travaux souvent en quête d'un dessin ou d'un petit bout d'aquarelle. C'est aussi un musée où sont accrochées en plein panneau des toiles signées Meissonnier,

Charles Jacque, Gustave Doré, Henner, Barye, Daumier et, bien timidement dans les coins, quelques aquarelles de Giacomelli dignes de figurer en telle compagnie.

Notre artiste est le plus enragé des collectionneurs. « Je suis, nous écrit-il, avec sa bonhomie habituelle, un artiste doublé d'un amateur de tout ce qui est beau et bon, doublé à ce point que bien souvent je sens que la doublure est plus solide que l'étoffe, je vis entouré de livres, de gravures, de dessins, de peintures. » Ce qu'il possède de cartons remplis de gravures, de croquis, d'eaux-fortes, d'estampes est indescriptible, et dans ces cartons que de trésors, que de raretés! C'est en colligeant toutes ces merveilles que Giacomelli s'est épris de Raffet, ce dessinateur de génie, dont il a pu recueillir une partie de l'œuvre; il en a publié en 1862 l'historiographie sous ce titre : *Raffet, son œuvre lithographique et ses eaux-fortes,* ouvrage qui fait le plus grand honneur à son auteur.

Voici la liste des ouvrages illustrés par Giacomelli, moins les titres de ceux faits en collaboration et qui sont nombreux : *le Livre des Petits enfants; les Aventures de Jean-Paul Choppart; l'Oiseau*, de Michelet; *l'Insecte*, de Michelet; *Nature*, par Mme Michelet (Londres); *Poésies de Maria Howit* (Londres) ; *Esquisses d'Histoire naturelle* (Londres) ; *the History of the Robins* (Londres); *the Bird World* (Londres); *les Mois*, encadrement des poésies de François Coppée; *Ailes et fleurs; les Nids*, de André Theuriet; *Sous bois*, et *Nos Oiseaux* du même auteur.

L'œuvre de Giacomelli est considérable et s'augmente chaque jour. A l'Exposition de Vienne, il a obtenu deux médailles; il est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1878.

La prophétie de Zola paraît s'accomplir, car de tous côtés arrivent à Giacomelli des témoignages d'admiration et de sympathie. Il compte d'illustres et solides amitiés qui sont le plus grand bonheur de sa vie : Dumas, Meissonnier, François Coppée, Sully-Prud'homme, et parmi ceux qui ne sont plus : Jules Janin, Michelet, Dumas père, Daubigny, de Nittis, et tant d'autres!

Maintenant, pour finir, nous n'avons plus qu'à citer quelques lignes du remarquable article de M. Louis Depret, concernant l'exposition que fit récemment Giacomelli, dans la galerie du boulevard Saint-Germain, des vingt aquarelles originales de *Nos Oiseaux*.

« Giacomelli aussi est un poète de race et de nature, et depuis ses premières pages, il n'a pas cessé de nous charmer. Dans les galeries du boulevard Saint-Germain, où l'on avait rassemblé les originaux de ses compositions, nous avons eu de chères songeries devant ces vingt études parfaites.

« L'art magique de Giacomelli les anime sous nos yeux, ces petits êtres que l'on dirait être des symboles d'âmes et des parcelles d'infini éparpillées dans les vastes espaces de l'air. Au fond de leurs nids, on les voit se blottir les uns contre les autres, frémissants, effarés! On se demande si, avec tout notre orgueil et toute notre pitié, nous valons plus devant le maître incommensurable des univers sans nombre découverts chaque jour à notre stupeur, que ces petites bêtes sitôt passées!

« Atômes relativement à nous... Colosses au regard de milliards d'autres, plus petits, dans l'immense création! On se demande, si le bonheur et le bien-être que nous poursuivons sous les grands mots d'amour et de fraternité valent plus que la joie d'une heure éprouvée, en se réchauffant à son pareil, par ce bijou animé et trembleur que notre moindre geste étoufferait.

« D'autres animaux nous paraissent aussi des âmes muettes et des rêves glacés, mais l'oiseau l'emporte sur tous par son prestige de messager aérien du ciel à la terre. Nous ne songeons pas aux abominations de guerre et aux champs de carnage qu'ils font dans la paix même de l'azur... ces vols de chansons, ces poèmes ailés, dont on n'a plus que la grâce inquiète et le mystère moqueur dans l'excellent Giacomelli. »

CHARLES PITOU.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronnet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. — N° 294. — 10 c. — Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE COLL-TOC

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

JOHN GRAND-CARTERET



JOHN GRAND-CARTERET

Né en 1850 à Paris, où son père faisait la banque. Parent par sa mère de M. Antoine Carteret, l'homme politique genevois qui préside depuis 1870 aux destinées de cette petite république, et qui s'est fait un nom européen par ses tentatives en faveur du catholicisme libéral.

Ayant à la fois un pied en Suisse et un pied en France, John Grand a mené à Genève le bon combat pour la séparation de l'Église et de l'État. Il a successivement collaboré dans cet esprit à différents journaux de Paris, *la Patrie, l'Estafette, la France,* puis à *l'Indépendant*, dont il fut le secrétaire de la rédaction lorsque ce journal passa des mains de Naquet aux mains de Léonce Détroyat. Dans *l'Estafette*, il publia des suites d'études très remarquées : *Profils de l'Exil*, articles impartiaux et souvent sympathiques sur les personnalités les plus marquantes ou les plus curieuses de la Révolution de 1870, et *l'Ogre prussien*, articles qui, par leur sympathie non déguisée pour l'Allemagne opprimée par la Prusse, eurent le don de déplaire tout spécialement à l'ambassade allemande.

A partir de ce moment, Grand-Carteret se voua entièrement à l'étude de l'Allemagne dans tous les domaines, apportant dans cette délicate mission, non pas des idées préconçues, mais un esprit admirablement préparé par une profonde connaissance de la langue et de la littérature allemandes. L'art, les mœurs, le sentiment national, rien ne lui fut étranger. Il fut même un des premiers qui signalèrent, en toute connaissance de cause, les progrès gigantesques entrepris par les Allemands dans le domaine des industries d'art, affirmant avec preuves à l'appui, là où les autres niaient sans même vouloir étudier. Ce qui donne donc une réelle importance à des études publiées spécialement, si nous ne nous trompons, dans l'art, c'est qu'elles sont faites *de visu* par quelqu'un qui connaît admirablement la civilisation allemande, qui voit et qui juge sans parti pris.

Au contraire de Victor Tissot et de tous ceux qui ont spéculé sur les passions actuelles, il a, comme Amédée Pigeon, cherché non pas à déblatérer, mais à faire connaître et si possible à rapprocher les deux sœurs ennemies. Dans cet ordre d'idées, ses deux volumes *la France jugée par l'Allemagne* et *l'Allemagne jugée par la France,* dont le premier vient de paraître, constitueront l'enquête la plus loyale, la

plus impartiale et la plus savante en même temps qui ait été jamais faite sur les deux pays. C'est, en quelque sorte, la civilisation française et la civilisation allemande se jugeant réciproquement.

Avec les *Mœurs et la Caricature en Allemagne* qui parurent en juin 1885, il a inauguré toute une série de grands livres illustrés qui vont se continuer par la France, l'Angleterre, l'Italie, la Hollande, l'Amérique, etc., et qui donneront non seulement l'histoire de la production caricaturale dans les différents pays, mais encore et surtout qui ont pour but de faire connaître les mœurs nationales par l'image.

Avec la femme dont le premier volume *la Femme en Allemagne* est sous presse, John Grand-Carteret va inaugurer une autre série dans laquelle il se propose d'étudier successivement toutes les femmes, soit toutes les civilisations féminines.

Ce que ses ouvrages présentent de tout à fait particulier c'est le côté de l'étude, de l'observation, du document, tant au point de vue du texte que de l'illustration. « Ce que je veux, écrivait-il récemment à un de ses confrères, c'est introduire dans le livre d'étude, jusqu'à ce jour si vide, le côté document humain, absolument comme Zola l'a fait pour le roman », et c'est ce qui constitue, il faut bien le dire, le grand succès de ses volumes.

N'a-t-il pas montré cette même tendance, cette même recherche, dans cette étude sur l'art dans la Brasserie, publié sous le titre pittoresque de *Raphaël et Gambrinus*, écrit à la fois avec verve, avec conviction, avec humour, et aussi dans ces études sur Paris, *Paris-Passant*, parues dans le journal *le Passant* et qui viendront former sous peu, nous l'espérons, le volume le plus chaud en couleur, le plus saisissant comme morale qui ait été jamais écrit sur ce sujet.

Et à côté de tout cela, M. Grand-Carteret, qui doit être le préfacier d'une prochaine édition de *la Nouvelle Héloïse*, organisait l'exposition iconographique de Jean-Jacques Rousseau au pavillon de la Ville de Paris, donnait à l'Université de Genève des conférences remarquées sur le rôle de l'art dans les sociétés modernes, et mettait sur le chantier quantité d'entreprises qui vont voir le jour sous peu : un journal humoristique illustré pour la famille, sur le modèle des remarquables *Fliegende Blätter,* de Munich, une sorte de *Revue des Deux Mondes* illustrée sur le modèle des périodiques anglais, américains et allemands.

Il doit également nous donner sous peu *la France protestante*, volume pour lequel, par le fait de ses relations de parenté avec de hautes familles protestantes, il était tout particulièrement désigné. Signes particuliers : a horreur du monde, de l'intrigue et surtout de la pose. Grand collectionneur, il est un des plus assidus des boîtes du quai, où l'on peut le rencontrer quotidiennement, rapportant toujours quelque chose d'intéressant de ses chasses au livre. Grand buveur de bière, même salicylée, membre correspondant de plusieurs académies et sociétés savantes, notamment de l'*Institut national genevois.* Il pousse l'horreur du monde et des figures étrangères jusqu'à préférer souvent les rapports par lettre aux rapports directs. Quelque chose à ce point de vue de la timidité et de la misanthropie de Jean-Jacques Rousseau. De toute façon, une personnalité très caractéristique qui sera certainement une des individualités de la France de demain.

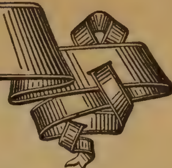
PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul Schmidt, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon Vanier.

6e volume. N° 295. — 10 c. Un an : 6 fr.



LES HOMMES D'AUJOURD'HUI



DESSIN DE FERNAND FAU

TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris**

MAURICE MAC-NAB

LES SOUS-PRÉFETS

POËMES MOBILES

L'EXPULSION

LE

POËMES INCONGRUS

FŒTUS

FERNAND FAU

CH. DECAUX SC.

MAURICE MAC-NAB

Né à Vierzon le 4 janvier 1856, Mac-Nab est donc âgé de trente et un ans, bien qu'il en paraisse à peine trente.

C'est un poète masculin singulier. On l'a défini aussi : un binocle dans de la barbe, et enfin : un gentilhomme écossais qui a une figure en bois, une voix en bois et qui se moque du *clan dira-t-on*.

Mais tout cela n'apprend rien au lecteur.

Celui-ci n'a qu'à regarder le dessin ci-contre pour se convaincre que Mac-Nab n'est pas un homme comme tout le monde. Le dessinateur a pris sur le vif non seulement ses traits et les moindres détails de sa figure, mais aussi sa physionomie et son geste inénarrable. Mac-Nab n'a que trois gestes, de même qu'il n'a que trois notes dans la voix; mais quels gestes! mais quelles notes! l'effet est irrésistible, sans qu'il se déride lui-même. Chaque fois qu'il ouvre la bouche pour réciter ses vers, il a l'air de prononcer une oraison funèbre.

*
* *

Mac-Nab a fait ses premières armes aux réunions des *hydropathes* qui prirent plus tard le nom d'*hirsutes*. C'est là qu'il débita pour la première fois sa fameuse ballade des *Poêles mobiles* qui est bien le plus beau monument d'incohérence ahurissante qu'on ait jamais entendu.

Qu'on se figure une façon de poème dithyrambique pur, soigné, littéraire, classique sur les frimas, le printemps, les pervenches, le souffle printanier, la pâle froidure, les Parisiennes, le gazon vert, les lèvres roses et l'amour, aux quatre coins duquel revient, avec la persistance d'un refrain de ballade, cet avis qui vous tombe lourdement sur la tête comme une tuile glissée d'un toit :

Le Poêle Mobile se distingue de tous les autres en ce que muni de roues il peut se déplacer comme un meuble, etc.

Qu'est-ce que cela veut dire? Mystère!

D'où cela sort-il? sphynx et rébus. Pourquoi est-ce drôle? On n'a jamais pu le savoir, on ne le saura jamais. Pourtant personne n'a entendu cette fantaisie sans rire aux larmes.

Quand les hirsutes eurent cessé de se réunir, Mac-Nab se dirigea sur Montmartre, cette butte sacrée qui est, comme chacun sait, le paratonnerre des idées bourgeoises.

Mac-Nab est la pointe du paratonnerre dont la tige est le *Chat-Noir*.

Quelquefois au cœur des tumultueuses soirées de l'institut du *Chat-Noir*, Mac-Nab, long, maigre, étriqué, porteur du *facies* tragique de ceux-là qui ont reçu du ciel la haute mission de venir jeter un peu de joie en ce siècle d'habits noirs et de chapeaux funèbres, Mac-Nab prend place devant le piano et avec ce zézaiement qui n'est pas un des moindres charmes de son talent déclamatoire il annonce solennellement :

« L'Expulsion ! »

Et aussitôt une clameur d'enthousiasme emplit la salle, casse les vitres, couvre le brouhaha des échanges de bocks et l'organe tonitruant de Salis.

Mac-Nab possède la voix la plus rauque et la plus fausse qu'il soit possible d'imaginer ; on croit entendre un phoque enrhumé. Mais cela l'inquiète peu. Il chante tout de même, sans se préoccuper des gestes désespérés d'Albert Tinchant son accompagnateur ordinaire.

Ainsi chantée, l'*Expulsion* est une véritable source de joie.

Il en est de même de la complainte du *Bienheureux Labre* et de celle des *Sous-Préfets supprimés.*

Ces fantaisies constituent avec le *Gamahut* de Jules Jouy et le *Conseil Municipal* de Victor Meusy le fond d'exubérante gaîté où vient se retremper chaque soir la clientèle nombreuse et assoiffée de tumulte du cabaret de la rue de Laval.

•
• •

Mac-Nab a publié, chez le bibliopole Léon Vanier, un très joli et très coquet volume pour lequel Coquelin Cadet a écrit six pages de préface, et qui porte ce titre étrange : *Poèmes mobiles.*

Les trouvailles et les fantaisies y pullulent, et l'on n'y compte pas moins de trente-sept pièces, presque toutes heureuses, réussies, débordantes de la gaîté et de l'originalité les plus pures, lesquelles sont fort spirituellement illustrées par l'auteur.

Le petit poème des *Fœtus* est, dans son genre, un incomparable joyau :

On en voit de petits, de grands,
De semblables, de différents,
Au fond des bocaux transparents !

Les uns ont des figures douces,
Venus au monde sans secousses,
Sur leur ventre ils joignent les pouces.

. . . .

Privés d'amour, privés de gloire,
Les fœtus sont comme Grégoire
Et passent tout leur temps à boire.

Quand on porte un toast amical,
Chacun frappe sur son bocal,
Et ça fait un bruit musical !

Citons encore la *Ballade des accents circonflexes*, l'histoire du monsieur qui organise des courses de crabes, et la *Chanson du Capucin* avec son refrain délicat et gracieux :

Bon moine, sors de ta cachette,
Chante Fanchette,
Bon moine, ôte ton capuchon,
Chante Fanchon !

La suite des *Poèmes mobiles* vient de paraître, toujours chez Léon Vanier, avec ce titre : *Poèmes incongrus*, qui nous dispense d'en dire plus long.

*
* *

Mac-Nab ne s'arrêtera pas là. Le public à qui il a eu la bonne fortune d'être présenté par *le Figaro*, cette providence des jeunes écrivains, le public, disons-nous, attend de lui des œuvres de plus d'importance.

Nous savons pertinemment et bien qu'il n'en ait parlé à personne, qu'il travaille à deux ou trois pièces de théâtre dont la formule nouvelle étonnera à coup sûr et séduira peut-être les directeurs de nos scènes comiques. Le succès obtenu par le poète est un sûr garant pour nous du bon accueil que fera le public à l'auteur dramatique.

Bien que cette carrière soit, au début, hérissée de difficultés et pleine de déboires, nous pensons franchement que Mac-Nab, avec son originalité et sa tournure d'esprit, y réussira mieux que dans toute autre.

•
• •

Parlons un peu du caractère de Mac-Nab.

C'est un rêveur, très distrait, qui joint à l'horreur des mathématiques une grande affection pour les animaux. Il recueille les chiens errants qui le comblent d'ingratitude.

Très observateur, il découvre un côté gai aux choses les plus banales de la vie.

Enfin, c'est une physionomie et une personnalité très originale à qui la postérité sera reconnaissante d'avoir cultivé le rire.

Nous ne pouvons mieux terminer cette étude qu'en citant l'axiome déjà célèbre formulé par Coquelin Cadet dans la préface des *Poèmes mobiles :*

« Les hommes bons seuls sont joyeux; les méchants ne rient pas, c'est leur punition! »

PIERRE ET PAUL.



Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. N° 296. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

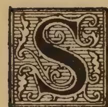
TEXTE DE PAUL VERLAINE

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

STÉPHANE MALLARMÉ



STÉPHANE MALLARMÉ



TÉPHANE Mallarmé, poète français, naquit le 18 mars 1842 à Paris, dans une rue qui s'appelle aujourd'hui passage Laferrière. Ses familles, paternelle et maternelle, présentent depuis la Révolution une série ininterrompue de hauts fonctionnaires dans l'administration de l'Enregistrement, et lui-même était, dès les langes, destiné à cette carrière qu'il esquiva, préférant aller à vingt ans vivre en Angleterre en vue de s'assimiler la prononciation et, après avoir appris l'anglais pour lire et un jour traduire Edgar Poë, de se créer, par l'enseignement dans l'Université, des ressources qui assurassent son indépendance littéraire.

On retrace le goût de tenir une plume autrement que pour enregistrer des actes, chez plusieurs de ses ascendants. L'un, avant la création de l'Enregistrement, sans doute, fut syndic des libraires sous Louis XVI, et son nom se trouve au bas du privilège du Roi, en tête de l'édition originale française du Vathek de Beckford, que notre poète a naguère réimprimée. Un autre écrivait des vers badins dans les Almanachs des Muses et les Étrennes pour les Dames. Il a connu enfant, dans le vieil intérieur de bourgeoisie parisienne familiale, M. Magnien, un arrière-petit cousin qui avait publié un volume romantique à toute crinière, *Ange et Démon*, dont le titre apparaît encore dans plusieurs catalogues de bouquinistes importants.

Le poète se souvient d'avoir, dans un âge tendre, nourri secrètement l'ambition de remplacer un jour Béranger parce qu'il l'avait rencontré dans une maison amie. Il y tendit longtemps dans cent petits cahiers qui lui furent régulièrement confisqués, dans maints pensionnats et lycées...

•
• •

Aujourd'hui, Mallarmé, définitivement et de longue date fixé à Paris, après quelques années au loin, vit en famille, au milieu de chers meubles anciens, ne sortant, en dehors de ses obligations, que pour des visites à des expositions artistiques et partout où l'on monte un ballet ou joue de l'orgue, — la Danse, l'Instrument divin ! — ses deux passions, qui semblent contradictoires, mais dont le sens éclate pour qui pense en poète, c'est-à-dire en philosophe vrai. Eh ! pour un exemple entre mille, la grave, la formaliste, l'immuable, la logique Espagne ne nous donne-t-elle pas, lors des fêtes de *Corpus Christi*, dans ses féeriques cathédrales, au son des voix célestes et des clairs larigots, parmi les prestigieux parfums d'encensoirs géants balancés du haut de voûtes à perte de vue, sous les flots de fumée rose, le spectacle et la leçon d'adolescents richement et gaiement costumés menant des menuets en toute allégresse, confiants devant le redoutable Très Saint Sacrement de l'autel ?

Lorsque les fatigues de l'esprit et des loisirs l'incitent au plein air de la campagne, Mallarmé fuit vers des bords de Seine infréquentés, au long de la forêt de Fontainebleau, et là, se livre avec rage à la navigation fluviale. La bonne rivière s'ouvre à sa rapide yole d'acajou et des journées entières s'écoulent ainsi au fil de l'eau sans, pour lui, regret ni remords du travail quitté qu'il saura bien reprendre, plus souple et plus fort, après ces délassements. Simple promeneur alors, souvent il s'exaspère en voilier consommé et n'est pas peu fier de sa flottille.

Cet amour de la nature, le poète ne le dévolue pas que sur les paysages d'eau. Lisez cette superbe page tout à fait inédite où les arbres sont honorés, avec quelle dévotion pompeuse! par un orgueil si vraiment et si purement poétique :

NOTES DE MON CARNET

LA GLOIRE

« La Gloire! je ne la sus qu'hier, irréfragable, et rien ne m'intéressera d'appelé par quelqu'un ainsi.

« Cent affiches s'assimilant l'or incompris des jours, trahison de la lettre, ont fui, comme à tous confins de la ville, mes yeux au ras de l'horizon, par un départ sur le rail traînés avant de se recueillir dans l'abstruse fierté que donne une approche de forêt en son temps d'apothéose.

« Si discord parmi l'exaltation de l'heure, un cri faussa ce nom connu, pour déployer la continuité de cimes tard évanouies, Fontainebleau, que je pensai, la glace du compartiment violentée, du poing aussi étreindre à la gorge l'interrupteur : Tais-toi! Ne divulgue pas, du fait d'un aboi indifférent, l'ombre ici insinuée dans mon esprit, aux portières de wagons battant sous un vent inspiré et égalitaire, les touristes omniprésents vomis. Une quiétude menteuse de riches bois suspend alentour quelque extraordinaire état d'illusion, que me réponds-tu? qu'ils ont ces voyageurs, pour ta gare aujourd'hui quitté la capitale, bon employé vociférateur par devoir, et dont je n'attends, loin d'accaparer une ivresse à tous départie par les libéralités conjointes de la Nature et de l'État, rien qu'un silence prolongé, le temps de m'isoler de la délégation urbaine vers l'extatique torpeur de ces feuillages là-bas trop immobilisés pour qu'une crise ne les éparpille bientôt dans l'air; voici, sans attenter à ton intégrité, tiens, une monnaie.

« Un uniforme inattentif m'invitant vers quelque barrière, je remets sans dire mot, au lieu du suborneur métal, mon billet.

« Obéi pourtant, oui, à ne voir que l'asphalte s'étaler nette de pas, car je ne peux encore imaginer qu'en ce pompeux octobre exceptionnel! du million d'existences étageant leur vacuité en tant qu'une monotomie énorme de capitale dont va s'effacer ici la hantise avec le coup de sifflet sous la brume, aucun furtivement évadé que moi n'ait senti qu'il est, cet an, d'amers et lumineux sanglots, mainte indécise flottaison d'idée désertant les hasards comme des branches, tel frisson et ce qui fait penser à un automne sous les cieux.

« Personne et, les bras de doute envolés comme qui porte aussi un lot d'une splendeur secrète, trop inappréciable trophée pour paraître! mais sans du coup m'élancer dans cette diurne veillée d'immortels troncs au déversement sur un d'orgueils surhumains (or ne faut-il pas qu'on en constate l'authenticité?), ni passer le seuil où des torches consument, dans une haute garde, tous rêves antérieurs à leur éclat, répercutant en pourpre dans la nue l'universel sacre de l'intrus royal qui n'aura eu qu'à venir : j'attendis, pour l'être, que lent et repris du mouvement ordinaire, se réduisit à ses proportions d'une chimère puérile emportant du monde quelque part, le train qui m'avait là déposé seul. »

•
• •

Pour en finir avec ces quelques notes biographiques, il sied d'ajouter qu'à une certaine époque, Mallarmé fonda et rédigea à lui tout seul, un journal avec ce titre fier : *la Dernière Mode*. Combien curieux, ai-je besoin d'ajouter intéressant à l'extrême? durent en être les articles, traités par un tel artiste et qui ne concernaient rien moins que les plus minces détails de la vie *voulue*, compétemment *entendue* et décrétée, raffinée, toilettes, bijoux, mobiliers, jusqu'aux théâtres et menus de dîners. Avis aux fureteurs intelligents et heureux!

Depuis quelque temps, le nomade Mallarmé, déjà connu et ses œuvres appréciées, savourées par un certain nombre qui est une élite, retentit dans des polémiques avec cette bonne fortune d'exaspérer la haine et surtout l'admiration. Nombre de jeunes gens de cette réfléchie génération-ci, ont reconnu dans Mallarmé l'initiateur, en même temps que le maître de leur pensée artistique et philosophique, car, il y a dans ce poète exquis entre tous et sur tous, un philosophe profond, savant, hardi dans la recherche minutieuse et claire absolument pour qui sait bien voir. Ces témoignages sont pour l'amplement consoler s'il en était besoin non à sa fierté mais à sa conviction douloureusement puisque impeccablement inflexible, des pauvres attaques de quelques tristes impersonnalités de la plume à tant de sottises par jour, semaine, quinzaine et mois.

Un livre vaste qu'il prépare démontrera la vérité de ce que j'avance ici avec pleine certitude. Ce sera, j'écris ou plutôt je résume, pour ainsi dire, sous la dictée du profond souvenir de conversations anciennes et récentes avec le poète (voilà près de dix ans qu'il y travaille), ce sera un livre en maints tomes, un livre qui soit un livre architectural et prémédité et non un recueil ; l'explication orphique de la terre qui est le seul devoir du poète et le jeu littéraire par excellence, car le rythme même du poème, alors impersonnel et vivant jusque dans sa pagination, se juxtapose aux équations de ce rêve, ou ode.

Parallèlement à ce grand Essai, Mallarmé entend bien continuer, et en plusieurs séries, l'œuvre glorieusement commencée et sous le titre : d'*Album de vers et de prose*. Simple et dandy s'il en fut, réunir successivement ces merveilles de style, d'art plastique et musical, et qui nous sont si chers, si précieux à nous autres et à d'autres qui viennent! Quant à ce que le poète appelle son Travail personnel, c'est-à-dire le Livre annoncé un peu plus haut, il entend le publier probablement anonyme, le texte, raisonne-t-il, y parlant de lui-même et sans voix d'auteur.

Puis-je mieux terminer cette esquisse qu'il me serait si doux de faire tableau, qu'en vous donnant la primeur d'un sonnet tout récent, fleur et bijou, en attendant que le bon éditeur Vanier étale — ô bientôt n'est-ce pas? à sa devanture, dès lors féerique, — écrin et bouquet!

SONNET

Toujours plus souriant au désastre plus beau,
Soupirs de sang, or meurtrier, pamoison, fête!
Une millième fois avec ardeur s'apprête
Mon solitaire amour à vaincre le tombeau.

Quoi! de tout ce coucher, pas même un cher lambeau
Ne reste, il est minuit, dans la main du poète
Excepté qu'un trésor trop folâtre de tête
Y verse sa lueur diffuse sans flambeau!

La tienne, si toujours frivole! c'est la tienne,
Seul gage qui, des soirs évanouis retienne
Un peu de désolé combat en s'en coiffant

Avec grâce, quand sur des coussins tu la poses
Comme un casque guerrier d'impératrice enfant
Dont pour te figurer, il tomberait des roses.

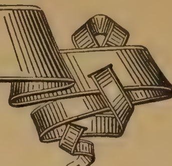
PAUL VERLAINE.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. N° 297. — 10 c. Un an : 6 fr.



LES HOMMES D'AUJOURD'HUI



DESSIN D'EMILE COHL
TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris**

J. ÉMILE LABADIE

J. ÉMILE LABADIE

'AUTEUR du projet du grand canal maritime sans écluses, de la mer à Paris (Paris port de mer), est âgé de 35 ans.

Il est né en mer, le 2 novembre 1851.

Fils de marin, il eut pour berceau un navire, et c'est sur l'Océan que s'écoulèrent les premières années de son enfance.

Après des études complètes, il était à 19 ans officier de cavalerie, attaché en qualité d'officier d'ordonnance à la personne d'un général commandant une brigade de cuirassiers.

A 22 ans, il quitte l'armée. Avide de voir et de s'instruire il court l'Europe, l'Asie et l'Amérique.

Sept ans après, il rentre en France, où par une décision des comités des ports, il est nommé directeur de l'Administration du Registre Maritime.

Tous ceux qui à divers titres ont des attaches avec la Marine, n'ont pas oublié l'ardeur toute patriotique avec laquelle le jeune directeur prit en main les intérêts de notre marine marchande. Discours, lettres et pétitions aux ministres, aux sénateurs, aux députés, aux chambres de commerce, rien ne lui coûta.

Placé mieux que personne pour savoir l'état de notre flotte marchande, il attira l'attention des intéressés sur sa situation précaire.

Voici ce que disait, le 6 janvier 1881, dans un vigoureux discours, le directeur du Registre Maritime.

« Aujourd'hui, Messieurs, qui donc oserait dire que notre marine est florissante, — je ne dis pas même qu'elle se relève; — mais seulement qu'elle se maintient? — Peut-être reprochera-t-on à quelques-uns des gouvernements qui se sont succédé depuis plusieurs années de n'avoir pas attribué aux questions maritimes toute l'importance qu'elles méritaient. — Aussi avons-nous assisté depuis un quart de siècle au déplorable spectacle d'une décadence que nul ne voulait prévenir; d'une chute qu'aucune barrière, en dépit de vos protestations et de vos efforts, ne venait arrêter.

« Je vous le demande, Messieurs, est-ce votre faute à vous, négociants et marins, si le commerce national est aujourd'hui languissant, si nos ports sont *envahis par des flottes étrangères, pacifiques d'aspect, mais plus redoutables peut-être que des armées navales?*

« Si les chantiers de construction sont aujourd'hui déserts et si enfin, dans nos villes maritimes, se plaint et gronde parfois une population nombreuse d'ouvriers qui vivaient autrefois des industries maritimes, qui se trouvent aujourd'hui réduits à l'inactivité, à la misère, et dont les plaintes laissent retomber sur ceux qui pouvaient prévenir le mal la responsabilité des grèves ouvrières et des légitimes revendications? Tout se tient dans la vie commerciale et industrielle; — la ruine des uns amène trop souvent la ruine des autres et si ces ruines n'ont pas été prévenues, si des gouvernements indifférents n'ont rien fait pour porter un remède au mal qui n'était que trop certain, à qui devra s'adresser le reproche d'avoir créé des questions sociales, de les avoir parfois même entretenues, puis de les avoir niées, ou tout au moins de n'avoir rien fait pour les résoudre?

« Dans un autre ordre d'idées, laissez-moi, Messieurs, indiquer en quelques mots un autre résultat fatal lui aussi de la décadence de notre marine marchande.

« Qu'est devenue cette marine militaire dont nous fûmes autrefois si fiers? Où sont maintenant ces vocations, ces aptitudes réelles qui faisaient de nos matelots de véritables hommes de mer? Vous le savez mieux que moi, sur de nombreuses parties de notre littoral, les bureaux d'inscription maritime n'ont pour ainsi dire plus de clientèle. La marine, chose étrange! est privée de marins; aussi subit-elle une transformation dont l'avenir nous dira les résultats.

« C'est un lieu commun, Messieurs, que de dire que la marine marchande est la pépinière de la marine militaire; et à une époque ou les idées de relèvement, de prestige reconquis, de revanche gagnée font battre tous les cœurs, qui donc oserait se désintéresser d'une question qui touche à l'honneur militaire et à la défense de la Patrie?

« Ce qu'il s'agit de défendre et de sauver aujourd'hui, c'est la marine, avec les mille industries diverses qui s'y rattachent; c'est notre prospérité menacée de catastrophes imminentes; c'est la dignité de nos ports où des ouvriers et des marins français ont le droit de gagner largement leur pain. C'est l'avenir même et l'honneur de la France, doublement intéressée dans un débat qui concerne son avenir économique et la protection de son drapeau. »

Émile Labadie voyait clair, l'avenir ne lui a donné que trop raison.

Quels que soient les déboires que son dévouement à la cause de la patrie lui ait suscités, Labadie n'en a pas moins poursuivi son œuvre qui peut se résumer en deux mots : Grandeur et prospérité de la France.

Après avoir dans deux ouvrages : *la Marine Française* et *les Grands Ports de l'Europe occidentale*, étudié la marine et le commerce de la France et des autres contrées de l'Europe, Labadie a été amené à croire que la seule solution favorable pour redonner à la France sa richesse d'antan était la création d'un grand port maritime à Paris.

Dans une entrevue qu'il eut avec un rédacteur d'un grand journal parisien, il s'exprime ainsi : « Je me suis beaucoup occupé de questions maritimes et commerciales, comme directeur du *Registre Maritime*. Réfléchissant un jour aux moyens qu'il conviendrait d'employer pour relever notre marine marchande, actuellement en décadence, et pour donner à l'action de nos industriels et de nos commerçants un champ plus vaste et plus fécond, j'ai songé à un point géographique central qui attirerait à lui le courant commercial du monde entier. En même temps, il convenait de concilier les intérêts généraux de la France avec ceux du nouveau point à trouver.

Paris, par sa situation et son importance, était seul à même de favoriser la solution du problème. Relié à toutes les villes de la France et du continent européen par des réseaux de chemins de fer nombreux et des canaux, Paris pouvait devenir le centre d'un vaste cercle commercial. Ceci établi, il fallait trouver le moyen de faire communiquer cette ville de la façon la plus économique et la plus directe, non seulement avec le continent européen, mais avec le monde entier. De là l'idée de relier Paris à la mer par un *grand canal à niveau* ou de *Paris port de mer.* »

L'œuvre, on le voit, est grandiose. Elle exigera de l'homme qui voudra la mener à bonne fin, courage, énergie, volonté et travail.

Tout, dans la vie de Labadie, permet de croire qu'il est à la hauteur de sa tâche. Sobre, levé de grand matin, infatigable à la besogne, il jouit d'une santé de fer. Doué d'une grande facilité de parole, il défendra son œuvre sans s'occuper des on-dit.

Ceux qui le connaissent le considèrent comme un loyal. — Pas de mensonges, dit-il, la vérité c'est encore la meilleure des politiques.

Nous souhaitons que Labadie réalise le projet si brillamment et si clairement exposé dans son *Étude sur Paris port de mer.* Tous ceux qui l'ont lu ont pu se rendre compte que les talents multiples de l'historien, de l'ingénieur, du marin, de l'économiste et du soldat dont Labadie est doué ont été mis chez lui au service de son grand patriotisme et de l'idée qui l'a toujours dominé : Grandeur et Prospérité de la France.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. N° 298. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN D'EMILE LAFORGUE

TEXTE DE G. KAHN

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

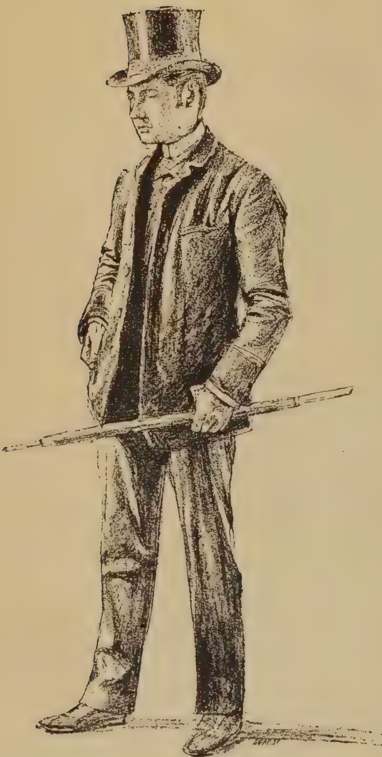
JULES LAFORGUE





JULES LAFORGUE

Jules Laforgue est né le 22 août 1860, d'hérédité bretonne, à Montévidéo, ville en amphithéâtre, toits en terrasses, rues en damiers, et rade énorme. De bonne heure il vint en France, à Tarbes (le pic du Midi à l'horizon), et fut transplanté à Paris à l'âge des premières rimes. On le vit dès lors à la salle Ombrienne du Louvre, hors des cafés, et dans les catacombes de la philosophie idéaliste pour oublier l'obsession apostolique de Lamennais et de Savonarole. Cela se termina par des alleluias à l'Inconscient de Hartmann à travers les Muses, les Aquariums, les Jardins zoologiques, les Toilettes des jeunes filles et maintes capitales du Nord.



Au physique de taille moyenne, méticuleusement rasé, des cheveux châtains, une raie à droite, des yeux gris étonnés ou résignés.

Il porte comme chaton de bague
Le scarabée égyptien,
A sa boutonnière fait bien
Le pissenlit des terrains vagues.

Au moral, imbibé de philosophie, saturé de goûts détaillés, pas bellâtre, très circonstancié, carnavalesque en demi-mesures, pas érotique, un peu abbé de cour, bondé de principes, temple ambulant sans lévite en offrandes propitiatoires à l'inconscient.

D'allures? fort correctes, de hauts gibus, des cravates sobres, des vestons anglais, des pardessus clergymans, et de par les nécessités, un parapluie immuablement placé sous le bras.

De goûts? regardeur infatigable d'albums anglais et japonais, de clowns et de feux d'artifices, des caricaturistes bien dessinateurs, regardeur à la loupe infatigable des vieux et récents tableaux, épris de polychromie discrète, de vitraux, de la lune; aquafortiste lui-même, il barbote passionnément dans le métier des peintres, adore Puvis de Chavannes, mais Raffaelli, et aussi Pissarro et aussi Raffaelli et ceux qu'il n'aime pas comme peintres il les adore comme documents. S'il préfère, c'est Michel-Ange hypocondre, ascète et vital, Rembrandt, pour les joies d'optique et Burne Jones,

idéaliste. En littérature Shakespeare et dans Shakespeare Comme il vous plaira, dans comme il vous plaira, Jacques; et puis Tolstoï et par ci par là, tout beaucoup mais pas passionnément — ayant d'ailleurs pour les plus faiseurs en quelque art qu'ils fassent métier, le mépris qu'il convient, en musique plus dilettante que partout ailleurs, mais encore dilettante à principes fondamentaux.

* * *

Les complaintes de Jules Laforgue, dédiées à Paul Bourget, épigraphiées au petit bonheur de la fatalité, parurent en 1885 chez le bibliopole Vanier. Déjà des fragments lus ou publiés avaient eu le don de mettre en hautes, parlantes et écrivantes colères les pseudo-poètes qui en ces temps encombraient le pavé. Étonnement et colère s'augmentant d'autant que c'était le premier volume formulé d'un inconnu touchant à d'autres inconnus, et que celui-là se révélait inquiétant. Il osait publiquement enfin, définitivement aussi, rompre avec Boileau. Il y avait des rythmes, des rimes, un monsieur s'extrayant des vers au lieu de moderniser de resassés parangons. C'était plein de philosophie personnelle, parfois satyrique (dans le bon sens de la chose, et piquant aux travers généraux de l'espèce), plus cosmogonique qu'héroïque. Autorisé par son sujet, le poète négligeait l'habit noir traditionnel, élidait la voyelle du même droit qu'un vaudevilliste, sacrifiant quand il lui plaisait la rime à l'œil; mais inutile de s'étendre car tout bon lettré actuel connaît les complaintes des *Formalités nuptiales*, du *Chevalier errant*, les *Variations sur le mot falot*, *falotte*, la complainte des *Grands Pins dans une villa abandonnée*, la complainte *de la Ville de Paris*, etc.

COMPLAINTE

VARIATIONS SUR LE MOT « FALOT, FALOTTE »

Falot, falotte!
Sous l'aigre averse qui clapote,
Un chien aboie aux feux-follets,
Et puis se noie, taïaut, taïaut!
La Lune, voyant ces ballets,
Rit à Pierrot!
Falot, falot!

Falot, falotte!
Un train perdu, dans la nuit, stope
Par les avalanches bloqué;
Il siffle au loin! et les petiots
Croient ouïr les méchants hoquets
D'un grand crapaud!
Falot, falot!

Falot, falotte!
La danse du bateau-pilote,
Sous l'œil d'or du phare, en péril!
Et sur les *steamers*, les galops
Des vents filtrant leurs longs exils
Par les hublots!
Falot, falot!

Falot, falotte!
La petite vieille qui trotte,
Par les bois aux temps pluvieux,
Cassée en deux sous le fagot
Qui réchauffera de son mieux
Son vieux fricot!
Falot, falot!

Falot, falotte!
Sous sa lanterne qui tremblotte,
Le fermier dans son potager
S'en vient cueillir des escargots,
Et c'est une étoile au berger
Rêvant là haut!
Falot, falot!

Falot, falotte!
Le lumignon au vent toussote,
Dans son cornet de gras papier;
Mais le passant en son pal'tot
O mandarines des Janviers,
File au galop!
Falot, falot!

Falot, falotte!
Un chiffonnier va sous sa hotte;
Un réverbère près d'un mur
Où se cogne un vague soulaud,
Qui l'embrasse comme un pur,
Avec des mots!
Falot, falot!

Falot, falotte!
Et c'est ma belle âme en ribotte,
Qui se sirote et se fait mal,
Et fait avec ses grands sanglots,
Sur les beaux lacs de l'Idéal
Des ronds dans l'eau!
Falot, falot!

L'*Imitation de Notre-Dame la Lune* (1886, Vanier, éditeur), tantôt parlant à Seléné, tantôt à cette bonne lune, à une lune d'autres paysages, à des lunatiques, à des lunaires, d'un art plus concentré que les complaintes, et semé au long de belles chansons personnelles sans égotisme, et de grands vers picturaux s'amoncelant aux petits détails et poème de grande tenue.

. . .

Jules Laforgue a édité au courant des numéros de *la Vogue* ses moralités légendaires des tutoiements familièrement discrets avec les mythes antiques, wagnériens et shakespeariens. Citons-les : *Salomé*, jeune fille un peu pessimiste; Iaokannan, socialiste du Nord; un tétrarque, Émeraude-Archetypas, bien dilettante et peu convaincu; *Lohengrin*, *fils de Parsifal*, doux échappé des bureaux de son père Parsifal, et si séduisante, si attendante Élisa, mais peines d'amour perdues, car tant de divergences entre les deux sexes. *Persée et Andromède ou le plus heureux des trois*, le plus heureux des trois c'est le monstre, car cette sauvage est à peine nubile; Andromède n'a guère le goût des officiers de cavalerie légère, que sont ces héros antiques toujours en partance de conquêtes faciles, armés offensivement et défensivement par tant de dieux propices. Le *Miracle des roses*, accident heureux d'une vie monotone de ville d'eaux. *Hamlet ou les suites de la piété filiale*, un Hamlet qui a lu et trop Shakespeare et tous les philosophes.

Au courant de cette brève silhouette nous avons presque donné une biographie. L'ensemble s'en complète par des articles de *la Gazette des Beaux-Arts*, nombre de vers de formes neuves publiés à *la Vogue*, au *Symboliste*, à *la Revue indépendante*. Ceux-ci seront bientôt, ainsi que *les Moralités*, réunis en volume.

Encore des traductions de Walt-Whitman.

Et formulons, en terminant, que M. Jules Laforgue a apporté une note neuve de lyrisme, une note inédite d'humour, une critique d'art spéciale et que c'est déjà beaucoup en attendant les développements tout indiqués.

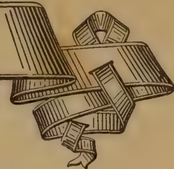
Gustave KAHN.

Paris. — Typographie Paul Schmidt, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon Vanier.

6e volume. N° 299. — 10 c. Un an : 6 fr.



LES HOMMES D'AUJOURD'HUI



DESSIN DE J. CHÉRET

TEXTE DE H. B. JEAN COUDRAY

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

ERNEST MAINDRON



ERNEST MAINDRON


Si le *Dictionnaire des Contemporains*, de Vapereau, avait réservé une place à M. Maindron, il lui aurait, supposons-nous, consacré les lignes suivantes :

« Maindron (Charles-Ernest), homme de lettres, secrétaire-archiviste de l'Académie des Sciences, né à Paris, le 9 décembre 1838.

« M. Maindron est attaché au Secrétariat de l'Institut depuis plus de vingt ans. L'Académie des Sciences lui doit la reconstitution de ses archives et la publication de nombreux documents se rapportant à ses règlements et à son histoire. Sous la direction de M. J.-B. Dumas, secrétaire perpétuel, M. Maindron a organisé les missions qui ont été chargées de l'observation astronomique du passage de Vénus sur le Soleil en 1874 et en 1882. Les services qu'il a rendus à l'Académie lui ont valu la croix de chevalier de la Légion d'honneur. »

Un point, c'est tout.

Ce n'est pas assez, à notre avis, et le Vapereau aurait tort. Ce qui fait de M. Ernest Maindron l'une des physionomies parisiennes les plus originales que nous connaissions, ce n'est pas seulement la situation académique qu'il occupe, d'ailleurs, fort dignement, c'est surtout ce que ne dirait pas le Vapereau.

M. Maindron est un collectionneur émérite. Son cabinet, dans lequel sont classées avec méthode bien des merveilles, est l'un des plus intéressants qu'il nous ait été donné de voir. Voici plus de trente ans qu'avec un flair particulier il y réunit laborieusement, surtout pour ce qui concerne notre époque, des milliers de documents qui feront plus tard la joie des historiographes.

Fanatique de *Daumier*, il en possède l'œuvre au complet et en prépare le Catalogue; il a recueilli sur les *Adresses de Commerçants*, les *lettres de naissance*, *de mariage et d'enterrement*, les *invitations*, les *programmes*, les *menus*, une série de pièces d'une valeur incomparable. Sa collection préferée, celle à laquelle il donne chaque jour des soins paternels, est une collection composée de plus de quinze mille *affiches*, soit politiques, soit illustrées. Ses *jeux de cartes*, ses *journaux artistiques*, ses *charges du siège et de la commune*, ses *portraits* et ses *charges de Gambetta*, sont autant de collections spéciales qui toutes ont une valeur extrêmement attachante.

Il se passionne donc, comme on le voit, pour les documents artistiques de notre temps. En ce sens, c'est un moderne, et il est bon de signaler le côté intelligent de ses recherches qui toutes s'appliquent à mettre en lumière un art qui n'est pas toujours banal.

Qu'on ne l'oublie pas, c'est l'histoire de cet art primesautier, fugitif, soulignant l'événement du jour d'un trait vif ou d'une boutade originale, qui viendrait à disparaître si des collectionneurs comme M. Maindron ne prenaient le souci de nous en garder les manifestations.

Nous ne voulons pas dire que l'éducation artistique de notre société soit bien raffinée, nous n'avons pas la prétention de n'y voir que des œuvres éclatantes, mais il est juste de reconnaître que nos dessinateurs, soit qu'ils sollicitent notre attention par un prospectus agréable, par une adresse de commerçant ou une affiche multicolore, ont quelquefois de l'esprit, souvent de la grâce, et toujours de l'à-propos.

*
* *

Notre siècle, nous ne savons plus qui a dit cela, s'appellera, dans l'histoire, le « siècle du papier ». Ce ne sont pas nos monuments qui parleront de nous à nos arrière-neveux; la tour Eiffel ne nous assurera pas l'admiration de la postérité. Il a bien fallu nous distinguer de manière ou d'autre, et nous avons choisi les feuilles volantes. Elles seront l'agent principal de transmission de nos usages et de nos mœurs. Se substituant à l'interprétation plus ou moins fidèle du journal ou du livre, elles seront comme la chronique vivante de tous les jours que nous avons vécus.

Donc, avec une opiniâtreté digne d'éloges, avec la précision et la science du botaniste, le nez au vent, prêt à toutes les aventures, M. Maindron poursuit sans trêve et sans merci la pièce qui lui manque, et celle qui lui manque est toujours celle à laquelle il attache le plus de valeur. Le jour où il la trouve et la pique dans son herbier, c'est fête en son logis.

Voyez jusqu'à quel point ce chercheur infatigable pousse l'originalité. Il ne collectionne pas, comme on le fait trop souvent, pour enfouir fiévreusement, jalousement, dans des cartons d'où on ne les tirera jamais les documents qu'on a recueillis : singulière exception dans cette « carrière » séduisante autant que difficile, M. Maindron initie le public au charme et à l'inattendu de ses découvertes.

Il a publié en 1874, chez Lechevalier, *les Murailles politiques*, excellent recueil des affiches françaises et allemandes apposées à Paris ou en province depuis le 4 septembre 1870 jusqu'à la fin du mois de mai 1871. Au sujet de cet ouvrage, Paul Bert

lui écrivait : « Je l'ai parcouru avec le plus vif intérêt, avec orgueil, et avec chagrin. Quel beau mouvement patriotique, quels élans généreux, et, à côté, quelles sottises, et parfois quels crimes!

« Vous avez rendu un grand service en conservant à l'Histoire, et en rendant accessibles à tous, ces souvenirs si divers et si précieux. »

En 1886, il a donné un superbe ouvrage intitulé : *Les Affiches illustrées*. L'Éditeur H. Launette en a fait un livre de luxe, dans lequel sont reproduites les pièces capitales de la collection de l'auteur, et qui a pris une place méritée dans les bibliothèques artistiques les mieux conçues.

La *Revue scientifique* a publié de M. Ernest Maindron des études sérieuses, complètes et pleines d'intérêt sur *l'Académie des Sciences*, *ses règlements*, *ses installations successives et sa bibliographie;* sur *la Fondation de l'Institut national;* sur *Bonaparte*, *membre de l'Institut.*

Gauthier-Villars a imprimé pour lui un beau volume in-4°, portant pour titre : *Les Fondations de prix à l'Académie des Sciences; les lauréats de l'Académie 1714-1880. La Nature* a reproduit aussi plusieurs notes fort curieuses sur d'anciennes estampes scientifiques et sur quelques points d'histoire qui méritaient d'être fixés. Enfin, le *Bulletin de la Société chimique* a inséré sous le titre : *Jean-Baptiste Dumas et son œuvre*, l'indication bibliographique des travaux scientifiques et littéraires de l'illustre chimiste.

Ce dernier travail, l'auteur tient à ce qu'on le sache, n'est pas autre chose qu'un respectueux hommage à la mémoire du maître pour lequel il professe un culte véritable.

On le voit, M. Maindron est un travailleur. Il apporte à ses recherches un soin particulier et une conscience absolue. A ces titres divers, nous lui devons une place dans *les Hommes d'aujourd'hui.*

⁂

Au moment même où nous terminons cette notice, nous apprenons que M. le Ministre du Commerce, sur la présentation de M. Georges Berger, directeur de l'Exposition, vient de nommer M. Ernest Maindron chef du Catalogue de l'Exposition universelle de 1889. Il nous semble qu'il était difficile de trouver un homme qui, par ses travaux antérieurs, fût mieux préparé à l'accomplissement de la mission dont il est chargé.

Rappelons encore que M. Maindron est le neveu du statuaire Hippolyte Maindron, mort il y a deux ans. Par cela même il est le propre cousin de *Velléda*, de poétique mémoire. Vous voyez qu'il est bien apparenté.

La qualification de collectionneur éveille dans l'esprit la figure anguleuse d'un monsieur hors d'âge, à la peau jaune et ridée, les yeux abrités par un large abat-jour vert, courbé du matin au soir, une loupe à la main, sur des choses qui ne sont pas toujours d'une parfaite blancheur : ce n'est pas là le portrait de M. Maindron, ainsi qu'on en peut juger par le croquis que nous avons demandé à Jules Chéret, et qu'il nous a généreusement offert.

H. B. JEAN COUDRAY.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. N° 300. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE M. REYMOND

TEXTE DE FÉLIX FÉNÉON

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

CHARLES VIGNIER



CHARLES VIGNIER

Poète français et psychophysicien, né à Genève, le 8 mai 1863.

Une enfance helvétique et lacustre parmi les cygnes fédéraux et il fut en Angleterre. Villes et faits divers. Mais, en 1881, lorsque Posnett — Charles Vignier était depuis un semestre le secrétaire de l'illustre critique — se fut définitivement compromis par son esthopsychologie et l'ambiguïté peut-être sanglante de sa vie privée, il quitta Glasgow pour Paris. Des enquêtes de linguistique, quelques laudatives scolies sur le préraphaëlitisme, un voluminet de strophes anglaises qu'agrémentait un dessin de Burne Jones, et des études hippologiques insérées dans des feuilles de sport : ç'avait été ses écritures. On comprend donc qu'il s'oublie parfois à murmurer, yeux vagues :

J'ai peur de rencontrer Posnett au fond d'un bois.

Cette voix se voile, se dégrade, se fausse, délivre trois sens à tous les mots, — et des hésitations dubitatives, des timbres troubles, des silences...

Sur les boulevards on le rencontrait alternativement parmi des jupes claires fleuries, marivaudant, ou au bras d'un très vieil homme qui brusquement l'immobilisait aux terrasses des cafés pour crayonner des figures de géométrie : c'étaient de scissiles Nord-Américaines de la région des Grands-Lacs qu'il initiait au français, et un fantasque membre de l'Académie des sciences, mort depuis, qu'il avait séduit par son imagination mathématique. A cette époque et dès lors, il traduisit les dépêches de nuit de l'agence Havas, chroniqua, futile et pseudonymique, au *Parigi-Roma*, journal franco-italien, écrivit des poèmes en prose, des vers, des nouvelles d'art dans la *Revue Indépendante*, la *Revue Contemporaine*, la *Revue de Genève,* le *Symboliste*, des articles dans la *Vie moderne*, le *XIXe Siècle*, le *Temps;* translata en notre langue un livre de Celen Sabbrin sur les impressionnistes : *Science and Philosophy in Art*, pour ce toujours surprenant périodique, la *Vogue*.

En décembre 1885, il publiait un commentaire des évolutions parallèles de la peinture, de la littérature et de la musique, exposait les vouloirs du groupe de poètes dans lequel on l'a classé : les Symboliques.

Pour rompre cette biographie, citons :

Viennent alors tout naturellement ceux qu'à bon droit l'on peut nommer les peintres de demain. Manet, par ses théories, par ses conversations, par son attitude, par ses amitiés plus encore que par sa peinture, presque virtuelle, — les suscita. Guidés par le raisonnement ou plus probablement encore par leur tempérament, ils comprirent que, sinon inventer de nouveaux symboles, la Vie, d'où tout symbole s'essore, leur restait ; que la peinture purement descriptive n'ayant nulle raison d'être, vu son caractère tout conventionnel, et que la couleur ne peut pas faire de la lumière, il fallait laisser à d'agréables amateurs le passe-temps de lutter de trompe-l'œil avec la nature ; que dès lors leur incombait le soin non pas de décrire, mais d'émouvoir la couleur, de la douer de sensation, afin de fugitiver la vie, telle qu'elle leur apparaît, fragmentaire et caractéristique.

Dans ces notes d'esthétique sur la Suggestion en Art, il procédait par minutieuses analyses partielles, puis raccordait soudain les phénomènes les plus apparemment distants. Les mêmes façons : dans ses *Éléments de Psycho-Physique* qui vont être émis.

Sous sa forme classique et actuelle la Psycho-Physique n'est rien qu'une science d'attente sans méthode précise. M. Charles Vignier rejette dans l'inconnu les questions de sensation et ne considère que des mouvements virtuels et leur caractéristique primaire, les directions, conformément à la si féconde doctrine de M. Charles Henry. Son livre résume toutes les recherches expérimentales de Wundt, Fechner, Exner, Burckhardt, Marey, Frank, Pitres, Sergi, Buccola, Kries et Auerbach, Vintschgau, Mendelssohn, Richet, Charpentier, Wittich, Rosenthal, Vierordt, Herzen, Hirsch, Galton, etc., etc., énonce la nouvelle méthode, vulgarise les résultats principaux et prévoit les prochains. Voici sa répartition :

I. — Rapports du subjectif et de l'objectif. Loi de Fechner. Inexactitude de cette loi. Mécanique vivante : théorie des directions et des fonctions du temps ; contraste, rythme, mesure.

II. — Étude du subjectif, c'est-à-dire relations de durée. Courant nerveux, sensations élémentaires, actes psychiques complexes, variations suivant des conditions pathologiques, etc.

III. — Applications.

Depuis quelques semaines, son *Centon*[1] est aux vitrines. Introduits par une préface ironique et galante, ce sont de courts poèmes, de deux ans de tiroir. Peu soucieux de figer sa personnalité en quelque stable configuration, il la laisse varier à tous grés : d'où, peut-être, ce titre, *Centon*, qu'un dictionnaire traduirait « pensées empruntées à divers » — aux divers, aux successifs Charles Vignier. Y sont des strophes parnassiennes, peu ; mais d'autres, toutes on peut dire, nuées si précieusement, si précieusement charmantes en leur brume de rares musiques atténuées.

Quelques-uns de ces poèmes ont pour armature une dialectique retorse et singulière, et, comme il sied, cachée ; des conflits de sentiments se débattent alors selon des rythmes légers mais avec une précision algébrique ou d'échecs ; nous songeons ici à : *Un séculaire lys offre...*, *Puisque nous...*, *Femme qui serais toutes les...*, *Reine jolie, ô....* Concetti d'élégante et noble et souriante façon, visions féminines

---

[1] **Charles Vignier.** — CENTON. Un volume de luxe, tiré à petit nombre, 3 francs, *franco* contre mandat-poste ou timbres à l'éditeur Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

passionnément et sans emphase provoquées, acrobaties de technique, cris de clowns en détresse, une âme complexe traduite. Au surplus :

Dans une coupe de Thulé
Où vient pâlir l'attrait de l'heure,
Dort le sénile et dolent leurre
De l'ultime rêve adulé.

Mais des cheveux d'argent filé
Font un voile à celle qui pleure,
Dans une coupe de Thulé
Où s'est éteint l'attrait de l'heure.

Et l'on ne sait quel jubilé
Célèbre une harpe mineure,
Que le hautain fantôme effleure
D'un lucide doigt fuselé !..
Dans une coupe de Thulé...

. . .

Je jette des perles dans le lac.
Perles de mon joli sac,
Tombez avec mes chansons,
Pour amuser les poissons
Dans l'eau !

J'attends ici le bel amoureux,
O coulez, mes jours heureux,
Mes perles et mes chansons,
Coulez avec les poissons,
Dans l'eau !

Et quand le bel amoureux viendra,
Dans l'eau bleue il cherchera
Les perles et les chansons
Que j'ai jetées aux poissons,
Dans l'eau !

Dis, bel amoureux, viendras-tu,
Sur un batelet pointu,
Pour écouter mes chansons,
Pêcher perles et poissons,
Dans l'eau ?

Mais si le bel amoureux tardait,
Mon gros sac serait vidé,
Mes jours heureux, mes chansons
Fuiraient avec les poissons,
Dans l'eau !

Ce livre, sincère et artificiel, mais sincère encore, se termine allègrement par des chansons à bâtons rompus sur le dos des marabouts du Jardin des Plantes et par quels conseils. — Vanier, naturellement, l'édita.

Sur l'homme qu'est son auteur, les opinions divergent. Je l'ai rencontré, là ou là : figure dans le goût des plus fins « école de Clouet ». Voir, ci-avant, son aspect général. (Maurice Reymond, statuaire polychromiste, dessinateur cinq minutes.)

Il parla négligemment d'un *Prospéro*, d'un *Caliban*, d'un *Hamlet* et d'un roman dont le titre sera *Humains*, — bientôt volumes. M'a-t-il semblé, il est très exactement renseigné sur les xylographies de Burgmair et de Dürer, s'intéresse aux menus faits du boulevard, formule à souhait la théorie du discontinu, prédilecte les parfums à base d'ambre, et s'enjolive de cyclamens.

Félix FÉNÉON.

Paris. — Typographie Paul Schmidt, 5, rue Perronnet. L'éditeur-gérant : Léon Vanier.

6e volume. N° 301. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

TEXTE DE E. ARMAND

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris

ÉDOUARD DRUMONT



ÉDOUARD DRUMONT

Hier, connu seulement des érudits et des chercheurs, le nom de Drumont est aujourd'hui dans toutes les bouches. Tout le monde a lu *la France juive* (1); si cet ouvrage a soulevé certaines colères, il a provoqué d'enthousiastes admirations en disant tout haut ce que beaucoup pensaient tout bas.

Édouard Drumont est né à Paris le 3 mai 1844; son père, chef de bureau à l'Hôtel de ville, avait des ressources très restreintes, c'est à force d'économie qu'il parvenait à nouer les deux bouts; « bouquiner sur les quais en ma compagnie, ce fut, nous dit Drumont, tout le plaisir de cet homme sans désirs et sans vices. »

Sa mère, née Buchon, fut un peintre de grand mérite; élève de Mme de Mirbel, elle obtint au Salon plusieurs récompenses. Elle était la nièce d'Alexandre Buchon, qui publia *les Chroniques de l'histoire de France*, *le Panthéon littéraire* et *l'Histoire des Établissements* fondés au temps des croisades par les chevaliers français.

C'est dans ce milieu honnête, en plein quartier des Tuileries, que l'auteur de *la France juive* passa ses premières années; mais il fallait songer à gagner sa vie, et le moyen le plus sûr d'atteindre ce but était encore de devenir fonctionnaire; à 17 ans il entra à l'Hôtel de ville, cette pépinière des hommes de lettres.

La vie de bureau ne pouvait convenir à son caractère indépendant, l'étude aride des dossiers ne pouvait satisfaire son goût pour la littérature, aussi abandonna-t-il au bout de six mois l'administration pour entrer dans le journalisme.

Déjà à cette époque c'était une carrière très courue; on s'y faisait difficilement une place et, avant de recueillir le prix de son travail, Drumont — comme beaucoup — mangea de la *vache enragée!*

Il collabora successivement à la *Presse théâtrale*, où Henri Rochefort avait été rédacteur avant lui, au *Contemporain*, où il avait pour collègue un futur président du Conseil des ministres, M. de Freycinet, qui, petite souris blanche, se cachait sous le nom d'Alceste.

A la fin de 1868, la *Chronique illustrée* succède au *Petit Figaro;* une série d'articles de Drumont sont écrits avec une telle verve, un tel à-propos, qu'ils éveillent l'attention d'Émile de Girardin. Ce grand maître en journalisme fait appeler le débutant, l'attache à la rédaction de la *Liberté;* à partir de ce jour-là Drumont est lancé! Aussi le trouvons-nous simultanément au *Bien Public* (1871), au *Petit Journal*, au *Bulletin Français*, au *Journal Officiel*, à la *Revue de France*.

Cette besogne quotidienne n'occupait pas tous ses instants, ne suffisait pas à son activité; il publia des ouvrages de longue haleine : *Mon Vieux Paris*, qui obtint à

---

(1) 2 volumes in-18. *Marpon et Flammarion*, éditeurs. (125e mille.)

l'Académie française le prix Jouy, décerné l'année précédente au *Fromont jeune* d'Alphonse Daudet. Amoureux passionné des gloires de la patrie, il retraçait en un style imagé, dans un in-folio orné de gravures, *les Fêtes Nationales de la France* et étudiait aux archives l'histoire du grand roy. Son étude sur les *Papiers inédits de Saint-Simon* et le *Récit de la mort de Louis XIV* d'après un manuscrit — le journal des Anthoine — qui lui avait été communiqué par Victorien Sardou, furent très remarqués et soulevèrent une polémique entre les savants.

Ces travaux sérieux n'absorbaient pas entièrement ce véritable Parisien; comme délassement il composa un roman, *le Dernier des Trémolin,* et donna, en collaboration, la spirituelle saynète *Je déjeune à Midi*, qui fut applaudie au Gymnase.

Drumont est un observateur profond, depuis longtemps la décadence de la société française lui était apparue; le signe évident lui paraissait être l'influence prépondérante qui appartient aujourd'hui aux Juifs, et, patriote sincère, il a rendu un service éminent à son pays en lui signalant cet envahissement de la France par la race sémitique.

« *En 1790, le Juif est arrivé pauvre dans un pays riche; — en 1886, il est le seul riche dans un pays pauvre.* »

Drumont explique les phases de cette transformation, les causes de ce changement dans les deux volumes de *la France juive*; pour écrire un tel livre, pour entrer ainsi en lutte contre les puissants du jour, il faut un véritable courage et une conviction profonde

Ce courage, Drumont l'a puisé dans sa foi; avant de se dessaisir de son manuscrit il se mit à genoux et, comme le marin qui va affronter la tempête, il pria et demanda « *au Christ la résignation si l'ouvrage ne devait lui procurer que des douleurs, et l'humilité si le succès couronnait ses efforts* » (1).

Le succès, et un succès éclatant, a récompensé ce vaillant lutteur, on a reconnu en lui un homme de cœur et de caractère, et, en France, — malgré tout — on aimera toujours la franchise et l'audace.

Dernièrement, des électeurs parisiens, appartenant aux opinions les plus différentes, offraient à Drumont une candidature à la Chambre des Députés; il refusa, sentant que le temps des réformes utiles n'est pas encore venu et sachant que la plupart des élus du suffrage universel feignent de se combattre pour contenter l'électeur, mais au fond sont d'accord « pour ne rien faire et pour ne jamais dire sans rire le mot qu'on attend ».

Appelons de tous nos vœux le jour où les Français, « las de se traîner dans tous les mensonges, dans toutes les rapsodies, dans toutes les ornières, se grouperont pour essayer quelque chose d'utile, de généreux, d'humain, de conforme aux principes éternels de la justice »; à ce moment, Drumont sera avec nous, il l'a promis et il aura toute l'intrépidité d'un chrétien qui regarde son Dieu.

E. ARMAND.

---

(1) *La France juive devant l'opinion.* (29[e] mille.)

Paris. — Typographie Paul Schmidt, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon Vanier.

6e volume. N° 302. — 10 c. Un an : 6 fr.

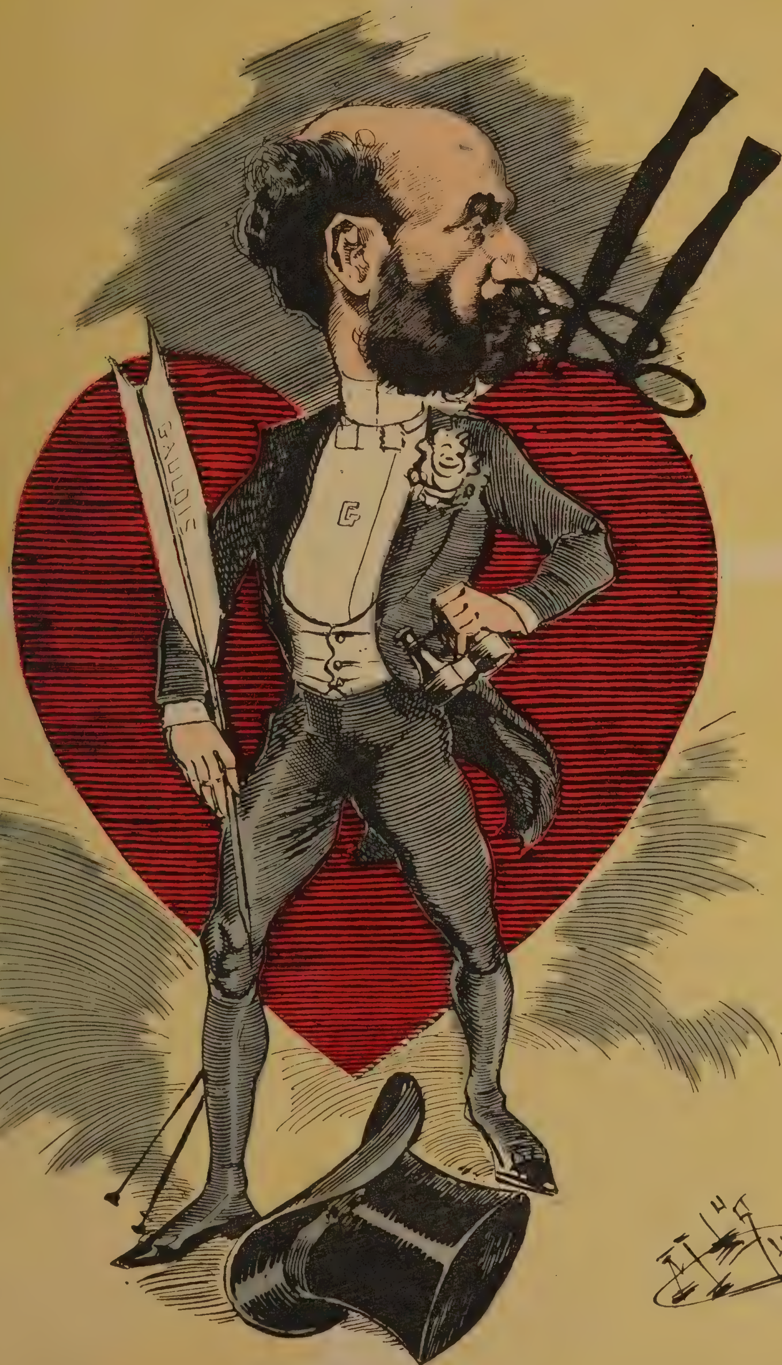
LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

ARTHUR MEYER



ARTHUR MEYER

Tout Paris l'a vu passer, rapide en son petit coupé vert, ou plutôt tout Paris a vu Gyp, son inséparable caniche, montrer la tête à la portière dudit coupé. — Tout-Paris a été reçu par M. Meyer, avec froideur et politesse, dans son bureau du *Gaulois*. Tout-Paris sait qu'il a une physionomie très fine, qu'il porte des favoris noirs, qu'il est élégant comme un désœuvré... lui, cet actif à vapeur; et tout Paris, ce Tout-Paris bavard, curieux, naïf, croit connaître M. Meyer.

Il a des ennemis plus qu'homme du monde, chose infiniment flatteuse d'ailleurs; cela prouve que par ce temps d'ombres chinoises, il est *quelqu'un*, échappant aux lois bêtes de la camaraderie universelle.

Il a contre lui une légion nombreuse comme celle des moustiques au mois d'août, la légion des *ratés* : l'imprudent! il a commis l'impardonnable méfait *d'arriver*; il n'a pas mendié sa place, il n'a pas rentré les coudes, il ne s'est pas glissé le long des murs, il ne s'est pas présenté en solliciteur de la réputation; il a bruyamment forcé les portes, à coup de travail, d'intelligence et d'énergie. Ajoutez à la série des ratés, tous les collaborateurs qui sont venus en vain offrir l'aide de leur talent au *Gaulois*, et vous aurez la liste très complète des ennemis de M. Meyer.

J'ai entendu un brave homme qui jamais ne l'avait vu, mais qui « en avait entendu parler », me conter les choses les plus monstrueuses et terminer gravement : « Ce Meyer, savez-vous, Monsieur, eh bien c'est un Allemand, né à Berlin : on me l'a dit. »

Or M. Meyer est né au Havre, ville de France, de parents très honorables et très français : voir les registres de l'état civil, année 1846.

A 16 ans, M. Arthur Meyer, bachelier ès sciences et bachelier ès lettres, entre tout droit, sans hésitation, sans peur des obstacles, dans la carrière pour laquelle il est né : le journalisme, profession des gens qui ne font rien et aussi de ceux qui peinent douze heures sur vingt-quatre. — M. Meyer passa du côté des travailleurs et des audacieux; il commença même par où d'autres finissent, par la direction d'une feuille.

Deux jeunes gens de 18 à 20 ans se présentent un beau soir chez un chroniqueur célèbre et lui demandent sa collaboration pour *leur* Revue.

— « Quelle revue? » fait le chroniqueur étonné.

— « La *Revue de Paris*, que nous venons d'acheter. »

— « Et vous payez les Rédacteurs? »

— « 1 fr. 50 la ligne. »

Le chroniqueur étonné accepta l'offre par curiosité et sans trop compter sur le marché : il fut payé. — Les deux jeunes gens étaient MM. Bachaumont et Arthur Meyer; le chroniqueur s'appelait M. Henry de Pène, aujourd'hui rédacteur en chef du *Gaulois*.

La *Revue de Paris* vécut trois mois, plus longtemps qu'une fleur, moins longtemps qu'un joueur trop hardi.

Mais le jeune Arthur Meyer en sortait connaissant tout le monde et connu de tout le monde... ce qui est plus difficile.

M. Henry de Pène fondait alors le premier *Gaulois* avec Ed. Tarbé. L'activité tous les jours grandissante du jeune directeur de la *Revue de Paris* allait trouver un emploi dans cette feuille... pendant trois mois encore : ce nombre était décidément fatal au débutant. — Quand M. de Pène quitta *le Gaulois*, M. Meyer le suivit. Mais

les trois mois de collaboration furent bien employés : on fit, entre autres choses, une brillante expédition à la conquête de Guernesey, ou plutôt du roi de Guernesey, Victor Hugo. Il s'agissait d'avoir pour *le Gaulois*, le manuscrit des « Travailleurs de la Mer ».

M. Meyer, parti en courrier, fréte à Saint-Malo un superbe navire; coût : 1,200 francs, et il s'embarque avec Edmond Tessier et Henry de Pène. Hugo, toujours partisan d'une sage économie, demeure fort étonné. — Un navire de 1,200 francs, cela le fait rêver, et Meyer seul peut être riche dans cette association. — Qui est-ce que ce jeune prodigue? Un Rothschild aux petits pieds!

M. de Pène ayant fondé *Paris* en 1868 (ce *Paris*, qui allait bientôt devenir *Paris-Journal*), charge M. Meyer de diriger les échos; dans un journal, les échos c'est presque tout ou ce n'est rien, selon l'homme qui les fait. M. Meyer fut prodigieux de zèle, d'activité, de finesse, variant la forme et le fond avec une délicatesse de main surprenante; Jean de Paris (c'était son pseudonyme) se couchait à trois heures du matin pour savoir l'heure où devait rentrer M. l'Ambassadeur, se levait à six pour assister au départ de M. le Maréchal. On le voyait partout et il voyait tout; le même soir il assistait à une première et à quatre soirées, collectionnait les noms avec une étonnante mémoire et le lendemain jetait sur les plus menus faits une fine poussière d'esprit parisien.

Jean de Paris fut bientôt célèbre, assez célèbre pour avoir des envieux:

M. Carle des Perrières fit le fameux portrait du *Nain jaune*; il s'ensuivit un duel au pistolet dans l'île de Croissy. M. Meyer avait pour témoins MM. Georges de Heeckeren et de Pène. Atteint gravement, il resta pendant trois mois entre la vie et la mort. L'épilogue de ce duel fameux, tout le monde le connaît, M. des Perrières chronique aujourd'hui dans le même *Gaulois* dont M. Meyer est le directeur. Il est d'ailleurs à remarquer que M. Meyer n'a pas un seul ennemi parmi ceux qui le connaissent vraiment, et lorsque ses adversaires entrent en relations avec lui... ils deviennent ses amis. Je ne veux pas dire par là qu'il soit nécessaire d'avoir calomnié le directeur du *Gaulois* pour sympathiser ensuite avec lui.

L'ambition de M. Meyer avait toujours été de posséder un journal à lui, un journal où il pût agir en maître et appliquer ses théories : dans ce but, il entra à la Bourse, voulut fermement gagner de l'argent et en gagna.

Le Gaulois, après de grandes prospérités avait périclité : il était à vendre. MM. Meyer et Werbrouck l'achetèrent pour en faire l'organe du Prince impérial. — La France, lasse de patauger dans un parlementarisme bavard et impuissant allait peut-être rappeler le fils de Napoléon III, quand la mort vint rompre ces vains et brillants espoirs.

M. Meyer oublia ses intérêts compromis, son journal désormais sans parti, et c'était l'*ami* seul qu'il pleurait en suivant le convoi de Chislehurst, l'*ami*, en effet, car le jeune héros de 20 ans rendait en amitié à M. Meyer ce que celui-ci lui donnait en respectueux dévouement.

Le Prince impérial mort, M. Meyer n'était pas homme à se bercer de vaines espérances : le parti impérialiste était mort avec son chef, et le directeur du *Gaulois* se tourna franchement, sans fausse marche ni hésitations vers la légitimité. Malheureusement Werbrouck se dirigeait à gauche, et le conflit se termina par le départ forcé de M. Meyer.

Un an après, il acheta le *Paris-Journal*, puis le *Gaulois* en décadence, y joignit le vaillant *Clairon*, et de ces trois étoiles forma le brillant météore qui s'appelle *le Gauloïs*.

A partir de ce jour, M. Meyer est un des chefs de la presse conservatrice, son temps, son argent, la publicité de son journal sont acquis à toutes les œuvres charitables qui s'organisent à Paris. Il préside, il dirige, il trouve des coopérateurs, invente des combinaisons souvent remarquables, toujours ingénieuses et nouvelles.

Parmi les plus heureuses, il ne faut pas oublier le Musée Grévin, conception, création, fondation de M. Meyer. Parmi les plus ingénieuses, la dernière née : les abonnements gratuits au *Gaulois!* chose étonnante, extraordinaire, à force de clarté et de simplicité. Tout le monde aurait pu la trouver... mais personne n'y avait songé. C'est l'éternelle histoire des subtiles créations.

M. Meyer est, on le voit, un homme d'affaires dans la plus haute acception du mot, mais un homme d'affaires artiste. L'argent, il ne l'aime pas ; il lui en faut pour organiser et mener à bonne fin les entreprises; il en gagne et le dépense.

La vie de M. Meyer est trop pleine d'actes pour qu'il ait beaucoup écrit ; cependant ses échos étaient toujours rédigés avec esprit et un grand souci de la forme; il a le droit d'être difficile envers les jeunes, ses successeurs, et il l'est : tous les jours on le voit indiquer en même temps le sujet d'un article politique, d'une chronique, d'un écho intéressant, même d'un simple fait divers, et toujours l'article qu'il a demandé possède l'actualité, ce luxe devenu nécessaire. Rien de son journal ne lui est étranger et il a ce royal talent qui consiste à s'entourer de bons collaborateurs.

Voilà ce qu'est M. Meyer, homme d'affaires: un frère cadet des Girardin, des Villemessant, un de ces hommes qui dans un autre siècle que le nôtre serait mort d'inaction.

Mais M. Meyer n'est pas seulement homme d'affaires. Dans les salons, ces trottoirs couverts où l'on passe, se rencontre, se salue et s'oublie, M. Meyer a su se créer des amitiés solides, des amitiés qui le vengent et le dédommagent de bien des haines. Parmi celles-là, aucune ne fut plus vive ni plus militante que celle du Prince Bessaraba-Brancovan, cet hôte aimable, ce gentilhomme de grande âme que Paris regrette et regrettera longtemps.

Un jour, le prince répondit à je ne sais quel adversaire de M. Meyer : « Calomnier mon ami, Monsieur, c'est m'atteindre ! » Nous avons dit quels furent les rapports du directeur du *Gaulois* avec le Prince impérial. Les princes de la maison de France ont aujourd'hui pour M. Meyer une estime qu'ils montrent en toute occasion.

Pour finir, une note touchante et très ignorée : Féval jusqu'à son dernier jour a reçu de M. Meyer personnellement une pension de 100 francs par mois.

Quant à l'affaire Drumont, il en a été tant parlé que l'on n'y peut plus revenir sans faire une concurrence déloyale aux hurleurs de feuilles spéciales qui encombrent les boulevards. . . . .

. . . .

Et c'est tout! Tel est a peu près le Directeur du *Gaulois*. — Nous regrettons de ne pas avoir une petite calomnie pour dernier mot ; nous n'en trouvons pas.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. N° 303. — 10 c. Un an : 6 fr.

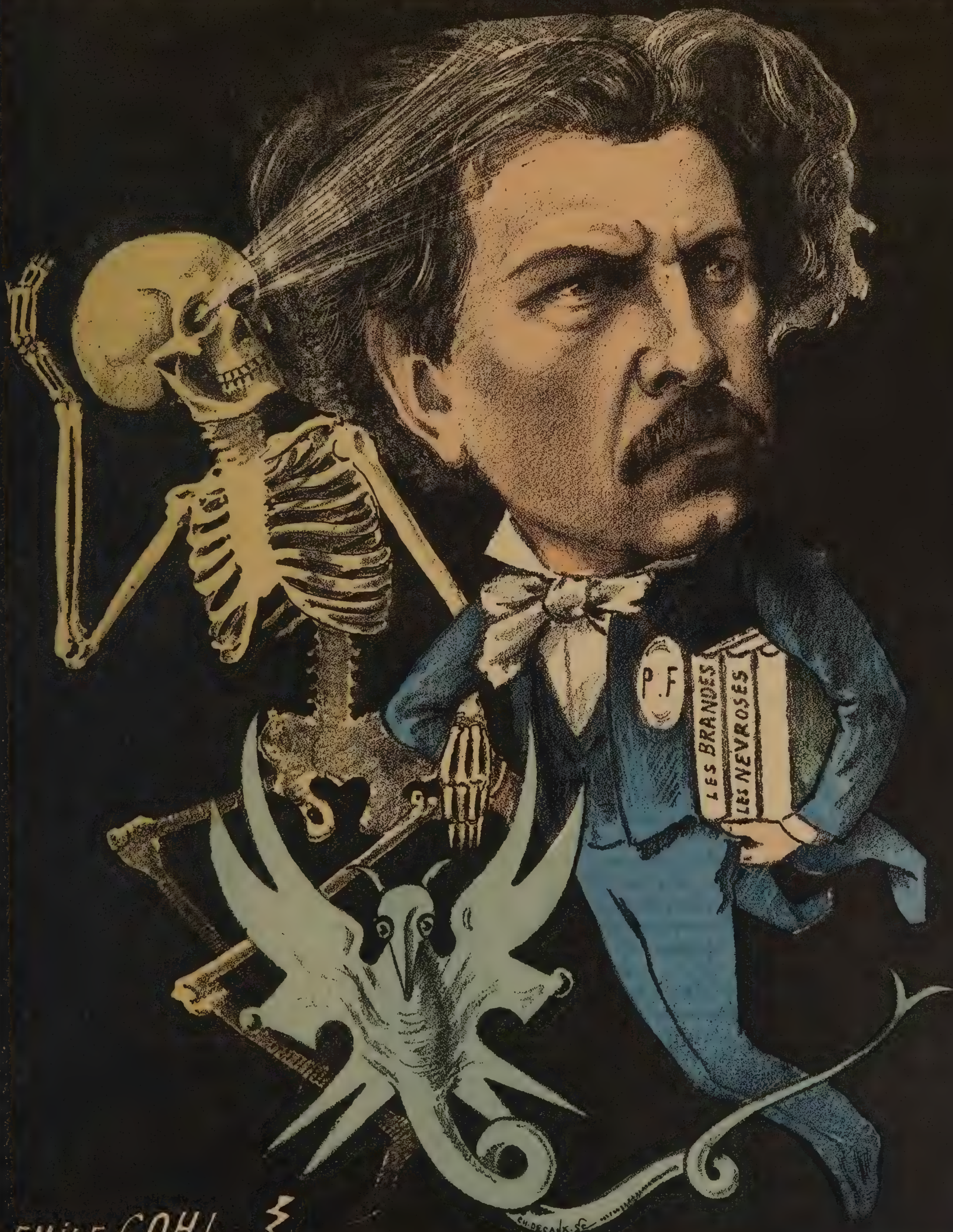
LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN D'EMILE COHL

TEXTE DE PAUL VERLAINE

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

MAURICE ROLLINAT



MAURICE ROLLINAT

AURICE ROLLINAT, auteur des *Névroses*, né à Châteauroux, en 1846, d'un père avocat, lequel fut représentant du peuple en 1848 et l'ami intime de G. Sand, présente un cas de presse bien intéressant et qui vaut la peine qu'on insiste dessus.

On se souvient sans doute qu'il y a quelques années *le Figaro*, par l'organe de son principal et de son plus ancien rédacteur, mena campagne pour, paraissait-il, le roi des livres de vers. Jamais on n'avait vu rien de pareil; quelque chose de plus grand que l'Iliade était né, le Poète-par-excellence, muni de toutes les huiles régales et autres, de la sacro-sainte réclame, se voyait investi des immunités attachées à son rang, — un véritable *poet laureate*, n'en déplût au grand Tennyson, quant à la valeur intrinsèque des titres respectifs.

En même temps, Mme Sarah Bernhardt prenait les intérêts du chef-d'œuvre avec sa *furia* coutumière, et son salon devint le temple où le nouveau dieu rendit quelque temps des oracles.

M. Maurice Rollinat était inventé.

Les autres journaux parlèrent à leur tour du triomphateur, mais beaucoup, particulièrement ceux où travaillaient les *camarades*, non sans quelque fumisme dans l'exagération de l'éloge.

Et un silence de mort s'ensuivit, dès quelques éditions des *Névroses* épuisées.

Là pourrait se borner la biographie littéraire de M. Maurice Rollinat, car de ses deux autres ouvrages : *Dans les brandes* [1] (1877), *l'Abîme* (1886), dans l'intervalle de la publication desquels parurent ces *Névroses* (1883) de fameuse mémoire, le premier, recueil de choses paysannes, avait sombré dans le plus noir insuccès, et l'autre, tentative très vaguement philosophique, vient à son tour de connaître les affres du non-retentissement total et final.

Mais la tâche d'un biographe consciencieux est sévère, et s'il n'a pas grand'chose à dire, il doit du moins approfondir son sujet, le creuser, en dégager de son mieux la morale, s'il y a lieu.

Un examen sommaire de l'*unique* Livre de M. Maurice Rollinat s'impose avant quelque jugement que ce soit à exprimer dans l'espèce.

---

[1] LE SOLILOQUE D'UN MENUISIER

Encore un clou! plus qu'un, et ma besogne est faite.
Je m'en doutais; c'est drôle, et sans être prophète,
Je m'étais toujours dit : « Ce riche mourra tôt. »
Je n'ai pas épargné les bons coups de marteau,
Et je puis me vanter que sa bière est parfaite!
J'ai vu sa face : Elle est horrible et stupéfaite!
Il sera mort sans doute au milieu d'une fête.
Bah! cousons fortement son affreux paletot.
Encore un clou!
C'est le sort, chacun meurt : en bas, et sur le faîte.
Tous les vainqueurs du monde ont chez moi leur défaite.
Hélas! j'aurai mon tour! Un confrère bientôt
Peut s'écrier, penché sur mon dernier manteau :
Sa bière, dans vingt ans, ne sera pas défaite.
Encore un clou!

Les *Névroses* sont un fort volume compact, mais imprimé en ces caractères un peu lourds, bien visibles en revanche, dont la maison Georges Charpentier a l'incontestable spécialité. Cet abord plaît de prime-saut et les pages lues succèdent aux pages lues, sans fatigue ni douleur pour le client. Même une sensation de tiède repos, de douce demi-sieste, vous induit jusqu'en le point-c'est-tout du confortable bouquin. Et pour peu que vous vouliez bien — seul sûr critère — vous mettre à la place des gens, vous allez avec moi vous rendre bien compte de l'agréable phénomène que je viens de signaler à votre compétence.

Baudelaire avait « créé dans le ciel de l'art un frisson nouveau », suivant une parole qui fut d'évangile dans une bouche trop souvent peu orthodoxe; aussi, subissant le sort de tous les créateurs, passa-t-il inconnu presque et méconnu tout à fait en son temps, pour, il est vrai, ressusciter avec gloire parmi notre génération littéraire qui aura eu du moins cet énorme mérite entre mille gros torts. Mais cette résurrection, je viens de le dire implicitement, n'eut lieu en réalité qu'aux yeux d'une élite restreinte. Le gros public, lui, entendit bien parler de ce miracle-là, mais à la façon des Juifs incrédules. Et parmi ceux d'entre lui qui risquèrent leur curiosité dans les *Fleurs du Mal*, la plupart clamèrent le *durus est sermo iste*. Cette hydre, la foule, en voulait après la mort à Celui qu'elle avait *ouï*[1]

> Donner un sens trop pur aux mots de la tribu,

comme dit magnifiquement Stéphane Mallarmé parlant d'Edgar Poë.

Enfin, Rollinat vint, qui le premier en France po-pu-la-ri-sa le Satanisme. (C'est par ce mot que la masse des lecteurs en est encore à croire désigner le haut et douloureux spiritualisme, l'exquisement amère sensualité du plus grand poète français de ce siècle, avec Lamartine.)

Le malheur est que d'abord ladite sensualité, non plus que le spiritualisme en question, n'existait en aucune façon dans le travail massif, osons dire mastoc, du vulgarisateur. Et puis, ô quel style!

Toutefois je veux être juste dans les limites du permis en pareille matière. Manque de grammaire et d'art et d'à-peu-près tout à part, *les Névroses* non seulement forment, ainsi qu'il a été avoué plus haut, un ensemble gentiment assoupissant, mais encore elles n'exhalent que très peu d'ennui. Même il y a là-dedans de divertissants endroits sinon bien, du moins qui tentent honorablement de l'être.

La Buveuse d'absinthe,

> Elle était toujours enceinte;
> Pauvre buveuse d'absinthe!

la Dame en cire et la si juste peur bleue de la voir entrer chez lui qu'a l'auteur; *les Ventouses*, polissonnerie peut-être par trop insuffisante; *la Vache au taureau*, encore un élan vers le cru point trop mal raté, d'autres morceaux en petit nombre encore, témoignent d'un esprit puérilement ingénieux et d'efforts ingénieusement puérils.

Et s'il faut pousser mon parti-pris de bienveillance jusqu'aux confins de l'abus, j'ajouterai que je trouve M. Maurice Rollinat foncièrement original. Il a, en fait,

---

[1] Car il faut lire : Eux, comme un vil sursaut d'hydre *oyant* jadis l'ange « et non *ayant* », ainsi qu'une faute typographique me l'a fait mettre dans la première série de mes *Poètes maudits*.

instauré dans les environs de la Littérature, la Cocasserie froide, et, ce qui magnifie à mes yeux ce mérite bien sien, naïve sans pair. Autrement je l'eusse proclamé disciple de M. Amédée Pommier qui fut un roué, lui, du diabolisme d'Épinal, un roublard du vers maladroitement tourdeforcesque, en un mot un « maître expert-juré » sur le mirliton, dont M. Maurice Rollinat n'est, il faut bien l'admettre, qu'un virtuose tâtonnant.

Je n'ai pas entendu dire que M. Maurice Rollinat ait écrit en prose. Il serait désirable qu'il le fît vers le fin de sa carrière mortelle que je souhaite de tout mon cœur heureuse et longue, sous la forme de *mémoires* ou de *confessions,* puisque ces mots redeviennent à la mode. Que cet adieu sur le tard à l'écriture puisse ou doive être la merveille que je voudrais, franchement je n'en puis rien prévoir, mais comme tout porte à croire qu'il aurait des chances d'être sincère, on y récolterait pour sûr de précieux aveux, des *mea culpa* trop autorisés, hélas! sur l'erreur d'un âge déjà mûr, un instant égaré par les brièves caresses du journalisme influent et la *voix d'or* d'une sirène proverbialement capricieuse, l'expression, je m'en doute, touchante du remords d'avoir, ne se sentant ni les reins, ni l'esprit, ni l'âme d'un poète, compromis la vocation, donné à sourire de la glorieusement tragique vocation de ces êtres sublimes et faibles, quand ils ne sont pas Shakspeare et Gœthe, pour trop de fierté vibrante ou sourde, les Poètes!

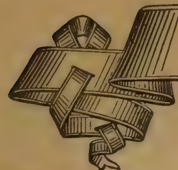
Les amis de M. Maurice Rollinat lui attribuent un réel talent de déclamateur au piano qui n'aurait pas nui au *débit* de ses vers.

Au physique, M. Maurice Rollinat, que je n'ai jamais eu l'avantage de voir et d'entretenir un instant que le soir de cette bizarre première représentation du *Nouveau monde*, m'a paru un brun moustachu, à l'air bon garçon, pas vampire du tout, avec des fourrures autour.

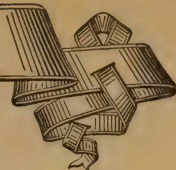
PAUL VERLAINE.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. N° 304. — 10 c. Un an : 6 fr.



LES HOMMES D'AUJOURD'HUI



DESSIN DE ZED

TEXTE DE G. KAHN

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris**

PAUL ADAM

PAUL ADAM

É à Paris le 7 décembre 1862.

Parmi les jeunes écrivains un exclusif prosateur. Vingt-quatre ans, cinq volumes aux vitrines, quelques journaux tués sous lui, toutes les conditions requises pour être à la veille de la consécration.

Correct, haut-de-formiste, suivi d'un grand lévrier nommé Balthazar, il descend des hauteurs du boulevard Malesherbes vers les pénates de l'éditeur Stock.

Chair molle, qui fut un succès, bien rare pour les volumes de début, était écrit selon l'éthique de l'école naturaliste. En ce temps, la jeunesse papillonnait autour du grand succès personnel d'Émile Zola. Le mouvement de ses livres, leur préoccupation sociale, plus soulignée que chez Flaubert attirait. Aux récalcitrants on avait montré Flaubert et les Goncourt adhésifs. Quoi de singulier à ce que M. Paul Adam, débarqué de province (Arras), allât vers les néo-Balzacs, et admirativement leur dédiât son livre d'enquête psychologique. Un certain Sarcey s'émut, pontifia et délata, le livre fut frappé, et condamné ainsi à n'être très lu qu'en Belgique.

Sollicité par le journalisme, Adam fonda *le Carcan*. Les capitalistes manquant de solidité ou de foi, ce petit journal ne vécut que deux incisifs numéros dont la collection sera recherchée.

En 1886 M. Paul Adam se présente avec son premier livre dégagé des influences antérieures, et développe sa personnalité jusque-là latente et de belles qualités de styliste. A travers les 449 pages du livre (*Soi*), se modèle par des poussées de menus détails, contrastes, traits de caractères, analyses de toilettes et goûts culinaires, transformations de l'éthique et de l'esthétique féminine, un personnage unique, héroïne, Marthe Grellou. D'une vie pondérée de jeune fille dont le rêve fut de doter de loisirs un artiste qui la couvrît de son nom retentissant, elle passe au mariage en des allures ordinaires. Le rêve s'écroule, la compromission physique et légale lui déplaît, si bien qu'elle s'isole, éloigne son mari, le bannit infidèle, et refuse de le revoir de sa vie.

Un être isolé et fier et digne se lève en elle, se concentrant en sa solidité chaque fois qu'un effort extérieur veut l'amener au pardon des faiblesses de l'époux, ou à l'indulgence pour des tendresses d'amant. Ses ressources pour cela : une vie oculaire, olfactive, un peu gourmande, des esthétiques délicates de mobilier, la compréhension plus vaste de l'agencement des couleurs. Elle vieillira ainsi :

« A suivre sur la proue de la gondole balançante les irradiations d'un soleil rose, à se sentir filante entre les grands palais roses, Mme Polskoff goûtait de vénitiennes joies. Les longues nefs à crêtes d'acier glissaient silencieuses, recouvertes d'étoffes noires. Et la jeune femme, coulant l'œil, percevait l'auréole de son ombrelle écarlate, imaginait fort jolie sa chevelure teinte en rouge par la lumière tamisée.

« La mer glauque charriait d'innombrables choses étincelantes, et les pilotis armoriés de bariolages héraldiques affichaient les seuils des seigneuriales demeures. Au loin, l'arche unique d'un pont serti d'inextricables feuillages en marbre, voûte si basse qu'on approchait avec la crainte délicieuse d'un heurt; mais la barque fluette volait par-dessous d'un élan et fendait l'atmosphère bruissante. Gémissaient au détour des canaux l'avertissement plaintif des bateliers : « Gia è » et une invisible voix de rameur répondante, solennelle : « Stali ». A la rencontre, les deux gondoles se frôlaient avec un clapotis de leurs sillages. »

. . . .

« Une de ses joies nouvelles, une joie de femme, c'était sortir seule, gaie, triomphante dans la souplesse de ses vêtements et de ses mantelets riches, d'entendre cliqueter autour d'elle le jais de ses robes et bruire le froufrou de la faille, de se voir dévisagée par les femmes envieuses, par les hommes admirants. Sur les boulevards, elle avançait, droite, ainsi qu'une « duchesse ». Si un doute lui survenait par hasard, une œillade rapide sur les larges glaces des vitrines lui montrait son profil droit, les lignes très pures de son dos, la lourdeur massive du chignon. Et, certaine d'être belle, elle marchait, son visage fixé vers le soleil blond. »

Suivit *le Thé chez Miranda*, des nouvelles accouplées à celles de M. Jean Moréas, reliées par d'épisodiques décors, formulés en une prose rythmique et synthétique qui offusqua nombre de gazetiers.

Les Demoiselles Goubert (en collaboration avec M. Jean Moréas), un roman de vie parisienne, allante et ballante, automatique, roulant les habitudes d'insignifiants dans des décors toujours les mêmes, des êtres d'apparence en des milieux convenus, c'est-à-dire la vie monotone d'étudiants, la corruption fatale de jeunes filles pauvres par la vie et la conversation, les misérables amours qui se défont d'eux-mêmes, et les cafés, et Bullier, et le duel banal, et la tromperie banale.

Où un Intermède, dit Jubilé des Esprits Illusoires, ramenait à la perpétuelle vérité typique les fantoches fondamentaux du livre.

M. Paul Adam guerroya à *la Vogue*, au *Symboliste*, pour les doctrines communes de rythme libre, et de fantaisie affranchie, et de psychologie plus serrée qu'il partage avec quelques-uns de sa génération.

Tout récemment *la Glèbe*, une nouvelle, au sens de plusieurs, homogène et écrite, entre toutes les productions du romancier.

Dans une cuisine de ferme, aux plats pays du Nord, veille et boit un hobereau peu fortuné; par des vins, des alcools, il se mémore un amour fini et bafoué, mais encore vivace, qu'il promena aux plages, en Italie; les souvenirs tactiles, sapides, odorants le traversent, et, dans l'ivresse, les ombres vacillantes de la cuisine accentuent ses souvenirs que calme seul le sommeil. Bloqué par la pluie, plus esseulé des silences d'une taciturne servante, paralysé par le marasme de la Terre, appauvri il se résout à vivre ainsi dans l'évocation maladive de cet amour. « Des soirs et des soirs Cyrille l'aima de souvenir, il l'aima au champagne comme l'après-souper du Havre, il l'aima au cognac comme l'après-midi du wagon, près Ambérieu, il l'aima au marsala comme l'après-dîner de Vérone, et puis il recommença ses diverses amours, des soirs, des soirs, dans la vaste cuisine au carrelage rose, tandis que l'averse pleurait aux vitres. » La stupidité des entourants, l'impossibilité d'une compagne l'induisent à la vie promeneuse et remâcheuse d'analogues réflexions d'un qui inspecte sa terre non-

chalamment, et la fin de la soirée au cabaret. L'alcool en lui s'attriste et se navre ; il ne voit qu'un refuge : le mariage. Sa famille s'y oppose, on avait espéré sa fortune, on lui objecte les mésalliances, on lui reproche son ivrognerie, dot fatale et atavique. Il passe outre ; mais bientôt, chez sa femme, des gestes entachés de coquetterie le hantent de craintes.

Espérant dans l'hébétante ivrognerie l'oubli de la douleur, il boit à force; rentré, il traite sa femme en fille, jusqu'au jour où plus jaloux, plus exaspéré d'ivresse froide, il la tue, puis meurt.

Tout cela d'un style souple, parfois photographique, puis brusquement développé selon les à-coups de la sensation; le milieu construit de petites notes d'exactitude, repoussoirs au personnage unique.

M. Paul Adam prépare de nouvelles œuvres : soit des évocations de passé où le style pictural serré, héraldique, décrira des milieux de rêve ou des lointains d'histoire, soit des romans de foule où l'intelligence d'un agissant se répercutera dans les actes d'une foule qui finira par s'identifier avec l'être conscient. Des deux œuvres prochaines, l'une *en Décor,* analyse des circonstances aiguës de la vie actuelle, l'autre *Être* est une évocation du moyen âge, dans les faits capitaux de la sorcellerie, de l'alchimie et des âmes spéciales de ce temps.

Ce serait dépasser les bornes de cette biographie que d'esquisser les futuritions de l'écrivain, mais le passé ne donne-t-il pas des gages sûrs.

GUSTAVE KAHN.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. N° 305. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE
TEXTE DE E. ARMAND

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris**

BARTHOLDI



BARTHOLDI

BARTHOLDI (Frédéric-Auguste) est né à Colmar, le 2 août 1834; dès la première enfance, il fut amené à Paris où se fixa sa mère pour se dévouer à l'éducation de ses fils. Il fit de solides études au Lycée Louis-le-Grand, fut un élève de valeur, apprécié et aimé de ses maîtres. Sa mère, d'un esprit fort élevé, développa de bonne heure chez lui toutes les tendances vers ce qui est idéal.

Il montrait du goût et de la facilité pour les arts et, comme collégien, il fréquentait le dimanche l'atelier d'Ary Scheffer qui était un ami de sa famille.

Le grand maître, le peintre poète, frappé des dispositions du jeune homme, le poussa vers la carrière artistique. Jusque-là il était destiné à suivre les études de droit pour embrasser la carrière administrative ou diplomatique; mais quelques œuvres heureuses qu'il fit chez Ary Scheffer décidèrent sa voie. Il abandonna les Pandectes et le Code pour se consacrer tout entier à la sculpture; sa première œuvre en ce genre, *le Bon Samaritain*, date de 1853. Trois ans plus tard, il exposait la statue de son compatriote *le Général Rapp*. Vers cette époque, il fit, avec le peintre Gérôme, un voyage en Orient, dont il rapporta quelques tableaux représentant des vues d'Égypte.

De 1853 à 1870, M. Bartholdi, travaillant sans relâche, produisit plusieurs œuvres importantes : *la Lyre Berbère*, groupe bronze (1857); *le Génie dans les griffes de la Misère*, bronze (1859); *le Tombeau de Robberechty* (1862); *le Martyr moderne* (1864); *la Statue d'Arrighi*, *duc de Padoue* (1865); *la Douleur*, *tombeau de Georges Nefftzer* (1866); *la Statue de Champollion* (1867); *les Loisirs de la paix*, groupe bronze (1868); *le Vigneron alsacien*, bronze (1869); *Vercingétorix*, statue équestre (1870).

Les monuments de *Martin Schoengauer* (1861) et de *l'Amiral Bruat* (1863), *la Fontaine des Quinconces*, à Bordeaux (1861), et *les Projets du Palais de Longchamps*, à Marseille, attestent que M. Bartholdi n'est pas seulement un éminent sculpteur, mais un architecte remarquable.

Dès que la guerre fût déclarée, M. Bartholdi se rendit à Colmar où il se chargea d'organiser la garde nationale. Quand, après une lutte énergique contre les Prussiens, les forces se trouvèrent trop inégales pour qu'il fût possible de résister plus longtemps, le jeune artiste vint se mettre aux ordres du gouvernement de la Défense nationale. Il arrivait à Tours au moment où Garibaldi proposait son aide à la France.

Crémieux le chargea de recevoir le patriote italien; celui-ci l'attacha à sa personne en qualité d'officier d'état-major.

M. Bartholdi fit vaillamment son devoir pendant cette période douloureuse qui eut sur son avenir une grande influence. Chez lui, l'artiste avait toujours été doublé d'un penseur; il ne se contentait pas de rechercher la beauté de la forme, il avait l'ambition plus haute de souffler à ses statues quelque chose de son âme et il voulait, selon l'expression de Théophile Gautier,

Mettre l'idée au fond de la forme sculptée
Et d'une lampe ardente éclairer le tombeau.

Quand il vit sa patrie mutilée et sa ville natale sous la domination étrangère, il voulut consacrer à la France vaincue, non abattue, le meilleur de son talent et de sa vie; le patriotisme fut désormais son génie inspirateur.

La paix signée, il partit pour l'Amérique; ce fut pendant ce voyage que lui vint la première idée d'élever sur la rade de New-York une statue de la Liberté, témoignage gigantesque de l'union franco-américaine.

De retour en France, il sculpta *la Malédiction de l'Alsace*, groupe patriotique qui fut fondu en argent et offert à Gambetta par un certain nombre d'Alsaciens. M. Bartholdi fit ensuite : *la Statue du Général Lafayette* (1873); *le Monument des Victimes de la défense de Colmar* (1873); *les Quatre étapes de la vie chrétienne (le Baptême, la Communion, le Mariage* et *la Mort)*, décoration d'un clocher à Boston (1874); *une Fontaine monumentale* à Washington (1875); *la Statue de Guibeauval* (1879); celles de *Rouget de l'Isle*, à Lons-le-Saulnier, et de *Diderot*, à Langres. Mais ses deux œuvres maîtresses sont : *le Lion de Belfort* et *la Liberté éclairant le monde.*

Qui n'a pas vu le Lion de Belfort se dresser sur les flancs de la vaillante citadelle, encore toute criblée des boulets prussiens, ne peut se faire qu'une idée bien imparfaite de sa grandiose beauté. La griffe posée sur une des flèches qui l'ont blessé sans l'abattre, il regarde cette terre jadis française et que l'avenir nous rendra, sa tête superbe se relève comme une protestation, un défi et une menace! Le même patriotisme inspira François Coppée quand, s'adressant à ce Lion superbe, il lui disait :

Si je gravais des vers sur ton socle de pierre,
Certes j'exalterais tes combats glorieux,
O monstre colossal, qui, seul victorieux,
Seul peut montrer les crocs et froncer la paupière.

Je dirais qu'on t'as vu, jusqu'à l'heure dernière,
Fauve géant qui fus digne des fiers aïeux,
Rejeter loin de toi, sanglants et furieux,
L'assaut des cent chacals pendus à ta crinière.

Mais je voudrais encore ajouter : grand Lion,
Symbole de colère et de rébellion,
D'un moins sombre avenir tu nous es l'assurance.

Attends, sois, comme nous, patient et muet,
Mais si la haine sainte en nous diminuait,
Rugis pour rappeler son devoir à la France.

La statue colossale de la Liberté domine maintenant la rade de New-York. Ce n'est pas sans peine que M. Bartholdi a réussi à exécuter son gigantesque projet. Il lui a fallu d'abord grouper autour de lui tous ceux qui se préoccupaient d'affermir la

vieille alliance de l'Amérique avec la France, leur communiquer, en même temps que sa grande idée, la confiance, l'ardeur, l'enthousiasme, l'énergique volonté qui l'animaient.

Qui dira ce que ce colosse de bronze a coûté de peines et de travaux de toutes sortes à son courageux auteur; mais, si l'entreprise fut longue, si elle exigea des efforts presque surhumains, un succès éclatant l'a couronnée.

Le 4 juillet 1884, M. Ferdinand de Lesseps, président de l'Union franco-américaine remettait solennellement « la Liberté éclairant le Monde » à M. Lévy Morton, et, le 28 octobre 1886, cette statue était triomphalement inaugurée à Bedlow's Island, rade de New-York en présence de la délégation française.

Le drapeau tricolore dont la tête du colosse était enveloppée tombait au son du canon. Les sirènes de tous les vaisseaux abrités dans la rade, un orchestre qui jouait la *Marseillaise*, unissaient leur bruit joyeux à celui des hourrahs poussés par la foule des assistants.

C'était un de ces spectacles uniques qui vous laissent une impression ineffaçable. M. Bartholdi entendit ce jour-là tout un peuple acclamer son chef-d'œuvre.

Disons bien vite que le grand artiste alsacien a reçu toutes ces ovations sans rien perdre de sa modestie ni de sa cordialité. Ce créateur de colosses est, dans un salon, l'homme le plus aimable du monde; il est impossible de passer une heure avec lui sans être sous le charme de cette intelligence ouverte et vive, de cette conversation facile et spirituelle. En le voyant, on jouit de ce spectacle rare d'un homme qui ne se laisse pas écraser par son œuvre, quelque grande qu'elle soit.

E. ARMAND.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. N° 306. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN D'EMILE COHL

TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

EDMOND BENOIT-LÉVY





EDMOND BENOIT-LÉVY

Né à Paris le 2 septembre 1858.

Le jeune avocat, dont nous publions aujourd'hui le portrait, n'a pas vingt-neuf ans et a déja acquis une grande notoriété. Il a tellement fait parler de lui, il s'occupe de tant de choses à la fois !

Avocat, conférencier, homme de lettres, il a plaidé, parlé et écrit comme trois ; les sociétés d'instruction populaire, comme l'*Union de la Jeunesse républicaine* et la *Ligue de l'Enseignement*, le trouvent toujours prêt au bon combat ; les sociétés de bienfaisance comptent sur son activité, et il est président de plusieurs.

Bien entendu, Benoît-Lévy a fait de la politique ; n'étant pas radical-socialiste-autonomiste, il a été qualifié d'opportuniste, ne s'en porte pas plus mal et rappelle fièrement les 1,700 voix qu'il a obtenues dans la Folie-Méricourt, quartier radical s'il en fût. Il eût pu passer ailleurs, il a préféré lutter contre les doctrines exagérées dans un des quartiers où c'était le plus difficile, et son échec a été glorieux. Il a montré , dans les réunions publiques, un talent qui l'a fait applaudir même de ses adversaires. De la chaleur, de l'entrain, du « bon garçonisme », voilà ses qualités dans une réunion publique ; de la sobriété, de la clarté, de la logique, voilà ses qualités dans la plaidoirie. Si l'affaire comporte le mélange de tout cela, il ne craindra pas de se mesurer avec les plus forts et il s'en tirera à son honneur.

* * *

De ses publications, deux ont eu un grand et légitime succès : le *Code de la presse* (avec Albert Faivre) et l'*Histoire de quinze ans* (1870-1885). Ce dernier ouvrage est colossal, et Benoît-Lévy y a passé une année tout entière (1885-1886) ;

le monde politique et le public ont fait à l'*Histoire de quinze ans* l'accueil que mérite un travail aussi utile, aussi complet, aussi méritoire. Nous avons sous les yeux les comptes rendus de la presse ; c'est un concert d'éloges :

EXTRAITS DES JOURNAUX

. . . Développements sobres, mais émouvants, documents originaux, impartialité dans les appréciations, aucune des qualités qui font l'historien ne manque à ce volume qu'un grand succès a déjà consacré lors de la publication en livraisons, succès qui ne saurait que s'accentuer et suivre le volume, dont le prix est à la portée de toutes les bourses...

(*Le Droit*, du 27 octobre 1886.)

Le livre de M. Benoît-Lévy est un véritable *compendium*, savamment, impartialement fait, de tout ce qui s'est passé, dit, écrit pendant ces quinze dernières années. Tout se trouve résumé, sans une omission, avec une clarté vraiment admirable, dans cet ouvrage auquel nous ne pouvons que souhaiter le succès qui lui est dû. Si l'auteur n'a pas cherché à cacher ses préférences pour la politique à laquelle Gambetta et M. Jules Ferry ont attaché leurs noms, du moins il a su s'abstenir de toute appréciation injuste et les jugements qu'il porte sur les événements et sur les hommes ne sentent ni le parti pris, ni l'esprit de secte. C'est le livre d'un ferme républicain. En réalité, la place de ce livre se trouve dans toutes les bibliothèques, et si l'on considère qu'il n'existait aucune publication de ce genre, lacune certes très regrettable, on conviendra que lui prédire un grand succès n'a rien d'exagéré. (*Le Rappel*, du 28 octobre 1886.)

Nous recevons un volume qui sera demain dans la bibliothèque de tous ceux qui s'intéressent aux affaires publiques, et pour qui un résumé du temps passé est une chose indispensable, comme il sera aussi utile à tous ceux qui ignorent ou oublient.

M. Ed. Benoît-Lévy a eu l'excellente idée de retracer, dans un style alerte et serré, les événements principaux de ces quinze dernières années ; à chaque moment de cette lecture, ce sont comme des découvertes qu'on fait dans ce passé si récent ; à tout instant ce sont des documents qui vous paraissent tout nouveaux.

A citer particulièrement : la Défense nationale, la Commune (sur laquelle l'auteur porte un jugement impartial) ; l'Assemblée de 1871, le 24 Mai, les 363, le 16 Mai ; tout ce qui concerne l'Egypte et le Tonkin (discours de MM. Ferry, Brisson, de Freycinet, suivis des noms des votants), — puis la liste de tous les ministères — et enfin une table chronologique de tous les événements.

C'est là un ouvrage qui se recommande par son sujet même ; ajoutons qu'il est composé et écrit avec talent. (*Paris.*)

La Troisième République a trouvé dans M. Benoît-Lévy un annaliste consciencieux et bien informé...

L'auteur a surtout mis en lumière le rôle de la démocratie dans le nouvel ordre de choses, et les efforts qu'elle a tentés pour développer l'instruction, exécuter les grands travaux publics, relever les forces militaires et assurer la prospérité industrielle et commerciale du pays...

(*Revue politique et littéraire*, revue bleue.)

Chez nous les périodes les plus mouvementées de notre histoire ont toujours eu leurs historiens... Il appartenait à M. Benoît-Lévy, auteur de plusieurs ouvrages remarqués, de fixer la période de 1870 à 1885. On ne saurait contester que l'ouvrage ne soit composé et écrit avec un réel talent... Il a sa place toute marquée dans la bibliothèque de ceux qui s'intéressent aux choses de leur pays. (*Le Moniteur universel.*)

Pour se reposer, Benoît-Lévy est allé passer un mois en Algérie, quatre mois à Tunis. Il a plaidé des causes qu'il croyait justes, montrant que l'avocat doit à son heure allier le courage au talent ; il a défendu, au Tribunal correctionnel, des Arabes maltraités par un colon français ; il a défendu, au Conseil de guerre, des Arabes qui s'étaient vengés de la mort d'un des leurs par la mort d'un soldat français, et le Conseil, ému d'une plaidoirie dont l'effet fut prodigieux, s'est montré aussi indulgent qu'il

était possible; au Tribunal civil, il a prouvé ses facultés d'assimilation en plaidant une grosse question de droit musulman contre un avocat des plus retors, comme Tunis en possède quelques-uns. Après quatre mois, il a quitté Tunis entouré de l'estime de tous les honnêtes gens, pour son caractère droit, pour sa parole franche, pour son cœur généreux — emportant de son voyage et de son séjour des *souvenirs* qu'il va bientôt publier et qui seront curieux, on peut l'assurer, venant d'un homme qui a vécu quelque temps la vie même du pays.

Ce n'est pas de ce voyage qu'il rapporte la rosette du Nicham-Iftikar, que Cohl a malicieusement indiquée sur sa robe; il l'avait en 1882. Il est officier d'Académie depuis 1884, et peu l'ont mérité autant que lui.

Toujours prêt à rendre service, gai quand il le peut, sérieux quand il le faut, il est aimé et apprécié de tous ceux qui le connaissent. Seulement *il faut le connaître:* au premier abord, il a l'air froid, grincheux, caustique. Au fond, le meilleur garçon du monde.

Tel est le jeune avocat dont nous donnons dans ce numéro le portrait et la biographie, parce qu'il est une des personnalités du présent, appelée sûrement à jouer dans l'avenir un rôle important.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. N° 307. — 10 c. Un an : 6 fr.

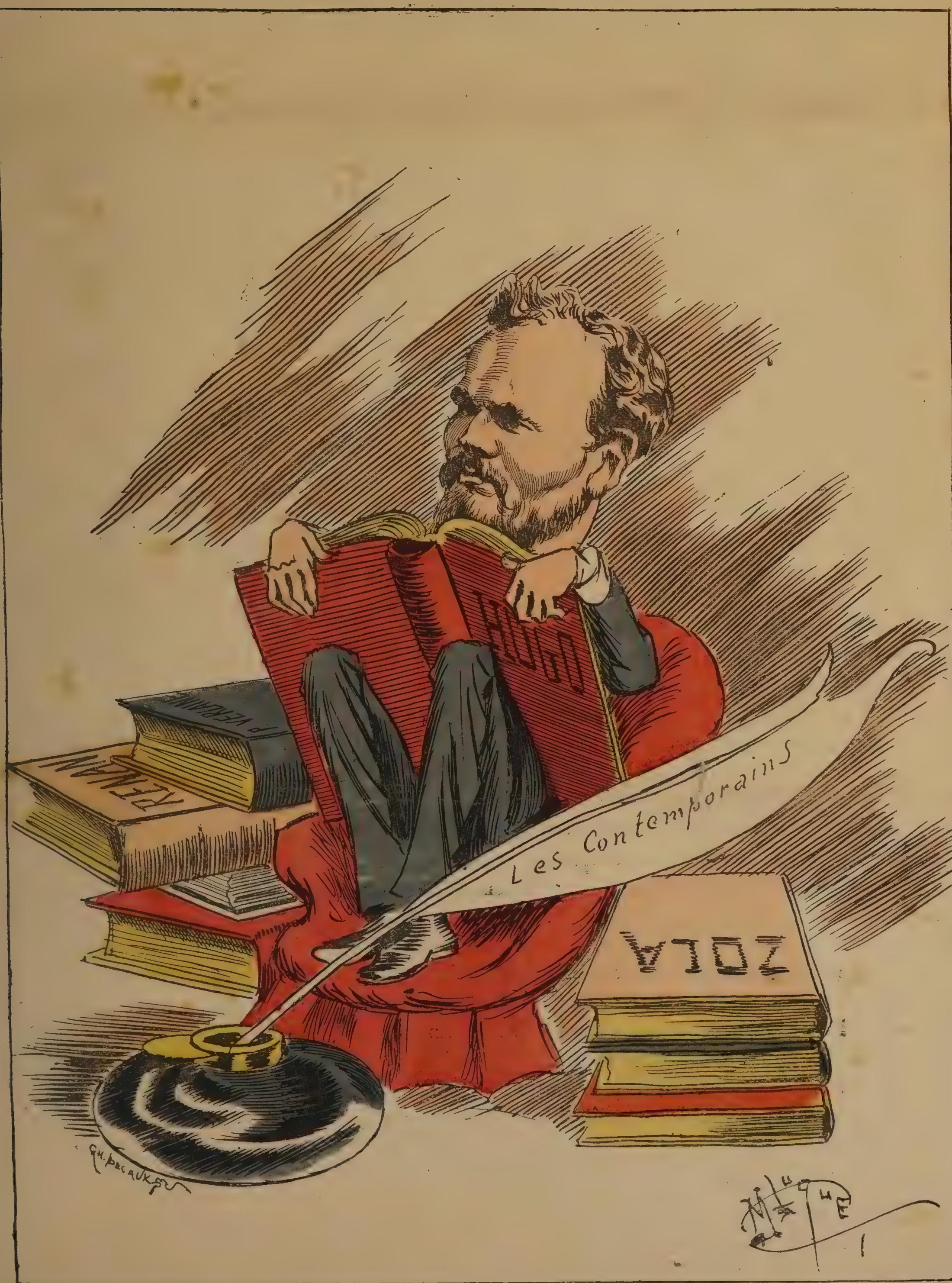
LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

TEXTE DE JULES TELLIER

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

JULES LEMAITRE



JULES LEMAITRE

Jules Lemaître est né le 27 avril 1853 au village de Vennecy, sur la lisière de la forêt d'Orléans. Mais, dès l'âge de cinq mois, il fut transporté à Tavers, près de Beaugency, et il y passa toute son enfance. Et, comme il n'est jamais retourné à Vennecy, comme c'est à Tavers qu'il a « appris, en se jouant, à connaître quelques parcelles de ce vieil univers », il a pris l'habitude de considérer Tavers comme son véritable lieu de naissance.

Jules Lemaître fit ses premières études au petit séminaire d'Orléans, et il n'en a point conservé un bon souvenir. Il devait être alors, comme ce France qu'il aime tant et dont il a si bien parlé, « un enfant précoce, nerveux, chétif, caressant,

Déjà surpris de vivre et de regarder vivre... »

Il fut peu compris et peu aimé de ses professeurs. Des singularités, des curiosités au-dessus de son âge, qui eussent intéressé et attaché à lui des maîtres plus intelligents, choquèrent au contraire l'esprit étroit des ecclésiastiques d'Orléans. Un jour, étant en sixième, il se procura une prosodie latine, étudia les règles, et essaya de construire à lui seul quelques hexamètres : on n'initiait les élèves au vers latin qu'en quatrième. Il se donna pour matière « la description d'une journée de printemps », commença son premier vers par « *Cœlum erat...*, » afin de se prouver à lui-même qu'il savait ce que c'était qu'une élision, et le termina par quelque chose comme « *splendore refulgens* ». Il parvint, au prix de laborieux efforts, à enfanter cinq ou six vers faux, les laissa sur son « cahier de brouillons » et n'y pensa plus. Mais son professeur les trouva quelques jours plus tard, et il se donna le facile et méchant plaisir d'humilier l'enfant en raillant cruellement ses vers devant tous ses camarades : cette fantaisie, bien innocente assurément et même louable, lui faisait l'effet d'un mouvement d'orgueil inspiré par le démon. Quand Lemaître eut commis un certain nombre de fautes aussi graves, le directeur du séminaire jugea nécessaire de le rendre à ses parents, et, à cette occasion, il leur déclara solennellement que leur fils « serait un autre Renan ».

Lemaître alla terminer ses classes à Paris, au petit séminaire de la rue Notre-Dame-des-Champs. Après des humanités brillantes, il passa son baccalauréat en juillet 1871. Il entra ensuite comme interne à l'institution Massin, suivit les cours du lycée Charlemagne, et fut reçu aux examens de Normale en 1872; il sortit de l'École en 1875, dans les premiers rangs, avec le diplôme d'agrégé des classes supérieures des lettres, et fut nommé professeur de rhétorique au lycée du Havre, où il demeura cinq ans.

Depuis que Lemaître est devenu célèbre, des jeunes gens ont trouvé commode de le traiter d' « universitaire ». Si l'épithète avait quelque justesse, il faudrait donc qu'il eût acquis l'esprit universitaire depuis qu'il est entré dans la littérature, car il ne passait guère pour l'avoir au temps où il était dans l'Université. Hugues Le Roux (qui fut un de ses élèves) a dit un jour ce qu'étaient ses classes. Classes surprenantes! On y lisait plus de Leconte de Lisle et de Flaubert que de Boileau et de Bossuet, et on y tirait des exemples de catachrèses et de synecdoches de la *Chanson des gueux*, et des vers rustiques de Rollinat, qui n'était alors que l'auteur ignoré de *Dans les Brandes*. Cette façon d'entendre la rhétorique faisait la joie des rhétoriciens, et l'envie de leurs cadets encore aux mains d' « universitaires » d'un esprit un peu différent. Du reste, on devenait bacheliers tout de même, et, à l'école de Lemaître, on avait appris, mieux qu'on n'eût fait ailleurs, la haine de l'emphase et des phrases toutes faites, l'amour de la clarté et de la simplicité, et cette crainte du ridicule qui est le commencement de la sagesse. Ceux qui ont entendu ces leçons ne les ont pas oubliées. Ils n'ont point oublié non plus l'indulgence et la délicate bonté de leur maître, et ce n'est pas en eux l'esprit seul, mais le cœur aussi qui se souvient.

En avril 1880, Lemaître fut nommé maître de conférences de littérature française à l'École supérieure des lettres d'Alger. Pendant son séjour au Havre, il avait écrit son premier livre de vers, *les Médaillons*, qui parut en 1880, et n'excita pas l'attention qu'il méritait (1). Il contenait des vers d'amour, d'une sensualité de tête tout à fait curieuse et personelle, des « exercices » dans le genre parnassien, dont quelques-uns au moins (*l'Élégie verte*, par exemple, ou certaines ballades) sont de simples merveilles d'esprit et d'habileté technique, et enfin des sonnets sur les classiques français, où le futur critique des *Contemporains* est déjà tout entier, et qui tiennent à la fois du chef-d'œuvre et du tour de force. D'Algérie, Lemaître rapporta un second recueil, *les Petites Orientales* (1883), supérieur au premier, et de beaucoup (2). Il y avait en effet dans *les Médaillons*, au milieu de pièces de premier ordre, des inégalités et des hasards (qui d'ailleurs donnaient au livre un air de jeunesse, et n'étaient pas déplaisants), trop d'habiletés faciles, de « belles chevilles » et de bric-à-brac parnassien. *Les Petites Orientales* sont la perfection même. Il serait embarrassant de décider lequel est le plus délicieux, des descriptions algériennes qui forment la première moitié du volume ou des subtiles pièces d'analyse psychologique qui composent la seconde. Il faudra bien qu'on rende un jour ou l'autre pleine justice à ce livre excellent, qu'on le mette tout à côté de ceux de France, pour la délicatesse et la savante simplicité de la forme, et qu'on reconnaisse en Lemaître un des plus remarquables artistes en vers de ce temps.

En 1882, Lemaître fut chargé du cours de littérature française à la Faculté de Besançon. En 1883, il présenta ses thèses à la Sorbonne. Sa thèse française, très brillante, sur le *Théâtre de Dancourt*, effaroucha quelque peu les juges par ses hardiesses et ses libertés d'allures. On n'osa pas pourtant la refuser, et Lemaître, docteur ès lettres, fut nommé professeur titulaire à la Faculté de Grenoble. Mais depuis longtemps il songeait à quitter l'Université. En 1884, il demanda un congé, et vint à Paris.

Il se mit à collaborer régulièrement à *la Revue bleue*, à laquelle, depuis 1879, il envoyait, çà et là, de province, des articles et des contes. Ce que fut son succès, on le

(1) *Les Médaillons*. Lemerre, éditeur. In-12. 3 fr.
(2) *Les Petites Orientales*. Lemerre, éd. In-12. 3 fr.

sait. Depuis longtemps, Paris n'avait pas vu d'exemple d'une fortune littéraire aussi rapide. En octobre, Lemaître était ignoré; en décembre, il était célèbre. On se rappelle le bruit que firent ses articles sur Renan, sur Zola, sur Huysmans, sur M. Georges Ohnet. Il a, du reste, réuni depuis ses études, et les trois séries des *Contemporains* (1885-1886-1887) ont eu une vogue à peine croyable pour des livres de critique(1). Dans l'été de 1885, il donna des nouvelles au supplément littéraire du *Figaro*. A la retraite de M. Weiss, il fut chargé de la critique dramatique au *Journal des Débats*. Récemment, il est rentré au *Figaro*, comme collaborateur ordinaire; et il y a publié, entre autres choses, ce fameux article sur Hugo, qui a fait tapage, et même scandale. Enfin, il a donné *Sérénus* (1886), recueil de récits dont le premier est un chef-d'œuvre(2). Nous pardonnera-t-il notre indiscrétion, si nous ajoutons qu'il achève en ce moment une comédie en prose, dont le titre sera *Une Mère*, ou peut-être *Une Fille*.

Pas de succès plus mérité que celui de Lemaître, car il est tout à la fois le plus érudit et le plus attrayant des critiques. Rien n'est plus nourri de choses que ses articles. Et en même temps, il a le charme, le je ne sais quoi par où l'on est pris et séduit, et qu'on n'analyse guère. Il est bien en train, comme le disait naguère M. Chantavoine, d'hériter du rôle et de l'importance de Sainte-Beuve. L'Académie vient de partager entre lui et M. Lafenestre le prix Vitet. Cela est bien : elle l'élira un jour, et ce sera mieux encore. Lui, Bourget, France, Loti, Theuriet, Pouvillon, autant d'académiciens futurs dont nous espérons bien entendre les discours. Il ne faudrait cependant pas que Lemaître devînt par trop académique à l'avance. Pourquoi, au contraire de son ami Bourget, s'est-il montré si indifférent aux tentatives de la dernière école poétique? Pourquoi s'en est-il tenu, sur les « décadents » et les « symbolistes », à quelques plaisanteries trop faciles pour être tout à fait dignes de lui? et pourquoi surtout n'a-t-il pas l'air de se douter de l'existence de l'admirable poète Verlaine ?

Jules TELLIER.

(1) *Les Contemporains*. Lecène et Oudin, éd. 3 vol. in-12, à 3 fr. 50.
(2) *Sérénus*. Lemerre, éd. In-12. 3 fr. 50.

Paris. — Typographie Paul Schmidt, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon Vanier.

6e volume. N° 308. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE DUBOIS-PILLET

TEXTE DE FÉLIX FÉNÉON

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris

JULES CHRISTOPHE ET ANATOLE CERFBERR



JULES CHRISTOPHE ET ANATOLE CERFBERR

LE RÉPERTOIRE DE LA COMÉDIE HUMAINE DE H. DE BALZAC, par MM. Anatole Cerfberr et Jules Christophe. — Connaître Balzac, le programme idéal d'une éducation l'exige. Le bal donné par César Birotteau, le 17 décembre 1818, pour célébrer l'évacuation du territoire, est autrement important que cette évacuation elle-même. Avoue-t-on ne pas savoir que c'est en 1828 et rue du Houssay, au coin de la rue Chantereine, que Flore Brazier mourut des maladies que lui inculqua l'inventif Joseph Bridau? A-t-on le droit d'ignorer qu'en avril 1813, passant une revue sur la place du Carrousel, Napoléon remarqua Mlle de Chatillonnes, venue là, avec son père, voir le beau colonel d'Aiglemont, et que, se penchant vers Duroc, il lui dit une phrase courte qui fit sourire le grand maréchal? — Non.

Mais le seul Horace Bianchon répand ses ordonnances sur vingt-six romans; Mlle Chocardelle, de ses grâces dévêtues, en agrémente sept, et la continuation de cette statistique donnerait quinze romans à de Marsay, sept à Vautrin, neuf à la duchesse de Maufrigneuse, dix à la marquise d'Espard, quatorze à Bixiou, autant à Delphine de Nucingen, douze à Desplein, dix au marquis de Ronquerolles, etc. Comment manœuvrer parmi ces existences en entrelacs? Et d'abord où et quand lire Balzac? La lecture des mémoires de psychiâtrie et des manifestes pour Champrosay et contre Médan parus chaque matin suffit à bonder nos journées. Pour peu qu'on laisse accaparer quelques quarts d'heure par l'exercice d'une ou deux fonctions naturelles, un cigare, la quotidienne exposition de peinture, une décollation, un colloque avec son usurier, une séance d'occultisme... Ah! MM. Jules Christophe et Anatole Cerfberr l'ont bien compris et, reconnaissant Balzac incompatible avec les exigences de la vie parisienne, ils ont, simplement, canalisé la *Comédie humaine* et supprimé Balzac.

C'est avec toutes les apparences d'un religieux respect qu'ils ont accompli leur œuvre nihiliste. Sont-ils moins réels, les personnages de la *Comédie humaine*, que les bonshommes raccolés par Bitard, Dantès et Grégoire, ou rencontrés aux rues et aux cafés? ont affecté de dire les deux balzaciens. Combien plus réels! et, d'un zèle infatigable, ils réalisèrent le cru chimérique vœu formulé par l'imprudent Honoré lui-même : « Faire concurrence à l'état civil. »

Déjà plusieurs écrivains avaient conçu ce projet d'établir un dictionnaire alphabétique et descriptif des créatures de Balzac. La tâche exigeait quel enthousiasme, des années, une méthode rigoureuse et beaucoup de fiches. Dès 1856, M. Louis Judicis de Mirandol, dramaturge et bibliophile, l'assuma, mais sur un plan trop exigu. MM. Albert Pinard, Paul Bourget, Emile Gaboriau, Henri Meilhac défaillirent vite, s'ils commencèrent. Plus opiniâtres, doués, l'un, d'une singulière faculté de coordination, l'autre, d'une exorbitante mémoire, M. Jules Christophe et M. Anatole Cerfberr, isolément, persévérèrent. Un hasard les aboucha.

« Quand deux hommes se rencontrent dans une même entreprise de collectionneurs, il ne leur reste qu'à se haïr ou à mettre en commun leur effort », remarque M. Paul Bourget (1). Ainsi firent-ils, et voici le *Répertoire de la Comédie humaine*, — d'une écriture très hautainement littéraire dans son laconisme nu, d'une exactitude servilement soumise à la tyrannie d'invraisemblables scrupules.

(1) Dans l'accorte *Introduction* (xjj pp.), anecdotique et critique, au *Répertoire de la Comédie humaine.*

Des extraits, au hasard, et l'on eût compris quel glacé comique anglo-américain peut résulter de l'accumulation de deux mille seize notices fictives en un massif in-octavo édité par M. Calmann-Lévy. A défaut de celle des victimes, donnons ici, dans la même manière, la biographie des minutieux bourreaux.

* * *

M. Cerfberr (Théodore-Godefroid-Anatole) naquit le 6 juillet 1835 à Paris, rue Richer, n° 3, aujourd'hui 13, d'un intendant militaire qui, simple fusilier, avait été décoré, à dix-neuf ans, par le duc d'Angoulême, pour son intrépidité pendant l'expédition d'Espagne. En 1840, Balzac, au cours d'un article de la *Revue parisienne* où il malmenait M. Adolphe Thiers, disait que l'argent des Cerfberr subvenait aux frais d'impression de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. Ces Cerfberr-là étaient les oncles du nôtre. L'un d'eux, Alphonse, avait fondé le Gymnase-Dramatique (23 décembre 1820) et l'avait dirigé avec le vaudevilliste Delestre-Poirson. Une maladie nerveuse arrêta au grade de bachelier les études juridiques d'Anatole. Il coopérait alors aux feuilles du Quartier : *Tribune des Poètes*, *Terre promise* (autographiée), *Jean qui pleure et Jean qui rit*, à *l'Aurore* aussi, comme en témoigne ce noble vers de M. Jules Christophe :

Anatole Cerfberr, rédacteur de l'aurore.

A seize ans, dramaturge si tôt, il avait machiné un *Jacques Bonhomme*, *chronique du temps de Jean le Bon*, en collaboration avec M. Henri Cazin, son condisciple au lycée Bonaparte (maintenant Condorcet), aujourd'hui médecin balnéaire à Boulogne et frère du J.-C. Cazin de toutes les mélancolies. Depuis, d'un passage de Rabelais, il extirpa *le Bonheur d'avoir des créanciers*, qui fut répété mais non représenté. D'août 1858 à août 1861, il catalogue à la Bibliothèque Nationale. En 1860, chez un libraire de la rue Notre-Dame-des-Victoires, qu'a remplacé un porcelainier, il publie un volume de vers où se lit une imitation de Burns, *Fille à la blonde chevelure*, mise en musique, depuis, par M. Benjamin Godard. Ce libraire, comme l'éditeur de ces trois pages, se dénommait Vanier; ce volume, *Loin des Coulissiers*.

Dans les Coulisses, c'eût pu être l'étiquette d'un précieux ouvrage encore inédit dont il amoncelait déjà les éléments, *Vieux Habits*, *vieux Galons*, *vieux Théâtre*. Longtemps il découvrit M. Pyat (d'où, peut-être, la chiffonnerie de ce titre) et la forêt de Fontainebleau. Bien neveu de l'Alphonse de 1820, il rédige en chef, d'août 1861 à juin 1865, *le Théâtre*, fondé par Victor Herbin, l'auteur de *Jeanne de Flandre*. Lisez, lisez ce drame. *Le Théâtre*, — on y exaltait Hugo, Bocage, Frédérick Lemaître, on y polémiquait durement avec le journalisme boulevardier. Numéro du 18 octobre 1863, M. Anatole Cerfberr, au lendemain de la représentation des *Ressources de Quinola* au Vaudeville de la place de la Bourse, réclamait l'érection d'une statue à Balzac. Hugolâtre, il fut du pèlerinage politico-littéraire à Bruxelles et rapporta *Napoléon le Petit* dans ses bottes. La *Gazette du Matin*, la *Gazette du Soir*, la *Libre Revue*, le *Réveil*, le *Balzac*, le *Grillon*, l'*Europe Artiste*, l'*Evénement*, *Gil Blas*, la *Jeune France*, ont recélé ses vers, parmi quoi :

Jeanne, rappelez-vous Arbonne et son église,

ses articles, d'âpres nouvelles (*le Cheval du Boucher*, *Un Parricide*, *Madame de Rangy*, etc.). Il a signé parfois Arthur Clary, Antoine Cerlier, Anonyme; il est le Fulgence Ridal qui rédige hebdomadairement au *Figaro* les *Miettes de l'Actualité*, notes très documentées sur les scènes d'autrefois, — auteurs, impresarii, comédiens, — à propos des pièces nouvelles et des reprises.

Gras masque, d'acteur un peu, d'où tout poil, — cheveu, barbe, — a disparu pour laisser nettes des joutes physiognomoniques où les yeux, plissés en une fuite tartare vers les tempes, s'éteignent, se rallument, tandis que de vacillants sourires distendent encore l'asymétrique dessin d'une bouche lippue. Allures inquiètes, mystérieuses et tangentielles, M. Anatole Cerfberr, Sémite.

M. Jules Christophe. — Autour de calmes, clairs et perçants yeux pers, sous le hérissement gomme-gutte des cheveux, c'est un bouleversement de muscles faciaux. La main est fébrile. La parole se martèle sur un rythme précipité. A la boutonnière, la rosette du Nicham-Iftikhar.

Le *Diogène* (1863), la *Jeunesse*, le *Rasoir*, l'*Esprit moderne*, la *Vie littéraire*, le *Réveil*, la *Revue Indépendante*, la *Jeune France*, le *Journal des Artistes* montrent sa curiosité muser à toutes sentes; mais au réalisme se garde sa foi. « D'étude approfondie sur Balzac, il n'en existe pas encore. » Cette étude, nul mieux que lui ne l'écrirait. (Voir ses *Notes physiologiques* de septembre-octobre 1884.) En avril 1885, il démontait expertement le mécanisme intellectuel de Duranty, le maître vers qui s'orientent ses plus intimes postulations; sous la pression de cet article, la piété d'amis et de lecteurs érigea un monument funéraire à l'auteur du *Malheur d'Henriette Gérard*, dont la tombe, concédée pour cinq ans, devait disparaître administrativement le 1er juillet 1885. Il publiera bientôt une brochure de critique littéraire et biographique où sera déterminée la filiation du romancier vériste. Duranty (Louis-Emile), fils d'Emilie et de P. n. d. (père non déclaré), dit l'état civil. — Duranty, fils de Prosper Mérimée et de Mme F..., dira le rectificateur.

Rares, oh rares, sont les écrivains français qui se peuvent targuer d'un sonnet estrambote (1). Il le peut. A ces dix-sept alexandrins, joindre *La | Nuit d'Ermenonville | Scène lyrique* (2), où un Poète, une Femme, un Citoyen offrent à Rousseau l'hommage de cordiaux vers. Le peu de lignes du préambule explicatif ne sont rien, je sais, rien du tout. On peut cependant les juger d'un joli ton et y goûter une ironie sous-jacente bien spéciale.

Avec M. Gustave Kahn et M. Paul Adam, il a promulgué dans la presse la révolution néo-impressionniste, transposant sur son papier la radieuse polychromie des tableaux de MM. Georges Seurat, Dubois-Pillet, Paul Signac, Camille et Lucien Pissarro, Maximilien Luce, et expliquant leur technique innovée.

Le *Répertoire* enfin clos, il parachèvera *Songe-Creux*, *Angèle Borsari*, *Félicien Ferroux*. Style rêche, neuf, très adhérent à l'idée.

En grands tirages, parnassiens et naturalistes prédominent dans sa bibliothèque. Tableaux et dessins de J.-E. Valadon, de Maximilien Luce, de l'acteur Rouvière, de Constantin Guys, de Léon Duvauchel. Collection d'estampes romantiques. Il est d'esprit affilé, de gaîté vive, quoique le lait soit la base de son alimentation, — nos estomacs, nos estomacs...

M. Christophe (Jules-François), sous-chef au cabinet du ministre de la guerre, fils d'un négociant, petit-neveu du conventionnel Couthon et petit-fils de Charles Lambert, qui mourut major de place à Brest le 17 mars 1832, après quarante-trois ans de service et vingt-trois campagnes républicaines et impériales, est né à Paris, rue des Marais-du-Temple, 19, le 21 mai 1840.

Qu'il est fâcheux que le *Répertoire de la Comédie humaine* soit une œuvre incomplète! Trois animaux seulement s'y enregistrent: le crapaud Astaroth, le singe Patriote, la jument Pénélope.

Les balzaciens qui entrent dans la carrière ont encore à glaner. A quand le *Buffon de Balzac*, la *Flore du grand Honoré?*

Félix FÉNÉON.

(1) M. Louis-Xavier de Ricard en assume un. — Cervantes tenait pour son œuvre principale le sonnet estrambote *Al túmulo del Rey* (Philippe II) *en Sevilla* (Voto á Dios que...). Dans le *Viage del Parnaso*, il dit :

Yo el soneto compuse, que asi empieza,
Por honra principal de mis escritos :
Voto á Dios que me espanta esta grandeza.

(2) Paris, 1878, Alphonse Lemerre, éditeur.

Paris. — Typographie Paul Schmidt, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon Vanier.

6e volume. N° 309. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE COLL-TOC

TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

BIDEL



BIDEL

Jean-Baptiste-François Bidel est né à Rouen le 23 octobre 1839. Dès son enfance, il se montra audacieux et d'une intelligence peu commune. Ses parents possédaient une ménagerie, sa prédisposition pour les animaux s'accrut d'autant plus que son caractère s'harmonisait mieux avec son physique. D'une taille ordinaire, mais bien proportionnée, il avait à quinze ans une agilité et une force surprenantes; sa physionomie sympathique exprimait la fermeté et l'énergie, son regard franc la justesse de sa pensée et la rapidité de l'imagination. Il quitta la maison paternelle pour chercher ailleurs ce qui manquait à l'accomplissement de ses vœux, et pour acquérir plus de connaissances sur les mœurs des animaux.

Le dressage des bêtes féroces a toujours été l'occupation la plus sérieuse de toute sa vie; il commença ses exploits d'audace, de force et de sang-froid à Bayonne.

Le 18 septembre 1859, un jeune tigre royal s'était échappé de la ménagerie Banarbô, où Bidel travaillait comme dompteur. La terreur qu'inspirait ce redoutable promeneur faisait déserter les rues par tous les habitants, qui refermaient leurs portes avec un empressement bien facile à comprendre. On avertit aussitôt Bidel, qui se mit à la poursuite de ce pensionnaire et finit par le découvrir dans un atelier de serrurerie. Il chercha d'abord à employer la douceur, mais l'animal, se sentant libre, reprenait son indépendance et une lutte inévitable allait avoir lieu, car le tigre, blotti comme un chat qui guette une souris, allait bondir, lorsque Bidel devançant son adversaire, s'élança sur lui et, d'une main de fer lui étreignant la gorge et de l'autre bras saisissant l'animal, l'enleva sur ses épaules.

Tête-à-tête avec le tigre rugissant qui lui déchirait les reins avec ses pattes de derrière, il arriva à la ménagerie où l'homme, triomphant de la bête, le réintégra dans sa cage après l'avoir porté plus de 300 mètres.

Après ce premier pas dans le danger, il se développa en lui un véritable courage, avec l'audace indispensable pour la réussite de ses terribles et dangereux projets.

Il commença à dompter tour à tour lions, lionnes, tigres, panthères, ours blancs, noirs et gris, loups, bisons, etc., et comme ses prédécesseurs, il les faisait travailler séparément.

De 1860 à 1865, il fut engagé par M. Herbert, naturaliste au Havre, aux ménageries Pianet et Schmidt, où il se perfectionna dans les études zoologiques, et depuis au cirque Rancy, où il fit travailler librement au milieu de l'arène deux loups-cerviers, et dompta un cheval sauvage que personne, jusqu'à ce jour, n'avait pu aborder.

Le 15 août 1866, à Lyon, ses économies lui permirent d'acheter quelques animaux, de monter une petite ménagerie et de travailler à son compte. Plus tard, il eut des lions, des loups et des ours, et parvint avec succès à les dompter et à les réunir dans une même cage. Voulant faire quelque chose de plus que ce qui s'était vu jusqu'alors, il subjugua, avec une indescriptible audace, le caractère de ces bêtes féroces, en leur faisant respecter un mouton et emporter à chaque séance sur les épaules un lion pesant 200 kilos.

A Bordeaux, en mars 1871, il obtint le succès le plus complet de ses longs travaux. La foule se pressait pour admirer cet intrépide dompteur, et les journaux lui prodiguèrent des louanges bien méritées. Ces applaudissements furent répétés à Toulouse, Carcassonne, Montpellier, Béziers, Nîmes, Cette et Marseille; partout il laissa le souvenir le plus sympathique d'admiration, puis il partit pour l'Italie.

Il débuta à Florence le 5 décembre 1871. Sa réputation l'avait précédé; S. M. Victor-Emmanuel, roi d'Italie, ayant appris la valeur du dompteur et son travail extraordinaire, lui demanda une représentation où il assista avec sa maison royale. Le roi fut tellement satisfait de ce spectacle qu'il ne put s'empêcher de lui dire : « Assez! assez! je vous assure que je n'ai jamais vu chose si surprenante et si merveilleuse. » Puis il lui accorda le brevet de capacité et lui fit don de plusieurs animaux féroces de la ménagerie royale de Florence (14 décembre 1871). Il parcourut toute l'Italie, et à Rome, le 8 mars 1872, il fit parler de lui par un acte héroïque en sauvant la vie d'un homme au risque de la sienne; il l'arracha des griffes de trois lions qui allaient le dévorer, ce qui lui fit décerner officiellement la décoration de chevalier de l'ordre de la Valeur civile italienne.

Après l'Italie, il fit courir toute la Belgique et la Hollande où il reçut cadeaux princiers et ovations indescriptibles, puis rentra en France.

A Paris, en 1874, il fit entrer avec lui dans la grande cage centrale Mlle Ghinassi, jeune artiste des Variétés, la faisant respecter par tous les carnivores réunis.

Quelque temps après, au Havre, pendant ses exercices dans la grande cage, un incident survint qui pouvait être fatal à Bidel. Au moment où il faisait travailler son bizarre assemblage, un lion peu endurant s'approche du loup. Ce dernier, affolé par la terreur et puisant dans son effroi un courage intempestif, montre les dents au roi du désert, qui, d'un coup de patte, l'envoie à dix pas et s'apprête à s'élancer dessus, Bidel voit le danger et se précipite. Le lion, furieux d'être contrarié, assène un formidable coup de griffe au dompteur. L'émoi est général dans la salle. Heureusement l'intrépide gladiateur se relève, fait un moulinet avec sa cravache et écarte sa smala rugissante. Il est sauvé. Bidel n'en a pas moins continué le lendemain ses exercices.

Fin 1875, à Paris, il recevait de Cochinchine deux grands tigres royaux, adultes. L'affiche indiquait pour ce jour-là l'entrée du dompteur dans leur cage. Malgré les observations de ses employés, malgré les supplications de Mme Bidel, qui prévoyait le danger auquel s'exposait son mari, et ses amis qui voulaient s'opposer à une si dangereuse détermination, le courageux Bidel, fidèle à sa promesse, s'élance dans la cage, et tenant en respect ses animaux sous son regard de maître, d'un coup de fouet il les fait bondir, évoluer aux applaudissements du public émerveillé de tant d'audace, puis se retire, laissant dans la cage ces rois de l'Inde stupéfaits d'avoir subitement trouvé un maître.

A Rouen, sa ville natale, en décembre 1875, il joua le rôle de Morok du *Juif-Errant*, et celui d'Andréa des *Pirates de la Savane*, avec ses lions et tigres sur la scène du théâtre du Cirque.

Au Havre, il arracha de la gueule d'un lion un mouton qu'il avait introduit dans la cage-théâtre.

Le 16 avril 1876, il revint à Paris donner quelques séances sur la scène du théâtre du Château-d'Eau : il y reçut deux ours blancs, animaux d'une férocité indomptable, ce qui ne l'empêcha pas d'entrer dans leur cage le lendemain de leur arrivée. Il partit pour Nancy, puis pour Lyon, où un douloureux accident, causé par l'inconcevable imprudence de celui qui en a été la victime, eut lieu à la gare de Vaise :

Le 1er septembre 1876, M. Bidel, propriétaire de la grande ménagerie installée sur le cours Perrache, faisait venir d'Afrique un magnifique lion, qui avait été tout récemment capturé dans les déserts de l'Afrique centrale.

Cet animal, enfermé dans une solide cage grillée, avait été placé dans un wagon spécial, avec l'inscription suivante :

Bête féroce, Lion, Défense d'ouvrir, etc., etc.

Un toucheur de bœufs, nommé Vicard, en l'absence du conducteur, ouvrit le wagon, garé dans une des annexes de Vaise, et tendit un morceau de pain au lion.

Naturellement, l'animal carnassier n'en eut cure et ne fit pas seulement mine de se déranger. Enhardi par cette apparente somnolence, notre homme passa le bras à travers les barreaux de la cage pour caresser la tête du lion; l'animal poussa un rugissement et saisit avec sa gueule et ses pattes le bras du malheureux imprudent. En une minute le bras de Vicard fut broyé par la puissante mâchoire du fauve, depuis le poignet jusqu'au coude. Les hommes d'équipe, accourus, armés de barres de fer et de pieux en bois, n'avaient pu faire lâcher prise à l'animal furieux, qui garda la moitié du bras de l'infortuné dans sa gueule formidable. Vicard mourut des suites de ses blessures.

Le lendemain même de l'accident, M. Bidel donna une représentation au bénéfice de la veuve et de son enfant et fit travailler le terrible fauve.

Le 6 août 1877, il partit pour l'Espagne et embarqua toute sa ménagerie, composée de 30 voitures d'animaux et 10 de matériel, sur le fameux vapeur *la Bretagne*.

En Espagne, il fait courir les populations à cinquante lieues à la ronde, et reçoit du roi Alphonse XII un superbe cadeau en témoignage de sa satisfaction et de celle de toute sa cour.

Puis, partant de Madrid pour Paris, directement, en train spécial de 40 wagons, il vint exhiber au monde entier, accouru à l'Exposition universelle de 1878, la collection la plus grandiose ainsi que les exercices les plus prodigieux que l'on ait vus jusqu'à ce jour. Le 1er septembre, il reçut 6 lions adultes pris au piège, qu'il fit travailler le jour même de leur arrivée.

Le 7 mars 1879, il fit entrer dans la cage centrale Mlle Rousseil, la célèbre tragédienne qui, sous sa protection, récita *Melpomène* au milieu des rois du désert.

A Cherbourg, en septembre 1879, il fit entrer avec lui dans la cage-théâtre, au milieu de cinq lions, Mlle Josse, native de Cherbourg; à Dieppe, en 1880, M. Crokefort, armateur anglais; à Bruxelles, en 1883, Mme la marquise d'Hautefeuille; à Turin (Italie), M. Giraud, artiste dramatique; à Nice, Mme Choley, artiste dramatique, et M. Rosy, clubman distingué; à Toulon, en mars 1885, M. Lavallière, artiste dramatique; à Marseille, juin 1885, M. Bergougnouf, représentant de commerce.

Bidel, avant de se retirer complètement dans ses propriétés d'Asnières, près de Paris, et de jouir de la fortune qu'il a si noblement et si péniblement acquise, a décidé de mener, dans les quelques villes où il n'a pas encore été, sa magnifique collection zoologique et son travail unique et complètement nouveau. Il est le seul faisant travailler le jour de leur arrivée à la ménagerie les animaux adultes, réputés indomptables.

M. Bidel n'entend pas laisser croire au public qu'il existe pour lui des moyens plus ou moins absurdes pour arriver à dompter les animaux féroces. Il n'a pour les dompter que sa volonté sans égale, son grand courage et son sang-froid imperturbable.

D'une nature ardente, d'une force prodigieuse, il compte sur lui sans réserve pour faire ce que personne n'a osé faire jusqu'à ce jour.

Il veut! voilà tout son secret.

Il veut toujours, malgré qu'il lui soit arrivé souvent de payer de sa personne dans les révoltes fréquentes qui se produisirent. C'est un géant dans son monde féroce.

La devise de Bidel est : LEO INTER LEONES.

Bidel que nous avons, il y a quelques mois, admiré à Neuilly dans ses exercices périlleux, nous a raconté comment tout dernièrement il avait été arraché des griffes et des dents de son magnifique lion Sultan, et nous a montré les horribles cicatrices à peine fermées que lui a faites le fauve. Le dompteur ayant eu le malheur de glisser au milieu de la cage pendant ses exercices, l'animal, voyant son maître dans un état évident d'infériorité, se précipita sur lui griffes et crocs dans les chairs. Les cris des spectateurs avertirent les aides, qui parvinrent à arracher leur maître à la fureur du lion. Bidel, que l'on crut mortellement atteint, ne dut son rétablissement qu'à sa forte constitution.

Aujourd'hui qu'il est à la tête d'une belle fortune, d'un château à Asnières, il pourrait renoncer au danger de sa profession; mais il ne peut se résoudre à quitter ses fauves et sa belle ménagerie pour vivre en rentier. Le danger l'attire.

La municipalité d'Asnières vient de donner le nom de Bidel à l'une de ses nouvelles rues, tracée sur un terrain donné par lui à la ville.

Les forains viennent d'organiser, en juillet 1887, une société de groupement corporatif sous le nom d'*Union mutuelle des Industriels forains*. Bidel, bien entendu, en a été nommé président; il a exposé le but que poursuit celle-ci en ces quelques paroles :

« Vous le savez tous, a-t-il dit, je suis né parmi vous. Le plus grand nombre de ceux qui m'entourent connaissent mon origine et mes débuts dans la vie.

« Enfant de la banque », je n'ai jamais cessé un seul instant d'être préoccupé du relèvement moral de notre corporation au point de vue des masses, de son établissement social et de la considération qui est due et appartient à tous ses membres. »

Allons, Bidel non seulement est un homme brave, mais encore un homme de bien.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. N° 311. — 10 c. Un an : 6 fr.

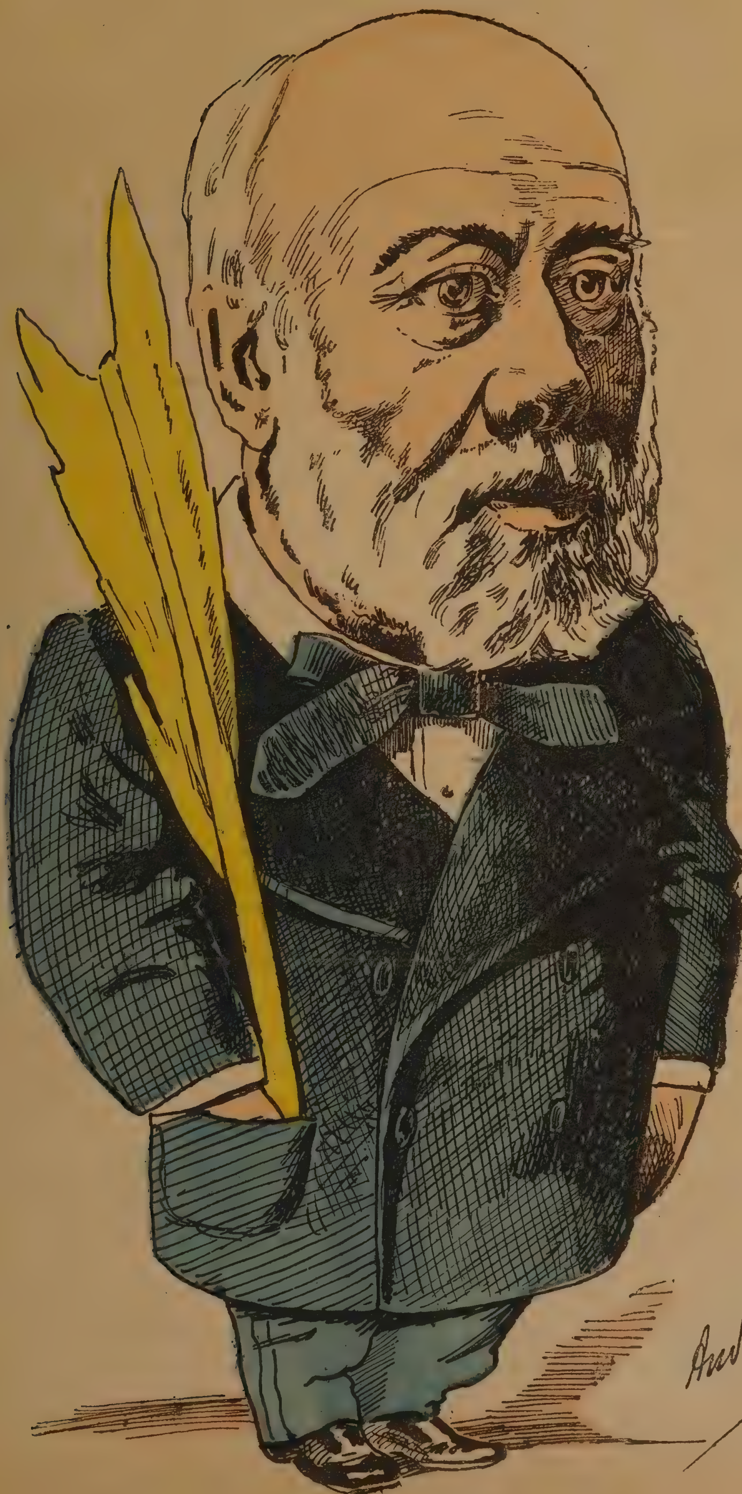
LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN D'ANDRÉ GILL

TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

GUSTAVE NADAUD



périodiques, tels que *l'Illustration*, *l'Univers illustré*, etc. On lui doit en outre quelques opérettes de salon : *le Docteur Vieuxtemps*, *la Volière*, *Porte et fenêtre,* paroles et musique; des *Contes*, *Proverbes*, *Scènes et Récits* en vers; *Idylle*, roman (1861); *Mes notes d'infirmier*, recueillies pendant la guerre par l'auteur, attaché à la première ambulance lyonnaise (1871), etc.

Gustave Nadaud est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1861, et l'Académie française lui accorda le prix Vitet en 1882.

Ceci est bien, mais pourquoi n'y aurait-il pas une place dans son sein pour l'auteur de tant de petits chefs-d'œuvre, ce sont de petits chefs-d'œuvre, mais en les mettant les uns au bout des autres, comme nous l'avons fait, on arrive à un joli total d'esprit et de talent. Plusieurs fauteuils sont vacants, en ce moment; pourquoi n'en pas réserver un à la chanson, à la chanson française joyeuse et de bonne compagnie, que les cafés-concerts n'ont pu réussir à tuer complètement. Le devoir de l'Académie est de protester contre ces tendances néfastes à l'esprit français. L'Académie a bien Labiche, quand elle aura Nadaud aussi, cela fera deux auteurs qui auront rendu service à leurs compatriotes en leur procurant quelques moments de gaieté, inappréciable bonheur en cette vallée de larmes!

Pour finir gaiement, nous allons donner à nos lecteurs, heureux ceux qui le liront là pour la première fois, ce délicieux récit intitulé *la Garonne*, et qui devrait être dit par Tartarin lui-même. Nous le trouvons dans un des derniers volumes de Gustave Nadaud qui a pour titre *Chansons nouvelles* (1876).

LA GARONNE

Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu!
Quand elle sortit de sa source,
Diriger autrement sa course,
Et vers le Midi s'épancher,
Qui donc eût pu l'en empêcher?
Tranchant vallon, plaine et montagne,
Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu!
Elle allait arroser l'Espagne.

Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu!
Pousser au Nord sa marche errante,
Elle aurait coupé la Charente,
Coupé la Loire aux bords fleuris,
Coupé la Seine dans Paris,
Et moitié verte, moitié blanche,
Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu!
Elle se jetait dans la Manche.

Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu!
Elle aurait pu boire la Saône,
Boire le Rhin après le Rhône,
De là, se dirigeant vers l'Est,
Absorber le Danube à Pesth,
Et puis, ivre à force de boire,
Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu!
Elle aurait grossi la mer Noire.

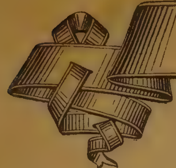
Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu!
Elle aurait pu dans sa furie
Pénétrer jusqu'en Sibérie,
Passer l'Oural et le Volga,
Traverser tout le Kamtchatka,
Et, d'Atlas déchargeant l'épaule,
Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu?
Elle aurait dégelé le pôle.

La Garonne n'a pas voulu,
Lanturlu!
Humilier les autres fleuves.
Seulement, pour faire ses preuves,
Elle arrondit son petit lot :
Ayant pris le Tarn et le Lot,
Elle confisqua la Dordogne.
La Garonne n'a pas voulu,
Lanturlu!
Quitter le pays de Gascogne.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

6e volume. N° 312. — 10 c. Un an : 6 fr.



LES HOMMES D'AUJOURD'HUI



DESSIN DE COLL-TOC

TEXTE DE CHARLES PITOU

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris**

GILBERT-MARTIN

CHARLES GILBERT-MARTIN

ARICATURISTE et poète, André Gill n'a jamais cherché à faire plaisir aux sots ni à flatter les grossières passions. Chez lui, rien d'obscène, rien de grotesque, et ses charges qui sont une caresse pour les yeux ont toujours un but élevé. Gill avait le souci de son art et la correction du dessin. On peut déshabiller les bonshommes de Gill, disait Courbet, ils sont académiques.

Sous son crayon si parisien et si gouailleur, l'idée apparaît comme à travers un voile gracieux qui est la forme, et, ainsi cachée, procure à l'esprit la joie de la découverte et comme la saveur du fruit défendu.

Gilbert-Martin, le caricaturiste bordelais, tient de Gill par plus d'un point, mais surtout par la vigueur de son coup de crayon et par la sincérité et la franchise de son œuvre.

C'est comme lui une nature d'élite au triple talent de caricaturiste, de poète et d'écrivain. Son dessin, plus froid peut-être, n'a pas la grâce de ceux de Gill; mais il est toujours correct et laisse comme ceux-ci la sensation profonde de l'idée qui l'a inspiré.

Par ces temps où les hommes ont la conscience si large et l'épiderme si sensible, il n'est pas sans danger de se jeter dans l'arène politique et de chercher à dévoiler par la plume ou par le crayon le défaut de la cuirasse de nos bruyantes personnalités.

Devant cette tâche périlleuse, Gilbert-Martin n'a pas reculé. Et, depuis quinze ans qu'il dirige *le Don Quichotte,* combattant comme un paladin des anciens jours, il a toujours marché droit devant lui vers cet idéal qui est sa devise : République et Liberté!

C'est grâce à cette rectitude d'opinion qu'il eut l'honneur sans précédent de se voir offrir, lui caricaturiste, en 1881 et en 1885, sans l'avoir aucunement cherché, la députation. Comme caricaturiste, il se renferme exclusivement dans l'actualité politique. Son procédé consiste à prendre le fait le plus saillant de la semaine, à le traduire par le crayon d'une façon aussi concise que possible. La qualité qu'il place au-dessus de toutes les autres est la clarté.

Les journaux à caricature sont les sentinelles avancées de la presse et souvent aussi les enfants perdus de la bataille politique. Pour vivre, il leur faut être constamment sur la brèche, saisir au vol et clouer vif en première page l'événement du jour. Les préparations matérielles du dessin, la mise en train, le tirage du journal, l'application des différentes couleurs sont autant d'obstacles qu'il est nécessaire de surmonter coûte que coûte pour arriver bon premier et se vendre. Ce multiple problème, Gilbert-Martin l'a résolu et est arrivé par une tension d'esprit et une virtuosité surprenantes à crayonner sur la pierre lithographique la nuit même qui précède le tirage du journal, le dessin d'actualité qui doit paraître à la première heure et souvent devancer ceux de la capitale.

Ce tour de force terminé, l'artiste commente aussitôt son œuvre au moyen d'une cinquantaine de vers. Improvisation fiévreuse, sorte de Némésis ironique ou vengeresse d'une vigueur extraordinaire que ne rougiraient pas de signer nos meilleurs poètes lyriques.

Cette façon hardie de parler des hommes et des choses et de lutter contre le cléricalisme et la réaction n'a pas été sans rapporter à Gilbert-Martin de nombreux désagréments, de longs mois de prison, et aussi trois duels dont un avec Dréolle en 1878.

Charles Gilbert-Martin est né à Pleine-Selve (Gironde) en 1839. Dès sa plus tendre enfance il manifesta pour le dessin un penchant tout particulier, illustrant d'images naïves ses livres de classes, croquant par-ci par-là la tête rébarbative du proviseur ou de quelque malheureux pion. Mis au collège de Blaye, il n'eût guère en vue que d'aborder le cours de dessin où il copiait dans un tour de main les lithographies classiques qu'on lui mettait sous les yeux, barbouillant pour avancer davantage et rêvant des modèles à venir qui bientôt avaient le même sort.

Ce n'est que plus tard qu'il acquit cette patience sans laquelle il n'y a pas d'artiste.

Gilbert-Martin eut l'heureuse chance de pouvoir au sortir du collège se consacrer tout entier à sa vocation pour la littérature et le dessin ; c'est alors qu'il se rendit à

Paris où il publia des articles dans *le Soleil* et *le Nain jaune*, et fonda en 1867 avec le peintre Jean-Paul Laurens, qui plus tard devait être son ami, une petite feuille humoristique *le Philosophe*, qui recruta trente abonnés, vécut huit mois d'une existence fort agitée et finit par valoir à son directeur deux mois de prison et 200 francs d'amende.

Après ce journal tué sous lui, le caricaturiste, qui avait ainsi gagné son bâton de maréchal, eut son entrée un peu partout et continua sa campagne sous le pseudonyme de Tribelg et Louis Lemaigre.

En 1869, il publia *les Grimaces contemporaines*, série de portraits-charges accompagnés de légendes satiriques. Puis vint la guerre néfaste de 1870. Gambetta, qui avait su comprendre l'ardent patriotisme de Gilbert-Martin, envoya ce dernier à l'armée du Nord avec le grade de capitaine d'état-major; il passa plus tard chef d'escadron.

Puis il se fixa définitivement à Bordeaux en 1871, où, tout en collaborant activement à différents journaux, il publia un recueil de poésies intitulé *Calvaires* (in-18) et fit paraître dans *l'Incroyable* les caricatures des rédacteurs en chef des principaux journaux de Bordeaux. Un succès fou accueillit ces charges si spirituellement enlevées et donna à l'artiste l'idée de créer dans cette ville un journal satirique du genre de *l'Eclipse* et qui fut *le Don Quichotte*. Ce vaillant petit journal, dans lequel Gilbert-Martin a montré autant de talent, de verve et d'esprit gaulois comme dessinateur que comme écrivain, a fait la réputation de cet artiste.

C'est surtout pendant le 16 Mai que *le Don Quichotte* gagna ses épaulettes en faisant au préfet de Tracy, délégué de l'Ordre moral à Bordeaux, une guerre épique qui valut à Gilbert-Martin *onze* condamnations dont trois à la prison. A l'arrivée à Bordeaux de ce fonctionnaire qui jadis, hélas! avait fait une si belle profession de foi républicaine, Gilbert-Martin publia à son adresse une pièce de vers de bienvenue présentant par sa disposition typographique un superbe bouquet et qui eut un complet succès de rire. M. de Tracy s'en vengea en déchaînant la justice contre *le Don Quichotte*. Bientôt *le Don Quichotte*, interdit sur la voie publique, proscrit, traqué, ne se vendait plus que chez certains libraires et était saisi dès son apparition. Chaque semaine, le jour de la mise en vente, toute la police de Bordeaux était consignée, comme si quelque révolution allait éclater; le commissaire central, dans un appartement voisin du cabinet du préfet, attendait les exemplaires exigés par le dépôt. Aussitôt le dépôt reçu, l'ordre de saisie, sorte de lettre de cachet, était donné aux commissaires de police, qui lançaient leurs agents dans toutes les directions. Des queues de plusieurs centaines d'acheteurs stationnaient longtemps à l'avance à la porte des libraires, qui barricadaient leurs portes avec des tables pour n'être pas envahis. On s'arrachait le journal par paquets de 10, 20 et davantage, et à Paris, où *le Don Quichotte* ainsi traqué n'arrivait plus que subrepticement, des exemplaires se sont vendus jusqu'à un louis!

Un quart d'heure à peine s'écoulait entre la mise en vente et l'irruption de la police qui faisait main basse sur le journal, dispersait les acheteurs, les poursuivait dans la rue, leur arrachant des mains en les bousculant les numéros mis à l'index.

Ce préfet était arrivé à un degré inouï d'impopularité et de ridicule; son exaspération ne connaissait plus de bornes et à bout de moyens il prit le parti de faire saisir, chaque semaine, le ballot du *Don Quichotte* qui était expédié à Paris, sans même prendre la précaution de le lire. Gilbert-Martin s'inclina sans mot dire devant ces procédés arbitraires; mais un beau jour il expédia un colis parfaitement identique aux précédents. Au lieu du journal le paquet contenait des draps et un clysopompe destinés à une vieille femme de la Salpêtrière. Le préfet de Tracy s'empressa de faire opérer la saisie habituelle. Gilbert-Martin poursuivit alors le préfet pour la saisie de son colis, en racontant les faits qui provoquèrent en France un immense éclat de rire. « M. de Tracy, dit-il, ne saurait avoir, de gaîté de cœur, transgressé les lois pour saisir des draps dont la couleur est au-dessus des soupçons. C'est donc le clysopompe qui est le véritable suspect. M. de Tracy a cru peut-être que le clysopompe était à musique et capable de jouer *la Marseillaise;* peut-être a-t-il pensé que, nouvelle bombe Orsini, il était de nature à troubler la paix publique; car, ajoutait-il, je ne

pense pas que M. le préfet ait voulu se l'approprier dans un but que je n'ose préjuger et qui laisserait un champ trop vaste aux suppositions. » Les journaux de l'époque ont raconté cette aventure, et ce clysopompe subversif restera désormais légendaire. Cet événement ne datait que de quelques jours et était au plus fort de son tapage lorsque le maréchal de Mac-Mahon vint à Bordeaux. De Tracy dut se joindre au cortège et fut accompagné par des huées. Le maréchal, ahuri par le mot cly-so-pompe, cly-so-pompe, chanté par la foule sur l'air des *Lampions*, auquel il ne comprenait rien, s'adressa à son entourage, qui lui expliqua la chose.

Aussitôt, de Tracy quitta furtivement Bordeaux et n'y revint plus, laissant la préfecture aux mains de son secrétaire général. Il alla poser sa candidature à la députation dans l'arrondissement de Moulins, où il était né. Le ridicule de son aventure l'avait précédé et fut largement exploité contre lui; dans ses tournées, il était suivi par de solides gaillards qui vendaient des clysopompes et criaient à ses oreilles leur marchandise. La journée du 14 octobre fut pour lui un vrai désastre; son concurrent républicain Laussédat, un des 363, fut élu avec plus de 1,100 voix de majorité.

Après le 16 Mai, Gilbert-Martin continua dans *le Don Quichotte* sa campagne contre les hommes de la Réaction, notamment contre M. Pascal, ancien préfet de l'Ordre moral dans la Gironde, devenu candidat au Sénat, et contre M. Ernest Dréolle, député bonapartiste de l'arrondissement de Blaye.

Le Don Quichotte, où chaque semaine Gilbert Martin se montre sous son triple aspect de caricaturiste, de poète et de journaliste, ne suffit pas à l'activité de son directeur, qui collabore encore à *la Victoire*, de Bordeaux, où sous le titre de *Propos familiers*, il fournit régulièrement de piquantes causeries.

Au nombre de poésies qui ne figurent pas dans « Calvaires », Gilbert-Martin a publié notamment « Son vieux Père » et « le Fils de la Veuve », poèmes souvent récités dans les théâtres.

Enfin, pour compléter nos indiscrétions, ajoutons qu'il va faire paraître incessamment un gros volume de nouvelles et fantaisies sous ce titre « les Originaux », sans compter les très curieuses « Notes d'un Caricaturiste », dont *le Don Quichotte*, qui vient d'élire domicile à Paris, a la primeur et dans lesquelles nous avons fait de larges emprunts et d'où nous extrayons pour finir les quelques lignes suivantes :

« La condition *sine qua non,* pour être autorisé, *alors*, par la censure à publier un portrait-charge, était de produire l'autorisation écrite du personnage caricaturé.

Il fallait donc que le dessinateur se mît en quête du précieux autographe, s'astreignît à des démarches, à des visites dont les résultats étaient variés. Le plus souvent, il trouvait un accueil aimable et empressé, et l'autorisation lui était octroyée haut la main, car les hommes célèbres ne sont pas exempts de vanité et se montrent généralement friands de réclame. D'autres fois, il avait à subir des conditions, ou bien il se heurtait contre un refus.

Pendant la période que je raconte, j'ai pu établir quatre catégories des personnages en question :

Ceux qui répondaient oui ;
Ceux qui répondaient non ;
Ceux qui exigeaient de voir leur charge avant d'en permettre la publication ;
Ceux qui accordaient l'autorisation sans qu'elle leur fût demandée.

Ces derniers n'étaient que les pêches à quinze sous de la célébrité. Craignant qu'on ne songeât pas à eux, ils prenaient les devants et procédaient par insinuation ».

J'ai reçu des lettres, dont la formule, presque toujours la même, était à peu près ceci :

« Monsieur,

« Au cas où il vous prendrait fantaisie de me caricaturer dans votre journal, « vous pouvez faire de ma tête ce qu'il vous plaira, je vous la livre. »

CHARLES PITOU.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronnet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

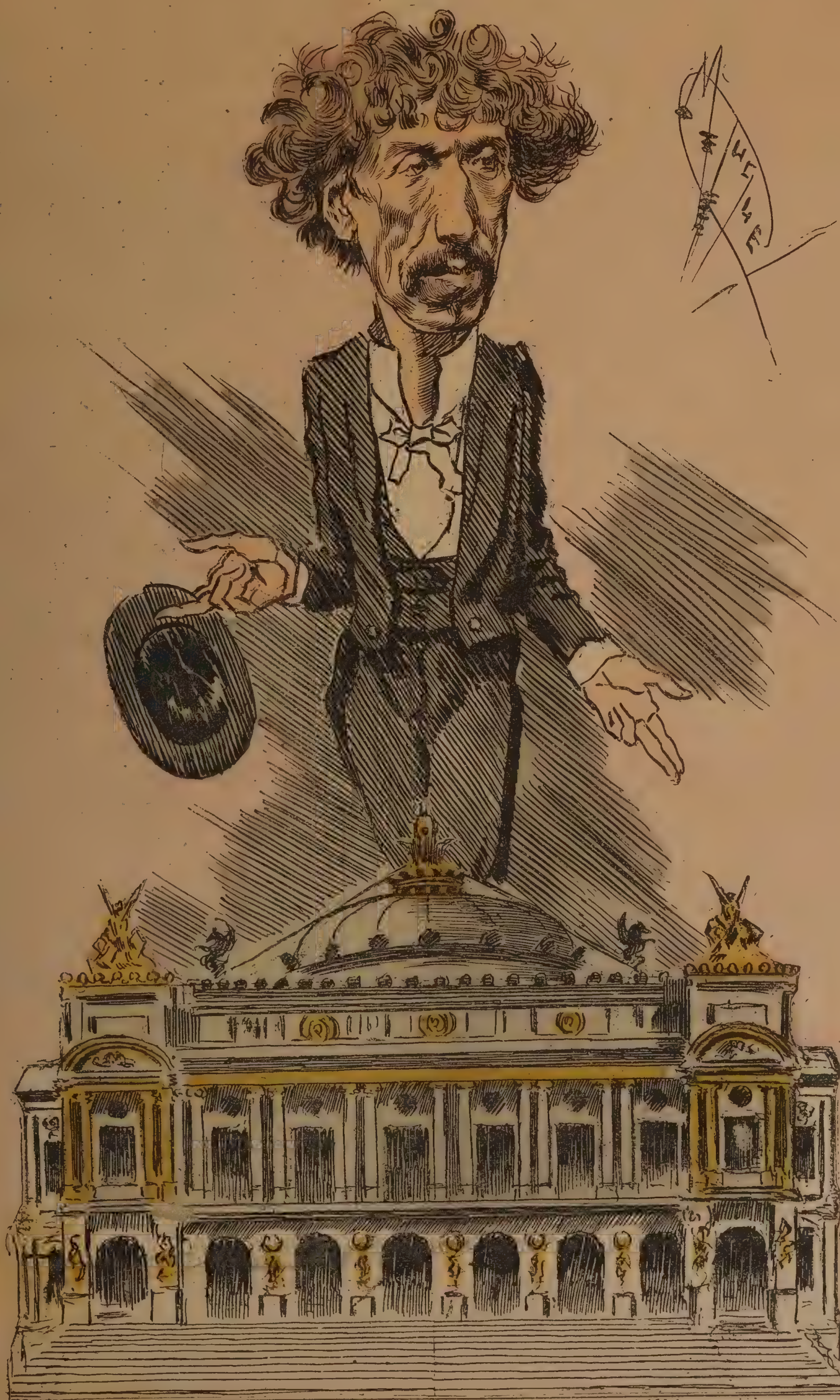
7e volume. N° 313. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE
TEXTE DE MAURICE GUILLEMOT

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

CHARLES GARNIER



CHARLES GARNIER

« Pour être certain qu'il n'y aurait pas d'erreur, c'est moi qui ai écrit l'article du *Larousse* ». Après cette déclaration que nous faisait Charles Garnier, nous avons donc copié la notice biographique suivante que nous abrégerons forcément.

« Charles Garnier, né à Paris, le 6 novembre 1825, entré à l'École des Beaux-Arts en 1842, remporta le grand prix d'architecture en 1848; a eu pour maîtres Hyppolite Lebas et Léveil; avec sa pension de lauréat, visita d'abord l'Italie, séjourna à Rome et à Naples, puis se rendit en Grèce, y fit de nombreuses reconstitutions; vit la Grèce avec Edmond About, et Constantinople avec Th. Gautier. En 1853, chargé par le duc de Luynes de relever les tombeaux angevins, il passa dix mois à Naples, dans la Pouille, dans la Sicile, dans la Calabre. Revint à Paris en 1854, fut employé à la restauration de la tour Saint-Jacques; en 1860 est nommé architecte de la ville; en 1861, concourt pour une salle d'opéra, son projet est adopté à l'unanimité. Membre correspondant de dix-sept académies étrangères, il a été élu au mois de mars 1874 membre de l'Académie des Beaux-Arts; en janvier 1875, a été nommé architecte du Conservatoire de musique; le 5 janvier de cette même année eut lieu l'inauguration du Grand-Opéra; Charles Garnier reçut la croix de la Légion d'honneur. Citons comme constructions signées par l'illustre architecte : le théâtre de Monaco, le Cercle de la Librairie au boulevard Saint-Germain, le panorama de *Reichshoffen*, le Nouveau Cirque, sa villa de Bordighiera, sur la route de la Corniche. »

Outre l'important ouvrage sur le théâtre et les deux volumes sur le nouvel Opéra, Charles Garnier a collaboré et collabore à quantité de revues et de journaux.

« Vous pouvez vous vanter de m'ennuyer beaucoup avec votre portrait-biographie; qu'est-ce que c'est encore que ça? Vous allez me donner un tas de vertus que je n'ai pas ou des défauts que je n'ai pas la chance de posséder. Si vous saviez comme ça vous rend bête d'avoir devant soi quelqu'un qui vient pour vous prendre sur le vif... Enfin, je ne veux pas avoir l'air de faire des manières, venez comme ça, sur le pouce, sans rendez-vous officiel, je n'aurai pas le temps de me maquiller... »

J'ai cité cette lettre pour montrer que pour être architecte, on n'est pas moins homme d'esprit; au reste la réputation de

Garnier, grand maître du fronton,
De l'astragale et du feston,

comme l'appelait Gautier, n'est plus à faire : il a signé une opérette, des tas de vers drôles, et a réalisé un tour de force : écrire sur l'Opéra deux forts volumes, qui, bien qu'édités à la « Librairie générale de l'architecture et des travaux publics », sont amusants, alertes comme un roman d'aventures, une sorte de causerie à la bonne franquette, sans prétention et sans technicité; pour montrer le ton général de l'œuvre, relisons ce passage de la préface :

« Ainsi : apprécier l'Opéra, le défendre ou l'attaquer, tel est le programme que je me donne; mais je prévois et je préviens même que je n'aurai pas grand ordre et grande méthode dans l'accomplissement de cette tâche. Si pendant près de quinze années j'ai dû tendre ma pensée et mes facultés vers un seul point, si j'ai retenu mon

instinct, assez primesautier, pour qu'il ne fît pas de trop violents écarts, je sens que je n'aurai plus le courage de suivre encore un chemin tout droit sans m'arrêter à quelques petits buissons et sans me reposer dans quelques petits sentiers détournés. Songez donc! pour écrire un ouvrage méthodique et didactique, il me faudrait vivre encore près de deux années avec une pensée unique et rigide; il me faudrait repasser par toutes les études que j'ai faites, tous les ennuis que j'ai eus, tous les dessins que j'ai exécutés, et non seulement ma volonté n'y suffirait plus, mais encore mon cerveau, qui sort quelque peu fourbu de la bagarre.

« Le hasard sera donc à peu près mon guide dans le choix successif des sujets à traiter. Selon que mes idées se porteront sur un point ou sur un autre, j'écrirai tel ou tel chapitre, et je passerai « du grave au doux, du plaisant au sévère », suivant l'influence de la pluie ou du soleil et de mes impressions fugitives. Tout cela réuni fera peut-être un ouvrage à peu près complet; mais je n'en réponds pas, et pour ne pas être tenté de recommencer et de coordonner plus tard tous les articles, je les ferai publier dès qu'ils seront écrits; de cette façon il n'y aura plus à y revenir.

« A proprement parler alors, on voit que ce que j'adresse au public n'est qu'une sorte de causerie artistique dans laquelle se rencontrera sans doute plus d'un renseignement, mais qui n'aura pas la prétention d'être un long discours. Les trois grands points de rhétorique ne s'y trouveront guère, et si, comme on le prétend, le style c'est l'homme, eh bien! ce style sera aussi variable que les idées, parfois contradictoires, qui passent par la tête d'un artiste. Ne pouvant avoir la prétention de jouer de la flûte, je soufflerai seulement dans un mirliton tous les airs qui me bourdonneront aux oreilles.

« Au reste, j'aurais dû faire cette préface une fois que l'ouvrage eût été fini; j'aurais su bien mieux dire ce que je voulais y mettre; car il se peut que je change d'avis en route, et que ce que j'annonce soit tout différent de ce que je ferai.

« Nous verrons bien. »

La tête de Charles Garnier est légendairement connue, avec ses cheveux crépus, son nez bossué, son type d'Oriental ou d'Italien; il parle vite, les mots s'embrouillent presque dans la précipitation du langage, il met autant d'esprit dans sa conversation que dans ses écrits; il va tous les jours à son bureau de l'Opéra, une grande salle encombrée de plans, de marbres, de maquettes, de portraits; comme un capitaine à son bord, il est toujours présent sur cet immense vaisseau qui a nom l'Opéra, il surveille les travaux, projette des embellissements, dirige ses inspecteurs, préside des commissions, fait des rapports, lutte avec les administrations, les bureaux, etc.

De temps en temps, pour se distraire des moyens préservatifs contre l'incendie, des audiences d'inventeurs, des visites de pompiers, Charles Garnier rime des calembredaines; ces deux quatrains étaient au revers d'une feuille couverte de lignes et de traits :

Un canard au bas d'une échelle,
Dans une mare barbotait,
Tout en haut et battant de l'aile
Un autre canard était.

Celui d'en bas, le plus âgé,
Se ferait moins d'mal s'il tombait;
Le canard bas avait donc l'avantage
Que le canard *haut n'avait.*

MAURICE GUILLEMOT.

Nous avons le regret d'annoncer à nos lecteurs, la mort du dessinateur

HENRI DEMARE

notre collaborateur et ami. (Voir sa notice biographique et son portrait-charge, dessiné par lui-même, dans le nº 200 de notre collection.)

Cet artiste, jeune encore, vient de mourir à Paris, dans sa 42e année. L'ancienne direction des *Hommes d'aujourd'hui* lui avait confié la lourde succession d'André Gill quand la folie vint forcer l'inoubliable caricaturiste d'interrompre sa précieuse collaboration. Henri Demare a signé dans les *Hommes d'aujourd'hui* près de cent portraits-charge, du nº 143 au nº 229.

Cet artiste, qui avait une habileté de crayon extraordinaire, s'était fait remarquer par la grande variété de ses caricatures et la ressemblance de ses portraits, mais son dessin se ressentait un peu de cette facilité. Une plus large envergure et une conscience artistique plus complète eussent été nécessaires pour le placer au niveau du grand caricaturiste auquel il a succédé sans l'atteindre.

C'était un brave garçon, un peu excentrique, un peu bohême, noctambule parfois, toujours gai, d'un esprit vif et primesautier, ayant toujours en tête vingt projets de journaux illustrés.

Nous l'avons connu pendant la campagne de 1870 dans un des bataillons de mobiles de la Seine où il fit son devoir en brave *moblot* parisien, maniant alors avec autant d'habileté son chassepot que son crayon.

L. V.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

7e volume. | N° 314. — 10 c. | Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE
TEXTE DE J. K. HUYSMANS

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris**

LÉON HENNIQUE



LÉON HENNIQUE

ÉON HENNIQUE est né, le 4 novembre 1851, à la Guadeloupe. De ses origines militaires, de ses langes exotiques, de ses années d'enfance, de sa vie de collège à Juilly, de son existence actuelle, je n'ai rien à dire qui puisse amorcer la concupiscence de potins des foules. Pour les quelques-uns qui s'intéressent aux usages de l'homme dont ils apprécient l'œuvre, il suffira, je pense, d'attester que Léon Hennique vécut jusqu'à ce jour à l'écart des journaux et des réclames et qu'il fut, dans son isolement désiré des tourbes, un homme de lettres soigneux et probe.

Ce fut en 1876 que je le vis pour la première fois; à cette époque paraissait la *République des Lettres*. M. Catulle Mendès, qui la dirigeait, accueillait, sans différence de crûs, les œuvres les plus diverses, pourvu qu'elles fussent tissées par de scrupuleux artistes et, par conséquent, estampées aux yeux de tous de l'agressive marque, frappées de l'indéniable tare.

Or, un soir, je me rendis rue de Bruxelles, chez M. Mendès, qui voulait bien m'imprimer de trébuchantes et hâtives pièces et, dans la salle à manger, devant la table encombrée de verres, je causai avec un grand garçon que je ne connaissais point et que j'appris être Léon Hennique. Lui aussi débutait dans cette revue qui accueillait, du même coup, les premiers vers de Maupassant et ouvrait les deux battants de ses pages sur les attisants poèmes en prose de Mallarmé.

Parmi les rédacteurs de cette anormale feuille se trouvaient conviés, ce soir-là, au dîner du poète, l'inutile d'Hervilly, quelques Mérat, puis Cladel, célèbre dans ce groupe par son *Bouscassié* et ses *Va-nu-pieds*, Léon Dierx aux vers iniquement omis par la gloire contaminée d'un temps, Villiers de l'Isle-Adam, enfin, l'un des plus magnifiques, l'un des plus térébrants, l'un des plus occultes écrivains de l'heure actuelle.

Depuis ce soir où, fouettés par le lyrisme de Villiers dont le punch de cervelle flambait au vent, les mots partaient comme des capsules d'un bout de la table à l'autre, je revis souvent Léon Hennique et nous chevauchâmes, botte à botte, alors que le naturalisme parvint à tarabuster pendant quelques jours l'hypocrite pruderie des journaux et la bovine apathie des foules.

A cette époque, Hennique venait de terminer deux volumes : *M. de Ponthau* et *Élisabeth Couronneau*, volumes excessifs se démenant, furieux, dans des cadres craqués, arrivant ainsi que dans le dernier de ces livres, où se tordent les convulsionnaires de Saint-Médard, à l'effet d'un crucifiement de femme, d'une vigueur de coloris intense, d'un galop de pathétisme atroce. Puis il fit paraître chez Charpentier *la Dévouée*, roman moderne mettant en scène un inventeur qui assassine sa fille pour lui voler son argent et réaliser des découvertes. Ce roman apportait le singulier mélange d'une réalité précise, d'une intimité charmante de femmes préparant des confitures, de dîners verbeux pertinemment notés, de bourrasques criminelles d'âme, de scènes tragiques ardemment peintes, le tout traversé par des filons d'ironie noire, sillé par de silencieux sarcasmes. Après *la Dévouée*, qui remua la stagnante inertie des lettres, Hennique inséra dans les *Soirées de Médan* « *l'Attaque du grand* 7 », des souvenirs de la guerre de 1870, tumultueux et horribles, largement brossés, sabrés à grands coups comme les bas de l'une des femmes du grand 7, de tons vifs. Cette nouvelle est certainement l'une des plus pressantes et des plus tenaces de ce livre, qui n'attendit point les soi-disant vaillances des cavaleries centre gauche de l'époque actuelle

pour frapper avec acharnement dans les ridicules futaies du chauvinisme. Au reste, dans ce genre elliptique et prompt de la nouvelle, enlevée en vivante anecdote, Hennique domine. Trois autres récits : *l'enterrement de Francine Cloarec*, *Benjamin Rozes* et plus récemment *Pœuf*, témoignent de la véracité de son observation et de la qualité de sa langue, haute en couleur, patiente et nette.

Francine Cloarec est l'histoire d'une pauvre fille morte qu'on enterre. Cette étampe d'ironie noire, cet esprit de pince sans rire dont j'ai parlé, sourdent à tout bout de champ de cette œuvre dure. « Cré nom! ça schlingue ferme! » dit un croque-mort en montant un escalier où des touffes de puanteurs s'épanouissent en gerbes dans les cuvettes orangées par la rouille des anciens plombs.

« Oui », répond simplement la concierge. Et l'on emplit la bière qu'on descend, cahin-caha, en éraillant les murs, tandis que pareille à un vigilant commodore, debout sur la dunette, la portière en place sur le palier, commande la manœuvre aux noirs mathurins dont les épaules plient sous le poids du cercueil et dont le gosier, toujours assoiffé, pèle.

Dans *Benjamin Rozes*, cette goguenardise s'adoucit, devient bon enfant et, irrésistiblement bouffonne, raconte les aventures d'un ancien notaire dans le ventre duquel un opiniâtre ténia se love. Sous la plume d'Hennique, défile un amusant village qui surveille les émonctoires notariaux et guette la sortie du botriocéphale, pendant que Benjamin Rozes cherche la tête du monstre et bat dans une chaise percée, avec une règle, la rémolade de ses purges. Cela arrive à une gaieté énorme, mais à une gaieté particulière, serrée, dense, d'autant plus détersive qu'elle ne parle pas, les poings aux hanches et le nez en l'air, mais qu'elle s'affirme délibérément, avec un inquiétant rire silencieux, en coin, et une tranquillité quasi-cérémonieuse qui déconcerte.

Enfin, dans *Pœuf*, le terrain est encore autre. Évidemment inspirée par des souvenirs d'enfance, cette nouvelle relate dans un cadre de paysages exotiques d'une stimulante odeur, l'histoire du sapeur bonne de mioches qu'on fusille après qu'il a tué par jalousie son adjudant. Nouvelle pénétrante et intime, toute piquée de notations d'âme infantile, authentiques, de sensations délicates et vives.

Mais si impérieux, si requérants que puissent être ces récits dont la probité d'art est, par le temps qui court, rare, forcément ils dissuadent un peu, alors qu'on relit le roman intitulé : *l'Accident de M. Hébert*. Le sujet, en deux mots, est celui-ci : A Versailles, un magistrat, M. Hébert, est cocufié. Mme Hébert aime Ventujol, un officier bellâtre, épris d'avancement, puis elle accouche, se relève détériorée par une métrite et lasse le traîneur de sabre, qui l'abandonne. Ajoutons que le mari découvre l'adultère, demande et obtient son changement de résidence.

C'est tout; mais de ce sujet familier, Léon Hennique a su tirer de très curieuses pages. On parle beaucoup, depuis quelques années, de psychologie et d'analyse. Eh bien! parmi les exemples de romanciers qu'on cite, d'aucuns devraient être pris dans ce livre qui narre des états d'âme vraiment bien dépouillés, vraiment bien justes. Voyez la scène de l'amant et de la maîtresse, stupides tous les deux, comme elle est faite! Cette scène, la chute lamentablement bête de Mme Hébert dans les bras de Ventujol, une nuit passée dans un hôtel à Paris, avec les simagrées mensongères de l'homme et les pudeurs attardées de la femme, devraient, s'il existait une justice, être montrés comme des spécimens parfaits de la vie écrite!

Dans ce roman, les observations foisonnent. Dans son désastre de cœur, Mme Hébert « se mit à souffrir avec volupté comme peuvent seules souffrir les femmes sentimentales, à certaines heures et dans certains décors ». Et il faut voir la bonhomie narquoise de l'écrivain qui note avec une férocité placide la niaiserie sordide du couple, la solennité imbécile du mari, la stupidité bourgeoise de leur alentour, qui trace en d'ineffaçables traits la mère de M. Hébert, une terrible vieille, frigide et sèche. « Qui diable avait pu épouser un pareil dragon? » se demande-t-il. Et il se répond tranquillement, après un silence :

« Un receveur particulier avait eu cette audace. »

Expert à raconter les faillites d'âme, Hennique apparaît, dans ce livre, comme un narrateur aigu, cruel parfois, mais sans aigreur. Il ne se révèle ni optimiste, ni pessimiste, mais indifférent et narquois. Sans tige d'idée générale sur la vie qui l'étaye, ce roman, dispensé de synthèse, veut être tout bonnement inquisitorial et exact; mais il ne faudrait pas induire de ce fait qu'Hennique est un notateur habile d'actes, un réaliste apte à décrire les épisodes de tous les jours, que sa personnalité réside entière dans cette faculté des « constatations » résumées en de colorées et précises phrases; non, il y a encore dans cet écrivain l'artiste des premiers livres, le romancier épris des chocs imprévus et tragiques, le visionnaire de pages explosibles et bizarres, et c'est de ces deux éléments divers, presque contradictoires, de ces postulations dramatiques et songées, d'une part, et de ces remarques rigides et goguenardes, de l'autre, qu'est fait ce tempérament complexe qui nous occupe.

Jusqu'à ce jour — *la Dévouée* mise à part — ces deux afflux ont, en se joignant parfois un peu, suivi parallèlement chacun sa route; à l'heure présente, l'on peut présager peut-être la fonte définitive de ces courants et rêver, avec le très scrupuleux écrivain qu'est Léon Hennique, une intéressante et nouvelle surprise du roman moderne.

J. K. HUYSMANS.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

7e volume. N° 315. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris

LE KRONPRINZ



CH. DECAUX SC.

LE KRONPRINZ

RÉDÉRIC-GUILLAUME, NICOLAS-CHARLES, fils aîné de l'empereur Guillaume Ier, généralement appelé *le Kronprinz*, c'est-à-dire l'héritier présomptif de la couronne impériale d'Allemagne ou « notre Fritz » comme disent les Prussiens, est né le 18 octobre 1831. Entré de bonne heure dans l'armée prussienne, il était promu lieutenant-général en 1860, faisait en cette qualité la campagne des duchés (1864), dans l'état-major du feld-maréchal Wrangel, et fut nommé général au début de la guerre avec l'Autriche, en 1866, et placé à la tête de trois corps d'armée, outre les gardes du corps commandés par le prince Auguste de Wurtemberg. Le prince Frédéric-Guillaume conduisit son armée, forte de 125,000 hommes, de la Silésie prussienne en Bohême, par les passes des monts Sudètes, opération pleine de difficultés dont il triompha, poursuivant sa route au prix de quelques combats livrés à Trautenau, Nachod, Skalitz et Schweinschadel ; réussissant à opérer sa jonction avec l'armée du prince Frédéric-Charles en plein champ de bataille de Sadowa (3 juillet 1866), au moment où les Autrichiens ne l'attendaient plus, et décidant évidemment le succès de la journée. Sa marche hardie, marquée par des succès répétés, à travers la Bohême, l'action décisive de son intervention à Königgrätz établirent sa réputation militaire qui n'avait guère eu l'occasion de s'affirmer jusque-là et, lorsqu'éclata la guerre de 1870, il fut placé à la tête de la troisième armée allemande, comprenant les 5e, 6e et 11e corps de la Confédération du Nord et les 1er et 2e corps bavarois ainsi que les contingents badois, wurtembergeois et hessois : en tout environ 200,000 hommes et 500 canons. Le 4 août, il attaquait les positions du général Abel Douay, à Wissembourg. Victorieux, comme on ne le sait que trop, il remportait, le 6, à Reichshoffen, une victoire plus brillante encore sur le maréchal Mac-Mahon. Arrivé le 5 au soir de Wissembourg, avec 130,000 hommes, il attaquait les positions françaises le lendemain à sept heures. L'armée française était de moitié moins nombreuse ; ses lignes furent tournées sur deux points, sa gauche et son centre forcés, en dépit de la charge désespérée ordonnée par le maréchal en dernier ressort et dont l'histoire perpétuera l'héroïque souvenir. Après une série de mouvements décelant un tacticien consommé et un chef d'armée d'une remarquable décision, l'armée de Frédéric-Guillaume, jointe à celle de Frédéric-Charles et appuyée par les Bavarois sous les ordres du général Von

der Tann, faisait subir, à Sedan, à l'armée française commandée par le maréchal Mac-Mahon, blessé dès le début de l'affaire, un de ces désastres irréparables comme l'histoire en compte bien peu (1er septembre). On sait le résultat de cette douloureuse affaire : l'empereur faisait hisser le drapeau blanc, à 4 heures, et capitulait avec 83,000 hommes, 10,000 chevaux et 400 pièces de canon. L'émotion produite à Paris fut immense et douloureuse ; aussi est-ce unanimement que la révolution du 4 septembre qui s'ensuivit y fut acclamée.

Après Sedan, le prince Frédéric-Guillaume se dirigea vers Paris et entrait à Versailles, le 20 septembre, sans avoir rencontré d'obstacles sur sa route. Il commença, dès lors, l'investissement sérieux de la capitale dont son armée occupa les positions de la rive gauche, tandis que celle du prince royal de Saxe investissait la rive droite. Il demeura, quant à lui, avec ses troupes, jusqu'à la conclusion de la paix. Nous ne raconterons pas les épisodes du siège : le bombardement de Paris, qui devait amener ce « moment psychologique » sur lequel nos ennemis comptaient tant et qui ne vint pas ; la capitulation (26 janvier 1871) ; la Commune, dont le spectacle sinistre dut singulièrement stupéfier et régaler nos vainqueurs. Ces événements appartiennent exclusivement à l'histoire générale.

Le prince Frédéric-Guillaume, créé feld-maréchal de Prusse en même temps que son cousin, le prince Frédéric-Charles (28 octobre 1870), était créé feld-maréchal de Russie le 8 novembre suivant. En juillet 1871, il faisait un voyage en Angleterre, avec la princesse Victoria, sa femme, et devenait l'hôte de sa belle-mère, la reine Victoria, à Osborne, après quelques jours passés à Londres.

Il avait épousé, le 25 janvier 1858, Victoria-Adélaïde, princesse royale de la Grande-Bretagne, dont il eut sept enfants : Frédéric-Guillaume-Victor-Albert, né le 27 janvier 1859 ; Victoria-Elisabeth-Augusta-Charlotte, née le 24 juillet 1860 ; Albert-Guillaume-Henry, né le 20 août 1862 ; Frédérica-Amélia-Wilhelmina-Victoria, née le 12 avril 1866 ; Joachim-Frédéric-Ernest-Waldemar, né le 10 février 1868 ; Sophie-Dorothée-Ulrica-Alice, née le 14 juin 1870 ; et Marguerite-Béatrix-Féodore, née le 22 avril 1872.

Citons maintenant après ces notes biographiques un portrait plus intime du prince impérial emprunté à Victor Tissot, l'auteur du *Pays des Milliards*.

« L'expression de cette physionomie est douce et ne trahit aucune pensée dont le repos des peuples puisse s'inquiéter. La reine Augusta a élevé son fils unique avec une sollicitude si tendre que ses maîtres militaires, même M. de Moltke, ne purent jamais contre-balancer l'influence maternelle. Son Altesse Royale apprécie les lettres et les arts. Si elle ne s'oublie pas à des générosités de Mécène, elle ne dédaigne point de s'entretenir avec les philosophes et les poètes. Sa table présente quelquefois une vague fantasmagorie de la table du grand Frédéric : on y voit des professeurs, des savants, des romanciers, des artistes, et l'on y discute comme dans une séance de l'Académie des fumeurs. Le prince se tient au courant des publications nouvelles et lit les romans de M. Hector Malot. Souvent il lui arrive d'envoyer une invitation à l'auteur d'un livre qui l'a critiqué. « Quand le *Kronprinz* vient ici, me disait un « gardien du musée de peinture, il demande un tabouret et reste assis des heures « entières devant les toiles de Holbein. » La sollicitude platonique qu'il porte à la peinture, à la littérature et aux pompes à feu, il l'étend, mais d'une manière moins idéale, jusqu'à l'humble grain de blé qui germe dans le sillon et à l'asperge triomphante

qui sort de terre comme une pointe de baïonnette. Son Altesse a envoyé à l'exposition agricole de Brême, qui a eu lieu en 1874, au mois de juillet, plusieurs échantillons de ses cultures. Ses navets ont eu l'honneur d'être couronnés avant lui. A cette occasion solennelle, il a prononcé un discours dont voici un des passages les plus remarqués : « Qui voudrait nier, a-t-il dit, que la prospérité de l'agriculture profite à toutes « les classes, que son épanouissement est indispensable au progrès de la civilisation, « que dans les temps de trouble et de guerre, elle nous donne souvent la seule espé- « rance dans un avenir meilleur ? Je prie les exposants étrangers d'emporter dans leur « pays la conviction que le désir de travailler au développement de la civilisation dans « une paix stable n'est nulle part plus vif et plus sérieux que dans le nouvel empire « allemand. »

« Si le prince qui donne de telles assurances à la face de l'Europe avait dans les affaires politiques de l'Allemagne l'ascendant auquel il a droit, le chant des moissonneurs retentirait longtemps ininterrompu, et la Prusse forgerait des charrues au lieu de fondre des canons. Le duo de M. de Bismarck et de M. de Moltke a toujours étouffé le solo du prince de la couronne. De là des rivalités entre le fils de la reine Augusta et le terrible chancelier ; rivalités qui couvent sous la cendre, mais qui plus tard éclateront au grand jour. »

Le prince héritier, comme l'on sait, est atteint depuis quelque temps d'une affection cancéreuse du larynx qui nécessiterait, au dire des médecins réunis à San-Rémo, la terrible opération appelée la trachéotomie, qui consiste dans la section radicale de la gorge.

Les enfants la supportent assez facilement, mais en serait-il de même d'un homme presque sexagénaire ?

Les dernières nouvelles de San-Rémo semblent meilleures ; quoique Français, nous souhaitons vivement le rétablissement complet du *Kronprinz*, assurément le plus sympathique pour nous de la famille.

Le *Kronprinz* dans une carrière déjà longue a donné des preuves de bon sens et de modération, il n'aimait pas la guerre pour elle-même, s'il a pris part à toutes celles qui ont eu lieu sous le règne de son père, il n'y a montré ni acharnement ni férocité.

Qu'il règne donc, et l'Allemagne pourra connaître les bienfaits de la liberté. Frédéric-Guillaume empereur d'Allemagne, ce serait peut-être le désarmement, la paix à coup sûr. Des Français ont caressé le rêve d'une restitution volontaire qui ne coûterait rien à la fierté de l'Allemagne ; d'autres solutions encore dissiperaient pour longtemps les rêves exaltés des revanches. Si l'attitude du prince héritier devait être pacifique et modérée il n'en serait pas de même, paraît-il, de son fils aîné, le prince Guillaume qui par ses goûts belliqueux s'est emparé de la popularité de son père dans l'armée en étalant le culte de l'empereur. Cela suffit pour que les deux vieux souverains gâtent leur petit-fils et sa maison ostensiblement. Si par malheur l'héritage du trône d'Allemagne sautait une génération, nous saurions à quoi nous en tenir et n'aurions qu'à nous tenir prêts, quoique nous ayons pourtant besoin de tranquillité si nous voulons mener à bien notre Exposition de 1889.

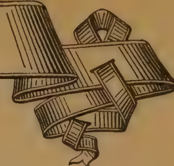
PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

7e volume. N° 316. — 10 c. Un an : 6 fr.



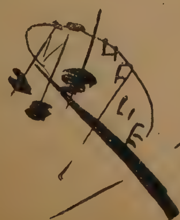
LES HOMMES D'AUJOURD'HUI



DESSIN DE LUQUE
TEXTE D'ARMAND LODS

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

CAMILLE DOUCET



CH. DECAUX SC.

CAMILLE DOUCET

E sympathique secrétaire perpétuel de l'Académie française est né à Paris le 16 mai 1812. Son père aurait désiré lui céder la charge d'avoué qu'il avait à Paris. Au sortir du collège Saint-Louis (1830), pour se préparer à la pratique sérieuse des affaires, il entra d'abord chez un avoué, puis chez un notaire. Ce genre d'occupations n'eut aucun attrait pour cette intelligence si fine qui invinciblement était portée vers les belles-lettres.

En 1837, Camille Doucet fut secrétaire du baron Fain, au cabinet du roi Louis-Philippe; il occupa cette fonction jusqu'à la Révolution de 1848. Pendant la tourmente, il abandonna complètement la carrière administrative pour se faire inscrire au barreau. L'ordre une fois rétabli, il entra au Ministère de l'Intérieur le 1er janvier 1850 et devint le secrétaire de M. Guizard, alors directeur des Beaux-Arts (1850). Il pouvait ainsi satisfaire ses goûts et mettre au service de l'État sa compétence déjà grande dans toutes les choses de l'art. Son mérite fut rapidement apprécié et, parcourant tous les échelons de la hiérarchie, il fut successivement sous-chef de bureau des Monuments Historiques, chef de bureau des théâtres, chef de section, chef de division, directeur, puis enfin directeur général de l'Administration des théâtres.

Directeur général des théâtres, c'était bien la place qui convenait à ce lettré, qui avait une prédilection toute particulière pour l'art dramatique. Si chères que lui fussent ces fonctions, il n'hésita pas à en faire le sacrifice au lendemain même de la Révolution du 4 septembre, manifestant ainsi son attachement pour ceux que la fortune trahissait.

Doucet a écrit, en vers élégants, nombre de comédies « décentes et souriantes ». Son premier essai, un vaudeville, avait été représenté au théâtre du Panthéon, depuis longtemps disparu, il était intitulé *le Millionnaire* et ne fut jamais imprimé.

En août 1839, il donnait aux Variétés, avec la collaboration de Bayard, une comédie en trois actes: *Léonce, ou Propos de jeune homme*. La pièce eut du succès, Bressant joua avec un grand talent le principal rôle.

A partir de ce moment, Doucet se passe de toute collaboration et se fait une place parmi les auteurs dramatiques, sans rechercher les succès faciles ou bruyants.

Jamais il ne flatte les appétits grossiers, et de toutes ses pièces si gracieusement ciselées on peut tirer une leçon morale.

Dans *Un jeune homme* (comédie, trois actes en vers, Odéon, 29 novembre 1841), après nous avoir fait assister à la chute du personnage qui a donné le titre à sa comédie et nous avoir déroulé les intrigues de ses faux amis, il nous montre le père ramenant son fils dans le chemin de la vertu « moins par des sermons que par sa tendresse ».

L'Avocat de sa cause (un acte en vers, Odéon, 1er février 1842) est une satire contre l'abus du bel esprit chez les femmes.

Le Baron Lafleur (trois actes en vers, Odéon, 13 décembre 1842; repris au Théâtre-Français en 1851), est, selon l'expression pittoresque de Jules Sandeau, « le dernier grand jour de la livrée ».

La Chasse aux fripons (trois actes en vers, Théâtre-Français, 27 février 1846) est une comédie de mœurs digne de Regnard. A cette époque déjà, ils étaient nombreux ceux qui voulaient amasser rapidement et par des moyens peu avouables une fortune considérable; la folie du million était à son début. Doucet prévoyait les progrès de

cette maladie; il voulait les arrêter en vouant au mépris cet amour effréné des joies faciles, en flétrissant l'abandon des travaux honnêtes, en faisant en un mot « la chasse aux fripons » et en prouvant que, sans une probité absolue, millions entassés sur millions ne peuvent donner *la Considération* (comédie, quatre actes en vers, Théâtre-Français, 6 novembre 1860).

Les maris sont toujours aveugles ; ils craignent des amis inoffensifs et invitent à leur table, introduisent dans leur foyer le véritable ennemi, tel est le thème spirituel des *Ennemis de la maison* (comédie, trois actes en vers, Odéon, 1850; repris au Théâtre-Français (1). Cette pièce présente une note originale ; on pourrait lui donner comme sous-titre : *la Réhabilitation de la belle-mère*. C'est, en effet, grâce à une belle-mère qu'il ne peut pas souffrir qu'un gendre ombrageux n'entre point dans la corporation des maris ridiculisés par Molière. « Cette belle-mère, disait Jules Sandeau, qui se venge du plus ingrat des gendres en veillant au salut du plus aveugle des maris, c'est une réhabilitation d'une partie de la famille. »

Dans *le Fruit défendu* (trois actes en vers, Théâtre-Français, 23 novembre 1857), l'auteur traite avec sa bonhomie fine une vieille question de morale qu'il présente d'une manière aimable et doucement philosophique. Il s'agit de l'éternel attrait qu'ont pour l'homme les biens ou les plaisirs qui lui sont interdits. Pourquoi les convoitons-nous plus que tous les autres? Parce que nous confondons le bonheur et l'impossible ou parce que nous éprouvons une âpre jouissance à nous écarter du droit chemin? Sombre problème d'où dépendent les destinées de l'humanité et dont M. Doucet est parvenu à nous faire sourire, tant il l'a effleuré d'une main adroite et légère (2).

Si nous mentionnons une série de pièces de circonstance : *Versailles* (1840), *le 6 Juin 1806* (6 juin 1842), *le Dernier Banquet de 1847* (à-propos-revue, deux actes en vers, Odéon, décembre 1847), *le 16 Mars 1856*, *le Chant du cygne* (drame en vers) et deux scènes lyriques *Vélasquez* (1847) et *la Barque d'Antonio* (1840), nous aurons parcouru les œuvres qui rendaient Camille Doucet digne de l'Académie française. Elle lui ouvrait ses portes le 6 février 1865 et l'appelait à s'asseoir sur le fauteuil qu'avait occupé Alfred de Vigny.

Bien vite le nouvel élu conquit, « par l'élégance de ses mœurs, par l'exquise urbanité de ses manières », l'amitié de ses collègues, qui le nommèrent secrétaire perpétuel, après la mort de Patin (mars 1876). On connaît ses rapports sur les concours littéraires; on sait avec quelle impartialité, avec quelle finesse il juge les travaux soumis à l'Académie ; ce sont de véritables modèles qui dénotent le profond esprit critique de leur auteur, et nous applaudissons à l'heureuse idée qu'il a eue de les réunir en volume.

Dans sa jeunesse, il a fait pendant quelque temps la « Critique dramatique » au *Moniteur parisien*, et nous prouverons par un seul trait combien son jugement est sûr et son goût exquis en matière de théâtre, si nous disons que c'est grâce à sa recommandation que Sarah Bernhardt, encore presque inconnue, entra en 1867 à l'Odéon.

Doucet ne resta pas complètement étranger aux luttes politiques ; pendant de longues années, il siégea au Conseil général du département de l'Yonne; c'est lui qui émit une proposition paradoxale au premier abord, mais en réalité pleine de sagesse : « Le suffrage universel veut la République, conservons le mot; mais, pour sauvegarder les intérêts menacés, pour ne point rompre le lien qui nous unit au passé, décidons que le Président de la République ne pourra être choisi que parmi les membres des familles qui ont régné en France. »

ARMAND LODS.

(1) Première représentation au Théâtre-Français, 29 novembre 1854.

(2) Le théâtre de Camille Doucet a été publié sous ce titre : *Comédies en vers*, 2 volumes in-8° (Lévy, 1858), et *Œuvres complètes*, 2 volumes in-12 (Lévy, 1874).

Librairie LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel, Paris

Envoi franco contre timbres ou mandat-poste

L'ARMÉE FRANÇAISE

Album militaire humoristique, avec texte explicatif par L. Vanier, et 25 planches en couleurs par H. de Sta, représentant les divers types et costumes de l'armée française.
Un joli album in-4° cartonné .... 5 fr. »
Avec cartonnage de luxe fer spécial..... 7 fr. 50

LES 28 JOURS D'UN RÉSERVISTE

Racontés par lui-même et dessinés par un autre, par L. Vanier. Un vol. in-18 illustré de 54 dessins à la plume (5e édition)............ 2 fr. »

LA FRÉGATE « L'INCOMPRISE »

Voyage humoristique autour du monde. Splendide volume in-4° illustré de 568 croquis par Sahib.
Broché................................ 15 fr. »
Avec cartonnage spécial de luxe........ 20 fr. »

LES CROQUIS MARITIMES

Un beau volume in-4°, illustré de 250 croquis dans le texte et hors texte par Sahib.
Broché................................ 15 fr. »
Avec cartonnage de luxe............... 20 fr. »

PATARA ET BREDINDIN

Aventures et mésaventures de deux gabiers en bordée. Un joli volume petit in-8°, précédé d'une préface de l'éditeur et illustré de 150 croquis par Paul Léonnec. Broché........... 4 fr. »
Avec cartonnage...................... 5 fr. »

PEINTRES ET CHEVALETS

Salon fantaisiste par Caran d'Ache et Luque. Album de 60 dessins................. 2 fr. 50

PAUVRE PIERROT

Élégant album de 20 reproductions de dessins de Willette, avec préfaces de Th. de Banville et de Paul Arène......................... 10 fr. »
Les Pierrots, fantaisie en vers, illustrée par Willette.......................... 1 fr. »
Les Giboulées d'Avril, ill. par Willette. 1 fr. »
Par devant notaire, poésie d'Armand Masson, ill. par Willette............ 1 fr. »

L'ESPAGNE

Texte de Th. Simons, illustrations de A. Wagner. Le plus beau livre publié sur ce pays. Un magnifique volume in-folio, orné de 335 belles gravures sur bois....................... 20 fr. »

PLAQUETTES HUMORISTIQUES

(COLLECTION VANIER)

Jolis Albums in-8°, impression de luxe sur beau papier teinté, couverture illustrée
Prix : **1** fr.

Il a été fait un tirage de 50 exemplaires sur chine de chacun de ces albums, au prix de 5 fr. — Pour *la Chanson du Colonel* seulement, il a été fait un tirage à part à 100 exemplaires sur papier de couleur non rogné (dix couleurs différentes), au prix de 3 fr.

La Chanson du Colonel, tirée de l'opérette *la Femme à Papa*, illustrée de 14 dessins par H. de Sta.............................. 1 fr.
Le Petit Faust. Chœur des soldats, tiré de l'opérette d'Hervé. Illustré de 14 dessins en blanc et noir, par H. de Sta...................... 1 fr.
Nos Militaires. Types militaires. Légendes de L. Vanier. 15 dessins par H. de Sta...... 1 fr.
L'Autruche. Nouvelle humoristique d'Iveling Rambaud, illustrée de 27 dessins par H. de Sta. 1 fr.
Le Général Fricassier. Propos militaire par Nadar, illustré de 14 dessins par H. de Sta. 1 fr.
Un Tour au bois. Fantaisie équestre. Texte de L. Vanier, 13 dessins par H. de Sta...... 1 fr.
La Vie à cheval. Texte de L. Vanier. 16 dessins par H. de Sta............................ 1 fr.
Une Journée de garnison (Cavalerie). Texte par L. Vanier. 13 dessins par H. de Sta.... 1 fr.
La Pêche à la ligne. Fantaisie en vers par Léo de Mark, illustrée de 15 dessins par Baric. 1 fr.
La Légende de l'orphéoniste, racontée par Laurent de Rillé, et illustrée de 20 dessins par Baric.................................. 1 fr.
Le Chat du bord. Histoire maritime racontée et dessinée par Paul Léonnec, 16 dessins... 1 fr.
A l'Exposition! Scènes et types à la plume, par Draner. 32 compositions imprimées en deux teintes................................ 1 fr.
La Jument morte, poésie d'Alfred Poussin, illustrée par Étienne.................... 1 fr.
Comic-Salon de 1882 (première année). Accompagné de notes critiques du célèbre Timoléon (Vanier), 54 croquis-charge, par H. de Sta. 1 fr.
Comic-Salon de 1883 (deuxième année). Croquis-charge par H. de Sta......................... 1 fr.
Les Prétendus de Mlle Pulchérie. Histoire amusante et morale, dessinée par Does 60

EN VENTE A LA LIBRAIRIE LÉON VANIER

LES FEMMES DU JOUR

NUMÉROS PARUS : 1. Cora Pearl. — 2. Thérésa. — 3. Sarah Bernhardt. — 4. Éléonore Bonnaire. — 5. Mily-Meyer. — 6. Suzette Reichenberg. — 7. Marie Desclauzas. — 8. Céline Chaumont. — 9. Marguerite Ugalde. — 10. Eugénie Weber.

Chaque numéro : **10** cent. — La collection des numéros parus, **1** fr.

Cette publication sera continuée par les soins de la nouvelle direction.

Paris. — Typographie Paul Schmidt, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon Vanier.

7e volume. N° 317. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

TEXTE D'ANATOLE CERFBERR

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris**

FÉLIX PYAT



FÉLIX PYAT

Homme d'aujourd'hui, d'autrefois, de tout temps. Vie longue, pleine. Donc index, non biographie. « Telle terre, tel homme, tel art », dit et prouve ce Celte pur, né à Vierzon, rue de la Prison, 4 octobre 1810, de gens de Vierzon. Aïeux : (paternel) laboureur; (maternel) huissier, officier municipal durant la Révolution; père avocat; mère républicaine d'instincts socialistes. Impressions d'enfant : écharpe civique d'un grand-père (devant devenir drapeau de la Commune); côté horrible du Moyen-Age saisi par le spectacle de la prison, ex-château des comtes de Vierzon; habitants honnêtement pauvres; Pyat, seuls, bourgeois au milieu; cimetière, couronnement du décor; charité laïque de Mme Pyat; frères aînés, soldats bonapartistes, victimes tombées mortellement dans la campagne de France, cinq ans environ après élévation de colonne Vendôme déboulonnée, descendue (mai 1871). Collège de Bourges sous des Jésuites; Béranger, Delavigne, Courier secrètement lus. (1827), lutte contre Pyat père, royaliste, dur, étroit, classique, despote, juste et intègre pourtant. Refus de prendre carrière du barreau, — meilleur avocat gagnant pire cause. Aspirant basochien de la Faculté de Paris, mais contraint. Ressources : faible, discret subside maternel, et, effet de vocation et d'impulsion, le champ des lettres et de la politique. Banquet berrichon d'étudiants (*Vendanges de Bourgogne*), buste de Danton remplaçant le roi. *A la Convention!*, premier de trois toasts retentissants. Journaliste. *Figaro* de Latouche, distinct de celui de Roqueplan; (1831) fondation du *Charivari* avec Altaroche, Albert Cler, Louis Desnoyers; *National* (époque Carrel); (1844) *Réforme*. 48. Rôle politique grandi. 24 Février et ses suites appris du futur décembriste et demi-homonyme, le général Piat, voisin de campagne de Nogent-sur-Marne. Hôtel-de-ville aussitôt visité, Lamartine avisé, capitale garée de Vincennes et du canon de M. Montpensier; Tuileries — *Hospice des Invalides Civils;* direction des Beaux-Arts vainement offerte; Commissariat-Général du Cher accepté forcément, consensu populi; parfaite administration, contraste de celle très malfaisante du prédécesseur, l'orléanisant et l'enclércalisé Michel (de Bourges); fonctions remplies gratuitement; larges réceptions égalitaires; l'excellent système communier prôné, adopté, réalisant merveilles; malgré avances quasi repoussées, Archevêque de Bourges bénissant préfet et foule pendant la cérémonie de la plantation de *l'Arbre de la Liberté*. Représentant du peuple. Élu du Cher. Poste parmi les membres du bureau de la Constituante récusé, — vu le néo-christianisme des collègues, Bastide, Buchez, Roux, Arnaud, Peupin, Corbon (actuellement sénateur). Actes, votes, discours du montagnard : droit au travail réclamé étendu, illimité (misère d'habits noirs également protégée, secourue; phrase légendaire prononcée : « Paris privé de théâtres, vaste Carpentras »); liberté de la presse revendiquée; abolition de Présidence de République proposée, radical correctif du timide et bâtard amendement Grévy-Leblond; dissolution du parlement combattue; rue, salle

Martel, colossal succès du deuxième des toasts-coups de tonnerre *Le pays au paysan*. Duel. Adversaire : fidèle camarade. Cause du cartel : — « ô aristocratie de la démocratie! », lignes du *Peuple* de l'ami Proudhon visant Pyat. Petit historique nécessaire : sollicité de présider un dîner d'ouvriers, Pyat déclinait l'honneur; « désignez plutôt un de vos pairs », concluait-il; intervention de Marrast rendant réparation armée inévitable. (Juin 48), spontanée mission d'apaisement; objectif, deux camps; efforts, afin de préserver Louis Blanc; démarches faubourg Antoine, devant barricades; suspension des hostilités tentée, tandis que l'Ordre frappe et abat inconsciemment monsieur Affre. De la Législative. Tenant mandat des Cher, Nièvre, Seine; choisissant Cher. (13 juin 49), existence de la République romaine publiquement relevée, propre patrie perdue; déguisement roumain permettant de traverser une partie de l'Allemagne et de toucher territoire suisse, canton de Vaud; là encore, pareille protestation, et asile enlevé, retiré; Piémont franchi; bains d'Aix; tranquillité troublée, représentant du peuple henriquinquiste Larcy trahissant le proscrit; invasion policière; bagages fouillés; *Médecin de Néron*, manuscrit ébauché de pièce de théâtre, traité de plan de conspiration présidenticide; cachot de Chambéry, matin d'exécution capitale; Pyat, barbu, vêtu de velours, regardé, chez les détenus, comme le bourreau; confusion de la Justice piémontaise, aveu d'erreur, relaxation du dramatiste; pérégrinations identiques accomplies derechef; Suisse, Allemagne regagnées; Belgique et Bruxelles atteints. Correspondant du *National* (époque Duras). (Décembre 51), frontière française un moment occupée, le Lillois M. Testelin recommandant un projet de résistance, puis l'abandonnant; réintégration brabançonne; immédiate dénonciation de certain Marchal; expulsion, voiture cellulaire, captivité, d'Ostende embarquement, destination : Londres. Installation et fonctionnement de *la Commune révolutionnaire;* lettres, *A Marianne* (déterminant la loi Faidher), *A la Reine* (provoquant le sac de l'imprimerie de *l'Homme*, le bannissement des réfugiés de Jersey, la pendaison en effigie de Pyat), *A Orsini*, janvier 58, (soulevant, émanée de Bonaparte, stérile demande d'extradition, engendrant *Napoléon III et l'Angleterre* du brochurier La Guéronnière, où Pyat qualifié « professeur de régicide »). Alerte, péripéties de l'exilé surveillant translation et exportation des placards redoutés du second Empire; d'une malle anglaise, brusquement secouée, s'échappent et s'éparpillent feuillets, papiers, livraisons; sang-froid décisif de Pyat, dissimulé indifférent passager du bateau près de partir; odyssée: Ostende, Anvers, Allemagne, Aix-la-Chapelle, photographie révélatrice, année d'emprisonnement, cercle de Popilius, Londres; amnistie considérée nulle (1859), admise (69). Éclatant collaborateur du *Rappel*. Passage du Génie, flétrissure du serment législatif, ponctuée du cri : « Vive la République! ». Procès de Blois. 17 mois de prison. Contumace. Envoi du troisième toast, absolument magnifique : A LA PETITE BALLE!!! Guerre déclarée. *Rappel* quitté, averti auparavant de la puissance allemande. 4 Septembre. *Combat*, sentinelle du peuple mal récompensée, démasque Bazaine vendant Metz, exécute faussaire Favre; double primeur de gazette. 31 octobre, avènement légal de la commune, fruit possible de la conduite de Pyat non imitée de Blanqui et Flourens. *Vengeur*, Vinoy ayant tué *Combat.* Bordeaux. Paix déshonorante. Député de Seine, Pyat, s'abstenant de démissionner, clame la dissolution de la Chambre; grimace du président Grévy; tolle général! 18 mars 71. Commune (26 mars-26 mai 71) innocente du massacre des généraux et des otages. Archevêque Darboy. Pyat l'eût sauvé; M. Eugène Darboy (neveu) le témoignerait. De l'initiative de Pyat : chute de colonne Vendôme, place nommée Internationale; conscription militaire, inscription maritime supprimées. Sortie des Parisiens

— hélas! — inutilement empêchée. Cachettes, la commune vaincue : rue d'Amsterdam; Levallois-Perret. Dévouements de Mmes Pigeaire et du limonadier Labouret. Paris déserté, seulement 23 mars 72. Lille; présentation de passeports; colère du commissaire de police, tournée vers des compagnons de route, tirant de péril Pyat. Londres. Peine de mort du contumax (février 73). Pyat, signant Diogène, du *Mot d'ordre* de M. Simond ; triomphale candidature Trinquet grosse d'amnistie. Pyat de *la Commune de Paris* de M. Maurice Lachâtre; *Pistolet d'honneur* de Bérézowski; Mois de prison, amendes; *Commune de Paris* gambettisée rejetée; forêt de Sénart refuge; *Marseillaise* de M. Simond, héritière de *Commune de Paris;* amnistie (81); *Commune libre; Commune affranchie;* Pyat, de *la France libre* de M. Maujan (*Cahiers du peuple*); *Radical*; *Cri du peuple.* Bilan littéraire du politicien : *Colonna*, originale tragédie rimée de rhétoricien (inédite); *Or et fer* ou *Jacques et Jeanne*, roman inédit, inachevé, annoncé (Jacques Cœur et Jeanne Darc); articles du *Figaro* de Latouche : compte rendu de *la Confession* de Janin; compte rendu de *la Maréchale d'Ancre* de Vigny (signé Janin); polémique accablant Ph. Chasles. *Les Filles de Séjan* du *Barnave* de Janin; *Le Café des Variétés* (*les Cent-un* de Ladvocat l'insérèrent). *L'Étudiant* (commande de Ladvocat), physiologie signée Jules Maire (pseudonyme). Critique d'art (*Charivari*). *Chant du Cosaque*, vers (1832, *Almanach républicain du Pas-de-Calais*). Passim fragments jetés (*Français peints par eux-mêmes*, *Europe littéraire*, *Revue de Paris*, *Artiste*, *Vert-Vert*); *Hégésippe Moreau* (*National*) (1838); *Châteaux des rois de France* (*Siècle*); *Biographie du comédien Pierre Bocage; Revue britannique* (rédaction en chef; 1843; *Folle d'Ostende*, nouvelle); *Prince des critiques* (*Réforme;* 1844; entraînant 6 mois de prison). *Théâtre : Une Révolution d'autrefois* ou *les Romains chez eux* (Pyat et Théo [Théodose Burette], Odéon, 1er mars 32, interrompu dès milieu du second soir, conséquence de trois mots du texte); *Une Conjuration d'autrefois* (Pyat, Burette, imprimée, *Revue des Deux-Mondes*); *Arabella* (Pyat, Burette, Léon Bertrand, uniquement publiée, interdite); *Brigand et philosophe* (Pyat, Auguste Luchet; Porte-Martin; 1834); *Ango* (Pyat, Luchet ; Ambigu; 29 juin-29 juillet 35 ; brutalement suspendu 30 juillet, lendemain de machine Fieschi); 2 *Serruriers* (Porte-Martin; 1841); *Cédric le Norvégien* (Odéon; 1842); *Mathilde* ou *Mémoires d'une jeune femme* (Pyat , E Süe; Porte-Martin; 1842); *Diogène* (Odéon; 1846); *Chiffonnier de Paris* (Porte-Martin, 11 mai 47); *Médecin de Néron* (incomplet, inédit); *Famille anglaise* (Bruxelles; 1855; quoique jouée, inédite); *Homme de peine* (Ambigu, 24 février 85). *Chiffonnier de Paris*, *Mort du chiffonnier*, *Testament du chiffonnier* (romans; 1887); *Romantisme et naturalisme* (*Revue de Paris et Saint-Pétersbourg*; 1887). Découvertes des étoiles : G. Sand, J. Sandeau, Bressant, H. Moreau, Rachel, Préault, Th. Rousseau. Doyen de la Société des Gens de lettres. Livres attendus : *Théâtre populaire* (réimpression accompagnée d'*Introduction*); *France et Angleterre; Histoire de la Commune.* Le nombre des condamnations qu'encourut Pyat, connu de toutes les gendarmeries d'Europe, forme un chiffre fantastique; le *Dictionnaire* de M. Vapereau dresse le formidable total, et la liste pourrait ne pas être close, tant l'adolescent de 1827 et le vieillard de 88 se continuent et se rejoignent inflexiblement!

ANATOLE CERFBERR.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

7e volume. N° 318. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

TEXTE DE PAUL VERLAINE

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

ARTHUR RIMBAUD



ARTHUR RIMBAUD

Félix Fénéon a dit, en parlant comme il faut des *Illuminations* d'Arthur Rimbaud, que c'était en dehors de toute littérature et sans doute au-dessus. On pourrait appliquer ce jugement au reste de l'œuvre, *Poésies* et *Une Saison en Enfer*. On pourrait encore reprendre la phrase pour mettre l'homme en dehors en quelque sorte de l'humanité et sa vie en dehors et au-dessus de la commune vie. Tant l'œuvre est géante, tant l'homme s'est fait libre, tant la vie passa fière, si fière qu'on n'a plus de ses nouvelles et qu'on ne sait pas si elle marche encore. Le tout simple comme une forêt vierge et beau comme un tigre. Avec des sourires et de ces sortes de gentillesses !

Arthur Rimbaud naquit à Charleville (Ardennes), en 1855. Son enfance fut gamine fantastiquement. Un peu paysanne, bondée de lectures et d'énormes promenades qui étaient des aventures, promenades et lectures. Externe au collège de sa ville natale passé depuis lycée, la Meuse charmante des alentours et sauvage des environs : coquet prospect de la Culbute et bois joli des Havetières, la frontière belge pour ce tabac que Thomas Philippe (Phlippe, comme on prononce à la madame Pernelle : « *Allons Phlippotte, allons!..* » dans toutes ces régions) *répard* pour rien ou presque au nez de

« Ceux qui disent : Cré nom! ceux qui disent : Macache! » (1)

et ce *péquet* de ces auberges ! l'eurent trop sans que ses études merveilleuses en aient souffert pour un zeste, car peu sont instruits comme cet ancien écolier buissonnier. Vers l'âge de quinze ans, Paris le vit, deux ou trois jours, errant sans but. En 1870-71 il parcourait l'Est de la France en feu, et racontait volontiers plus tard Villers-Cotterets et sa forêt aux galopades de uhlans sous des lunes de Raffet. Retour à Paris pendant la Commune et quelque séjour à la caserne du Château-d'Eau, parmi de vagues Vengeurs de Flourens (*Florence*, gazouillaient ces éphèbes à la ceinture blanche).— *Interdum* la gendarmerie départementale avait eu des attentions et ces bons flicquards de la Capitale des caresses pour ce tout jeune et colossal Glatigny muni de moins encore de papiers que notre pauvre cher ami, mais qui, lui, n'en mourut guère. — Mais ce ne fut qu'en octobre 1871 qu'il prit terre et langue ès la ville à Villon. A son premier voyage il avait effarouché le naïf André Gill. Cette fois il enthousiasma Cros, charma Cabaner, inquiéta et ravit une foule d'autres, épouvanta nombre d'imbéciles, contristant même, dit-on, des familles qu'on assure s'être complètement rassises depuis. C'est de cette époque que datent : *les Effarés*, *les Assis*, *les Chercheuses de poux*, *Voyelles*, *Oraison du soir*, et *Bateau ivre*, cités dans la première série des « Poètes Maudits », *Premières communions*, publiées par « la Vogue », *Tête de faune* et *le Cœur volé*, donnés dans la seconde série non encore éditée des « Poètes Maudits » (*Pauvre Lélian* — « la Vogue ») et plusieurs autres poèmes (2), dont trop, hélas ! furent confisqués, c'est le mot poli, par une main qui n'avait que faire là, non plus que dans un manuscrit en prose à jamais regrettable et jeté avec eux dans quel ? et quel ! panier rancunier pourquoi ?

(1) Premier vers des *Douaniers*, l'un des poèmes « confisqués » dont il va être question.

(2) Les *Mains de Jeanne Marie*, *Accroupissements*, *les Veilleurs*, *les Pauvres à l'église*, *Sœur de charité*, *les Douaniers*, tels sont les titres de ces choses qu'il est bien à craindre de ne jamais voir sortir du puits d'incompétence où les voilà qui gisent.

Bien des avis se partagèrent sur Rimbaud individu et poète. D'aucuns crièrent à ceci et à cela, un homme d'esprit a été jusqu'à dire : « Mais c'est le Diable! » Ce n'était ni le Diable ni le bon Dieu, c'était Arthur Rimbaud, c'est-à-dire un très grand poète, absolument original, d'une saveur unique, prodigieux linguiste, — un garçon pas comme tout le monde, non, certes! mais net, carré sans la moindre malice avec toute la subtilité, de qui la vie, à lui qu'on a voulu travestir en loup-garou, est toute en avant dans la lumière et dans la force, belle de logique et d'unité comme son œuvre, et semble tenir entre ces deux divins poèmes en prose détachés de ce pur chef-d'œuvre, flamme et cristal, fleuves et fleurs et grandes voix de bronze et d'or : *les Illuminations :*

VEILLÉES

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombres ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.

Je ris au wasserfall qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse.

Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq. A la grand'ville, elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et, courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

Au réveil il était midi.

AUBE

C'est le repos éclairé, ni fièvre ni langueur, sur le lit ou sur le pré.
C'est l'ami ni ardent ni faible. L'ami.
C'est l'aimée ni tourmentante ni tourmentée. L'aimée.
L'air et le monde point cherchés. La vie.
— Était-ce donc ceci.?
Et le rêve fraîchit.

Juillet 1872, voyage et station en Belgique, Bruxelles plutôt. Rencontre avec quelques Français, dont Georges Cavalié dit Pipe-en-Bois, étonnés. Septembre même année, traversée pour Londres où vie paisible, flâneries et leçons, fréquentation d'Eugène Vermersch. Juillet 1873, un accident à Bruxelles : blessure légère par un revolver mal braqué ; Paris *iterum* pour peu de temps et peu de gens ; Londres derechef, quelque ennui, l'hôpital un instant; départ pour l'Allemagne. On le voit, en février 1875, très correct, fureteur de bibliothèques, en pleine fièvre « philomathique », comme il disait à Stuttgard, où le manuscrit des *Illuminations* fut remis à quelqu'un qui en eut soin. Un autre livre avait paru en 1873, à Bruxelles, *Une Saison en Enfer*, espèce de prodigieuse autobiographie psychologique, écrite dans cette prose de diamant qui est sa propriété exclusive. Dès 1876, quand l'Italie est parcourue et l'italien conquis, comme l'anglais, comme l'allemand, on perd un peu sa trace. Des projets pour la Russie, une anicroche à Vienne (Autriche), quelques mois en France, d'Arras et Douai à Marseille, et le Sénégal vers lequel bercé par un naufrage, puis la Hollande. 1879-80, vu décharger des voitures de moisson dans une ferme à sa mère, entre Attigny et Vouziers, et arpenter ces routes maigres de ses jambes sans rivales. Son père, ancien officier de l'armée, mort à ces époques, lui laissant deux sœurs, dont l'une est

morte, et un frère aîné. Puis on l'a dit mort lui-même sans que rien fût sûr. A telles enseignes qu'à la date de 1885, on le savait dans Aden, poursuivant là, pour son plaisir, des préoccupations de gigantesques travaux d'art inaugurées naguère en Chypre, et l'année suivante, qui est donc l'année d'avant la dernière, les renseignements les plus rassurants abondaient.

Voilà les lignes principales de cette existence plus que mouvementée. Peu de passion, comme parlerait M. Ohnet, se mêle à la plutôt intellectuelle et en somme chaste odyssée. Peut-être quelque *vedova molto civile* dans quelque Milan, une Londonienne rare, sinon unique — et c'est tout si c'est du tout. D'ailleurs, qu'importe! Œuvre et vie sont superbes telles quelles dans leur indiciblement fier *pendent interrupta.*

Ne pas trop se fier aux portraits qu'on a de Rimbaud, y compris la charge ci-contre, pour amusante et artistique qu'elle soit. Rimbaud, à l'âge de seize à dix-sept ans qui est celui où il avait fait les vers et faisait la prose qu'on sait, était plutôt beau — et très beau — que laid comme en témoigne le portrait par Fantin dans son *Coin de table* qui est à Manchester. Une sorte de douceur luisait et souriait dans ces cruels yeux bleu clair et sur cette forte bouche rouge au pli amer : mysticisme et sensualité et quels! On procurera quelque jour des ressemblances enfin approchantes.

Quant au sonnet des Voyelles, il n'est ici publié ci-dessous qu'à cause de sa juste célébrité et pour l'explication de la caricature. L'intense beauté de ce chef-d'œuvre le dispense à mes humbles yeux d'une exactitude théorique dont je pense que l'extrêmement spirituel Rimbaud se fichait sans doute pas mal. Je dis ceci pour René Ghil qui pousse peut-être les choses trop loin quand il s'indigne *littéralement* contre cet « U vert » où je ne vois, moi public, que les trois superbes vers « U cyles, etc. »

Ghil, mon cher ami, je suis jusqu'à un certain point votre très grand partisan, mais, de grâce, n'allons pas plus vite que les violons, et ne prêtons point à rire aux gens plus qu'il ne nous convient.

A très bientôt une belle et aussi complète que possible édition des œuvres d'Arthur Rimbaud.

VOYELLES

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes.
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombillent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre : E, candeur des vapeurs et des tentes,
Lance des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles;
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes;

U, cycles, vibrements divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux;

O, suprême Clairon plein de strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges :
— O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux!

Paul VERLAINE.

Paris. — Typographie Paul Schmidt, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon Vanier.

7e volume. N° 319. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

TEXTE DE E. ARMAND

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris**

J. MASSENET



J. MASSENET



la tête de la nouvelle école musicale qui s'efforce d'unir les charmes d'une mélodie expressive aux mérites d'une composition savante et d'une orchestration compliquée se trouve sans contredit Massenet. Ce n'est pas du premier coup que ce jeune maître a conquis la place éminente qu'il occupe aujourd'hui. Les ambitieux pourraient méditer avec fruit l'histoire de ses débuts : elle prouve une fois de plus que tout talent original, tout vrai génie porte en lui assez d'énergie vitale, assez de persévérance pour triompher des obstacles matériels ou moraux qu'il rencontre presque toujours.

Né le 12 mai 1842, à Saint-Étienne, Jules-Émile-Frédéric Massenet est le vingt et unième enfant d'un maître de forges ruiné par la révolution de 1848. Admis à neuf ans et demi au Conservatoire, il y remporta un accessit, mais après ce premier succès, ses études furent interrompues par le départ subit de sa famille qui allait se fixer à Chambéry. Désolé de ce contretemps, le garçonnet garda quand même l'ambition de devenir un artiste et peu après il s'enfuit de la maison paternelle pour retourner à Paris. Comme il voyageait à pied, ses forces le trahirent à Lyon où il fut reçu par un parent qui le renvoya chez son père.

Malgré tout, sa vocation musicale ne s'affaiblissant pas, il reprit bientôt le chemin de la grande ville, cette fois avec le consentement des siens, et il rentra au Conservatoire. Il accepta au même moment pour vivre une place de timbalier, qu'il occupa six ans au théâtre Lyrique. Il remporta en 1859 le premier prix de piano, puis celui de fugue et enfin en 1863 sa cantate de David Rizzio, interprétée par Mme Vandenhenvel, Duprez, Roger et Bonuchée, obtint le premier prix de Rome.

Massenet resta deux ans en Italie; au bout de ce temps il revint à Paris où il se mit à donner des leçons de piano. En 1867 il fit exécuter sa première œuvre théâtrale, *la Grand'Tante*, opéra-comique en un acte qui passa inaperçu. Il composa presqu'au même moment : *Poème d'avril*, dont les charmantes mélodies, si connues maintenant, commencèrent par ne pas trouver d'éditeur. Il donna ensuite *Don César de Bazan*, opéra-comique en trois actes (1872) ; *Marie Magdeleine*, drame sacré en trois actes, qui chanté à l'Odéon par Mme Viardot le 11 avril 1873 et repris cet hiver au concert Colonne eut un immense succès, les *Erinnyes*, dont la partition écrite pour un drame en deux actes de Leconte de Lisle fut très appréciée ; *Ève* (1875), mystère en trois parties, exécuté par Mme Brunet-Lafleur et Lassalle sous la direction de Lamoureux.

Toutes ces œuvres, d'une indiscutable valeur, ouvrirent, en 1877, au jeune compositeur les portes de l'Opéra, où grâce à l'intelligente initiative de M. Halanzier, il fit avec *le Roi de Lahore* (opéra en cinq actes), ses véritables et brillants débuts au théâtre. Dans cette œuvre éclatante et poétique où s'accusaient nettement les qualités et les tendances de son auteur, on remarqua surtout : l'ouverture à laquelle l'alternative de deux motifs, un chant élégiaque et une fanfare guerrière, donnait une grâce particulière ; un délicieux chœur de prêtresses ; la coda du premier acte animée d'un beau souffle vocal et instrumental ; l'andantino en si bémol qui ouvre le second acte ; le paradis d'India, dont la marche céleste, l'incantation et les divertissements réunirent tous les suffrages. Les duos d'amour sont remplis d'une tendresse contenue, d'une passion vraie et suave, et l'on ne reprocha au compositeur qu'un excès de science et une recherche de la sonorité pour la sonorité qu'on crut découvrir en certains endroits de sa partition.

Massenet fut nommé, en 1878, membre de l'Institut, et la même année professeur de composition au Conservatoire où il remplaça François Bazin dont il avait été l'élève.

Ses cours ont lieu deux fois par semaine et durent deux heures, la première consacrée à la fugue et au contrepoint, la seconde à la composition. Ils sont faits avec un soin jaloux et un éclectisme remarquable ; pour les compléter, le maître donne une leçon d'orchestration le dimanche chez lui à ses élèves préférés. Rendant enfin justice à ces nobles efforts, le gouvernement vient de le nommer officier de la Légion d'honneur.

En 1880, trois ans après *le Roi de Lahore*, Massenet fit exécuter à l'Opéra *la Vierge*, légende sacrée en quatre parties, qui, déplacée peut-être en ce milieu, n'obtint pas le succès auquel avaient droit certains passages devenus célèbres depuis, grâce aux concerts Colonne et Lamoureux.

Le compositeur prit bientôt une éclatante revanche avec *Hérodiade* (opéra en quatre actes). La première et très brillante représentation de cette pièce eut lieu à Bruxelles en 1881 ; elle fut jouée dans presque toute la France et dans plusieurs villes d'Europe avant d'arriver à Paris où Mme Fidès-Devriès, MM. de Reszké et Maurel l'interprétèrent en 1884. Le public dillettante de ce Théâtre Italien, dont l'existence fut si courte, l'apprécia extrêmement et la plupart de ses airs pleins de fougue et de charme ont acquis un renom mérité.

A *Hérodiade* succéda *Manon* (cinq actes), que chantèrent à l'Opéra-Comique Mme Heilbronn, MM. Taskin et Talazac. Cette musique, tour à tour légère ou passionnée, gracieuse ou savante, obtint immédiatement un succès très vif. Les mélodies joyeuses ou mélancoliques sont soutenues par des accompagnements riches de sonorités exquises ou étranges. Plusieurs morceaux, la délicieuse valse du quatrième acte entre autres, sont populaires à présent.

Son œuvre la plus récente est *Le Cid* (quatre actes), donné à l'Opéra le 30 novembre 1885. Que de perles dans cette partition, depuis le grand ensemble du premier acte jusqu'à l'air superbe et tragique où don Diègue célèbre au dernier la mort glorieuse de son fils. La phrase caractéristique de l'amour de Chimène et Rodrigue indignée dans l'ouverture, puis reprise en duo est pleine d'une exquise passion ; elle reparaît de la manière la plus heureuse dans le *lamento* que chante sur la ruine de ses espérances la fille de don Gormas. Le duo qui suit ce *lamento* est bien fait pour être soupiré aux clartés sidérales par deux amants malheureux qui se rappellent les ivresses d'autrefois ; il est plus facile d'en sentir que d'en exprimer par des paroles le charme ineffable et vaporeux, la grâce triste et passionnée. Le grand air de Rodrigue sous la tente unit à l'allure majestueuse d'une prière la mélancolie touchante d'une plainte ; c'est une mélodie où court vraiment un souffle d'en haut et les voix célestes qui la reprennent sont d'un effet délicieux.

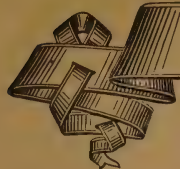
Au lieu de s'endormir comme tant d'autres sous le dôme de l'Institut, Massenet ne songe qu'à se créer de nouveaux titres de gloire : il compose un *Montezuma* sur un livret de Sardou, et il vient d'achever un *Werther* dont l'apparition est impatiemment attendue par tous les amateurs de grand art ; faisons des vœux pour que malgré la crise que traverse l'Opéra-Comique nous puissions bientôt l'applaudir.

E. Armand.

Ont déjà paru : Vaucorbeil, Capoul, Lecoq, Rubinstein, Olivier Métra.
Paraîtront : Verdi, Gounod, Reyer, Guiraud, Ambroise Thomas, etc.

Paris. — Typographie Paul Schmidt, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon Vanier.

7e volume. N° 320. — 10 c. Un an : 6 fr.



LES HOMMES D'AUJOURD'HUI



DESSIN DE LUQUE

TEXTE DE PAUL VERLAINE

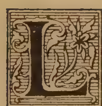
Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

LÉON VANIER

LES
HOMMES D'AUJOURD'HUI
PORTRAITS-CHARGE EN COULEURS
par nos principaux Artistes
Biographies anecdotiques
DE
PIERRE et PAUL
LÉON VANIER EDITEUR 19 quai Saint-Michel
PARIS

CH. DECAUX. SC.

LÉON VANIER

ÉON VANIER, Éditeur français, né à Paris, le 27 décembre 1847.

Débuta par la Librairie, où il apprit à connaître intrinsèquement la bizarre marchandise dont il devait faire part à ses contemporains en qualité d'éditeur à la mode, érudit et littéraire, connaisseur et amateur, collectionneur même, d'ailleurs aimable toujours et conciliant à ses heures, qui ne sont pas trop rares en somme.

Mais imbu de ces salutaires principes, « avoir plusieurs cordes à son arc, ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier, deux précautions valent mieux qu'une », il resta fidèle à son premier commerce tout en y allant de l'avant dans la redoutable industrie, affrontée avec une bravoure que tempère seule la prudence séante. Son élégant magasin, en même temps que ses propres livres, offrent à quelque goût qui passe tous les *refreshments* sur papier noirci dont on peut, raisonnablement ou non, avoir soif et faim, depuis l'étrange Ohnet sous toutes les formes, par volumes d'aspect orthographique, brochés à l'usage des éventaires de chemin de fer, ou reliés en veau, couenne et en tout, doré sur tranche ou à la tranche, et par livraisons po-pu-lai-res, — et illustré ! !

Il sera temps de parler un peu de cette Boutique, appelée à devenir légendaire et déjà célèbre...

Pour l'instant le biographe se doit tout à sa tâche.

Donc, Vanier, de simple libraire (1869), s'est fait éditeur depuis 1876. Ses commencements furent modestes, comme vous aurez certainement remarqué que la généralité des commencements le sont à de très clairsemées exceptions près, celle du Cid, par exemple, et encore celle de M. Rollinat, — modestes, dis-je, mais distingués et comme qui dirait *fins*, fins comme l'ambre, comme qui dirait aussi jolis, jolis, comment m'exprimer? jolis, mon Dieu, comme tout ! Tout le monde a acheté ces délicieux bouquins : la *Frégate l'Incomprise* ; les *Croquis maritimes* (avec des dessins de Sahib) ; *Patara et Bredindin*, « marine humouristique » illustrée par Léonnec, préface de l'éditeur qui manie la plume très allègrement, ma foi, et a écrit la plupart des légendes des amusantes plaquettes illustrées par H. de Sta, et publiées sous le titre de *Collection Vanier* ; les albums de Willette, ceux de Caran d'Ache et de Lunel ; la *Biographie* si touchante d'*André Gill*, suivie de la *bibliographie* consciencieuse et complète de ce grand caricaturiste ; mignonnes merveilles de typographie, de papiers admirablement assortis, de formats originaux, de crayon fantaisiste à la bonne manière, caricatural dans l'art le plus délicat, adorable...

Puis vint paraître chez Vanier (1881-83), le *Paris moderne*, revue rédigée en chef par le poète Jacques Madeleine (pas celui des *Écrevisses, bone Deus!* l'autre, le bon, le seul) ayant pour principal lieutenant ce spirituel Georges Courteline, pseudonyme qui dissimule mal un fils chassant de race. Ce brave recueil fut à l'époque comme un dernier *Parnasse* militant. Ces noms : Leconte de Lisle, Banville, Coppée, Mendès, Hérédia, Mérat, Valade, fulgurèrent; à côté des vers magistraux, d'alertes articles combattaient le bon combat, comme on dit trop — et ce fut l'origine du Vanier hyper-littéraire actuel.

Mis en goût par les fières rimes et les rythmes sans pair, il se sentit bientôt au cœur — et dans la tête, une solide caboche bien intelligemment, noblement aussi! commerciale, — une belle émulation vers les travaux et le bon renom des grands éditeurs de 1830 et d'ensuite. Les lauriers d'Eugène Renduel, d'Urbain Canel, d'Auguste Poulet-Malassis, d'Alphonse Lemerre, l'empêchaient de dormir. Il sonna aux poètes nouveaux un ralliement qui fut entendu, et ne tarda pas à les voir arriver à lui. Il ne leur fit point de ponts d'or, les ponts d'or n'existent pas, ce sont travaux d'art fabuleux et chimériques, même les ingénieurs du stupéfiant Ohnet n'en édifient que pour leur « créateur » et sont des spécialistes des plus exclusifs, — mais des conditions sortables, honorables, et l'affabilité des manières, les procédés parfaits, achevèrent l'œuvre de la franche probité. Dès lors la copie afflua au n° 19 du docte quai Saint-Michel. De charmantes éditions se succédèrent. Les aînés, comme il sied, ouvrirent la marche, Huysmans et ses étonnantes *Esquisses parisiennes*, Verlaine et ses *Poètes maudits* qui mirent le feu à pas mal de poudres en train d'être trop mouillées. Adoré Floupette, loup dans la bergerie, néanmoins s'y conduisit en galant homme de loup, et ne dévora personne. Moréas (les *Syrtes*, les *Cantilènes*), Vignier (*Centon*), de Régnier (les *Lendemains*, *Apaisement*, les *Sites*), Viélé-Griffin (*Cueille d'avril*, *les Cygnes*), montrèrent la marche aux jeunes encore inédits et la cohorte sainte, le bataillon sacré grossit tous les jours, valeureux et digne de tels chefs de file.

On se souvient du tapage suscité autour de ces publications et d'autres encore dans la presse parisienne et départementale, voire jusqu'à l'étranger. Un journal, *le Décadent*, soutint furieusement le choc, rendit coup pour coup; son rédacteur en chef, Anatole Baju, ne s'épargnait pas et n'épargnait personne. Tudieu! l'acharné combat! Jamais le *Parnasse contemporain*, de pourtant orageuse mémoire, n'avait soulevé pareils combats de plume. Il faudrait remonter jusqu'aux luttes du Romantisme pour trouver de dignes analogues à ces Eylau, à ces Moskowa de lettres.

Le champ de bataille si chèrement disputé resta définitivement aux poètes, et Vanier fut loin de se plaindre du résultat. Sans précisément déborder et ruisseler, ses caisses montèrent et bruirent joyeusement, fleuve encore endigué, mais gare à l'imminente inondation!

Ici, quoique j'en aie, s'impose un parallèle à la Plutarque entre Vanier et son heureux devancier, Lemerre. Leur situation initiale est tellement semblable que la tentation se fait irrésistible. Lemerre commence, lui aussi, après les premières luttes pour la vie, par des entreprises étrangères à la littérature actuelle, et c'est, comme Vanier suscité par *Paris-moderne*, du fait d'un journal, *l'Art*, rédigé principalement par Louis-Xavier de Ricard fondateur, Catulle Mendès, Charles Joliet, Edmond Lepelletier et Paul Verlaine, qu'il se voit amené à s'occuper des Parnassiens. Le succès foudroyant du *Passant*, dont Vanier attend encore le pendant, mais que peuvent lui

faire patiemment attendre ses bonnes affaires de librairie décadente, lance Lemerre et en fait bientôt le gros monsieur d'aujourd'hui.

L'amour et l'intelligence communs de leur métier, ainsi qu'un goût très honorable et impérieux pour la haute littérature complètent la ressemblance entre les deux bons éditeurs. Maintenant, que l'un soit blond et l'autre brun, l'un grand et l'autre petit, l'un majestueux et lent comme un antique baron normand, l'autre vif et pétulant comme un pur enfant de Paris, peu importe, je crois, à l'histoire de la Librairie. Tous deux sont de bons patriotes et firent vaillamment leur devoir en 1870-71. Même Vanier, alors sergent aux mobiles de la Seine, fut mis à l'ordre du jour et porté pour la médaille militaire. Il est encore lieutenant de l'armée territoriale après avoir été quelque temps porte-drapeau.

Son rez-de-chaussée, muni d'une spacieuse arrière-boutique, est le théâtre quotidien, comme autrefois l'entresol de Lemerre, de conférences au pied levé *de omni re scibili* et *quibusdam alieis*, et les conversations y sont aussi animées, intéressantes, souvent passionnées, que courtoises. Il y fait beau entendre Moréas réciter le sonnet des *Conquérants* de sa voix mordante et cuivrée qu'Hérédia lui-même envierait... « *Hors du charnier natal !... Que Cipango mûrit !...* », beau et bon écouter quelque remarque subtile et incisive de Mallarmé. Survient Poictevin tout frémissant d'enthousiasme pour le rare et pour l'exquis dans le délicat et le beau. Verlaine passe et lance un mot plus doux qu'amer ; Du Plessys vibre, Luque dessine, Baju objecte, Fénéon et Kahn discutent ; très paisible, comme timide, Ghil affirme ; Huysmans sourit. Vanier circule, accueille, prie d'excuser, opine, tance un commis, vend, feuillette des manuscrits, lorgne une gravure : très pittoresque et vivant en diable, le patron. Le magasin est en long ; un vaste bureau qu'orne une caisse de bon augure luit doucement derrière une grille à guichets. C'est confortable et coquet. Eaux-fortes, aquarelles, bibelots japonais, caricatures ; et « que de livres, que de livres » chez ce libraire ! Des amateurs, dont plusieurs considérables, sont familiers de la maison. C'est des « mon Général » par-ci, « monsieur le Conseiller » par-là. Un bon coin de Paris bien réjouissant et même consolant. Et pour finir le parallèle, une seule différence, si minime toutefois ! entre Lemerre et Vanier, c'est que celui-là est décoré, tandis qu'il est impossible que celui-ci ne le soit pas un jour.

J'ai dit plus haut que Vanier était écrivain à ses moments perdus. De lui, outre les choses énumérées plus haut, on a *Les 28 jours d'un réserviste* et *l'Armée française*, livres tout ronds, pleins de bonne humeur et de piquante observation. On lui attribue des vers. Je ne les ai jamais lus ni même vus. Ça, Vanier, c'est mal, bien mal. Enfin les *Hommes d'aujourd'hui*, qu'il dirige depuis quelques années, publient souvent, sous le nom de *Pierre et Paul*, des biographies dues, la plupart, à sa verve et à son érudition.

Longue vie et bonne chance à l'« homme de bien » qui ose s'intituler : Éditeur des Décadents ! Je n'ose plus dire l' « homme de goût », depuis que, parmi ces derniers, nombre de gens mieux informés à coup sûr que moi-même rangent l'humble *contributor* qui opère en cette occasion-ci dans les susdits *Hommes du jour* et qui signe, pour avoir l'honneur de vous saluer,

Paul VERLAINE.

Paris. — Typographie Paul Schmidt, 5, rue Perronnet. L'éditeur-gérant : Léon Vanier.

7e volume. N° 321. — 10 c. Un an : 6 fr.



LES HOMMES D'AUJOURD'HUI



DESSIN DE LUQUE

TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris**

GUILLAUME Ier

GUILLAUME Ier

'EMPEREUR GUILLAUME (Frédéric-Louis), second fils du roi Frédéric-Guillaume III, est né le 22 mars 1797. Il était donc âgé de quatre-vingt-onze ans quand il mourut le 9 mars 1888.

Entré de bonne heure au service militaire, il fit campagne contre la France en 1813 et en 1815. Comme il se fit dès lors remarquer par sa prédilection pour le militarisme et l'absolutisme, il fut obligé, lors des événements de 1848, de prendre la fuite et d'aller résider quelques mois en Angleterre.

Il devint colonel général et gouverneur de Mayence cinq ans après. En octobre 1857, l'état de santé du roi, son frère, mit les rênes du gouvernement entre ses mains et, un an après, il était déclaré régent. Le prince Guillaume parut alors vouloir inaugurer un système nouveau. Un cabinet se forma sous la présidence de M. d'Auerswald, dont la pensée semblait être plus libérale au dedans et plus nationale au dehors que l'ancienne politique prussienne. De ce libéralisme nous savons aujourd'hui ce qu'il est resté.

Le 2 juin 1861, son frère étant mort, le prince Guillaume monta sur le trône. Il publia une amnistie pour les crimes et délits politiques et, dans sa proclamation d'avènement, laissa percer des tendances belliqueuses que ses actes ne tardèrent pas à confirmer. L'armée de terre fut accrue, la marine développée et un vaste système de défense des côtes fut organisé avec l'aide de la Confédération germanique.

Au mois d'octobre, le roi Guillaume vint visiter Napoléon III à Compiègne ; puis il retourna à Berlin pour la cérémonie de son couronnement (10 octobre) et déclara à cette occasion ne tenir sa couronne que de Dieu seul. Cette déclaration n'était qu'un défi jeté à l'opposition, qui venait d'obtenir de nombreux succès dans les élections générales. Rompant ouvertement avec l'esprit de libéralisme dont il avait un instant fait montre, le roi Guillaume prononça la dissolution de la Chambre des députés, congédia les membres libéraux du ministère et constitua un cabinet entièrement réactionnaire.

Malgré les efforts du gouvernement, le triomphe de l'opposition dans les nouvelles élections n'en fut pas moins complet ; les demandes de crédit pour la réorganisation de l'armée furent repoussées à une très grande majorité.

C'est alors que le roi Guillaume appela à la présidence du conseil M. de Bismarck, alors ambassadeur à Paris. Celui-ci n'ayant pu, malgré son habileté, vaincre les résistances de la Chambre, la session fut close par un message royal (14 octobre), dans lequel le gouvernement déclarait qu'il se voyait forcé de mettre le budget en exercice en dehors des lois constitutionnelles. Ainsi s'ouvrit la lutte entre le trône et le pouvoir parlementaire ; les députés protestant au nom de la constitution violée, le gouvernement s'appuyant sur la partie féodale et faisant une guerre sans merci à la presse et aux idées progressistes.

Cette lutte commençait à s'envenimer lorsque la question danoise vint fort à propos offrir au gouvernement prussien un moyen d'ajourner les difficultés parlementaires et de rehausser le prestige du trône par un facile triomphe à l'extérieur. La diversion réussit au delà de toute attente.

La transformation de l'Allemagne au profit de la Prusse fut la conséquence de la campagne danoise, dont nous ne rappellerons ici que les principaux résultats : la con-

quête rapide des duchés par les armes austro-prussiennes, le partage des provinces envahies entre les deux grandes puissances allemandes, par la fameuse convention de Gastein (14 août 1865); puis les démêlés et la rupture avec l'Autriche, toute l'Allemagne divisée et en armes, l'alliance de la Prusse avec l'Italie, la guerre éclatant après de longs et formidables préparatifs, et aboutissant en quelques semaines à la victoire décisive de Sadowa, à laquelle le roi prit une part personnelle à côté du général de Moltke (3 juillet 1866).

Les conditions de paix imposées à l'Autriche par le traité de Nikolsbourg, qui l'excluait de la Confédération germanique ; la plus grande partie de l'Allemagne à la dévotion et à la discrétion de la Prusse, l'annexion de royaumes, de provinces, de villes libres ; la constitution d'une confédération de l'Allemagne du Nord tendant à englober le Sud à son tour ; les conflits avec la France au sujet du Luxembourg ; la création d'une marine militaire ; la constitution d'une armée fédérale dont le roi de Prusse est le généralissime ; en un mot, un immense mouvement de réorganisation de toutes les forces vives de l'Allemagne, ayant pour but marqué de les concentrer dans les mains du roi Guillaume, au service de l'agrandissement de la monarchie prussienne à l'intérieur ou de celui de la nation allemande au dehors ; la guerre de 1870, ses préliminaires, ses conséquences au dedans et au dehors, la reconstitution de l'empire allemand ; les luttes contre l'ultramontanisme ; enfin l'attitude de la Prusse pendant la guerre d'Orient.

La participation plus ou moins personnelle du roi de Prusse aux événements qui, depuis 1866, ont transformé si complètement l'Allemagne, est difficile à préciser au milieu de l'action multiple exercée autour de lui par l'ensemble de ses conseillers et de ses auxiliaires. Deux noms résument surtout les grands événements de son règne, celui de M. de Bismarck pour la diplomatie et la politique, celui de M. de Moltke pour la préparation et la réalisation des opérations militaires. L'intervention de Guillaume Ier paraît dans diverses circonstances solennelles, entrevues de souverains, réceptions d'ambassadeurs, échanges de documents officiels, ouverture et présidence d'assemblées ou de cérémonies d'apparat. Elle s'accuse dans des proclamations, des manifestes, des discours, de simples dépêches, mêlant le ton de l'intimité à des documents publics.

Le souci que le roi prenait, depuis Sadowa, de la réorganisation de l'armée et de la marine allemandes attestait qu'il se préparait incessamment à la guerre à laquelle aspirait l'Allemagne, et qu'il eut l'habileté de faire déclarer par Napoléon III.

Sa proclamation de départ, rejetant tous les torts de la lutte sur ses adversaires, exprimait « sa ferme confiance en Dieu », dont le nom reviendra souvent, avec une sorte de componction, dans la suite de ses dépêches. Les premières victoires lui causèrent une joie mêlée de surprise. C'est à la « protection visible du Dieu des armées » qu'il attribue le succès de son entreprise et la paix qui doit la couronner.

« Instrument » ou « fléau de Dieu », Guillaume Ier a couvert de toute son autorité cette politique implacable qui fait de la guerre une œuvre de destruction et de ruine. Dans ses armées, le pillage semble s'inspirer d'un esprit de méthode et d'organisation ; il achève l'épuisement du pays savamment exploité d'abord par les contributions de guerre. Les plus atroces rigueurs sont infligées par calcul aux populations qui essayent la résistance. Pour un pont détruit, un chemin coupé, des villages entiers, comme Fontenoy, près Toul, sont livrés aux flammes. Le concours d'une ville à l'œuvre de la défense nationale est puni, comme à Châteaudun, par l'extermination.

Pendant le siège de Paris, le roi Guillaume ne parut personnellement sur le premier plan que pour recevoir de ses alliés, les princes des États secondaires de l'Allemagne, la couronne impériale. Il fut proclamé empereur d'Allemagne le 18 janvier 1871, au palais de Versailles, dans la grande galerie des Glaces. Ses proclamations à ce sujet représentaient le nouvel empire comme une reprise et une continuation de l'ancien empire germanique. Bientôt l'armistice, imposé à la ville de Paris par la famine plutôt que par le bombardement, puis les préliminaires de paix acceptés par l'Assemblée nationale permirent à l'empereur Guillaume d'aller s'offrir aux ovations enthousiastes des populations allemandes, immolant volontiers toutes leurs traditions d'indépendance à l'idée d'une patrie unifiée et agrandie sous la domination d'un même maître.

Dans l'orgueil de ses récents triomphes, l'Allemagne accepta sans murmures les nouveaux sacrifices qui lui furent demandés pour la réorganisation de l'armée et de la marine nationales, et ce fut au milieu d'un véritable délire que l'empereur Guillaume inaugura à Berlin, le 2 septembre 1873, le « monument de la Victoire », destiné à rappeler à la fois le souvenir des guerres de 1864, 1866 et 1870.

Cependant, deux ans plus tard, l'augmentation des cadres de l'armée prussienne, répondant au vote des nouvelles lois militaires en France, donnait naissance à des bruits de guerre qui coïncidaient avec une visite spontanée de l'empereur Alexandre II à Berlin (10 mai 1875).

Trois jours après, le prince Gortschakoff annonçait, par une circulaire, aux agents diplomatiques de la Russie que le tzar emportait de cette entrevue l'assurance que la paix ne serait pas troublée.

On assure que Guillaume s'était de lui-même et énergiquement refusé aux vues belliqueuses de M. de Bismarck.

Sans vouloir rappeler ici dans tous ses détails la lutte que le gouvernement allemand entama contre le parti religieux, non plus que la répression sans merci qu'il exerça contre les socialistes et que favorisa d'ailleurs fort à propos la double tentative d'assassinat de Hœdel et de Nobiling, nous ne voyons plus guère à signaler, dans ces dix dernières années que les tentatives faites par le vieux souverain, sous l'inspiration de son premier ministre, pour nouer des alliances, augmenter sans cesse les forces militaires de l'Allemagne et tenir constamment la France en échec.

On sait comment, à l'alliance avec la Russie, rompue définitivement en 1884, le prince-chancelier a immédiatement substitué l'alliance avec l'Autriche-Hongrie, puis plus récemment avec l'Italie. Ce groupement des puissances centrales n'a jamais eu pour but, s'il faut en croire M. de Bismarck, que le maintien de la paix en Europe.

Il n'en est pas moins vrai que l'Europe entière est sur un pied militaire formidable et que toutes les nations se ruinent en armements parce qu'il plaît ainsi à M. de Bismarck.

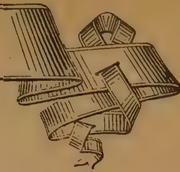
Voilà dans quelle situation ce maître de l'Europe, l'empereur Guillaume, laisse le monde civilisé.

Fut-il jamais de plus grand fléau que la vie de ce despote piétiste et conquérant?

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant: Léon VANIER.

7e volume. N° 322. — 10 c. Un an : 6 fr.


LES HOMMES D'AUJOURD'HUI


DESSIN DE LUQUE
TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.**

A. WILLETTE

CH. DECAUX SC.



WILLETTE

ILLETTE, Adolphe-Léon, artiste peintre et dessinateur français, né à Châlons-sur-Marne, le 31 juillet 1857.

« Il est onze heures cinquante-cinq du soir. Willette se promène sur le boulevard extérieur; il chante, donc il pleut :

Je suis un petit garçon
De bonne nature,
J'aime bien fumer la pipe
Et boire du vin nature...

Survient un gardien de la paix qui empoigne notre perturbateur et le conduit devant le commissaire. Celui-ci interroge le prévenu :

— Mon père se nomme le colonel Willette. Il habite un petit coin à l'Hôtel des Invalides que le grand roi fit construire pour le musée d'artillerie, pour l'administration, le télégraphe, l'armée active, l'intendance, pour le peintre qui fait le portrait de Faidherbe, pour la sellerie de la garde républicaine, pour....

— Assez. Votre domicile ?

— Voie lactée, étoile nº 5,09000000, septième ciel.

— Votre profession ?

— Pendant huit ans j'ai fait reluire des fonds de culottes au lycée de Dijon (1868-75); à présent je fais des bonshommes pour le *Figaro*, le *Chat noir* et le *Courrier français*. Je fais aussi de la peinture à l'essence sur les murs du cabaret du *Chat noir*, de l'*Auberge du clou*, quelquefois même pour le *Salon*, quand nos Messieurs y consentent.

— Avez-vous au moins un patron qui puisse répondre de vous ?

— Mon maître était Cabanel à l'école des lézards (laids arts !). »

Tel le portrait que Willette fit de lui dans un numéro du *Courrier français*.

Le fils du colonel Willette, Pierrot, comme on l'appelait familièrement, eut successivement pour maîtres, à l'École des beaux-arts, Cabanel et d'Altheim; Willette signa même de ce dernier nom quatre dessins d'une nouvelle de Paul Arène : *la Première neige*, publiée dans un volume de contes de Noël intitulé : *la Vraie tentation du grand saint Antoine*.

Willette suivait, en outre, assidûment les cours d'esthétique de Charles Blanc et traçait au tableau les dessins dont se servait le maitre pour ses démonstrations.

Charles Blanc demanda pour son élève et collaborateur les palmes académiques que celui-ci vient d'obtenir le 1er janvier 1888.

Willette a quitté la *voie lactée* et l'atelier bohème de la rue Véron pour un très confortable appartement de la rue Rochechouart : une large pièce prenant tout le Soleil qui passe par la rue du Delta. Un banc vert, pareil à ceux de nos promenades, sert de canapé aux visiteurs et donne à cet atelier un aspect gai et original. Aux murs, des pipes, des dessins, quelques-uns sont des souvenirs de camarades ; j'en vois de Caran d'Ache et de Lunel. Sur un chevalet une toile commencée représentant une locomotive en or conduite par Israël et écrasant le monde. Dans un coin une famille de chats absolument noirs se roule et se divertit parfois aux dépens de jambes bénévoles. La maîtresse de la maison, la bonne fée de Pierrot, qui le soutient et l'encourage, entretient la maison en bonne ménagère, prépare les crayons, surveille les dessins originaux, combat la paresse, veille au gigot qui rôtit dans la cuisine et aux futailles qui entrent dans la cave. Pierrot est heureux, Pierrot est célèbre, *Pierrot engraisse!* Si Pierrot n'est pas encore riche, il pense à le devenir. Quoiqu'il n'ait plus froid ni faim, il n'oublie pas ses petits frères les moineaux, pierrots des toits, gamins de Paris aussi, et sur son balcon quelques miettes de pain, leur table est mise.

Court, trapu, imberbe (et pourtant je lui ai vu *des moustaches*), la figure pâle, son personnage a déteint sur lui. Willette, pareil au maître Banville, une pipe à la place de la cigarette, évoque Pierrot; c'est un tendre, à idées drôles, un original artiste. Pierrot est un rêveur amoureux de la lune; à son crayon est attaché le fouet de satirique qui claque et cingle parfois, dit notre collaborateur Maurice Guillemot.

« Willette est de tous les artistes de Paris le plus connu des Parisiens de Montmartre. Montmartre l'a vu débuter, il n'y a pas si longtemps, car Willette est jeune et n'a dit encore, en rien, son dernier mot. Les peintures murales qu'il exécuta pour le *Chat noir* commencèrent sa réputation. Elles révélaient un fantaisiste « tendre et gai, moqueur et plaintif », comme l'air du *Carnaval de Venise*, un poète dont l'imagination volontiers faisait la petite folle, mais avec la grâce d'une Parisienne qui aurait lu, en comprenant tout leur mystérieux charme, les *Fêtes galantes* de Verlaine. »

Rapprochement heureux de ces deux noms d'artistes également mystiques et raffinés qui caractérisent si bien notre époque, et dont nous remercions ici M. Marcel Fouquier.

On a souvent prononcé le nom de Watteau à propos de Willette; Léon Bloy le premier a dit : « L'oncle c'est Watteau, et le neveu c'est Adolphe Willette... »

« Watteau fut un insouciant, dit Champsaur; il a laissé une œuvre délicieuse, sans profondeur. Marie-Antoinette et Mme Dubarry roulaient gentiment sur la pente jusqu'à l'échafaud; personne ne s'inquiétait du dénouement. Willette, lui, grandit à la fin du siècle de l'argent, et son œuvre est frissonnante de l'inquiétude de la vie; s'il envisage tout avec grâce, on sent dans cette désinvolture un tremblement et une faiblesse en face de la misère humaine. »

L'œuvre de cet artiste de trente ans est assez importante pour mettre sur les dents les collectionneurs qui *font les Willette*, car il est de mode aujourd'hui de réunir tout ce qu'un dessinateur produit dans les feuilles illustrées et sous ses divers pseudonymes. Cette chasse aux Willette est très amusante et passionne bon nombre de gens. Heureux dessinateur qui fait ainsi la fortune des journaux qui ont le bonheur de publier ses dessins. Je sais que Willette est pour beaucoup, sinon tout, dans l'intérêt d'une collection du *Chat noir* ou du *Courrier français* qui atteignent déjà des prix fantastiques.

Commençons la nomenclature :

Suppléments du *Figaro :* septembre 1880, croquis de chasse; 30 mai 1881, portraits de journalistes; 12 juin 1881, plage de Trouville; 5 septembre 1881, petits croquis. — *Chronique parisienne*, nos 118 et 134, un placard illustré à propos de l'inauguration du monument de Carnot. — *Jeune garde*, un amusant chien rouge, signé *Nox* (vers le 16 mai). — *Triboulet*, quelques dessins, signés *Bébé*. — *France illustrée*, caricatures et Nubiens, signés *Nox* ou Willette. — L'*Événement illustré*, dessins signés *Pierrot*, *Cémoi*. — Quatre affiches pour l'*Événement parisien*, *Pauvre Pierrot*, le *Courrier français* et le *Nouveau Cirque*. — *Almanachs du Figaro* de 1881, 1882, 1883, 1884. — Un placard sur la foire au pain d'épices 1882 reproduit dans l'almanach du *Figaro* de 1884.

Figaro-Noël de 1884-85. — *Grosse caisse*, journal d'annonces gratuit qui eut douze numéros, nombreux dessins. — *Le Passant*, frontispice du journal et dessin sur le musée Grévin. — *Chronique des Batignolles*, no 1, dessin qui est la première idée du fameux « Pierrot à la rose ». — *Le Panurge*, journal de Champsaur, qui eut vingt-neuf numéros, nombreux dessins. — *Le Père Duchesne*, quatre numéros illustrés, signés *Louison*. — *Chat noir*, nombreux dessins dans les premières années, et *Courrier français*.

Le Salon de 1882, rarissime placard. — Les panneaux de l'*Auberge du clou* que l'on peut voir à son exposition du 34, rue de Provence, où défile, soir et matin, le Tout-Paris artistique; ceux du cabaret du *Chat noir*, malheureusement inachevés. — *Parce Domine*, importante toile où l'artiste laissa libre cours à sa fantaisie; de curieux vitraux : *la Femme au chat* et *Te Deum*. — A voir à cette exposition : *le portrait du colonel Willette*, d'un dessin si pur, véritable toile de maître, et la *Veuve de Pierrot*. Ces deux tableaux ont figuré aux derniers Salons, ainsi que le *Bûcheron et la Mort*. — Willette a fait encore des couvertures pour un grand nombre de livres : *Sarah Barnum*, *les Morts heureuses*, *les Blessés de la vie*, *Histoires débraillées*, *le 30 et 40*, etc.

Quelques albums et plaquettes illustrées publiés chez Vanier : *Pauvre Pierrot*, suite de vingt héliogravures précédée d'une préface en vers du maître Banville et d'une préface en prose de Paul Arène. Cet album est épuisé.

Un autre album, presque semblable comme composition, mais contenant des planches gravées, a paru chez l'éditeur Magnier sous le même titre.

Les Pierrots, fantaisie en vers de Mélandri, illustrée d'une manière originale, chaque dessin se trouvant dans la marge à cheval sur le recto et le verso de la page, à la façon des albums japonais.

Les Giboulées d'avril, texte de Mélandri, où Willette avec une grâce parfaite raconte la journée d'une petite Parisienne et ses mésaventures.

Par-devant notaire, délicate poésie d'Armand Masson, illustrée de trois dessins.

Et enfin, l'*Histoire du petit Chaperon bleu*, où l'on voit le petit Chaperon bleu pris au piège tendu pour compère le loup, plaquette dédiée à son petit neveu Robert, le fils du docteur Willette.

En préparation (cinq dessins sont déjà faits) une édition illustrée de *Manon Lescaut* avec préface du dessinateur, qui tient la plume aussi spirituellement que le crayon. Ce bijou artistique est attendu avec impatience par les bibliophiles, et nous serions heureux de le leur donner pour l'Exposition, l'an prochain.

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

7e volume. N° 223. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

TEXTE DE PAUL ADAM

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

PHILIPPE GILLE



PHILIPPE GILLE

ARMI les artistes essentiellement imprégnés — ainsi que disait Nestor Roqueplan — de *parisine*, et qui poudrent le monde avec les miettes de leur heureux esprit, Philippe Gille s'imposa toujours comme un des plus brillants et des plus glorieux. Telle de ses pièces, *les Charbonniers* par exemple, a connu le rire de toutes les cours et, par suite, de tous les peuples. Elle excite encore la gaieté dix ans après son apparition. La mission de communiquer une joie élégante et franche, exempte de grossièreté comme de pédantisme, semble particulièrement dévolue à cet écrivain, dont chaque œuvre affirme l'intelligence saine, ouverte, riante. Et cependant cette disposition naturelle n'empêcha point la souplesse de son talent d'atteindre au classique lyrisme, alors qu'il écrivit les libretti de *Lakmé*, *Jean de Nivelle*, *Manon*, etc. L'Opéra : *la Farandole* et *Yedda*, deux ballets à grand succès.

Né à Paris, le 18 décembre 1831, Philippe Gille n'a guère quitté le boulevard. Il entama de bonne heure l'étude du droit, sa famille désirant qu'il obtînt un haut poste dans l'administration. Vers cette époque, il se lia avec Sardou que la médecine retenait. Les deux étudiants se confièrent leur commune indifférence pour les cours et leur grande envie de parvenir à gagner la gloire. Dans la suite cette amitié ne tarit pas; elle fut l'origine d'une collaboration. Ensemble ils composèrent une œuvre dramatique : *les Prés Saint-Gervais*.

Philippe Gille se sentit d'abord une prédilection pour la statuaire. En 1851, il présenta au jury du Salon un buste de son père. Le jeune homme, n'ayant pas reçu avis d'acceptation, croyait le buste refusé. Le jour de l'ouverture, il entra fort marri, acheta le livret sans espoir d'y lire son nom, mais désireux de se dire : « Là j'eusse été si... » Soudain il l'aperçut, ce nom, suivi de son état civil et du titre de l'œuvre. Sa surprise fut bienheureuse... Les années suivantes, de pareils succès lui échurent. Il conquit l'affection du célèbre sculpteur Préault, qui devait plus tard lui léguer son carnet de mots d'esprit, carnet fameux alors dans le monde des arts.

Lorsque Préault eut terminé son *Jacques Cœur* (érigé maintenant à Bourges), il vint demander l'avis de son ami. Après avoir décerné tous les éloges que méritait la magnificence de l'œuvre, Philippe Gille lui observa que les jambes paraissaient trop courtes. Cette restriction était faite, d'ailleurs, généralement par toutes les personnes admises à contempler la statue.

— Oh! les jambes, les jambes, répondit Préault, je les abandonne à mes ennemis!

Vers 1857, Philippe Gille, qui avait collaboré au *Soleil*, de Millaud, au *Petit Journal*, où il signait encore des *Thomas Grimm*, à *l'Histoire*, avait achevé sa première pièce, *Vent du soir*. Un confrère lui conseilla de la porter au théâtre que dirigeait alors Jacques Offenbach. Le maëstro reçut la pièce aussitôt, voulut en faire la musique et la monta rapidement. La réussite ne leurra point les espérances des collaborateurs.

Dès lors l'écrivain se consacra entièrement aux productions dramatiques. Il conquit une des premières places en ce genre mondain de l'art. Ses grands succès furent *les Charbonniers*, représentés en 1877 ; *les Trente millions de Gladiator*, en 1875 ;

Cent mille francs et ma fille, comédie qui eut deux cents représentations au théâtre Déjazet, bien que, la veille de la représentation, ni l'auteur, ni Déjazet elle-même n'eussent confiance. La pièce leur semblait ratée et incapable de conquérir les approbations du public. Malgré ces préventions, le directeur passa outre, et l'événement justifia l'audace.

La scène doit encore à Philippe Gille : *Monsieur de Bonne-Etoile*, composé avec Delibes; *les Bergers*, avec Offenbach; *l'Ecossais de Chatou ; la Cour du roi Pétaud; le Docteur Ox,* avec Jules Verne; le dernier arrangement de *Robert Macaire* et de *l'Auberge des Adrets; Rip*, la légende américaine, avec Meilhac. Le Palais-Royal lui représenta : *le Mari à Babette*, *Ma Camarade ;* le Gymnase : *la Ronde du commissaire*, écrite en collaboration avec Meilhac.

Avec Cham il paracheva *le Serpent à plumes* et faillit avoir un duel à cette occasion. Une discussion surgit à propos de futilités au moment où le rideau allait se lever pour la première fois. Dans l'état de fébrilité habituel aux auteurs un soir de première, la discussion ne manqua point de s'envenimer. Cham se fâcha. Des témoins furent constitués. Le rendez-vous pour discuter les conditions du combat devait avoir lieu dans le cabinet directorial, après la représentation. Philippe Gille survint pour connaître l'arme et le lieu du combat, bien avant que les préliminaires du procès-verbal fussent posés. On le pria d'attendre dans une pièce voisine. Fort mince, la cloison n'interceptait pas le bruit des paroles, en sorte qu'il assistait à l'impatientante discussion sur le choix des armes et du pré. Soudain quelqu'un entra. C'était Cham. Il venait également pour apprendre les résolutions des témoins. Comme il s'arrêtait, son adversaire lui dit :

— Entrez ; je ne vous fais pas peur, j'espère.

— Vous ? me faire peur ?

Et Cham bravement s'assit en face de lui. D'abord ils ne dirent rien. De la pièce voisine leur parvenaient des histoires de duels où leurs amis prolixes se perdaient. On contait les affaires malheureuses, les morts advenues ; on discutait sur le danger des blessures faites par l'épée ou par la balle. Cette conversation devenait irritante pour les malheureux adversaires.

— Ils n'en finiront pas ! exclama Philippe Gille.

Cham blâma les témoins. Tous deux s'accordèrent pour honnir leur lenteur. Puis, comme l'énervement causé par ces paroles les incommodait davantage, ils convinrent de s'aller promener en attendant, dans le passage le plus proche, afin de ne plus entendre les bruits de la discussion.

Là, seul à seul, leurs propos perdirent de l'aigreur. Ils finirent par émettre des réflexions d'une philosophie burlesque. Ils daubèrent sur le compte des témoins, s'égayèrent, si bien qu'au moment où leurs amis vinrent les rejoindre pour annoncer les conclusions prises, ils leur dirent d'un commun accord qu'il n'y avait plus duel.

— C'est l'unique affaire de ma vie, vous dit Philippe Gille avec un bon rire.

En 1859, Adrien Marx, un de ses collaborateurs, lui proposa d'entrer au *Figaro*. Bientôt l'esprit de ses échos, de ses nouvelles à la main le désignèrent à l'intérêt de Villemessant, qui lui confia des chroniques. Vite il excella. Depuis il est resté au journal, où il dirige les échos du *Masque de Fer* et publie chaque quinzaine une Revue bibliographique qui guide le monde lettré dans l'achat des livres nouveaux. Dédaignant l'emploi d'un secrétaire, il s'astreint à la formidable et consciencieuse besogne de

connaître tous les livres qui lui sont adressés. Leur nombre est environ de dix à quinze par jour.

Sans admettre la critique qu'il juge impossible et néfaste, Philippe Gille se borne à découvrir, dans l'amas des volumes publiés, celui qui intéressera plus particulièrement le public. Toujours il trouva si juste que la confiance universelle des lecteurs lui est depuis longtemps acquise, qu'un passage cité par lui suffit à assurer la vente d'une édition et que son silence compromet le succès d'un ouvrage.

Dans cette immense quantité de livres qui, chaque jour, régulièrement, s'accroît et se renouvelle, le bibliographe du *Figaro* établit deux catégories. Ceux qui le captivent spécialement par l'œuvre elle-même ou par les splendeurs de l'édition, il les garde et en forme une précieuse bibliothèque. Quant aux ouvrages sans intérêt, il les échange chez les libraires pour de merveilleuses et authentiques publications du XVIII[e] siècle, dont il possède une importante série.

Collectionneur fervent des choses passées, il a réuni dans son charmant hôtel du quartier Malesherbes de curieux bibelots et des toiles renommées. Ainsi conserve-t-il religieusement, dans une merveilleuse vitrine, en bois sculpté et doré, du XVIII[e] siècle, la chemise avec laquelle le roi Louis XVI passa la dernière nuit de sa captivité avant de monter sur l'échafaud. De même il garde le vêtement complet que Louis XVII portait à la Conciergerie. Ces reliques lui furent transmises par un héritier direct du valet de chambre du roi. On voit encore un autographe de Marie-Antoinette, un éventail historique, de rares figurines de Saxe, une réduction du *Jacques Cœur*, de Préault, une précieuse toile signée de Boucher : *la Femme couchée*, de ravissantes terres cuites de Clodion, et infinité d'autres richesses artistiques.

Philippe Gille demeure fidèle aux théories d'esthétique qui triomphèrent lors de sa jeunesse. Chez lui, point d'œuvres de novateurs, mais un portrait de l'écrivain, peint par Cabanel, et celui de son fils, par Stevens. Il est le gendre de Victor Massé.

La bonne grâce, la parfaite bienveillance de Philippe Gille restent choses indiscutées parmi les gens de lettres. Au temps où, secrétaire de Villemessant, il fut chargé de mettre en ordre les *Mémoires* du fondateur du *Figaro*, il s'efforça d'en distraire tout ce qu'il put des accusations acerbes prodiguées par l'humeur brusque de l'auteur.

Aujourd'hui, associé du *Figaro*, chevalier de la Légion d'honneur, un des premiers journalistes de Paris, et jouissant d'une énorme influence, Philippe Gille ne se montre pas moins accueillant et serviable envers ses confrères.

Homme de famille, la vie du boulevard ne l'attire guère. On ne l'aperçoit jamais aux premières représentations : cet homme de théâtre tient le théâtre en aversion.

Quelques promenades à pied, une visite au journal à quatre heures, la correction des épreuves à onze heures du soir forment le but de ses sorties. Le matin il s'absorbe dans le travail; et le travail est pour son heureux esprit de toute facilité. Plusieurs de ses pièces les plus applaudies ne lui coûtèrent que deux matinées de labeur.

Dernièrement, Philippe Gille publiait *l'Herbier*, un recueil de délicates poésies composées aux heures de loisir et d'après les hasards de l'inspiration. Le succès fut immense; et le célèbre dramaturge fut consacré rival heureux de Sully-Prudhomme et de François Coppée.

PAUL ADAM.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 20, rue du Dragon. — 14 L'éditeur-gérant: Léon VANIER.

7e volume. N° 224. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

TEXTE DE FÉLICIEN CHAMPSAUR

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris**

ANTOINE GUILLEMET



ANTOINE GUILLEMET

OMMENT diable commencer cette esquisse? La plume reste en suspens, hésitante, ne sachant quel premier trait dessiner. Il s'agit d'un peintre de talent, et, tout d'abord, je vois l'homme aimable, le grand beau gars à moustaches blondes, souriant, humoriste, le Parisien au courant des mille menus faits du boulevard, des salons, des ateliers, les commentant d'une phrase sceptique, d'un mot alerte. On sent un brave cœur d'artiste, mais d'artiste qui ne s'indigne plus; il faut bien être « dans le train », et le train n'emporte pas toujours des gens vertueux. Oui, mais il reste à Guillemet l'esprit, et un esprit qui ne transige pas, qui souligne finement. Oh! certes, ce peintre, dont les tableaux donnent la nostalgie des vastes horizons et de la mer, est un Parisien, — parisiennant.

Aussi un lettré. Au courant de tout ce qui a été publié de remarquable depuis vingt ans, épris de la récente littérature, il est l'ami intime de plusieurs chefs, Zola, Maupassant. Mais si, tout l'hiver, Guillemet est un mondain forcené, un assidu de premières représentations, il sait, l'été, l'automne, s'exiler, pendant six mois trop courts, dans quelque village ignoré, au bord de la mer; et là il vit dans la recherche d'un art toujours plus parfait, en contemplation de la nature. Ce Parisien fuit Paris la moitié de l'année; il se repose des hommes.

. . .

Voulant faire un petit portrait de Guillemet, — car depuis longtemps j'ai l'envie irrésistible d'écrire un peu du bien que je pense de ce maître paysagiste, — je lui ai demandé de me donner quelques notes biographiques. Je n'aime pas beaucoup emprunter leurs renseignements aux dictionnaires; et, s'adressant directement au modèle, on a plus de chance d'être exact. Voici donc ce qu'a répondu Guillemet; j'espère qu'il ne m'en voudra pas de l'indiscrétion. Elle peut donner une presque idée de sa causerie si amusante, légère, de bon sens et de jolie vivacité:

« ... Rien n'est plus comique que le monsieur qui donne des notes sur lui-même. Notes toujours indulgentes pour le moins. On ne se voit pas, n'est-il pas vrai? ou du moins on se voit mieux.

« Aussi, est-ce en langage télégraphique que je vais vous parler de moi. Pardon. — Un peu plus de quarante ans. Ne précisons pas. Fils d'une vieille famille d'armateurs de Rouen. Goût pour la marine (la vraie, pas à l'huile). La famille ne veut pas.

— Un peu de droit qui mène à tout, disent les bourgeois. Puis débute dans la peinture à l'huile, — la marine, pas la vraie. — Compensation à l'autre.

« Présenté à Corot. Empoigné du coup par la bonté et le génie du Maître, — et présenté ensuite à toute la belle pléiade, Daumier, Barye, Daubigny, Courbet. — Voyages en bateau avec Daubigny père et fils. — Puis envolée dans l'excentrique. Connaissance faite, au café Guerbois, de Manet, *et cætera*. Bref, *l'école des Batignolles*. Duranty, très intime, puis Zola, Césanne, les terribles. Inauguration de la peinture, *au pistolet*. *Quid est?* Charger un pistolet de tubes et le faire partir sur une toile. Moins cela ressemble quelque chose, plus on est proche du génie. — Refus au Salon. Lutte homérique.

« L'âge vient, les gris dans la peinture. — Connu Vollon. Début sérieux au Salon, en 1872 : *Une Mer basse à Villerville*, qui est au musée de Grenoble. — 1874 : *Bercy en décembre*, qui obtient une seconde médaille et qui est au musée du Luxembourg. Après : *le Quai d'Orsay*, *le Chaos de Villers*. — En 1880 : *le Vieux Bercy*. — Décoré. — Et la suite : *le Hameau de Landemer*, à présent au musée de Bordeaux; *Plage à mer basse de Saint-Vaast-la-Hougue*, près Cherbourg; d'autres tableaux, encore, toujours. — Et voilà. J'oubliais le jury, depuis 1880, mais ça, il n'y a pas de quoi s'en vanter. Adorant les lettres autant que la peinture. Sortant beaucoup l'hiver, et l'été enfoui dans des trous inhabitables. (Nota : J'ai une fille que j'adore.) Ça c'est très important, du moins ce me semble. Dites que j'aime Paris et ses vues et que je ne sais pas pourquoi je peins autre chose... »

Qu'ajouter de plus?

. .

Dire, en complétant, que Guillemet est né à Chantilly (Oise), en 1842, — qu'il a fait ses études à la pension Savary, qu'un de ses camarades de classe est aujourd'hui le peintre de mondanités Gustave Jacquet. Il faudrait ressusciter les enthousiasmes extravagants, les haines violentes du clan « des Batignolles » ; mais Duranty, Manet sont morts, les comparses disparus ; et de cette bande du café Guerbois, Zola seul demeure, qui a fait revivre plusieurs de ce groupe dans son roman : *l'Œuvre*. Et comment ressusciter, avec des mots, les navigations, jusqu'à Rouen et au delà, avec de gaies escales tout le long de la Seine, sur le bateau du père Daubigny, le « Bottin » ? Tout cela, c'est la jeunesse d'un autre ; c'est la chanson dont le rythme, avec les années, s'atténue, même pour cet autre, s'apaise dans le souvenir, en une lointaine caresse, attendrie et mélancolique.

Puisque cette chanson doucement s'imprécise pour qui en jeta, tout l'avril de sa vie, joyeusement les couplets, comment évoquer, avec son charme souriant, cette poésie nomade? — Et les leçons de Corot à Guillemet, à travers les décors baignés d'aube ou de crépuscule, en face de la nature? Renaîtra-t-il l'été passé à Ornans, en 1869, avec ce magnifique voyant, Courbet, qui enseignait surtout, la palette et le pinceau à la main, mais qui joignait ses conseils brutaux d'une grosse voix paysanne?

. . .

La vie marche, et là-bas, sur la route, le passé diminue, presque rien au bout du chemin accompli. Ce qui reste, c'est le rêve, un peu de rêve fixé en des poèmes, des proses, des musiques, des sculptures, des tableaux, — l'émotion, par exemple, qu'à une heure poignante du jour, dans une certaine clarté du ciel, nous fit un paysage, cette émotion glissée et maintenue parmi les couleurs sur une toile.

Parfois, Guillemet a marqué ce frisson des choses et encore, à ce Salon de 1888, dans son tableau : *la Plaine de Cayeux*. Et toujours il est épris de la terre, de la mer, de leurs aspects incessamment variés, du ciel, de ses jeux de lumière. Dans ce peintre solide, on retrouve l'élève de Daubigny, de Courbet, de Vollon; mais, par sa fougue brillante, son observation personnelle, par ses qualités de talent bien développées, il est arrivé au premier rang. — Seulement, « l'école des Batignolles » n'est pas morte, car les cénacles renaissent et se transforment, toujours intransigeants, avec d'autres folies d'où sort un peu d'art nouveau, les époques heureuses. Aujourd'hui, d'aucuns, parmi la troupe de peintres impressionnistes, symbolistes, cloisonnistes (?), traitent peut-être Guillemet, un de leurs meilleurs aînés, de réactionnaire. Mais ils l'estiment, même ces farouches, et ils le diraient,

S'ils n'étaient esclaves de leur indépendance.

FÉLICIEN CHAMPSAUR.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 20, rue du Dragon. — 15

L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

7e volume. N° 325. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE
TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

LE PROFESSEUR RICHET



LE PROFESSEUR RICHET

RICHET (Alfred), chirurgien français, est né à Dijon en 1816. Il fit ses études à la Faculté de Médecine de Paris. Ses débuts furent brillants, et la rapidité avec laquelle il conquit les différents grades de la carrière médicale semble indiquer ce qu'il devait être par la suite. Il obtint, en effet, en 1839 le premier prix des externes, arriva le premier à l'internat en 1840, fut nommé aide d'anatomie un an après, puis prosecteur en 1843. Il occupa ces dernières fonctions pendant six ans.

Présenté *ex æquo* par le jury pour la médaille d'or des internes, il prit le titre de docteur en 1844, et fut nommé la même année, après concours, chirurgien du Bureau central.

Homme de laboratoire et d'amphithéâtre, uniquement occupé alors de recherches sur le cadavre et d'expériences sur les animaux vivants, le docteur Richet ne devait pas s'arrêter là. Il se présenta, en effet, en 1847, au concours d'agrégation en chirurgie et fut reçu le premier. Depuis 1842 il faisait à l'École pratique de la Faculté des cours publics d'anatomie, de physiologie, de médecine opératoire et d'anatomie chirurgicale. Il fut chargé, en 1848, du cours officiel de clinique chirurgicale et, en 1850, de celui de pathologie externe, professé à la Faculté. De 1853 à 1856 il fit successivement, à l'Hôtel-Dieu et à la Pitié, les cours officiels de clinique chirurgicale. Le talent qu'il avait déployé dans ces différents cours, les qualités dont il avait fait preuve l'avaient désigné pour le professorat. Il fut nommé à l'unanimité, en 1865, professeur de clinique chirurgicale à la Faculté. De cette époque date plus particulièrement sa carrière chirurgicale. A la tête d'un service de chirurgie à l'Hôtel-Dieu depuis 1871, il avait été auparavant attaché successivement aux hôpitaux de Lourcine, Saint-Antoine, Saint-Louis (1858) et la Pitié (1863). Depuis sa nomination de professeur il fait tous les ans son cours officiel à l'Hôtel-Dieu.

Président de la Société de chirurgie (1864), membre de l'Académie de médecine (1866), dont il a été nommé président à l'unanimité en 1878, le docteur Richet appartient depuis 1883 à l'Académie des sciences. Il avait été nommé chevalier de la Légion

d'Honneur en 1848 : les services qu'il a rendus dans les ambulances, pendant le siège de Paris, lui valurent le grade de commandeur (9 avril 1872).

On doit au docteur Richet : comme ouvrages d'Anatomie : un *Traité d'Anatomie médico-chirurgicale*, dans lequel une large part est faite aussi à la physiologie (1850). Cet ouvrage, devenu classique, en est aujourd'hui à sa sixième édition ; *Mémoire sur l'anatomie chirurgicale du périnée et sur les infiltrations d'urine; du Trajet de l'anneau ombilical.*

En physiologie : *Sur la nutrition et le mode de vitalité des cartilages articulaires; De la sensibilité récurrente périphérique dans les nerfs de la main en rapport avec le sens du toucher* (1867).

En chirurgie : Des Mémoires sur : *les tumeurs blanches* (1852) ; *les ankyloses; les carotides ; les fractures de la clavicule* (1868) ; *la fissure ou gerçure à l'anus; les anévrismes ; les luxations de l'humérus ; l'emploi du froid et de la chaleur en chirurgie ;* et enfin *les luxations du rachis. Leçons de clinique chirurgicale faites à l'Hôtel-Dieu* (1874 à 1875) ; *Leçons cliniques sur les fractures de jambes* (Hôtel-Dieu 1876), etc., etc.

On a, en outre, de lui de nombreux articles publiés dans les *Archives générales de médecine*, le *Bulletin de la Société de chirurgie*, le *Nouveau Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, etc., etc.

Grand, large d'épaules, malgré soixante-dix ans d'une vie toute de travaux et de fatigues, le docteur Richet n'est pas voûté et porte crânement le poids des années. Ses cheveux grisonnants, son front haut, ses yeux noirs et vifs, son nez encadré de deux plis profonds, ses lèvres minces, donnent à sa figure un aspect sévère et froid que le rire éclaire rarement. Au lit du malade, comme à l'amphithéâtre, il conserve toujours la même correction de tenue et de gestes, la même gravité dans le ton.

A la valeur scientifique près, avec sa longue redingote noire, cette correction affectée dans la tenue, son ton grave, son geste solennel, il représente le type parfait de l'ancien magister. Il est très fier, ce que l'on comprend bien d'ailleurs, de son fils Charles Richet tout récemment nommé professeur agrégé de physiologie à la Faculté de Médecine ; il en parle très volontiers. On lui attribuerait à propos de lui et de son *Traité d'anatomie*, dont il est également très fier, cette phrase dite sur le ton emphatique qui lui est particulier : « Je n'ai fait que deux choses dans ma vie : M. Charles Richet, mon fils, et le Livre! »

PIERRE ET PAUL.



AVIS IMPORTANT. — Une erreur typographique s'est glissée dans le numérotage des deux derniers numéros des *Hommes d'aujourd'hui* (PHILIPPE GILLE et GUILLEMET), à tort indiqués **223** et **224**. C'est **323** et **324** qu'il faut. Nous prions nos abonnés et les collectionneurs de vouloir bien rectifier eux-mêmes en surchargeant le **2** typographique par un **3** à la plume.

Ont déjà paru les célébrités médicales suivantes : Pajot. — Léon Labbé. — Després. — Bourneville. Béclard. — Ricord. — Mathias Duval. — *Chaque numéro : 10 centimes.*

Paris. — Typographie Paul Schmidt, 20, rue du Dragon. — 59 L'éditeur-gérant : Léon Vanier.

7e volume. N° 326. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE
TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN



FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

Au printemps de 1885 le journal — alors si turbulent et connu par d'agressives allures — *Lutèce*, imprima pour la première fois ce nom, dont l'apposition revendiquait des strophes saillantes par une harmonie brusque et d'impérieuses qualités : *Vaisseau Fantôme.*

Cette publication, dont l'histoire serait une curieuse page de l'histoire littéraire de ces dernières années, fut la promotrice du mouvement de rénovation poétique dit : Décadence. Les rédacteurs étaient tour à tour : Verlaine, qui y était considéré comme il sied ; Jean Moréas, qui y publia en partie ses *Syrtes* ; Jules Laforgue, qui y porta ses premières *Complaintes* ; d'autres encore, Laurent Tailhade, Fernand Icres, Henri de Regnier, Jean Ajalbert et quelques-uns moins assidus mais amicaux, Rollinat, Robert Caze, Jules Vidal... presque tous les édités du bibliopole Vanier.

Au cours des numéros de cette disparue et introuvable feuille on rencontrerait mainte prose et des vers aussi, reconnaissables malgré les ruses peu déroutantes de pseudonymes variés ; mais il est plus simple de les chercher, ces vers d'inspiration juvénile, au recueil où, en majorité, ils furent consignés. En une centaine de pages *Cueille d'avril* (Vanier, nov. 85) les contient avec leurs éclats rauques, leurs remous d'harmonies sourdes, leurs écumes !

Francis Vielé-Griffin s'y montre à l'avant-garde du groupe alors moins compact de poètes dénommés (pour toujours peut-être, quoi qu'il y ait à dire !) Décadents et Symbolistes, avec des tendances personnelles qui s'affirment et se développent en un livre, *les Cygnes* (Vanier, avril 87).

Là, sont de successifs poèmes disant en des rythmes adhéquats : l'envolée blanche des Cygnes aux Empyrées, la triple évolution de la déesse qui est Diane Artémis, Hécate ; la Mer exaltée en flux ou prostrée en lassitude de flots étales et les orgueils et détresses d'âme y correspondant, et d'euphoniques strophes. Et le livre se termine par l'espoir indéfectible du poète chantant son appétit de survivre par une vibration de gloire de ses rythmes aux échos du futur.

Une brève préface est explicite d'un désir pour le vers d'une liberté absolue :

« C'est le vers libéré des césures pédantes et inutiles ; c'est le triomphe du *rythme ;* la variété infinie rendue au vieil alexandrin, encore monotone chez les romantiques ; la rime, libre enfin du joug parnassien, redevenue simple, rare, naïve, éblouissante d'éclat au seul gré du tact poétique de celui qui la manie ; c'est la réalisation du souhait de Théodore de Banville.

« Victor Hugo pouvait, lui, de sa main puissante, *briser tous les liens dans*

lesquels le vers est enfermé et nous le rendre *absolument libre*, mâchant seulement dans sa bouche écumante le frein d'or de la rime... »

L'application de cette théorie rend le volume inquiétant pour les fidèles du *Parnassisme*, amis des métriques universitaires et des « rimes riches », mais délectable à ceux qui veulent de la poésie autre chose que des monotonies à calembours finaux et apprécient le rappel de sons évocateurs et d'échos syllabiques harmonieusement gradués vers une fin.

Ces qualités formulées plus largement — en dehors des attraits d'une fabulation de mythique héroïsme — se retrouvent au poème d'Ancæus publié récemment. Négligeant les classifications de rimes et la loi arbitraire des entrelacements, le poète les a disposées en vue d'effets totaux, sans préoccupation que de leur valeur harmonique et avec le seul souci du détail pour l'ensemble; le vers évoluant d'ailleurs à la pointe des syllabes muettes.

« L'œuvre du Poète viserait, semble-t-il, à coordonner les musiques des Choses et des Mots, les mouvements des idées et des phrases — les *rythmes*, au point que son sens intuitif des harmonies l'approuve d'un tressaillement de joie...., » dit l'auteur en tête de son volume.

Le symbolisme qui se dégage du triptyque d'*Ancæus* n'est pas celui qui affecte une forme ésotérique au point de n'intéresser que quelques adeptes bénévoles.

« L'œuvre d'art doit s'adresser à tous et à chacun dans la mesure de son intellect. Le thème général est accessible sans difficulté à tous les lecteurs ; la tonalité spéciale de l'œuvre n'est déjà perceptible qu'à un public plus restreint de lettrés; le symbole, enfin, n'en surgit que pour l'élite. »

Il n'est pas à induire de là que le poème soit obscur : sa clarté est graduée et correspond au degré de compréhension du lecteur, qui y trouve ce que lui mérite son intelligence, depuis l'intérêt d'une action dramatique jusqu'à l'arcane d'une signification totale.

A ce propos, rappelons une phrase curieuse de Poe :

« L'erreur du public est analogue à celle du poète novice qui se croit sublime chaque fois qu'il est obscur, parce que l'obscurité est une des sources du sublime — confondant ainsi l'*obscurité de l'expression* avec l'*expression de l'obscur*. »

Poe parlait du public anglicisant — le public français, moins naïf que tel « poète novice, » ne le suit pas volontiers dans ses erreurs.

Mais j'oubliais, M. Francis Vielé-Griffin — plus heureux que nous qui ne la connaissons que par la traduction où Baudelaire colora et faussa le style adamantin et dynamique de Poe — peut lire la *Maison Usher*, au texte natif qui est pour lui une langue maternelle.

Il naquit, en effet, en 1864, au pays de Virginie, de souche gaélique (ce qui, s'il ne suffisait d'un séjour à Paris dès l'enfance, écarterait ce reproche, formulé çà et là, d'être un *étranger*, reproche bizarre qui atteindrait aussi bien Chateaubriand que Villiers de l'Isle-Adam, Brizeux ou Corbière, Duguesclin, que le général Boulanger, — ces Gaëls).

Cette parfaite connaissance de l'anglais lui permit de traduire, en société avec Paul Adam et Gustave Kahn, le *Roi Lear*, dont la représentation prochaine, espérons-nous, sur une scène française, nous vaudrait de juger en une intégrité franche de toute trahison, d'un des chefs-d'œuvre de Shakespeare-Bacon.

Aux physiognomonistes et phrénologistes curieux des apparences mondaines du poète, et soucieux de lui en tant qu'effigie — cette charge de Luque considérée — recommandons de recourir au portrait publié en ces étonnants *Écrits pour l'Art* du Printemps dernier !

Annonçons enfin, pour l'avenir, une trilogie : *Yeldis*, à laquelle le poète consacre ses meilleures heures.

Voici une strophe du poème de *la Mer*, bien caractéristique des tendances *individualistes* du poète :

Mare livens.

Les verts et l'indigo brûlant et l'azur pâle
Que roule dans ce faste impertinent ton flot,
Et les étoiles d'or et la lune d'opale
Que tu balances dans la nuit comme un falot,

Tu les as pris aux ciels merveilleux des aurores,
Aux rêves des minuits, aux gloires des couchants,
Pour en farder l'éclat de tes houles sonores,
Et tu cherches l'écho des roches pour leurs chants !

Ne sens-tu pas en toi l'opulence de n'être
Que par toi seule belle, ô Mer, et d'être toi ?
N'as-tu pas ton arcane où nul œil ne pénètre,
Comme l'Espace, et n'as-tu pas aussi l'effroi ?...

Pour toi, mon cœur, qui ris de honte et te renies,
Si leur gloire sur toi pèse d'un vaste poids ;
Si, sous l'immensité des cieux et des génies,
Ta médiocrité semble un crime parfois ;

Du moins sois fier, malgré les heures d'impuissance,
Exulte d'être toi, puisque tu restes tel —
Toi qui n'as pas rythmant quelque réminiscence
Cherché le plagiat qui m'eût fait immortel !

(*Les Cygnes.*)

PIERRE ET PAUL.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 20, rue du Dragon. — 59 L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

7e volume. N° 328. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE G. AURIOL

TEXTE DE SAINT-VALERY

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.

JEHAN SARRAZIN



JEHAN SARRAZIN

'HOMME que nous présentons aujourd'hui au public n'est pas un inconnu. Et pourtant ce n'est pas le général Boulanger, ce n'est même pas M. Déroulède et c'est encore moins M. Ferdinand de Lesseps.

Je vous entends dire : Mais qui est-ce donc? Je vous attendais là. Si ce n'est pas Lesseps, c'est donc Damala. Non, messieurs, ce n'est pas Damala, ni Basly, ni Carjat.

Cet homme, vous l'avez tous coudoyé, vous lui avez parlé et qui mieux est, vous l'avez lu. Cet homme, vous l'avez deviné en voyant son nom gravé au front de cet article, — cet homme, dis-je, c'est Jehan Sarrazin junior. — Et je suis prêt à le répéter.

..... Le poète aux olives, Jehan Sarrazin junior (né à Prapic (Hautes-Alpes), le 7 février 1863), est une des personnalités les plus formidables de ce temps.

C'est le vent qui passe, l'oiseau qui s'envole, la cigale qui chante sous le soleil!

Jehan Sarrazin junior, c'est l'éternelle chanson des mers latines, c'est le lilas fleuri des printemps, et c'est le retour des hirondelles; c'est la neige qui choit, c'est la lumière après la brume, c'est la mélodie frémissante des harpes, et c'est le parfum des chrysanthèmes!

Vous me direz : voilà un particulier singulièrement doué. En effet, messieurs, l'homme qui réunit toutes ces qualités fantastiques, l'homme qui peut dire je suis le retour des hirondelles, et je suis le vent qui passe, cet homme-là, je l'avoue, peut se vanter d'être un homme doué — s'il en fut jamais sous cette voûte céleste, hélas si rarement azurée.

Cet homme pourrait même dire sans craindre de s'aventurer : je suis l'homme le plus doué de mon siècle ; il pourrait même dire : je défends à quiconque de se prétendre mieux doué que moi! Mais quelle serait l'utilité de telles paroles? A quoi serviraient ces déclarations? ajouteraient-elles une vague de plus aux mille et mille vagues des océans; feraient-elles seulement disparaître un grain de sable parmi les mille millions de grains de sable du désert? Non. Cet homme agit donc sagement, en ne faisant aucun commentaire sur les bienfaits que les dieux se sont plu à semer sur ses pas.



C'est le cas de M. Jehan Sarrazin junior, archiviste perpétuel de Montmartre et gonfalonier de la rue la Tour-d'Auvergne.

Les personnes qui, désireuses de connaître la jeunesse de M. Jehan Sarrazin, voudraient retourner de quelques pas en arrière, et jeter un dernier coup d'œil sur le passé, n'auraient pour cela qu'à consulter le premier et seul fascicule des *Hommes d'Après-Demain*.

Elles verront en lisant les débuts de M. Sarrazin et en prenant connaissance de ces étonnantes aventures que je me tiens plutôt au dessous de la vérité, lorsque je dis: voici l'une des plus formidables personnalités de cette époque.

J'en prends à témoin les nobles habitués du perron de Tortoni.

A l'heure qu'il est, le poète aux olives, l'extravagant explorateur de l'Inde et des Guyanes, est devenu un Parisien parfait. L'homme d'après-demain a franchi une étape de plus sur la route fleurie de la célébrité, et voici qu'il vient de conquérir ses galons d'homme d'aujourd'hui.

Nous lui devons un salut, nous le lui donnons. Qu'on nous permette ici de déposer un instant notre plume pour pousser un hurrah en l'honneur de M. Jehan Sarrazin (hélas ! que n'avons-nous le verre en main pour lui porter quelques toasts !).

Mais revenons à notre histoire.

M. Jehan Sarrazin junior habite Montmartre, sa patrie adoptive.

Des fenêtres de son appartement il aperçoit tout Paris, Notre-Dame, le Panthéon, l'Arc-de-Triomphe, la Tour Eiffel, Fernando... Et parfois, lorsqu'il redevient oriental, le narghilé aux lèvres, il s'abandonne à la rêverie en un coin de son balcon, l'œil sur la grande cité bourdonnante...

Le Castel-Sarrazin (c'est ainsi qu'il appelle sa demeure) est certainement l'une des cases les plus bizarres qu'on puisse découvrir sur le territoire montmartrois ou chez les peuplades avoisinantes.

Il se compose de six grandes pièces uniquement garnies de meubles de bambou rapportés de l'Inde et du Japon.

Aux murs, quelques portraits, des panneaux japonais, des éventails, des lanternes, des parasols et des divinités de toutes sortes.

Ainsi qu'au Japon, les portes et les cloisons glissent sur des coulisses, si bien qu'en moins de trente secondes, les six pièces n'en font plus qu'une lorsque telle est la fantaisie de M. Jehan Sarrazin.

Le spectacle est alors féerique. On se croirait transporté dans quelque salle de palais asiatique.

Le cabinet de travail de M. Jehan Sarrazin est le coin le plus curieux du castel ; c'est là qu'il a entassé les mille bibelots glanés au cours de ses voyages, ses livres rares et ses collections innombrables.

La collection d'autographes du poète aux olives est surtout digne d'être citée. C'est peut-être la plus intéressante qui soit, car M. Sarrazin, dédaignant les épîtres écrites pour la postérité, s'est surtout attaché à rassembler les écrits les plus banals de nos grands hommes.

Nous nous contenterons de citer quelques pièces au hasard :

73. — Un bon à tirer de Balzac (pour la 1re édition d'*Eugénie Grandet*).

88. — Deux notes de blanchisseuse de Victor Hugo.

610. — Une lettre dans laquelle M. Jules Ferry, encore étudiant, s'excuse de ne pouvoir encore payer son restaurateur, et lui promet 20 francs d'acompte pour la fin du mois.

29. — Un acrostiche de M. Chevreul.

48. — Une lettre dans laquelle M. François Coppée demande à son fumiste s'il ne pourrait pas lui procurer un Chouberski d'occasion, — quelque chose dans le 30 à 40 francs.

72. — Un feuillet de l'agenda de Sarah Bernhardt (1881) sur lequel on lit : une bouteille de chartreuse, 12 francs ; deux côtelettes, 70 centimes ; un litre de pétrole, 75 centimes ; une chemise de nuit, 190 francs.

Nous pourrions en citer cent tous plus inattendus les uns que les autres, mais ces quelques échantillons suffisent pour donner au lecteur une idée exacte de cette collection unique.

« Infatigable dans la lourde tâche qu'il s'est imposée, de *vulgariser l'olive chez les peuplades septentrionales*, jour et nuit, Jehan Sarrazin junior parcourt la Ville-Lumière, porteur de son double trésor : *ses fruits et ses poésies*.

« On le voit partout répandant ses bienfaits sur la foule, consolant la veuve, soutenant l'orphelin, aidant l'éphèbe de ses conseils, consolant l'homme mûr de ses déboires, et saluant la blanche chevelure des vieillards.

« Son baquet taillé dans le cèdre le plus pur, sa serviette de cuir cordouan et son inaltérable bonne grâce l'accompagnent partout où il lui plaît de porter ses pas rapides. »

Ainsi s'exprimait, il y a quelques mois, l'honorable M. Bayevent-Sansoucy dans sa biographie de Jehan Sarrazin ; ainsi pourrions-nous encore nous exprimer à cette heure quoique les temps aient bien changé depuis !

Oui, malgré ses succès, M. Sarrazin junior continue ses incessantes courses à travers Paris.

Condamné par ses occupations au dehors à se vêtir du costume commun aux citoyens de deuxième classe, M. Jehan Sarrazin junior prend sa revanche lorsqu'il est chez lui.

C'est en habit, escarpins et cravate blanche qu'il écrit ses œuvres.

Dès le réveil, il revêt son habit de soirée, l'éternelle branche d'olivier à la boutonnière.

Il a sept costumes de soirée, un pour chaque jour de la semaine : le premier en drap noir ; le second habit rouge et culotte noire ; le troisième en soie violette ; le quatrième en satin blanc ; le cinquième en crêpe de chine bleu ; le sixième en madras, et le septième en simple toile bleue.

Je suis allé le voir l'autre jour ; il était en satin blanc ; installé sur sa terrasse il prenait le café turc en compagnie du romancier Pierre Delcourt.

Il m'a remis les bonnes feuilles de son prochain livre : *La Ballade du Printemps*, et j'avoue que j'en ai été charmé. On ne peut rien imaginer de plus gracieux que ce petit livre.

M. Sarrazin m'a aussi offert la collection complète de ses œuvres. J'allais prendre congé de lui lorsqu'il me rappela : Tenez, fit-il, je vais vous offrir un petit talisman.

Au même instant s'emparant de ma chaîne de montre, il y fixa une petite pièce blanche que je pris pour une monnaie arabe.

De retour chez moi je voulus examiner cette pièce, mais ma surprise fut grande lorsque je m'aperçus que c'était non pas un sequin, mais une médaille-réclame sur laquelle je lus le quatrain suivant :

Quiconque mange des olives
Chaque jour de chaque saison
Vit plus longtemps que les solives
De la plus solide maison.

Citez-moi donc maintenant un personnage plus extraordinaire que M. Jehan Sarrazin junior !

SAINT-VALERY.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 20, rue du Dragon. — 76 L'éditeur-gérant: Léon VANIER.

7e volume. N° 329. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

TEXTE DE E. ARMAND

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

LE PÈRE HYACINTHE LOYSON



LE PÈRE HYACINTHE LOYSON

A *gloire est peut-être la meilleure des idoles humaines, mais elle n'est « après tout qu'une idole : ce qu'il faut ambitionner de laisser après « soi, c'est la leçon du vrai, c'est l'exemple du bien.* »

Ainsi s'exprimait le Père Hyacinthe dans la préface des œuvres de son oncle, le poète Loyson. Cette maxime a servi de règle à sa vie tout entière; au moment où il la formulait n'était-il pas le plus grand orateur de la chaire chrétienne? A Notre-Dame, où il prêchait le carême, il tenait suspendu à ses lèvres tout ce que Paris compte de notabilités; du faubourg Saint-Germain au Marais, on se disputait une place pour entendre ses sermons, et l'Église catholique légitimement fière de tels succès, aurait comblé de toutes les faveurs, de toutes les dignités cet humble carme qui la couvrait de gloire. Ces faveurs, ces dignités le Père Hyacinthe les rejeta avec un superbe dédain pour conserver intacts les exigences de sa foi et les droits de sa conscience.

Charles Loyson est né à Orléans le 10 mars 1827; son père, qui appartenait à l'université, fut successivement inspecteur d'académie à Metz, puis recteur à Orléans et à Pau; sa mère, originaire de Savoie, était nièce de l'abbé Burnier-Fontanel, doyen de la faculté de théologie à la Sorbonne. Sa famille unissait le goût des belles-lettres aux croyances religieuses les plus sincères. Elevé dans ce milieu d'élite, de bonne heure il montra des dispositions pour la poésie : Chateaubriand et Lamartine furent ses auteurs favoris, enthousiasmé par ses lectures, il fut pendant un instant attiré par le monde qu'il ne connaissait pas; mais bientôt il prit la ferme résolution de dévouer sa vie au service de l'Eglise. Etre prêtre ne lui parut point suffisant; imitant Lacordaire il eut le désir de se retirer dans un couvent pour y méditer la parole de Dieu et venir ensuite l'annoncer au peuple.

Il entra au séminaire de Saint-Sulpice (1846) et fut ordonné prêtre en 1851. Après avoir professé la philosophie au grand séminaire d'Avignon; la théologie à Nantes, il devint vicaire de la paroisse Saint-Sulpice. Ni la carrière de l'enseignement, ni l'administration d'une paroisse ne répondaient à sa vocation véritable; il sentait que Dieu lui avait accordé le don de l'éloquence, c'était répondre à sa volonté que de prêcher aux fidèles le pur Evangile. Il revêtit l'habit des Carmes dans un couvent de Lyon, fit la station de l'Avent à Bordeaux (1863), celle du Carême à Périgueux (1864). Immédiatement il s'éleva au rang des plus grands orateurs de la chaire et Monseigneur Darboy l'appela à Paris.

En 1865 commencèrent ses conférences de Notre-Dame qui, dans le monde entier, eurent un immense retentissement; jamais prédicateur n'avait attiré à un si haut degré l'attention et n'avait provoqué des admirations plus enthousiastes et plus sincères, à côté de haines et de jalousies plus cruelles et plus hypocrites.

Comme tous les hommes à convictions réelles et profondes, le père Hyacinthe a un penchant pour la lutte, il estime qu'il est de son devoir d'attaquer de front et le visage découvert les doctrines insensées qui cherchent de nos jours à substituer un hideux matérialisme à la beauté sublime des vérités évangéliques. Aussi, dès 1866, du haut de la chaire de Notre-Dame, il réfuta les principes de la *morale indépendante*; il aborda ensuite la grande question de la *famille* et traça un tableau idéal d'un intérieur vraiment chrétien.

Ses succès étaient trop éclatants pour ne point émouvoir un parti qui veut à tout prix imposer une doctrine, véritable condamnation de toute idée de tolérance et de liberté. Louis Veuillot commença dans l'*Univers* une campagne contre le grand orateur : il le représenta au pape comme un ennemi déclaré de l'Église Romaine. Le père Hyacinthe se sentait sans reproches, il alla de lui-même à Rome, non se justifier, mais prêcher dans la ville sainte, à Saint-Louis-des-Français, les mêmes vérités qui avaient déjà retenti sous les voûtes de Notre-Dame.

Rentré à Paris, il fut invité à prendre la parole à la société du congrès de la Paix, il accepta et les Jésuites regardèrent comme un scandale sa présence à la salle Herz entre un pasteur protestant et un rabbin. Il ne fallait pas conserver plus longtemps ce chrétien affirmant que « l'avenir n'appartient pas à la violence mais à la douceur » et constatant ce fait éclatant qu' « il n'y a de place au soleil du monde civilisé « que pour ces trois sociétés religieuses: le Catholicisme, le Protestantisme et le Ju- « daïsme ». Cette fois, les dénonciations perfides eurent un résultat; le général des Carmes lui enjoignit de ne plus « compromettre l'ordre entier par ses discours et ses « écrits. » Le père Hyacinthe a toujours fait de l'absolue sincérité la règle invincible de sa parole et de ses écrits, il ne pouvait subir le joug terrible qu'on imposait à sa conscience. Il quitta son couvent et répondit à son supérieur : « Avec une parole faussée « par un mot d'ordre ou mutilée par des réticences, je ne saurais remonter dans la « chaire de Notre-Dame..... En échange de mes sacrifices, on m'offre aujourd'hui des « chaînes, je n'ai pas seulement le droit, j'ai le devoir de les rejeter. »

Cette rupture, à la veille du Concile qui allait s'ouvrir au Vatican, plongea dans une tristesse profonde tous les catholiques libéraux, compagnons de lutte du révérend père Hyacinthe. A l'évêque d'Orléans, qui le conjurait d'aller se jeter aux pieds du Saint-Père; il répondait : « Ce que vous appelez une grande faute commise, « je l'appelle un grand devoir accompli. »

S'il avait pu être ébranlé, il l'aurait été par la lettre pleine de tendresse que lui adressa M. de Montalembert, le meilleur de ses amis..... mais sa conscience avait parlé, il lui obéissait.

Le 9 octobre 1869, il s'embarqua pour New-York où il fut accueilli avec enthousiasme et où il séjourna pendant plusieurs mois.

Nous arrivons à l'année terrible: le 8 décembre 1869, s'ouvrit au Vatican le Concile œcuménique où le parti ultramontain, malgré la résistance de l'élite du clergé français et étranger, remporta une victoire complète en faisant proclamer l'infaillibilité papale. Le père Hyacinthe prévoyait depuis longtemps le triomphe « de ces doctrines « et de ces pratiques qui dans leurs envahissements toujours plus audacieux et plus « funestes, tendent à changer la constitution de l'Eglise »; il savait que de la part d'un véritable enfant de cette Eglise, l'obéissance extérieure n'est rien, qu'il faut en même temps l'adhésion de l'esprit et du cœur. Cette adhésion aux dogmes nouveaux révoltait sa conscience; il ne pouvait ni la donner, ni se résoudre à enseigner ce que lui-même ne croyait pas. Dès lors, il consacra sa vie, non pas à fonder une religion nouvelle, — ainsi que le disent les hommes qui n'ont pas même pris la peine de lire le programme de son œuvre, — mais à maintenir le catholicisme primitif dans toute sa pureté, le débarrassant de ses scories et de ses abus.

Le symbole de Nicée, telle est la base de la foi de l'Église Gallicane, qui repousse l'infaillibilité du pape, déclare la confession libre, autorise le mariage des prêtres, réclame l'élection des évêques par le clergé et les fidèles, et pense qu'en France les offices, pour être compris de tous, doivent être célébrés dans la langue nationale.

Le père Hyacinthe mit ses actes d'accord avec ses principes; le 2 septembre 1872 il épousa, à Londres, Mme Émilie-Jeanne Butterfield, veuve du capitaine Ed. Meryman et annonça que « le mariage s'imposait à lui comme une de ces lois de l'ordre moral auxquelles on ne résiste pas sans troubler profondément sa vie et sans aller contre la volonté de Dieu. » La femme qu'il choisissait était très versée dans les questions religieuses; protestante, elle avait embrassé le catholicisme alors que le père Hyacinthe était encore au couvent des Carmes. A cette occasion il prononça un de ses plus beaux discours (14 juillet 1868).

Faire triompher la réforme catholique, telle fut l'œuvre à laquelle le père Hyacinthe consacra sa vie; il se mit en rapport avec les vieux catholiques de Munich et entretint une correspondance suivie avec le professeur Dollinger. Un moment, cette réforme eut un certain succès : repoussée par la majorité des catholiques français, elle trouva un refuge dans l'hospitalière Genève, qui plaça le grand orateur à la

tête de la paroisse (1873). Malheureusement le pouvoir civil, opprimant les consciences, commença une véritable persécution religieuse. Le père Hyacinthe se sépara de cette œuvre dénaturée par la politique et l'incrédulité, il protesta contre ces assemblées politiques érigées en conciles, et suivant la belle expression de M. le professeur Sabatier, « il se retira dans l'isolement de la liberté, ne sauvant guère de ce naufrage que sa dignité de prêtre et sa conscience de chrétien. »

Rentré à Paris, il donna en 1878 au cirque d'Hiver trois conférences sur la morale sociale, M. Jules Simon, alors ministre de l'intérieur, ne lui ayant point accordé l'autorisation d'aborder des sujets religieux. A cette occasion M. Charles Bigot, appréciant l'éloquence du brillant orateur, affirmait « qu'il était l'égal des plus grands... Il y a, ajoutait-il, des minutes où il n'est inférieur à qui que ce soit. »

Au mois de mai 1879, le père Hyacinthe ouvrit un lieu de culte dans la rue Rochechouart. Cette chapelle, tolérée d'abord, ne fut officiellement autorisée qu'en 1882. Le culte se célèbre maintenant chaque dimanche rue d'Arras; lorsque le père Hyacinthe prend la parole, il remporte un succès nouveau; son éloquence a conservé toute sa force et toute sa puissance: son âme entière palpite dans ses paroles.

En politique, les prédilections du père Hyacinthe sont pour la République; mais n'étant pas aveuglé par l'esprit de parti, il a hautement flétri le système de nos gouvernants, qui ont déclaré la guerre à toute idée chrétienne. Déjà en 1882 il s'écriait: « Les hommes qui ont confondu leur cause avec celle des impies ne présideront pas « au centenaire de 1789. » Après les scandales judiciaires auxquels nous venons d'assister, après l'échec de toutes les réformes promises, un grand mouvement s'est produit dans le pays qui pour protester contre une chambre incapable et coupable a accordé ses suffrages à un général représentant à ses yeux le principe d'autorité. Emu par ce réveil soudain, le père Hyacinthe s'est adressé à ce favori du suffrage universel, non pour lui porter son adhésion, mais pour lui lancer ce grand mot de *charité chrétienne* qui devrait être inscrit en tête de notre constitution : « Il nous faut, a-t-il écrit, une forte autorité, tout à la fois conservatrice, réformatrice et progressive; *conservatrice* de ce qui est éternel dans la vie des sociétés; *réformatrice* de ce qui est abusif dans l'héritage du passé; *progressive* dans le sens d'une plus large application de la *justice* et de l'*Evangile* aux besoins physiques et moraux des classes populaires et laborieuses des villes et des campagnes. » Ces nobles paroles auraient dû recevoir l'approbation de tous les bons citoyens, mais parce qu'elles n'ont pas été rejetées par le général Boulanger, une certaine presse qui avec des prétentions libérales est plus intolérante que l'Église catholique, a lancé les foudres de l'excommunication contre le père Hyacinthe.

Pour conserver intactes ses croyances religieuses, il a résisté au chef visible de la chrétienté; les injures intéressées d'hommes sans convictions et sans principes ne peuvent ni l'émouvoir, ni l'ébranler.

E. ARMAND.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 20, rue du Dragon. — 86 L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

7e volume. N° 330. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN D'EMILE COHL

TEXTE D'ÉMILE GOUDEAU

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris

GRENET-DANCOURT



GRENET-DANCOURT

RENET-DANCOURT? — Parfaitement, *Trois femmes pour un mari*, pièce en trois actes, et qui a eu trois fois trois cents représentations, débordant du théâtre Cluny sur le monde entier. On se souvient, n'est-ce pas? Le petit théâtre du boulevard Saint-Germain subitement devenu le centre des affaires théâtrales avec un succès qui faisait verdir de honte l'antique Palais-Royal. Du jour au lendemain Grenet-Dancourt était célèbre.

Malgré des tentatives plus ou moins heureuses, il est resté l'auteur des *Trois femmes pour un mari*, bien que son collaborateur masqué, Albin Valabrègue, eût manifesté vers la première centième (ô bizarre langage!) le désir de faire enfin apparaître son nom sur l'affiche. Ce fut un débat amusant devant l'aréopage de la société des Auteurs. Seulement, pour convaincre ses juges, Grenet n'eut point à imiter Phryné, ni à se dévêtir. Grenet-Dancourt, sans être un rival d'Apollon, est fort présentable. Un de ses panégyristes a même dit de lui : « Un front haut, l'œil vif, la bouche sensuelle, et une mobilité amusante dans le visage en font presque un joli garçon. » Joli ou passable, c'est avant tout un bon garçon, qualité devenue rare aujourd'hui, où il semble que le bon garçonnisme soit un brevet spécial pour recevoir les coups de tous les grincheux.

Les coups du reste n'ont point manqué à l'*heureux* auteur de *Trois femmes pour un mari*; il a dû expier son succès, et durement. *La Banque de l'Univers*, comédie en cinq actes, jouée à l'Ambigu, fut égorgée avec ensemble, et ses deux dernières pièces à Cluny n'ont pas trouvé grâce devant la critique. Eh bien! le sourire de Grenet ne s'est pas teinté d'amertume; il conserve l'œil vif et le visage mobile indiqués par son panégyriste, et va gaiement de son cabinet de travail où il tourne et retourne quelque nouvelle *scène à faire*, quelque joyeux monologue, chez Ollendorff, où ont paru ses œuvres complètes. Bon garçon, il suit son chemin, disant une calembredaine à l'un, ou narrant à un autre sur un ton badin les tragédies intimes et bizarres de la vie dramaturgique. Bon garçon, gaulois et même grivois, pas gouailleur, mais godailleur. Il semble être sorti du *Caveau*, d'un *Caveau* plus moderne, et moins ficelé dans les formules du Pont-Neuf. Ses monologues, dits soit par l'un, soit par l'autre des deux Coquelin, pourraient être tournés en rondeaux et chantés par Judic ou Bonnaire. C'est d'une philosophie bon enfant et sans prétention (oh! pas prétentieuse du tout), d'un style qui court lestement sans trop s'embarrasser de ce que l'on appelle l'*écriture artiste* (je crois même qu'il l'ignore avec volupté). Vaudevilliste, dira-t-on, eh bien! tant mieux, c'est une forme française que le vaudeville, au même titre sans doute que l'opéra-comique.

Parfois, pourtant, Grenet, sans doute sensibilisé subitement par quelque spectacle douloureux, ou quelque chagrin intime, s'est lancé dans le drame. Il a écrit de la sorte sur la *Tombe du supplicié* une centaine de vers qui ne sont point couleur de rose; mais cela lui passe assez vite. Dans le pessimisme contemporain, il semble difficile de courir avec un perpétuel sourire aux lèvres : il faut bien concéder parfois au goût macabre; mais, dam! le bon garçon, gaulois, fait une pirouette, et reprenant sa chère folie où il l'a un instant laissée, jette des fusées de rire au nez des assistants ahuris de cette fantaisie noire subitement brodée sur un fond habituellement azuré.

Comme il n'a pas trente ans, j'arrête brusquement là tout essai de critique ou de synthèse, c'est un auteur dramatique qui a donné plus que des espérances, mais déjà un

résultat sérieux, au point de vue célébrité et aussi au point de vue argent; mais c'est un auteur dramatique en formation. La vie, cette grande approvisionneuse, lui apporte chaque jour quelques nouveaux éléments de comique, dont un beau matin sortira une œuvre faisant suite, en l'élevant et en l'élargissant, au succès de *Trois femmes pour un mari*. Tout le monde d'ailleurs (sauf les concurrents spéciaux bien entendu) souhaite bonne chance à ce camarade dont l'amabilité est depuis longtemps légendaire.

Grenet-Dancourt est né le 21 février 1859, à Paris, rue Taranne, dans la maison où jaillissait la fameuse Eau de Mélisse des Carmes. Après avoir fait, selon le cliché, d'excellentes études au lycée Saint-Louis, il débuta dans la vie par le professorat, enseignant ce qu'il venait d'apprendre : le français et quelques autres langues.

Il semble que l'enseignement soit pour les bacheliers une sorte d'exutoire, où, dans des cervelles vides, ils se dégorgent de tout ce qu'on leur a appris. C'est ainsi qu'on fabrique le *Cocktail*, en faisant passer la même liqueur par une série de verres.

Grenet-Dancourt, bientôt lassé d'attrister « *de pauvres enfants qui ne voulaient rien apprendre* » (c'est lui qui parle) déserta la chaire professorale pour le guichet grillagé du financier. Là, profitant de l'accalmie des affaires, il rimaillait et monologuisait; puis, profitant des loisirs que lui laissait cette charge peu lourde, il étudiait la déclamation sous la direction de Léon Ricquier. Ce cours avait lieu au Vaudeville, foyer des spectateurs : de cette école sont sortis entre autres le comédien Galipaux et... l'éditeur Jules Lévy, qui fut roi des Incohérents. Grenet, profitant de plus en plus de l'accalmie des affaires, jouait la comédie un peu partout : d'abord sur la scène de la *Tour-d'Auvergne*, ce merveilleux petit théâtre où l'on s'est amusé, et dont on se souvient comme d'une épopée de rire, avec épisodes amoureux. Puis Grenet passa aux Nations, suivit les Coquelin dans des tournées en France et à l'étranger, enfin il entra à l'Odéon pour créer le rôle de Pierre Puget dans la *Madame de Maintenon* que Coppée y donna.

Entre temps il venait à la fameuse société des *Hydropathes*, déclamer lui-même ses monologues. C'était l'originalité de cette société que les auteurs y devinssent leurs propres interprètes. Grenet était façonné d'avance par sa vie d'acteur, aussi devint-il rapidement vice-président. Il présidait froidement, sévèrement, mais son bon garçonnisme étant dès lors connu, on ne s'effrayait pas autrement de ses allures autoritaires.

C'est le 12 septembre 1881 que sa première œuvre dramatique « *Le Rival pour rire* » fut représentée à l'Odéon : il avait vingt-deux ans, la réussite de cette bluette le décida à lâcher définitivement la finance, branche d'industrie que le krack secouait en tempête, et où il devenait dangereux d'établir son nid, et il se lança dans la carrière illustrée par Shakespeare, par Scribe et Victorien Sardou. Et ce furent *Les noces de mademoiselle Loriquet*, trois actes à Cluny; *Divorçons-nous ?* et *Oscar Bourdoche*, pièces en un acte au même Cluny, puis le triomphal « *Trois femmes pour un mari.* » A l'Ambigu, l'ancien financier fit jouer la *Banque de l'Univers*, cinq actes, où il y avait de trop bonnes vérités à l'adresse des gens d'argent pour que ceux-ci consentissent à vider leur porte-monnaie à la caisse du théâtre.

Un volume de monologues comiques et dramatiques a fait de Grenet-Dancourt un des principaux auteurs de la société Souchon, tandis que ses pièces lui donnaient ses grandes entrées à la société des Auteurs dramatiques. Grenet-Dancourt n'a pas trente ans, ai-je dit, et il est déjà officier d'académie.

ÉMILE GOUDEAU.

Paris. — Typographie Paul Schmidt, 20, rue du Dragon. — 86 L'éditeur-gérant : Léon Vanier.

7e volume. **N° 331. — 10 c.** **Un an : 6 fr.**

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE H. REBOUL

TEXTE DE PAUL PUPAT

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris**

PIERRE LOTI



PIERRE LOTI

Ce n'est pas un portrait que je veux faire, d'autres plus autorisés l'ont fait ou le pourront faire, c'est, tout au plus, une très légère esquisse que je veux essayer, trop heureux si je puis donner à ceux qui l'ignoreraient le désir de le connaître, le moyen de l'aimer. — Il s'est révélé tout-à-coup, il a conquis la renommée, comme les marins ses aînés enlevaient un bâtiment à l'abordage. On ne le connaît guère que sous ce poétique surnom de Loti, qu'il s'est donné lui-même et qui lui a toujours porté bonheur : sous lequel il fut aimé de Rarahu la petite Polynésienne et sous lequel l'Académie lui a donné récemment une de ses plus hautes récompenses. Pierre Loti est marin et, si l'on consulte son livret de lieutenant de vaisseau, on y peut voir qu'il a nom Viaud, Louis-Marie-Julien, qu'il a trente-huit ans étant né le 16 janvier 1850, à Rochefort, ce qui le fait presque breton. A dix-sept ans, il entre au *Borda*, le 15 août 1870 il est nommé aspirant de première classe, trois ans après il devient enseigne de vaisseau et enfin le 26 février 1881, on lui donne les trois galons d'or. C'est en cette qualité qu'il fit partie de l'expédition du Tonkin et c'est comme tel qu'une disgrâce, heureusement passagère, le fit rappeler en France. Il sent ce qu'il voit et il raconte ce qu'il sent. On se rappelle ces récits enflammés de nos premiers combats sur la Terre Jaune, on frappa celui qui les adressait au *Figaro* et qui n'était autre que Loti, l'histoire ne s'écrit pas ainsi. La disgrâce n'a pas duré et, pour une fois, la croix de la Légion d'Honneur fut donnée à un homme qui la méritait doublement.

Il paraît qu'au début de sa carrière, Loti n'aimait pas la mer, cela je ne le puis croire ; dans tout ce qu'il a écrit, à chaque page, à chaque ligne, on sent vibrer cet amour inexpliqué, immense, qu'ont seuls, pour cette sublime maîtresse, ses amants de toujours. Loti est presque petit, très svelte, la taille élégante et cambrée, la tête bien droite, les yeux extraordinairement doux et rêveurs, les yeux des marins, de ceux qui restent des jours, des nuits avec l'immensité autour de soi. Voilà l'homme tel que vous le pouvez voir dans les rues de Rochefort ou sur les boulevards, à Paris, quand il sort de chez son éditeur. Mais il n'est pas toujours le lieutenant de vaisseau élégant ou le gentleman correct, comme il s'est assimilé la langue et les mœurs des pays ou il a vécu, il en a pris les costumes, surtout ceux de l'Orient pour lequel il a une véritable passion. Les privilégiés qui se pressaient au bal costumé donné par Mme Adam le printemps de l'année dernière, n'ont certainement pas oublié un Pharaon superbe traversant la foule avec une majesté royale et une hiératique raideur. Ce ressuscité superbe de l'antique Égypte, ce fils de Sésostris, c'était l'auteur de *Mon frère Yves* et de *Propos d'exil*. Partout où il va, il se plie aux exigences du costume, ou mieux il se laisse aller avec bonheur à sa passion pour le costume.

Ce qui l'a fait connaître, ce qui a fait de lui un homme illustre dès le premier jour, ce sont ses romans, ses histoires plutôt, car de roman à proprement parler il n'en a

pas fait, mais de simples histoires au charme profondément troublant et enchanteur. Quelque part il a écrit: « La rêverie est inconnue à la populace abêtie et gangrenée des grandes villes. Mais, parmi les hommes élevés aux champs, les fils de pêcheurs qui ont grandi dans la barque paternelle, au milieu des dangers de la mer, on rencontre des hommes qui rêvent, vrais poètes, qui peuvent tout comprendre. Seulement, ils ne savent pas donner de forme à leurs impressions et restent incapables de les traduire.» Loti est de la race de ceux qui rêvent, mais aussi de ceux qui savent traduire leurs impressions, les rendre à tout jamais vivantes et de la façon la plus intense.

C'est précisément parce que Loti raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a su voir, qu'il est difficile de parler de ses récits; chacun d'eux a sa couleur et ce qui en fait le charme, c'est qu'à nous aussi il sait faire *voir*, il nous fait vivre dans ces milieux si différents qui s'appellent Stamboul, Tahiti, l'Afrique, l'Islande. Loti a « pour les choses imprimées un éloignement inné. » Il l'a dit lui-même dans la dédicace d'un de ses derniers livres, *Propos d'Exil*, à cette délicate amie qui s'appelait Mme Lee Childe; « elle prenait soin de me souligner des passages, de me corner des feuillets qu'il fallait lire quand même, et alors avec son aide, j'avais deviné en un moment tout le contenu d'un gros effrayant livre. » C'est, sans doute, à cet éloignement des choses imprimées que nous devons Loti tel qu'il est, il écrit, sans préoccupation d'aucune formule, il écrit ce qu'il voit, ce qu'il sent, comme il le voit, comme il le sent.

Il est devenu écrivain sans le savoir, il a d'abord écrit pour lui et il s'est trouvé que ce journal, presque intime, était un livre, et des plus attachants. Le *Mariage de Loti*, délicate et troublante idylle que cet amour sous le ciel bleu de Tahiti, cette reine du Pacifique, ile toujours verte, où les fleurs font croire à un éternel printemps et les fruits à un éternel automne, terre faite uniquement pour l'amour. En lisant ces pages remplies de voluptueuses sensations, nous vivons un moment cette vie, nous suivons du regard de l'âme cette gracieuse jeune fille qui s'appelle Rarahu, il semble que tout ce qui nous entoure, disparaît, s'efface, et que c'est ce rêve de la nature polynésienne qui est la réalité. Je ne sais d'ailleurs rien de plus délicieux et de plus ingénument passionné, que ces lettres de Rarahu à celui qu'elle adore de tout elle-même, corps et âme. On raconte que Napoléon Ier demanda un jour à Bernardin de Saint-Pierre, quand il écrirait un nouveau livre, comme *Paul et Virginie*, Loti l'a écrit ce livre, il me pardonnera, je crois, le rapprochement.

Dans *Aziyadé*, nous sommes à Stamboul. Là encore, nous retrouvons chez Loti, cette extraordinaire faculté d'assimilation, pendant une année entière ce n'est plus lui, c'est un pur effendi, l'Islam compte un croyant de plus. Lorsque quittant son bord il abandonne son uniforme de lieutenant, ce n'est pas seulement le costume du Franc qu'il dépouille, c'est jusqu'à sa personnalité, pour devenir le vrai musulman amoureux d'une adorable Circassienne.

Le *Roman d'un spahi* nous transporte sur cette désolée Terre Noire, la Terre de servitude. De tout ce qu'a écrit Loti, c'est peut être là qu'il s'est montré le plus grand peintre, le plus merveilleux coloriste. Jamais on n'avait rendu, avec une pareille intensité, toute l'horreur de cette terre maudite, la plus cruelle à l'homme. En haut, tout droit au-dessus, le soleil, lançant ses rayons implacables qui brûlent les crânes, en bas l'aridité des sables brûlants, ou bien les marécages humides semant la pestilence, cachant des fleurs qui sont des poisons et des reptiles, qui distillent des venins. Là, tout est péril pour l'homme blanc, la fièvre qui tue deux fois, la flèche empoisonnée du nègre et jusqu'à

l'amour, l'amour bestial qui tue le cœur, bien avant d'épuiser le corps. Mais à tout cela, je préfère de beaucoup *Pêcheur d'Islande* et *Mon frère Yves*, des romans, ils en sont moins que les autres, l'intrigue est nulle, ce sont des histoires de la plus grande simplicité, mais aussi de quelle absolue vérité. Toujours cette même intensité de *rendu*, que Loti nous montre les mers polaires ou les mers des tropiques. Et puis quelle étrange et sublime amitié que celle de Loti, pour ce grand enfant incorrigible, si doux à la fois et si terrible. C'est un véritable poème et à mon avis l'un des chefs-d'œuvre de la littérature contemporaine.

Je n'ai pas la prétention d'avoir fait connaître Loti, il l'est d'ailleurs beaucoup maintenant, il est dans toutes les mains, quand on a commencé à le lire on ne peut plus s'arrêter, car c'est bien le plus grand séducteur qui soit. On se laisse envelopper par cet *exotisme* plein de charme, de volupté même, qui est sa note dominante, on est conquis sans pouvoir raisonner, sans pouvoir justifier cet entraînement que l'on subit, dans tous ses livres. Il y a peut-être là pour lui, un danger, un écueil : la monotonie, car où qu'il soit, en Islande ou en Chine, au Japon avec *Madame Chrysanthème* ou à Tahiti avec Rarahu, c'est la même mélodie douce avec des modulations différentes, mais si variées et si jolies, qu'on n'entend qu'elles et qu'on en désire toujours de nouvelles. Sera-t-il de l'Académie ? Peut-être, il n'aura qu'à le vouloir, la Fortune, cette déesse si changeante pour d'autres le regarde toujours avec la même bienveillance. Je souhaite qu'elle continue longtemps ainsi, et pour lui et pour nous.

PAUL PUPAT.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 20, rue du Dragon. — 108 L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

7e volume. N° 332. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

TEXTE DE PAUL VERLAINE

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

ANATOLE BAJU

ANATOLE BAJU

NATOLE BAJU, littérateur français, né à Confolens (Charente), le 8 mars 1861, fils de meunier, fut élevé au Moulin de Saint-Germain-sur-Vienne. Son père, qui était poète, ami de Lamartine et de Georges Sand, fit sa première éducation et l'envoya ensuite achever ses études au collège de Confolens.

Adolescence passée à la contemplation de la nature et à rêver. A la mort de son père, en 1879, il prit la direction des affaires de la maison — écrivit entre temps divers articles ou poèmes publiés çà et là.

L'obsession de la littérature lui fit peu après abandonner l'industrie pour se livrer tout entier à son penchant.

C'est alors que dans sa retraite de Bellac, il composa l'*Assaut de l'Olympe* (1882), recueil de poèmes publié à Limoges et devenu aujourd'hui introuvable.

Ce livre marquait déjà une tendance très accusée à l'affranchissement de la Métrique et de la Langue.

Quoique profondément originale, l'œuvre eut peu de succès. Baju comprit qu'il devait changer de scène.

Consciencieux, il voulut, avant d'aller plus loin, étudier mieux la vie, observer l'humanité. Dans cette vue, il se mit à voyager, parcourant les diverses contrées de l'Europe et de l'Amérique en accumulant les documents.

Revenu en France en 1884, le vœu maternel le fixa à un emploi administratif qui lui laissait assez de loisir pour donner cours à ses goûts littéraires.

Baju eut bientôt noué de nombreuses et cordiales relations dans le monde des lettres parisien.

Considérant avec regret le manque d'unité du *mouvement décadent* qui commençait alors à se dessiner, il résolut de fonder un organe qui rassemblerait ces « forces éparses en un faisceau unique. »

Il fit alors la connaissance de Maurice du Plessys, le poète gentilhomme, avec lequel il fonda le *Décadent.*

La suite est connue...

Mais il convient d'ajouter à ces notes biographiques sommaires que Baju, indépendamment de son très réel mérite personnel, de son intelligence et de son énergie des plus remarquables, existe littérairement surtout par le journal le *Décadent* (second semestre de 1886) et la brochure l'*Ecole décadente* (juillet 1887). Relisez ses articles dans la collection déjà précieuse du fameux canard, vous dégageant, bien entendu, de

tous préjugés de par la Presse hostile lue, ou des plaisanteries trop faciles, écoutées; relisez surtout le récent pamphlet, et vous resterez persuadés comme moi, non seulement de la conviction si profonde et si courageuse, mais encore et surtout, de l'absolu bon sens absolument triomphal, envers et contre tout et tous, du polémiste comme du théoricien.

Je prouve mon dire :

En somme, voyons, de quoi retourne-t-il au fond, sous cette question des *Décadents?*

Un certain nombre de jeunes gens, las de lire toujours les mêmes tristes horreurs, dites naturalistes, appartenant d'ailleurs à une génération plus désabusée que toutes les précédentes, mais d'autant plus avide d'une littérature expressive de ses aspirations vers un idéal dès lors profond et sérieux, fait de souffrance très noble et de très hautes ambitions, — injustement, sans doute, un peu dépris de la sérénité parnassienne et de l'impassibilité pessimiste d'un Lecomte de L'Isle d'ailleurs admiré, s'avisèrent un jour de lire mes vers — écrits pour la plupart en dehors de toute préoccupation d'école, comme je les sentais, douloureusement et joyeusement, parmi cent aventures *poétiques* encore, et pleins, j'ose le dire, du souci de la Langue bien parlée, vénérée comme on vénère les saints, mais voulue aussi exquise et forte que claire assez. Ces vers leur plurent par la sincérité de leur art et l'intense simplicité du fond. Le hasard voulut qu'à l'époque qu'il fallait je fisse paraître les *Poètes maudits*, beaucoup pour Corbière et Mallarmé, mais surtout pour Rimbaud. Cet opuscule eut tout le succès souhaité et quelque tapage s'ensuivit. Je fus assez heureux pour que le nom de mon cher ami Mallarmé, déjà si honorablement connu d'un tout petit choix d'élus parmi l'élite des raffinés et des curieux compétents, retentit cette fois un peu plus fort et allât taquiner l'oreille de la Presse. Il la taquina si bien cette oreille, ce nom d'un artiste suprême de qui j'ai dit ailleurs qu'il *considérait la clarté comme une grâce secondaire*, qu'une assez plaisante confusion commença de régner. Échotiers et chroniqueurs, gent malicieuse, affectèrent d'envelopper dans le même reproche d'ésotérisme pointu et de « symbolisme » frisant le rébus mes humbles vers, ceux si nets de Corbière et ceux si superbement lucides de Rimbaud.

Bref, dès ce moment précis, « décadents » — un mot vaguement né où? comme « romantiques, » comme, mais mieux que « naturalistes » — signifiait, en nous désignant, mes trois *Maudits*, moi et ceux d'entre les jeunes gens dont il a été parlé plus haut, qui avaient déjà publié des vers, — amateurs de l'obscur, propagateurs de théories abstruses, absconces et tout ce qu'on voudra dans ce goût-là, et, par quelle étrange association d'idées? pessimistes et schopenhaueriens (or je vous annonce pour peu que vous y teniez, que je n'ai jamais, pour ma part, lu une ligne du, paraît-il, décourageant Épicure teuton).

C'est alors que Baju vint, et, en vue de congréger « les forces éparses en un faisceau unique », pour me servir de ses propres expressions rapportées au commencement de ce travail, fonda le *Décadent*, au milieu de quelles difficultés, avec combien de bravoure et de furie, ce n'est rien que de le dire. Dès les premiers numéros il rétablit la vérité, alla droit au but, mit les pieds dans le plat et, fort de sa rédaction vraiment homogène, n'hésita pas à prendre l'offensive en toute témérité vraiment française, et si franche! Naturellement, les ripostes abondèrent, fourmillèrent, dures, cruelles, mais que lui faisait! Et il rendait coup pour coup.

Elles ne rencontrèrent pas la même vaillance chez quelques-uns de ses collaborateurs. Plusieurs se séparèrent, fondèrent des journaux éphémères dont l'un, rédigé en chef ou dirigé par René Ghil, s'appela *La Décadence*, « improprement », dit Baju dans sa récente brochure. Et, selon moi, bien que j'aime beaucoup Ghil qui est un homme charmant et un écrivain des plus savoureux au fond, Baju a raison, et raison d'autant plus qu'à mon sens il a, lui, trouvé le vrai substantif pour exprimer la chose des Décadents. « DÉCADISME » est un mot de génie, une trouvaille amusante et qui restera dans l'histoire littéraire. Ce barbarisme est une merveilleuse enseigne, il est court, commode, à la main, *handy*, il sonne littéraire sans nulle pédanterie, (mais

« Symbolisme », hein?) éloigne précisément l'idée abaissante de décadence, enfin fait balle et fera trou, je vous le dis encore une fois. Même Ghil (puisque je le tiens) alla plus loin, il asticota quelque peu Baju, le piquant de traits pas toujours charitables, Baju se conduisit très bien, ne répondit à ce poète (*genus irritabile*) qu'en douceur, même le saluant dans sa brochure, qui est d'ailleurs un modèle de mesure et de bon ton dans l'apologie, du juste titre de « jeune poète de génie » et rejetant les torts de son adversaire sur le seul « cœur humain ». On ne pouvait mieux faire en un meilleur dire. Il ne s'irrita que tout récemment, sur la lettre de Ghil au *Figaro*, datée de l' « exil des champs », où le « disciple de Mallarmé » protestait, là, vrai, des plus mal à propos et en termes tout à fait blessants pour des gens à travers Baju, contre son nom rappelé dans l'énumération des rédacteurs du *Décadent*. Et Baju a, je regrette bien et me réjouis fort de le dire, diablement raison encore dans sa tardive, mais combien rattrapant le temps perdu vivacité, pour parler un peu comme Ghil, en guise de moralité.

Quelques mots pour finir et pour un fait personnel. On a ri aux larmes, parce que Baju dans sa brochure me proclame le plus grand poète de tous les temps.

On a eu tort de rire.

D'abord parce que peut-être Baju pense ainsi *pour de bon*. (On est bien libre de penser comme on veut, n'est-ce pas?) Et dans cette hypothèse je dirai purement et simplement à Baju qu'il se trompe et qu'il y a, entre autres, David, Homère, Sophocle, Lucrèce, Ovide, Théroulde, Dante, Villon, Ronsard, Shakespeare, Calderon, Racine, Gœthe, Byron, Lamartine, Musset, Poe, et les contemporains, mes maîtres et mes camarades.

Puis, il est probable que Baju a voulu, par une audacieuse et spirituelle assertion, bien établir combien il raffolle — c'est le mot en vérité — de la Sincérité, de la Conscience, de la Simplicité, dont je ne craignais pas — pourquoi jamais craindre? — de me réclamer tout à l'heure — et se servir de moi, grand honneur! comme d'un symbole à illustrer ses idées là-dessus.

Enfin sans doute aussi que Baju me porte une grande amitié, et que son affection pour l'homme aveugle son estime pour le poète. En ce cas, une cordiale poignée de main à lui, et n'en parlons plus.

Mais je crois, et croyons plutôt que ma seconde supposition est la bonne; là Baju a bien fait d'être excessif et brutal à ce point.

— Seulement il me met en opposition avec le général Boulanger et ne flatte pas celui-ci. Ici je diffère d'avis avec lui. Je suis loin de détester la popularité du seul militaire amusant, depuis que Canrobert est si vieux, de cette période-ci. S'il n'a pas remporté de victoires, ce n'est pas de sa faute, puisqu'il n'a pas encore marché à l'ennemi, j'entends LE seul ennemi, celui qui détient mon pays, Metz! l'Allemand, le Prussien, la détestée, l'abhorrée, l'abominée et abominable « tête de Boche! » Mais rien ne me dit qu'avec l'immense confiance dont il est investi et comme sacré par l'armée et par le peuple, ce soldat ne puisse bientôt faire des prodiges sur le Rhin, — et s'il a su *se faire une bonne presse*, ma foi, en république, ce n'est déjà pas si bête...

Donc, mon cher Baju, si vive moi, vive Boulanger aussi! (1) Vivent encore Anatole Baju et le *Décadent* reparu depuis décembre sous forme de revue!

(1) Cette biographie fut écrite il y a quelques mois. Mais, malgré tout, Ardèche et Charente, et le reste, je maintiens mon dire d'alors, parce qu'il fut sincère et que mon opinion reste la même, quand même!

PAUL VERLAINE.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 20, rue du Dragon. — 108 L'éditeur-gérant: Léon VANIER.

7e volume. N° 333. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE COLL-TOC

TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris**

ALFRED KŒCHLIN



ALFRED KŒCHLIN

e nom des Kœchlin se rattache étroitement à l'histoire de l'Alsace, à sa prospérité industrielle, dont ils ont été les principaux promoteurs avec les Dollfus; à sa vie politique, à ses malheurs et à sa lutte admirable contre l'asservissement et l'absorption germaniques.

Alfred Kœchlin, le maire révoqué du VIIIe arrondissement de Paris, est le petit-fils de Jean Kœchlin, l'ardent promoteur de la réunion à la France, en 1798, de la vieille et libre république de Mulhouse. Le dévouement à la patrie française était pour lui une tradition de famille.

Alfred Kœchlin est né à Mulhouse le 15 septembre 1829, où son père était à la tête d'une importante filature. Il fit ses études à Strasbourg, et vint ensuite prendre sa part des travaux de la maison paternelle.

Après quelques années de cet apprentissage industriel, il entreprend, pour compléter son éducation pratique, de longs voyages en Europe et en Asie, où il étudie le commerce, l'industrie, les langues, les arts des divers pays qu'il visite. De retour à Mulhouse, il prit la direction des affaires de son père, auxquelles il donna une extension très considérable.

Lorsque la guerre de 1870 éclata, Alfred Kœchlin était conseiller municipal de Mulhouse et commandant du bataillon, devenu légendaire, des pompiers de cette patriotique cité.

Dès le début des hostilités, il se préoccupa de la résistance contre l'ennemi. Mulhouse ayant été abandonnée par les troupes régulières, il déploya une activité et une énergie sans égales. Il organisa des bataillons de volontaires, les équipa, les arma et les fit entrer en campagne.

Le gouvernement de la défense nationale le nomma commandant militaire de l'arrondissement. Son premier soin, en cette qualité, fut de mettre à l'abri, en les dirigeant sur Belfort, avant l'arrivée des Allemands, les approvisionnements de vivres et de munitions accumulés dans Mulhouse, ville ouverte. C'est en partie grâce à lui, grâce à ce ravitaillement dont il avait pris l'initiative, que la forteresse de Belfort put prolonger sa résistance jusqu'après la fin de la guerre.

Puis, cette précaution prise, il créa, pour la défense du sol alsacien, ces compagnies d'éclaireurs et de francs-tireurs qui ont fait pendant toute la durée de la guerre tant de mal aux Allemands.

Lorsque les Allemands entrèrent à Mulhouse, leur premier soin fut d'arrêter et de retenir comme ôtage l'homme qui avait été l'âme de la résistance patriotique dans cette ville. Après une détention accompagnée du traitement le plus rigoureux, Alfred Kœchlin fut remis en liberté par les Allemands, qui espéraient par cette mesure se concilier dans une certaine mesure l'esprit de la population. Mais, à peine libre, il se dérobe et s'enfuit hors du territoire occupé par les Allemands. Il va offrir ses services au gouvernement de Tours.

Kœchlin est nommé, par Gambetta, commandant des légions d'Alsace-Lorraine qui s'organisaient alors à Lyon. Mais, par des circonstances indépendantes de sa volonté, il dut résigner ce commandement, les légions alsaciennes ne devant pas combattre.

Après l'armistice, Kœchlin retourne à Mulhouse, pour essayer de disputer au vainqueur les bénéfices de sa conquête. Il entame, à la tête de ses compatriotes, cette lutte tenace, qui dure depuis dix-sept ans, et dans laquelle, si l'envahisseur n'a pas reculé, il a été tenu en échec par les souvenirs et la fidélité patriotiques de cette forte et noble population, restée française de cœur et de volonté, et il a perdu la patience et l'espoir de vaincre, à en juger par ses accès de colère et d'arbitraire.

Kœchlin est réélu avec acclamation par le corps des pompiers volontaires de Mulhouse, et reprend le commandement de cette troupe qui garde, sous les yeux du vainqueur, ses anciens uniformes et ses couleurs françaises.

Au milieu des amertumes de l'occupation étrangère, les patriotes de la vieille cité républicaine se réconfortent et reprennent courage à entendre chaque jour les vibrantes

sonneries des clairons français et à voir défiler les uniformes qui leur rappellent la patrie, dont ils sont momentanément séparés.

L'autorité allemande se sent bravée et menacée. Elle veut mettre directement sous ses ordres le bataillon des pompiers, lui imposer un autre chef et un nouveau règlement; les membres de la municipalité mulhousienne protestent; ils font valoir que le corps des pompiers se compose de volontaires, qu'il ne reçoit aucune solde de la ville ou de l'administration, que le commandant pourvoit à toutes les dépenses par lui-même et par les contributions personnelles de ses amis, et que ce corps d'élite donnera tout entier sa démission si l'on touche à son organisation et à son indépendance.

L'autorité allemande temporise pendant le temps nécessaire pour pouvoir remplacer les pompiers de Kœchlin par une troupe sous sa direction et à sa solde. En attendant, la police allemande se montre ouvertement hostile aux pompiers français.

Aux incendies, les pompiers de Kœchlin et les hommes de la police en viennent aux mains, dans des rixes où le sang coule.

Cette situation ne pouvait se prolonger; les pompiers mulhousiens vont au devant de la mesure de dissolution qui est préparée contre eux, et ils la provoquent, un beau jour, en traversant la ville pour aller à l'exercice avec les couleurs françaises déployées, les clairons jetant au vent des sonneries françaises, suivis d'une pompe peinte aux trois couleurs nationales.

L'arrêt des pompiers volontaires de Mulhouse était prononcé. Mais les Allemands ne se tinrent pas pour satisfaits. Ils se vengèrent sur la personne de celui qui était l'âme et la personnification de la protestation.

L'exil de la cité natale devait frapper Kœchlin à la fois dans ses affections les plus chères et dans sa fortune.

La filature dirigée par Kœchlin, à Mulhouse, représentait une fortune considérable et une force industrielle reconnue sur tous les marchés de l'Europe. La ruiner, en lui enlevant la direction immédiate et la présence de son chef, était porter un coup sensible à l'industrie alsacienne, que l'industrie allemande, encore arriérée, redoute et jalouse; c'était en même temps ruiner un noyau d'actionnaires qui comptaient dans le parti de la résistance alsacienne.

Kœchlin avait, cela va sans dire, opté pour la nationalité française. Contrairement aux promesses faites dans les stipulations du traité de Francfort, on prend motif de son option pour lui refuser le séjour en Alsace. Un arrêté d'expulsion est pris contre lui, et défense lui est faite de remettre le pied en Alsace, sous peine d'emprisonnement.

Cet arrêté n'a jamais été ni rapporté ni suspendu. Kœchlin laissait en partant, une mère septuagénaire, une sœur, des parents, des amis tendrement aimés. Il lui a été pendant huit ans interdit de les revoir.

Aujourd'hui encore cette séparation est maintenue plus impitoyablement que jamais, et ces jours derniers, voulant se rendre à Mulhouse pour embrasser sa mère, Kœchlin s'est vu refuser par l'ambassade d'Allemagne à Paris le visa indispensable pour franchir la frontière.

Le coup porté à sa fortune industrielle par l'exil d'Alsace était moins cruel, et pouvait d'ailleurs être réparé.

Kœchlin se retira à Belfort, où il avait installé une maison après la guerre. Là, comme à Mulhouse, il mit au service de la France son ardent patriotisme, son activité, sa fortune. Comme patriote il a l'honneur d'héberger M. Thiers, président de la république, venant rendre visite à l'héroïque cité qu'il a eu le bonheur de pouvoir conserver à la France.

Kœchlin est le promoteur du lycée de Belfort, où les familles alsaciennes envoient leurs fils faire des études françaises et maintenir la tradition des sentiments français. Il a contribué largement de ses deniers à la fondation de ce lycée.

En outre, pour embellir cette cité aujourd'hui glorieuse, qui est comme la pierre d'attente du retour à la Patrie de l'Alsace dont elle a fait partie, comme la sentinelle avancée sur la frontière, l'exilé de Mulhouse a dressé les plans et fait tous les frais de la belle promenade des glacis, ornement et orgueil de Belfort.

Mais Kœchlin ne resta pas longtemps fixé à Belfort. Il vint dès la fin de 1872 s'ins-

taller définitivement à Paris, où on le vit hôte assidu des salons politiques républicains, et spécialement des salons de M. Thiers, son ami.

Sous le gouvernement du maréchal Mac-Mahon, Kœchlin se tint à l'écart; il ne sortit de sa retraite qu'en 1878, à l'Exposition Universelle, à laquelle il fonctionna comme rapporteur de la classe des industries textiles.

Au mois de février 1879, après le triomphe définitif sénatorial et présidentiel des républicains, Kœchlin fut appelé, par M. Grévy, dont ce fut une des premières nominations, à la mairie du VIIIe arrondissement. Il a rempli ces fonctions de maire pendant près de dix ans, y apportant le tact, la modération, le dévouement aux intérêts et aux besoins de la partie de la population parisienne dont l'administration lui était confiée.

Il a été enlevé à ses fonctions par une révocation brusquement prononcée, sans autre motif que le bon plaisir de M. Floquet, et qui a tout le caractère d'une animosité personnelle. Un seul grief a été relevé contre M. Kœchlin, pendant ses dix années d'administration, et il est tellement mesquin, qu'il ne pouvait même pas être invoqué à l'appui de la mesure qui l'a frappé : le maire du VIIIe arrondissement, en célébrant le mariage civil du prince Waldemar de Danemark avec une princesse de sang français, a donné aux époux les qualifications que comportent leur rang et l'étiquette historique.

Quelque contraste qu'il y ait eu entre la courtoisie correcte de M. Kœchlin en cette occasion, et certaine manifestation qui n'a pas nui à l'avancement politique du ministre qui a frappé M. Kœchlin, la véritable cause de sa révocation doit sans doute être cherchée ailleurs : des considérations de politique étrangère ont dû être écoutées, et, en tout cas, la révocation d'un patriote alsacien, deux fois exilé, d'un homme que les Prussiens ont frappé et proscrit, n'était pas pour déplaire à l'Allemagne, qui poursuit de sa haine, chez elle comme au dehors, les Alsaciens restés fidèles à la France.

Les administrés de M. Kœchlin ont protesté contre sa révocation en offrant à leur ancien maire un grand banquet auquel M. Kœchlin a prononcé un superbe et fier discours, formulant le grand desideratum à l'heure présente des hommes nouveaux et d'une politique nouvelle.

Ce beau discours, dont toute la presse s'est occupée, semblait faire prévoir l'entrée de M. Kœchlin dans la politique militante et M. Kœchlin paraissait en effet disposé à poser sa candidature dans le département du Nord, pour le siège laissé vacant par la démission du général Boulanger.

Des raisons de convenances personnelles ont motivé, parait-il, au dernier moment, le retrait de cette candidature qui était assurée d'avance d'un éclatant succès.

Mais M. Kœchlin n'abandonne pas la lutte, il se réserve simplement pour des circonstances prochaines, et nous reverrons bientôt à l'œuvre, sur le terrain politique, ce vaillant champion de la cause nationale.

Dans une telle vie, toute de courage et de civisme, les distinctions honorifiques et les attestations officielles sont des épisodes bien insignifiants. Nous mentionnerons cependant, à titre d'exactitude biographique, que M. Alfred Kœchlin, nommé chevalier de la Légion d'honneur pendant la guerre, a été fait officier en 1878 et commandeur en 1884, et qu'il est titulaire de trois médailles d'honneur, dont deux pour sauvetages, et une décernée à l'occasion de sa conduite lors de la dernière épidémie du choléra.

A côté de nombreuses productions politiques éparpillées sous formes d'articles et d'études de revues, M. Kœchlin a écrit deux importantes relations de ses derniers et lointains voyages : *Un touriste au Caucase*, édité par Hetzel et *Un touriste en Laponie*, édité par Hachette. Sans compter plusieurs ouvrages anonymes patriotiques sur l'Alsace.

M. Alfred Kœchlin est également un artiste d'un goût très fin et d'un mérite très réel. Il a durant plusieurs années exposé au Salon des dessins et des fusains qui ont été fort remarqués.

PIERRE ET PAUL.

Imprimé au Grand-Montrouge par Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier. — 109. L'éditeur-Gérant : Léon VANIER.

7e volume. N° 334. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE
TEXTE DE MAURICE GUILLEMOT

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

ÉDOUARD PAILLERON



EDOUARD PAILLERON



M. Jules Claretie, qui a fait jouer à la Comédie-Française la *Souris*, de Pailleron, a consacré jadis à son auteur d'aujourd'hui une étude de laquelle nous extrayons les renseignements biographiques suivants :

Né et élevé à Paris, à seize ans, après avoir passé par le collège, puis, par une école préparatoire à Saint-Mandé, Édouard Pailleron se destinait à l'École navale où il fut reçu et où il n'entra pas. Il était bachelier; il commença son droit, et s'assit un moment dans une étude de notaire dont le maître-clerc était M. Templier, aujourd'hui chef de la maison Hachette... On voulait faire de lui un avocat. Il passe son examen de doctorat, entre maintenant dans une étude d'avoué, et, tout en canotant beaucoup, il se fait recevoir avocat, plaide, une fois, devant la police correctionnelle, et entend, sans trop d'émotion, condamner son client. Entre temps, il traduisait en vers Théocrite et Plaute. Ce qui est assez curieux, c'est que vers cette époque, tout à coup, Pailleron ennuyé de la vie du Palais, avide d'action et de mouvement, s'engagea, prit du service dans le 1er dragon, et tint, pendant deux ans, garnison à Beauvais. Il était fort aimé de son colonel, et lorsqu'au bout de deux années, Pailleron, las de l'existence de la caserne, amena au chef de son régiment un remplaçant, un Alsacien de sept pieds nommé Rubenthaller, le colonel, à qui l'esprit de son jeune dragon plaisait, ne voulait pas accepter de remplaçant :

« Et pourquoi, mon colonel? — Parce que je tiens à vous, et puis il est trop grand, votre Alsacien, beaucoup trop grand pour un dragon. — Eh bien! colonel, prenez-le toujours, vous en ferez deux ! » Le colonel se mit à rire et céda.

Voilà Pailleron redevenu libre. Il part pour Fontainebleau, vit en forêt avec les peintres, se lie intimement avec un artiste, mort aujourd'hui, qui peignait les batailles d'Algérie et du Mexique, J.-A. Beaucé, et dont Édouard Pailleron possède une toile intéressante : Pailleron en burnous, à cheval, dans le désert, en arabe. Le futur poète déjà poète, était en effet parti pour l'Afrique avec Beaucé. Il y resta six mois, visitant la province de Constantine, les Aurès, Biskra, s'enfonçant au désert ; il revint par la Kabylie jusqu'à Alger. Durant les années qui suivirent, Pailleron voyageait encore, allant en Italie le sac au dos, faisant de Toulon à Gênes la route à pied. Mais, on a beau voyager, on revient toujours, et une fois rentré à Paris, Édouard Pailleron se demanda ce qu'il allait décidément faire maintenant.

Il avait jadis rimé des chansons de palais, des couplets de petit clerc à l'étude. Il ressentait comme un vague besoin d'écrire. Cela s'appelle la vocation...

Ses œuvres sont : le *Parasite*, sa première pièce, les *Parasites*, un volume de vers, le *Mur mitoyen*, le *Dernier Quartier*, le *Second Mouvement*, le *Monde*

où l'on s'amuse, les *Faux ménages*, *Amours et Haines*, encore un volume de vers, l'*Autre motif*, *Hélène*, *Petite Pluie*, l'*Age ingrat*, l'*Étincelle*, le *Monde où l'on s'ennuie*..., la *Souris*.

Venu après Dumas, Augier et Sardou, l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie* a su prendre et sait tenir une place à part très haut marquée dans la littérature dramatique. L'Académie française, qui semble vouloir sortir un peu de ses anciens errements, en accueillant des hommes jeunes et des gens de talent, devait offrir un fauteuil à Édouard Pailleron, comme elle en a offert un à Sully-Prudhomme et un à François Coppée. Il est bon d'infuser un sang jeune dans les veines de cette antique douairière.

Le visage, qu'on prétend refléter les pensées intimes, indique chez Édouard Pailleron une exquise bienveillance, aimable jusque dans ses railleries. Le sourire est accueillant, l'attitude dénuée de pose et d'affectation, la parole simple et non cherchée. De taille moyenne, bien découplé, le visage encadré d'une chevelure abondante et d'une barbe légèrement ondée, les yeux bons, le front découvert, la lèvre fine, l'auteur de l'*Age ingrat* et du *Dernier quartier* est un homme du monde, un raffiné, un gentleman. Il a cette distinction de manières qui dit sa société habituelle, qui révèle le poète des salons du faubourg Saint-Germain, — en me rappelant certains sonnets d'amour écrits jadis, j'allais dire le *poète des ruelles*.

Ce mot qui a disparu, comme la chose du reste, me reporte au siècle dernier, et ce n'est pas une digression que de laisser mon esprit vagabonder vers cette jolie et pimpante époque de manchettes à dentelles et de robes à paniers, où l'on écoutait des comédies de Marivaux, dans des appartements décorés par Boucher, et où, vers la fin, on souriait aux lazzi du *Figaro* de Beaumarchais. Bien plus que Rotrou, dont il y a un buste grandeur naturelle dans le cabinet de travail du quai d'Orsay, Marivaux et Beaumarchais sont les ancêtres directs d'Édouard Pailleron. Le *Théâtre chez Madame* et le *Chevalier Trumeau* en sont la démonstration : toutes les mignardises, toutes les grâces, toutes les séductions hardies parfois des marivaudages éternels, la poudre de riz et l'épée, la soubrette et les marquis, tout se trouve dans cet élégant petit volume à couverture satinée bleue. Ce n'est rien en apparence et c'est charmant : une bulle d'air si l'on veut, mais éclatante de couleurs et de reflets ; un pastiche, disent les envieux, mais il n'y a point pastiche où le ressouvenir est voulu. Notre temps est bien laid, notre art bien bas, notre monde social bien vil, aussi je comprends ces retours en arrière, ces échappées vers un autre âge, cette copie d'autres mœurs, et je me figure sans peine l'écrivain *marivaudant* pour se délasser, se reposer du spectacle qui l'entoure et qu'il étudie avec une délicieuse cruauté. Ce *Théâtre chez Madame* est certainement une des plus jolies excursions dans le passé que nous ayons, et qui plus est, de l'œuvre entière d'Édouard Pailleron, c'est peut-être bien le joyau. Des phrases coquettes et finement ciselées servant à parer des idées ingénieuses et mignardes, le fond et la forme sont justement assortis, et le censeur le plus hargneux ne peut trouver de joint pour passer sa *batte* de feuilletonniste.

* * *

Tous les lundis, chez Edouard Pailleron, les couverts sont mis par séries pour des académiciens, des journalistes, des auteurs dramatiques, des peintres, des sculpteurs, des savants : la liste des conviés contient peut-être cent cinquante noms, et tous célèbres, ou qui le seront, ou qui le furent. Ces fêtes de l'estomac sont masculines, ainsi

que le voulait Théophile Gautier, et je trouve leur raison d'être dans ces vers de l'amphytrion lui-même :

> ... Aussi bien, voit-on pas quand en soi-même on rentre,
> Que tout est sur ou dans, ou par, ou pour le ventre?
> ... Peintre, musicien, statuaire, poète,
> Tous ces gens qui, dit-on, ne vivent que de tête
> Ont-ils rien fait de bon pendant qu'ils ont jeûné?
> Un roi n'est un bon roi que quand il a dîné.

La salle à manger, comme d'ailleurs les hautes pièces de l'appartement, est aménagée et décorée de façon merveilleuse : l'œil s'y repose sur des tentures de soie japonaise et sur des dressoirs chargés de bibelots rares, d'aucuns uniques. Dans les coins, quatre lanternes Louis XIV, montées sur des hampes de hallebardes, montrent l'étrangeté de leurs formes et l'éclat de leurs ors, des statuettes égyptiennes garnissent les panneaux de leurs onyx et de leurs marbres. A côté, dans le salon, de beaux portraits de famille par Sargent et une statue de Schœnewerck.

Le repas fini, on passe dans la salle de billard, et là, tout en poussant les billes, on échange des mots spirituels, on fait de la *copie parlée* à défrayer huit jours le journal le plus parisien de Paris; Édouard Pailleron, aimable, souriant, écoute, jette son mot, allume ses fusées dans ce bouquet qui sent la poudre, et c'est peut-être, de tout Paris, l'endroit où l'on s'amuse le plus et où l'on a le plus d'esprit que la salle de billard de l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie.*

Le maître de céans est un faiseur de mots, nous en citons quelques-uns notés çà et là dans son théâtre ;

Le hasard n'est qu'un Dieu qui garde l'anonyme.

... L'amour! Mais qu'on l'appelle comme on voudra, c'est toujours par une sottise que cela commence et par un remords que cela finit.... L'amour! des grands mots avant, des petits mots pendant, des gros mots après.

— Tu veux être ministre?

— Dame! pour ne pas me faire remarquer.

— ... Républicain? moi?

— Ah! vous l'avez été au moins.

— Oh bien, comme tout le monde, quand j'étais petit, c'est la rougeole politique cela, duchesse, tout le monde l'a eue.

... Un cœur neuf, c'est comme une maison neuve, ce ne sont pas les vrais locataires qui essuient les plâtres.

L'Académie était de la maison de Pailleron avant que Pailleron ne fût de la maison de l'Académie. Elle lui apportait sa gloire. Il lui a apporté lui, son esprit, sa grâce, un nom de lettré justement applaudi et populaire.

MAURICE GUILLEMOT.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. — 109 L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

7e volume. N° 335. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

Dessin de Luque

Texte de Paul Verlaine

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

CHARLES CROS



CHARLES CROS

HARLES CROS, poète français, né à Fabrezan près Narbonne (Aude), le 1er octobre 1842 n'a imprimé qu'un livre de vers grossi de fantaisies en prose; mais son œuvre dans des journaux et revues, œuvre non encore recueillie, est considérable dans la mesure de l'extrême talent déployé sous la dictée d'un génie aussi beau qu'incontestable. Génie, le mot ne semblera pas trop fort à ceux assez nombreux qui ont lu ses pages impressionnantes à tant de titres, et ces lecteurs, je les traite d'assez nombreux en vertu de la clarté, même un peu nette, un peu brutale, et du bon sens parfois aigu, paradoxalement dur, toujours à l'action, qui caractérise sa manière si originale d'ailleurs. De la taille des plus hauts entre les écrivains de premier ordre, il a parfois sur eux ce quasi-avantage et cette presque infériorité de se voir compris, mal à la vérité dans la plupart des cas, et c'est heureux et honorable, par des lecteurs d'ordinaire rebelles à telles œuvres de valeur exceptionnelle en art et en philosophie. Et pourtant amère et profonde, ce qui est souvent, mais ici bien particulièrement synonyme, se manifeste en tout lieu la philosophie de Charles Cros, desservie par un art plutôt sévère sous son charme incontestable mais d'autant plus pénétrant. Lisez par exemple ces étranges nouvelles *Correspondance interastrale*, et surtout *la Science de l'Amour*, cruelle satire où toute mesure semble gardée dans la plaisanterie énorme. J'y relis avec joie ces vers colossaux d'une « romance » imaginée par l'auteur en gaieté au compte d'un bon jeune homme brûlant pour une pensionnaire moins naïve mais aussi férocement bête que son « amour » la lui montre, d'une flamme intelligente à la façon de celles de l'enfer, et qu'il lui *soupire* très sérieusement, en pleine soirée bourgeoise, en vue de les charmer, elle, ses parents et LA dot :

AUPRÈS D'UN BOCAL

Je le voyais en blanc faux-col,
Frais substitut aux dignes poses :
S'il n'était pas dans l'alcool,
Comme il eût fait de grandes choses !
. . . .

Lisez parmi ses *Monologues* (c'est lui, entre parenthèses, qui a créé, ou je me trompe fort, ce genre charmant, le Monologue, qu'on a sans doute bien galvaudé postérieurement à lui et dont Coquelin Cadet fut l'impayable propagateur), lisez, dis-je, entre de nombreux chefs-d'œuvre en l'espèce, le *Bilboquet*, flegme tout britannique, verve bien gauloise, exquis mélange d'humour féroce et de bon gros rire fin et sûr. Lisez encore ces choses, ni poèmes en prose (titre et forme bien affadis depuis ces maîtres, Aloysius Bertrand, Charles Baudelaire, Stéphane Mallarmé, Arthur Rimbaud), ni contes, ni récits, ni même histoires, *le Hareng saur*, angélique enfantillage justement célèbre, et *le Meuble*, que j'ai toutes raisons d'environner de sympathies même intrinsèques pour ainsi parler, l'ayant possédé, ce meuble, du temps où je possédais quelque chose au soleil de tout le monde. Enfin, fouillez les publications, exclusivement consacrées aux belles et bonnes Lettres, d'il y a quelque temps, la *Renaissance*, la *Revue du Monde nouveau*, plus récemment, la *Décadence*, etc. Vous reviendrez charmés puissamment, délicieusement frappés de ce voyage au pays bleu. Car Charles Cros, il ne faut jamais l'oublier, demeure poète, et poète très idéaliste, très chaste, très naïf, même dans ses fantaisies les plus apparemment terre-à-terre, cela d'ailleurs saute aux yeux dès les premières lignes de n'importe quoi de lui.

Mais pour le juger, pour l'admirer dans toute sa puissance de bon et très bon poète, *es menester*, comme dit l'Espagnol, de se procurer l'unique recueil de vers de Charles Cros, le *Coffret de Santal* et de se l'assimiler d'un bout à l'autre, besogne charmante mais bien courte, car le volume est matériellement mince et l'auteur n'y a mis que ce que, bien trop modeste, il a cru être tout le dessus de son magique panier. Vous y trouverez, sertissant des sentiments tour à tour frais à l'extrême et raffinés presque trop, des bijoux tour à tour délicats, barbares, bizarres, riches et simples comme un cœur d'enfant et qui sont des vers, des vers ni classiques, ni romantiques, ni décadents (1) bien qu'avec une pente à être décadents, s'il fallait absolument mettre un semblant d'étiquette sur de la littérature aussi indépendante et primesautière. Bien qu'il soit très soucieux du rythme et qu'il ait réussi à merveille de rares et précieux essais, on ne peut considérer en Cros un *virtuose* en versification, mais sa langue très ferme, qui dit haut et loin ce qu'elle veut dire, la sobriété de son verbe et de son discours, le choix toujours rare d'épithètes jamais oiseuses, des rimes excellentes sans l'excès odieux, constituent en lui un versificateur irréprochable qui laisse au thème toute sa grâce ingénue ou perverse.

Au surplus, voici quelques exemples qui « en diront plus que tout commentaire ».

(1) Fortune des mots ! A plus de cinquante ans de distance, un groupe de littérateurs reçoit et accepte sans trop de mauvaise grâce l'épithète de DÉCADENTS, qui n'a rien de bien précis ni de bien virtuel, de même que les Hugo, Musset et autres, se virent affublés par les CLASSIQUES (absurdement dénommés eux-mêmes) du sobriquet très obscur de ROMANTIQUES. Qu'est-ce que cela d'ailleurs peut faire au génie et au talent ? L'un et l'autre s'appellent COMME ÇA, et « Toujours l'ordre éclate ! »

L'ORGUE (1)

MUSIQUE D'ARMAND GOUZIEN

A André Gill.

Sous un roi d'Allemagne ancien,
Est mort Gottlieb le musicien.
On l'a cloué sous les planches.
Hou ! hou ! hou !
Le vent souffle dans les branches.

Il est mort pour avoir aimé
La petite Rose-de-Mai.
Les filles ne sont pas franches.
Hou ! hou ! hou !
Le vent souffle dans les branches.

Elle s'est mariée, un jour,
Avec un autre, sans amour.
« Repassez les robes blanches ! »
Hou ! hou ! hou !
Le vent souffle dans les branches.

Quand à l'église ils sont venus,
Gottlieb à l'orgue n'était plus,
Comme les autres dimanches.
Hou ! hou ! hou !
Le vent souffle dans les branches.

Car depuis lors, à minuit noir,
Dans la forêt on peut le voir
A l'époque des pervenches.
Hou ! hou ! hou !
Le vent souffle dans les branches.

Son orgue a les pins pour tuyaux.
Il fait peur aux petits oiseaux.
Morts d'amour ont leurs revanches.
Hou ! hou ! hou !
Le vent souffle dans les branches.

LE HARENG SAUR (3)

A Guy.

Il était un grand mur blanc — nu, nu, nu,
Contre le mur une échelle — haute, haute, haute,
Et, par terre, un hareng saur — sec, sec, sec.

Il vient, tenant dans ses mains — sales, sales, sales,
Un marteau lourd, un grand clou — pointu, pointu, [pointu,
Un peloton de ficelle — gros, gros, gros.

Alors il monte à l'échelle — haute, haute, haute,
Et plante le clou pointu — toc, toc, toc,
Tout en haut du grand mur blanc — nu, nu, nu.

Il laisse aller le marteau — qui tombe, qui tombe, [qui tombe,
Attache au clou la ficelle — longue, longue, longue,
Et, au bout, le hareng saur — sec, sec, sec.

Il redescend de l'échelle — haute, haute, haute,
L'emporte avec le marteau — lourd, lourd, lourd,
Et puis, il s'en va ailleurs, — loin, loin, loin.

Et, depuis, le hareng saur — sec, sec, sec,
Au bout de cette ficelle — longue, longue, longue,
Très lentement se balance — toujours, toujours, tou- [jours.

J'ai composé cette histoire, — simple, simple, simple,
Pour mettre en fureur les gens — graves, graves, graves,
Et amuser les enfants — petits, petits, petits.

(1, 2, 3, 4) *Coffret de Santal*, éd. Tresse et Stock.

L'ARCHET (2)

MUSIQUE DE CABANER

Elle avait de beaux cheveux, blonds
Comme une moisson d'août, si longs
Qu'ils lui tombaient jusqu'aux talons.

Elle avait une voix étrange,
Musicale, de fée ou d'ange,
Des yeux verts sous leur noire frange.

Lui ne craignait pas de rival,
Quand il traversait mont ou val,
En l'emportant sur son cheval.

Car, pour tous ceux de la contrée,
Altière elle s'était montrée,
Jusqu'au jour qu'il l'eut rencontrée.

L'amour la prit si fort au cœur,
Que pour un sourire moqueur,
Il lui vint un mal de langueur.

Et dans ses dernières caresses :
« Fais un archet avec mes tresses,
Pour charmer tes autres maîtresses. »

Puis, dans un long baiser nerveux,
Elle mourut. Suivant ses vœux,
Il fit l'archet de ses cheveux.

Comme un aveugle qui marmonne,
Sur un violon de Crémone
Il jouait, demandant l'aumône.

Tous avaient d'enivrants frissons
A l'écouter. Car dans ces sons
Vivaient la morte et ses chansons.

Le roi, charmé, fit sa fortune.
Lui, sut plaire à la reine brune
Et l'enlever au clair de lune.

Mais, chaque fois qu'il y touchait
Pour plaire à la reine, l'archet
Tristement le lui reprochait.

Au son du funèbre langage,
Ils moururent à mi-voyage,
Et la morte reprit son gage.

Elle reprit ses cheveux, blonds
Comme une moisson d'août, si longs
Qu'ils lui tombaient jusqu'aux talons.

INTÉRIEUR (4)

« Joujou, pipi, caca, dodo. »
» Do, ré, mi, fa, sol, la, si, do. »
Le moutard gueule, et sa sœur tape
Sur un vieux clavecin de Pape.
Le père se rase au carreau
Avant de se rendre au bureau.
La mère émiette une panade
Qui mijote, gluante et fade,
Dans les cendres. Le fils aîné
Cire, avec un air étonné,
Les souliers de toute la troupe,
Car, ce soir même, après la soupe,
Ils iront autour de Musard
Et ne rentreront pas trop tard ;
Afin que demain l'on s'éveille
Pour une existence pareille.
« Do, ré, mi, fa, sol, la, si, do. »
» Joujou, pipi, caca, dodo. »

CHANSON DES SCULPTEURS (*Coffret de Santal*)

Proclamons les princip's de l'art!
Que tout l'mond' s'épanche !
Le marbre est un' matière à part,
Y en n'a pas d'plus blanche.
Proclamons les princip's de l'art!
Que personn' ne bouge !
La terr' glais', c'est comm' le homard;
Quand c'est cuit, c'est rouge.
Proclamons les princip's de l'art !
Que tout l'mond' s'amuse !
Le bronz' dure, à moins qu' par hasard,
Pour des cloch's on n' l'use.
Proclamons les princip's de l'art!
Que tout l' mond' se soûle !
Quoique l' plâtr' soit un peu blafard,
Il coul' bien dans l' moule.
Proclamons les princip's de l'art!
Que tout l' mond' s'entende!
Les contours des femm's, c'est du lard,
La chair, c'est d' la viande.

— Je connais Charles Cros de longue date. Si ma mémoire qui est bonne ne m'égare pas, je l'aurais vu pour la première fois rue Royale, chez son frère, l'éminent docteur Antoine Cros, auteur des *Décoordinations* et inventeur, je crois, de ce merveilleux plessimètre, de qui l'on a des vers très bien, des dessins fantastiques amusants au possible et, sans doute, philosophiques, c'est le cas de le dire, en diable, et aussi des aquarelles des plus remarquables.

A ces soirées où je fus introduit, ô qu'il y a belle lurette! par François Coppée, on croisait bien du monde.

Un roi d'Araucanie première manière, des médecins très décorés, des hommes du monde diplomates, sportsmen des plus meublants... On y rencontrait aussi des artistes, le sympathique Cabaner dont j'entends encore les sonnets en plain-chant et les théories parfois abracadabrantes qui vous faisaient vous tordre sur place puis penser « dans l'escalier », Henri Cros frère d'Antoine et de Charles de qui la reproduction, pour M. Alexandre Dumas fils, de la tête du musée de Lille, attribuée à Raphaël, devait donner le branle à sa si légitime réputation de statuaire excellent et de *cirier* sans pair, Jules Andrieu, l'érudit et le polygraphe, que la politique et l'exil devaient ravir aux Lettres pendant, après et depuis la Commune, aujourd'hui consul de France à Jersey, par moi connu et apprécié comme excellent ami parmi mes assez longs séjours à Londres, Léon Valade, de qui viennent de paraître chez Lemerre les œuvres, hélas! posthumes, Albert Mérat, son intime et son frère d'armes qui nous doit encore bien des beaux vers égaux des anciens, le docteur Favre, collaborateur un peu, dit-on, au retentissant *Homme-Femme*, Favre le Biblique, l'Elohimaire, comme l'appelait une Revue morte en veine, à cette époque déjà ! de néologismes — grandiloques — d'autres et d'autres encore... Temps passés !

Je retrouvai Charles Cros et ses frères, sans les avoir beaucoup quittés, dans le célèbre salon de la charmante, de la tant regrettée Mme Nina de Callias, salon qui se partagea, dans les dernières années du règne de Napoléon III, la plupart des Parnassiens de marque, concurremment avec celui de la marquise de Ricard où, l'on peut l'affirmer, se fonda ou plutôt se fondit l'illustre groupe, pour de nobles aventures dans le grand monde intellectuel parisien et européen. Peinture et musique, poésie et prose, de la danse et du jeu, quelque politique presque farouche,

« Dieux! quel hiver nous passâmes! »

dit un de mes vers que je demande mille pardons de citer si effrontément, mais c'est la vérité que ces médianoches chez Nina furent féeriques, voire un brin diaboliques.

Quelques noms, mais quels noms! Rochefort et sa Lanterne, Villiers et son génie et sa belle voix pour chanter à l'orgue des vers de Baudelaire mis par lui en d'admirable musique, Dierx et Mallarmé, Edmond Lepelletier, Emmanuel des Essarts, Chabrié, Sivry, tant et tant d'excentriques un peu personnages. Un Paul Verlaine assez différent de celui d'à-présent extravaguait peut-être trop, mais on lui était si indulgent! Les Cros faisaient avec lui, Sivry et Villiers, partie de la maison en quelque sorte. Parmi ces enfants gâtés, tandis que son frère Antoine dessinait à la plume des « monstres » symboliques ou lavait d'échevelés paysages et qu'Henri restait toujours un peu rêveur, un peu absorbé dans quelque vision plastique, Charles Cros se multipliait en mille démarches amusantes, comme de chanter lui aussi, du Wagner ou de l'Hervé sur de savants ou fous accompagnements, de réciter quelque monologue inédit, tout naïvement, détestablement même, mais combien donc drôlement! etc. Parfois, il parlait science avec la compétence qu'impliquaient plusieurs livres siens, des plus en estime dans le monde spécial qu'ils intéressent.

La guerre survint, Mme de Callias mourut à la fleur de l'âge. Les camarades se divisèrent, qui pour se marier, qui pour des destins plus ou moins bizarres aussi. Mille changements, quoi! Mais Charles Cros est resté et restera l'un de nos meilleurs et il faut dire à haute et intelligible voix, en ces temps vaguement écolâtres, l'un de nos plus *originaux* écrivains en vers et en prose.

PAUL VERLAINE.

NOTE. — Cette notice était faite quand nous apprîmes la mort de Charles Cros, décédé à Paris, le 9 août 1888, à l'âge de quarante-cinq ans. J'adresse à sa veuve et à sa famille les compliments de condoléance d'un ami que la maladie seule a empêché d'assister à ses obsèques.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant: Léon VANIER.

7e volume. N° 336. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

TEXTE D'ANATOLE CERFBERR

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris

PAUL ALEXIS



PAUL ALEXIS



UN homme de lettres! Un homme de lettres dans toute l'acception du terme! Un homme de lettres exclusivement homme de lettres! Oiseau rare du temps actuel, dévoré de politique, assiégé de préoccupations brutales!

De ce que Paul Alexis fait partie de la rédaction du *Cri du peuple* depuis la fondation du journal, on aurait tort de croire socialiste aigu, démagogue accentué, le collaborateur de ladite feuille.

Il goûta beaucoup Vallès, mais Vallès écrivain, styliste, peintre, penseur, farouche, original, indépendant; il s'approcha de l'auteur du *Bachelier* et de *Jacques Vingtras*, et, apôtre convaincu, lui resta fidèle.

Militant?... Soit, et sans doute, et profondément, — et sur le seul terrain de l'Art.

Observation concernant la génération poussée ou grandie après le choc et la tourmente de 70! Mystère inexplicable au premier abord, — et problème d'une solution facile ensuite.

Sol bouleversé produit race fatiguée. Fin de siècles, vieillesse d'âmes.

L'Avenir va de l'avant et forme l'opposition. Impossibilité, ici et maintenant: la République existe; le progrès s'affirme et s'affermit. D'où la somnolence partielle des jeunesses et des maturités d'à présent, contraste devant les éveils et les exaltées ardeurs, spéciales et générales, des pères et des ancêtres, prenant feu partout, guerroyant de mille sortes, ni lassés ni rassasiés!

Que je n'exagère pourtant pas l'indifférence quasi locale de Paul Alexis!

Moderne essentiellement, il admet le nouveau et la transformation, l'élargissement et la libération, toujours, quand même, philosophiques, publics, humanitaires, civiques, et, vagues, atténuées, les religions de l'organe, dont il se sert comme d'une tribunette particulière, demeurent encore les siennes propres.

Mais l'individualité se trahit avec le fonds et le titre d'un volume préparé, enseigne arborée drapeau : *la Passion des lettres, Polémiques et portraits.*

L'œuvre sera l'ensemble de la « trublotade », la réunion des « trubloteries ».

Bagage déjà considérable! Face intéressante du prosateur! Un critique s'y montre, familier et brave, concis et aigu, bonhomme et armé, sincère d'idée, apprêté de toilette, et constituant une personnalité dégagée des attaches des cathédrales universitaires et des boudoirs académiques, sans aucune racine d'atavisme du côté des Cousin, Villemain, Saint-Marc-Girardin, Cuvillier-Fleury, Sylvestre de Sacy, Nisard, Planche, Lemoinne, Chaudesaigues, Sainte-Beuve, Chasles, Taine, Sarcey, Weiss, Brunetière, Lemaître.

Langue faubourienne, savante sous un air négligé; agrandissant, recréant le type emprunté du *Pot-Bouille* d'Emile Zola.

Ne livre pas, n'établit pas, et ne conserve pas qui veut une physionomie, voire fugitive, un profil, une ombre de profil, un soupçon de figurine!...

Mon lutteur de plume, amant d'esthétique soucieux de la plastique de l'esprit, est d'Aix en Provence. Il naquit là, un 16 juin 1847, d'un tabellion de la ville, aujourd'hui le doyen du notariat aixois.

Élève du lycée de la cité natale, Antoine-Joseph-Paul Alexis (nom répandu en cette contrée latine) fréquente le rimeur futur Antony Valabrègue, condisciple et camarade, et entrevoit, aîné de sept ans, Emile Zola, écolier de ces bancs.

Le droit couronne l'éducation classique.

Études jurisprudentes, non exemptes de répugnance et de révolte, car la basoche domine et emplit Aix, centre des arguties du Code, vivant de Facultés, fourmillant de Pandectes, respirant et suant les textes de lois et leur interprétation.

Du « Palais », Alexis comprenait et appréciait la Cour d'assises, mélodrame attrayant, si Lachaud, exceptionnellement appelé de la métropole, représentait le Bouchardy et le Dumaine.

Curiosité réglée, neutralisée par une espèce d'enclin vers les mathématiques! Double élément! Graine levée de romancier exact!

Paul Alexis gagnait Paris, pendant le bruit et l'éclat de l'affaire Troppmann. Il n'arrivait ni absolument ignoré, ni entièrement inédit. *L'Artiste* d'Arsène Houssaye, le gourmet connaisseur, insérait, auparavant, des vers de Paul Alexis, et l'étiquette, *Vieilles Plaies*, notait la tournure et la tendance : imitation de Charles Baudelaire, poète paysagiste, chantre amer, imagination froide visant la crudité.

Emile Zola — enchaînement logique! — avisait de leur apparition la clientèle du *Gaulois* d'alors.

Plus haut, je traitais Alexis de mandarin zutiste. Effet de rancune contre le mauvais sort des débuts! La période obsidionale entravait les efforts, interrompait les rêves du novice lutécien.

Il se contenta de la flânerie. Celle des hommes d'intelligence comporte un labeur concentré, dissimulé, réel; une contemplation réfléchie, active, quêtant provision, butinant, recueillie et recueillant.

Elle accoucha de *les Ruines de Saint-Cloud*, article de *la Cloche*.

Antoine-Joseph-Paul Alexis persista, un semestre environ, collaborateur gratuit et multiplié du « périodique ».

Je le trouve, successivement et occasionnellement, gratifiant de ses lignes alertes *le Réveil* de Valentin Simond, une gazette d'Hippolyte Buffenoir, *le Ralliement* de Barbieux, *le Voltaire* de Jules Laffitte, et même le *Gil Blas* et *le Figaro*.

Le Réveil de Valentin Simond et *le Cri du Peuple* de Jules Vallès et de Séverine le gardèrent des leurs. Les anciens tiraillements du *Cri du Peuple* ne le séparèrent pas de la maison-mère. Je le sais rédacteur du *Réveil*, durant 1883.

Un incident le témoigne, le courtois assaut entre Alexis et Dumas fils.

Une petite histoire le précède. Les professeurs de rhétorique et les arrangeurs de correctes épopées qualifieraient d'argument le succinct récit : Alexis, heurtant intrépidement le seuil de Dumas fils, lui soumettait *Celle qu'on n'épouse pas*, thèse poignante et audacieuse, d'une éloquente signification. Le secours du Maître (septembre 1879) ouvrit les portes du Gymnase. La pièce compta treize soirées, lot des ouvrages de valeur, de donnée téméraire, de déductions inflexibles. Citations et mentions l'attesteraient. Je les épargne. L'énumération blesserait la foi poétique d'Alexis, contempteur des enthousiasmes de son chétif biographe du jour et médiocre admirateur des *Burgraves* de Victor Hugo, de *l'Orestie* d'Alexandre Dumas père, des *Funérailles de l'honneur* d'Auguste Vacquerie.

Et les circonstances antérieures achevaient de contrarier *Celle qu'on n'épouse pas:* la scène du boulevard Bonne-Nouvelle traversait une crise; Lemoine-Montigny, son directeur, vieillissait; *les Ilotes* de M. Paul Ferrier sombraient simultanément, et — dernière fatalité! — la saison et le sourire ensoleillé d'un automne continuateur de l'été rendaient vain le talent des interprètes, MM. Alexandre Landrol, Guitry, Mmes Délia Lenormant, Dinelli et Giesz.

Paul Alexis n'oublia point le patron, le protecteur paternel de *Celle qu'on n'épouse pas*, et, *le Réveil*, dotant de *la Dame aux camélias*, livre et conte, le feuilleton de ses abonnés, discuta celle-ci de respectueuse, loyale, sévère et sérieuse façon, risquant les réserves, déclarant supérieur le drame du Vaudeville joué le 2 février 1852, désignant cependant aussi les parties ridées ou naïves de cette réduction dialoguée, et, néanmoins, plaçant le premier le fils Dumas, écartant Augier, éloignant M. Victorien Sardou, vantant, des filles spirituelles de l'inventeur du *Demi-Monde*, les nébuleuses, *la Comtesse Romani*, etc., etc...

« *In caudâ venenum!* » Alexis poursuivait et concluait, il étalait une théorie différente de *William Shakespeare*, niait l'égalité stationnaire des génies; proclamait incessants leur orient, leur marche, leur arrêt, leur chute, leur éclipse; prédisait un héritier de Dumas fils le dépassant, l'écrasant, le culbutant.

Dumas répliqua. *Le Temps* hasarda la réponse, modérément clémente, s'abstenant exprès de claires désignations, et frappant le brutalisme.

D'après Alexis, Dumas fils, haussant le ton, subissait une influence.

Ébauche de riposte, émanée du *Réveil*, termina la querelle d'ordre spéculatif.

Ubiquiste, Paul Alexis cumule presse et librairie. Le révèlent : *Après la bataille*, des *Soirées de Médan* (Charpentier, — 1880); *la Fin de Lucie Pellegrin*, série de nouvelles (Charpentier, — janvier 1880); *le Besoin d'aimer*, autre série de nouvelles (1885); *Emile Zola, Notes d'un ami* (Charpentier, — 1882); *le Collage* (1883 ou 1884).

Le Collage (dépendance du *Besoin d'aimer*) parut préalablement chez le célèbre et novateur Belge de l'inouïsme outrancier.

Le Collage, étude raffinée, trahit le psychologue, préoccupé de naturel, désertant le naturalisme.

De l'avis de l'auteur, je ne goûte point si fort *le Journal de monsieur Mure*.

Le Collage forme fragment isolé du *Besoin d'aimer* et *le Journal de monsieur Mure* de *la Fin de Lucie Pellegrin*.

Emile Zola me semble remarquable et éminent. Il résume Alexis, défauts et qualités; les unes dépassant les autres. Style net, solide, simple, chaud, mariant dessin et couleur, s'exclamerait une palette.

Le cœur et l'élan rayonnent, résonnent et... raisonnent. Je garde le trio de verbes; il traduit mon sentiment.

Les pages courent, serrées, instructives et piquantes; prodigues de documents fouillés et pesés, de narrations aisées et allègres; découvrant un méridional du nord, et, d'instinct ou de science, combinant méthode et lyrisme.

Emile Zola me dispenserait de l'historiographie actuelle. Défilent dedans, vivants, vécus, crayonnés, commentés, Alexis, Zola, Duranty, Goncourt, Flaubert, Daudet, Manet, Vallès, Becque, Robert Caze, Antony Valabrègue, Méténier, Céard, Maupassant, Hennique, — moins Coppée, Bourget, Bouchor, compagnons de table du *Bœuf nature*, dîner mensuel.

Un souvenir d'*Illusions perdues* flotte parmi les chapitres entassés. D'*Emile Zola*, ressortent les pourquoi et les comment des relations, des liaisons, des installations de cénacles.

Zola hors concours, Alexis prise et affectionne la société et le tempérament d'Edmond Duranty. Je le juge le concurrent de mon complice du *Répertoire de la Comédie humaine*, Jules Christophe, et l'exécuteur testamentaire de Duranty.

Le signataire du *Malheur d'Henriette Gérard* confiait à Paul Alexis quatre canevas de théâtre. Alexis les retouche.

Le Mariage de mademoiselle Pomme constitue commencement, acheminement.

Je constate excellente la situation d'Alexis. Il ne piétine ni ne recule.

Il encouragea, excita, soutint, entoura M. Antoine.

Je retiens et je marque d'un trait la saveur de ses deux tomes de nouvelles, et principalement de *la Fin de Lucie Pellegrin*, de *l'Infortune de monsieur Fraque*, des *Femmes du père Lefèvre.*

La Fin de Lucie Pellegrin attire et arrête mon attention. Épilogue, et vrai, et moral, de *la Dame aux Camélias*, composition très fausse et très malsaine! Chaque nudité et chaque horreur augmentent « le saisi » de la toile et l'enseignement du tableau, — la leçon découle de la laideur photographique.

Photographie... relative, et je loue Alexis des démentis de sa doctrine; il modifie personnes et choses aperçues, et il avoue l'initiative et la transposition. Ainsi de l'intimisme et du provincialisme pénétrants de *l'Infortune de monsieur Fraque* et des *Femmes du père Lefèvre*, — de l'*Infortune de monsieur Fraque* surtout. Une part de fantaisie anime le croquis. Du Balzac allégé et du Champfleury soigné amalgamés! Peu de procédés évoquant Zola. Point d'étroit servilisme de disciple. Soulié sobre et propre revendiquerait *les Femmes du père Lefèvre.*

Alexis, myope de regard franc et ouvert, timbre de voix caressant de l'originaire du Sud, ni décadent ni pornographe, dénué de pose, Lutécien départemental, habite le voisinage du Moulin de la Galette. Site pittoresque, capable de séduire les Huysmans du pinceau. Médaillon de Flaubert, cadres impressionnistes ornent un home « sui generis », les nuits de vendredis, parfois, égayés des propos des amis et illuminés des fusées de leurs discours. Proportion abandonnée, le logime restitue mon hôtel Tramontano de Sorrente, encaissé entre la mer (le vallon de la Seine, lac océanesque) et la montagne (les côteaux de Montmorency, contreforts alpestres).

Environné de son chat Victor, dont il entretint les abonnés du *Cri*, et d'un beau chien de chasse, cadeau de Paul Adam, fidèle des dimanches de Goncourt, surtout assidu de l'ex-rue de Boulogne, Alexis mourra zoliste impénitent. J'admire la ferveur du culte où je la touche et je la saisis, puisque, selon le charmant écrivain Jules Case, les dieux Balzac, Hugo, Pyat remplissent mon propre ciel.

Les impresarios artistes, soit M. Porel, soit M. Samuel, attendent quatre actes de Paul Alexis, *Monsieur Betsy*, accommodement de l'une de ses nouvelles (Oscar Méténier, collaborateur); deux actes d'adaptation, *le Sycomore* (collaborateur, Georges Moore, le naturaliste anglais).

Paul Alexis promet une *Madame Cœuriot*, Bovary parisienne, esquisse émouvante et creusée. La « crâne » *Revue indépendante* pourrait la guigner. Antécédemment, le « Recueil » de M. Kahn possédera de Paul Alexis, ragoût alléchant, *Fours glorieux de théâtre*, *le Candidat de Flaubert*, anecdotes et examens d'Alexis; *le Cri du Peuple*, alors non encore quitté, devait lancer un éloge détaillé des *Mensonges* si délicats et si distingués de Bourget.

Puis, récemment, le Théâtre-Libre aventurait, d'Alexis, *Lucie Pellegrin*, eau-forte de planches. Du coup, tombait foudroyé l'état-major des aristarques pontifiants.

Anatole CERFBERR.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

7e volume. N° 337. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris

LE PRÉSIDENT CARNOT



LE PRÉSIDENT CARNOT



M. Carnot (Marie-François-Sadi), président de la République Française, est né à Limoges le 11 août 1837, il est fils de M. Carnot, l'ancien doyen d'âge du Sénat, mort récemment, et petit-fils du grand Carnot, *l'organisateur de la victoire*, dont la statue est à Nolay (Côte-d'Or), berceau de la famille.

Ce fut en mémoire de son oncle, Sadi Carnot, fils aîné du grand Carnot, qu'il reçut ce prénom de Sadi, pour lequel l'organisateur de la victoire avait de la prédilection, « parce qu'il rappelait à son esprit des idées de sagesse et de poésie ». Entré à l'École polytechnique en 1857, il en sortit en 1860 avec le n° 1, qui fut également son numéro de sortie de l'École des ponts et chaussées, en 1863. Il fut alors nommé secrétaire-adjoint au Conseil des ponts et chaussées et devint, en 1864, ingénieur à Annecy. La Savoie venait d'être annexée et le gouvernement se proposait de la doter de travaux publics de toute sorte. Pendant sept ans le jeune ingénieur s'attacha aux fonctions qui lui étaient confiées, construisit les chemins de fer du département, opéra d'importants ouvrages d'endiguement, créa le grand port de Collonges sur le Rhône, améliora la navigation, etc. Il était encore dans la Haute-Savoie lorsque survint la guerre de 1870; il offrit ses services au gouvernement de la Défense nationale, auquel il présenta un modèle perfectionné de mitrailleuse, et fut, par décret du 10 janvier 1871, nommé préfet de la Seine-Inférieure, avec la qualité de commissaire extraordinaire de la République dans les trois départements de Seine-Inférieure, Eure et Calvados. La situation, en ce moment, était grave; les Prussiens occupaient Rouen et menaçaient Dieppe et le Havre. M. Carnot, de concert avec le général Loysel, s'efforça de couvrir le Havre et improvisa des fortifications dont le tracé a été conservé comme très utilisable dans l'avenir. Il resta à ce poste difficile jusqu'après le second armistice; mais il avait envoyé sa démission dès que la paix eût été décidée. Le 8 février, le département de la Côte-d'Or l'élut, par 41,711 voix, député à l'Assemblée nationale; il croyait encore à la possibilité de la résistance, et il fut un des 107 qui refusèrent de signer la cession de l'Alsace et de la Lorraine. Inscrit à la gauche républicaine, il ne cessa depuis lors de voter avec ce groupe, dont il devint un des secrétaires. Il vota notamment pour le retour de l'Assemblée à Paris, et pour le maintien de M. Thiers au pouvoir, le 24 mai 1873; cette même année, la clarté, la méthode qu'il apportait dans les discussions le fit nommer membre de la commission chargée d'examiner le budget de 1869, le dernier budget de l'Empire. Il fut de la majorité qui vota en 1875 les lois constitutionnelles. Après la dissolution de l'Assemblée, il se porta candidat à la Chambre dans l'arrondissement de Beaune (Côte-d'Or). « La République seule, disait-il dans sa profession de foi, peut apaiser nos anciennes dissidences; seule elle n'est pas un gouvernement de parti. Ouverte à tous, acceptant toute adhésion sincère,

elle groupera toutes les bonnes volontés, et une ère de calme, d'ordre et de liberté rendra à la France la place qui lui revient dans le monde. » Le 20 février, il fut élu député par 7,058 voix contre ses deux concurrents, M. Benoît-Champy, candidat bonapartiste, et M. de Villers-la-Faye, monarchiste, se disant constitutionnel. Il alla de nouveau siéger dans le groupe de la gauche, devenu la majorité, fit partie de la première commission républicaine du budget (1876-1877) et fut chargé du rapport relatif au budget des Travaux publics. Dès le 9 janvier 1876, il avait été élu secrétaire de la Chambre. Lorsque, par son message du 18 mai 1877, le maréchal de Mac-Mahon recommença la politique de combat contre les républicains, le député de Beaune signa le manifeste des gauches, et, le 19 juin, vota l'ordre du jour de défiance contre le cabinet de Broglie-Fourtou. Il fit partie des 363, obtint aux élections du 14 octobre une majorité plus forte que l'année précédente (7,634 voix) et fut également réélu secrétaire de la Chambre. Successivement rapporteur du budget des Travaux publics, sous-secrétaire d'État de M. de Freycinet (26 août 1878), puis de M. Varroy, ministre des Travaux publics, lors de la retraite de celui-ci (23 septembre 1880), il abandonna son portefeuille lorsque le cabinet Ferry se retira volontairement pour faire place au ministère Gambetta, 14 novembre 1881. Le 21 août 1881, il avait été réélu député de Beaune par 9,038 voix. En 1883, la commission du budget l'éleva à sa présidence; peu après la Chambre le choisit pour l'un de ses vice-présidents. M. Brisson lui confia le portefeuille des Travaux publics dans le cabinet du 7 avril 1885, et le 16 avril suivant il remplaça M. Clamageran comme ministre des Finances. Aux élections du 4 octobre 1885, M. Carnot fut élu, en tête de la liste, député de la Côte-d'Or par 55,833 voix. Il conserva le portefeuille des Finances dans le ministère de Freycinet (7 janvier 1886) et, le premier, il eut le courage d'exposer nettement notre situation financière, de constater des déficits jusque-là dissimulés, de montrer la nécessité de les combler d'une part par de sérieuses économies, de l'autre par un emprunt dont il exposa le projet en mars 1886. Le 11 décembre suivant il fut remplacé au ministère des Finances par M. Dauphin. Le 5 novembre 1887, M. Rouvier, président du Conseil, ayant déclaré que l'ancien ministre avait refusé la restitution des droits d'enregistrement qui lui avait été réclamée par la Société Dreyfus, la Chambre manifesta par ses applaudissements sa sympathie et son estime pour M. Sadi Carnot.

M. Carnot n'a guère pris la parole à la Chambre que comme rapporteur d'une commission ou comme membre du Gouvernement. « Il ne se laisse pas entraîner à l'improvisation, a dit un de ses biographes, et, pourvu qu'il ait soumis à la Chambre des renseignements sûrs, une démonstration claire, méthodique et décisive, il fait bon marché des moyens d'action auxquels recourent la plupart des orateurs. La simplicité de son attitude et de ses gestes, la modération extrême de son ton de voix, son abstention de tout effet oratoire, semblent chez lui un résultat voulu et presque un acte de probité : il veut éclairer et non entraîner ceux qui l'écoutent. Sa personnalité n'avait cessé de croître durant ces huit dernières années ; pourtant, on ne peut pas dire que sa candidature éventuelle à la présidence de la République eût jamais été posée; les suffrages, en cas de mort ou de démission de M. Grévy, semblaient plutôt devoir

se porter soit sur M. de Freycinet, soit sur M. Jules Ferry, soit sur MM. Floquet ou Brisson. Ce fut l'impossibilité de s'accorder et de réunir sur un de ces noms une majorité républicaine compacte qui fit songer que l'on avait sous la main, en la personne de M. Carnot, un homme intègre, d'un passé sans tache, portant un des plus grands noms de la Révolution, un nom qui n'avait cessé d'être honoré depuis près d'un siècle. Au scrutin préparatoire du 2 décembre 1887, M. Carnot n'obtenait que 169 voix au troisième tour de scrutin, après n'en avoir obtenu que 69 et 61 aux deux premiers tours; mais au Congrès, dès le premier tour, il en obtenait 303, et le désistement de M. Jules Ferry, qui en avait obtenu 212, assurait aussitôt son élection en ralliant sur son nom tous les suffrages républicains. Il fut élu au deuxième tour par 616 voix. Rappelons ici que M. Thiers, seul, avait une majorité plus imposante lorsqu'il fut élu le 17 février 1871 par la presque unanimité de l'Assemblée nationale; le maréchal de Mac-Mahon n'avait réuni que 390 voix le 23 mai 1873; M. Jules Grévy avait été élu en janvier 1879 par 563 suffrages et réélu en décembre 1885 par 457.

*
* *

M. Carnot s'attache à faire aimer les institutions actuelles dans sa personne et il y réusssit.

On lui sait gré d'être prompt et assidu aux devoirs de ses fonctions, d'y déployer une bonne grâce et une distinction incontestables; on le connaît comme essentiellement modéré de tempérament et de convictions, très tolérant, ennemi de toute exagération, de toute aventure à l'intérieur comme à l'extérieur — toutes choses qui sont selon le cœur et les intérêts de la grande majorité des populations qu'il visite.

La concentration — cette concentration qui est à l'ordre du jour de la presse républicaine, s'opère en quelque sorte naturellement autour de M. Carnot pendant ses voyages politiques.

C'est une chance heureuse pour la troisième République d'être représentée devant la France et devant l'Europe par une personnalité consciencieuse et sympathique, qui a la rare fortune de plaire à peu près à tous et de faire oublier un moment aux partis leurs préoccupations de secte.

M. Carnot obtient ce beau résultat de réaliser le maximum de concorde que comporte l'état des choses et des esprits dans le pays dont il est le premier magistrat.

PIERRE ET PAUL.



Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

7e volume. N° 338. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE
TEXTE DE PAUL VERLAINE

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

RENÉ GHIL



RENÉ GHIL

RENÉ GHIL, poète français, est né le 26 septembre 1862, à Tourcoing (Nord). Comme pour beaucoup de personnes d'origine flamande, il y a gros à parier qu'il a du sang espagnol dans les veines. On a déjà dit de lui : « .....Un Espagnol perdu dans les brumes de la Flandre. » On ne s'est pas trompé non plus en traitant, à cette occasion, son génie et son talent « d'imagination chaude domptée par une logique sévère. » Déjà plusieurs poètes de là-bas ont revendiqué ce double titre ataval manifesté par leurs écrits et que proclame l'Histoire. La grande Marceline Desbordes-Valmore, entre autres, aimait, blonde aux yeux bruns, à se souvenir de son cher Douai natal et de ces

« fécondes campagnes
Où vinrent s'asseoir les ferventes Espagnes. »

et ses sublimes vers où, au milieu de la plus vivante expansion qui fut jamais, apparaît tant de réserve pudique et hautaine, tant de discrétion d'esprit et de style, concision et verve, toutes vertus et qualités castillanes, ne furent et ne sont pas pour démentir ces belles nostalgies.

Littéralement peut s'appliquer à René Ghil, en tenant compte des différences d'époque, d'âge et de sexe, l'éloge qu'on vient de lire. Seulement, ici, au lieu de rencontrer un artiste prodigieux, mais plutôt ou surtout instinctif, l'on a à compter en lui avec un cas des plus intéressants d'esthétique transcendentale. Et j'emploie ces grands mots, contre mon habitude, sans sourire, car René Ghil doit être considéré comme le premier — ou alors l'un des tous premiers des jeunes poètes, et en tout état de cause le plus affirmé d'entre eux, le plus en dehors, le plus visible pour le sérieux, pour le grave, pour le poids et l'imposant de sa tentative. Décadent ou Symboliste ou l'un et l'autre, n'importe, en admettant que l'un diffère de l'autre, que *décadent* qui est pittoresque et historique comme *gueux* et *sans-culottes*, et *symboliste* qui est amusamment pédantesque, — tels *euphuiste* et tutti quanti, signifient ceci ou cela, peu ou prou ou, encore, rien, — René Ghil représente la génération levante d'ouvriers en vers, et fortement, par l'exemple et le précepte.

De son enfance écoulée en pleine campagne dans les Deux-Sèvres, à Melles, où dernièrement il s'est marié et semble résolu à se fixer, il rapportait après des études à Paris, pour la Poésie embrassée dès la quinzième année, l'amour bien complet de la nature, passion qui implique mille choses puissantes, tendresse et rudesse, peurs et délices, la sagesse des choses, leurs larmes virgiliennes, le frisson aigu et prolongé de l'infini, de haut bon sens initial et de la rêverie paysanne qui va jusqu'à la Vision. Tout cela, il le mit dans un livre absolument beau, paru en novembre 1884, qu'il intitulerait volontiers *Livre d'essais*, et qui, sous le nom de LÉGENDES D'AMES ET DE SANGS, annonce dans une préface, reniée depuis, et illustre le plan, qu'il garde après l'avoir précisé, d'une vaste œuvre poétique intitulée, elle, LÉGENDES DE RÊVE ET DE SANG, divisée en SIX LIVRES, dont le premier : LE MEILLEUR DEVENIR (en préparation pour les premiers mois de 1889) est une explication et aussi une reconstitution essentielle, selon les données de la science, mais *littérairement*, du monde paléontologique. C'est le *Sang* d'où, au dernier poème de ce livre, doit s'éveiller enfin le premier *Rêve*.

Puis viennent les quatre livres suivants qui sont la mise en scène des âges médiats, c'est-à-dire de transformation vers le plus pur Rêve.

Le livre II, LE GESTE INGÉNU, a paru : *C'est, par une suite de poèmes* INSTRUMENTÉS *distincts mais logiquement liés entre eux pour que le livre soit* UN *dans l'œuvre* UNE, la mise en scène SYMBOLIQUE des montées du désir de l'Adolescence, — hors du temps et du lieu, dans l'espace indéfini de ces âges-moyens qui doivent

conduire, par évolution, au seul Rêve et à la raison cherchée, ce qui sera dans le sixième livre. Ce livre II porte la dédicace suivante des six livres :

A | TOI | qui leur avères le grand-œuvre | père et seigneur de | l'or | des pierreries et des poisons | A | STÉPHANE MALLARMÉ | que | de l'élève | soient dédiées | les | légendes | DE RÊVE ET DE SANG.

De cette première œuvre sortira une autre, dans laquelle, de *la raison cherchée de l'Etre humain* aux LÉGENDES DE RÊVE ET DE SANG l'auteur passera à *la raison cherchée de l'Humanité.*

On voit quel vaste programme caresse René Ghil. Nul doute que ce patient et ce travailleur le mène à bien victorieusement.

En attendant, son « livre d'essais, » pour parler comme il voudrait qu'on parlât, lui a conquis l'attention admirative de tous compétents. Stéphane Mallarmé particulièrement l'a discerné, qui écrivait à l'auteur : « Il me rappelle des époques de moi-même au point que cela tient du miracle..... Peu d'œuvres jeunes sont le fait d'un esprit qui ait été, autant que le vôtre, de l'avant, » et il lui prodigua les conseils, attirant son attention sur *l'Harmonie* contenue en ces vers de la LÉGENDE D'AMES ET DE SANGS, « et ainsi, disait dernièrement Ghil, me jeta dans la voie, ma voie, selon un sens harmonique très développé en moi qui me fait écrire en compositeur plus qu'en littérateur. »

D'ailleurs, ce système, « cette voie », Ghil à son tour les a magistralement expliqués dans un libelle qui fit il y a quelques deux ans, un bruit du diable où il fallait, et campa superbement l'auteur en plein terrain à conquérir. J'entends parler de ce fameux TRAITÉ DU VERBE, autorisé par un Avant-dire de Stéphane Mallarmé, où vinrent durant plusieurs mois de l'année dernière s'exercer les jeunes dents des loups en herbe du journalisme « littéraire » quotidien et de l'autre. Surtout la langue, charmante avec ses jolies inversions, que de parasites supprimés, et le savoureux emploi de mots triés entre mille choix exacerba les biles et les rates. C'en devint amusant, et les vérités n'en étaient pas moins dites, chacune d'elles précieuse, parbleu! mais la préférée de l'auteur, celle en laquelle il avait mis toutes ses complaisances, éclata comme une fanfare dans l'air épais du béotisme particulier à l'an de grâce 1886 : à savoir, la théorie de *l'Instrumentation poétique.*

Partant de ce principe, admis en somme, qu'il y a parité entre les sons et les couleurs (Baudelaire et Rimbaud, génies, ont déployé l'idée émise par de nombreux théoriciens) pourquoi le Poète ne traduirait-il pas les couleurs en sons, une fois bien déterminée les couleurs des Voyelles et des Diphtongues, « et aussitôt en timbre d'Instrument » ; pourquoi même sa magie ne s'étendrait-elle pas jusqu'aux Consonnes, le tout formant un *Orchestre intelligent et coloré?*

« Toute la Trouvaille est là gisante! » s'écrie l'auteur, à bon droit orgueilleux de ses définitions, et sûr, sur preuves, de la réussite.

Résumons le système en quelques mots. Orgue, noir, A ; harpe, blanche, E ; violons, bleus, I ; cuivres, rouges, O ; flûtes, jaunes, U.

Et Ghil complète :

« .....IÉ, IE et IEU seront pour les Violons angoissés ; OU, IOU, UI et OUI pour les Flûtes aprilines ; AÉ, OÉ et IN pour les Harpes rassérénant les Cieux ; OI, IO et ON pour les Cuivres glorieux ; IA, ÉA, OA, UA, OUA, AN et OUAN pour les Orgues hiératiques.

Mais plus, autour de ces sons, se grouperont : pour les Harpes, les T et D stériles, et l'aspirée H, et les G durs et mats ; pour les Violons, les S et les Z loin aiguisés, et les LL mouillées et dolentes et les V priants ; pour les Cuivres, les âpres R ; pour les Flûtes, les graciles L simples, et les enfantins J, et l'F soupirante ; pour les Orgues, les M et N prolongeant un mouvement muable lourdement : plus s'entendra par le matin poétique l'aubade de mon désir!..... »

Et de ravissants développements suivent et précèdent, que ce serait gâter que de les citer par fragments. Mais soyez sûr que cet opuscule est une chose très forte, et curieuse merveilleusement.

Quant aux vers que va voir se dérouler l'avenir, somptueux, musicaux (non musiciens! insiste Ghil, au TRAITÉ), profonds et doux, quelle meilleure fête pour nous malins, qu'un tel apparent, peut-être, paradoxe mis en œuvre?

PAUL VERLAINE.

Suit fragment inédit :

INPROMPTU DE CUIVRES ET BASSES

Vivant! le vent qui passe aux houx des plus grands [deuils
Sinistrement silla les hauts sommets d'orgueils.

et de nos soirs épars il n'est plus qu'un sang d'homme
Avivé d'une plaie insonore et qui n'a
Tel espoir de ne plus se rêver en la somme
Torrentielle des nuits veuves d'hosanna.

Mais promets qu'un regret ne s'ouvrira dans l'heure
éplorée à longtemps d'un vol d'oiseau qui meure :

Triste pour nos doux Yeux en mariage ouverts
Tandis que les midis de nulles plumes pleuvent !

puisque l'an des roseaux qui du rire s'émeuvent
Tant désespérément s'ensépulture d'hier
Mouvant de souvenirs qui deviennent quel air
Agité de sanglots muets en les mémoires :
puisque l'eau le miroir non désert où nos gloires
Vaguantes en azurs avéraient l'univers
Tumultueuse mêle un haussement d'hivers :
puisqu'aussi loin que nous songeâmes parmi l'heure

Vivant! le vent qui passe aux houx des plus grands [deuils
Traîne en orage épars le sang de mes orgueils.

RENÉ GHIL.

Puis cette délicate prière qu'il eût été dommage de garder uniquement pour nous :

PATER NOSTER

A Léon Vanier.

Notre Éditeur à tous qui restez sur les quais,
Que votre nom soit dit, qu'arrive votre règne!
Qu'au nez sempiternel des gens interloqués
Votre vouloir de Vers en amples ors dédaigne.

—

Donnez-nous maintenant le Tabac et le Pain.
Car le pain est le Sang, la fumée est le Rêve
Qui s'exile au voyage errant et transalpin :
Et du secret trop noir de l'Armoire griève

—

Tirez plus vite au jour, pour que tout volatil
Et cher parfum monte aux Cieux, le « verbe » que [prône
Stéphane Mallarmé : je prie, au nom du Faune,
Et de Verlaine, et du seul Songe. Ainsi soit-il.

RENÉ GHIL (1886).

Nous donnons ici à titre de « curiosité symboliste » la textuelle copie de quelques enveloppes de lettres adressées au bibliopole des « décadents » et qui, à la louange du service de l'administration des postes, arrivèrent ponctuellement à leur adresse :

N. D. L. R.

E. V.
Léon Vanier, éditeur neuf
Venu pour subjuguer la foule,
Habite numéro dix-neuf
Quai Saint-Michel, où de l'eau coule.

STÉPHANE MALLARMÉ.

Va vite chez Léon *Va- nier* peut-être
Pas ? — N'interromps et va toujours! c'est au *quai*
Saint-Michel, dont cet arrivant s'est toqué :
Au *dix-neuf* pose ta lettre, ô postal Être!

RENÉ GHIL.

E. V.
A toutes jambes, Facteur, chez l'
Éditeur de la décadence
Léon Vanier, Quai Saint-Michel
Dix-neuf, gambade, cours et danse!

STÉPHANE MALLARMÉ.

Alertement chez Léon Va
nier, le parfait éditeur qu'est
au numéro dix-neuf du quai
Saint-Michel, ô ma lettre, va!

DUJARDIN ET Cie.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

7e volume. N° 339. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

TEXTE DE MAURICE GUILLEMOT

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris**

EDMOND GONDINET



CH. DECAUX. SC.

EDMOND GONDINET

D'APRÈS le *Bottin* du commerce parisien, il existe au nº 150 de la rue de Rivoli une vaste usine aux ateliers importants aussi bien par le nombre du personnel employé que par les produits qu'on y fabrique; rien, dans l'aspect extérieur de la maison ne laissant supposer la chose, nulle enseigne aux lettres dorées, force est donc de s'adresser au concierge :

« Monsieur Gondinet, S. V. P.? »

« L'escalier au fond de la cour, au quatrième, la porte à droite. »

Les machines sont des plumes, la force motrice est fournie par des « ronds de cuir » qui griffonnent, le matériel se compose uniquement d'encriers et de mains de papier, les établis sont des bureaux ; aux murs, des casiers et des meubles à tiroirs bondés de scénarios, de mises en scène, de ficelles, — de dénouements, de déclarations d'amour, de violences, d'injures, de provocations de duel, de demandes en mariage, etc. Des cahiers encore vierges de ratures traînent çà et là sur les tables, ce sont les premiers manuscrits de jeunes auteurs injoués; les enfants mal venus ou déformés par la suite, sont apportés au grand rebouteur dramatique, Edmond Gondinet.

Il suffit de ce préambule pour préciser l'incontestable et bénie personnalité de l'homme que nous portraicturons; il est de toutes les pièces qu'il signe et de toutes celles qu'il ne signe pas; cet enragé de béquets n'en fait pas seulement pour lui, il en tient boutique ouverte pour ses jeunes ou vieux confrères; personne jusqu'à présent ne s'en est plaint. On connaît quelques-uns de ses collaborateurs, des hommes du métier, Raymond Deslandes, Hector Malot, Labiche, Pierre Véron, et *tutti quanti;* la cohue de ceux-ci est aussi difficile à savoir qu'à dénombrer; au reste, le bagage personnel de M. Gondinet est suffisant à sa renommée sans que nous fassions place ici à des indiscrétions parisiennes; contentons-nous de citer un labeur théâtral commencé à deux et qui n'aboutit jamais; d'ailleurs, comment aurait pu signer sur l'affiche le souverain d'alors, Napoléon III?

La Cravate blanche, *les Grandes Demoiselles*, *le plus heureux des trois*, *Gavaut*, *Minard et Cie*, *le Homard*, *le Panache*, *le Tunnel*, *les Convictions de papa*, que d'éclats de gaieté évoquent et suscitent encore tous ces titres bizarres!

« Le rire est le propre de l'homme »; il le sait bien, lui, l'auteur de toutes ces adorables cocasseries qui sont les joyaux du Palais-Royal.

Quel est son genre de comique? Non la grivoiserie épicée d'un rabelaisien, non le sarcasme amer d'un sceptique ou d'un philosophe, non plus l'exagération et l'enflure d'un moraliste, mais la jolie indifférence clairvoyante d'un observateur : il laisse à Labiche sa bonhomie souriante, à Dumas ses flèches aiguisées, à Sardou ses escarmouches de dialogues, à Augier son épanouissement tranquille et sain, à ceux de maintenant leurs indécentes polissonneries et leurs obscénités; lui, fait de la caricature bourgeoise ou mieux de bourgeois; il étudie et note, il photographie, il enlumine le monsieur Prudhomme légendaire, il se promène avec lui, le fait parler, l'écoute et nous le montre frappant de ressemblance, aussi étonnant de vérité que dans un croquis de Monnier; il y a, à ce point de vue, dans *Gavaut, Minard et Cie*, des scènes merveilleuses de dialogue entre les deux associés, qui sont de la meilleure comédie.

Les procédés de l'auteur sont simples, sans recherches trop apparentes de ce qu'on appelle le métier; il procède par détails, par tout petits détails, et négligeant l'aquarelle par plans de Gavarni, les lavis de Daumier, la ligne de Grévin, il égale tout bonnement Henri Monnier, et comme lui s'applique à une accumulation de traits qui sont autant de notes indispensables à la contexture d'ensemble du bonhomme joué par Daubray ou Lassouche; il y a là comme une façon de naturalisme saupoudrée de beaucoup d'esprit, ce qui n'est pas à dédaigner.

Comédie-Française et Palais-Royal, Gymnase et Vaudeville (prose et vers libres ou non), Edmond Gondinet a fait de tout, un peu partout, comme on le voit, toujours sous la rubrique de comédie, sauf pourtant *le Roi l'a dit*, un opéra-comique mis en musique par L. Delibes, et *Viviane*, un ballet à l'Eden.

Gondinet (Edmond), né dans la Haute-Vienne en mars 1829, fils d'un directeur de l'enregistrement et des domaines, employé au ministère des finances, démissionnaire en 1869, décoré la même année; voilà, avec la froide sobriété d'un dictionnaire, la vie de notre modèle.

Esquissons sa silhouette : grand, une tournure d'officier (Sarcey, qui est très myope, s'y est trompé autrefois), le front dégarni, de chaque côté du crâne seulement tombent en boucles des cheveux presque blancs; le nez est fort, l'œil très doux, le regard affaibli; la tête, légèrement et habituellement penchée en avant, a une expression de timidité un peu rêveuse, presque mélancolique.

Molière était sombre, Cervantes sérieux, Beaumarchais sévère.

Causeur très agréable, Gondinet vit pourtant très retiré; il travaille beaucoup, la nuit de préférence, à l'heure des théâtres, ça l'entraîne!

Vous qui passez en sortant du spectacle par la rue de Rivoli et qui voyez là-haut briller à une fenêtre la lampe de l'écrivain, dites-vous que le dramaturge qui vient de vous faire rire tout à l'heure, est là qui vous prépare d'autres moments de gaieté, et rendez-lui grâce de n'être ni pessimiste, ni symbolique, d'être simplement pour vous, pour moi, pour nous tous,

Un homme d'esprit au bon et vrai rire.

Un Français!

Maurice GUILLEMOT.

Note. — Au moment de mettre sous presse nous apprenons la mort de M. Gondinet.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, au Grand-Montrouge. L'éditeur-Gérant : Léon VANIER.

7e volume. N° 340. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN D'AXILETTE

TEXTE DE JEAN MORÉAS

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

MAURICE BARRÈS



Ch. DECAUX Sc

MAURICE BARRÈS

AURICE BARRÈS né à Charmes (Vosges), en janvier 1863 est un grand garçon à la figure de proconsul. Un proconsul dolent de vivre. Un proconsul qui aurait lu Stendhal et M. Renan.

J'ai connu Barrès, il y a quatre ou cinq ans, au quartier latin. Lui, Charles Vignier, Laurent Tailhade et moi, nous formions à nous quatre, à cette époque, le ban et l'arrière-ban de ce qui fut depuis appelé : Décadence, Déliquescence, Symbolisme, ou d'un autre vocable. Tailhade qui était notre aîné, et qui venait de faire paraître « Le Jardin des Rêves », un recueil de fastueuses strophes, travaillait par à-coup à des rares et délicats poèmes, qui demeurèrent malheureusement épars en de petites Revues défuntes. Il semblait déjà touché de cette fatale amertume, de cette inéluctable lassitude, que nous devions connaître plus tard, nous aussi, mais qui, à cette heure, offusquaient notre zèle de néophytes.

Il disait :

— « La littérature n'est qu'une bague au doigt. »

A quoi nous protestions :

— « La littérature est un sacerdoce. »

Songez donc ! Barrès contait, en ce temps, en prose rythmée, les martyres des vierges platoniciennes, et nous rimions, Vignier et moi, notre premier volume de vers. La littérature ne pouvait être que sacerdoce.

Sans donner dans la Bohême de lettres, hanteuse de tavernes enfumées, nous ne dédaignions point de livrer nos joutes esthétiques autour des tables de certain café illustré jadis par la présence de Richepin, Bourget et tel autre.

Dans ce café, toute une académie de poètes et de prosateurs se groupèrent peu à peu. Quelques-uns de ces farouches florissent maintenant dans le reportage quotidien. Un ou deux eurent des succès de librairie. Il y en a beaucoup dont nous perdîmes complètement la trace.

Des personnes du sexe, parées de tabliers et de sacoches, souriaient à nos discours transcendantaux, entre deux verres de chartreuse.

Tailhade, sensuel et païen, se délectait, sans plus de raffinement, à ces callipyges.

Barrès, qui pratiquait « l'amour-goût », les qualifiait « d'adorables prostituées. »

Quant à moi, qui ai toujours, mais en vain, hélas! aspiré à l'ascétisme, j'implorais avec contrition le Prophète contre les embûches de Mayâ.

Avons-nous assez, au cours de ces séances, devisé « Esotérisme, Suggestion et Fin de Siècle! » Avons-nous assez démoli d'auteurs célèbres! Cependant, parmi nous, maint s'entretenait familièrement avec le Daimôn Génie lui-même. J'en ai connu une demi-douzaine que l'implacable Daimôn harcelait. Où sont-ils, ô Esotérisme? Mais où sont les neiges d'antan!

Après tout, je ne veux pas rire de ces naïvetés. Elles ne valent ni plus ni moins que tout le reste.

Seulement, comme nous le disions, mon cher Barrès, l'autre soir en fumant d'innombrables cigares devant un bon feu, « quand on a eu suffisamment de génie, l'heure a sonné d'avoir un peu de talent. »

Maurice Barrès a eu du génie dans « les Taches d'Encre », une publication mensuelle d'une belle hardiesse, et qui fut son premier ouvrage important. Et du talent? Je viens de parcourir plusieurs de ces fascicules : le talent y fut aussi. En tout cas rendons à Barrès cette justice : avant X... et Z... et même Y..., il parla, dans les « Taches d'Encre », en critique avisé, du mouvement littéraire actuel, qui fructifiera, quoi qu'on dise, et malgré les bouffonneries de quelques adeptes.

Depuis cette œuvre de début, Barrès donna à « La Vie Moderne, » à « La Revue Illustrée, » à « La Revue des Lettres et des Arts, » au « Paris Illustré, » etc., des pages savantes et spirituelles tour à tour. Dans « Le Voltaire, » il se révéla chroniqueur brillant et combattif.

Mais j'ai hâte d'arriver à l'œuvre, la vraie : *Sous l'œil des Barbares*, le beau roman que Barrès vient de publier, et qui est en passe de forcer le Succès, cet inexpugnable.

Voilà plusieurs lustres que des auteurs de talent, sous prétexte de modernisme, déroulent l'inutile et fastidieux panorama des rues, des cafés, des ateliers et des mauvais lieux parisiens. Ils ont soin d'y placer de petits fantoches munis d'une petite psychologie étiquetée selon leur condition. Ces frustes androïdes évoquent à volonté l'anecdote d'hier, tranchent la question sociale et la question d'alcôve. Leurs pensées et leurs sentiments dérivent de la crudité du gaz, l'âcreté des liquides et la forte odeur des corsages. Leurs actions sont en général banales et stupides, car c'est là, il paraît, un grand principe d'art.

Parmi nos romanciers modernistes, quelques-uns mettent ces belles choses en français de maître d'écriture, quelques-uns les détaillent en ce gentil javanais impressionniste que l'on sait.

Et certes, si l'on doit garder une sorte de respect pour les chefs, pour ceux qui luttèrent aux heures difficiles, l'on ne saurait ressentir que de la rancœur devant les plats imitateurs dont les élucubrations sombrent dans la sottise et le négoce.

Puis il faut entendre les critiques de cette bande! Comme ils parlent « scepticisme, vérité, document! » Comme ils raillent bien, et Homère, et Shakspeare, et le lyrisme, et l'épopée, et la fureur tragique! Car ils sont matérialistes et expérimentateurs, ces messieurs! Pourtant la déconfiture du Matérialisme et l'éclatante victoire que l'Intuition remporte actuellement dans la science sur l'Expérimentation, devraient, ce me semble, les rendre plus circonspects.

Mais laissez-moi citer cette judicieuse appréciation de M. Anatole France, sur le *Naturalisme*. « ...On prétend que le roman naturaliste est une littérature fondée sur la science. En réalité, il est renié par la science, qui ne connaît que le vrai, et par l'art, qui ne connaît que le beau. Il traîne en vain de celui-ci à celle-là sa plate difformité. L'un et l'autre le rejettent. Il n'est point utile et il est laid. C'est une monstruosité dont on s'étonnera bientôt. »

Sous l'œil des Barbares est un répit au milieu de toutes ces turpitudes.

Dans son roman, Barrès, négligeant le détail oiseux, le superflu des incubations, va droit à la suprême synthèse psychique.

Ce sont les *années d'apprentissage* d'un jeune homme d'aujourd'hui, une histoire intellectuelle et presque métaphysique. Certains passages font penser aux « Affinités Électives » de Goëthe. Le deuxième chapitre mêle à la sensibilité exacerbée d'un Jean-Paul Richter, une ironie clairvoyante et roide. La dernière partie, close par une oraison, émeut violemment, mais d'une émotion cérébrale. Le livre est écrit, en

outre, dans une langue de la plus pure tradition (oui, tradition!), musicale discrètement, obombrée à souhait.

Je finirai en disant que « Sous l'œil des Barbares » ne représente, selon moi, ni le seul, ni le principal *type* du roman que des jours proches nous réservent. Mais il manifeste assurément un des plus nobles caractérismes de la renaissance littéraire que nous espérons.

JEAN MORÉAS.

NOTE. — Depuis, Maurice Barrès a fait paraître aussi le premier volume d'une série de *Dialogues parisiens*, HUIT JOURS CHEZ M. RENAN, qui est un petit chef-d'œuvre de critique ornée, puis une vive description du quartier Latin qui semble plutôt, à vrai dire, un chapitre sur l'amour à vingt ans. En quelques mois lui, dont les rares qualités, voilées par une façon de scepticisme perpétuel, n'étaient connues que d'un petit groupe d'amis, a montré une profondeur et un renouvellement qui surprennent. Les esprits les plus divers furent séduits. Sarcey, encore qu'il s'étonne que Paul Bourget ait consacré cinq colonnes des *Débats* à *Sous l'œil des Barbares*, ne cessait lui-même, à un moment donné, de présenter le romancier aux lecteurs des nombreux journaux où il travaille. Barrès a eu cette chance d'être adopté par la mode, dans le public chaque jour plus large que se font les esprits nouveaux, décadents, symbolistes, analystes, etc. Il aura eu cette étrange fortune de ne pas attendre longtemps un succès qu'il ne sollicitait qu'avec des œuvres infiniment raffinées.

Beaucoup de chroniqueurs, encore sous l'impression des *Barbares*, demeurèrent surpris quand Barrès commença la violente campagne qu'on sait pour rallier la jeunesse lettrée au général Boulanger. On a annoncé que Barrès publiait la collection de ses articles de la *Revue indépendante* et du *Figaro* sous ce titre : *De la force du général Boulanger et de la nécessité de se rallier*. Remplacez *général Boulanger* par *Directoire*, et vous aurez le titre même de la première brochure politique de Benjamin Constant : *De la force du Directoire et de la nécessité de se rallier*. N'est-ce pas dans certaine analogie de sentiment et de talent qu'on constate aisément, malgré mille différences de temps et de milieu, qu'il faudrait chercher le secret de cette imprévue attitude de l'analyste singulier des Barbares. La jolie esquisse ci-contre nous montre un Barrès sans œillet rouge; le dessinateur a bien compris que l'attitude de Barrès demeurait essentiellement intellectuelle, et que cet esprit distingué, après avoir affirmé, à plusieurs fois et avec complaisance, que *le monde extérieur n'existe pas pour lui*, pouvait servir puissamment un mouvement, mais ne descendrait jamais dans la lutte des couloirs.

BIBLIOGRAPHIE

Les Taches d'Encre, gazette littéraire. Coll. 4 n^os^, chez Vanier, 4 francs.
Sous l'œil des Barbares, roman, 1888. Lemerre.
Huit jours chez M. Renan, dialogue parisien. 1888. Dupret.
Le Quartier latin, sensations de Paris. 1888. Dalou.

POUR PARAITRE EN JANVIER

Un Homme libre, roman. Chez Perrin.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant: Léon VANIER.

7e volume. N° 341. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

TEXTE ET DESSIN DE DÉSIRÉ LUC.

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris

ANDRÉ ANTOINE



ANDRÉ ANTOINE

EPUIS longtemps était réclamé un théâtre, où les essais littéraires de quelque valeur pussent être produits en absolue indépendance.

Mais qui, pensait-on, oserait l'instituer? Qui subviendrait aux lourdes charges d'une semblable entreprise? Les sceptiques répondaient : « Chimères». On attendait Mécène, Job apparut.

En l'occurence, ce fut Antoine qui n'avait que quelques sous en poche.

Antoine (patronymique, — baptismal, André), né le 30 janvier 1858, à Limoges, comme Claretie et Noriac, avait innée la passion du théâtre.

Vers dix-huit ans, sans lettre d'entrée, il s'adressa à Got. Il lui parut tellement épris, que le grand comédien vint trouver son père et le pria de ne point entraver une vocation aussi manifeste. Mais, reste des anciens préjugés, les pères craignent comme le choléra ceux qu'on appelait des histrions, et que l'on catalogue aujourd'hui plus vulgairement sous l'argotique substantif de cabotins. Donc, le front filial ne reçut pour couronner ses nobles aspirations, ô ironique antithèse! que le nimbe vert d'un rond de cuir. Il entra comme simple gratte-papier à la Compagnie du gaz.

Cependant, le service militaire et, au retour, l'existence de plus en plus abrutissante d'employé administratif avaient annihilé dans son cerveau les chères illusions de la prime jeunesse. Il semblait résigné à maculer sempiternellement d'infinies kyrielles de quittances, lorsqu'un de ses camarades l'entraîna à une soirée du Cercle Gaulois. Il n'en fallut pas davantage pour que ressurgissent des espérances qu'il supposait mortes et enterrées, mais qui n'étaient qu'en état de catalepsie. Il fut repris de sa marotte. S'étant fait inscrire au Cercle, il consacra les courts loisirs du soir et du dimanche à satisfaire enfin sa passion latente. Alors, il cultiva ses aptitudes avec un invincible acharnement.

Son avenir n'en paraissait pas moins vague, lorsqu'un également ignoré, qui jusqu'à ce jour-là ne le connaissait pas, lui indiqua le terrain à défricher.

Arthur Byl, jeune dramaturge d'avenir, venait, conduit par quelque ami, d'assister à une représentation du Cercle Gaulois, dans un mesquin emplacement, passage de l'Élysée-des-Beaux-Arts. Là, en dehors du répertoire de nos grandes scènes théâtrales, rien autre n'était jamais admis au programme. Parmi cette troupe d'amateurs, il remarqua Antoine. La tenue assurée, le geste naturel, la précise intonation, tout dénotait chez lui de rares qualités scéniques. Byl alla le féliciter dans les coulisses et lui dit : « Pourquoi vous en tenez-vous à ressasser des pièces archi-connues? Doué de votre tempérament, je tenterais l'interprétation d'œuvres inédites ». Cela lui mit la puce à l'oreille. Mais il n'était au Cercle Gaulois que depuis peu de temps et n'avait aucune maîtrise sur cette petite république. Plusieurs sociétaires ne voulurent point entendre parler de semblable révolution. On était là en intimes, on jouait pour ses parents ou ses amis sans le moins pressentir que par une audacieuse innovation on pouvait attirer et intéresser le Tout-Paris artistique.

Antoine, plus perspicace, se sépara des timorés et créa le Théâtre-Libre.

Arthur Byl avait apporté *Un Préfet* et présenté Jules Vidal, qui fournit la *Cocarde*. Jules Vidal fit avoir *Mlle Pomme* de feu Duranty et Paul Alexis. Par un enchaînement d'entremises, on obtint de Léon Hennique *Jacques Damour*, œuvre tirée d'une nouvelle de Zola.

C'est ainsi que, risquant ses maigres économies, Antoine organisa la soirée désormais historique (elle aussi!) du 30 mars 1887.

Le soir même, *Jacques Damour*, manuscrit rejeté antérieurement par l'Odéon,

fut demandé par l'Odéon. Rien que ce fait démontre à quelle nécessité Antoine répondait.

Ce fut un incontestable succès qui se répercuta dans toutes les salles de rédaction et jusqu'au sein des mystérieux cabinets directoriaux. Personnellement, Antoine avait été admirable. *Jacques Damour* demeure un de ses plus curieux avatars avec *Pierrot*, du *Baiser*. Zola, Daudet, Paul Alexis, Hennique lui prodiguèrent leurs précieux encouragements.

On attendit impatiemment le deuxième spectacle. Antoine, privé de temps et dénué de fonds, le donna juste deux mois après. L'affiche comportait *la Nuit Bergamasque*, d'Émile Bergerat, et *En Famille*, d'Oscar Méténier.

Cette fois, la petite salle du tortueux passage de l'Élysée-des-Beaux-Arts fut comble et au-delà. Le parterre était bondé et la galerie craquait sous un poids inaccoutumé. La chaleur s'élevait intérieurement à la température d'une cuve d'huile en ébullition. Dans le mur de fond de la galerie et directement sur le passage, deux fenêtres sont entaillées. On les ouvrit, et les places étant plus que recherchées, des soiristes, — cravate blanche, sifflet noir, — s'accommodèrent des appuis, les pans flottants au gré de la brise. Ça ne manquait pas de pittoresque.

Parallèlement à celle d'Antoine, bien curieuse et bien bohême est l'histoire du Théâtre-Libre.

Jusqu'en mai 1887, les répétitions eurent lieu — d'abord — chez un mastroquet de la rue Lepic, — ensuite — dans un rez-de-chaussée inoccupé, d'un ameublement fort sommaire. Une malle oubliée tenait lieu de divan et les candélabres étaient figurés par une lampe à pétrole. Là, fut montée, entre autres, *la Nuit Bergamasque*. On raconte que ça faisait se gaudir l'hilare Caliban.

Depuis, la troupe se réunit dans un spacieux local, 96, rue Blanche. Les impressionnistes en tapissent les murs. Sur une des cheminées, on aperçoit, aussitôt entré, le buste d'Antoine (exposé au Salon de cette année) en glorieux Pierrot.

Au lendemain du 30 mai, ce fut dans la presse un universel tapage.

Antoine s'adonna dès lors complètement à son œuvre. Et devant la nécessité, il trouva une combinaison. Elle consistait à faire subventionner délicatement l'entreprise, sous forme d'abonnements, par un public d'élite, ce qui, du reste, réussit à merveille.

Cette question matérielle réglée, l'infatigable novateur prépara, en toute quiétude, la saison suivante.

Le 11 octobre 1887, les séances reprirent avec *Sœur Philomène* (1), deux actes tirés d'un roman des Goncourt par Arthur Byl et Jules Vidal, et l'*Evasion*, de Villiers de l'Isle-Adam. Ces deux pièces soulevèrent des bravos frénétiques. Il y eut des trépignements d'enthousiasme qui attirèrent à Antoine un bien inattendu désagrément. Le frêle édifice ayant menacé de crouler, littéralement, le propriétaire signifia congé.

C'était une véritable catastrophe, car les abonnés et les critiques estimaient drôle le mauvais aménagement du théâtricule de l'Élysée-des-Beaux-Arts. Leurs nobles assises acceptaient avec bonhommie la rugosité des bancs. C'était d'un champêtre adorable. On s'y amusait ferme des avis placardés par le propriétaire. Un, surtout, collé près de la sortie, revêtait l'ampleur d'un petit chef-d'œuvre. Il portait : « le dernier qui sortira est prié d'éteindre le gaz. » Rien de plus réjouissant que de penser que le dernier pouvait être indifféremment le prince des critiques ou le comte de X...

(1) Publiée en plaquette à 1 fr. en 1887 par l'éditeur Vanier.

Il ne fut pas facile de découvrir un autre temple. Il fallut quitter son berceau, de boréal en austral traverser tout Paris, périgriner du bruyant Montmartre au sinistre Montparnasse. Les habitués suivraient-ils ? On était anxieux. Ils affluèrent. Il y eut des écrasements aux portes. L'administration devenait insuffisante. De ce moment, date le secrétariat de M. Montégut. Notons, en passant, qu'il s'acquitte de sa tâche avec une parfaite urbanité.

Qu'ajouter? Antoine, incarnant les plus divers personnages, courut de succès en succès avec une rapidité vertigineuse. Tandis qu'il jouait à Bruxelles le répertoire du Théâtre-Libre, notre capitale réclamait une plus large part de ce haut régal. On songea à donner des représentations publiques. Mais Montparnasse étant trop éloigné du mouvement boulevardier, le déménagement s'imposait encore. Enfin le Théâtre-Libre fixe ses pénates aux Menus-Plaisirs, et cette année la série des matinées a été inaugurée avec l'*Amante du Christ* et la *Puissance des Ténèbres*. L'entreprise bat son plein et son fortuné fondateur, l'obscur employé du Gaz (singularité baroque) est devenu un homme du jour.

Il nous a dotés d'une institution déjà féconde en appréciables résultats. Sans lui, pendant combien de temps eussent sommeillé dans les cartons poudreux, le délicieux *Baiser* de Banville, l'archaïque *Femme de Tabarin* de Mendès, le poignant *Jacques Damour* d'Hennique? Et la *Nuit Bergamasque, En Famille*, l'*Evasion*, *Sœur Philomène*, *Esther Brandès*, la *Sérénade*, *Tout pour l'honneur*, la *Puissance des Ténèbres*, la *Pelote*, *Pierrot assassin de sa femme*, le *Pain du Péché*, la *Prose*, *M. Lamblin*, la *Fin de Lucie Pellegrin*, toutes ces pièces tant différentes, tableaux naturalistes, conceptions romantiques, fantaisies puissantes, adaptations d'œuvres étrangères, pantomime même, toutes ces fleurs de l'imagination auraient-elles éclos au soleil radieux de Paris? Trente jeunes écrivains ont été mis en relief : Méténier, Vidal, Byl, Céard, Descaves, Ancey, Corneau, Salandri, Jullien, Darzens, Icres... tout un Bottin! Encore, quelles délectables surprises le Théâtre-Libre, cette tribune omnibus, cette agora de l'éclectisme, ne nous réserve-t-il pas? Il s'est imposé à un tel point qu'aujourd'hui, Sarcey en tête, on délaisse les autres premières pour assister fanatiquement aux siennes. Antoine a atteint le but. Il satisfait aux *desiderata* des lettrés. En outre, il ouvre un excellent débouché aux comédiens d'une valeur personnelle. M. Mévisto, engagé à la Porte-Saint-Martin, et Mlle Sylviac, à Bruxelles, se sont distingués sur les planches du Théâtre-Libre. M. Céard a écrit fort justement que le Théâtre-Libre est un champ de manœuvre littéraire, considérons qu'il est, de plus, une école réaliste qui nous recrutera de vaillants acteurs.

L'énergie d'Antoine ne s'est donc pas dépensée en vain. Au reste, son mérite ne tarda pas à être reconnu en haut lieu. Il se vit bientôt la modeste couleur de la violette à la boutonnière (janvier 1888). Elle présage assurément un emblème plus éclatant, car (hugolâtrons pour clore le panégyrique) la Gloire, sous le reflet de ses ailes d'or, l'entraîne vers des espaces illimités.

La Compagnie du Gaz peut déplorer un employé, sans doute médiocre, mais la littérature s'est associée un collaborateur intelligent et actif. Encore que la parodie, par ces nuits d'électricité, puisse être accusée d'anachronisme :

C'est du *Gaz* aujourd'hui que nous vient la lumière !

DÉSIRÉ LUC.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

7e volume. N° 342. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

HENRI DE REGNIER



HENRI DE REGNIER

Très grand, très maigre, et le monocle (comme de juste), on le rencontre parfois aux mardis de M. Stéphane Mallarmé, dégustant une cigarette et idoine aux mots de situation ; tantôt rôdant aux expositions d'art ou dans nos musées nationaux, épris de certaines peintures, d'ameublements, de faïences; tantôt filant, à grands pas, le long des quais ou des spacieuses avenues convergentes à l'Arc de Triomphe; en général aux lieux plantés d'arbres — mais le plus souvent en son logis, parmi des livres, des gravures et des pipes.

C'est là que, sollicité par un souci d'exactitude biographique, il nous fut donné d'*interviewer* le jeune littérateur :

« Je naquis à Honfleur, répondit-il à notre routière interrogatoire — le 28 décembre 1864 — ville trop peu fière d'avoir abrité Baudelaire, et qui ne m'est guère qu'une patrie de rencontre et d'état-civil : des origines familiales ardennaises et bourguignonnes m'y faisant un étranger. De bonne heure, d'ailleurs, je vins à Paris, dépavé encore et criblé de la récente commune (Paris s'entend) — j'y vécus, j'y vis. »

« Vous venez de publier *Episodes* — est-il indiscret de vous parler des *Lendemains* ?...

« Mon Dieu, je n'y verrai pas d'indiscrétion, toutefois je n'en vois pas l'intérêt immédiat : de quelques vers de première jeunesse publiés çà et là — au journal *Lutèce*, par exemple, où j'ai même signé tel conte en prose — j'ai formé une mince plaquette, publiée par Vanier en novembre 1885 sous le titre de *Lendemains*. J'aimerais, sans imposer à votre mémoire bienveillante rien de textuel, à vous les voir définir et excuser ainsi : de brèves confidences, tout intimement juvéniles, faites sous la candeur de ciels gris perle, en des paysages de grêles peupliers, et vous pourriez étendre cette appréciation à mon subséquent recueil *Apaisement*, qui est l'arrière-vibration du même sentiment, automnalisé et plus vespéral....

« Mais notre bon éditeur vous donnerait très volontiers ces renseignements.

« — Il a déjà eu cette obligeance — aussi sont-ce surtout vos idées esthétiques..

« — Vous voulez parler de ma collaboration aux *Ecrits pour l'Art* ?

« — Parfaitement.

« — La chose est bien simple : au printemps dernier je fus amené, par le hasard des relations littéraires, à collaborer à cette Revue naissante ; fondée par M. Gaston Dubedat, un jeune musicien, cette publication reposa sur l'équivoque d'un manifeste qui la représentait comme l'organe d'un *groupe symboliste instrumentaliste*, aussi

imaginaire que compromettant, toutefois la chose n'eut d'issue tragique que pour la Revue, qui mourut d'une mort d'ailleurs naturelle dans l'espèce.

« — Cependant les noms de Mallarmé, Verhaeren, Villiers de l'Isle-Adam, Vanor, Merrill semblaient un gage...

« — Oui, mais il y manquait ceux d'Ohnet et de Richebourg ; le public, vous savez, ne transige pas avec les intransigeants.

« — C'est à cette époque que vous publiâtes les *Sites* ? — En effet, et cette date m'est une prédilection ; voici d'ailleurs la synthèse esthétique de cette plaquette : l'expression des sentiments personnels, tristes ou joyeux, y recourant volontiers à l'entremise d'un symbole, s'en tempère en ce sens que leur notation est en quelque sorte représentée par l'écho de l'analogie.

« — Une dernière question ; quelle fut dans votre pensée l'idée maîtresse de vos *Episodes ?*

« — C'est beaucoup me demander ; toutefois, voici en résumé : ces poèmes, précédés chacun d'un sonnet qui en est le commentaire, le complément et le raccourci, ont tous une particularité, c'est qu'ils sont bien nettement une *fiction d'âme* qui se plaît à *revivre* en d'autres heures lointaines, en d'autres époques de vie mythique et mensongèrement glorieuses.

« — Vous êtes partisan des réformes métriques tentées à cette heure par plusieurs de vos collègues — mais jusqu'à quel point.

« — Il n'y a pas en art, mon cher monsieur, de jalons et de cordeaux, il y a des gens sincères et des faiseurs, comme il y a des gens de talent et des imbéciles — je suis partisan de tous les véritables artistes de ma génération, et prêt à marcher d'accord avec eux à une rénovation littéraire dont témoignent déjà des œuvres — redites-le bien, là est l'art — et non pas dans le fatras des imitateurs. »

Sous l'impression de cette sortie, nous prîmes congé du poète — et dans notre mémoire chantait le sonnet initial de son dernier volume.

A la source des seins impérieux et beaux
J'ai bu le lait divin dont m'a nourri ma Mère
Pour que, plus tard, mon glaive étrange et solitaire
Ne connût pas la honte aux rouilles des fourreaux ;

Dans l'éblouissement de métal des barreaux
D'un casque grillé d'or, orné d'une chimère,
J'eus une vision vermeille de la Terre
Où les cailloux roulaient sous les pas des Héros.

Et, fidèle à la gloire antique et présagée,
J'ai marché vers le but ardu d'un apogée
Pour que, divinité par le culte futur

Des temps, Signe céleste, au firmament j'élève,
Parmi les astres clairs qui constellent l'Azur,
Une Étoile à la pointe altière de mon glaive.

La physionomie est moins rébarbative que ne l'a faite l'exagération des méplats en cette charge de Luque — et le regard a ce recul propre au myope. — Le portrait qu'en peignit le peintre Jacques Blanche et qui sera exposé en son heure en rend l'expressif et négligent ennui.

Sont annoncées pour une année : *Glorioles*, vers de gracieuse allure dont ces strophes inédites :

Les grands chars sont entrés dans la forêt sonore
Où les essieux frôlaient les talus en fleurs,
Sur le bord du ruisseau tiède d'un ciel d'aurore
J'ai cherché des perles rares et des fleurs.

Les grands chars sont entrés sans moi dans le bois d'ombre
Perdus à jamais au détour des chemins,
Et le doux flot contait des choses à mon ombre
Et j'ai ce soir des trésors à pleines mains !

Le rire des essieux entravés de guirlandes
Les mules d'amble aux sabots fourrés de soie ;
Et les Dames tordant entr'elles des guirlandes,
Et l'éclat des fouets tressés d'or et de soie.

Tout le cortège des Sœurs blondes et des Frères,
Avec qui j'ai franchi les fleuves, les prés
Et les monts où les gemmes jaillissaient des pierres
Sous le pas des chevaux hâtés vers les prés.

Entra dans la forêt merveilleuse et magique
Où les fleurs des talus frôlaient les essieux.
Et j'erre seul parmi le soir, riche et magique,
Les doigts embrasés de joyaux précieux.

Je ne franchirai pas la borne des lisières
Pour joindre les chars perdus parmi les arbres.
Les chevaux dételés hennissent aux lisières
Troublant les nids de pie au sommet des arbres !

Signalons aussi quelque prose au titre de *Soirs intimes et mondains*, et dont l'accroissement définitif formera volume.

PIERRE ET PAUL.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

7e volume. N° 343. — 10 c. Un an : 6 fr.

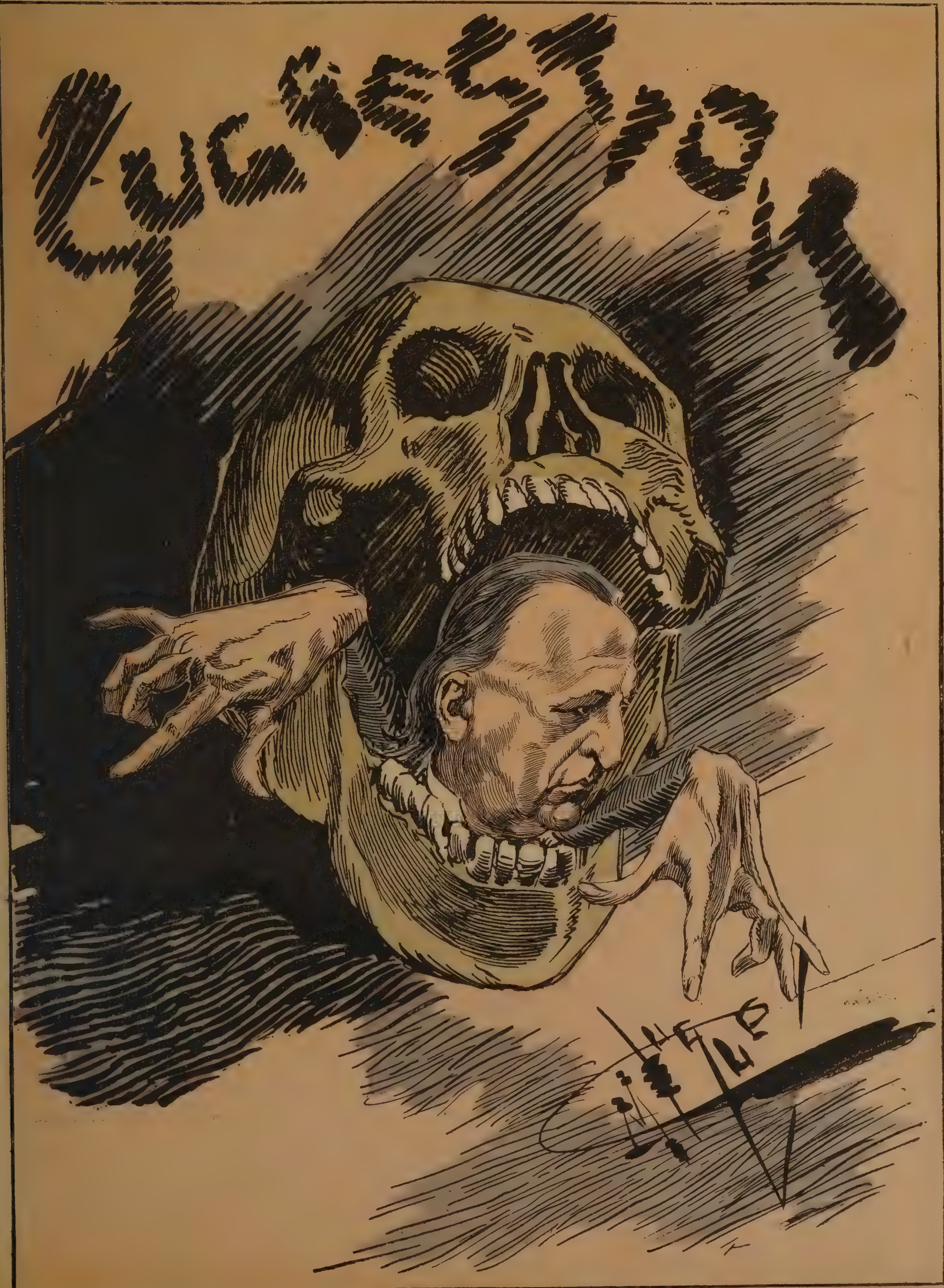
LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

TEXTE DE PONT-CALÉ

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

LE PROFESSEUR CHARCOT



LE PROFESSEUR CHARCOT

N a si souvent accusé Paris d'inconstance ou de frivolité, qu'il y aurait presque témérité à vouloir le justifier.

Cet enfant terrible a brisé tant de jouets, renversé tant d'idoles qu'on admire à bon droit ceux qui ont la bonne fortune de partager toujours ses faveurs. Le Dr Charcot est un de ces privilégiés du sort.

Né à Paris en 1825, Jean-Martin Charcot fut de bonne heure guidé dans la vie par un ami puissant qui lui épargna les amertumes et les déceptions des débuts. Le Dr Rayer, médecin du prince Jérôme Napoléon, lui facilita les premiers pas dans cette carrière médicale, qu'il devait illustrer plus tard. La famille Fould le prit même sous sa protection, et il fut ainsi tout naturellement désigné pour accompagner M. Benoît Fould dans un voyage de santé. Par quelle suite de circonstances le bonapartiste de la veille est-il devenu un des plus fervents adeptes du régime actuel? Nous n'avons pas ici à le rechercher. Il y a parfois de l'habileté — ou de l'esprit — à reconnaître une erreur, et M. Charcot n'est ni un sot, ni un maladroit; on n'a, pour s'en convaincre, qu'à considérer le chemin parcouru depuis l'époque déjà lointaine où il suivait assidûment les cours du lycée Bonaparte.

Interne des hôpitaux en 1848, docteur en 1853, médecin du Bureau central en 1856, attaché en 1862 au service des aliénés à l'hospice de la Salpêtrière, M. Charcot commença, en 1866, à faire des leçons théoriques et cliniques sur les maladies chroniques, les maladies des vieillards et les maladies du système nerveux.

Chef de clinique médicale de 1853 à 1855, agrégé en 1860, M. Charcot a été nommé professeur d'anatomie pathologique à la Faculté de Médecine de Paris, en 1872; jusqu'en 1881, il n'a pas cessé de faire régulièrement son cours.

Dès le 1er janvier 1882, il était désigné pour occuper la chaire de clinique des maladies du système nerveux, nouvellement créée, et comme consécration légitime de son talent, on lui conférait la haute dignité d'officier de la Légion d'honneur. Est-il nécessaire d'ajouter que plusieurs sociétés savantes se sont disputé l'honneur de le posséder dans leur sein? Nommé membre de la Société de Biologie en 1851, il en était élu le vice-président en 1860.

L'Académie de Médecine lui ouvrait ses portes en 1872. La même année la Société anatomique à laquelle il appartenait depuis 1852, l'élevait au fauteuil présidentiel. Dix ans plus tard elle lui conférait la présidence honoraire. Un grand nombre de sociétés savantes de l'étranger lui accordaient le titre si envié de membre correspondant. L'Académie des Sciences lui décernait le prix de 2500 francs dans le concours Monthyon (médecine et chirurgie) de l'année 1880, pour l'ouvrage intitulé : *les Localisations dans les maladies du cerveau et de la moelle épinière.* Plus tard l'Institut lui ouvrait ses portes.

Énumérer maintenant tous les recueils périodiques qui se sont assuré sa collaboration, toutes les

publications (travaux originaux, ouvrages didactiques, articles d'histoire et de critique, etc.) serait remplir un volume et dépasser le cadre d'une biographie. Nous nous en tiendrons aux principaux :

Les Archives de physiologie normale et pathologique qu'il dirige avec MM. Brown-Séquard et Vulpian en sont à leur dix-neuvième année d'existence. — *La Revue mensuelle de médecine et de chirurgie*, qu'il a fondée avec les Drs Chauveau, Ollier et Verneuil et le regretté Parrot, a été dédoublée en 1881, en *Revue de médecine* et *Revue de chirurgie*. — *Les Archives de neurologie, le Progrès médical* témoignent assez de l'impulsion donnée par le savant professeur à l'étude des maladies mentales et nerveuses. — Sa thèse de doctorat *sur la goutte asthénique primitive*, ses annotations de l'ouvrage de Baring Garrod *sur la goutte* révèlent déjà la touche du maître.

Je note, à la hâte, le titre des principaux ouvrages du Dr Charcot :

La Pneumonie chronique (thèse d'agrégation, 1860). — *De l'Expectation en médecine* (1857), in-8. — *Leçons sur les maladies du système nerveux.* (Le t. III est en cours de publication.) — *Leçons sur les localisations dans les maladies du cerveau et de la moelle épinière*, publiées par Bourneville et Brissaud. — *Leçons sur les localisations dans les maladies de la moelle épinière.* — *Leçons sur les maladies du foie, des voies biliaires et des reins.* — *La médecine empirique et la médecine scientifique* (leçon d'ouverture d'un cours de pathologie interne professé à l'École pratique en 1867). — *Note sur l'état anatomique des muscles et de la moelle épinière dans un cas de paralysie pseudo-hypertrophique.* — *Leçons sur les conditions pathogéniques de l'albuminerie*, 1881. — *Leçons cliniques sur les maladies des vieillards et les maladies chroniques.* — *Leçons sur les maladies du foie, des voies biliaires et des reins*, 1877, in-8.

EN COLLABORATION

Avec Ch. Bouchard : *Sur les variations de la température centrale qui s'observent dans certaines affections convulsives et sur la distinction qui doit être établie à ce point de vue entre les convulsions toniques et les convulsions cloniques.*

Avec Ch. Féré : *Affections osseuses et articulaires du pied chez les tabétiques (pied tabétique).*

Avec Gombault : *Note sur un cas de lésions disséminées des centres nerveux observées chez une femme syphilitique; contribution à l'étude anatomique de différentes formes de la cirrhose du foie.*

Avec Magnan : *Inversions du sens génital et autres perversions sexuelles.*

Avec A. Pitres : *Nouvelle contribution à l'étude des localisations motrices dans l'écorce des hémisphères du cerveau.*

Avec P. Richer : *Contribution à l'étude de l'hypnotisme chez les hystériques.* — *Du phénomène de l'hyperexcitabilité névro-musculaire.* — *Les Démoniaques dans l'art* (1887).

Il faudrait, pour être complet, signaler les articles disséminés dans *le Bulletin de la Société médicale des hôpitaux, les Comptes rendus de la Société de Biologie, la Gazette hebdomadaire, l'Union médicale, le Progrès médical, les Archives de physiologie, les Bulletins de la Société anatomique, etc., etc.*

Comme toutes les personnalités, M. Charcot a été très discuté. Il a été l'objet d'attaques passionnées et malveillantes qui ne font que le grandir aux yeux de ceux qui l'apprécient. On a vu en lui un charlatan, un nécromancien, jouant des hystériques comme Séraphin jouait des marionnettes. Les cours de la Salpêtrière devenaient des exhibitions; l'amphithéâtre, des tréteaux; le maître, un cabotin! N'est-on pas allé jusqu'à dire qu'il s'était fait, dès le début de sa carrière, la tête de Bonaparte!

M. Charcot a surtout le tort d'être jacobin, et d'avoir renié sa foi. Il ne faut pas chercher ailleurs le motif de ce débordement d'injures.

On doit toutefois reconnaître une part de vérité dans ces exagérations. Pour bien des femmes du monde, le laboratoire de la Salpêtrière a longtemps été le pendant de cette autre salle, aujourd'hui déserte, où le noble faubourg applaudissait de ses mains gantées l'irréprochable Bellac. Mais où M. Caro lissait ses favoris, le Dr Charcot fronce le sourcil — et la sévérité grave du savant plaît assurément mieux que l'ineffable sourire du philosophe. C'est à la Salpêtrière que le Dr Charcot développe sa doctrine : cet hospice de la vieillesse, qui rappelle si bien les *lunatics azylums* de Londres, à côté des béguinages de Bruges.

La salle des cours a un aspect un peu théâtral. Toutes les fenêtres sont hermétiquement closes. Les hautes murailles peintes en rouge ajoutent leur note sombre à

cette obscurité. Deux petites tables, quelques instruments d'électrisation, des tableaux de démonstration; voilà toute la mise en scène! Une porte s'ouvre brusquement. Tout bruit cesse aussitôt. Le maître s'avance d'un pas un peu lourd, suivi d'un cortège d'élèves, ceints du légendaire tablier.

Esquissons à grands traits cette physionomie. Le masque est superbe et rappelle le profil des plus beaux médaillons de David. Toutefois, la tête semble écraser un peu le corps qui s'abandonne. Le regard, un peu oblique, a des airs mystiques. Le nez est puissant, admirablement sculpté. La voix est un peu sourde; la parole, dure et précise, est parfois un peu hésitante. Au premier coup d'œil, on devine un maître. Comment s'étonner, dès lors, qu'il ait su grouper autour de lui cette glorieuse phalange — la « charcoterie » disent les jaloux — connue aujourd'hui dans le monde entier sous le nom d'École de la Salpêtrière. Le Dr Pitres, l'éminent doyen de la Faculté de Bordeaux, le député médecin Bourneville, le physiologiste Paul Richer, le professeur Bouchard vulgarisent, avec un talent incontesté, les doctrines du savant professeur. Enfin, Mlle Klumpke, la première femme reçue au concours de l'internat, a suivi longtemps son enseignement.

Le Dr Charcot a, d'ailleurs, reçu dans sa carrière les témoignages les plus flatteurs que puisse ambitionner un savant. Il fut appelé, il y a quelques années, en Russie où il reçut un accueil princier. Naguère encore il assistait Gambetta à ses derniers moments; et — ceci est de l'histoire d'hier — l'empereur du Brésil, Don Pedro, se confiait à ses soins.

Des esprits malveillants ont insinué qu'il ne devait ses hautes relations qu'à sa fortune personnelle. On sait, en effet, que, fils d'un modeste carrossier, il a épousé la fille du très millionnaire tailleur Laurent-Richard. Il a longtemps habité, avec l'académicien Pailleron, le magnifique hôtel du prince de Chimay, dont l'État a fait récemment l'acquisition, pour y loger la nouvelle école des Beaux-Arts.

Comme tous les heureux de ce monde, M. Charcot a pu goûter les douces joies de la paternité. Il a une fille et un fils. Le jeune Charcot est étudiant en médecine de quatrième année. C'est le meilleur ami du fils d'un de nos plus sympathiques romanciers, celui-là même que Sarcey appelait un jour « cette jolie cigale de Daudet ».

Ne serait-il pas piquant de voir la grâce mièvre et subtile du peintre de mœurs s'allier à la froide analyse du savant; et quel admirable roman résulterait de cette collaboration inattendue!

PONT-CALÉ.

M. Charles Decaux, l'habile graveur des *Hommes d'aujourd'hui*, vient d'être nommé officier d'académie; nous félicitons chaleureusement notre ami et collaborateur, qui nous ouvre la marche dans la voie des récompenses officielles.

A bientôt, n'est-ce pas, monsieur le Ministre, les palmes à Luque, pour son talent de dessinateur.

N. D. L. R.

Imprimerie Paul Schmidt, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon Vanier.

7e volume. N° 344. — 10 c. Un an : 6 fr.

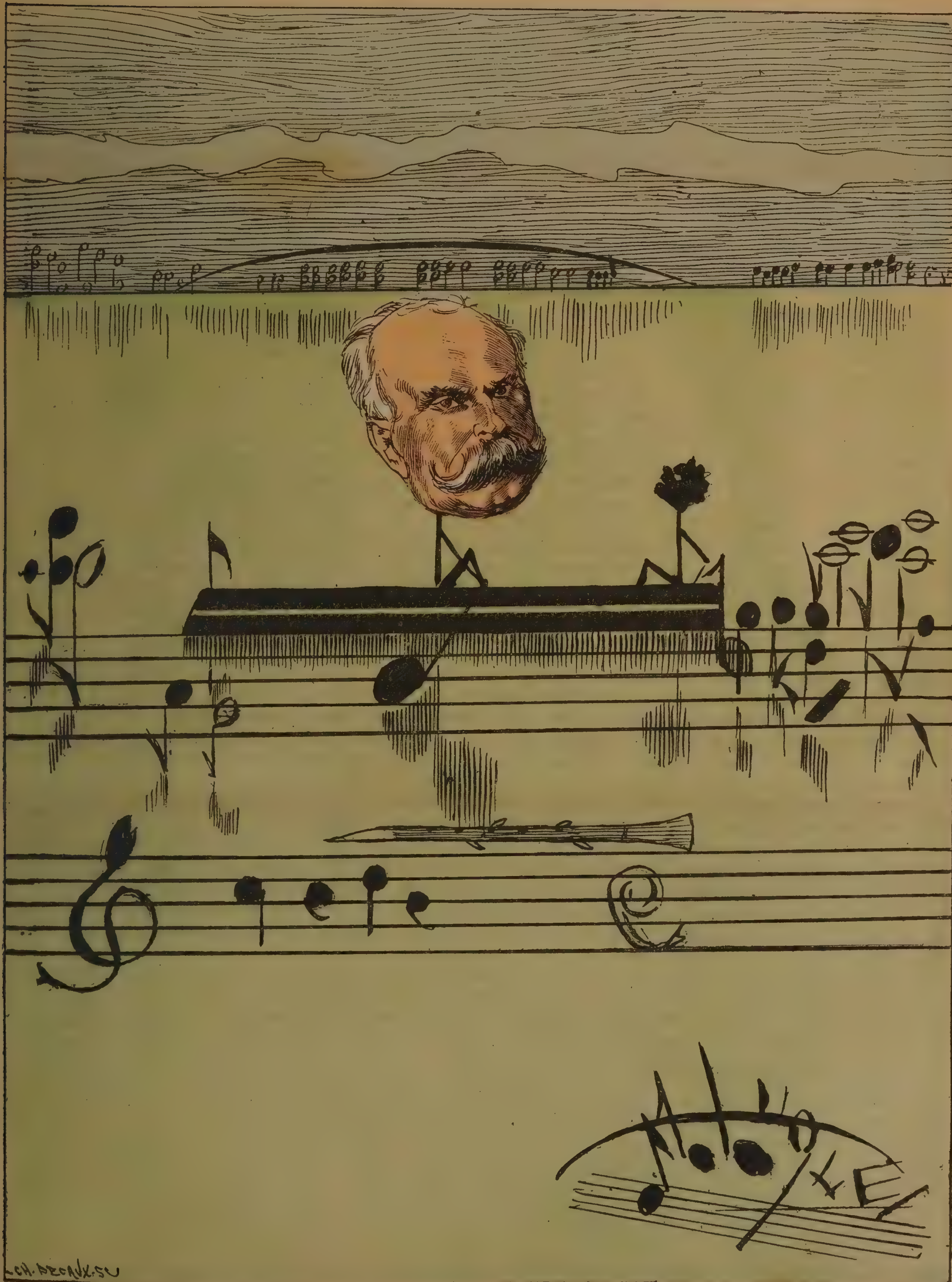
Les Hommes d'Aujourd'hui

Dessin de Luque

Texte de René de Lopitau

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris

ERNEST REYER



ERNEST REYER

N pourrait dire de Reyer ce qu'a dit Théophile Gautier de Berlioz : qu'il « naquit sous une étoile enragée. » Jugez-en plutôt! Ernest Reyer est né à Marseille le 1er décembre 1823. Dès l'âge de six ans, il fut mis à l'école de musique que dirigeait dans sa ville natale l'ex-chanteur Barsotti, et là il obtint deux prix de solfège. Quand vinrent seize ans, sa famille jugeant que l'art est une médiocre profession et un méchant gagne-pain, l'adressa à Louis Farrench, son oncle, alors trésorier-payeur-général dans la province de Constantine, pour qu'il l'admit comme employé dans l'administration; malgré la surveillance avunculaire, Reyer dut remplir ses fonctions administratives d'une façon déplorable, étant donnés son amour de l'indépendance et sa propension au farniente. Louis Farrench était lui-même un musicien distingué, à la fois flûtiste, pianiste et écrivain musical, auquel nous sommes redevables d'une œuvre qui demanda vingt ans de recherches; je veux dire : le Trésor des Pianistes, collection qui comprend, arrangée pour le piano, les œuvres complètes de Mozart, Beethoven et Weber. Mme Farrench elle-même était pianiste et compositeur, et la musique instrumentale qu'elle nous a laissée appartient au plus pur genre classique; cette remarquable élève de Reicha devait d'ailleurs, dans la suite, en 1842, être nommée par arrêté ministériel professeur de piano au conservatoire. On comprend que de tels maîtres valaient bien cette dernière institution et que le jeune Reyer dut, à leur école, faire de rapides progrès dans l'harmonie et l'étude du piano. La composition charmait ses loisirs; il était l'âme des salons musicaux où il exécutait ou dirigeait les chefs-d'œuvre des maîtres, s'enhardissant quelquefois à présenter à de sympathiques auditeurs les juvéniles inspirations de sa muse.

Une messe solennelle, qui malheureusement ne fut pas publiée, date de 1847 et fut composée à l'occasion de l'arrivée du duc d'Aumale en Algérie; la duchesse accepta gracieusement la dédicace de cette œuvre qui, paraît-il, car nous ne la connaissons pas, « dénotait chez l'auteur une grande élévation de pensées et un sentiment vrai du style religieux. » L'exécution de cette messe eut lieu dans la cathédrale d'Alger.

La Révolution de 1848 ramena à Paris le jeune compositeur, bien décidé cette fois à se consacrer exclusivement à l'art. Et voyez de quel côté son penchant l'entraîne! A peine arrivé à Paris, il s'enrôle dans le bataillon romantique, se préparant ainsi de bons collaborateurs pour ses partitions futures, en même temps qu'il achève ses études musicales sous la direction de sa tante, Mme Farrench.

A son intention, Théophile Gautier écrit le *Sélam*, ode-symphonie orientale pour chœurs, soli et orchestre, dont la musique se recommande par une grâce exquise et un véritable sentiment poétique et pittoresque. Malheureusement, le *Sélam* (5 avril 1850) venait six ans après le *Désert*, et les Aristarques du temps, Scudo surtout, ne manquèrent pas de crier à l'imitation : « autant vaudrait, comme l'a dit Arthur Pougin, accuser M. Detaille d'imiter Horace Vernet parce que ses tableaux représentent des sujets militaires. » Il ne faudrait pas croire, en effet, que cette œuvre fût un pastiche du *Désert*. Le compositeur rencontrant dans le petit poème de Gautier certaines analogies de situation, avait tout créé de son propre fonds, « de chic » comme dirait un peintre, s'inspirant de la couleur et des rythmes caractéristiques, sans faire aucun emprunt aux mélodies locales, et d'ailleurs, l'eût-il fait, qu'il eût simplement usé de ses droits; n'avons-nous pas vu la *Habanera*, cette mélodie espagnole recueillie par Yradier, devenir, entre les mains de Georges Bizet, l'une des plus belles pages de sa *Carmen?* Et s'il est encore besoin de disculper Reyer, je dirai que Meyerbeer prodigua au *Sélam* ses applaudissements et que Berlioz, qui n'avait pas coutume de dire ce qu'il ne pensait pas, en fit un grand éloge dans son feuilleton des *Débats*.

Le 20 mai 1854 parut *Maître Wolfram*, dont le livret était dû à la collaboration de douze poètes, y compris le compositeur. Lisez dans les notes de musique de Reyer (1) les confidences qu'il nous fait sur la confection du poème de *Maître Wolfram*, et vous verrez que l'idée et le plan sont de Paul Bocage, le collaborateur d'Alexandre Dumas père, et les paroles de Gautier, Méry, Louis de Cormenin, Du Camp, Du Locle et plusieurs autres, et aussi, « comment on arrive à confectionner un poème d'opéra-comique en un acte quand on est à peu près inconnu et quand on a beaucoup d'amis disposés à vous servir. ». La musique, à l'instar du livret, manque peut-être d'homogénéité, néanmoins cette partitionnette ferait fort bonne figure à côté du *Chalet* et des *Noces de Jeannette*. A propos de *Maître Wolfram*, Reyer eut déjà l'occasion de témoi-

---

(1) *Notes de musique par Reyer*, un volume (1875), page 430 et suivantes. Epuisé. Quelques rares exemplaires en vente à la librairie Vanier, à 5 fr.

gner de son peu de goût pour les mutilations et les amputations, même pour celles qui doivent sauver le malade. « Mon éditeur, dit-il, me vint trouver un jour, et m'assura que si je voulais consentir à laisser supprimer les chœurs dans *Maître Wolfram*, mon opéra, pendant cent représentations au moins ne quitterait pas l'affiche. Je n'hésitai pas : *Maître Wolfram* disparut du répertoire, emportant avec lui les chœurs et le reste. »

Quatre ans après, le 14 juillet 1858, M. Reyer donnait à l'Opéra un ballet en deux actes, *Sacountala*, dont le scénario avait été tracé par Th. Gautier sur un sujet indien ; tout semblait favoriser le compositeur, le poète, le sujet et l'interprète qui était la Ferraris, mime et danseuse de premier ordre ; cette fois encore « la Guigne » comme on dit dans la *Mascotte*, se mit de la partie ; les répétitions furent menées si lentement que la Ferraris quitta Paris peu de temps après la première représentation, pour se rendre à Saint-Pétersbourg et, pour comble de malheur, le magasin des décors de l'Opéra, rue Richer, fut incendié, ce qui rendit impossible toute reprise de ce ballet dont Th. Gautier jugeait la musique très réussie.

Reyer dut attendre trois ans l'occasion de se produire. Enfin le 11 avril 1861 eut lieu au Théâtre-Lyrique l'apparition de la *Statue*. M. Réty alors directeur de ce théâtre eut bien joué la *Statue* ; mais l'argent manquait et un musicien en offrait pour un tour de faveur. Mais un beau matin, Maître X, huissier patenté *ad hoc* remit à M. Réty une magnifique sommation accompagnée d'un volumineux paquet : ce paquet c'était la *Statue* encore inachevée ; il s'agissait de la jouer ou de payer un dédit, les engagements de M. Carvalho devant être tenus par son successeur. Ce dernier s'exécuta de la meilleure grâce du monde à la seule vue du papier timbré. « Le lendemain, la *Statue* entrait en répétitions et pas plus Montjauze que Mlle Baretti, pas plus Wartel que Balanqué ne changèrent une note à la partition : en ce temps là, pourtant, les coupures étaient déjà inventées ! » La *Statue* obtint un fort beau succès auprès des délicats pour lesquels elle avait été composée ; jouée de nouveau à l'Opéra-Comique en 1878 (20 avril) elle retrouva les applaudissements qui l'accueillirent à son apparition ; aujourd'hui encore la reprise de cette belle œuvre serait la fortune d'un directeur, car bien loin d'être en retard, elle est encore à l'heure qu'il est en avance sur le goût général du public, qui saurait mieux qu'il y a dix ans apprécier cette musique aux mélodies originales, à l'harmonie colorée que ne dépare aucune banalité et que rehausse une instrumentation énergique sans brutalités ni violences.

C'est à l'occasion de l'inauguration du théâtre de Bade que fut joué *Erostrate* (23 août 1862). M. Reyer avait été présenté par Berlioz à M. Bénazet, directeur du Kursaal et du théâtre et le surlendemain de l'inauguration dont l'opéra *Béatrice et Bénédict*, de Berlioz, avait fait les frais, on donna *Erostrate* dont le poème était dû à Méry et Emilien Pacini. Cette œuvre de haute valeur réussit fort bien à Bade ; durant la guerre, le 17 octobre 1871, si je ne me trompe, elle fut montée à l'Opéra par les artistes de ce théâtre réunis en société. Hélas, il faut le dire, à notre honte, il se trouva dans la salle une poignée d'imbéciles, tranchons le mot, il n'est point trop fort, pour reprocher à Reyer d'avoir dédié sa partition à la reine Augusta et d'avoir osé accepter en retour de cet hommage une décoration prussienne, l'Aigle rouge, que lui remit Meyerbeer, « compositeur prussien, auteur des *Huguenots* et de *Robert le Diable* que l'on joue encore quelquefois. Evidemment, écrivait Reyer, j'aurais dû repousser les gracieusetés de la reine de Prusse et prévoir en 1862 les déplorables événements de 1870. » Le public s'était montré froid, mais la presse eut des hostilités exagérées qui firent tomber la pièce. Contrairement à tous les usages, elle n'eut que deux représentations, aussi l'auteur adressa-t-il au comité de la rue Le Peletier une lettre très digne par laquelle il retirait *Erostrate* du répertoire (19 octobre 1871).

Depuis, quinze ans se sont écoulés remplis par l'odyssée de *Sigurd*. On sait ce qu'il advint de cette œuvre. M. Perrin croyait à *Sigurd* et rêvait d'en doter l'Opéra, mais il dut passer la main avant d'avoir pu mettre son projet à exécution. Halanzier qui lui succéda n'avait point dans cette œuvre la même foi robuste. Toute cette mythologie scandinave le troublait ; il doutait qu'Odin et Fréja pussent jamais devenir populaires et il disait d'eux ce que Courbet disait des anges : « En avez-vous rencontré sur le boulevard ? » Il ne pouvait se faire au nom d'Hilda qu'il s'obstinait à appeler Bilda, ce qui mettait M. Reyer en des rages folles. Enfin Vaucorbeil vint et le premier allégua des impossibilités de mise en scène. « Il y a, disait-il, un second acte absolument impraticable, et Reyer poursuit une chimère irréalisable au théâtre. Il faudrait complètement détruire le plancher et les dessous de l'Opéra pour représenter *Sigurd*, et encore, le résultat obtenu par des efforts et des sacrifices inouïs serait-il dérisoire. » Heureusement, les hommes passent et les œuvres restent et *Sigurd* a triomphé sur la scène de l'Opéra, tout comme à la Monnaie de Bruxelles, sans que l'architecte Garnier ait eu à déplorer la mutilation de son monument.

Le poème de *Sigurd*, inspiré de la mythologie scandinave, fut apporté à M. Reyer par M. Alfred Blau qu'il avait baptisé Baül pour éviter toute confusion avec son cousin Edouard, comme lui librettiste de son état. M. Camille du Locle voulut bien accepter de mettre en vers

ce scénario très complet et y réussit au gré des désirs du compositeur ; de la collaboration de ces deux talents naquit un poème mouvementé, dramatique, dont je ne tenterai pas l'analyse, car je craindrais de le déflorer en le résumant. Je me contenterai de dire que l'on n'y trouve ni cavatines, ni strettes à l'italienne, ni morceaux, ni un final bâti sur les données ordinaires et banales, avec un commencement, un milieu et une fin, séparés par des récitatifs, ayant une existence individuelle et formant un tout plus ou moins harmonieux, plus ou moins habilement pondéré, mais une succession de scènes très variées s'enchaînant suivant les lois nouvelles, auxquelles, d'ailleurs, le compositeur ne demandait pas mieux que de se conformer.

Quand à la musique de *Sigurd*, elle est de tous points remarquable, et de l'avis de la critique honnête et sincère, il faut remonter jusqu'à l'*Africaine* pour trouver une partition de cette valeur. A côté de pages remplies d'une vigueur, d'une robustesse incomparable, on en trouve d'autres, comme par exemple le duo : *Sigurd, prends ces fleurs de verveine*, etc., empreintes d'une grâce exquise, d'une tendresse pénétrante.

Ce qui fait le charme de la musique dramatique de M. Reyer, c'est le caractère si pur de la mélodie vocale expurgée de tout ornement parasite; roulade ou point d'orgue, la cohésion parfaite de la phrase vocale avec la symphonie orchestrale, si intimement liées entre elles et se soustrayant presque toujours aux formules conventionnelles, aux reprises et répétitions qui font la joie de l'amateur chantonnant, c'est le charme de l'inspiration, la puissance, la sincérité de l'accent dramatique, la rêverie exquise de ses mélodies vaporeuses, la richesse et le coloris de l'orchestre toujours remarquablement traité.

M. Ernest Reyer est décoré de la Légion d'honneur, de l'ordre de Léopold et de l'Aigle rouge ; le 11 novembre 1876 il fut nommé membre de l'Institut en remplacement de Félicien David, après s'être vu préférer François Bazin ; il est de plus bibliothécaire de l'Opéra et inspecteur des Conservatoires de province subventionnés par l'Etat.

Il a succédé au feuilleton musical des *Débats* à d'Ortigues et à Berlioz qu'il connut dans les dernières années de sa vie et pour la glorification duquel il organisa deux festivals qui eurent lieu, l'un le 22 mars 1870 à l'Opéra, rue Le Peletier, le second le 8 mars 1879 à l'Hippodrome.

« Berlioz avait, dit M. Boutarel, deviné le futur académicien. Un vieux serviteur du maître qui venait voir de temps à autre l'auteur de *Sigurd* lui posait chaque fois cette question : « Est-ce que Monsieur n'est pas encore de l'Institut », et sur la réponse négative, il s'en retournait désappointé. Un jour pourtant, à la même interrogation, M. Reyer put répondre affirmativement. Le vieux serviteur s'en alla radieux et revint bientôt après, portant sous son bras quelque chose d'assez volumineux. C'était son habit de cérémonie, l'habit vert qu'il portait sous la coupole du palais Mazarin que Berlioz avait légué au compositeur qui s'est révélé à nous depuis cinq ans. Berlioz sans doute avait pressenti *Sigurd*. »

Théophile Gautier caressa longtemps l'idée de confectionner un poème d'opéra : « Je sais, « écrivait en 1872 M. Reyer, qu'après différents projets abandonnés, il s'était décidé à tailler « un poème dramatique dans le beau roman carthaginois de M. Gustave Flaubert. *Salammbô* « est en effet une œuvre qui, à part l'intérêt qu'elle peut avoir au théâtre, devait puissamment « solliciter, tant par la nature du sujet que par les promesses d'une éblouissante mise en scène, « un maître coloriste tel que Gautier. » Hélas ! le pauvre Théo, comme l'appelaient ses amis, mourut avant d'avoir pu mettre son projet à exécution.

J'ignore si le livret de *Salammbô*, qui comporte cinq actes, est l'œuvre de M. Catulle Mendès ou de M. Camille du Locle ou s'il est né de la collaboration de ces deux poètes ; ce qui est certain, c'est que la musique des trois premiers actes et du cinquième est entièrement terminée et que M. Reyer achève en ce moment celle du quatrième. Puissions-nous entendre bientôt cet ouvrage que les indiscrets affirment être supérieur à *Sigurd!*

Pour nous, qui aimons passionnément le maître, nous lui souhaitons bien sincèrement trois choses : Mme Rose Caron dans le rôle de Salammbô, une exécution supérieure et intégrale de son œuvre, et cela, en France, dans ce Paris qui a, sans honte, laissé tomber *Erostrate* et qui n'a applaudi *Sigurd* qu'après Bruxelles.

Il me semble que nous devons bien cette réparation au compositeur que, même avant *Sigurd*, M. Gounod, dont on ne mettra pas en doute la compétence, nommait le premier lorsqu'on lui demandait de placer par ordre de mérite les compositeurs ses confrères.

Lu sur un album cette phrase de l'auteur de *Sigurd* :

« Les Italiens et les Allemands aiment la musique; les Français ne la détestent pas. »

RENÉ DE LOPITAU.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

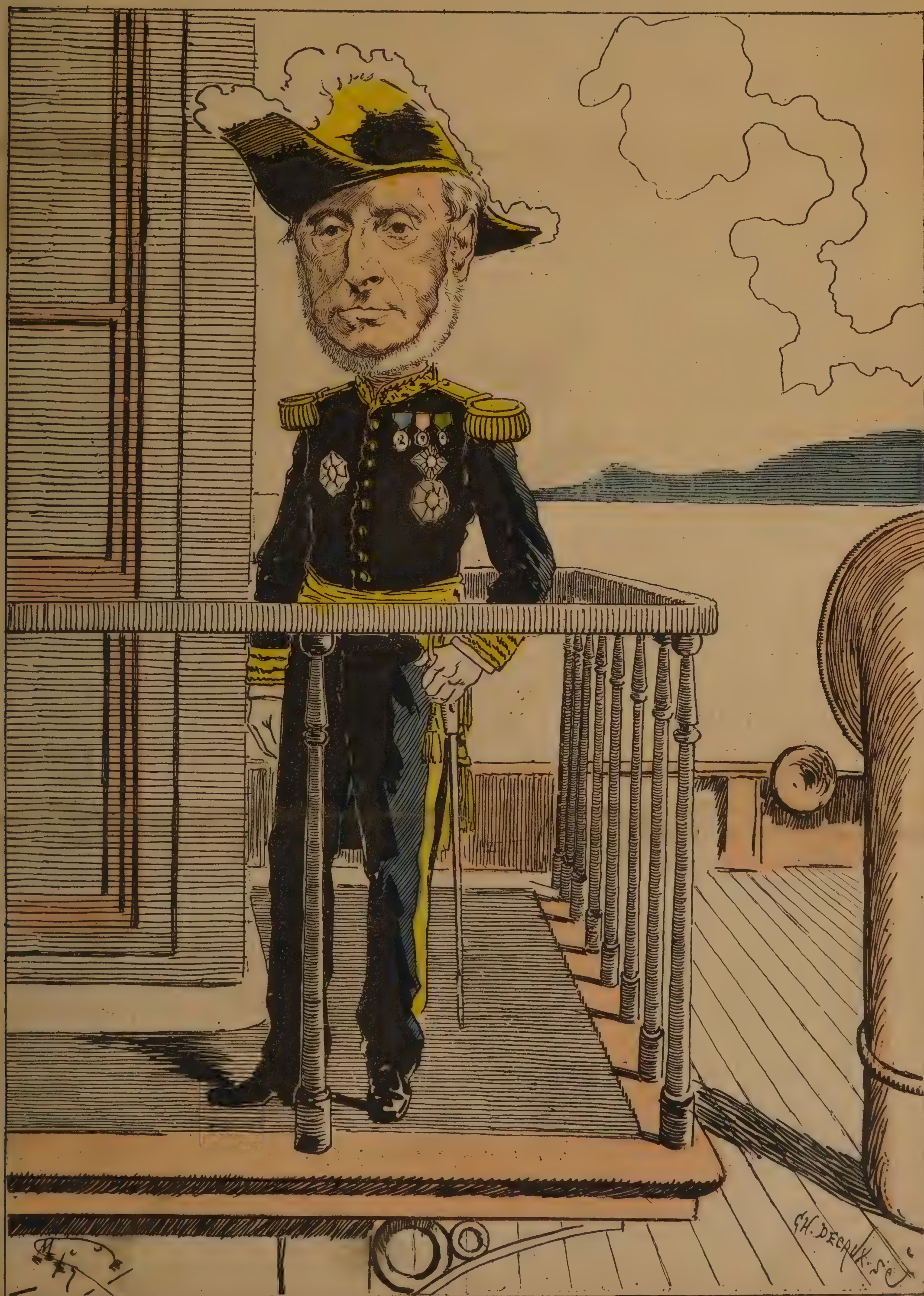
7e volume. N° 345. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE
TEXTE D'ARMAND LODS

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.**

L'AMIRAL JURIEN DE LA GRAVIÈRE



L'AMIRAL JURIEN DE LA GRAVIÈRE

Une connaissance profonde des choses dont il parle, un raisonnement judicieux, une critique élevée et rigoureuse des faits, parfois une émotion d'autant plus communicative qu'elle est mieux contenue, enfin une forme tout hellénique, ne sentant jamais l'effort, telles sont les éminentes qualités qui ont dicté le choix de l'Académie française quand elle a appelé Jurien de la Gravière au nombre des immortels. La préoccupation constante de l'avenir, qui devrait hanter l'esprit de tous ceux pour qui le patriotisme n'est pas un vain mot, ne quitte pas cet homme d'élite : on la retrouve dans tous ses ouvrages; si, regardant en arrière, il paraît se complaire aux choses du passé, ce n'est pas pour s'y attarder; ce qu'il y cherche, c'est le principe qui leur a donné la vie, l'enseignement que l'on peut tirer de leurs transformations et peut-être le secret des choses futures.

Né à Brest, le 19 novembre 1812, *Jurien de la Gravière* (Jean-Pierre-Edmond) entra dans la marine en 1828 : dès sa première campagne il se signala par son habileté dans le calcul des « distances lunaires », car il se trouva obligé de revenir de Rio à Rochefort sans chronomètre et l'approche des côtes de France était alors assez périlleuse, le chemin n'étant pas jalonné comme à présent par des balises et par des phares.

Après différentes campagnes sur les côtes de Syrie et d'Asie-Mineure, sous les ordres de l'amiral Lalande, Jurien de la Gravière passa enseigne le 1er janvier 1833 et trois années plus tard on lui offrit le commandement du *Furet* avec une mission diplomatique pour le Portugal dont il s'acquitta à merveille. Nommé lieutenant de vaisseau le 10 avril 1837, il fut demandé comme aide de camp par Lalande qui commandant alors la fameuse escadre de la Méditerranée le chargea de la direction du brick-aviso la *Comète* et du rôle de mouche de l'escadre. Toujours en course, il eut de nombreuses occasions, soit dans les missions, soit dans l'escadre, sous le vaisseau-amiral, de devenir un officier de mer accompli. Le 24 janvier 1841, une violente tempête faillit détruire l'escadre d'évolutions commandée par le contre-amiral baron Hugon. Le ministre de la marine résolut à cette occasion de faire étudier l'hydrographie de la Sardaigne dont les ports avaient servi de refuge à nos vaisseaux; l'importance du travail exigeait un officier d'élite; Jurien de la Gravière, capitaine depuis le 31 juillet 1841, fut désigné. Indépendamment des travaux techniques recueillis pendant cette utile campagne, cartes, renseignements nautiques, observations de tout genre, le commandant de la *Comète* avait pris des notes sur les hommes et sur le pays; il en rapporta une impression dont le temps n'a pas atténué la vivacité : « Tous « les marins, dit-il, ont un souvenir qui les hante : celui de mon père, c'était l'île « d'Amboise, le mien c'est la Sardaigne. »

Au retour de cette intéressante expédition, il réunit les feuillets épars, où il avait crayonné ses observations au jour le jour, et vint consulter l'amiral Lalande, sur la valeur de son travail. « Tu veux écrire! lui répondit celui-ci, abasourdi de cette prétention chez un loup de mer; mais il me semble que tu t'y prends un peu tard. Pour « *faire l'article*, mon cher ami, il faut que cela vienne de jeunesse, comme le « calfatage : je l'ai toujours dit, passé vingt-cinq ans on n'est plus qu'une vieille bête! » Heureusement pour les lettres françaises, le futur académicien ne prit pas cette boutade au sérieux et l'accueil que fit le public à son premier essai littéraire : *La Sardaigne en 1842*, fut de nature à le rassurer.

En avril 1847, le commandant Jurien de la Gravière fut chargé de la protection

de nos intérêts dans les mers de Chine : ce rôle lui imposant une activité incessante, il put étendre ses explorations jusqu'aux îles Mariannes et jusqu'à l'extrémité de l'archipel des Carolines. C'est dans une de ces courses qu'il visita l'île Oualan, découverte par Duperrey, île dont on n'avait plus entendu parler depuis 1828 et dont Jurien rapporta des nouvelles au savant voyageur en 1851. Naviguant presque constamment dans des parages imparfaitement connus il put rectifier plusieurs positions erronées; mais si les loisirs lui manquaient pour poursuivre avec fruit de grandes reconnaissances hydrographiques, il avait dans les riches colonies qu'il visitait d'autres puissants sujets d'intérêt; il approfondit en particulier le système de culture qui a fait de Java, autrefois colonie presque improductive, une mine inépuisable destinée à soutenir à elle seule le crédit de la métropole.

Quoiqu'il n'eût fait qu'errer sur la lisière du Céleste Empire, il avait pressenti que de nouvelles destinées attendaient ses quatre cents millions d'habitants et il livra à la publicité dans son intéressant *Voyage en Chine*, ses impressions, ses études et jusqu'à ses prophéties : « La Chine, dit-il, cède visiblement aujourd'hui aux lois géné-« rales de cette gravitation à laquelle pendant tant de siècles elle était parvenue à « se soustraire : elle aussi, elle se meut, elle se modifie, elle se transforme, *si* « *muove*..... on ose à peine mesurer les conséquences d'un événement qui ferait sortir « l'empire chinois de son apathie. C'est une eau stagnante qui dort depuis des siècles; « le jour où elle s'écoulerait vers l'Occident elle serait encore capable, comme au temps « des barbares, de couvrir la face du monde! »

Cet attachant ouvrage fut tout d'abord publié dans la *Revue des Deux Mondes* et y obtint un vif succès : son auteur y était déjà connu et apprécié pour des articles de valeur parus quelque temps auparavant sur « *les Guerres maritimes de la République et de l'Empire* »; ce travail lui avait été inspiré par un ouvrage étranger, « la Correspondance de Nelson ». L'auteur débute par une étude approfondie du caractère de ce héros, cherchant à découvrir « dans le secret de son génie le secret plus important pour nous de ses triomphes »; puis il passe par une pente insensible à l'histoire de toute une époque et termine par des conseils pratiques : « Il s'agit, dit-il, « non pas de faire vite et beaucoup, mais de faire bien, non pas de faire disparaître « l'infériorité numérique à laquelle nous sommes fatalement condamnés, mais de créer « en notre faveur une supériorité individuelle de laquelle nous pouvons attendre « d'immenses résultats; il s'agit en un mot de ne laisser sortir de nos ports que des « navires parfaitement armés sous le double rapport du matériel et du personnel..... « Il me semble que s'il est bon de construire des vaisseaux, meilleur peut-être « de former des marins, ce n'est toutefois, ni dans cet agrandissement du matériel, ni « dans cet accroissement de la population destinée à l'utiliser qu'il faut placer le nœud « de la question..... il est plutôt dans la bonne organisation de la flotte et dans « l'esprit dont on sait l'animer.»

L'érudition étendue de Jurien de la Gravière se fit également jour dans *les Souvenirs d'un Amiral*, récit des campagnes de son père; il y prouve que jamais le courage ni l'instruction ne manquèrent à nos officiers, mais que ce fut l'imperfection d'un matériel improvisé, qui trahissant leur valeur, amena nos désastres maritimes; puis il indique clairement dans quel sens il convient de développer notre marine : « Je « ne comprends pas, dit-il, de marine possible sans une *flotte de ligne*, c'est-à-« dire sans une force homogène dont chaque unité puisse figurer dans une ligne de « bataille..... Constituer sans délai le corps de bataille de la marine française, l'en-

« tourer de rapides et actifs éclaireurs est un soin si urgent que pour le moment c'est « le seul qui me touche. »

Nommé capitaine de vaisseau le 21 octobre 1850 à son retour des mers de Chine, Jurien de la Gravière prit en novembre 1852 le commandement de la frégate-école des matelots-canonniers. Élevé au grade de contre-amiral le 1er décembre 1855, il prit part aux affaires de Crimée, à la guerre d'Italie, et à la fin de 1861 il fut envoyé au Mexique, investi à la fois des pouvoirs de plénipotentiaire, du commandement des troupes de terre et des forces navales. Il se couvrit de gloire dans cette campagne en opérant brillamment la périlleuse évacuation de Tampico, malgré la barre dangereuse du fleuve, malgré les coups de vent multipliés sur une rade foraine et la présence de deux mille soldats mexicains. Au retour l'amiral Jurien de la Gravière, nommé aide de camp de l'empereur, fut chargé de préparer avec les sommités médicales de la flotte le projet d'une réforme du service de santé, et en 1865 il fut nommé membre de l'Institut dans la section de navigation de l'Académie des sciences, à la place de Duperrey.

Quand la guerre de 1870 éclata, ce vaillant marin venait de commander pendant deux ans l'escadre d'évolutions de la Méditerranée et l'empereur lui destinait l'escadre de réserve qui se rassemblait à Toulon ; les événements se précipitèrent; une révolution vint par une fatalité nouvelle aggraver nos défaites et ce fut le gouvernement de la Défense Nationale qui profita des préparatifs militaires faits à Toulon par ordre de l'empereur. L'amiral Jurien était jusqu'au dernier moment resté pendant cette période d'angoisses aux côtés de l'impératrice ; les circonstances étaient trop graves pour que personne songeât alors en France à prendre ombrage de sa fidélité et le commandement qui lui était destiné avant le 4 septembre lui fut de nouveau dévolu au mois de décembre par le gouvernement siégeant à Paris.

L'enquête législative qui s'efforça de jeter quelque clarté sur les événements de septembre et de mars a constaté les services rendus à cette époque par l'escadre de la Méditerranée ; grâce à sa présence et à son attitude, les menées séparatistes dont la trame était tissue de longue date échouèrent complètement et Nice ainsi que le département des Alpes-Maritimes furent conservés à la France.

La conclusion de la paix vint bientôt rendre à l'amiral des loisirs dont il profita pour se consacrer tout entier à ses études littéraires ; de l'année 1871 à l'année 1888 il a succesivement publié : *la Marine d'aujourd'hui*, *la Station du Levant*, *les Marins du XVe et du XVIe siècle*, *la Marine des Anciens*, *les Campagnes d'Alexandre*, *la Marine des Romains*, *Doria et Barberousse*, *les Corsaires barbaresques*, *les Chevaliers de Malte*, *la bataille de Lépante*, *les Derniers jours de la Marine à rames*. En poursuivant ainsi l'histoire de la marine à travers les âges, il est arrivé à renouer le passé au présent; Salamine et Lépante à Trafalgar et à Navarin.

Ajoutons pour terminer que l'amiral Jurien de la Gravière a été décoré de la médaille militaire, élevé à la dignité de grand'croix et maintenu dans le cadre d'activité sans limite d'âge, comme ayant rendu au Mexique un éminent service de guerre et commandé trois fois devant l'ennemi.

ARMAND LODS.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

7e volume. N° 346. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE
TEXTE DE PAUL VERLAINE

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris**

ANATOLE FRANCE



CH. DECAUX Sc

ANATOLE FRANCE

NATOLE THIBAUT, connu sous le nom d'Anatole France, romancier, critique et poète français, est né à Paris le 16 avril 1844, fils d'un libraire estimé et bibliothécaire au Sénat depuis 1876.

Il m'est aussi particulièrement doux de parler de l'homme que flatteur pour mes plus chères préférences littéraires d'apprécier le poète. Je connais France de longue date. Notre première entrevue remonte aux environs de 1865, chez un ami commun, Destailleurs, notre ancien camarade de classe à Edmond Lepelletier, qui se trouvait également là, et à moi. J'ai présente à la mémoire notre conversation dont je sortis frappé par un parallèle qu'avait établi France entre Alexandre Dumas père et Lamartine, parallèle très sympathique à « ces deux faciles et à ces deux ignorants », en ce temps déjà reculé de jeunesse éprise d'érudition et de concises subtilités; parallèle ou ressortaient en traits excellents, vingt ans en quelque sorte à l'avance pour faire quelque honte à nos précieux pète-sec de l'épigramme et du sonnet sans plus, non moins qu'aux majestueux vente-gras de la « science » naturaliste et documentaire dont l'arrière-saison a déjà commencé par un bienfait de la force des choses dont il faut rendre grâces aux dieux, car il en est, de la Littérature, — la haute bonhomie, la verve généreuse, l'imagination saine et fécondante en son superbe débordement, du très unique romancier auquel le monde entier doit les Trois Mousquetaires et ce d'Artagnan ! le comte-roi de Monte-Cristo, tant encore de héros aux passionnantes aventures, aux savoureuses équipées, gaité, santé, bravoure, tout le beau, tout le bien ! — et cette divine effusion, cette abondance bénie, ce flot parfumé par les climats, phosphorescent, salin, chargé de flottes puissantes et de toutes gracieuses flottilles, de braves barques noires dans le blafard ouragan, d'algues féeriques et de mille et mille épaves précieuses, bercé de molles bonaces et d'âpres tempêtes, ce poète, notre plus grand bien au-dessus de Musset, notre plus noble bien en avant de Vigny, notre père et notre mère à tous, Lamartine! L'indépendance d'un tel jugement, de la part surtout d'un esprit délicat s'il en fut et malaisément contentable, était pour charmer ma simplicité et m'attirer vers le caractère qu'elle impliquait.

Je ne tardai pas à retrouver notre si sympathique interlocuteur dans le salon de l'aimable marquise de Ricard, dont se souviennent encore maints littérateurs de ce temps, alors tous jeunes et à l'aurore de leur réputation. Il y fréquentait le plus souvent en compagnie de l'excellent Adolphe Racot, si malheureusement mort il y a quelques

mois. Je ne tardais pas à me lier intimement avec lui et j'eus souvent des preuves de la délicatesse en quelque sorte et comme dit Sainte-Beuve quelque part, augustinienne, de l'affection qu'il rendait à celle que je lui portais en toute sincérité juvénile, mais solide et brave. Nous nous suivîmes pas à pas dans la vie et dans l'art; à leur tour nous réunirent les soirées de Nina de Callias, gracieux fantôme qni hante bien des heures de notre ennui à beaucoup d'entre nous poètes, peintres et musiciens survivants. La guerre de 1870, celle plus cruelle de 1871, et leurs conséquences, dispersion d'un groupe jusque-là serré, le *Parnasse Contemporain* (j'entends une dizaine au plus d'entre les rédacteurs de ce recueil célèbre), par l'exil, les positions acquises ou un tas d'et cætera, me firent perdre France, que je n'ai plus revu depuis ces lointaines années, mais qu'a fidèlement applaudi dans ses si légitimes succès, mon admiration toujours accrue.

A l'époque dont j'ai parlé en premier lieu, France écrivait dans un curieux petit journal, *le Chasseur bibliographe*. Il eut là de précieux articles, tant de bibliographie, bien entendu, que d'histoire : un goût l'entraînait vers les origines de la Révolution et ses sympathies étaient pour les idées premières de la Gironde; Mme Roland, Barnave, se partageaient ses sympathies et c'étaient même entre lui et moi, plutôt hébertiste *in illo tempore*, des discussions où la seule haine des Jacobins nous trouvait d'accord. En outre, de nombreuses pièces de vers révélaient déjà l'impérieuse vocation du jeune homme vers l'art douloureux et sublime entre les arts. Ces essais, troubles et maladroits, brillaient par moments fréquents d'un éclat non sans profondeur où l'élégance qui devait plus tard former la principale, la princière grâce du talent souple et brillant, parure du beau génie délicat et fin du poète, avait sa prépondérante part.

Ce génie et ce talent devaient bientôt se manifester avec une magnifique autorité, tant par des fragments insérés au *Parnasse Contemporain* que par deux volumes bien à part dans la collection des œuvres poétiques qui suivirent le mouvement de 1867; j'entends parler des *Vers dorés* et des *Noces corinthiennes*. Une allure tendre, bien rare à ce moment de quelque tension parmi surtout les tenants de Leconte de Lisle, d'une certaine afféterie chez ceux de Banville et de plus ou moins de pose féroce et fantastique de la part des peut-être soi-disant hoirs de Baudelaire, si doux et si naturel au fond, signalait cet art correct sans recherche inutile, savant sans plus de pédantisme qu'il n'est de droit strict, et melliflu, point fade, fort aussi d'ailleurs, imprégné, comme sublimé de philosophie comme alexandrine, mêlant la décadence, la noble décadence alexandrine aux pures saveurs platoniciennes. Une place était dès lors acquise à ce poète en outre varié, d'une science sereine avec des notes cordiales charmantes, entre André Chenier qu'il rappelait sans l'imiter et Alfred de Musset, de qui les plus beaux vers, ceux d'après la *Coupe et les Lèvres* et *Namouna*, sont certes les frères aînés, non les maitres.

Peu après, France, sans nullement abandonner la science divine et l'art suprême, abordait le roman et obtenait dans ce genre bien ressassé, bien ressucé, des succès de fraicheur et de renouveau où par hasard le goût du plus grand nombre ne se trompait pas, mais réservant aux vrais lecteurs un exquis et subtil délice — solace et revanche. J'ai nommé *Sylvestre Bonnard, les Désirs de Jean Servien*, *Jocaste* et *le Chat maigre*.

Enfin, récemment, la direction du *Temps* l'appelait à la succession de M. Claretie dans la place de courriériste de *la Vie à Paris*, charge dont il s'acquitte à merveille suivant l'esprit et le bon sens, ne perdant pas une occasion de combattre sottises

et routines, sans en excepter celles à la mode. Tout ce qui pense bien lui saura gré, entre autres bons services à la bonne cause, de son attitude lors des saloperies anti-wagnériennes de mai dernier. Son entretien avec le citoyen Paulin, menuisier et manifestant, restera typique, et moi qui ne suis démocrate que bien juste, je n'ai pu m'empêcher de rire de bon cœur — parmi pourtant mille ennuis très aigus de la vie — à la réconfortante et vengeresse lecture de ce morceau désormais proverbial.

Et puisque je parle du délicieux chroniqueur après avoir rendu justice à l'excellent poète, au charmant romancier, qu'il me soit permis en terminant de me souvenir que l'année dernière, alors qu'un bruit considérable, en partie malveillant, s'élevait autour de plusieurs d'entre les jeunes poètes, France s'occupa longuement de la question et eut même une polémique des plus courtoises mais des plus vives avec Jean Moréas, polémique dont il resta en somme acquis que ce que d'aucuns appellent la Nouvelle École, ou les Nouvelles Écoles, car il y a doute à ce qu'il paraît, prétend se débarrasser de certaines règles déjà dénoncées par Banville et mal respectées depuis le romantisme. On m'avait fait auparavant et on m'a fait depuis l'honneur de mêler mon nom à ces débats et je passe pour un farouche adversaire de la rime à cause d'une pièce publiée dans un récent recueil, *Jadis et Naguère*, sous le titre *Art Poétique;* c'est vrai que la rime a des torts, telle que Malherbe l'entendit et que l'entendent encore maints parnassiens; à leur compte, par exemple, *père* et *mère*, de Racine; *promesse* et *messe*, de Coppée; *impie* et *expie* de votre serviteur, sont des rimes mauvaises parce qu'elles dérivent d'un même mot ou, ce qu'il y a de plus fort! d'une même idée; — d'où alors, vous sentez cela, les rimes en imparfaits du subjonctif ou en calembours, supportables dans le funambulesque, mais dont Banville lui-même proscrit l'excès et blâme l'usage dans la poésie autre. D'ailleurs, liberté absolue, telle ma devise si j'avais à en avoir une — et je trouve bon tout ce qui est bon, en dépit et en raison des règles. Les rhythmes en assonances de Kahn, de Laforgue, de Moréas, de Vignier, me ravissent tout de même que ceux en vers plus ou moins traditionnels, avec ou sans césure, à rimes riches ou suffisantes, de Régnier, Vielé-Griffin, Laurent Tailhade, Ernest Raynaud, Stuart-Merrill, Vanor, de tant d'autres déjà glorieux ou vers la gloire; la subtilité, soit! de Charles Morice, l'obscurité, si l'on veut, de Réné Ghil

Ne ferment point mes yeux aux *beautés* qu'on y treuve,

et je suis sûr qu'Anatole France, si compétent, est de mon avis, malgré les réserves que sa situation littéraire presque officielle peut lui imposer de faire pour bien faire.

Paul VERLAINE.

De VERLAINE ont paru dans les **HOMMES D'AUJOURD'HUI** les Notices suivantes :

Leconte de l'Isle. — François Coppée. — P. Verlaine. — Villiers de l'Isle-Adam. — Armand Silvestre. — Edmond de Goncourt. — Jean Richepin. — Barbey d'Aurevilly. — Sully Prudhomme. — Léon Dierx. — Stéphane Mallarmé. — Maurice Rollinat. — Arthur Rimbaud. — Léon Vanier. — Anatole Baju. — Charles Cros. — René Ghil........ Chaque numéro ».10

Ces 17 numéros franco contre 1 fr. 70 *en timbres.*

Paraitront : Xavier de Ricard. — José-Maria de Hérédia. — Georges Lafenestre. — Albert Mérat. — Raoul Ponchon. — André Lemoyne, etc.

Imprimerie Paul Schmidt, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon Vanier.

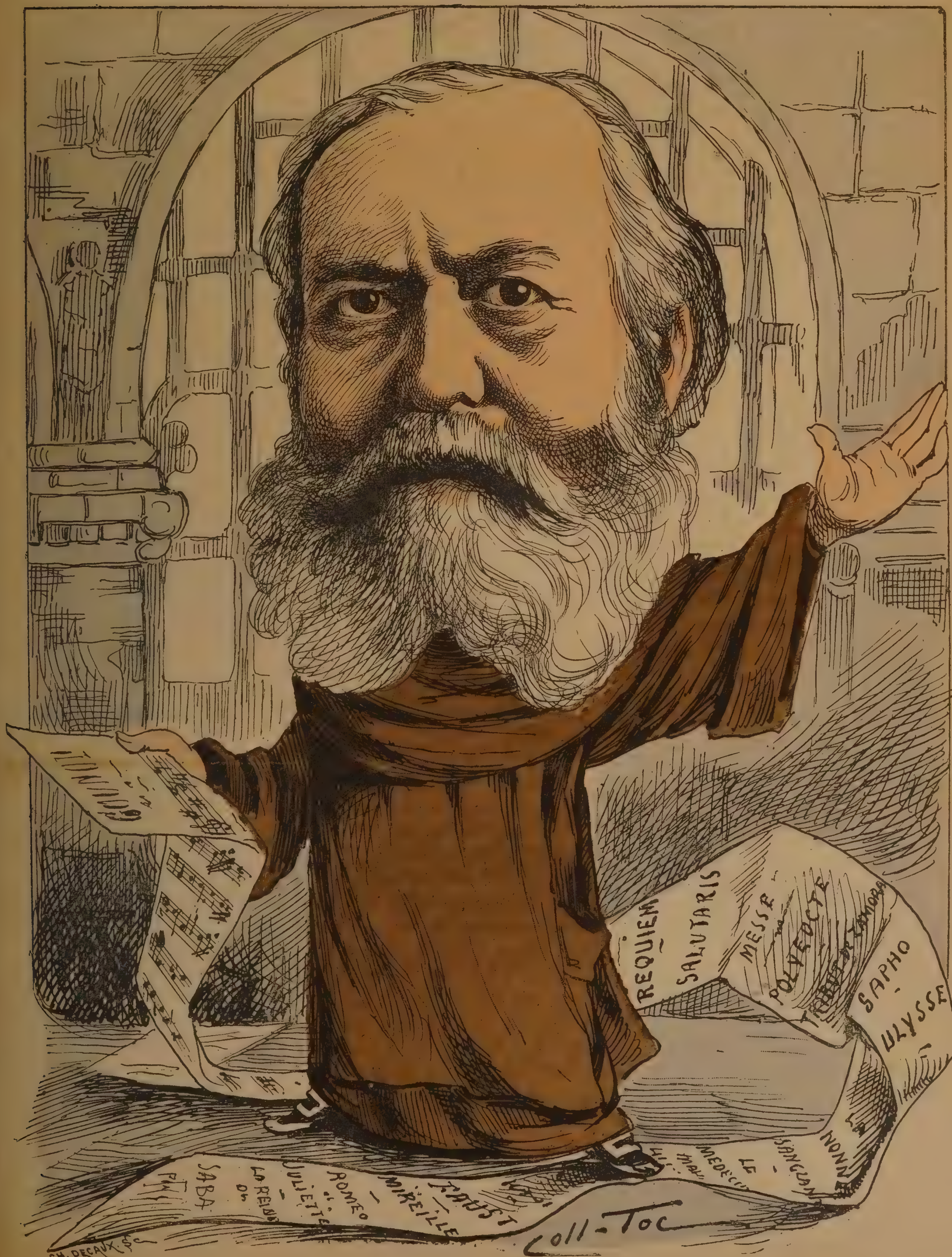
7e volume. N° 347. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE COLL-TOC
TEXTE DE RENÉ DE LOPITAU

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.**

CHARLES GOUNOD



CHARLES GOUNOD

Charles Gounod est né à Paris, le 17 juin 1818. Son père, peintre de talent, semblait se défier des précoces dispositions que montrait le jeune Charles pour la musique; par bonheur Mme Gounod ne partageait pas les opinions de son mari sur la carrière artistique de son fils, aussi le conduisait-elle chaque dimanche prendre chez Reicha une leçon de composition.

La musique n'entrait, on le voit, dans les études du jeune Charles qu'à titre de délassement, car ses parents le destinaient, dit-on, à la tranquille carrière du professorat. Durant la semaine (il faisait alors ses études au lycée Saint-Louis), ses verbes déclinés et ses leçons apprises, il travaillait l'harmonie pendant les récréations, allongeant la tâche hebdomadaire pour que son maître fût content. D'accord avec les parents, le proviseur du lycée, M. Poirson, combattait cette vocation grandissante, mais le jeune Charles lui ayant, certain jour, assuré qu'il renoncerait à ses études classiques, qu'il aimait cependant, plutôt que d'abandonner ses travaux préférés, le proviseur résolut de tenter une épreuve décisive. Ayant copié les paroles de la romance de Joseph : « A peine au sortir de l'enfance », il les remit à l'enfant lui disant :

« Tu vas les mettre en musique; si tu réussis, et je serai moi-même le juge, je te promets de ramener tes parents : va, mon petit ami, et rapporte-moi bientôt ton chef-d'œuvre ! » Le collégien dégringola les escaliers et regagna l'étude. Ce jour-là, le *De Viris illustribus* sommeilla dans le pupitre de Gounod. A la récréation suivante, il grimpait chez le proviseur.

« Tenez, lui dit-il, voilà qui est fait.

— Comment, déjà? Voyons, chante-moi cela.

— Mais il me faudrait un piano pour m'accompagner.

— Non, c'est bien inutile, je verrai sans cela. »

Alors l'enfant chanta de sa voix adorable. Le proviseur ne put contenir son émotion.

« Viens, mon enfant, lui dit-il, quand il eut fini, viens maintenant au piano.» Et il le mena au salon où sa fille étudiait. L'enfant recommença; l'accompagnement naïf et soigné cependant, faisait ressortir le chant plein de suavité. Le père Poirson avait les yeux remplis de larmes, sa fille sanglotait.

« Viens m'embrasser, mon cher petit, oui tu seras musicien; nous sommes deux maintenant pour combattre la volonté de tes parents ! »

C'est le même proviseur qui, apprenant le succès d'une messe de Gounod à Saint-Eustache, lui écrivait une lettre qui commençait ainsi :

« Bravo, cher grand homme que j'ai connu petit enfant ! »

En 1836, Gounod entre au Conservatoire dans la classe d'Halévy, recevant aussi les leçons de Lesueur, et, en 1837, il remporte le second prix de composition musicale. En 1839, le grand prix lui est décerné et il part pour l'Italie.

A Rome, il fréquente assidûment la chapelle Sixtine, se complaisant dans l'audition des œuvres de Palestrina, si bien appropriées au cadre qui les entoure. « Cette musique, a-t-il écrit, sévère, ascétique, horizontale et calme comme la ligne de l'Océan, monotone à force de sérénité, antisensuelle et néanmoins d'une intensité de contemplation qui va parfois à l'extase, me produisit d'abord un effet étrange, presque désagréable.

« . . . Toujours est-il que cette composition, pour bizarre qu'elle fût, ne me rebuta point. J'y revins encore, puis encore, et je finis par ne plus pouvoir m'en passer. »

L'impression fut durable : la première œuvre qu'il produisit après sa dernière année d'école passée à Vienne et à Munich fut une messe *Alla Palestrina*. Lorsque Gounod quitta la villa Médicis, Ingres, qui en était alors directeur, lui offrit un superbe petit médaillon de Mozart avec cette suscription : « A Charles Gounod, jeune compositeur déjà célèbre, souvenir affectueux de Ingres. » C'est à Rome aussi qu'il se

lia intimement avec le peintre Hébert, à qui il a toujours conservé son amitié et qu'il appela plus tard « le Chopin de la peinture ».

Nous retrouvons en 1843 Gounod maître de chapelle aux Missions étrangères, rue du Bac. Pendant cinq ans, il y est en même temps premier ténor, organiste et compositeur du répertoire qu'exécutaient quatre petits enfants et deux gros chantres ! De cette époque datent plus de quinze messes presque toutes inédites. Un beau jour, on apprend qu'il venait de revêtir la soutane et qu'il travaillait au séminaire de Saint-Sulpice la théologie et la philosophie. Gounod a toujours conservé de son éducation familiale une foi profonde et un mysticisme exagéré que nous rencontrerons à chaque pas dans la carrière du musicien, néanmoins, au bout de deux ans d'hésitation il jette le froc aux orties, rentre dans la vie mondaine, et épouse la fille du musicien Zimmermann (1847). A l'année 1849 remonte l'exécution d'une messe solennelle chantée à Saint-Eustache et qui attira l'attention sur son auteur. L'année suivante, il rencontre M[me] P. Viardot qui, entendant quelques-unes de ses œuvres, lui demande un opéra avec promesse de faire de son exécution la condition de son réengagement sur notre première scène lyrique. *Sapho* est jouée en 1850 et ne réussit pas ; l'absence de ballet nuisit, dit-on, à la pièce. En 1851, ce fut le tour des chœurs d'*Ulysse*, de Ponsard, au Théâtre-Français. *Ulysse* surtout attira l'attention sur Gounod. Scribe et Delavigne lui confièrent un poème d'opéra, la *Nonne sanglante,* refusé par Meyerbeer et enlevé à Berlioz. La *Nonne* fut jouée en 1854 (18 octobre) et eut onze représentations seulement malgré les beautés qu'elle renferme. Après la chute de la *Nonne*, le compositeur se lia avec J. Barbier et M. Carré et alors commença l'élaboration de *Faust* qui ne devait voir le jour que le 19 mars 1859 et dont la composition fut interrompue pour celle du *Médecin malgré lui*. Cette œuvre, écrite en cinq mois sur la farce de Molière (représentée au Théâtre Lyrique le 15 janvier 1858), fut le premier succès décisif et populaire de Gounod qui avait écrit pour cette pièce, fort adroitement arrangée, une musique amusante, vive, alerte et spirituelle. Enfin parut *Faust* qui fut une sensation plutôt qu'un succès d'éclat ; public, chanteurs, critiques étaient passablement déroutés. A la septième représentation seulement parut un éditeur offrant au compositeur la somme de 10,000 francs qu'il devait partager avec ses deux librettistes. Cet éditeur était M. de Choudens. La somme, convenez-en, était modique pour un opéra en cinq actes ! mais il faut dire que M. de Choudens n'aimait pas *Faust;* quand ses enfants n'étaient pas sages, la punition dont il les menaçait était de les « mener voir *Faust.* » Quelques mois avant l'apparition de cet opéra, le compositeur avait commencé un ouvrage en deux actes, *Philémon et Beaucis*, que chanta M[me] Carvalho, distinguée par sa création du rôle de Marguerite. Cette idylle, écrite sur une fable très simple, n'eut qu'une dizaine de représentations. Deux symphonies jouées par la Société des Jeunes artistes que dirigeait Pasdeloup furent composées à cette époque (1855-56). *La Colombe* vit le jour en 1861 sur le théâtre de Bade. En 1862, Gounod revenait à l'Opéra avec la *Reine de Saba*. Ce fut sa première chute, aussi lui fut-elle très sensible. Un critique musical rencontra le compositeur à Bade peu de temps après son échec :

« Comment ! vous ici, Maître !

— Oui, je voyage pour un deuil de famille.

— Vous avez perdu l'un des vôtres ?

— Oui, une femme que j'avais beaucoup aimée et sur qui j'avais fondé de grandes espérances : la *Reine de Saba.* »

Pour se consoler, il gagna l'Italie, puis vint passer trois mois dans le midi de la France auprès de Mistral, dans la campagne ensoleillée des environs d'Arles. Il en rapporta *Mireille*, écrite sur un poème du chantre de la Provence. Cette partition plus descriptive que dramatique, pleine de la chaude lumière du Midi, n'eut pas à beaucoup près au Théâtre-Lyrique, le même succès que *Faust* et cependant Rossini la mettait au-dessus de toutes les œuvres de Gounod. En 1867 parut *Roméo et Juliette* qui réussit au mieux et fit le tour de l'Europe. *Cinq-Mars*, drame lyrique joué à

l'Opéra-Comique le 5 avril 1877, fut composé en moins de deux mois. Enfin, après dix années d'attente, *Polyeucte* fut enfin représenté (mars 1879). Malgré d'incontestables beautés, cet essai de drame sacré, œuvre la plus travaillée de l'auteur, n'a pas obtenu du public l'accueil qu'il méritait. *Polyeucte* avait été composé à Londres au fond du square le plus tranquille, aux côtés d'une femme dont le sourire, la câline voix et la beauté avaient séduit le maître et près de laquelle, oubliant à la fois famille et patrie, il demeura longtemps, écrivant pour elle *Gallia*, *Biondina* et une foule d'autres œuvres charmantes. La séparation fut pénible et tardive, car Miss Georgina Weldon avait su tenir Gounod prisonnier sans qu'il s'en doutât, tant les chaînes étaient bien cachées sous les fleurs ; cependant le malheureux grand artiste s'évada pour ainsi dire de sa prison et revint enfin dans sa patrie à la grande joie de tous ses amis.

Depuis son retour, il a écrit la musique de *Georges Dandin* sur les paroles mêmes de Molière, celles des *Deux Reines*, drame de Legouvé (salle Ventadour 1872), de *Jeanne d'Arc* (Gaieté 1873). La dernière grande œuvre du maître : *Le Tribu de Zamora*, qui fit son apparition en 1881 sur la scène de l'Académie nationale, ne dut son succès qu'à la musique, car le poème était dénué de toute valeur.

Enfin, quand nous aurons cité la *Reine des Apôtres* symphonie (1850), un *Ave Maria*, la Sérénade de Victor Hugo dans *Marie Tudor*, une cantate de circonstance : *A la Frontière* (1870), une superbe messe, *A la Mémoire de Jeanne d'Arc*, et plusieurs recueils de mélodie, nous aurons mentionné les œuvres les plus importantes du maître.

Voici d'après une biographie quelques lignes qui pourront donner une idée de la physionomie de Gounod : « Il paraît beaucoup plus jeune qu'il n'est en réalité, surtout quand sa tête est couverte, et elle l'est presque toujours ; l'œil est vif, la parole vibrante et l'expression de la figure très animée. Mais quand, dans le feu de la conversation, il enlève sa calotte ou son chapeau, sa calvitie très prononcée le fait paraître immédiatement plus vieux de vingt ans ; cela ressemble à une des transformations du docteur Faust. Quand on a entendu chanter Gounod, on se souvient toujours de l'émotion qu'on a ressentie ; le compositeur a une voix admirable et chante avec un art exquis sa musique et parfois celle des autres. »

Gounod est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 9 août 1877. « N'eût-il, disait Berlioz, écrit que le chœur intitulé *Vendredi Saint*, il fallait qu'il fût de l'Institut. » La docte compagnie a en effet appelé à elle Charles Gounod en l'année 1866 en remplacement de Clapisson.

Un mot encore : l'auteur de *Faust* est, dit-on, pêcheur à la ligne, ce qui n'est pas fait pour déplaire aux nombreux et honnêtes partisans de ce sport.

« Il y a trois grands sacerdoces, dit un autographe du maître : celui du Bien, celui du Vrai et celui du Beau ; les Saints, les Savants, les Artistes sont comme les trois formes distinctes de cette unité substantielle qui est l'Idéal.

René de LOPITAU.

Imprimerie Paul Schmidt, 5, avenue Verdier, au Grand-Montrouge. L'éditeur-Gérant : Léon Vanier.

7e volume. N° 348. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

CROQUIS DE STEINLEN
TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris

ARISTIDE BRUANT





ARISTIDE BRUANT

Un chien, deux chiens, trois chiens, des bottes! Un pantalon velours à côtes que complète un gilet à revers et une veste de chasse à boutons de métal! un cache-nez rouge au mois de mai, une chemise rouge en tout temps! Sous un vaste chapeau à la va-te-faire-lanlaire, la tête, belle et douce, d'un Chouan résolu. Le passant, inquiet, s'arrête et interroge :

— Bon Dieu! qu'est-ce que c'est encore que celui-là!

Celui-là c'est Montmartre, Montmartre tout entier, qui prend le frais devant sa porte : Aristide Bruant, l'auteur de *Saint-Lazare*, né à Courtenay (Loiret), le 6 mai 1851.

C'est au bagne que je connus Bruant, — au bagne de Maxime Lisbonne, bien entendu, rue des Martyrs, une manière de halle immense faite de planches et de platras et que tout Paris est venu visiter. Ce soir-là on inaugurait, et je ne pense pas que jamais on vit tant de fumée tassée, à ce point qu'on se distinguait les uns les autres, comme, à travers la vitre embrouillassée d'un aquarium souterrain, on distingue la rocaillerie d'un fond de mer artificiel. Et c'était l'assourdissement d'un repaire de forcenés, le déchaînement d'une tempête que le colonel-citoyen tâchait pourtant à dominer, lançant de sa voix de coq enroué, cet avis non exempt d'un aimable sans-gêne.

— Je préviens que s'il y a ici des imbéciles ou des agents provocateurs qui s'amusent à crier « Vive la Commune », je les fous à la porte!

Au loin, très loin, dans un horizon bleu et trouble, Bruant, grimpé sur une table, chantait à tue-tête : *Aux Oiseaux*. La canne haute, le feutre couché sur l'oreille, il baignait les semelles de ses souliers ferrés en des lacs de bière répandue, mais son puissant coup de gueule, passant à travers l'ululement de cinq cents gaillards empilés beuglant aux bocks et pleurant la pépie, n'arrivait guère que par lambeaux. En sa qualité de voisin, ce bon et serviable garçon était venu offrir au copain le coup de main de la loyale concurrence. Car à cette époque déjà il régnait au *Mirliton* (1) : roi sans cour, hélas, trônant seul ou à peu près entre les quatre murs de l'ancien *Chat Noir*, passé lui-même rue de Laval avec armes, bagages et le reste, y compris la clientèle. Je dois confesser toutefois, pour rendre hommage à la vérité, que le nouvel occupant avait hérité par mégarde, de son prédécesseur Salis, d'une certaine chaise Louis XIII dont l'intègre Peau-de-Lapin eût donné trois francs comme un liard : véritable nid à chicanes et que devait immortaliser plus tard ce quatrain devenu célèbre :

Ah! mesdames, qu'on est à l'aise
Quand on est assis sur la chaise Louis Treize!
Elle est à Rodolphe et cependant
Pour s'asseoir dessus faut aller chez Bruant.

Le fait est que, pour l'instant, hommes ni dames ne se venaient asseoir sur la chaise Louis XIII, non plus, d'ailleurs, que sur aucune autre chaise du petit cabaret de Bruant. Seuls, les pauvres cabots sans maîtres du quartier, en poussaient par moment la porte et se venaient frotter l'échine aux bottes du cabaretier solitaire, lequel, de tout temps, fut l'ami des chiens, comme Berquin, jadis, fut l'ami des enfants. Un soir, pourtant, un client vint, Bruant le mit tout de suite à son aise en le tutoyant éperduement et en le traitant de soulaud. Le client, qui avait le caractère bien fait, prit la chose par le bon côté, paya à boire et revint le lendemain accompagné de plusieurs autres. A ceux-ci d'autres succédèrent, et d'autres encore à ceux-là. Bref, en un mois,

---

(1) 84, boulevard Rochechouart, cabaret et rédaction du *Mirliton*, journal illustré, paraissant douze fois dans l'année, le plus irrégulièrement possible; l'abonnement 3 francs, le numéro 10 centimes (n° 1, oct. 85 au n° 53, déc. 88). Les cinquante premiers numéros en un volume cartonné, 12 fr. 50.

la maison était faite, tout le Montmartre artiste et bon enfant prenait d'assaut le *Mirliton* devant que les chandelles y fussent même allumées, et le moment ne se fit pas attendre où l'omnibus de Saint-Jacques commença d'y voiturer le soir des tranches entières du Quartier Latin, des bandes d'étudiants en bordée, que l'on voyait entrer à la file, en monôme, braillant en chœur la Pomponette et la machine au gérant. En revanche les brasseries de la rive gauche bramaient le jour, à en assourdir le voisinage, et *La Villette*, et *Batignolles,* et *la Glacière*, et *Saint-Lazare* et tous ces curieux chefs-d'œuvre de crapulerie intentionnelle et pittoresque que pondait Aristide Bruant, de quinze jours en quinze jours, et qu'il vient aussi de réunir en un volume qui restera.

Le livre s'appelle *Dans la Rue*. Il pourrait aussi bien s'appeler *Dans la Vie*. C'est en effet une note singulièrement vigoureuse, d'un effroyable réalisme, que nous donne Bruant en ses pages. Elles ont eu le don d'arracher à Sarcey un double cri d'admiration et d'horreur. C'est qu'elles ne sont point faites, à coup sûr, pour servir d'A, B, C, aux petites filles dont on coupe le pain en tartines. Espèce de Bible de la boue, grotesque et âpre à la fois, gaie de cette gaîté grimaçante des masques de comédie antique dont le rictus fantastique et énorme jette en les âmes une pointe de mélancolique tristesse, *Dans la Rue* a sa place marquée, en les bibliothèques des chercheurs et curieux, auprès du *Parnasse satyrique*, pas loin de *La Chanson des Gueux*. Aussi bien, n'est-ce point par hasard que j'évoque le nom de Richepin. Bruant, sans doute, n'atteint point à l'absolue perfection de forme du poète des *terrains vagues* et des *oiseaux de basse-cour;* mais, visiblement, il n'y tente point et c'est de sa seule originalité qu'il tire les curieux effets de terreur du *Sonneur*, du *Casseur de Gueules* et d'*A Montrouge*, l'irrésistible mélancolie du *Grelotteux*, de *Saint-Lazare* et de la *Fantaisie triste*. Lisez *A Montrouge*, par exemple, et dites si ce n'est point d'une gaîté à vous faire galoper, le long de la moelle épinière, un petit frisson d'épouvante.

Mon daron voyait tout en noir,
I' f'sait l' croq'mort dans l'*Assommoir*,
C'est pour ça qu'on l'app'lait Bazouge,
A Montrouge.

J'en connais qui voient tout en blanc,
I's en boulott', i's ont pas d' sang...
Moi j'en ai, mais j' vois tout en rouge,
A Montrouge.

C'est mon blot, moi, v'là mon pépin :
J' saigne un goncier comme un lapin...
Y a pas gras les nuits q' Bibi bouge,
A Montrouge.

J'ai l' foi' chaud, dans ma peau l' sang bout,
Quand j' vois roug' dans l' noir ej' crèv' tout!
Gare au pant' qui veut suiv' ma gouge,
A Montrouge.

C'est Rosa... j' sais pas d'où qu'a vient,
Alle a l' poil roux, eun' têt' de chien,
Quand a passe on dit : v'là la Rouge,
A Montrouge.

Quand a tient l' michet dans un coin,
Moi, j' suis à côté..., pas ben loin....
Et l' lend'main l' sergot trouv' du rouge,
A Montrouge.

Lisez à présent le *Grelotteux* et dites s'il est possible d'atteindre à une plus pénétrante impression de tristesse par de plus simples procédés.

Vrai... 'ya des mois qu'on n'a pas d' veine.
Quand j' dis des mois j' sais pas c' que j' dis;
J' m'ai toujours connu dans la peine
Sans un pélot, sans un radis...
Çà s'rait pas trop tôt que j' boulotte.
J' vas tomber malade, à la fin,
I' fait chaud et pourtant j' grelotte :
C'est-i' la fièv' ou ben la faim ?

Nom de Dieu ! j' suis pas à mon aise.
C'est épatant... j' sais pas c' que j'ai
Avec ça j'ai la gueul' mauvaise
C'est pourtant pas c' que j'ai mangé.
Si j'aurais mangé d' la gib'lotte
Ça sentirait meilleur : c'est fin,
C'est bon, c'est chaud... ah ! c' que j' grelotte !
C'est-i' la fièv' ou ben la faim ?

Allons don, v'là mes dents qui claquent !...
J' sais pas c' que j'ai, c'est épatant :
J'entends les os d' mes jamb's qui plaquent
Contr' les parois d' mon culbutant.
J' suis foutu si j'ai la tremblotte,
J' suis pus daufier, j' suis pas dauphin,
J' peux pas m' soigner... ah ! c' que j' grelotte !
C'est-i' la fièv' ou ben la faim ?

Et pis j' sens la sueur qui m' coule
A fait rigol' dans l' creux d' mon dos,
J' vas crever j'ai la chair de poule,
C'est fini... tirez les rideaux.
Bonsoir la soc'...., mon vieux Alphonse,
I' vaut p't' êt' mieux qu' ça soy' la fin;
Ici-bas quoiqu' j'étais ? un gonce...
Là-haut j' s'rai p't' êt' un séraphin.

J'aurais plaisir à multiplier les extraits de ce volume si personnel. Malheureusement la place me manque, et je me vois obligé, à mon grand regret, de renvoyer le lecteur aux pages mêmes de *Dans la rue :* ces pages, qu'a bourrées d'illustrations exquises le délicat artiste Steinlen. Aussi bien, ne pourrais-je guère prêcher qu'à des convertis, un succès grand et immédiat a accueilli les chansons de Bruant aussitôt que mises en vente, et voilà qui est plus concluant que tout ce que j'en pourrais dire. Certes, cette série de tableaux sciemment abjects et révoltants fera pousser les hauts cris à plus d'un; j'estime pourtant qu'elle sera goûtée des esprits les plus délicats, et que seuls les délicats factices et les raffinés de convention n'en apprécieront pas la puissante saveur.

En somme, si l'auteur d'*A Montrouge* aime mieux rire du lupanar que du foyer et des marlous que des honnêtes gens, je ne vois pas qu'il y ait lieu de lui en faire un crime.

PIERRE ET PAUL.



Imprimerie Paul Schmidt, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon Vanier.

7e volume. | N° 349. — 10 c. | Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE JEAN CAILLOU

TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.**

STEINLEN



STEINLEN



En haut de Paris, à Montmartre, versant sud de la Butte, en haut d'une maison d'honnête apparence bourgeoise, comme le sont du reste toutes celles de la rue des Abbesses, au 54, Steinlen habite.

Son atelier, ou plus modestement sa chambre de travail, éclairée par une large fenêtre prenant jour sur un balcon, ne renferme ni œuvres d'art, ni tentures de prix, nous ne sommes pas chez un peintre de la plaine Monceau.

Dans un coin de la pièce quelques rayons où se pressent des livres d'amis, la plupart illustrés par Steinlen, mais ceux-ci, quoique en tirage sur japon, où si bien viennent les douceurs et finesses, traits et *grisés*, gourmandise d'artiste exigeant, ne sont recouverts ni de riches étoffes, ni de rutilants maroquins, mais simplement brochés, nous ne sommes pas chez un bibliophile.

Une large table formée d'une planche montée sur chevalets avec plumes, godets, couleurs, pinceaux, crayons, enfin l'attirail du dessinateur, tout cela avec la manière de s'en servir habilement, que l'on sait, pour satisfaire aux nombreuses demandes d'éditeurs et de directeurs de journaux illustrés.

Dans de petits vases de Chine quelques fleurs pour égayer l'œil du bénédictin ; sur la cheminée une magnifique tête de mort qui rappelle la triste fin des choses d'ici-bas, des plantes sèches décoratives, une grenouille s'étirant, admirablement modelée, et qui fait songer à l'un des dessins du *Chat noir :* le chat et la grenouille.

Une autre table encombrée de journaux auxquels a collaboré Steinlen : *Chat noir*, *Mirliton* — l'étonnant journal de Bruant paraissant le plus irrégulièrement possible — où il signe Jean Caillou de très curieux dessins en couleurs, *Revue illustrée*, *Illustration*, *Figaro de Noël*, *Paris illustré*, et enfin la suite des seize jolies couvertures en couleurs de la *Semaine musicale et artistique*, sortant des formules ordinaires de ces sortes de publications et qui ne sont pas un des moindres éléments de succès de cette charmante feuille.

Quelques toiles tournées du côté du mur pour quand, le loisir aidant, l'idée viendra à l'artiste de terminer ses études commencées et qui promettent.

Mais quelle maladie de s'aller enrégimenter dans l'armée des peintres si nombreuse, trop nombreuse, hélas !

Un chat, un autre chat, qui serait bien une chatte car cinq ou six petits chats plus foncés, plus malicieux et plus effrontés les uns que les autres l'escortent, grimpent aux jambes du visiteur, font leurs griffes sur l'un des pieds du chevalet sacrifié à cet usage.

Le père, *son éminence noire*, a seul le droit, qu'il s'arroge, de se poser sur la table de son maître au travail, puis quand il s'arrête, le temps de faire une cigarette, il s'élance sur son dos sans plus de façons.

Steinlen qui a prénoms : Théophile, Alexandre; et titre : bourgeois de Vevey, est né à Lausanne, Suisse française, le 20 novembre 1859.

Un artiste de talent n'arrive à être connu à Paris que vers la trentaine; Steinlen a quelques mois d'avance; parmi les plus modernes et les plus fantaisistes des jeunes, il a su se faire un nom et sa réputation lui vaut aujourd'hui de nombreuses commandes.

Steinlen qui vint de Lausanne à Paris, dès l'âge de dix-neuf ans, pour exercer la profession de dessinateur industriel ne doit pas regretter son ancien métier.

C'est au *Chat noir* qu'il débuta dès le commencement de 1884, c'est à Rodolphe Salis qu'il porta ses premiers croquis de chiens, chats, pies, enfants. Mais ce sont les chats qu'il sut assaisonner à la meilleure sauce, avec de l'esprit bien français, ses premiers dessins pouvaient se ressentir de l'humouriste dessinateur allemand Busch, mais, dans ses compositions successives, il sut se débarrasser de ce souvenir et ses fables si amusantes de naïveté firent rechercher le *Chat noir*, le *Chat noir*, vous m'entendez bien, dans les familles! Seulement on avait le soin d'enlever le texte et les autres croquis qui ne sont pas toujours faits pour les demoiselles. Que de fois m'a-t-on dit : « Vous devriez réunir en album ces fables de Steinlen, quelle joie pour les enfants et les grandes personnes! » *Le chat et la pelotte*, *L'odyssée du chat et du poisson rouge*, *Le chat et le bout de cigare*, et cette moralité : *La terrible fin de la pie Bazouge ou les funestes conséquences de l'ivrognerie.* Une pie curieuse et gourmande, goûte au vin qui reste après le repas des maîtres et trouve ce breuvage si délicieux qu'elle ne peut y résister et boit, boit jusqu'au *delirium tremens*.

Une brave femme acheta ce numéro et le colla sur son mur, essayant par ce moyen de corriger son époux qui fêtait trop souvent le lundi. Steinlen est moraliste à la façon de La Fontaine, plus peut-être, puisque la morale par le crayon parle à tous, c'est la véritable morale universelle!

Grandville aussi a dessiné les bêtes, mais la cigale ne porte pas de guitare sur son dos, et ces animaux aux attitudes humaines sont contre nature et laissent dans l'idée quelque chose de maladif et de choquant.

Nous avons fait promettre à l'auteur de nous donner à éditer en un album cette suite de dessins sous le titre qui lui convient si bien de *Fables de Steinlen* (un album cartonné 5 francs). Nous donnons rendez-vous aux amateurs au jour de l'an prochain.

Steinlen a en outre illustré le *Roman Incohérent* de Ch. Joliet, environ 150 dessins; l'*Entrée de clowns* de Champsaur; *Les rondes du Valet de Carreau*, album de musique de Marcel Legay, dessins en couleur; *Les Femmes d'amis*, de Courteline; *Les Gaietés bourgeoises*, de J. Moinaux, environ 100 dessins; *Le train de 8 h. 47*, de Courteline; de lui est la très jolie couverture en couleur de la quatrième série des *Tribunaux comiques* de Moinaux et enfin *Dans la rue*, le fameux livre de chansons populaires de Bruant, pour lequel il a dessiné 150 croquis qui sont de petites merveilles d'esprit, de grâce et d'arrangement nouveau, qui ont contribué à faire de ce livre un véritable succès de librairie.

L'Épopée de Caran d'Ache empêchait Steinlen de dormir, aussi voulût-il s'essayer dans ce genre nouveau, ou pour mieux dire remis à la mode, il réussit à perfectionner ces ombres en y ajoutant la vie, c'est-à-dire le mouvement et la couleur. Plusieurs représentations des ombres de Steinlen eurent lieu à la Brasserie Fontaine : *Henri IV et le Pont-Neuf*, *la Chasse antique*, *le Virtuose*, *les Chanteurs de rue*, *etc*, obtinrent un succès de presse et d'estime. Mais nous savons que Steinlen rêve encore un perfectionnement dans ce genre de divertissement dont la vogue n'est pas épuisée. Nous

donnons pour finir un extrait d'article de Paul Ginisty paru, dans le *XIXe Siècle*, à propos de ces représentations :

« Un dessinateur fantaisiste dont le talent est très réel, M. Steinlen (il est curieux de remarquer, en passant, que les fantaisistes, aujourd'hui, ont pour la plupart une science sérieuse du dessin), ambitionna à son tour d'attirer un moment l'attention de Paris, et il nous offrait dernièrement, dans un de ces pittoresques cabarets de Montmartre, une représentation qui a été fort piquante.

M. Steinlen, n'étant pas venu le premier, a pensé qu'il fallait trouver autre chose dans cet ordre d'idées. Il a tiré de ses ombres des effets très inattendus.

. . . .

M. Steinlen avait imaginé un défilé fantastique d'un effet fort curieux : une retraite aux flambeaux où une foule s'agitait en portant des lanternes vénitiennes. On ne saurait imaginer, dans le petit encadrement d'un théâtre d'ombres chinoises l'éclat, la vie, le mouvement de cette cohue, aux lueurs multiples de ces minuscules lanternes. Il faudrait avoir l'esprit bien chagrin pour ne pas reconnaître qu'une note d'art très personnelle était donnée dans ce tableau.

C'est dans le heurt éperdu des foules qu'excelle M. Steinlen ; il fait passer des hommes-affiches avec leurs transparents lumineux, des tramways bondés de monde, des nuées de promeneurs, et tout cela grouille, marche, remue avec une intensité singulière. Je n'aurais guère cru que des ombres chinoises pussent donner une semblable impression d'art. »

Pierre et Paul.



Lire dans les Hommes d'Aujourd'hui :

Imprimerie Paul Schmidt, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon Vanier.

7e volume. **N° 350. — 10 c.** **Un an : 6 fr.**

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

CROQUIS DE STEINLEN

TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris**

GEORGES COURTELINE



GEORGES COURTELINE

I

Né à Tours, le 25 juin 1860, Georges Courteline a déjà publié trois volumes : mais dès le premier il s'était classé, et tout de suite avait pris rang dans la famille trop peu nombreuse des écrivains *amusants* et qui savent susciter le rire. En cette série cependant, Courteline occupe encore une place à part; car, divertissant entre tous, ce n'est ni aux plaisanteries volontairement grasses et équivoques, ni aux grossières déformations de la charge qu'il a recours pour désopiler la rate de ses lecteurs. Loin de là, son charme et son originalité puissante viennent et ne viennent que de ceci : qu'il peint sans concession aucune, et, réellement, photographie la vie, comme il la voit et comme nous la voyons.

Même presque toujours s'ensuit-il qu'au fond de ses nouvelles, de celles qui vous ont fait rire aux larmes, il se trouve, si l'on y veut songer, comme une tristesse. Tristesse non cherchée : Courteline est le contraire d'une romance, il n'a donc rien fait pour vous émouvoir, aucuns moyens empiriques; seulement ça y est, et après que le rire s'en est donné à l'aise, la pensée a son tour: on réfléchit, on se rappelle.

Ce n'est pas ici le lieu de dire des mots trop gros et d'établir des parallèles dans les règles académiques. Pourtant, après avoir relu telle ou telle nouvelle de Courteline, notre souvenir s'est si souvent reposé, dans la similitude de l'impression, sur d'autres œuvres, des plus classiques, comme *Georges Dandin* par exemple, qui tant amuse, malgré la mélancolie des dessous, qu'il n'y aurait ni raison, ni justice à le cacher.

Ainsi Courteline, amusant parmi ceux qui le sont le plus, n'est pas un *amuseur*, nous le plaçons beaucoup plus haut.

La gaîté, certes, il la cherche ; nous nous trompons, il la trouve, ce qui n'est pas la même chose. Il faut même l'avouer, il l'a dans le sang, étant le fils de Jules Moinaux, le si aimable auteur des *Deux Sourds*, des *Deux Aveugles*, des *Tribunaux Comiques*, de tant d'œuvres. Mais surtout il est un artiste épris d'observation et qui sait observer.

De là, la vie extraordinaire dont il anime ses personnages et l'éclatante réalité de la moindre page sortie de sa plume. Deux lignes de lui, et nous connaissons ses soldats, ses jeunes gens, les femmes, ensemble exquises et damnables, qu'il nous montre; nous les avons coudoyées. Il va nous conter leur histoire, ce sera l'histoire de gens vivant en effet, et que nous avons mille fois rencontrés : par cela même leur histoire nous sera sympathique.

Ce que nous voudrions indiquer s'expliquerait fort mal en beaucoup de mots. Usons donc d'une formule précise : Courteline a le don du mouvement et de la vie.

D'ailleurs un instant il fût poète.

II

Ne vous étonnez pas, même si d'aventure la modestie de Courteline avait démenti près de vous ce que nous affirmons. Car nous savons de bonne source qu'étant en troisième, au collège de Meaux, où il fit ses études, il envoyait des vers au *Journal de Provins*, et que tels furent ses débuts littéraires.

Plus tard même en 1881, alors qu'il s'essayait à des nouvelles où déjà perçait l'individualité de leur auteur, il publia encore des vers dans la revue maintenant recherchée et qu'on ne trouve plus, le *Paris-Moderne* qu'il avait fondé avec Jacques Madeleine et Georges Millet, et qui avait groupé aussitôt l'élite de nos écrivains modernes chez Vanier qui en fut l'éditeur.

Mais c'est du régiment, c'est de la caserne que devait se dégager le vrai Courteline ; et effectivement c'est le séjour qu'il fit au 13e chasseurs, à Bar-le-Duc, qui nous a valu ses admirables *Gaîtés de l'Escadron* qui partout respirent la pitié pour le soldat, et une fraternelle espérance de justice, et dont les chapitres notamment intitulés *Un mal de Gorge* et les *Têtes de Bois* sont des chefs-d'œuvre de la plus rare inspiration et d'une perfection impeccable.

Vous y avez remarqué, sous la gaîté débordante de l'exposition et des dialogues, cette tristesse que nous vous signalions tout à l'heure. Le volume est trop dans toutes les mains pour que nous y insistions davantage ; mais ce n'est pas un mal qu'il n'y ait besoin que d'une indication rapide au courant de la plume, et que le livre ait obtenu le plus vif succès. Après avoir paru d'abord dans les *Petites Nouvelles*, où Courteline était chroniqueur fantaisiste, il fut réuni en volume chez les éditeurs Marpon et Flammarion et réimprimé plus tard dans la collection à 60 centimes de ces mêmes éditeurs. Seulement les *Gaîtés de l'Escadron* avaient alors changé de titre et s'appelaient : *Le 51e chasseurs*.

Les Femmes d'Amis (1888) n'eurent pas un moindre succès. On a reproduit partout *Margot*, *Une bonne fortune* et cette perle du livre : *Henriette a été insultée*, que nous citerions ici, s'il ne la fallait reproduire de la première à la dernière ligne sans en passer une.

Il ne nous reste qu'à nous taire.

Courteline qui vient de publier, avec le succès que l'on sait, *Le Train de 8 h. 47*, a de nouveaux projets, il nous donnera d'autres livres, et l'indiscrétion est tentante. Mais faut-il déflorer des œuvres inachevées? Non. Quelque plaisir que ce soit de fouiller dans les tiroirs, nous attendrons l'assentiment de l'écrivain, car il est de ceux qui ont le souci de bien faire et qui ne publient rien qu'ils n'en soient satisfaits.

Or, de ceux là, il n'en est pas assez et quelle réserve ne mérite pas qu'on s'impose cette peu commune et admirable vertu : la probité littéraire ?

PIERRE et PAUL.

---

(1). *Paris-Moderne*, revue littéraire et artistique, 1881-82 et 1882-83, 2 volumes brochés avec titre et table : 14 fr. (reste très peu d'exemplaires). Librairie VANIER, 19, quai Saint-Michel.

SOLDES ET OCCASIONS

Pour nos Abonnés et nos Acheteurs

Librairie LÉON VANIER, 19, quai Saint-Michel, Paris

Prière d'ajouter en sus des prix 10% pour le port.

Nos Députés. 50 portraits en couleurs par Bridet, avec biographies, au lieu de 2 fr. 50 .... » fr. 50

Les Chambres comiques, revue satirique des débats parlementaires, nombreux dessins d'Émile Cohl. Collection des 16 numéros au lieu de 8 fr.......... 1 fr. 75

Nos Conseillers municipaux de Paris peints par eux-mêmes. 88 portraits-charge du Dr Desprès, texte de Dreyfus, au lieu de 2 fr. 50 .... » fr. 50

Le Régiment de Sapeurs-Pompiers de Paris, joli volume in-4 illustré de nombreuses photogravures de Charles Morel, au lieu de 6 fr.......... 1 fr. 50

Colonel Paris. **Le Feu à Paris et en Amérique,** volume avec cartes et plans, au lieu de 3 fr. 50.......... » fr. 75

Traité d'Escrime, pointe et contre-pointe, ouvrage de R. Brunet, illustré par Chaperon, au lieu de 5 fr.......... 1 fr. 75

Théâtre de Beaumarchais, ill. par Adrien Marie, in-8 br. Au lieu de 5 fr. 1 fr. 50

P. Arène. **Tentation de St-Antoine,** in-8, illustré par Willette, Forain, Sahib, au lieu de 8 fr.......... 1 fr. 75

G. de Maupassant. **Clair de Lune,** première édition in-8, illustré, au lieu de 20 fr.......... 5 fr. »

H. Rochefort. **L'Évadé,** in-8, illustré, tirage sur papier de luxe, au lieu de 15 fr.......... 3 fr. »

Viard. **Au bas Niger,** avec cartes et gravures, au lieu de 5 fr.......... 1 fr. 25

Anthologie de quatrains, au lieu de 3 fr. 50 .... 1 fr. 50

Mirabeau. **Mémoires,** 12 volumes au lieu de 36 fr.......... 6 fr. »

Le Salon illustré 1888. Nombreuses photogravures (Baschet, éditeur), 5 livraisons. Au lieu de 10 fr. .... 3 fr. 50

Le Trombinoscope, par Touchatout. 100 caricatures en couleurs par Moloch ; un volume broché. Au lieu de 10 fr.......... 3 fr. »
(Nombreux numéros en réassortiment.)

Le mariage de Pantin. Album de musique pour enfants avec dessins en couleurs. Au lieu de 7 fr. .... » fr. 75

Forain et Raffaelli. **8 Eaux-fortes.** Croquis Parisiens.......... 5 fr. »

Notices sur Jacques Guay, graveur sur pierres fines, avec planches. Au lieu de 25 fr.......... 3 fr. 50

Bry. **Raffet.** Sa vie et ses œuvres. Avec planches. Au lieu de 5 fr.......... 2 fr. »

Biographie Alsacienne-Lorraine, par Cerfbeer de Medelsheim. Au lieu de 10 fr.......... 1 fr. 50

Histoire anecdotique des Champs-Élysées par Regnault. Au lieu de 3 fr. » fr. 50

Richelieu. **Mémoires.** In-4 illustrés. Au lieu de 4 fr.......... 1 fr. »

Impératrice Joséphine, **Mémoires.** In-4, illustrés. Au lieu de 2 fr. 50 .... » fr. 75

Mémoires sur Carnot. 4 volumes in-8 12 fr. »

Rutebeuf, **Œuvres.** 3 volumes. Au lieu de 15 fr. .... 4 fr. 50

Trésor des vieux poètes français. 14 volumes. Au lieu de 73 fr.......... 28 fr. »

Alfred Delvau. **Romans de chevalerie.** 4 volumes illustrés. Au lieu de 20 fr. 12 fr. »

Répertoire du Théâtre français. 23 vol. reliés .... 25 fr. »

Lamartine. **Œuvres complètes,** édit. de l'auteur. 41 vol. Au lieu de 400 fr. 120 fr. »

THIERS. — 1040 Caricatures politiques sur M. Thiers, la plupart en couleurs et montées (de 1830 à 1875).......... Occasion unique 100 fr. »



Grand succès!!

Chez

Léon Vanier

19, quai St-Michel, 19

—

PRIX : 2 FR.

PATARA & BREDINDIN

AVENTURES ET MÉSAVENTURES

DE DEUX GABIERS EN BORDÉE



Illustrées de 150 croquis par Paul Léonnec.

Un beau volume petit in-8, broché... **4** fr.

Imprimerie Paul Schmidt, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon Vanier.

7e volume. N° 351. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris

GUSTAVE EIFFEL



GUSTAVE EIFFEL

'Exposition Universelle a envahi le Champ-de-Mars, naguère champ de manœuvres de nos cavaliers le jour, et de quelques aigrefins la nuit.

Ce désert est devenu grâce au génie, à l'activité, à l'intelligence humaine le champ de Bataille du Commerce, de l'Industrie et des Arts.

La Politique fait trêve, les marteaux de la galerie des machines et de la Tour Eiffel ont fait taire cette bavarde. On est pris malgré soi d'un sentiment d'admiration pour ce pays qui a fait ce prodige de préparer cette Exposition unique au monde et d'y convier les peuples, malgré crises politiques et financières traversées.

Luque, qui est Espagnol, comme on le saura quand on aura lu la notice biographique que notre journal doit bientôt consacrer à son talent, me disait l'autre jour, plein d'un noble enthousiasme : « Quand un peuple a fait cela et que de plus il possède une armée et une marine capable de rivaliser avec les premières puissances militaires et maritimes du globe, on peut dire sans exagération que c'est un grand peuple ! »

Mais il ne faut pas que l'aspect féerique extérieur des palais, des jardins, de la plus haute Tour et de la si jolie perspective du Trocadéro ne fasse oublier le but utilitaire de notre Exposition, il ne faut pas que le luxe de l'édifice accapare les regards des visiteurs et les fasse négliger l'examen minutieux, intéressant et instructif dû aux diverses classes d'exposants. Ceux-ci ont aussi des merveilles dans leurs vitrines qui, pour être moins hautes que la Tour Eiffel, moins brillantes de dorures et de décorations que le Dôme central de l'architecte Bouvard, moins illuminées que les jardins de M. Alphand, n'en sont pas moins des merveilles.

Espérons que notre Exposition, véritable école du goût français, ne profitera pas seulement aux peuples qui nous combattent sur le terrain économique et que ceux qui ont été les premiers à la peine auront leur part bien légitime de gloire et de profit.

L'Exposition va faire surgir des noms nouveaux. La France qui distribue des couronnes va enfin chercher parmi ces travailleurs obstinés : inventeurs, ingénieurs, industriels, commerçants, ces humbles fils qui l'honorent et l'enrichissent en tous temps et portent aussi, vaillamment et non sans danger, les trois couleurs de la nation.

Parmi ceux-ci citons l'ingénieur Eiffel qui, malgré d'importants et hardis travaux capables d'immortaliser un homme, ne doit sa popularité qu'à la Tour qui porte son nom, et qui est aujourd'hui le *clou* de l'Exposition de 1889.

*
* *

Gustave Eiffel, ingénieur français, est né à Dijon en 1832; ancien Barbiste, il entre à l'École centrale en 1852 et en sort trois ans après.

En 1858, il débute comme chef de service à la construction du grand pont métallique de Bordeaux. En 1867, M. Krantz le charge d'étudier les arcs de la galerie des machines de l'Exposition universelle et de vérifier expérimentalement le résultat de ses calculs, travail très remarqué qui lui sert à déterminer le module d'élasticité des pièces composées.

En 1868, il se signale par une innovation ; il emploie le fer dans l'exécution des piles de pont et c'est selon cette méthode nouvelle et économique qu'il construit les magnifiques viaducs de la ligne de Commentry à Gannat.

En Portugal, il établit à Vienna un tablier de pont d'une seule pièce de 563 mètres de longueur. A Porto, sur le Douro, il construit un pont d'un seul arc d'une portée de 160 mètres à 60 mètres au-dessus du fleuve, sur lequel passe une ligne de chemin de fer.

En Cochinchine, à Tan-An, il franchit un abîme de 80 mètres de portée.

Près de Montluçon, au viaduc de la Tardes, il construit encore un pont d'une seule pièce dont le tablier fut lancé à 100 mètres de hauteur sur des piles espacées de 104 mètres d'axe en axe ; c'est la plus grande portée qui ait encore été franchie par voie de lançage.

« M. Eiffel fut le premier des ingénieurs français qui réalisa le montage en porte à faux dans lequel le ponton métallique reste immobile sur les appuis, mais s'allonge progressivement par l'addition successive des pièces qui viennent au-dessus du vide s'accrocher aux pièces déjà mises en place (1). » Ce même système a été adopté pour la construction de la Tour qui ne nécessite aucune espèce d'échafaudage.

M. Eiffel a doté l'observatoire de Nice d'une coupole tournante et flottante de 25 mètres de diamètre et qui, malgré son poids de 100,000 kilogrammes, est agencé de telle sorte que l'astronome en quête d'étoiles peut la faire mouvoir à son gré sans le moindre effort.

Il faut encore citer la gare de Pesth, le pont de Szegedin, la façade principale de l'Exposition de 1878 et la colossale ossature de la statue de la Liberté éclairant le monde, du statuaire Bartholdi.

Puis enfin son chef-d'œuvre, avec la Tour de 300 mètres, le *viaduc de Garabit*, dans le Cantal, d'une hauteur de 122 mètres au-dessus de La Truyère sur 165 mètres d'ouverture.

* * *

Quand on admire la tour Eiffel on ne sait si à côté de cet immense travail d'une conception si hardie, véritable tour de force de l'ingénieur moderne, il ne faut admirer autant, si non plus, la persévérance, la force de volonté de l'homme qui a eu le courage d'entreprendre les démarches, de vaincre les résistances des esprits hostiles et qui obtint de l'État une subvention de 1,150,000 francs pour l'aider à accomplir son œuvre.

L'ingénieur Eiffel eut en M. Lockroy, alors ministre du commerce et de l'industrie, et en M. Berger, directeur de l'exposition, deux puissants alliés qui l'aidèrent à triompher de ses ennemis.

Car il ne faut oublier les criailleries et les protestations de tout le clan des Parvenus du monde des Arts et des Lettres : peintres barbus, sculpteurs hirsutes, architectes décorés à l'instar de leurs édifices, hommes de lettres immortels, etc.

Pensez-donc, Eiffel allait écraser leurs œuvres avec son immense paire de pincettes couleur de rouille, et ils montraient le poing au grand tuyau d'usine.

Ce n'était que cris contre cet élan de ferraille vers l'azur.

On alla un peu loin aussi dans l'éloge et cette façon de faire passer la révision à tous les édifices connus sur des prospectus en ayant l'air de dire au plus altiers : « Toi, mon petit, tu ne me vas pas à la cuisse ! » a pu froisser bien des gens habitués à considérer Notre-Dame, le Panthéon, Saint-Pierre de Rome, les Invalides, la Cathédrale de Rouen comme des monuments d'importance. Le Haut n'est pas le Grand et la girafe n'a jamais passé, que je sache, pour un élégant animal.

Ceci dit, nullement pour contrarier l'admiration de la Tour Eiffel, qui est incontestablement le plus haut monument du monde entier, mais pour rendre à tous

(1) De Nansouty, *La Tour Eiffel, historique et description.* Très intéressant volume illustré, 2 fr. 50 (Tignol, éditeur, Paris.)

justice, sans engouement passager, et par cela sans exagération pour éviter d'inévitables réactions dans l'avenir.

* * *

L'idée d'une tour de 300 mètres n'est pas neuve, elle hanta l'esprit, dès 1832, de l'ingénieur anglais Trevithick ; le projet fut présenté au roi Guillaume d'Angleterre en mars 1833, mais Trevithick mourut le mois suivant. Cette conception ne put donc être exécutée.

Les Américains, à propos de l'exposition de Philadelphie en 1876, projetèrent aussi une tour de 1000 pieds ou 300 mètres, mais ils reculèrent malgré leur instinct novateur devant l'exécution et se contentèrent de leur fameux obélisque de Washington de 169 mètres de hauteur destiné à perpétuer le souvenir de la grande lutte américaine.

* * *

Dès 1886 la tour de 300 mètres fut décidée en principe et le 31 mars 1889, l'ingénieur Eiffel hissait le drapeau français sur le plus haut monument du monde entier. Le jour même le gouvernement de la République le nommait officier de la Légion d'honneur, il était chevalier depuis l'exposition de 1878.

Citons pour finir les paroles de l'éminent ingénieur en réponse aux félicitations de la municipalité de Levallois-Perret où se trouve l'usine de M. Eiffel.

« J'ai voulu élever à la gloire de la science moderne et pour le plus grand honneur de l'industrie française, un arc de triomphe qui fut aussi saisissant que ceux qui ont été élevés aux conquérants, par les générations qui nous ont précédés. Aussi, le 31 mars dernier, c'est avec une joie patriotique que j'ai hissé le drapeau français au sommet de cette tour, qui nous avait à tous, collaborateurs de cette usine, coûté de si longs et de si grands efforts, et que j'ai pu enfin voir se déployer dans le ciel, au-dessus du plus haut édifice que l'homme ait jamais construit le drapeau glorieux de la République française. »

PIERRE ET PAUL.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

7e volume. N° 352. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

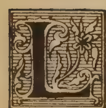
TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

CHARLES DE MAZADE



CHARLES DE MAZADE

OUIS-CHARLES-JEAN-ROBERT DE MAZADE-PERCIN, de l'Académie Française, est né à Castel-Sarrazin, le 19 mars 1820, il fit ses études au collège de Bazas. Petit-fils du conventionnel Julien de Mazade, qui avait voté le bannissement de Louis XVI, et était devenu membre du Conseil des Anciens, et fils d'Alphonse de Mazade, procureur du Roi à Castel-Sarrazin, puis président du tribunal de Moissac, ses ancêtres ont été, pendant près de trois siècles de père en fils, capitaines forestiers du Roi, à Montech, pour les forêts de la Haute-Garonne et du Tarn-et-Garonne.

Charles de Mazade, c'est l'historien contemporain par excellence, dans la plus pure acception du mot, sérieux et impartial, se possédant toujours, d'une sincérité et d'une conviction inébranlables. Sa sérénité impassible plane pour ainsi dire au-dessus des événements plus ou moins brûlants de l'actualité, sans jamais se laisser entraîner au delà de la modération qu'elle s'est invariablement tracée. Et cela, sans défaillance, depuis ses débuts, c'est-à-dire dès sa vingtième année, d'abord à la *Presse*, à la *Revue de Paris*, puis à la *Revue des Deux-Mondes*, où il est entré en 1845, qu'il n'a plus quittée, et dont il est encore aujourd'hui l'un des plus fidèles et solides soutiens.

Il y a pris, le 15 avril 1868, à la mort d'Eugène Forcade, la chronique politique, qu'il n'a jamais abandonnée une seule quinzaine. On peut feuilleter toute la *Revue* et se convaincre que dans cette longue période de plus de 20 ans il n'y a pas eu une seule lacune dans la signature de son nom au bas de la chronique.

C'est un travailleur infatigable, ne se permettant presque aucun répit; à peine prend-il une dizaine de jours de vacances à la fois, qu'il consacre à sa propriété du Gers, où il cultive avec amour ses belles roses, une des rares choses où il semble mettre de la passion. Puis il se hâte de rentrer à Paris, trois ou quatre jours avant le 15 et le 30 de chaque mois, pour écrire sa très consciencieuse chronique politique, où il résume à grands traits les affaires de la France et de l'Étranger.

Il s'y dévoue comme à un devoir sacré; aussi, pendant ces trois ou quatre jours de travail est-il absolument inaccessible et invisible pour les visiteurs, quels qu'ils soient, parents ou amis. Il s'enferme dans le modeste appartement de la rue Saint-Jacques qu'il habite en famille depuis près d'un quart de siècle (appartement bourré de livres, il y en a des piles sur tous les sièges) et là, en fumant force cigarettes, il s'absorbe dans sa copie.

Cette copie est singulièrement originale ; elle se compose de tout petits carrés de papier, à peine grands comme la main, qu'il couvre entièrement, — de l'extrême bord du haut à l'extrême bord du bas, et de gauche à droite, sans marge aucune, ni blanc aucun — de lignes serrées, serrées, sans laisser de place pour l'addition d'un mot, et *sans rature*.

Quand il se corrige, ce qui est rare, ce n'est que sur l'épreuve.

Nous avons eu la bonne fortune d'avoir sous les yeux le manuscrit de son Discours de Réception à l'Académie, écrit d'un seul jet, sans aucune rature du commencement à la fin.

Charles de Mazade a été élu par 28 voix membre de l'Académie française le 7 décembre 1882, pour occuper le fauteuil de M. de Champagny.

Desbarolles a porté sur la signature de notre historien ce diagnostic surprenant de vérité :

« *Signature pleine, courante. Esprit critique, déductif, modeste, régulier, détestant les honneurs.* »

Modeste et détestant les honneurs! Ces signes distinctifs ont été relevés aussi par Mézières, dans sa Réponse au Discours académique de Charles de Mazade du 6 décembre 1883, Réponse dont voici l'exorde :

« Monsieur,

« Lorsque vous traciez tout à l'heure un portrait si vivant de la famille de Cham-
« pagny à la fin du siècle dernier, ne retrouviez-vous pas, parmi les ancêtres de notre
« regretté confrère, quelques figures que vous connaissez depuis votre enfance?
« N'appartenez-vous pas, vous aussi, à cette vieille noblesse de province, noblesse de
« robe et noblesse d'épée, plus riche d'honneur que d'argent, étrangère et indifférente
« aux intrigues de cour, accoutumée en général à ne recevoir du roi d'autre faveur que
« la permission de se ruiner ou de se faire tuer pour lui? Du haut de leurs cadres ternis
« par le temps, quelque chevalier de Saint-Louis, quelque aimable chanoinesse, quelque
« grand-oncle poudré et voltairien ne vous souriaient-ils pas à votre entrée dans la
« vie? Ne vous conseillaient-ils pas, comme à M. de Champagny, *de ne rien demander*
« *aux pouvoirs de ce monde? Vous leur devez sans doute*, comme lui, *ce senti-*
« *ment d'indépendance qui vous a écarté de toutes les fonctions publiques. Vous*
« *non plus, vous n'avez voulu rien être, excepté académicien*, pour le grand
« honneur et le grand profit de notre Compagnie, etc. »

Le fait est que, à la devise de son blason : *Taire ou bien dire*, il semble vouloir ajouter celle de la fable du *Grillon*, de Florian : *Pour vivre heureux, vivons caché*, et que, s'il n'avait été poussé vers l'Académie par ses amis, on se demande s'il y eût même jamais songé.

Non seulement Ch. de Mazade est fidèle à la *Revue*, mais encore il croit à la supériorité, à la toute puissance de la *Revue*. On lui observait un jour :

« Savez-vous, cher Immortel, qu'on commence à trouver dans la presse que l'Académie se recrute beaucoup trop à la *Revue des Deux-Mondes*, et que bientôt on ne pourra plus y entrer qu'en passant par elle. »

Avec son grand calme, il répondit :

« Et par où voulez-vous qu'on y entre, si ce n'est par la porte? »

* * *

Il a visité souvent l'Italie et l'Espagne. Parmi les épisodes que nous lui avons entendu raconter de ses différents voyages, l'anecdote suivante nous a frappé, qui met en relief un mot très fin du pape Pie IX.

C'était à Rome, au Vatican, trois ou quatre ans, croyons-nous, avant la guerre de 1870. Le Souverain-Pontife, dans une audience donnée à Charles de Mazade, lui dit en lui souriant très affablement :

« Votre nom m'est bien connu, Monsieur de Mazade; vous appartenez, si mon souvenir ne me trompe pas, à cet affreux *Journal des Débats ?*

— Mais non, Saint-Père, à la *Revue des Deux-Mondes*.

— Oh ! alors, c'est bien pire !

— Et pourquoi donc, Saint-Père?

Pie IX, avec une expression indéfinissable de légère malice italienne :

« Parce que, dans cette *Revue des Deux-Mondes*, il y a souvent de bonnes choses, et qu'elles font passer les mauvaises. »

* * *

Une autre anecdocte, plus personnelle à l'éminent chroniqueur politique.

Il y a quelques années, il assistait à un repas de famille. La chronique de quinzaine tomba sur le tapis, au déplaisir de l'académicien qui, une fois parue, ne demande sans doute qu'à l'oublier. Soudain, une toute jeune fille, qui avait écouté la conversation sans mot dire, interpella ainsi Charles de Mazade :

« Je les lis aussi, vos chroniques, Monsieur. Eh bien, j'ai remarqué, dans ma petite appréciation, que vous dites toujours ce qu'il n'aurait pas fallu faire, et que vous ne dites jamais ce qu'il faudrait faire. »

Charles de Mazade, la regardant avec son bienveillant sourire, lui répliqua :

« C'est que, voyez-vous, Mademoiselle, je ne suis qu'un juge, et non pas un conseiller. »

Il se tirait de là, sans se compromettre.

*
* *

Croira-t-on que l'écrivain sévère, qui a voué sa vie presque exclusivement à l'histoire politique de son temps, tâche aride et si peu poétique, débuta en 1841 à 21 ans par un volume d'odes pleines de chaleur et de verve, portant cette épigraphe : *Perseverando!* publié chez Barbot, volume aujourd'hui introuvable ? Citons-en l'extrait suivant tiré de l'ode : *A ma mère*, ode écrite au moment d'aller à Paris tenter la fortune littéraire :

Ma Mère, le jour naît, l'heure s'enfuit rapide,
Et des pleurs du départ d'avance l'œil humide,
Songeant au lendemain,
Je vais, sanctifié par votre douce étreinte,
Dans mon âme étouffant toute dernière crainte,
Reprendre mon chemin.

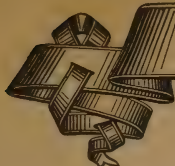
En dehors des nombreux articles de littérature, d'histoire et de critique littéraires, politiques et bibliographiques, voir les tables de la *Revue des Deux-Mondes* 1831-1874 et 1874-1886, on a de lui les ouvrages suivants publiés en grande partie dans la *Revue* et réunis en volumes chez l'éditeur Plon :

1855. *L'Espagne moderne.* — 1860. *L'Italie moderne.* — 1863. *La Pologne contemporaine.* — 1864. *L'Italie et les Italiens*, où dans un avant-propos d'une pénétration profonde il prédit l'unité de l'Italie. — 1866. *Deux femmes de la Révolution* (Marie-Antoinette et Madame Roland). — 1869. *Révolution de l'Espagne contemporaine.* — 1872. *Lamartine*, sa vie littéraire et politique. — 1875. *Portraits d'histoire morale et politique du temps.* — 1875. *La Guerre de France* (2 vol. in-8°), c'est une des histoires de notre malheureuse guerre, les plus vraies, les plus étudiées et les plus impartiales. — 1877. *Le comte de Cavour.* — 1879. *Le comte de Serre* (La politique modérée sous la restauration). — 1880-1883. *Monsieur Thiers, ou 50 années d'Histoire contemporaine.* — 1886-1888. *Un chancelier d'ancien régime.* — *Le règne diplomatique de M. de Metternich.*

PIERRE ET PAUL.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

7e volume. N° 353. — 10 c. Un an : 6 fr.



LES HOMMES D'AUJOURD'HUI



DESSIN DE LUQUE

TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris**

LUDGER NABONNE

CH. DECAUX. SC

LUDGER NABONNE

ABONNE (LUDGER ERNEST) est né à Madiran (Hautes-Pyrénées) le 26 août 1853. Il appartient à une famille des plus honorées de ce département. Son père, le docteur Nabonne, qui était un agriculteur distingué, a exercé durant plus de trente ans, la médecine gratuitement dans son pays et laissé le souvenir d'un véritable philanthrope.

Sous sa direction et sous celle de sa mère qui était une femme d'une haute intelligence et d'un grand cœur, Nabonne prit bien vite le goût des études et des choses sérieuses.

Après avoir fait ses classes au lycée de Tarbes, il étudia le droit et se fit inscrire au barreau de Paris. Mais la politique ne tarda pas à l'attirer et, dans ses conférences ou dans la presse, il prit une part active à la campagne des Républicains qui luttaient contre le 16 mai.

Membre de la conférence Molé-Tocqueville, cette jeune école par laquelle ont passé presque tous les hommes politiques français depuis un grand nombre d'années, Nabonne ne tarda pas à en devenir un des orateurs les plus en vue, et en fut nommé bientôt secrétaire.

A la fin de l'année 1878, il se présenta au concours d'entrée dans la carrière diplomatique et fut reçu après un brillant examen.

Nommé, peu après, attaché d'ambassade à Berne, il resta en Suisse jusque vers le milieu de l'année 1880. A la fin de cette même année, il fut envoyé à Londres, mais il dut rentrer en France à la suite d'une grave maladie, et fut attaché à la direction politique des Affaires étrangères.

Au commencement de 1882, Nabonne fut nommé troisième secrétaire d'ambassade à Rome. Il franchissait rapidement ce grade. En juillet 1883, M. Challemel-Lacour, ministre des Affaires étrangères, sous la direction duquel il s'était déjà trouvé en Suisse, le nommait deuxième secrétaire d'ambassade. En 1885, il devenait chef adjoint du cabinet de M. Brisson, Président du Conseil des Ministres, qui le chargeait spécialement du service diplomatique. Il a été nommé premier secrétaire d'ambassade à la fin de 1885, et il est rentré en janvier 1886 à la Direction politique des Affaires étrangères comme chef du Service des Protectorats d'Afrique. Il est chevalier de la Légion d'Honneur depuis un an.

Ludger Nabonne a collaboré pendant près de deux années à la *Grande Encyclopédie*, où il était chargé de traiter les questions de droit international. Il s'est aussi

occupé d'une manière toute spéciale, d'économie politique et de science des finances, et il a été un des premiers à préconiser une réforme de l'impôt des boissons, basée sur un droit proportionnel du degré alcoolique. Cette réforme qui a été mise à l'examen d'une commission parlementaire pourrait permettre de diminuer les droits existants et d'atteindre les vins étrangers aujourd'hui à peu près indemnes.

Nabonne a d'ailleurs pris de bonne heure le goût de l'agriculture et des choses de la terre. Malgré ses nombreux travaux, il trouve encore le moyen de s'occuper de sa propriété de Madiran et d'y introduire tous les perfectionnements de la culture moderne.

Élu Conseiller d'arrondissement par le canton de Campan (arrondissement de Bagnères-de-Bigorre), il a été nommé Conseiller général à la fin de l'année dernière par le canton de Castelnau-Rivière-Basse. Il a sa place marquée dans les luttes politiques de l'avenir. Il aura eu la rare bonne fortune, avant de les aborder, de pouvoir étudier de près le mécanisme du gouvernement et d'apprendre la connaissance des hommes dans ce métier si spécial de la diplomatie.

Nabonne est de ceux qui croient à la nécessité de réformes sérieuses dans l'Administration du pays et au point de vue économique et financier.

La crise agricole lui paraît, par dessus tout, mériter en ce moment l'attention. Nous ne saurions mieux terminer cette biographie qu'en relatant le passage d'un discours qu'il prononçait, il y a quelques mois, dans un grand banquet de Républicains Bigourdans, qu'il présidait à Paris.

« Comment pourrait-on ne pas être frappé, disait-il, des souffrances de nos agri-
« culteurs et de nos paysans. Moi, qui ai l'occasion de les voir souvent, je sais combien
« ils sont durement éprouvés par les mauvaises récoltes, combien ils ont quelquefois
« peine à vivre, combien sont justes les réclamations et les plaintes qui leur échappent
« malgré tout leur courage. Il faut bien le dire, on a fait beaucoup trop peu encore
« pour l'agriculteur, pour l'ouvrier de la terre. Les droits de mutation sont trop
« lourds pour lui, les impôts l'accablent, il est sans argent pour les dépenses qu'exige
« une nouvelle culture, et il n'a pas de crédit.

« Le premier devoir d'un homme politique français est de songer à modifier cet
« état de choses. L'agriculture est la plus grande force de la France; le problème agri-
« cole est le premier à résoudre. »

PIERRE ET PAUL.



HISTOIRES SANS LÉGENDES

CARAN D'ACHE, COURBOIN

Collection des 7 feuilles parues dont 3 doubles............. » 85
franco par poste............ 1 »

—

MONDE MILITAIRE

Nombreux dessins de CARAN D'ACHE, LEONNEC, LUNEL, TIRET-BOGNET, etc.

Collection des 9 nos parus, solde....................... 1 »
franco par poste 1 65

—

CARAN D'ACHE et LUQUE

PEINTRES ET CHEVALETS

Nouvel Album 2 50



LES 28 JOURS

D'UN RESERVISTE

racontés par lui-même
et dessinés
par un autre

PAR

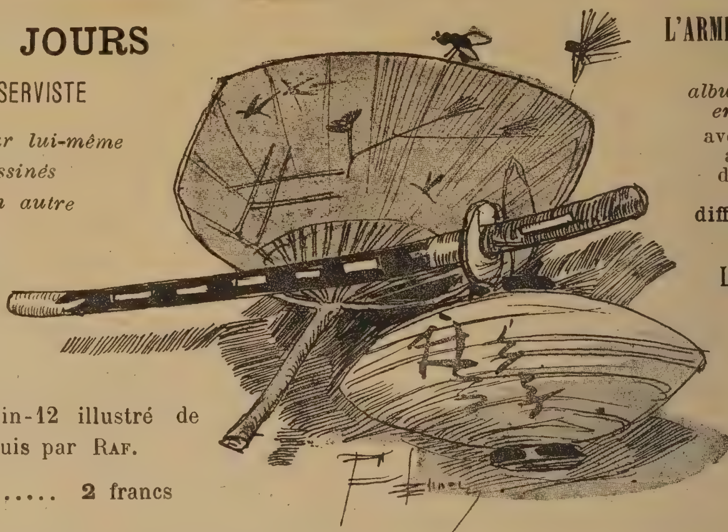
Léon VANIER

(5e édition)

—

Un volume in-12 illustré de 54 croquis par RAF.

Prix.......... **2** francs



L'ARMÉE FRANÇAISE

Nouvel album militaire en couleurs
avec descriptions anecdotiques des uniformes et des **différentes Armes**

PAR

Léon VANIER

Contenant 25 planches d'après les aquarelles de H. de STA

Joli Album cartonné

5 *francs*





POLKA-MARCHE

Grand succès!!

Chez

Léon Vanier

19, quai St-Michel, 19

—

PRIX : 2 FR.

PATARA et BREDINDIN

AVENTURES ET MÉSAVENTURES
DE DEUX GABIERS EN BORDÉE



Illustrées de 150 croquis par PAUL LÉONNEC.
Un beau volume petit in-8, broché... **4 fr.**

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

7e volume. N° 354. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE GIL BAER

TEXTE DE CHARLES PITOU

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

J. HABERT-DYS



J. HABERT-DYS

D'Alembert a dit quelque part : « Malheur aux productions de l'art dont toute la beauté n'est que pour les artistes ! »

En s'exprimant ainsi, il est certain qu'il entendait par « beauté de l'art » celle des œuvres supérieures dont toute la puissance ou l'esthétique ne peuvent être goûtées que par un public spécial.

A côté de ces chefs-d'œuvres aux grandes lignes où le génie a mis son empreinte, il en est d'autres de moindre taille accessibles à tous parce qu'ils touchent de plus près à l'homme, dans ses habitudes, dans ses besoins et dans sa vie de chaque jour. Et, ne sont-ils pas ses compagnons fidèles, ses amis de toute heure : meubles aux riches décors, faïences, tentures et tapis précieux, bijoux, laques, appliques, décorations de toute sorte, qui rendent si cher le *at home* du lettré, de l'amateur ou de l'homme de goût?

C'est ce qui constitue l'art décoratif.

En France, ces productions sont sacrées et aussi consacrées par le temps; chacune de leur ligne et de leur figure a une donnée précise et leur ensemble forme la caractéristique d'une époque, d'un style qui n'admet, sous peine d'anachronisme, aucune innovation.

Nos artistes ont donc pendant plusieurs siècles, à force de compilations, reproduit sans cesse, en les amalgamant, ces débris du passé.

A cette chinoiserie de l'art, les meilleurs d'entre eux ont perdu toute initiative et toute note personnelle et ceux qui ont voulu faire du neuf sont restés incompris.

De ce problème désolant, un artiste de la génération présente, étonnamment doué, Habert-Dys est sorti vainqueur et a su tirer de l'ornière l'art décoratif.

Il s'est dit avec raison que notre siècle était aussi riche en créations artistiques que ses aînés et que les temps nouveaux devaient amener des formules et des œuvres nouvelles. Habert-Dys a suivi le grand mouvement actuel qui, sortant la peinture des conventions, des écoles et des maîtres, a mis l'artiste aux prises avec les êtres et les choses de la création. Il est lui aussi, pour employer le mot consacré, un *plain-airiste*. C'est donc à la nature, qui sera toujours l'inimitable et changeant modèle, qu'Habert-Dys a demandé ses inspirations et ses motifs d'ornement.

Servi par une imagination toujours en travail, par des ressources inépuisables d'arrangement, aidé d'un talent bien français et tout à fait moderne, il a su, d'un crayon fin et élégant et d'un pinceau non moins habile, non pas calquer son modèle, mais en tirer tout l'appoint qu'il pouvait donner à sa fantaisie, et partant créer ce que tant d'autres avaient vainement tenté.

C'est bien là un style nouveau, bâti de pied en cap, dont la vigueur et la nouveauté semblent comme un besoin de la vie réaliste et scientifique qui nous étreint.

Que de ressources, que d'imagination dans ces groupements d'animaux, de fleurs et de feuillages ; quelle virtuosité dans l'exécution et comme tout cela parle aux yeux ! Dans cette œuvre déjà si importante, rien de banal, rien de maniéré, pas de remplissages inutiles, jamais d'empâtement, jamais de lourdeur dans les masses qui se présen-

tent en bonne lumière dans tout leur ensemble ; pas de faiblesse dans les moindres détails traités avec un soin, une élégance et une finesse remarquables. Et surtout pas de pastiche, pas de réminiscence d'un passé bien passé.

Près de ce style si précis et si varié les anciens font piteuses mines avec leurs éternelles feuilles d'acanthe à la grecque, leurs lotus égyptien, leur laurier renaissance, leur chêne empire et toutes ces vieilleries dont la répétition a fatigué nos yeux.

On a dit qu'Habert-Dys avait certaines affinités japonaises. C'était juger son œuvre superficiellement ; car, en effet, si comme les Japonais, cet artiste a la science du dessin et une connaissance profonde des lois de la couleur, si, comme ces derniers étudiant la nature, il dispose ses sujets avec une sorte d'arrangement plein de surprise et une hardiesse de trait tout oriental, il faut reconnaître qu'il donne à ses compositions une sensation de vie et de mouvement et un cachet d'élégance et de perfection qu'on chercherait en vain dans les dessins sans perspective des Japonais. C'est pourquoi son œuvre est marquée, quand même, au coin de sa personnalité.

Jules-Auguste Habert-Dys est né à Fresnes (Loir-et-Cher) le 23 septembre 1850, de pauvres paysans. L'enfant chétif et souffreteux ne put s'associer aux durs travaux de la terre et comme il fallait vivre, il partit à 18 ans pour Blois, où, grâce à ses heureuses dispositions artistiques, il devint l'élève du célèbre céramiste Ulysse Bernard. A 23 ans, sans ressources, absolument inconnu, mais se sentant quelque chose *là*, il vint à Paris et entra à l'École des Beaux-Arts, atelier Gérôme. Sous les ordres de ce maître, Habert-Dys devint bientôt un dessinateur de premier ordre. Et voici comment il raconte, dans *The Art amateur* de New-York ces premières années : « Je suivais autant que possible les leçons de M. Gérôme; mon intention était de me livrer tout entier à la peinture, mais les nécessités de la vie avec lesquelles j'avais à compter ne me le permettaient pas et m'obligeaient à faire des études que je considérais comme secondaires; ainsi jeté et rejeté de droite à gauche, je continuai mes études d'après les travaux qu'on me commandait.

Cette sorte d'éducation artistique m'est aujourd'hui très utile, grâce à ma bonne étoile qui me fit rencontrer deux nobles cœurs d'artistes : Le premier fut M. Braquemond le graveur, directeur de la manufacture céramique de Havilands, de Limoges. Pendant plusieurs années j'ai peint de la Barbotine sous sa direction. Il ne m'épargnait jamais ni conseils ni avis, et c'est par cela même que le sentiment décoratif s'est développé en moi; en 1881, M. Braquemond me mit en rapport avec M. Gaucherel, et c'est de là que date ma première production dans l'*Art*, journal auquel j'ai toujours collaboré depuis, y étant lié par des engagements successifs... Vous voyez, ma vie est celle des hommes qui luttent pour l'existence, sans le secours de la fortune. « *Je n'étais rien, je ne suis pas grand'chose.* »

Habert-Dys malgré son excessive nervosité a une puissance de travail surprenante ; aujourd'hui la célébrité commence et les premiers journaux illustrés se le disputent. En huit ans, sans compter des œuvres importantes commandées par des maisons industrielles, il a produit au journal « *L'Art* », plus de cinq cents compositions. A cette librairie il a, en outre fait paraître un splendide album en couleurs, qui comprend tout ce que l'art décoratif peut renfermer : bijoux, dentelles, mosaïques, vitraux, écrans, tentures, panneaux, lettres ornées, papiers peints, ornements de toute espèce. Cet ouvrage qui contient des merveilles, est sans conteste, la plus haute expression de l'art et de la décoration moderne.

Paris Illustré et le *Monde Illustré* donnent aujourd'hui de cet artiste des « Mois fleuris » d'une poésie et d'une délicatesse exquises.

Pour l'Exposition, Habert-Dys a terminé de grands travaux : Deux paroissiens en couleurs, genre missel, nécessitant 71 dessins; trente-six dessins pour un service de la manufacture de Sèvres, commandés par l'État, et enfin la création et la décoration fort compliquées d'un service d'exposition de la maison Cilliogt, qui, à elles seules, ont demandé huit mois d'exécution.

Notre artiste décorateur qui est aussi un bon peintre, ne recherche pas les succès du *Salon*. C'est un travailleur modeste qui ne demande rien aux coteries ni aux critiques d'art. Silencieusement, il suit son chemin, rêvant d'œuvres parfaites, comme si la perfection pouvait exister dans les choses humaines!

Une seule fois, en 1876, pour rendre hommage à son premier maître, Ulysse Bernard, Habert-Dys (qui signait simplement « Habert », n'ayant pas encore ajouté à ce nom celui de sa mère) exposa deux panneaux décoratifs sur faïence : *La Promenade* et *Dame au* XVIe *siècle*, qui eurent du succès et que signalèrent avec éloges plusieurs journaux.

Enfin, pour donner un nouveau document à cette esquisse, voici comment Habert-Dys explique sa manière de travailler — que nous découpons dans une biographie parue dans l'*Art :* — « Si j'ai quelque habileté, c'est parfois au détriment de la forme. Cela tient à la grande quantité de crayons usés et de papier barbouillé en croquis, et surtout à ma façon de procéder. Toutes mes études sont faites du coup sur le papier avec un bout de bois trempé dans l'encre. Si je mets dans le mille, ce qui peut arriver à tout le monde, elles ont une qualité de vie qu'une recherche absolue de la forme ne peut vous donner. Je procède exactement de la même manière pour les dessins des journaux; après avoir mûri une idée, fait une recherche sommaire de la composition, je marche hardiment à la plume. »

Ce bout de bois primitif trempé dans l'encre donnant corps à l'idée flottante et indécise de l'artiste; cette sorte de genèse de l'œuvre écrite, mériterait à elle seule une étude.

CHARLES PITOU.



Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant: Léon VANIER.

7e volume. N° 355. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris**

ROBERT DE LA VILLEHERVÉ



ROBERT DE LA VILLEHERVÉ



Il est quelque chose de très beau, de très touchant et de très amusant à la fois, c'est de voir Robert de La Villehervé se lever de son siège en grande cérémonie et baiser la main de sa femme, parce qu'elle lui a, à table, passé la moutarde ou le pain. Oui, vraiment oui, c'est là la chose la plus divertissante et la plus touchante du monde, et à ce raffinement de courtoisie savante, à cette fidélité quand même aux saines traditions déchues, on ne doute plus que La Villehervé, ainsi qu'il dit s'en souvenir, ait vécu une vie antérieure, qu'il ait, aux temps heureux de la chevalerie, porté dans les tournois les couleurs de sa dame, et, sur le seuil des cathédrales, offert, du bout de son doigt ganté, l'eau bénite aux belles dévotes.

A le voir, cet an de grâce 1889, en sa gentilhommière de Moret-sur-Loing, les pieds dans des espadrilles et la pipe pendue à la lèvre, on se le représente mal sous ce jour imprévu. Il n'en est pas moins vrai qu'on retrouverait sans peine, au nombre des multiples et admirables ferrailleries qui décorent son cabinet, l'épée qu'il porta autrefois, et que l'on peut voir journellement, sur un vitrail du musée de Cluny, l'authentique portrait de l'auteur de *La Nuit*, du *Gars Perrier* et de *Toute la Comédie*, exécuté d'après nature par un artiste du XVIe siècle. Il y est représenté en buste, le cou nu, portant incliné sur l'oreille un béret de couleur violette d'où jaillit une plume de faisan. Et le plus curieux de l'affaire, c'est qu'il l'a toujours, ce béret! C'est avec lui qu'il va, qu'il vient, qu'il écrit ses romans et rêve ses poèmes, qu'il se rend au marché de Moret, faire ses provisions de bouche et qu'il s'est fait portraicturer sur la première page de la présente publication.

Biographe consciencieux, fidèle, qu'anime l'amour sacré du vrai, je ne relaterai point ici, la date des divers avatars de Robert de La Villehervé. Aussi bien, n'ai-je à cet égard que d'assez imprécises notions. Je me bornerai à affirmer qu'il est né pour la dernière fois, au mois de novembre 1853, en la bonne ville du Havre : légitime compensation donnée par la clémence céleste à la patrie de Casimir Delavigne. Il montra dès l'âge le plus tendre, si j'ose m'exprimer ainsi, un goût vif pour la poésie, et causa le désespoir de ses maîtres, que navraient, naturellement, ses heureuses dispositions,

son intelligence précoce et son amour des rimes riches. Il quitta le lycée pour prendre le flingot, et, du commencement à la fin, fit la campagne de 1870. Brave et humble, il remplit son devoir, ne demanda rien pour sa peine et n'obtint rien en effet, que le droit de retourner à ses chères études : droit dont il se hâta d'user. Il n'avait guère alors qu'une vingtaine d'années, bien qu'il fût déjà passé maître en l'art de sonner du sonnet et de faire deux rimes serties se becqueter au bout d'une idée. Bientôt il publiait, sous le titre *Le Vieux Poème*, son premier recueil de sonnets, que suivaient à courte échéance, *Sous les Sapins* (rêves et légendes), les *Ballades Galantes* (1874) et les *Premières Poésies* : un bouquin mirifique, exquis, chef d'œuvre d'art typographique qu'on ne trouve plus aujourd'hui que dans quelques bibliothèques d'amateurs. Vinrent ensuite : *La Fin de la Guerre*, poème (1878); les *Billets Doux*, comédie en un acte jouée à Cluny en 1881 ; *La Chanson des Roses*, poésies nouvelles (1882), *Le Gars Perrier*, roman (1886), *La Princesse Pâle*, roman avec Georges Millet (1889), *Toute la Comédie*, enfin, ce bijou d'esprit et de lyrisme que publiait Vanier il y a quelques jours. Entre temps, il avait composé *La Sorcière*, épisode dramatique en un acte et en vers, *Pierrot Magnétiseur* (funambulesque comédie jouée en 1882 sur un théâtre de marionnettes spécialement construit à cet effet, et écrite de concert avec Alexis Martin), collaboré activement à la rédaction du *Globe*, semé des vers et des nouvelles au hasard des revues littéraires, écrit trois drames, ébauché deux romans, commencé *Les Porteurs d'Épées* et fait la *Comédie du Juge*.

On peut estimer à vingt mille vers au moins le bagage lyrique de La Villehervé. Aussi n'est il point classé dans l'*Anthologie des Poètes du* XIXe *siècle* (Alphonse Lemerre, éditeur), ayant cela de commun avec Catulle Mendès, Louis Ménard, Raoul Ponchon et plusieurs autres.

Je serais mal venu à vouloir faire l'éloge du talent si puissant et si personnel de Robert de La Villehervé. Point ne me soucie de paraître revenir en droite ligne de Pontoise et de faire songer à Gros Jean en remontrant à son curé. Dans son si remarquable volume *Nos poètes*, le regretté Jules Tellier, récemment, rendait un enthousiaste hommage au maître écrivain de *La Nuit*, lui assignait une place au premier rang parmi ceux qui auront eu la gloire de jeter un suprême et éblouissant éclat sur la fin de ce siècle grandiose; je prendrais donc plaisir à citer en entier ce poème d'un souffle admirable s'il n'occupait à lui seul quelque chose comme vingt-cinq pages de la *Chanson des Roses*, qu'il clôt. La pièce, du reste, est célèbre et l'on peut hardiment mettre en fait qu'il n'est pas un ami véritable des vers hors d'état de citer de mémoire ces strophes désormais classiques :

Tout dort. Étranges déserts, et les bois et les villes.
Les monstres indomptés et les foules serviles
Reposent. C'est l'instant du grand recueillement.
Seule, au sextuple fouet des tempêtes donnée,
Ainsi qu'une maudite à jamais condamnée,
La mer, la triste mer gronde lugubrement.

La colère de l'onde énorme la hérisse,
Et vaincue et tragique en un sombre caprice,
Elle crache sa rage aux nuages ailés.
Qui donc, pour que son deuil illimité s'apaise,
Charmera l'ouragan qui la blesse et lui pèse?
C'est toi, nuit, nuit clémente à tous les désolés !

Comme à Gautier, autrefois, on a reproché, à La Villehervé d'avoir serré d'un peu trop près la doctrine de l'impassibilité, d'avoir un peu trop sacrifié sur les autels de la perfection absolue, d'avoir, enfin, manqué un peu à l'émotion. Il n'en est rien. La vérité, c'est qu'il a au suprême degré le culte de son art et le respect de sa langue, et que la splendeur de sa forme a pu, parfois, donner lieu à méprise. Je sais telles pièces de lui, et elles fourmillent dans son œuvre, où rivalisent l'artiste et le poète avec un

égal bonheur. Lisez plutôt les stances qui suivent et dites s'il peut être une page d'un sentiment plus élevé et plus pénétrant :

Charme des yeux extasiés,
Les rosiers divins, les rosiers,
Ne donneraient pas tant de roses,
S'ils n'étaient la jeunesse en fleur
Qui, brisée, après la douleur,
Renaît et revit dans les choses.

Les roses de pourpre ou d'argent,
Que juin, artiste diligent,
Revêt des couleurs de la vie,
Dans leur éclat, dans leur pâleur,
Sont la métamorphose en fleur.
D'une enfant par la mort ravie.

Et c'est pourquoi, dans les rayons,
Près d'elle, les bleus papillons
Volètent, lui cherchant querelle ;
Ils l'aimaient femme, ils l'aiment fleur,
Et le clair essaim cajoleur
Voudrait encor mourir pour elle.

Et c'est pourquoi le frais matin,
Sur la soie et sur le satin
Dont sa pudeur ferme le voile,
Fait, pour parer la chère fleur,
Une perle de chaque pleur
Et de chaque perle une étoile.

Je pourrais multiplier les citations édifiantes, mais j'ai hâte d'arriver à *Toute la Comédie*, le dernier volume de La Villehervé, et l'un des plus extraordinairement lyriques et originaux qui soient. En ses pages, La Villehervé a imaginé de faire défiler sous nos yeux les personnages si pittoresques et si amusants de la comédie enfantine : d'où une série de tableaux et de caricatures les plus divertissants du monde. C'est Pierrot, c'est le ménage Cassandre, c'est la Coquette, les valets et le matamore. C'est Polichinelle,

... l'homme rouge qui passe
Sur le théâtre de Guignol !

et qui montre

... vierge d'effrois,
Sous les brumes du capricorne,
Son chapeau d'écarlate qu'orne,
Cousu de l'une à l'autre corne,
Un galon tramé pour les rois.

C'est le gendarme, le Pandore classique, inquiétant et débonnaire, la joie des petits enfants, la tranquillité des familles ! C'est les brigands, non point, entendez-vous, de nos brigands modernes, fleurs de five o'clock, de champs de course et de premières à sensation, mais bien, comme dit le poète :

Les primitifs, les innocents,
Qui, dignes fils de dignes pères,
Dorment comme eux dans des repaires,
Sous les feuillages frémissants.

Car ce sont, prêts à mille histoires,
Des arsenaux ambulatoires
Que ces brigands, noirs, bruns ou blonds,
Et pensez ! après les batailles,
Ils emporteraient des futailles
Dans la gueule de leurs tromblons !

Oh ! quels tromblons ! — et quel Protées !
Les alcôves en sont hantées !
Comme la loi de leur enfer
Est qu'on se déguise ou qu'on feigne,
Ce qu'ils ont de barbe grifaigne.
Est planté dans des fils de fer.

J'en passe, et des plus excellents. Une série de douze sonnets plante autour de ces petits personnages les décors destinés à les bien mettre en lumière, le sonnet du fond de ville, du jardin, de la caverne, etc., etc. Vient ensuite, l'*Ile Enchantée*, charmante comédie féerique, que suit, pour terminer, la ballade de l'éteigneur de chandelles. Tout cela mérite mieux qu'un aperçu à la dépêche mais bien fol qui n'a pas senti tout ce qu'avait d'original ce livre si plaisamment conçu. Je crois bien que *Toute la Comédie* est le chef d'œuvre de La Villehervé, et ce mot seul me dispense, seul me dispense, d'en dire plus long.

PIERRE ET PAUL.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

7e volume. N° 356. — 10 c. Un an : 6 fr.

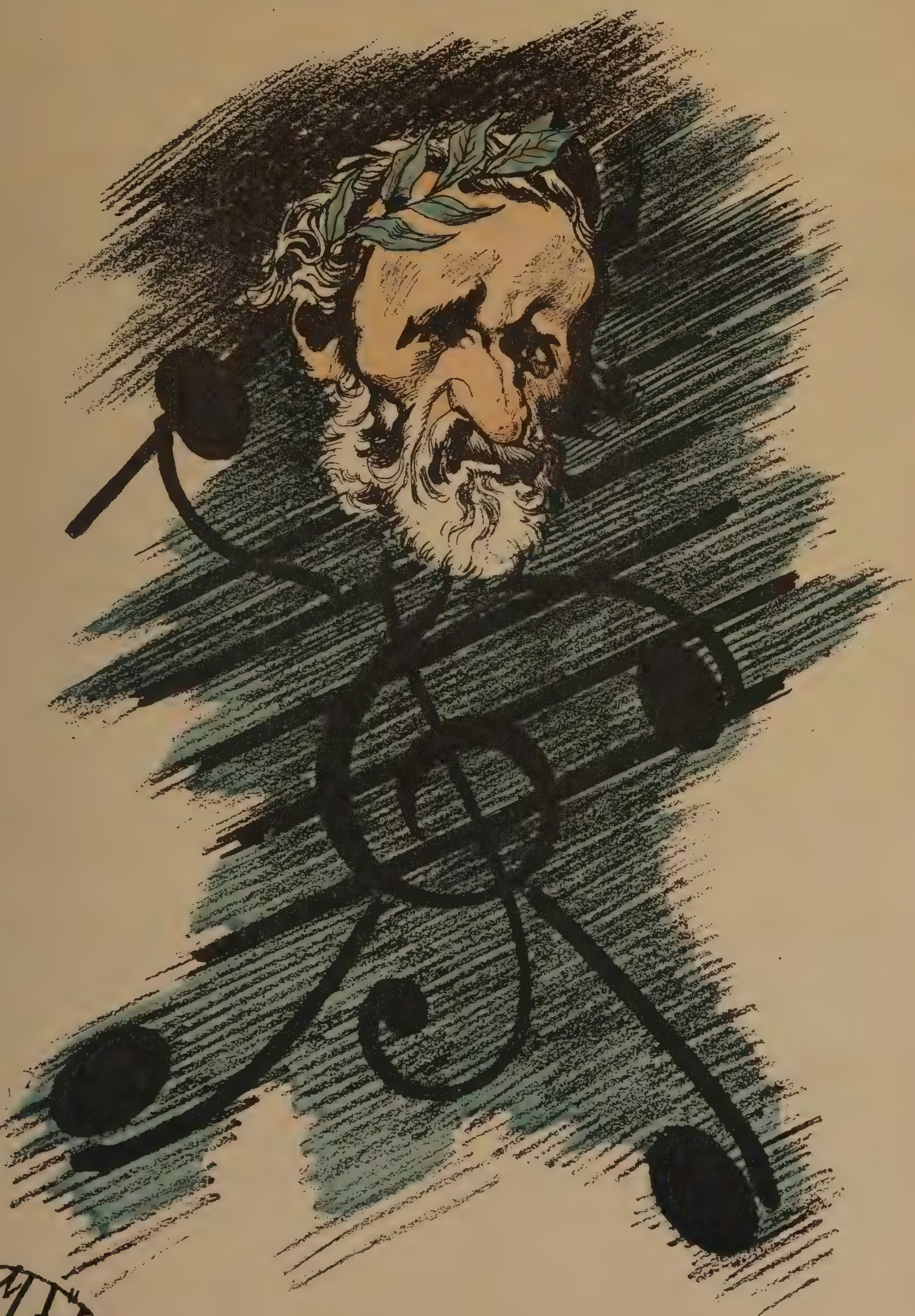
LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

TEXTE DE RENÉ DE LOPITAU

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

GIUSEPPE VERDI



GIUSEPPE VERDI

L'homme est grand, d'une maigreur solide, avec des épaules d'Atlas qui semblent porter des montagnes. Les cheveux longs, drus, épais, rejetés sur le front en lourdes mèches; la barbe d'un noir de jais blanchit pourtant sous le menton. Deux rides profondes le long des joues, un visage creusé de durs sourcils, des prunelles électriques, la bouche large, amère, dédaigneuse, l'air mâle et fier, les attitudes pleines de défi d'un tribun. » Tel était Verdi lorsqu'il vint en 1867 diriger à l'Opéra les répétitions de *Don Carlos*. Il avait alors cinquante-quatre ans.

Giuseppe Verdi est né le 10 octobre 1813 à Roncole, village réuni depuis à la commune de Busseto, ancien duché de Parme, Italie. Son père, un modeste aubergiste, eut le mérite de sacrifier une bonne partie du fruit de ses labeurs pour faire donner à son fils la plus grande somme d'éducation possible. « Je ne suis qu'un paysan! répond Verdi, quand on lui parle de sa renommée. » Soit, mais de ces paysans qui gagnent des batailles ou qui découvrent des terres nouvelles.

L'organiste de son village, un bonhomme nommé Ponersi, fut son premier maître de musique : il en savait assez pour enseigner à son élève le contrepoint et l'harmonie.

A dix-sept ans, sa première éducation terminée, Verdi, dénué de ressources, mais riche de science et d'espoir, part bravement pour Milan où, durant trois années, il étudie sous la direction de Lavigna, « maestro el cembalo » de la Scala, théâtre de cette ville. Il dut ensuite attendre six ans l'occasion de se produire.

« *Oberto conte di San Bonifacio* » fut son premier début au théâtre; la représentation en eut lieu à la Scala (le 17 novembre 1839) et fut pour Verdi un succès. Donizetti était alors à l'apogée de sa gloire, Bellini, l'Ange de l'École, était mort, Rossini n'écrivait plus. Les deux premiers restèrent longtemps les modèles de Verdi, mais il s'est, il y a quelques années, échappé de la tutelle de ces maîtres pour sacrifier à l'auteur de *Don Juan*, au Dieu germain et à Berlioz. Et il faudrait ne pas connaître *Aïda* pour répéter que le Maître vit dans l'isolement le plus complet, étranger et indifférent aux progrès de l'art. Si l'on retrouve dans cette belle œuvre l'ancien Verdi avec ses exagérations, ses contrastes, ses brusques oppositions, ses négligences de style et ses emportements, on y trouve aussi un Verdi manifestement atteint de germanisme, caressant tour à tour les grands récits et les longues mélopées, recherchant les harmo-

nies les plus nouvelles, donnant à l'accompagnement plus d'intérêt, souvent plus de valeur qu'à la mélodie elle-même.

De *Oberto* à *Aïda* il y a du chemin, et je n'entreprendrai même pas la simple énumération des différentes étapes parcourues par le compositeur. La liste en serait trop longue : j'aime mieux vous faire connaître l'homme.

* * *

Verdi plusieurs fois est venu à Paris diriger les répétitions et conduire les premières représentations de ses œuvres. La dernière fois qu'il s'est montré en public aux Parisiens, c'était à une représentation de *Sigurd* à l'Opéra. Les angoisses d'*Otello*, son dernier grand ouvrage, avaient laissé une empreinte sur son énergique figure. A Paris le Maître descend ordinairement à l'hôtel de Bade, dont les fenêtres regardent sur le boulevard, et, malgré l'incognito qu'il garde, l'hôtel est envahi par les quêteurs d'autographes. Verdi ne se refuse jamais à enrichir l'album, mais lorsque le collectionneur est riche, il demande à titre de remerciement vingt francs qu'il donne à des pauvres, ce qui n'empêche pas le flot des solliciteurs de grossir à mesure qu'approche le départ du musicien.

A Busseto, la modeste auberge qui fut son berceau est devenue une villa magnifique au centre d'un vaste domaine sans cesse agrandi par les revenus du génie. On raconte que chaque ferme y porte le nom d'un des opéras du Maître.

« Il passe l'été à Sant'Agata, véritable châtellenie à deux kilomètres de Busseto; l'hiver, il s'installe à Gênes, au palais Doria où il a loué un appartement. Dans le choix de cette résidence, on retrouve encore l'amour des contrastes : d'un côté le bruit assourdissant des trains qui se succèdent à chaque instant; de l'autre la mer presque toujours souriante. »

Verdi n'est pas seulement un musicien mais aussi un patriote. Son nom, d'une orthographe prédestinée, fut vingt ans le cri d'espérance de la patrie italienne. A Milan, on criait *Viva Verdi* devant les baïonnettes autrichiennes, mêlant dans une même acclamation l'admiration pour le Maître et les aspirations à la liberté. Aussi Verdi a-t-il, comme pas un autre, su rendre les grandes douleurs de ceux qu'on opprime. Tous les sanglots de son Italie ont un jour passé dans la bouche du *Trovatore;* il y a là les larmes d'une génération entière. Dans *les Lombards*, *Jeanne d'Arc*, *les Vêpres Siciliennes*, c'est la délivrance de la patrie qu'il a chantée.

Sénateur du royaume d'Italie, Verdi ne siège que très rarement. Une foule d'honneurs et de distinctions ont été le prix de son dévouement à la cause de la liberté.

Sur la route royale du génie, il a eu ses détracteurs, mais il a aussi connu l'admiration fanatique. Nuit et jour un ami couronnait de fleurs son buste. Un jeune homme riche et de bonne famille voulut le servir pour vivre avec lui et l'admirer à son aise. De passage à Paris, ce jeune homme venait chaque matin rue de Choiseul, s'arrêtait devant le buste de Verdi et d'une voix de Stentor il s'écriait : « Questo cui e il primo maëstro del mundo. »

Verdi est en effet un des premiers musiciens de la seconde moitié de ce siècle. Il serait difficile de dire à quelle école appartiennent les œuvres de sa maturité. « J'écris comme je sens, a-t-il dit, et je ne m'inquiète pas du procédé. Si telle manière me paraît rendre ma pensée, je l'emploie, quitte à écrire ensuite dans un style différent : c'est toujours ainsi que j'ai composé. »

Une anecdote pour terminer, racontée par un ami de l'illustre compositeur :

« Il y a deux ans, je fis une visite à Verdi, qui habitait une maisonnette à Moncalieri. Il me reçut dans une pièce qui — dit-il — lui servait de salon, de salle à manger et de chambre à coucher.

« — J'ai, il est vrai, encore deux grandes pièces — ajouta Verdi — mais elles sont actuellement encombrées d'objets que j'ai loués pour la saison.

« Il ouvrit deux portes et j'aperçus deux grandes chambres qui contenaient quatre-vingt-quinze orgues de Barbarie.

« — A mon arrivée ici — dit Verdi — toutes ces orgues jouaient du matin au soir des airs de *Rigoletto*, du *Trouvère* et de mes autres opéras. Cela m'ennuyait à un tel point que je les louai toutes pour la saison. Cela m'a coûté quinze cents francs, mais au moins je suis tranquille. »

René de LOPITAU.



Petites Curiosités littéraires

Sous ce titre nous donnerons à nos lecteurs, quand la place nous le permettra, quelques nouvelles littéraires d'actualité.

Le 14 juillet dernier notre directeur ayant été honoré des palmes académiques, nous remercions bien chaleureusement tous nos amis, grands et petits confrères, qui ont bien voulu à cette occasion nous adresser leurs marques de sympathie.

L'*Événement*, entre autres journaux, dans son numéro du 21 juillet, a été très élogieux : il nous a semblé, voir là le fait d'un de nos poètes.

Un autre fils des dieux, Georges d'Ale, nous adresse un sonnet *décadent* que notre modestie ne nous empêchera pas de publier. Le voici, tel reçu :

Hommage au Bibliopole

Parmi les lourds comas où le Culte somnole,
incompris, le Rêveur trouve sur son chemin
le Gîte, où ne fleurit en guise de jasmin
que le Lys Extatique érectant du Symbole.

Moustache et court veston ; là, le Bibliopole
réchauffe dans son sein, très réel Benjamin,
nos Dires orgueilleux, faits pour le Parchemin,
qui font de l'Institut trembloter la Coupole.

Le dieu Léon Vanier, Gemme emmi le fumier,
préférant nos Sonnets à l'éteinte momie
dont le Bon Sens s'est fait le dolent infirmier,

Honneur très mérité, devait porter, vainqueur,
le ruban violet du monstre Académie
en attendant que nous en soyons tous, en chœur.

15 juillet 1889.

Imprimerie Paul Schmidt, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant: Léon Vanier.

7e volume. N° 357. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

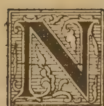
TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris

LE SHAH DE PERSE



LE SHAH DE PERSE

ASSER-ED-DIN, fils aîné de Mohammed-Shah, est né en 1829 et succéda à son père le 13 octobre 1848.

Pénétré d'un grand esprit de réforme, le jeune souverain s'appliqua immédiatement à introduire dans l'administration de son royaume des améliorations qui furent le plus souvent compromises ou presque aussitôt détruites par des révolutions de palais.

Pendant plusieurs années, les influences russe et anglaise s'exercèrent dans ce pays à l'exclusion de l'influence française.

Ce n'est qu'en 1855 que la réception solennelle de notre envoyé extraordinaire, M. Bourée, par le shah et l'échange des ratifications d'un traité de commerce et d'amitié, qui fut conclu le 12 juillet, ont marqué une politique nouvelle.

Au début de la guerre d'Orient, le cabinet de Téhéran s'était déclaré pour la neutralité entre la Russie et la Porte; mais à la fin de 1855, Nasser-ed-Din, conclut avec la Russie un traité qui parut une menace contre les puissances occidentales. La paix générale en prévint les suites. Un an après, l'occupation d'Hérat par les Russes amena une déclaration de guerre de la part du gouverneur. Dans cette guerre, les Anglais remportèrent dans le golfe Persique de sérieux avantages. Cette campagne se termina par un traité qui consacrait les prétentions anglaises.

Nasser-ed-Din, qui est un très habile politique, comprit bientôt que, quoiqu'il ne pût rien gagner à lutter contre l'Angleterre, il avait cependant intérêt, et pour son autorité et pour l'avenir de son royaume, à combattre ses rivaux asiatiques, c'est ce qui explique l'opiniâtreté avec laquelle il poursuivit, jusqu'à ce qu'il en triomphât, le khan du Kiva, Salar et l'iman de Mascaet.

La politique intérieure du shah peut se résumer en quelques lignes:

Il suit constamment le mouvement progressiste. Il exerce une active surveillance sur son administration et visite tour à tour les diverses parties de ses États.

Loin d'être hostile au mouvement scientifique, aux découvertes pratiques, Nasser-ed-Din en a toujours favorisé l'application de tout son pouvoir. C'est ainsi qu'en janvier 1861, nous le voyons assister personnellement à l'inauguration de la première ligne de télégraphe électrique dans ses États.

Aujourd'hui la province de Téhéran est couverte de chemins de fer et le souverain peut communiquer avec ses ministres par téléphone!

Pour terminer, une anecdote peignant bien la fermeté et la bravoure du « roi des rois », comme l'appellent ses sujets:

C'était en 1869, en pleine agitation causée par une secte religieuse nouvelle, celle des *babys*, Nasser-ed-Din s'en revenait seul de la chasse, quand tout à coup, au détour d'un chemin, deux fanatiques se précipitèrent à la tête de son cheval et tirèrent sur lui un coup de pistolet qui, heureusement, ne l'atteignit pas. Sans perdre son sang-froid, le shah se dressa, et, d'un maître coup de poing, étendit à terre le premier de ses adversaires. Quant à l'autre, il l'assomma avec le manche de son kandjar, puis, sans montrer la moindre émotion, il continua sa marche un moment interrompue.

* * *

Taille moyenne, torse puissant, figure mâle et bronzée, menton énergique, nez accentué légèrement aquilin, lèvre inférieure dépassant un peu la lèvre supérieure,

moustaches très longues et grisonnantes, œil autoritaire et cependant regard doux. Le shah porte aujourd'hui des lunettes.

Sa Majesté est vêtue d'une tunique et d'un pantalon de drap noir et coiffée d'un petit kholah en feutre de même couleur.

Mais tunique et coiffure sont constellées de diamants. L'élégante aigrette (djigha) du kholah surtout jette des feux admirables.

Trois diamants, plus gros qu'une noisette, ornent chacune de ses pattes d'épaules.

Une rivière de solitaires non moins énormes soutient son cimeterre, qui n'est lui-même qu'un semis de brillants.

Des aiguillettes de même, d'un travail exquis, ondulent sur sa poitrine ; une deuxième rivière, dont le chaton est formé d'une émeraude carrée d'une dimension invraisemblable, lui sert de baudrier, et son ceinturon est fermé par une émeraude cabochon de la dimension d'une pomme d'api.

* * *

« Le shah de Perse est marié quatre fois. Il a trois fils : l'aîné, âgé de trente-huit ans, est fils d'une esclave ; il ne peut régner. C'est un homme très intelligent, très remuant. La succession reviendra donc au second fils, issu d'une princesse, dont il a hérité une très grande dévotion ; il vit entouré de religieux et ne sévit jamais que pour des questions de dogme ; le troisième fils du shah est lieutenant du royaume, et se contentera toujours du titre de généralissime des armées qu'il porte dès maintenant.

« Le sérail du shah se compose au plus d'une cinquantaine de femmes, ce qui est peu pour un souverain oriental. Les servantes sont comprises dans ce nombre, car il est de règle en Orient que toutes les femmes qui habitent le palais du roi lui appartiennent.

« La favorite — « Pureté de l'Etat », c'est son nom en français — est la fille d'un savetier de Téhéran ; elle seule, de toutes les concubines, pourrait avoir quelque influence sur son maître ; elle a, en effet, trouvé moyen de le distraire ; elle le suit dans toutes ses chasses, se prête à toutes ses fantaisies, — et, enfin, est depuis de longues années dévouée à sa personne. Elle est âgée de quarante-cinq à quarante-huit ans.

« Nasser-ed-Din comprend fort bien le français, il parle, en outre, plusieurs langues européennes. »

M. Dieulafoy, le savant archéologue dont nous tenons ces notes, s'occupe ensuite du jeune enfant dont ont parlé plusieurs journaux, et qui accompagne Nasser-ed-Din :

« C'est tout simplement le fils de sa masseuse, d'un caractère très espiègle et dont les fantaisies et les drôleries divertissent le shah. Il l'aime beaucoup, en effet, et il lui a même conféré le titre d'altesse royale ; c'est le bouffon de nos anciens rois. »

* * *

Nasser-ed-Din se couche fort tard et se lève vers huit heures.

Toute sa matinée est consacrée aux affaires personnelles.

A onze heures, on lui sert un déjeuner très simple, composé invariablement de viandes rôties, de riz et de fruits qu'il aime beaucoup. Comme boisson, de l'eau.

Après le déjeuner, le souverain se retire dans la salle des bijoux où il reçoit ses ministres. Il ne tient pas de conseil. Chaque ministre vient l'entretenir des affaires de son département. Le shah de Perse examine les dossiers avec un soin minutieux, et il n'accorde qu'à bon escient le *daste khat*, c'est-à-dire la signature accompagnée d'observations écrites.

A cinq heures, on sert un goûter de fruits et de thé. Puis c'est le moment de la promenade dans les jardins qui se trouvent à l'intérieur du palais. Ceux de Téhéran sont fort beaux, sans être très grands. Le jardinier est Français. Il les a dessinés suivant l'art de Le Nôtre, qui se rapproche plus du goût oriental que l'art anglais.

Au soleil couchant Nasser-ed-Din va rejoindre ses femmes à l'anderoun.

Bien que frisant la soixantaine, le shah est un cavalier infatigable et accompli. L'âge ne semble avoir aucune prise sur lui. Tous ses loisirs sont consacrés à la chasse, et quelle chasse! la panthère, le mouflon et autres bêtes sauvages.

Indépendamment de la chasse, le souverain a un autre goût, celui des pierres précieuses, dont il possède une collection à peu près unique au monde. Il s'occupe sans cesse à l'enrichir et, dernièrement encore, il a acheté à Anvers, pour le prix de 75,000 francs, trois diamants bruts d'une rare grosseur et d'une eau admirable.

Le croirait-on? Malgré ses millions d'or, ses pierreries entassées dans des coffres, sa puissance illimitée, le shah est l'homme qui s'ennuie le plus sur la terre. Il cherche toujours à se distraire et n'y réussit que rarement.

C'est pourquoi il fait volontiers son tour d'Europe, et vint pour la troisième fois dernièrement nous rendre visite à Paris.

Il y vint la première fois en 1873 sous la Présidence du maréchal de Mac-Mahon qui le fit assister à une grande revue à Longchamps. Le soir il y eut un immense feu d'artifice au Trocadéro dont tout le monde se rappelle.

Il revint une seconde fois en 1878 à l'occasion de l'Exposition : et enfin il est le seul souverain digne de ce nom (nous ne parlons pas de Salifou), qui soit venu nous visiter à l'occasion de l'Exposition universelle de 1889.

Il a l'habitude de noter ses impressions de voyage. Voici ce qu'il écrivit sur son carnet à propos de la tour Eiffel : « Elle est entièrement bâtie en fer et peinte en jaune foncé. Elle est si haute qu'on ne peut en regarder l'extrémité sans faire tomber son chapeau... »

PIERRE ET PAUL.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

7e volume. N° 358. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE
TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

GEORGES BERGER



GEORGES BERGER

UQUE représente M. Berger en vendeur de tickets d'Exposition, tout radieux de voir ses tickets enlevés très vite, et, l'escarcelle pleine, symbole du succès, il s'écrie en levant les bras : « Vive Paris! Vive la France! Vive l'Exposition!!! » Au lieu de crier, en malavisé : vive B...! vous savez bien qui.

M. Berger a plusieurs raisons de pousser ces cris enthousiastes; d'abord il est né à Paris, et si l'Exposition universelle est un triomphe, il peut légitimement en prendre sa part. Luque, qui est l'artiste habile que l'on sait, a très bien compris et rendu l'état d'âme de son modèle, l'heureux directeur de l'exploitation de l'Exposition Universelle.

Chaque époque a ses hommes. En temps d'épidémie, les médecins; en temps de guerre, les généraux; en temps de Salon, les peintres et sculpteurs; en temps d'élections, les candidats: politiciens, avocats, journalistes, etc.; mais en temps d'exposition, ceux qu'on voit prendre les premières places et briller au premier rang, ce sont *les ingénieurs!* L'X aurait mauvaise grâce à se plaindre, elle est omnipotente. M. Carnot, notre président, et M. de Freycinet, notre ministre de la guerre, sont ingénieurs; MM. Alphand, Eiffel, Berger, Contamin, Decauville, qui va gagner son million en quelques mois avec son petit chemin de fer, etc., tous ingénieurs.

Quant à nous autres, bons exposants ou visiteurs, avec ou sans panier : industriels, commerçants, artistes, ouvriers ou bourgeois, tous gente contribuable et administrable; M. Berger peut dire avec orgueil, en nous montrant à M. Tirard, son patron : « C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »

Dès 1867, M. Berger débuta sous la direction de M. Le Play dans la carrière des expositions universelles. Il a été mêlé, comme directeur ou commissaire général, à toutes les grandes entreprises internationales de ce genre intéressant la France. On ne s'imagine guère ce qu'il faut de tact, de science et de méthode pour mener à bien les colossales organisations de ce genre, éviter les froissements dans la mise en contact des intérêts les plus importants et les plus divers, apprécier les mérites des travaux les plus inattendus, tenir, en un mot, d'une main ferme, tout ce qui symbolise le progrès et le fait valoir. Nous ajouterons, à toutes ces qualités qu'il faut avoir, en outre, des jarrets d'acier et un estomac d'autruche pour faire honneur à toutes les inaugurations et à toutes les sauces-champignons des banquets quotidiens.

M. Berger est né à Paris en 1834. Ancien élève du lycée Charlemagne et de l'Ecole polytechnique, après avoir passé par l'Ecole des mines, d'où il sortit avec le titre d'ingénieur, il fut attaché au service des travaux de la Compagnie des chemins de fer du Nord, puis quitta cette Compagnie et entreprit de nombreux voyages en Europe, en Asie et aux Etats-Unis. Il acquit dans ses voyages une compétence et une érudition qui lui valurent d'être nommé Directeur des sections étrangères aux Expositions universelles de 1867 et 1878. Il tint aussi la plume de critique d'art au *Journal des Débats* et fut nommé professeur suppléant d'art et d'esthétique à l'Ecole des beaux-arts, et bientôt après membre du conseil de la manufacture de Sèvres.

M. Berger, qui n'a que cinquante-cinq ans, ne paraît pas son âge, il est petit, trapu, presque gras, blond, commençant à grisonner, très soigné de sa personne, il a l'air un peu froid d'un Anglais ou d'un Américain.

« Observez-le quand il cause, la tête légèrement penchée sur l'épaule droite, en un mouvement inconscient et familier : à cet instant précis, sa physionomie prend une

expression caractéristique de bienveillance souriante avec, au fond des yeux, un je ne sais quoi de railleur, de renseigné, que vous surprendriez aussi dans le regard de Renan ou dans celui de Jules Simon. C'est que tous trois ont une semblable expérience de la vie, une égale connaissance des hommes et des choses, et que peut-être leur mansuétude est faite d'ironie », dit un de ses biographes.

On pourrait y voir aussi le résultat d'une vie heureuse, d'une ambition satisfaite. Renan, Jules Simon et M. Berger, honoré d'être en pareille compagnie, sont trois malins, trois heureux de la vie ; voilà tout le secret de leur bonne mine.

Voulant être renseigné sur les hommes de l'Exposition, je demandais : « Et M. Berger? — Oh! celui-là, c'est un malin! » Ayant adressé cette question à plusieurs personnes, même réponse me fut faite. Malin est pris là dans quelle acception? Ma foi, moi, je l'ai pris dans la plus large : pour l'opposé d'un imbécile!

Si les Expositions doivent à M. Berger, celui-ci leur doit à son tour gloire, réputation, honneurs et profits.

M. Berger, à part quelques portraits parus dans les journaux d'Exposition de 1878, était peu connu. En vain on chercherait son nom au Vapereau. Il s'est en quelque sorte fait une spécialité : Exploiteur d'Expositions. S'il faut montrer une grande activité pendant quelques mois, dans les dix années d'intervalle, on a le temps de se reposer; et puis, les relations, les services que l'on peut rendre, les cadeaux princiers qui vous arrivent de tous côtés, cela n'est pas à dédaigner. A la croix de chevalier, vint, cette année, s'ajouter celle d'officier de la Légion d'honneur. Nous ne parlerons que pour mémoire de la croix diamantée de commandeur du Lion et du Soleil de sa Hautesse le Shah.

L'an 1900, si nos moyens nous le permettent, nous aurons encore une Exposition, Les guerres et les Expositions sont périodiques. M. Berger en sera encore l'organisateur habile et sera fait commandeur de la Légion d'honneur le jour de l'inauguration par M. Carnot ou son successeur.

Espérons cette fois que M. Berger ne nous fera plus la fumisterie d'économiser le prix du métal des médailles accordées aux exposants, qu'on traite comme on n'oserait traiter des orphéonistes, qu'il trouvera à placer décemment la classe IX (librairie, imprimerie) qui représente à elle seule le génie français, dût-il sacrifier les intéressants travaux des maisons centrales.

Ah! j'oubliais! Il serait bon aussi de veiller de près à la rédaction du prochain catalogue officiel, désastreuse affaire, dit-on, mais rédigé, aussi, à la *va te faire lanlaire.* Erreurs, omissions, sont là comme chez elles à l'état de fourmilière. Et pourquoi confier ce minutieux et délicat travail à un exposant?

Un dernier desiderata pour finir :

Espérons qu'en l'an 1900, la tour Eiffel, les fontaines lumineuses et les danses du ventre, les trois grands succès de l'Exposition, auront perdu un peu de leur nouveauté et que les visiteurs prêteront cette fois plus d'attention aux vitrines des exposants sérieux. Une Exposition universelle n'est pas une fête de Neuilly. Grâce à ces légères retouches, il ne resterait plus qu'à souhaiter un meilleur classement, et l'Exposition Universelle de l'an 1900 sera un triomphe, et M. Berger aura droit à sa statue et à la reconnaissance éternelle de tous les exposants, c'est-à-dire de tous les peuples.

Ainsi-soit-il.

PIERRE ET PAUL.

HISTOIRE SANS LÉGENDES



Le CHAPEAU MÉCANIQUE, par Trinquier.

Imprimerie Paul Schmidt, 5, avenue Verdier, au Grand-Montrouge. L'éditeur-Gérant : Léon VANIER.

7e volume. N° 359. — 10 c. Un an : 6 fr.

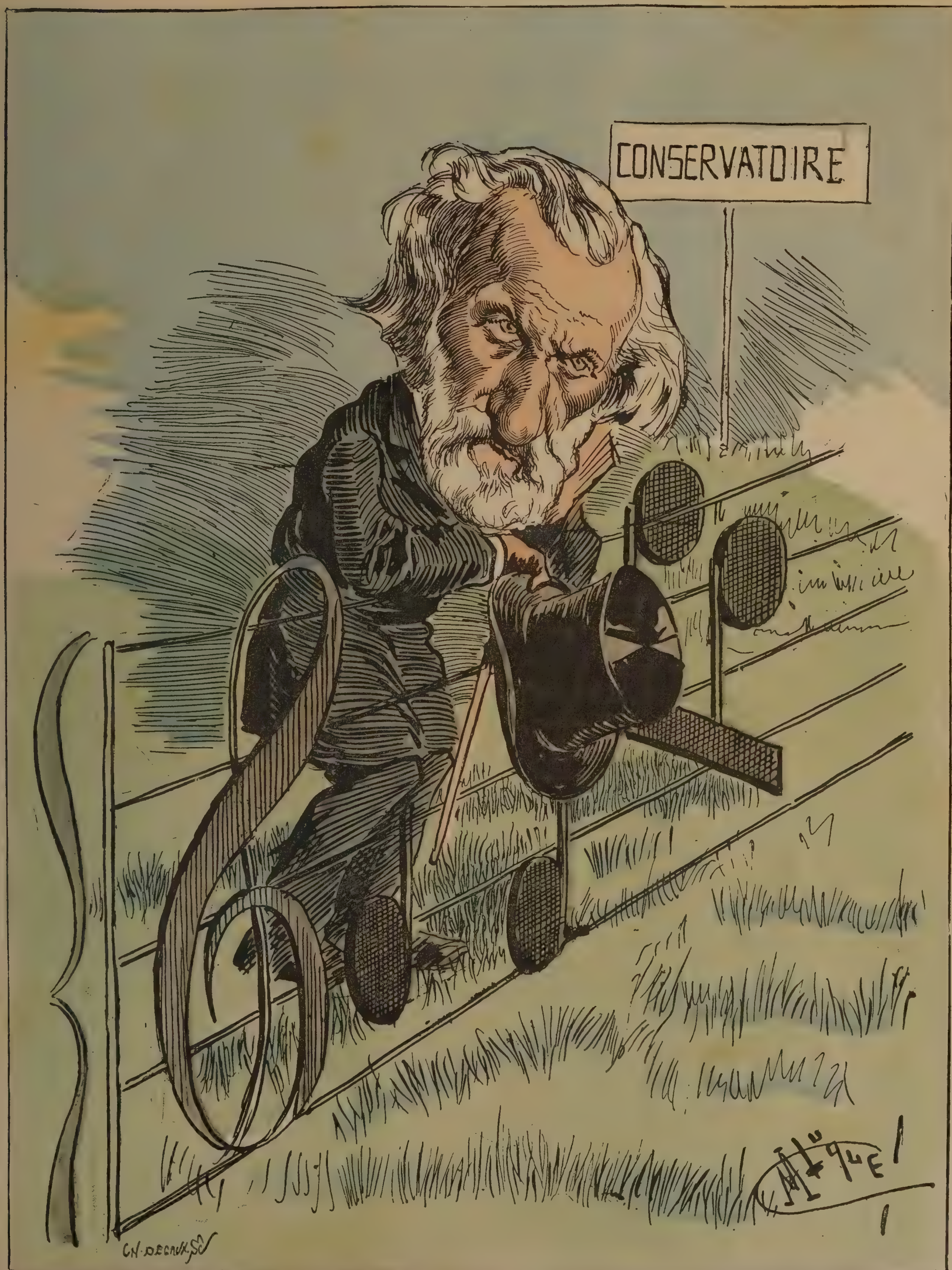
LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

TEXTE DE RENÉ DE LOPITAU

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris

AMBROISE THOMAS



AMBROISE THOMAS

MBROISE THOMAS est né à Metz, le 5 août 1811. Son père, professeur de musique, commença de très bonne heure son éducation musicale et lui fit apprendre le violon et le piano.

Admis à dix-sept ans au Conservatoire de Paris, où il étudia l'harmonie, la composition, le contrepoint, l'accompagnement, sous la direction des maîtres les meilleurs, après avoir remporté successivement le premier prix de piano, le premier prix d'harmonie et le premier grand prix de composition musicale, Ambroise Thomas partit en 1832 pour l'Italie. Durant son séjour à la villa Médicis, il avait pour commensaux Oudiné, l'architecte Ballard, Paul et Hippolyte Flandrin, Simart, Jouffroy, etc. Il était fort bien accueilli par la société romaine. Il parcourut ensuite les grandes villes italiennes, se familiarisant avec le style musical de cette nation, puis il visita l'Autriche, où il connut Chopin dont il fut l'admirateur passionné et l'ami, et dont il sait comme personne faire goûter la musique. Du séjour à Rome datent un *Requiem* d'un beau style, des morceaux de musique de chambre et des pièces pour le piano.

Revenu à Paris, il commença à écrire pour le théâtre et fit jouer la *Double Échelle*, un acte (1837), puis certain nombre d'œuvres dont la simple énumération serait trop longue.

Quelques ouvrages donnés vers 1840 n'ayant pas obtenu de succès, le compositeur resta quelques années sans rien faire représenter. En 1849, apparut le *Caïd*, opéra-comique en trois actes, qui fut accueilli par le public avec une très grande faveur; le *Caïd* nous montre « un coin de l'Algérie, de cette vieille Algérie fantaisiste, pays « d'odalisques et d'eunuques, de modistes et de tambours-majors. Ah! ces petites gar- « nisons algériennes, qu'elles devaient être charmantes jadis, et comme nous saurons « toujours gré au *Caïd* de nous garder une vision, fût-elle bouffonne, d'un temps et « d'une vie qui ne sont plus! »

Le *Songe d'une nuit d'été*, en 1850, classa Ambroise Thomas parmi nos compositeurs les plus distingués.

Depuis lors, *Mignon*, *Hamlet*, *Françoise de Rimini*, la *Tempête* ont vu le jour; œuvres pleines d'un charme attendri, toutes pénétrées d'une poésie exquise, faite de grâce et de mélancolie.

La mélancolie, voilà bien la note caractéristique du talent de M. Ambroise Thomas ; voyez ses héroïnes, Mignon, Ophélie, Francesca, elles sont toutes sœurs. Cherchez dans ses œuvres les plus belles pages, les meilleures, ce sont les pages empreintes de rêverie et de tristesse. L'entrée de Shakespeare dans le parc de Richmond, dans le *Songe :* « Je ne suis qu'un pauvre enfant. » « Connais-tu le pays ? » dans *Mignon*. Et *Hamlet?* la mélancolie plane sur l'œuvre entière. « Le drame de « Shakespeare et la création de cette héroïne plaintive et désespérée qu'on appelle « Ophélie, convenaient bien au musicien et à la caractéristique de son talent. » Aussi cet opéra est-il l'œuvre maîtresse, la plus belle et la plus sombre du musicien.

Outre ces œuvres de longue haleine écrites pour le théâtre, M. Ambroise Thomas a composé des fantaisies, des caprices, des rondos, des nocturnes, des chœurs, des quatuors, trios, etc.

En 1851, au lendemain du *Songe*, il succéda à Spontini comme membre de l'Académie des beaux-arts. Nommé commandeur de la Légion d'honneur en 1868, il fut appelé, le 9 juillet 1871, à remplacer Auber à la direction du Conservatoire. En lui annonçant sa nomination, M. Jules Simon, alors ministre de l'instruction publique, lui dit : « Vous êtes si unanimement désigné pour la place de directeur du Conserva- « toire, que si je ne vous nommais pas, j'aurais l'air de signer votre destitution. »

Il est resté au bout de la plume du Maître un peu de son admiration pour son prédécesseur, mais, tout en imitant Auber, il a su se dégager de la désinvolture un peu lâchée de celui-ci, s'en assimilant seulement les brillantes qualités. Galant, fin, gracieux, élégant, toujours distingué, doué de l'instinct dramatique, « il a ciselé ses « ouvrages avec un soin tout particulier et il n'a pas de rival pour orchestrer. Métho- « diste scrupuleux, ne laissant rien au hasard, on sent qu'il ne livre ses opéras à la « scène qu'après y avoir déversé le meilleur de lui-même. Inspiration et talent, pour « arriver au résultat rêvé, ont marché de pair dans cette volonté pondérée et réfléchie.» Homme d'esprit, instruit et littéraire, il a plusieurs fois porté la parole à l'Institut comme directeur de l'Académie des beaux-arts ou comme rapporteur, et ses travaux en ce genre se sont fait remarquer par un style pur, élégant et facile.

. . .

Durant les sombres jours de 1870, le Maître a vaillamment accompli son devoir ; il ne quitta pas Paris, et durant le siège, garde national plein de zèle, il allait monter la garde sur les remparts. Marmontel, enrôlé dans le même bataillon, avait, à ce sujet, de fréquentes disputes avec lui : il voulait toujours le remplacer dans cette corvée, ce à quoi Ambroise Thomas ne consentait jamais.

— « Vous devriez comprendre, disait Marmontel, que vous êtes beaucoup plus « nécessaire que moi à la gloire de la patrie.

— « C'est pour cela que je veux la défendre.

— « Vous serez bien avancé quand un boulet vous aura coupé en deux.

— « Un boulet... eh bien, et vous ?

— « Oh ! moi, ce n'est pas la même chose : je suis un obscur, moi, je n'ai pas fait « *Mignon*, je n'ai nul chef-d'œuvre dans mon sac, moi ! — Et il grommelait, furieux, « en voyant son ami « chausser ses guêtres » et, sans daigner plus longtemps lui ré- « pondre, s'acheminer à son poste.

.
. .

« Lorsque Metz capitula, Metz, sa ville natale, Ambroise Thomas fut désespéré, « et la gravité de son aspect s'en accrut encore. — Il était, de plus, fort inquiet de sa « maison d'Argenteuil, et, dès qu'on put sortir de Paris, il y courut. — Là, sa sur- « prise fut grande. — Parmi les ruines, les effondrements, les carnages, le toit d'*El-* « *seneur*, respecté, se dessinait au milieu des arbres, intacts, du jardin. — Pas une « pierre n'avait été enlevée, pas une branche n'avait été coupée ! — En ouvrant la « grille, cette grille donnée par le roi de Hanovre et qui vient du château d'Elseneur « lui même, Ambroise Thomas eut l'explication de cette énigme. Une carte de visite « apparut alors sur la terre grise. Cette carte de visite portait un nom : « Lieute- « nant *** » — et, au-dessous, écrit au crayon : « Neveu de Meyerbeer ».

Ses relations avec ses amis sont charmantes et la bonté la plus vraie se cache sous des apparences un peu brusques. Comme directeur du Conservatoire, il est adoré de tous ses pensionnaires et de leur côté les Messins qui s'honorent de l'avoir pour compatriote, ont fait donner le nom d'Ambroise Thomas à l'une de leurs rues.

Le Maître a plusieurs chez lui : sa maison d'Argenteuil, construite par Ballard, où fut écrite presque tout entière *Françoise de Rimini;* son îlot de Tréguier « mon castel de Bretagne », comme il l'appelle, près de la pointe de Saint-Gildas, où la chasse est sa distraction favorite; une très jolie habitation à Hyères, enfin son appartement du Conservatoire où il a entassé une foule de bibelots, d'objets de valeur et où l'on peut voir un portrait du Maître signé Flandrin et un buste d'Oudiné.

.
. .

Pour terminer cette courte notice, j'emprunte à un récent discours de M. Larroumet quelques lignes marquant la place importante qu'occupera Ambroise Thomas parmi les musiciens de cette fin du siècle :

« Il a traduit les rêves poétiques de notre génération, revêtu d'harmonie ce que « l'imagination anglaise et allemande avait appris à l'âme française par l'initiative « romantique, préparé l'évolution de l'école contemporaine, et cela avec ce sens de la « mesure, cette clarté, cette élégance sans lesquels rien, pas même la musique, ne « saurait être français. »

RÉNÉ DE LOPITAU.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

7e volume. N° 361. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

TEXTE DE RENÉ DE LOPITAU

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris

CAMILLE SAINT-SAËNS



CAMILLE SAINT-SAËNS

Camille Saint-Saëns est né à Paris le 9 octobre 1835. Sa mère et sa grand'tante furent ses premiers maîtres de musique; il n'avait que sept ans lorsque, n'ayant plus rien à lui apprendre, mère et grand'tante confièrent à Stamati et à Maleden son éducation musicale; le premier lui enseigna le piano, le second la composition. Le jeune homme entra ensuite au Conservatoire, où il eut pour professeur d'orgue Benoist et Halévy pour maître de composition.

Il sortit en 1851 du Conservatoire, emportant le premier prix d'orgue : il n'avait alors que seize ans. Une année plus tard, la Société de Sainte-Cécile, dirigée par Seghers, exécutait sa première symphonie (en *mi bémol*) écrite depuis deux ans déjà. C'était la promesse certaine d'une carrière éclatante que cette première œuvre dont un bon juge, Pasdeloup, ne craignit pas d'exécuter un fragment en 1863 au Concert-Populaire. Nommé en 1853 organiste à Saint-Merry, Saint-Saëns remplaça, en 1858, Lefébure-Wély au grand orgue de la Madeleine.

En 1867, la cantate : *les Noces de Prométhée*, qu'il composa pour le concours ouvert en vue de l'inauguration de l'Exposition universelle, lui valut la croix de la Légion d'honneur;... mais cette œuvre ne fut point exécutée. Dans l'intervalle, Saint-Saëns s'était fait apprécier surtout comme un organiste de première force, un pianiste hors ligne et un incomparable virtuose.

Bien que jeune encore, il a à lui seul composé plus de musique de chambre et d'orchestre que tous ses collègues de l'Institut réunis..., voulant venger l'art symphonique de l'abandon dans lequel le laissent trop de musiciens curieux avant tout de succès faciles et bien rétribués.

En repassant la liste de ses compositions, nous trouverions vingt pages célèbres dans la riche collection de ses poèmes symphoniques : Le *Rouet d'Omphale*, la *Marche héroïque*, *Phaéton*, la *Danse macabre*, la *Jeunesse d'Hercule*, les deux chœurs tirés de l'*Art d'être grand'père*, de Victor Hugo, la *Suite algérienne*, et cette *Fiancée du timbalier* si applaudie l'année dernière au concert Lamoureux.

Nous ne tenterons même pas l'énumération de ses œuvres déjà très nombreuses : musique d'orgue, de piano, musique de chambre, pour instruments à cordes et à vent. Toutes ces compositions attestent la fécondité du musicien, la plus profonde connaissance des instruments pour lesquels il écrit, en même temps que les plus grandes connaissances théoriques. Il en est une, cependant que l'on ne saurait passer sous silence : c'est la symphonie en *ut* mineur « le chef-d'œuvre de Saint-Saëns et peut-être de la musique instrumentale depuis la *Symphonie écossaise* de Mendelssohn ».

Symphoniste sans rival aujourd'hui, Saint-Saëns a écrit pour le théâtre, mais les qualités qu'il y a apportées n'ont pas été suffisamment appréciées du public. Paris connaît de lui un ouvrage joué en 1872, à l'Opéra-Comique, sans grand retentissement : la *Princesse jaune* et le *Timbre d'argent*, drame lyrique en quatre actes, représenté au Théâtre-Lyrique de la Gaîté alors que M. Vizentini en était le directeur. J'emprunte à Georges Bizet l'appréciation anticipée de l'ouvrage de son jeune rival :

« Je viens de réduire le *Timbre d'argent :* écrit-il; c'est de l'Auber de la Comète ! « — C'est charmant ! Du vrai opéra-comique saupoudré de Verdi, quelle fantaisie ! quelle « mélodie !..... Deux ou trois morceaux sont un peu canailles d'idée, mais c'est très « en situation, et puis c'est sauvé par l'immense talent du musicien. C'est une vraie « œuvre, et un vrai homme, celui-là (1) ! »

Bien qu'œuvre de la jeunesse du compositeur, le *Timbre d'argent* nous le montre partisan de l'expression et non de la virtuosité, partisan de la formule du drame lyrique moderne résumée par M. César Cui dans ce principe : « La structure des scènes com- « posant un opéra doit dépendre entièrement de la situation réciproque des personnages « ainsi que du mouvement général de la pièce. » La partition qui renferme des pages ravissantes ne fut pas appréciée à sa valeur, et le poème, dont la conclusion était quelque peu philosophique, ne fut pas compris de la plupart des spectateurs. Parmi les morceaux les plus remarqués, il nous faut citer la romance : Demande à l'Oiseau qui s'éveille; la Chanson du Papillon et l'Étoile et les airs de ballet qui sont de tous points réussis.

Les autres ouvrages dramatiques de Saint-Saëns, beaucoup moins connus d'ailleurs, sont *Samson et Dalila*, *Étienne Marcel*, *Henry VIII* et *Proserpine*. La première de ces œuvres (opéra en trois actes) jouée à Weimar, en 1877, est une partition grandiose, pleine de vigueur, « où le sujet biblique est traité avec une poésie virile dans un style exempt de toute préciosité, de tout raffinement trop pittoresque, presque de toute couleur d'Orient. » On y trouve, tempérant cette mâle sévérité, un certain nombre de pages empreintes de grâces féminimes prêtées par le musicien à son héroïne *Dalila*. Pourquoi faut-il que le livret nous gâte la musique de cette œuvre ! Samson brisant les colonnes du temple pour se venger des Philistins, et les ensevelir sous les décombres, ne parvient guère à nous émouvoir ! Tout cela est un peu trop loin de nous ! Ce qu'il nous faut, si on veut nous empoigner, ce ne sont point des héros bibliques mais bien plutôt des passions véritablement humaines, des personnages ayant vécu ou du moins ayant pu vivre parmi nous.

Deux ans après *Samson et Dalila*, Saint-Saëns donnait *Étienne-Marcel* au théâtre de Lyon. Depuis, l'ouvrage a été monté à Paris, sur la scène du Château-d'Eau, d'une façon tout à fait insuffisante. *Étienne Marcel* était cependant bien digne d'un meilleur sort, car les pages absolument belles n'y manquent pas ; une noble inspiration, un souffle puissant, telles sont les qualités qui distinguent cette partition.

Il faut vraiment avoir écouté d'une oreille bien distraite certains passages d'*Henry VIII*, pour refuser à Saint-Saëns le charme, et l'accuser de sécheresse et d'insensibilité. N'est-elle pas simplement adorable la phrase écrite sur ces paroles :

Vous l'aurez vite reconnue
Bien que je ne la nomme pas?

(1) Lettre publiée par M. Victor Wilder.

Ne sont-ils pas charmants aussi, le duo entre *Anne de Boleyn* et le chœur des femmes au second acte; et cette cantilène du quatrième acte que soupire la reine Catherine dans le château de Kimbolth, où elle s'est retirée après avoir partagé ses bijoux entre ses femmes :

Je ne te reverrai jamais,
O douce terre où je suis née.

Récemment enfin, le second et le quatrième acte de *Proserpine* ont montré que le compositeur était bien véritablement homme de théâtre. Il faut dire que Saint-Saëns a été presque toujours fort mal servi par ses paroliers; les livrets du *Timbre d'argent*, de *Samson et Dalila*, d'*Henry VIII* et de *Proserpine* sont loin d'être des meilleurs. Mais que le compositeur ait le bonheur de rencontrer un livret dramatique et bien découpé, et la jeune école française comptera certainement un chef-d'œuvre de plus.

Et maintenant, s'il fallait, après Berlioz, qui, dès 1867 regardait Saint-Saëns comme l'un des premiers musiciens de notre époque, caractériser le talent du compositeur, nous dirions que, comme pianiste, il est presque l'égal de Rubinstein et du regretté Liszt, qu'il est l'un des premiers organistes du monde, et que, comme compositeur symphonique, il doit être placé le premier. Il est plus difficile d'apprécier Saint-Saëns comme compositeur dramatique. Jeune encore, il est loin d'avoir dit son dernier mot et bien qu'il ait réussi à galvaniser de mauvais poèmes, il n'a pas dans ce genre donné la mesure exacte de son talent.

On le place à juste titre à la tête de la jeune école musicale qui s'efforce d'allier aux qualités françaises qui sont la clarté, le charme, la puissance, ces autres qualités, très précieuses aussi, puisées dans l'étude des œuvres de l'Allemagne, je veux dire la consistance, la cohésion, l'homogénéité que donne si bien à une œuvre l'intelligent emploi des motifs caractéristiques.

Possédant à fond la connaissance des œuvres de Bach, de Glück, de Beethoven et de Berlioz, Saint-Saëns est un maître dans l'art de manier l'orchestre et il suffit, pour s'en convaincre, d'avoir entendu l'un de ses poèmes symphoniques.

Le maître termine en ce moment la musique d'un opéra : *Ascanio*. Nous souhaitons bien vivement de voir bientôt représenter cet ouvrage dans ce Paris qui a laissé l'un de ses plus remarquables enfants, faire jouer *Samson et Dalila* à Weimar et *Étienne Marcel* à Lyon.

René de Lopitau.

Imprimerie Paul Schmidt, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon Vanier.

7e volume. — N° 363. — 10 c. — Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE COLL-TOC

TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris**

LE DOCTEUR PÉAN



LE DOCTEUR PÉAN

Né à Châteaudun, en 1830, le docteur Jules Péan fit ses études au collège de Chartres. Son père, qui était meunier, le destinait à l'agriculture. Son goût pour la médecine lui vint d'un de ses parents, médecin de campagne, qui l'emmenait de temps à autre dans sa voiture voir ses malades; de sorte qu'un beau jour il quitta la charrue et vint à Paris faire ses études médicales (1849), fut reçu premier au concours pour l'internat en 1853 et nommé en 1860, également au concours, prosecteur des hôpitaux. Reçu docteur vers la même époque, il fut attaché comme chirurgien, successivement, au Bureau central, aux Enfants assistés, à Lourcine, à Saint-Antoine, où il se fit remarquer par de délicates opérations d'ovariotomie, puis à Saint-Louis où il est encore et où il a fondé, à ses frais, un musée de pathologie chirurgicale, unique en Europe. Décoré en 1870, il a été promu officier de la Légion d'honneur en 1878; il est en outre membre de l'Académie de médecine.

. · .

Cinquante-neuf ans. Un front large et découvert, une tête d'une rare expression d'intelligence et de volonté, encadrée d'épais favoris, surmontant des épaules puissantes, une stature de colosse merveilleusement proportionnée: tel est au physique le chirurgien Péan.

Au point de vue intellectuel, un novateur, le savant qui, depuis Ambroise Paré, a fait faire à la chirurgie les plus grands progrès. Son invention de la *pince hémostatique* a été un trait de génie et l'on peut dire que, complétée par la découverte des anesthésiques et des agents antiseptiques dont il fut l'un des premiers à préconiser l'usage, elle a complètement changé les anciens procédés opératoires et permis de sauver des milliers de malades qu'on n'aurait même pas songé à opérer il y a seulement quarante ans.

A cette époque, en effet, on ne pensait même pas à ouvrir le ventre pour enlever les grandes tumeurs qui peuvent y prendre naissance, et, actuellement, Péan en a guéri au moins deux mille, imaginant des procédés spéciaux que les plus éminents des chirurgiens étrangers sont venus étudier près de lui.

Aussi, sa réputation est-elle universelle. De tous les pays du monde on vient le consulter, et, malgré son apparence de force et de santé, on se demande comment il peut résister à la somme formidable de travail qu'il est obligé de fournir.

Car, non seulement il voit un nombre très considérable de malades, fait des opérations plus que cinquante chirurgiens réunis, mais encore publie chaque année des œuvres scientifiques de la plus haute importance. Ses *Leçons de clinique chirurgicale*, son traité des *Tumeurs de l'abdomen et du bassin*, ses travaux spéciaux sur l'*hémostasie*, l'*ovariotomie*, l'*hystérectomie* sont dans toutes les bibliothèques médicales de la France et de l'étranger.

Si le nom de Péan est un des plus répandus dans le monde savant, on peut dire qu'il est aussi un des plus populaires. Il a guéri tant de malades qui ont chanté partout ses louanges et, nous devons le dire, au risque de blesser sa modestie, il a fait tant de bien dans la classe pauvre ! Lui seul sait, en effet, combien de malheureux il a soignés, prenant à sa charge les frais post-opératoires, employant ainsi de la façon la plus noble la fortune que lui ont apportée ses nombreuses opérations chez les grands de la terre.

Tout le monde, à Paris, connaît la voiture de Péan, traînée par deux magnifiques chevaux, conduits par un cocher au chapeau galonné d'or, au fond de laquelle il prend généralement ses repas — entre deux consultations, le temps lui manquant pour déjeuner ou dîner tranquillement à sa table — et apprenant les nouvelles du jour de la bouche de ses aides qui l'accompagnent toujours, les docteurs Larrivé, Aubeau et Brochin, qui parcourent les journaux médicaux et politiques et devisent avec lui des faits qui peuvent l'intéresser. — La célèbre toile de Gervex, *Le docteur Péan, enseignant sa découverte du pincement des vaisseaux à l'hôpital Saint-Louis*, a du reste popularisé leurs traits.

Le docteur Péan a rédigé la plus grande partie des *Éléments de pathologie chirurgicale* de Nélaton. Il a publié : *Splénotomie*, observation d'ablation complète de la rate, pratiquée avec succès, etc. (1860); *De la forcipressure* (1875); *Leçons de clinique chirurgicale*, professées à Saint-Louis (1876-1889), 7 volumes avec planches; *Du pincement des vaisseaux* comme moyen d'hémostase (1877); *Des tumeurs végétantes du péritoine pelvien* (1885), *Diagnostic et traitement des tumeurs de l'abdomen et du bassin*, 2 volumes, etc.

Il n'y a pas, croyons-nous, d'existence plus active, et nous ne pouvions, dans notre galerie d'hommes illustres, ne pas réserver une place à une personnalité aussi marquante.

PIERRE ET PAUL.



HISTOIRES SANS LÉGENDES

CARAN D'ACHE, COURBOIN

Collection des 7 feuilles parues
dont 3 doubles.............. » 85
franco par poste........... 1 »

—

HISTOIRE DE MARLBOROUGH

Texte de J. DE MARTHOLD

51 planches en couleurs
par CARAN D'ACHE

Elégant Album cartonné..... 3 50

—

CARAN D'ACHE et LUQUE

PEINTRES ET CHEVALETS

Nouvel Album 2 50



LES 28 JOURS

D'UN RESERVISTE

racontés par lui-même
et dessinés
par un autre

PAR

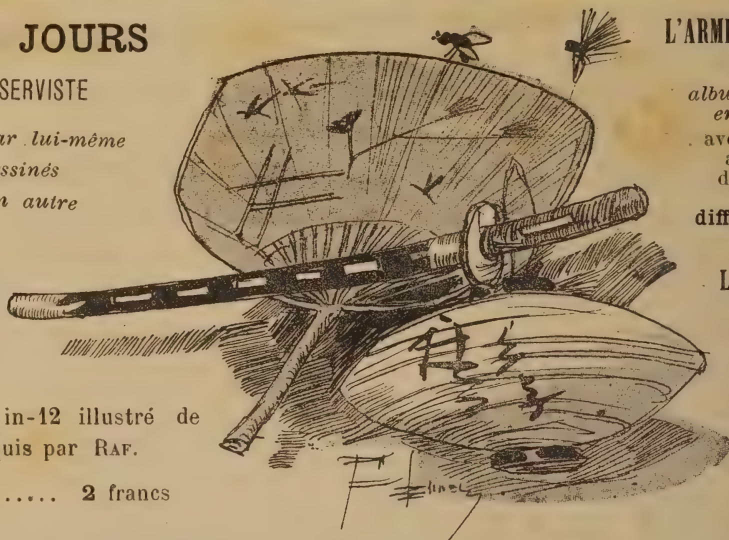
Léon VANIER

(5e édition)

—

Un volume in-12 illustré de 54 croquis par RAF.

Prix.......... 2 francs



L'ARMÉE FRANÇAISE

Nouvel
album militaire
en couleurs
avec descriptions
anecdotiques
des uniformes
et des
différentes Armes

PAR

Léon VANIER

Contenant
25 planches
d'après
les aquarelles
de
H. de STA

Joli Album
cartonné

5 *francs*





Grand succès !!

Chez

Léon Vanier

19, quai St-Michel, 19

—

PRIX : 2 FR.



AVENTURES ET MÉSAVENTURES

DE DEUX GABIERS EN BORDÉE



Illustrées de 150 croquis par PAUL LÉONNEC.

Un beau volume petit in-8, broché... 4 fr.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge.

L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

7e volume. N° 364. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

TEXTE DE CAMILLE DE SAINTE-CROIX

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

ÉMILE GOUDEAU



ÉMILE GOUDEAU

'EST la ville de Périgueux, en janvier 1850, qui fut le berceau du poète auquel Paris, qui lui donna plus tard tout le reste, ne se consolera jamais de n'avoir pas donné le jour. M. Goudeau père était un sculpteur que l'existence de la capitale avait épouvanté et qui s'en était retourné chez lui comme un désabusé, disaient les uns, — comme un sage, croyons-nous. On lui doit cependant, au couvent de Sainte-Marthe, la propre statue de sainte Marthe.

Émile fut élève du petit séminaire de Bergerac, comme l'eût été Cyrano si ces deux bons esprits de même sens eussent vu la lune au même siècle. Mais il fut advenu sans doute à Cyrano ce qu'à Émile il advint. Le futur auteur de *Corruptrice* fut pris lisant l'*Arioste* à la messe. Ne me demandez pas ce qu'il dit pour sa défense. Comme de droit, il fut chassé et le lycée de Périgueux eut la charge de laïciser son éducation. Bravement Goudeau pensa qu'il fallait en finir avec les férules, travailla comme un petit ange, fut bachelier à seize ans et s'écria : « Je suis libre ! »

Hélas ! être libre, pour mon pauvre petit Goudeau, cela voulait dire « gagner son pain ».

Gagner son pain, à seize ans, par l'exercice d'une profession libérale, cela semblerait un mythe par le temps qu'il fait, en l'an 89. Mais, sous Napoléon III, il n'en était pas de même, paraît-il. Car en dépit de tous les règlements, et bien qu'il fût déjà un républicain à toute épreuve doublé d'un poète déterminé, Emile Goudeau fut nommé professeur de sixième au collège de Marmande.

Notez qu'un élève de sixième a déjà fait sa première communion et compte généralement douze ans. Les mômes de Marmande allaient donc avoir pour leur faire traduire Ésope un autre môme, leur aîné de quatre ans. Mais Goudeau ne s'étonnait pas, lui ! Il avait la conscience haute d'un monsieur qui a fait en vers de douze pieds une traduction complète des œuvres de Byron, sans savoir l'anglais (1).

Sa nomination en poche, il partit. C'était la première fois qu'il voyageait seul. Quelle noce !

Mais celui qui devait écrire plus tard les impressions de l'explorateur A'Kempis débuta mal dans la carrière des voyages. Il commença par se faire voler sa malle; puis il fit de vilaines connaissances et se laissa entraîner dans de mauvais lieux. Là on lui prit encore un peu de son argent et si on lui en laissa de quoi achever sa route, c'est bien parce que la Providence a voulu qu'il y eût de bonnes âmes partout, même dans les tavernes de brigands.

A Marmande, le principal du collège se fit montrer et remontrer vingt fois les papiers du jeune homme avant de consentir à le prendre au sérieux. Enfin il fallut se rendre à l'évidence et Goudeau fut installé dans sa chaire où il resta deux ans.

Il avait dix-neuf ans quand il fut nommé professeur de cinquième au lycée d'Évreux.

C'était un progrès sérieux et un acheminement vers Paris.

Enfin, il fallait en finir avec la province.....

Mais le moment était mal choisi. C'était 1870; c'étaient les émeutes ; c'était la guerre.

Goudeau qui avait maintenant vingt ans et venait faire son droit, tout naïvement dut s'en retourner presque aussitôt se faire soldat.

La division militaire d'Émile, c'était son vieux Périgueux, et Périgueux le revit.

Il paraît que mon gaillard montrait de belles dispositions, car on le nomma d'emblée sous-lieutenant.

Mais... παντα ρει ! Le sous-lieutenant de mobiles fut réformé et dut se consoler du galon perdu au sein de l'administration nouvelle dont le 4 septembre venait de doter le pays.

On sait comment s'était improvisée cette administration, dans la fièvre des urgences.

Si Émile ne fut pas préfet c'est qu'il arrivait trop tard. M. Guilbert était déjà installé. En revanche celui-ci attendait par ballon un secrétaire général qui n'arrivait pas. Pendant quelques semaines, faute de mieux, notre ami tint la place. Mais le titulaire ayant fini par tomber dans Périgueux avec son aérostat et muni de pouvoirs en règle, Emile dut s'incliner et voir ailleurs.

Ailleurs ce fut Bordeaux... Oh ! le Bordeaux de 70 ! L'ancienne capitale du gouvernement de Richelieu était pleine à déborder.

Goudeau se sentait déjà à l'aise dans ce fouillis, car il était ce qu'il est encore, l'homme des foules, selon la formule de Poë. Il avait commencé par se caser dans une institution où on

(1) Cette traduction a été publiée vers 1867 par la *Revue du Périgord.*

ne lui demandait que dix-huit heures de travail par jour. Mais cela changea vite. Il avait alors vingt ans et les gens sympathisaient avec ce fort garçon brun comme de l'eau d'olive, bien vivace et gentil parleur.

Il quitta l'institution en disant : « Je démissionne au nom de la dignité du professorat ! »

Il trouva facilement de bonnes leçons chèrement rétribuées, plaça de la copie à la *Tribune* et à la *Gironde*, et se fit, gagnant pas mal d'argent, une petite situation de gommeux bordelais.

La guerre finie, la Commune à peine éteinte, la nostalgie de Paris reprit tous ceux que le décret de Palikao en avait chassés. Emile Goudeau, qui n'avait qu'entrevu la Cité-Lumière, se mourait d'amour pour elle. De par la protection d'une quelconque Providence, il fut nommé à un emploi au Ministère des finances. C'était le ciel qui s'ouvrait.

Il faut dire maintenant que le poète n'en était plus aux premiers vagissements prosodiques. Il avait écrit les fameux *Triolets de misère* qui déjà lui marquaient sa place de Villonien.

De 1870 à 1880 on sait quelle pâture les gens de lettres en formation trouvèrent sur ces bonnes bêtes de ministères. L'Instruction publique allaita Maupassant, Germain Nouveau, Armand d'Artois, Léon Dierx, Charles Clairville, Eugène Adenis, Hugot, Léonce de Larmandie, Paul Margueritte, Ginisty, d'autres encore et votre serviteur. Aux Travaux publics, Saint-Juirs, Haraucourt. Aux Finances, Armand Silvestre, Gondinet, Laigle, Goudeau, etc.

C'est donc sur l'éternel papier à en-tête qu'Émile coucha les premières rimes de ses *Fleurs du Bitume*.

Mais déjà il y avait dans Paris autre chose que sandaraque, lustrine et grattoir; il y avait le Quartier-Latin; il y avait ses cafés prestigieux, le Tabourey, le Belin, le Procope et le Sherry-Gobler.

Goudeau faisait spécialement bande avec Rollinat, Georges Lorin, Charles Cros et les Allais.

Il avait confié le manuscrit terminé des *Fleurs du Bitume* à Barbey d'Aurevilly. Celui-ci ayant gardé la chose dix-huit mois sans la lire, Goudeau, agacé, reprit son œuvre et la porta tout seul chez Lemerre.

Le lecteur de la maison était Anatole France, par bonheur. Il sut voir qu'il y avait là plus que du talent et, entre mille, distingua notre ami. Les *Fleurs du Bitume* furent publiées en 1878 et obtinrent un succès très gros. Cela valut à l'auteur la présidence du club des *Hydropathes* qui venait de se fonder avec les épaves du Sherry-Gobler, et la rédaction en chef du journal littéraire illustré l'*Hydropathe* dont la collection, précieux document, est introuvable aujourd'hui. L'historique des *Hydropathes* n'est plus à faire, tout ayant été dit sur eux par leurs journalistes attitrés, Livet, Champsaur, etc., et par leur président lui-même dans son volume, *Dix Ans de Bohême*.

L'envers de ce commencement d'apothéose fut que Goudeau, « prince de la jeunesse », dut démissionner aux Finances. Il vécut quelques mois encore des hasards de la vie du Quartier-Latin. Sa pièce, *la Revanche des Bêtes*, publiée par le *Figaro*, avait fait monter d'un cran la popularité de son auteur. Nous ne pouvons résister au désir d'en citer ici un fragment :

LA REVANCHE DES BÊTES

Tu tapes sur ton chien, tu tapes sur ton âne,
Tu mets un mors à ton cheval;
Férocement tu fais un sceptre de ta canne,
Homme, Roi du Règne animal.
Quand tu trouves un veau, tu lui rôtis le foie,
Et bourres son nez de persil,
Tu tailles dans le bœuf, vieux laboureur qui ploie,
Des biftecks saignants sur le gril;
Le mouton t'apparaît comme un gigot possible,
Et le lièvre comme un civet;
Le pigeon de Vénus te devient une cible,
Et tu jugules le poulet...
Oh ! le naïf poulet qui, dès l'aube, caquête!
Oh ! le doux canard coincoinnant!
Oh ! le dindon qui glousse, ignorant qu'on apprête
Les truffes de l'embaumement!
Oh ! le porc dévasté dont tu fais un eunuque,
Et que tu traites de cochon,
Tandis qu'un mot quadruple et fatal le reluque :
Mané ! Thécel ! Pharès ! Jambon !
Tu pilles l'Océan, tu dépeuples les fleuves,
Tu tamises les lacs lointains ...
C'est par toi qu'on a vu tant de limandes veuves,
Et tant de brochets orphelins!
Tu restes insensible aux larmes des sardines
Et des soles au ventre plat!
Tu déjeunes d'un meurtre, et d'un meurtre tu dînes,
Va souper d'un assassinat!
Massacre dans les airs la caille et la bécasse...
Sombre destinée : un Salmis !
Tandis qu'un chou cruel guette d'un air bonasse
Le cadavre de la perdrix.
Mais est-ce pour manger seulement que tu frappes,
Dur ensanglanteur de couteaux?
Non ! — Les ours, les renards, les castors pris aux trappes,
Sont une mine à paletots;
Tu saisis le lion, ce roi des Noctambules,
Dont le Désert s'enorgueillit,
Pour faire de sa peau sous tes pieds ridicules
Une humble descente de lit.
Mais le meurtre est trop peu, le supplice raffine
Tes plaisirs de dieu maladif;
Et le lapin, nous dit le « Livre de Cuisine »,
Demande qu'on l'écorche vif!
Et l'écrevisse aura, vive, dans l'eau bouillante,
L'infernal baiser du carmin ;
Et, morne enterrement ! l'huître glisse, vivante,
Au sépulcre de l'abdomen.

Soit! il viendra le jour lugubre des Revanches,
Et l'âpre nuit du Châtiment!
Quand tu seras là-bas entre les quatre planches
Cloué pour Eternellement!
Oh! l'Animalité te réserve la peine
De tous les maux jadis soufferts ;
Elle mettra sa joie à te rendre la haine
Dont tu fatiguas l'Univers.
Or elle choisira le plus petit des êtres,
Le plus vil, le plus odieux,
Un ver, qui s'en ira pratiquer des fenêtres
Dans les orbites de tes yeux.
Il mangera ta lèvre ardente et sensuelle,
Ta langue et ton palais exquis;
Il rongera ta gorge et ta panse cruelle,
Et tes intestins mal acquis,
Il ira dans ton crâne, au siège des pensées,
Dévorer, lambeau par lambeau,
Ce qui fut ton orgueil et tes billevesées,
Les cellules de ton cerveau.
. . . .
Lors, les Bêtes riront, dans la langue des Bêtes,
De ton cadavre saccagé
Par la dent de ces noirs fabricants de squelettes...
Quand leur mangeur sera mangé!
. . . .

(Poèmes ironiques.)

Mais l'auteur ne nous laisse pas sur cette note attristante, et cette pièce se continue en nous montrant le cadavre devenant fleur en signe du pardon envoyé par les Bêtes.

Goudeau commençait à recevoir pour de prochaines œuvres de bonnes offres d'éditeur lorsque la maladie le prit.

Il avait d'ailleurs besoin d'un sérieux repos, le métier d'hydropathe en chef n'étant pas de ceux qu'on pratique sans qu'il en cuise. Émile alla passer le temps de se remettre chez son camarade Paul Marrot, directeur d'un petit journal à Fontainebleau.

Quand il revint, il fut entraîné vers Montmartre, dans un *café décoratif* de l'avenue Trudaine, le premier du genre, créé par l'ami Laplace. Ce café, c'était la Grand'Pinte. Là, il retrouva André Gill, Jolibois, Sivry, Forain. Il y trouva encore un jeune homme qui venait de s'essayer dans la caricature politique et qui se hâtait d'y renoncer avec le vague projet de fonder un nouveau café.

Le jeune homme était Salis; le café s'ouvrit et s'appela « le Chat Noir ». On y publia un journal, et Goudeau en fut proclamé rédacteur en chef. Un grand mouvement eut lieu et la fusion du « Quartier » et de « la Butte » s'opéra. Rollinat, Lorin, Sénéchal, Charles Cros, Alphonse Allais, Jules Jouy, passèrent les ponts et le chahut commença. A ce moment Goudeau publiait avec Charles Cros, dans le *Gil Blas*, d'extraordinaires chroniques, sous le pseudonyme de Karl Emile.

Du succès de la *Vache enragée* publiée par Ollendorff, date le lancement de Goudeau romancier.

La *Vache enragée* donnait des promesses que *le Froc* a tenues et que *Corruptrice* dépasse.

En prose comme en vers, Émile Goudeau montre une puissante et rude nature qui sait se faire aimer et écouter. Assurément la forme de sa philosophie est parisienne; mais le fond en est bien fait d'une combinaison des trois essences du tempérament périgourdin, socialiste, railleur et mystique — Montaigne, Brantôme et Fénelon.

Il a eu une vraie jeunesse de poète joyeux. Franc camarade, ami des bagarres et des beaux discours, tout frétillant dans son premier bain de gloire. Chauffant les courages des enfants de son temps, allumant leur verve à la sienne, il a mérité d'être le *prince des jeunes*, à son heure.

Aujourd'hui l'homme mûr, plus aimable encore et d'un commerce plus nourrissant, plus attrayant, dans toute la vigueur première d'une nouvelle phase de production que nous présagions brillante, reste bien celui qui a écrit :

Aujourd'hui c'est la vie âpre, la volonté
De se tenir debout, hautain et respecté,
De ne plus conquérir par la pitié les femmes.
Si l'Homme pour les dieux défunts est moins dévot,
Les muscles sont puissants et puissantes les âmes;
Un corps d'athlète enfin doit porter le cerveau!

CAMILLE DE SAINTE-CROIX

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

8e volume. N° 368. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE MAXIMILIEN LUCE

TEXTE DE JULES CHRISTOPHE

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

GEORGES SEURAT



GEORGES SEURAT

Garrottez ces messieurs avec délicatesse,
Qu'on les bâillonne aussi respectueusement.
(*La Conjuration d'Amboise*, drame, acte III, scène v.)

Depuis germinal 1874, chaque printemps voyait refleurir, proxime du boulevard des Italiens, une compendieuse exhibition de peintures claires, dans un groupement sympathique où se remarquèrent, dès la première heure, Edgar Degas, Claude Monet, Camille Pissarro, Armand Guillaumin, Alfred Sisley, Auguste Renoir, Mme Berthe Morisot, même, un moment, M. de Nittis, avec le rutilant, l'intermittent Paul Cézanne, le disparu Gustave Caillebotte, et, un peu plus tard, miss Mary Cassatt, Américaine, Louis Forain, Jean-François Raffaëlli (devenu quasiment officiel), l'évocateur Odilon Redon, Paul Gauguin et le Vénitien Federico Zandomeneghi. Le public s'habituait presque, lorsqu'à la huitième de ces expositions, rue Laffitte, en floréal 1886, éclata, parmi ces évolutionnistes, une effrayante révolution : la Commune fut proclamée dans l'art par un homme de vingt-six ans, que suivait l'audacieux et doux Camille Pissarro, Blanqui du pinceau, avec le si intelligent et tout jeune alors Parisien Paul Signac ; dans une toile immense, où s'inscrivaient au moins trente personnages de grandeur naturelle, était, pour la première fois, appliquée, en sa rigueur scientifique, la théorie du mélange optique, de la division du ton, aperçue par Antoine Watteau et Eugène Delacroix, et c'était *Un Dimanche à la Grande-Jatte*, par Georges-Pierre Seurat, durant quatre années précédentes élève de Henri Lehmann, à l'école des Beaux-Arts. Sous un flamboyant ciel d'été, au plein du jour, la Seine irradiée, de pimpantes villas sur la rive opposée, de petits bateaux à vapeur, des voiles, des yoles joyeuses cheminant sur le fleuve, et, sur un chemin, près de nous, maint promeneur, maint flâneur étendu sur l'herbe cyanée ou pêchant mollement, des jeunes filles, une nourrice, une vieille grand'mère dantesque en bonnet, un canotier vautré, fumant sa pipe sans dictinction, dont le pantalon clair entièrement dévoré du bas par un implacable soleil, un roquet pourpre foncé, un papillon roux, une jeune mère et sa petite fille en blanc à ceinture saumon, deux Saint-Cyriens, des jeunes filles encore dont l'une fait un bouquet, une enfant aux cheveux rouges en robe bleue, un ménage avec bonne portant le bébé, et, sur l'extrême droite, le couple hiératique et scandaleux, jeune élégant donnant le bras à sa gommeuse compagne tenant en laisse un singe jaune, pourpre, outremer. Il y eut des cris, mais la Révolution, victorieuse, coucha sur le champ de bataille : son succès fut immédiatement célébré dans la *Vogue*, en une étude savoureuse, logique et bien renseignée, de Félix Fénéon, qui devint ensuite cette rare brochure, *les Impressionnistes en 1886*, dont le bibliopole Léon Vanier détient encore quelques exemplaires.

Le chromatiste wagnérien, signataire de cette page retentissante, était né à Paris, et même rue de Bondy, derrière l'Ambigu-Comique, le 2 décembre 1859 (sombre anniversaire), d'un mère parisienne et d'un père champenois, officier ministériel, qui cultive aujourd'hui un jardin en province, sans vain souci littéraire ni artiste. Au collège

jusqu'à seize ans, Georges Seurat entrait ensuite à l'école des Beaux-Arts, on l'a dit ci-dessus, puis, « engagé conditionnel », portait l'arme à Brest, un an, enfin, avec un hoir possible, était rendu à la liberté. Esprit attentif et réfléchi, le jeune homme faisait de nombreuses stations dans les bibliothèques, où il consultait les livres d'art, et aux musées du Louvre, où il étudiait des procédés, mais toujours, avec son ami Aman Jean, peintre, il revenait à la chapelle des Saints-Anges, en l'église de Saint-Sulpice, où les fougueuses fresques d'Eugène Delacroix l'hypnotisaient. Deux écrits, bien lus, lui furent, en ce temps, très suggestifs : la *Grammaire des arts du Dessin*, par Charles Blanc, *De la Loi du contraste simultané des couleurs et de l'assortiment des objets coloriés*, par Michel Chevreul. Aussi, il déambulait fort « tant au dilucule qu'au crépuscule, par les compites et quadrivies de l'alme, inclyte et célèbre urbe que l'on vocite Lutèce », poussait même ses excursions jusqu'à Chailly-en-Bière et Barbizon, toujours une boîte de peinture à la main, prenant, sur de petits panneaux, mainte utile note avec ses pinceaux, et, déjà, divisant le ton, tant soit peu. Première manifestation publique, en 1883, au Salon officiel du Palais de l'Industrie, où il faisait recevoir un portrait au crayon, grandeur naturelle, de son ami Aman Jean, que le livret intitula cocassement *Broderie*, titre d'un autre crayon, refusé — pourquoi? Mais le véritable début de Georges Seurat fut à la libre exposition du baraquement B de la cour des Tuileries, le 25 floréal an 92 (15 mai 1884 — vieux style). Agé seulement de vingt-cinq ans, il montrait là, déjà, une très grande toile, *Baignade* (*Asnières*), où de l'eau, de l'air, le pont du chemin de fer, des barques, des arbres frémissants, avec sept hommes ou enfants, habillés ou nus, se baignant ou vautrés sur l'herbe; la toile fut peu vue, mais l'effort était grand.

Cependant se formait, le 23 prairial de la même année, la *Société des Artistes Indépendants*, *peintres*, *sculpteurs*, *architectes*, *graveurs et dessinateurs*, qui aboutit, en frimaire, toujours 1884, à une exhibition de trois cents toiles ou dessins, au pavillon de la Ville de Paris (Champs-Élysées). Naturellement, Georges Seurat en était, mais il n'y montrait qu'une étude de la Grande-Jatte, un portrait au crayon, et neuf croquetons sans très grande importance. En 1885-1886, il envoya des tableaux à New-York et à Nantes; enfin, avait lieu la printanière exposition de la rue Laffitte, où, pleinement décidé, le jeune artiste livrait sa grande bataille; il avait l'âge de Bonaparte au pont d'Arcole. Amsterdam, en 1888, la Société des XX de Bruxelles, en 1887 et 1889, eurent aussi de ses toiles, ainsi que les vernales expositions des Indépendants de Paris, aux pavillons de Flore et de la Ville de Paris, en 1886, 1887, 1888, et l'automnale exhibition des mêmes artistes dans une salle de la Société d'horticulture, l'an dernier; enfin, chez eux encore, au cours la Reine, sont appendus, en ce moment, dix cadres de lui.

Paysagiste, Georges Seurat exploita, seulement, la Basse-Normandie : Honfleur et Bayeux; la Picardie maritime; Asnières, Courbevoie et Saint-Denis dans la Seine; des effets calmes et doux, où s'établissent des harmonies grises; dans cette tonalité paisible, sont délicieuses ses deux études de la Grande-Jatte, cette année (n°s 733 et 734 du catalogue). Comme portraitiste, il sera exactement apprécié avec ces deux crayons : Paul Alexis et Paul Signac, réunis sous le numéro 735, si bien observés, si justes, et de quel *irréprochable* dessin.

Peintre de vie contemporaine, il a à son actif des intérieurs de cafés-concerts, une parade de cirque, cette exquise et naïve *Poseuse* de 1887, un peu cagneuse et grêle, et bien fémininement, plus pure et plus suave que l'idéale *Source* du père Ingres, —

sait-on? Laquelle *Poseuse* reparut, dans sa même pose, les mains simplement croisées un peu au-dessus du pudendum, l'année suivante, dans un grand tableau, avec deux pretty and young girls, vues de dos et de profil, se rhabillant, avec, auprès d'elles, l'or de quelques oranges, le vert des bas, un chapeau de paille à plumes blanches, une ombrelle pourpre, d'autres chapeaux, des jupes ici bleues, là-bas violettes, un divan rouge, et, au fond de l'atelier, de biais, une partie du tableau de bataille *Un Dimanche à la Grande-Jatte.* Aujourd'hui il triomphe avec *Chahut*, dénouement d'un quadrille fantaisiste sur une scène de Montmartre, où, avec leurs dégingandés partenaires, deux petites femmes envolées ont l'air d'accomplir des rites sacrés comme Wakiem et Taminah, du Kampong javanais.

Georges Seurat, on l'a compris de reste, sait pourquoi il peint et dessine de la sorte; il est en possession, aujourd'hui, d'un système ferme, précis, lucide. Voici : l'Art, c'est l'Harmonie, l'Harmonie, c'est l'analogie des Contraires, l'analogie des Semblables — de ton, de teinte, de ligne; le ton, c'est-à-dire le clair et le sombre; la teinte, c'est-à-dire le rouge et sa complémentaire le vert, l'orangé et sa complémentaire le bleu, le jaune et sa complémentaire le violet; la ligne, c'est-à-dire les directions sur l'Horizontale. Ces diverses harmonies sont combinées en calmes, gaies et tristes : la gaieté de ton, c'est la dominante lumineuse; de teinte, la dominante chaude; de ligne, les lignes montantes (au-dessus de l'Horizontale); le calme de ton, c'est l'égalité du sombre et du clair, du chaud et du froid pour la teinte, et l'Horizontale pour la ligne; — le triste de ton, c'est la dominante sombre, de teinte, la dominante froide, et, de ligne, les directions abaissées. Maintenant, le moyen d'expression de cette technique, c'est le mélange optique des tons, des teintes et de leurs réactions (ombres), suivant des lois très fixes, et le cadre n'est plus, comme au commencement, blanc simplement, mais opposé aux tons, teintes et lignes du motif.

C'est logique, trop peut-être. Forsan!

Jules CHRISTOPHE.

Cf. Michel Chevreul, *De la Loi du contraste simultané des Couleurs*, etc.; O.-N. Rood, de New-York, *Théorie scientifique des Couleurs*, et les écrits de Charles Henry, bibliothécaire à la Sorbonne.

Imprimerie Paul Schmidt, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon Vanier.

8e volume. N° 369. — 10 c. Un an : 6 fr.

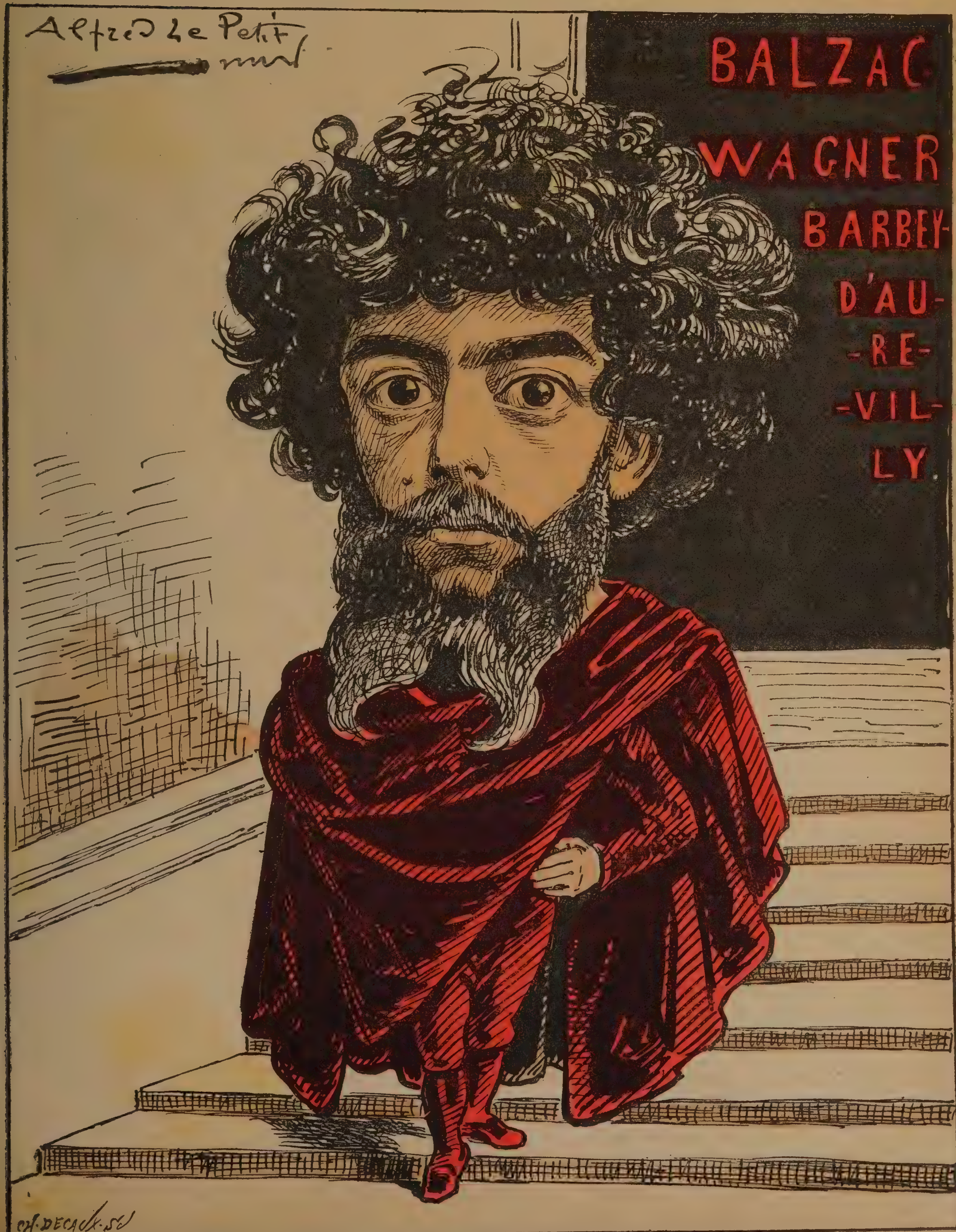
LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN D'ALFRED LE PETIT

TEXTE DE GEORGE MONTIÈRE

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris

JOSÉPHIN PÉLADAN



JOSÉPHIN PÉLADAN

L'AUTEUR du *Vice suprême* prétend-il, comme on l'assure, à la succession littéraire de Barbey d'Aurevilly? On succède au trône, on ne succède pas au génie; quoique ce mot-là ait été écrit déjà à propos de la *Décadence latine*, il nous semble au moins prématuré.

Joséphin Péladan a promis une éthopée de trente romans; nous n'en avons encore que six; attendons.

Ce singulier écrivain naquit à Lyon en 1859. Son père, le chevalier Adrien Péladan, polémiste mystique et monarchiste, et son frère le docteur publiaient alors la *Semaine religieuse* et la *France littéraire*, effort aussi intéressant qu'inutile de décentralisation intellectuelle. Quand, sur la foi des prophéties, les Péladan quittèrent Lyon, à la veille de 1870, le futur *éthopoète* (sic) passa deux années chez les jésuites d'Avignon où il fit de l'oraison mentale et prit la *Somme* au lieu de la traduire.

D'Avignon, ils vinrent à Paris où le père publia deux violentes feuilles politiques, *le Châtiment* et *l'Extrême droite*, et le docteur, un organe intitulé : *l'Homéopathe de la famille*.

Joséphin Péladan, que les jésuites d'Avignon laissaient être une sorte de Louis Lambert, fut renvoyé du lycée de Nîmes comme cancre, et de deux collèges religieux pour avoir lu « Longus et Shakespeare ». Finalement, le néologiste d'*A Cœur perdu* fut refusé à Montpellier pour trente mots inconnus à Quicherat dont il avait émaillé son discours latin.

Du milieu lyonnais érudit et théologique, du respect des jésuites pour ce rêveur prématuré et des incompréhensions provinciales naquirent un fond d'archéologie, une préoccupation de hiératisme et un mépris de l'Université éclatant à toutes ses pages. Lui-même, dans l'*Oraison funèbre du docteur*, et dans la *Psychologie d'un psychologue d'Istar*, a raconté impersonnellement ces choses.

A sa vingtième année, il alla à Rome. Je cite l'exorde du Salon de 1888 :

« Avant d'entrer en activité intellectuelle, il avait voulu faire son pèlerinage d'esthète et de catholique, et demander aux échos de Saint-Pierre, au fantôme de Cénacolo, l'illumination des traditionalités.

« Il avait communié aux catacombes avec saint Étienne; retrouvé à Herculanum

les fluidités Éleusiennes. Les tenants d'un Léon X lui avaient donné la clé d'or platonicienne et par les nuits florentines il avait entendu l'Alighieri l'initier au soleil de science qu'on dit la nuit du moyen âge : ceci était intérieur et d'entité pure.

« Outre cet annellement moral à la chaîne des Vinci, des Michel-Ange, étudiant appliqué, il rapportait, de sa vue de toute la Pinacothèque italienne, des points esthétiques documentés : ceci était extérieur et d'intérêt expansif. »

Au retour, on le trouve sur les bancs de la correctionnelle, accusé d'avoir insulté préfet et magistrat, à la demande de profession répondant « métaphysicien », et en quel titre il avait hué la cour : « au nom de Léonard et de Michel-Ange ».

Il fit distribuer aux conseillers une étude sur Rembrandt, sa première œuvre.

Venu à Paris en 1881, accueilli par Arsène Houssaye, il écrivit, sous l'inspiration de l'écrivain des grandes dames, une *Histoire et légende de Marion Delorme* et écrivit dans l'*Artiste* des Salons d'une grande étendue et très violents. Il commença un grand ouvrage complémentaire de l'œuvre de Charles Blanc, qui devait comprendre les trécentistes et les quatrocentistes, c'est-à-dire les deux siècles de formation de l'art. L'*Orcagna* et *Fra Angelico* seuls ont paru, in-4°, bellement illustrés, les bibliothèques ayant refusé de souscrire à un ouvrage dont l'auteur était sans titre même de conservateur adjoint. Tous les ans, depuis son début, il a écrit le Salon, avec la même intransigeance, exaltant Puvis, Moreau et Rops ; à ce dernier il a consacré une étude spéciale.

Le Vice suprême, achevé au début de 1882, ne fut édité qu'en novembre 1884, mais la préface de d'Aurevilly l'accolant à Balzac, l'imprévu du personnage de Mérodack le mage, le vocabulaire occulte appliqué à la psychologie, l'autorité du *Finis latinorum* le firent célèbre sur l'heure. Les mots de maître, de chef-d'œuvre, de génie, se prononcèrent. Depuis on s'est efforcé de les raturer, et l'accueil fait aux autres volumes fut tout différent.

Curieuse ! accepté en feuilleton à l'*Écho de Paris*, par Aurélien Scholl, fit des désabonnements et fit supprimer, pendant un semestre, les réclames des grands magasins, à cause du chapitre : *du Bon Marché à l'adultère*. Le volume fut pis encore, interrompu vers la fin par quarante pages furibondes contre la Patrie, la Loi, le militarisme et daté : an XIV de la Terreur militaire !

L'Initiation sentimentale, représentant les passions comme *Curieuse !* peignait les mœurs, et *A Cœur perdu* vint chanter la volupté la plus subtile qu'un Oriental eût rêvé.

C'était là un roman en trois volumes, avec les deux mêmes héros, exécuté dans un dédain exagéré des habitudes de lectures contemporaines.

Istar s'ouvre par une théorie de l'aristocratie humaine, appelant Œlohite l'être d'exception, fils des anges déchus. On fait à Péladan une querelle assez injuste, on lui crie : « Mérodack, Nébo, Nergal, Adar, c'est vous ! le Sar, l'œlohite, l'androgyne, c'est vous ! » et on lui tourne ses inventions à fatuité. *Istar* est appertement une œuvre de haine contre la province qui martyrise et tue une surhumaine héroïne.

La Victoire du mari raconte une lune de miel à Bayreuth, avec stupre de sorcellerie et vengeance magique.

L'an dernier, Joséphin Péladan voyait l'Allemagne et trouvait son chemin de Damas à Bayreuth. Il admire Wagner à l'égal de Balzac, et de l'étude des poèmes du maître de *Parsifal* va naître une tentative théâtrale.

Très prochainement, le Tout-Paris trié, et retrié et restreint, sera invité à l'unique représentation du *Prince de Byzance*, au théâtre d'Application. L'auteur jouera lui-même, paraît-il, et déjà des millionnaires sont inquiets de cette première sans seconde où l'on ne pénétrera pas.

Joséphin Péladan a une légende d'excentrique. Jean Lorrain a écrit deux chroniques sur les costumes du romancier pendant son séjour à l'Océan.

Très mondain, on ne le rencontre ni au boulevard, ni au café; hormis les hermétistes ses frères, les Guaïta, les Papus, les Saint-Yves, il vit surtout parmi les femmes, sorte de Caro baudelairien qui mêle la théorie de l'inceste œlohite au platonisme, et dit la bonne aventure en même temps qu'il sonde les âmes.

Très aimé ou tout à fait détesté, exalté ou renié, l'homme et l'écrivain ne rencontrent guère que des enthousiasmes ou des malveillances. Difficile à juger, en sa complexité déconcertante, on peut le considérer comme le plus diversement instruit des romanciers français. Son œuvre de prédilection, dont rien n'a paru encore, *l'Amphithéâtre des sciences mortes*, sera au moins curieuse et étrange. L'auteur dramatique qu'il va devenir bientôt sera-t-il égal au romancier? Les privilégiés en jugeront bientôt par son drame romanesque.

Chez Dentu doivent paraître successivement : VII, *Skine*, une étude de conversion de Lesbienne; VIII, *Un Cœur en peine;* IX, *la Tristesse de Mérodack;* sous-titres, *Symphonies sentimentales*, et, pour terminer la première décade, X, *la Vertu suprême.*

Paul Bourget disait un jour de lui : « Ne critiquons pas Péladan; il nous donne d'assez belles choses pour que nous l'acceptions tel et en bloc. »

Si l'on considère la date du *Vice suprême*, on sera étonné du nombre de mots et d'idées lancées en circulation par Péladan. Il a été le premier mage, il est encore le seul Sar. Il se laisse appeler ainsi intimement et même il le signe, fermé à la notion du ridicule, et se croit descendant des vieux rois de Babylone! En somme, il a plus de droit, ayant fait œuvre, à se sariser, que le comte de Chambord à être le dernier bourbon; c'est si peu de chose que d'être, par exemple, vicomte de Larochefoucauld sans pouvoir écrire une seule pensée.

Inférieur comme peintre expressif à Zola, inférieur dans le détail nerveux à Daudet comme à Goncourt, loin de la santé d'exécution de Maupassant et de la subtilité tendre de Bourget, il les coudoie par de toutes autres qualités, et bien plus qu'eux, comme volonté d'œuvre, se filierait à Balzac si, après avoir créé le mot d'éthopoète, il édifie le monument, et si la *Décadence latine* arrive aux proportions parallèles de la *Comédie humaine*.

George MONTIÈRE.

Imprimerie Paul Schmidt, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant: Léon Vanier.

8e volume. N° 370. — 10 c. Un an : 6 fr.



LES HOMMES D'AUJOURD'HUI



DESSIN DE DUBOIS-PILLET
TEXTE DE JULES CHRISTOPHE

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris**

DUBOIS-PILLET



DUBOIS-PILLET

Au bruit des carillons qui chantent dans la brume
Il est amer et doux, pendant les nuits d'hiver,
D'écouter près du feu qui palpite et qui fume,
Les souvenirs lointains lentement s'élever.

(*Les Fleurs du mal*, LXXIV.

LE 15 mai 1884, dans un baraquement de la cour des Tuileries, élevé sur les ruines du palais de Catherine de Médicis, et appartenant à la Ville, s'ouvrait une exposition de peintures, sculptures, dessins et gravures, absolument libre, où se produisirent quatre cents praticiens de toutes tendances, absolument inconnus, d'où venus? Ce fut quelque chose comme le célèbre salon des Refusés de 1863 : le public y alla beaucoup, avec l'idée préconçue de rire, naturellement. L'organisation était rudimentaire, absolu le désordre du livret « officiel et complet », où aucun artiste n'indiquait de maître, et quelques-uns pas de domicile; mais l'administration fut pire et cette retentissante manifestation contre la tyrannie et l'incompétence du jury des Champs-Élysées risquait, par là, de ne point avoir de lendemain. Cependant, au cours de l'exposition, avant la dispersion des exposants, quelques-uns d'entre eux se réunirent dans le dessein de fonder une association durable : parmi ces décidés était DUBOIS-PILLET; en deux jours il prépara les statuts, dans l'espace d'une semaine ils furent publiés, approuvés, toutes les formalités administratives remplies, et la Société des Artistes Indépendants existait dores et déjà, malgré des difficultés de toute espèce, guerre sourde des Saloniers, manque d'argent, indifférence ou hésitation des intéressés.

Cet organisateur de la victoire, dont l'action continue d'être prépondérante parmi ces fédérés, était un officier de la garde républicaine, DUBOIS, Louis-Auguste-Albert, né à Paris, le 28 octobre 1846, de Dubois, Jules-Sylvain, Parisien, et de Louise-Hortense Pillet, Parisienne, rue des Fossés-Montmartre (partie actuelle de la rue d'Aboukir allant de la place des Victoires à la rue Montmartre); il fit des études complètes en un lycée, dessina de bonne heure, fut même l'aigle de sa classe de dessin, se fit recevoir bachelier et, au concours d'admission à l'école de Saint-Cyr, copia sept fois une « académie » pour des camarades concurrents. Sous-lieutenant d'infanterie durant la campagne de 1870-1871, le très énergique et très lutteur néo-impressionniste d'aujourd'hui se manifestait pour la première fois comme artiste au Salon officiel de 1877, avec un *Coin de table*, et, une seconde fois, là aussi, en 1879, avec des *Chrysanthèmes*. Il passa inaperçu parfaitement. Au fond, il ne savait encore rien, mais il cherchait, il tentait, il réfléchissait. Devenu assez vite un révolutionnaire, il se vit refuser avec constance diverses toiles aux expositions élyséennes de 1880, 1881, 1882 et 1883, ce qui le conduisit au baraquement printanier des Tuileries, où, parmi cinq cents productions hétérogènes, hétéroclites, hétérodoxes, charentonesques simplement de-ci de-là, un peu géniales parfois, se virent le tableau de Théo Wagner, ressuscité par Huysmans dans *la Cravache* puis dans son livre *Certains*, des paysages parisiens de Georges Seurat et de Paul Signac, apparaissant pour la première fois, et deux peintures lutéciennes, *l'Hôtel de Ville*, *le Pont-Neuf*, des portraits de M. B., de Mme B. et ses enfants, *l'Enfant mort* de DUBOIS-PILLET. *L'Enfant mort* fut remarqué, discuté; cela ne ressemblait pas à tout, cela sortait des conventions, et paraissait procéder d'un sentiment naïf, ému, avec le seul désir d'être sincère, de rendre du vu comme il fut vu, et c'était l'effigie du petit d'une voisine pauvre, peint immédiatement après le décès, pour la mère. Cette toile frappa Emile

Zola apparemment, car il la reproduisit en 1886, dans *l'Œuvre*, attribuant ledit *Enfant mort* à Claude Lantier, en anticipant la date et l'accrochant par charité, sur les hauteurs, dans le dépotoir de l'Est, à une exposition du Palais de l'Industrie, sous l'empire. Même, dans *l'Œuvre*, le tableau n'est guère vu que d'un jeune et charmant couple, et la femme, « l'allure délicate et fluette d'une bergère en Saxe, stupéfiée de ne pas comprendre, en demandait le sujet, et quand son mari, feuilletant le catalogue, eut trouvé le titre : *l'Enfant mort*, elle l'entraîna, frissonnante, avec un cri d'effroi : Oh! l'horreur! est-ce que la police devrait permettre une horreur pareille! » et, dans le livre, le petit cadavre est le portrait du fils du peintre.

Les Artistes Indépendants, régulièrement constitués, ouvrirent un premier Salon, au pavillon de la Ville de Paris en décembre de cette année 1884 où se produisit la manifestation libre du baraquement des Tuileries. Dubois-Pillet y montra deux éventails et un pastel, *le Pont de l'Estacade*, puis, aux successives expositions de la Société, ces quarante-une toiles : — en 1886 : *Portrait de Mlle P.* (sa nièce, la fille du célèbre commissaire-priseur Pillet), *Coin d'étang*, *la Seine à Bercy*, *Porteuse de pain*, *Intérieur*, *Meaux—la passerelle*, *Portrait de M. D.*, *Des fleurs sur une fenêtre*, *Brumes de novembre au matin*, *Fruits* ; — en 1887 : *le Quai de Lesseps à Rouen*, *Vapeur dans le port de Rouen*, *Portrait de M. P.*, *Portrait d'enfant*, *Portrait de Mlle B.*, *Danmark-port de Rouen*, *Bateau-lavoir à Saint-Maurice*, *Portrait de M. D. P.* (son propre portrait, chapeau de soie sur la tête, et le monocle dans l'arcade sourcilière), *Pré en contre-bas* (pour Félix Fénéon); — en 1888 : *Grue à vapeur*, *Sous la lampe* (nature morte, très curieusement harmonisée), *Baraques de fête*, *Forges d'Ivry*, *Fleurs*, *Fruits*, *Bords de la Seine à Alfortville*, *Pommes*, *Talus des fortifications*, *l'Ile Lacroix à Rouen*; — en 1889 : *Portrait de M. H.* (capitaine de la garde républicaine en uniforme), *Voie ferrée à Paris*, *Marguerites* ; — en 1890 (en ce moment) : *Portrait de Mme P.*, *les Lavoirs du quai d'Anjou*, *Nature morte*, *Bords de la Seine* (*Neuilly*), *le Quai Montebello à Paris*, *le Quai Henri IV à Paris*, *Notre-Dame de Paris*, *Saint-Michel d'Aiguilhe — Haute-Loire*. Plusieurs de ces tableaux parurent à quelques-unes des expositions fameuses des XX, de Bruxelles, ainsi qu'à une exhibition (septembre 1888), chaussée d'Antin, chez la *Revue Indépendante*, où, de plus, quatre crayons nouveaux. Ceux-ci : des femmes assises sous la lampe, l'une dressant un chien sous la promesse d'un morceau de sucre haut levé, l'autre, jeune fille peignant à l'aquarelle avec une attention naïve, saisie et rendue avec beaucoup de charme; deux cousant vertueusement sur des plans différents, une couturière d'attitude pensive ayant un moment abandonné sa lingerie sur ses genoux, en des attitudes surprises, sans qu'on puisse soupçonner qu'elles aient posé.

Dubois-Pillet ne se voua à la technique nouvelle (division du ton, mélange des couleurs sur la rétine) qu'en 1887, après la scandaleuse (on m'entend) manifestation de Georges Seurat (voir cette biographie dans la même collection). Mais, depuis ce moment, toujours en éveil, inquiet, il cherche, il cherche, il chemine, courageux, plus, — aventureux, vers la muse Certitude, avec, sous le bras, la traduction de la *Théorie des couleurs* de sir O. N. Rood, professeur de physique à New-York. Et ses investigations dans cette bible l'ont conduit à une division du ton plus affinée encore. On sait (sait-on?) que, depuis l'innovation de Seurat, au lieu du mélange des pâtes, il est posé sur la toile des touches séparées correspondant les unes à la couleur propre de l'objet, les autres à la quantité de lumière qui y tombe, d'autres aux reflets des corps voisins, d'autres enfin, aux complémentaires des couleurs ambiantes; Dubois-Pillet y introduit aussi des taches nouvelles, qu'il appelle des « passages ». Il donne cette raison (qui n'a pas convaincu, d'ailleurs, tous ses collègues) : d'après la théorie de Thomas Young (savant anglais, 1780-1829, et ladite théorie, de 1807), chaque élément infiniment petit de la rétine peut recevoir et transmettre trois sensations différentes : une catégorie de nerfs est sensible à l'action des ondes lumineuses longues (sensation du rouge), une deuxième catégorie est actionnée par les ondes moyennes (sensation du vert), la troisième est stimulée énergiquement par les ondes courtes (sensation du

violet). Le rouge agit sur la première série de nerfs, mais (toujours d'après Young) il agit aussi, quoique avec moins de force, sur les deux autres séries; de même, le rouge et le violet. Or, si l'on observe la courbe figurative indicatrice de l'énergie stimulante des diverses catégories de nerfs, on voit que, pour la sensation du rouge, par exemple, si les nerfs ad hoc sont fortement sollicités, ceux du vert et du violet le sont aussi, quoique du vert beaucoup moins, et du violet très peu. Donc il faudra pour exprimer, en peinture, une sensation de rouge, tenir compte de ces quantités de vert et de violet; de même, pour les sensations produites par les autres couleurs. Si pour une sensation simple de rouge ou de vert, ou de violet, etc., on ne tient pas compte de la quantité des autres sensations de couleurs, le ton du rouge sera seulement modifié; mais si ce rouge, vert, violet, se trouve voisin d'autres couleurs, influencé par de la lumière colorée ou des reflets, ou taché d'ombre, la quantité de couleur négligée fera défaut et le *passage* d'une couleur à l'autre, de la lumière à l'ombre, etc., se fera mal, même la couleur de l'objet représenté ne s'harmonisera pas avec la couleur de la lumière ou de l'ombre reçue par ce même objet.

Quoi qu'il en soit, Dubois-Pillet apparaît surtout à son biographe peintre sapide des crépuscules du matin et du printemps à Paris, de cette heure exquise, où

> Comme un visage en pleurs que les brises essuient,
> L'air est plein du frisson de choses qui s'enfuient,

tandis que

> L'aurore grelottante en robe rose et verte
> S'avance lentement sur la Seine déserte.

Et cet artiste sincère, devenu d'un autre côté un officier supérieur, est maintenant en un exode, au Puy-en-Velay, bien loin du café la « Nouvelle Athènes » de la place Pigalle, où il aimait à deviser d'art avec ses pairs. Mais « il reviendra ».

L'effigie qui surmonte cette élégante et emphatique cravate à la première page de cet écrit donne bien l'idée de l'homme : tête ronde, front large, œil bleu pâle, nez carré, cheveux et moustache châtain foncé grisonnant, menton rond, divisé en deux segments, regard direct, inquiet et chercheur, derrière le lorgnon immuable.

Jules CHRISTOPHE.

Imprimerie Paul Schmidt, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon Vanier.

8e volume. N° 371. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE B. MOLOCH
TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

LÉON XANROF



LÉON XANROF

N général, les hommes de lettres parisiens naissent en province. Léon Xanrof fait exception à la règle; il est Parisien. Que dis-je? mieux que cela : Montmartrois.

Il vit le jour le 9 décembre 1867 dans une famille bourgeoise, mais honnête, qui a fourni un grand maître à l'Université de Paris sous Louis XV.

Il commença ses études à Rollin, les acheva à Condorcet, et, bachelier ès lettres à dix-sept ans, il fit son droit et le désespoir de sa mère par la vocation irrésistible qu'il montrait pour la littérature.

Licencié à vingt ans, il eut, en qualité d'attaché de cabinet, fonction honorable mais gratuite, deux ministres tombés sous lui; le troisième, estimant qu'il ne pouvait plus longtemps priver Xanrof des succès qui l'attendaient, le rendit à la littérature.

A ce moment Xanrof avait déjà au Pays Latin une réputation établie.

Descendu des hauteurs de Montmartre, le pays joyeux des rapins et des belles filles, il avait tenté de tirer le Quartier, où fleurit la brasserie de femmes, de l'ennui léthargique où il croupissait.

Il avait rencontré à l'A (lisez *Association générale des étudiants de Paris*) qui venait de se fonder, quelques étudiants pensant comme lui qu'il n'est pas besoin, pour être intelligent, d'avaler sa canne et de ne jamais s'amuser. C'est avec eux qu'il organisa les premières de ces réunions amicales d'étudiants où les maîtres et les élèves se rencontrent sur le terrain du rire.

Les chansons originales et de la plus franche gaieté dont il était à la fois l'auteur et l'interprète le firent proclamer le chansonnier officiel des étudiants, non seulement par ses camarades, mais encore par les maîtres.

Ainsi M. Lavisse, l'éminent professeur de la Sorbonne, disait dernièrement à propos de ces réunions amicales et des pièces que l'on y dit :

« ... Souvent l'on ne cherche pas l'inspiration dans la vie d'étudiant, c'est pourtant ce « qui plairait le mieux à l'auditoire. La preuve, c'est qu'il applaudit à tout rompre les œuvres « du chansonnier de l'Association, M. Xanrof; j'ai entendu de jolis couplets de ce poète, très « amusants, très drôles même...

« Que les étudiants recherchent dans leur vie les éléments de bon comique, comme a fait « M. Xanrof dans quelques-unes de ses chansons, telles que : *Mon Enterrement* et l'*Hôtel « du n° 3*, ou bien *les Inscriptions*. » (*La Lecture.*)

Xanrof avait réuni, à la fin de 1887, les meilleures de ses chansons d'étudiants avec une préface de B. Millanvoye, en une plaquette, *Rive Gauche* (1), absolument introuvable aujourd'hui.

Mais bientôt ces chansons sortirent du cercle restreint des soirées amicales.

La chanson d'actualité sur *les Inscriptions* fut chantée dans la première grande fête annuelle de l'A, en 1887, devant le ministre, les professeurs des facultés et les membres honoraires. M. Floquet, alors président de la Chambre, « se tordait de rire avec toute la salle », disait M. Stoullig dans son compte rendu de la soirée.

Dans la deuxième fête annuelle de 1888, le succès de la soirée fut encore pour une chanson de Xanrof timidement introduite dans le programme. M. Jules Lemaître, dans son feuilleton des *Débats*, le constatait en ces termes : « ... des morceaux d'orphéon, des poésies récitées,

(1) Chez l'auteur, 10, rue Tholozé.

« presque des fables. J'ai pourtant noté au passage une chanson excellente et qui est bien une « chanson d'étudiants. Elle commence ainsi :

J'abit' ru' d'l'École' de Méd'cine
Au premier, tout comme un bourgeois,
Un' demeur' magnifiqu', divine,
A l'hôtel du numéro trois.

« J'en ai retenu ces vers :

Les draps sont grands comm' des serviettes,
Il n'y a qu'un modèl', je crois,
Et c'est l' chien qui lav' les assiettes
A l'hôtel du numéro trois.

« Cette chanson m'a donné l'impression très vive de ce qui a remplacé la botte de paille « des basochiens de la rue du Fouarre; la chambre garnie de la Rive gauche, l'acajou écaillé « du lit disjoint, le tapis pelé, les draps de coton trop étroits et toujours moites, les serviettes « pelucheuses, la cuvette fêlée, l'odeur qui monte de la cour, et toute cette misère égayée « parfois d'un punch ou d'un passage de jupe pas chère. »

A partir de ce moment on retrouve Xanrof et ses chansons dans toutes les fêtes d'étudiants, notamment dans celles qui ont marqué la réception des étudiants étrangers et de la province, à l'exposition de 1889, et tout dernièrement encore dans une fête de charité donnée par les étudiants de Caen.

Sa réputation qui commençait à sortir du Quartier Latin lui valut en avril 1888 une collaboration avec Alexandre Dumas père.— M. Rochard, directeur de l'Ambigu, introduisit, en effet, dans *les Mohicans de Paris,* la chanson du *Fiacre* qui obtint le succès que chacun sait, et que nous reproduisons ici, mais avec laquelle il faudrait la musique et surtout la diction de l'auteur :

1

Un fiacre allait trottinant,
Cahin, caha,
Hu! dia! Hop là!
Un fiacre allait trottinant,
Jaune, avec un cocher blanc.

2

Derrièr' les stores baissés,
Cahin, caha,
Hu! dia! Hop là!
Derrièr' les stores baissés,
On entendit des baisers.

3

Puis un' voix disant : « Léon,
« Tu m'fais mal,... ôt' ton lorgnon ! »

4

— Un vieux monsieur qui passait,
S'écri' : « Mais on dirait qu'c'est

5

« Ma femm' dont j'entends la voix !... »
I' s'lanc' sur le pavé d'bois;

6

Mais i'gliss' su' l'sol mouillé...
Crac! Il est escrabouillé!

7

Du fiacre un'dam' sort et dit :
« Chouett', Léon! c'est mon mari!

8

« Y a plus besoin d'nous cacher!...
« Donn' donc cent sous au cocher! »

Xanrof était définitivement classé parmi les chansonniers parisiens. — On le retrouve partout : Aux premières du *Chat Noir*, aux jeudis du *Cercle de la Presse*, à la salle des Capucines où il conférencie et interprète ses œuvres en compagnie de Meusy et de Fragerolles.

Il égaye les dîners littéraires du *Bon Bock*, de *la Canne*, de *la Marmite*, les soirées particulières, etc.

Il collabore au *Chat Noir* et au supplément du *Petit Journal* auxquels il donne une série de nouvelles fort amusantes qu'il réunira prochainement en volume — et quelque temps il publie des chansons dans *le National*, notamment une de ses meilleures fantaisies : *Très Bien*, que nous reproduisons ici :

I

Vous engageant à la poursuite,
Sa nuque avait des tons rosés;
Elle marchait presque aussi vite
Que des intérêts composés.
Ell' était idéale, exquise,
A droite, question d'maintien,
Elle penchait comme la tour de Pise.
A part ça, elle était très bien — très bien.

II

Elle avait des yeux très étranges,
Pas pareils, malheureusement;
L'un dans le ciel cherchant les anges,
L'autre baissé timidement.
Oh! l'œil droit, troublant et sévère,
Et fixe, comme un œil de chien;
J'ai su depuis qu'il est en verre.
A part ça, elle était très bien — très bien.

III

Son organe était mâl' — mais tendre;
Quant à l'esprit, elle avait dû
Je suis sûr, en avoir à vendre,
— Mais, sans doute, ell' l'avait vendu.
Elle était pas mal étoffée,
Avec un bedon comm' le sien
I' n'lui manquait plus qu' d'êtr' truffée.
A part ça, elle était très bien — très bien.

IV

Quoiqu'ell' parlât avec emphase
On eût tiré facilement,
Des cuirs qu'ell' faisait dans un'phrase,
De quoi chausser un régiment.
Quand elle causait à sa bonne,
A propos d'tout — et même de rien —
Elle lui citait du Cambronne...
A part ça, elle était très bien — très bien.

Puis il quitta *le National* qui évoluait vers le boulangisme et, à la fin de 1889, l'éditeur Ondet publiait de lui son volume : *Chansons sans gêne* (1), coquettement illustré par nos meilleurs artistes, dont le premier mille s'épuisait en un mois et qui en est à sa cinquième édition. Avis donc aux amateurs de curiosités littéraires et aux bibliophiles.

Ce volume fut très bien acueilli par la presse et notamment par M. Francisque Sarcey qui consacrait à son jeune auteur dans le *XIX*e *Siècle* une longue chronique de laquelle nous extrayons ce passage :

« M. Xanrof dit fort bien ses chansons, avec beaucoup de bonne humeur, sans prétention « ni pose, mais elles sont encore pour la plupart agréables à lire... L'éditeur a eu l'attention de « mettre la musique et ce sont en général des airs très faciles improvisés par M. Xanrof lui- « même, qui, comme Nadaud et d'autres chansonniers de notre temps, fait à la fois la musique « et les paroles, — Xanrof excelle dans la scie d'atelier; rien de plus drôle que sa *Devan-* « *ture*, etc., etc. »

De la chanson à la revue de fin d'année il n'y a qu'un pas; Xanrof fut deux ans de suite un des collaborateurs anonymes des revues annuelles de l'Association des étudiants; dans celle de l'année 1887 on remarqua *la Ballade du Vitriolé* que M. Francisque Sarcey cite en entier dans son article. — En 1888, il remporta un nouveau succès avec *la Complainte des Quatre-z-Étudiants*. Il s'est enfin décidé cette année à jeter le masque et à faire seul, avec M. Tarride du Vaudeville comme collaborateur, la Revue de 1889 : *Monôme-Revue*, d'où la chanson de *Héloïse et Abélard*, que nous ne pouvons reproduire faute de place, est partie pour faire le tour de Paris et de la province. — Une autre chanson, *le Rosier*, qui fait partie d'une plaquette de luxe déjà presque épuisée, *les Chansons naïves*, a révélé que Xanrof savait faire des œuvres plus littéraires que des chansonnettes, de même que le succès de *Monôme-Revue* et de plusieurs petites pièces a prouvé qu'il peut et doit faire du théâtre et devenir l'émule de Marx et de Gandillot.

Au physique, Xanrof est un grand et beau garçon qui porte plus que ses vingt-deux ans, des moustaches en croc et d'immenses pardessus à taille. — Il est myope au point de prendre un sergent de ville pour un homme poli, et si distrait que, du temps où il était attaché de cabinet, il envoya une fois un garde à cheval porter une lettre à Pondichéry. — Le municipal n'en est pas encore revenu.

Contrairement à l'idée que pourrait faire naître le ton un peu leste de ses chansons, Xanrof n'est nullement un bohème. — Il ne se grise jamais et n'a pas d'ailleurs besoin de boire de l'absinthe pour avoir de l'esprit. — Il est tellement rangé qu'il a supprimé un *f* à son nom par mesure d'économie. — Timide au fond, c'est un des meilleurs représentants de cet esprit parisien chez qui la gouaillerie n'est le plus souvent qu'une pudeur du cœur et qui, comme Figaro, « se hâte de rire de tout — de peur d'être obligé d'en pleurer ».

PIERRE ET PAUL.

(1) *Chansons sans gêne*. Ondet, éditeur, 83, Faubourg-Saint-Denis. Musique dans le texte. Couverture de Georges Cain, dessins de Saint-Maurice, Bombled, M. de Thoren, Grün, etc., 3 fr. 50 franco contre mandat ou timbres.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

8e volume. N° 372. — 10 c. Un an : 6 fr.



LES HOMMES D'AUJOURD'HUI



DESSIN D'ALFRED LE PETIT

TEXTE D'ANATOLE CERFBERR

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris**

PHILIBERT AUDEBRAND

PHILIBERT AUDEBRAND

J'ai fait, pour cette galerie, des portraits biographiques. Leur choix me contenta : d'abord, Félix Pyat, toutes les vaillances et tous les labeurs, une conviction intrépide, un tempérament, un artiste, une force, une mission consciente de sa mission; ensuite, M. Paul Alexis, mousquetaire de lettres actif, armé de foi et aimant le combat; enfin, M. Philibert Audebrand, littéraire épris de ses tâches et les renouvelant, polémiste de plus d'une sorte, infatigable travailleur. Semblent seuls ainsi les hommes, dont la majorité date de près de 1835. Or, mon historiographié naquit, le 31 décembre 1815, en l'adorable petite ville de Saint-Amand-Mont-Rond (Cher). Oh! ce Berry, contrée productive! Le manifestent : Hyacinthe Thabaud de Latouche (prétendu Henri de Latouche!), George Sand; Jules Sandeau; Michel; É. et A. Deschamps; le baron de Vaux.

Vert, modeste, exempt de coquetterie, M. Philibert Audebrand parut consolé ou insouciant d'un jour de nativité, que déploreraient certainement les représentants du sexe laid, férus de vanités féminines, comme pas une des filles d'Ève, du moins au dire de celles-ci, car ma chétive plume se permit précisément le pastel photographique d'une bourgeoise furieuse contre une mère accouchée par un intempestif 31 décembre (voir *Jeune France*, août 1887, *Grisaille*, *Profil de bourgeoise*). L'état civil dressé présentait sa nécessité, les dictionnaires précédents déclarant indûment d'Issoudun l'écrivain, objet et sujet de mes notes du moment. Les étapes scolaires furent Saint-Amand-Mont-Rond, Bourges, Paris; études purement juridiques, une fois l'adolescent lutécien du Pays Latin. Quartier signifiant un relatif « Heidelberg » envolé, pépinière (obligatoire presque) de mandarinats et de mandarins! Le Droit et le Livre se liaient étroitement. Loi heureusement fatale, et facilement et allègrement, voire instinctivement, subie du berruyer Audebrand!... Stage : la presse, embryon du volume, ébauche de l'œuvre de bibliothèque. Et l'apprentissage devint une habitude, et celle-ci prit les proportions d'une énorme carrière fournie, laquelle donna renom et autorité légitimés. Voici — exacte — une liste éloquente; elle montre la somme de talent et de science dépensée, dispersée parmi « les papiers publics » (formule pruhommesque). Je mentionne simplement, et le défilé des « périodiques » exige, *le Tam-Tam*, *le Charivari*, *le Corsaire*, *l'Entr'acte*, *le Voltaire*, *le Mousquetaire*, *le National*, *le Journal*, *le Commerce*, *la Mode*, *le Figaro*, *le Journal amusant*, *la Gazette de Paris*, *l'Événement*, *la Situation*, *l'Indépendance belge*, *le Précurseur d'Anvers*, *l'Express*, *le Grand Journal*, *l'Aspic*, *l'Étoile de France*, *le Nain jaune*, *l'Électeur libre*, *le Paris-Caprice*, *l'Illustration*, *l'Artiste*, *la Revue de Paris*, *le Gil Blas*, *la Revue générale*, *l'Art*, *la Nouvelle Revue*, *le Musée des familles*, *la Chronique*, *le Siècle*, *la Revue universelle illustrée*, *le Bulletin de la Société des gens de lettres*, *le Journal des enfants*. Quel vaste et imposant panorama d'annales! Matériaux de fouilles, de groupements et de reconstructions entre les mains de C.-A. Sainte-Beuve et de M. Hippolyte Taine!

Accidents, incidents de la vie de folliculaire de Philibert Audebrand : M. Philibert Audebrand dirige *le Tam-Tam* (1838), germe du commersonien *Tintamarre*, *la Gazette de Paris* (1855), concurrente d'une importante feuille et d'une grosse création d'un des considérables du métier; autant citer Hippolyte de Villemessant. Du reste, de *la Chronique* et du *Figaro*, M. Philibert Audebrand le coudoya sou-

vent. Je trouve le polygraphe marquant, de la rédaction d'un *Figaro* antérieur, de celui de 1838 et de Léon Halévy (père de notre brillant académicien Ludovic); Léon Halévy n'était pas le premier venu : la Porte-Saint-Martin, Pierre Bocage et Marie Dorval jouèrent, de lui, *Beaumarchais*, imité du *Clavijo*, de Goethe; la Gaîté monta, du poète, *Indiana*, tirée du roman de Sand; l'Odéon, *Électre*, assimilation grecque. *Le Grand Journal* rapproche de Villemessant M. Philibert Audebrand, successeur d'Albéric Second sous Dollingen (antérieurement de *la Gazette de Paris*). *L'Illustration*, sept ans, le compte chroniqueur; tel l'énigmatique Rastignac, spécialement connu de MM. Philippe Daryl et Paschal Grousset. *L'Indépendance belge* et *le Précurseur d'Anvers*, les véritables « gazettes de Hollande » du Bas-Empire-Dernier, l'adoptent correspondant et le révèlent républicain. D'ailleurs, Napoléon-Dernier (excellent style Vacquerie!), l'honorant d'une condamnation, l'emprisonne. Les causes généreuses le séduisent et le retiennent : Campagne à *la Situation*, d'Antoine Grenier et du roi de Hanovre, poursuivant le germanique Chancelier de fer! Préalablement, je remarque Philibert Audebrand, du *National*, d'Armand Marrast, héritier immédiat du *National*, d'Armand Carrel, proche prédécesseur du *National*, de Léopold Duras. Détails : M. Alphonse Karr gouvernait *le Journal*, M. A. Scholl *le Nain jaune*, Picard *l'Électeur libre;* l'ex-préfet de Meurthe-et-Moselle, Eugène Schnerb, s'occupait de *Paris-Caprice;* H. de la Madeleine régnait sur une *Revue de Paris*, fille de *la Revue de Paris* de Laurent Pichat et de MM. Maxime du Camp et Louis Ulbach, petite-fille de *la Revue de Paris* de Louis Véron, Bonnaire et Buloz; Delagrave patronnait, patronne *le Musée des familles,* « institution », fondation de Pitre-Chevalier. M. Audebrand apprécie le phalanstère intellectuel et goûte la gamelle du régiment de la Pensée, du bataillon de l'Esprit. J'invoque une suite de témoignages : *les Français peints par eux-mêmes*, *Fontainebleau*, *Qui vive? France! Sous la neige*, *les Bons Exemples*, *47 Rue de la Chaussée d'Antin*, *Pique-Nique*, *l'Almanach populaire*, *le Livre des vingt-et-un*. *Les Français peints par eux-mêmes* renfermaient, de M. Philibert Audebrand, *la Figurante* (1); Félix Pyat retraçait *le Bourreau;* deux lustres postérieurs environ, les Savoisiens, se trompant, jugeaient l'Exécuteur des Hautes-Œuvres le proscrit de 1849 traqué, incarcéré, hôte d'une cellule de Chambéry. *Fontainebleau* (1854) exaltait, secourait Denecourt, le sylvain, pieux et utile pionnier de la Suisse parisienne. *Qui vive? France!* louable inspiration du distingué M. Jules Claretie, servit la statue du sergent Blandan. *Sous la neige* forme réunion de « Nouvelles » diverses — et de divers. *Les Bons Exemples*, publication associant M. Jules Rostaing. *47 Rue de la Chaussée d'Antin*, *Pique-Nique,* communs « Recueils » de l'aristocratie de la Société des gens de lettres. *L'Almanach populaire* (1844), entreprise du futur secrétaire du gouvernement provisoire, Pagnerre père; participants : le libéralisme entier et le boueux-sanglant de Décembre et de Sedan, monstre d'hypocrisie déjà. *Le Livre des vingt-et-un,* idée quasi personnelle de Philibert Audebrand et délicate charité obligeant la veuve malheureuse de Louis Desnoyer, père spirituel du *Charivari* et du *Siècle*, humoriste d'une verve aiguisée beaucoup trop ignoré; *l'Orpheline de la Légion d'honneur*, effort et cotisation individuels de M. Philibert Audebrand, s'y manifeste un morceau et un conte d'une fine, sobre et touchante pschychologie. Multiple et ubiquiste, ce Philibert Audebrand, historien par : *Souvenirs de la Tribune des jour-*

(1) Dessins de Gavarni.

nalistes, *Histoire de la Révolution du 18 mars*, *P.-J. Proudhon et l'Écuyère de l'Hippodrome*, *Nos Révolutionnaires*, *Petits Mémoires d'une Stalle d'orchestre* (1), *Léon Gozlan*, *scène de la vie littéraire*, *Alexandre Dumas à la Maison d'or;* romancier par : *les Mariages d'aujourd'hui*, *le Drame de la Savagère*, *César Berthelin manieur d'argent*, *Schinderhannes*, *le Secret de Chamblis*, *la Fille de Caïn*, *la Lettre déchirée*, *les Yeux noirs* et *les Yeux bleus*, *A qui sera-t-elle? la Pivardière le bigame*, *les Fredaines de Jean de Cérilly*, *la Dot volée*, *le Péché de Son Excellence*, *Il était une fois...*, *Voyage de Robert Kergorieu autour du monde*, *Un Petit-fils de Robinson*, *la Clé d'argent;* auteur dramatique par : *le Panier de pêches*, *Partie à trois*, *Petites Comédies du Boudoir;* fantaisiste par : *les Gasconnades de l'Amour*, *Ceux qui mangent la pomme*, *l'Amour de cire et l'Amour d'ivoire*, *la Sérénade de don Juan*. Du robuste et du fécond, — encore : *les Sacripants de Paris* (1888), *Un Café sous Napoléon III* (1889), *Félix Arvers* (*Grande Revue Paris et Saint-Pétersbourg*), *Roger de Beauvoir* (*Revue générale*). Contingent futur : 20 tomes de *Mémoires*. Le bagage dramatique comprend réellement : *le Panier de pêches* (Vaudeville de la place de la Bourse, 1858, collaborateur : M. Henri de Kock), *Partie à trois* (Vaudeville de la place de la Bourse, collaborateur : M. Eugène Nus). *Souvenirs de la Tribune des journalistes* (rares maintenant!) reflètent 48. *Un Café sous Napoléon III*, documentaire et piquant, livre certains coins intimes. Et M. Philibert Audebrand, uniquement une plume, d'ordinaire dédaigne de découvrir sa vie privée. Il habite aujourd'hui les hauteurs commençantes de l'ex-Montmartre d'avant 60, le 25 de la rue Lepic (jadis de l'Empereur).

On se rappelle le mot de Janin, touchant Édouard Fournier : « Il sait tout, mais il ne sait que cela. » M. Audebrand sait tout cela, et autre chose, en outre. Érudit et inventeur! Camarade bienveillant, susceptible d'enthousiasme, humble envers lui-même, une des âmes et l'un des vétérans de la Société des gens de lettres, l'un de ses vice-présidents actuels, chevalier de la Légion d'honneur (du 14 juillet 89). Commit même des vers, — et traite le cas de fonction naturelle et vulgaire. Ironique contempteur ainsi de sa muse d'occasion ! Heurta Balzac, son collègue de la Société, le monographia ultérieurement ; vit Lamartine lui recommander M. Tony Révillon (époque de la direction de *la Gazette de Paris*) ; rencontra, Chaudey l'accompagnant, le grand Hugo, le jour de la reddition de Metz. — *Après l'Exil*, du Maître, le consigne. M. Audebrand « possède » merveilleusement son Alexandre Dumas, — le Dumas l'authentique, l'ancêtre, le géant!... Foule de pseudonymes, et Maxime Parr du nombre. Physique : le nez harmonieusement planté, la taille proportionnée, et l'œil éclairé et profond du Celte.

ANATOLE CERFBERR.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

8e volume. N° 373. — 10 c. Un an : 6 fr.



LES HOMMES D'AUJOURD'HUI



TEXTE DE FÉNÉON

DESSIN DE SEURAT

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.**

SIGNAC

Seurat.

CH DECAUX SC

Signac

E peintre, la jeune gloire du néo-impressionnisme, est né, le 11 novembre 1863, à Paris, passages des Panoramas, et sa vie regorge d'événements que j'eusse aimé dire, mais quoi, il faut d'abord calmer par des patrocinations l'étonnement soupçonneux, réprobateur ou hilare d'un public sur qui se vérifiera cette observation des ophthalmographes : la disparition de la perception des complémentaires est un prodrome de l'ataxie.

Sauf en des cas paradoxaux, notre appréciation d'une surface ne dépend évidemment pas de la seule couleur locale, mais de sa coalition avec d'autres contingents parmi lesquels la lumière éclairante : la qualité de cette lumière — pour éviter toute complication on supposera des effets diurnes — s'accuse en un orangé plus ou moins actif au gré de la saison, de l'atmosphère et de l'heure, jamais absent, même à l'ombre ou par temps gris.

Cette surface n'étant pas isolée, ses primitifs éléments de coloration, — couleur locale et orangé solaire, — vont être perturbés par des phénomènes de contraste,

car

Deux couleurs limitrophes s'influencent mutuellement, chacune imposant à l'autre sa propre complémentaire, le vert un pourpre, le rouge un vert bleu, le jaune un outremer, le violet un jaune verdâtre, l'orangé un bleu cyané : contraste de teintes.

La plus claire devient plus claire; la plus foncée, plus foncée : contraste de tons.

Ce contraste est le régulateur du contraste de teintes :

avec l'écart des tons croît l'influence, par voie de complémentaires, de la région la plus lumineuse sur la plus sombre, tandis que l'action inverse diminue et, pour un puissant contraste de tons, tel que celui d'ombre à lumière, s'abolit presque.

Parfois une surface luisante réfléchit sa propre couleur sur une surface placée angulairement, — et il arrivera que ces reflets, presque toujours négligeables, primeront la manifestation des complémentaires; mais celle-ci est d'absolue généralité, et ils restent fortuits.

Le mélange de la couleur locale d'un objet avec les diverses lumières colorées qui y affluent (lumière solaire, normales irradiations de complémentaires et reflets accidentels), mélange qui constitue la teinte sous laquelle nous percevons cet objet, est un MÉLANGE OPTIQUE.

Entrée du peintre :

Si le peintre sur son subjectile (toile, cuir, bois, carton, métal, ivoire, etc.) juxtapose d'exiguës ocellures dont les séries correspondent qui à la couleur locale, qui à la lumière solaire, qui aux reflets, ces taches pluricolores ne seront pas perçues isolément : au recul les faisceaux lumineux qui en émanent se composeront sur la rétine en un MÉLANGE OPTIQUE. — L'artifice du peintre aura rigoureusement restitué les procédés de la réalité (1).

L'union de toutes les lumières aboutissant au blanc et l'union de tous les pigments au noir, — tout mélange optique tend vers la clarté, tout mélange pigmentaire (i. e. mélange de couleurs-pigments, mélange des pâtes, mélange sur la palette), vers les ténèbres. Si l'on représente par 100 la luminosité du mélange optique de deux couleurs, la luminosité du

---

(1) Synopsis :

A dans la lumière :	*B* dans l'ombre :
1. Couleur locale.	1. Couleur locale.
	1bis. Réaction de la couleur locale de *A*, c'est-à-dire sa complémentaire.
2. Orangé solaire.	2. Orangé solaire, raréfié.
	2bis. Réaction de l'orangé solaire, c'est-à-dire sa complémentaire, le bleu.

et, de part et d'autre, le cas échéant, des reflets accidentels.

Quelques grossiers parangons.

Sur un ciel lumineux, un arbre au soleil :

l'arbre s'affirmera par des touches vertes (localité) et orangées (soleil); le ciel, par des touches bleues (localité) et orangées (soleil); le contraste de tons peut être faible; l'orangé épars dans les deux régions reste neutre; un commerce s'établit entre le vert de l'arbre, qui caresse de rose le ciel, et le bleu du ciel, qui poudre de jaune notre arbre.

Sur le même ciel, l'arbre dans l'ombre :

le voilà vert et très pauvre d'orangé; le bleu ambiant lui délègue un jaune paisible; mais, follement exaspérée par la différence des tons, la lumière orangée du ciel inonde de bleu cyané cet arbre misérable qui tente en vain de râler le moindre rose.

Reflets accidentels :

un pré mouillé et soleillé, exprimé par du vert et de l'orangé, enverrait un peu de cet orangé et de ce vert à la face d'ombre d'un mur, sans préjudice des réactions normales.

mélange pigmentaire des mêmes couleurs varie, suivant que le couple de couleurs est tel ou tel, entre 70 et 80, tombe à 47, se guinde à 96, chiffres qui pour un mélange plus composite s'affaissent rapidement. Mélange pigmentaire implique toujours obscurcissement et souvent décoloration. Une teinte pigmentaire est veule et plate au prix d'une teinte issue du mélange optique; celle-ci, mystérieusement vivifiée par un perpétuel travail de recomposition, chatoie élastique, opulente et lustrée. — C'est par des considérations de cet ordre que s'expliquerait la décadence du vitrail. Elle est consécutive du progrès de l'industrie verrière. Les vitraux modernes, si purs, sont de glaciales et lisses nappes. Grâce à leurs ganglionnaires irrégularités les vitraux anciens se pointillent : d'où l'activité fourmillante d'un mélange optique — et leur beauté.

On spéculera donc sur les prérogatives du mélange optique. Tous les éléments constitutifs de la coloration interviendront sans salissures. — Leur polychrome cohue de taches minimes s'ordonne selon le jeu des clairs et des ombres : justifiant les perspectives, faisant palpiter l'air sur les spectacles. Le modelé se configure continûment : les énergies antagoniques de teintes se calment à partir des lignes de collision, et, mieux que dans les bons sourimonos, le nuancement de ciels, de plages, de mers rivalise avec la dégradation délicieuse d'une feuille de rose. L'essor de chaque couleur est libre et la solidarité de toutes stricte : le tableau s'unifie sous leur houle.

Plus que tout autre, un tel procédé permettra au peintre d'objectiver ses sensations dans leur complexité, de traduire, avec l'emphase licite, son originalité foncière. Mais, indépendant de la dextérité digitale et si plein d'alliciantes embûches, peut-être ne sera-t-il accessible qu'à un artiste doué de quelque génie.

Pour légitimer son instauration auprès d'une technique orgueilleuse de siècles et de chefs-d'œuvre, une technique nouvelle doit correspondre à une nouvelle manière de voir. Or la peinture optique dotait l'impressionnisme — spécialisé par assez de caractères pour prétendre à s'isoler dans la série des formes d'art — d'un langage capable d'exprimer ses vœux confus. L'accueil n'importe que lui firent les vieux maîtres impressionnistes. Elle séduisit, — c'était vers 1885, — quelques jeunes peintres, d'esprit plus philosophique, qui la devinèrent apte par excellence à promulguer les synchromies qu'ils rêvaient. Entre leurs qualités en latence et la technique neuve, il y eut intime accord. Ces qualités, elle les dégagea et somptueusement les exalta : et M. PAUL SIGNAC put créer les exemplaires spécimens d'un art à grand développement décoratif, qui sacrifie l'anecdote à l'arabesque, la nomenclature à la synthèse, le fugace au permanent, et, dans les fêtes et les prestiges, confère à la Nature, que lassait à la fin sa réalité précaire, une authentique Réalité. Comme illustration à trop de mots, qu'on voie ses œuvres les plus récentes et, entre toutes, l'op. 196 (Cassis, Cap Lombard), l'op. 200 (id., Cap Canaille), l'op. 206 (la Seine au Val d'Herblay) : là se conjugue indissolublement la vigueur de la forme aux délicates et sereines magnificences des colorations, et l'espace criblé de lumière s'accumule dans les ciels.

M. Paul Signac a débuté en 1881. Ses catalogues de Paris, Nantes, Bruxelles et New-York distribuent ainsi ses paysages et ses marines : Port-en-Bessin, 82, 83, 84; Saint-Briac, 85, 90; le Petit-Andely et Fécamp, 86; Comblat-le-Château et Collioure, 87; Anvers et Portrieux, 88; Cassis et Herblay, 89; et enregistrent trois vastes intérieurs avec figures : « Apprêteuse et garnisseuse (modes) rue du Caire », 85-86; « la Salle à manger », 87; « Un Dimanche à Paris », 89-90. L'énumération se compléterait par une « Chanteuse de café-concert », aquatinte, 84; une autre « Chanteuse de café-concert » et « Portrait de mon grand-père », pointes-sèches, 87; une lithographie, 87; quelques crayons; quelques dessins piquetés à la plume; un programme chromolithographique pour le Théâtre-Libre, 89; une affiche alphabétique à l'aquarelle, savamment agencée, pour le CERCLE CHROMATIQUE de Charles Henry; et des notules dans le « Cri du Peuple », signées Néo, dans « Art et Critique », 90, signées S. P., et dans la « Cravache », 88-89.

Bien qu'il sût les dénommer agréablement (« Un peu de soleil au pont d'Austerlitz » ou « Bonne brise de N$\frac{1}{4}$N O ») M. Signac renonce à mettre de la littérature sous ses tableaux. Il les numérote. Signature, millésime et numéro sont harmoniés aux fonds, — harmonies de semblables pour un fond clair, de contraires pour un fond sombre. Comme décor : le cadre blanc à quatre étroites raies d'or en bordure extérieure.

Lorsque M. Charles Henry voulut appliquer à l'art industriel les méthodes d'étude esthétique de la forme et de la couleur auxquelles l'avaient conduit une théorie générale de la dynamogénie et des expériences patientes, M. Signac lui apporta son concours : son analyse du profil (anses déployées) des vases de Cnide, de Thasos et de Rhodes et leur définition par indicateurs d'écart, de dynamogénie, d'inhibition, de contraste, d'acuité, de diversité, de variété et de complication sont un type très pur de critique scientifique (1). En 90 sera publiée

(1) Pages 20-31 d'APPLICATION | DE | NOUVEAUX INSTRUMENTS DE PRÉCISION | (CERCLE CHROMATIQUE, | RAPPORTEUR ET TRIPLE-DÉCIMÈTRE ESTHÉTIQUES) | A L'ARCHÉOLOGIE | PAR | M. CHARLES HENRY | PARIS | ERNEST LEROUX, ÉDITEUR | 28, RUE BONAPARTE, 28 | 1890

l'ÉDUCATION DU SENS DES FORMES (1) dont il a établi les planches et les chiffres. Dans la première partie il opère sur des échantillons, longuement choisis, de coupes grecques, vases persans, kodzukas, gardes d'épée Louis XVI, piédouches de Deneuforge, et ses supputations, qui culminent en des nombres rythmiques, sont d'accord avec le suffrage spontané des artistes, qui jugent satisfaisants ces objets. Dans la seconde partie de l'album il reproduit, aux versos, quelques ustensiles usuels (couteau, cuiller, cruche marseillaise, carafe, chaise), un volume Charpentier, le titre du « Figaro », qui, soumis au calcul, abandonnent un résidu non rythmique; et, aux rectos, il astreint ces mêmes figures à une déformation qui les rende rythmiques : la confrontation des deux images est édifiante pour tout œil normal qui sait s'abstraire de convenances utilitaires ou logiques et, à ce point de vue, les planches constituent des expériences uniques et probantes. Les non rythmiques ne sont pas seulement des exemples à éviter dans l'art industriel; elles sont des exemples à suivre chaque fois qu'il s'agit d'obtenir avec une forme plus d'acuité visuelle (2), ou pour parler vaguement, plus d'utilité. Le désagréable hyperesthésie; l'agréable anesthésie. Le laid est *pratique :* il y a dans ces expériences la caractéristique et la justification des efforts les plus généraux de cet âge scientifique.

Cette méthode permettrait peut-être l'étude mathématique de chromoxylographies japonaises aux teintes autonomes dans leurs confins nettement délinéés. Mais il serait illusoire que M. Signac cherchât à l'utiliser pour l'exécution d'un tableau ou M. X. pour l'analyse ultérieure de ce tableau. Du moins semble-t-il, d'après la maîtrise dont témoignent les dernières œuvres de ce peintre, que, parmi tant d'ardues investigations, sa faculté de contrôle sur ses intuitions d'harmonies polychromes et linéaires ait acquis plus de décision encore et de lucidité.

Dans sa bibliothèque, les peaux, les papiers et les étoffes des reliures s'accointent entre eux et avec les textes : Léonard de Vinci, argent bleu; Rimbaud et Mallarmé, parchemin blanc et or; Baudelaire, violet; Kahn, bleu et orangé; Léon Tolstoï, pourpre et noir; Paul Adam, rose glaceux. Il feuillette aussi cartes marines et portulans. Une flottille est au service de sa peinture : sur l'Océan, LE MAGE, sloop à tape-cul (7 tonneaux, 10 mètres de l'étrave à l'étambot, 2m80 au maître-bau); sur la Seine, un cat-boat, LE TUB, et une norwégienne, LA WALKÜRE. Au hasard de voyages, il sera promu le paysagiste officiel des Iles Blanches Ésotériques par le tétrarque Émeraude Archetypas.

FÉLIX FÉNÉON



(1) avec préface et notes scientifiques de M. Charles Henry.

(2) mesurée par la distance à laquelle la forme se distingue d'une tache grise amorphe.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

8e volume. N° 374. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE RAFFAELLI

TEXTE DE GUSTAVE GEFFROY

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris

JEAN AJALBERT



JEAN AJALBERT

RIGNOGAN, par Lesneven, Finistère. C'était, l'an dernier, à l'automne, l'adresse d'Ajalbert, le pays de retraite littéraire où il s'était installé, disait-il, pour passer l'hiver, et où je projetais de le joindre, au cours de l'annuelle tournée de Bretagne. Je lui arrivai un soir, venant de Roscoff par Saint-Pol et Plouescat, en compagnie d'Eugène Carrière et de Maurice Hamel, le peintre et le critique, après une tournée dans les terres à Huelgoat et Saint-Herbot, jusqu'au cœur rocheux du pays, aux creux où les averses pleurent sur les ruines. La plage de villégiature et les jardins en terrasses de Roscoff avaient à peine interrompu nos visions de ce pays de pierres dures, de champs en demi-deuil, violets de bruyères, de passantes de monastères, coiffes blanches, robes noires, ou grises, ou d'un bleu passé, visions chères et émouvantes pour ceux qui espèrent sans cesse des retours vers ces landes, ces flots, et ces grèves. Les observations et les conversations s'accrurent pendant les quelques jours passés à Brignogan, auprès d'Ajalbert. Nous trouvâmes notre ami établi dans une chambre d'hôtel déserté par les baigneurs, montrant une certaine décision, s'étant infligé des heures de travail, de promenade, de bains, de déjeuners et de dîners où abondaient les crustacés et les mollusques. Il n'était pas seul à suivre ce régime et à méthodiser l'hygiène. Je me reprocherais de respecter l'anonymat du second locataire de l'hôtel de Brignogan, Durenne, sténographe à la Chambre et peintre pendant les vacances parlementaires, très acharné et très exact, s'en allant au motif aux mêmes heures, poussant devant lui, à travers les plages et les rochers, toute une installation commode pour charrier les boîtes et les toiles, qui le faisait prendre, de loin, pour un rémouleur perdu entre le ciel et l'eau, le gagne-petit de l'espace et de l'infini.

De bons instants furent passés là, et vite passés, sur cette avancée de terre, entre Goulven et Kerlouan, vers Pontusval, parmi les pierres étranges, oiseaux, tortues, griffons, mastodontes, si changeantes d'aspects et d'expressions, immobiles, passives, ou convulsées. Certains groupes offrent des femmes en proie à des sphinx. Des morceaux de pierres crevées et usées sont des faces de désolation. D'autres, gigantesques, au loin, dans les flots, sont brumeux et hérissés comme des châteaux de rêves. La mer jase en oiselets de ruisselets, mugit en énorme et lointaine bête invisible, elle est douce et perfide, assaillante et brutale. Ce fut elle qui nous tenta, finalement. Carrière parti, Durenne à son étude, les trois autres cinglèrent un matin vers l'Aberwrach, en une fine barque qui coupait, d'un tranchant net, les sombres collines d'eau, qui zigzaguait en angles et en courbes autour des hauts rochers de la pleine mer où s'alignaient les tristes pingouins. Le marin qui nous conduisait, Jourdain, blond colosse barbu, ayant couru le monde, de la Norvège à la Chine, parleur lent et expressif, nous disait brièvement et simplement les anecdotes de sa rude vie. Attentif, l'œil sur l'horizon, la main à la barre, gouvernant sa barque, la faisant attendre, courir, obliquer, se cabrer, comme un cheval d'hippodrome, il nous fit, sous le vent et dans les couloirs de hautes lames, une entrée rapide et glissante, d'une triomphale souplesse, dans l'estuaire de l'Aberwrach. Nous nous rappellerons ces heures de solitude en pleine mer, ces heures de gaietés et de silences, où l'on oublie et où l'on se souvient. Le retour ne valut pas l'aller et nous connûmes des mésaventures de voitures avec le conducteur de Lannilis, pilote de son état, qui ne prévoyait pas les tournants et les troupeaux de cochons. Nous eûmes plus d'une fois à regretter Jourdain et sa barque. Et depuis, combien de fois encore nous les avons regrettés!

La séparation définitive eut lieu à Brest. La voiture, cette fois, était conduite par un ramasseur de goémon, un ancien de Kerlouan. Pas d'accidents, mais une lenteur comparable au calme plat en mer quand les voiles tombent languissantes, comme des ailes aux ressorts cassés. Nous suivîmes notre route vers les promontoires et les forêts celtiques. Ajalbert et son ami, venus à Brest courir une bordée comme deux matelots, retournèrent à leurs coquillages et à leurs carapaces, à leur peinture et à leur littérature. Il s'est trouvé que cette discipline s'est trouvée justifiée, et assez vite. Un hivernage n'a pas été nécessaire, et Ajalbert est revenu avec ce roman, *En Amour*, qu'il a publié ce printemps dans la *Revue d'Aujourd'hui* et qui vient de paraître en librairie. C'est une histoire de Paris et de la banlieue qu'il est allée écrire là-bas au fond du Finistère, s'isolant à heures fixes du paysage, des moulins et des menhirs, ignorant les pêcheurs et les femmes en coiffes, resongeant à la barrière, aux tuyaux d'usines, à la zone, à Raffaëlli, aux défilés des petites ouvrières, aux existences surmenées et lasses, à Tresse et Stock. Il est bien de la banlieue de Paris, il a établi, à Levallois-Perret où il est né le 10 juin 1863, son chef-lieu intellectuel, c'est de là qu'il part, et c'est là qu'il rentre après ses affaires, — il est avocat, — et ses plaisirs, — c'est un très tranquille et très résigné amateur des joies possibles à Paris. Il sait que l'au-delà est difficile à réaliser après avoir dîné dans un restaurant quelconque. L'excès de l'orgie ne se symbolise guère que par une rose à la boutonnière. Après, il faut toujours prendre le

train. Il le prend donc tous les jours, et quand il peut, il s'en va plus loin que Levallois-Perret. Par affinité celtique, il aime la Bretagne, mais il est d'Auvergne originairement, et c'est en Auvergne qu'il aime retourner, dans son Vic-sur-Cère aux pavés de basalte, aux bruits de sources, de torrents qui clapotent aux flancs des montagnes, chez Vialette, hôtel Vialette, où les truites sont célèbres.

A Vic-sur-Cère, il a mis ses vers au net, il a rassemblé ses notes, il écrira son prochain roman. Dans son premier volume de vers, *Sur le vif*, c'est ce départ en province qui est la conclusion après tant de pérégrinations urbaines et suburbaines. On peut prévoir qu'il trouvera un jour, dans cette Auvergne devenue coutumière et indispensable, la matière d'un de ces livres où une cervelle de littérateur se révèle infiltrée de l'atmosphère d'un pays. Il faut lui souhaiter cette heureuse aventure qui n'échoit qu'aux vrais écrivains, délicats et forts, issus de la sève d'un terroir, enivrés du capiteux air natal. Aujourd'hui, il s'est déjà montré accessible aux impressions répétées tous les jours, au charme de l'accoutumance, à la force lente et pénétrante de l'habitude, puisqu'il a fait revivre en des pages écrites cette banlieue dans laquelle il a vécu son enfance et sa jeunesse, et qui me conduit à l'énumération et au résumé de ses livres.

Il a été poète tout d'abord, et poète original, et il l'est resté, dans sa prose comme dans ses vers. Ces premiers vers de *Sur le vif*, auxquels une allusion était faite tout à l'heure, lui ont été inspirés par le spectacle continu des bords pelés de la Seine à Asnières, des terrains vagues de Clichy-la-Garenne et des environs. Il s'appliquait à réaliser en poésie ce que Raffaëlli a réalisé en peinture, et le regretté Robert Caze, dans une préface qu'il mit à ce livre, constatait, « de la première à la dernière page du manuscrit, l'impressionnisme, la chose vécue, vue, observée, immédiatement fixée sur le papier ». Il y avait, en effet, dans ces premiers vers, la recherche d'une poésie équivalente à la prose actuelle des romanciers, une observation de la rue et des intérieurs, un peu à la manière des anciennes poésies de Coppée. Une farce toujours intelligible était mêlée à une philosophie de bonne qualité. Par exemple, dans *Sonnet nuptial, Sage-femme, Grossesses, Vendanges.* Le sens des choses modernes était plus particulièrement affirmé dans *Banlieues, les Cheminées, Intérieur, la Rousse.*

Les *Paysages de femmes* révèlent plus complètement la personnalité d'Ajalbert. Ils sont plus en accord avec sa personne, son visage de douceur et d'ironie, ses yeux fins bleus et étonnés, sa conversation sans virgules, ses vagues gestes de rêves. Il se plaît, toujours dans les rues de Paris et les terrains de Levallois-Perret, mais il n'éprouve plus autant le besoin de préciser. Il range ses courtes pièces de vers comme des pensées qu'il extrairait de Mémoires intellectuels secrets, il ne leur donne pas de titre, il ne dit pas où les événements se passent. Cherchez, découvrez Paris, la banlieue, la province, Jersey, dans ces phrases savamment disloquées et harmonieuses, estompées de mystère. Subtilement expert dans le jeu des rimes et des rythmes, il se soucie par-dessus tout de décor significatif et d'indications psychologiques. Il évoque des paysages faits de tons atténués et d'échos tremblants, il raconte les jours amoureux et les lendemains sans argent. Il est concentré d'esprit, il est gouailleur et mélancolique, il formule en préceptes les leçons de hasard données par la vie. Certains adjectifs bien placés ont des lueurs discrètes de pierres précieuses vues au demi-jour. Les choses sont observées et les réflexions pesées. Ajalbert sait exprimer des ciels et des verdures habituellement dédaignés par la poésie. Il sait aussi formuler d'une voix légère les axiomes et les contradictions de la fine diplomatie de l'amour.

Dans le poème de six cents vers, *Sur les Talus*, l'observation est davantage aiguisée encore, et l'harmonie poétique est neuve et curieuse. C'est l'œuvre maîtresse de l'écrivain nouveau, une histoire véridique d'amour et de séparation racontée dans un accord singulier de pensée et de ton, de décor et de réflexion. Le couple erre au long des avenues, des talus, frôle les réverbères, les bancs, les arbres. Lui, le jeune homme, et elle, la femme, sont venus avec la même idée de rompre. C'est le dernier rendez-vous des amourettes et des romances, mais il y a de l'humanité dans les amourettes, et la passion soupire, s'exalte et pleure, dans les refrains des romances. Ici, la banale rupture révèle des tressaillements et des profondeurs par la magie des mots, par l'atmosphère de sonorité triste qui l'enveloppe. Il semble que le poète ait voulu en motif initial un air d'orgue de Barbarie, incomplet et rauque, mais il l'a éloigné dans l'humide et brumeux paysage, il a entre-croisé autour de lui des bises et des averses, il l'a répercuté en harmonies pleurantes, en frissons de vagues instruments et de plaintives voix. Par des répétitions d'images, des recommencements de phrases, des réapparitions de mots, par des reprises de sensations qui courent, se dissimulent, réapparaissent, d'un bout à l'autre du livre, il fait entendre à l'esprit un même air aux infinies variantes, et il donne à voir et à comprendre, à la fois, le paysage, les êtres qui le traversent, la double et parallèle analyse de leur âme et de leur cœur. C'est un piétinement sur place de passion qui s'achève, une allée et venue restreinte, des ressouvenirs d'anciens sourires qui amènent des larmes, des précises visions, qui se dissolvent vite, de lamentables

amours promenées en fiacres et faisant halte aux chambres d'hôtels, et brusquement, des échappées sur le ciel, sur l'horizon, au bord des perspectives des larges boulevards, la mort des feuilles, un mirage de mer entrevue dans la vapeur de Paris, et la ballade des Amours qui ne savent pas finir. L'homme se donne jusqu'au rond-point, là-bas, pour parler et tout dire, il dépasse le but, et il ne dit rien, et c'est la femme qui trouve une feinte, qui prononce l'arrêt, qui dit le mot décisif en parole évasive. La lente phrase en ritournelle jouée à l'orgue finit sur une corde de harpe qui se brise, dans le son d'une voix humaine qui se traîne et chuchote.

Dans son premier volume de prose, *le P'tit*, Ajalbert se montre encore préoccupé des séparations et des poèmes des ruptures. Le P'tit, c'est l'enfant, à peine adolescent, en proie à une grande fillette, le lycéen violé par une délurée élève du Conservatoire. « Vous avez donc peur de moi, » lui dit-elle, la première fois. Et elle le regarde, un autre jour, dans l'ombre d'une porte, avec des yeux singuliers qui lui font peur. Et ils s'embrassent, et elle l'emporte, à travers toute la maison de banlieue, un pavillon tout retentissant de sons de piano et de cris de perroquet. Ils se cachent dans les coins, au grenier, dans la cave, sous le hangar, au fond du jardin, dans la chambre de la chanteuse. Entre temps, c'est le lycée, le chemin de fer, le concours raté, la distribution des prix, et un départ de la demoiselle. Le P'tit se retrouve seul, penché sur ses livres, dans la boutique de sa mère. Pages rapides, justes et fines, où sont marqués à merveille l'éveil des sens, l'inquiétude énervée après les abandons, les phases de la première et précoce éducation amoureuse.

En Amour, c'est, en un plus long roman, le résumé de toute cette période littéraire. C'est la banlieue et c'est Paris, la rencontre de l'ouvrière et du bourgeois, l'amour de printemps et d'été, et la séparation à la première alerte d'une responsabilité possible et des couches conjurées. La marche de la jeune fille vers l'atelier et l'incessante persécution de l'homme, depuis l'escalier jusqu'au magasin, les dialogues entre ouvrières, les pensées qui viennent au frêle cerveau, la liaison désirée et crainte, le mariage mieux su : la médiocrité à jamais, c'est le prologue d'inexorable vérité à cette histoire d'une et de toutes. Après, c'est la suite logique. La rencontre avec le jeune monsieur correct, licencié en droit, et qui déjà, à la première conversation, avant que la possession ait été affirmée possible, se montre déjà préoccupé de ce qui se passera *après*. Avant de s'être lié, il songe à la rupture! Il espère qu'elle n'en est pas à son premier amant, que c'est une femme de seconde main, il redoute de s'attacher. Enfin, par goût de sécurité charnelle, et puisque les choses se passent toujours ainsi, il se résigne, il cueille cette jolie fille, fière et fine, qui lui est si supérieure. Elle était vouée à la défaite, vaincue d'avance, dit avec éloquence et émotion le romancier. Encore ensuite? Promenade à la campagne. Huit jours volés à la vie, passés dans un village. C'est le commencement de la fin. L'amant en a vite assez, de cette promiscuité où l'amante trouve le bonheur. Il garde cette naïve et commode préposée à son plaisir, mais il se charge d'ordonner la vie amoureuse, il règle les jours et les heures, il élabore un plan pratique d'aimer. Il ne l'élabore pas si bien pourtant, que l'enfant ne doive un jour aller chez l'avorteuse, mais son indignation et son ennui, alors, ne connaissent plus de bornes, et il s'en va pour ne plus revenir. Pendant qu'il parlera femmes, courses, baccarat, dans des groupes d'habits noirs et de visages nuls allumés d'un monocle, elle continue sa vie de travail d'atelier et de songerie de souffrance. A la dernière page du livre comme à la première, la mère, à six heures du matin, appelle sa fille pour aller à l'atelier : — Marcelle!

C'est une œuvre d'attendrissement où il y a, à tout instant, des pages de belle compréhension de la vie, de tristesse, de révolte, de moquerie, et à tout instant, aussi, de jolies phrases illuminées et fuyantes. Pour moi, je m'arrête parfois dans les embarras de mots d'un style trop festonné et enguirlandé, je voudrais empêcher les personnages de se promener sous des ciels de J.-H. Rosny, mais je suis heureux de l'humanité enclose en ces chapitres, de cet apitoiement sur l'exquise fille, de cette féroce silhouette du prévoyant petit monsieur, et je souhaite au cher camarade qui vient de nous donner ce livre bon courage et bon travail dans le Brignogan ou dans le Vic-sur-Cère où il s'en va se passer facilement de Paris avec de la nature et de la littérature.

GUSTAVE GEFFROY.

Bibliographie

Vers. 1886. **Sur le vif**, plaquette in-8 (Tresse et Stock) . . . . . 6 fr.
— 1887. **Paysages de femmes**, plaquette in-8, imp. de luxe, frontispice en couleurs de Raffaëlli (Vanier) 3
— 1888. **Sur les talus**, plaquette in-8 (Vanier) . . . . . épuisé
Romans. 1889. **Le P'tit** (Lib. illustrée), in-8 . . . . . 3 50
— 1890. **En Amour**, in-8 (Tresse et Stock) 3 50

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-Gérant : Léon VANIER.

8e volume. N° 375. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE GASTON NOURY

TEXTE DE CHARLES MAURRAS

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

CHARLES LE GOFFIC



CHARLES LE GOFFIC

HARLES Le Goffic est né le 14 juillet 1863, à Lannion. Son nom vous dit son origine: Ar-Goffic signifie en breton « le petit forgeron ».

Par son père, il appartient à la race autochtone, la plus jalousement et la plus strictement conservée. Issu d'une longue souche paysanne, Jean-François Le Goffic était libraire-éditeur à Lannion. Éditeur extraordinaire, éditeur de bardes. Ses magasins servaient de passage Choiseul à toutes les vieilles fées de l'Armorique. Laïques et clercs, mendiants et lettrés, les *jouglars* du pays s'y réunissaient une fois l'an, en des banquets monstres, où crépitaient le bon cidre et les bons vers. Sur ce flot d'hydromel où moussaient des chansons, au confluent des soifs inéteintes et des franches verves lâchées, le poète d'*Amour breton* émergea un beau soir.

Ce n'est pourtant point un pur Celte, ô Quellien! que ce compatriote; et, par sa mère, le chaleureux soleil du Midi a versé dans la dentelle du brouillard natal de magnifiques frangées de pourpre et d'or, des souvenirs d'art classique, qu'une forte érudition a depuis précisés et développés. Sa mère descendait des Justi (francisés en *Just*), des gondoliers vénitiens, venus, il y a cent ans, pour distraire en son Trianon la reine Marie-Antoinette. — Voilà pourquoi Le Goffic a des cheveux blond-Titien et pourquoi ses strophes s'eurythment au canon sculptural des races latines, avec les enveloppements, les demi-teintes, les sourdines des littératures du Nord.

Aucune anecdote miraculeuse n'est rapportée de son enfance, si ce n'est qu'à dix-sept ans il fit jouer sur le théâtre de Rennes, avec son frère Alphonse Le Goffic, une comédie en deux actes, *l'Huître et la Marmotte*. Il se battit en duel à dix-huit ans et cueillit de çà de là en un même nombre d'années trois ou quatre diplômes universitaires, histoire de vivre. Étudiant à Rennes, à Caen, à Paris, il méditait dans ses loisirs et même rédigeait un grand drame en cinq actes, *Jean Runoll*, qu'il a condamné depuis à l'irrévocable sommeil.

Et voici qu'un jour de chance, vers la vingt-deuxième année, il rencontra, avec Barrès et Raymond de La Tailhède, ce pauvre grand Jules Tellier, qui devait acquérir une telle influence sur sa vie intellectuelle. En 1886, ils fondaient à eux quatre la revue *les Chroniques* où le futur député de Nancy calligraphiait d'exquises notes sur Paris, tandis que Tellier y publiait son *Tristan Noël*, son *Abder-Rhaman*, ces chefs-d'œuvre, et La Tailhède son *Triomphe* héliogabalien. Ce milieu jeune paraissait un peu grave, à qui l'observait du dehors. Le Goffic y mettait la note de son humour, infiniment gaie, avec les récits à la diable de ses pérégrinations de Paris à Morlaix et de Morlaix à Gap. Il a dernièrement, et avec plus d'expérience, repris ce genre de conterie dans le *Monde illustré*.

Bon vivant, mais rude tâcheron, Le Goffic collaborait en même temps à une foule de recueils périodiques : l'*Instruction publique*, la *Revue d'enseignement secondaire et supérieur*, l'*Université;* il mettait la main à la *Grande Encyclopédie*, approvisionnait de ses vers les *Annales*, la *Tradition*, le *Passant*, donnait d'importants articles à la *Revue d'art dramatique*, des nouvelles au *Monde illustré*, et, en fin de compte, se prenait de querelle avec Pierre Loti, au sujet du « héros » paimpolais de *Pêcheur d'Islande* et de « Mademoiselle Gaud ».

∴

Là-dessus, une Gaud parisienne traverse sa vie ou son cerveau (on ne sait pas au juste); fantomale ou réelle, Anne-Marie, en une magnifique floraison de symbole, lui rend dans son regard toutes les choses de la Bretagne d'où elle est exilée comme lui. Elle a, ou plutôt, elle est, à force de le redire de toute la puissance de ses yeux verdoyants, de toute la douceur de sa chevelure en genêt fleuri, elle est la longue étendue des campagnes tristes, le défilé des mines hâves et taciturnes, et l'interminable des grèves, et le nuancé des

ciels bas qui s'ennuient. Son cœur crépusculeux enferme un rêve chaste, une pudeur sournoise, en sa passion démesurée. Elle est l'amour immatériel et présent, la tangible et lointaine patrie, avec les nostalgies que perpétuellement son baiser raiguise et reconsole. Infusion d'un paysage dans une femme, elle présente au poète moderne la plus haute figure imaginable de la Muse et le thème artistique le plus profondément inspirateur.

Si Le Goffic a profité de la divine aventure, je ne veux pas laisser aux seuls amis d'*Amour breton* la peine d'en décider, et ce n'est pas moi non plus qui irai l'assumer. Mais je voudrais dire la joie qui, le printemps dernier, envahit tous les épris des bons poèmes lorsque ces strophes sans reproches déroulèrent les vibrances et les ondulements de leur cantique. Le délicat psychologue des *Aveux* ne revenait pas d'étonnement ni d'émotion. Les vers de M. Le Goffic, disait Paul Bourget, « donnent une impression unique de grâce triste et souffrante. Cela est à la fois très simple et très savant... Il n'y a que Gabriel Vicaire et lui à toucher certaines cordes de cet archet-là, celui d'un ménétrier de campagne qui serait un grand violoniste aussi. » M. Bourget aurait pu ajouter que la note bretonne de Le Goffic est moins purement individuelle que la note bressane de Vicaire; ses deuils s'agrandissent de tous les deuils de sa race, et c'est l'amour de tout un peuple qui soupire et gémit dans ses amours, un long chœur de Bretonnes et de Bretons accompagnant son sanglot des leurs, alentis à travers l'Océan immense :

Les Bretonnes au cœur tendre
Pleurent au bord de la mer,
Les Bretons au cœur amer
Sont trop loin pour les entendre.

Et l'idiome de Le Goffic est d'une perfection égale à celui que parle Vicaire : rien de hâtif, rien de laissé au hasard, de banalement « inspiré », n'y traîne, bien que tout y soit le retentissement élargi d'une voix de l'âme :

Je compare vos yeux à ces claires fontaines
Où les astres d'argent et les étoiles d'or
Font miroiter, la nuit, des flammes incertaines.

Vienne à glisser le vent sur leur onde qui dort
Il faut que l'astre émigre et que l'étoile meure
Pour renaître, passer, luire et s'éteindre encor.

Si cruels maintenant, si tendres tout à l'heure,
Vos beaux yeux sont pareils à ces flots décevants,
Et l'amour ne s'y mire, et l'amour n'y demeure

Que le temps d'un reflet sous le frisson des vents.

Il y a vingt-quatre pièces dans *Amour breton;* presque chacune d'elles, dirai-je, est préconisée chef-d'œuvre dans quelque cénacle d'esprits. Les paysagistes se prononcent pour « les Peupliers de Keranroux », les naturistes pour « la Chanson de Marguerite » et les lunaires amoureux pour la si mélancolique et belle cueillette de fleurs lointaines rêvée dans les « Triolets à ma mie ».

* * *

Point grisé, le bon Breton, par le violent succès de ce premier livret, il travaillait toujours. Il arrosait de ses sueurs les grandes pages des vieux répertoires qui, bienveillamment, lui rendaient ses soins en trouvailles superbes. On a pu voir, il y a quelques jours à peine, dans le *Traité de versification française* qu'a publié l'éditeur Masson et qu'il a écrit avec son érudit collègue, M. Édouard Thieulin, le résultat de ce labeur tenace. Ah! quel grand bien ce livre va faire aux jeunes gens, à ceux des collèges universitaires et des autres, qui ne connaissent de la prosodie française que les niaiseries de M. Quicherat (1840) et que le schème du vers voltairien, ce hideux camouflet sur les joues du bon sens! Les vrais maîtres sont restaurés, et les principes (pas les stupides règles!) sont remis en leur jour par ce poète et cet érudit résumant, corrigeant et perfectionnant les études techniques de Banville et de Grammont. Les spécialistes ne manqueront pas d'y admirer une théorie, aussi neuve et personnelle qu'incontestable, du *Lai*.

Et Le Goffic travaillait toujours.

Ses *Romanciers d'aujourd'hui*, projetés de concert avec Jules Tellier, au moment où

celui-ci écrivait ses *Poètes,* viennent de paraître chez Vanier. Bonjour, critique! Vous avez quitté le manteau de pâtre, — du petit pâtre breton qui chantait l'an passé sous les crucifix des calvaires, — et le biniou dont mon collaborateur Gaston Noury vous a si légitimement pourvu : plus de sabots ni de braies flottantes, et je vous reconnais tout de même, ô poète, sous le déguisement de robin que vous avez pris ; mais je répète mon « Bonjour, critique! » si vous tenez à cette dignité de juger vos confrères.

Vous les jugez, d'ailleurs, très vite et très bien, j'entends en très bon style. Pour le fond, vos jugements trahissent vos goûts, vos goûts raisonnés, si vous voulez. Ici, je les partage; ailleurs, c'est le contraire. Avec une bonhomie toute sarceyienne, j'irai jusqu'à penser que dans nos différends vous êtes dans l'erreur, ce qui ne m'arrive point. Mais quant à dire où, et quant à le prouver, nous avons l'un et l'autre de plus pressants soucis.

Bref, en « ce livre de poète et de critique » comme Anatole France l'a salué, vous êtes pour la nature contre le naturalisme, pour le symbole contre le symbolisme; ajouterai-je enfin pour le romanesque contre le romantisme, de même qu'en poésie vous seriez pour Paul Verlaine contre les décadents? Les lecteurs d'*Amour breton* expliqueront le pourquoi de vos opinions à qui le demandera. Ce leur est trop clair pour que j'y insiste.

*
* *

Le Goffic ne songe déjà plus aux deux volumes parus ce mois : il travaille à mieux ; son roman *Le crucifié de Keraliès* est plus qu'à moitié fait ; le dernier coup de rabot manque à peine (s'il manque) à son prochain recueil de vers. Il l'a titré avec un bonheur souverain : *Le bois dormant,* — subtil d'inspiration et de pensées, simple, au delà de tout, par l'exécution. Exemple cette « chanson paimpolaise » :

A Paul Bourget.

Les marins ont dit aux oiseaux de mer :
Nous allons bientôt partir en Islande,
Quand le vent du nord sera moins amer,
Et quand le printemps fleurira la lande.

Et les bons oiseaux leur ont répondu :
Voici les muguets et les violettes.
Les vents sont plus doux; la brume a fondu;
Partez, ô marins, sur vos goélettes.

Vos femmes ici prieront à genoux.
Elles vous seront constamment fidèles.
Nous voudrions bien partir avec vous,
S'il ne valait mieux rester auprès d'elles.

Nous leur parlerons de votre retour;
Nous dirons les gains d'une pêche heureuse,
Et comment la nuit et comment le jour,
Comment votre cœur bat sous la vareuse.

Et nous les ferons renaître à l'espoir,
Tandis que, les yeux tournés vers le pôle,
Elles s'en viendront, au tomber du soir,
Pleurer deux à deux sur les bancs du môle.

Et parions qu'en tête de son sixième volume, dont la conception ne tardera point, il oubliera de déclarer que ses confrères sont des rien du tout, que la poésie française va mourir s'il n'y remédie, et qu'enfin de nouveaux siècles courront avec ce redépart de sa plume. Le Goffic est de ceux qui estiment la « préface » tueuse du livre et l' « avant dire » meurtrier du talent. Il travaille. — Si nous faisions comme lui, mes confrères?

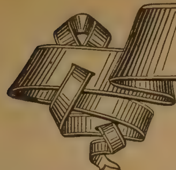
CHARLES MAURRAS.

BIBLIOGRAPHIE

Amour breton, poésies, in-18, Lemerre (1889) .... 3 »
Les Romanciers d'aujourd'hui, in-18, Vanier (1890) 3 50
Nouveau traité de versification française avec E. Thieulin, 1 vol. in-18 cartonné, Masson (1890) 1 50

Imprimerie Paul Schmidt, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon Vanier.

8e volume. **N° 376. — 10 c.** **Un an : 6 fr.**



LES HOMMES D'AUJOURD'HUI



DESSIN DE SIGNAC

TEXTE DE JULES CHRISTOPHE

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.**

MAXIMILIEN LUCE

MAXIMILIEN LUCE

Comme un essaim chantant d'histrions en voyage
Dont le groupe décroît derrière le coteau.
(*Les Rayons et les Ombres.*)

Les récentes biographies de MM. Georges Seurat, Dubois-Pillet et Signac, dans cette collection, ont suffisamment expliqué les origines de la « Société des Artistes indépendants », fondée en 1884, et la technique nouvelle des « Impressionnistes » découverte et déterminée par M. Seurat en 1884-1885, innovation scientifique, qui ne fut acceptée, parmi les anciens de l'impressionnisme, que par M. Camille Pissarro.

Il y a d'autant moins lieu de revenir là-dessus que M. Luce n'entra pas d'abord dans la Société et qu'il applique le système de M. Seurat sans rigueur, mais avec une liberté instinctive, avec son tempérament irruptif d'artiste que pousse une force ignorée. M. Luce admire surtout, entre les statuaires et les peintres, Barye, Corot et Daumier, et son propre tempérament s'indique ainsi déjà.

Ce Néo-Impressionniste, cet homme au chapeau déformé qui lit attentivement la *Révolte*, périodique anarchiste, en un café populaire, front bombé, nez socratique, oreille de musicien, est de taille moyenne, tête ronde, cheveux châtains et barbe rousse, yeux dorés, chauds et mélancoliques, lèvre épaisse et tordue, il a du Vallès et du Zola dans l'expression, avec beaucoup de la rancœur d'un révolutionnaire plébéien. Petit-fils d'un charron picard, il est né à Paris, rue Mayet, le 13 mars 1858, d'un Parisien et d'une Beauceronne. Son père, neuf ans soldat, fut employé dans une Compagnie de chemin de fer et finit employé retraité de la Ville ; il avait tenté, non sans aptitude, de la peinture décorative.

Maximilien Luce, dès seize ans, étudia la gravure sur bois et fréquenta les écoles de dessin du soir, puis, en 1877, se fit admettre à l'atelier de Carolus Duran, y séjourna deux ans, fut soldat et caporal au 48ᵉ régiment d'infanterie à Guingamp (1) et Paris, rentra chez le peintre cité et, enfin, libéré de toute manière, se produisit pour la première fois en public au pavillon de la Ville de Paris, le 26 mars 1887, avec sept toiles qui firent sensation. En 1888 il en envoyait dix, en 1889 trois, cette année dix toiles, pastels ou cadres de lithographies : trente op. (comme s'exprime Signac) que virent les Parisiens renseignés et un peu les Flamands de Bruxelles, à l'exposition des XX, où sont quelquefois invités des Néo-Impressionnistes.

---

(1) Des paysages locaux de Luce décorent le mess des officiers en cette ville bretonne.

Maximilien Luce évoqua suggestivement la Bièvre à la Glacière et à Gentilly, Paris-Montmartre et Mouffetard, la Seine au Pont-Neuf, les environs de Lagny (Seine-et-Marne) et d'Herblay (canton d'Argenteuil), des chambres d'ouvriers, des coins d'ateliers, le champ de courses de Saint-Ouen, — robuste, brutal, original, intense, toujours. Je lui connais déjà deux manières : celle de 1887, où beaucoup de radieux rayons, de printemps fort un peu trop, de joie quasi furieuse, où tout luit exagérément et crie très haut, et la manière actuelle, rageusement concentrée, où tout s'harmonise dans le violâtre navré.

De ces toiles, quelques-unes :

Sur une route solitaire, bordée d'arbres grêles très espacés, une seule maison à tuiles rouges, nul passant, aucune figure, un ciel d'orage, fuligineux et redoutable, tout chargé d'épais nuages, de la sombreur et des fulgurences en tombent : d'une très émouvante impression *Bleak House*, cette maison de Lagny;

En contraste de cet automne orageux, une toute printanière vue de Bièvre à Paris, rue des Peupliers. Du printemps tout neuf, rèche et cru, le cours d'eau des tanneurs mué en un « beau Danube bleu » réduit, des placages d'herbe nouvelle, verte à faire grincer des dents, de petites constructions de jardins, les hauteurs de la rue Damesme, les squelettes de quelques arbres encore sans feuilles, et, à l'horizon, le viaduc de la rue de Tolbiac, sur la rue du Moulin-des-Prés, et les constructions pressées de la Butte-aux-Cailles, d'où émerge l'espèce de pyramide en bois noirci de son puits artésien inachevé; le tout baignant dans une atmosphère très spécialement respiratoire, avec un ciel pâle, jeune et pur;

Deux Montmartre panoramiques, vus de la fenêtre du peintre rue Cortot, l'un printanier, l'autre automnal et orageux, tout assombri par de pesants nuages couleur ardoise, avec, plus loin, des vapeurs multicolores et un pâle rayon de soleil horizontal sur le coteau de Villetaneuse ou d'Épinay : tout Clignancourt est là, avec son aigu clocher, et l'industrielle plaine de Saint-Denis avec ses hautes cheminées exhalant de sales fumées giratoires; sont là, pressées et comme hatelantes, imprégnées de sueur bouillonnante, les tannières de cent mille êtres à vie contentieuse, essoufflée, la vie du Peuple, de ce peuple « héroïque et misérable (disait Jules Vallès) qui suffit à tout contre l'Eau, le Vent, la Terre et le Feu ». Et ces fumées épandent dans l'oxygène et l'azote de l'air leurs relents de suif, de poisons distillés, de parfumerie exquise et violente;

Deux vues de la Seine au Pont-Neuf, du plein Paris haletant, l'une au milieu du jour, en plein soleil sous un ciel orageux, le quai de la Mégisserie, le quai du Louvre, l'ouverture de la rue du Pont-Neuf, le magasin de la Belle-Jardinière, les deux tours inégales de la place Saint-Germain-l'Auxerrois, des passants affairés en foule grouillante, des omnibus polychromes et les bannes bariolées des boutiques; l'autre au crépuscule du soir, ciel vert et roux, encore très lumineux, et l'incendie des becs de gaz allumés dans la nuit qui s'est déjà faite en bas; dominante, du bleu violet, d'une expression amère et grondante de sourde bataille humaine;

Au printemps, un clair matin de dimanche, le bas de Mouffetard street en perspective, près de Saint-Médard, les allants et venants bariolés de la rue montante, de grandes affiches criardes sur de, hauts murs, le bariolage des boutiques, la gamme des verts et des orangés dans les voitures des marchands des quatre-saisons groupés, les jupes diverses des ménagères, deux sombres et paisibles gardiens de la paix : on va déjeuner dans le quartier du Jardin des Plantes;

En une mansarde, où appendus deux modestes cadres, un homme grand, le buste nu, pantalon bleu, se lavant la figure avec les mains dans une cuvette rouge jaune posée sur une petite table noire, sous et près cette table, à terre, un petit fourneau, et des litres vides, une chaise avec des vêtements fripés, à des patères un chapeau mou et quelques frusques, sur le premier plan et le sol une cruche verte ;

Un chauffeur alimentant sa machine, sérieux, tendu, les bras nus, le visage incendié, avec un air — on dirait — de faire rôtir, rageusement concentré, un peu de bourgeoisie imbécile et cruelle.

Par ces esquisses a-t-on fait comprendre la manière de Luce à quelques Acéphales? On le souhaitait du moins. Des tableaux de lui sont chez MM. Paul Alexis, Gustave Kahn, Jean Ajalbert, le signataire de cette étude : la Littérature fréquente ce peintre et Trublot le représentait naguère entrant rue de la Chaussée-d'Antin, à la *Revue Indépendante*, derrière Antoine du Théâtre-Libre, avec son actuel biographe.

Quelques Néo-Impressionnistes seraient encore à étudier; on ne peut que nommer MM. Charles Angrand, un maître-répétiteur, qui divise aussi le ton et d'une manière spécialement synthétique, chromatise trop peu, mais s'efforce et cherche ; Léon Gausson, paysagiste sapide et libre, peintre de Lagny et ses environs, l'ami spécial de Luce, chez qui celui-ci villégiature; Lucien Pissarro, fils de Camille Pissarro, tout jeune, dessinateur et graveur sur bois très original, qui produisit également des paysages délicieux et un exquis portrait de sa sœur, une enfant, en 1889 ; puis, cette année, sont venus à l'Exposition des Indépendants ces Flamands de Bruxelles : A. W. Finch, Théo van Rysselberghe, et M. Henri van de Velde, d'Anvers, qui, avec plus ou moins d'exactitude, peignent dans la technique de M. Seurat.

Jules CHRISTOPHE.

Imprimerie Paul Schmidt, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon Vanier.

8e volume. | N° 377. — 10 c. | Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris**

PAUL LÉONNEC



PAUL LÉONNEC



ÉNÉRALEMENT, il faut connaître et aimer ce que l'on fait pour le bien faire; c'est le cas de l'artiste dont la biographie suit :

Paul Léonnec, officier de marine, attaché au commissariat de la marine et dessinateur français, est né à Brest d'une famille de marins, le 27 août 1842.

L'aspirant Paul Léonnec, tué à la prise de Sfax, et l'officier d'infanterie de marine Louis Léonnec, mort à son retour de Cochinchine, étaient ses neveux. Son désespoir est de voir l'aîné de ses fils préférer l'armée de terre à la marine. Ce pantalon rouge semblera une dérogation à cette famille de marins, fût-il porté un jour par un général.

A l'encontre de la poule qui a couvé des œufs de canard et qui ne trouve plus en ses fils les descendants de sa race, ce désespoir pourrait être comparé à celui d'une cane, si cela était possible, couvant des œufs d'où sortiraient des petits poulets préférant de beaucoup la terre ferme à l'onde où se complaît leur mère!

Heureusement que son autre fils, plus souple aux désirs paternels, prépare, de loin encore, mais sérieusement, son admission à l'Ecole navale (vaisseau *le Borda*).

Si la ville de Brest est une précieuse pépinière de marins, en fait d'art elle est un peu comme les Romains, qui n'en connaissaient qu'un seul, l'art de la guerre.

Nul n'est prophète en son pays, dit-on; c'est pour cette raison, sans doute, que Léonnec, tout comme l'auteur de *Mon frère Yves*, Loti, n'est pas aussi goûté ni apprécié par les populations maritimes que par les Parisiens. Il est vrai que ces deux artistes nous apprennent ce que nous aimons, mais ignorons un peu : la Mer et les Marins.

Daumier, Traviès, Henry Monnier ont créé trois inoubliables types : Robert Macaire, Mayeux et monsieur Prudhomme; Léonnec à l'instar de ses aînés est le père de PATARA, matelot breton dégourdi par le service à la mer, *mathurin* consommé connaissant toutes les ruses du métier, se croyant sceptique et se faisant toujours prendre facilement par le seul côté vulnérable de sa personne à la rude écorce : par le cœur.

Si Léonnec était marin de naissance, par atavisme, il n'en fut pas ainsi de son goût pour le dessin, goût purement personnel et qui se développa en lui de bonne heure. Tout gamin il s'amusait à dessiner sur tous les bouts de papier qu'il rencontrait sans autres notions de dessin ni prétention artistique que le plaisir de reproduire ce qu'il voyait le plus fréquemment : des bateaux et des marins. Un capitaine en retraite, voisin de sa famille, ayant remarqué ces premiers essais qu'il trouvait amusants, se fit montrer l'artiste en herbe.

« C'est toi, mon garçon, qui a dessiné cela, lui dit-il, sais-tu que c'est très bien et si tu continues, tu feras ton chemin. »

Le nom du petit Paul a fait du chemin depuis puisqu'il a franchi les 623 kilomètres qui séparent Brest de la capitale.

Ses débuts dans la presse illustrée parisienne remontent à l'année 1870; il envoya de Brest à cette époque quelques dessins maritimes au *Paris comique* de Carlo Gripp et au *Monde comique*, puis en 1871 il adressa à Philippon fils un dessin pour le *Journal amusant;* depuis il n'a cessé de collaborer à cette feuille. Quelle joie pour les abonnés et les lecteurs de trouver un Léonnce en première page ou en pages intérieures; c'est accueilli par eux avec autant de plaisir qu'un Grévin et toujours meilleur que le reste. Un jour je déjeunais chez Nadar, avec de Sta, et demandais au grand aéronaute, écrivain, photographe, caricaturiste et par-dessus tout l'excellent garçon que l'on connaît, ce qu'il pensait des dessinateurs de l'*Amusant* [illegible] lui-même avait collaboré jadis. « Il n'y en a que deux, me dit-il, mon ami Grévin et Paul Léonnec. Connaissez-vous ce garçon-là; il a du talent et de l'esprit; j'aime beaucoup ses dessins, qui sont très personnels; mais où diable reste-t-il? on ne le voit jamais. Est-ce vrai qu'il habite Brest? Puisque vous le connaissez, dites-lui donc qu'il vienne me voir. Je serais enchanté de lui serrer la main. » Léonnec à son premier voyage vint rendre visite à Nadar qui le retint à déjeuner et le fit passer devant l'objectif, puis ils se quittèrent bons amis, enchantés l'un de l'autre. C'est du reste cette photographie qui a servi à Luque pour notre dessin de première page, où Léonnec a pris la vareuse de Patara.

Une amusante anecdote :

Nadar voulant confier à Léonnec les illustrations de je ne sais quelle plaquette s'en fut dans les bureaux de l'*Amusant*.

— L'adresse de Léonnec, S. V. P.

— L'adresse de Léonnec? Diable, dit le père Le Cerf, alors directeur, il demeure extra muros.

— Ça ne fait rien, *j'ai une voiture en bas.*

— C'est que c'est un peu loin..... il habite Brest.

Nadar court encore.



Parmi les dessinateurs de l'*Amusant*, Léonnec est celui qui nous a toujours charmé par la variété, l'humour, la couleur de ses dessins d'une facture toute personnelle; ses personnages, soldats d'infanterie de marine, appelés *marsouins*, ou ses *mathurins* sont toujours très observés, très exacts d'allure et de langage; personne, mieux que lui, ne sait rendre le laisser-aller des matelots et l'allure plus lourde des pêcheurs et des marins du commerce.

Grévin, aujourd'hui malade, ne dessine plus au *Journal amusant;* il reste toujours heureusement Léonnec; avec la nouvelle recrue, Forain, notre Gavarni moderne, ce vieux journal peut encore, sans efforts d'imagination ni fatigue, grâce à eux, distribuer quelque temps encore 120.000 francs de bénéfices annuels entre les mains de trois ou quatre actionnaires.

Willette avec son *Pierrot*, Forain avec son *Fifre*, ont payé cher l'orgueil d'avoir chacun *leur journal;* ils se seraient bien contentés du dixième de ces bénéfices.

Léonnec collabora en outre au *Monde militaire* devenu au 10e numéro la *Vie militaire* (décembre 1883-août 1884) qui n'eut que 42 numéros. C'est le plus beau journal illustré paru depuis vingt ans. Il sut grouper les jeunes talents connus et inconnus.

A Léonnec naturellement fut confié la marine. Caran d'Ache et Lunel, alors soldats, travaillaient ensemble, à la même table, souvent au même dessin et se livraient dans ce journal à toutes les fantaisies de leur jeune talent, auquel on laissait la bride sur le cou. Le premier faisait des soldats; le second des petites femmes et de délicieux titres ornés, les plus décoratifs qui aient été faits jusqu'ici : ils s'emballaient parfois sur des dessins d'un mètre de hauteur qui devaient être réduits à quelques centimètres seulement. C'est ce journal qui donna les premières histoires sans légendes de Caran d'Ache si à la mode aujourd'hui. Les peintres Pille, Jeanniot et Tiret-Bognet complétaient la rédaction artistique de ce journal, véritable feu d'artifice d'esprit et de gaieté française. La plus grande fantaisie régnait aussi dans la mise en pages, dessins dépassant le texte, débordant les marges; parfois entièrement dans les marges. Ce journal engloutit une fortune en moins d'un an et fut à peine remarqué; aujourd'hui les bibliophiles payent cent francs les rares collections qu'ils rencontrent.

Le dernier numéro du *Gil Blas illustré* donnait ces jours-ci un matelot de Léonnec à côté d'une gracieuse fantaisie de Willette et plusieurs autres bons dessins. Enfin, Léonnec débuta en librairie, en 1882, par une plaquette humoristique : *le Chat du bord*, histoire maritime, illustré de 16 dessins, dont il fit aussi le texte.

En 1883 figurait au Salon un cadre renfermant une centaine de dessins originaux pour illustrer *Patara et Bredindin* qui y furent remarqués, et la presse les signala, entre autres journaux, le *Brestois* et le *Journal des Artistes* qui en firent des éloges.

Vers la fin de la même année reparaissait chez Vanier (in-8°, 4 francs) ce célèbre petit livre maritime, PATARA ET BREDINDIN, avec ce sous-titre typique : *Aventures et mésaventures de deux gabiers en bordée*, écrit par un anonyme en 1843 pour charmer les loisirs des matelots; petit livre vite disparu. Tout au plus quelques exemplaires manuscrits circulaient-ils encore sur les bâtiments, quand vint cette nouvelle et jolie édition, illustrée de 150 croquis de Léonnec qui eut un si grand succès qui dure encore.

« M. Léon Vanier, dit le *Yacht* du 22 décembre 1883, a eu l'idée de rééditer ce divertissant ouvrage et l'heureuse pensée d'en confier les illustrations à Paul Léonnec, le dessinateur maritime si populaire. Nous avons dit souvent ce que nous pensions et ce que tout le monde pense de cet artiste dont le talent éprouvé rend, avec tant de vérité et de verve, les types si expressifs de notre population maritime. Cette nouvelle publication ajoute encore à la réputation qu'il s'est justement acquise, et la réédition de *Patara*, rajeunie par son crayon, obtiendra sûrement, et au delà, la vogue qu'eut l'œuvre primitive. Ce petit livre, d'une exécution très soignée, est destiné à faire partie de la bibliothèque amusante du bord, et nous semble tout indiqué pour fournir à ceux qui veulent propager le goût des choses maritimes un excellent cadeau. »



Quelques exemplaires, tirés à part sur papier de Hollande et sur papier du Japon, furent ornés par l'artiste d'une délicieuse petite aquarelle différente, représentant des scènes maritimes qui doublaient la valeur de ces volumes de luxe et en faisaient de jolis bibelots artistiques que les bibliophiles s'arrachèrent aussitôt, et nous montrèrent Léonnec sous un nouveau jour. Ces aqua-

relles, dignes des meilleurs maîtres, atteignent parfois la perfection sans perdre de leur gaieté.

Conquet, le libraire bien connu, vit un de ces volumes et, tout enthousiasmé, enleva tous les exemplaires de luxe qui restaient et les fit illustrer pour sa riche clientèle; il ne lui en reste plus! La mode aujourd'hui est de confier l'illustration de certains livres de prédilection à des artistes dont le genre de talent se rapproche le plus de l'esprit du livre. On fait couvrir de dessins et d'aquarelles les titres, faux titres, les marges, les têtes et les fins des chapitres. Fantaisie coûteuse, que seulement les bibliophiles fortunés peuvent se permettre, plaisir d'égoïste riche, qui consiste à posséder ainsi un livre unique; souvent même cette folie est une excellente affaire, car un livre compris et bien illustré peut, avec le temps, décupler de valeur. Conquet confia donc à Léonnec, pour les illustrer ainsi, les volumes suivants : *les Trois Dames de la Kasbah, le Pêcheur d'Islande*, *Mon frère Yves*, *la Mer* et *Autour de la Caserne.* Ces volumes, que j'ai eu le bonheur de voir terminés, étaient des petites merveilles; on aurait volontiers payé pour se procurer ce plaisir des yeux. Dans *Mon frère Yves,* un jeune matelot voit son village en rêve. Cette composition charmante m'a produit l'impression d'un véritable tableau.

Léonnec a fait des dessins pour *les Notes d'un Bordachien,* et tout récemment vient de terminer 150 croquis pour illustrer *Nos Farces à Saint-Maixent*, du lieutenant d'A..., sous presse en ce moment.

Un album in-4° de 32 planches coloriées intitulé : *Nos Marins*, tiré du *Journal amusant*, parut de lui en 1887, et de nombreux croquis, aquarelles, menus, programmes, dessins offerts la plupart à des amis, complètent, pour le moment, la bibliographie de cet artiste de talent, qui sait joindre, à la verve du caricaturiste, la correction du dessinateur, de cet homme charmant et modeste, d'un commerce agréable, qui vit en père de famille à cent cinquante lieues de la capitale et de ses boulevards où, paraît-il, il faut vivre pour avoir un nom.

PIERRE ET PAUL.



Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

8e volume. N° 378. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE EMILE COHL

TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

HIPPOLYTE BUFFENOIR



HIPPOLYTE BUFFENOIR

E dernier livre d'Hippolyte Buffenoir : *Cris d'Amour et d'Orgueil*, publié, il y a un an, chez l'éditeur Lemerre, a obtenu un grand succès. Son apparition a été saluée avec des éloges sincères par toute la critique. Il faut remonter aux premières œuvres de Sully Prudhomme et de Coppée pour retrouver un succès analogue. C'est le moment, il nous semble, de parler du jeune poète dont le talent est si nettement caractéristique et qui vient de s'affirmer avec une vigueur peu commune.

Hippolyte-François Buffenoir est Bourguignon. Il est né en 1849 à Vougeot (Côte-d'Or), le pays ensoleillé des vins fameux et des coteaux célèbres. Lorsqu'il eut achevé ses études classiques, il embrassa d'abord la carrière de l'enseignement. Précepteur d'un jeune homme dans une famille aristocratique, il soupirait déjà après Paris. Les entraînements de l'anxieuse ville l'empêchaient de dormir; il voulait coudoyer les grands hommes et les jolies femmes, se mêler aux luttes politiques et sociales, et, du fond des solitudes d'un vieux château, il exhalait ses tristesses dans des vers touchants. « Un beau jour, comme il l'a écrit lui-même, n'y tenant plus, bravant tout, il boucla sa valise, et, plein d'enthousiasme, il partit pour Paris, afin d'y chercher l'amour et la gloire, la fortune et la liberté. »

Depuis une dizaine d'années que ce fils de la Bourgogne, que ce compatriote de Bossuet, de Crébillon, de Rameau, de Piron, de Lacordaire et de tant d'autres illustres (car la Bourgogne est féconde), depuis, dis-je, qu'il a débarqué sur le bitume parisien, il n'a pas cessé d'écrire, de composer et de publier des volumes de vers, des nouvelles, des romans, des brochures politiques, bref d'essayer d'atteindre le noble but qu'il s'était proposé. Chaque livre nouveau du fécond écrivain est un progrès sur l'ouvrage précédent. Tout récemment, Théodore de Banville, un maître, écrivait à M. Buffenoir ces belles et encourageantes paroles : « Mon cher poète, ma sympathie pour votre beau talent est bien réelle; je vous ai suivi toujours, et c'est avec joie que je vous ai vu grandir. »

M. Buffenoir a débuté dans les lettres en 1876 par un volume tout brûlant d'amour câlin et naïf et de réminiscences païennes, les *Premiers Baisers*. C'est dans ce livre que se trouve une pièce superbe, la *Soirée de Janvier*, où nous remarquons ces vers saisissants :

Nous rêvions en silence auprès de la fenêtre,
Savourant à longs traits le plaisir que fait naître
Dans une âme, à minuit, le ciel étincelant.
Baudrier d'Orion, Rigel, astre brillant,
Sirius, Altaïr, Gémeaux inséparables,
Entendez-vous l'écho de nos chants misérables?
Que vous en avez vus des poètes pleurer
En parcourant là-haut votre route éternelle!
Que vous en avez vus des amants s'adorer,
Et vous prendre à témoin de leur flamme immortelle!

Puis, ont paru successivement : les *Allures Viriles,* recueil où la prose alterne avec les vers et qui renferme des morceaux magnifiques; *Robespierre*, synthèse nerveuse de la destinée du terrible tribun; la *Vie ardente,* chants de passion incandescente; les *Drames de la place de Grève,* roman mouvementé ayant un cadre historique et mettant en relief les tourments d'un jeune ambitieux; enfin *Cris d'Amour et d'Orgueil*, l'œuvre récente qui déborde de jeunesse, d'atticisme et de force. Nous aurions à mentionner encore plusieurs brochures politiques et littéraires.

M. Buffenoir, dans tous ses ouvrages et notamment dans le dernier, se rattache à la grande école littéraire de Jean-Jacques Rousseau, d'André Chénier, de Lamennais, d'Alfred de Musset, de Stendhal. Suivant la trace lumineuse de ces grands maîtres, il chante tour à tour la liberté, l'idée de justice, la femme, les fleurs, les bois, les champs, en un mot toutes les harmonies de la nature. Nourri de la moelle philosophique d'Homère, de Théocrite, de Virgile, d'Horace et de Lucrèce, il a le culte de la Beauté et de l'Idéal. Sa poésie, en définitive, est un effort constant, une éléva-

tion perpétuelle vers un stoïcisme supérieur, celui de Zénon à Athènes, de Pythagore à Tarente, de Goethe à Weimar.

Lorsque le livre *Cris d'Amour et d'Orgueil* fut écrit, notre vénéré Théodore de Banville adressa à M. Buffenoir une lettre qui vaut tous les éloges. La voici :

« Paris, le 18 mars 1887.

« Monsieur et cher poète,

« Je vous suis très reconnaissant d'avoir bien voulu m'envoyer votre beau livre : *Cris d'Amour et d'Orgueil*, que j'ai lu avec la plus sympathique admiration. Il me semble que jamais votre talent n'a été aussi complet, aussi viril, aussi sûr de lui-même.

« Soit que vous vous inspiriez de l'éternel Amour, ou de la Philosophie, ou de l'Histoire, vous trouvez le mot juste qui exprime ce que vous voulez; vous communiquez au lecteur votre impression vibrante, vivante et tout entière. C'est beaucoup, et c'est tout, d'arriver à créer en soi, et à mettre au service du poète, un artiste impeccable.

« J'aurais voulu vous adresser, il y a bien longtemps déjà, ce sincère remerciement. Hélas! j'étais depuis longtemps malade, comme je le suis presque toujours.

« Croyez, mon cher confrère, à mes sentiments les plus affectueux.

« Théodore de BANVILLE. »

Cette lettre, écrite par un des maîtres de la langue, par une des gloires du Parnasse contemporain, en dit plus long que tout ce que nous pourrions ajouter. Raoul de Najac, dans la *Revue Britannique*, écrit : « La Muse de M. Buffenoir nous paraît être proche parente de celle d'Alfred de Musset, et c'est, selon nous, le meilleur compliment qu'on puisse lui faire. » Maxime Gaucher, dans la *Revue Bleue*, dit : « Le poète de *Cris d'Amour* admire les grands lutteurs qui ne se sont pas laissé terrasser dans le combat de la vie. Il aime à évoquer de leur tombe les stoïciens fameux dans l'histoire; il salue en eux les représentants de l'énergie et de la volonté humaine, et en les glorifiant il lui semble glorifier ses propres ancêtres. C'est ainsi que ses cris d'admiration deviennent des cris d'orgueil. »

Plusieurs poèmes de M. Buffenoir atteignent une élévation d'idées et une pureté de forme vraiment admirables. Nous citerons : *A travers l'Amour*, la *Tombe d'un Oiseau*, *Devant un vieux bronze représentant César*, *Tristesse*, *Scipion Émilien devant Carthage*, *la Volonté*, *Zénon*, *Nostalgie lyrique*, etc. C'est cette dernière pièce qui renferme ces vers si pleins d'esthétique :

Heureux l'esprit tenté par un essor rapide
Qui revient aux beaux jours, aux jours mélodieux
Où l'ardente pensée et sa forme limpide
Enflammaient les héros d'Eschyle et d'Euripide,
Et jusqu'en leur Olympe allaient charmer les dieux!

Tu florissais alors, ô Beauté souveraine!
La Grèce n'agissait, ne vivait que pour toi!
De son sol tant aimé se faisant une arène,
Aux autres nations elle parlait en reine,
Et l'univers entier s'inclinait sous sa loi!

Et du génie humain ce temps est l'apogée!
Les sommets culminants, les points dominateurs
Par lesquels à nos yeux l'Histoire est partagée,
Sont baignés par les flots bleus de la mer Egée,
Et nul peuple jamais n'a franchi ces hauteurs.

. . . .

Et nous venons encor, après deux mille années,
Réchauffer nos espoirs à ces astres lointains :
Tels s'en vont les vieillards, dans les belles journées,
Ranimer au soleil les défunts hyménées,
Et se ressouvenir de leurs jeunes destins!

A côté du poète, il y a l'homme politique dans Hippolyte Buffenoir. Républicain convaincu et indépendant, il a toujours défendu par la parole et par la plume les droits du peuple, la cause des humbles et des déshérités. Orateur entraînant, journaliste acerbe, il se plaît à parler des grands jours et des héros de la Révolution. Il a une prédilection marquée pour les Montagnards de la Convention dont il a résumé l'histoire glorieuse dans son *Robespierre*. « Ce que nous admirons en eux, dit-il en cet ouvrage, ce sont les qualités civiques, les vertus générales qui sont de tous les temps et de toutes les époques, l'énergie, le désintéressement, le courage, le prestige du caractère, le langage stoïque, l'éloquence superbe, ce que Louis Blanc appelle l'enthousiasme du cerveau. »

Candidat radical à la députation dans Seine-et-Oise en 1879, M. Buffenoir obtint une belle minorité. Dans une assemblée parlementaire, il jouerait certainement un

rôle d'homme d'action. Esprit ferme, vigoureux et net, il se plaît à mettre la vérité en lumière et à réduire l'intrigue à l'impuissance. La netteté dans l'idée et la force dans l'expression, telle est sa note caractéristique en politique. Autant en poésie il est doux, sentimental, avide d'émotions tendres, autant dans le domaine de l'action socialiste il est précis, d'une logique inflexible, ennemi des nuages et de l'utopie. Cette double nature, à la fois poétique et agissante, rêveuse et mouvementée, intense dans le rêve comme dans l'action, fait de M. Buffenoir une personnalité à part parmi les hommes nouveaux, et c'est pourquoi les volumes de vers alternent avec les discours politiques, et les romans avec les revendications sociales.

Voici le passage d'un discours que nous lui avons entendu prononcer à Belleville, il y a quelques années :

« La République, dans la conception qu'elle inspire, est le règne tranquille de la Justice.

« Si son nom sacré abrite les mêmes abus, les mêmes turpitudes, les mêmes infamies, les mêmes pourritures que les gouvernements monarchiques; si les mêmes immoralités peuvent s'y afficher; si le mensonge et le parjure y lèvent insolemment la tête; si l'influence d'un seul y devient prépondérante parce qu'il dispose des emplois, des honneurs, des agrandissements de fortune, de toutes les sources empoisonnées de la vanité; s'il s'y trouve des scélérats comme Séjan sous Tibère; si le Sénat est vendu ou à vendre; si la tribune est muette et respecte la sottise triomphante, la République devient alors une immonde sentine, et le tocsin de la Révolution ne peut tarder de se faire entendre pour réclamer l'équilibre des forces sociales. » — Des applaudissements frénétiques accueillaient ces déclarations enflammées, prononcées d'une voix sonore et puissante, et lancées comme une menace à la tête de certains hommes.

Avant d'écrire cette courte notice, nous avons voulu rendre visite à l'auteur de la *Vie ardente*. Il habite un logis simple, et l'on y respire le goût de l'étude, le charme d'une pensée élégante, l'inquiétude d'une grande et noble ambition. Partout des livres, les œuvres de Racine, de Parny, de Chénier, de J.-J. Rousseau, d'Alfred de Musset, de Schiller, de Louis Blanc. Aux murs, les portraits de Robespierre, de Saint-Just et de Jean-Jacques. Sur la cheminée, le buste de Dante, et à côté un bouquet d'héliotrope. Sur la table de travail, un exemplaire du chef-d'œuvre de Stendhal : *le Rouge et le Noir*, chargé de notes : c'est un des livres de chevet du poète. M. Buffenoir nous a reçu avec une politesse pleine d'affabilité; la correction de ses manières, jointe à un certain air de mélancolie, nous a rappelé les lettrés du dix-huitième siècle, les collaborateurs de Diderot, du baron d'Holbach et de d'Alembert. Un moment, nous nous sommes cru chez un de ces philosophes contemporains et amis de Mme d'Épinay, de Mme d'Houdetot et de Mlle de Lespinasse, philosophes enjoués et souriants, mais dont les travaux, purs de forme et riches d'idées, préparaient l'avènement de la Révolution et la chute du despotisme.

M. Buffenoir a publié un roman curieux, *le Député Ronquerolle*, après quoi viendront *les Bons Moments*, récits et impressions, puis un autre roman : *Sœur Marie la Blanche*, puis, bien entendu, un nouveau recueil de vers. Le poète a dans ses cartons deux pièces de théâtre : *la Décadence*, drame antique en cinq actes et en vers, et *Maîtresse et Fiancée*, petite comédie en un acte en prose. Il a collaboré depuis dix ans à de nombreux journaux républicains, et à presque toutes les revues littéraires. Il a aussi écrit sur la Sicile, où il a habité, une longue étude d'un style éblouissant et révélant un lettré de premier ordre. Cette étude a pour titre : *Un Séjour à Palerme*. Une autre étude : *J.-J. Rousseau et les femmes,* va paraître chez Lemerre.

Telle est l'œuvre et telle est la personnalité de M. Buffenoir. En littérature, c'est un fils de Byron et de Musset. En politique, c'est un logicien de l'école de Robespierre et de Saint-Just. Bref, c'est un caractère.

PIERRE ET PAUL.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-Gérant : Léon VANIER.

8e volume. N° 379. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE EMILE COHL

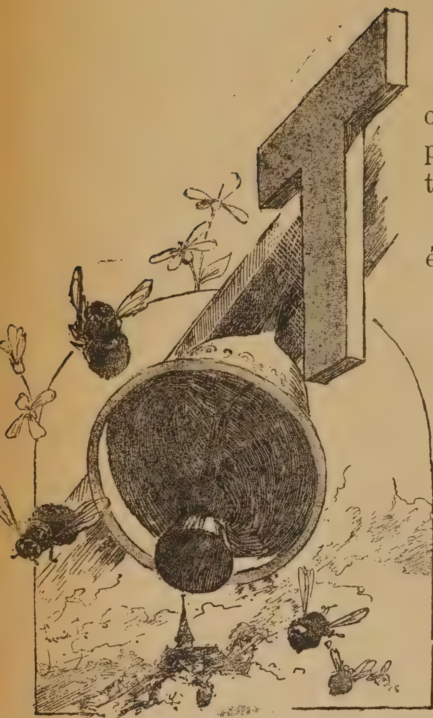
TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

ALPHONSE KARR



ALPHONSE KARR



Tout à la fois romancier, chroniqueur, auteur dramatique, pêcheur, canotier et jardinier, Alphonse Karr, fils d'un compositeur de musique bavarois, est né à Paris le 24 novembre 1808.

Il fit ses débuts de journaliste dans l'ancien *Figaro* après avoir été quelque temps professeur, et ses débuts de romancier par *Sous les Tilleuls* (1832), histoire de son premier amour dans laquelle il y a des cris de colère et de fougueuse expression de souffrance et qui eut un retentissant succès.

Pendant une période de vingt années, les romans d'Alphonse Karr se succédèrent avec une rapidité merveilleuse; citons parmi les plus remarquables : *Geneviève*, *Fa dièze*, *Une heure trop tard*, *Vendredi soir*, *Fort en thème*, et *le Chemin le plus court*, etc. Mais le jour où se révéla le véritable talent d'Alphonse Karr, talent d'humouriste et de causeur, — ce fut le 1er novembre 1839, lorsque parut le premier numéro des *Guêpes*. — Pendant sept années, le succès attaché à cette publication mensuelle ne se démentit pas un instant; depuis, elles ont fait de temps à autre quelques réapparitions passagères, dans le *Courrier du Dimanche*, et dans le *Siècle*, sous le titre de *Bourdonnements*. Elle restera, cette petite revue, comme un mouvement de l'esprit français, de la franchise quand même et de la verve intarissable; elle donnera à l'avenir, disait Eug. Vermesch dans une de ses chroniques, une idée de l'indépendance de la pensée sous le règne de ce bénin Louis-Philippe, à qui Alphonse Karr disait de petites méchancetés dans le goût de celle-ci : « Ces pauvres rosses se sont couronnées, comme les rois obtiennent d'être couronnés aujourd'hui en se mettant à genoux. » Il s'était fait aussi une spécialité du canotage, du jardinage et de la pêche à la ligne, et a écrit sur ces arts méconnus plusieurs ouvrages intéressants. C'est lui qui a dit que la pêche est le premier des arts de l'homme, dans son *Dictionnaire du pêcheur* (1), traité complet de la pêche en eau douce et en eau salée, histoire, mœurs, habitudes des poissons, crustacés, testacés, etc., avec lois, usages, procédés, ruses et secrets des pêcheurs; ouvrage à la fois manuel pratique et rempli de dissertations humoristiques.

Il publia avec la collaboration de son ami Léon Gatayes un traité du *Canotage en France*, qu'il classe au premier rang parmi les exercices du sport.

Puis : *Voyage autour de mon jardin* (1855); les *Soirées de Sainte-Adresse*, petit port de mer qu'il découvrit et mit à la mode ainsi qu'Étretat, provoquant le mouvement de villégiature au bord de la mer qui n'a fait depuis que croître et embellir. A Étretat, il y a la rue Alphonse-Karr.

En 1848, il posa, sans résultat, sa candidature à la députation dans la Seine-Inférieure.

Après le 2 décembre, bien qu'il n'eût été l'objet d'aucune mesure de proscription, il se retira en Savoie, à Nice, et là il s'occupa activement de jardinage, non plus seulement en amateur, mais en véritable commerçant.

L'affaire devait être excellente, car pendant longtemps les bouquets de violettes de Parme venant des jardins d'Alphonse Karr furent à la mode.

Il n'abandonna pourtant pas entièrement la littérature et publia encore : *les Femmes* (1856), *Histoire d'un pion*, *Encore les femmes*, *la Pénélope normande.* Il a donné au Vaudeville, tiré de deux de ses nouvelles, *la Pénélope normande* et à la Comédie-Française, *Roses jaunes.* A propos de cette dernière pièce, Vermesch, en 1867, disait déjà : « Tiens ! Alphonse Karr n'est pas mort : on joue ce soir aux Français sa comédie *Roses jaunes !* » — Et que de souvenirs rappelait ce nom d'Alphonse Karr, l'originalité faite homme, l'incarnation la plus franche et la plus vraie de la gaieté française, la seule gaieté du monde qui ait de l'esprit, l'heureux mortel en qui se réunirent la « furia » parisienne et la fantaisie allemande !

Devant l'insuccès il abandonna le théâtre comme il avait abandonné la politique.

En 1869, il tenta encore de faire reparaître les *Guêpes*, mais sa verve était épuisée. Il fit encore, après 1870, un volume réactionnaire : *A l'encre verte*, qui n'est qu'une pitoyable attaque contre la République.

La mort qui semblait avoir oublié l'auteur des *Guêpes* vint le surprendre le 1er octobre 1890, à Saint-Raphaël, où il vivait retiré depuis un certain nombre d'années; il avait 82 ans.

Malgré l'ouragan dernier, il sortit de son habitation qu'il avait baptisée *Maison-close* et demeura tête nue et en manches de chemise dans son jardin, puis il monta dans son canot, reçut toute la pluie, rentra trempé jusqu'aux moelles, refusa de changer de vêtements. Deux jours après, une fluxion de poitrine se déclarait et le mal, triomphant de cette constitution robuste, l'emportait.

Alphonse Karr avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 25 avril 1845. Il avait reçu plusieurs médailles de sauvetage. En 1875, il partagea avec Henri Monnier un prix donné par l'Académie française dans l'intérêt des lettres.

Ses maximes, ses pensées, toutes marquées au coin du paradoxe un peu quintessencié, sont ciselées d'une façon incisive; si parfois elles vous font l'effet d'un coup de dent donné en pleine chair, elles sont toujours aussi marquées au coin du bon sens. Qu'on en juge par celles-ci :

« Le nombre des écrivains est déjà innombrable et va et ira toujours croissant, parce que c'est le seul métier, avec l'art de gouverner, qu'on ose faire sans l'avoir appris. »

« La vanité est l'écume de l'orgueil. »

« Je vois bien que l'homme perfectionne tout autour de lui; mais je ne vois pas qu'il se perfectionne lui-même. »

« On adore la gloire militaire, qui consiste à tuer sans haine, sans motifs, le plus grand nombre possible d'hommes nés sous un autre ciel, et cela dans des conditions

tellement singulières que si demain ce pays se soumet, après avoir été suffisamment ravagé, il devient un crime puni par les lois, par l'horreur et par le mépris universel, de tuer un seul de ses habitants qu'il était si glorieux de massacrer hier. »

« Le bonheur! c'est cette maison si riante au toit de chaume couvert de mousse et d'iris en fleurs. Il faut rester en face; si vous entrez dedans, vous ne la voyez plus. »

« J'ai lu quelque part : On diminue la taille des statues en s'en éloignant, celles des hommes en s'en approchant. »

« Vous avez tour à tour prêché le dogme absurde de l'égalité, qui consiste, non à s'élever jusqu'aux autres, mais à abaisser les autres jusqu'à soi; et puis vous vous étonnez, vous demandez niaisement : « Que veut la classe laborieuse? » La classe *laborieuse* veut simplement *ne pas travailler.* »

« Il semble qu'on ne puisse faire en France une statue, et qu'on en élève une que pour avoir un prétexte d'en briser une autre. »

Un jour, dans les bureaux du *Derby*, Léon Gatayes, l'ami d'Alphonse Karr, disait : « Alphonse trouvera toujours quelque chose de neuf à dire sur un vieux sujet — pourvu que le sujet prête au coup d'épingle ou au coup de dent. »

A propos des *Guêpes*, ce recueil, dans lequel il ne ménageait personne, pas même les femmes, lui valut de violentes inimitiés, entre autres celle de Mme Louise Collet, célèbre bas bleu qui tenta bel et bien de l'assassiner d'un coup de couteau.

Alphonse Karr détourna l'arme, renvoya la coupable purement et simplement, et accrocha l'arme dans son cabinet avec cette inscription :

Donné par Mme Louise C... (dans le dos).

Lu, dans une chronique de Scholl, ce mot d'Alphonse Karr, à propos de ce qu'on appelait alors « le pouvoir ». « Ces gens-là ne songent à vous que quand vous avez fait un tour et demi à leur cravate et que vous les avez rendus violets. »

C'est lui qui disait, à propos des *décadents* qui lui reprochaient son manque de style : « Ils font de la peinture sans dessin, de la musique sans harmonie, de la poésie sans mesure. »

Derrière ses sarcasmes Alphonse Karr cachait un bon cœur; il était indulgent et tous ceux qui le servaient l'aimaient à cause de sa faiblesse pour leurs défauts, mais il détestait les mendiants, et avait écrit :

« Les mendiants volent les pauvres, vérité plus éclatante que jamais aujourd'hui où la mendicité professionnelle étouffe la charité! »

Et citons pour terminer ce mot célèbre, que l'on n'aura garde d'oublier dans ce volume annoncé :

L'Esprit d'Alphonse Karr, à propos de l'abolition de la peine de mort :

« *Que messieurs les assassins commencent!* »

PIERRE ET PAUL.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

8e volume. N° 380. — 10 c. Un an : 6 fr.

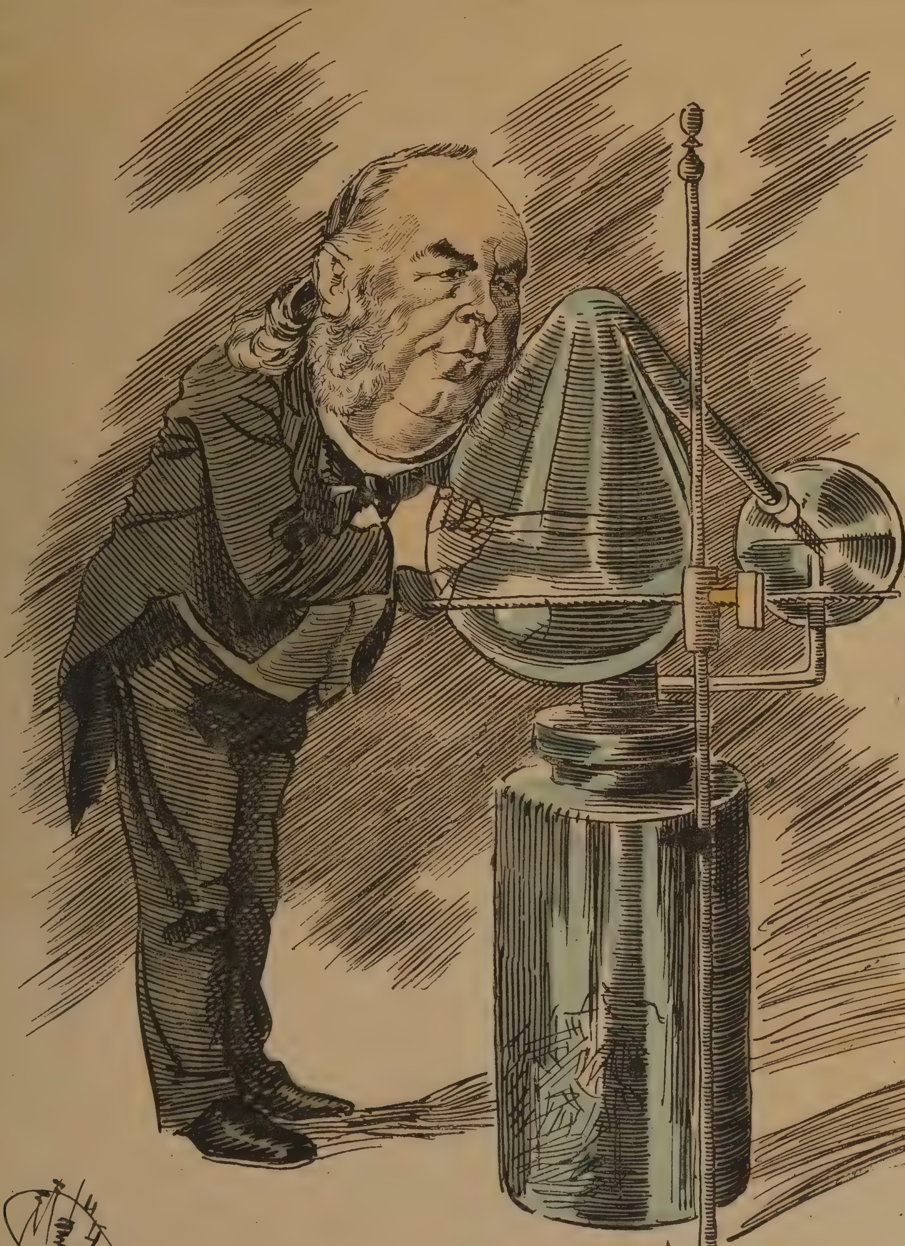
LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris

EDMOND FRÉMY



tellement singulières que si demain ce pays se soumet, après avoir été suffisamment ravagé, il devient un crime puni par les lois, par l'horreur et par le mépris universel, de tuer un seul de ses habitants qu'il était si glorieux de massacrer hier. »

« Le bonheur ! c'est cette maison si riante au toit de chaume couvert de mousse et d'iris en fleurs. Il faut rester en face ; si vous entrez dedans, vous ne la voyez plus. »

« J'ai lu quelque part : On diminue la taille des statues en s'en éloignant, celles des hommes en s'en approchant. »

« Vous avez tour à tour prêché le dogme absurde de l'égalité, qui consiste, non à s'élever jusqu'aux autres, mais à abaisser les autres jusqu'à soi ; et puis vous vous étonnez, vous demandez niaisement : « Que veut la classe laborieuse ? » La classe *laborieuse* veut simplement *ne pas travailler*. »

« Il semble qu'on ne puisse faire en France une statue, et qu'on en élève une que pour avoir un prétexte d'en briser une autre. »

Un jour, dans les bureaux du *Derby*, Léon Gatayes, l'ami d'Alphonse Karr, disait : « Alphonse trouvera toujours quelque chose de neuf à dire sur un vieux sujet — pourvu que le sujet prête au coup d'épingle ou au coup de dent. »

A propos des *Guêpes*, ce recueil, dans lequel il ne ménageait personne, pas même les femmes, lui valut de violentes inimitiés, entre autres celle de Mme Louise Collet, célèbre bas bleu qui tenta bel et bien de l'assassiner d'un coup de couteau.

Alphonse Karr détourna l'arme, renvoya la coupable purement et simplement, et accrocha l'arme dans son cabinet avec cette inscription :

Donné par Mme Louise C... (dans le dos).

Lu, dans une chronique de Scholl, ce mot d'Alphonse Karr, à propos de ce qu'on appelait alors « le pouvoir ». « Ces gens-là ne songent à vous que quand vous avez fait un tour et demi à leur cravate et que vous les avez rendus violets. »

C'est lui qui disait, à propos des *décadents* qui lui reprochaient son manque de style : « Ils font de la peinture sans dessin, de la musique sans harmonie, de la poésie sans mesure. »

Derrière ses sarcasmes Alphonse Karr cachait un bon cœur ; il était indulgent et tous ceux qui le servaient l'aimaient à cause de sa faiblesse pour leurs défauts, mais il détestait les mendiants, et avait écrit :

« Les mendiants volent les pauvres, vérité plus éclatante que jamais aujourd'hui où la mendicité professionnelle étouffe la charité ! »

Et citons pour terminer ce mot célèbre, que l'on n'aura garde d'oublier dans ce volume annoncé :

L'Esprit d'Alphonse Karr, à propos de l'abolition de la peine de mort :

« *Que messieurs les assassins commencent !* »

PIERRE ET PAUL.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. . . . L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

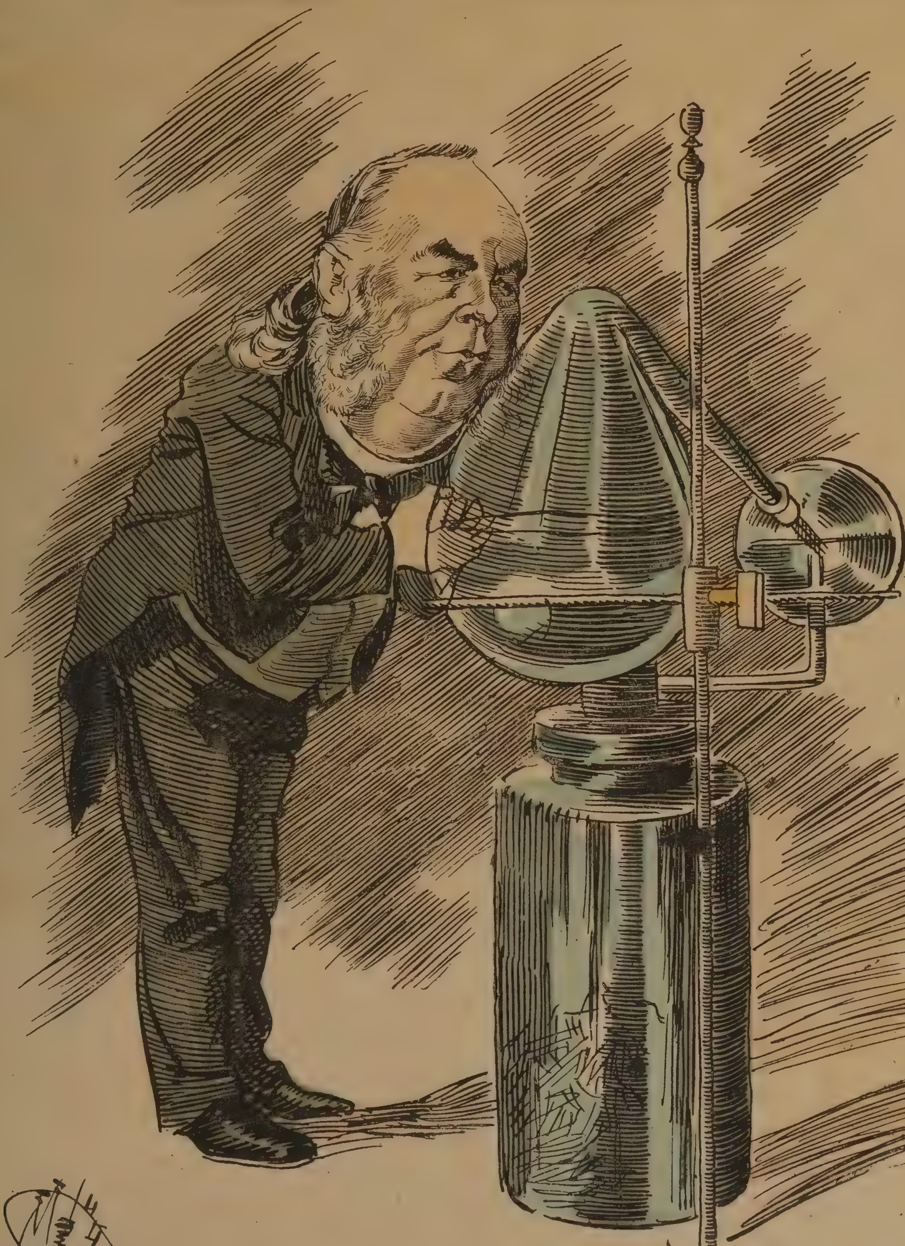
8e volume. N° 380. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE
TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris

EDMOND FRÉMY





EDMOND FRÉMY



C'est à la chimie, cette science à alambics, mystérieuse cuisine moderne — que nous allons consacrer ce numéro de nos *Hommes d'aujourd'hui :* Edmond Frémy, célèbre chimiste français, né à Versailles le 28 février 1814. Fils d'un savant qui professa longtemps la chimie à l'école de St-Cyr, et frère d'Arnould Frémy, le journaliste du *Siècle* et du *Charivari*. Il se consacra à l'enseignement et donna d'abord des leçons de chimie élémentaire dans plusieurs écoles de commerce.

Sur la proposition d'Ampère, de Pelouze et de Liouville, il fut nommé, en 1836, membre de la Société philomatique. Préparateur au Collège de France en 1837, répétiteur à l'École polytechnique en 1840, suppléant de Gay-Lussac au Muséum en 1842, il devint professeur titulaire à l'École polytechnique en 1846, à la chaire d'histoire naturelle au Muséum en 1850, et fut élu membre de l'Académie des sciences en 1857 en remplacement de M. Thénard.

C'est à M. Edmond Frémy qu'on doit la fondation, en 1864, au Muséum d'histoire naturelle, de l'enseignement expérimental de la chimie. On peut dire qu'il est, en France, le véritable représentant de la chimie générale qu'il professe depuis cinquante ans.

Ses principaux travaux et découvertes portent également sur toutes les branches de la chimie. On lui doit plus de cent mémoires insérés dans les *Annales de chimie* ou dans les *Comptes rendus de l'Académie*.

En février 1879, il a été appelé à remplacer M. Chevreul, comme directeur du Muséum.

* * *

On connaît la vieille amitié qui unit longtemps les deux voisins du Muséum, et je me rappelle pour ma part, lors des fêtes du célèbre centenaire, avoir vu ce dernier appuyé sur le bras de son successeur.

Quand on se promène au Jardin des Plantes par une belle matinée d'automne ou de printemps, au milieu du gazouillement des oiseaux et du parfum des fleurs, à deux pas









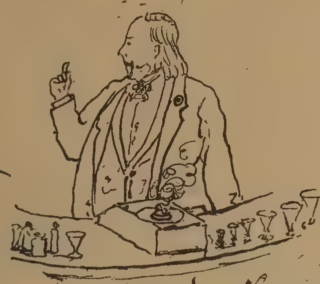
























[Deuxième Edition] Résumé d'un amphi  par C.D.V. (avril 1883)

de cette rue, calme et triste, la plus calme de Paris, la rue Cuvier, on se prend à envier l'existence de ces savants qui passent là leur vie longue et tranquille dans ces petites maisons de professeurs, entourées de verdure, loin du bruit de la capitale; ici, pas de tramways, pas de lumière électrique. C'est la province heureuse et tranquille, tout en restant un coin actif du cerveau de Paris, où l'on travaille au progrès de la science.

Que l'on ne s'étonne plus que Paris qui use tant de corps et de cervelles semble conserver avec respect ces hommes utiles, ces modestes savants, dans ce quartier ignoré et perdu, et que certains peuvent y vivre cent ans !

* * *

Pour égayer un peu cette biographie de professeur, ayant eu la bonne fortune d'avoir entre les mains l'amusant croquis ci-contre dessiné par un élève de l'École polytechnique, dessin crayonné sur un coin de cahier par un spirituel et anonyme auditeur du cours du célèbre professeur, nous l'avons fait reproduire. Puisse le célèbre chimiste ne pas s'en fâcher si par hasard notre numéro lui tombe sous les yeux.

* * *

Parmi ses découvertes on distingue celles de l'*Acide ferrique*, d'un *Réactif des sels de soude*, de l'*Acide osmieux*, *des Plombates*, des *Sulfures décomposables par l'eau*, des *Sels sulfazotés*, des *Bases ammoniaco-cobaltiques*, des *Bases ammoniaco-chromiques*, de la *Saponification sulfurique*, de la *Polyatomicité des Acides organiques*, de la *Fermentation lactique*, de la *Fermentation pectique*, de l'*Acide palmitique*, etc. Ses autres recherches ont porté sur l'*Acide antimonique*, les *Acides métalliques*, sur l'*Or*, les *Hydrates*, les *Fluorures et leur décomposition par la pile*, les *Etats isométriques de la Silice*, l'*Ozone*, les *Baumes*, la *Graisse cérébrale*, les *Corps gélatineux des végétaux*, les *Gommes*, les *Œufs*, les *Corps hémiorganisés*, la *Composition des cellules végétales et celle du Bois*, la *Maturation des fruits*, les *Combustibles fossiles*, le *Pollen*, la *Transformation de la fibrine en albumine*, la *Nature chimique du cristallin*, les *Propriétés nutritives de l'osséine*, et *sa préparation pendant le siège de Paris*, un *Nouveau mode de fabrication des bougies stéariques*, la *Production de l'aventurine*, l'*Aciération*, le *Métal à canon*, les *Ciments hydrauliques*, la *Génération des ferments*, etc.

Plusieurs de ses travaux ont eu la collaboration de MM. Becquerel, Boutron, Cloës, et Decaisne. Il a publié avec la collaboration de son ancien maître, M. Pelouze : un *Traité de chimie générale* en 6 volumes in-8° avec atlas et planches (1844-1857), puis une *Chimie élémentaire* et un *Abrégé de chimie*, simples réductions du premier ouvrage. Ces derniers livres sont devenus classiques et ont été très souvent réimprimés.

M. Edmond Frémy est membre des Sociétés savantes les plus importantes. Chevalier de la Légion d'honneur en 1844, officier en 1862, il a été promu commandeur le 20 octobre 1878; il est en outre commandeur de plusieurs ordres étrangers.

PIERRE ET PAUL.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

8e volume. N° 381. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN D'ALFRED LE PETIT

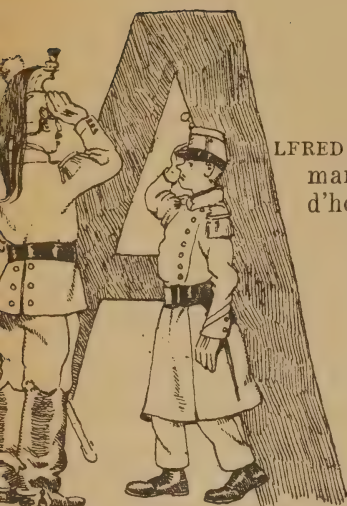
TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.**

ALFRED LE PETIT



ALFRED LE PETIT



ALFRED LE PETIT, peintre et caricaturiste est né à Aumale, village normand, le 8 janvier 1841. Il dut succéder à son père dans le métier d'horloger, mais au lieu d'apprendre à réparer les montres, il s'échappait dans le grenier et barbouillait du papier à son aise. Il fit pour une petite église de campagne une immense Descente de Croix, tout à fait de l'art grand, sinon du grand art, qui émerveillait les paysans et le clergé de l'endroit. Mais, Le Petit ne devait pas rester peintre religieux malgré de si brillants débuts, il vint à Rouen, suivit les cours de dessin et de peinture à l'Académie de cette ville, y remporta quelques médailles d'argent, fonda (1867-68) *le Tam Tam* et *le Tambour*, journaux satiriques qui publièrent de lui quelques charges curieuses. Mais Paris était son *objectif*, puisqu'il y fut quelque temps opérateur en photographie ! Voir Paris, y devenir célèbre et mourir heureux le plus tard possible. N'ayant pas le sou pour le voyage, un autre aurait pensé venir à pied, mais il avait quelques meubles et puis il voulait venir par eau ! Il s'insinue donc dans l'intimité du capitaine d'un bateau de charbon qui devait remonter la Seine de Rouen à Paris, fit son portrait, celui de sa femme, de ses enfants, du chien et du chat, sans oublier celui des matelots de l'équipage.

Le voyage dura trois jours. Le Petit arrivait à Paris, la peau noircie mais le cœur heureux. Il se mit à chercher du travail, malgré quelques lettres de recommandation. les journaux illustrés lui fermèrent la porte au nez. Enfin il alla au *Journal Amusant*, alors dirigé par Philippon fils, qui le fit revenir plusieurs fois, puis le reçut enfin, mais dès que notre artiste fit mine de lui dérouler ses dessins, il lui dit que c'était inutile, qu'il en avait cent fois plus qu'il ne lui en fallait pour faire son journal. A ces mots, Le Petit, furieux, se précipita vers la porte, non pour sortir comme le pensait le directeur, mais pour fermer la porte en dedans à double tour et mettre la clef dans sa poche, puis, venant se planter devant le directeur il lui dit qu'il ne sortirait pas sans qu'il ait au moins regardé ses dessins qui valaient la peine d'être vus, et simulant un air égaré, il lui dit que, désespéré, il était résolu à tout. Le stratagème réussit à merveille et Philippon fils crut, à la vue de ses yeux hagards, à un accès subit d'aliénation mentale et autant par pitié que par crainte et surtout pour se débarrasser d'un aussi gênant visiteur, il se décida à jeter les yeux sur les dessins de Le Petit, parmi eux se trouvaient des croquis sur Rouen. Ceux-ci furent regardés avec plus d'attention, le directeur fit signe à l'artiste de s'asseoir et lui dit : « Le Journal amusant a ses artistes attitrés, tels que Randon, Léonce Petit, Grévin, etc. Ils ne verraient pas agréablement un nouvel arrivant; cependant j'entrevois un joint pour vous, j'ai fait faire des dessins sur plusieurs villes de France dans le but d'intéresser la contrée au journal, ainsi Randon, qui connait parfaitement Strasbourg et ses environs, à fait plusieurs numéros à ce sujet, fort intéressants, je n'ai personne, parmi mes artistes, qui connaisse Rouen, faites-moi une série de dessins sur cette ville et venez me les montrer, » Inutile de dire que notre caricaturiste, tout joyeux, revint quelques jours après avec des dessins que le *Journal Amusant* publia dans plusieurs numéros sous le titre de *Rouen et ses environs*. Ce furent ses débuts dans la presse parisienne. Du 13 janvier au 17 septembre 1870 il fonda et dirigea *la Charge*, dont plusieurs numéros audacieux contre l'Empire firent alors du bruit. On se souvient de ce dessin daté du 7 mai 1870 où un cochon accoudé au balcon des Tuileries voit pâlir son étoile, avec un point d'interrogation pour toute légende. Ce journal, condamné par les juges du temps, disparut bientôt. Les 17 suppléments de la Charge, dessinés par Alfred Le Petit, ont été publiés depuis sous le titre de : *Album de la Charge*. Il fit aussi peu de

temps après des dessins de première page à l'*Eclipse* (1871), alternant chaque semaine avec André Gill dont il égalait souvent la largeur de crayon et la puissance de l'idée. Parmi les plus remarqués, nous citerons :

La Nouvelle Phrynée : Gambetta découvre la République de son manteau de pourpre, aux yeux ébahis des sénateurs et députés royalistes. — Ce dessin fut interdit par la censure.

Le Serpent et la Lime! Saint-Marc de Girardin, sous les traits du serpent, se broie les dents sur une lime d'acier, sur le manche de laquelle on lit : *Respublica.*

Et cette superbe composition intitulée : *Cinq milliards*, une des plus belles de la collection : Rouher interpelle le buste de César déchu, coiffé du casque prussien dont les branches de la jugulaire forment ironiquement une couronne de lauriers d'or, autour d'eux les énormes sacs d'or de l'Emprunt de 1871. « Ah! Sire, s'écrie Rouher, faut-il avoir gâché une si jolie position! » Ce numéro est daté du 9 juillet 1871.

Il donnait aussi des dessins au *Monde Comique* et au *Charivari* où il publiait une curieuse suite de célébrités politiques en portraits-charge, accompagnés de légendes rimées par l'artiste. Il collaborait aussi au *Grelot*, le seul de ces journaux à caricatures de l'époque qui ait pu vivre jusqu'à nos jours. Intéressante collection à parcourir. C'est l'histoire, par la caricature, de ces vingt dernières années. Alfred Le Petit, dont le talent et la célébrité commençaient à s'affermir, vivait alors de son crayon, abandonnant les divers métiers qu'il avait été obligé de faire pour vivre.

Pendant le siège de Paris, après la chute de l'Empire, il publia un album de trente-et-un-dessins avec couverture illustrée, intitulé : *Fleurs, fruits et légumes du jour*, qui eut un grand succès et qui est recherché par les collectionneurs. Cet album, cité par Claretie dans son Histoire de la Guerre de 1870-71, fit oublier aux Parisiens affamés de l'époque les vraies fleurs, les vrais fruits et les vrais légumes. En 1871, il a encore publié une série de dix-sept portraits en buste, en couleurs, entourés d'une biographie consacrée aux *Hommes de la Commune.* Sous le pseudonyme *Zut*, il publia trois violents dessins sur l'Impératrice; ici, nous ne l'approuvons pas. Il fondait plus tard *le Pétard*, journal de grosses charges, paraissant quelquefois; le *Sans-Culotte* (trente numéros) et fit avec Champsaur un essai de concurrence à notre journal, en publiant une feuille de portraits-charge en couleurs, avec biographie de Champsaur, intitulé : *les Contemporains.* Cette suite de quarante-trois portraits-charge, très ressemblants et très bien dessinés, fait partie des meilleurs productions de l'artiste. Ces charges de Le Petit, ainsi que celles d'André Gill, parues dans les premiers volumes des *Hommes d'Aujourd'hui* furent reproduites sur des assiettes par un fabricant de porcelaine ingénieux.

Alfred Le Petit a donné tout dernièrement aux *Hommes d'Aujourd'hui*, sans parler du portrait qui orne notre première page, les charges très réussies et très ressemblantes de Joséphin Péladon et de Philibert Audebrand.

Il a encore illustré une *Bible-farce*, *le Trocadéroscope*, *Gros-Jean et son curé*, de Roussel de Méry et *la Vie drôlatique des Saints*, dont il a écrit aussi le texte.

Il a publié de nombreux placards illustrés, entre autres la *Marseillaise des Jésuites.*

Alfred Le Petit est en outre conférencier, vers 1884, lors du *Journal parlé* qui donnait des séances sur la scène de l'Athénée-Comique, il fut engagé parmi les rédacteurs parlants et devait, chaque soir, improviser sur un tableau des dessins satiriques à propos de la politique du jour. Jules Ferry était alors ministre, notre artiste commentait les nouvelles du Tonkin en allongeant ou en rétrécissant le nez proverbial dont les caricaturistes ont peut-être un peu abusé depuis. Le commissaire de police, pour faire sa cour au ministère, fit fermer l'Athénée. Tout dernièrement Le Petit donnait plusieurs conférences à la salle des Capucines (février 1890) où il rappelait les péripéties du *Journal parlé* et ayant annoncé au programme *un art nouveau*, la petite salle était comble. Cet art nouveau consistait à fabriquer le portrait de gens connus avec toutes sortes d'objets usuels : un balai, un parapluie, un mouchoir devenaient un portrait frappant de Sarah Bernhard, un vase, du foin, cela ressemblait à Jules Ferry. D'une tête de Turc il faisait, en y retouchant légèrement, un Victor

Hugo. Une tête de paysan devient, en y ajoutant une peau de lapin, un maréchal Mac-Mahon; une tête de mort, à laquelle on ajoute un nez, une barbiche et un grand toupet, c'est Rochefort; puis, pour terminer, avec un jeu de dominos complet il fait le portrait du président Carnot. Puis, procédant par gradation, de la tête de Bartholdi il fait la tête du Lion de Belfort. Comme Philippon, suivant le même principe, prenait l'Apollon du Belvédère et arrivait à la grenouille, ceci prouvé pour montrer la ressemblance innocente de la poire symbolique à l'auguste tête de Louis-Philippe. Le Petit s'était amusé dans *les Contemporains* a faire de semblables rapprochements; ainsi Claretie, connu par sa douceur était devenu mouton. Cassagnac, au contraire, un dogue à tous crins et Léo Taxil, qui s'était approprié le texte de Gros-Jean et son Curé qui appartenait à Roussel de Méry, en geai paré des plumes du paon. Le 14 juillet 1888, Le Petit eut la malencontreuse idée de reprendre la publication de son journal *la Charge* et soutint quelques temps la cause révisionniste, et, par conséquent le général Boulanger; cela lui rapporta 1300 francs d'amende et deux mois de Sainte-Pélagie, où il fut voisin du célèbre Numa Gilly; il s'en consola en ornant sa cellule de peintures à fresques qui amuseront les détenus de l'avenir.

Le Petit expose chaque année aux *artistes indépendants*, au *Blanc et Noir* et à tous les Salons des *Incohérents*. Au physique, c'est un homme gai, jovial, un peu chauve, mais se rattrapant sur la barbe qu'il porte en fleuve débordant sur la poitrine tout comme Meissonier; de petits yeux fins et malins, un nez retroussé, complètent cette physionomie rabelaisienne — pas l'air buveur de sang du tout. Un jour, je lui fis avouer que Ferry était malgré tout un homme d'Etat, « mais c'est si amusant, me dit-il aussitôt, de taquiner un ministre! » Au moral, monte en vélocipède, joue du violon, chante de vieux airs en s'accompagnant, adore Levallois-Perret qu'il habite en bon bourgeois depuis longtemps, au milieu d'animaux variés, entre autres un corbeau énorme, qui parle, s'il vous plait, quand il veut, et qui semble avoir appartenu à Edgar Poë, tant il est suggestif.

Le Petit a eu son duel; il se battit avec un Italien. C'était en 1881, à propos d'un dessin dans *le Grelot* ayant cette légende : « Ayez pitié de la pauvre Italie qui ne veut pas travailler! » Tout en ayant dit beaucoup de choses sur notre caricaturiste, je crois encore en avoir oublié, mais la place me manquant, voilà pour finir bien, des vers que Champsaur lui décocha :

Le talent d'Alfred Le Petit
Est fait de la gaîeté gauloise.
Il est bien loin d'être petit
Le talent d'Alfred Le Petit.
Qui raille ensemble et divertit
Les gens par sa verve narquoise.
Le talent d'Alfred Le Petit
Est fait de la gaîeté gauloise.

PIERRE ET PAUL

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

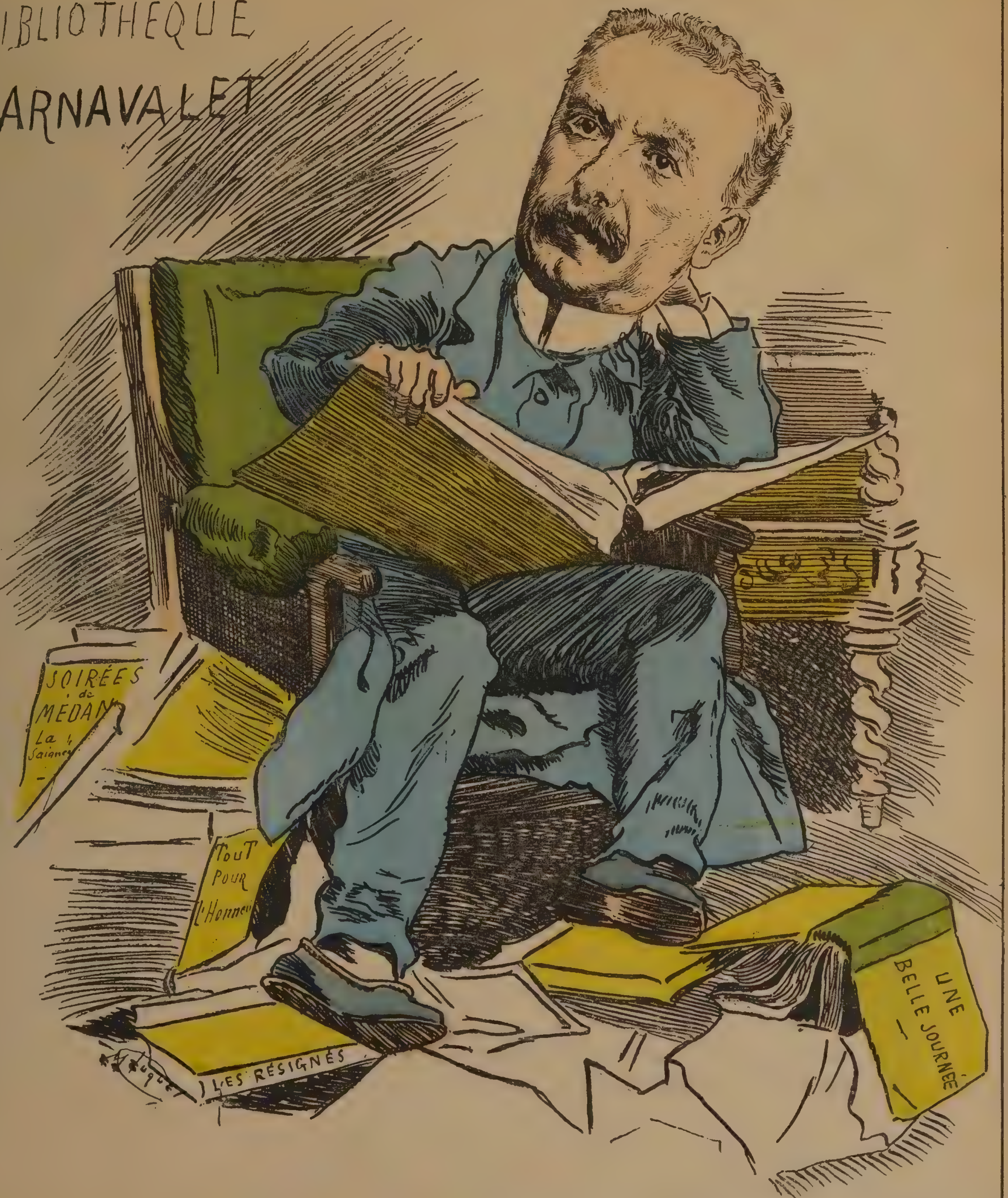
8e volume. N° 382. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE
TEXTE PAR LUCIEN MUHLFELD

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

HENRY CÉARD



HENRY CÉARD



Sa famille fut bourgeoise et provinciale. Il est né (le 18 novembre 1851) à Bercy. Cette origine peu romantique semble lui avoir épargné tels ridicules préjugés de la dix-huitième année dont parfois on se débarrasse mal. Il ne crut pas humiliant d'être, à Charlemagne, un élève correct, non plus qu'il ne juge aujourd'hui superflu d'être à Carnavalet un assidu bibliothécaire. Doué d'une certaine curiosité scientifique, Henry Céard poussé comme nous tous vers « les carrières libérales », prépara sa médecine. Mais il regarda trop en artiste les maladies, pour pouvoir les comprendre en savant. Aussi bien fallait-il à ses facultés aiguisées de raisonneur et de logicien une matière plus subtile : l'apprenti physiologiste se fit psychologue, et, psychologue, il l'est resté.

Gardant de sa traversée parmi les sciences naturelles la défiance du médecin qui démêle l'instinct brutal sous le sentiment hypocrite, Céard fut naturellement séduit par les écrivains d'analyse. Il alla droit à Flaubert, moins au Flaubert de la *Tentation de Saint-Antoine* et d'*Herodias* que magnifie de préférence la toute nouvelle littérature, qu'au Flaubert de *Madame Bovary* et de l'*Éducation sentimentale.* — En Céard se développait un tempérament curieux d'observateur intellectuel. Rien ne devait échapper à ses recherches d'analyste. Un fait historique, social, moral, est pour lui un problème qu'il scrute jusqu'à ce qu'il en ait trouvé l'équation. Les mécaniciens ont un mot, passé dans l'argot, pour désigner celui qui devine aisément le secret des rouages compliqués : « il débine le truc », disent-ils. Tel Céard. Seulement les trucs qu'il débine sont désolants, le résultat de ses observations est navrant. Comme tous ceux qui procèdent avec pénétration à une enquête rigoureuse, Céard conclut à la stupidité de la vie, à la faiblesse de l'homme. Il voit avec netteté les petitesses et les défaillances. Il gratte les respectabilités de façade, et il trouve les lâchetés quotidiennes, et les canailleries à long terme. Il serait inexact de l'accuser de voir systématiquement le mal : car ce qu'il discerne et ce qu'il formule, c'est bien plutôt l'incohérence dont personne n'est responsable, le flou, l'incertain de la vie, c'est la médiocrité des prétentions, le ridicule des moyens, l'imprévu des résultats.

Par la seule analyse psychologique, M. Céard conduit au même pessimisme que M. Huysmans qui est un pur perceptif. Comme la vie qu'on fait est aussi laide que la vie qu'on voit, l'intellectualité de l'un n'est pas mieux satisfaite que la sensibilité de l'autre. Pourtant, cependant que M. Huysmans ne cesse de protester contre « l'ignominieuse mufflerie » du monde, M. Céard garde une sérénité réjouie. Puisque la faute en est à la vie, non aux hommes, à quoi serviraient des gesticulations indiscrètes Restons à notre place : peut-être finirons-nous par lui découvrir quelque charme. « Au moins c'est de la tristesse qu'on connaît. » Ceux qui, mal contents de leur lot, l'échangèrent contre un autre, ne trouvèrent pas mieux, et sentirent par surcroît l'amertume des déménagements. « Ils connurent la mélancolie des choses finies dont la médiocrité même ne recommencera pas. » D'ailleurs, de notre place nous pouvons regarder la galerie, et elle fait toujours sourire; nous pouvons assaisonner d'ironie notre résignation. Ma famille, dit Céard, était de la Champagne, et si dans ce pays, on discerne à merveille les grimaces et les vices, on ne les clâme pas, on se contente d'en rire en dedans. Ainsi sait-il jouir, derrière son monocle, des tristesses et des mesquineries qu'il lorgne. Il savoure, avant tout, la joie de surprendre l'inutilité cocasse des choses.

Tel est le point de vue personnel et original de cet écrivain, tel qu'il apparaît à ceux qu'il admet dans sa modeste et cordiale amitié, tel que chacun peut le vérifier dans son œuvre : dans ses chroniques et ses critiques; dans ses romans : *Mal éclos*, histoire d'un répétiteur. — *Une belle Journée*, poème des adultères ratés, roman en trois cents pages dont l'action dure six heures, petit chef-d'œuvre de psychologie bourgeoise, — la *Saignée*, intéressante évocation des laideurs secondaires du Siège de Paris; dans son théâtre : mise en drame de *Renée Mauperin*, — la *Pêche*, une ironique pochade, — les *Résignés*, sa maîtresse œuvre, d'une valeur suprascénique, « un oratorio philosophique », disait un de ses amis, — et que complètera, cet hiver une nouvelle comédie, où il donnera, sous la forme dramatique, la plus complète représentation de son point de vue particulier.

En somme, cette œuvre éparse est peu volumineuse. Céard est un artiste si scrupuleux qu'en dehors des chroniques données aux quotidiens, il écrit rarement, après d'infinies réflexions, se décide avec peine à prendre la plume. C'était la méthode des classiques, que Céard lit et aime : il adore Pascal et Bossuet pour ce qu'ils ont piétiné la superbe de l'animal humain ; aussi Nicole et Vauvenargues, esprits plus modérés, mais dont la douceur narquoise le ravit; et avant tous, Choderlos de Laclos, l'auteur des *Liaisons dangereuses*, que Céard déclare le plus parfait des psychologues, et dont il dira la vie et l'œuvre dans le livre d'histoire littéraire qu'il lui consacrera.

Depuis des années, Céard nous a promis ce livre, comme aussi certain roman et certaine pièce : mais l'extrême exigeance qu'il a pour son esprit fait qu'il produit peu. A son sens, si la vie qui nous entoure est d'une flottante veulerie, l'artiste doit prendre le temps et la peine de la condenser et de la présenter correctement : c'est un peu un corsetier. Les qualifications naturelles de la forme de Céard, c'est, d'abord, la carrure : il sertit ses vigoureuses pensées dans des formules solides qui ne les laissent point s'échapper; c'est, ensuite, l'ordre tout musical de la composition : il y a dans ses comédies, dans ses romans, même dans ses chroniques, un thème et un rhythme. Ainsi formule-t-il sa philosophie avec la netteté d'un savant et l'harmonie d'un musicien. C'est pour cette philosophie, cette rigueur et cet art, que nous accordons à Céard,

sinon la place d'honneur qu'il occuperait s'il avait été plus laborieux, du moins une place bien à lui entre nos maîtres : même, le minuscule portrait qu'on vient de lire serait superflu — avant l'étude critique définitive à laquelle notre ami a droit et qu'il aura — après les pages où M. Émile Zola et M. Gustave Geffroy ont excellemment exprimé le témoignage de leur sympathie, l'un d'aîné, l'autre de camarade — ce portrait serait superflu, s'il n'avait été utile d'indiquer, dans cette galerie des *Hommes d'Aujourd'hui*, en quelle estime tient Henry Céard tout un groupe artistique qui s'avance.

LUCIEN MUHLFELD.

P. S. — Voici la bibliographie complète d'Henry Céard :

ROMAN

Une belle Journée (Charpentier, 1881). — *La Saignée* (dans les *Soirées de Médan*, Charpentier, 1877). — *Mal éclos* (non édité; paru dans la *Revue artistique et littéraire*, dirigée par Avonde, et dans le *Slovö*, de St-Pétersbourg, 1877). — *Une Attaque de nuit* (non édité; paru dans la *Vie littéraire*, 1877).

THÉATRE

Renée Mauperin, trois actes tirés du roman d'E. et J. de Goncourt (Odéon, 20 décembre 1886; non édité). — *Mon pauvre Ernest!* comédie en un acte (Cercle Volney, janvier 1888; revu et corrigé, cet acte s'intitule maintenant : *Il faut se faire une raison*, proverbe en un acte; inédit). — *Tout pour l'honneur*, drame en un acte, tiré de la nouvelle d'Émile Zola, le *Capitaine Burle* (Théâtre-Libre, 23 décembre 1887; paru chez Charpentier, 1890). — Les *Résignés*, comédie en trois actes (Théâtre-Libre, 30 janvier 1889; paru chez Charpentier, 1889). — La *Pêche*, idylle suburbaine en un acte (Théâtre-Libre, 30 mai 1890; publiée par la *Revue d'art dramatique* du 15 juillet 1890; inédit en librairie). — Une comédie en trois actes (en préparation).

HISTOIRE

Choderlos de Laclos et les Liaisons dangereuses, étude historique et littéraire, d'après des correspondances et des documents inédits (en préparation).

CRITIQUE ET CHRONIQUE

Aux *Droits de l'homme :* articles sur Goncourt et sur Berlioz (1876); — au *Grand Journal* (1877); — au *Slovö*, de Saint-Pétersbourg : publication de la *Saignée* et de *Mal éclos*, études sur le roman, la littérature et la poésie contemporaines (1879-1880); — à l'*Artiste* belge, dirigé par Hannon, et à l'*Actualité* belge, dirigée par Lemonnier (1876-1878); — à l'*Express*, dirigé par Spoll (1881-1882); — au *Télégraphe* (1885); — au *Sud-America*, de Buenos-Ayres (1885-1886); — au *Siècle* (critique et chronique, depuis 1888), et à l'*Événement* (chronique, depuis 1889).

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

8e volume. N° 383. — 10 c. Un an : 6 fr.



LES HOMMES D'AUJOURD'HUI



DESSIN ET TEXTE
DE PIERRE & PAUL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris

LOUIS LEGRAND

Pierre et Paul.

LOUIS LEGRAND

OUIS LEGRAND, artiste-dessinateur français est né à Dijon, le 23 septembre 1863.

Son père, qui était comptable et s'occupait aussi de journalisme, s'engagea en 1870 comme volontaire et fut tué par les Allemands à la prise de Dijon. Son nom est gravé sur le monument que la ville de Dijon a consacré à ses défenseurs pour honorer leur mémoire, la donner comme exemple à ses enfants et les remercier du sacrifice de leur vie à la Patrie.

Louis Legrand fit ses études au collège Stanislas des frères Maristes de Givry, entra au Crédit Lyonnais de Dijon, tout en continuant ses études de dessin, il concourut pour la bourse Devosge à l'école nationale des Beaux-Arts de Dijon, l'obtint, et vint en vacances à Paris en 1885 avec de chaudes lettres de recommandations du docteur Camuset, auteur des sonnets du docteur, il resta à Paris, fit la connaissance de Félicien Rops, qui lui reconnut du talent, devint un peu son élève, collabora à la *Journée*, puis au *Journal Amúsant*, puis enfin au *Courrier Français* en 1887.

De sa collaboration à ce journal artistique date sa célébrité et il se fit de suite un nom à coté et au même rang que les Willette, les Forain, les Raffaelli, les Pille, les Lunel, etc.

Il a édité lui-même un album de 17 eaux-fortes, à un louis l'épreuve, et prépare un ouvrage sur les *Danses modernes* dont il a écrit le texte et gravé les planches. Il expose régulièrement au *Blanc et Noir* des esquisses du *Courrier Français* et des pastels impressionnistes très remarqués.

Voilà l'œuvre de ce jeune artiste dont les goûts sont portés vers les modernes, oh! il abandonne les classiques!

Ses dessins toujours faits d'après nature sont exécutés après de nombreuses et consciencieuses études d'après le modèle.

Il adore Manet, Degas, Mallarmé et le talent de son ami Lunel, et comme il a raison! il suit de très près le mouvement des nouvelles écoles littéraires, et fréquente le bibliopole dont il est l'ami.

Au physique, Louis Legrand est un grand gaillard bourguignon, compatriote, par conséquent, de Piron, ne l'oublions pas.



Parfois ses dessins sont d'une puissance un peu brutale, mais de là à de la pornographie il y a loin, ses nus vibrent certainement, mais, franchement, trop peut-être pour quelques timorés, mais l'on n'y trouve aucunes recherches libertines et pernicieuses pouvant offenser les mœurs. C'est du reste ce qu'affirmait l'éloquente plaidoirie de maître Rodrigues, quand Legrand vint pour la troisième fois devant le tribunal sous l'inculpation d'outrage aux mœurs, à propos du dessin de première page du *Courrier Français* (9 nov. 90); intitulé « *en Famille* ». Cette fois il a été acquitté, mais deux précédentes fois il fut condamné : la première, pour son dessin la *Prostitution* (Courrier français, 24 juin 88), et la seconde pour un autre dessin intitulé : *Zola et le naturalisme* (Courrier français, 30 mars 90).

Le moment est-il bien choisi pour poursuivre avec tant d'acharnement cet artiste, quant on vient de reconnaître officiellement le talent brutal et puissant de Rops, son ancien maître, et de Zola en les nommant chevaliers de la Légion d'honneur.

Voici pour finir, la lettre que Félicien Rops adressait en 1888, à M. Jules Roques, directeur du journal illustré le plus artistique de nos jours, le *Courrier Français*, en faveur de son jeune ami Legrand, nous la donnons à titre de précieux document :

Paris, 25 janvier 1888

Mon cher Monsieur Roques,

Vous me demandez quelques notes biographiques sur mon jeune ami Louis Legrand, prétendûment « mon élève ».

Que vous dirai-je que vous ne sachiez? — Que le prévenu s'appelle Louis Legrand, comme l'autre, celui de la place des Victoires? Les parrains de province aiment à se livrer, sur leurs filleuls sans défense, à ce genre de plaisanterie qui égaie les longues soirées d'hiver. M. Viennet s'appelait bien: Amant-Fidèle-Constant! — Que Louis Legrand a du talent? Vos abonnés ont pu le constater.

Il m'est tombé de Dijon, patrie de Jeanniot et un peu de Willette, par une belle matinée d'octobre 1884, avec un paquet de dessins et une lettre de recommandation du très regretté Georges Camuset. Qui n'a pas connu le docteur Camuset, l'un des derniers exemplaires de la Gaieté française? Poète le matin, musicien le soir, dessinateur de dix à onze, oculiste de deux à quatre, et auteur de ces inoubliables *Sonnets du docteur*, que l'éditeur et imprimeur artiste Darantière, de Dijon, va, dans quelques jours, remettre en belle lumière pour l'esbattement des Pantagruélistes et des autres aussi.

Georges Camuset avait trouvé là-bas, par hasard, Louis Legrand, frais sorti du collège des Maristes de Givry, ayant passé par une banque, d'où il s'était échappé au plus vite, ne trouvant pas ces endroits-là honnêtes. Pour l'heure, il potassait d'après nature, sous la paterne direction du père Ronot, un de ces braves peintreurs d'histoire que le gouvernement paie pour porter la

mauvaise parole et perpétuer les plus idiotes traditions au sein des Académies de province, afin que rien ne se perde de la sottise humaine.

Malgré ses belles dispositions, Legrand ne ratait jamais d'obtenir la première place au concours de « modèle vivant. »

Évidemment dans cette voie, le prix de Rome l'attendait ! Dans le silence des nuits, il travaillait à une forte toile : le *Serment des trois Suisses,* la même qui plus tard, modifiée dans son essence, est devenue : le *Serrement des trois cuisses* ! !

Je reçus donc de Camuset : Legrand et un paquet de dessins, l'un portant l'autre. J'examinai les deux. Le premier était un grand gars bourguignon, haut en couleur, bien planté sur ses jambes, ayant le parler chanteur du terroir, et des yeux d'une douceur malicieuse qui faisait déjà pressentir le caricaturiste. Quand aux dessins, ils me paraissaient révéler des qualités précieuses et rares, dominées par un extraordinaire amour du modelé. Cet être-là aurait été capable de modeler la tête vitulinaire de Bouguereau, célèbre comme la plaine Saint-Denis par sa platitude.

Vous concevez que l'idée ne me vint pas d'apprendre quelque chose à ce gaillard-là ! par sentiment de mon impuissance d'abord, par respect de l'originalité de mon prochain ensuite. Legrand s'est mis sans aide, comme les canetons vont à la mare, à faire de beaux dessins qui ont attiré l'attention des artistes et des amateurs. Par vous il est entré au *Courrier Français* où il tient vaillamment sa place dans le rang, à côté de tous ces jeunes de talent et d'avenir qui s'appellent : Willette, Heidbrinck, Quinsac, Roy, etc., etc., et dont vous êtes l'intrépide capitaine recruteur.

Ainsi, mon cher Monsieur Roques, Louis Legrand n'est pas mon « élève », et je n'en aurai jamais, espérant rester toute ma vie moi-même un « étudiant ». Le vrai, c'est ce que je disais à Delâtre dans son Traité de la gravure à l'eau-forte : « Par dessus tout j'ai horreur des professeurs de tout poil et de toute médaille, des doctrinaires, des prédicants, des pontifes à toge et à toque, « gens qui d'habitude enseignent ce qu'ils ignorent. Les toges ne servent qu'à cacher sous de longs « voiles noirs les hémorroïdes professionnelles et les toques les oreilles d'âne des Institutaires. »

Sur ce je vous serre bien affectueusement la main.

Félicien Rops.

PIERRE ET PAUL

Imprimerie Paul Schmidt, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon Vanier.

8e volume. N° 384. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE SIDNEY

TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

LOUIS VALLET





LOUIS VALLET



Louis Vallet, artiste-dessinateur, est né à Paris le 26 février 1856. Engagé volontaire et cavalier-élève à l'école de Saumur en 1874.

Sous-officier au 18e dragons en mars 1876. Passé au 9e chasseurs à cheval où il fit la campagne du Sud-Oranais contre Bou-Amema de 1880 à 1883, sous les ordres du général de Négrier.

Voilà nous dirait-on une biographie d'artiste qui débute bien militairement et bien cavalièrement aussi. Mais cette carrière militaire s'arrêta là brusquement. Louis Vallet quitta le service des armes et de la Patrie en 1885, pour celui du crayon et de la plume.

Il vint à cette époque à Paris, devint dessinateur au théâtre de l'Odéon, composa particulièrement les costumes des *Fils de Jahel*, du *Lion Amoureux* et de *Beaucoup de bruit pour rien*.

En 1886, il fit quelques dessins au *Charivari*, passa à la *Vie Parisienne* en 1887, fameux journal, élégant, mondain, féminin, un brin pornographique, c'était bien son affaire. Ses débuts y furent remarqués, et si Vallet était heureux de passer à la *Vie Parisienne*, à ce journal on n'était pas moins heureux d'avoir un jeune talent, tout neuf, pour dessiner les élégantes amazones et les brillants cavaliers qui se croisent autour du lac du Bois de Boulogne et dans la fameuse allée des acacias.

Le *Cavalier Miserey*, d'Abel Herment, gendre du sympathique éditeur Charpentier, venant de paraître avec succès, on confia les dessins de ce volume militaire à Louis Vallet, qui en fit un beau livre artistique. Ah! cette vie là il la connaissait bien, et si j'ai déjà dit que l'on faisait mieux ce que l'on connaissait bien, à propos des *Marins* de Léonnec, on peut dire que les cavaliers sont du domaine de Louis Vallet. Il illustra le roman : *Marthe*, *Paris Impur*, de Virmaître et les *Aventures d'un savant russe*, puis enfin, l'*Amour à Paris*, dont la couverture illustrée valut à son

auteur 200 francs d'amende, quand José Roy, lui, mieux défendu ou plus heureux, s'en allait les mains nettes de toute condamnation.

Vallet fut envoyé en 1887, par l'*Illustration*, pour suivre la mobilisation à Auch.

En 1888, il expose au Salon les dessins du *Cavalier Miserey*.

Il a collaboré : au *Charivari*, au *Guide de la Mode*, au *En plein Air*, au *Paris Illustré* où il fit une suite de dessins en couleurs sur l'armée anglaise : des soldats rouges avec des bonnets à poils superbes, des horse-guards etc., puis à l'*Illustration*, à l'*Univers Illustré*, au *Paris-Noël*, au *Supplément illustré du Figaro* (centenaire du costume des femmes), au *Gaulois* (supplément illustré, la lutte pour la vie), au *Chat Noir*, histoire sans légendes un peu leste (par dessus les moulins), à la *Vie Parisienne* et à l'*Art et la Mode*. Cette année, il vient d'illustrer trois volumes à succès. *Les Aventures de Sidi Froussard*, le *Yacht* (de chez Quantin), volume qui avait besoin d'être un peu égayé par les élégants yachtsmen et les yachtswomen





de Vallet et le *Chic à Cheval*, superbe volume illustré de 300 dessins, dont bon nombre en couleurs, et dont le dessinateur fit aussi le texte. Cet ouvrage très élégant et d'une grande fantaisie fait honneur à la vieille maison Didot qui semble par ce coup d'audace avoir voulu un peu se rajeunir. Le succès de ce volume a été très grand. Aujourd'hui on le trouve sur toutes les tables de salon de nos élégantes et dans tous les châteaux.

Vallet, l'ancien cavalier de Saumur, était l'auteur tout désigné pour écrire cette histoire pittoresque de l'équitation : *Le Chic à Cheval ;* pour l'écrire et pour la dessiner, il nous raconte avec passion la vie de notre ami le cheval, mêlée à nos diverses civilisations, depuis les centaures jusqu'au prince de Sagan, depuis les amazones jusqu'à nos plus élégantes mondaines qui trouvent qu'il n'y a de réel chic sans le cheval. Maintenant laissons parler l'artiste sur ses goûts et préférences avec cet emballement et cette franchise qui peindront mieux l'homme que toute biographie.

« Ce que j'aime le plus, répond-il, à notre interwiew, les chevaux, les chiens, les chats (j'en ai quatre) et les Parisiennes ! ! !

« Comme artiste. Tous ! Depuis Forain jusqu'à Meissonier. Mais je me fiche de la signature et quand quelque chose me semble mauvais ce serait signé Véronèse que je le mettrais au panier impitoyablement. Mon époque préférée, dit-il, le Louis XV et le Moderne (mais pour les femmes seulement), leurs coiffures, leurs atours, etc., car le reste est rudement toc !

« Je ne voudrais jamais dessiner que des femmes (des Parisiennes), des chevaux et des soldats.

« Une jolie jambe de Parisienne dans un bas de soie noire, se détachant sur des dessous mousseux et blancs; voilà ce que je trouve de plus joli au monde. »

Par exemple, il n'est pas partisan de la photographie instantanée qui décompose d'une façon disgracieuse les mouvements du trot et du galop du cheval; il trouve ces attitudes fausses, puisque l'œil ne les voit pas ainsi.

Au physique, moustache blonde et longue redingote, a l'air d'un officier de cavalerie en bourgeois, vit en bourgeois, mais ne veut pas qu'on le dise parce qu'il craint que ça nuise à sa réputation d'artiste ! Comme il a tort de croire cela ! A nos yeux c'est tout le contraire.

PIERRE ET PAUL.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

8e volume. N° 385. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE
TEXTE DE PAUL VERLAINE

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris

LOUIS XAVIER DE RICARD



LOUIS XAVIER DE RICARD

Louis Xavier de Ricard, poète et publiciste français, né près de Paris, en 1843, est en même temps qu'un des plus hauts caractères que je connaisse, la personnalité composite par excellence dans l'unité des vues et le dévouement persévérant à une même opinion. Poète d'un très grand talent, polémiste puissant, romancier et écrivain politique certes de premier ordre, il a et aura, dans l'histoire littéraire de cette période-ci, une page à part, une belle et bonne page à tous les titres qu'un auteur de sa volée puisse ambitionner. Mais, à mes yeux comme, j'en suis sûr, aux yeux des compétents, son plus frappant, son plus éclatant aspect serait celui, qu'il est temps de dégager bien fort d'un injuste oubli ou, sinon de l'oubli, tout au moins du silence cet autre exil de cette autre patrie, la Littérature, de fondateur du *Parnasse contemporain de* 1867. J'ai, dans un livre paru il y a quelques années (1), revendiqué autant que cela cadrait avec mon plan, cette gloire, oui cette gloire! pour le cher ami qui va nous occuper, sans ajouter, vu le cruel manque d'espace, bien grand détail à ce que j'écrivais alors; j'insisterai aujourd'hui plus particulièrement, comme c'est d'ailleurs mon devoir de biographe, sur la part prise par Ricard au très important mouvement poétique d'il y a 24 ans. Il sied que les jeunes gens d'à présent sachent bien ce qu'ont fait leurs devanciers pas énormément plus vieux qu'eux, pour en parler raisonnablement, enfin! Car il y a eu des injustices et même une ou deux bêtises dites dernièrement par des moutards trop pressés d'avoir le mot « ganaches » à la bouche.

Donc en 1866 je connus Ricard, comme on l'appelle familièrement; il avait déjà fait de la prison politique, publié un gros volume de vers, et dirigeait une compacte publication très avancée, la *Revue du Progrès*, où collaboraient nombre de débutants, aujourd'hui parvenus dans différentes carrières. Peu après, Ricard fondait l'*Art*, où écrivirent Charles Joliet, Edmond Lepelletier, Victor Poupin, le regretté Adolphe Racot, moi, d'autres encore. Catulle Mendès y envoya des vers de sa seconde et de sa troisième manière l'indoue et l'élégiaque, et y porta plus tard des lettres chinoises aussi jolies que bien tendres. Il s'était lié avec Ricard — voisins de palier qu'ils étaient, — et de ces relations littéraires sortit l'idée du *Parnasse*, dont Ricard fournit plusieurs collaborateurs, parmi lesquels Anatole France, Edmond Lepelletier et moi, et Mendès, la majorité des collaborateurs, les maîtres d'alors en tête, Leconte de Lisle, Théodore de Banville, Baudelaire, — alors très malade et que nous devions bientôt enterrer à une trentaine, si une trentaine! dont l'éditeur Lemerre et moi qui marchions les premiers derrière le char, Arsène Houssaye et son fils, Banville, Asselineau, Louis Veuillot.

Les Parnassiens se réunissaient tantôt chez Mendès, étroitement mais joliment logé, rue de Douai, où l'on se rencontrait avec Léon Dierx, José Maria de Hérédia, Ernest d'Hervilly, le pauvre cher Albert Glatigny; le grand Villiers, Stéphane Mallarmé, très intermittent parce qu'en province alors, Armand Gouzien, l'ancêtre Auguste de Chatillon, et de jeunes artistes peintres ou musiciens ayant depuis fait leur chemin, tantôt dans le salon de la très gracieuse générale marquise de Ricard, mère de notre poète. Le général, souffrant de longue date, faisait de rares apparitions parmi cette adolescence littéraire où se mêlaient heureusement l'élément féminin pour des conversations plus variées, des chants et des morceaux au piano et, dans les

---

(1) *Les Mémoires d'un Veuf,* voir les pages sur le *Parnasse contemporain.*

grandes occasions, des danses, voire des charades et des actes d'Hugo et de Vigny. Celle qui est aujourd'hui Mme Alphonse Daudet, Mlle Allart, voulait bien réciter parfois des vers, ainsi que ses parents, poètes eux-mêmes. Quelques hommes politiques, d'ailleurs fort aimables et point trop bruyants (peut être à cause qu'ils étaient en minorité) formaient comme une basse à ce concert de propos pour la plupart ailés. Ricard, la vivacité mais l'affabilité même, allait d'un groupe à l'autre, discutant tour à tour chaudement esthétique et révolution, sonnet estrambote et fédéralisme, le tout avec une conviction ardente qu'on ne pouvait qu'aimer à la folie, même si on ne la partageait pas.

Catulle Mendès a raconté très agréablement dans sa *Légende du Parnasse Contemporain* ces belles et bonnes soirées dont, avec sa conversation charmeuse, son élégance et les vers admirables qu'il disait d'une façon exquise, il était, de compagnie avec François Coppée, tout esprit et toute grâce aussi, l'un des plus aimables ornements.

La Guerre abolit ces réunions, tant de la rue de Douai que du boulevard des Batignolles, mais le *Parnasse* avait eu lieu, et une grande part du mérite revient à Ricard, fondateur et collaborateur. De superbes vers de lui sont à relire dans ces illustres livraisons, en même temps que *Ciel, Rue et Foyer*, un beau livre sévère, noble et charmant, paru presque simultanément, et dont l'auteur nous fait espérer une réédition qui coïncidera avec la publication d'un nouveau recueil : *Dernières Ténèbres* (poésies françaises et languedociennes).

Car Louis-Xavier de Ricard, que j'ai connu assez réfractaire à la littérature du Midi, est aujourd'hui un fervent félibre, et voici la cause de ce changement : forcé de se réfugier en Suisse après la Commune et la guerre allemande, où il avait fait vaillamment son devoir de patriote et tenu avec fermeté son rôle de républicain, il préféra, lorsqu'il put rentrer en France, ne pas revenir à Paris, et se fixa définitivement à Montpellier. Je dis définitivement, bien qu'il ait fait depuis un voyage de quatre ans en Amérique, où il fonda et dirigea l'*Union Française* à Buenos-Ayres, au Paraguay, le *Río Paraguay*, et à Rio-de-Janeiro, le *Sud Américain.* Il a même rapporté de ce séjour des notes précieuses, dont il compte faire des livres, et compter faire pour cet infatigable et ce persévérant, c'est faire. Nous aurons donc sous peu *Mon Rancho* (souvenir du Paraguay); le *Véritable Empire Brésilien*, une comme prophétie, *Dans l'autre Monde* (aventures d'une femme dans l'Amérique du Sud). C'est dans ce Midi héréditaire (son père le général était de Cette) que le prit l'amour de cette brillante presque — langue d'oc, et quand je dis presque, je n'entends exprimer aucune nuance de dédain ni même comme dit l'Anglais, de *discrimination.* A mon sens, les patois sont les meilleurs conservatoires des langues dont ils retiennent les traditions et l'allure initiale, — et, en outre, la renaissance du Provençal, dès avant Mistral, Roumanille et Mathieu, avait fait littéraires, avec Navarro d'Oloron, d'Espourrin, Jasmin, ces divers dialectes qui sont, m'écrivait naguère Ricard, magnifiques pour l'expression et la couleur; à défaut de vers originaux dans cet idiôme, nous ne donnerons, toujours faute de place, que la très belle traduction par notre ami d'une bien curieuse petite pièce du poète espagnol, Joaquin Maria Bartrina.

REABILITACIOUN

Estava soulet dins l'oumbra infernala,
l'avié prou, Satan, quand dintret Caïn.
— Jureroun à Diéus una òdia eternala
E qu'à soun gouver ié boutarien fin.

« La Revoulucioun, à Diéu rebecaira
E pèr Diéu maudicha es iéu! dis Satan.
— Soui, iéu, lou traval : ce d'en aut m'acaira!
Tournet lou broutel terrible d'Adam,

S'amireroun pioi : ples d'ira inflambada
Lampejoun sous iols un esgard auriéu :
La raça d'Abel tremola espantada :
Sus son trone, amount, s'estrementis Diéu.

La maledicioun divina arregassa...
Mès lous mata pas. Fil d'Abel, atras!
Lou Prougrès carriéu, tout triounflant, passa...
Caïn tira, e tus butes, Satanas.

« Il était seul dans l'ombre infernale — depuis longtemps, Satan, quand entra Caïn. — Ils jurèrent à Dieu une haine éternelle, et qu'à son règne ils y mettraient fin.

La Révolution révoltée contre Dieu, — et par Dieu maudite, c'est moi dit Satan. « Je suis, moi, le travail, celui d'en haut me déteste, répliqua le rejeton terrible d'Adam. »

Puis ils se contemplèrent — pleins d'une colère flambante — leurs yeux lancent comme un éclair un regard farouche. La race d'Abel tremble apeurée. Sur son trône, là-haut, Dieu tressaille.

La malédiction divine menace. — Elle ne les mate pas. Fils d'Abel arrière! le Progrès sur son char triomphal passe. Caïn tire et toi, Satan, tu pousses! »

Dont voici l'original :

REHABILITACION

Solo estaba Satan en el infierno
Siglos hacia, cuando entró Caïn;
Ambos a Dios juraron odio eterno
Y dar juraron a su imperio fin.

— Soy la revolucion, por Dios maldita,
Desterrada por Dios, dijo Satan.
— Soy el trabajo que a ese Dios irrita,
Dijo el terrible Vastago de Adan.

Miraronse : en la luz de la mirada
Brilló rayo de colera en los dos.
Y la raza de Abel tembló asustada
Y hasta en su trono estremeciose Dios.

La maldicion divina con su peso
No los hundio ¡ Raza de Abel atras!
¡ Plaza al triunfante carro del progreso,
Quo arrastra Caïn y empuja Satanas!

Mais le poète et l'écrivain français ne périssaient pas pour cela dans l'auteur de *Ciel, Rue et Foyer,* mais fraternisait avec le félibre. De nombreux poèmes, dont le magnifique sonnet que voici :

LA GARRIGUE (1)

Puisse ma libre vie être comme une lande
Où sous l'ampleur du ciel ardent d'un soleil roux,
Les fourrés de kermès et les buissons de houx
Croissent dans des senteurs de thym et de lavande :

Que, garrigue escarpée et sauvage, elle ascende
Dans l'air large et sonore où ronflent des courroux
De Mistral, tourmenteurs fougueux des arbres fous;
Et dans l'isolement s'allonge toute grande,

Heureuse de la paix grave des oliviers,
Des parfums de la figue et des micocouliers
Jaillissant de ses rocs rôtis aux étés fauves,

Et rêvant, avivée au flux du souffle amer
Sous ses horizons fins, baignés de vapeurs mauves,
Regarde s'aplanir dans le lointain la mer!

et qui formeront, avec autant de vers en langue d'oc, ces *Dernières Ténèbres* que nous attendons tous, le *Fédéralisme*, forte et lumineuse étude anti-jacobine, une série de romans dont un, *Thélaire Pradon*, vient de paraître en nouvelle édition chez Sandoz, attestent la vitalité de la maturité dans ce grand, large et beau talent. L'Église catholique est fort maltraitée dans ce dernier ouvrage, et je m'élève de toutes mes forces contre la haine véritablement furieuse qu'y déploie l'auteur à propos de doctrines qui me sont plus encore que chères, vitales! (je parle de *doctrines* et non point d'*hommes.*) Mais tant de talent y éclate, tant de sincérité, de généreuse, en quelque sorte, témérité, que force est de lire avec avidité ces pages fortes, nobles et pour moi cruelles. Une série d'autres romans corrélatifs à celui-ci est en voie de préparation; *Claire de Ribes, Jean Maurriès*, même, sont achevés.

Enfin, deux pièces de théâtre, *Maguelonne détruite,* en prose, — *Hugues Capet*, « œuvre dramatique en vers », et dont je connais beaucoup de rudes et fiers fragments, complètent cette œuvre déjà considérable, mais que l'âge, juste mûr, de l'auteur promet à nos fraternelles et orgueilleuses espérances de voir s'accroître dans les très grandioses proportions qui seules peuvent constituer le champ nécessaire, sévère et de plein air! à ce vaste esprit si vigoureux.

Je me souviens aussi d'avoir entendu Ricard réciter de sa voix chaude et communicative, bien qu'à cette époque du moins, exclusivement parisienne, d'intonation sans rien du midi, plusieurs scènes d'un drame en prose, la *Fruitière*, en cette belle prose dont les seuls poètes ont le secret, d'un drame poignant, sombre et profondément tendre. J'ai tout lieu de craindre que l'auteur si sévère, trop sévère, beaucoup trop sévère pour lui-même, n'ait jeté au panier cette chose tant frappante que je m'en souviens après plus de vingt ans.

Ricard promet, car il est un critique aussi acéré et subtil qu'un poète, un prosateur et un journaliste politique des meilleurs, — une étude sur le mouvement poétique et littéraire actuel dans ce qu'il a de plus actuel; ce sera un curieux et bien édifiant spectacle que de voir juger nos déjà moins verts et encore jeunes Décadents (je n'emploie pas le mot *Symbolistes* ignorant ce qu'il signifie, sauf du *truism*, malgré toutes consciencieuses enquêtes et obligeantes informations) par ce grand Parnassien qui est loin d'ailleurs, je le sais, de leur être hostile, mais qui ne peut manquer de décider en toute autorité compétente.

Attendons.

PAUL VERLAINE.

(1) Terrain rocailleux, couvert de broussailles.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

8e volume. N° 387. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

Dessin de Camille Pissaro

Texte d'Émile Bernard

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

PAUL CÉZANNE



PAUL CÉZANNE

Car, je m'en souviens, la pièce ne plaisait pas à la multitude; c'était un mets qui n'était pas du goût de tout le monde, mais c'était une pièce excellente. (HAMLET.)

En Provence. Une jeunesse romantique avec des vers, des promenades déclamatoires près de Zola, son ami de collège ; Hugo, Musset, dispersés dans les feuillages sur les bords de l'Arc ; une arrivée à Paris enthousiaste, des conversations de nuit devant la grande ville — que l'on rêve de conquérir — sous les étoiles. Puis un peu de misère par la famille rébarbative quoique fortunée ; un mariage ; les échecs près du public et des artistes impuissants ; le paroxysme des théories (sa plus géniale époque) et enfin la retraite et l'absolu.

Mais combien de triomphes imaginaires, d'arts surprenants à créer, d'espoirs vains ! !

Les amis : Pissarro, Guillaumin, Monet, Zola, Bail, ont fait leur route, ont eu leur part de gloire, ont su la joie d'une justice. Inconnu ou plutôt méconnu il a, lui, aimé l'art jusqu'à renoncer à se faire une notoriété par les amitiés et les cénacles. Non méprisant, mais entier, il a renoncé à faire part de ses efforts... Aussi quel étonnement pour nous, l'an dernier, ses envois à l'exposition bruxelloise des XX : Il ne fut pas plus compris qu'il y a 20 ans; pas même l'honneur d'une discussion ! On le cita, et rien de plus.

Pourtant quelles pages : ces femmes nues, dans un étrange décor flou, suggestives plus qu'aucunes avec leurs élégances de dianes du XVI[e] siècle; ce paysage méridional aux solidités neuves.

Style. Ton.— Peintre avant tout quoique penseur, grave aussi, il ouvre à l'art cette surprenante porte : la peinture pour elle-même.

Au quatorze rue Clauzel, chez Tanguy, dans une sombre et étroite boutique, des paysages enfantins : maisons rouges enchevêtrées d'arbres grèles, de haies primitives, natures-mortes : pommes arrondies comme au compas, poires triangulaires, compotiers de guingois, serviettes rageusement pliées; des portraits. Le tout : vert-bouteille, rouge-brique, jaune-ocre, bleu-blanchisseuse.

Apres, rudes, acides, ces toiles bouleversent ; elles semblent défier toute critique, faites pour susciter des batailles.., et d'aucunes pourtant d'une puérilité charmante éveillent l'idée précise d'un génial enfant pastour — tel le Giotto — qui touche aux couleurs.

Chez Schuffenecker : une coupe blanche sur fond vert-bleu strié des fleurs d'un papier peint ; proches, un verre en urne, une serviette déployée, des pommes soutenant un citron. Deux paysages : sapins le long d'une grand'route bordée de villas et d'herbes ; maisons rouges vues dans des groupes d'arbres.

Chez le docteur Gachet, à Auvers : des paysages d'un Corot solide ; des natures-mortes graves, des esquisses puissantes ; puis, chez MM. Choquet, Pissarro, Zola, Rouart, Murer : des femmes nues, des bouts de tables couverts de fruits ; de sévères portraits. Je me souviens telle œuvre (sa femme) qui est digne d'Holbein : sur un fond vert-bleu où pend un vêtement se détache, appuyée en un fauteuil rouge-cramoisi, la tête fine aux yeux vagues, à la bouche sensuelle ; en camisole rayée noir et vert, pensif, le modèle pose ; mais dans cette pose, la vie est latente.

Essentiellement hiératique et d'une pureté de lignes connue seule des purs maîtres primitifs, cette toile m'apparaît comme une des plus grandes tentatives de l'art moderne vers le beau classique.

. . . .

Trois manières sont distinctes :

L'arrivée à Paris ;

L'époque claire ;

L'époque grave.

La dernière manière n'est guère qu'un retour à la première, mais à travers les théories naissantes de la couleur et des aperçus très personnels et inattendus sur le style. En rien, pourtant, les premières œuvres ne sont inférieures aux dernières comme intérêt. Elles empoignent par leur précoce puissance ; elles empoignent, malgré de fréquents rappels de Delacroix, Manet, Courbet, Corot, Daumier.

L'époque claire fut sa plus malheureuse; elle fut de contrainte d'ailleurs. Il avait rencontré Monet qui ne rêvait que soleil et lumière et il succomba à son tour aux charmes des grandes clartés ; mais il reprit peu à peu son calme et sa pondération, et il revint plus complet et plus savant à son point de départ.

D'une pâte solide, traitées par touches lentement frappées de droite à gauche, les œuvres de la dernière manière affirment les recherches d'un art nouveau, étrange, inconnu. Des lumières pondérées glissent mystérieusement dans des pénombres *transparemment solides* ; une gravité architecturale préside à l'ordonnance des lignes, parfois des empâtements incitent à des sculptures.

La Tentation de Saint-Antoine (appartenant à M. Murer) me semble un véritable type du genre cherché par le peintre autant que le plus complet.

Romantique de conception, la toile, grande au plus de 20/15, nous montre le saint légendaire affalé pendant qu'un diable rouge, grimpé sur sa tête, lui désigne frénétiquement une fille nue que des amours minuscules escortent ; le terrain est jonché de roses pâles sur lesquelles l'apparition marche. Un ciel bleu tend son oriflamme derrière un arbre qui penche sur cette scène.

Ici pas d'ombre positive, une clarté égale baigne, irise chaque chose ; on dirait d'un bas-relief très vieux, appâli par les années et beau de cette indécision mystérieuse que le temps imprime à l'art.

C'est là une des plus puissantes œuvres de la couleur. Il va sans dire que le dessin en est naïf au possible, que seule une ancestrale image populaire pourrait en donner une idée.

Uniquement picturale, au premier abord cette toile serait facilement prise pour ce que l'on nomme vulgairement « croûte grossière » ; car elle ne semble, en effet,

qu'un plâtreux gâchis de couleurs : — telle elle apparaîtra du moins aux yeux non exercés (exotériques). — Mais si nous nous y attardons pour en supputer les qualités, le ton, la grâce, et *l'indéfinissable* qui suggestionne le cerveau d'un artiste plus qu'une représentation fantastique brossée ou décrite de façon ordinaire, nous avouons que là existe cette puissance d'originalité et de technique toujours cherchée et si peu rencontrée dans les œuvres que nous montre la génération présentement connue. Et cela me fait penser à cette opinion que Paul Gauguin émettait un jour devant moi à propos de Paul Cézanne : Il n'y a rien qui ressemble à une *croûte* comme un chef-d'œuvre. Opinion que, pour ma part, je trouve ici d'une cruelle vérité.

Paul Cézanne est né à Aix en Provence. Il a 50 ans d'âge.

EMILE BERNARD.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-Gérant : Léon VANIER.

8e volume. N° 388. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE L. ANQUETIN

TEXTE DE T. DE VYZEWA

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

ÉDOUARD DUJARDIN



ÉDOUARD DUJARDIN

'EST tout à fait un plaisir pour moi de pouvoir raconter ici la vie d'Édouard Dujardin. Il y aura bientôt quinze ans que je le connais : son esprit et son caractère sont parmi les plus particuliers que je sache.

Il est né dans le Blaisois, à Saint-Gervais, le 10 novembre 1861. Il vécut ses premières années dans cet aimable pays où son père, officier de marine retraité, était venu s'installer. Tout près de l'endroit où il demeurait, l'éminent Robert Houdin s'était fait bâtir une façon de château magique, avec sonnettes enchantées, fleurs apparaissant et disparaissant à vue d'œil, orchestres invisibles; ce voisinage était fait pour frapper vivement l'imagination d'un enfant. Dujardin y apprit à considérer la vie comme une série de prestidigitations et à préférer les jeux de l'art à ceux de la nature. Quelques années plus tard, il entendit au Théâtre de Rouen *Robert le Diable* et le *Sonneur de Saint-Paul :* il y prit le goût des sentiments passionnés.

Il fit ses études au Lycée Corneille, à Rouen, où sa famille avait émigré; là il eût pour condisciple l'excellent peintre Louis Anquetin, qui vient de le représenter très exactement dans le portrait ci-contre. La rhétorique achevée à Rouen, Dujardin vint la recommencer à Paris, au Lycée Louis-le-Grand. C'est là que pour la première fois je l'ai rencontré. Il suivait les leçons de M. Jacob, qui le stimulait aux exercices latins, et celles de M. Chabrier, qui lui enseignait à tempérer l'impétuosité native de son style sous l'influence des jolies phrases ratatinées de La Bruyère. Ses parents le destinaient au professorat; Dujardin y gagna de faire des humanités plus complètes que ne l'exige le baccalauréat. Mais il se dégoûta de l'Université; il était par essence un poète lyrique : plusieurs des vers et des poèmes en prose inédits qu'il écrivit dans ces années sont d'un emportement tout à fait singulier. C'était alors un grand garçon imberbe, sanglé dans son uniforme : il portait la tête très droite et marchait d'un pas solide; mais sous le lorgnon qui bornait ses yeux de myope, on l'aurait dit absorbé par l'évolution de quelque rythme intérieur.

Dujardin n'était pas seulement un poète. Il adorait et connaissait la musique : et ce fut d'abord vers cet art qu'il se sentit entraîné. Non content de jouer les sonates de violon de Haydn et les concertos de l'immortel Rode, il étudia la composition, fut élève de M. Durand et de M. Guiraud, écrivit divers morceaux, parmi lesquels un poème lyrique où il exprima des passions désespérées et des harmonies peut-être inspirées de Berlioz.

C'est peu de temps après qu'il connut l'art de Wagner. Il l'aima fougueusement. Il parcourut le monde pour entendre *Tristan* et la Trilogie. A Bayreuth, il fut un des plus fervents pèlerins. Le maître l'honorait de son amitié et lui écrivit dans des circonstances mémorables. Seul et inconnu, Dujardin fonda la *Revue Wagnérienne* qu'il dirigea pendant trois ans et qui a plus fait pour répandre en France l'admiration de Wagner que ne pouvaient le supposer ses nombreux détracteurs ni même ses rares partisans. L'histoire de cette Revue est un des épisodes les plus pathétiques de l'histoire générale des arts en ce siècle : elle trouvera un jour son historien et la figure d'Édouard Dujardin en sortira grandie.

La *Revue Wagnérienne* réveilla chez le jeune homme le sentiment de sa vocation littéraire. L'année suivante, en 1885, il publia un recueil de treize contes fantas-

tiques, *les Hantises :* c'étaient des récits d'un genre absolument nouveau, produisant l'émotion du surnaturel par de simples analyses d'états intérieurs morbides ou excentriques. Dujardin crut devoir les écrire dans un style d'une logique rigoureuse, et partant un peu ardu : il avait inauguré ce style dans la *Revue Wagnérienne*, d'où le nom de « style wagnérien » qui lui fut donné par les critiques superficiels.

Dans sa tenue extérieure, Dujardin était resté un compositeur romantique. Il portait un collier de barbe et de longs cheveux, comme M. Benjamin Godard sur ses photographies. Ses yeux étaient devenus plus grands et plus fiévreux. Il avait le cou serré dans des cols très hauts et rabattus en ligne droite, avec un tout petit nœud de cravate blanc qu'il arrangeait lui-même. Il était célibataire : il l'est resté jusqu'à nos jours.

En 1886, Dujardin, toujours seul et par le miracle de sa volonté obstinée, fonda la *Revue Indépendante.* Il avait intéressé à Wagner tous les littérateurs de l'école nouvelle; il les intéressa à la revue littéraire qu'il fondait et qui devint le recueil de toutes leurs pensées. L'admirable M. Stéphane Mallarmé y publia des chroniques théâtrales qui sont des poèmes tout parfumés de sagesse. M. Huysmans y apprécia les peintres de son temps ; M. Verlaine y fit paraître des vers depuis fameux. Deux hommes aujourd'hui morts et que je ne cesserai point de chérir, Villiers-de-l'Isle-Adam et Jules Laforgue, ont aimé jusqu'au bout à y collaborer. C'est là que nous fut révélé le merveilleux épilogue de *Sous l'œil des Barbares.*

La *Revue Indépendante* semblait destinée à être un petit recueil sans importance, comme tous ceux du même genre qui l'ont précédée ou suivie. Édouard Dujardin sut en faire une revue considérable, répandue et lue et commentée autant que les plus célèbres; là encore, s'il eut des collaborateurs, il fut le seul directeur ; à lui seul il supporta le poids de cette entreprise qui aurait écrasé tout autre à sa place. Il trouva dans son amour passionné de l'action et dans l'ardeur de ses illusions littéraires l'énergie qu'il fallait à cette tâche de géant.

Et le même homme qui créait et dirigeait et faisait vivre une revue de cette importance, dans le même temps composait un recueil de mélodies, les *Litanies*, des poèmes en prose et en vers, et un roman, *les Lauriers sont coupés*, qui restera l'un des efforts les plus notables de la littérature contemporaine vers un renouvellement de sa forme et de ses procédés.

Les *Litanies* ne sont plus inspirées de Berlioz; une originalité absolue est la seule qualité que ne pourront pas leur contester les juges les plus malveillants. Parmi les poèmes en prose de cette époque, *A la gloire d'Antonia* est le plus connu, et le plus justement. Et s'il est vrai que rien n'existe pour nous que nos idées et nos sensations, comme le croyait alors Edouard Dujardin, le plus parfait de tous les romans est ce *Les Lauriers sont coupés* où toute l'intrigue consiste dans la notation scrupuleuse et souvent très poignante des idées et sentiments successifs d'un jeune homme un peu exalté.

Au temps de la *Revue Indépendante,* Dujardin offrait un ressouvenir idéal des jeunes littérateurs élégants de 1829. Il avait les cheveux plus courts qu'autrefois, mais relevés sur le front, à gauche, en un haut toupet romantique. Un grand col droit emprisonnait sa tragique figure redevenue imberbe. Des cravates rouges et violettes, il en avait de très pittoresques; mais souvent il en était dispensé par des gilets qui montaient droit jusqu'au col, tantôt rouge cramoisi avec des boutons de vieil argent, tantôt mi-partie vert et bleu, comme ceux qu'aimait de son vivant l'infortuné Chat-

terton. Avez-vous vu à Mayence le pantalon à pont triangulaire dont un sculpteur a vêtu le typographe Gutemberg? Gutemberg a légué cette mode touchante à Benjamin Constant et à M. de Bonald. Edouard Dujardin en a été, je crois, le dernier représentant en Europe.

Fatigué de la vie active, Edouard Dujardin s'est consacré tout aux lettres. Il écrit un roman qui étonnera par la forte et profonde simplicité de l'intrigue et des caractères. Poète lyrique, il pratique une poésie rimée par assonances et rythmée librement, mais toute dominée par des sentiments très passionnés. Après avoir publié plusieurs livres qu'il se plaît à déclarer lui-même pleins de recherches et fort compliqués, il semble aujourd'hui désireux surtout de clarté et de simplicité, ces qualités n'excluant point le lyrisme de la pensée ni celui de la forme.

Dans l'intervalle de ses travaux littéraires, Edouard Dujardin s'intéresse à toutes les manifestations du sport contemporain. Son élégance, la trentaine approchant, a suivi une évolution analogue à celle de sa littérature; elle est devenue foncièrement britannique et moderne. Cela me dispense de la décrire, mais cela ne me dispensera pas d'ajouter qu'elle est d'une correction et d'un charme incomparables.

Et il n'y a pas non plus d'homme meilleur, ni plus sensible, ni plus sûr, ni qui sache mieux garder ses amis, tout en continuant à réaliser, dans les épisodes de sa vie comme dans ses œuvres, le type d'un parfait poète lyrique.

T. DE WYZEWA.

Au moment où cette notice est mise sous presse, Edouard Dujardin publie un volume de ses plus récents vers, *la Comédie des Amours*, et fait représenter cette belle tragédie d'*Antonia*, si impatiemment attendue de chacun. Des deux parts le succès semble dépasser toute espérance; aussi nous contenterons-nous de citer quelques vers de *la Comédie des Amours*, désolés d'être restreints à un aussi court fragment.

Celle-ci venait le soir,
Celle-là venait à la nuit noire...

Elle, elle vient le matin :
Le matin, tout est argentin !
Le matin, tout est divin !

Celle-ci avait des robes roses,
Celle-là dans ses cheveux mettait des roses...

Elle, elle vient en bleu :
Le bleu, c'est la couleur des cieux !

Celle-ci se parfumait d'iris,
Celle-là faisait venir du fond des oasis
Les aromes les plus exquis...

Elle, elle met du lilas :
Ah ! qu'ils sont pleins d'appas,
Qu'ils sont délicats,
Qu'ils sont doux, les blancs lilas !

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

8e volume. № 389. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN D'EMILE BERNARD

TEXTE DE RICHARD RANFT

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris

E. SCHUFFENECKER



E. SCHUFFENECKER

Candeurs des vapeurs et des tentes,
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles.
ARTHUR RIMBAUD.

PETIT et trapu; le visage mangé par une barbe brune, le front haut et calme des penseurs, des forts; des yeux sympathiques, brillants, purs, comme ceux des enfants et des rêveurs, tel est le faciès de moine croyant de Schuffenecker.

Chose curieuse, ce hardi peintre, si en dehors de la peinture officielle, incompris des masses, qui choque les brutes d'art contemplatives d'incroyables vignettes peintes, est professeur de dessin dans un lycée de l'Etat et dans les écoles de la Ville de Paris, après avoir passé les examens nécessaires et conquis le proviseur qui pense exposer le long de ses murs les toiles révolutionnaires de l'artiste, pour l'édification de ses élèves.

Approchant de la quarantaine (il est né le 8 décembre 1851, à Fresne-Saint-Mamès, en Franche-Comté), Schuffenecker cherche la maîtrise dans un art de rêve, abstrait, ésotérique, comme il le dit lui-même, bien qu'il revienne de loin, ayant semé le long de sa vie de curieuses toiles notant les recherches de son esprit inquiet toujours inassouvi, toute une lumineuse galerie d'équilibre parfaitement combiné.

Nous parlant de ses travaux :

« Vous n'imaginez pas ce que j'ai peint autrefois; je garde ça par curiosité!... » Et de grimper une échelle pour descendre d'une soupente de son atelier de la rue Durand-Claye, où elles dorment, ficelées par les araignées, les toiles d'antan, de consciencieux faits divers, mousquetaires altérés, enfants buissonniers mangés par les bitumes dans lesquels, petit à petit, s'évanouissent les tons clairs, tableautins de chevalet valant, certes, ceux des décorés du Salon bicéphale, ceux qu'exposent en des cadres d'or, pompeux de style, les marchands sémites de la rue Laffitte.

Si peu, alors, sur le chemin idéal, il le suivit cependant frappé, on ne sait par quelles aveuglantes lumières qui lui prouvèrent toute la noirceur de ses précédents méfaits, de ses toiles mort-nées! Dès lors, cuirassé de sa foi, envers et contre tous, il lutta pour la vie, pour la gloire, nerveux, affamé de terrassantes sensations, se confinant dans son rêve, en dehors des coteries, des salons, des cercles et de la déesse Réclame, patronne des nullités, oubliant derrière lui les toiles achevées, pour recommencer mieux, saisir les secrets précieux de la lumière, ses jeux, ses aspects, traquant, étreignant l'ombre, ruisselant sur les bois, les rivières, plaquant sur les mers de dan-

santes paillettes et forcer enfin la vie, traduite par son tempérament cérébral, à frissonner dans des œuvres, sur lesquelles flottent les mystiques vapeurs des matins, les candeurs roses des soirs, s'apothéosent les ombres et les glorieux couchants, embrasant de leurs ors magiques les clartés palpitantes des cieux, réchauffant, enveloppant les forêts, les îles, les pauvres demeures, toute la terre triste, de leur splendide manteau pacifiant!...

Cette compréhension de la nature, cette recherche harmonieuse et savante de ses lignes, pour les simplifier d'un contour primitif, cette lumière domptée feront sans doute s'ouvrir les paupières les plus rebelles, impressionneront ceux qui pensent.

Ce fut Schuffenecker — avec Gauguin, Anquetin, Bernard et d'autres — qui ouvrit dans un local isolé du Champ de Mars, lors de la dernière Exhibition universelle, l'exposition du groupe « impressionniste et synthétiste ». Si petite qu'elle fût et bien que l'étiquette n'influe nullement sur la qualité du contenu du flacon, elle semblait faire fi des galeries du palais des Beaux-Arts, pulullantes de bourgeois ventrus, extasiés devant les croûtes et les chefs-d'œuvre reconnus, si drôlement assemblés.

Schuffenecker travaille dans sa petite maison de la rue Durand-Claye, un quartier calme, perdu, comme il les aime, vivant entouré des farouches ébauches des peintres amis, frisant l'hallucination, d'esquisses du Japon, dont le dessin ferme, simple, l'ont conquis, gaies sur les panneaux de l'atelier, autant que les frêles volubilis sur les vieux murs.

Peintre de haut rang, il aborde tous les genres : paysage, fleur, figure; il connaît l'âme de la nature, celle des petites fleurs, celle si simple et si compliquée à la fois de la femme.

Épris de l'élégance des courbes et des mystères de leurs enlacements.

Il a peint :

— Les pivoines, hautes en couleur, saines et sanguines comme de belles paysannes énamourées.

— Les roses-thé frileuses, l'extrémité des pétales rosie de froid.

— Le candide lilas virginal, évocateur des printemps troublants.

— Les chrysanthèmes échevelés, tordus d'angoisse aux neiges imminentes, les feuilles brûlées déjà par les premières gelées, si divers de nuances qu'ils semblent le résumé de toute la flore des beaux jours, un poème de couleurs : les jaunes aussi éclatants que des coups de clairon, les roses souffrants, les pourpres sanglants, une symphonie mélancolique toute chantante parmi les rouilles de novembre voilées de buées, les tons mi-éteints et les gazons passés comme de vieux tapis.

— Les masures mornes des faubourgs de Paris, les murs lépreux et moussus où s'épaulent mioches anémiques et chiens errants, les petites misères de la banlieue, délicieuses de tons gris-fin, avec, de ci de là, quelque dôme, quelque potence industrielle pointant dans le ciel.

— Les palais violets bordant la Seine, fantastiques sur l'azur éteint à l'heure rose, vastes comme des temples hindous, évocateurs de la paix du soir sur la rivière, malgré les chalands, les grues, les vapeurs des chaudières.

— Les bois de pins courbés tous du même côté sous le souffle, la giffle puissante de l'Océan, envahis par les genêts d'or entre lesquels sinuent les ornières d'un mauvais chemin, qu'escalade un dos bleu de vieille.

— Les neiges et encore les neiges, bleues de froid ou argentées de lumière. Notre-

Dame la catholique, rigide, hautaine, impérissable dans le froid du siècle, parmi l'envolement des flocons, cette chute de lis.

— Les arbres plantés sur la marge des chemins, jusqu'au village prochain, le pied dans la neige, la tête en l'air, ainsi que des balais géants en une grève de balayeurs.

— La plaine de banlieue, dont un linceul de neige irisé de nacre, de perles, d'argent recouvre les scories; au loin dorment les fabriques, la haute cheminée en sentinelle, point d'interrogation dans le ciel limpide et glacé de décembre.

— Boudha le Sage rêve au haut d'une côte dominée d'un décor d'arbres, flammes roses, entre lesquelles sourient les yeux bleu-lapis de la mer.

— Un jardin au soleil du matin, chauffant de rayons doux une jeune haie, le dos des gueux assoupis sur les bancs, les cheveux blonds envolés des enfants et qui joue sur le tablier blanc d'une fillette, le colorant de toutes les nuances du prisme; un délice de fraîcheur, de bonheur.

— Les ramasseuses de varech à Yport, de pauvres bêtes humaines dont les aïeux déjà ont peiné comme elles, ramenant de lourdes charges, le corps ployé par la lassitude de leur race, parmi la grève hérissée de rocs énormes, bronzés et verts d'algues, des baisers de l'Océan, monstrueux sur le ciel d'apocalypse tout en or et barré d'une nuée lilas.

— Le portrait étrange d'une Parisienne ou plutôt de la femme. Une figurine de jolie poupée en porcelaine, avivée par des yeux fantasques, mirant l'infini, sous les boucles blondes de la houpette; une figurine précieuse de Saxe, petite âme coquette d'oiseau des îles, qu'annote d'inquiétante façon un bronze campé dans le fond du tableau, la femme sphynx de Rodin, hurlante de rut ou de détresse, sa chevelure de Madeleine épandue sur ses douces épaules.

Combien est noble cette haute compréhension des êtres et des choses, synthèse des impressions intellectuelles.

Tandis que le jour finissant poussait des tas de ténèbres dans les encoignures de l'atelier de Schuffenecker, lumière douteuse, qui, propice, anime les figures des tableaux, les frappe de fugitifs coups de vie, à en tressaillir, — nous pensâmes au fleuron nouveau que le peintre ajoute à la couronne de l'art, la plus belle, depuis que les aristocraties ont sombré.

RICHARD RANFT.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

8e volume. N° 390 — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

TEXTE ET DESSIN D'EMILE BERNARD

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.**

VINCENT VAN GOGH



VINCENT VAN GOGH

Hollande 1857. — *Auvers-sur-Oise* 1890.

Il fut mien, j'en veux parler donc, quoique je sois pris d'une appréhension en songeant à ce que les rares curieux qui liront cette notice sur lui penseront, puisque généralement — et pourquoi? — on se défie des appréciations formulées par les amis, voire par les parents, sur un mort : et pourtant combien celles-là me semblent plus valables que les autres, car qui connaissons-nous mieux que ceux que nous aimons, en art surtout, où toute amitié se base sur des aspirations semblables, des vues analogues?

J'ai rencontré Vincent Van Gogh pour la première fois à l'atelier Cormon; et que de rires dans son dos, qui « ne daignait rien voir » alors. Puis chez Tanguy, cette ardente petite chapelle dont le vieux prêtre a le bon sourire de l'honnêteté incomprise. Quand il émergea de l'arrière-boutique, ce front haut et large, j'eus presque peur tant il flamba; mais vite nous fûmes amis et s'ouvrirent les cartons de Hollande et les portefeuilles d'études. Quelles surprenantes esquisses! Des convois lugubres sous des ciels gris, la fosse commune; des vues de fortifications aux perspectives rectilignes; des Moulin-de-la-Galette aux bras sinistres : — sur cela encore un vague brouillard grave du Nord; puis des jardins maigres, des routes au crépuscule et des visages de paysannes aux yeux et aux bouches africains. Sur la table, parmi des crépons japonais, des boules de laine dont les fils entrelacés jouaient des symphonies imprévues.

M'interdit dans ce chaos un repas de pauvres en une hutte sinistre, sous une lampe à terne clarté. Il appelait cela « Les mangeurs de pommes de terre », c'était d'une insigne laideur et d'une vie inquiétante...

Puis il referma ses tiroirs et nous parlâmes littérature. Huysmans le captait outre mesure. Ce fut sur « En ménage » qu'il s'exalta surtout, puis sur « A rebours », plus tard. Zola aussi lui plaisait fort; et c'est en le lisant qu'il songea à peindre les piètres cabanes de Montmartre où chaque petit bourgeois vient cultiver un bout de terre sableuse, aux premiers soleils...

En fait de peinture il aimait surtout Monticelli et Delacroix, parlait de Millet avec adoration et méprisait profondément les prétendus classiques modernes. Pourtant, quelqu'absolu qu'il fût, il avait la bonne foi de ceux qui aiment l'art avant tout, et il regardait avec un égal intérêt toutes les œuvres.

Plus tard, quand nous fûmes amis, il m'initia à tous ses projets... et combien il en faisait!... Ce qui le décourageait, c'était non pas d'être lui-même sans appréciateurs, c'était de voir Pissarro, Guillaumin et Gauguin dans une gêne qui compromet la production et paralyse les efforts. C'est alors qu'il entreprit près de son frère Théodore (celui-ci étant expert chez Boussod et Valadon) une campagne, laquelle consistait en : faire accepter ces peintres dans les salons où pendaient les inepties connues. Ce à quoi, aidé par ce fraternel dévouement, il réussit pleinement.

Mais après une tentative d'exposition dans un restaurant populaire de l'avenue de Clichy, il fut tenté par le Midi (où Monticelli, son maître, vécut le plus) et il prit la route d'Arles.

D'Arles date un fort paquet de lettres desquelles nous espérons pouvoir donner un jour les plus intéressants passages; d'Arles aussi les premières toiles en une manière décisive.

En un indécis pointillé il avait peint Asnières, puis, par barres *complémentaires*, des natures mortes, entr'autres les fameux « Livres jaunes » qu'il exposa aux Indépendants en 1888; mais seulement à Arles il s'affirma dans une technique personnelle très picturale. Citons : le Rhône, le Semeur, la Berceuse, les Oliviers, les Vignes. Ah! qu'il les aimait, les oliviers, et comme alors un symbolisme naissant le tourmentait aussi déjà! « En fait de Christ au Gethsémani, je peins, moi, les oliviers », m'écrit-il. D'ailleurs chacune des œuvres a sa légende, telle celle de la Berceuse : « La nuit, en mer, les pêcheurs voient sur l'avant de leur barque une femme surnaturelle dont l'aspect ne les effraye point, car elle est la berceuse, celle qui tirait les cordes de la corbeille où mômes ils geignaient; et c'est elle qui revient chanter au roulis du *grand ber de planches* les cantiques de l'enfance, les cantiques qui reposent et qui consolent de la dure vie. »

(Mais que je ne divulgue point ce que la publication de ces lettres aura de neuf et de captivant.)

Il peignit donc la Berceuse avec l'intention de l'offrir soit à Marseille, soit à Saintes-Maries, dans une auberge où viennent boire les matelots. Deux grands soleils lui devaient faire pendants, parce qu'il voyait en leur jaune intense la clarté suprême de l'amour.

***

Rembrandt, pourtant, le hante de nouveau : il semble alors songer au pays natal; de souvenir il peint quelques coins convoités là-bas; et dans les œuvres que — après l'enterrement — nous trouvâmes à Auvers, certaines études semblables à de vieux carreaux de Delft, à d'antiques émaux, certains cahotants chaumes, certains arbres en marche évoquent le pays de souffles où il balbutia.

Quelqu'incomplète que semble une œuvre prise à part, par la quantité, Vincent s'affirme très complexe; son égale turbulence vitale lui crée une unité qui, à la longue, le démontre très équilibré, très logique, très conscient. En des toiles dernières, d'aucuns virent la folie. Mais qu'est-elle lorsqu'elle se fait deviner sous la forme

présente, sinon le génie. Ah! je sais qu'on nous fait facilement un crime de nos rêves et de nos abstractions : nous outrepassons le but de l'art, nous devenons d'affreux égoïstes, nous pensons pour nous-même, nous oublions le rôle d'histrion et de pître qu'on nous assignait avec cet écriteau : Artiste. Et voilà qu'on nous lapide de ce que, dégoûtés des réalités, nous faisons voile pour ailleurs, nous refusons décidément de distraire les foules! Néanmoins Van Gogh fut un réaliste, un subjectif allant des fumiers aux aurores, amoureux

des lichens de soleil et des morves d'azur

et son pinceau les a brossés, et son tube les a crachés avec la sublime envergure d'un mystique ivre et d'un créateur en rut.

Qu'on s'exalte devant les bibliques moissons au crépuscule dont les gerbes, lourdes d'épis, s'étagent en montagnes; dont les lames ondoient comme des étendards d'or; qu'on s'attriste devant les cyprès sombres ainsi que des lances aimantées fixant les astres à leur pointe; ces nuits pareilles à des pièces pyrotechniques éparpillant dans les ténèbres d'outremer lourd des chevelures. Puis qu'on rêve sous ces bosquets de fleurs qui, comme des étoiles tombées, scintillent; sur les bords paisibles de ce fleuve qui coule sans ride au pied des collines en douleur, baignant des cabanes que les saules envoilent; et, après ces émotions successives, qu'on lise dans les yeux de ses portraits la confession des existences tristes ou honteuses, bonnes ou sinistres. Alors on sera sur la voie de comprendre Vincent et de l'admirer.

Moi, quand je regarde ce portrait que je possède de sa main et dont, pour ce journal, j'ai fait de mon mieux un croquis, et que je songe à tout ce qu'il aurait pu faire encore, je vois l'enterrement qui gravit la côte d'Auvers dans un tropical soleil, parmi la crépitation des blés mûrs et aussi cette tombe ignorée du fond de laquelle il appela son frère qui l'aima tant, qui lui fut tant dévoué et dont le nom restera indissolublement lié au sien.

Vincent Van Gogh est mort à 37 ans.

E. BERNARD.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

8e volume. N° 391. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE C. LÉANDRE

TEXTE DE CHARLES VIGNIER

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris

LAURENT TAILHADE



LAUREN T TAILHADE[1]

Prince, au plat d'or gisent les clefs
A vous Florence se trafique
Ou se donne, si le voulez...
Êtes Laurent le Magnifique.

CHARLES MAURRAS,
Ballade Laurent Tailhade.

DANS le temps d'abrutissement littéraire que nous vivons, Laurent Tailhade ne se voit que bien peu de chances d'être sacré grand homme. Je vais vous dire tout de suite pourquoi : Il manque totalement de jobardisme. En vérité, il en manque à ce point qui passe le dire.

Considérez M. Maurice Barrès, par exemple. Voilà un dégourdi, et qui ira loin!

Je me rappelle comment il a débuté dans le raffinement, cette branche aujourd'hui si florissante de la littérature.

C'était il y a tantôt sept ans. M. Joris-Karl-Huysmans venait de publier *A Rebours*, ce didactisme de toutes les élégances, où l'on vous enseigne, entre autres, que les gens du beau monde qui péladannent des pieds obvient à cette tare légère en imbibant leurs chaussettes d'extrait de bergamotte. Au découvrir de tant mignardes pratiques, M. Maurice Barrès (il n'avait déjà pas encore de barbe) demeurait tout pantois.

— Quoi! s'en allait-il répétant, de l'extrait de bergamotte sur leurs chaussettes! Oh! ces heureux de la terre!

Et on le surprenait un soir donnant le dernier coup de fion à sa toilette. Quelques minutes à patienter et, pour la première fois, il allait connaître cette fine délice que vante M. Paul Bourget : faire l'amour en fiacre! Et d'une main ravie, combien que dolemment parcimonieuse, il égouttait sur sa tête un flacon d'eau de quinine.

Et il psalmodiait de la voix suggestive dont Bérénice fut férue :

— Ah! ce n'est pas que j'aie des pellicules; mais le quinine, ça sent bon!

Dans ces simples mots tiennent l'alpha et l'omega du raffinement! Les entendez-vous bien ces mots : *Ce n'est pas que j'aie des pellicules; mais le quinine, ça sent bon!*

Oui mais, depuis, M. Maurice Barrès a inventé Loyola. Laissez, laissez pisser le mouton, il en inventera bien d'autres.

*
* *

Certes Laurent Tailhade peut passer pour un homme de manières civiles.

Lui manque cependant ce je ne sais quoi, cet ultime coup de pouce quelque part qui fait le raffiné... Quand il va au Hammam, c'est sans stupeur. S'il cueille des

(1) Né, le 16 avril 1854, à Lannemezan (Hautes-Pyrénées), d'une famille originaire d'Espagne. Publia chez Lemerre, en 1880, un volume de vers : *Le Jardin des Rêves*, que Banville magnifia d'une préface enthousiaste. Collaborateur de gazettes sans nombre, Tailhade éparpille, depuis dix ans, avec une insouciance de prince, les merveilles de sa fantaisie. Le recueil que nous offrîmes, le mois dernier, au public est le premier qu'il ait daigné assembler depuis son livre de début.

(NOTE DE L'ÉDITEUR.)

myrtes, il n'en fait rien assavoir. Boit-il du vin de Bordeaux : il omet de nous le divulguer par un rot insidieux. Or nul n'en ignore, roter au Bordeaux c'est, selon M. Paul Adam, enter l'euphuisme sur le raffinement.

Et quand Laurent Tailhade parfume ses moustaches d'un rien d'ambre gris, il considère ce fait comme dénué de tout phantasme. On n'est pas plus terre à terre.

Puis notre ami ne jouit d'aucune disgrâce corporelle. Il ne singularise pas d'une épaule déjetée, le *swagger* d'un goître bien dodu, bien rondelet, le laisse indifférent, « hostile plutôt qu'indifférent », et le *too-too* que confère un pied bot lui échappe. Il a même des mollets. Ah ! cher ! que ne biglez-vous !

Enfin, suprême affront des destins contraires, Laurent Tailhade se pique de bel esprit. Par ce temps de fromageuse bêtise, de rance cuistrerie, il honore la mémoire des Chamfort et des Rivarol. Dieu me damne ! il les continue.

C'est un cas sans espoir. Oyez ! En l'an 1884, nul ne connaissait Verlaine ou, du moins, ceux-là d'entre ses anciens condisciples du Parnasse qui savaient son nom se gardaient bien de le prononcer. Donc nous nous trouvâmes, je nomme Laurent Tailhade, Jean Moréas, Gustave Kahn, feu Jules Laforgue, Charles Morice, pour offrir à Paul Verlaine l'hommage d'une entière et toute désintéressée admiration. Que ces jeunes écrivains ne se fussent parés d'autres mérites, c'en serait un d'avoir, les premiers, su honorer un homme dont le moins qu'on puisse dire, c'est que, des poètes français vivants, il est le plus grand.

La *Décadence* était fondée. Laurent Tailhade qui se délassait de la publication du *Jardin des Rêves* (1), ce suave volume de vers où parmi telles chansons jolies surgissent une dizaine de poëmes de premier ordre (l'*Hymne à Vénus*, la *Chanson des Aigles*), Laurent Tailhade, dis-je, fut le plus implacable de nous tous à lancer ces gaudes d'après souper, ces lotus liturgiques et libidineux, ces sorcelleries, ces voyelles colorées, ces parfums musicaux, autant de joyeuses sortes d'épouffer les grosses dames, autant de vieilles bottes éculées dont un tas de troufignons et autres petits cucus firent leurs beaux dimanches. Les gniafs ! Il en est qui gagnent leur vie à nous rafistoler ces savates.

Dans les gazettes, tels messieurs d'âge les recensent et s'en étonnent !

Et, bien entendu, Laurent Tailhade se lassa vite de ce genre de sport.

Il s'en lassa dès l'heure même que nos *inventions* divulguées par toute la France nous revinrent de Mâcon ou de Perpignan, et dans quels costumes !

Et c'est le moment triomphal du symbole qu'il choisit pour nous offrir sa nouvelle plaquette : *Au Pays du Mufle* (2). Ah ! que je vous le répète, Laurent Tailhade, votre manque de jobardisme confine à l'inopportun.

Car je n'ai pas besoin de le dire, cette incursion à travers le *Pays du Mufle* n'est autre qu'une promenade dans la littérature. Quelle savoureuse salade de museau de bœuf notre ami nous en rapporte !

O la bonne salade qui s'assaisonne d'une franche huile, grasse comme un évêque en ripaille, et d'un certain vinaigre de vin, rouge et généreux, mais cuisant, cuisant !

*
* *

Il m'aurait plu d'exprimer ici d'une manière courtoise et mesurée toute mon admiration pour ce très pur poëte Laurent Tailhade.

Bah ! la belle histoire ! Un poëte exempt de toute perversité, un poëte qui n'est ni cabotin, ni dentiste, ni le moindrement fakir ; un poëte qui n'a encore massacré aucune de ses amantes, qui ne pratique pas l'avortement ; un poëte qui n'est ni dyspeptique, ni névropathe, ni bouddhiste, ni éthopète, ni même pessimiste ; tout simplement un homme qui écrit, sans malheureusement leur accorder trop d'importance, les plus beaux vers que la jeune génération ait donnés.

En savez-vous ?

---

(1) Lemerre, éd. (*Épuisé*).
(2) Vanier, éd.

TRISTESSE AU JARDIN

Le doux rêve que tu nias
Je l'ai su retrouver parmi
Les lis et les pétunias,
Fleurs de mon automne accalmi.

Mon rêve, par les allées,
Cueille des branches d'azalées.

La vigne pourpre aux raisins bleus
Festonne les murs du jardin
Où niche maint oiseau frileux
Sous le feuillage incarnadin.

Mon rêve, par les allées,
Cueille des branches d'azalées.

Dans le bassin qu'elle verdit
L'eau pleure inconsolablement
Et, mélancolique, redit
Les mots trompeurs de ton serment.

Mon rêve, par les allées,
Cueille des branches d'azalées.

Automne! Deuil précoce et doux!
Sous le ciel aux feux apaisés,
Les languissantes roses d'aout
Gardent l'odeur de tes baisers.

Voici que, par les allées,
Meurent les blanches azalées.

Non vraiment! cher ami, je crois que l'heure des vers qui ne sont pas difformes, qui n'ont pas de cornes au milieu du front, ni d'œils de perdrix sur leurs orteils n'a pas encore sonné! Qu'importe! vous saurez attendre et d'honnêtes gens vous feront société.

Puis vos loisirs s'occuperont à ce joli lancer de flèches dans le derrière des grotesques et des bouffons. Et quand le proche temps viendra pour tous ces avortons de retourner parmi les larves et les lémures, il y a des chances pour que seule la flèche d'or dont vous les avez marqués les distingue des simples imbéciles, leurs frères.

CHARLES VIGNIER.

SONNET(1)

A Laurent Tailhade.

Comme un Phébus au clair manteau,
Jeune et superbe, un dieu t'envoie.
Tes flèches, dans l'air qui flamboie,
Percent la serpente Pytho.

Moi, comme un ardent louveteau,
Je mordais jadis à la proie
Divine et, frémissant de joie,
Pâle, je suivais Erato.

J'adorais la fauve Thalie,
Je contais à tous ma folie,
Doux, effaré, pleurant d'amour.

Oui, je chantais, coûte que coûte,
Et jour et nuit c'était mon tour :
Mais chante à présent : je t'écoute.

THÉODORE DE BANVILLE.

LAURENT TAILHADE

Le prêtre et sa chasuble énorme d'or jusques aux [pieds]
Avec un long pan d'aube en guipures sur les degrés;
Le diacre et le sous-diacre aux dalmatiques chamar- [rées]
D'orerie et de perle à quelque Eldorado pillées;

Le sang Réel par Qui toutes fautes sont expiées,
Dans un calice clair comme des flammes mordorées;
L'autel tout fuselé sous six cierges démesurés,
Et ces troublants *Agnus Dei* qu'on dirait pépiés;

Et ces enfants de chœur plus beaux que rien qui soit [au monde],
Leurs soutanelles écarlates, leurs surplis jolis,
Et les lourds encensoirs bercés de leurs mains apa- [lies];

Ce pendant que, poète au front royal sur tout haut [front],
Laurent Tailhade, tels jadis Bivar, Sanche et Gomez,
Erect, et beau railleur, et beau cavalier, suit la messe.

PAUL VERLAINE.

A LAURENT TAILHADE

Le temps vient, mon Laurent, dont la main nous [outrage],
Blanchissant nos cheveux et ridant notre front :
Nos meilleurs jours sont morts et les pires suivront
Qui nous feront ployer comme un souffle d'orage.

Sans rien craindre du Temps, des jours et de leur âge,
Les poëtes altiers en conjurent l'affront :
Tant que sur les sommets des lauriers verdiront,
D'aimer et de chanter ils auront le courage!

Nous sommes de ceux-là dont le cœur n'est tenté
Que par l'âpre désir de l'immortalité,
Qui, plus haut que la vie, ont mis leur destinée.

Ami, je t'ai montré le premier le chemin;
Marchons-y côte à côte et la main dans la main,
De nos rêves en fleur la tête couronnée!

ARMAND SILVESTRE.

(1) Inédit.

Paraîtront incessamment *douze ballades nouvelles pour abominer le Mufle.*

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

8e volume. N° 392. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris**

CARAN D'ACHE



CARAN D'ACHE





Caran d'Ache, dessinateur français, de son vrai nom Emmanuel Poiré, est né à Moscou en 1859, de famille française. Son grand-père servit sous Napoléon Ier, et fit la campagne de 1812. A la bataille de la Moskowa, il fut blessé à la jambe, ce qui lui valut la croix d'honneur, mais il boîta toute sa vie. Le père de Caran d'Ache, resté à Moscou, épousa une Russe et entra au service de la couronne du Czar, comme maître d'armes.

Ce parisien de Moscou, qui synthétise, par une particularité bien faite pour lui concilier toutes nos sympathies, l'Alliance Franco-Russe, n'est d'ailleurs pas Français seulement d'origine et de tendances, il a tenu, lorsque la loi lui a permis de choisir entre deux patries, à revenir à celle dont le grand-père Poiré a dû souvent lui raconter, enfant, les glorieuses légendes; et, tandis que deux de ses frères servent en Russie, l'un comme officier de cavalerie, l'autre comme lieutenant de vaisseau, notre ami Caran d'Ache fait partie de l'armée française en qualité de caporal d'infanterie de réserve au 113e de ligne. Envoyé au bout de quelques mois de service au Ministère de la Guerre, détaché au bureau des modèles, il dessinait des casques, tuniques, fusils, sabres pour l'administration. Dans ses heures de loisir, qu'il faisait aussi nombreuses que possible, il étudiait à fond le dessin et surtout l'anatomie de l'homme et du cheval.

Detaille — après Raffet qui est son Dieu — lui avait toujours paru le maître à suivre, il alla lui rendre visite à son atelier; le peintre militaire l'accueillit de la façon la plus aimable s'intéressa à ses croquis et lui donna d'utiles conseils.

Les premiers dessins publiés parurent sous la signature d'Emmanuel Poiré qu'il changea bientôt pour celle de Caran d'Ache qui signifie « crayon » en russe.

Il fit ses débuts en 1881 dans le *Tout-Paris*, notre jeune artiste, en capote de lignard, y apportait ses tout premiers dessins qui n'étaient, il faut l'avouer, que des pastiches de Grévin. Il comprit qu'il faisait fausse route. Il n'hésita pas à trouver le genre qu'il devait mener à la per-

fection ; la caricature militaire. Le cheval, écueil pour tant de dessinateurs, n'eut bientôt plus de secrets pour lui, quoique fantassin !

Après ses charges militaires du *Tout-Paris* particulièrement consacrées à l'armée allemande qui furent remarquées, vinrent ces fameux numéros exceptionnels de la *Caricature* où défilèrent toutes les armées étrangères, qui eurent tant de succès ; pour montrer qu'il savait également dessiner les soldats français il rapporta de ses vingt-huit jours passés à l'armée comme réserviste, une suite de croquis militaires que la *Caricature* publia. D'un dessin très élégant, très finement observé ces croquis étaient toujours soulignés de légendes spirituelles.

Entre le *Tout-Paris* et la *Caricature* il est bon de parler de la *Vie militaire* qui a publié une partie des meilleurs dessins de Caran d'Ache. Ce journal illustré qui restera un des plus intéressants publiés depuis dix ans, n'eut pas de succès. Les chroniqueurs qui quelques années plus tard devaient se pâmer d'aise devant l'*Épopée* représentée au Chat-Noir, jetaient au panier les numéros de ce journal qu'ils recevaient sans même les couper ! A la *Vie militaire* Caran d'Ache connut Lunel. Soldat comme lui, mais ayant servi quelque temps en Afrique dans les tirailleurs où il rapporta de ce pays du soleil, la couleur et l'intense lumière. Tous deux détachés dans de vagues bureaux pouvaient finir leur service militaire assez tranquillement et dessiner à leur aise. De cette collaboration botte à botte, de cet attelage à deux à la même table de travail, il sortit au grand bien de l'un et de l'autre de curieux dessins dont quelques-uns commencés par l'un furent finis par l'autre.

Celui-ci d'un tempérament un peu froid de l'homme du nord, élégant, correct, spirituel, soignant la ligne, le contour de ses bonshommes, dessin un peu géométrique, tel Caran d'Ache ; celui-là plus fougueux, hennissant comme un cheval africain, apportait pour sa part la tache, le miroitement, le japonisme de ses compositions ; à l'un l'esprit et la ligne à l'autre la fantaisie et la couleur. La *Vie militaire* qui n'eut qu'une courte carrière de 42 numéros est aujourd'hui très rare et recherchée et se paie, quand on la trouve, les yeux de la tête. Ce journal mal dirigé ou plutôt pas dirigé du tout, laissait faire ses collaborateurs à leur guise et ces deux artistes durent une partie de leur talent si particulier et si personnel à cette liberté dont profitèrent si brillamment leurs débuts.



C'est la *Vie militaire* qui donna pour la première fois ces amusantes *Histoires sans légendes* qu'Oberlander dessinateur de *Fliegenden Blätter* avait mis à la mode, quelques-unes sont restées célèbres : *le Récit du capitaine*, *le Billet de logement*, *un Bon Tour*, etc.

Le *Figaro* en publia aussi d'amusantes dans ses suppléments illustrés. On se rappelle cette suite de dessins humoristiques parus sous le titre de *Peintres et Chevalets*. Luque, notre dessinateur, faisait la tête toujours très ressemblante ; Caran d'Ache arrangeait le bonhomme dans son attitude habituelle. Cette série a été réunie en album, et obtint un grand succès parmi les artistes.

L'Histoire de Marlborough, que Caran d'Ache illustra d'une manière si brillante restera, je crois, son chef-d'œuvre. Cinquante compositions en couleur qui sont chacune un véritable tableau débordant, envahissant le texte.

Fantasia, suite de chroniques de Rochefort, parut illustré de nombreux dessins de Caran d'Ache qui fit pour ce livre aujourd'hui épuisé une couverture très fantaisiste (Quantin, éditeur).

Il donna encore à la librairie :

La Comédie du jour sous la république athénienne, par Albert Millaud, avec 380 dessins, 1887 (Plon, éditeur). — *Physiologies Parisiennes*, d'Albert Millaud, volume illustré par Caran d'Ache et Job (Librairie illustrée, 1888). — *Courses dans l'antiquité*, album en couleur (Plon, 89). — *Nos soldats du siècle* (Plon 90), amusants pastiches de vieilles estampes militaires.

Caran d'Ache a en outre collaboré au *Chat Noir*, au *Paris illustré*, à la *Vie parisienne*, à la *Vie moderne*, et a donné à la *Revue illustrée*, une suite de très spirituels dessins, *Nos peintres chez eux* qui furent remarqués. On a publié encore de lui chez Plon deux albums qui réunissent diverses histoires publiées dans la *Vie militaire* et la *Caricature*. Caran d'Ache publia avec Grosclaude les deux premiers volumes des *Gaietés de l'année*, 1886 et 1887, et, pour tout dire, il fit un prospectus illustré pour la *Chemiserie spéciale* qui sert en même temps d'affiche à cette maison.



Caran d'Ache est au physique un grand beau garçon à l'air distingué, d'une correction un peu roide, un peu froide, mais toujours très soigné de sa personne. C'est le plus élégant de nos dessinateurs.

J'ai connu jadis Caran avec de larges pantalons à la hussarde, une longue redingote, un chapeau à larges ailes, incliné sur l'oreille, ganté, et botté de cuir verni, un monocle à l'œil gauche; il ne quittait pas sa canne qu'il agrémentait d'une dragonne en cuir dont il se servait pour l'attacher au bouton de sa poche gauche telle une épée, qui tangente au mollet, touche la terre et fait voler la poussière. En 86, avec toute la bande du Chat-Noir : Som, Willette, de Sta, Caran d'Ache, on dînait l'été à la terrasse du traiteur qui fait le coin de l'avenue Trudaine et de la rue des Martyrs. Quels joyeux compagnons! et que de fantaisies amusantes! on envahissait le trottoir de l'avenue, Caran d'Ache solidement musclé levait deux chaises de fer à bras tendus, ou tirait l'épée avec sa canne. On s'était donné à chacun des noms d'animaux, Caran fut surnommé le *Rat musqué.*

En 1886, Caran d'Ache donnait au Chat-Noir *l'Épopée*, histoire du Consulat et de l'Empire, en 30 tableaux, découpés en silhouettes où la perspective des nombreux régiments étaient très ingénieusement rendue, qui fit courir le Tout-Paris élégant, puis dans les *Steppes,* une troupe de cosaques en marche ; on entendait dans les coulisses un chant de marche russe et l'*Hymne russe* était joué au piano pour la première fois.

J'ai vu l'*Epopée* au Chat-Noir avec Rodolphe Salis qui faisait un boniment endiablé. Au 2e tableau : *La tente impériale.* Un homme enveloppé dans un grand manteau s'avance mystérieusement et *frappe* à la tente de Napoléon. « Qui est là? » dit celui-ci. L'homme répond : « Boulanger! » — « Déjà! » répond l'Empereur, et ils partent ensemble pendant que le grenadier de faction leur présente les armes. Et au tableau 26! *La Grande revue*, ce sont des cris de vive l'Empereur! Séditieux en tout autre endroit.

On transporta les *Ombres françaises* à la salle Bodinier en y ajoutant un tableau, le *Retour des courses,* où l'on voyait au défilé les personnages connus : le prince de Sagan, le général Gallifet, Rochefort, etc. Mais ce tableau ne valait pas *l'Epopée* qui est resté le chef-d'œuvre du genre.

Caran d'Ache eut un moment son atelier rue Aumont-Thiéville, il était entièrement tendu en toile de tente, pour meubles, un lit de fer, une cantine, au plafond un lustre fabriqué avec des bayonnettes tordues et des révolvers d'ordonnance, tout autour des rateliers d'armes garnis de lances et de fusils, aux murs, des casques, cuirasses, bancals, de toutes nations et de toutes époques, dans un coin, une pièce de canon avec accessoires.

Deux livres traînent, c'est un Béranger, et un Napoléon de Norvins, illustré par Raffet. Malgré ces richesses dignes d'un musée militaire, Caran d'Ache envie dit-on, le magasin d'uniformes de Dupray.

Aujourd'hui Caran d'Ache est devenu gentilhomme; il est marié, a, dit-on, château, voiture, cheval de sang qu'il monte volontiers dans l'allée des Poteaux, il ne dessine plus, même pour se divertir.

Il fait partie du Tout Paris, fréquente les premières, le cirque Mollier. Signe particulier. Ne dit jamais de mal de ses confrères, fait suivre sa signature de ces lettres mystérieuses : c. q. a. t. d. t. c'est-à-dire *celui qui a tant de talent* le croit un peu et il a bien raison.

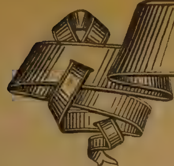
Exposant fidèle aux *incohérents,* c'était toujours lui qui avait la *machine* la plus amusante et de meilleur goût, *le clou* pour dire le mot.

Nous attendons maintenant l'ouverture de l'exposition particulière de toiles militaires que Caran d'Ache se réserve de nous montrer prochainement. L'esprit faisant chez lui très bon ménage avec le talent.

PIERRE ET PAUL.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

8e volume. N° 393. — 10 c. Un an : 6 fr.



LES HOMMES D'AUJOURD'HUI



DESSIN DE LUQUE

TEXTE DE E. DELAUNAY

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.**

CHARLES DIGUET

CHARLES DIGUET

HARLES DIGUET est né le 3 juin 1838, à Ingouville, petite ville coquettement perchée sur le cap La Hève, auprès du Havre. Il est, de par la branche maternelle, issu d'une grande famille de Normandie. La famille de sa mère est originaire du Calvados.

Diguet fut un magnifique garçon plein de force et de santé, on se retournait pour le voir, tant sa belle et intelligente figure annonçait un cœur droit et loyal... il a toujours tenu la promesse de sa figure.

Ayant devant les yeux les riantes prairies de la vallée d'Auge et, sur la plage aux senteurs amères, une vaste étendue d'eau limpide et transparente, Diguet s'éprit d'un vif amour pour cette admirable nature qui encadrait si harmonieusement sa jeunesse.

Le voyez-vous, à la marée basse, errer le long de la plage où le sable, aux facettes éblouissantes, étincelle sous les rayons du matin?... Il apprend par cœur les plus beaux passages des *Méditations* de Lamartine et se les récite avec l'enthousiasme du jeune âge.

L'espérance le conduit par la main et lui murmure tout bas :

— « Enfant, ta fièvre poétique est l'écho des délicieuses chansons qui s'éveillent « dans ton cœur. Essaye!... tu trouveras peut-être une feuille de laurier parmi les « fleurs de ton printemps. »

Diguet essaya.

Je l'ai dit, il plaisait à la Muse. Elle lui inspira une heureuse pensée, celle de dédier à Lamartine sa première pièce de poésie.

Ce chant clair et joyeux d'une jeune alouette qui montait dans le ciel matinal fut salué par Lamartine, alors vieux moissonneur triste et découragé. Il écrivit au jeune poète qui s'adressait à lui une lettre des plus amicales, lettre qui sert de préface aux *Rimes de Printemps*, le premier volume de Diguet.

Quelles étaient jeunes, fraîches, naïves, gracieusement couronnées de roses, ces *Rimes de Printemps* où Diguet, en sa dix-huitième année, disait : les paisibles rivages aux senteurs marines, l'air qui gémit dans les bois...

> Les vierges aux doux yeux, les grottes muettes,
> Et de l'âge d'amour les ardeurs inquiètes.

En 1860, fier de ses vingt-deux ans et ses fleurs d'Avril à la main, Diguet arrivait à Paris.

Il avait, pour toute fortune, la santé, la jeunesse et la liberté; trois trésors inappréciables.

Muni de son *Sésame, ouvre-toi*, — son volume de poésies, — Diguet entra immédiatement dans un journal dont il rédigea la *Soirée théâtrale* et la *Revue du Salon*.

« J'ignore, — écrivait-il dans l'un de ses premiers feuilletons, — si c'est un « signe du temps, mais il se rencontre beaucoup plus de chercheurs de défauts que de

« beautés. On dirait que notre époque est atteinte de la maladie de la dépréciation. « On dénigre tout dans notre grand pays de France. Tristes symptômes d'une déca- « dence prochaine... »

Il y vingt-cinq ans que ces lignes ont été écrites. Autre temps, autres mœurs. Aujourd'hui, on ne dénigre plus, on insulte; on ne cherche plus les défauts d'un livre, mais ses ordures; on s'extasie devant elles; on les signale à l'admiration du public de plus en plus corrompu.

Diguet était un brave et loyal garçon. Son sourire était épanoui, ses paroles sans détours, ses poignées de mains cordiales... rien d'étonnant qu'il ne voulut jamais faire de l'esprit devant neuf personnes pour blesser la dixième. Loin de là, il aimait à obliger ses confrères; surtout il ne ménageait pas son admiration lorsqu'il se trouvait en présence d'une œuvre digne d'être admirée.

Cette heureuse disposition lui fit rendre compte, dans une de ses *Soirées théâtrales* de la reprise d'*Antony*, à l'Odéon, en termes si flatteurs pour Alexandre Dumas, que celui-ci lui écrivit, le jour même, le billet suivant :

« Mon cher enfant,

« Êtes-vous chez vous?

« Venez prendre une tasse de thé avec moi ce soir.

« Vous serez bien gentil.

« Il faut que je vous voie et que je cause avec vous pour vous remercier et puis d'autres choses encore.

« Fraternité,
« ALEXANDRE DUMAS. »

Notez que Dumas ne connaissait pas Diguet.

En le voyant entrer dans son salon, avec sa mine haute et fière et sa moustache cavalièrement retroussée, Dumas l'observa attentivement puis, lui frappant sur l'épaule :

— « Tu es né, lui dit-il, deux siècles trop tard, mon cher enfant... Quel splendide mousquetaire tu aurais fait!... Mordieu, on croirait voir Athos. »

Le nom d'Athos resta à Diguet qui, dès le lendemain, fit partie de la rédaction du *Dartagnan*, journal que Dumas venait de fonder.

Il y a quelques années fut inauguré à Villers-Cotterets, la statue d'Alexandre Dumas. Nos confrères qui assistèrent à cette inauguration se rendirent, les discours terminés, au cimetière où repose Alexandre Dumas.

Ils parcoururent le petit champ des morts, tout rempli de grands arbres et qui semble un prolongement de la forêt voisine dont il a l'ombre profonde et les vertes senteurs.

Devant la tombe de Dumas tous s'inclinèrent avec respect, échangèrent leurs idées, puis partirent.

Athos resta.

Lorsqu'il rejoignit ses confrères, ceux-ci le trouvèrent plus grave et plus sérieux que de coutume.

Qu'ajouter à cette étude sur Diguet?

Parlerai-je de *Moi et l'Autre?*... Chacun ne sait-il pas que ce roman, si chaste et si pur, a été couronné par l'Académie.

De *Karita?*... Charles Buet, dans la *Revue Moderne*, disait :

« L'œuvre est d'une grande hardiesse comme donnée, mais elle est traitée avec « un *dandysme*, dirai-je, qui en sauve les côtés scabreux. Charles Diguet y a « résumé l'exégèse de la littérature, l'esthétique de l'art, la moralité du caractère « féminin. »

« C'est après ce livre qu'Arsène Houssaye pourrait dire ou plutôt répéter ce qu'il

a dit de l'auteur, qu'il est l'historien des femmes du XIXe siècle. Et que pourrai-je ajouter à cet éloge d'un écrivain qui demeure lui-même le type le plus complet de l'artiste lettré et délicat, de l'analyste le plus pénétrant de l'*Éternel féminin.* »

Je veux aussi mentionner tout particulièrement ici les *Mémoires d'un Lièvre*, un bijou littéraire qui restera comme les immortels contes de Perrault. C'est de ce livre que Jules Claretie a dit dans, sa *Vie à Paris*, que c'était une page du meilleur Alexandre Dumas père.

Dirai-je que Diguet, correspondant du *Gaulois* pendant la guerre de 1870, a écrit, au retour, l'*Epopée prussienne?* et plus tard *Blondes et Brunes* et les *Refrains des Belles Années*... La rareté de ces recueils de poésies prouve le succès qu'ils ont eu. N'oublions pas de mentionner le *Livre du Chasseur*, plusieurs fois réimprimé, les *Mémoires d'un Fusil*, les *Chasses de Mer*, qui ont classé Charles Diguet au premier rang des écrivains cynégétiques.

Puis, récemment, les *Contes du Moulin Joli*, spirituel et charmant volume.

Parlons aussi de son album intitulé : *Les Jolies Femmes de Paris*.

Ce fut un événement littéraire. Quatre éditions de luxe furent enlevées en quelques jours.

Charles Mérouvel, un romancier d'un talent incontestable, a écrit quelque part que « la femme est l'animal le plus coquet, le plus gracieux, le plus charmant, le « plus joli, le plus séduisant, le plus éthéré de toute la création ».

Tel est aussi l'avis de M. Diguet. Pour lui, la femme est non seulement un être d'une beauté suprême, c'est la beauté absolue.

Aussi, pour la peindre trempe-t-il sa plume dans l'arc-en-ciel. Toutes les couleurs y passent et aussi toutes les pierres précieuses.

Parlant des *Jolies Femmes de Paris*, Paul de Saint-Victor a défini d'un mot ce livre qui demeurera.

— « C'est l'UT dièze du lyrisme. »

. . . .

La critique a toujours été bienveillante pour Charles Diguet, mais ses rares biographies sont, à l'exception d'un article paru dans un journal de fantaisie le *Papillon* (25 décembre 1881) et la *Revue moderne* à laquelle j'ai fait un emprunt plus haut, d'une sécheresse qui les fait ressembler à un article du *Dictionnaire bibliographique* de Lorrenz.

L'étude que nous venons de consacrer à Diguet, comblera donc une lacune. Qu'il veuille bien accepter cette étude en remerciement de l'amitié que, dès le premier jour où il m'a connu, il a bien voulu avoir pour moi.

Comme Athos, j'ai la religion du souvenir.

Ajoutons que l'Académie française a décerné récemment *un de ses prix* à l'auteur des *Mémoires d'un Lièvre*.

En 1890, Charles Diguet a été nommé vice-président de la Société des gens de lettres de France. Objet de nombreuses distinctions, il est officier de l'Instruction publique, chevalier de plusieurs ordres et commandeur de l'ordre royal du Christ. Son œuvre se compose présentement de trente volumes environ : Poésies, romans, nouvelles, plus douze volumes consacrés à la chasse dont il est le *leader* autorisé. En sa qualité de lettré délicat, il sait donner à ses impressions cynégétiques un charme tout personnel. Voilà pourquoi à côté de la pile de livres qui accompagne sa silhouette, on voit son compagnon des jours de liberté : le fusil.

Signalons pour terminer, *Tête-Rouge*, une nouvelle puissante dont l'*Autorité* vient de donner tout dernièrement la primeur à ses lecteurs.

EMILE DELAUNAY.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

8e volume. N° 394. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE F.-A. CAZALS

TEXTE DE R. G.

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

H. CAZALIS (JEAN LAHOR)



H. CAZALIS (JEAN LAHOR)

UAND on constate que des écrivains tels que Cazalis sont aussi peu connus du grand public, on s'étonne et on serait tenté de s'indigner si l'on ne savait trop bien à quelle réclame et à quelles flagorneries doit se livrer le poète qui veut acquérir la célébrité de son vivant. Lorsqu'on connaît la modestie excessive de Cazalis, son horreur de tout ce qui peut ressembler, même de bien loin, à un appel au public, on s'explique qu'il soit relativement peu connu et on chercherait à l'en consoler s'il n'était tout à fait indifférent à l'obscurité relative dans laquelle demeurent ses œuvres. Il a du reste trouvé une ample compensation dans l'admiration et le respect des quelques personnes ayant encore le goût des lettres et dans l'estime d'excellents écrivains, tels que Jules Tellier et Jules Lemaître.

Henri Cazalis est né à Cormeilles-en-Parisis (Seine-et-Oise), en 1840.

Licencié en droit, docteur en médecine, il fit de nombreux voyages en Europe, en Orient, et mena de front les études scientifiques et les travaux littéraires, sans se préoccuper de l'horreur que nous avons en France pour les individus qui ne se spécialisent pas. Cazalis fit paraître successivement son *Histoire de la Littérature hindoue*, fruit de longues recherches, une traduction du *Cantique des Cantiques*, *le Livre du Néant*, les *Chants populaires d'Italie* et enfin *l'Illusion*, son chef-d'œuvre, livre de poésies qui le place au premier rang de nos écrivains et, dans un autre pays, lui aurait procuré une célébrité immédiate.

Poussés par cet esprit de dénigrement qui fait qu'en France le goût des belles choses se perd peu à peu, certains critiques ont appelé Leconte de Lisle un grand *poète hindou*. Cette qualification pourrait s'appliquer bien plutôt à Cazalis. Si on a une idée, même superficielle des beautés que renferme la littérature des Hindous, des conceptions philosophiques profondes qu'elle contient, l'épithète d'Hindou n'a plus rien que de très flatteur. Ce sera un grand mérite pour Cazalis de nous avoir fait connaître dans son *Histoire de la Littérature hindoue* toutes les splendeurs des poètes de l'Inde, et on ne se plaindra pas que l'écrivain français se soit pénétré de cette philosophie boudhiste, dont il a donné, dans ses poèmes, de si magnifiques échantillons.

En effet ce qui frappe, quand on lit Cazalis, même superficiellement, c'est la haute philosophie qui se dégage de ses œuvres. C'est, avec Alfred de Vigny, Sully Prudhomme et Leconte de Lisle, le seul poète de notre siècle qui, en France, ait cherché et réussi à faire entrer dans la poésie des idées philosophiques profondes et nouvelles. On a souvent reproché à nos poètes de se tenir à l'écart des idées qui remuent notre siècle, des découvertes qui bouleversent la science plus qu'elles ne la font avancer. Qui donc osera faire ce reproche à Cazalis quand on aura lu la magnifique pièce que je citerai, encore qu'elle soit bien connue?

RÉMINISCENCES

A Darwin.

Je sens un monde en moi de confuses pensées,
Je sens obscurément que j'ai vécu toujours,
Que j'ai longtemps erré dans les forêts passées,
Et que la bête encor garde en moi ses amours.

Je sens confusément, l'hiver, quand le soir tombe
Que jadis, animal ou plante, j'ai souffert,
Lorsque Adonis saignant, dormait pâle en sa tombe,
Et mon cœur reverdit quand tout redevient vert.

Certains soirs, en errant dans les forêts natales,
Je ressens dans ma chair les frissons d'autrefois,
Quand, la nuit grandissant les formes végétales,
Sauvage, halluciné, je rampais sous les bois.

Dans le sol primitif nos racines sont prises :
Notre âme, comme un arbre, a grandi lentement;
Ma pensée est un temple aux antiques assises,
Où l'ombre des Dieux morts vient errer par moment.

Quand mon esprit aspire à la pleine lumière,
Je sens tout un passé qui le tient enchaîné;
Je sens rouler en moi l'obscurité première :
La terre était si sombre, aux temps où je suis né.

Mon âme a trop dormi dans la nuit maternelle :
Pour monter vers le jour, qu'il me fallut d'efforts!
Je voudrais être pur : la honte originelle,
Le vieux sang de la bête est resté dans mon corps.

Et je voudrais pourtant t'affranchir, ô mon âme,
Des liens d'un passé qui ne veut pas mourir;
Je voudrais oublier mon origine infâme
Et les siècles sans fin que tu mis à grandir.

Mais c'est en vain; toujours en moi vivra ce monde
De rêves, de pensées, de souvenirs confus,
Me rappelant ainsi ma naissance profonde
Et l'ombre d'où je sors, et le peu que je fus.

Et que j'ai transmigré dans des formes sans nombre,
Et que mon âme était, sous tous ces corps divers,
La conscience, et l'âme aussi, splendide ou sombre,
Qui rêve et se tourmente au fond de l'univers.

Je ne sais si je m'illusionne, mais il me semble que de pareils vers resteront parmi les plus beaux de notre littérature. L'âpre tristesse et la sombre résignation qui les traversent en font un des chants les plus douloureux et les plus poignants que je connaisse et, cela, sans déclamation ni antithèses.

Cazalis est avant tout un poète panthéiste et par conséquent pessimiste dans la plus noble acception du mot. La doctrine qu'il a empruntée aux philosophes hindous lui a inspiré ses poésies les plus remarquables. Cela n'est pas surprenant, car elle est bien faite pour nous séduire et les conclusions qu'on en tire, quelque tristes qu'elles

soient et peut-être à cause de leur tristesse, conviennent bien à un esprit aussi délicat et aussi noble que celui de Jean Lahor. Aussi dit-il en termes excellents :

Tout est mensonge : aime pourtant,
Aime, rêve, et désire encore ;
Présente ton cœur palpitant
A ces blessures qu'il adore.

Tout est vanité : crois toujours,
Aime sans fin, désire et rêve;
Ne reste jamais sans amours,
Souviens-toi que la vie est brève.

. . . .
Près de nous est le trou béant :
Avant de replonger au gouffre,
Fais donc flamboyer ton néant ;
Aime, rêve, désire et souffre.

Bien qu'obsédé par l'idée du néant, J. Lahor n'en goûte pas moins tout ce qui peut toucher l'âme d'un véritable artiste. T. Gautier disait que les poètes ont la musique en horreur. Cette observation ne pourrait s'appliquer à Cazalis qui est profondément remué par cet art, et a su faire passer dans ses vers les sensations exquises que la musique lui fait éprouver.

La nuit se déroulait, splendide et pacifique;
Nous écoutions chanter les vagues de la mer,
Et nos cœurs éperdus tremblaient dans la musique :
Les harpes de David semblaient pleurer dans l'air.

Les tziganes jouaient un air
Sombre, plaintif et monotone
Pareil aux clameurs de la mer
Sous les crépuscules d'automne,
. . . .

Et les violons sanglotant
Chantèrent les douleurs, les gloires,
Et la chute dans le néant
De ces visions illusoires.
. . . .

Tendre et si douce à ceux qu'un grand deuil a brisés,
La musique parfois prend la voix d'une morte.

Si l'espace ne m'était mesuré, il me resterait à montrer avec quelle grandeur Cazalis a montré le néant de la vie. Comme il le dit dans son *Histoire de la Littérature hindoue :* « Oui, la mort, l'invisible ennemie est bien en tout et partout; elle est en effet dans la nuit caressante, et dans ces baisers, ces brûlures d'amour, dans l'atroce et délicieux plaisir qui délie l'étreinte des amants ; elle est dans la gloire et le triomphe, dans l'excès des joies comme des douleurs, dans la peine et le repos, dans la veille et dans le sommeil..... Elle est la seule réalité qui demeure et la mélancolie profonde, qui parfois suit étrangement nos plaisirs n'est peut-être que la sensation de sa présence, de l'ombre froide et muette qu'elle projette ainsi sur toute chose. »

Il nous reste deux grands poètes : Leconte de Lisle et Cazalis. Saluons-les avec respect et souhaitons que, pour sa gloire, la France sache les honorer comme ils le méritent. M. le Dr Cazalis vient d'être fait chevalier de la Légion d'honneur le 14 juillet 1891.

R. G.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-Gérant : Léon VANIER.

8e volume. N° 395. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE F.-A. CAZALS

TEXTE D'ANATOLE CERFBERR

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris

ÉMILE BLÉMONT



ÉMILE BLÉMONT

IGURE sympathique!

(Et, là, rien du sens banal et habituel et comme négligent et négligé du terme!)

De vieille date déjà, elle tentait mon crayon.

Je conçois les « affinités électives » du dieu olympien de Weimar, et M. Emile Blémont répond à l'idéal que je me fais de l'écrivain, — surtout présentement!....

Idéal d'autant plus cher que je le vois, que je le sens et que je le sais l'objet de l'abandon et du rire pauvrement dédaigneux de la triste génération de l'heure actuelle, hélas! profondément « je m'en foutiste », *intus et in cute*, sans ombre de pose et d'accès de dilettantisme joué.

M. E. Blémont a des convictions littéraires et politiques, ardentes, inébranlables, intransigeantes.

Douceur apparente; sérénité acquise.

Il mourra dans la peau d'un romantique socialiste.

Quand je le révèle socialiste, autant ajouter au portrait ceci :

Républicain de nuance bien radicale.

Tout comme votre serviteur, M. Blémont repousse l'idée de monarchie et de dictature socialistes.

Mêmes foi et robustesse de lettré :

Hors Victor Hugo et l'évolution 1830, point de salut; pas de vie; nul éclat vrai!

Cependant M. Émile Blémont diffère d'un étroit personnage de ma propre connaissance, trop irréconciliable sectaire devant les négateurs imberbes et caducs des glorieux ancêtres de plume de la Restauration et du régime de Juillet.

Curieux, éclectique, soucieux, indulgent, il salue et M. Paul Verlaine et le professeur d'anglais de Condorcet, — le prétendu chef du symbolisme.

Qualifié de factice, de puéril et de niais par mon sectaire, le mouvement des divers « décadentismes », embranchement soit du côté des naturalistes, soit du côté des mystiques, intéresse l'esprit éveillé de mon biographié.

Quoique le fidèle de la chère patrie et de la cité résultées de l'œuvre de « l'Enfant sublime » et des disciples continuateurs-conquérants (les deux Alfred, Vigny, Musset, les deux Deschamps, Émile et Antoni, Michelet, Alexandre Dumas père, Quinet, Sand, Lamennais, A. Barbier, Pyat, Gautier, Balzac, Sainte-Beuve, Janin, etc.), M. Blémont admet les voyages d'exploration et les tribus lointaines et les peuplades étrangères.

Et le talent et l'esthétique vont de pair, s'expliquent mutuellement, se reflètent, joignent, soudent et confondent!

Poète, essentiellement poète, grisé de cadence, de mesure et de difficulté vaincue, — et néanmoins facile ouvrier des assemblages de rimes; barde mariant sentiment, forme, pensée; rêveur et berceur; philosophe attendri et élevé et musical ciseleur; combinant Hier et Aujourd'hui, fougue et élan des preux, aïeux de soixante ans écoulés et mécanisme compliqué, ouvragé des quintessenciés de notre minute.

Problème obtenu, résolu, donnant une sorte de Maître!

Effet de l'alliance du raffinement et de l'inspiration, du style et de la « veine »!

J'insiste sur l'écrivain, un Parisien, — la province n'accaparant pas dons et culture intelligentiels; maintes preuves-exemples, dont M. Léon-Émile Petitdidier, dit Blémont (le nom de la grand mère!).

Naquit le 17 juillet de l'année 1839, dans Paris..... — Désaccord entre l' « extériorité » de l'individu et les rigueurs de calendrier et d'état-civil, et celle-là dément celles-ci!

Le « Carré Saint-Martin », vieux centre Lutécien, fut le berceau.

Le quartier changea de physionomie et de désignation. Rue Saint-Martin, Arts-et-Métiers, boulevard de Sébastopol, Gaîté le déterminent actuellement. Volontiers, héros de Ch.-Paul de Kock y évoluaient et s'y mouvaient.

*
* *

Point gaies, l'enfance et l'adolescence maussadement abritées contre la muraille sombre et malsaine de l'antique Louis-le-Grand! Élève et sujet souffreteux, d'ailleurs!

Assez vaillantes études.

Proviseur et professeurs : Julien, Gaillardin, M. P. Janet.

Les honneurs du Grand-Concours Général!.... Traverses pourtant (suite du défaut de santé, conséquence de défaillances morbides). Typhoïde et rechute, lors des seconde et rhétorique.

Pupitre encombré de V. Hugo et de Musset, durant ce laps. Indication significative!... Aussi bien, prompte renonciation d'orientation vers « la Polytechnique », souhait probable de la famille!

Heureuse classe de logique : M. P. Janet se montre le guide — et demeure l'ami.

Surgissent péripéties, épreuves, tribulations.

Les parents les provoquent; la force de la vocation contrariée les amène et les amasse.

Sérieuse, et réelle, et superbe vocation!....

Tout l'écartait — et sollicitait une grasse opulence bourgeoise. Mais, tenace, le démon artistique veillait : il prit et conserva le dessus, et vainquit l'opposition paternelle.

Le père de M. Blémont, pratique, utilitaire, classique, épris de Lamartine seul, conduisait une grosse industrie, prospère et restée source de belle fortune : elle décidait la carrière du fils.

Rébellion de la part d' « icelui »! — Alors, « composition », accommodements et tempéraments. Hors ville, se trouve l'usine commerciale. Elle recevra le jeune homme débile de corps et le fortifiera. Il persiste, désireux des aventures et de la gloire de la chose imprimée.

Passagèrement, un oncle associé, fixé près de la pointe Saint-Eustache, le recueille et l'adopte.

Désespoir et exaspération.

Un brin de « fête » trompe la mortification et le refoulement de l'appétit intellectuel, et l'incurable ennui, et le dégoût insondable.

Derechef, désarmement insensible, et moyen-terme : le voyage d'affaires!

Et l'héritier, espoir déçu constamment des vastes entrepôts d'étoffes et de couleurs, visite l'Angleterre, habite Brighton, parcourt l'Espagne, voit la Suisse.

Le vagabondage et l'*apprentissage* du *Meister* de Gœthe!.... La textuelle et parfaite pénétration de Shakespeare, de Byron, de Shelley, de Tennyson résume les contrées abordées, les pays arpentés.....

La lutte domestique s'adoucit. Un terrain de rencontre et d'harmonie se dessine et se présente, créé de concessions mutuelles. Une carrière s'ouvre, — le Droit, puis le Barreau, — l'Antre de la Chicane fréquenté d'Eugène Scribe, d'Honoré de Balzac, d'Anicet Bourgeois (débutants)!

Et M. Émile Blémont — progressivement — passe principal clerc de maître Lesage (avoué, et l'avoué de M. Carvalho), avocat, avocat de la cour de Paris, avocat plaidant brillamment, secrétaire de M. Salvetat (avocat).

1870-1871 tinte. Lugubre et radieux instant! Écrasement de honte, angoisses et deuils patriotiques, et vomissement, délivrance du monstre Césarisme!

De hautes et périlleuses fonctions d'État, des postes excessivement avancés attendent M. Blémont. Il recule et résiste. Aucune intimidation et nulle peur. Envahissante

obsession d'indomptable et de pur lettré! D'ailleurs, M. Émile Blémont allait se marier.

Le foyer et les vers et la prose, digne des vers, le saisirent et le possédèrent. Un foyer, inexorablement attristé de la perte d'un enfant!

Productions : *Vers*, *Contes et féeries* (1866), *Poèmes d'Italie*, les *Cloches*, *Portraits sans modèles*, les *Filles Sainte-Marie*, le *Jardin enchanté*, *Poèmes de Chine*, *Enoch Arden* (d'après Tennyson), *Chansons normandes*, la *Prise de la Bastille*, le *Porte-Drapeau*, la *Liberté éclairant le monde*, *Wattignies*, les *Pommiers en fleur*, admirable *Faidherbe;* (théâtre) *Molière à Auteuil*, le *Barbier de Pézenas* (Odéon, 1876), *Pierre Corneille*, *Visite à Corneille*, *Roger de Naples* (quasi répété chez M. Porel, rue de Vaugirard), la *Raison du moins fort* (Théâtre d'application), le *Chant du siècle* (Comédie-Française, solennel mai 1889).

Originale traduction des *Esquisses américaines*, de Mark Twain.

Journalisme : Fondation de la *Renaissance littéraire et artistique;* direction de la *Tradition*. Le *Rappel* (« bibliographie », cinq lustres pleins) ; la *Vie littéraire*, la *Justice*, le *Nain Jaune*, *Beaumarchais*, le *Monde poétique*, le *Courrier français*, l'*Évènement* (« chroniques ») ; critique d'art « passim ».

L'intime de Valade, de M. Albert Mérat, de M. Camille Pelletan.

De M. Blémont subsiste un réel monument, le *Livre d'or de Victor Hugo*.

Et, gouvernant, je décorerais de la Légion d'honneur le signataire!

16, rue d'Offémont, habite M. Émile Blémont, entouré d'un pieux musée de V. Hugo (façon de statue familière!). Luxueux palais d'un homme tout de travail cérébral et intrépide champion des généreuses causes détestées et bafouées de la ploutocratie.

Nature froide et chaude, vibrante et nerveuse, correcte et expansive!

***

Quand les *Mémoires* d'Alexandre Dumas père achèvent l'historiographie d'Escousse et de Lebras, la strophe de Béranger :

> Et, vers le ciel se frayant un chemin,
> Ils sont partis en se donnant la main.

termine le chapitre, et Dumas père se réjouit et s'enorgueillit de l'emprunt de la fin.

Le diamant d'une missive de V. Hugo, destinataire É. Blémont, couronnera, couvrira le plomb de mes lignes humbles et maigres.

Suit le billet :

23 février 1873.

J'espérais, mon éloquent et jeune confrère, vous voir hier. Je vous aurais dit, mieux que je ne puis l'écrire, combien j'ai été touché de votre grande et puissante page sur *Quatre-vingt-treize. Vous êtes chef dans la jeune légion des esprits qui sont aujourd'hui l'honneur de cette fin de siècle. Vous êtes une de ces âmes de lumière que j'aime. A bientôt.*

Tuus.

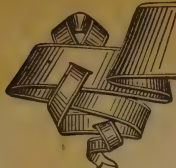
V. H.

Quel « vates », Hugo! Il pouvait revendiquer le droit de priorité de l'« expression fin de siècle », maintenant employée « abusivement », lieu commun excessif, banalité courante.

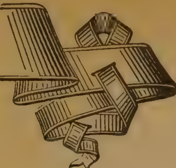
Anatole CERFBERR.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

8e volume. N° 396. — 10 c. Un an : 6 fr.



LES HOMMES D'AUJOURD'HUI



DESSIN DE F.-A. CAZALS

TEXTE DE PAUL VERLAINE

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.**

ALBERT MÉRAT

CH. DECAUX. SC

A MON AMI LÉON VALADE

F. A. C.

ALBERT MÉRAT

Je ne puis en vérité parler de mon ami Albert Mérat, poète français, né le 23 mars 1840, à Troyes, sans évoquer en même temps le souvenir de mon ami Léon Valade, poète français, né à Bordeaux en 1840, mort en 1883, sans en quelque sorte faire participer à la biographie du vivant la mémoire du mort, comme sied un portrait aimé sur le mur préféré d'une chambre. Leurs vingt ans, frères et camarades dans la vie, s'étaient unis pour deux livres : l'un, comme son titre, exprimait tout le printemps, *Avril*, *Mai*, *Juin*, recueil de sonnets dont les premières éditions sont devenues introuvables; l'autre, traduction libre de l'*Intermezzo* de Henri Heine, confirmait bien la souplesse, la maîtrise du talent déployé par les auteurs dans la si sincère jeunesse de leurs primes rimes.

Mérat, après, fit *les Chimères*, un compacte volume qui mérita, vers 1866, les honneurs d'un prix d'Académie. Sainte-Beuve s'était intéressé à cette poésie bien soi dans la très légitime généralité des sujets et des pensées d'une œuvre de jeune homme épris du beau sous toutes les formes admises depuis des siècles, la Femme, la Liberté, la Nature. Des qualités de haute finesse et d'esprit absolu ne furent sans doute pas non plus pour déplaire au Maître que tant d'années de conscience, de bonne foi, et d'un rien de duplicité littéraire avaient rendu cruellement doux et sceptique. Toutefois, la Naïveté, la bonne, ça va sans dire, primait dans ces vers encore, pour ainsi dire, adolescents. Un duvet de prune et de pêche, la poussière d'ailes du vierge papillon, décorent les produits juvéniles d'une muse originale, je le répète, dans l'éternel lieu commun gracieux, aimable, optimiste, enthousiaste, sur lequel notre poète brode des variations charmantes, rhythmes et rimes, azur et or, à l'infini,

Les Chimères furent tôt suivies de *l'Idole*, qui présente à mes yeux cette grande particularité d'avoir été sans doute le premier livre de la période parnassienne et des suivantes où se déroulât en toute liberté le culte authentique, orthodoxe, de la Femme charnelle. Ici, au contraire de bien d'autres manifestations de ce genre, la pure contemplation des lignes, des sons et des parfums s'élève et plane au dessus du plaisir proprement dit; même celui-ci s'effacerait, on croirait, dans le mysticisme païen de la forme louée et *vénérée* du « Corps qui tant est tendre, poli, soëf et cœtera ». Certains pourront regretter cette lacune volontaire, à moins qu'elle ne provienne d'un oubli d'artiste en extase. Ils diront qu'au point de vue de l'intérêt, de l'amusement, jamais à négliger, songeons-y bien une fois pour toutes, comme à celui de la profondeur, du sérieux, de l'intrinsèque de la chose, l'infini de la sensualité, ses curiosités, perverses ou non, ses abîmes atroces ou folâtres, son horreur et son délice, gaîté macabre et polisson ennui, sont certes à tenter, de préférence à de l'exclusive extériorité plus statuaire qu'autrement, — sans parler de la grande Morale qui a moins à perdre avec la vie, même damnante, qu'avec cette sereine hébétude d'un esthéticisme coquebin.

Transi toutefois n'est pas tellement l'amoureux chez l'auteur de *l'Idole* qu'il n'y ait dans son livre, à côté de vraiment très nobles accents plastiques, d'émus gestes, voire des soupirs on croirait enflammés vers quelque tout-puissant, délicieux et terrible *autre chose*, volupté, pour rester païen avec Mérat, concupiscence, dirait un catholique. L'avant et l'avant-dernier sonnets, particulièrement, témoignent d'une préoccupation, d'une inquiétude caractéristiques en diable (c'est le mot ou jamais pour moi du moins) et « l'orgueil du baiser » s'y voit mis à une bien rude, mais entre nous, bien humaine et assez fréquente épreuve.

A *l'Idole* succédèrent après un assez long intervalle, *les Villes de marbre*, beau titre à de beaux vers, cette fois encore plus artistiques que poétiques à proprement parler, mais d'un émail, d'un camée, d'une pâte, et d'un grain, et d'une critique et d'une érudition irréprochables sans aucune lourdeur et avec juste tout le pédantisme sinon désirable du moins plausible tout de même, — et même du plein air, dans la meilleure acception moderne et moderniste du mot, circule et s'égaie parmi tous ces classiques et romantiques décors de rues, de places, d'églises, de palais et de musées, balustres, colonnades, loges et tout!

Pendant ce temps-là, Valade, qu' « *occupait* », conformément au vœu moyen des familles de poètes (les familles de poètes!) un bon-em-ploi-dans-le-gou-ver-ne-ment, c'est-à-dire qu'à l'instar de Mérat et de moi, il se distinguait plus que modérément dans sa place de commis-rédacteur à cette pépinière d'écrivains en tout genre, la Préfecture de la Seine d'alors, — Valade pendant ce temps là composait, littéralement *A mi-côte* qu'il faut tenir comme une forte, une robuste d'entre les exquises parmi les tentatives poétiques de cette déjà longue époque littéraire qui date d'un peu avant l'apparition du premier *Parnasse contemporain.* C'est très vivant, très volontaire, frappant et pénétrant au possible, ce livre charmant, — et charmant sans plus, qu'il paraît dès l'abord. Une philosophie que pour ma part je n'aime pas, celle d'Epicure et de Lucrèce y répand toute sa force et sa tristesse dans beaucoup de morceaux.

« *J'ai connu la saveur auguste de la vie!* »

S'écrie l'auteur en portant, nous raconte-t-il, à ses lèvres le doigt piqué de telle gente couseuse ou brodeuse qu'il soit. La jeune fille et ses désirs confus, ses arcanes pudiques et les autres, la femme dans sa beauté complexe, sa pensée et ses caprices à perte de vue, y passent au sein de paysages choisis mais bien frais ou chauds et bien beaux ou jolis et bien naturels tous tant qu'ils sont. Je m'enorgueillis d'avoir, à moi dédiée, la série d'admirables sonnets qui termine le volume, ayant trait à ce Don Quichotte que quelques-uns sont quelquefois et qu'il est rarement bon mais souvent beau d'être au fond!

Une imitation des *Nocturnes* d'Henri Heine (1) et deux très exquises comédies dont l'une écrite en collaboration avec mon ami Émile Blémont, complètent le bagage imprimé du beaucoup trop tôt disparu, si cher compagnon et si fin camarade.

Mais Lemerre nous promet une suite au volume d'œuvres complètes (*Avril, Mai, Juin. — A mi-côte*), qu'il vient d'élégamment éditer (2). Devront prendre place

(1) Léon Valade, *Nocturnes.* Poèmes imités d'Henri Heine, quelques exemplaires (à la Librairie Vanier) 1 fr. 50.

(2) *Depuis que cette biographie a été écrite, le volume décrit a paru.*

dans ce ou ces livres de merveilleux *Tableaux d'Italie* (est-ce bien là le titre ?) dont beaucoup ont paru un peu partout aux bons endroits, *Renaissance*, *Paris-Moderne* (1), *Jeune France*, etc., etc., et les nombreux Triolets et Poèmes d'humour et d'actualité donnés durant de longs mois au *Charivari* entre autres journaux.

Espérons aussi relire bientôt sur beau papier, en caractères définitifs, les jolis articles de critique littéraire et particulièrement ces désopilants *Poètes morts jeunes*, qui font du poète Valade un prosateur aussi raffiné, curieusement méticuleux, parfois redoutable.

Mérat, lui, n'a pas écrit en prose. J'ai bien, un heureux hasard m'a bien remis ès-mains, il y a déjà pas mal d'années, une quinzaine de délicieuses fantaisies non rimées signées de lui, dont je n'ose insérer une seulement ici, n'étant pas autorisé. Mais cela ne compte pas tout à fait puisque ces essais sont désavoués, momentanément, du moins je m'en flatte pour les Bonnes Lettres.

Catulle Mendès dans sa *Légende du Parnasse Contemporain* insiste beaucoup sur le côté campagne parisienne, friture de Seine, amourette en Marne, etc., de passablement de vers mératiens (*Coins de Paris* et *au Fil de l'Eau*). Il y loue à juste titre une distinction singulière dans un genre que les cafés-concerts d'antan ont un peu abaissé. Distinction qui n'exclut pas une certaine gaieté pincée de sage en belle humeur. Une presque imperceptible bonhomie comiquement et gravement déguisée en de la condescendance, pare encore ces strophes qui, réunies, donneraient la vraie note à ce que j'appellerai du Mürger infiniment supérieur à du Mürger en vers.

Mentionnons encore *Souvenirs*, l'œuvre préférée du poète : d'exquis sonnets qui synthétisent plus parfaitement encore le talent de ce Parnassien, cet amoureux de la forme et de la ligne « sous » j'y insiste, toutes ses formes, rhythmes et femmes.

Mérat, le meilleur des garçons, a un abord quelque peu froid qui correspond à merveille à son tempérament d'écrivain peu emballable ou du moins peu disposé à l'emballement. Sa mine grave et mieux que correcte, sa réserve britannique qui ne se fond que parfois en sourires il est vrai très indulgents sont le pur symbole de sa tenue littéraire : les groupes l'ennuient; telle personnalité dont on cause tant soit plus qu'à l'ordinaire ne lui porte certes pas ombrage, mais l'obsède et le trouve nerveux. Je l'ai connu Parnassien sans entrain; lors de l'arrivée d'Arthur Rimbaud à Paris, en septembre 1871, et de l'émerveillement si sincère provoqué par ses vers dans notre milieu, à Valade, Cros, Cabaner, Mercier et d'autres, il se méfiait pour lui-même, se défendant peut-être contre lui-même d'un enthousiasme qu'il suspectait d'être affecté chez ses camarades; quelques-uns se sont étonnés et d'autres s'étonnent de ne pas plus le voir sympathiser avec le Rollinat des *Névroses* qu'avec le Moréas du *Pèlerin passionné* (2). Mallarmé l'a toujours étonné et il ne serait pas éloigné de prendre un peu sa concision pour un masque et sa subtilité pour une mystification, — ce dont je dois le blâmer pour mon compte.

Mais quel mal à cela puisque Albert Mérat est un vrai, un bon poète qu'il convient d'aimer et d'admirer?

PAUL VERLAINE.

---

(1) *Paris-Moderne*, collection complète, 2 vol. br. (Vanier), 15 fr. — Numéros séparés à 30 cent.
(2) Chez Vanier, 3 fr. 50.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

8e volume. N° 397. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE HENRICUS

TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris**

PAUL DELMET



PAUL DELMET

Paul Delmet, est né à Paris, le 17 juin 1862, c'est donc un très jeune homme, d'un physique agréable, aux allures avenantes et modestes, bon camarade, — qualité qui se fait bien rare chez les artistes — au demeurant, essentiellement sympathique, gai sans pose, un tant soi peu bavard sans pédanterie, et pour ce, aimé même de ses rivaux. Il compte, avec sa nature discrète, quelques vrais amis et point d'envieux.

Encore enfant il exerça, dans les diverses maîtrises de la capitale, une voix déjà aimable et séduisante, remarquée à ses humbles débuts, pour la tendresse, la délicatesse et la façon ingénue et savante à la fois dont la dirigeait le futur maëstro.

Ses parents le destinaient à la carrière moins libérale de feuillagiste, mais comme il leur parut que le jeune Paul ne s'en enthousiasmait guère il advint, grâce à la volonté très accusée de l'adolescent et à la sagacité des siens, qu'il apprit simplement le métier de graveur de musique qu'il n'a point encore délaissé; du reste très habile artisan, il grave depuis longtemps les pages mélodiques de l'*Illustration* et la plupart des publications de luxe des grandes maisons d'édition musicale.

Le petit théâtre du *Chat noir* fut le berceau de sa réputation. Il y débuta comme interprète il y a quelque quatre ans et peu après composa sa première romance, désormais célèbre sur des vers d'Albert Tinchant, *Joli Mai*. La moralité triste et résignée de cette poésie est restée dans toutes les mémoires.

Lorsqu'il aura bien, cabotin,
Fait près des filles le pantin
Meure son âme.

Il sentira qu'il est trop las
Pour aimer encore ici-bas
Et prendra femme.

A ce succès qui n'a fait que s'affermir dans les salons artistiques, le jeune compositeur donna coup sur coup quelques pendants très goûtés des délicats. Citons entre

autres *Les Choux*, de Victor Meusy; *Les Petits pavés*, de Maurice Vaucaire; *Villanelle*, de É. Goudeau, etc.

Les collaborateurs de ses recueils sont jusqu'alors MM. Jacques Madeleine, Victor Meusy, Albert Tinchant, George Auriol, Maurice Vaucaire, Émile Goudeau, Léon Durocher, etc., tous vaillants luthiers et fins guitaristes (1).

Le Directeur du *Chat noir*, M. Rodolphe Salis, qui un peu légèrement manifestait les premiers temps une estime très modérée pour le talent de M. Delmet, a fini par s'avouer in petto après la triomphale reprise de la *Marche à l'Étoile* de MM. Rivière et Fragerolle que le nouveau pensionnaire cher à ses habitués des grands soirs avait comme tant d'autres contribué pour sa bonne part à la vogue de la joyeuse scène de la rue Victor-Massé.

Plus perspicace fut Georges Fragerolle à l'intelligente cordialité duquel l'auteur de *Joli Mai* dut ses premiers débuts sérieux et le verbeux cabaretier une si précieuse recrue.

Récemment encore M. Paul Delmet se faisait applaudir aux *Soirées parisiennes* de la Galerie Vivienne où il donnait aussi la musique d'une pantomime en collaboration avec Ch. de Sivry, jouée par Paul Legrand, sous ce titre *L'avare et son trésor.*

* * *

Dans les milieux mondains où cet artiste occupe une place si honorable, le caractère de sa manière un peu grêle, un peu blanche mais d'une attirance si enveloppante ressort avec un charme indéniable.

La modulation de M. Paul Delmet est très souple, élégante le plus souvent et sous son apparente facilité éminemment communicative! Les rythmes sont d'une heureuse franchise, la tonalité douce et aisée.

Voilà pour le musicien.

Le chanteur est trop connu déjà pour qu'il faille rappeler la saveur et la grâce de sa voix si joliment timbrée, d'une impeccable émission.

* * *

Marié très jeune il est père de nombreux rejetons.

Cela va sans dire, il habite Montmartre, à mi-côte, non loin de ce Pigalle Circus qui voit s'épanouir par les clairs soleils de printemps les espérances et l'ingénue gaîté des générations artistiques nouvelles.

PIERRE ET PAUL.

---

(1) Sous ce titre : *Chansons de Paul Delmet*, l'éditeur Tellier vient de publier au prix de 6 francs un très bel album de musique spirituellement illustré de jolies lithographies signées Willette.

Ce volume est envoyé franco contre la valeur en mandat ou timbres adressée à la Librairie Léon Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

En vente chez VANIER, éditeur, 19, quai Saint-Michel, Paris

NOUVEAUTÉ **A TRAVERS UN VITRAIL** NOUVEAUTÉ

Poésies d'Émile VITTA

AVEC SUPERBES ILLUSTRATIONS DE WILLETTE ET BOUTET DE MONVEL



Plaquette grand in-8 de luxe...... 3 fr.

Avec double suite des gravures tirées sur chine volant.................... 5 fr.

Exemplaires sur japon avec double suite chine........................ 10 fr.



A. WILLETTE

PAUVRE PIERROT

FANTAISIE ARTISTIQUE ILLUSTRÉE

41 planches gravées sur cuivre, tirage très soigné sur hollande, dans un élégant cartonnage, avec fer spécial de Willette tiré en argent, publié par Magnier à 40 fr. *Net*.. 10 fr. »



ANDRÉ GILL

Vingt portraits contemporains, gravés sur cuivre, avec notice de Jean Richepin, tirage sur hollande. Très bel album artistique avec fer spécial, publié à 50 fr. *Net*................................ 10 fr. »

L'ESPAGNE

Texte de Th. Simons, illustrations de A. Wagner. Splendide in-folio, 335 belles gravures sur bois : courses de taureaux, vues et scènes d'Espagne, etc., publié à 60 fr. *Net*...................... 16 fr. »
Avec élégant cartonnage d'étrennes. *Net*.. 21 fr. »

CARAN D'ACHE

Histoire de Marlborough. Texte de de Marthold, 51 planches en couleurs — chef-d'œuvre du spirituel dessinateur — en un élégant cartonnage, non rogné, publié à 12 fr. *Net*...................... 3 fr. 50



L'ARMÉE FRANÇAISE

Album humoristique en couleurs, 25 aquarelles de H. de Sta, texte de Vanier, cartonnage de luxe or et argent.. 5 fr. »
Avec cartonnage ordinaire.. 3 fr. 50

LA FRÉGATE L'INCOMPRISE

Voyage humoristique autour du monde, illustré de 568 croquis à la plume par Sahib. Br...... 15 fr. »
Avec cartonnage de luxe, fer spécial.. 20 fr. »

LES CROQUIS MARITIMES

Scènes de la vie maritime illustrées, 250 dessins dans le texte et hors texte par Sahib. Br...... 15 fr. »
Avec cartonnage de luxe, fer spécial.. 20 fr. »

ALPHABET DES BONS EXEMPLES

Illustrations en couleurs par GRAY, avec élégant cartonnage, publié à 5 fr. *Net*.............. 1 fr. »

La Caricature en Allemagne, en Autriche et en Suisse, par GRAND-CARTERET, préface de Champfleury. Volume in-4, 325 planches noires et couleurs, publié à 25 fr. *Net*.............................. 10 fr. »
La Femme en Allemagne, par GRAND-CARTERET. In-8, 144 illustrations, 2 eaux-fortes et 3 planches en couleurs, publié à 15 fr. *Net*.. 3 fr. 50
Les Maîtres de la Caricature au XIXe siècle, par DAYOT, publié à 6 fr., cartonné. *Net*...... 3 fr. 50



Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

8e volume. N° 398. — 10 c. Un an : 6 fr.

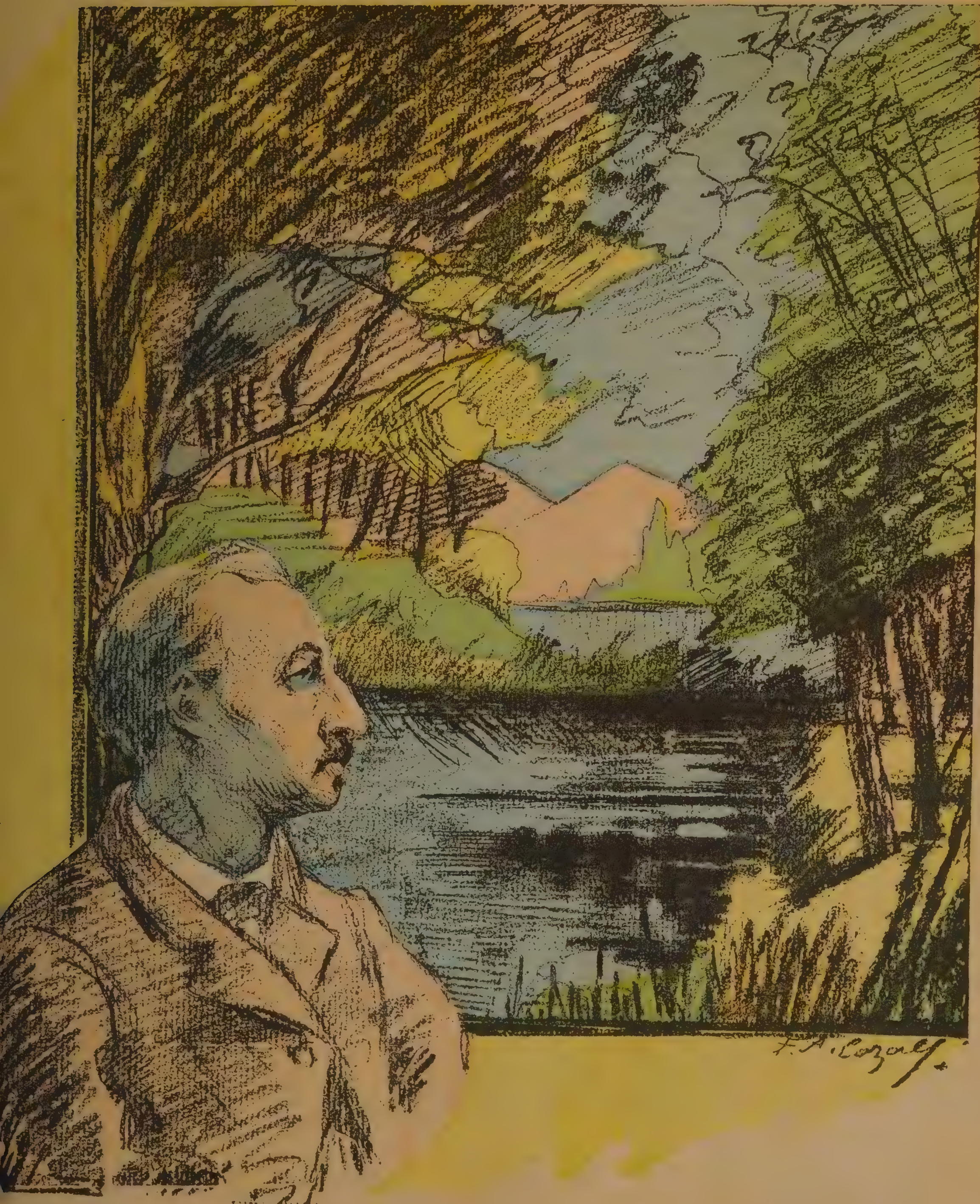
LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE F.-A. CAZALS

TEXTE DE PAUL VERLAINE

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

ANDRÉ LEMOYNE



ANDRÉ LEMOYNE

NDRÉ LEMOYNE, poète français, né à Saint-Jean-d'Angely, en 1822.

Aussi loin que remontent mes tout premiers souvenirs littéraires, le nom d'André Lemoyne y sonne, bien distinct, même parmi le retentissement d'autres poètes que j'appellerai magistrals : Hugo, de qui les *Contemplations*, son plus récent volume d'alors, étourdissaient mes quatorze et mes quinze ans; Baudelaire, avec ses *Fleurs du Mal*, qui les scandalisaient et les charmaient; Banville, qui leur faisait positivement l'effet d'un dieu, et Leconte de Lisle, absolument celui d'un très dur et non moins authentique prophète. De merveilleux débutants, Glatigny, Mendès, me plaisaient par dessus tous : j'étais si jeune, il y a tant et tant de talent si raffiné (surtout dans *Philoméla*), mais très jeune dans les *Vignes Folles* et dans *Philoméla!* Et ces derniers livres, avec de l'originalité déjà, procédaient tant des livres immédiatement antérieurs, qu'ils ne doivent guère faire qu'un avec eux. Mais quant à ce qui est d'autres recueils, je n'en vois qu'un qui m'ait bien frappé vers l'époque quasi-enfantine dont je parle là et c'est celui d'André Lemoyne, tout discret, si discret qu'il n'a pas de titre et ne s'énonce que par les en-têtes de quatre pièces, plus que probablement les préférées de l'auteur, qui les a disposées sans même observer l'ordre de la pagination, en sous-titre, après son nom sur la couverture du mignon volume.

CHEMIN PERDU.
ECCE HOMO. — RENONCEMENT.
UNE LARME DE DANTE.

s'appelle donc *tout simplement*, si je puis ainsi m'exprimer dans l'espèce, le recueil en question. Une lettre approbative de Sainte-Beuve, du 20 novembre 1859 — ô « mes jeunes années! » — décore le faux titre, et l'ouverture est faite par une pièce, *Où sont-ils?* que, je ne mens pas, je sais par cœur, ainsi que bien d'autres encore, depuis le jour où je la lus pour la première fois. Aussi, qu'elle est, comme toutes les autres, pénétrante non moins qu'alerte, mélancolique et forte pourtant, d'une philosophie saine et bonne, du premier vers à la dernière strophe! Cette dernière strophe!

Il s'agit d'une maison déserte :

Tous les petits grillons frileusement blottis
Qui, le jour de Noël avaient le cœur en joie,
Ne voyant plus l'hiver de sarment qui flamboie
Pour un autre foyer tristement sont partis.

Laissez-moi encore détacher ces vers entre les trente-deux, tous exquis, de ce *petit quadro :*

On voit encor des nids, mais d'une autre saison.
. . . .
L'herbe haute envahit les jardins et les cours
Et, voilant le soleil, elle étouffe les roses.

Renoncement, auquel morceau l'auteur attache une importance particulière, puisqu'il en a placé l'en-tête au seuil de son livre, dans le groupe d'en-têtes qui, nous l'avons vu, y sert de titre modeste et fier, est comme un drame domestique, celui de la femme de trente ans qui s'ennuie, rêve d'adultère et n'est sauvée que par son enfant,

. . . . une petite fille
Qui descend du berceau voyant qu'on l'oubliait,
Elle entr'ouvre la porte et d'un air inquiet,
Pieds nus sur le tapis, demande qu'on l'habille;

Dès lors, et réveillée par les baisers qu'elle donne frénétiquement à l'angélique petite créature et où elle-même,

Elle a senti passer quelque chose de Dieu,
Dès lors chez elle. . . . .
. . . . . la mère triomphe, elle a vaincu la femme!

Il y a peut-être bien de l'illusion en même temps que du scepticisme dans cette conclusion. Je ne crois guère pour ma part à de tels saluts et la moindre confession suivie d'absolution feraient à mon sens bien mieux l'affaire de toutes ces pécheresses par action et par omission. L'auteur lui-même en a comme un pressentiment quand il ajoute en façon de commentaire :

Vous ne descendez plus comme au temps d'Israël,
Beaux anges pèlerins des légendes antiques;
Repliant pour jamais vos deux ailes mystiques,
Vous avez disparu dans les hauteurs du ciel...
Contre l'Esprit du mal qui pourra nous défendre
Dans ces rudes combats de l'austère devoir?..

A l'église, mesdames! M. le Curé et MM. les Vicaires vous y attendent au Seul tribunal miséricordieux. Car, en vérité, je vous le dis, l'esprit de maternité lui-même, tant sublime qu'il puisse être, ne constitue pas la plus ferme des défenses contre le Péché. J'en ai vu, moi qui parle, des preuves des plus probantes. Et, s'il faut, informez-vous encore d'autre part jusqu'auprès de votre Racine qui l'a si bien fait dire à son épouvantable Phèdre, bien plus tragique parce que chrétienne au fond, que celle d'Euripide : *Expertis credite Robertis*, et allez vous faire blanchir ailleurs, à la seule Entreprise compétente, je veux dire. Ce qui n'ôte rien au très touchant et très parfait mignon chef-d'œuvre de Lemoyne, au moins!

Et à ce propos, le précieux petit bouquin nous montre un peu plus loin (*Fleurs des morts*) une autre femme. Celle-là n'a pas été « sauvée ». Nul enfant, nul prêtre, sans doute, sur sa route.

Cœur tout rempli d'oublis,
. . . .
Elle a ri quarante ans. Elle pleure à son tour.
. . . .

Allons, mesdames, à confesse, décidément! —

Ecce homo et *Stella maris*, en dépit de leurs titres empruntés aux Livres saints et à la liturgie catholique, sont des poèmes purement humains,fort beaux tous deux, surtout le dernier, tout frémissant d'héroïsme attendri. L'*Absent*, qui les sépare est une façon de dialogue entre une mère et son fils. Il s'agit du père exilé. J'y cueille ces questions divines de l'enfant :

Voit-il sous d'autres cieux de plus beaux paysages,
De plus riches soleils?
. . . .
Et n'espère-t-il pas être un jour consolé?

Et la quasi-veuve de répondre noblement et simplement :

Ah, si Dieu veut qu'un jour le pauvre absent revienne,
Qu'il trouve ici l'enfant sans que la mère y soit,
Tu diras que jamais d'autre main que la mienne
N'a touché l'anneau d'or qu'il a mis à mon doigt.

Dans *Une larme de Dante* est respectueusement évoqué le grand Florentin, de passage à Paris, dont la silhouette ressort nette et plus pittoresque (l'affreux mot) que beaucoup de prétentieuses descriptions, prose et vers, trop connues, — de vers comme ceux-ci :

. . . . Entre des palais et des maisons de bois
Il aperçoit un fleuve au cours mélancolique
Et, dominant au loin la cité catholique,
Une forêt de tours, de clochers et de croix.
Il chercha le soleil!

N'est-ce pas que cet hémistiche est beau de surprise et encadre richement le sobre crayon?... C'est d'ailleurs tout l'incident. Dante pleure en pensant à *sa* Florence. Un jeune ami qui l'accompagne commente cette « larme » et la veut consoler. Mais

« Tais-toi, dit le vieux Dante. Ils auraient trop d'orgueil,
Les Noirs, s'ils me savaient pleurant comme une femme. »
Et, rentrant son enfer de douleurs dans son âme,
Il sécha brusquement sa larme dans son œil.

Criez à l'exagération si vous voulez, mais ces vers me sont une occasion pour, profitant de leur tournure dantesque, c'est-à-dire simple et forte et du nom sublime apparu, remarquer en passant combien la manière de Lemoyne procède de Dante très lu, sans imitation aucune, je m'empresse de le dire, sans, par exemple, cette affectation qui parfois irritait Baudelaire dans les choses italiennes de Barbier (si admirablement lui-même dans les *Iambes* que dédaigne sans doute *exprès* ce Maître, qui devait avoir ses justes raisons polémiques, j'oserai dire *opportunistes*, pour certaines réticences qui offusquent d'abord). Et la belle simplicité, la correction non pédante, l'effet sans effort qui sont la pure caractéristique du talent non point *pédestre* certes, mais calme et si net de notre auteur, procèdent visiblement d'une pratique longue et assidue du plus grand poète, avec Théroulde et Villon, du Moyen-âge. Je donne cet avis à coup sûr, bien que sans pouvoir m'appuyer sur un témoignage, car j'ai très peu connu Lemoyne et ses entours et n'ai jamais eu l'occasion d'entendre parler de ces choses, de ces parts.

Je m'aperçois que je suis en train d'analyser tout le petit volume qui fit mes chastes délices à l'âge où l'on est chaste en somme encore et que je viens de lire à nouveau à l'occasion de ce travail, dans une délicieuse sensation de revenez-y. Il faut bien s'arrêter pourtant. Pourtant aussi, quelle tentation de continuer! Tant encore de citations jusqu'au dernier dernier vers tout frais dans sa structure solide, comme un arbre et comme d'un arbre, n'est il pas vrai!

Le jour où la forêt s'habillera de vert.

Lemoyne n'a guère fait, n'a même fait que de grossir dans de copieuses proportions, fort heureusement, cette délicieuse plaquette qu'il semble, par parenthèse, que François Coppée ait dû lire bien souvent, avec quel fruit! Que de vers encore à détacher, que de pièces à donner tout entières!

. . . .
Le soleil s'est levé rouge comme une sorbe.
. . . .
Elle a du sang plus vif que du sang d'hirondelle.

Hélas! *Sat prata biberunt*, et l'espace jaloux m'a dévoré.

Lemoyne vit dignement d'un bel emploi dans la maison Didot. C'est l'homme du Livre comme c'est l'homme d'un livre. Quoi de plus noble et de plus logique?

Mais c'est aussi l'homme de la Nature merveilleusement traduite, du cœur combien finement deviné, de la femme sue et impeccablement appréciée, dite à ravir. Et quoi de mieux?

PAUL VERLAINE.

De PAUL VERLAINE ont paru dans les HOMMES D'AUJOURD'HUI les notices suivantes :

Leconte de l'Isle. — François Coppée. — P. Verlaine. — Villers de l'Isle-Adam. — Armand Silvestre. — Edmond de Goncourt. — Jean Richepin. — Barbey d'Aurevilly. — Sully Prud'homme. — Léon Dierx. — Stéphane Mallarmé. — Maurice Rollinat. — Arthur Rimbaud. — Léon Vanier. — Anatole Baju. — Charles Cros. — René Ghil. — Anatole France. — Xavier de Ricard. — Albert Mérat. — Chaque n° 10 cent.
Ces 20 n° avec portraits en couleur 2 francs, franco contre mandat ou timbres.
PARAITRONT : José-Maria de Hérédia. — Georges Lafenestre. — Raoul Ponchon. — Gabriel Vicaire.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

8e volume. N° 399. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE F.-A. CAZALS

TEXTE DE PAUL VERLAINE

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris**

GEORGES LAFENESTRE



GEORGES LAFENESTRE

EORGES LAFENESTRE, poète français, né à Orléans en 1837.

A qui de nous, férocement épris de l'art et des choses de l'art, espèces de possédés de ce démon, le Vers, parfois en butte à l'horreur du Bourgeois

« *...Paisible et bucolique, Sobre et naïf homme de bien,* »

et plus souvent aux sarcasmes innocents de la foule ou à la moins clémente indifférence du public qui est censé lire compétemment, auquel d'entre nous n'est-il pas arrivé — las d'héroïque acrobatisme, de militarisme en quelque sorte dans l'héroïque acrobatisme esthétique, de discussions transcendentales entre pairs et de délassements un tantinet cabrionesques quand nous daignons ébattre nos Excellences littéraires dans les compatibles bohêmes délassantes ou prétendues délassantes — d'aimer à nous isoler quelque peu et pour quelque temps d'un groupe intense ou d'individualités absorbantes, y compris la nôtre, pour converser, frayer, vivre une saison, un laps, ne fût-ce qu'une journée, ne fût-ce qu'une heure, qu'un moment, avec un ami du temps jadis, camarade de premiers rêves, de tout jeunes essais vers des tentatives où le loisir était pour ainsi dire de compte à demi, ce loisir fils de l'Inspiration, et son père, croyait-t-on en ces temps fabuleux. Lui, l'ami des jours d'adolescence intellectuelle, quels qu'aient été d'ailleurs, d'autre part, ses progrès dans l'expérience de la vie, a gardé bonne part du frais dépôt d'illusions que nous avons, d'un dédain riant, gaspillé inconsidérémment peut-être, préoccupés d'autres belles visées qui ne sont pourtant pas, disons-le bien haut! des billevisées, nous les ardents, les excessifs, les diaboliques persévérants de cette Science à part, qui ne mène à rien de « positif », mais qui, nous ayant pris innocents, nous rend malheureux d'un malheur adoré, puis nous laisse angéliques! Il nous parle sérieusement de choses qui nous sont devenues comme étrangères, de prosodie libérale, de rimes constitutionnelles, de tout un doctrinarisme en poésie, à nous qui en sommes à l'Allitération quintessenciée, à l'Assonance infiniment plus difficultueuse que toute sonnaille hugotique, à la métrique *décadente*, bien plus compliquée sous son apparent déhanchement que n'importe quelle versification latine ou autre encore pire! Et cette conversation, loin de nous exaspérer de pitié, bien au contraire nous rafraîchit, nous repose, va jusqu'à nous donner à réfléchir sur un mode délicieusement logique et clair. Car, de fait, tous ceux-là sont d'accord qui aiment sincèrement la Muse et qui lui obéissent. Les simples, ou ceux qu'il nous plait d'appeler ainsi, pensent que peu de moyens suffisent à son culte : clarté, beau français, de l'élévation dans les idées et l'absolue sincérité, avec le seul tort, sans nul doute, de se servir d'une trop vieille rhétorique. Nous, les raffinés, ainsi qu'ils croient exact de nous dénommer, nous voulons la pleine Clarté, obtenue par une langue impeccable au service du suprême de la pensée où qu'elle tende, et notre rhétorique sort journellement, toute armée, de nos fronts douloureux; mais le but est le même, l'effort est analogue, et qui sait ce que la postérité décidera quant aux prix à décerner?

J'ai eu cette sensation d'un ami, depuis longtemps quitté de par les purs caprices du sort, soudainement rencontré et entretenu non sans un très délicat plaisir d'anecdote ancienne en relisant ces jours derniers l'œuvre poétique de Georges Lafenestre. Cette œuvre, réunie en un fort volume sous ce titre général d'*Idylles et Chansons*, comprend quatre recueils de courtes pièces détachées et un assez long poème, *Pasquetta*. Le premier en date des dits recueils est *Les Espérances* qu'annonçait le beaucoup trop modeste joli sonnet suivant, qui fut célèbre à juste titre à cette époque prodromatique de renaissance Parnassienne :

AU LECTEUR

Je suis de ces fous qui s'en vont rêvant
De printemps sans fin, d'amours éternelles;
Mes erreurs, tu vois ne sont pas nouvelles;
Le père au tombeau les lègue à l'enfant.

Qu'y faire, après tout? Nous suivons le vent
Comme la poussière et les hirondelles:
Mon corps a des pieds, mon âme a des ailes,
Parfois je m'envole et rampe souvent.

Dans ces vers troublés, si tu veux les lire,
Tu dois retrouver plus d'un franc sourire,
Les pleurs y sont vrais et tombés des yeux.

L'auteur pour le reste est bien jeune encore;
Ne demande pas de fruit à l'aurore :
L'homme qui grandit demain fera mieux.

Tout le recueil est dans ce ton correct, gris-perle, avec de temps en temps des éclats d'or et de pierres précieuses des plus ravigorants et souvent des vers fort beaux tels que

. . . . . . « des femmes bien parées
Attendant une fête au milieu d'un pré clair
. . . .
Je vais, je vais à vous, filles du ciel d'été!
. . . .
. . . .

Salut, chansons, salut, printemps
Salut, ô mon âme immortelle,
Je m'envole où ta voix m'appelle!
A genoux, mon Dieu, je t'entends. »
. . . .

L'amour, un amour quelquefois d'une riche et chaude sensualité (*Dans les blés*, *Pulvere levius*, etc.), le débat avec elle-même d'une âme croyante en proie au tragique doute contemporain, l'expansion d'une jeunesse virile et tendre, font le thème de ces morceaux plus que remarquables, dignes pour la plupart d'une anthologie très exclusive et très large.

Peu après la publication des *Espérances,* saluée non sans enthousiasme par la génération levante des poètes admirateurs de Leconte de Lisle et de Théodore de Banville, en dépit des fortes réminiscences de Musset qui s'y trouvaient. (Musset n'avait pas l'heur de nous plaire, enfants pas mal pédants que nous étions alors.) Lafenestre collabora au Parnasse où ses « contributions » (English spoken here) eurent un très grand succès d'estime, bien juste. Il était désormais classé, non parmi les moindres, quelque chose comme entre Sully-Prudhomme et Armand Silvestre.

Les recueils qui suivirent et qui s'intitulent *la Clef des champs, l'Ame en fête* et la *Chute des rêves,* continuent, accentuent, portent à leur sommet de perfection les grandes qualités si brillamment inaugurées dans les *Espérances.* Je voudrais pouvoir citer ici, entre bien d'autres pièces, tour à tour sévères et riantes, excellemment composées et d'une très remarquable et continue mélodie, d'émouvants fragments des *Vieux époux* (*la Clef des champs*) et des *Survivants* (*la Chute des rêves*), ainsi que le si noblement voluptueux *Souvenir antique* (*l'Ame en fête*). Du moins lisez, alors ce magnifique

EMBRASEMENT

Comme la gueule en sang d'une large fournaise
Qui s'ouvre tout à coup dans un noir carrefour
Et crache des torrents de fumée et de braise
Sur les pavés rougis qui craquent à leur tour.

Brusquement, le Soleil dans l'horizon éclate,
Furieux, et, trouant les montagnes de fer,
Vomit, à grosse écume, une lave écarlate
Qui roule au grand galop dans les rocs, vers la mer.

Les nuages surpris se heurtent pêle-mêle
Sous le fouet des rayons qui jaillissent contre eux,
Et, tels que des manteaux déchirés par la grêle,
Traînent, éparpillés, leurs lambeaux poussiéreux.

Du feu! Du feu! Tout croule en l'incendie immense,
Rocs aigus, flots plats sous les roseaux nageant,
La ville au loin qui sent dans la flamme, en silence,
Fondre ses ponts de marbre et ses clochers d'argent.

Comme un cuvier bouillant la lagune étincelle
Et les longs avirons, éclatant par les airs,
Dans le brasier qui coule aux flancs de la nacelle
S'allument en cadence et pleurent des éclairs.

O splendide, ô vivante, ô divine lumière,
Dans cet embrasement de l'univers joyeux,
Prends l'homme aussi, prends moi; voici mon âme entière,
Toute, je te la livre, ô Soleil radieux!

Loin, bien loin, aussi loin que tes flèches vibrantes
Brisent la nuit stérile et vont ouvrir des yeux,
Jette-la, trempe-la de tes clartés puissantes
Dans la pourpre des mers et la pourpre des cieux,

Afin que, retombée aux ombres de la vie
Elle épanche à son tour, sans jamais s'apaiser,
Les trésors de chaleur qui l'auront assouvie
Dans la force et l'éclat de ton dernier baiser!

(LA CLEF DES CHAMPS).

et

PASQUETTA

Printemps! printemps! l'Arno soulevé dans ses rives
Vers la mer à grand bruit porte l'eau des glaçons
On voit monter partout des verdures craintives
Comme un désir aux yeux des timides garçons,
Et les cimes d'azur que l'Apennin déplie,
D'un long voile abritant la Toscane endormie,
Au bruit des vents grondeurs ferment ses horizons.

Les ceps aux bras lascifs semés de perles blanches
Grimpent en se tordant jusqu'aux plus hautes branches
Où la lumière chaude enivre les oiseaux;
L'olivier rude et gris agite son front pâle
Comme un vieillard qui fuit le penser de ses maux,
Et dans l'atelier sombre où forge la cigale,
Les seigles pour l'été tissent de blonds manteaux.

Printemps! printemps! printemps! la nature immortelle
Rougit, après trois mois, de sa stérilité
Et le soleil viril à sa grande mamelle
Porte le lait joyeux de la maternité :
Humanité, debout! à l'œuvre, chêne et rose!
Croissez, pensez, vivez, malheur à qui repose!
Le squelette a frémi dans sa bière agité.

Combien sur l'herbe humide au penchant des ravines,
S'ouvriront de bluets et combien d'aubépines?
Les nids s'empliront-ils dans la paix des buissons?
Ainsi qu'un long essaim de mouches inquiètes
S'échappe de la gerbe à la fin des moissons,
Autour du front blanchi des tranquilles poètes
Combien volera-t-il de nouvelles chansons?

Le sculpteur verra-t-il son imposant cortège
De fils obéissants joindre leurs mains de neige
Sur la tour formidable à l'ombre d'une croix?
Combien entendra-t-on de baisers sous la treille?
Combien de nouveaux-nés mordant leurs petits doigts,
Les bruns marins, penchés sur leurs femmes vermeilles,
Berceront-ils du pied devant leurs seuils étroits?

De tout ce qui naîtra Dieu seul saura le nombre;
Enfants, bourgeons, épis, rêves de joie ou d'ombre;
Lui seul verra monter tous ces germes heureux
Comme des ouvriers qui reçoivent leur tâche,
Sans savoir pour quelle œuvre homme, forêts et cieux,
Chacun, de leur côté, travaillant sans relâche :
Le maître qui les paye a su penser pour eux.

Printemps! printemps! printemps! Oh! la fille charmante!
Ses yeux, doux et mutins.....

et le récit part comme tout d'une haleine, en 3 chants d'un peu plus de 220 vers chacun, assez mal soucieux de la rime riche, il est vrai, mais supérieurement rhythmés dans une ampleur que ne gênent en rien la césure presque toujours coupée à 6 et le manque absolu d'enjambements. Non seulement un entrain puissant, une couleur large et réjouissante, une conduite élégante et forte de la période font de ce poème une œuvre d'art considérable, mais la distinction et l'aristocratie de l'expression rachètent avec usure ce que le fond y peut avoir de banal. C'est l'éternelle histoire du génie tuant le bonheur. A la fin du récit Dante et Ghiotto, ayant eu le glorieux tort de préférer la poésie et la peinture à leurs « donne » se trouvent, au milieu de leur noire détresse d'âme et de cœur, comme consolés par le souvenir de leurs amours d'enfance. Pasqua et Béatrix mortes leur apparaissent, doux fantômes

Qui n'ont pris ici-bas que la douceur d'un nom,
. . . .
Et leur bouche de miel souriant comme une lyre,
D'un récit angélique amuse leurs tourments,
Tandis qu'en leurs grands yeux par instants revient luire
L'effroyable splendeur des douze firmaments.

Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de vers plus souverains dans notre langue et que le poète qui les a faits, avec tant d'autres de la même trempe, ne mérite pas une très belle place dans l'admiration de tout juge impartial, même en ces temps d'exclusivisme peut-être excessif.

Lire aussi tout particulièrement l'*Hymne* frontispice des *Idylles et Chansons*, qui est de toute beauté.

Lafenestre est en outre un critique d'art qu'ont mis au premier rang ses travaux sur la matière, particulièrement son beau livre des *Maîtres anciens*.

Il occupe dans l'administration des Beaux-Arts un haut emploi où sa compétence est pour les artistes un précieux gage d'efficace sympathie.

PAUL VERLAINE.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge.

L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

8e volume. N° 400. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE F.-A. CAZALS

TEXTE DE PAUL VERLAINE

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris**

RAOUL PONCHON



RAOUL PONCHON

AOUL PONCHON, poète français, est né en 1849, à La Roche-sur-Yon, comme il nous l'apprend lui-même.

Caen a ses tripes ; Cologne
Son eau Farina ; Bologne
Sa mortadelle, et Lyon
Peut vanter à juste titre
Ce fier éperon au litre
Son saucisson de Lyon ;
Si vous désirez connaître
La ville qui m'a vu naître :
C'est toi, La Roche-sur-Yon !

Dans une déjà ancienne biographie de M. Jean Richepin, j'ai, en parlant des premiers compagnons de celui-ci, mentionné sympathiquement Raoul Ponchon. L'auteur de la *Chanson des Gueux*, innovant en ceci ou plutôt renouvelant une belle habitude des poètes de la Pléiade, avait aux pages de son premier et, à mon sens, meilleur recueil lyrique, mis dans ses vers, à la rime et à la césure en triolets et en sonnets, ballades, villanelles et rondeaux, souvent encadrés d'argot, parfois parmi des détails de vie privée,

Malgré le chocolat trop raffiné du Carme,
J'ai fait un déjeuner très faible chez Bourget,

même les confondant à certains moments en fraternelles transpositions de désinences, *O les Merchors, Ponciers, Bouchons !* les noms, aujourd'hui pour la plupart justement célèbres de ces camarades de juvénile enthousiasme et de « gaie misère » (comme dit la phrase, car de littérale gaie misère, je n'en ai pas de nouvelles encore). Même Ponchon eut les honneurs d'une ballade tout entière dont deux vers me reviennent :

Vous ne serez qu'une aubergine
Si vous n'avez pas vu Ponchon.

(L'aubergine est un fruit du midi que les Méridionaux appellent aussi viédaze, qui signifie, a travers une autre signification, ce qu'un déplorable monosyllabe veut dire en beaucoup trop familière langue parisienne, sous, également, un autre sens, imbécile.)

Quoi qu'il en soit, et il se fait temps, à force de digressions et de parenthèses, de rentrer dans mon sujet. Ponchon, certainement, même sans qu'il soit tout à fait besoin de flétrir d'une aussi rude sorte les gens assez malheureux pour ne le point connaître au physique, mérite, non seulement d'être vu avec sa physionomie franche et fine, sa prestance bien portante et bien portée et la gaîté du meilleur aloi qui l'illumine tout entier non sans des reflets de forte et haute philosophie, mais

encore d'être entendu, car sa conversation est charmante de verve malicieuse comme il faut et cordiale sans les inconvénients du trop ou du trop peu, et sait discerner, préférer, écarter, haïr bien et encore mieux aimer, sans erreur, ni préjugé, ni faiblesse, ni rien pour infirmer la ferme exquisité de son jugement.

Mais c'est surtout d'être lu qu'il mérite!

Car Raoul Ponchon est un poète très original, un écrivain absolument *soi*, descendant, c'est clair, d'une tradition, ainsi que tous, du reste, mais d'une tradition « de la première » française en diable, avec tout le diable au corps et tout l'esprit du diable, d'un bon diable tendre aux pauvres diables et diablement spirituel, coloré, musical, joli comme tout, fin comme l'ambre, léger, tel Ariel, et amusant, tel Puck, bon rimeur (j'ai mes idées sur la Rime et quand je dis « bon rimeur » je m'entends à merveille et c'est de ma part le suprême éloge) excellent versificateur aussi (je m'entends encore) un écrivain, enfin, tout saveur, un poète tout sympathie!

J'ai parlé des ascendants littéraires de Raoul Ponchon. A quoi bon des noms? Pourtant Villon et Marot, La Fontaine, puis Banville et Glatigny se commémorent ici de fait et de droit. Ponchon a aussi de Monselet certaines grâces et c'est tout. Rien en lui, après ces incontestables rapports avec des esprits congénères, que de pleinement « genuine ». Son funambulesque n'est jamais souvent satirique et parfois doux-amer comme celui de Banville, non plus que sa finesse en quoi que ce soit épicurienne à la façon d'ailleurs exquise de Monselet. Non, sa bonne humeur éclate toute en belle humeur sans plus, et s'il rit ou sourit, c'est virtuellement et bien pour le plaisir. D'où pour moi le poète *sui generis* et général en lui, le poète par excellence et de préférence, le poète pur et simple si vous aimez mieux. Il n'est dans ses vers ni évidemment préoccupé de théories esthétiques, ni agité de passions politiques, ni mû par des principes de morale... ou du contraire, je me hâte de le dire pour rassurer tout le monde. La raillerie dont il use, toute pittoresque, atteint sans blesser, non qu'il n'ait souvent de bonnes étrivières au service des sottises par trop indignes d'indulgence et de toutes les laideurs. Nulle ironie dans le sens méchant et triste du mot. Une sérénité divine, pour ainsi parler, règne dans ses Chroniques rimées si solides de nombre et de son, d'un si savoureux beau français qui donne comme l'impression du faire robuste et râblé de maître Nicolas Boileau-Despréaux. Son calme regard passe en revue non sans quelque hautaine goguenardise, courses et salons, audiences et séances, obsèques et premières, retenant tous détails nécessaires sans négliger d'aucune sorte l'ensemble à brosser largement.

L'amour même, et cette bonne chère de bonne compagnie qui entre trop peut-être dans la réputation de Ponchon auprès de ce monde qui côtoie le monde littéraire proprement dit, notre poète ne les célèbre qu'en artiste impeccable très convaincu de son sujet, mais le dominant et par conséquent apportant tout le sang-froid désirable dans la confection de ses délicieuses pièces de plaisant déduit et de crevailles. Son talent très fier ne souffre rien que d'absolument choisi au plus fin fond des considérables sensualités dont s'agit et vous serez ravis des deux preuves que voici de ce que j'avance là.

A PHILIS

Ton corps est un jardin impérial.
Toutes les fleurs s'y donnent rendez-vous,
Les roses qu'on rêve et les œillets fous,
C'est Floréal, Germinal, Prairial.

Dans ce jardin d'amour tout embaumé
Et plein du gai tumulte du Printemps
Il est des nids perdus et palpitants
Pour les baisers ces beaux oiseaux de Mai.

Sur tes seins blancs voici les lys éclore,
J'entends tinter des muguets dans ta bouche
Et dans tes yeux où le faste se couche
S'épanouit une lointaine flore.

Et de tes pieds aux doigts de sucre rose
A tes cheveux qui passent l'hyperbole
Se mariant à mainte fleur mi-close
L'on voit grimper la grâce, vigne folle.

FIVE O'CLOCK ABSINTHE

Quand le couchant étend son voile d'hyacinthe
Sur Rastaquapolis.
C'est l'heure assurément de prendre son absinthe,
Qu'en penses-tu mon fils?
C'est en été surtout, quand la soif vous terrasse
— Tels cent Dreyfous bavards —
Qu'il convient de chercher une fraîche terrasse
Le long des boulevards.
Où l'on sait rencontrer l'absinthe la meilleure,
Celle du fils Pernod;
Fi des autres! De même un dièze est un leurre
Quand il est de Gounod.
Je dis le long des boulevards, et non à Rome,
Ni chez les Bonivards;
Car pour être absinthier on n'en est pas moins homme,
Et sur nos boulevards
On voit passer les plus suaves créatures
Aux plus gentes façons :
Tout en buvant, cela réveille vos natures,
C'est exquis..... mais, passons.

*
* *

Vous avez votre absinthe, il s'agit de la faire;
Ça n'est pas, croyez-moi,
Comme pense un vain peuple, une petite affaire,
Banale et sans émoi.
Il ne faut pas avoir ailleurs l'âme occupée,
Pour le moment du moins.
L'absinthe veut d'abord de la belle eau frappée,
Les dieux m'en soient témoins!
D'eau tiède, il n'en faut pas : Jupiter la condamne.
Toi-même, qu'en dis-tu?
Autant vaudrait, ma foi, boire du pissat d'âne
Ou du bouillon pointu.

Et n'allez pas comme un qui serait du Hanovre,
Surtout me l'effrayer,
Avec votre carafe, elle croirait, la povre!
Que l'on la veut noyer.
Déridez-la toujours d'une première goutte....
Là... là... tout doucement.
Vous la verrez alors palpiter, vibrer toute,
Sourire ingénûment;
Il faut que l'eau lui soit ainsi qu'une rosée,
Tenez-vous le pour dit :
N'éveillerez les sucs dont elle est composée
Que petit à petit.
Telle une jeune épouse hésite et s'effarouche
Quand, la première nuit,
Son mari brusquement l'envahit sur sa couche
En ne pensant qu'à lui...

Mais, tenez : votre absinthe éclot dans l'intervalle,
La voilà qui fleurit,
S'irise et passe par tous les tons de l'opale
Avec un rare esprit.
Vous pouvez maintenant la humer, elle est faite;
Et la chère liqueur
A l'instant même vous mettra la joie en tête
Et l'indulgence au cœur...
. . . .

Ponchon qui a fait des milliers et des milliers de vers n'a encore rien donné en recueil. Ses chefs-d'œuvre volent, délicats, dans la presse dite « légère », parce qu'elle n'est pas lourde. Béons extasiés à ces papillons d'un Parnasse très précieux, en attendant le bon plaisir du maître charmant et l'édition complète des œuvres écrites et à écrire.

Ainsi soit-il!

A RAOUL PONCHON

Vous aviez des cheveux terriblement;
Moi je ramenais désespérément;
Quinze ans se sont passés, nous sommes chauves
Avec, à tous crins, des barbes de fauves.

La Barbe est une erreur de ces temps-ci
Que nous voulons bien partager aussi;
Mais l'idéal serait des coups de sabre
Ou même de rasoirs nous faisant glabres.

Voyez de Banville et voyez Lecon-
Te de Lisle, et tôt pratiquons leur con-
Duite et soyons, tels que ces deux preux, nature.

Et quand dans Paris, tels que deux preux,
Nous irons, fleurant de littérature,
Le peuple, ébloui nous prendra pour eux.

Paul Verlaine.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

8e volume. N° 401. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE F.-A. CAZALS

TEXTE DE PAUL VERLAINE

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

GABRIEL VICAIRE



GABRIEL VICAIRE

ABRIEL VICAIRE. Ce n'est point parce que c'est un de mes meilleurs amis que je ne parlerai pas en toute franchise de ce bon, de cet excellent poète. (Né à Belfort Haut-Rhin en 1848, où son père était receveur d'enregistrement, passa toute son enfance en Bresse, à Pont-de-Veyle, ou à Ambérieux, en Bugey, et fut reçu avocat.)

Ce n'est point non plus parce que ce fut, à propos du début de la querelle symbolo-décadente, sous la forme d'un charmant pamphlet, les *Déliquescences* (1) par Adoré Floupette, chez Lion Vanné, Byzance, comme un peu d'hostilité envers votre serviteur, que je nierai toutes les qualités de forme et de fond de ce, je le répète, bon, excellent poète, à la fois naïf et raffiné, primitif et « fin-de-siècle », pour parler l'affreux langage contemporain.

Les *Émaux Bressans* inaugurèrent la précieuse série de ses ouvrages. Ce livre, devenu introuvable et dont l'auteur nous doit de nouvelles éditions, dénotait déjà les vertus de belle et loyale franchise littéraire, de clarté française et de haute ingénuité qui font de Gabriel Vicaire un original dans un temps d'imitation et d'écolâtrerie. Et quel délicieux original que le poète de la *Légende de Saint-Nicolas*, de *Madeleine*, de *Rosette*, et des ballades qu'il a tout récemment publié chez Lemerre sous ce titre : *A la Bonne Franquette*.

BALLADE

Le soleil a secoué
Ses beaux cheveux sur le monde,
Et voici, Dieu soit loué!
Toute fraîche, rose et blonde,
Ma gentille Rosemonde.
Ainsi qu'un manteau de cour.
Sa chevelure l'inonde.
Entrons au jardin d'amour!

J'aime son air enjoué,
Sa perversité profonde.
Oui, j'en suis tout engoué,
Moi, moi, l'énorme Burgonde
A la face rubiconde.
— Mon petit, bonjour, bonjour,
C'est l'instant, c'est la seconde.
Entrons au jardin d'amour!

Je t'en prie, assez joué,
Chère belle, ou bien... je gronde
Mon cœur est si peu roué!
Si l'on veut que je réponde,
Il faut bien qu'on me seconde.
Entends battre le tambour,
Là bas, là bas, vers Golconde?
Entrons au jardin d'amour!

ENVOI

Princesse de Trébizonde,
Trois saluts, un petit tour,
Entrons vite dans la ronde.
Entrons au jardin d'amour!

GABRIEL VICAIRE.

---

(1) Plaquette rarissime, épuisée et ne devant pas être réimprimée, publiée à 3 francs en 1885 par le bibliopole Vanier, en collaboration avec Henri Beauclair.

J'exprimais cette appréciation dans un sonnet que je réimprime ici parce qu'il est la traduction littérale de ma pensée, en même temps qu'un trop faible hommage à un fier et tout cordial compagnon d'armes :

Vous êtes un mystique et j'en suis un aussi :
Mais vous léger, charmant, on dirait du Shakspeare,
Moi pas mal sombre, un Dante imperceptible et pire
Avec un reste, au fond, de pécheur mal transi.

Je suis un sensuel, vous en êtes un autre;
Mais vous gentil, rieur, un Gaulois et demi,
Moi l'ombre du marquis de Sade, et ce, parmi
Parfois des airs naïfs et faux de bon apôtre.

Plaignez-moi, car je suis mauvais et non méchant.
Puis, tel vous, j'aime la danse et j'aime le chant,
Toutes raisons pour ne plus m'en vouloir qu'à peine.

Et puis j'aime! Tout court! En masse, en général,
Depuis la fille amère au souris sépulcral
Jusqu'à Dieu tout puissant dont la droite nous mène!

L'homme, en Vicaire est bien le frère du poète. Rondeur fine et bonhomie malicieuse, belle humeur sans tumulte et mélancolie suffisante, un souci du naturel et de la bonne, de la vraie simplicité, celle des grands classiques anciens et modernes, avec un goût exquis de terroir que parfume encore un souvenir très discret mais très savoureux de fortes et judicieuses bonnes études, tel l'homme, tel le poète qu'est Vicaire.

J'ai le bonheur de le connaître d'assez longue date, et m'applaudis de plus en plus d'être de son intimité. Causeur sans pair, de l'érudition doublée d'expérience (en dépit de son âge encore en fleur), un bon rire judicieux, la poignée de main moins facile que merveilleusement sincère, voilà pour l'ami.

Bien qu'absolument indépendant en sa qualité de poète très français et bien français, Vicaire fréquente dans les divers groupes littéraires d'autrefois et d'aujourd'hui. Je l'ai connu au café Voltaire du temps de ce tant regretté Valade. Mérat, Mercier, Gineste, — jadis Cabaner, mort aussi! Burty, autre absent, l'à jamais pleuré Charles Cros, ses frères, tant d'autres, et moi, que de belles conversations, controverses, discussions, paradoxes et utopies nous déchaînâmes là! Vicaire y prenait une part considérable, et son ferme bon sens, son esprit, son à propos, ne formaient pas le moindre agrément de ces belles et bonnes soirées. Depuis ont éclos, puis disparu, les Hydropathes, les Hirsutes dont Vicaire ne fit point partie, mais de qui il était et reste l'ami fêté. Les Décadents et les Symbolistes un peu plus tard, l'eurent aussi comme hôte favori, — et je crois bien que l'École Romane, nouvelle création, se *le paiera* comme un bon camarade incapable d'une amertume quelconque, encore que susceptible de tels inappréciables bons conseils.

Il fait beau et bon écouter Vicaire, quand secoué de son rire si aimable et si malin, il réfute ou retorque quelque sottise ou quelque erreur. Bel et bon encore de le voir qui allume son cigare entre deux jolies répliques. Bel et bon surtout de le lire et de le relire.

Décoré de la Légion d'honneur à la dernière promotion. Vive la République — alors!

Paul Verlaine.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

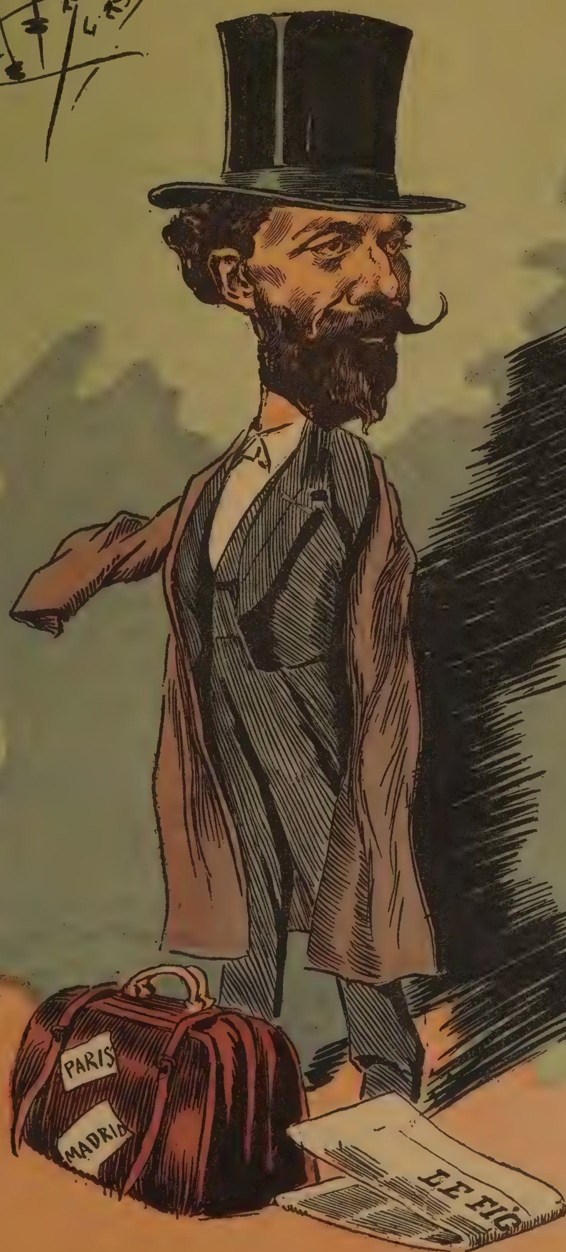
8e volume. N° 403. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE
TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

EUSEBIO BLASCO



EUSEBIO BLASCO

é à Saragosse le 28 avril 1844.

Voué aux lettres, quoique fils, petit-fils, neveu, cousin d'architectes, Blasco débarqua à Madrid en 1860 où il fonda avec Palacio Rivera et Robert le *Gil Blas*, journal satirique illustré qui fut comme la *Lanterne* à Paris le commencement de la Révolution. « Les miens n'ont fait que bâtir, je ne fais que détruire », disait le poète. Auteur dramatique avant tout, il fit jouer sa première pièce au Théâtre Espagnol en 1862. Ce fut le commencement de son succès. Depuis lors, Blasco a donné au Théâtre Espagnol et à la Comédie, soixante quatre pièces (genre Labiche) qui se jouent constamment et constituent le répertoire comique moderne espagnol le plus en vogue. De même qu'Echegaray est le chef de l'école romantique chez les Espagnols, Blasco est l'auteur comique qui prime. La *Nouvelle Revue*, Le *Livre*, les journaux et revues parisiennes ont maintes fois parlé de Blasco et de son œuvre. Vacquerie, le comte Vasili et d'autres écrivains l'appellent le Lope de Vega moderne.

Journaliste en même temps, Blasco a collaboré dans toutes les feuilles madrilènes comme chroniqueur, et ses articles collectionnés en plusieurs volumes sont dans toutes les vitrines de librairie d'Espagne et de l'Amérique du Sud où il a peut-être plus de lecteurs que chez lui.

Quand la Révolution éclata, Prim et Serrano voulurent le concours du poète libéral. Chef de bureau au ministère des colonies sous Ayala, le célèbre auteur dramatique, auteur de *Consuelo*, Blasco fit partie de ce département presque exclusivement composé d'écrivains et de romanciers.

M. Olozaga qui était alors ambassadeur d'Espagne à Paris, le réclama auprès de lui comme secrétaire particulier. Ce fut le premier voyage de Blasco en France où il fit connaissance avec plusieurs littérateurs et artistes. A l'hôtel de l'*Étoile du Nord* où Timothée Trim présidait la table, Blasco devint l'ami de Gaillard, Castel-Marie, Edouard Philippe et tant d'autres pas encore arrivés.

L'inauguration du canal de Suez arrivait. M. Olozaga fit de Blasco un des invités du Kédive, et il voyagea pendant trois mois tout le long du Nil avec Brocca, Charles Blanc, Stop Morel, Darjou, Berthelot, Henri Maret, Gérôme, Fromentin, Guillaume et tant d'autres qui devaient fonder la base de ses relations futures à Paris. L'Impératrice qui le connaissait de Madrid, car Blasco était des intimes du palais de Montijo, le rencontra à Tèbes et il présenta à la souveraine française, les Espagnols invités de M. de Lesseps.

Retour d'Égypte, Blasco, et (c'est un renseignement ignoré jusqu'à présent que nous donnons) fut le secrétaire intime de M. Olozaga dans toutes les négociations secrètes de la candidature Hohenzollern qui produisit la guerre en 1870. Il compte publier un jour ses mémoires qui seront très intéressants.

La guerre éclata. Alors, M. Rivero, ministre de l'Intérieur en Espagne, ancien directeur de la *Discusion* où Blasco avait fait ses premières armes avec Castelar, Salmeron, Fernandez y Gonzalez, Romero Giron, Martos et tant d'autres devenus

sénateurs, ambassadeurs et ministres, réclama son ancien secrétaire de rédaction comme secrétaire particulier au ministère. Olozaga céda et le poète espagnol devint le *tu autem* de Rivero.

L'avènement du roi Amédée au trône changea la destinée du populaire écrivain. S'adressant au maréchal Prim qui l'aimait beaucoup, Blasco lui dit : — Puisque vous êtes tous pour la monarchie, je n'ai pas à discuter, je suis des vôtres, mais une monarchie étrangère, jamais. Il donna sa démission et il se voua complètement au théâtre. Ce fut alors qu'il donna successivement *No la hagas y no la temas*, *La Rose jaune*, *Soledad*, *Los Dulces de la Boda*, *Juan Garcia* et d'autres pièces de mœurs espagnoles devenues populaires. Patriote exalté, espagnol dans l'âme, il ne fait que de l'espagnol au livre, au théâtre et dans la presse. C'est alors que commença son intimité avec le dessinateur Luque.

A cette époque-là, Blasco se maria. Sa prétendue, la sœur de la marquise de Moureal et de Santiago, avait une réputation de beauté universelle. Les prétendants riches et titrés affluaient. — Elle sera pour moi, dit-il un jour à Rivero. — Tu en es bien capable, mon petit ! répondit le maître en riant. Six mois après, le radical d'antan épousait dans la chapelle particulière du marquis, la splendide beauté, entouré de toute l'aristocratie madrilène.

C'est le marquant de son caractère. Avec une apparence douce et tranquille et des allures calmes, il est d'une énergie et d'une activité qui sont devenues célèbres en Espagne. Moitié aragonais, moitié jésuite, disait Prim de lui. Marié, père de six enfants, il fit de son intérieur le rendez-vous de toute la littérature contemporaine; son salon de la place de Celenque, en plein centre de Madrid, a été très suivi. Madame Blasco, qui est une excellente mère de famille, en faisait les honneurs entourée de ses enfants. A l'avènement d'Alphonse XII, la famille de sa femme d'un côté, le parti conservateur de l'autre, voulurent lancer Blasco dans la nouvelle politique. Il faisait à ce moment-là un journal illustré, le *Garbanzo*, fondé avec deux cents francs, qui tirait à vingt-cinq mille et où il exécutait tous les politiques sans exception, ce qui faisait sa popularité dans un pays dévoré par les politiciens. N'ayant pas servi la République, ayant protesté contre la dynastie exotique, Blasco, gaspilleur de sa nature et poussé par les siens, accepta le nouvel ordre de choses. Le roi Alphonse voulut le voir, et un des premiers emplois signés par le Roi restauré, fut celui de Blasco comme chef de la Direction de l'ordre public à l'Intérieur (c'est la Sureté générale espagnole). Le roi devint son ami. Blasco allait à la Cour en familier et après avoir été fait par Don Alphonse, préfet de Santander et de Tolède, commandeur de l'ordre de Charles III, après avoir toute la protection du souverain qui édita le livre de *las Soledades* qui contient les plus beaux vers du poète, un beau jour, on ne sait pourquoi, cette amitié se brisa soudainement. Qu'est-ce qui se passa entre le Roi et son sujet ? On l'ignore; le Roi ne l'a jamais dit, ni Blasco non plus, malgré toutes les investigations faites. L'un et l'autre se turent, mais Blasco donna sa démission quitta Madrid et alla s'installer à Biarritz dans une maisonnette à la campagne avec toute sa famille. Le Roi défendit à tout le monde de lui parler de lui, et si par hasard ce nom se croisait dans une conversation ou dans une ligne de journal, le souverain changeait de mine. Alors, ayant vendu et gaspillé gaiement ses œuvres dramatiques, il fallait penser à travailler pour les enfants. Blasco qui a l'amour de Paris, laissa son monde à Biarritz et revint chez nous à la fin de 1881. Il y resta un an seul en cher-

chant les moyens de parvenir. Connaissant toute la colonie espagnole, fort estimé de tous les ambassadeurs qui se sont succédé depuis six ans, il est toujours l'invité du duc de Fernand Nuñez, du maréchal Serrano, de M. de Cardenas, de M. de Silvela, de M. de Albareda, du duc de Mandas, tous l'ont aidé et appuyé. M. de Silvela qui l'aime comme un père, fut son meilleur ami à Paris. La France qu'il a servi toujours dans la presse d'Espagne, le nomma officier de la Légion d'honneur. Faute de temps pour faire ses pièces à lui, il a envoyé quelquefois des adaptations de Gondinet, de Paul Ferrier et de Jaunet. Très ami et admirateur de Daudet, c'est lui qui a fait connaître *Tartarin* en Espagne ; c'est un travailleur infatigable doublé d'un entêté qui ne cède à rien, ni à personne quand il croit avoir raison, et c'est cela qui lui a causé tant de chagrins dans son existence. Les onze ans de Paris marqueront dans sa vie, car il a énormément souffert, lui, habitué au luxe et à la considération de tout le monde, devenant ici un étranger forcé de vivre comme il pouvait en attendant son moment, comme correspondant de *La Época* de Madrid à Paris, et *faisant l'espagnol*, comme il dit, au *Figaro*, où il signe : *Mondragon*, grâce à Georges Diguet qu'il considère comme son meilleur ami à Paris, exception faite de Luque, qui est son inséparable et qui l'a toujours accompagné dans les bons comme dans les mauvais temps.

La mort du roi Alphonse le ramena à Madrid comme correspondant du *Figaro*. Qui l'aurait dit, il y a huit ans, qu'il devait faire la chronique des funérailles de son protecteur et ami d'autrefois ! C'est la vie !

La Reine Régente pour laquelle Blasco a eu toujours la plus grande admiration, et qu'il avait connue à Arcachon, archiduchesse et fiancée du Roi, devait décider son ralliement à la maison royale. Dans un de ses voyages à Madrid, Blasco d'accord avec le comte de Morphy, son bon ami et secrétaire de Sa Majesté, demanda une audience à la souveraine. Cet entretien, disait-il dans un article paru au *Figaro*, marquera dans ma vie. La Reine, avec son grand cœur et son charme habituels, parla à Blasco comme à un ancien ami. Lui ayant demandé combien d'enfants il avait depuis qu'elle ne le voyait pas. — Six, Madame, répondit l'auteur espagnol. — Eh bien, trois pour vous et trois pour moi ! Le lendemain une lettre de l'Intendance faisait savoir à M. Blasco que la Reine se chargeait de l'éducation des trois petites filles du poète. Elles sont à Boulogne, les mauvais jours parisiens de Blasco commencent à s'effacer de sa mémoire et il compte rentrer un jour dans son pays en laissant les enfants compléter leur éducation à Paris. Cela me donnera l'occasion de revenir chaque trois mois, dit-il, avec son amour de Paris dans l'âme.

L'Athénée de Madrid l'a élu son Président de la section de littérature, sa pièce de cet hiver est déjà annoncée et le poète va partir, quitte à rentrer pour le jour de l'an. Écrivain en deux langues, aussi Parisien qu'Espagnol, il raffole de cette seconde patrie où il a tant souffert et tant appris. Quand son docteur le trouve souffrant et qu'il lui dit de lui montrer la langue, Blasco demande toujours avec sa bonne humeur habituelle :

— Laquelle voulez-vous, l'espagnole ou la française ?

PIERRE ET PAUL.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

8e volume. N° 404. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE BOMBLED

TEXTE DE ROBERT DE LA VILLEHERVÉ

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris**

JACQUES MADELEINE



JACQUES MADELEINE

Bibliophile, il sait reconnaître du premier coup d'œil les livres qui sont des œuvres et qui méritent l'attention ; mais, poète, c'est surtout les livres des poètes qu'il recherche, — et qu'il trouve ! Et c'est ainsi que Jacques Madeleine a pu se composer une bibliothèque unique où sont peu d'écrivains, mais où ils sont dans toutes leurs éditions, et que ce rimeur exquis, d'une science peu commune, nous apparaît comme un second Charles Asselineau, qui pour notre joie réimprimerait les chanteurs de poèmes et de chansons, — si la Muse n'était la maîtresse chère et tyrannique à qui on ne peut résister et s'il n'était pas vrai que l'esprit souffle où il veut.

Car nous aurions en lui un critique subtil, avisé, sagace, et il en est un, en effet, à ses heures.

Tout jeune (Jacques Madeleine est né à Paris le 16 mai 1859), il l'a montré dans une revue dont les numéros sont maintenant à peu près introuvables, le *Paris Moderne*, au sujet duquel Paul Verlaine, dans sa notice sur Léon Vanier (n° 320 des Hommes d'aujourd'hui), écrivait : « Puis vint paraître chez Vanier (1881-1883) le *Paris Moderne*, revue rédigée en chef par le poète Jacques Madeleine, ayant pour principal lieutenant ce spirituel Georges Courteline, pseudonyme qui dissimule mal un fils chassant de race. Ce brave recueil fut à l'époque comme un dernier Parnasse militant. Ces noms : Leconte de Lisle, Banville, Coppée, Mendès, Heredia, Mérat, Valade, fulgurèrent; à côté des vers magistraux, d'alertes articles combattaient le bon combat, comme on dit trop — et ce fut l'origine du Vanier hyper-littéraire actuel. »

*
* *

Oui, ensemble avaient surgi pour la littérature le poète et le bibliopole, et quoiqu'il soit déjà loin de nous, ce *Paris Moderne*, on n'a pas oublié, au milieu de tant d'écrits vaillants et jeunes, les étincelantes et mordantes chroniques que Madeleine signait Mercutio, et où il donnait héroïquement la chasse aux mauvais poètes (car il y en avait alors !). Cependant ces excursions dans la critique n'étaient qu'accidentelles, il multipliait ses poèmes et y prouva, avec une telle habileté, une inspiration si large et féconde que dès lors il compta dans la poésie contemporaine.

Je rappellerai à ce sujet sa première plaquette, qui est de ce temps, cette *Richesse de la Muse* par laquelle il s'affirmait comme un lyrique pour qui le mécanisme des vers est un jeu et qui a reçu le don des nobles enthousiasmes et des paroles charmeresses.

Mais ce n'étaient pourtant là que des prémisses.

Tel il s'était manifesté en sa première heure, tel avec une grâce douce et une non pareille élégance, il se retrouva dans son livre de début, l'*Idylle éternelle*, dont Catulle Mendès écrivit la préface.

Ici fourmillent les belles trouvailles. Écoutez !

Un reproche dans un baiser,
Une larme dans un sourire,
L'aveu qu'on ne voulut oser
Et le mot qu'on n'a pas su dire,

Le profond, le subtil frisson
Des amours troublantes et brèves,
Voilà ma vie et ma chanson
Et je ne veux pas d'autres rêves.

Mais en ce livre délicieux et que je relis, tout vous arrête. Que dites-vous de ces quatre vers ?

Elle saura vite, oh ! bien vite
Avec ses sourires moqueurs
Torturer gentîment les cœurs...
Commence par le mien, petite !

Et je copierais, combien volontiers! jusqu'à la dernière, ces 170 pages de vers charmants, si Jacques Madeleine n'avait rien fait de plus, comme c'eût été son droit, puisque cela suffisait pour lui conquérir une place enviable dans la troupe des assembleurs de rimes. Mais voici, sans nom d'auteur, le *Livret de Vers anciens*, avec une très fine et curieuse dédicace en vieux style : *A Monsieur de Banville.* C'est une imitation fort particulière de l'excellent poète Tristan L'Hermite, qui vécut sous Louis XIII et fut le maître et le père adoptif de Quinault. Madeleine avait lu Tristan, à Quimper, pendant son volontariat. Il l'imita pour s'amuser et par admiration. Même nous doit-il une édition complète de ce poète merveilleux, édition à laquelle il songea, à laquelle je voudrais qu'il s'appliquât un jour. Mais qu'est-ce que je vous disais tout à l'heure ? Le temps nous pousse. Un esprit comme Jacques Madeleine a son œuvre personnelle à faire, les érudits de bibliothèque sont là pour le reste. Et il eût fait cette édition, qui donc nous eût donné la comédie *Pierrot divin* et le joli *Conte de la Rose*, avec cette épigraphe :

Voici le Conte de la Rose
Où l'art d'amours est toute enclose.

N'ayez peur, je ne me trompe pas, l'épigraphe est bien comme je la transcris. Et qui ne sentira ce qu'a de mignard et de gracieux cet archaïsme du mot Art mis au féminin comme l'étymologie le demande et comme la règle l'exigeait jusqu'au XVIe siècle ? Ce poème d'ailleurs — en octosyllabes à rimes plates ! — est un enchantement.

Jacques Madeleine n'a donc pas encore réimprimé Tristan, mais il a fait des vers. Puis on est de son temps : le roman nous tente et nous sollicite. A bon droit ! Dire le rêve et dire la vie ce n'est pas s'éparpiller en des volontés diverses; c'est poursuivre le même chemin, c'est se compléter. De là ces études violentes, audacieuses, sincères avant tout, et qui se nomment : *Un Couple*, et qui se nomment : *Fils d'Étoile.*

* * *

Avec ces romans, avec des nouvelles d'une ingéniosité singulière, Jacques Madeleine était entré à l'*Écho de Paris*. Sa place y était marquée. Mais n'allez pas le cantonner maintenant en ce rôle de nouvelliste et de romancier. Il est poète, vous dis-je, il l'est en ces romans, il l'est dans ces nouvelles, et en ce même instant, n'avons-nous pas à applaudir de lui un recueil étrangement et adorablement mélodieux de *Brunettes ou petits airs tendres*, dont se prépare en outre une grande édition avec les dessins d'Ernest Langlois.

Brunettes ? Pourquoi ce titre ? Pour cette raison qu'il existe trois volumes ainsi nommés : BRUNETES OU PETITS AIRS TENDRES, *avec les doubles et la basse continue; mêlées de chansons à danser; Recüeillies, et mises en ordre par Christophe Ballard, seul Imprimeur de Musique, et Noteur de la Chapelle du Roy. A Paris, Ruë S. Jean de Beauvais, au Mont Parnasse. M. DCC. III. Avec privilège de Sa Majesté.* et qu'on lit au tome I cet Avertissement :

« Il y a peu de Recüeils qui doivent être reçûs plus agréablement que celuy-cy, si l'on en juge par l'empressément avec lequel il est attendu du Public. Les airs dont il est composé ont été appellez BRUNETES par rapport à celuy qui commence *Le beau Berger Tircis*, et à celuy qui finit par ces paroles, *Helas, Brunete, mes amours*, etc. Une preuve de la bonté de ces Airs, c'est que malgré leur ancienneté, on ne laisse pas de les apprendre et de les chanter encore tous les jours; ceux même qui possédent la Musique dans toute son étenduë, se font un plaisir d'y goûter ce caractere Tendre, Aisé, Naturel, qui flatte toujours, sans lasser jamais, et qui va beaucoup plus au cœur qu'à l'esprit..... »

Or, vous voici édifié pleinement sur le sens du mot qui vous étonnait. Maintenant lisez, et, comme le dit Shakspeare, écoutez la musique.

BRUNETTE.

Cette petite brunette
Qui n'avait jamais aimé,
Comme elle rêvait seulette,
Dans les bois, un soir de mai,
Entendit une fauvette
Chanter dans l'air parfumé.

Elle s'arrêta, surprise,
Et mit ses mains sur son cœur.
D'où vient l'émoi qui la grise
D'une secrète douceur
Qui fait passer dans la brise
Cette extatique langueur?

La chère petite belle
Dont le cœur s'est adouci
Sent palpiter comme une aile
Son sein d'un frisson saisi
En écoutant au fond d'elle
Un oiseau chanter aussi.

BRUNETTE.

Cette petite mutine
Un matin, par le verger
A cueilli d'un doigt léger,
Dans la haie, une églantine
Dont le bouton amaigri
N'avait pas encor fleuri.

Puis elle s'en est allée
Courir jusqu'au soir plus doux
Dans les fleurs de la vallée,
Dans les frémissements fous
Des feuillages et des ailes
Qui tremblent par les venelles.

Mais elle a soudain pâli
Et rougi, la nuit venue,
Dans une angoisse inconnue
De voir qu'à son sein joli
La petite chose éclose
Est devenue une rose.

Imaginez pour le reste un de ces concerts des fêtes galantes, sous les bois en fleurs, les musiciens vêtus de satin, comme les musiciennes, des guitares au long manche, des flûtes traversières, et sur les genoux des chanteuses, les cahiers de musique ouverts et dont le vent qui tente de tourner les pages en relève les coins et les frise. Dans un angle rit du haut de sa gaîne de marbre un faune cornu. Les peintres vous ont montré mille fois le décor et la scène. Jacques Madeleine vous donne les brunettes.

Et ainsi se confirme l'unité de cette vie toute d'inspiration et de chant, qui si doucement s'écoule auprès d'une adorée jeune femme, dans une maison discrète et qui s'éclaire au sourire de deux enfants, les mieux aimés du monde.

Mais quoi ! après les chansons d'amour, ne devons-nous rien attendre d'autre ? Il n'est de poète véritable que celui qui toujours se renouvelle et toujours grandit. Et je vous promets des épopées. Deux récits épiques — en prose — ont paru déjà : *Maäka* et *La Guerre des Psylles*, qu'a publiés la *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg*. Nous aurons plus tard une œuvre d'une autre envergure encore. Ce sera un tableau de ce que furent les Mamlouks jadis, en Égypte et en Syrie, vers 1260 de l'ère chrétienne, année qui correspond à l'an 658 de l'hégyre, et là nous seront contés les hauts faits du soultân Roukhn-ed-dyn-ou-ed-douniah-Baïbars-al-Boundoqdary-al-Malik-ad-Dâhir Abou'l-Foutouh. (Diable !) Mais rassurez-vous. Quoiqu'il soit certain que le romantique Lassailly ait imaginé un roman sous le titre : *Il serait à désirer que les hommes fussent plus vertueux*, et que Léon Cladel imprima *Titi Foyssac IV ou la République et la chrétienté*, le livre s'appellera simplement *Soultân Baïbars*.

Sur cet avis, lecteur bénévole, il ne me reste plus qu'à te recommander d'aimer les bons poètes, car la poésie n'est pas moins nécessaire à l'homme que le pain et c'est aussi, hélas ! une marchandise que beaucoup frelatent. Salut !

ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

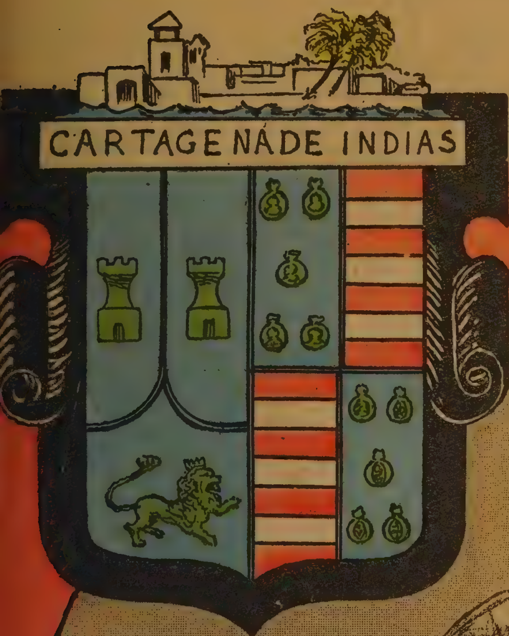
8e volume. **N° 405. — 10 c.** **Un an : 6 fr.**

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE F. A. CAZALS

TEXTE DE PAUL VERLAINE

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.**



JOSÉ MARIA DE HEREDIA

JOSE. MARIA. DE. HEREDIA.

F. A. CAZALS
MARS. MDCCCLXXXXII

CH. DECAUX. SC

JOSÉ MARIA DE HEREDIA

« *Une ville d'argent qu'ombrage un palmier d'or.* ».



José Maria de Heredia, poète français, né le 22 novembre 1842 dans les montagnes de la Sierra Madre, proche Santiago de Cuba.

Alfred de Musset, de par le droit du génie, sinon chronologiquement, fut le véritable restaurateur du Sonnet en France. Il le fit large, à sa main, pour ainsi parler. Théophile Gautier et Sainte-Beuve, presque simultanément, le réduisirent aux règles strictes. Sainte-Beuve fit ainsi quelques-uns de ses plus fins vers et même plusieurs de ses mieux émouvants. Les sonnets à la princesse Mathilde, de Théophile Gautier sur ses vieux jours sont, après les *Ténèbres* et les *Émaux et Camées* ce qu'il a certes écrit de plus beau en fait de poésie. *Interdùm* Soulary se créait un juste nom en travaillant, quelquefois exquisement, dans cette partie de l'art. Je ne parlerai pas, quelque intérêt que j'y prisse si j'avais le temps de le faire, de spécialistes plus ou moins distingués, tels que de Gramont, Boulay-Paty, d'autres encore.

Mais Heredia, voilà de cela quelques bonnes années, dans les différents *Parnasses Contemporains*, en 1866, pour bien préciser, 1869 et 1876, remonta jusqu'à Ronsard, et au-dessus, pour la perfection et la toute-noblesse. Cette forme suprême qui avait su gagner jusqu'au suffrage de l'à bon droit très difficile Boileau, que Pétrarque avait fondée sur du diamant, où Shakspeare fit rugir et sourire en divines magies, la plus énorme de toutes les passions, et dont les Renaissants furent les bons marchands pour jusqu'à la postérité la plus reculée, le Sonnet, déjà triomphant à nouveau depuis 1830 eut en cet Espagnol superbement Français son grand poète définitif. Cela sans contestation aucune. D'un geste unanime plus encore que d'une seule voix, tous le reconnurent tel et non autre. Cette royauté l'investit en quelque sorte plutôt qu'elle ne l'assuma. Et ce fut plus que justice et mieux. La Tradition qu'il résumait et couronnait s'imposait. Dès cette date, 1866, il entra dans la Gloire et l'y voici pour les siècles. La critique, peu tendre alors pourtant à l'égard des Parnassiens absous et même généralement admis par elle depuis l'apparition des Décadents et des Symbolistes, la critique, subjuguée par cette incontestable supériorité lui fut respectueuse et déjà préparait l'admiration due, — confessée enfin.

Aussi, quelle forme magistrale drapant quelle grandesse fastueuse et généreuse! Une clarté, une sonorité, un éclat, de cristal! Des couleurs, des formes, des attitudes du plus pur Antique, du plus fier XVe siècle castillan, de la plus raffinée et capricieuse Renaissance qu'aient vu resplendir, chatoyer, régner, les bords du Loir et de l'Arno! Et ces parfums des Iles et ces merveilleux paysages volcaniques aux fleurs violentes, aux pampres d'émeraude, de topaze et d'or! Tous les oiseaux prestigieux, toutes les mers enchanteresses! Encore, l'âme loyale et dure des vieux Ricoshombres dans la haute aisance du gentilhomme, non sans, parfois, telle grâce brève du gentleman! Et l'amour du Beau pittoresque, délicat et piquant, jusqu'à ce japonisme :

LE SAMOURAÏ.

C'était un homme à deux sabres.

D'un doigt distrait frôlant la sonore bîva,
A travers les bambous tressés en fine latte,
Elle a vu, sur la plage éblouissante et plate,
S'avancer le vainqueur que son amour rêva.

C'est lui. Sabres au flanc, l'éventail haut, il va.
La cordelière rouge et le gland écarlate
Coupent l'armure sombre, et, sur l'épaule éclate
Le blason de Hizen et de Tokungawa.

Ce beau guerrier vêtu de lames et de plaques,
Sous le bronze, la soie et les brillantes laques,
Semble un crustacé noir, gigantesque et vermeil.

Il l'a vue. Il sourit dans la barbe du masque,
Et son pas plus hâtif fait reluire au soleil
Les deux antennes d'or qui tremblent sur son casque.

jusqu'à ce rappel de la R. F. romaine

SOIR DE BATAILLE.

Le choc avait été très rude. Les tribuns
Et les centurions, ralliant les cohortes,
Humaient encor, dans l'air où vibraient leurs voix fortes.
La chaleur du carnage et ses âcres parfums.

D'un œil morne, comptant leurs compagnons défunts;
Les soldats regardaient, comme des feuilles mortes,
Tourbillonner au loin les archers de Phraortes;
Et la sueur coulait de leurs visages bruns.

C'est alors qu'apparut, tout hérissé de flèches,
Rouge d'un flux vermeil de ses blessures fraîches,
Sous la pourpre flottante et l'airain rutilant,

Au fracas des buccins qui sonnaient leur fanfare,
Superbe, maîtrisant son cheval qui s'effare,
Sur le ciel enflammé, l'imperator sanglant!

Mais l'héroïsme est la note dominante de cet enchantement sans pair. Héroïsme mythologique avec la DIANE CHASSERESSE.

Et tout le jour tu fais retentir Ortygie
Du rugissement fou des rauques léopards,

avec Hercule et le lion, terreur de NÉMÉE.
avec PERSÉE ET ANDROMÈDE.
héroïsme castillan avec LE VIEIL ORFÈVRE.

J'ai de plus d'un estoc damasquiné le fer!

avec, entre bien d'autres merveilles, étincelantes et précises, encore, cette admirable chose qu'il ne faut pas se lasser de citer et de citer toujours,

LES CONQUÉRANTS.

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines
De Palar de Moguer, routiers et capitaines
Partaient ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde occidental.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques,
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré;

Ou penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter dans un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.

héroïsme esthétique! — qui lui fait célébrer avec quel enthousiasme! la nature, les civilisations, toutes les belles manifestations enfin de l'art et de la vie!

L'héroïsme a dicté aussi ce fier poème, sévère et brillante épopée, *les Conquérants de l'or*, les *Tierces rimes*, parues dans la *Revue des Deux-Mondes*, et dont on a pu dire quelles étaient plus espagnoles que le *Romanien* et la puissante *traduction de la véridique histoire de la conquête de la Nouvelle Espagne* par le capitaine Bernal Diaz del Castillos.

S'il fallait absolument rattacher cette poésie chevaleresque au premier chef à quelque chose de moderne et de contemporain, je dirai qu'Heredia procède d'Hugo pour la bonne redondance et la turbulence qu'il faut dans l'espèce, et de Leconte de Lisle s'il s'agit de ferme facture, de précision, de concision, de concentration dans l'exacte mesure et d'élan court et fort.

A Heredia par exemple, à lui, bien à lui, rien qu'à lui, l'ordonnance admirable, l'unité rigoureuse de chacun de ses petits poèmes, petits par la dimension, grands pour l'idée et l'image contenues, à lui le ton constamment noble et tendu dans la noblesse, tendu de la bonne sorte, inaccessible à quelque vulgarité que ce soit, à n'importe quelle faiblesse de style, ou concession de son rhythme carré, de sa rime opulente et du mouvement comme militaire de ses périodes directes, légères, mais pleines, surtout, et j'y reviens, l'héroïsme ataval! de la pensée et de la vision.

J'ai l'honneur de connaître nombre de jeunes poètes dont la plupart ont le plus bel avenir ouvert devant eux sur de toutes autres perspectives que le poète qui m'occupe si sympathiquement. Eh bien! *leur opinion publique*, coupablement indifférente à l'égard de beaucoup de Parnassiens, non des moindres, mais dont il est sage de tenir compte, grand compte sans doute, est, en particulier, presque par exception, favorable à de Heredia, en dépit de sa versification tout à fait romantique et classique qui doit leur paraître un peu surannée, ce dont je les blâmerais car toute forme est bonne du moment qu'elle est belle. Cette popularité auprès d'une jeunesse aussi difficile est bien significative et méritait une remarque.

Heredia, jeune encor, en pleine production rare et précieuse a toute une œuvre splendide à nous donner. Son livre des *Trophées* est impatiemment attendu, d'autres livres après celui-ci, d'autres et d'autres ensuite. Que le grand seigneur et le grand poète qu'il est fasse largesse. *Grandesse et grandeur obligent.*

« Fais ce que doys. »

PAUL VERLAINE.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

8e volume. N° 406. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE M. LUQUE

TEXTE DE PAUL VERLAINE

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

ANDRÉ THEURIET



ANDRÉ THEURIET

NDRÉ THEURIET, poète et romancier francais, né en 1833, à Marly-le-Roi.

Prose, que nous veux-tu? Roman, tout particulièrement, roman moderne, forcément terne, ennuyeux, « bourgeois », avec ces mœurs et ces ignorances! qu'as-tu donc à nous enlever ou du moins à détourner ainsi nos poètes? Car si de tout temps la plupart des sonneurs de vers ne dédaignèrent pas de descendre aux phrases non ordonnées selon le Rhythme et même excellèrent dans cet art subsidiaire, jamais, je crois, il ne furent, pour ces œuvres relativement basses, aussi nombreux qu'en nos jours de fourmillantes, d'essaimantes chroniques, de grands récits sans grand lien ni fin bien délimitée, de tout petits contes en vertigineuse quantité, bref, en nos jours de Prose, pour nommer le fléau par son nom (fléau relatif bien entendu).

Et, après tout, est-ce un bien grand mal, quand on considère le talent énorme là employé, du moins fructueusement — il faut manger et autant que possible bien manger, — par ces fils moins imprévoyants de la Muse? Comme c'est le cas par exemple dans l'excellent poète qui nous occupe. Et Silvestre, le grand platonique-nostalgique, malgré toute clameur de haro, nous a révélé, par le journalisme bien à lui qu'il mène triomphalement depuis des années, tout un poète énorme en prose, énorme et léger, oui, léger! sans compter l'écrivain cursif, élégant, lumineux à qui nous devons le *Dessus du Panier* et tant d'autres livres de claire rêverie et de fine gaîté, alternant avec le bouffon bienfaisant que pour ma part je trouve très ragoûtant et bien délectable à mes heures pour rire et me délasser. Il serait déplorable que Mendès, l'impeccable enchanteur de *Philomela*, *d'Hespérus*, du *Soleil de Minuit*, l'auteur de ces admirables poèmes théogoniques et hymniques, *Pagodes*, n'eût pas écrit tant de nouvelles terriblement charmantes, de cruelles études félines et tigresques, de puissants romans d'une si audacieuse moralité, — et Banville prosateur continue le glorieux Banville écrivain de vers. Mais, encore le roman nous a pris trop de poètes. M. Alphonse Daudet, par exemple, mérite certes son prodigieux succès, mais qui sait si l'aigre cigale bien soi des AMOUREUSES (rappelez-vous les *Prunes*, les *Rossignols du cimetière*, particulièrement) n'eût pas donné quelque très étrange et très piquant concert plus savoureusement méridional encore que ses *Mœurs Parisiennes*, et ce, dans un français alerte, vif, comme découpé, comme dentelé d'ombres nettes par cet endiablé soleil de sa Provence. Et pour illustrer et conclure par un gros exemple cette déjà trop longue introduction, croyez-vous que Victor Hugo eut moult perdu à restreindre un tantinet ces interminables *Misérables* et à nous priver des quelques grandes beautés éparses dans ses derniers et avant-derniers romans s'il eût consacré

le temps dépensé à ces amusettes de sa plume d'oie et d'aigle, à faire *Dieu*, à finir et polir la *Fin de Satan*, et à nous gratifier ainsi, avec les *Légendes des Siècles* complètes, elles, de l'Epopée française, que seuls ses qualités et ses défauts pouvaient trouver en cet instant des temps.

O prose, tu nous dois encor bien des poètes!

A presque dit Gautier, une grande et lamentable victime, lui, de la copie à jet continu.

C'est, encore un coup, vrai que Theuriet a su d'emblée et délicieusement, facilement, non sans originalité après l'incomparable George Sand, ni sans audace en face du Naturalisme, lors de ses primes débuts, dans toute la force et le prestige brutal de la balourde dictature qui a abouti où l'on sait, pornographie commerciale, grossièreté gratuite et nulle philosophie, Theuriet sut aborder le roman « idéaliste » comme l'appelle, l'admirable d'ailleurs, Zola lui-même, voulant flétrir par ce mot renouvelé de « *l'idéologue* » de Bonaparte, cette forme dernière de la grâce discrète et du bon goût proprement dit dans notre littérature d'imagination.

Parbleu, ce sont exquises choses que :

« Nous descendions vers les bois de Maigrefontaine à l'heure où le paysage a encore son charme virginal. La fraicheur de la nuit l'a pénétré d'une vapeur argentée qui est pour les feuillées comme cet humide velouté déposé à l'aurore sur les grappes mûrissantes. Les sentiers sont noyés dans une ombre moite et les gouttes de rosées irisent l'extrémité des branches. La forêt à l'air d'une nymphe qui sort du bain et qui roule dans une gaze transparente son beau corps nu et ruisselant. »

et je goûte fort et surtout :

« Le chêne est la force de la forêt, le bouleau en est la grâce; le sapin, la musique berceuse; le tilleul, lui, en est la poésie intime. L'arbre tout entier a je ne sais quoi de tendre et d'attirant... En hiver, ses pousses sveltes s'empourprent comme le visage d'une jeune fille à qui le froid fait monter le sang aux joues; en été, ses feuilles en forme de cœur ont un susurrement doux comme une caresse... Tout le reste de la forêt est assoupi et silencieux ; à peine entend-on au loin un roucoulement de ramiers; la cime arrondie du tilleul, seule, bourdonne dans la lumière. Au long des branches, les fleurs d'un jaune pâle s'ouvrent par milliers, et dans chaque fleur chante une abeille. C'est une musique aérienne, joyeuse, née en plein soleil, et qui filtre peu à peu jusque dans les dessous assombris où tout est paix et fraicheur. »

Mais, mais, mais et cent fois mais, quel dommage que le ravissant romancier, que le tant aimable nouvelliste ait à ce point absorbé le poète en vers!

Ah, ce poète! Tenez, laissez-moi vous raconter une anecdote symbolique, puisque le mot est encore à la mode.

Il y a de cela une bonne vingtaine d'années. Nous nous promenions, Léon Valade, Albert Mérat, quelques autres et moi, dans un des bois des environs immédiats de Paris. Ils sont amusants ces bois ravinés, tourmentés, aux clairières un peu trop fréquentes sans doute, mais, somme toute, fleurant âcre comme il sied, sonores à souhait et d'une belle venue feuillue et peuplée d'oiseaux très charmants. Nous devisions de matières peu transcendentales, je le crains, et je n'oserai pas affirmer qu'il n'y eût pas parmi nos compagnons quelques belles illettrées. Tout à coup, parut, au détour d'un sentier bien

ombreux que piquaient çà et là des taches d'un soleil « clère et beau, » qui? sinon Theuriet lui-même, correct, de noir vêtu, ganté, en haut de forme, dans la société de dames, l'une d'un certain âge, l'autre beaucoup plus jeune, en toilettes sobres. Ils paraissaient versés dans un entretien familial, et nous saluâmes silencieusement, non sans un sourire amical au poète, alors poète pur et simple (dites donc, n'est-ce pas, voyons! assez et tout ce qu'il faut?) et ayant déjà fait ses preuves par la publication de son *Chemin des Bois*, cette rencontre produisit sur nous un effet comme surnaturel, à la lettre. Le charme était rompu, ou plutôt le charme commençait. De frivoles et folâtres, nos pensées, sans y penser, se firent doucement sérieuses et comme recueillies. Le site cessa d'être un décor et prit l'aspect du ton de nos pensées, se fonça, se cuba devint non pas très, ni même peut-être encore assez tout à fait sauvage mais non loin d'être suffisamment sévère bien. La tête un peu faunesque mais affable de notre ami, sa tenue « habillée », l'extrême respectabilité de sa compagnie, disaient dans le meilleur français du monde : « *Sylvæ sint consule dignæ.* » Lisez, si ce n'est, à votre éloge, déjà fait, les vers de Theuriet, tâche très agréable, croyez-le bien, et vous sentirez tout le juste de ce récit en forme d'apologue, bien que des plus authentiques.

Les bois, tels que les voit, les sent et les rend Theuriet dans l'ensemble de ses vers et plus particulièrement dans son premier volume au titre si joli, *Le Chemin des Bois*, les bois, dis-je, de Theuriet ne sont précisément ni « les bois jolis » du siècle dernier, ni les halliers visionnaires où Hugo fréquente dans ses moments dantesques, mais de belles et bonnes hautes futaies sentant aigre et âpre et bon pour finir. Toute une fauve y vit, moins fauve sauvagement que gentiment mais vraiment inapprivoisée; lapins, écureuils gambadent, se tassent, tournent et crient; l'araignée des bois tisse sa toile que la rosée et le soleil diamantent et dorent.

Et, au fait et pour finir dignement, lisez-moi ceci :

Quand les nids en émoi
Tressaillent d'allégresse,
Savez-vous, dites-moi,
Pourquoi cette tristesse!
Pourquoi ce long soupir
Qui semble toujours fuir
Et qui revient sans cesse?

Des saisons d'autrefois
Et des morts qu'on oublie,
Mes amis, c'est la voix
Dans l'ombre ensevelie;
Au soleil, à l'air bleu
Elle envoie un adieu
Plein de mélancolie.

Elle dit : « rameaux verts,
Songez aux feuilles sèches,
Blondes filles aux chairs
Roses comme les pêches;
Amoureux de vingt ans,
Enivrés de printemps,
Songez aux tombes fraîches ! »

La *Revue des deux Mondes*, qui a pour spécialité de faire des académiciens, pousse la bienveillance jusqu'à les nommer avant le vote de l'Académie.

Notre ami Theuriet, le charmant romancier, est en effet qualifié « membre de l'Académie française » dans le sommaire du numéro du 1er octobre 1888.

Il n'y a là, du reste, qu'une anticipation.

PAUL VERLAINE.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

8e volume. N° 407. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE T. LAUTREC

TEXTE DE L. ROGER-MILÈS

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris

HENRY SOMM



HENRY SOMM

Entre 1869 et 1870, on remarquait au cours de japonais de M. Léon de Rosny, professeur au Collège de France, un jeune homme à la barbe rare, aux cheveux capricieux, encore que coupés ras; aux vêtements très simples, sans viser à l'excentricité d'élégance ou de pauvreté; ce jeune homme n'avait certainement ni son hôtel au noble faubourg, ni son inscription au bureau de bienfaisance; c'était un brave étudiant en japonais ; il parlait peu, se montrait attentif ; mais derrière les verres d'un binocle inamovible sur un nez retroussé et fureteur, il y avait des yeux étrangement vifs à regarder et à observer.

Sitôt que le cours était achevé, et que M. de Rosny avait remis en ordre ses papiers et ses livres, son élève sortait; et pour peu qu'à ce moment, il vint à passer devant lui, dans la rue des Écoles, une étudiante aux robes tapageuses qu'une main experte empêche de traîner dans la boue, vite, l'élève, au lieu de songer à la leçon entendue, se mettait à suivre cette robe relevée, et cette toilette animée. Peu lui importait la femme Parisienne ou Bordelaise — quand elles ne sont pas de Paris, les étudiantes sont toutes de Bordeaux, à moins qu'elles n'arrivent en droite ligne des bords du Volga. — Peu lui importait la femme qui était vêtue ainsi et trottinait devant lui : ce qu'il suivait c'était une ligne, un mouvement, une impression, et, si nous voulons parler tout à fait psychologie, une émotion.

Eh bien, le jeune homme dont je veux esquisser la biographie à traits rapides est là tout entier : l'amour du japonisme spirituel et gai, mais extraordinairement voulu et calculé, par conséquent marqué de qualités qu'on n'étudie bien que sur place, et l'amour de la sensation fugitive ressentie à la vue de cet être complexe fait de toutes les vertus et de tous les vices, de toutes les naïvetés et de toutes les perversités, la femme, la femme de Paris surtout, coquette, mutine, chaste, troublante, enchanteresse.

Ce jeune homme, c'était Henry Somm; c'est encore Henry Somm, car bien qu'il apparaisse sur les registres de l'état civil vers 1844, il n'a que deux jeunesses sur les épaules. Il est de ceux qui marchent dans la vie sans âge : la machine peut s'user, se fatiguer, mais la lumière qui l'éclaire ne faiblit pas : chez Somm, la lumière est une étincelle toute irradiante, dans le champ de laquelle beaucoup de gens sont venus se pourvoir.

Mais vous êtes peut-être avides de détails biographiques : en voici une gerbée : Somm n'est pas d'Amiens : il est de Rouen, où il naquit en 1844, comme il est dit plus haut. Il fut d'abord destiné au commerce, comme Corot, seulement ce n'est pas dans le quartier Saint-Martin qu'il fut placé, c'est dans un vague comptoir d'exportation au Cap-Vert.

— Hein! quoi! A l'extrémité ouest de l'Afrique, en pleins tropiques?

— Vous l'avez dit : mais il sut éviter les anthropophages, les lions, les tigres, les crocodiles, et il en est revenu, n'apportant pas dans ses bagages, la provision de fièvres paludéennes que tant d'explorateurs ne savent pas éviter. Il se sentait attiré par l'art, d'autant que le commerce qui l'avait fait courir en Afrique, lui paraissait nécessiter de très longues jambes pour qui voulait atteindre la fortune. Il grava alors ses premières planches d'après un manuel du parfait graveur, vous savez, ces manuels qui ont la prétention de tout simplifier, et qui n'enseignent rien. Heureusement qu'à Rouen, il y avait des cours dirigés par G. Morin; il en devint l'élève assidu; puis un matin, il débarqua à Paris, et fréquenta chez Pils.

A cette époque, il ne refit pas l'hémicycle de Paul Delaroche, mais il caressa l'immortalité en illustrant avec verve, une épopée qui pourrait être homérique : la Rapinéide.

A cette époque encore, l'art japonais se révéla à lui, et fit sa conquête; il comprit tout ce qu'il y avait d'exquis, d'admirablement voulu, de profondément pondéré sous des apparences d'improvisation, dans ce japonisme dont nous sommes aujourd'hui envahis, même par des artistes qui n'en ont pas pénétré l'idiosyncrasie; et dans son enthousiasme à se japoniser complètement il avait rêvé d'aller là-bas. Seulement, comme son escarcelle était légère, et que le démon des affaires n'a jamais été de ses amis, il souhaitait que le gouvernement lui donnât une mission, ce qui lui aurait assuré l'existence; et c'est pour cela qu'il suivait en disciple appliqué le cours de M. Léon de Rosny. La guerre arriva à ce moment, et Somm dût comme les autres renoncer au départ. Il était retenu là ou chacun payait sa dette de sang.

Pourtant l'art japonais n'était pas fermé à son goût pour cela; Burty qui rencontra le jeune artiste devina quel collaborateur précieux il pouvait être pour lui, et lui fit dessiner en fac-similé, pour l'Art, tous les croquis et planches de ses études sur le Japonisme.

Somm ne devait pas donner cependant sa note la plus originale dans cet art qui n'était pour lui que du pastiche : la Parisienne l'avait frappé et il se fit son peintre ordinaire et même extraordinaire. Ce qu'il a donné d'aquarelles ou de dessins, finement observés, d'une synthèse toujours élégante, d'un esprit où la satire ne se faisait pas faute de mordre de temps en temps, c'est inimaginable. Les journaux illustrés se l'arrachèrent alors : tour à tour l'*Inutile*, la *Cravache*, le *High-Life*, la *Charge*, le *Monde Parisien*, l'*Illustration nouvelle* de Cadart, *Paris à l'Eau-forte*, etc., eurent la faveur de publier de lui des feuillets d'une précieuse vision, et d'un art éminemment vivant.

On se rappelle ces séries qui furent le succès du journal ou du livre : *Les Leçons* et *les Nouvelles Leçons conjugales; Ce qu'on n'ose pas dire; Lady Vénus; le Bazar à Treize* pour le texte de Mélandri; *Le Livre des Baisers* pour les vers de Victor Billaud, etc.

Entre temps, à la vitrine des marchands d'estampes, on apercevait quelques grandes planches, gravées d'une pointe hardie, des almanachs que les collectionneurs se disputent aujourd'hui, des croquis improvisés sur cuivre, et qui sont d'une maîtrise toute de prime saut.

Comme Somm habite Montmartre, et que son talent appartient bien à l'inspiration de cette phalange d'artistes qui grouillent dans le cerveau bossué de la grande ville, il a fait sa station aussi au *Chat noir*, comme crayon et comme plume : Au théâtre il a donné six titres de gaie et verveuse fantaisie : *L'Éléphant*, *la Berline de l'émigré*, un petit chef-d'œuvre que Vanier vient de réimprimer; *la Potiche*, *le Fils de l'Eunuque*, d'une désopilante bouffonnerie; *Avant le Salon* et *Cythère à Montmartre*.

Enfin, il expose, aux *Peintres-Graveurs*, la Société dont il a été l'un des fondateurs, des planches tirées à petit nombre, où il demeure l'artiste désintéressé, ignorant de ce que sont les petites affaires; il est harcelé par les bibliophiles qui lui apportent des exemplaires sur japon, à grandes marges, des livres en vogue, et le supplient d'y verser croquis et croquetons.

Et par Dieu, Somm a jeté sur ces marges-là pour le plaisir égoïste des seuls propriétaires, plus de talent et d'étincelante spontanéité d'inspiration, que certain peintre, très membre de l'Institut, sur des kilomètres de toiles; le caprice, guidé par un goût sûr, a pris possession de lui, et tout le long du texte c'est une évocation des personnages racontés qui s'ébat, c'est une résurrection qui se produit, c'est la vie qui éclate. Ah! les heureux bibliophiles que ceux qui possèdent de pareils trésors! Le texte se lit deux fois avec des pages ainsi parées. Et l'on me dit pourtant que Somm n'est pas encore millionnaire.

Espérons qu'il le deviendra un jour; non seulement parce qu'il y puiserait une grande sécurité de travail; mais encore parce que ce gouailleur, qui a si joliment troussé... et retroussé les Parisiennes est un cœur d'or, dont le nom, est, en maints endroits, couronné de reconnaissance. Ce qu'il a fait de bien autour de lui, ses obligés seuls pourraient le dire; ils s'en gardent, suivant la formule humaine. Mais qu'importe! Il fait une bonne action pour sa conscience, et de jolis croquis enlevés d'une pointe alerte pour son esprit : il trouve alors sa journée bien remplie, et si j'en crois des gens bien informés, tous ses jours sont des journées bien remplies.

Ce modeste qui marche sans bruit, qui laisse les coteries à leurs petitesses, qui a horreur des réclames tapageuses, méritait bien, n'est-ce pas, à l'heure où plusieurs de ses copistes battent la caisse à leur profit, que quelques lignes lui fussent consacrées dans notre musée des Hommes d'Aujourd'hui.

L. ROGER-MILÈS.

Imprimerie Paul Schmidt, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon Vanier.

8e volume. — N° 408. — 10 c. — Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE F. A. CAZALS.

TEXTE DE PIERRE ET PAUL, ANATOLE FRANCE, ET JEAN MORÉAS

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris**

MAURICE DU PLESSYS



MAURICE DU PLESSYS

Maurice du Plessys, Parisien, est né, voilà un quart de siècle, d'un père Picard et d'une mère Languedocienne. Il témoigna dès son âge le plus tendre d'un goût excellent pour la poésie. Lorsqu'il y a quelques années, à peine adolescent, il se mêla d'écrire, le Néo-Parnassisme, la Décadence et le Symbolisme promettaient de vivre; mais Du Plessys, par un heureux instinct, discerna assez facilement que tout ce prétendu renouveau n'était que le vain affolement de la déroute romantique. S'il y prit part, c'est en souriant. Les vers que Du Plessys composa à cette époque paraîtront sous le titre significatif de *la Peau de Marsyas*, simplement comme date de l'évolution du poète.

C'est la publication du *Pèlerin Passionné* qui rendit Maurice Du Plessys à lui-même. Avec le platonicien Charles Maurras et les poètes Raymond de la Tailhède et Ernest Raynaud, il forme à présent l'École Romane Française que le Maître, Jean Moréas, mène si vaillamment au feu. C'est par cette École Romane que nous verrons enfin retourner à leur néant et la friperie néo-parnassienne et le Gagatisme décadent et les augures symbolistiques.

Maurice Du Plessys vient de faire paraître le *Premier Livre pastoral* (1) écrit, selon la Règle Romane *de mars à juillet 1891*, ainsi qu'il le fait savoir avec quelque vanité. L'Esprit classique y renaît de ses cendres, plus jeune et plus noblement paré que jamais. Deux maîtres, MM. Anatole France et Jean Moréas le diront mieux que nous.

PIERRE ET PAUL.

« Maurice Du Plessys est plus archaïque encore que M. Jean Moréas et c'est lui qui, dans un curieux manifeste tiré sur papier violet et inséré dans la *Plume*, a tracé les premiers linéaments de l'idée romane. Depuis lors, paraît-il, il lit, en la compagnie de M. Jean Moréas, les *Odes Homériques* et la *Chanson de Roland*. Il aime les vieux mots et se plaît à les employer de façons diverses, bizarres et surprenantes. Le vers libre, le vers de La Fontaine, que M. Raymond de la Tailhède lui-même juge trop difficile pour lui, M. Du Plessys s'y élève d'un vol agile. Et les petits amours, les centaures et les déesses s'élancent à sa suite. Cependant M. Du Plessys ne fut pas toujours roman. Il est un converti, et les convertis ont été de tout temps les préférés. Ses qualités se retrouvent d'ailleurs dans sa première comme dans sa seconde manière; elles sont faites d'enthousiasme, d'ardeur et d'éloquence. »

ANATOLE FRANCE (*Le Temps*) octobre 91.

ÉLOGE DE MAURICE DUPLESSYS

Ce sentiment secret qui fait que nous renonçons avec peine à nos différentes habitudes, montre la plus grande opiniâtreté lorsqu'il s'agit de nos habitudes d'esprit. Et à considérer cela, le honteux état de notre littérature, depuis l'effort des premiers romantiques, ne doit surprendre personne. Lorsqu'une entreprise intellectuelle a donné tous les fruits dont elle était capable, il faut que quelqu'un se présente, ayant la force et le zèle de recouvrer sa liberté, de tenter une voie nouvelle; faute de cela, la décadence arrive, produisant les plus méchants effets. Les fards ne sont qu'une jeunesse empruntée et l'on peut assurer que Parnassisme et Naturalisme n'ont fait que farder sans grâce le Romantisme décrépit de 1830. L'expérience nous enseigna, hélas! que le Symbolisme usait aussi d'un artifice de rajeunissement, lequel, après l'avoir enflammé d'un éclat passager, le fit tomber dans une sorte de folie sénile qui

---

(1) Un volume in-18, 3 fr. 50, chez le bibliopole Vanier.

le rendit ridicule. Ce furent alors tous ces *impressionnismes*, toutes ces *suggestions*, toute cette imbécile naïveté qui font la dernière violence à la véritable poésie et à la langue française.

Lorsqu'il y a un an, j'ai publié le *Pèlerin Passionné*, c'est au nom du Symbolisme qu'il a offert la bataille. Mais personne, ni le public, ni les symbolistes, ni moi ne pouvait se tromper sur l'exacte signification de mon livre. Et maintenant, celui qui voudra me reprendre de ma pusillanimité, qu'il songe comme il est douloureux de désavouer sa jeunesse, de rompre avec des amis dont on déplore l'erreur, mais qui demeurent chers. Depuis, de jeunes poètes, indemnes de la contagion symboliste, me firent comprendre qu'il n'y a aucune noblesse à perpétuer un mensonge par délicatesse de cœur. Alors j'ai parlé avec franchise. Je ne me repens point.

Entre ces jeunes hommes, Maurice Du Plessys fut le premier à discerner dans les parties saines du *Pélerin Passionné* ce renoûment de la tradition classique auquel aspirait son propre instinct. Lui qui avait traversé le Décadisme et le Symbolisme en paresseux narquois, rimant de rares et ingénieux sonnets, il fut excité tout à coup à quelque chose de juste et de généreux, et, selon notre commun principe, mais à sa façon et avec une originalité toute verte, il sut parfaire en quelques mois ce *Premier Livre Pastoral* que l'éditeur Vanier va publier bientôt et qui sera (il me semble bien) carreaux rigoureux sur tous ceux qui font aujourd'hui de la poésie un usage si détestable. Je sais des niais qui tiennent mon ami pour un *fumiste*, à parler leur langage. Je leur dirai qu'il est parfaitement vrai qu'il s'est joué d'eux et de leur art menteur : mais je leur dirai aussi que je ne connais personne qui sente naître dans son âme avec plus de chaleur comme un amoureux désir d'émulation lorsqu'il en est du véridique Apollon et non de leur mascarade.

L'amitié si entière que je nourris pour Maurice Du Plessys ne ferait point hausser la clef à mes éloges, mais aucune fausse pudeur ne doit rabaisser son grand talent par ma voix.

Pour créer en poésie, à certaines époques, il faut avoir reçu le don de pouvoir dédaigner sans affectation ses devanciers immédiats. Ronsard et ses disciples dédaignèrent Marot et Saint-Gelais; Malherbe, à son tour, dédaigna Ronsard; Racine et Boileau bafouèrent Théophile et Scudéry. Les Romantiques n'eurent pas trop de toute la verve d'un *bousingot* contre les poètes du XVIIIe siècle et même contre Racine. Que ces dédains soient jugés par la postérité justes ou injustes, qu'importe! Qui les professe fait bien, puisque l'instinct qui nous guide au renouveau, à la vie, le veut ainsi.

Maurice Du Plessys but, dès ses essais, au classicisme greco-latin, je veux dire français, seule source pure. S'il garde le respect dû aux efforts des premiers Romantiques, son libre esprit n'a jamais connu la souillure de leur barbarie. Et, quant à leurs descendants, il en mésestime sans ces réticences dont s'embarrasse actuellement la tardive servilité de quelques-uns.

Gœthe disait que son métier était l'*art d'écrire en allemand*, et il se plaignait que cette langue fût aussi rétive. Du Plessys pense que lorsqu'on a le bonheur d'écrire en français, c'est-à-dire dans la seule langue moderne digne de le disputer à la grecque, il est honteux de ne point éviter le jargon. On me dit que plus d'un le traite, à cause de cette opinion, de grammairien. Ce sont gens qui, pour avoir mis en galimatias une multitude de sottises surannées, s'estiment profonds; y-a-t-il rien de si ridicule? Du Plessys donc persiste à penser qu'avant tout, le métier d'un poète français est l'art d'écrire en français; le *Premier Livre Pastoral* fera voir qu'il y excelle. Et, à parler sainement, c'est aussi l'unique moyen d'être profond. De cette façon, on est certain d'y mettre également toute la sensibilité, et même tout le *rêve* (comme ils disent) que chaque sujet comporte. Mais ne parlons point de rêve, car pour dire mon véritable sentiment, tous ces *rêveurs* d'aujourd'hui, qui sont des rêveurs d'hier, voire d'avant-d'hier, donneraient par leur pauvreté l'avantage au plus bas réalisme.

Sans doute, parmi ces auteurs que je blâme ici, plusieurs méritent beaucoup d'indulgence et même de l'estime, à cause de leur bonne foi et de leur désintéressement. Mais puisque ma créance est qu'ils infectent la poésie de mille vices, il faut que je le déclare hautement, car je pense comme Phocylide qui disait « Non content d'être juste, ne permets pas l'injustice. » J'accorde une grande diversité de naturel

aux poètes, mais pour ce qui est du *principe*, à chaque heure marqué, il n'y a qu'*une seule vérité*. Qui croit la posséder doit y marcher droit, même d'un air farouche. Car, toute concession, toute tolérance masquée, toute mesure oblique ne sont que lâcheté morale.

Selon le précepte de l'École Romane, Maurice Du Plessys use dans ses poèmes de la mythologie hellénique. Les mythes de la Grece l'emportent, certes, sur ceux du Nord et de l'Orient de tout l'ordre de leur beauté. Mais ils ont encore pour le poète français un autre avantage : « ces charmants fantômes », pour le lecteur, « déités d'adoption » depuis un âge déjà lointain, deviennent aisément « synonymes de pensées, symboles d'abstractions; signes communs et naturels où les âmes incorporelles se tracent aux sens corporels ». Il est bien entendu que les Dieux ne répondent pas aux impies de l'*exégèse scientifique* et de la *couleur locale*. Ce malheur advint à plus d'un poète, ce siècle-ci.

A la vérité, les censeurs ne nous manquent pas qui traitent cela de pédantisme; ainsi font-ils de nos apocopes et de notre rajeunissement de mots du XVIe siècle et du moyen âge. Certain Ariphrade raillait les tragiques grecs de ce qu'ils employaient telles façons de parler que personne ne ferait entrer dans la conversation. « Comme elles ne rentrent pas dans les termes propres, elles ôtent au style sa vulgarité et c'est ce que cet Ariphrade ne voyait pas » répond Aristote. Nous nous servons, comme il est de notre devoir, de tous les éléments nécessaires à l'unité de nos ouvrages. Le pédantisme ne peut être que dans l'esprit de nos contradicteurs.

Maurice Du Plessys est un poète éloquent comme Ronsard et comme Malherbe. Il a dans le style une grande finesse de discernement. La texture de ses vers prouve une habileté technique extraordinaire. *Hélas! c'est donc un rhéteur! Il n'y a point de doute, c'est un virtuose!* Ainsi pense l'ignorant; je n'en suis pas surpris. Depuis longtemps déjà, on accorde communément ce qu'on appelle, par un méchant mot, la *virtuosité*, à de pitoyables écrivains ramasseurs d'artifices usés dont ils se servent d'ailleurs avec maladresse. Mais cela semble du beau style et de la dextérité à notre ignorant qui envie cette fausse maîtrise tout en ayant l'air de la mépriser. J'ai déjà remarqué que bien écrire dans sa langue, être bon ouvrier en vers, c'est être bon poète. Et puisqu'il y a *ouvrier en vers*, il faut que je dise que les Parnassiens, qui passent pour en être d'excellents, ont été les plus détestables qu'on puisse voir. Outre que leur style vain et puéril est rarement scrupuleux de la pureté, ils ont fait de la rime un emploi assez inutile, monotone et lourd, sans nulle entente de la proportion.

Ce qui fait que bien composer ses vers et dans un bon style implique bien penser et bien sentir, c'est que la faculté poétique réside dans le parfait équilibre d'une conception et d'une exécution simultanées. « En art — disait Gœthe, qu'il faut que je cite encore — penser ne sert à rien du tout; il faut avoir reçu de la nature un sens juste et alors les bonnes idées nous apparaissent toujours comme des enfants du ciel et nous crient : Nous voilà! »

Les phrases que l'on lit entre guillemets, plus haut, là où j'ai parlé des Dieux de l'Olympe, sont tirées d'une *Ode sur les Divinités poétiques*, et qui est de J.-B. Rousseau. Ce poète, après une renommée séculaire, est bien oublié aujourd'hui, et Maurice Du Plessys ne veut pas qu'on l'oublie. Voilà-t-il pas une audace singulière! Il faut convenir que J.-B. Rousseau fut en son temps homme de grand talent; il demeure encore leçon profitable à qui sait y démêler l'élément traditionnel. En tout cas, le goût que Du Plessys montre à cette heure pour ce poète m'assure de son esprit sans contrainte et de son originalité. Je ne pense pas de même de ceux que tel auteur récent captive. Car, pour me répéter, en art être obsédé par quelque chose qui finit de s'user, c'est porter le stigmate de la servitude et de la stérilité.

Maurice Du Plessys est un lyrique dans la plus pure tradition française. Lui et Raymond de la Tailhède, d'une commune ardeur, et chacun selon les avantages de sa propre nature, sont dignes de rallumer, pour la gloire de l'École Romane, le flambeau éteint de l'Ode pindarique en France.

JEAN MORÉAS (*La Plume*) 15 mars 91.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

8e volume. Nº 409 — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN D'ANQUETIN

TEXTE DE LUCIEN DESCAVES

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.**



d'Axa

Il y a quelques mois, un matin, je reçus la visite d'un inconnu qui me dit *ex abrupto :*

— Je suis lésé par un déni de justice militaire sur lequel il faut appeler l'attention publique. Je viens d'être, comme médecin-major, mis en disponibilité, pour avoir signalé à un chef hiérarchique, la conduite abominable et notoire d'un capitaine qui dilapidait les fonds de l'ordinaire, nourrissait sa compagnie de déchets insalubres et faisait subir à ses hommes des traitements sans nom. J'ai refusé de me battre avec ce misérable à qui la complaisance de l'autorité supérieure conseillait, par cet expédient, d'éviter le scandale. Mais je me suis tenu — inutilement, d'ailleurs — à la disposition de quiconque, parmi ses camarades, se porterait garant de son honorabilité. Le capitaine, simplement invité à faire valoir ses droits à la retraite, se pavane aujourd'hui, dans la résidence qu'il a choisie, crêté du ruban de la Légion d'honneur. Je suis, moi, en disponibilité. Je m'en moque; mais je voudrais bien tout de même qu'on crossât, dans la presse, les auteurs de ma confondante disgrâce. Est-ce possible?

— Non, répondis-je à cet homme estimable et naïf. Les journaux sont, pour la plupart, à la solde du ministère de la Guerre. Il ne leur retire la muselière que pour leur offrir la pâtée des communiqués. On s'en est bien aperçu, quand transpirèrent les turpitudes du camp de Châlons. « A demain des détails, » promirent quelques feuilles imprudentes. Ces détails, on les attend encore. Je ne vois guère, en somme, si vous voulez que *tout* soit dit, sans atténuations ni couardise, qu'un brave petit journal capable de vous donner cette satisfaction : c'est l'*Endehors*. Je le lis soigneusement depuis un an qu'il paraît. Il n'arbore pas seulement des couleurs littéraires et une indépendance qui m'agréent, il a montré aussi, récemment, qu'il est prêt à faire siennes de nobles causes, en obligeant le garde des sceaux à s'enquérir de l'un des nombreux Borras qu'ont victimés les tribunaux : le forçat Reynier.

« Allez donc trouver le rédacteur en chef : il s'appelle d'Axa. Je ne l'ai jamais rencontré, mais nous avons des amis communs qui me parlent de lui comme d'un loyal et décidé compagnon. »

Quelques jours après, d'Axa me joignit et je me sentis tout de suite entraîné vers ce grand garçon mince, de courtoises manières, d'esprit délié, de visage ouvert où souriaient presque ingénument la bouche et les yeux, dans la luxuriance vénitienne d'une ardente barbe.

Nous causâmes.

A.-C. Gallaud dit d'Axa (*) est né à Paris le 24 Mai 1864. De famille bourgeoise, à dix-sept ans il a la petite vérole militaire et patriotique. Il en réchappera. Cependant, la maladie suit son cours. Un traitement pourrait l'aggraver : Saint-Cyr. Par bonheur pour d'Axa, si forte est la démangeaison qu'il piaffe, s'impatiente, zute les examens, les formalités et tournant le dos à l'École, s'engage, à dix-huit ans, dans un régiment de cuirassiers.

Quelques mois s'écoulent et déjà l'effroyable vie de garnison accable le soldat volontaire. Il se raidit pourtant. Il est brigadier — sans joie, sans que le droit de punir dont les règlements l'investissent, diversifie la tristesse de sa corvée. Encore un effort, il demande à passer aux chasseurs d'Afrique. Là, croit-il, le sang s'épaissit moins dans l'inactivité; on broute une herbe relativement tendre, en des pacages autour desquels l'horizon s'élargit. Erreur. C'est le même chicotin, sur les glacis galeux d'identiques chiourmes.

(*) Zo-d'Axa ou, plus simplement orthographié, Zodaxa.

Reste une ressource. « Envoyez-moi au Tonkin, dit d'Axa, pour y aller je rendrais volontiers mes galons. »

— Au Tonkin, non, mais aux compagnies de discipline, c'est probable, » semonce un colonel furibond.

Que faire? Attendre deux ans encore la libération? D'Axa n'en a pas la patience. Il déserte. A Bruxelles, il faut subsister. *Les Nouvelles du jour* accueillent quelques articles de reportage; puis l'Eden et l'Alcazar, successivement, proposent au réfractaire la place de secrétaire général. Il accepte. L'existence sans imprévu, sans dévouement, sans noblesse, recommence. D'Axa en est bientôt las. Il voyage en Suisse, assouvit ensuite, en Italie, à Turin, Naples et Rome, son goût vivifique de cosmopolistime. Il est cette épave flottante que roulent les grands fleuves, entre des rives changeantes, sous des nuages gagnés de vitesse.

A Rome, il collabore au journal l'*Italie*, fréquente à la villa Médicis, s'essaye à la critique d'art.

Vient l'Exposition de 1889. Il rentre en France, amnistié.

Ces péripéties résument l'homme autant que le titre concis de son journal : l'*Endehors*, titre que souligne et commente alors inutilement cette épigraphe : « *Celui que rien n'enrôle et qu'une impulsive nature guide seule, le passionnel complexe, le hors la loi, le hors d'école, l'isolé chercheur d'au-delà.* »

Mai 1891. Fourmies. L'*Endehors* paraît et, dans son deuxième numéro, anathématise « cette chose à laquelle on ne veut pas, on n'ose pas toucher, cette toujours cruelle bête sacrée à mille cornes acérées faites de sabres et de baïonnettes. »

Cela est rubriqué : premier cri — et signé : Zo d'Axa.

Cri? Vagissement plutôt, pensent des lecteurs qu'induisent en méfiance le « Zo » décadent qui précède d'Axa, le titre insolite du journal et jusqu'à cet *Intensif* qui semble une profession de foi du directeur :

« Superbe! commencer l'Œuvre, c'est de la passion, l'on croit. — Pénible! la continuer, c'est du travail, on doute. — Habile! l'achever, c'est de l'art, on ment. »

Quant aux révolutionnaires militants, ils haussent les épaules : c'est de la littérature! Et pas un ne s'avise que d'Axa pourrait bien finir par où son Intensif dit qu'on débute!

La réputation est si bien établie que les reporters s'y réfèrent après les arrestations du 22 Avril et parlent, en plaisantins qui ne voient pas plus loin que le bout de leur crayon, parlent du sous-sol de la rue Bochard-de-Saron où se réunissent, à l'heure de l'absinthe, les rédacteurs de la petite feuille décadente. L'absinthe anarchiste du compagnon d'Axa! Pendez-vous, citoyen Lisbonne, père des frites révolutionnaires!

Moins bêtes, les anarchistes ne s'arrêtèrent pas longtemps à la forme du flacon, prirent la peine de le déboucher et en examinèrent le contenu. Il n'était point fait pour leur déplaire. Au mois de Septembre 1891, presque seul, d'Axa élevait la voix pour défendre contre la police, contre Benoît et Bulot, contre la grande presse même qui s'acharnait sur des condamnés, — les compagnons Decamp, Dardare et Léveillé.

Les encouragements, les sympathies, arrivèrent, nombreux et, l'année finissant, il était permis au directeur de l'*Endehors* de regarder, sans jactance, s'allonger derrière soi le ruban de ses articles, une belle route bordée de haines et de pitié, empierrée de colères et pavée de révolte. Alors, il pouvait s'asseoir au coin de la borne, sous le juste soleil, casser la croûte et boire au bidon, prévoyant que la journée du lendemain sera chaude, l'étape longue — et que les pieds saigneront.

Il ne s'est pas trompé. Le lendemain, c'est Ravachol, le lendemain, ce sont les explosions du boulevard Saint-Germain et de la rue de Clichy.

Ah! ah! on va donc le voir, le journal décadent! On va voir le léger Zo sautiller parmi les ruines qu'accumule la propagande par le fait, tel un danseur sur des culs de bouteilles!

On ouvre le journal pour y chercher des phrases vides et des mots sonores; on y trouve d'abord des totaux. D'Axa sait que les compagnons détenus ont des femmes, des enfants; et c'est pour eux son « premier cri », c'est pour eux qu'il quête, c'est pour eux le produit de la souscription dont l'*Endehors* revendique la généreuse initiative. Est-ce de la littérature cela? Des rimes? Tant que vous voudrez, pourvu qu'elles tintent et trébuchent. Et chacun y va de son distique, en monnaie de billon, d'argent,

d'or — rimes riches! Les petits de Decamp auront du pain, rien dessus, oui, mais n'est-ce pas mieux ainsi et n'a-t-on pas le devoir de leur laisser quelque chose — à prendre?

Sa récompense, d'Axa la reçoit, sans retard. Il est compris dans la grande râfle du 22 Avril et enfermé à Mazas, en vertu des articles 265, 266 et 267, visant les associations... de malfaiteurs!! C'est, évidemment de bienfaiteurs, que devait écrire, sur son mandat d'arrêt, le juge. Qu'on lui pardonne ce lapsus calami. Cette rectification admise, d'Axa est coupable, avouons-le. L'association est authentique : c'est la liste des souscripteurs. Le bienfait ne se peut dénier : c'est l'argent remis aux malheureux gosses des détenus. D'Axa est bien réellement le chef d'une bande de bienfaiteurs par ses soins hâtivement organisée.

Et telle est la pertinence de l'accusation qu'il n'a rien, ce qui s'appelle rien à répondre au magistrat qui l'interroge.

Sans doute: il serait autorisé, feuilletant la collection de son journal, à lire, pour sa défense, ces lignes qu'il signa :

« Pas plus groupés dans l'anarchie qu'embrigadés dans les socialismes, nous allons, — individuels, sans la Foi qui sauve et qui aveugle; nos dégoûts de la Société n'engendrent pas en nous d'immuables convictions; nous nous battons pour la joie des batailles et sans rêve d'avenir meilleur...

« Il faut vivre dès aujourd'hui, dès tout de suite, et c'est *en dehors* de toutes les lois, de toutes les règles, de toutes les théories — même anarchistes — que nous voulons nous laisser aller toujours à nos pitiés, à nos emportements, à nos douceurs, à nos rages, à nos instincts — avec l'orgueil d'être nous-même.

« On nous dit, par exemple : il y a scission parmi les anarchistes. C'est sur le vol que les opinions se divisent. Eh! bien, impossible serait à nous de prendre position sur un pareil terrain. Tel vol peut nous paraître bien et beau et approuvable, tel estampage peut violemment nous répugner. Il n'y a pas d'Absolu. »

Mais cette explication sincère ressemblerait à une retraite, à des excuses, — et d'Axa n'est pas l'homme de ces vilenies et de ces subterfuges.

Il sait, d'ailleurs, que, du fait de son emprisonnement, l'*Endehors* ne deviendra pas « l'Endedans ». Il est entouré d'amitiés dévouées, de caractères droits et résolus qui se partageront, en son absence, la besogne. Libre, il a l'illusion, en retrouvant sa plume de combat, de ne l'avoir point quittée, l'encre y étant fraîche encore.

Maintenant — Août 92 — d'Axa est à Londres, faisant la nique aux mois de prison dont le gratifia la Cour d'Assises, érigée par deux fois en Sorbonne pour écosser des articles d'où les mots tombaient, beaucoup moins petits pois que petits plombs — mais de ceux qui, ne s'éparpillant pas, font balle.

L'*Endehors* pâtira-t-il de cet exil volontaire? Non. De loin, de Londres ou de Bruxelles, de Luxembourg ou de Genève, d'Axa continuera quand même à tenir bien en main son journal. Il a sur le reportage, la chronique, les échos, des idées fort nettes et dont l'application n'est pas contrariée par le format modeste et la périodicité de l'*Endehors*. Chose curieuse, il n'en rêve pas la transformation : seize pages au lieu de quatre, publication quotidienne, vedettes, interviews, affaires, cuisine des grands bouillons parisiens, etc. Il est d'avis que beaucoup de réflexions tiennent en peu de mots. Au coup de fusil isolé du chroniqueur toujours embusqué derrière ses deux colonnes et finissant par s'y endormir, il préfère la ligne de tirailleurs à découvert et les décharges simultanées. Il ne dédaigne pas, au besoin, l'arme blanche.

Je connais ses projets et je crois voir ressusciter le polémiste des dernières années de l'Empire. L'*Endehors* rallume la *Lanterne*. Non pas que d'Axa emprunte rien de Rochefort. Celui-ci déchirait la cartouche; celui-là y met le feu. Son esprit est d'une chaude ironie, sa Volonté c'est l'*intensif :* l'image saisissante, grandissante, évoquée dans la phrase rapide. La mèche de ses articles est courte, quand on en approche l'allumette, quelque chose est près de sauter. Et d'Axa est fort capable de sauter avec, le cas échéant : il l'a prouvé. Au résumé, nul ne me semble mieux fait que ce décadent réhabilité, pour substituer au glas de la société caduque : « Frères, il faut mourir ! » les carillons de la Société promise : « Compagnons, il faut vivre! »

LUCIEN DESCAVES.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

8e volume. N° 410. — 10 c. Un an : 6 fr.

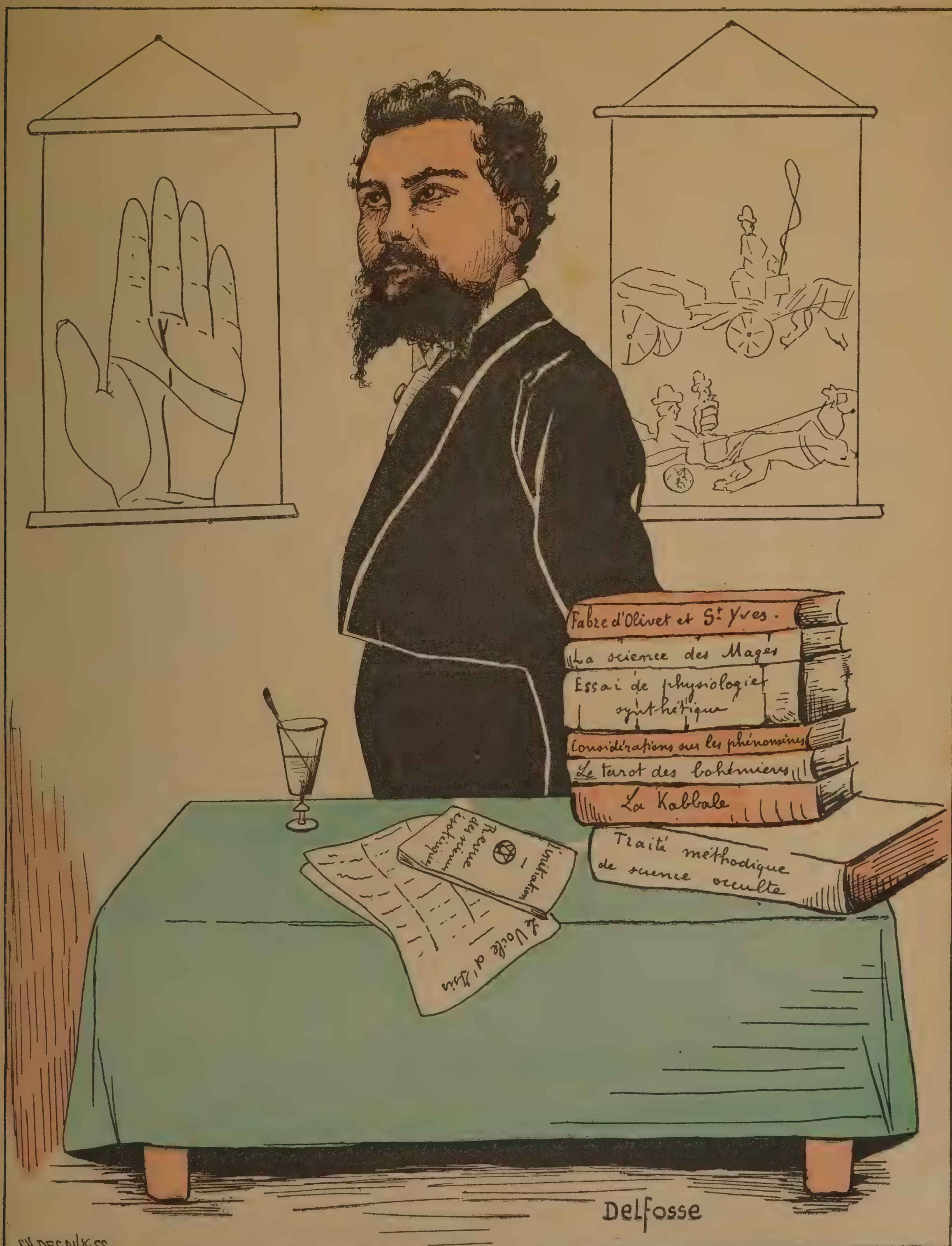
LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE DELFOSSE

TEXTE DE M. HAVEN

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.**

PAPUS



PAPUS

PAPUS, de son nom magique, GÉRARD ENCAUSSE, né le 13 juillet 1865, à la Corogne, est le plus ardent et le plus érudit représentant de l'occultisme à Paris; d'autres plus aptes que nous à le faire ont pu en des pages magistrales (1) juger son œuvre scientifique, mais à côté du savant est l'homme de combat dont l'active vulgarisation a si vivement remué les jeunes imaginations et les modernes apathies.

Formé aux luttes dès son enfance qui s'épanouit sur la Butte encore livrée aux bohêmes survivants d'un quartier latin disparu, il fonde dès le collége Rollin sa première Société et son premier journal avec Xanrof, inconnu encore, et Gary de Lacroze, l'initié futur, comme seconds et depuis cette époque il éprouve ce besoin caractéristique chez lui d'une exubérante activité d'entreprendre et de conduire trois batailles à la fois. Brillant élève, mais indiscipliné, il quitte le collège en rhétorique, termine seul ses études et, libre de toute contrainte, cherche sa route dans la vie. On le voit en même temps dans les hôpitaux où ses maîtres Martineau et Mesnet l'apprécient de bonne heure, à la Faculté de médecine et à Montmartre, tant au Chat Noir, dont il fut un des fidèles de la première heure, que membre — avec Vivien, Goudeau, J. Jouy — des sociétés les plus variées et les plus gaies le plus souvent, comme cette fameuse « Société d'expériences aérostatiques » du capitaine Jovis dont le souvenir est resté joyeusement célèbre parmi ses adeptes d'un jour. Mais bientôt un troisième côté de son caractère apparaît : vulgarisateur dans l'âme et désireux de se former au difficile art de la parole, il triomphe de sa timidité, de ses hésitations et passe ses soirées à faire pour l'Union française de la jeunesse une série de conférences scientifiques. C'est là sa grande crise de positivisme scientifique et de matérialisme intransigeant. — Les « Hypothèses » de G. Encausse sont le premier ouvrage et le seul qui se ressente de cette phase critique et peut-être encore sa brochure sur les « Principales découvertes anatomiques ». Pendant deux ans sa vie s'écoule triple toujours : externe des hôpitaux chez Mesnet, chez Labbé, chez Gougenheim, enfin chez Luys dont il est chef de laboratoire depuis 1890, carrière hospitalière que vient récompenser la médaille de bronze de l'Assistance publique en 1889; conférencier le soir et si apprécié dans son enseignement que l'Union française lui décerne sucessivement la médaille de bronze, celle d'argent, obtient enfin pour lui en 1890 les palmes académiques; — enfin naissant à l'Occultisme qui lui montre sa véritable voie, initié au Martinisme, amené à l'étude de l'Hermétisme par la *Médecine nouvelle* de *Louis Lucas* il est bientôt en rapport

(1) Barlet, *Initiation de juin 1892.*

avec Barlet et Gaboriau, rédacteur au *Lotus* dont les premiers numéros furent grâce à eux si remarquables, enfin allié à la Société Théosophique comme à un pis aller. C'est alors que commencent ses productions occultes. *Traité élémentaire de Science occulte* (1886) *la Traduction du Sepher Jezirah* — la *Notice sur Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre* (1887).

Ayant derrière lui l'appui moral de son œuvre, la force que lui donnait ses longues heures d'étude dans les bibliothèques parmi les maîtres anciens, Papus commence au nom des traditions occidentales, sa lutte contre l'Occultisme purement oriental des Théosophes. A combattre contre lui meurent successivement l'*Isis*, l'*Hermès*, le *Sphinx* tandis que la revue l'*Initiation* dégagée de toute alliance théosophique devient peu à peu le seul organe de l'Occultisme et du groupe d'études ésotériques. Quant aux luttes accessoires, aux mille et un détail de cette campagne où la volonté tenace et l'infatigable travail de Papus ont triomphé, nous sommes forcés de les passer sous silence : un seul point parce qu'il est encore palpitant ne peut être négligé; vainqueur de la Société Théosophique qui lançait l'Occultisme sur un terrain faux et dans une voie où sa féconde activité se serait bientôt changée en une stérile obéissance de secte, Papus fit vers les groupes isolés du spiritisme une tentative de conciliation leur proposant en même temps que l'union pour l'étude, les lumières et les méthodes qui leur manquaient au plus haut point. Cette offre blessa des susceptibilités peu dangereuses à vrai dire et, dès ce jour, Papus devint pour les bons spirites un adversaire d'autant plus terrible que chaque jour rapproche la science analytique de la synthèse occulte tandis que le vide se fait dans les trop enfantines réunions spirites.

Depuis, Papus a publié la série des volumes occultes que l'on connaît — en 1889 *le Traité méthodique de science occulte* — (1,200 pages in-8°) le plus complet et le plus utile de tous les livres d'occultisme à conseiller au débutant comme à l'initié, en 1890 — la *Physiologie synthétique* — œuvre d'application de la méthode aux sciences modernes, qui a eu le don de faire bondir la Faculté de médecine, mais l'insigne honneur d'être appréciée par un seul de ses membres, le plus ouvert à toute belle idée comme le plus universellement apprécié, M. le Professeur Mathias Duval. En décembre 1891 — *la Kabbale* — où la portion scientifique et métaphysique de la doctrine est doctement exposée. Mais l'œuvre qui le sacre à jamais maître en occultisme et lui donne droit à la première place parmi ceux qui furent ses collaborateurs, ses élèves, ou ses maîtres, c'est son ouvrage sur le « *Tarot* » synthèse absolue de la science, dont les seuls initiés sans doute auront toute l'intelligence, mais qui aura pour chacun quelque chose d'instructif, archétype, macrocosme, microcosme, tout s'y meut selon la loi génératrice et les guerres de Iohah s'y déroulent dans toute leur rythmique majesté.

De celui qui a écrit le *Tarot* nous avons le droit d'attendre beaucoup encore : réalisation sur le plan scientifique comme sur le plan hyperphysique, tel est le schéma de ses productions futures. Voilà la féconde existence de celui que l'on se plaît à représenter comme une dilettante de l'occultisme, telle est la méthode ésotérique au dernier chef de celui à qui Péladan reproche la vulgarisation de la haute science; ces deux critiques tombent également devant l'appréciation de qui sait lire et comprendre. L'occulte compte en lui un pionnier des plus ardents, un semeur pour la moisson future et à tous les titres Encausse mérite le nom que sa haute intuition a si bien su choisir.

« Papus, médecin, daimon de la première heure. »

M. HAVEN.



Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

8e volume. Nº 411. — 10 c. Un an : 6 fr.



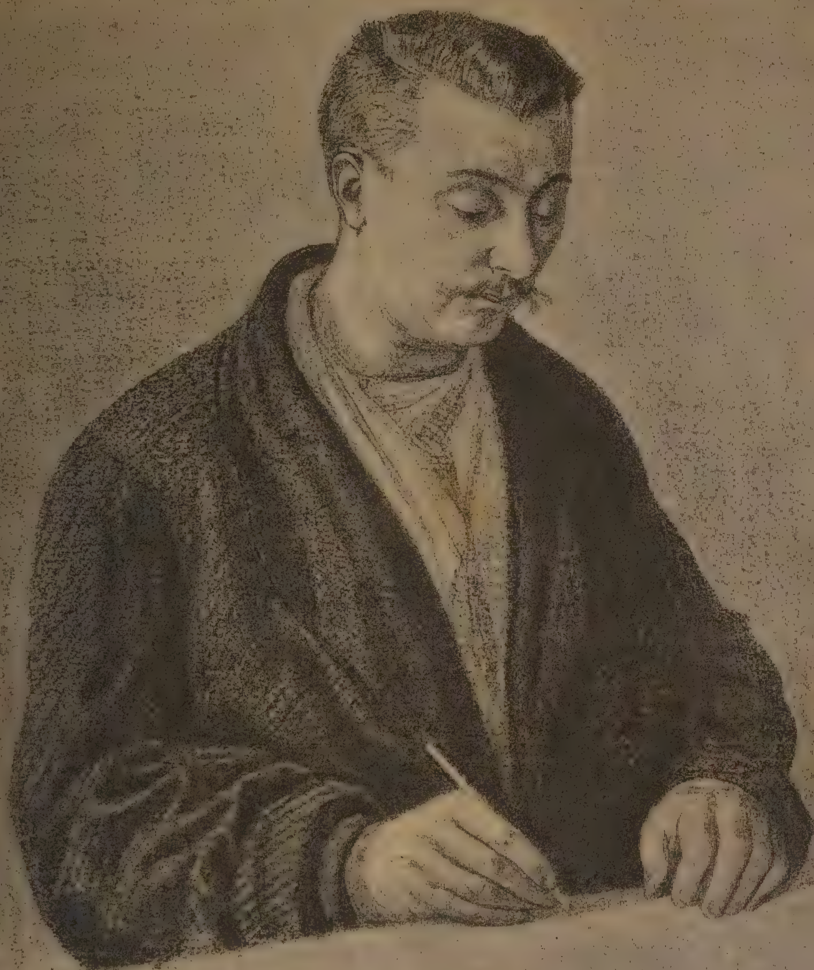

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSINS D'HEIDBRINCK ET DE WILLETTE

TEXTE DE MICHEL ZÉVACO

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris**

JULES ROQUES





JULES ROQUES

Sur les larges pistes entrecroisées de ce cirque énorme qui est Paris, parmi la houleuse bousculade des clowns et des masques, évoquer la course enfiévrée de ce *Courrier* dont les vibrantes fanfares claironnent l'hallali des vices austères; retracer sa légendaire bataille, fouet claquant, grelots sonnants contre les puantes morales; restituer Ponchon, ce petit-fils de Rabelais; Forain, ce Juvénal du crayon; Willette, cet exquis déshabilleur de grêles fillettes; Heidbrinck, ce rêveur inquiet; Legrand, cet amoureux d'amoureuses plastiques; Lunel et Quinsac, Pille et Uzès, et tant d'autres; refaire l'histoire de ce journal, j'allais dire ce musée, qui symbolise le printanier renouveau d'art de ces dix derniers ans..., il y aurait là de quoi tenter la plume subtile de quelque passionné chercheur d'émotions.

Et déjà, le rutilant pinceau du maître Chéret, en une affiche qui est une pure merveille de délicatesse chatoyante, a synthétisé l'esprit de cette œuvre, l'a incarnée sous les traits charmeurs d'un Amour chatouillant du bout de sa plume perverse un satyre dont il force le rire. Ah! le joli morceau! Et comme cet Amour curieusement modernisé donne bien la note de parisienne et artistique élégance, qui fait du *Courrier Français* l'étrange, l'inimitable galerie que l'on sait!

Mais si l'œuvre est hardiment curieuse de toutes les sensations, si elle est diverse, complexe et ondoyante, Jules Roques, l'homme qui la personnifie, est plus complexe, défiant l'analyse, et plus insaisissable encore.

Son portrait physique? L'admirable étude d'Heidbrinck vous le présente à la première page avec une frappante vérité d'expression. Quant à la délicieuse fantaisie de Willette, elle vous le montre flirtant avec la Fortune, qui, connaissant son faible pour les jolies femmes, s'est plus d'une fois tout gentiment offerte à lui sans qu'il ait pu..., ou peut-être voulu fixer le caprice de cette inconstante personne.

Ce mot lui convient : l'âme du *Courrier Français*. Et il est bien l'inventeur — celui qui fut dirigé vers 1858 par sa mère, avec la collaboration de Léon Cladel, Barbey d'Aurevilly, Rambosson, Escoffier, n'ayant laissé que de vagues traces, ainsi que le *Courrier* repris en 1866 par Ed. Hervé, puis celui qui appartint à Vermorel. C'est, en réalité, le 16 novembre 1884 que le vrai premier numéro a paru.

Faut-il esquisser ici une biographie de Jules Roques? Faut-il raconter que, né en plein quartier latin, le 24 octobre 1850, élevé d'abord parmi les petites filles de l'institution dirigée par Mme Roques, puis écolier indiscipliné, mais curieux de savoir, à Turgot et à Saint-Louis, très imaginatif, très croyant, il a failli tourner mal et sombrer dans la prêtrise? Que ses instincts de révolte, son goût pour le libre vagabondage l'ont sauvé? Que, peu compris par son père qui rêvait d'en faire le modèle des ronds-de-cuir, il se rappelle encore les semaines d'escapades où il fuyait au hasard des rues et des routes? Qu'il est resté onze ans à la Caisse des dépôts et consignations, où il a été un assez médiocre employé? Qu'il fut lié avec Victor Noir et Pipe-en-Bois, avec lesquels il prit part aux premières manifestations républicaines du boulevard Montmartre? Qu'il a été incorporé au 13e bataillon des mobiles de la Seine, pendant la guerre?

Sa vie tient en dix lignes : il faudrait deux volumes pour le suivre pas à pas dans les méandres de son imagination fertile et vagabonde. Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il a souffert beaucoup, moralement et physiquement; qu'il a connu les jours sans pain, les nuits sans gîte, sans qu'il lui en soit resté la moindre amertume; qu'il a énormément étudié, vu et retenu; qu'il se connaît en hommes, et sait juger les événements.

Après la guerre, il se mit, sous l'égide de Villemessant, à faire de la publicité, débutant par les mille misères du courtage, puis s'imposant peu à peu, de par sa hardiesse d'innovation, transformant ce métier dont il a fait un art, accaparant des pages entières de journaux, bondissant d'un point à l'autre de la France, trouvant l'historiette-réclame; puis, fondant, avec ses seules ressources, le *Courrier Français,* auquel il se consacre depuis dix ans, avec une ferveur enthousiaste, poussant le fanatisme jusqu'à ne confier à personne la mise en pages et la correction des épreuves; combinant, méditant sans relâche une nouvelle surprise, jetant par les fenêtres l'argent pour lequel il a un réel mépris, acculé souventes fois, prêt à succomber et trouvant toujours *in extremis* les quelques mille francs qui lui suffisent pour recommencer la lutte, ne tombant que pour mieux rebondir; devenant enfin le Parisien raffiné que l'on sait, de toutes les fêtes, de toutes les « premières », mais se plaisant surtout en la société des femmes, par peur des hommes qui l'attristent, se créant le fureteur d'idées, le dénicheur de talents et de tempéraments, l'incomparable organisateur apprécié par Alphand et Halanzier, montant de toutes pièces, à lui seul, avec des moyens simples, ces fabuleuses redoutes qui tiennent du rêve, cette « Fête foraine », ce « Bal des grands enfants », cette « Fête du nu », ce « Bal mystique » et, en dernier lieu, ce « Bal des femmes », où les cinq à six cents privilégiés qu'il invite croient revivre une féerie des *Mille et une Nuits* en cet Elysée-Montmartre devenu l'Elysée-Roques.

Quant à essayer de le peindre, c'est presque une témérité. Quand on croit l'avoir deviné, il se révèle tout à coup sous un nouvel aspect. Il faut, comme moi, l'avoir pris en flagrant délit de haute probité morale, l'avoir vu accessible à toutes les

pitiés, savoir qu'il s'est jeté deux fois à l'eau pour sauver des inconnus, pour ne pas s'effaroucher de ses tirades de féroce égoïsme. Son mépris, pour ce qui est officiel et conventionnel, n'a d'égal que son respect pour ce qui est artiste et sincère. Un jour dans ce curieux cabinet tapissé de merveilleux originaux, encombré de journaux et de brochures, où il travaille, enveloppé dans une mauvaise robe de chambre vieille de dix ans, j'ai vu un gros monsieur à mine cossue « poser » une heure dans un fauteuil, tandis que Roques bavardait avec un pauvre hère qui lui apportait des dessins, si bien que le sénateur se retira furieux, sans que le maître de céans fît un geste pour le retenir. J'ai dit que c'était un sénateur; je le regrette : ça m'a échappé.

Insaisissable!... Tantôt son âpre scepticisme déchire les voiles vénérés des idées reçues, bafoue une illusion, démolit une croyance. Tantôt, poète délicat, — jamais rêveur indécis, — il improvise en de séduisantes causeries des tableaux d'un charme enveloppant, évoque des paysages, charpente des drames, éveille une vraie fantasmagorie de paradoxaux personnages. Tantôt, cicérone plein de verve caustique, il fait défiler en une rapide revue les gens et les choses de ce Paris qu'il adore, dont il a étudié les dessus et les dessous.

Sa prodigieuse activité, plutôt surexcitée par l'obstable, s'attaque à tous les éléments : il fonde la Ligue foraine qui fait maigrir Sarcey, la Ligue socialiste qui inquiète le gouvernement, tue de ridicule le ministre Ferrouillat, dirige un journal révolutionnaire qui se tient trois ans debout, organise une formidable grève de chauffeurs-gaziers, va s'asseoir, froid et correct, au banc de la cour d'assises, saute de là à quelque splendide fête qu'il a montée et où il apparaît, narquois, seul lucide dans la griserie qu'il répand à flots, s'ingénie à défendre, — mieux, à sauver le *Courrier Français* qui encourt neuf poursuites correctionnelles en neuf ans, toujours frais, dispos et souriant, créant ce coquet concert de la Tour Eiffel où se révèlent Camille Stéfani, Kanjarowa et Tiercy, collaborant avec Scholl à une pantomime, *la Danseuse de corde*, organisant cette inoubliable exposition où, sous l'œil des anges et des satanes figés en leur extase dans les mystiques vitraux d'Heidbrinck, chatoyait une merveilleuse collection de Blanc et Noir, écrivant tous les matins trente à quarante lettres, donnant à souper à tout le monde mais n'acceptant à dîner que chez Séverine ou Scholl, noctambule enragé, se couchant à trois heures, debout à huit, infatigable; louvoyant avec un sang-froid que rien ne déconcerte à travers mille embûches, se consacrant enfin à une œuvre féconde, l'*Association de prévoyance des artistes français*, curieux de toutes les sensations, voulant de la vie connaître les joies et les rancœurs, *viveur* dans la profonde acception que ce mot devait avoir, sacré par Lorrain : Roques I[er] du nom!

Hermétiquement fermé à ceux qu'il ne connaît pas, il étudie longuement les gens avant de se livrer. Et c'est seulement lorsqu'il est sûr de leur amitié qu'il se découvre : alors, sous l'homme de glacial abord, au verbe bref, au geste vague, à l'œil impénétrable, fuyant les avances, détestant les présentations, congédiant les importuns et les inutiles d'une brève parole, on voit poindre un charmeur, une nature fine d'une sensibilité presque maladive, un ami sûr, inébranlable dans ses affections, prêt au dévouement, prompt au sacrifice.

Ce tempérament d'une si étrange originalité, cet esprit réfractaire à la contrainte, ce défaut absolu du sens de *respectability*, cette indomptable persévérance à poursuivre un but une fois fixé, cette ténacité de beau joueur qui ne l'abandonne pas une minute dans son existence apparemment gaspillée au jour le jour, mais en réalité conduite par le fil ténu d'une invisible et rigoureuse logique, ce bonheur à se tirer des plus mauvais pas, cette persistance à demeurer très jeune en dépit d'une cruelle maladie de cœur contractée à la suite d'une blessure reçue en duel, cette « veine » extraordinaire qui ne semble pas vouloir le quitter, cette froide réserve vis-à-vis des inconnus, cette indocilité notoire qui le fait se redresser, orgueilleux, en face des plus puissants, enfin son obstination à n'admettre à ses fêtes que les gens qui lui plaisent, lui ont procuré des centaines d'ennemis qui le guettent, et trois ou quatre amis décidés à se faire écharper pour lui.

Et je suis heureux, très heureux de trouver enfin l'occasion par moi depuis longtemps attendue de dire tout haut que, de ces trois ou quatre-là, j'en suis!

Michel Zévaco.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-Gérant : Léon VANIER.

8e volume. N° 414. — 10 c. Un an : 6 fr.

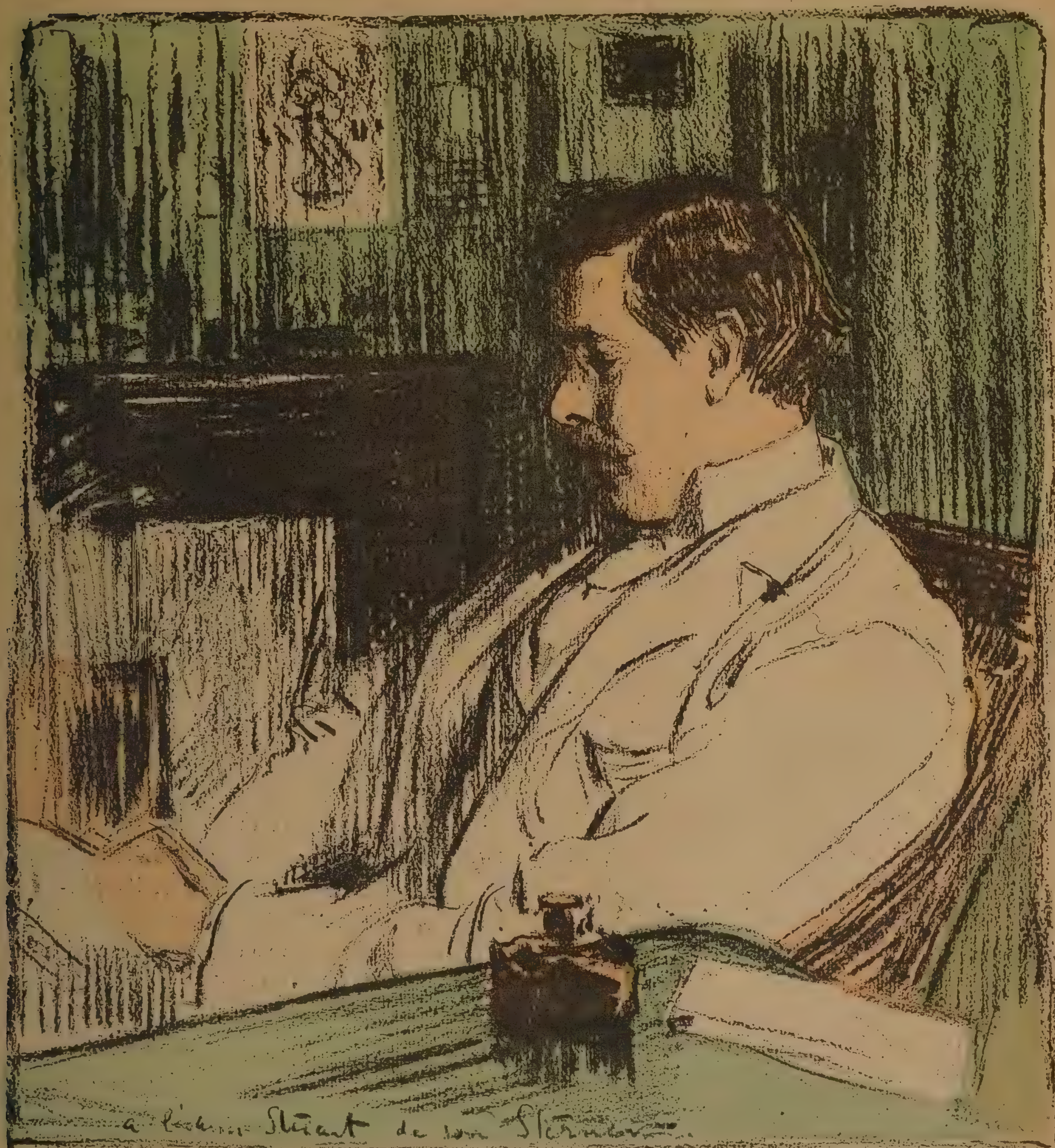
LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE ALBERT E. STERNER

TEXTE DE HENRI DE RÉGNIER

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.**

STUART MERRILL



STUART MERRILL

Stuart Merrill est un jeune homme de vingt-neuf ans. Il est correct et élégant d'habits, de tournure et de visage. La régularité des traits correspond à l'aplomb du corps; tout l'aspect est à la fois distingué et froid, car M. Merrill nuance, envers les étrangers, sa politesse de juste assez d'une imperceptible indifférence pour leur donner l'envie de lui plaire. Sa confiance, la sûreté de son commerce, la solidité de sa franchise font qu'il est vraiment l'ami de ses amis. Il est assez préoccupé de soi pour ne point trop s'occuper des autres, mais il l'est noblement et uniquement pour cultiver ce qu'il a en lui de meilleur, et le soin qu'il en a vient de ce qu'il y a matière à l'avoir. Le souci de l'Art a dirigé sa vie. Il l'a fait poète et voyageur, presque vagabond, car la poignée de main qu'on échange avec M. Merrill est presque toujours la bienvenue d'un retour ou l'adieu d'un départ.

C'est par l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, l'Angleterre qu'il erra, s'arrêtant partout où il y a un musée, une bibliothèque, ou quelques palais, ou, plus belles qu'ailleurs, la mer, la montagne ou la forêt : à Florence et à Sienne, il a rêvé devant les mélancoliques béatitudes des quattrocentistes; à Londres, il a étudié dans les préraphaélites les curieuses déviations romantiques des grandes écoles anciennes; dans les villes d'Allemagne et partout, il a fréquenté les primitifs émaciés et les claustrales vierges, et ainsi il s'est acquis une très large et très belle éducation esthétique, fortifiée de philosophie et élargie de musique. Wagner l'a retenu de longs mois à Bayreuth; mais il est deux pays qui ont dû mériter sa prédilection; l'un, imaginaire où, du Venusberg au Montsalvat, évolue la grande légende wagnérienne, hautaine, dolente ou amoureuse, au bord des mers, près des lacs purs, le long des fleuves; l'autre, Versailles, et non pas tant le Versailles monumental et rectiligne, avec ses eaux circonspectes sous la haute décence des arbres et des dieux, que le royaume minuscule des Trianons compliqués et naïfs et tout frissonnants encore des orchestres dans les bosquets.

M. Merrill, en effet, allie le culte d'une haute époque légendaire au goût d'un temps charmant et il se sent chez lui en cette suprême et délicieuse féerie de la vieille France.

Cette compréhension délicate est en lui comme un legs discret et familial d'aïeules françaises qu'épousèrent, fréquemment, au cours des âges ses pères saxons et puritains, car M. Stuart Merrill, issu d'une vieille race bellement apparentée, est né le 1er août 1863 en Amérique, dans l'île de Long-Island, patrie aussi du grand Walt Whitman. Cette formalité d'y naître accomplie, M. Merrill fut amené en France à l'âge d'un an et demi et y resta jusqu'en 1886. Ce fut à Paris. Élève au collège Condorcet, il y connut Ephraïm Mikhael, à la mémoire de qui il écrivit dans ses *Fastes* le plus noble des poèmes, Pierre Quillard, qui y furent ses condisciples en même temps que M. René Ghil, que Rodolphe Darzens et Georges Vanor et, à eux tous, ils fondèrent un petit journal lithographié, le *Fou*, où parurent leurs premiers vers.

C'est de retour en Amérique et de là-bas que M. Merrill publia son premier recueil, les *Gammes*, imprimé à Paris. Il y manifestait, avec de nobles dons poétiques, un métier sans sécheresse et impeccable. La roideur sonore du vers était huilée et alanguie d'allitérations multipliées, qui, ailleurs, en renforçaient le cours et en fortifiaient le rythme. C'était éclatant, souple et musical et, telles pièces : la *Flûte*, *Nocturne*, le *Ménétrier*, la *Douleur de la Princesse*, étaient les parfaites œuvres déjà d'une imagination riche et langoureuse.

Pendant que ces vers paraissaient en France, M. Merrill participait activement au mouvement socialiste américain et, amoureux du passé, il prenait ainsi contact avec l'époque. A New-York il s'occupa activement d'organiser le parti aux idées duquel il a une foi fervente.

Il ne cessait point pour cela de collaborer à beaucoup de Revues françaises et belges (*Bazoche*, *Écrits pour l'art*, *Wallonie*, la *Vogue*, etc.). Le mouvement dit décadent, puis symboliste, s'accentuait; M. Merrill y contribua.

Il essaya aussi d'accréditer les nouveaux écrivains en traduisant d'eux un volume de poèmes en prose. *Pastels in prose* eut auprès du public américain un succès considérable (1890); celui des *Fastes* (1891), que le poète publia à Paris, en fut un auprès de tous les lettrés d'ici.

Le talent de M. Merrill s'y montrait affermi et comme consolidé. Aux anciennes qualités de splendeur et de langueur il s'ajoutait un surcroît dans l'éclat et l'harmonie du vers, dans la subtilité et la hauteur de la pensée. C'est une poésie chatoyante et émaillée, d'une musique tour à tour douce et rauque. Le vers y a des prestances épiscopales et guerrières ou des cadences idylliques et vives. Le livre est divisé en trois parties : *Thyrses*, *Sceptres* et *Torches*, et chacun de ces mots titulaires en évoque bien un des aspects : gracieux, hautain, tragique; cela s'enguirlande, domine et flamboie.

Les poèmes de M. Stuart Merrill sont symboliques en ce qu'il cherche à y dégager, des mille éléments de la vie, l'idée essentielle, et je n'en saurais mieux dénoncer l'instinct et le vouloir qu'en citant, au lieu de commentaires oiseux, les paroles même du poète qui inscrit là son *Dogme poétique :*

« *Je crois que la Beauté est une condition de la parfaite vie, au même titre que la Vertu et la Vérité.*

Le Poète doit être celui qui rappelle aux hommes l'Idée éternelle de la Beauté dissimulée sous les formes transitoires de la Vie imparfaite.

Parmi toutes les formes que lui présente la Vie, il ne doit donc choisir, pour symboliser son idée de la Beauté, que celles qui correspondent à cette idée. Des formes de la Vie imparfaite, il doit recréer la Vie parfaite.

En d'autres mots, il doit être le maître absolu des formes de la Vie, et non en être l'esclave comme les Réalistes et les Naturalistes.

Cependant il ne doit pas se contenter, comme les Romantiques et les Parnassiens, d'une beauté toute extérieure, mais par le symbolisme des formes de beauté il doit suggérer tout l'infini d'une pensée ou d'une émotion qui ne s'est pas encore exprimée.

La Poésie, étant à la fois Verbe et Musique, est merveilleusement apte à cette suggestion d'un infini qui n'est souvent que de l'indéfini. Par le Verbe elle dit et pense, par la Musique elle chante et rêve. Aussi la seule Poésie est-elle la Poésie lyrique, fille du Verbe descriptif et de la Musique rêvante.

Et la seule Poésie lyrique qui puisse à cette heure prévaloir est la Poésie symbolique qui est supérieure, par la force de l'idée inspiratrice, à la vaine réalité de la Vie, puisqu'elle n'emprunte à la Vie que ce qu'elle offre d'éternel : le Beau qui est le Vrai ».

Inspirées d'un aussi noble principe, les œuvres nouvelles que prépare M. Stuart Merrill ne sauraient qu'y emprunter un haut intérêt. La pratique y vérifiera la spéculation.

Aux *Petits Poèmes d'automne*, annoncés pour bientôt, succéderont l'*Envoyé*, un drame et *Un Messie*, transcription de la vie du Christ dans le moderne, et maints

autres livres, espérons-le, car il sied que ceux-là ne se taisent pas, en notre époque tumultueuse et niaise, qui y conservent, à l'encontre du général exemple contemporain, l'anachronique culte du Songe et de la Beauté.

HENRI DE RÉGNIER.

ROYAUTÉ

Je suis ce roi des anciens temps
Dont la cité dort sous la mer,
Aux chocs sourds des cloches de fer
Qui sonnèrent trop de printemps.

Je crois savoir des noms de reines
Défuntes depuis tant d'années,
O mon âme ! et des fleurs fanées
Semblent tomber des nuits sereines..

Les vaisseaux lourds de mon trésor
Ont tous sombré je ne sais où,
Et désormais je suis le fou
Qui cherche sur les flots son or.

Pourquoi vouloir la vieille gloire
Sous les noirs étendards des villes
Où tant de barbares serviles
Hurlaient aux astres ma victoire ?

Avec la lune sur mes yeux,
Calmes, et l'épée à la main,
J'attends splendir le lendemain
Qui tracera mon signe aux cieux.

Pourtant l'espoir de la conquête
Me gonfle le cœur de ses rages :
Ai-je entendu, vainqueur des âges,
Des trompettes dans la tempête?

Ou sont-ce les cloches de fer
Qui sonnèrent trop de printemps?
Je suis ce roi des anciens temps
Dont la cité dort sous la mer.

(Extrait inédit des *Petits Poèmes d'automne*, à paraître en 1893 chez Vanier).

NOCTURNE

La blême lune allume en la mare qui luit,
Miroir des gloires d'or, un émoi d'incendie!
Tout dort. Seul, à mi-voix, un rossignol de nuit
Module en mal d'amour sa molle mélodie.

Plus ne vibrent les vents en le mystère vert
Des ramures. La lune a tu leurs voix nocturnes :
Mais à travers le deuil du feuillage entr'ouvert
Pleuvent les bleus baisers des astres taciturnes.

La vieille volupté de rêver à la mort
A l'entour de la mort endort l'âme des choses.
A peine la forêt parfois fait-elle effort
Sous le frisson furtif de ses métamorphoses.

Chaque feuille s'efface en des brouillards subtils.
Du zénith de l'azur ruisselle la rosée
Dont le cristal s'incruste en perles aux pistils
Des nénuphars épars sur l'eau fleurdelisée.

Rien n'émane du noir, ni vol, ni vent, ni voix,
Sauf lorsqu'au loin des bois, par soudaines saccades,
Un écumeux ruisseau croule sur les gravois.
L'écho s'émeut alors de l'éclat des cascades.

(Extrait des *Gammes*. Vanier, 1887).

RÊVERIE

Accoudée au rebord d'or de la balustrade,
La Reine, ayant les yeux las de la mascarade,
Saccage de ses doigts ensanglantés de bagues
Sur les eaux de cinabre aux rutilantes vagues,
Des rhododendrons roux, des lilas et des roses,
Qui vogueront, au loin de ces jardins moroses,
Vers le Prince parti pour d'âpres épopées,
Dont l'étendard, parmi la pompe des épées,
Ondule en plis d'azur purs de toute macule
Contre l'or et le sang d'un dernier crépuscule.

(Extrait des *Fastes*. Vanier, 1891.)

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

8e volume. Nº 415. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE FERNAND FAU

TEXTE DE LÉON DUROCHER

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris

MARCEL LEGAY



MARCEL LEGAY

I

Était-ce en Bohême? était-ce en Hongrie?...

E vers de Guigou chante dans ma mémoire au moment où je me demande quel coin de terre Marcel Legay a choisi pour se donner la joie de naître.

Était-ce en Bohême?... Legay n'a-t-il pas en effet quelque chose du tzigane... acclimaté à Montmartre?

Était-ce en Bretagne?... Au pays des bardes chevelus!

Mais n'est-ce pas plutôt en Espagne que ce Don Quichotte de la chanson a vu le jour?... Si! c'est en Espagne, les Espagnols ayant autrefois séjourné dans le Nord de la France, — dont Marcel Legay est originaire : attendu que le Dîner de la Betterave le revendique comme un des siens.

Né à Ruit (près Béthune), le 8 novembre 1851, d'une famille de porions qui voyait en lui un futur tonnelier, Marcel Legay ne tarda pas à s'apercevoir que ce qu'il y a de meilleur dans les tonneaux, c'est ce qui jaillit du vin : la chanson. C'est pourquoi, au lieu de frapper sur les tonneaux, il se frappa le front en disant : *Anch'io son...* Et moi aussi je suis... chansonnier!

Déjà il rôdait volontiers par la campagne, troubadour septentrional dont les couplets robustes faisaient dresser l'oreille aux paysans courbés sur la charrue, et dont les strophes rêveuses faisaient s'entr'ouvrir la fenêtre des damoiselles disposées à perdre le nord.

II

La guerre de 1870 éclate. Legay, alors âgé de 19 ans, se trouve à Arras. Il lit à la porte de l'hôtel de ville : « Français, élevez vos âmes!... » Le sang de Marcel ne fait qu'un tour. Il s'engage au 20e chasseurs à pied, et avec Faidherbe il marche à l'ennemi.

Il s'est souvenu de cette phase tragique, quand plus tard il fit les *Volontaires*, *Y a d'la gloire!...* la *Toussaint Héroïque*, la *Grande Rivale*, et surtout ce *Jean-Pierre* (poème de Richepin) que Jules Mévisto claironne et mime avec une *furia* toute *francese :*

On s'a battu toute une journée
Au son du fifre et du tambour;
Y f'sait plus noir que dans not' four;

Ça ronflait comme un' cheminée...
Ran plan plan, les gas en avant!
J' m'appelle Jean-Pierre, et j' suis vivant.

Après la guerre, Marcel Legay finit son temps au 43e de ligne comme clarinettiste. Le chef de musique le fit entrer au Conservatoire de Lille, où il reçut des leçons de chant de Boulanger (pas le général!)

Venu à Paris chercher fortune, il trouva un directeur du théâtre du Havre qui l'engagea pour chanter la *Favorite...* Dans la cité de Bernardin de Saint-Pierre et de Casimir Delavigne, Legay a encore de nombreux amis qui connaissent son adresse montmartroise, et qui l'applaudissent à Sainte-Adresse, quelquefois.

Sa myopie lui rendant difficile la carrière de tragédien lyrique, un soir qu'il jouait *Joconde,* il remarqua ces deux vers :

Mais l'on revient toujours
A ses premiers amours,

et il résolut de revenir à la Chanson, sous la bannière de qui il avait fait ses premières armes, avant la guerre. Il regagna Paris, et gagna ses premiers galons dans un genre essentiellement populaire, la chanson des rues. Ce genre doit à Marcel Legay : *L'heure du rendez-vous*, *Pour un baiser de femme!...* Il fabriquait alors lui-même ses vers, qui ne se réclament pas toujours de Banville, mais où flûte une âme de Musset villageois : « Et puis, dit Marcel, avec une pointe d'ironie, je faisais des paroles parce qu'on ne voulait pas m'en donner. »

A ce moment (1879) Renard dirigeait l'Eldorado. Il avait une habitude... que les directeurs de concerts n'ont pas conservée. Au lieu de s'en remettre au discernement ou à la fantaisie des artistes, il choisissait lui-même les chansons qu'on devait interpréter chez lui, et les distribuait ensuite à ses pensionnaires. Il commençait par choisir

les paroles, et les paroles choisies, il les confiait à tel ou tel musicien. Or, il advint qu'aucun des Gounod ou des Thomas du boulevard de Strasbourg ne voulut déposer des noires ou des blanches le long des vers d'une pastorale de J.-B. Clément. Marcel Legay se proposa. Il fit la chanson. C'était le *Semeur*, dont le créateur Vialla remporta un succès prodigieux. Depuis lui-même a redit partout :

Landéri déra lon la!
Je sème du blé.
Qui le mangera, lon la!
Qui le mangera?

III

Le *Semeur* rendit Legay célèbre. L'ex-tonnelier chanta dans les cercles, et chacun de dire : « Voilà un chansonnier qui n'est pas dans un tonneau!... » Il fut un des fondateurs de l'ancien Chat-Noir, boulevard Rochechouart. Là il se trouva en contact avec des poètes, et dès lors il n'écrivit des vers que pour courtiser sa Muse... Sa Muse n'est ni Calliope ni Erato. C'est plutôt quelque hamadryade à la jupe légère dont il a fleuri le sein sur la mousse, quelque hamadryade du bois de Meudon...

Voici venir le mois d'avril!
Mon doux trésor, t'en souvient-il?
Quand tu pris mon cœur en exil,
Je n'avais qu'amour pour devise...

Voudrais-tu me donner un peu
De ta bouche encor tout en feu?
Un baiser, pour l'amour de Dieu!
De ta bouche rouge-cerise...

Deux albums, les *Rondes du Valet de Carreau* (texte de G. Auriol, illustrations de Steinlen) et *Toute la gamme* (texte de Banville, Paul Arène, F. Coppée, A. Daudet, Ch. Monselet, Clovis Hugues, Chincholle, etc., illustrations de Willette, Henri Pille, Heidbrinck, Léonnec, etc.), prouvèrent qu'il était mieux qu'un chansonnier esclave du couplet et du refrain.

Devenu compositeur, une idée paradoxale le hanta : la prose en musique. Il découpa dans Zola, Flaubert, Guy de Maupassant, Mistral, Renan, Louise Michel, des pages dont il fit des proses symphoniques. Ces proses symphoniques ont eu l'honneur d'être interprétées dans un concert spécial par les premiers artistes de l'Opéra et de l'Opéra-Comique. La plus curieuse est la *Mort de Jésus* dont il emprunta le texte à l'auteur de la *Vie* du même nom, et qu'il interpréta lui-même au Dîner Celtique et à la Marmite, devant Ernest Renan et M. Léon Bourgeois. Le directeur du Collège de France lui serra la paume, le ministre lui donna les palmes.

Mais en dépit d'excursions hardies sur le domaine de la prose en musique, j'estime que Marcel Legay restera surtout comme un des porte-drapeau de la chanson, comme une sorte de Tyrtée montmartrois, un Tyrtée qui aurait ajouté à la lyre d'airain la corde sensible, un Rouget de l'Isle qui aurait épousé Mimi Pinson.

IV

Les bravos recueillis par lui au Bon Bock, aux soirées de la *Plume*, du *Grillon*, et dans les fêtes de bienfaisance où il ne refuse pas de se prodiguer, attirèrent l'attention de M. Brigliano, l'intelligent administrateur de l'Eldorado. Grâce à M. Brigliano, qui n'a pas craint d'engager régulièrement un auteur-interprète, les applaudissements du grand public ont pu consacrer le talent de celui qu'on avait applaudi jusqu'alors dans des milieux plus spéciaux.

Le chanteur ne fait qu'un avec le chansonnier. C'est un emballé qui possède plutôt l'art du chant qu'il ne se possède lui-même. C'est un vibrant qui ne comprend pas qu'on puisse lancer sans gestes :

O grain de blé, fais-toi mitraille!

C'est un convaincu qui ne peut pas dire :

Liberté, mère des héros,
Ils avaient du feu dans les os
Tes volontaires!

le petit doigt sur la couture du pantalon... N'exigez point de lui une méthode rectiligne, un style épiscopal! Il chante comme il sent, avec ses nerfs, avec son cœur. Il n'a pas des moyens physiques extraordinaires, mais il a une articulation vigoureuse. Il

n'a pas un organe à lever 500 kilos à fa tendu; mais il dispose d'une diction très souple qui se prête aux violents sursum, comme au charme voilé des caresses mystiques. Il y a du rêve, de l'au-delà dans sa voix qu'anime une flamme intense, que veloûtent des tendresses mystérieuses, qu'étoilent des nostalgies de cieux entrevus. Cette voix, dont une critique malicieuse pourrait signaler les lacunes, le rhéteur Longin l'eût définie en disant : « C'est le son d'une belle âme. »

Depuis qu'il affronte victorieusement le feu de la rampe de l'Eldorado, son répertoire s'est enrichi de : la *Chanson des Adieux* :

J'ai quatre plum's à mon chapeau,
Adieu, ma mie!...
J'ai quat' galons à mon manteau...
Mais je n'ai qu'un cœur pour ma mie,
Et je le laisse en gage...

de : *Mon tra déri tra* (légende de la côte), *La Mer jolie*, la *Chanson des Bleuets*, de :

Ils avaient des parfums troublants,
Les jolis, jolis muguets blancs!

de :

Broutez, moutons, bruyère et thym:
Ma mie arrive ce matin...

de : *La Fédération*, *Serment trahi*, *Bon au porteur! Stances aux étoiles*, etc. *École buissonnière*, dont je puis dire que je fus bien inspiré en lui livrant les vers. C'était par une belle après-midi d'août, sur la route d'Honfleur à Trouville; il trouva le thème mélodique en voiture, dans l'insouciance d'une course joyeuse à travers le soleil et les pommiers verts :

... Mais j'ai profité des ruisseaux
Qui jasent entre les roseaux...
Et voila pourquoi, Madeleine,
Voilà pourquoi je sais chanter!

Legay ne compose ni au piano ni le front entre les deux mains. Il lance sa voix en l'air et la recueille sur du papier à musique. Avant tout, pour être inspiré il faut qu'il prenne l'air. Et voilà pourquoi il est né noctambule!...

Il a sur les autres noctambules l'avantage d'être un matineux. Une anecdote à ce propos!... Un jour qu'il assistait au réveil de la Grand'Ville, il rencontra boulevard Magenta un homme au nez rouge qui geignait sur un banc. Il s'approcha du nez rouge et lui demanda ce qu'il avait. L'homme répondit : « Étais à l'asile de nuit... A la fin de mes trois jours, asile m'a donné congé... Jambe paralysée... Pouvais pas marcher... Brancardiers m'ont porté à Lariboisière... Lariboisière pas voulu me recevoir... Brancardiers, ayant pas le droit me rapporter à l'asile de nuit, m'ont laissé sur le banc. »

Quelques passants s'étant arrêtés, Legay chanta l'*Heure du rendez-vous*, fit la quête, et remplit de gros sous la poche du paralytique... Quant au directeur de Lariboisière, le librettiste Louis Gallet, c'est cette nuit-là, paraît-il, qu'il accoucha de *Stratonice*.

Marcel Legay ayant commis un acte de bienfaisance sur la voie publique, la police a son signalement : « De longs cheveux noirs qui s'échappent en boucles d'un haute-forme à rebords plats, une longue redingote bleue qui s'envole sur un gilet couleur de muguets blancs!... » Voilà!

Pour ceux qui ne sont pas de la police, voici : un sincère conservant devant le public quelque chose du pâtre qui ramène ses moutons à la tombée de la nuit, du paysan qui erre par la campagne sous le ciel peuplé d'étoiles, de l'écolier qui buissonne le long des chemins creux ou d'un corsage vallonné, du Volontaire qui marche à l'ennemi la chanson aux lèvres, ou du semeur dont le geste large répand par la plaine la mitraille blonde qui fertilise les sillons.

Pas précisément fin de siècle! Mais faut-il le plaindre?... Je préfère traduire ainsi le proverbe grec :

Ceux-là *vivent* jeunes qui sont aimés des dieux.

LÉON DUROCHER.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-Gérant, Léon VANIER.

8e volume. N° 416. — 10 c. Un an : 6 fr.

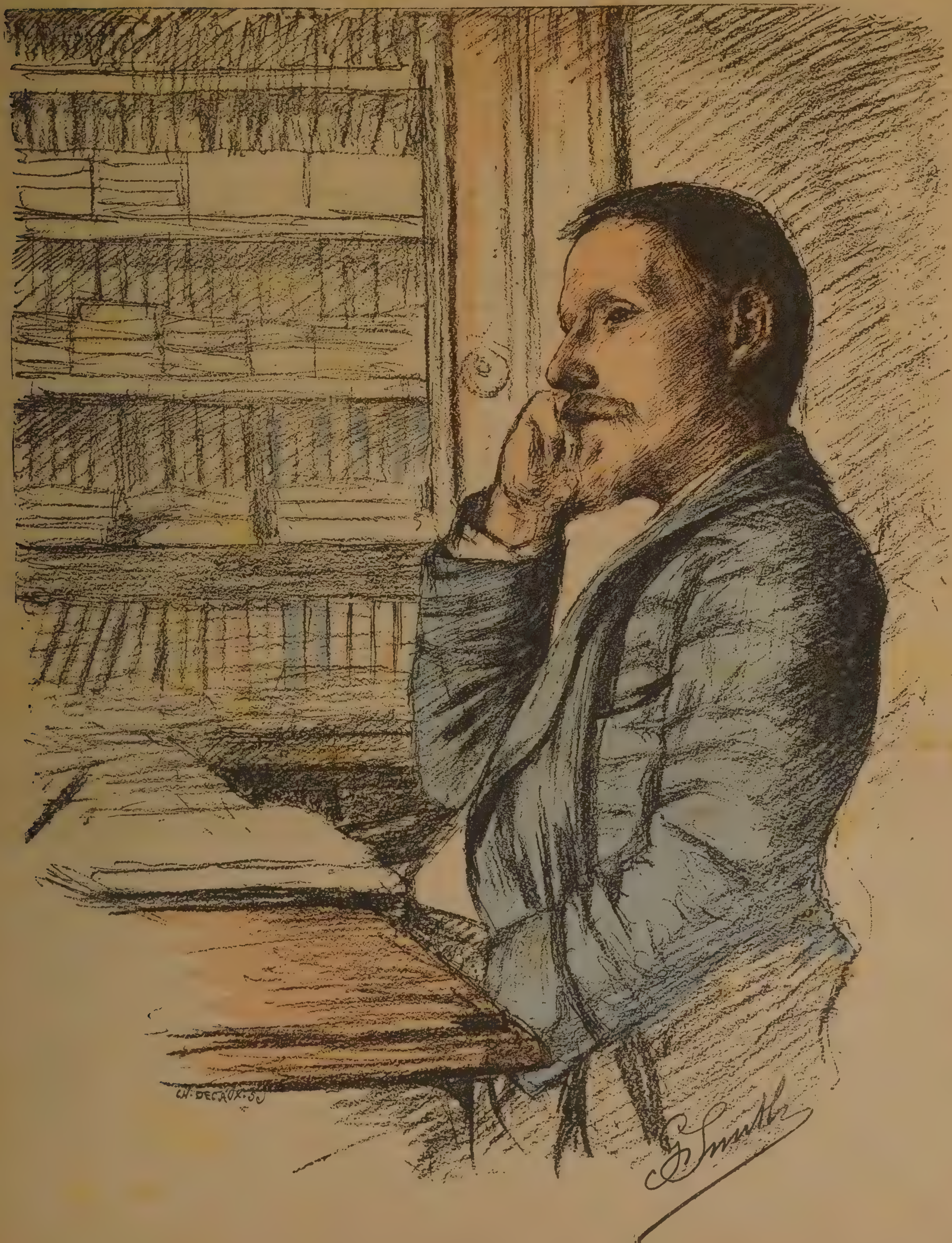
LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE G. SMITH

TEXTE DE ALFRED VALLETTE

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.**

JULES RENARD



JULES RENARD

Marié, père de deux enfants et de cinq ouvrages, sept même en comptant le « sous presse » et un roman non publié, collaborateur assidu de plusieurs journaux et revues, c'est en vérité, pour qui vint au monde à Châlons, sur Mayenne, le 22 février 1864, n'avoir point perdu son temps. Jules Renard est de cœur nivernais, ou mieux « morvandiau »; il passa au collège de Nevers les années règlementaires : je ne sache pas qu'il ait compté parmi les forts en thème et jamais brigué les lauriers du Concours général. Voilà pour sa toute première jeunesse. Quant à son *moi* de ces jours-là, au Jules Renard essentiel, il est aisé à l'esprit un peu clairvoyant de le démêler dans la psychologie de Poil-de-Carotte.

Le pessimisme de Poil de Carotte n'est pas celui de tout le monde : il est doux, résigné, jamais agressif ni même acrimonieux; pourtant il sait : *homo homini lupus*, — et c'est pourquoi sans doute Jules Renard débuta dans les lettres par l'escrime... C'est un escrimeur quotidien, d'une force dont il espère ne point se servir « pour de bon ». Je liquiderai, pendant que j'y suis, le chapitre du sport : notre *Homme d'aujourd'hui* est un bicycliste fréquent, contempteur du cheval de chair, et suffisamment excité par le cheval de fer pour avoir suivi presque toute la course Terront-Corre. Il ne quittait le Palais des Machines que pour dormir un peu; lors d'un prochain match, nul doute qu'il ne s'entraîne un mois à l'avance à la privation de sommeil et ne vide la place que la course terminée, dût-elle durer trois fois vingt-quatre heures. Jules Renard est encore un chasseur et un pêcheur à la ligne émérite.

Sa première publication en librairie remonte à 1886 : une très mince plaquette où reposent en paix deux poésies, *Les Roses* et *Les Bulles de Sang*, avec un frontispice de Mazerolle. De gracieuses choses, une recherche du joli :

Si deux cœurs me donnaient à faire un paradis
Pour abriter leurs amours closes...

. . . .

Je ne l'emplirais que de roses...

. . . .

De roses qu'on dirait des reines en langueur...
De roses au profil coquettement brodé,
La taille dentelée et fine...

. . . .

Avec mignarderie effilant au soleil
Leurs plis légers de mousseline,
De roses dont la tige enveloppe humblement
Sa nudité d'un peu de mousse...

. . . .

De roses sans couleur, sans reflet captivant
Très indolentes dans leurs poses,
Ayant perdu leur teinte à force d'embaumer,
Comme une femme perd jusqu'au désir d'aimer,
Et de roses simplement roses...

(*Les Roses*)

J'ai fait un rêve qui me trouble...

. . . .

Doucement, avec un cheveu,
Vous me garottiez, et, badine,
Votre main se faisait un jeu
De me déchirer la poitrine.

Vous l'avez toute ouverte ainsi,
Souriante et sans me dire;
Et moi, qui me taisais aussi,
Je riais en vous voyant rire...

(*Les Bulles de Sang*)

J'ai cité ces vers parce que la plaquette est introuvable et parce que le Jules Renard de 1886, peu ou point connu, est plus que différent (dans ses vers du moins) de celui qu'on connaît : il lui serait comme contraire. Point de recherche du *joli*, en effet, dans la suite, et même point de recherche du tout, mais une étonnante faculté à surprendre et à faire saillir le pittoresque plutôt *laid*.

Dès 1888, au surplus, *Crime de village*, recueil de huit nouvelles, est assez dans la manière d'aujourd'hui, quoique l'influence de Flaubert, surtout celle de Maupassant nouvelliste, soient alors beaucoup plus sensibles. Mais ce n'étaient là que des escarmouches, les essais isolés et intermittents d'un tempéramment original en quête de sa parfaite expression. La véritable activité littéraire de Jules Renard ne part que de 1890, avec le premier numéro du *Mercure de France*, dont il est un des fondateurs. Il y publia en une année toutes les matières réunies depuis dans *Sourires pincés* (1). S'il se pouvait — l'agréable hypothèse! — que fussent anéantis tous les livres qui ne fleurent pas un spécial parfum, les *Sourires pincés* seraient de l'infiniment petit nombre de ceux qu'aligneraient encore les rayons de la Bibliothèque nationale.

Dès lors Jules Renard ne cessa plus de produire. Sans négliger sa collaboration au *Mercure*, il donna des contes et des fantaisies au *Figaro*, à l'*Écho de Paris*, à *Gil Blas*, au *Journal*, pour ne parler que des plus marquants des journaux où il écrivit, et à nombre de revues et publications périodiques. Entre temps, il travaillait aux *Cloportes*, un roman qu'il cache comme un péché honteux. Il cache encore un autre petit volume de vers qui dort profondément dans ses tiroirs et ne se réveillera pas. Puis il faisait paraître l'*Écornifleur* (2), un roman : de l'observation, de l'humour, de l'impressionnisme, de l'analyse « caractériste » (je dirais volontiers de l'analyse synthétique), œuvre exquise et qui a le mérite immense de n'être point coulée dans l'un quelconque des ordinaires moules du roman contemporain. — Enfin il vient de publier *Coquecigrues* (3), délicieux recueil de toutes les fantaisies qu'il a disséminées depuis deux ans dans la presse.

Ce n'est pas le lieu, en cette brève notice biographique, d'étudier le talent de Jules Renard, à la fois très simple et très compliqué, les causes de son succès si rapide. Après avoir noté qu'il est un des rares écrivains originaux de ce temps, et que, au sens exact de ce mot tant gâché, il est peut-être le *seul* qui possède réellement le don « d'humour », je préfère à une étude, dont je n'aurais d'ailleurs pas la place, la citation de cette courte prose extraite d'un petit livre sous presse, *La Lanterne sourde*, Ollendorff, éditeur, 1893, et dans laquelle il est tout entier.

LE BEAU BLÉ

Sur la route sèche et sous le brûlant soleil, Tiennot et Baptiste s'en reviennent dans une voiture à âne. Comme ils passent près d'un champ de blé mûr, Baptiste, qui s'y connaît, dit :

— Le beau blé!

Tiennot ne dit rien. Il conduit et voûte son dos. Baptiste voûte le sien pareillement, et leurs nuques découvertes, insensibles, rôtissent à petit feu, luisent comme des casseroles de cuivre. Tiennot machinal tire ou secoue les guides. Parfois il lève un bâton et frappe, avec vivacité, les fesses de l'âne, ainsi qu'une culotte crottée. L'âne ne change pas d'allure. Il penche la tête, sans doute pour voir le jeu de ses sabots qui se déplacent régulièrement l'un après l'autre et ne se trompent jamais. La voiture le suit autant que possible. Une ombre boulotte traîne derrière. Tiennot et Baptiste se courbent plus bas encore.

---

(1) Lemerre, 1890; — nouvelle édition : Ollendorff, 1892.
(2) Ollendorff, 1892.
(3) Ollendorff, 1893.

Ils traversent des villages qu'on croirait abandonnés à cause de la chaleur. Ils rencontrent des gens rares qui ne font qu'un signe. Ils ferment les yeux aux reflets blancs du chemin.

Pourtant ils arrivent le soir, très tard. On finit toujours par arriver. L'âne s'arrête devant la porte, dresse les oreilles. Baptiste et Tiennot engourdis secouent leurs fourmilières et Tiennot répond à Baptiste :

— Oui, c'est un beau blé !

Quant aux projets de Jules Renard, il songe à un livre sur la campagne : *L'Herbe*, et compte prochainement reprendre *Poil de Carotte*, l'intéressant personnage qu'on rencontre un peu partout dans son œuvre et dont il n'a cependant pas encore montré tous les aspects. En voici un particulièrement curieux :

ALFRED VALLETTE.

LES LAPINS

— Il ne reste plus de melon pour toi, dit Mme Lepic ; d'ailleurs, tu es comme moi, tu ne l'aimes pas.

— Ça se trouve bien, dit Poil-de-Carotte.

On lui imposait ainsi ses goûts et ses dégoûts. En principe, il devait aimer seulement ce qu'aimait sa mère. Quand arrivait le fromage :

— Je suis bien sûre, disait Mme Lepic, que Poil-de-Carotte n'en mangera pas.

Et Poil-de-Carotte pensait :

— Puisqu'elle en est sûre, ce n'est pas la peine d'essayer.

En outre, il savait que c'eût été dangereux.

D'ailleurs n'avait-il pas le temps de satisfaire ses plus bizarres caprices dans des endroits connus de lui seul ? Au dessert Mme Lepic lui disait :

— Va porter ces tranches de melon à tes lapins.

Poil-de-Carotte « faisait la commission », au petit pas, en tenant l'assiette bien horizontale afin de ne rien renverser. A son entrée sous leur toit, les lapins, coiffés en tapageurs, les oreilles sur l'oreille, le nez en l'air, les pattes de devant raides comme s'ils allaient jouer du tambour, s'empressaient autour de lui.

— Oh ! attendez, disait Poil-de-Carotte ; un moment, s'il vous plaît, partageons.

S'étant assis d'abord sur un tas de crottes, de seneçon rongé jusqu'à la racine, de trognons de choux, de feuilles de mauves, il leur donnait les graines de melon et buvait le jus lui-même : c'était doux comme du vin doux. Puis il râclait avec les dents ce que sa famille avait laissé aux tranches de jaune sucré, tout ce qui pouvait fondre encore, et il passait « le vert » aux lapins, en rond sur leur derrière.

La porte du petit toit était fermée. Le soleil des siestes enfilait les trous des tuiles et trempait le bout de ses rayons dans l'ombre fraîche.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

9e volume. N° 420. — 10 c. Un an : 6 fr.

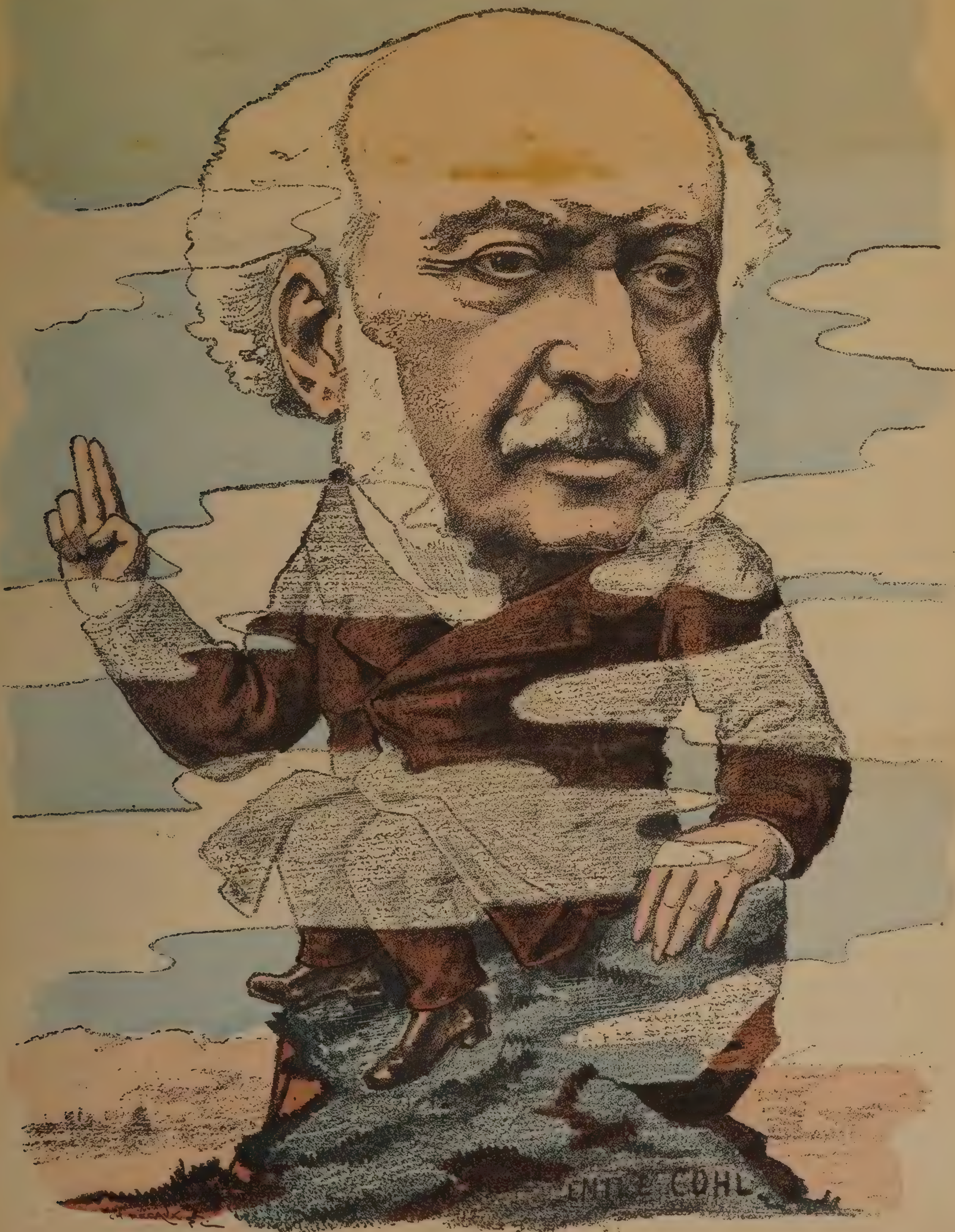
LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE EMILE COHL

TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris**

JULES SIMON



JULES SIMON

ULES-FRANÇOIS-SIMON SUISSE, dit Jules Simon, est né à Lorient, le 31 décembre 1814.

Son premier livre fut signé de ses deux noms ou plutôt de son vrai nom : Simon-Suisse et ce fut sur le conseil de Victor Cousin qu'il se décida à en changer comme il nous l'apprend lui-même par l'anecdote suivante :

« Je partis pour les vacances, après avoir publié mon premier livre. Je n'étais pas peu fier d'y voir mon nom flamboyer sur la couverture; tout mon nom : Simon-Suisse. C'est la seule fois que je l'aie arboré. Cousin fit la moue en le voyant. « Simon-Suisse ! dit-il. Vous ne ferez jamais de cela un nom célèbre. Prenez Jules Simon, c'est plus vraisemblable. » Je sacrifiai aussitôt mes nobles aïeux, et je ne signe plus que Jules Simon depuis ce temps-là. »

Après avoir fait ses premières études au collège de Vannes, il se trouva forcé, pour les continuer et pour vivre, d'accepter les modestes fonctions de maître d'études au lycée de Rennes. En 1833, il fut reçu troisième à l'École normale.

Agrégé de philosophie en 1835, il professa cette science successivement à Caen, puis à Versailles. Grâce à la protection de Victor Cousin, il revint bientôt à Paris comme maître suppléant à l'École normale. En 1839, à peine âgé de vingt-cinq ans, il était désigné par M. Cousin pour le suppléer dans ses cours de philosophie à la Sorbonne. Quoique vraiment le fils de ses œuvres, M. Jules Simon eut, on le voit, une rapide fortune universitaire.

Dans la préface d'un de ses livres *La Peine de mort*, l'auteur nous donne quelques indications intéressantes sur les circonstances difficiles de son début dans la vie : « Je venais d'achever mes études (1833), que j'avais littéralement faites à mes frais, donnant matin et soir des leçons d'écriture et d'orthographe pour payer ma pension et mes mois de collège... J'allai à Rennes à pied pour y passer mon examen de bachelier, et je finis par me faire recevoir à l'École normale. Mes camarades ne se sont jamais doutés que je me passais de dîner tous les jours de sortie. Mais je ne me plains pas d'avoir eu une enfance et une jeunesse un peu rudes, ni d'avoir passé mes

premières années, moi, libre-penseur et républicain, parmi des catholiques et des carlistes. »

Il fut quelque temps secrétaire particulier de Victor Cousin, qui, en 1839, lui confia la suppléance de sa chaire de philosophie à la Faculté des lettres de Paris. Le discours d'ouverture de M. Jules Simon fut très remarqué à cette époque ; en réalité, il se borna à « continuer Cousin » avec une éloquence supérieure.

En 1840 parut son *Étude sur la théorie de Platon et d'Aristote;* en 1842, il donna une édition des *Œuvres de Descartes;* en 1844, il publia l'*Histoire de l'École d'Alexandrie.* En même temps il collaborait activement à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Manuel de philosophie*, au *Dictionnaire des sciences philosophiques* et fondait la *Liberté de penser*.

En 1845, il venait d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur, M. Simon se présenta à la députation à Lannion. Il avait pour concurrents MM. de Cormenin et Tassin; malgré sa remarquable et nette profession de foi, il ne fut pas élu.

Trois ans après, les électeurs de Lannion changeant d'avis, le nommèrent avec une grande majorité. Il se rangea parmi les républicains modérés de la Constituante.

Immédiatement après la bataille de Juin, il fut nommé président de la Commission chargée de visiter les blessés. Il s'occupa surtout des questions d'instruction publique, dans lesquelles il avait une véritable compétence. En 1849, il entra au Conseil d'État réorganisé et donna sa démission de représentant le 16 avril.

Après le coup d'État de 1851, son cours fut suspendu pour refus de serment à l'Empire. C'est alors qu'il entreprit la publication de tous ces livres de philosophie et de politique mêlées qui firent son principal renom. En 1854 paraît le *Devoir*; en 1856, *la Religion nouvelle*; en 1859, *La Liberté* et en 1863, *l'Ouvrière*, celui de ses ouvrages qui eut peut-être le plus de retentissement dans les classes bourgeoises, qui s'éprennent parfois de quelque pitié pour les deshérités du travail.

En 1857, M. J. Simon tenta de rentrer dans la vie politique, il échoua, mais fut élu en 1863 par 17,803 voix. Tandis qu'au Corps législatif, il s'occupait des hautes questions du travail et de l'instruction, il publiait de nouveaux livres de philosophie.

En 1864, c'est l'*École*, livre dans lequel il plaidait en faveur de l'instruction gratuite et obligatoire; en 1866 paraît *le Travail;* en 1867, *L'ouvrier de huit ans* étude pleine de douceur sur le travail des enfants dans les manufactures; en 1868, *la Politique radicale*, œuvre dans laquelle M. Simon émettait des théories généreuses qu'il eut occasion de se faire rappeler plus tard par les républicains, alors qu'au pouvoir il négligeait d'en faire l'application et enfin en 1869 *La Peine de Mort.* Réélu à la fois en 1869, dans la Seine et la Gironde, il opta pour la Gironde et devint un des chefs de l'opinion démocratique.

Après plusieurs discours remarqués en faveur de la liberté commerciale et sur l'abolition de la peine de mort, le 8 mai 1870 il protesta contre le plébiscite, il s'opposa, avec la gauche, à la déclaration de Guerre à la Prusse. Proclamé le 4 septembre membre du gouvernement de la Défense nationale, il fut nommé aussitôt, Ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-arts. Il s'occupa dans son ministère de la réorganisation des écoles et assura, dans le département de la Seine, l'éducation populaire. Envoyé auprès du gouvernement de Bordeaux, il eut à rivaliser avec Gambetta, qui ne voulait par céder la place et qui se disposait à entrer carrément dans la période révolutionnaire, en débutant par déclarer inéligibles les anciens fonctionnaires

et députés officiels de l'Empire. Un instant Gambetta se demanda s'il ne devait pas répondre à M. J. Simon par une arrestation; il préféra donner sa démission.

En 1871 M. Jules Simon fut élu dans la Marne et le président de la république M. Thiers lui conserva le portefeuille de l'Instruction publique. Pendant la Commune M. Jules Simon déposa le projet de la reconstruction de la colonne Vendôme.

Le 16 décembre 1875 il fut élu sénateur inamovible et le même jour académicien par 15 voix contre 11 données à H. de Bornier.

Il appartenait déjà depuis 1863 à l'Académie des sciences morales et politiques. Appelé à prendre la présidence du Conseil le 13 décembre 1876, après quelques dissentiments et à la suite d'une lettre du maréchal de Mac-Mahon, président de la république, il fut forcé de donner sa démission; tout le cabinet se retira avec lui; ce fut le coup d'État parlementaire du 16 mai 1877.

Il ne revint au premier plan qu'à l'avènement à la présidence de M. Grévy et combattit énergiquement les mesures d'exclusion proposée par Jules Ferry, alors ministre de l'Instruction publique contre les corporations religieuses dans le projet de loi sur l'enseignement supérieur.

Rapporteur de la commission chargée de l'examen du projet, il conclut au rejet de l'article 7, s'alliant ainsi avec la droite et s'attirant en revanche les foudres de la presse républicaine tout entière. Quelque temps après il essaya en vain de se faire nommer président du Sénat.

Tel est le résumé de la vie politique de cet homme honnête et sincère républicain qui a été mêlé aux cinquante dernières années de notre histoire contemporaine. Le seul reproche qui puisse lui être adressé est de ne pas avoir été aussi loin sur le chemin des réformes, quand il détenait le pouvoir, qu'aurait pu le faire supposer la lecture de ses livres.

On a prétendu que M. J. Simon avait fait partie de l'*Internationale*, il l'a toujours nié à la tribune; il aurait paraît-il été mis en rapport avec certains présidents de sections qui devaient aider son élection en 1869. M. J. Simon consentit à des déclarations sympathiques, mais de là à s'être fait affilier, il y a loin. Telle est la vérité sur la légende du n° 606.

M. J. Simon appartient à la *Société des gens de lettres* depuis 1861, il en fut le président en 1868; il est en outre président de la *Société Nationale de l'encouragement au bien*, et de l'*association universelle*.

Il est avec ses collègues Béranger et Passy l'un des zélés créateurs de la fameuse *ligue contre la licence des rues* qui fait actuellement couler des flots d'encre et Willette ne le ménage pas dans ses derniers croquis du Courrier français.

Nommé grand'croix de la rose du Brésil et de l'ordre des S. S. Maurice et Lazare M. J. Simon est simplement chevalier de la légion d'honneur depuis le 27 avril 1845. On rencontre souvent à pied, dans les rues de Paris, l'ancien ministère portant allègrement ses quatre-vingts ans avec ses cheveux blancs soyeux et bouclés et sa physionomie onctueuse d'un prélat un peu renfrogné, se dirigeant vers le n° 10 de la place de la Madeleine où il habite depuis de longues années dans son grenier, comme il le dit lui-même, au milieu de ses livres et dans la paix du foyer domestique.

PIERRE ET PAUL.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

9e volume. N° 421. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSINS DE LUQUE ET LUNEL

TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.**

F. LUNEL



F. LUNEL



ONNÊTES et précieux collectionneurs c'est tout particulièrement pour vous que sont écrites ces biographies de dessinateurs, qui feront un jour, réunies en volume, un précieux document destiné à vous guider dans vos achats de dessins et de fumés et à vous faire connaître et aimer ces artistes, ces charmeurs des yeux à qui nous devons chaque semaine tant de joie renouvelée. N'est-ce pas fête pour beaucoup d'entre nous quand nous recevons nos journaux illustrés, quand nous regardons les dessins nouveaux de nos artistes préférés.

Préparez vos cartons, amateurs, snobs et gens de goût, et conservez avec soin vos journaux artistiques, précieux documents recherchés dans l'avenir et au plaisir de posséder d'intéressantes collections s'ajoutera celui de les savoir doublées et triplées de valeur. Le *Pierrot* de Willette qui n'eut que 51 numéros à 0 fr. 20 se vend aujourd'hui 40 francs; le *Fifre* de Forain avec ses 15 numéros à 0 fr. 20 se catalogue 20 francs et le *Courrier Français* n'a-t-il pas déposé tout dernièrement à la vente Bouret la jolie somme de 1,000 francs. Ce même exemplaire avait été acheté deux ans avant à notre librairie 400 francs! Le *Pierrot* et le *Fifre* s'y vendaient l'an dernier l'un 10 francs et l'autre 5 francs. Ceci est de l'histoire récente et peut être un avis précieux aux perspicaces.

Lunel, Ferdinand, dessinateur français, né à Paris en 1857, passa quelques années à l'atelier du peintre Gérôme, qu'il quitta pour faire son service militaire aux tirailleurs algériens, il y rentra aussitôt son service terminé.

Le *Tout Paris* publia son premier dessin, ce journal avait eu déjà la chance de donner les tout premiers dessins de Caran d'Ache, qui signait alors Poiré, son vrai nom. Les deux soldats ne tardèrent pas à se lier d'amitié, Caran d'Ache était alors lignard et comme tel détaché dans un bureau du Ministère de la Guerre, Lunel, rentré en France, était devenu secrétaire du général de Miribel chef de l'état-major général, et l'on dessinait ferme dans les bureaux de la Guerre à cette époque. Lunel avait rapporté de son séjour en Algérie le souvenir du soleil, de la vive couleur et de l'intense lumière que l'on retrouve dans ses premiers dessins, où il est difficile d'être plus coloré, et dans ses compositions pleines de fantaisie, d'un japonisme fou, où les noirs et les blancs vibrent et brillent avec éclat.

Personne mieux que lui pour dessiner un titre, orner un texte, la marge est par lui utilisée et encadre à ravir la lettre typographique. Je voudrais voir un livre entièrement *décoré* par Lunel, je dis décoré et non illustré, car pour cette dernière partie du livre il peut avoir des rivaux, mais pour la décoration proprement dite, je ne lui en vois pas. Grasset, dans l' « l'Histoire des Quatre fils Aymon » a plutôt décoré un texte qu'illustré un livre, mais la décoration, comme la comprendrait Lunel, tout en étant moins savante, moins moyenâgeuse, serait autrement folle, fantaisiste et moderne!

J'avais rêvé, comme je le sais enthousiaste de tous les sports : cheval, canot, et maintenant bicyclette, c'était inévitable! de lui confier la décoration d'un livre sur le sport nautique, voile, aviron, yacht, il nous aurait fait un bijou de bouquin qui aurait été un petit chef-d'œuvre, mais il me fallait un texte digne.

Lunel est grand, élégant et distingué, il adopte volontiers, comme Caran d'Ache, de larges et longues redingotes qui les grandissent encore, blond, la moustache relevée en chat, est fine, comme sa physionomie ; c'est un nerveux, on le voit à ses dessins. Son atelier, au 1 de la cité Gaillard, à deux pas de la Trinité, mais au cinquième de ladite maison, est souvent déserté l'été pour Chatou où habite sa famille.

Les naturels de ce riant coin de banlieue furent ahuris un matin de rencontrer un horse-guard galopant sur les bords de la Seine; ce cavalier rouge, inusité en pareil endroit, n'était autre que Lunel qui, ayant endossé l'uniforme anglais pour un bal d'artistes, n'étant pas rentré chez lui, l'avait conservé en cette épique chevauchée.

A Villiers, sur les bords charmants du Morin, rendez-vous d'artistes et de pêcheurs à la ligne, est une « auberge des artistes ». Lunel et Caran y firent un séjour et les murailles de la salle à manger sont décorées follement de brins d'herbes et de fleurs des champs; cette gracieuse décoration envahit un, deux, trois panneaux, puis la glace, voire même le globe de verre de la pendule, rien n'arrête leur verve et leur gaieté. Les deux amis dînaient en maillot de canotiers et aimaient après leurs repas à jongler avec les chaises de l'établissement et autres excentricités qui ne plaisaient pas toujours à la « mère Ancelin », la patronne du lieu. Ses observations ayant déplu à nos artistes, ceux-ci résolurent d'enlever les motifs décoratifs qui faisaient déjà l'orgueil de la maison. La patronne prévenue heureusement à temps les surprit dès l'aube et renversant leur bol d'essence leur signifia d'avoir à respecter ses murs : « Je n'ai pas été vous chercher pour faire des dessins chez moi, mais puisque vous les avez faits sans ma permission, je vous serais obligée de ne pas vous en passer pour les enlever. » Et la pittoresque décoration s'y trouve encore!

C'était le bon temps où les deux amis collaboraient botte à botte à la *Vie Militaire* qui donna d'eux de si jolies choses, la direction de ce journal qui ne vécut pas un an, ayant eu le bon esprit de les laisser libres de dessiner à leur guise, et leur fantaisie, bride sur le cou, allait, allait, au grand plaisir des collectionneurs de ce rare et curieux journal.



Lunel envoya encore des dessins à la *Vie Moderne* (direction Saint-Lanne), au *Paris Illustré* où parurent de lui de jolies aquarelles, à la *Revue Illustrée* de Baschet, au journal anglais *Le Pick me up* (Achetez-moi) qui s'attache la collaboration de dessinateurs français, au *Moustique*, journal angevin dirigé par Giffard, du *Figaro*, et entièrement illustré par lui, où l'on trouve des pages de dessins humoristiques si amusantes et aussi spirituellement observées que les croquis de Willette dans ce genre ; puis à la *Vie Parisienne*. J'avais été pour quelque chose dans l'enrôlement de quelques jeunes dessinateurs à cette feuille qui fit les délices des mondaines du second empire et qui demandait à la mort du fondateur Marcelin un sang nouveau. Lunel et Caran y apportèrent des croquis, mais ils ne s'entendirent pas longtemps avec la direction nouvelle qui voulait leur imposer des compositions à la de Montaut, Lunel prétendant faire les petites femmes et les Parisiennes à sa guise et que pour faire du de Montaut celui-ci suffisait. J'en suis à regretter cette brouille pour le journal et pour eux, qui auraient été si bien à leur place dans cette feuille élégante et mondaine. Lunel fit en outre de nombreuses illustrations et couvertures en couleurs pour l'éditeur Monnier qui avait *osé* l'édition moderne illustrée; entr'autres publications de cet éditeur de goût, aujourd'hui disparu, on peut citer les *Histoires joyeuses et funèbres* entièrement illustrées par lui ; les *Piments rouges*, sans oublier une collaboration assidue à cette jolie publication : *Les Premiers Illustrés*, où il donna des eaux-fortes, des dessins noirs et en couleurs. Ce journal n'a malheureusement pas été continué.



Il faut aussi citer parmi les couvertures curieuses de notre artiste, celles qu'il fit pour l'éditeur Vanier, au *Dictionnaire du pêcheur d'Alphonse Karr* et la marque de cet éditeur des jeunes : Une branche d'églantier avec deux initiales.

Lunel a trop le sens et le goût de la décoration murale pour n'avoir pas été sollicité de faire aussi des affiches. C'est lui qui fit celle du *bal de l'Opéra de 1893*. Une autre pour le Magasin de la place Clichy représentant la voiture de livraison de la maison et enfin une affiche en couleurs pour un fabricant de bicycles représentant deux cyclistes en tandem. Quand il possédera entièrement le métier, c'est-à-dire la science de la juxtaposition des couleurs, je vous promets de lui des merveilles de fantaisie qui rivaliseront avec les meilleurs Chéret de nos murailles.

Lunel a eu deux toiles reçues au Salon, l'une en 1879, l'autre en 1883.

On a pu admirer tout dernièrement de lui à l'exposition de Saint-Germain sa toile « Préparatifs pour le Bal » et pour finir cette déjà longue énumération il ne faut pas oublier de parler de sa collaboration assidue au COURRIER FRANÇAIS, à côté des Willette, Legrand, Pille, Forain, Heidbrinck; il fait partie de l'état-major de dessinateurs qui a fait de Jules Roques le directeur du journal le plus artistique des temps modernes. Il eut, tout comme Willette et Legrand, l'honneur d'être poursuivi pour un de ses dessins : « Le Monsieur du cinquième », malheureusement intitulé : « le Voyeur » et tout comme ses deux frères du crayon il eut la chance de sortir indemne des griffes de dame Justice. Ce dessin qui a été fait cent fois représentait un monsieur qui regarde par le trou de la serrure sa voisine qui retire ses bas.

Le peintre dessinateur Pille a été surnommé le père *la brique* parce qu'il dessine dans la perfection les châteaux de Louis XIII avec pierres et briques. Lunel pourrait être surnommé le père *la chaise*, car personne mieux que lui ne sait camper une chaise, deux chaises, une rangée de chaises, et les difficultés de perspective de tous ces barreaux entrecroisés l'amusent et ne sont pour lui qu'un jeu ; il a encore une prédilection pour les chapeaux hauts de forme : « Que c'est beau, me disait-il un soir, ces chapeaux de soie éclairés par la lumière électrique! » N'est-ce pas lui qui, dans un dessin paru dans le *Moustique*, avait fait la charge d'Arthur Meyer, directeur du *Gaulois*, très chauve comme l'on sait, et qui avait fait refléter sur son crâne luisant comme un miroir une des fenêtres de son appartement.

Lunel est plus estimé des artistes que du public qui ne sait encore voir le charme et l'esprit d'un dessin qu'au moyen d'une légende. Justice lui sera rendue bientôt et tous seront alors de mon avis qu'il est un de nos meilleurs maîtres dessinateurs modernes.

PIERRE ET PAUL

Imp. Paul SCHMIDT, 5, av. Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-Gérant, Léon VANIER.

9e volume. N° 422. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

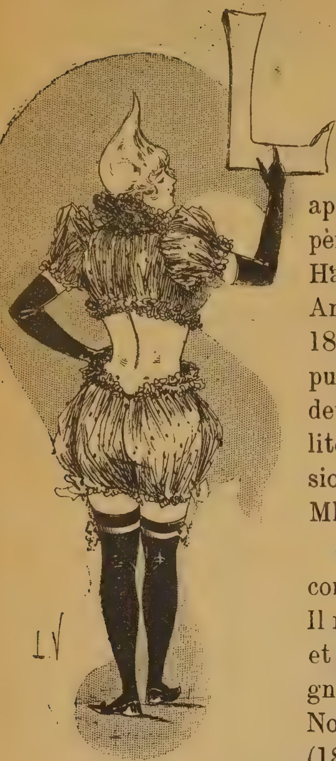
TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

LUDOVIC HALÉVY



LUDOVIC HALÉVY



Ludovic Halévy, auteur dramatique, né à Paris le 1er janvier 1834, appartient, par sa naissance, à la tribu des Lettres et des Arts par son père Léon Halévy, un littérateur remarquable; par son oncle Fromenthal Halévy, l'immortel auteur de *La Juive* et de tant d'autres chefs-d'œuvre. Ancien élève du Lycée Louis-le-Grand, Ludovic Halévy fut attaché de 1852 à 1858, comme rédacteur, au Secrétariat général du ministère d'État; puis nommé chef de bureau au ministère de l'Algérie et des colonies, il devint, en 1861, rédacteur au Corps législatif; c'est en cette dernière qualité qu'il fut décoré de la Légion d'honneur en 1864. Il donna sa démission pour se consacrer entièrement au théâtre. Il a épousé, en 1868, Mlle Louise Breguet.

On doit surtout à Ludovic Halévy une quantité de livrets d'opéras-comiques et d'opérettes qu'il signa d'abord du pseudonyme *Jules Servières*. Il reprit alors son nom en collaboration avec Léon Battu, Hector Crémieux, et principalement avec Henri Meilhac, livrets presque toujours accompagnés de la musique d'Offenbach, donc quelques-uns eurent un succès fou. Nous citerons : *Bataclan* (1855); *l'Impresario* (1856); *Rose et Rosette* (1858); *le Mari sans le savoir*, avec son père, et mis en musique par le duc de Morny (1860); *Orphée aux Enfers*, *la chanson de Fortunio*, *le Pont des Soupirs* (1861); *les Brebis de Panurge*, *la Clé de Metella* (1862); *les Moulins à vent*, *le Brésilien* (1863); *le Train de minuit* (1863); *Nemea*, ballet, à l'Opéra (1864); *la Belle Hélène* (1865); *Barbe Bleue* (1866); *la Vie parisienne* (même année); *la Grande Duchesse de Geroslstein* (1867); *la Perichole* (1868); *le Château à Toto*, *le Bouquet*, *Fanny Lear*, comédie en cinq actes, au Vaudeville (1868); *la Diva*, *Froufrou*, comédie en cinq actes, au Gymnase (1869); *les Brigands*, opéra-bouffe en trois actes (1870), aux Variétés; et *les Méprises de Lambinet*, un acte au même théâtre (1870); *les Sonnettes*, un acte aux Variétés; *le Réveillon*, trois actes, au Palais-Royal (1872); *le Roi Candaule*, un acte, au Palais-Royal; *l'Été de la Saint-Martin*, comédie en un acte, au Théâtre-Français (1873); *l'Ingénue*, un acte, aux Variétés; *la Veuve*, trois actes, aux Gymnase; *la Boule*, trois actes, et *Tricoche et Cacolet*, cinq actes, au Palais-Royal; *Toto chez Tata*, un acte, au Gymnase; *la Mi-Carême*, un acte au Palais-Royal (1874); *le Passage de Vénus*, un acte, *la Boulangère a des écus*, opéra-bouffe en trois actes, aux Variétés (1875); *le Bouquet*, un acte, *l'Homme à la clé*, un acte, *le Singe de Nicolet*, un acte, aux Variétés; *Loulou*, un acte, *le Prince*, quatre actes, au Palais-Royal (1876); *la Cigale*, trois actes, (1877); *le Petit Duc* (1879); *le Petit Hôtel* (1879); *Samuel Brohl*, cinq actes, (1879), pièce tirée du roman de Cherbuliez; *la Main de la débutante* (1879); *la Petite mademoiselle*, *Roussotte* (1881), etc.

Ludovic Halévy avait débuté par une petite nouvelle au journal *L'Artiste* : *Une maladresse*. Depuis quelques années, il a négligé le théâtre pour les nouvelles et le roman; on lui doit *l'Invasion* (1872), souvenirs personnels de la guerre de 1870, publiés primitivement dans *Le Temps*, réunis plus tard en volume et réédité depuis en édition illustrée; *Monsieur et Madame Cardinal* (1872) et *les Petites Cardinal* (1880), qui renferment une profonde observation des mœurs de théâtre et sont écrites dans

un style léger, agréable, spirituel qui rappelle les bons temps du journal *La Vie parisienne* où elles parurent la première fois; *Criquette* et *l'Abbé Constantin* dans des genres essentiellement différents ne le cèdent en rien comme esprit aux autres œuvres de ce fécond et heureux auteur ; L. Halévy a été nommé, en 1884, membre de l'Académie française. Il est évident qu'il a dû cette fortune inespérée, non point à ses opérettes, malgré leur réelle valeur, mais à *l'Abbé Constantin*, que quelqu'un a appelé, non sans un peu d'ironie, le *Vicaire de Wakefield* français. Ludovic Halévy ayant, par cette peinture sentimentale et un peu forcée de la vertu humaine, montré patte blanche à l'Académie, elle s'en est souvenue. Malgré tout c'est par les *Cardinal* qu'il a pris rang dans les lettres contemporaines. C'est là qu'il a mis toutes les qualités que nous lui connaissons, l'observation tranquille, tolérante et cruelle, le trait qui se déguise sous l'indifférence affectée de l'homme rompu au train de ce monde. Les *Cardinal* ne laissent rien à désirer; c'est achevé en son genre, c'est parfait, c'est classique : on n'écrit pareille chose qu'une fois dans sa vie.

A propos des opéras-bouffes qui eurent tant de retentissement sous l'Empire et qui ont fait dire que « les noms de Ludovic Halévy, d'Offenbach, de Meilhac et de la Schneider étaient des noms historiques », le nouvel académicien fut assez malmené par tous les moralistes en général et par deux critiques autorisés en particulier : Paul de Saint-Victor et Henry Housssaye.

Paul de Saint-Victor reprocha aux auteurs de la *Belle-Hélène* d'avoir jeté le ridicule sur ce qu'il y a de plus respectable au monde, les dieux, et parodié la plus belle poésie qui ait jamais charmé les âmes généreuses. M. Henry Houssaye reprit la même accusation et la développa aussi ardemment.

On a reproché aussi à M. Halévy d'avoir hâté, par ses bouffonneries, la décadence napoléonienne et d'avoir accepté de mener la *Descente de la Courtille* impériale.

Tous ces reproches n'ont en rien diminué la renommée légitime dont jouit M. Halévy.

Une anecdote, racontée par Delpit.

Sait-on comment Ludovic Halévy a composé *M. et Mme Cardinal?* En passant des soirées et des soirées au foyer de l'Opéra, étudiant les mères de danseuses, et prenant sur le vif leurs vices ou leurs ridicules. Il y en avait une qu'il affectionnait d'une façon particulière, et qui a posé de pied en cap pour le portrait de l'immortelle matrone. C'est elle qui disait, entre autres mots superbes :

— Je le répétais ce matin même à ma fille. Tu as un enfant : c'est bien, on t'estime. Mais si tu en as un second... tu es déshonorée !

Et qui répondait à un abonné, lequel lui avait demandé :

— Combien avez-vous de domestiques chez vous?

— Trois, monsieur le baron... trois... en me comptant !

Nous trouvons, dans la *Revue Illustrée*, de piquantes confidences recueillies par M. Tardieu, lors d'une visite à l'auteur des *Petites Cardinal*.

« — Ne publierez-vous donc plus rien ?

— Peut-être... un petit roman l'année prochaine, oh! quelque chose de très doux, très doux, pour les jeunes filles, et puis ce sera tout sans doute... J'ai bien là un tas de choses en train, mais, pour l'instant, ça ne me tente guère! — et M. Halévy me désigne un amoncellement de manuscrits sur un bahut à droite de la cheminée. — Il y a là des machines où il ne manque que dix lignes, les écrirai-je? Je n'en sais ma foi rien !

Puis, donnant ainsi ses préférences pour Brunetières, contre Zola :

— Je regrette que Brunetières ne soit pas déjà des nôtres, mais il a trop parlé des vivants, c'est l'indépendance même, il s'est fait beaucoup d'ennemis ! Pourtant, des romanciers, des dramaturges, c'est très joli... Mais il faut aussi à l'Académie des professeurs, des érudits, à côté d'ignorants comme moi !...

— Oh ! ignorant !...

— Mais oui ! Tenez, par exemple, je n'ai jamais pu me faire entrer dans la tête, la règle des participes, c'est très difficile. Est-ce que vous la savez, vous ! moi, je l'esquive. Oh ! certainement, il faut des gens instruits à l'Académie !

Au tour des poètes... En toutes choses il préfère les vieux.

.... Songez que j'appartiens à une époque où des poètes de la valeur de Baudelaire, de Gautier, de Banville passaient pour secondaires, parce qu'ils étaient contemporains de Lamartine et d'Hugo ! Je sais bien que Paul Verlaine a beaucoup de talent, mais ses préférences et ses tendances appartiennent à une génération que je connais mal... Non ! j'aime mieux relire *la Tristesse d'Olympio !*

— Et le roman ? usé ?...

— Ah mais non ! ah mais non ! il y a encore à faire. Je sais bien que les nouveaux venus ont derrière eux Balzac, Flaubert, Goncourt, Zola et Maupassant, avec leur œuvre énorme et si multiple... et encore Daudet, — j'allais oublier Daudet ! — Mais quoi qu'on dise, le roman est un genre bien français. Il a débuté par un chef-d'œuvre, *la Princesse de Clèves*, et il a continué par les admirables nouvelles de Voltaire... Quand je pense que des jeunes gens m'ont avoué n'avoir pas lu *Candide !*

Je crois que, sans souci d'école, en reprenant le genre à ses origines, on pourra toujours le renouveler. »

Jules Claretie, dans une étude biographique consacrée à Ludovic Halévy, nous donne aussi quelques détails intéressants sur ses préférences littéraires. « Ce n'est pas sans cause que Ludovic Halévy lit avec passion Beyle et le grand nouvelliste Mérimée. « Dis-moi qui tu aimes et je te dirai qui tu es. »

Ludovic Halévy, d'ailleurs, au contraire de Loti, lit beaucoup, C'est un lettré et, mieux qu'un lettré, un curieux. Il a cette aimable religion des souvenirs, de l'inédit, des autographes, des découvertes. Il prend des notes, qui sont délicates, au courant de ses lectures qui sont choisies..... C'est le roman mondain qu'il affectionne et surtout le roman simple... il concentre volontiers son attention et son art sur l'épisode comme Mérimée. « Songez aux menus faits ! » répétait Stendhal. C'est le menu fait et le détail que Ludovic Halévy recherche avec une sorte de scrupule passionné. Une goutte d'eau contient un monde et une perle fine vaut toutes les lourdes joailleries du monde... Un Français de la famille de Mérimée et de Stendhal, un Parisien de l'école de Musset, tel m'apparaît Ludovic Halévy dont l'œuvre inachevée encore, Dieu merci, est faite pour les délicats et dont le caractère, ce qui ne gâte rien, est des plus sûrs que je connaisse dans le monde littéraire. Correct comme sa phrase, net comme son style, avec beaucoup d'esprit et une raillerie bienveillante dont le fond serait volontiers mélancolique, voilà l'homme. C'est un narquois attendri. »

PIERRE ET PAUL.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

9e volume. N° 423. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE FERNAND FAU

TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : **Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris**

ERNEST CHEBROUX



ERNEST CHEBROUX



CHEBROUX (ERNEST), chansonnier-poète français, est né à Lusignan (Poitou) le 28 septembre 1840.

Ami intime de Gustave Nadaud, qui lui a légué sa bibliothèque et l'a fait son exécuteur testamentaire, Chebroux a été plusieurs fois nommé, et est encore aujourd'hui, président de la *Lice chansonnière*; ses chansons se ressentent de son admiration pour ces trois maîtres : Béranger, Nadaud et Dupont. C'est à lui que s'adressent tous ceux qui aimant la chanson ont quelque renseignement à demander sur son histoire. « C'est lui dont l'ardeur nous enflamme; il nous a tous menés au combat contre les scies idiotes du café-concert », dit Sarcey dans une chronique consacrée au modeste chansonnier qui préfère chanter à sa guise que de sacrifier au mauvais goût du jour.

Léon Cladel a dit de son premier volume *Chansons et Sonnets* parus en 1885 chez l'éditeur Labbé « qu'un sourire de Désaugiers s'y mariait souvent à une larme de Pierre Dupont » et Sully Prudhomme a rendu en ces termes hommage à son talent : « J'ai lu vos chansons et j'en ai été charmé. J'ai vu avec un vif plaisir par l'accueil qui vous a été fait à Lyon, qu'on y apprécie comme il convient un genre de poésie intiment lié à la musique et par cela même très expressif, à la condition de faire bénéficier l'esprit de cette alliance au lieu de l'abaisser à des farces ridicules et stupides comme celles dont vivent les cafés-concerts. »

La préface de *Chansons et Sonnets* avait été écrite naturellement par Gustave Nadaud sous forme de chanson. En voici deux strophes :

Chantre du printemps et des roses,
De la nature et du foyer,
Tu ne dis que de bonnes choses
Pour toucher ou pour égayer.
La muse des anciens trouvères
T'a donné ses douces leçons,
Alternons, en touchant nos verres
Ma chanson avec tes chansons.

Va donc, charmant petit volume,
Par le vent laisse-toi bercer,
Comme le papier et la plume
Qui volent, mais pour se fixer.
Ensemble nous cherchons la place
Où doivent murir nos moissons.
Entre tes plis prends ma préface
Ma chanson parmi tes chansons.

Chebroux prit une part active au succès de l'érection de la statue de Béranger et fut l'un des plus zélés auxiliaires de l'éditeur Patay, directeur de la *Chanson*, qui le

premier avait eu cette idée généreuse. De concert avec Coquelin aîné une matinée fut organisée au Trocadéro et rapporta 17,000 francs pour la statue. Cet appoint important décida de son sort. Il déploya le même dévouement à l'égard de Pierre Dupont et organisa en octobre 90, à Lyon, une soirée qui rapporta 8,000 francs pour la statue du chantre des bœufs. Tout dernièrement Chebroux se multipliait pour aider au succès de la statue de La Fontaine, c'est, comme on le voit, un dévoué prêt à aider à la glorification du talent.

C'est grâce aux efforts répétés de Chebroux et de Sarcey que furent organisés, à l'Eden-Concert de Paris, les vendredis classiques, soirées consacrées exclusivement à l'audition des vieilles chansons de nos pères. Le succès en a été très grand et dure encore. A l'Eldorado et au Concert Parisien les deux militants réussirent à installer à côté des rengaines canailles, qualifiées bêtement, fin de siècle, la vraie chanson française, gaie, saine, que Chebroux a toujours défendue en vrai Paladin :

Non, la Chanson n'est pas cette fille impudique,
Inepte et débitant, dans un jargon nouveau,
Des vers qu'on vend au poids et qu'à l'aune on fabrique,
N'ayant rien dans le cœur et rien dans le cerveau.

Jeune et belle toujours comme une Muse antique,
Celle qui de Phidias eut tenté le ciseau :
C'est la Chanson alerte et fine et poétique
Qui cause avec la fleur et chante avec l'oiseau.

C'est la Muse amoureuse, enjouée et coquette,
Fleur de l'esprit français, éclose à la goguette,
Ayant grâce de reine et gaîté de pinson.

C'est aux jours de danger la Muse aux larges ailes,
Faisant jaillir des cœurs de nobles étincelles...
C'est celle qui nous charme, enfin. C'est la Chanson!

« Que de fois j'ai dit à tel ou tel artiste de l'Eden-Concert : Mon ami, allez demander à Chebroux de vous lire votre chanson. Une intonation de lui vaudra mieux que toutes les grimaces de visage et toutes les fioritures de voix. » Tel est le conseil donné par Sarcey.

Chebroux comme Nadaud et Dupont compose lui-même la musique de ses chansons ; la musique simple, douce, vient toute seule s'unir aux paroles et c'est un charme d'entendre sa voix chaude et sympathique détailler avec un art et une délicatesse exquise chaque vers et chaque refrain.

Chebroux, officier d'académie depuis 1885, a été élevé cette année à la dignité d'officier de l'Instruction publique.

Il eut des commencements difficiles, ses parents étaient de pauvres ouvriers; tout enfant il les aidait dans la mesure de ses forces en recueillant pendant l'hiver le bois mort dans les forêts. C'est sous les chênes couverts de neige ou sur les rives de Clain qu'il a si délicieusement chantées (1), que son âme d'enfant dut s'ouvrir au doux et grave sentiment de la poésie.

Plus tard ses parents s'établirent à Tours, puis vinrent à Paris où le jeune Chebroux

(1) Voir *Les Rives du Clain* à la 4e page.

fut placé apprenti-imprimeur. Les cours du soir complétèrent son instruction qui avait été forcément négligée, son professeur de français remarquant en lui des dispositions à la poésie offrit de lui apprendre gratuitement le latin. A 16 ans Chebroux avait fait sa première chanson. Il prépare aujourd'hui un nouveau recueil qui sera plus important que le premier. Citons pour finir ces jolis vers de Chebroux qui égalent les meilleurs morceaux d'anthologie :

Par un matin, souriant dans la brume,
O vieux Poitou, tu parais à mes yeux
Avec tes prés où paissent les grands bœufs,
Avec tes bois que le genêt parfume!
Tout parle ici de mon lointain passé.
De blonds enfants, c'est un essaim folâtre;
C'est un refrain qui jadis m'a bercé,
Et que là-bas va répétant le pâtre :
Rives du Clain, ô mes amours,
Avec bonheur, je vous revois toujours!

Je vous revois, témoins de mon enfance,
Riants coteaux, de moi si bien connus,
Prés verdoyants, où souvent, les pieds nus,
J'allais courir, riche d'insouciance,
Doux souvenir de mon jeune printemps,
Vous rappelez à mon âme attendrie
Bien des bonheurs emportés par le temps.
O sol natal, jamais on ne t'oublie!
Rives du Clain, ô mes amours,
Avec bonheur, je vous revois toujours!

Voici Poitiers, ville antique des Gaules;
Voici le Clain, dont les eaux de cristal,
Par cent détours, sur un lit inégal
Paisiblement, s'écoulent sous les saules;
J'ai bien souvent, lorsque j'étais petit,
Faisant ici l'école buissonnière,
Trouvé de quoi tromper mon appétit
Dans les mûriers qui bordent la rivière.
Rives du Clain, ô mes amours,
Avec bonheur, je vous revois toujours!

De tous côtés, au bras de leurs bacchantes,
Je vois partir les joyeux vendangeurs;
Pour le pressoir, ils vont sur les hauteurs
Couper la grappe aux perles provocantes.
Le teint vermeil, et la main dans la main,
Ils reviendront, lorsque le jour expire,
Chantant l'amour et semant en chemin
Tendres baisers et francs éclats de rire.
Rives du Clain, ô mes amours,
Avec bonheur, je vous revois toujours!

Que vois-je au loin? c'est la pauvre chaumine
Où je reçus le jour, où je grandis;
Enfant, j'ai là grignoté le pain bis,
Car on faisait chez nous maigre cuisine...
Puissé-je ici, me trouvant de retour,
Vieux pèlerin, fatigué du voyage,
Me reposer jusqu'à mon dernier jour!
Le vrai bonheur est surtout au village...
Rives du Clain, ô mes amours,
Avec bonheur, je vous revois toujours!

PIERRE ET PAUL.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

9e volume. N° 424. — 10 c. Un an : 6 fr.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

TEXTE DE PAUL VERLAINE

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

FRANCIS POICTEVIN



FRANCIS POICTEVIN

RANCIS POICTEVIN, littérateur français, né à Paris, le 27 juin 1854.

L'homme physique est des plus intéressants, agissant sous la pure impulsion de l'intellect, comme par une électricité supérieure ; tout à l'Art, à la bonne foi dans l'Art, à la témérité, au tact, en un mot, et au bon goût précisément.

Il débuta par *La Robe du Moine*, (1) un roman courageusement chrétien et résolument vertueux dans sa hardiesse même. Des pages magistrales éclatent dans l'ensemble calme, reposé et reposant de ce coup d'essai. C'est l'éternelle histoire, mais si nouvellement présentée! du combat entre la Chair et l'Esprit.

Suivit *Ludine*, simple histoire d'amour, d'amour ordinaire, — naïve et subtile et même compliquée comme l'Homme et peut-être comme la Femme. O les charmantes pages, et que nerveuses!

« Nerveuses », ce mot me rappelle à la première ligne de cette si sincèrement amicale étude. L'homme physique, donc, dans Poictevin, soumis à l'influence de l'esprit, est « agité » dans le sens admirable du mot. Cet homme, vêtu tout simplement, se démenant avec des mots très simples, très nets, très clairs, très haut prononcés dans la rue comme dans les salons, autre et pire rue, étonne, épouvante les imbéciles et nous réjouit, nous réchauffe, nous rend le courage à nous qui

« Ne sommes pas des ignorants dont les Muses ont ri. »

comme a dit joliment Jean Moréas.

Mais revenons à l'homme de lettres.

Songes vint après *Ludine*, qui, dès lors et définitivement, marqua le pas dans la manière de l'excellent et tenace écrivain dont j'ai tant de plaisir à tracer ici la

---

(1) Alphonse Daudet sans hésiter délivrait à l'auteur à propos de son premier ouvrage, *La Robe du Moine*, ce certificat de bonne grâce : « Il me semble que Sainte-Beuve, le Sainte-Beuve « de Volupté » et de « Port-Royal » se serait délecté à vous lire ».

biographie. Rompant avec les systèmes de l'affabulation, de l'intrigue, qui sont les ficelles du pur ouvrage en librairie, il osa nous présenter à cru une partie de son âme et peut-être de son cœur. Le seul reproche que j'oserais faire à Poictevin serait de donner à se souvenir de MM. de Goncourt, mais si peu et si bien !

Petitau, *Seuls* (1), *Paysages et nouveaux songes*, *Derniers songes*, *Double* (2), *Presque*, *Heures*, *Tout bas*, attestent glorieusement, mais en toute délicatesse et en toute discrétion, la persévérance, l'obstination douce et d'autant plus forte, de cet esprit bandé vers cette cible, la vérité.

La vérité pour Poictevin comme pour ce pauvre moi que je suis, c'est Jésus et Marie, à travers des idées indoues qui furent miennes parfois et, pour parler bon français, un tantinet mais si amusamment topinamboues.

L'Évangile enfin retrouvé dans sa simplicité, sa grâce, aussi son terrible esprit... de suite.

Je ne puis d'ailleurs mieux m'exprimer, je pense, à propos de ce pur poète, bien qu'il prétende n'écrire qu'en prose jusqu'à présent, qu'en un sonnet fait *bien à loisir*, l'année dernière, et où Poictevin lui-même veut bien reconnaître de l'exactitude et de la perspicacité. Je le donne ici en forme de seule conclusion logique à ces quelques lignes indicatrices d'une œuvre plus justiciable vraiment d'une irrésistible et presque indé-

---

(1) « ... Écrivain? Non, mais peintre, musicien, voire architecte. L'auteur a eu le soin d'expliquer sa manière dans une note sur un de ses livres : *Seuls*.

« *Seuls*, disait-il, est un roman ou plutôt un poème en prose, où chaque chapitre, quoique architecturalement proportionné avec les autres dans un ensemble harmonique, est à lui seul un morceau musical et coloré en une façon hongroise ou de tzigane... Le but de l'œuvre étant surtout de réaliser ce conseil de Théophile Gautier : la vraie gloire, pour un homme de lettres, serait de donner des sensations inconnues, de rendre des sensations encore innommées. »

(2) « Une vulgaire glace d'armoire, d'habitude clair mystère. Fidèle et prostituée, à chacun elle s'ouvre pour l'offrir, le rendre à lui-même et, de ce qui s'est vu en elle, elle ne garde pas trace ce semble. O pleine de possessions perdues! Un soir pourtant, il y a des années, dans elle s'embrumant sans plus de reflets, a glissé une forme drapée, revenante ombre d'invisible, d'un noir mortel. »

C'est le début de *Double*. Tant de choses dans une armoire à glace!.....

Donc pour juger M. Poictevin, nous ne devons le comparer à nul autre : c'est un artiste d'une espèce particulière qui emploie pour matière plastique l'écriture. Le dictionnaire, la syntaxe sont pour lui comme s'ils n'existaient pas. Son projet est d'agir sur nos sens par tous les moyens, même par des phrases incorrectes, barbares, intraduisibles, pourvu qu'elles nous conduisent à la sensation d'un son, d'une couleur, d'une odeur.

Il utilisera même des dispositions typographiques.

Ainsi, pour figurer un navire en détresse, il dispose sa phrase dans plusieurs lignes de dimensions différentes qui offrent une apparence de dislocation.

> Dans les vases de la grève
> la carcasse d'un navire échoué se décharne de
> plus en plus,
> un cormoran vole un moment tout près,
> *sa* vie se défait de plus en plus,
> il ne sait quoi de triste, de cher repasse dans le
> présent noir.

Cet exemple est caractéristique. Il nous autorise amplement à le considérer comme un de ces virtuoses japonais, chercheurs de choses exquises et extra-humaines. *Double*, divisé en une centaine d'alinéas, ressemble à un vaste écran couvert de dessins capricieux. N'y cherchez pas l'ombre d'un sujet de roman, ni même un portrait. Deux personnages, simplement désignés par les prénoms *Lui* et *Elle*, analysent tour à tour, avec une subtibilité infinie, les impressions de leur double nature, vie extérieure et vie intime. Il y a de ci de là des tableaux réussis comme cette marine où il nous fait voir et entendre des mouettes : « On aurait cru que grinçaient de tournantes poulies... les cris des mouettes aux vols en virants entrelacs. ».....

PAUL D'ARMON. (*Voltaire*, 24 novembre 1889.)

finissable sympathie que d'une nécessairement lourde et bafouilleuse analyse qui s'y voudrait frotter.

A Francis Poictevin.

Toujours mécontent de son œuvre
D'autant plus exquise de flou
Et d'amour de l'art dûment fou
Où la limace et la couleuvre

Ne peuvent rien, qu'user leur dent
Et leur bave, n'est-ce pas, presse
Littéraire en général? — Qu'est-ce
Que cet indicible imprudent

Qui n'écrit pas pour la publique
Moyenne et jamais ne réplique
Aux haros que par le halo

D'un esprit en bonne fortune,
Mystérieux comme la Lune,
Clair et sinueux comme l'Eau.

(*Hôpital Broussais, juillet 1893.*)

Puisse le bon écrivain, le meilleur artiste, peut-être, nous charmer souvent et longtemps, de son verbe et de son style. Il a toutes nos complicités et, j'en réponds, va mériter encore plus notre admiration. PAUL VERLAINE.

BIBLIOGRAPHIE

LA ROBE DU MOINE, 1882, chez *Sandoz* et *Thuillier*.
LUDINE, 1883. — SONGES, 1884. — PETITAU. 1885, chez *M. Kistemacker*.
SEULS, 1886, chez *Tresse* et *Stock*.
PAYSAGES ET NOUVEAUX SONGES, 1888, publié par la Revue Indépendante, 6 fr. chez *Vanier*.
DERNIERS SONGES, 1888. — DOUBLE, 1889. — PRESQUE, 1891. — HEURES, 1892. — TOUT BAS, 1893, chez *Lemerre*.

En préparation :

OMBRES, 1894, chez *Lemerre*.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge. L'éditeur-Gérant : Léon VANIER.

9e volume. N° 426. — 10 c. Un an : 6 fr.

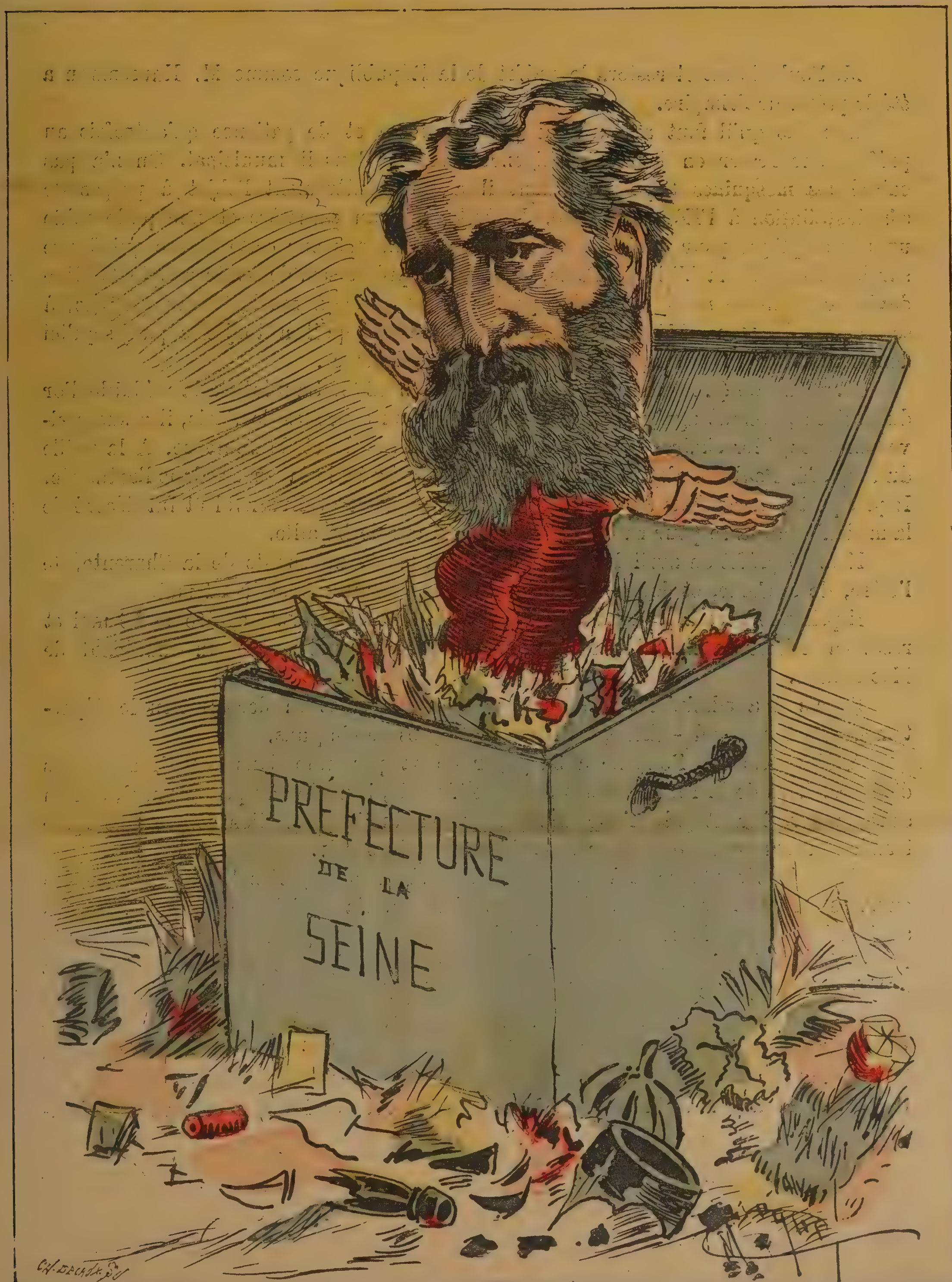
LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE LUQUE

TEXTE DE PIERRE ET PAUL

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris

POUBELLE



POUBELLE

M. Poubelle est et restera le préfet de la République comme M. Haussmann a été le préfet de l'Empire.

Avouons qu'il faut aujourd'hui plus d'adresse et de patience qu'autrefois au préfet pour rester en bonne intelligence avec le Conseil municipal. On n'a pas oublié les mesquines taquineries dont il a été dernièrement l'objet à propos de son installation à l'Hôtel de Ville. Il faut avoir un caractère et une philosophie un peu sceptique pour avoir pu vivre pendant dix ans sur cette galère qui figure sur les armes de la Ville de Paris, dont notre préfet semble avoir adopté la fière devise « Je flotte mais ne sombre pas! » C'est grâce à ses brillantes qualités, à son courage, à son érudition et sa belle prestance qu'il a toujours pu jusqu'ici dominer les situations les plus agitées et les plus difficiles.

M. Poubelle (Eugène-René) est né à Caen en 1833. Lauréat de la médaille d'or du doctorat, nommé agrégé des Facultés de droit au concours de Paris, il a successivement occupé les chaires de droit de Caen, de Grenoble et de Toulouse. A la veille du siège, M. Poubelle s'engagea à Paris, pour la durée de la guerre dans l'artillerie. Il prit part aux combats de Champigny, du Bourget et de Buzenval et fut décoré de la médaille militaire pour sa conduite sur le champ de bataille.

Nommé préfet en avril 1871, il administra les départements de la Charente, de l'Isère, de la Corse, et donna sa démission le lendemain même du 24 mai.

Il prit une part active dans la presse à la lutte électorale contre le 16 mai et resta en dehors de l'administration durant toute la présidence du maréchal de Mac-Mahon.

Depuis il a administré le département du Doubs et en dernier lieu le département des Bouches-du-Rhône, où il est resté près de cinq ans.

A Marseille M. Poubelle a su payer de sa personne dans les circonstances difficiles. Lors de la rentrée des troupes de Tunisie, il a défendu presque seul, et non sans danger, durant près d'une heure l'écusson du Cercle Italien contre une foule irritée et il a réussi à empêcher l'envahissement du cercle.

Grâce à sa vigilance et à sa fermeté des grèves menaçantes telles que celle des ouvriers du port, se sont terminées sans violence. Sa sollicitude pour les grandes affaires intéressant le commerce et l'agriculture, sa politique correcte et conciliante lui avaient valu l'estime de tous. Le Conseil général, le Conseil municipal et la chambre de commerce de Marseille ont exprimé publiquement à plusieurs reprises le désir de le conserver à la tête du département. Nommé préfet de la Seine le 13 octobre 1883, il a su concilier les exigences de son autorité avec les égards dus au Conseil municipal de Paris. Une de ses ordonnances, sur l'enlèvement des ordures ménagères au moyen de boîtes réglementaires (26 octobre 1883) a soulevé des récla-

mations qui bientôt sont tombées d'elles-mêmes. Seulement les boîtes en question ont été appelées des *poubelles*, seule vengeance, très anodine d'ailleurs, des Parisiens. M. Poubelle a prononcé plusieurs discours éloquents, notamment lors de l'inauguration de la statue de Béranger et tout dernièrement il répondit en *anglais* au discours des pompiers anglais venus pour visiter notre capitale.

Depuis 1881 le département de la Seine a eu pour préfet : M. Hérold, que la mort a prématurément enlevé; à M. Hérold a succédé M. Floquet, qui avait été remplacé par M. Oustry, prédécesseur du préfet de la Seine actuel.

M. Poubelle, qui a de très grandes qualités, a triomphé des difficultés de son poste. Administrateur actif, éclairé, énergique et laborieux, très instruit, d'une grande douceur et d'excellentes manières, il s'est montré digne de la mission que lui a confiée le Gouvernement. Il va bientôt avoir soixante ans, est de haute taille, a les yeux bleus, une barbe blonde qui grisonne, un peu la tête d'un Henri IV triste. Je le vis au moment de la visite des marins russes, il était en calèche à côté de l'amiral Avelane et certainement c'était le plus bel homme du cortège. Orateur et juriste distingué il semble appelé à figurer au premier rang parmi nos hommes d'État.

Quelques académiciens influents le désirent pour occuper le fauteuil qu'a laissé vacant la mort de Leconte de Lisle. Nous préférerions y voir notre grand poète Verlaine, mais à défaut de lui, nous applaudirions de grand cœur à cette élection.

On cite ce mot de lui adressé à M. Huet, attaqué par la presse à propos de l'enlèvement des neiges et de cette funeste habitude de la faire fondre avec du sel, ce qui rend les rues et les boulevards de la capitale impraticables, ces jours-là, celui-ci s'en plaignait au préfet. « — Que voulez-vous, M. Huet, ce sera toujours ainsi tant que M. Alphand sera mort! »

Tout comme P.-L. Courier, le célèbre vigneron tourangeau, et fin lettré comme lui, M. Poubelle possède dans le Midi d'importantes vignes ravagées par le phylloxera, mais replantées avec des plants américains. Aujourd'hui ses vignes sont en plein rapport. C'est une grande joie pour le préfet quand ses fonctions lui laissent le temps d'aller voir ses vignes florissantes.

Très habile avocat, se faisant expliquer une affaire et la défendant avec un talent de persuasion qui étonne chez un homme qui n'en connaissait pas le premier mot un quart d'heure avant.

En 1889, M. Poubelle fut délégué par le gouvernement pour aller chercher à Magdebourg les cendres de Lazare Carnot. Il s'acquitta de cette délicate mission avec un tact et une réserve tout patriotiques. Il eût fait un ambassadeur hors ligne.

Commissaire du gouvernement en 1894 pour soutenir devant les Chambres la loi sur l'épandage des eaux d'égouts, qui doit débarrasser la ville de Paris de ses immondices en fertilisant la plaine d'Achères, il aura mérité le titre de *grand préfet* pour la sollicitude qu'il a toujours montrée pour l'assainissement de notre capitale.

C'est M. Poubelle qui a autorisé les bouquinistes des quais à fixer leurs boîtes sur les parapets. Dès lors, plus de fatigue pour eux soir et matin, comme autrefois; ils sont à poste fixe comme de vieux boutiquiers, moins les frais. Seulement, comme il n'y a pas de bonheur complet, leur sort devenant digne d'envie, leur nombre a de suite doublé.

Nous avons dit que M. Poubelle est un homme de cœur et un délicat lettré. Les petits faits suivants n'ont donc rien qui nous surprenne :

Le poète Poussin lui adressa un exemplaire de ses « Versiculets ». Ayant appris que l'auteur était peu fortuné il lui envoya sa carte et un billet de cent francs avec ces mots : « Pour ma souscription à votre prochain livre! »

N'oublions pas que c'est lui qui fit obtenir à Mac-Nab les palmes académiques et ce fut une grande et dernière joie pour notre cher et regretté ami de les recevoir sur son lit de Lariboisière quelques jours avant la nomination officielle car le pauvre garçon ne devait pas même vivre jusque-là!

PIERRE ET PAUL.

Imprimerie Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Grand-Montrouge.

L'éditeur-gérant : Léon VANIER.

1-426

mg

310
327
360
362
365
366
367
386
402
412
413
417
418
419
425

